





THE UNIVERSITY  
OF ILLINOIS  
LIBRARY

915

T64

~~\_\_\_\_\_~~

U.19-20

NOT A PERIODICAL

BOOKSTACKS



The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

MAR 11 1974

FEB 11 1974

JAN 8 1976

JAN 27 1976

APR 15 1986

JUL 21 1987

JUN 10 1994

MAY 23 1994















# T'OUNG PAO

## 通報

OU

### ARCHIVES

CONCERNANT *L'HISTOIRE, LES LANGUES,*  
*LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE*  
DE  
*L'ASIE ORIENTALE*

---

Revue dirigée par

**Henri CORDIER**

Membre de l'Institut

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes.

---

**VOL. XIX.**

---

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE  
CI-DEVANT  
**E. J. BRILL**  
LEIDE — 1920.

IMPRIMERIE CI-DEVANT E. J. BRILL, LEIDE.



# SOMMAIRE.

## Articles de Fonds.

	Pages
FAVRE, Les sociétés de « frères jurés » en Chine . . . . .	1
G. MATHIEU, Le système musical . . . . .	41
HENRI CORDIER, Les études chinoises sous la Révolution et l'Empire. . .	59
BERNHARD KARLGREN, Prononciation ancienne de caractères chinois figurant dans les transcriptions bouddhiques . . . . .	104
HENRI CORDIER, La Compagnie Prussienne d'Embsen au XVIII <sup>e</sup> siècle . .	127
PAUL PELLLOT, « Meou-tseu ou les doutes levés ». . . . .	255

## Nécrologie.

Commandant Silvestre, James Dyer Ball, Timothy Richard, Henri Leduc, Victor Segalen, par Henri Cordier . . . . .	50
Henry Lansdell et Séraphin Couvreur, S.J., par Henri Cordier. . . . .	253
C. F. R. Allen, Henri Maquet, par Henri Cordier . . . . .	434

## Bulletin critique.

<i>La Chine</i> , par Georges Maspero; J. Dautremere, <i>Chez nos alliés Japonais</i> <i>Esquisse historique Passé—Evolution—Présent</i> ; <i>Dictionnaire japonais-</i> <i>français des caractères chinois</i> . . . par Joseph Dautremere, par Henri Cordier . . . . .	53
<i>The Oxford History of India from the Earliest Times to the end of 1911</i> by Vincent A. Smith, par Henri Cordier . . . . .	122
Charles B. Maybon, <i>Histoire moderne du Pays d'Annam (1592—1820)</i> , par Henri Cordier . . . . .	244
<b>中華郵政輿圖</b> <i>Atlas postal de la Chine — China Postal Album</i> <i>showing the Postal Establishments and Postal Routes in each Province</i> , par Henri Cordier . . . . .	435

## Bibliographie.

Livres nouveaux . . . . .	55, 123, 249, 437
---------------------------	-------------------

**Chronique.**

France, Hollande, Suède . . . . .	58, 254
-----------------------------------	---------

**Notes and Queries.**

<i>La Tortue et le Serpent</i> par L. de Saussure . . . . .	247
---	-----

<b>Index</b> alphabétique . . . . .	439
-------------------------------------	-----

---



115  
T64

19-20

# LES SOCIÉTÉS DE «FRÈRES JURÉS» EN CHINE

PAR

le Commandant **FAVRE.**



La Chine est le pays par excellence des associations. RECLUS l'exprime très bien: «Les villes de la Chine, dit-il, n'ont peut-être pas un seul habitant, riche ou pauvre, bourgeois ou travailleur, qui n'appartienne à quelque groupe sociétaire constitué publiquement ou fonctionnant en secret» <sup>1)</sup>.

«Le fait qui domine la vie chinoise, dit d'autre part M. Maurice COURANT, c'est l'existence d'associations jeunes ou vieilles, secrètes ou publiques, morales ou économiques, religieuses ou profanes. Il en est d'urbaines et de rurales, de locales et de provinciales, les unes sont formées d'hommes paisibles, d'honnêtes commerçants, les autres de gens sans aveu» <sup>2)</sup>.

En Occident le moyen-âge nous avait donné le spectacle de nations dont les cadres étaient également formés par des associations: communes, corporations, jurandes, maîtrises, etc. La royauté absolue, puis surtout l'époque révolutionnaire firent disparaître la plupart des associations. La Révolution proclama les «Droits de l'homme», la période contemporaine développa à son maximum la puissance de l'individu et pendant les trois premiers quarts du XIX<sup>e</sup> siècle n'émergèrent plus de la foule des sociétés disparues, que de rares sociétés politiques et religieuses.

1) *Nouvelle Géographie universelle*, Elisée RECLUS. Hachette, éd.

2) *En Chine*, Maurice COURANT. Alcan, éd.

Nous voyons apparaître à présent, sous l'influence du machinisme à outrance et des applications multiples de la science, des conditions de vie nouvelles. Les anciens groupements nés de l'instinct de défense, vont de nouveau éclore sous les vocables récents de coopération, mutualité, syndicats, trusts, cartels, ligues, etc.

L'individu pour pouvoir vivre et travailler est obligé une fois de plus, de se réunir à d'autres individus. La liberté individuelle est chaque jour emprisonnée davantage dans un réseau plus serré de lois, de règlements, d'usages, d'exigences, dont la complexité croît avec les perfectionnements matériels de notre civilisation.

Il semble donc qu'en Occident l'esprit humain émancipé péniblement, a pu au cours d'une période de gésine longue de plus d'un siècle et demi, créer et inventer les instruments du progrès qui vont ramener partiellement l'individu à peine libéré, à l'esclavage grégaire. Trouvera-t-il dans la société nouvelle sinon plus de confort, au moins plus de justice et plus de bonté? C'est ce que les événements actuels n'ont pas encore démontré!

La Chine n'aura pas à traverser une période de transition aussi longue; grâce à ses associations, le passage des anciennes conditions de vie aux nouvelles, chose que nous appelons le « progrès », sera presque immédiat.

En Chine comme en Occident, les associations peuvent être classées suivant les principales catégories de l'activité humaine; elles sont économiques, politiques, religieuses, sociales, etc... Elles n'auront pas à disparaître, il leur suffira de s'adapter par de légères modifications à la vie scientifique moderne. Elles contiennent en principe les éléments indispensables au fonctionnement de toute association, — une direction (autorité), qui coordonne les efforts et répartit les fonctions et les responsabilités, — une hiérarchie qui assure le fonctionnement des rouages secondaires, — des règlements et des sanctions, qui assurent la discipline. Elles auront même, ces



associations chinoises, un moyen d'action qui manque aux nôtres, (sauf quelques exceptions), et qui constitue une force considérable, le rituel.

M. Maurice COURANT dans son beau travail sur les associations chinoises<sup>1)</sup>, a étudié les quatre espèces les plus importantes; les corporations, les associations provinciales, la commune, le clan. Les deux premières sont surtout du domaine économique, les deux autres du domaine social. D'autres sinologues des plus éminents ont dirigé leurs recherches sur les associations politiques, le plus souvent secrètes, qui ont joué au cours des siècles un rôle prépondérant; leur action n'est pas étrangère aux soubresauts politiques actuels de la Chine; elles serviront encore dans l'avenir d'excellents instruments aux partis politiques à désignation moderne que les Chinois viennent de voir surgir dans leur jeune République.

Les livres du P. LEBOUQC, de PICKERING, d'Henri CORDIER, nous fournissent sur les sociétés secrètes politiques, une documentation intéressante.

Les études de M. CHAVANNES, de M. PELLIOU, de de GROOT, constituent pour les sociétés religieuses et mystiques une source admirable d'informations. Cette dernière classe d'associations présente plus d'une analogie avec les sectes mystiques de l'antiquité européenne et des premiers temps du christianisme. Aux premiers siècles de notre ère, au moment de la décadence de la religion officielle de Rome, coïncidant avec la naissance du catholicisme, la vie religieuse semblait s'être réfugiée dans de très nombreuses sectes mystiques.

En Chine aujourd'hui, le taoïsme et le bouddhisme ne sont plus les canaux principaux de la vie religieuse; celle-ci s'est écoulée dans les sectes mystiques vivant plus ou moins en marge des religions-mères.

---

1) *Op. cit.*

A dire vrai, beaucoup d'entre ces sectes, sous des allures purement mystiques voilent un but nettement politique. Un auteur original, mais dont la documentation est bien inférieure à la forte imagination, a même tenté de nous faire croire que le bouddhisme tout entier, conduit par le lamaïsme, qui jouerait en quelque sorte en Extrême-Orient le rôle qu'on a voulu accorder en Occident à l'ordre des Jésuites, aurait eu partie liée avec la Russie et que la politique Chinoise ne saurait s'expliquer sans cette influence occulte du pape thibétain <sup>1)</sup>.

Il est une autre forme d'association, plus humble que toutes les précédentes sur laquelle peu de choses ont été dites jusqu'ici, qui mérite pourtant à notre avis d'attirer l'attention. Ces sociétés ont à peine un nom, un symbole de ralliement pour leurs membres. Ceux-ci ne sont ni nombreux, ni riches, ni influents. Et pourtant ces associations jouent dans la vie de l'homme du peuple des villes et des campagnes, dans celles de l'humble coolie, un rôle immense.

Perdu dans le grouillement inoui des foules chinoises, l'homme de peu, qui est la grande majorité en Chine, serait vite la proie de la faim, de la maladie, de la misère, s'il ne reliait sa vie à d'autres vies aussi misérables pourtant que la sienne. Il a cet instinct d'association qui est ancré si profondément dans le coeur humain et qui n'est qu'une des formes de l'instinct de la conservation.

On désigne en Chine ces associations sous le nom de sociétés de « frères jurés ».

Le P. WIEGER dans le chapitre « adoptions et alliances » de son vaste ouvrage des *Rudiments de la langue chinoise*, leur consacre un peu plus d'une page, à la vérité substantielle <sup>2)</sup>. Toutefois, si le principe de ces sociétés est l'alliance et l'adoption, il s'agit bien en

---

1) *Un empire russo-chinois*, A. ULAR. Fasquelle, éd.

2) *Rudiments*, 4e Vol. *Morale et Usages*, WIEGER, chez Challamel, Paris.



fait, de véritables associations, dépassant le cadre ordinaire des adoptions très fréquentes en Chine, et qui, elles, ne franchissent pas les limites de la famille. Nous avons pu étudier sur place ces sociétés chez les ouvriers chinois venus en France depuis plus d'un an. C'était là une occasion unique de voir à l'œuvre cet organe peu connu, de rechercher quelle était sa véritable importance sociale, de remonter jusqu'à ses origines en interrogeant les ouvriers lettrés, plus nombreux qu'on ne l'imagine, dans cette foule d'émigrants. Et c'est ainsi que des témoignages différents et nombreux nous ayant conduit à retrouver l'origine des « frères jurés » dans le serment du « jardin des pêcheurs » nous avons pensé devoir traduire le premier chapitre presque en entier du fameux roman de cape et d'épée le *San kouo tche*<sup>1)</sup>. Cette courte traduction qui, à notre connaissance, n'a jamais été faite en Français et sans doute en aucune langue européenne, malgré la renommée universelle de cet ouvrage, intéressera peut-être quelques lecteurs<sup>2)</sup>.

Le visiteur qui pénètre dans un des nombreux camps formés pour recevoir les travailleurs chinois venus en France passe sans remarquer, à moins qu'il ne soit sinologue, une affiche sur papier rouge qui s'étale parfois sur un des murs du camp. Cette affiche a la forme suivante: « Les frères de la Société de l'Orchidée d'Or sont priés de se réunir aujourd'hui à la 1<sup>e</sup> veille pour tel motif ».

Cette Société de l'Orchidée d'Or est une société de « frères jurés ». Qu'il soit nécessaire de placer une affiche pour inviter ses membres

---

1) Il s'agit ici, non pas des Annales des Trois Royaumes, le 三國志 *Sān kōō tché*, de 陳壽 *Tch'én-cheou*, du 3<sup>e</sup> siècle, mais du fameux roman, le 三國志演義 *Sān kōō tche yèn yí*, de 羅貫中 *Loōo Kouán-tchong*, écrit au 14<sup>e</sup> siècle, d'après le précédent ouvrage.

2) M.M. Chavannes et Cordier nous ont signalé l'excellent travail, malheureusement inachevé, de Théodore Pavie (*San Koué-Tchy, Ilan Kourou I Pi thé*, Histoire des Trois Royaumes, Roman historique traduit sur les textes chinois et mandchou de la Bibliothèque royale, par Théodore Pavie).

à une réunion, dénote déjà qu'elle compte un grand nombre d'adhérents. L'Orchidée d'Or a en effet plus de 150 affiliés. Ils sont convoqués une ou deux fois par mois, quelquefois plus souvent, soit pour recevoir de nouveaux adhérents, soit pour accomplir certains rites spéciaux à la société, soit pour entendre un ou plusieurs frères lire le *San kouo* ou chanter ou réciter un conte populaire, décider de venir en aide à un frère éprouvé, etc. Cette société forte aujourd'hui de 150 membres n'a pas toujours été aussi prospère. Ses débuts datent du mois de juillet 1916. C'était à Takou, dans un camp de coolies recrutés dans les faubourgs de Tien-tsin. Ils étaient là quelques milliers, parqués dans une enceinte rustique, attendant le moment du départ pour la France. Brusquement séparés de leurs familles, de leurs amis, inquiets de l'avenir inconnu, cinq voisins de baraque avaient échangé leurs noms, prénoms et âges et parlé de l'aventure nouvelle. Et le plus âgé des cinq avait dit soudain : « Nul ne sait le sort qui nous attend, quels dangers nous rencontrerons ; chacun de nous isolé succombera ; réunis, nous pourrions lutter, nous soutenir. Imitons Huien-Te, Kouan-Yu, et Tchang-Fei ; jadis au temps des Trois Royaumes, dans le Jardin des Pêcheurs, ils s'adoptèrent mutuellement comme frères. Leur avenir fut glorieux. S'ils n'avaient point fait cela, ils eussent succombé et la Chine fût restée en proie aux plus terribles malheurs ». « Cela se fait partout, dit un autre, il suffit qu'on se convienne. Je sais écrire et puis dresser le contrat. Ce soir nous nous réunirons et prononcerons le serment suivant les rites ». Ainsi fut fait. Sur le vapeur qui les transportait, les cinq amis se lièrent avec d'autres ouvriers et procédèrent à de nouvelles initiations. En débarquant à Marseille, ils étaient 50 frères ; chacun d'eux avait un carnet contenant la liste par rang d'âge de tous les frères. Là, leurs craintes commencèrent. N'allait-on pas les séparer, envoyer les uns au nord, les autres à l'ouest. Mais leur serment existait toujours. En quelque endroit



qu'ils fussent expédiés, ils resteraient toujours frères. Et pour se reconnaître mieux, pour se distinguer aussi des sociétés analogues qui s'étaient fondées autour d'eux, ils choisirent pour leur société un nom, un symbole de bon augure: « l'Orchidée d'Or ».

Des trains les transportèrent, dans les jours qui suivirent, auprès des usines. La plupart des frères de l'Orchidée d'Or restaient réunis. Les débuts furent difficiles à cause des heurts provenant de l'ignorance réciproque où les deux races se trouvaient l'une de l'autre. Mais l'accoutumance se fit et l'Orchidée d'Or ne tient plus à présent que des réunions pacifiques, familiales, dans un décor de foyer « jaune » où se retrouve comme le parfum de la patrie absente.

A côté de la société de l'Orchidée, d'autres groupes de frères sont nés et ont progressé. Il n'est pas rare d'en compter une douzaine dans un camp de 1000 travailleurs jaunes. Ils ont tous le même principe: « l'union fait la force », poursuivent le même but: « assistance mutuelle ». Leur organisation est identique partout. Elle se caractérise par — l'initiation ou adoption, — les rites, — la hiérarchie, — la discipline.

Nous donnerons quelques détails sur ces différents points avant d'examiner la vie intérieure et extérieure de ces sociétés et leur influence.

On a accusé certains économistes d'avoir abusé de l'analogie qui semble exister entre un organisme social et un organisme biologique. En ce qui concerne la Chine l'analogie n'est point entre l'individu et la cellule mais entre cette dernière et la famille. Et la comparaison des économistes ainsi modifiée est parfaitement justifiée pour la nation chinoise. L'individu n'est rien sans la famille et la nation n'est qu'une agglomération de familles. Les réformes parlementaires

ou législatives récentes n'ont pas encore porté atteinte aux usages millénaires. Le père de famille est le maître presque absolu. A la mort du père, le fils aîné devient le chef de la famille et hérite de ses pouvoirs. «Le père doit être tendre, le fils pieux, le frère aîné bon, le cadet respectueux, le mari juste, l'épouse obéissante, les vieillards bienfaisants, les jeunes gens obligeants, le prince humain, les sujets fidèles, tels sont les dix devoirs de l'homme» <sup>1)</sup>. Les devoirs des parents envers les enfants, des enfants envers les parents, des enfants entre eux, des amis entre eux, de l'Etat envers les citoyens, des citoyens envers l'Etat, voilà un des deux supports principaux de la nation chinoise. Sur ces cinq espèces de devoirs réciproques <sup>2)</sup>, trois sont des devoirs de famille. — Ce qu'on appelle communément le culte des ancêtres et qu'on pourrait plus justement appeler la religion des ancêtres et des mânes, en est l'autre support principal. L'homme ne meurt pas, disent les anciens; son âme supérieure monte, (au ciel), son âme inférieure descend, (son corps se résoud en ses éléments constitutifs). On peut communiquer avec les âmes, c'est à quoi servent les rites. Les rites ne sont pas seulement ce qui distingue l'homme de la bête, ou ce qui sert à l'éducation, (les sages chinois connaissaient toute l'importance des rites à ce point de vue. Quand nos modernes psychologues traduisent sous la forme d'une loi: «A un geste, à une attitude donnés, correspond un sentiment donné et réciproquement», ils ne font que rééditer les vérités du *Li Ki* <sup>3)</sup>).

---

1) 禮運 *Li Yün* (*Rudiments* P. WIEGER, *Textes philosophiques*).

2) 五倫 *Wou loën*, les cinq relations.

3) 禮記 *Li Ki*, livre des Rites.



Les rites ont une valeur magique. Par la musique et les parfums l'attention des esprits est attirée, ils répondent à l'appel qui leur est fait. Le *houn*<sup>1)</sup> profite de la fumée des sacrifices, vapeur du sang ou des mets qui monte, le *p'ai*<sup>2)</sup> des libations qui descendent. Et la communication établie, les bonnes dispositions de l'esprit obtenues, son aide ne sera pas négligeable. L'esprit est actif sur son plan astral et TCHOU HI<sup>3)</sup> malgré son scepticisme savant, pas plus que les modernes libres penseurs chinois, n'ont pu altérer les croyances des masses.

La famille venant à s'éteindre par défaut de descendants mâles, le culte ne pourrait plus être rendu aux ancêtres. C'est un malheur qu'on évite par l'adoption. Les règles de l'adoption sont strictes; il y a toujours un contrat écrit entre l'adoptant et l'adopté. — Ceci dit, on comprendra facilement l'organisation des « frères jurés ». Les travailleurs chinois ont eu besoin de s'associer. La famille n'est-elle pas l'association idéale? Ils en ont donc créé une sur le modèle de celle qui leur manquait. Le plus âgé est devenu le chef de la nouvelle famille, les autres membres sont frères suivant leur rang d'âge. Ceux qui sont nés le même jour sont différenciés par les heures de leur naissance. Et pour que cette famille soit officielle et ait toute sa valeur, on a eu recours aux formalités de l'adoption. On a dressé un contrat ou engagement écrit, chaque frère en possède un exemplaire.

Voici le texte de cette pièce.

---

1) 魂 *hoûn*, âme supérieure.

2) 魄 *p'âi*, âme inférieure.

3) 朱熹 *Tchou hi*, chef de l'école matérialiste du 12<sup>e</sup> siècle.

添眷盟蘭之帖頓首拜

立譜歸宗以感賢人之德傳留後世之  
 念裔裔而莫望焉蓋聞結義聖賢所  
 留世人焉敢比桃園有同堂之子惜  
 乎雖不心聖賢之得五倫結義世今  
 有兄弟幾人願爲昆仲誠心虔達點  
 香祈祖誓告上話金蘭之子

«Ceux qui veulent entrer dans notre famille doivent prêter le serment de l'Orchidée, faire la révérence et saluer. On établit la liste de ceux qui sont affiliés à la société; ainsi la reconnaissance pour la vertu des hommes sages passera à la postérité. La postérité ne saurait les oublier! Se vouer à la justice (結義 *kié yí*), c'est une tradition conservée par les Sages et les Saints! Oserons-nous nous comparer à eux! Dans le Jardin des Pêcheurs des hommes s'étaient réunis; ils n'étaient cependant ni saints ni sages; comme eux nous pourrions pratiquer les cinq relations. Maintenant nous sommes plusieurs frères qui voulons sincèrement être frères aînés et cadets. Loyalement tournés vers le ciel, nous brûlerons les parfums, ferons les sacrifices aux ancêtres, prononcerons le serment des fils de l'Orchidée d'Or».

Voici une variante du document précédent, en usage dans une autre société de «frères jurés».

蓋聞五倫之道朋友居末  
 然我輩二十三人聚同心  
 乃三生之幸非等閒可比  
 古時聖賢尚有桃園結義  
 之舉誓同生死患難相扶  
 榮辱共之不願同生但願  
 同死此舉全球共聞今我  
 輩效古時結義之舉始終  
 如一若有二心天厭之天  
 厭之

« L'amitié est le terme de la doctrine des cinq relations. Nous, au nombre de vingt-trois, nous sommes réunis, animés du même esprit. C'est là un suprême et incomparable bonheur. Jadis, les trois Sages du Jardin des Péchers se vouèrent à la justice. Ils jurèrent de vivre et de mourir ensemble, de s'entraider dans le malheur et les difficultés, d'être unis dans la gloire comme dans la honte. Nés à des temps différents, ils voulurent du moins mourir ensemble. Cette tradition est répandue dans tout l'univers. Aujourd'hui, nous imiterons le vœu de justice d'autrefois. Nous serons un seul être; s'il se trouve des dissidents, que le ciel les écrase! que le ciel les écrase!»

On a en outre prononcé un serment solennel, on a enfin fait ratifier ce contrat par ce qui est plus puissant que les hommes vivants, le Ciel, la Terre et l'Homme. Et par le Ciel, la Terre et l'Homme, il faut entendre ce que l'empereur CHOUEN<sup>1)</sup> entendait déjà 2255 ans avant Jésus-Christ et que le *Tcheou-li*<sup>2)</sup> nous rapportera 1000 ans plus tard. 三禮祀天神享人鬼祭地

1) 舜 Chouén.

2) 周禮 *Tcheou Li*, Rituel des Tcheou attribué au duc de Tcheou.



祇之禮 Sān lì, sé T'ien chén, hiàng Jên kouèi, tsí Tí k'í tchē lì, « Les 3 rites sont les sacrifices aux *Chenn* du Ciel, aux *kouei* humains, aux *k'í* de la terre » <sup>1)</sup>. Les offrandes au Ciel, à la Terre étaient réservées à l'empereur, mais les chefs de familles en offrent comme une réduction. Une tablette, au moins un papier rouge, porte l'inscription: 協天大地 Hié Triēn tá Tí, « Au Ciel harmonieux, à la grande Terre », représente dans les cérémonies de nos frères jurés, les deux éléments du trinôme fondamental. On leur offre des mets, produits de la Terre et du Ciel, on brûle des parfums aux esprits humains; aux mânes des ancêtres, on fera les sacrifices réservés dans chaque famille aux ancêtres.

Quels sont donc les ancêtres de cette famille de hasard poussée soudainement au milieu d'un pays étranger?

C'est ici qu'intervient la légende probablement historique du serment du Jardin des Pêchers (voir la traduction *in fine*). A la fin des Han, la faiblesse des empereurs suscita les plus grands désordres. C'est alors que LIEOU PEI, KOUAN YU, TCHANG FEI, mus par le même sentiment patriotique jurèrent d'unir leurs forces pour sauver le pays, pacifier le peuple et rétablir la justice. Les hauts faits des trois héros, leur idéal magnifique sont coïnus dans toute la Chine; le théâtre, les romans, les poésies, ont exploité abondamment cette mine précieuse. C'est vraiment là une tradition nationale.

Les malheureux coolies qui fondent une famille adoptive ne pouvaient que conquérir des quartiers de noblesse en reconnaissant pour ancêtres les trois Sages du Jardin des Pêchers. Sortant ainsi de leur misère anonyme et tendant leurs âmes vers d'aussi glorieux modèles, ils allaient, sans cesser de poursuivre un but pratique, allumer aussi en eux le flambeau de l'idéal qui conduit aux sommets élevés de la vertu. — Les trois héros légendaires seront pour eux des protecteurs efficaces, ils seront aussi les guides de leur vie

1) *Rudiments. Textes philosophiques*, op. cit.

morale et les mots de fidélité, justice, respect, personnifiés en de tels parangons auront sur leurs actes la plus heureuse influence.

Toutes les sociétés de « frères jurés » sont donc pourvues d'ancêtres et d'ancêtres glorieux.

La famille est constituée régulièrement.

Parfois on appelle les frères jurés « ceux qui ont fait la prostration vers le nord » <sup>1)</sup>. On se demandera peut-être quel est le sens de cette expression. Le nord est la région des âmes désincarnées; de nos jours encore comme il y a 3000 ans, lorsqu'un décès se produit, « un homme monte sur le toit de la maison avec un habit du défunt ». Face au nord, il l'appelle trois fois par son petit nom: « Un tel, reviens » (*Tcheou li*) <sup>2)</sup>, et nous lisons dans le *Li t'ân kong* <sup>3)</sup>, « on appelle l'âme face au nord qui est la région des ténèbres ». La prostration vers le nord s'adresse évidemment aux ancêtres de la famille adoptive, c'est-à-dire aux trois frères Lieou, Kouan, Tchang. Nous avons pu confirmer notre supposition en voyant la tablette réunissant les noms des trois héros devant laquelle se font les prostrations.

Les autres rites sont non plus sacrificiels, mais découlent simplement des coutumes. C'est le *houan tié* <sup>4)</sup> ou échange des billets, les huit salutations <sup>5)</sup>, etc.

Pour établir le rang d'âge chaque frère doit écrire un billet indiquant l'année, le mois, le jour, l'heure de sa naissance. Chacun de ces éléments est déterminé par deux caractères cycliques. Pour

1) 衝北磕頭的兄弟們 *Tch'ong pei k'ô t'eâu tî hiong t'í mên.*

2) *Rudiments. Textes philosophiques*, p. 78 et sq., op. cit.

3) 禮檀弓 *Lì t'ân kōng* (*Rudiments. T. ph.*, op. cit.).

4) 換帖 *houàn t'î.*

5) 八拜 *pá pái.*

écrire son âge, il faut donc écrire huit caractères<sup>1)</sup>. C'est de l'examen astrologique de ces caractères, que l'on déduira la possibilité d'unir un jeune homme et une jeune fille. Pour les frères jurés, l'examen des billets, (*t'ie*), servira d'abord à établir la liste d'ancienneté et à désigner le *ta yé*<sup>2)</sup>.

Ils pourront servir encore à créer des relations d'amitié entre des ouvriers dont les caractères sont harmoniques. Ces renseignements précieux se trouvent très détaillés à la 1<sup>ère</sup> page des almanachs chinois.

Enfin le banquet fraternel qui suit en général les réunions a le même sens symbolique que dans toutes les sociétés mystiques du nouveau et de l'ancien monde.

La hiérarchie dans ces sociétés découle naturellement des deux premières relations, le père doit être tendre, le fils pieux, le frère aîné doit être bon, le cadet respectueux». Le plus âgé devient le chef de la société. Les frères se rangent ensuite au point de vue de l'autorité suivant leur âge. Cette règle ne souffre aucune exception. Toutefois comme l'âge ne confère pas forcément, en Chine comme en Occident, l'aptitude à commander ou à administrer, il arrive souvent que l'autorité réelle est possédée par un frère plus jeune et plus instruit. Cela donne lieu à des querelles intestines fréquentes, à des brouilles, à des scissions.

Le frère aîné s'appelle *Tá Mông Hiông* 大盟兄 ou *Tá Yé* 大爺, le 2<sup>ème</sup> frère *Eáll Mông Hiông* 二盟兄 ou *Eáll Yé* 二爺, etc., les aînés sont appelés *lào hiông* 老兄, vieux frère, par les cadets. Une société se nomme *yí mông* 一盟, un serment. Quelquefois, plusieurs *mông* se sont fondus dans une société plus

1) 八字兒 *pá tsé c'hl.*

2) 大爺 *tá yé*, père, chef de famille.



importante et ont formé alors *yí hoúei* 一會, une réunion, quoi-  
que dans la pratique *hoúei* et *móng* soient souvent synonymes.  
En règle générale un petit nombre de frères forment un *móng* 盟;  
il n'y a pas alors de nom spécial à la société; si le *móng* 盟  
renferme un grand nombre de frères, il prend un nom symbolique  
金蘭 <sup>1)</sup>, ou un nom rappelant l'origine de la société 桃園三  
結義 *T'áo Yuén sān kié yí*, les trois serments pour la justice du  
Jardin des Pêcheurs, 四合同春 *Séu hó t'óng tch'ouén*, le Printemps  
uni des quatre points cardinaux; 八拜 *Pá pai*, les huit salutations;  
結拜 *kié pai*, serment et salutation; 結義弟兄 *kié yí tí hiōng*,  
les frères qui ont prêté le serment pour la justice; 結拜弟兄  
*kié pái tí hiōng*, les frères qui ont prêté le serment et fait les sa-  
lutations; 拜盟 *pái móng*, salutation et serment; 聯盟 *liên móng*,  
union et serment.

Le vocable de *Kīn lân* est un des plus répandus pour ces so-  
ciétés de frères jurés, en Chine ou en France. L'origine de cette  
appellation s'établit facilement; le mot *kin*, or, métal, a à la fois le  
sens de précieux et de solide <sup>2)</sup>. Le mot *lan* désigne l'orchidée. On  
trouve dans le *Yi King* <sup>3)</sup>, le plus ancien livre connu de la Chine,  
l'explication la plus satisfaisante, à l'appendice 繫辭 *Fán ts'é*,  
attribué à Confucius, nous lisons que «les paroles de concorde ont  
le parfum de l'orchidée» 同心之言其臭如蘭 *t'óng sin tchē*  
*yên k'í tch'éou jōu lân*. La haute antiquité du symbole de l'orchidée  
nous explique son choix fréquent par les frères jurés.

Des fautes graves commises par l'un des frères jurés amènent  
son exclusion. C'est une peine très redoutée, car les autres sociétés

1) *Kin lân*, Orchidée d'or.

2) 金取其堅也 *Kīn ts'áu k'í kiēn yé* (Dictionnaire de K'ang hî).

3) 易經 *Yi kīng*, Livre des mutations, attribué à Fou hî, mais dont l'auteur est

文王 *Wên Wáng*, père du fondateur des 周 *Tcheou*, et la date de composition  
1444 av. J.-C. Le duc de Tcheou composa les commentaires accompagnant les hexagrammes

lui seront fermées et il ne trouvera plus nulle part d'appui d'aucune sorte. Il sera considéré comme un véritable paria. Il peut arriver aussi qu'un mécontent rompe avec ses frères adoptifs. Cela s'appelle «retirer son bâton d'encens» *pā hiāng t'èou tzè* 拔香頭子. C'est une rupture du contrat qui n'entraîne pas en général de suites fâcheuses pour son auteur.

La vie des sociétés de frères jurés est très intense. Elle correspond à la vie individuelle des occidentaux. Les questions de salaires, de travail, d'entretien sont rarement discutées par les ouvriers isolés; ils transmettent leurs doléances à leur société et c'est le *ta yé* ou l'orateur influent du groupe qui se charge de les faire aboutir. Si ses réclamations restent sans effet, il n'hésitera pas à organiser une grève ou une révolte. Les secours aux nécessiteux, aux malades, sont l'objet de l'attention particulière de tous. Dans cet ordre d'idées, les Chinois sont très larges et très généreux. Si l'un d'eux est emprisonné ou malade, la société lui fera parvenir tout ce dont il a besoin. Sa famille elle-même recevra les secours que lui envoyait ordinairement le malade ou le prisonnier et qu'il ne peut plus lui fournir puisqu'il ne gagne plus d'argent. Les père, mère, frère, oncle, etc. d'un frère juré sont en effet devenus les père, mère, frère, oncle adoptifs des autres frères. En Chine «quand il y a une noce, des funérailles, qu'on marie son fils ou sa fille, les frères se rendent visite. Tous les parents des frères jurés sont appelés par eux, aïeul par serment, oncle par serment, etc. De même les enfants les uns des autres» <sup>1)</sup>.

Les tombes des ouvriers inhumés en France sont l'objet des visites et des cérémonies rituelles. Lorsqu'un ouvrier meurt, on ne manque jamais d'envoyer à sa famille une somme importante.

1) *Rudiments. Morale et Usages*, op. cit.

On voit par là quelle influence considérable possèdent les organisations de frères jurés. Leurs membres trouvent en elles la satisfaction de leurs besoins de tout ordre. Les rites et les croyances satisfont au sentiment religieux que les Chinois possèdent à un aussi vif degré que les autres humains.

Le sentiment moral est satisfait, car les actes de l'association se font, au moins en paroles, au nom de la justice, et le caractère 義 *yí*<sup>1)</sup> figure sur toutes leurs proclamations.

Quant à la satisfaction des intérêts matériels communs ou particuliers, c'est, n'en doutons pas, la préoccupation constante de chacun des frères jurés. — Certaines de ces associations dirigées par des individus intelligents arrivent à une grande prospérité. Leur réputation s'étend, les affiliations se font plus nombreuses, elles ne tardent pas à constituer une véritable puissance. Si le chef est honnête, il n'en résultera pas d'inconvénients. Si le chef est malhonnête, de graves désordres sont à redouter. La société n'hésitera en effet devant aucun moyen pour arriver à son but. En Chine c'est du sein de ces sociétés qu'est souvent partie l'étincelle d'une révolte contre les fonctionnaires ou le pouvoir central, toujours au nom de la justice, suivant l'exemple des trois héros du Jardin des Pêchers. Les mandarins Chinois le savent bien. Et ils regardent d'un fort mauvais oeil les sociétés de frères jurés, dès qu'elles deviennent fortes et influentes. Elles n'ont qu'un pas à franchir, en effet, pour se transformer ou se fondre dans une des nombreuses sociétés secrètes politiques, toujours à l'affût d'une révolution possible, ou dans une société de brigands toujours en quête d'un pillage fructueux.

Une question se présente aussi à notre esprit. Pourquoi dès le départ de Chine ces associations de frères jurés sont-elles à ce point répandues et comment se fait-il que parmi les milliers de travail-

---

1) Justice.



leurs chinois arrivés en France on peut dire que pas un seul peut-être ne soit affilié à l'une d'elles? La propension naturelle à l'association que possède tout Chinois à un haut degré suffit-elle à expliquer ce fait? Nous croyons volontiers que le souvenir des anciens traitants européens n'a pas été sans influence sur le développement de ces sociétés. Le recrutement des ouvriers chinois s'est heurté à d'énormes difficultés, au début du moins. Certaines conditions d'enrôlement ont soulevé des critiques. Les Allemands installés à T'ien-Tsin et à Pékin n'ont pas manqué de dresser tous les obstacles possibles contre nos agents recruteurs. Les vieux souvenirs de la traite ont été évoqués et exploités et malgré toutes les garanties de leur contrat, les ouvriers n'en ont pas moins ressenti quelque crainte, et recouru au remède préventif qui s'offrait à eux, l'association, sous la forme de sociétés de «frères jurés».

Dans le peuple des côtes chinoises en effet, on n'a pas complètement oublié que vers 1840, les étrangers pratiquaient la traite sur une grande échelle. Installés notamment à Double Island, près de Swatow, ils recrutaient sous divers prétextes dans les villes populeuses, ou tout simplement volaient sur la côte et dans l'intérieur, des malheureux qu'ils embarquaient nuitamment, enfermaient dans l'entrepont de leurs vaisseaux et livraient ensuite comme «engagés volontaires» aux planteurs des Antilles, des Guyanes, du Pérou. «Les gros bénéfices réalisés sur ces cargaisons de chair humaine excitaient à tel point l'avidité des traitants, dit RECLUS<sup>1)</sup>, qu'ils entassaient les coolies en des cales étroites, sans air, sans lumière, ne leur donnant qu'une nourriture insuffisante». Des drames horribles, des révoltes sanglantes se produisaient souvent au cours des traversées. Mais surtout, il y avait une mortalité effrayante. En 1857, 63 navires emportèrent 23928 Chinois à la Havane; 3342, le septième, mourut en route. La colère des gens de Swatow était si

---

1) *Op. cit.*

intense contre les étrangers que pendant longtemps tout commerce leur fut rendu impossible dans cette région; une guilde de négociants chinois se forma qui dicta longtemps ses conditions aux Européens.

Tous les Chinois que nous avons interrogés sont unanimes à attribuer l'origine de l'institution des « frères jurés » aux trois héros de la fin des Han — Lieou, Kouan, Tchang. Pour eux ce n'est point une hypothèse, mais un credo. Tous connaissent le récit du serment du Jardin des Pêchers, beaucoup ont apporté le roman « des trois royaumes », la lecture du premier chapitre est l'objet des premières réunions. Les trois frères sont invoqués comme ancêtres de chaque famille de frères jurés; ils sont plus que les « patrons » de nos associations du moyen-âge. Cette origine n'avait pas, à notre connaissance, été indiquée jusqu'ici. En même temps que nous apportions ce fait nouveau, croyons-nous, nous avons pensé bien faire de donner la traduction du récit auquel nous faisons allusion. On y verra que les sociétés modernes de frères jurés imitent en tout point, — principe, rites, organisation, — l'association fondée au 2<sup>e</sup> siècle de notre ère par trois personnages historiques dont la légende a embelli beaucoup l'existence. Les auditeurs qui ont eu la bonne fortune de suivre le cours professé par M. CHAVANNES au Collège de France sur le culte des héros en Chine, en 1913—1914, ont pu s'en convaincre, en ce qui concerne Kouan-Yu, devenu le Dieu de la Guerre. Il en est de même de Lieou-Pei qui fut le premier souverain de la dynastie des Chou-Han, auquel on doit la construction de la fameuse route des boeufs d'or <sup>1)</sup> et maint autre exploit herculéen.

Nous avons réduit au minimum les renvois, citations, références, nous contentant de donner les renseignements qui nous ont paru

---

1) Route de Si-ngan fou au Se-tch'ouan. (V. la légende des boeufs d'or dans RECLUS, *op. cit.*).

indispensables. L'édition que nous avons eue entre les mains est moderne <sup>1)</sup>. C'est un livre bon marché qu'un «frère juré» a mis à notre disposition. C'est une reproduction de l'ancienne édition due au commentateur KIN CHENG-T'AN <sup>2)</sup>. Les commentaires dont il parseme le texte sont souvent des plus savoureux.

Kin Cheng-t'an fut au reste un homme assez curieux. Il vécut à la fin des Ming <sup>3)</sup> et au commencement des Ts'ing <sup>4)</sup>. Il nous rappelle par plus d'un trait de scepticisme et d'ironie notre PIRON: «Qui ne fut rien, pas même académicien».

Il dut à ses irrévérences de ne jamais dépasser le grade de bachelier. Une fois, notamment, il écrivit à dessein sa composition de licence sur des lignes obliques au lieu de disposer les caractères en belles rangées verticales et dessina une main, (celle du correcteur), tirant sur les lignes obliques pour les ramener dans la verticale. C'était sa façon humoristique de déclarer que les examens portaient plutôt sur la forme que sur le fond. Il était bien sûr que sa composition serait rejetée sans même être lue; c'est ce qui arriva. — Il commenta de nombreux ouvrages.

Ses bons mots sont aussi nombreux que célèbres. Ce fut néanmoins plus qu'un ironiste délicat; il avait autant de vertu que d'esprit et s'il dut la mort à un bon mot, ce bon mot du moins montrait la solidité de ses convictions et l'amour de la vérité poussé au suprême degré.

Un jour l'Empereur lui demanda: «Pourquoi vous appelez-vous

1) 增像全圖三國演義。光緒癸卯仲冬上海  
錦章書局石印

*Ts'eng siang ts'üén t'ou san kuo yüen yí. — Kouāng-siú k'ouai mào tch'ong k'ong Ch'ang-hai kin Tch'ang ch'ou k'iu ché ín. Roman complet, illustré des Trois Royaumes. Chang hai, Imprimerie Kin Tch'ang (1903).*

2) 金聖嘆 Kín Chéng-t'án.

3) 明 Míng (1368—1644).

4) 清 Ts'ing (1644—1911).



CHÉNG-T'ÁN», et Kin de répondre: «*Mán yí hoúa húa, chéng jên yēn té pōu t'án* 蠻夷滑頁聖人焉得不嘆». Comment un sage (CHÉNG, son premier postnom) ne s'appellerait-il pas T'ÁN (son 2<sup>e</sup> postnom) [ne soupirerait-il pas] lorsque les Barbares troublent la Chine? <sup>1)</sup>. Une autre fois l'Empereur le pria d'écrire une poésie sur un écran blanc où était dessinée en noir une pivoine rouge. 牡丹 *Moù tán*, nom chinois de la pivoine qui s'appelle aussi 花王 *Hoúa Wáng*, reine des fleurs. Kin répondit: «*Toùo tchōu fēi chéng ché, yí tchōng yí tch'ēng wáng* 奪朱非正色異種亦稱王, «Vous avez enlevé le rouge pour le remplacer par le noir, la couleur est fausse; la race étrangère s'appelle de même *Wáng*!» (La race étrangère (mandchoue) s'appelle 王 *Wáng*, c'est-à-dire souverain, de même qu'on a changé sur le dessin la véritable couleur de la fleur rouge [朱 *tchōu*, qui est aussi le nom de la dynastie des Ming]), c'est-à-dire «Il y a tromperie dans la couleur de la fleur dessinée en noir comme il y a usurpation dans la souveraineté de la Chine». Cette opinion si audacieusement exprimée lui valut d'être condamné à mort. Il devait mourir en «esprit» et en «beauté». Voici ces dernières paroles: «*Châ t'éou t'óng ché yé, yīn tsìou k'ouai ché yé. Tóng k'ouai! Tóng k'ouai!* 殺頭痛事也。飲酒快事也。痛快。痛快. Etre mis à mort est une chose douloureuse, boire du vin est une chose agréable. Je réunis les deux sensations. Douleur et plaisir! Douleur et plaisir!»

Et il mourut en vidant une coupe de vin. <sup>2)</sup>

1) Les Barbares, c'est-à-dire les Mandchous.

2) Nous avons intercalé dans la traduction suivante les commentaires de Kin Chéng-t'án comme ils le sont dans l'édition chinoise.

LE SERMENT DES TROIS HÉROS AU BANQUET  
DU JARDIN DES PÊCHERS.

Pendant de longues périodes l'empire est uni, pendant d'autres longues périodes, il est divisé. A la fin des Tcheou <sup>1)</sup>, il y avait sept états qui se faisaient la guerre. Les Ts'in <sup>2)</sup> les réunirent sous leur sceptre, mais après la chute des Ts'in, vinrent les luttes des Teh'ou <sup>3)</sup> et des Han <sup>4)</sup>, qui tournèrent à l'avantage de ces derniers. A partir de l'empereur Kao-Tsou <sup>5)</sup> de la dynastie Han, on tua le serpent blanc et le règne de la justice commença. L'empire fut uni, Kouang-Wou <sup>6)</sup> fit renaître la dynastie des Han, jusqu'à Hien Ti <sup>7)</sup>, le dernier des Han. Successivement alors apparurent trois royaumes. Il faut rendre responsables de ces divisions les empereurs Houan et Ling <sup>8)</sup>.

Houan Ti, sous la domination des eunuques, emprisonna tous les honnêtes fonctionnaires. Ling Ti lui succéda sur le trône. Le Général Teou-Wou <sup>9)</sup>, le précepteur impérial Teh'en-fan <sup>10)</sup>, se concertèrent

1) 周 Tcheou (1122—255 av. J.-C.). De 255 à 221, période sans empereur, appelée 戰國 Tchán koô.

2) 秦 Ts'in (221—206 av. J.-C.).

3) 楚 Tch'ou. Etat ennemi des Hân, capitale 丹陽 Tān-yāng, aujourd'hui 歸州 Konei-tcheou de la préfecture de 宜昌府 Yì-tch'āng-fou de la province du 湖北 Hoû-péi.

4) 漢 Hân (206 av. J.-C.—220 ap. J.-C.).

5) 高祖 Kāo-tsou (206—194 av. J.-C.).

6) 光武 Kouang-wou (25—58 ap. J.-C.).

7) 獻帝 Hién-Ti (190—196).

8) 桓帝 Houân-Ti (147—168) et 靈帝 Ling-Ti (168—190).

9) 竇武 Teou-wou, père de l'impératrice Teou, femme de Houân-Ti.

10) 陳蕃 Tch'en-fan (V. *Rudiments. Textes historiques*, p. 886).

pour venir au secours de l'empereur et le débarrasser des eunuques, Ts'ao-tsié<sup>1)</sup> etc.... Leur projet fut divulgué et ils furent punis. Les eunuques n'en devinrent que plus puissants.

Le 20<sup>e</sup> jour, le 4<sup>e</sup> mois, la 2<sup>e</sup> année de l'empereur Kien-ning<sup>2)</sup>, celui-ci s'apprêtait à monter sur son trône dans le palais de la Modération et de la Vertu, lorsqu'une violente tempête s'éleva soudain et l'on vit un grand serpent bleu descendre en rampant du plafond et venir s'enrouler sur le siège impérial.

Commentaire. « Le serpent bleu et le serpent blanc marquent respectivement l'avènement et la chute de la dynastie Han. Les lézards, les serpents sont des présages concernant les femmes<sup>3)</sup>. Les eunuques ne sont-ils pas, comme des femmes? Rien d'étonnant dès lors, s'il y a des serpents dans cette affaire ».

Chancelant d'effroi, l'empereur implora le secours des assistants et quitta la salle. Les cent mandarins<sup>4)</sup> s'enfuirent de tous côtés. Le serpent disparut.

Tout à coup avec un accompagnement d'éclairs immenses, la pluie, la grêle, des glaçons, se mirent à tomber en abondance jusqu'à minuit. Un nombre incalculable de maisons fut détruit.

Le 2<sup>e</sup> mois de la 4<sup>e</sup> année de l'empereur Kien-ning, la terre trembla à Lo-yang<sup>5)</sup>, un raz-de-marée entraîna dans les flots de la mer un grand nombre d'habitants.

Com. « L'eau éteint le feu »<sup>6)</sup>.

1) 曹節 Ts'ao-tsié (V. *Rudiments. Textes historiques*, p. 887 et ss.).

2) 建寧 Kiên-nîng, 1<sup>er</sup> nom posthume de l'empereur Ling-Ti (168—172 ap. J.-C.).

3) 惟虺惟蛇、女子之祥 Weï fêi weï ché, niù tsè tchê siáng

(詩經 Chê kîng).

4) Tous les officiers.

5) 洛陽縣 Lô-yâng hiên actuel, capitale des Hân occidentaux.

6) Les cinq éléments se détruisent dans l'ordre métal, bois, eau, feu, terre. Il en est de même des couleurs correspondantes, blanc, vert, noir-bleu, rouge, jaune. Comme on le



La première année de l'empereur Kouang-houo<sup>1)</sup> les poules se transformèrent en coqs.

Com. « La castration avait fait des eunuques des femelles; leur accession aux plus hautes fonctions politiques les fit redevenir des mâles ».

Le 1<sup>e</sup> jour du 6<sup>e</sup> mois, des nuages de plus de cent pieds de long vinrent planer dans le palais de la Modération et de la Vertu; le 7<sup>e</sup> mois d'automne on vit un arc-en-ciel dans la salle de Jade, la montagne des cinq sources s'entrouvrit et s'abîma; c'était une suite ininterrompue de mauvais présages.

Com. « Il est de règle qu'après les mauvais présages apparaissent les brigands ».

L'empereur demanda la cause de ces mauvais présages si étranges.

Le conseiller Ts'AI-YONG<sup>2)</sup> donna son avis en toute sincérité, écrivant que les femmes (eunuques) dirigeant la politique, cela expliquerait la métamorphose des poules en coqs.

En lisant le rapport de Ts'ai-Yong, l'empereur soupira et quitta ses vêtements officiels. Ts'AO-TSIÉ avait lu par derrière tout le rapport. Il raconta tout aux eunuques et fit impliquer Ts'ai-Yong dans une autre affaire. Reconnu coupable, celui-ci dut se retirer dans ses terres.

Les eunuques TCHANG-JANG<sup>3)</sup>, Ts'AO-TSIÉ, etc., en tout dix individus, formaient le groupe des « dix suivants impériaux »<sup>4)</sup> et complotaient ensemble.

sait, ces influences élémentaires jouent un rôle considérable dans l'histoire chinoise. (Voir *Rudiments. Textes historiques*, p. 23, 259, etc.).

1) 光和 Kouāng-hoúo, nom de règne posthume de l'empereur Lîng-Tí (178—184).

2) 蔡邕 Ts'ái-yông, célèbre lettré (V. *Rudiments. Textes historiques*, op. cit.).

3) 張讓 Tchàng-Jáng.

4) 十常侍 Chê tch'àng ché.

L'empereur était sous la domination de Tchang-Jang qu'il appelait son père.

Com. « Ce père Tchang-Jang fut cause qu'apparurent ensuite Tchang-Kio <sup>1)</sup> et ses deux frères ».

La politique de la dynastie devenait chaque jour plus mauvaise, au point de porter le trouble dans l'âme de tous les sujets. Les brigands essaimèrent.

En ce temps-là, à Kiú-Lou-Kiun <sup>2)</sup>, il y avait trois frères, ils s'appelaient TCHANG-KIO, TCHANG-PAO, TCHANG-LIANG <sup>3)</sup>. Tchang-Kio était un bachelier assez capable.

Com. « Il enleva de sa tête le ruban des confucianistes, comme s'il était honteux d'être bachelier et le remplaça par un ruban jaune! »

Etant allé cueillir des simples dans la montagne, il rencontra un vieillard au regard de jade, au visage d'enfant, appuyé sur un bâton de bois li <sup>4)</sup>. Le vieillard le fit entrer dans sa grotte, lui donna trois livres célestes à étudier en disant: « Voici la méthode de la grande paix; conserve ce livre pour répandre, au nom du ciel, la civilisation <sup>5)</sup>. Tu sauveras le monde. Si d'autres pensées venaient à germer dans ton coeur, alors tu serais châtié ».

Tchang-Kio salua, demanda au vieillard son nom et ses prénoms. « Je suis le vieux génie de la Montagne des fleurs du sud » <sup>6)</sup>,

1) 張角 Tchàng-kío.

2) 鉅鹿郡 Kiú-Loû-Kiún, aujourd'hui 順德府 Choüen-tô-fou, dans le Tchê-lí. Sous les premiers Hân, la Chine était divisée en 103 郡 kiún.

3) 張寶 Tchàng-Paò. 張梁 Tchàng-Liàng.

4) 藜 lí.

5) 宣化 siuën houá, proclamer les réformes.

6) Faut-il voir dès cette époque l'influence des thaumaturges taoïstes, imprégnés peut-être déjà de pratiques et croyances bouddhistes, dans les organisations révolutionnaires? Par la suite, en effet, les agitateurs feront toujours appel au surnaturel dans une forme semblable, notamment au Génie de la Montagne (Proclamation des Boxers, 1900).

répondit le vieillard. Et s'étant mué en un souffle de brise, il disparut.

Tchang-Kio prit le livre, étudia jour et nuit et arriva à pouvoir commander au vent et à la pluie. Il se nomma «l'Ascète de la Grande Paix».

Com. «Nom très étrange!»

Le 1<sup>er</sup> mois de la 1<sup>e</sup> année de l'empereur Tchong-p'ing<sup>1)</sup>, une épidémie éclata. Tchang-Kio distribua des talismans et de l'eau magique, donna ses soins à tous, prit le nom de «grand sage et bon maître». Accompagné de plus de cinquante disciples il parcourut les quatre directions<sup>2)</sup>. Il savait écrire des charmes.

Par la suite ses disciples augmentèrent de jour en jour; il établit alors trente-six commandements<sup>3)</sup>. Le plus grand comptait plus de 10.000 personnes, le plus petit de 6 à 7.000. Chaque commandement avait un général à sa tête.

Des rumeurs se répandirent, que le ciel bleu allait disparaître pour faire place au ciel jaune.

Com. «La phrase n'est pas claire; ce n'est pas étonnant, ce bachelier n'avait pas su conquérir de grade supérieur<sup>4)</sup>. A l'avènement des Han, on parla d'empereur rouge, à leur chute, d'empereur blanc. Il y eut de même des prédictions de ciel bleu et ciel jaune. Empereur rouge, empereur blanc, ciel bleu, ciel jaune, tout cela correspond».

Tchang-Kio dit: «C'est maintenant l'année Kia-tse<sup>5)</sup>, année très faste pour le pays». Et chacun de tracer avec de la terre

1) 中平 Tchōng-P'ing, dernier nom posthume de l'empereur Ling-Ti (184—190).

2) = parcourut tout le pays.

3) 方 fāng, carré, région. Le P. Wieger traduit 方 par chef; le mot commanderie, à notre avis, rendrait assez exactement le sens.

4) Voir page 20 la note sur le commentateur, qui, lui aussi, resta toute sa vie simple bachelier.

5) 甲子 k'ia tsè, première année d'un cycle de 60 ans (180 ap. J.-C.).



blanche les deux caractères: *kia*, *tse*, dans les maisons et sur les portes principales.

Dans les huit provinces <sup>1)</sup> de Ts'ing, Yeou, Siu, Ki, King, Yang, Yen, Yu <sup>2)</sup>, on célébra le grand sage et le bon maître, Tchang-Kio.

Com. « L'empereur appelle Tchang-Jang son père, le peuple appelle Tchang-Kio son maître! »

Tchang-Kio envoya un de ses partisans Ma Yuen-yi <sup>3)</sup> porter en gage d'alliance, et pour se créer des intelligences dans la place, l'or et la soie à l'eunuque Fong-hiun <sup>4)</sup>.

Il délibéra avec ses deux frères. « La chose la plus difficile, leur dit-il, c'est de gagner le coeur du peuple. Or le coeur du peuple nous est maintenant acquis. Si nous ne profitons pas de cette situation pour dominer l'empire, vraiment, c'est une pitié! »

En cachette il fit confectionner des drapeaux jaunes et fixa la date de la révolte. D'autre part il dépêcha son discipule T'ang-Tcheou <sup>5)</sup> vers l'eunuque Fong-hiun avec une lettre, pour faire éclater le soulèvement projeté.

Com. « L'eunuque Fong-hiun, espion des révolutionnaires, prit l'initiative de la révolte. On peut voir par là que l'ennemi intérieur est plus terrible que l'ennemi extérieur ».

L'empereur avisé, appela le général Ho-Tsin <sup>6)</sup> lui ordonnant de capturer Ma Yuen-yi et de lui trancher la tête. Fong-hiun et plus de mille de ses partisans furent jetés en prison. Les affaires se gâtaient, ce que voyant, Tchang-Kio donna l'éveil au milieu de

1) 州 tcheou, la division en 13 tcheou succéda à celle en 103 kiun.

2) 青, 幽, 徐, 冀, 荆, 湯, 兗, 豫, Ts'ing, Yeou, Siu, Ki, King, Yang, Yen, Yu (voir carte IV des *Rudiments, Textes historiques*, op. cit.).

3) 馬元義 Ma Yuên-yí.

4) 封諤 Fong-hiun.

5) 唐州 T'ang-Tcheou

6) 何進 Hô-tsin.

la nuit à ses soldats, prit le nom de «général duc du Ciel», Tchang-Pao prit celui de «général duc de la Terre», Tchang-Liang prit celui de «général duc de l'Humanité» <sup>1)</sup>. Il proclama la chute des Han. «Un grand saint est apparu (en ma personne), disait-il. Obéissez à la justice, alors vous jouirez de la grande paix».

Le peuple de toutes parts arbora le ruban jaune, et obéissant à Tchang-Kio, se souleva. Il y eût bientôt plus de 4 ou 5.000 hommes debout. Les brigands eux aussi devinrent de plus en plus nombreux et du premier coup anéantirent l'armée impériale. Rapide comme le feu, le général Ho-Tsin rendit compte de la situation à l'empereur, fit proclamer l'ordre de préparer partout des défenses, de détruire les brigands et d'obtenir la victoire. D'autre part les généraux Lou-Tche, Houang Fou-song, Tchou-tsuen <sup>2)</sup> furent envoyés avec des gros de troupes dans trois directions différentes à la rencontre des brigands.

Com. «Bien!»

Revenons à l'armée de Tchang-Kio. Elle s'avança pour attaquer le Yeou-Tcheou <sup>3)</sup>. Lieou Yen <sup>4)</sup> commandait la province.

Com. «Avec ce Lieou va apparaître un autre Lieou».

1) La triade Ciel, Terre, Homme. Nous avons traduit les expressions

天	公	將	軍	T'iên	kōng	tsiāng	kiūn
地				Tí	„	„	„
人				Jên	„	„	„

par Général duc du Ciel

„ duc de la Terre

„ duc de l'Humanité.

Le P. Wiegner (*Rudiments, Textes hist.*, p. 906) les traduit par Duc du Ciel, Duc de la Terre, Duc de l'Humanité. Si 公 *kōng*, ici, a le sens de duc, le substantif principal n'en reste pas moins à notre avis 將軍 *tsiāng kiūn*, général.

2) 盧植 Lōu-Tché, 皇甫嵩 Houāng Fou-sōng, 朱雋 Tchōu-tsuén.

3) 幽州 Yeōu-tcheōu, région actuelle de Pékin.

4) 劉焉 Liēou Yēn.

Il est de King-Ling de Kiang-Hia <sup>1)</sup>, il descend du prince Lou-Kong des Han <sup>2)</sup>.

Com. « De Lou-Kong Wang descend Tchong Chan-tsing Wang » <sup>3)</sup>.

A l'annonce de la venue des brigands il convoqua le mandarin militaire <sup>4)</sup>, Ts'euou-tsing <sup>5)</sup> et le chargea de les exterminer. Ts'euou-tsing objecta que les brigands étaient nombreux et son armée faible. Il proposa de recruter des soldats sans tarder. Lieou Yen approuva. On fit aussitôt une proclamation pour rassembler des volontaires. Cette proclamation fut affichée à Tchouo-hien <sup>6)</sup>. Là se trouva pour lire l'affiche, un homme brave, peu enclin à l'étude, au coeur large et juste, discret. La joie ni la colère n'altéraient la couleur de son visage. Il avait pour seule ambition de réunir tous les braves de l'empire. Il avait huit pieds de haut <sup>7)</sup>, ses oreilles tombaient jusqu'aux épaules, ses mains jusqu'au-dessous des genoux, ses yeux pouvaient apercevoir ses oreilles, son visage était pur comme la pierre précieuse qui orne le devant du bonnet, ses lèvres carminées. Cet homme nommé Lieou-Pei <sup>8)</sup>, avait pour surnom Vertu Noire <sup>9)</sup>. Il descendait des Han par Lieou-Cheng <sup>10)</sup>, prince de Tchong Chan-tsing, arrière petit-fils de l'empereur Han, King-Ti <sup>11)</sup>.

1) 江夏竟陵 Kiāng hía kǐng líng.

2) 漢魯恭王 Hân Loù Kōng Wáng.

3) 中山靖王 Tchōng chān tsǐng Wáng.

4) 校尉 Kiáo wéi.

5) 鄒靖 Ts'euou-tsǐng.

6) 涿縣 Tchoûo-hièn, actuellement 涿州 Tchoûo-tcheou, Tchê-li.

7) Le 尺 Tch'ê, pied des Hân, était inférieur au pied actuel.

8) 劉備 Liéou-Péi.

9) 玄德 Hieuên-Tê.

10) 劉勝 Liéou-Chéng.

11) 景帝 Kǐng-Tí (156—143 av. J.-C.).



Lieou-Tchen <sup>1)</sup>, fils de Lieou-Cheng, fut, sous l'empereur Wou <sup>2)</sup>, marquis de Lou-T'ing <sup>3)</sup> et perdit son titre à la suite d'affaires d'argent.

Com. « Au temps de l'empereur Wou, à l'occasion des sacrifices aux ancêtres, les princes devaient donner leur contribution en argent. Le marquis manqua à cette règle et fut destitué ».

Il résida alors à Tchouo-hien. Le grand-père de Vertu Noire s'appelait Lieou-Hiong <sup>4)</sup>; son père Lieou-Hong <sup>5)</sup> avait été reçu licencié; c'est pourquoi il avait été fonctionnaire. Il mourut de bonne heure laissant Vertu Noire orphelin. Celui-ci fit toujours preuve envers sa mère de la plus grande piété filiale.

Com. « Il fut donc meilleur pour sa mère que l'empereur Kao-Tsong <sup>6)</sup> pour son père ».

Sa famille était pauvre, il se mit donc à vendre des souliers, à tresser des nattes de paille de riz. Au sud-est de sa maison d'habitation dans le village de Leou-Sang <sup>7)</sup>, de la sous-préfecture de Tchouo, il y avait un grand mûrier de plus de cinquante pieds de haut. L'arbre formait un dôme qui paraissait être, vu de loin, la bache bombée d'une voiture. Les devins disaient: « Cette famille produira certainement quelqu'un de noble ». Vertu Noire enfant aimait à jouer avec les petits garçons du village, sous le mûrier, disant: « Si j'étais fils du Ciel, je monterais sur ce toit de voiture (l'arbre) ». Son oncle Lieou Yuen-k'i <sup>8)</sup>, étonné de ces paroles, ne

1) 劉貞 Lieou-tchén.

2) 武帝 Wou-Ti (140—86 av. J.-C.).

3) 鹿亭 Lou-t'ing.

4) 劉雄 Lieou-hiong.

5) 劉弘 Lieou-Hong.

6) 高宗 Kao-Tsong (1127—1163). Joua sous les Song un rôle analogue à celui joué par Lieou-Péi sous les Han.

7) 樓桑村 Leou-Sang tch'ouen.

8) 劉元起 Lieou Yuén-k'i.

put s'empêcher de remarquer que cet enfant était pour sûr extraordinaire. N'avait-il pas déjà apporté beaucoup d'argent à sa famille misérable?

Com. « Oh ! le bon oncle ! »

A quinze ans, sa mère le fit voyager pour étudier. Il eut pour maîtres Tcheng-Hiuen et Lou-Tche et fut l'ami de Souen-Ti <sup>1)</sup>.

A l'époque de la proclamation de Lieou-Yen pour recruter des troupes, Vertu Noire avait 28 ans. En voyant l'affiche, il poussa un profond soupir.

Com. « Ce soupir va engendrer de graves événements ».

Un homme dit : « Que sert-il de soupirer si on ne secourt pas son pays de toutes ses forces ».

Com. « Cet homme arrive bien subitement ! »

Vertu Noire se tourna vers cet homme qui avait huit pieds de haut, un visage de léopard, des yeux en boule, un cou d'hirondelle, une barbe de tigre, une voix pareille au tonnerre, des mouvements brusques comme ceux d'un cheval emporté bref, un ensemble extraordinaire. Il lui demanda son nom et son prénom : « Tchang-fei <sup>2)</sup> », répondit l'homme, mon surnom est Vertu Ailée <sup>3)</sup>, ma famille habite le district de Tchouo depuis plusieurs générations. Je suis un propriétaire important, je vends du vin, j'abats des chiens, et j'aime par dessus tout me lier avec les honnêtes gens du pays. Tout-à-l'heure devant l'affiche, vous avez soupiré. C'est pour cela que je vous ai interpellé ». Vertu Noire poursuivit : « Je descends des Han. Je m'appelle Lieou-Pei. Ayant appris le soulèvement des rubans jaunes, le désir m'est venu de les exterminer et de pacifier le peuple. Mais je me sens impuissant. Voilà pourquoi j'ai soupiré ». Fei reprit :

1) 鄭玄 Tchêng-hiuen, 盧植 Lou-tché, 孫璿 Souên-Ti.

2) 張飛 Tchàng-fei.

3) 翼德 Yí-tō.

« Je suis assez riche et puis recruter bon nombre de volontaires dans la campagne. Que pensez-vous de notre intervention dans les graves affaires du pays? » Vertu Noire ne cacha pas sa joie. Ils entrèrent dans une auberge du village pour boire du vin et aperçurent un homme de taille élevée, poussant une voiture, qui, arrivé à la porte de l'auberge, s'arrêta, appela le garçon lui disant: « Vite à boire, je vais à la ville m'engager dans l'armée ».

Com. « Voilà qui vient bien subitement! »

Vertu Noire vit cet homme haut de neuf pieds, dont les favoris avaient deux pieds de long, aux yeux rouges comme le phénix mâle, aux sourcils semblables au ver à soie endormi, à l'allure imposante, à l'air austère.

Com. « Encore un brave! Vertu Noire après avoir rencontré d'abord le seigneur Tchang, tombe ensuite sur le seigneur Kouan. Les règles littéraires ne sont pas très bien observées, mais ce n'est pas mal tout de même! »

Il l'invita à s'asseoir et lui demanda son nom. « Je m'appelle Kouan-Yu <sup>1)</sup> répondit le nouvel arrivant; mes surnoms sont Longue Vie <sup>2)</sup> et Long Nuage <sup>3)</sup>. Je suis de Kiai-Liang <sup>4)</sup>, à l'est du fleuve. Dans mon pays des notables puissants ont abusé de leur force et opprimé le peuple. Je les ai tués ».

Com. « Son caractère est comme celui de Vertu Ailée ».

« J'ai fui les difficultés qui n'auraient pas manqué de survenir après cela. Depuis cinq ou six ans je cours par monts et par vaux. Ayant appris qu'ici on enrôlait des soldats pour combattre les brigands, je suis venu me faire inscrire ». Vertu Noire lui dévoila

1) 關羽 Kouàn-Yü.

2) 壽長 Cheou-tch'âng.

3) 雲長 Yün-tch'âng.

4) 解良 Kiái-liâng.



alors sa pensée. Long Nuage fut très joyeux. Tous trois se rendirent à la ferme de Tchang Fei pour préparer leur grande entreprise. Fei dit: « Derrière ma ferme il y a un jardin de pêchers. C'est l'époque de la floraison. Demain nous sacrifierons dans ce jardin au Ciel et à la Terre. Nous prêterons le serment de nous considérer comme trois frères, de toutes nos forces et de tout notre coeur. Alors nous serons assurés de pouvoir former de grands projets ». Vertu Noire et Long Nuage répondirent ensemble: « Ceci est parfait ». Le jour suivant ils se rendirent dans le jardin des pêchers, préparer les boeufs noirs et les chevaux blancs pour le sacrifice; ils brûlèrent les parfums, se firent mutuellement la révérence et prononcèrent le serment: « Nous trois, Lieou-Pei, Kouan-Yu, Tchang-Fei, quoique de noms différents, jurons de nous considérer comme frères, d'unir nos forces et nos coeurs, de secourir les misérables, de relever ceux qui sont tombés. En haut nous servirons le pays, en bas nous donnerons la paix au peuple. Peu importe que les jours, mois et années de notre naissance soient différents. Nous désirons mourir le même jour, le même mois, la même année ».

Com. « Depuis le commencement du monde on n'avait jamais entendu pareil serment! »

« L'empereur Ciel, l'impératrice Terre lisent dans nos coeurs. Si nous transgressons les lois de la justice et de la reconnaissance, que le Ciel et l'Homme <sup>1)</sup> s'unissent pour nous anéantir ».

Le serment achevé, l'aîné, Vertu Noire fit la révérence, puis Kouan-Yu, puis Tchang-Fei, le plus jeune. On fit les sacrifices au Ciel et à la Terre, on immola les victimes, on disposa les vases de vin pour les libations. Puis les hommes les plus ardents du village furent rassemblés. Il y en eût plus de trois cents. Tous prirent part à un banquet dans le jardin des pêchers — et ils s'enivrèrent.

Com. « Une bonne affaire, cela vaut bien qu'on se grise! »

1) Les deux éléments actifs de la triade?

Les jours suivants on amassa des armes, mais on manquait de chevaux. Comme on songeait aux moyens de s'en procurer, quelqu'un vint annoncer que deux hommes se présentaient à la ferme, suivis d'un troupeau de chevaux.

Com. «Voilà qui vient bien à propos!»

Vertu Noire de s'écrier «C'est le Ciel qui nous aide!» Les trois frères sortirent au-devant des arrivants, deux grands marchands de Tchong-Chan <sup>1)</sup> nommés Tchang Che-ping <sup>2)</sup> et Sou-Chouang <sup>3)</sup>. Chaque année ils allaient vendre des chevaux dans le nord. Ils venaient de faire demi-tour à cause des voleurs. Vertu Noire les invita à entrer dans la ferme pour se rafraîchir et leur conta comment, avec ses deux compagnons, il avait dessein de détruire les brigands et de pacifier le peuple. Les marchands enchantés voulurent leur faire don de cinquante chevaux, cinq cents taëls d'or et d'argent, mille livres de fer pour forger des armes.

Com. «Les bons hôtes!»

Ils se retirèrent après avoir reçu les remerciements de Vertu Noire.

On trouva de bons ouvriers pour forger des épées à deux tranchants. Long Nuage fabriqua un sabre nommé: dragon bleu et croissant de lune.

Com. «Le nom de ce couteau est bien extraordinaire!»  
et aussi: froid et flexible.

Com. «Encore plus étrange!»

Ce couteau pesait 82 livres. Tchang-Fei fit un arc d'acier de dix pieds huit pouces de long. Chacun construisit une armure protégeant complètement le corps. Tous les braves du village au nombre de 500 se réunirent et allèrent voir K'ieou-Tsing <sup>4)</sup> qui les conduisit au

1) 中山 Tchōng-Chān.

2) 長世平 Tchàng Ché-ping.

3) 蘇雙 Sou Chouang.

4) K'ieou-Tsing (voir ci-dessus).

Général Lieou-Yen. L'entrevue terminée, Vertu Noire et Lieou-Yen échangèrent leurs noms. Lieou-Yen enchanté d'apprendre les origines de Vertu Noire voulut être son oncle.

Com. « Lieou-Pei déjà frère aîné de Tchang et de Kouan devient maintenant le neveu de Lieou-Yen! »

Un peu plus tard Tcheng Yuen-tche <sup>1)</sup> général des rubans jaunes parut avec 50.000 soldats pour attaquer Tchouo <sup>2)</sup>. Lieou-Yen ordonna à K'ieou-Tsing de prendre avec lui Vertu Noire et ses deux amis, ainsi que les 500 hommes du village,

Com. « 500 hommes contre 50000 hommes! »

et de courir sus aux ennemis. Vertu Noire joyeusement, porta ses soldats en avant jusqu'au pied de la montagne Ta-Hing <sup>3)</sup> où il se heurta aux brigands dont les longs cheveux étaient retenus par un ruban jaune. Les deux armées étaient face à face Vertu Noire poussa son cheval en avant escorté à gauche par Long Nuage, à droite par Vertu Ailée. Il fustigea et injuria violemment les brigands révoltés contre le pouvoir, les sommant de se rendre à l'instant. Une grande colère saisit Tch'eng Yuen-tche qui envoya le général Teng-Meou <sup>4)</sup> attaquer Vertu Noire. Tchang Fei s'avança, et du premier coup, avec son arc « le serpent » de dix pieds huit pouces, perça le coeur de Teng-Meou.

Com. « Est-il plus bel éloge de Tchang-Fei? »

Tch'eng voyant la chute de Teng-Meou fouetta son cheval, fit

1) 程遠志 Tchêng Yuèn-tché.

2) 涿郡 Tchouho-kíun (voir ci-dessus).

3) 大興山 Tá-hing chān.

4) 鄧茂 Tēng-Meôu.



tournoyer son sabre pour frapper Tchang-Fei. Long Nuage alors brandit son grand sabre, fit appuyer son cheval pour attendre le coup. Dès qu'il eût aperçu Kouan-Yu, Tch'eng fut saisi d'une frayeur soudaine, ses mains tremblèrent et du premier coup de sabre, Long Nuage le coupa en deux.

Com. « Bonne affaire pour Long Nuage ! Le sabre de dragon et l'arc de serpent pour un coup d'essai, ont fait un coup de maître ».

Une poésie postérieure dira :

L'héroïsme date de ce jour, où l'un a essayé son arc, l'autre son sabre. Les trois héros symboliseront les trois parties de la Chine.

Apprenant la mort de leur chef Tch'eng Yuen-tche, les brigands firent demi-tour et s'enfuirent. Vertu Noire prenant la direction de la poursuite fit avec son armée un nombre incalculable de prisonniers. Après cette grande victoire, il prit le chemin du retour. Lieou-Yen en personne vint au-devant des trois héros et distribua des récompenses aux officiers et aux soldats qui avaient accompli d'aussi belles prouesses. Le lendemain Kong-King <sup>1)</sup> préfet de Tsing-Tcheou <sup>2)</sup> envoya à Lieou-Yen une demande de secours. Tsing-Tcheou était assiégé par les « rubans jaunes », elle allait succomber. Lieou-Yen et Vertu Noire se concertèrent ; Vertu Noire se déclara prêt à porter secours à Kong-King.

Com. « Vertu Noire est très fort ! »

Lieou-Yen confia à K'ieou-Tsing 5000 soldats et lui ordonna de marcher avec Vertu Noire, Kouan et Tchang sur la ville investie.

---

1) 龔景 Kōng-kìng.

2) 青州 Tsing-tcheou.

Les brigands se déployèrent au-devant de l'armée de Vertu Noire et la mêlée s'engagea. Très inférieur en nombre, Vertu Noire dut reculer de trente lis et s'arrêta alors pour camper. Il dit à Kouan et à Tchang : « Les brigands ont une supériorité considérable par le nombre. Si nous n'employons pas un stratagème extraordinaire, nous serons vaincus ».

Il fit alors cacher 1000 soldats avec Kouan-Yu à gauche de la montagne; 1000 autres soldats avec Tchang Pei se défilèrent à droite. Au signal du gong, tous devaient apparaître et foncer sur l'ennemi.

Com. « On a écrit d'abord que Kouan et Tchang avaient tué les généraux ennemis. A présent c'est Vertu Noire qui dresse un plan de bataille. Cette façon de raconter n'est pas logique mais elle est amusante ».

Le jour suivant Vertu Noire et K'ieou-Tsing firent avancer leurs troupes en menant grand vacarme. Les brigands vinrent aussitôt à leur rencontre. Vertu Noire commença par reculer; dès qu'il eût franchi la crête de la montagne, il fit frapper les gongs. Aussitôt les détachements de droite et de gauche sortirent simultanément de leurs abris, Vertu Noire reprit le mouvement en avant, les brigands assaillis de trois directions convergentes furent complètement défaits.

Com. « Très bien pour Vertu Noire! »

La poursuite se prolongea jusqu'aux remparts de Tsing-Tcheou. Le préfet, les habitants, la garnison sortirent hors des murs pour achever le combat. Les brigands furent taillés en pièces, le siège de la ville fut levé.

Une poésie, écrite plus tard, fait en ces termes l'éloge de Vertu Noire :

« Dans l'établissement du plan décisif et merveilleux

« Les deux tigres <sup>1)</sup> doivent céder au dragon <sup>2)</sup>

« Pourtant on pressent déjà, au moment où triomphe le pauvre et l'orphelin <sup>3)</sup>

« Que le vase <sup>4)</sup> va se diviser en trois fragments ».

Citons pour terminer une note du commentateur Kin Cheng-t'an annexée au premier chapitre du San Kouo Tche. « Aujourd'hui les frères jurés révèrent Kouan-Yu. J'ignore comment les choses se sont passées dans le Jardin des Pêchers, quels esprits on y a honorés. Les trois héros ont prononcé le serment du fond de leur cœur sans prendre à témoin les esprits.

Les hommes d'à présent éprouvent le besoin d'étendre leurs relations et quoiqu'ils ne portent pas le même nom, déclarent cependant vouloir se considérer comme parents. La scène du Jardin des Pêchers nous montre comment trois personnes de noms différents vont devenir frères. Ils uniront leurs cœurs et leurs pensées sans pour cela unifier leurs noms ou leurs familles.

On a beau parler de vertu et porter le même nom, peu importe, si la croyance aux esprits ne s'accompagne pas de la pureté du cœur. Les frères de Tchang-Kio croyaient aux esprits et avaient une doctrine religieuse, leur conduite n'en a pas été meilleure pour cela. Y eut-il jamais au contraire frères plus véritables que les trois héros du Jardin des Pêchers? . . . . .

1) Kouan et Tchàng.

2) Vertu Noire.

3) id.

4) 鼎 *t'ing*, vase rituel à trois pieds, = la Chine.



La magie a toujours servi à tromper les ignorants. Ainsi en est-il du ciel bleu qui meurt, du ciel jaune qui le remplace. Que sait-on du génie de la Montagne, des Fleurs du sud, des trois Livres célestes, etc.? N'est-ce pas Tchang-Kio qui inventa tout cela?»

Nous croyons que Tchang-Kio n'a rien inventé; mais comme tout bon chef de secte, il s'est seulement servi des croyances aux esprits, aux ancêtres, des cérémonies et des rites pour lancer avec plus de force ses partisans à la poursuite d'un but criminel. Est-ce une raison pour que les trois héros du Jardin des Pêchers n'aient pas usé pour réaliser leur noble dessein, de croyances plus élevées il est vrai, mais ne différant si on peut dire, qu'en quantité et non pas en nature, de celles utilisées par Tchang-Kio? <sup>1)</sup>

Nous croyons en tout cas avoir bien établi l'origine historique des sociétés de « frères jurés ». Pourtant si « l'histoire nous est connue par l'écriture, les rites sont en quelque sorte pour nous l'histoire traduite en symboles des temps où l'on ignorait l'écriture » <sup>2)</sup>.

Nous pourrions dès lors nous demander si les rites qui ont servi au serment du Jardin des Pêchers n'avaient pas déjà servi plusieurs milliers d'années auparavant dans des circonstances analogues. Il est même logique de penser que dès l'origine des sociétés humaines se sont formés ces pactes fraternels entre les hommes, en vue de triompher plus aisément des difficultés de l'existence, pactes accompagnés quoiqu'en aie ce mécréant de Kin Cheng-t'an des rites solennels qui sont l'expression des croyances éternelles de l'âme humaine.

---

1) On pourrait dire peut-être que Tchong Kiô s'est servi de la magie noire et que les trois héros du Jardin des Pêchers ont usé de la magie blanche.

2) Leçons de M. Chavannes au Collège de France sur « la Valeur historique des Classiques chinois » (1913).

*Nota.* La transcription des noms chinois employée dans cette étude est celle de M. A. VISSIÈRE (*Rudiments de la langue chinoise*, A. VISSIÈRE, Hachette 1912), adoptée par le Ministère des Affaires étrangères.

---

# LE SYSTÈME MUSICAL <sup>1)</sup>

PAR

G. MATHIEU.

---

## Le nombre oratoire et la mesure musicale.

Le Système Musical, après avoir créé pour l'imagination les ordonnances de durées, qui nous charment dans les œuvres des poètes lyriques, conçoit le nombre où se délectent nos oreilles. La diction des grands orateurs nous a donné en effet cette accoutumance : nous voulons dans le débit des phrases une juste mesure. Au théâtre le peuple se récrie, nous dit Cicéron <sup>2)</sup>, quand un acteur n'a pas donné à une syllabe sa valeur proportionnelle, parcequ'il se sent frustré d'un plaisir que son oreille attendait.

Mais qu'est-ce-que le nombre ?

Le nombre n'est point dans le jeu des figures qui peuvent se rencontrer dans un discours. On goûte une antithèse, mais cet agrément diffère du charme qu'on trouve au nombre ; et Cicéron <sup>3)</sup>

---

1) Voir *T'oung Pao*, juillet 1914, p. 339; octobre 1915, p. 489; mars et mai 1917, p. 31. Pour les références :

CIC., CICÉRON, *De Oratore*, C.

Q., QUINTILIEN, *De Institutione Oratoria*, L. 9. C. 4. NN. de l'éd. Lemaire, Paris, 1833.

2) Cic. 51 (ad finem).

3) Q. 79 « eminentissimos Græcorum est secutus ».



attribue<sup>4)</sup> ce fini de la prose à deux auteurs différents. D'ailleurs le nombre remplit tout le discours<sup>5)</sup>.

Le nombre ne doit rien aux vers isolés qui se rencontrent parfois chez les rhéteurs: Aristote les condamne<sup>6)</sup> «*versum in oratione vetat esse, numerum jubet*»; et toutefois, la phrase nombreuse est si proche du vers lyrique, que celui-ci dépouillé du chant n'est presque plus pour l'oreille qu'une simple prose<sup>7)</sup>. Quintilien dira<sup>8)</sup>: une même matière envisagée sous deux points de vue différents qui cataloguent, parmi les Catégories d'Aristote, le vers lyrique dans la catégorie de la qualité, le nombre dans celle de la quantité.

Dans la rapidité harmonieuse des phrases d'un Discours, il y a donc une relation cachée avec ce qui fonde le vers lyrique; et c'est jusque là que, pour Quintilien, va la tradition. Nous comprenons plus: nous n'avons pas, jusqu'à présent, mesuré les Mètres lyriques; en le faisant, nous devons trouver la raison du nombre.

J'inscrirai donc, près de chacun des mètres de la collection, les valeurs extrêmes, maximum et minimum, que peuvent présenter, en équivalences de brèves, ses différentes lectures; puis, me rappelant que la dernière brève de ces mètres peut servir comme silence mesuré, — «*nihil ad rem est, postrema an longa sit*»<sup>9)</sup>, — je rechercherai la coïncidence qui doit se trouver entre ces mètres ainsi compris et les phrases réputées nombreuses.

Qualifiée comme telle, et pouvant servir de base d'étude, on peut apporter la phrase chinoise «*modèle*»,<sup>10)</sup>

4) Cic. 52.

5) Cic. 60.

6) Cic. 51 (in medio).

7) Cic. 55.

8) Q. 46.

9) Cic. 64 (in medio).

10) P. WIEGER, *Langue écrite, mécanisme*, Heue-kien-fou, 1908, N. 57, Bourrage pour cause de nombre et de cadence, 6. — Cicéron dit «*inania quaedam verba quasi complementa numerorum*» (Cic. 69).

Wà chang you choāng, k'i pài jou fènn,

ki kién jeu koāng, hoā eull wei choèi.

où «eüll» n'est là que pour parfaire le nombre.

Or la suite de ses p'ing tchai,

~~~~~ - - ~~~~  
~~~~~ - ~~~~ - ~~~~

correspond à deux mètres, et à deux seulement: 41, d'aspect identique avec 42, et 9; et la coïncidence suppose le nombre, car la dernière brève de chacun de ces deux mètres doit être estimée un silence mesuré. Le mètre 9 aux claviers 1. 2. 5, fait choisir 42 de préférence à 41, et 2. C. aux claviers 1. 3. 4.

Mètre 42, ζ. 2. C. (cl. 1. 3. 5)

~~~~~ | ~~~~ - - | ~~~~ - ~~~~

Wà chang you choāng, k'i pài jou fènn  $\overline{\hspace{1cm}}$

Mètre 9, δ. 2. C. (cl. 1. 2. 5)

~~~~~ | ~~~~ - |  $\overline{\hspace{1cm}}$  ~~~~ - | - ~~~~

Ki kién jeu koāng , hoā eull wei choèi  $\overline{\hspace{1cm}}$

Or la phrase chinoise a certains de ses mots accentués, dont la présence dans le rythme doit être évidemment signalée; ce qui ne peut se faire que par un accent d'intensité, non plus imaginaire comme dans le vers Gâthique, mais sensible à l'oreille: un choc, dont la place dans le tânine est aussi à rappeler, pour qu'il y ait trace du mètre employé. Quand il y aura choc, l'accent sera donc plus fort au premier temps du tânine, plus faible les autres temps; et les temps sans choc demeureront atones. Ainsi la phrase chinoise dans son rythme sera exactement rendue par la figuration,

" . , . . . , " . / ;

. . / , . . / ,  $\overline{\hspace{1cm}}$  . . / , . . /

et dans la seule opposition des chocs par







Nos mètres n'offrent point de plus longs silences, comme Quintilien le sait de tradition: «deinceps longiores fiant percussiones, nam *σημεῖον* tempus est unum» <sup>13)</sup>.

## 2. LES DIFFÉRENTES MESURES.

Les tâlines sont isochrones, ce qui entraîne que ses divisions le soient aussi. Mais les tâlines sont très diversement divisées; et ils le sont selon des distances acoustiques sans commune mesure. Une convention s'impose, qui, dans l'esprit du Système musical, doit s'appuyer en quelque façon sur les résultats précédemment obtenus. Nous constatons qu'elle prit la suite des tâlines, pieds métriques. Dans ce tableau je signalerai cette fois, les hauteurs qui avec des notes de 2<sup>de</sup> espèce ne portent pas de notes Diatoniques, et celles qui correspondent uniquement à des sons de tête. Les réseaux partent de E, F, c.

|                           |  |   |       |     |
|---------------------------|--|---|-------|-----|
|                           | . E, F E# ♭. #, G ♭. #, a ♭. # Ut ♭, c. Si# ♭, # d |   |       |     |
| Notes                     | E  | E | E     | E   |
| de 2 <sup>de</sup> espèce |  | C |       | C   |
| Sons                      |  | D | D     | D   |
| de tête                   | C  |   |       | C   |
|                           |  |   | c Si# | . d |

En s'en tenant aux notes de poitrine, ou, en y ajoutant les sons de tête, on relève, comme nombre de divisions par tâlines, en genre majeur (notes Enharmoniques avec notes Diatoniques), et en genre mineur (notes Chromatiques avec notes Diatoniques),

13) Q. 51.

| à partir de           | genre majeur | genre mineur |
|-----------------------|--------------|--------------|
| c. (voix de poitrine) | 2            | 2            |
| (avec sons de tête)   | 3            | 3            |
| F (voix de poitrine)  | 3.2.3.3.     | 2.2.2.2.     |
| (avec sons de tête)   | 3.3.4.3.     | 3.2.3.3.     |
| E (voix de poitrine)  | 3.3.2.3.     | 3.2.3.2.     |
| (avec sons de tête)   | 4.3.3.4.     | 4.2.3.3.     |

Les divisions du tânine qui commence à c furent choisies comme divisions primordiales, et 3 fut estimé nombre plus parfait que 2, parcequ'il correspondait à une collection employant, avec les sons de poitrine, les sons de tête.

Par après, la régularité de la suite 2.2.2.2. retint l'attention. Elle rappelait l'hexamètre et ses 2 temps, dont les signes évoquent, le premier une note p'ing, obtenue comme terme de la quinte au grave, et le second, une note tchai, terme de la quarte à l'aigu. On y prit l'idée d'une battue qui frappait le 1<sup>er</sup> temps en bas et le temps faible en haut.

La série précédente devenait, avec l'introduction des sons de tête, la suite 3.2.3.3. Un temps nouveau, le 3<sup>e</sup>, apparaissait, pour deux raisons, temps atone. Dans la battue de cette nouvelle mesure, on devait, en montant pour le temps faible, obliquer soit à droite, soit à gauche; on alla vers la droite, car ce mouvement est plus naturel que l'autre, comme je le constatai un jour que je commençais, avec des enfants Chinois, nos battues par la mesure à 4 temps.

Ce ne fut donc qu'après la mesure en 3 temps qu'on remarqua vraisemblablement sur la série (à partir de F) 3.3.4.3., une mesure en 4 temps. Nos mesures croisées vinrent ensuite de 3.2.3.2. avant qu'on imagina, au temps de l'épitríte d'y voir une mesure (!) à 5 temps, en attendant la mesure (!!) à 7 temps, de 4.3.3.4.

## 3. HIÉRARCHIE DE VALEURS.

Ces mesures partagent la Ronde, — durée du tânine, — en 2 Blanches imparfaites, ou encore en 3 Blanches parfaites. Et la Blanche imparfaite équivaut à un binône de 2 Noires, — dans le souvenir de la constitution de l'hexamètre; — ce qui donne 4 noires à la mesure à 4 temps.

Toutefois, dans la mélodie, le réseau des mesures est recouvert de notes qui sont reliées les unes aux autres par des mètres. Et ces mètres évoquent par leurs signes une hiérarchie de notes: notes Diatoniques, notes de 2<sup>de</sup> espèce. La noire et son monnayage donne donc une hiérarchie de valeurs.

La noire peut correspondre à une note Diatonique; il faudra donc pour une note de 2<sup>de</sup> espèce, la moitié de sa valeur, la croche. Comme elle fut une valeur ultime pour les Anciens, dans l'emploi des mètres il est permis de négliger les signes qui se rapportent uniquement aux sons de tête: nous avons là notre croche barrée.

Avec l'usage des groupements par deux tânines comme fait Palestrina, on eut par un abaissement de valeur, la double croche; et on arriva à nos triple et quadruple croches, quand on fit entrer dans les totalisations, et en distinguant leur double origine, les notes de mélodie correspondant à des brèves métriques isolées.

On voit assez que nos notes pointées viennent, avec la notion des 2 Blanches imparfaites équivalentes à 3 Blanches parfaites de l'audition simultanée de deux mélodies écrites, l'une à 2 temps, l'autre à 3 temps.

Cette hiérarchie de valeurs ne veut nullement dire que le rythme de la mélodie doit traduire en équivalences de noire, croche, etc., les signes métriques des mètres; la composition diverse des tânines

s'y oppose: elle oblige seulement à s'en tenir à ces valeurs pour parfaire, dans une correspondance qui rende le nombre des signes de chaque tânine, une durée constante.

La mélodie nous apparaît donc, dans son rythme, — (c'est la 12<sup>e</sup> Loi du Système musical) — « un ensemble de phrases mesurées exactement, et dont les accents, — à distinguer en accents fort et faible, — doivent tomber sur les temps fort ou faible du réseau des mesures que ces phrases recouvrent, sans qu'on doive d'ailleurs souligner chacun de leurs temps, à moins qu'on ne prétende provoquer un mouvement de danse ».

Note. Il n'y a point de mètre débutant par une anaerouse pour finir avec un pied catalectique. Le mètre 7, x. 2. E.

peut se lire  
ce qui ne donne même point l'apparence

$\bar{\cup} \bar{\cup} \cup, \bar{\cup} \bar{\cup} \bar{\cup} \bar{\cup}, \bar{\cup} \bar{\cup} \bar{\cup} \text{—}, \cup \bar{\cup} \bar{\cup} \bar{\cup}$   
 $\cup \cup, \text{—} \cup \cup, \cup \cup \cup \text{—}, \cup \cup \text{—}$   
 $\cup \cup, \text{—} \cup \cup, \cup \cup \cup \cup, \text{—} \cup \cup, \text{—}$

Erratum. Au tableau de l'article de Juillet 1914, p. 362,  $\theta$  (1.4.5) et  $\beta$  (2.4.5) occupent la place l'un de l'autre.



# NÉCROLOGIE.



## Commandant SILVESTRE.

Nous avons le vif regret d'apprendre la mort le mardi 14 décembre 1918 à Rochefort-sur-Mer, à l'âge de 78 ans, du Chef de bataillon d'infanterie de Marine en retraite Pierre-Jules SILVESTRE. Il était né le 1<sup>er</sup> octobre 1841 à l'île d'Aix (Charente-Inférieure). Rentré en France (1886) après avoir été Directeur des Affaires civiles et politiques de l'Indochine, il avait professé pendant plusieurs années à l'Ecole des Sciences politiques à Paris. Retiré à Rochefort, il était l'âme de la Société de Géographie de cette ville. Silvestre, outre un ouvrage sur l'Annam <sup>1)</sup>, a écrit un grand nombre d'articles sur le droit <sup>2)</sup>, en particulier sur la numismatique <sup>3)</sup>.

H. C.

## James Dyer BALL.

Mr. BALL, du Hongkong Civil Service, est mort à l'âge de 71 ans, à Finchley, Londres, le 21 février 1919. Il a publié un certain nombre d'ouvrages dont nous indiquons les principaux <sup>4)</sup>.

H. C.

1) L'Empire d'Annam et le Peuple Annamite Aperçu sur la Géographie, les Productions, l'Industrie, les Mœurs et les Coutumes de l'Annam Publié sous les auspices de l'Administration des Colonies annoté et mis à jour par J. Silvestre Administrateur principal en Cochinchine... — Avec une carte de l'Annam, hors texte — Paris, Félix Alcan, 1889, in-12, pp. 380.

2) Considérations sur l'étude du Droit annamite. 1901.

3) Notes pour servir à la recherche et au classement des Monnaies et Médailles de l'Annam et de la Cochinchine française. (*Excursions et Reconnaissances*, No. 14, 1882; No. 15, 1883).

— Notice sur les Monnaies et Médailles d'Annam. (*Administration des Monnaies et Médailles*. — *Rapport au Ministre des Finances*. — Cinquième année 1900, in-8, pp. 123—9).

— Notice sur les monnaies circulantes dans les pays d'Extrême-Orient (1908). (*Bul. Soc. Géog. Rochefort*, XXXI, 1909, pp. 3—21, 65—82).

4) Cantonese made easy. Hongkong, 1883, in-8.

La 3<sup>e</sup> éd. est de 1904.

**Timothy RICHARD, 李提摩太** *Li Ti-mo-l'ai.*

Le Rév. Timothy RICHARD est mort le 17 avril 1919 à Hendon Cottage Hospital, âgé de 73 ans. Il était né en 1845 dans le Pays de Galles et il arriva en Chine en 1870 comme agent de l'English Baptist Missionary Society. Après avoir été au Chan Toung, en Mandchourie, au Chan Si, à Pe King et à T'ien Tsin, il s'établit à Chang Hai en 1891 comme Secrétaire de la «Society for the Diffusion of Christian and General Knowledge». Il a écrit ses souvenirs <sup>5)</sup>. Nous donnons le titre de son principal ouvrage en anglais <sup>6)</sup>.

H. C.

**Henri LEDUC.**

Nous avons le regret d'apprendre la mort à Fontainebleau de M. Henri LEDUC, Consul général de France à la retraite dont les obsèques ont été célé-

- The Tung-Kwún Dialect. Hongkong, 1890, in-8.
- The San-wái Dialect. Hongkong, 1890, in-8.
- The Hōng Shán or Macao Dialect. (*China Review*, XXII, pp. 501—531).
- The Shun Tak Dialect. (*Ibid.*, XXV, pp. 57—69, 121—140).
- The Cantonese Made-Easy Vocabulary. Hongkong, 1886, in-8. — Second Edition, revised and enlarged. Hongkong, 1892, in-8.
- An English-Cantonese Pocket Vocabulary. Hongkong, 1886, in-8. — Second Edition, revised and enlarged. Hongkong, 1894, in-12, pp. III—23.
- How to speak Cantonese. Hongkong, 1889, in-8. — Third Edition, 1904, in-8, pp. 229.
- How to write Chinese. Part I. Hongkong, 1888, in-8.
- How to write the Radicals. Hongkong, 1888, in-12.
- The English-Chinese Cookery Book. Containing 200 receipts in English and Chinese. Hongkong, 1890, gr. in-8, pp. xvi—149.
- Easy sentences in the Hakka Dialect with a Vocabulary. Second Edition. Hongkong, 1896, in-8, pp. xvi—57.
- Things Chinese being Notes on various Subjects connected with China. London, 1892, in-8, — Second edition revised and enlarged. London, Sampson Low, 1893, in-8, pp. 4 + 1 f. n. ch. + pp. 497 + pp. xiv. — Third edition. New York, Scribner, 1900, in-8, pp. xxv—666.
- 5) Forty-five Years in China. Reminiscences by Timothy Richard. With 18 illustrations. London, T. Fisher Unwin, s.d. [1916], in-8, pp. 384.
- 6) One of the World's Literary Masterpieces **西遊記** A Mission to Heaven A Great Chinese Epic and Allegory by Ch'iu Ch'ang Ch'un A Taoist Gamaliel who became a Nestorian Prophet and Advisor to the Chinese Court. Translated by Timothy Richard Chancellor and Director of the Shansi Government University 1901—1911. Published at The Christian Literature Society's Depot, Shanghai, 1913, in-8, pp. xxxix—362—viii, ill.

brées le lundi 28 avril 1919. Marie Henri Leduc était né le 13 juillet 1863; élève diplômé de l'Ecole des Langues orientales vivantes; élève-interprète à Pe King, le 30 juillet 1885; interprète-chancelier à Mong Tseu, 6 nov. 1888; 2<sup>e</sup> interprète à Pe King (29 mars 1892), puis 1<sup>er</sup> interprète (1<sup>er</sup> oct. 1892—13 avril 1894), il avait été délégué auprès de la Mission lyonnaise d'exploration en Chine (nov. 1896—fév. 1897). Il fut ensuite Consul à T'ien Tsin et en dernier lieu Consul Général à la Nouvelle-Orléans où il se maria. Il a donné dans le Vol. I du *T'oung Pao*, pp. 41—55: *Au Yun-nan par le Tong-king*.

H. C.

### Victor SEGALEN.

Nous avons le vif regret d'annoncer la mort accidentelle arrivée le 21 mai dans la forêt d'Huelgoat du Dr. Victor SEGALEN âgé de 41 ans dont on se rappellera les savantes communications à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les deux missions archéologiques qu'elle lui avait confiées sur les arrérages de la Fondation Garnier dans la Chine Occidentale et dans la Vallée du Yang Tseu. Le Dr. Segalen avait reconstitué l'histoire de la sculpture sur pierre en Chine et avec les matériaux considérables qu'il avait rapportés de ses expéditions, il se préparait à édifier un monument qui aurait fait grand honneur à la science française. Cette perte est d'autant plus sensible qu'elle suit de près celle de Chavannes dont l'oeuvre de début avait été précisément consacrée à la *Sculpture sur pierre en Chine*.

H. C.

## BULLETIN CRITIQUE.



*La Chine* par Georges MASPERO, Administrateur des Services civils de l'Indo-Chine. Paris, Delagrave, 1918, in-18, pp. 452.

Cet ouvrage nous donne d'une manière claire et concise un résumé de l'histoire de Chine depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Un manuel semblable manquait dans la collection de Victor DURUY. M. E. DENIS en le faisant entrer dans sa *Bibliothèque d'histoire et de politique* a donc comblé une lacune. Ajoutons qu'un excellent index alphabétique termine le volume. H. C.

J. DAUTREMER — *Chez nos alliés Japonais Esquisse historique — Passé — Evolution — Présent.* Paris, Garnier, 1918, in-16, pp. vi—296 + 1 p. n. ch. tab.

Ce petit livre est un résumé de ce qui est le plus important à connaître sur l'Empire du Soleil Levant, son histoire, sa littérature et ses arts. Il comprend les quatre chapitres suivants: I. De Jin mu Iyeyasu 660 av. J.-C. à 1603 ap. J.-C. — II. De la mort de Iyeyasu (1616) à la restauration impériale (1868). — III. Mutsu hito et le Japon moderne (1868—1916). — IV. Littérature, Art et Musique. Un appendice sur l'origine de la féodalité au Japon termine le volume qui sera utile aux personnes désireuses d'avoir des notions sommaires et exactes sur ce pays d'Extrême-Orient. H. C.



*Dictionnaire japonais-français des caractères chinois comprenant* 1<sup>o</sup> *la prononciation japonaise du chinois;*  
2<sup>o</sup> *Les différentes lectures japonaises des caractères;*  
3<sup>o</sup> *La traduction française par* Joseph DAUTREMER...  
Paris, Garnier frères, s.d. [1919], in-16, pp. xvi—326.

En publiant ce petit dictionnaire, M. DAUTREMER fait remarquer que il est «le premier ouvrage de ce genre qui paraisse en français; jusqu'à présent, en effet, il n'existait que de petits vocabulaires en lettres latines ou *romaji*, lesquels, d'ailleurs, étaient très insuffisants, mais il n'y avait pas de dictionnaire japonais des caractères chinois avec la prononciation et la traduction française». Je ne vois guère en français que les *Dictionnaires japonais-français*, grand et petit, parus à Yokohama, en 1904, dûs à M. l'abbé J. M. LEMARÉCHAL, de la Société des Missions étrangères de Paris, et celui de MM. OTA, TANAKA et IMAI, revu par M. Arthur ARRIVET, publié à Tokyo en 1899.

Il est à souhaiter que M. Dautremere nous donne également un dictionnaire français-japonais, car celui de M. E. RAGUET, des Missions étrangères de Paris, édité à Tokyo en 1905, est épuisé. H. C.

---

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu de l'École française d'Extrême-Orient: le *Bulletin*, Tome XVIII, No. 5, *Recherches sur les Génies thériomorphes au Tonkin* (Troisième série) par Auguste L. M. BONIFACY; No. 6, *Le royaume de Crīvijaya*, par G. COEDÈS; No. 7, *Croyances et Pratiques religieuses des Annamites dans les environs de Hué*. I. — *Le culte des arbres*, par L. CADIÈRE; No. 8, *Monuments secondaires et terrasses bouddhiques d'Ankor Thom* par Henri MARCHAL; No. 9, *Etudes Cambodgiennes*, XII—XVI, par George COEDÈS.

Nous avons reçu du Ministère des Communications Chinois, Direction générale des Postes: *Report on the Working of the Chinese Post Office for 1917*. M. T. PIRY, Postmaster general, s'étant retiré le 1<sup>er</sup> avril 1917 et ayant été nommé Conseiller honoraire de l'Administration postale chinoise, le 7 août 1917, YE Koung-tcho, vice-Ministre des Communications a été nommé Directeur général des Postes, et M. H. PICARD-DESTELAN, Co-Directeur général, avec Homer WONG, comme Député Directeur général. Seize employés austro-allemands avaient été renvoyés du Service des Postes à la suite de la déclaration de guerre le 16 mars 1917 de la Chine à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. A la fin de décembre 1917, le Service étranger comprenait 15 Commissaires, 15 Députés-Commissaires, 65 assistants, et six fonctionnaires; le service chinois comprenait 25.867 employés. Ce rapport est accompagné d'une grande carte postale de la Chine.

Nous avons reçu des **Douanes Maritimes chinoises** les *Returns of Trade and Trade Reports 1917*. — Part II. — *Port Trade Statistics and Reports*. — Vol. IV. — *Southern Coast Ports* (Santuo to Pakhoi). — Vol. V. — *Frontier Ports* (Lungchow to Tengyueh). — Vol. I. — *Northern Ports* (Aigun to Kiaochow). — Vol. II. — *Yangtze Ports* (Chungking to Chinkiang).

*List of Lighthouses, Light-Vessels, Buoys, and Beacons on the Coast and Rivers of China, 1919*. Il y avait au 31 déc. 1918, 1354 feux dont 186 phares.

M. Bernhard KARLGREN, dont nous annonçons d'autre part la nomination à une chaire d'Asie orientale à l'Université de Göteborg, vient de publier *A Mandarin Phonetic Reader in the Pekinese Dialect with an Introductory Essay on the Pronunciation* qui forme le Vol. 13 des *Archives d'Etudes orientales* publiées par J.-A. LUNDELL.

*Folk-Lore* de Mars 1919 renferme un article du Major W. Perceval YETTS sur *The Chinese Isles of the Blest*.

Nous avons reçu le *Bulletin of the School of Oriental Studies, London Institution, 1918*. Nous signalerons les articles suivants: *Notes on the Nestorian Monument at Sianfu* by Lionel GILES (continued); *Further Poems by Po Chü-i, and an Extract from his Prose Works, together with two other T'ang Poems* (translated by Arthur WALEY) et une notice sur *Edouard Chavannes* par Louis de LA VALLÉE POUSSIN.

M. A. FOUCHER a consacré une excellente notice à *Edouard Chavannes* dans l'*Annuaire de l'Ecole des Hautes Etudes*.

Le premier no. de 1919 de la *Revue de l'Histoire des Colonies françaises* renferme un article de M. Charles B. MAYBON sur *Nguyên Anh Empereur et fondateur de dynastie Gialong (1802—1820)*; il en a été fait un tirage à part.

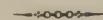
Nous souhaitons la bienvenue à un nouveau confrère, *The New China Review*, édité à Chang Haï, par le Rev. Samuel COULING, Medhurst College. Le premier no. paru en mars 1919, renfermait: *Editorial Preface*. — *A Few Remarks*, by Prof. Herbert A. GILES. — *Edouard Chavannes*, by the Editor [Portrait]. — *Taoist Tales*, by Major W. Perceval YETTS, with an Etching of Silver Island Monastery. — *A Note on Head-Flattening*, by E. T. C. WERNER. — *A Short Lived Republic* [Formosa], by HOSEA B. MORSE. — *A School of Oriental Languages*, by Sir E. D. ROSS. — *Le Grand Pèlerinage bouddhique de Lang-chan*, par le R. P. Henri DORÉ. — *Notes on the Chinese Drama and Ancient Choral Dances*, by W. Arthur CORNABY. — *Studies in Chinese Psychology*, by Herbert CHATLEY. — *Early Buddhist Art*, by Christopher IRVING. — *Notes and Queries*. — *Recent Literature*.

Le No. 2 de la *New China Review* a paru en Mai 1919; il renferme: *Working the Oracle*, by Lionel C. HOPKINS. — *Le Grand Pèlerinage bouddhique de Lang-chan*, par le R. P. Henri DORÉ. — *Studies in Chinese Psychology*, by Herbert CHATLEY. — *Wu-Tai-Shan and the Dalaï Lama*, by Christopher IRVING. — *A Ming Dynasty Painting*. — *Archibald J. Little*. — *Taoist Tales. Part II*, by Major W. Perceval YETTS. — *A Study in Early Chinese Religion*, by Arthur MORLEY. — *L'École française d'Extrême-Orient et sa Bibliothèque*, by Prof. N. PERI. — *Notes and Queries*. — *Recent Literature*. — Il y a comme frontispice un bon portrait du Prof. Herbert A. GILES.

---



## CHRONIQUE.



### FRANCE.

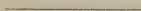
Dans sa séance du vendredi 14 février 1919, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a accordé le **Prix Stanislas Julien** au Rév. Samuel COULING, de Chang Haï, pour son ouvrage *The Encyclopaedia Sinica*. — Dans sa séance du 4 avril 1919, elle a décerné pour la première fois le prix biennal fondé par le Professeur Herbert A. GILES, de Cambridge, pour être décerné exclusivement à un Français pour un travail relatif à la Chine, au Japon ou à l'Extrême-Orient en général. Il a été partagé entre M. Georges MASPERO pour sa *Grammaire de la Langue cambodgienne* et le capitaine SILVESTRE pour ses recherches sur les *Thais blancs* effectuées à Pong tho. Quand le capitaine André Silvestre qui appartenait à l'infanterie coloniale quitta l'Indochine pour prendre part à la guerre, il confia ses notes à l'Ecole d'Extrême-Orient qui en a extrait un mémoire paru dans le T. XVIII, no. 4, du *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*. Le malheureux officier ne devait pas revoir la France, car il disparut dans le naufrage de l'*Athos* torpillé le 17 février 1917 à midi 45, à 220 milles environ de Malte, étant resté ferme à son poste jusqu'au bout : le vapeur coula au bout de quatorze minutes. Le capitaine Silvestre était fils du proviseur du lycée de Carcassonne.

### HOLLANDE.

M. J. J. L. DUYVENDAK, nommée lecteur de chinois à l'Université de Leyde, a prononcé son discours d'ouverture *Over Chineesche Oorlogsgoden* le 19 mars 1919 et l'a imprimé chez E. J. Brill, in-8, pp. 37.

### SUÈDE.

Nous apprenons avec plaisir qu'en 1918, une chaire des langues et des civilisations orientales a été créée à Göteborg. M. Bernhard KARLGREN, bien connu par ses travaux de phonétique chinoise, y a été appelé en septembre 1918 ; c'est la seule chaire de ce genre qui existe dans les pays scandinaves.



# LES ÉTUDES CHINOISES SOUS LA RÉVOLUTION ET L'EMPIRE

PAR

M. HENRI CORDIER. <sup>1)</sup>



Au dix-huitième siècle, les études chinoises étaient représentées  
en France par Etienne FOURMONT et ses deux disciples, DE GUIGNES

Etienne  
Fourmont

1) Nous ajoutons ce nouveau chapitre à l'*Histoire des Etudes chinoises* qui comprend maintenant :

— Essai d'une Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVIIe et au XVIIIe siècles. Paris, Ernest Leroux, 1882, gr. in-8, pp. 52.

Extrait des *Mélanges orientaux*. Textes et traductions publiés par les professeurs de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes à l'occasion du sixième Congrès international des Orientalistes réuni à Leyde.

« Cet opuscule, écrit M. Léopold Delisle, est, à vrai dire, le catalogue des travaux de ce genre qui sont dans le fonds *chinois*. »

— L'Imprimerie Sino-Européenne en Chine — Bibliographie des ouvrages publiés en Chine par les Européens au XVIIe et au XVIIIe siècles. Paris, Imprimerie Nationale, 1901, in-8, pp. ix—73 + 1 f. n. ch. + 1 pl.

— Du Halde et d'Anville (Cartes de la Chine). (*Recueil de Mémoires orientaux*, .. par les Professeurs de l'Ecole des Langues Orientales, 1905, pp. 389—400).

— Notes pour servir à l'histoire des études chinoises en Europe, jusqu'à l'époque de Fourmont l'aîné. 1886.

Extrait des *Nouveaux Mélanges Orientaux*. — Mémoires, textes et traductions publiés par les professeurs de l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes à l'occasion du septième Congrès international des Orientalistes tenu à Vienne (septembre 1886).

— Fragments d'une Histoire des Etudes chinoises au XVIIIe siècle, par Henri Cordier, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes. — Extrait du *Centenaire de l'Ecole des langues orientales vivantes*. Paris, Imprimerie nationale. MDCCCXCV, gr. in-4, pp. 75.

— Mourier, amateur-sinologue Danois, par Henri Cordier, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, à Paris. (*Mélanges Charles de Harlez*, Leide. Librairie et imprimerie ci-devant E. J. Brill, in-4, pp. 239 à 250).

et LE ROUX DESHAUTERAYES, ainsi que par FRÉRET, mais leur science avait pour source les travaux des missionnaires de Pe King. J'ai eu déjà l'occasion de parler longuement de Fourmont<sup>1)</sup> dans des termes peu flatteurs: «Élevé dans des séminaires où il ne sut pas prendre des idées larges, type du pédant vaniteux, s'agitant dans un cadre trop vaste qui fait ressortir les petits côtés d'une âme médiocre, courtisan du plus courtisan des courtisans, le duc d'Antin; nature envieuse, ayant recours à toutes les intrigues pour arriver au but de ses ambitions, capable de substituer son oeuvre à celle d'autrui (F. VARO), et de cacher ou d'amoindrir un travail gênant (*Notitia linguae sinicae*, de PRÉMARE), rien de noble: tel fut Fourmont»<sup>2)</sup>.

Chose curieuse, aucun de ces trois savants, professeurs au Collège de France, n'était titulaire d'une chaire de chinois qui d'ailleurs n'existait pas alors.

«En 1715, nous dit Fourmont, à la mort de M. GALLAND, Sa Majesté LOUIS XIV, sur la recommandation de M. l'Abbé BIGNON, sur la présentation de M. de MAUREPAS, & je le puis dire hardiment

---

— La reproduction des textes chinois en Europe au commencement du siècle. Dufayel-Schilling-Levasseur. (*T'oung Pao*, Déc. 1896, pp. 586—588).

— Half a Decade of Chinese Studies (1886—1891), by Henri Cordier, professor at the Ecole des Langues Orientales vivantes, Paris. «Reprinted from the *T'oung Pao*, vol. III, n° 5.» Read at the Ninth International Congress of Orientalists, held in London in 1891. Leyden, E. J. Brill, 1892, br. in-8, pp. 36.

— Les Études chinoises (1891—1894), par Henri Cordier, professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, Paris. «Extrait du *T'oung Pao*», vol. V, n° 5, et Vol. VI, n° 1. Leide, E. J. Brill, 1895, in-8, pp. 89.

— Les Etudes chinoises (1895—1898). Supplément au Vol. IX du *T'oung Pao*. Leide, E. J. Brill, 1898, in-8, pp. 141.

— Les Etudes chinoises (1899—1902). (*T'oung Pao*, Mars 1903, pp. 25—52; Mai 1903, pp. 146—162; Déc. 1903, pp. 371—383).

Tirage à part, br. in-8, 1903, pp. 78.

1) Né à Herblay, près Paris, le 23 juin 1683; † 19 décembre 1745.

2) *Fragments d'une Histoire des Etudes chinoises au XVIIIe siècle.* — Extrait du *Centenaire de l'Ecole des langues orientales vivantes*. Paris, Imp. Nat., MDCCCXCV, in-4, pp. 75; voir p. 15.

suivant les Voeux de la plupart des Sçavans, me choisit pour remplir la Chaire d'Arabe du 'College Royal' <sup>1)</sup>).

Alfred MAURY dans son ouvrage sur l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Paris, 1864) nous dit, p. 252: « Etienne Fourmont, qui succéda à Galland dans cette chaire [d'arabe], n'avait qu'une teinture de la langue, et quand il mourut, on fut contraint, pour le remplacer, d'appeler un étranger, le Suédois Jean OTTER ».

Un Chrétien chinois du Fou Kien, HOANG, venu en Europe en 1703 avec le vicaire apostolique du Se Tch'ouan, Artus de LYONNE, évêque de Rosalie, fut attaché à la Bibliothèque du Roi et chargé par PONTCHARTRAIN de rédiger un dictionnaire de la langue chinoise; il mourut prématurément le 1<sup>er</sup> octobre 1716, ne laissant que des matériaux de médiocre valeur. Fourmont, qui avait été, depuis 1711, chargé, sauf à rendre compte de sa mission à l'abbé Jean Paul Bignon, de diriger Hoang, fut mis en possession des papiers de celui-ci et chargé, par ordre du Régent, de continuer le Dictionnaire chinois <sup>2)</sup>. Je ne parlerai ici que de ce dictionnaire, ayant déjà dit ce qu'il fallait penser de la *Grammatica Duplex* empruntée à la grammaire du Dominicain Francisco VARO parue à Canton en 1703 et du Catalogue des Livres chinois de la Bibliothèque du Roi parus ensemble en 1742 <sup>3)</sup>. Fourmont dans le Catalogue de ses ouvrages qui est un monument de sa vanité nous décrit « Les Ouvrages Chinois que j'ai composez par ordre du Roy, & sous l'inspection de M. l'Abbé Bignon depuis 1716 ».

Il ajoute avec sa caractéristique modestie:

« Ceux-ci sont immenses, & m'ont causé de grandes maladies &

1) P. 76 du *Catalogue des ouvrages de Monsieur Fourmont l'aîné*, Professeur en Langue arabe au Collège Royal de France, Associé de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres, Interprète, & Sou-Bibliothécaire du Roy, &c. A Amsterdam, MDCCXXXI, pet. in-8.

2) *Fragments d'une Histoire*, page 15—16.

3) *Ibid.*



des fluxions sur les yeux toutes propres à me rendre aveugle. N'importe, ce n'est pas encore ce qui m'a été le plus onéreux, ni même les avances que j'ai toujours été obligé de faire: la Gravure des Caractères Chinois m'a ruiné tous les deux ans » <sup>1)</sup>).

Ces caractères devaient être utilisés pour la composition du dictionnaire projeté. La rédaction d'un dictionnaire chinois sera le fil conducteur des études chinoises depuis Hoang et Fourmont jusqu'à De Guignes fils au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle.

En 1720, on commença la gravure de caractères chinois sous sa direction: «Pour ce travail, dit-il, qui est long & très-pénible, il m'a fallu d'abord trouver un Dessinateur homme d'esprit, & des Graveurs qui prissent le génie du Caractère Chinois. Le Dessinateur est le sieur GAUTIER Peintre, que l'on a engagé à quitter ses occupations ordinaires, & qui effectivement dessine ces Caractères & tous leurs traits compliquez mieux que les plus habiles Chinois.

« J'avois dans les commencements six Graveurs, le S<sup>r</sup> REISACHER Suisse, le S<sup>r</sup> CHAMBONNEAU Imprimeur à Paris & depuis Libraire à Thouars, les S<sup>rs</sup> BLANDIN, LE VASSAUT, TEXIER, & de S. LEUP Sculpteurs & Graveurs. De ces six, les trois premiers sont morts, les trois derniers continuent l'Ouvrage & ils le font tous trois avec une affection, qui, outre les Louanges, mérite une récompense dans les Régles. Au reste nos Bois dessinez sont à présent une Curiosité à voir, puisque nous avons trouvé le moyen d'y mettre avec le Nom du Graveur sur le Caractère numéroté, sa place dans le Dictionnaire, sa Prononciation et son Ton » <sup>2)</sup>).

DE GUIGNES le fils nous dit que cent vingt mille caractères étaient déjà gravés en 1742, époque à laquelle Fourmont mit au jour sa Grammaire chinoise. Après la mort de Fourmont l'aîné le 18 décembre 1745, son frère Michel fut inscrit comme *Interprète*

1) Lettre de Fourmont, en tête du *Catalogue*.

2) Pages 71—72 du *Catalogue*.

à la Bibliothèque royale. « M. l'abbé Bignon récompensa son zèle en obtenant du Roi, qu'il seroit attaché, comme son frère à la Bibliothèque du Roi, sous le titre d'*Interprète des langues Chinoise et Indienne*; car il étoit aussi entré à cet égard dans les travaux de son frère » <sup>1)</sup>. En mourant en 1745, Fourmont laissait deux élèves, son neveu LEROUX DESHAUTERAYES et Joseph De Guignes, son disciple préféré, qui ne s'occupèrent pas du dictionnaire.

« En 1742 lorsque M. Fourmont présenta sa Grammaire Chinoise au Roi, il se fit accompagner de M. Deshauterayes, son neveu, & de M. De Guignes, l'un & l'autre ses disciples, qui eurent l'honneur de saluer le Roi, & qui éprouvèrent dès lors les effets de sa bienveillance, tous deux ayant été mis dès ce moment au nombre des Enfants de langues, avec la liberté de continuer de demeurer chez M. Fourmont, liberté dont ils profitèrent jusqu'à sa mort qui arriva le 18 décembre 1745; alors ils furent couchés sur l'état de la Bibliothèque du Roi avec le titre d'*Interprètes*. Ils continuèrent aussi à demeurer ensemble, profitant de la Bibliothèque & des Manuscrits du défunt, que celui-ci leur avoit légués par un Testament Olographe du 15 Août 1740, mais dont il sépara depuis ses ouvrages Manuscrits qu'il voulut être mis & déposés à la Bibliothèque du Roi, après le décès de ses deux élèves. Ceux-ci, ayant fait, vers 1752, quelques arrangemens particuliers, se séparèrent » <sup>2)</sup>.

Joseph DE GUIGNES, né à Pontoise le 19 octobre 1721, fut nommé De Guignes. professeur de syriaque au Collège royal en remplacement de JAULT en 1757; il est mort à Paris, le 19 mars 1800. Le P. Antoine GAUBIL dont il publia la traduction du *Chou King* étoit son correspondant

1) GOUJET, *Collège de France*, p. 161. — Michel FOURMONT, frère cadet d'Etienne, étoit né à Herblay, le 28 sept. 1690; en 1720, il remplaça Nicolas HENRION, comme professeur de Syriaque au Collège de France; il mourut d'une attaque d'apoplexie dans la nuit du 4 au 5 février 1746 et eut pour successeur dans sa chaire Augustin François JAULT qui, à sa mort le 25 mai 1757, fut remplacé le 15 déc. 1757, par Joseph DE GUIGNES.

2) GOUJET, *Collège Royal de France*, IIIe Partie, pp. 125—6.

à Pe King. De Guignes, dépourvu de critique, en voulant prouver que les Chinois étaient une Colonie égyptienne a montré sa fertilité d'imagination. Si certains de ses travaux arabes ont conservé quelque valeur, son *Histoire des Huns*, malgré ses défauts, est le seul de ses ouvrages relatifs à la Chine qui ait gardé de l'intérêt.

Deshauterayes.

Michel Ange André LE ROUX DESHAUTERAYES était né à Conflans Sainte-Honorine près de Pontoise, le 10 septembre 1724, d'Antoine LE ROUX, originaire de Pontoise, et de Catherine FOURMONT, soeur d'Etienne et Michel Fourmont. Elève de son oncle Etienne, Deshauterayes s'appliqua à l'étude du chinois aussi bien que de l'arabe. PÉTIS DE LA CROIX étant mort en 1751, Deshauterayes fut nommé à sa place professeur d'arabe au Collège de France (19 février 1752); il donna sa démission en 1784 et il mourut à Rueil le 9 février 1795 <sup>1</sup>).

1) Parmi les nombreux ouvrages de Deshauterayes que cite l'abbé Goujet \*), nous relevons ceux qui traitent de la Chine:

— *Dissertation sur l'origine de la Boussole*, où l'on fait voir que les Arabes, les Persans, & les Indiens connoissoient cet instrument avant nous, & qu'ils le tenoient des Chinois.

— *Recherches sur l'Histoire des Samanéens*, en trois parties. L'Auteur prouve dans la 1<sup>re</sup> que ces Samanéens sont les mêmes Philosophes, ou Religieux Indiens, désignés dans Porphyre, S. Jérôme, S. Clément d'Alexandrie, & Strabon, sous les noms corrompus de *Semnoens*, *Sarmanéens*, *Germanéens*. Il rapporte dans la 2<sup>e</sup> partie tout ce que les Indiens disent de ces Samanéens & de leur prétendue extinction totale. Il fait voir dans la dernière, que ces Religieux étoient des Disciples de Boudha, qui, haïs & persécutés par leurs ennemis, abandonnèrent l'Indoustan & se réfugièrent au de-là du Gange, dans les Royaumes de Siam, Pégu, Camboya, Aracan, Parma, Laos, Tonquin, Cochinchine, enfin dans la Chine même & le Japon où ils sont connus sous les noms de *Talapoi* ou *Talapoints*, de *Bonzes* ou *Disciples de Boudha* &c.

— *Histoire de Fo-Chékia-Méouni*; avec des recherches sur la Religion établie par ce fameux solitaire. *Fo*, & en entier *Foto*, est la mauvaise prononciation Chinoise du nom de *Boudha*. Les Chinois ne connoissent point les lettres B & D.

— *Mémoire sur plusieurs sortes de grains que les Chinois mangent, & sur la manière dont ils les cultivent*.

— *Table Chronologique de l'Empire de la Chine*, où l'on a marqué sur des colonnes parallèles, les Empereurs & les Princes tributaires qui ont gouverné la Chine.

— *Guerres des Chinois*. M. le Chevalier d'Arcq doit faire usage de cet Ecrit dans son Histoire des Guerres.

— *Tchune Thsieou*, c'est-à-dire le Printemps & l'Automne, ouvrage qui contient

\*) *College Royal de France*, III<sup>e</sup> Partie, 1758, pp. 128—9.



Aucun de ces sinologues parisiens n'approchaient comme science des missionnaires de Pe King, en particulier de PRÉMARE et de GAUBIL le plus remarquable de tous. Plusieurs de ces missionnaires comme PARRENIN, HERVIEU, Alexandre de LA CHARME, Florian BAHR, Pierre d'INCARVILLE composèrent des dictionnaires dont les manuscrits sont restés inédits. Lors de la suppression de la Compagnie de Jésus dont la nouvelle arriva à Pe King le 5 août 1774, il restait dans la capitale de la Chine dix Jésuites français: Michel BENOIST, AMIOT, DOLLIÈRES, CIBOT, VENTAVON, BOURGEOIS, COLLAS, de GRAMMONT, de POIROT et le frère Giuseppe PANZI, peintre<sup>1)</sup>. Le P. Benoist traduisit le *Chou King* et commença le Mencius, mais ses versions ne furent pas imprimées. Le P. de Ventavon a entrepris une traduction restée inédite du *Tchoung Young*<sup>2)</sup>. Presque tous, en particulier Amiot et Cibot, ont fourni les matériaux qui ont permis à l'abbé BATTEUX<sup>3)</sup> et à BRÉQUIGNY<sup>4)</sup> de rédiger les *Mémoires concernant l'Histoire, les Sciences, les Arts, les Mœurs, les Usages, &c. des Chinois*

l'Histoire du Royaume de Lou, pendant l'espace de 242 ans, depuis l'an 722 avant l'Ere Chrétienne jusqu'à l'an 480, & écrit par Confucius l'an 492 avant J. C. & traduit du Chinois en François.

— *Annales Chinoises*. Cet ouvrage occupe actuellement M. Deshauterayes, de même que le suivant.

— *Encyclopédie Chinoise*, ou Dictionnaire Historique, Géographique de la Chine & des Indes.

A cette époque les travaux suivants relatifs à la Chine avaient été imprimés:

— *Lettre adressée à M. Goguet*, Conseiller au Parlement de Paris, sur les temps auxquels certains Arts ont été connus à la Chine. Cette Lettre est à la fin du Tome 3<sup>e</sup> de l'ouvrage de M. Goguet (Conseiller au Parlement de Paris, mort le 3<sup>e</sup> de Mai 1758) sur l'origine des Loix, des Sciences & des Arts &c. in-4, 3 Vol. 1758.

— *Lettre adressée à M. Desflottes sur l'Histoire véritable de l'Orphelin Chinois de la maison de Tchao*, imprimée à la suite de l'Orphelin de la Chine, Tragédie; chez Duchesne 1755.

1) Voir Henri CORDIER, *La Suppression de la Compagnie de Jésus et la Mission de Pe King* (T'oung Pao, Juillet et Déc. 1916).

2) Voir T'oung Pao, 1916, pp. 553—4.

3) Charles BATTEUX, né le 7 mai 1713; † 14 juillet 1780.

4) Louis George OUDARD FEUDRIX de BRÉQUIGNY, né à Granville en 1716; † à Paris, 3 juillet 1795.



(Paris, 1776—1844, 16 vol. in-4). Mais il faut bien reconnaître que ces derniers missionnaires étaient loin d'égaliser leurs devanciers.

En 1787, le Gouvernement chinois retira aux missionnaires le privilège dont ils jouissaient jusqu'alors de pouvoir écrire par la poste et de recevoir par la même voie des lettres à leur adresse.

« L'abus, vrai ou prétendu, que quelques Missionnaires de Pe-king avoient fait de ce privilège nous a attiré cette disgrâce. C'est le Gouvernement lui-même qui se charge de faire partir nos lettres à l'adresse du *Tsong tou* de Canton, lequel les fait remettre à celui ou à ceux qu'on lui désigne. Il en est de même pour les lettres qui nous sont adressées. Elles viennent en droiture au Bureau des Ministres sous l'enveloppe des lettres du *Tsong-tou*, et c'est par les ordres seuls des Ministres qu'elles nous parviennent. Il n'est pas nécessaire de vous dire dans quels embarras nous jettent toutes ces formalités. Cependant dans l'idée où sont icy les personnes en place, c'est une faveur et une faveur insigne qu'on nous accorde par toutes ces entraves, parce qu'elles empêchent, disent-ils, les indiscrets qu'il peut y avoir parmi nous, d'entretenir des correspondances dans l'intérieur de l'empire, correspondances qu'on ne dissimuleroit plus, comme on l'a fait en dernier lieu, lorsqu'on a découvert tous ces étrangers qui s'étoient introduits furtivement dans les terres, et qu'on a trouvé parmi les papiers de ces étrangers plusieurs lettres qui leur avoient été adressées par des Missionnaires de Péking, mais qu'on puniroit avec la plus grande sévérité malgré la bienveillance particulière dont l'empereur nous honore, si le même cas, revêtu des mêmes circonstances, arrivoit encore une fois. » <sup>1)</sup>

Hager,  
Montucci,  
Klaproth.

Au commencement du dix neuvième siècle nous voyons apparaître à Paris trois sinologues : HAGER, MONTUCCI et KLAPROTH, et avec eux renaît la question du dictionnaire chinois. Je ne reviendrai pas ici sur les débuts de Klaproth que j'ai racontés ailleurs en détail <sup>2)</sup>. Je rappellerai seulement que dès 1800, il avait entrepris un gigantesque *Vocabularium Characteristico-Sinico-Latinum ad Chrestomathiam Sinicam quem Gramaticae meae Sinicae subjunxi Henricus Julius Klaproth*, qui encombre de ses feuilles blanches la Bibliothèque royale de Berlin <sup>3)</sup>.

1) Lettre du P. Amiot à Bertin, Peking, 19 novembre 1787.

2) *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1917, p. 297.

3) Voir *Bibliotheca Sinica*, col. 1635.

Hager eut la mauvaise chance de rencontrer Klaproth à Berlin et celui-ci raconte qu'à peine arrivé dans cette ville, l'abbé « s'enferma avec lui et lui proposa de faire un Dictionnaire chinois, quoiqu'ils ne sussent encore la langue ni l'un ni l'autre » <sup>1)</sup>.

Nous notons à ce moment l'arrivée à Paris d'un Chinois nommé A-Sam. A SAM qui ne joua aucun rôle dans les études en France, contrairement à l'exemple de Hoang. On lit dans le second volume de 1800 du *Magasin Encyclopédique* de A. L. MILLIN, pp. 390—393, la note suivante « Sur le jeune Chinois » :

Les papiers publics ont tous parlé de l'arrivée à Paris d'un jeune Chinois : mais l'abandon où il vivoit dans l'hôpital du Val-de-Grâce, comme prisonnier de guerre malade, ne permettoit guères qu'aux vrais amis de l'humanité et de la philosophie de porter sur lui des regards attentifs.

Nous nous faisons un plaisir de faire connoître en substance ce que la Société des Observateurs de l'homme a entendu par l'organe de son vice-président, le C. LE BLOND, qu'elle avait nommé commissaire, avec le C. JAUFFRET secrétaire, dans la séance du 28. Comme ce rapport sera lu à la séance publique de cette société, le 18 thermidor, nous n'anticiperons pas sur les réflexions vraiment philanthropiques dont le C. Le Blond l'a enrichi : nous nous bornerons aux faits seuls.

TCHONG A-SAM, âgé de 23 ans, est né à Nankin : il a une femme de 17 ans ; il étoit établi négociant à Quanton, ainsi que sa famille, composée de quatre frères et deux soeurs, lorsqu'avec TCHONG AGNI son frère, âgé de 25 ans, deux autres négocians, trois ouvriers (tailleurs et cordonniers), et dix matelots, ils se sont embarqués sur un vaisseau dont l'équipage étoit formé de soixante Anglais et six Portugais.

Les Anglais les avoient déterminés, malgré l'antique usage de la Chine, à quitter leur patrie, pour venir eux-mêmes établir des relations commerciales avec l'Europe, en leur promettant un prompt retour : il paroît que leur pacotille étoit en thé, éventails, colliers de senteur, et encre de la Chine.

Tous ont été faits prisonniers par un de nos corsaires, qui les a débarqués à Bordeaux. Les Chinois y sont restés plusieurs mois. A-Sam fait même entendre qu'il y ont figuré en public, et donné aux Bordelais le spectacle d'une lutte et de courses de chevaux à la chinoise.

---

1) Leichenstein auf dem Grabe der chinesischen Gelehrsamkeit des Herrn Joseph Hagers, Doctors auf dem Hohen Schule zu Pavia. Gedruckt in diesem Jahre, br. in-8, pp. 56, s. l. n. d. Par Klaproth, 8—20 avril 1811.

Les prisonniers ont été transférés successivement à Tours, Orléans, Valenciennes, où apparemment devoit se faire l'échange. Mais A-Sam s'étant trouvé malade, le reste de ses compagnons a été emmené, et il est resté à l'hôpital, d'où ensuite il a été transféré à celui de Paris.

Il y est sous la police militaire; et si nous avons quelquefois gémi sur le sort des soldats réunis dans des hôpitaux, pensons au sort d'un infortuné qui, après 6000 lieues de traversée, se trouve, sans interprète et sans moyen de communication, au milieu d'un peuple dont il ne lui est permis de juger les moeurs, les usages, que par les contrariétés qu'il éprouve, l'esclavage et les jeûnes auxquels il est réduit.

C'est sur ce lit de misère que le C. Eustache BROQUET, instituteur, a le premier cherché à lui être utile, et à lui faire entrevoir un terme à ses maux, et la possibilité de les adoucir.

Le gouvernement a enfin été informé de ce qu'il avoit ignoré plus d'un an; et le jeune Chinois va être remis au respectable SICARD, l'interprète national du genre humain. Ce plénipotentiaire de tous les actes de bienfaisance et d'hospitalité, a senti combien il étoit essentiel que le C. Broquet voulût continuer ses bons soins auprès d'A-Sam, puisque, déjà initié dans la langue chinoise, il parvient à se faire entendre, et à se servir utilement du peu de livres que nous avons sur cette langue.

Nous devons seulement faire des vœux pour que les longues anxiétés qui ont paru affecter la santé du jeune A-Sam, cèdent à un meilleur traitement, et lui permettent de parcourir avec avantage la nouvelle carrière qui s'ouvre devant lui.

En effet, cet homme venu, avec de l'instruction, d'un pays d'où peu de gens paroissent en avoir, et y retournant avec la masse de connoissances qu'il va être à portée de recevoir, peut devenir un être essentiel aux communications commerciales du plus vaste et du plus ancien des empires.

A-Sam est très sensible; on peut remarquer même de la délicatesse, dans la manière dont il reprend les incorrections de prononciation de ceux qui essaient d'imiter les siennes.

Il sait très-bien calculer, connoit les planisphères, et paroît aussi jaloux, qu'on peut l'être dans ce changement d'état, d'acquérir de nouvelles notions.

Le désir de retourner dans ses foyers l'occupe beaucoup: on ne peut que lui donner des espérances incertaines; et il fondit en larmes un jour, en se figurant qu'à l'arrivée de tous ses camarades en Chine, sa mère s'écrieroit: *manque A-Sam, manque A-Sam.*

Hager.

En 1800, le docteur HAGER <sup>1)</sup> de Vienne lançoit le Prospectus

1) Joseph HAGER, né le 30 avril 1757 à Milan d'une famille allemande établie dans cette ville; mort à Pavie en 1819; fit ses études à Vienne, à Rome et à Paris; il entra de bonne heure dans la Congrégation de la Propagande.



d'un Dictionnaire de la langue chinoise en un grand volume in-folio : « Le prix de la souscription sera de dix guinées; dont trois payables en souscrivant, les autres à proportion que les différentes livraisons de l'ouvrage paroîtront. Le prix de l'ouvrage pour les personnes qui n'auront pas souscrit, sera de quinze guinées. La liste des souscripteurs sera placée en tête de l'ouvrage ». Suivent quelques observations sur la facilité de l'étude de la langue chinoise dont la seule difficulté est le besoin d'un Dictionnaire; puis le Prospectus continue :

« D'après les considérations de tous ces avantages, M. le Docteur Hager va publier à Londres un Dictionnaire, déjà prêt pour l'impression, qui a été composé en Chine, comparé avec les meilleurs Dictionnaires manuscrits, exécutés dans le pays même, et très-amélioré; il contient les caractères chinois les plus usités, avec les avis nécessaires pour faire usage de cet ouvrage.

« Dès qu'il y aura un nombre de souscripteurs assez considérable pour couvrir les frais, l'ouvrage sera mis sous presse. Si le nombre de souscripteurs ne se remplit pas cette année, l'argent leur sera rendu.

« Les souscriptions seront reçues à Londres, chez G. G. et J. Robinson, Paternoster-Row; C. Geisweiller, n° 42, Parliament street, Westminster; B. N. Evans, Pall Mall, et J. Whike, Fleete street; à Hambourg, chez B. G. Hoffmann; à Leipsic, chez G. J. Goeschen; à Vienne, chez Schaumburg et compagnie; et à Paris, au bureau du Magasin Encyclopédique, chez J. J. Fuchs, rue des Mathurins, hôtel Cluny.

« Le Dictionnaire de la langue chinoise, dont la publication est proposée par M. le docteur Hager, doit contenir environ 10.000 caractères avec leurs différentes variations, nombre absolument suffisant pour lire les ouvrages communs des Chinois, et pour s'entretenir sur tous les sujets. Les caractères n'y seront pas arrangés comme ils le sont dans le *Ching-su-tung*, ou *Su-guei*, c'est-à-dire, ne seront pas disposés d'après les racines (clefs), ni comme dans le Dictionnaire commencé au dernier siècle, en 9 vol., par Menzelius. Ils seront placés dans cet ouvrage conformément à leur prononciation et à leur son, qui seront exprimés en caractères ou signes européens. Par ce moyen l'étendue de l'ouvrage sera considérablement diminuée, et le tout pourra être renfermé dans un seul volume. Il y aura à la tête une grammaire courte et claire, avec les directions nécessaires pour l'usage du Dictionnaire, sans s'égarer dans le verbiage confus des *Meditationes sinicae* de FOURMONT, dont le style pompeux est plus propre à embarrasser le lecteur qu'à l'éclairer. Les *accens* y seront exactement placés comme dans le Dictionnaire manuscrit de Diaz, que l'on conserve à Berlin,



et dans les Dictionnaires manuscrits de Canton, qui sont dans la bibliothèque de la société royale de Londres, et de plus on y comparera les deux élégantes copies rapportées dernièrement de la Chine, par M. TITSINGH, ambassadeur hollandais à Peking. En y joignant les accents, on prévendra les méprises dans lesquelles le *Museum sinicum* de Bayer a fait tomber, par cela même qu'on y a négligé cette méthode, et l'ouvrage pourra servir également à ceux qui désireront parler cette langue. Un index qui y sera joint lui donnera l'avantage de pouvoir servir également à traduire le chinois en anglais, et l'anglais en chinois. — Jusqu'à présent une difficulté assez considérable a toujours été de trouver des caractères, soit à cause du changement de la forme que chaque caractère fondamental (clef) éprouvoit en le combinant avec d'autres, soit à cause du nombre des lignes et d'autres circonstances; cette difficulté sera éloignée autant que possible pour les commerçans, soit en joignant les différentes formes des clefs, dans la *table des clefs mêmes*, soit en donnant des règles particulières à ce sujet. — Après la publication des caractères les plus usités et les plus nécessaires, tous les autres contenus dans le *Hai-pien*, ou *Su-hai*, aussi bien que le *Shuen-su*, les caractères usités dans les *inscriptions* et les *sceaux*, et les autres formes de caractères chinois ou japonais, seront publiés dans un *appendix*, à l'usage des curieux. »

A. L. MILLIN qui a inséré ce Prospectus dans son *Magasin encyclopédique* <sup>1)</sup> y a ajouté une Notice par L. LANGLEË des ouvrages élémentaires manuscrits, sur la langue chinoise, que possédait la Bibliothèque nationale.

Hager appelé par Napoléon à Paris en 1802 pour publier le dictionnaire avec un traitement annuel de 6000 francs rencontra un redoutable adversaire dans le Dr. Antonio MONTUCCI <sup>2)</sup>, de Sienne, qui non moins désireux d'être chargé de diriger la publication du nouveau livre, attaqua avec vigueur les travaux du savant allemand qu'il réussit à déposséder de l'entreprise qui lui avait été confiée sans toutefois recueillir lui-même le fruit de sa campagne qui échut à un troisième larron, DE GUIGNES, fils de l'ancien académicien.

Hager donnait dans son ouvrage sur les Médailles chinoises quelques renseignements sur les caractères chinois destinés à l'impression du Dictionnaire dont il était chargé:

1) VI<sup>e</sup> année, T. II, 1800, pp. 183—188.

2) Antonio MONTUCCI, né à Sienne, le 22 mai 1762; mort dans cette ville, en sept. 1829.

« Avant de terminer cette Préface <sup>1)</sup>, nous croyons aussi devoir rendre compte des travaux qui se sont faits sous nos yeux, relativement aux caractères chinois destinés depuis le commencement du siècle passé à l'impression d'un dictionnaire, de la publication duquel nous sommes aujourd'hui chargés par ordre de Sa Majesté Impériale.

« Ces caractères, qui, depuis le temps d'Étienne Fourmont, c'est-à-dire, depuis environ 1746, avoient été déposés à la Bibliothèque du roi, aujourd'hui Bibliothèque impériale, ont été transférés l'année dernière à l'Imprimerie de Sa Majesté, où se trouvent déjà réunis les caractères orientaux des plus célèbres nations de l'Asie, et où il ne manquoit presque que les caractères de la Chine.

« Avant de les y transporter, on en fit l'énumération; et il se trouva que leur nombre montoit à plus de 80,000, c'est-à-dire, à quatre-vingt-six mille quatre cent dix-sept caractères, renfermés dans *deux cent trente-six* tiroirs.

« Ces caractères, dont on a découvert depuis encore trente mille, sont en deux corps: l'un est arrangé par clefs ou caractères élémentaires; l'autre, d'après les tons ou d'après la prononciation. Notre premier soin a été de séparer les caractères à clef de ceux qui sont toniques, et de les faire ranger selon les 214 caractères fondamentaux.

« La curiosité de voir et de manier ces caractères fit que, pendant l'espace de soixante ans, un nombre immense en avoit été déplacé. Il n'y avoit pas un tiroir sans mélange. Plusieurs tiroirs étoient si mêlés, que les caractères sembloient transposés à dessein.

« Enfin, après un travail de plusieurs mois, ils se trouvent aujourd'hui presque tous dans leur ordre. Déjà il est aisé dans une minute de trouver parmi cent mille caractères, même les plus compliqués, celui qu'on desire. L'impression du texte du Dictionnaire va commencer incessamment.

« En attendant, nous avons employé les intervalles qui nous restent, à donner la description des médailles Chinoises du Cabinet impérial de France.» Préface, pp. XII—XIV).

Cet ouvrage de Hager sur les médailles chinoises comprend dix-huit chapitres: I. Anciens marchés de la Chine. — II—XII. Numismatique. — XIII. La Chine connue des Grecs. — XIV—XVII. Sur la Grèce et la Sérique. — XVIII. Des vases murrhins. — Il nous dit (p. 153) que la matière de ces vases étoit la pierre de Yu,

1) Description des Médailles chinoises du Cabinet impérial de France, précédée d'un Essai de Numismatique chinoise, Avec des éclaircissemens sur le commerce des Grecs avec la Chine, et sur les vases précieux qu'on y trouve encore. Par J. Hager. A Paris, de l'Imprimerie Impériale. An XIII = 1805, gr. in-4, 2 ff. n. ch. déd. à l'Empereur + pp. xiv + 1 f. n. ch. + pp. 188, carte, et 1 pl.

c'est-à-dire le jade. Du *Lithinos Pyrgos* des Grecs, Hager fait Tash Kand (Château de pierre, capitale du Turkestan oriental sur le bord du Syr. (P. 123—4); il place (p. 127) Sera, capitale des Seres soit à Si Ngan fou, soit à Ho Nan fou; c'est (p. 129) la même ville que la *Thinae* d'Eratosthènes. — A la suite du Catalogue (pp. 171—186) qui comprend en tout 64 médailles, il y a une inscription sur deux vases en bronze de la période Siouen Te 宣德 (1426—1436).

En 1802, Hager reproduisit <sup>1)</sup> la fameuse inscription de Yu le Grand gravée sur un rocher du Heng Chan, dans la province actuelle de Hou Pe. Il écrivit à SCHUTZ, éditeur de la Gazette littéraire de Iéna, une longue lettre insérée dans le *Magasin Encyclopédique* de Millin, IX<sup>e</sup> année, III, Paris, 1803, pp. 158—168, pour ajouter des renseignements sur le Monument de Yu à un article anonyme paru dans cette Gazette sur son ouvrage intitulé le *Monument de Yu*.

Quand il aura quitté la France, Hager continuera à s'occuper d'épigraphie <sup>2)</sup>.

Le Catalogue des Médailles fut suivi d'un travail <sup>3)</sup> sur le culte comparé des Chinois et des Grecs qui n'a même plus aujourd'hui un intérêt de curiosité. J'ai retrouvé le traité passé entre Hager et les éditeurs TREUTTEL et WÜRTZ que je reproduis.

1) Monument de Yu, ou la plus ancienne inscription de la Chine; suivie de trente-deux formes d'anciens caractères chinois, avec quelques remarques sur cette inscription et sur ces caractères. Par Joseph Hager. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, libraires, de l'imprimerie de Pierre Didot l'aîné au Louvre. An X. MDCCCII, in-fol., pp. 12 et 29 pl.

2) Iscrizioni Cinesi di Quàng-cêu ossia della città chiamata volgarmente dagli Europei Canton copiate da un quadro della Collezione del Sig. Direttore Mainoni, e tradotte in lingua italiana, con annotazioni del Cavaliere Hager. Milano, per Giovanni Pirotta, MDCCCXVI, in-fol., pp. viii—21.

— Epigrafi Cinesi di Quàng-cêu... Edizione seconda. Milano, per Giovanni Pirotta, MDCCCXVIII, gr. in-4, pp. x—21.

3) Panthéon chinois, ou Parallèle entre le culte religieux des Grecs et celui des Chinois; avec de nouvelles preuves que la Chine a été connue des Grecs et que les Sérés des auteurs classiques ont été des Chinois. Par Joseph Hager, Docteur de l'Université de Pavie, et Professeur public des Langues orientales en la même université. A Paris, De l'imprimerie de P. Didot l'aîné, M.DCCCVI, in-4, pp. xxxviii—175.



CONVENTION faite entre Monsieur HAGER Professeur de Langues Orientales à l'Université de Pavie, présentement à Paris, d'une part et Messieurs TREUTTEL & WÜRTZ libraires rue de Lille N<sup>o</sup> 17, d'autre part.

1<sup>o</sup> Mr. Hager cède & vend à M<sup>rs</sup> Treuttel & Würtz son ouvrage intitulé : *Panthéon Chinois*, &c. &c. un volume grand in-4<sup>o</sup> tiré sur beau papier vélin superfin, au nombre de 300 exemp. — aux conditions exprimées ci-après.

2<sup>o</sup> M<sup>rs</sup> Treuttel et Würtz payeront à M<sup>r</sup> Didot aîné, l'impression, le papier, les corrections, le satinage &c. en leurs effets à six, neuf & douze mois.

3<sup>o</sup> M<sup>r</sup> Hager fournit aussi à M<sup>rs</sup> Treuttel et Würtz, la planche gravée appartenant au dit ouvrage, entièrement achevée.

4<sup>o</sup> M<sup>rs</sup> Treuttel et Würtz fourniront à M<sup>r</sup> Hager ou à qui il désignera, pour la dite planche et pour la gravure des caractères chinois faisant partie de l'ouvrage, huit exemplaires complets dont l'un est déjà fourni, au moyen de laquelle fourniture ils seront entièrement déchargés de toute répétition quelconque relative aux dits planche & caractères.

5<sup>o</sup> Ils fourniront en outre à M<sup>r</sup> Hager huit exemplaires brochés de l'ouvrage, deux exemplaires de la *Numismatique chinoise* & un du *Monument de Yu*.

6<sup>o</sup> Ils fourniront de plus deux exemp. du *Panthéon Chinois* pour l'annonce dans le *Moniteur*, l'un à M. Lanjuinais, l'autre à M<sup>r</sup> Sauvo; & aussi un exemp. gratis à M<sup>r</sup> Schütz à Halle; les autres distributions aux journalistes que M<sup>rs</sup> Treuttel et Würtz jugeront utiles, seront également à leur charge.

Par suite de l'exécution des clauses & conditions ci-dessus de la part de M<sup>rs</sup> Treuttel & Würtz, ils seront seuls & uniques propriétaires de l'ouvrage & en disposeront ainsi qu'ils le jugeront bon être.

Fait double à Paris ce 24 Octobre 1806.

Approuvé l'écriture ci-dessus  
Joseph HAGER.

Reçu les seize exemplaires et autre ouvrages mentionnés dans les articles 1<sup>er</sup> et 5 de la Convention ci-dessus.

HAGER. 1)

Mais ce fut surtout l'ouvrage de Hager sur les caractères élémentaires chinois 2) qui attira les foudres de Montucci 3) qui exhala

1) Pièce originale 2 p. in-4. — Collection H. C.

2) An Explanation of the Elementary Characters of the Chinese; with an Analysis of their ancient Symbols and Hieroglyphics, by Joseph Hager, D.D. London, Richard Phillips, 801, in-fol., pp. lxxxii—44.

3) The Title-Page reviewed... London, 1801, pièce in-4, pp. 2.



sa bile dans des Lettres au Directeur du *Universal Magazine* <sup>1)</sup> et dans ses *Recherches philologiques* dont nous parlerons plus loin :

« Malgré les fautes dont cet ouvrage <sup>2)</sup> fourmille, du troisième caractère du frontispice jusqu'à l'avant-dernier mot du 3<sup>me</sup> verset du Psaume CXIII avec lequel il termine, ainsi que la juste critique du Dr. Montucci l'avait indiqué, la célébrité de l'auteur l'emporta, comme de raison, sur l'obscurité du critique : quoique ce dernier n'eût pas négligé de solliciter la bienveillance des Savans de l'Institut par des essais tant en MS. qu'imprimés.

« Le Dr. Hager fut donc appelé de Londres à Paris en 1802, avec d'excellens appointemens <sup>3)</sup> pour diriger l'impression d'un Dictionnaire Chinois. Trois ans s'écoulèrent, sans que le Dr. Hager envoyât à la presse une seule feuille de l'ouvrage, pour lequel il avait été employé ! Il est vrai, qu'il publia trois volumes sur la littérature et antiquité des Chinois, mais on pouvoit lui dire avec Horace

« . . . . . Et fortasse cupressum

« Scis simulare; quid hoc, si fractis enatat expes

« Navibus aere dato qui pingitur?

« Enfin, animé par le zèle de voir encourager les vrais studieux de cette langue, et d'éloigner les inhabiles, je pris la plume, et par mes *Letters on Chinese literature* insérées à Londres dans l'*Universal Magazine* en 1804 <sup>4)</sup>, je plaçai dans son juste point de vue les talens des deux Antagonistes, et le Dr. Hager fut remercié bientôt après » <sup>4)</sup>.

Antonio  
Montucci.

Une circonstance heureuse permit à Montucci qui étudiait laborieusement le chinois dans les ouvrages de BAYER, de FOURMONT, de LEONTIEV, de développer ses connaissances. Chargé en 1786 de l'éducation de deux jeunes Anglais à Florence, il rencontra dans cette ville Josiah WEDGWOOD avec lequel il se rendit en Angleterre où il vécut en donnant des leçons d'italien, tout en continuant à

1) Letters to the Editor of the *Universal Magazine*, on Chinese Literature; including Strictures on Dr. Hager's two Works, and the Reviewers' Opinions Concerning them Collected and edited by Antonio Montucci, LL.D. Occasional Chinese Transcriber to His Majesty, and to the Honourable the East-India Company... London: Printed for the Editor By Knight and Compton, Middle Street, Cloth Fair. — 1804, in-8, pp. 26 à 2 col. or double à la chinoise.

Signé: Sinologus Berolinensis. — Sur les *Elementary Characters* et le *Monument de Yu*

2) Hager, *Elementary Characters*.

3) Il avait un traitement de 6000 francs par an.

4) Sinologus Berolinensis. — *Recherches philologiques*, 1809.

travailler le chinois. Lord George MACARTNEY avait été nommé le 3 mai 1792 ambassadeur en Chine. Une des grosses difficultés préliminaires de sa mission avait été le choix d'un interprète; l'enseignement de la langue chinoise aux étrangers était absolument interdit à Canton par les autorités; l'anglais FLINT qui avait enfreint cet ordre avait été emprisonné; l'interprète de notre Consulat dans cette ville, GALBERT, avait péri dans le naufrage du vaisseau anglais la *Vestale* (1788); les Anglais s'adressèrent sans succès tour à tour aux Lazaristes et aux Missions étrangères de Paris. De guerre lasse, ils trouvèrent à Naples, au Collège fondé par le P. RIPA, deux jeunes Chinois qui consentirent à servir d'interprètes et dont l'inexpérience et l'ignorance des usages de leur pays ne furent pas les moindres causes de l'insuccès de la mission. C'est avec ces Chinois que Montucci poursuivit ses études de leur langue dans un commerce journalier de plusieurs mois. «C'est à ces missionnaires qu'il a dû surtout la connoissance exacte des procédés que l'on doit suivre pour tracer les caractères chinois, procédés importants par leurs conséquences pour l'analyse des caractères, pour leur classification et leur recherche dans les dictionnaires, et dont cependant ni Fourmont ni aucun autre Européen n'a parlé<sup>1)</sup>. Aussi lorsque l'interprète russe LEONTIEV choisi par CATHERINE II mourut, Montucci crut-il pouvoir offrir pour le remplacer ses services à l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> en 1802.

Les Chinois de Macartney avait fait cadeau à Montucci pour le remercier de quelques petits services qu'il leur avait rendus d'un vocabulaire intitulé *Tsching Tseu Thong* qui lui donna l'idée de compiler lui-même un Dictionnaire. L'impression d'un pareil ouvrage aurait dépassé les maigres ressources financières dont disposait Montucci, aussi communiqua-t-il le plan de son travail aux sociétés

1) S. de SACY, *Mag. Enc.*, 1808, IV, p. 214. — *De Studiis sinicis*, pp. 9—10.

savantes et aux souverains d'Europe; seul le roi de Prusse lui répondit. Montucci, en conséquence, se rendit en 1806 à Berlin, mais six semaines après son arrivée, les Français pénétraient dans cette capitale, et FRÉDÉRIC-GUILLAUME eut d'autres sujets de préoccupation que la publication d'un dictionnaire chinois.

En 1808, Montucci publiait à Berlin une Dissertation latine *De Studiis Sinicis* <sup>1)</sup> adressée au Conseiller N. NOVOSILZOW, Président, et à ses collègues de l'Académie des Sciences de St. Pétersbourg, pour offrir ses services comme expert en langue chinoise; il y indique avec des caractères chinois écrits par lui gravés sans doute sur bois les principaux ouvrages chinois accessibles aux étrangers. Montucci fait précéder sa dissertation d'une lettre adressée de Berlin, 24 décembre 1807, pour la présenter «aux célèbres Orientalistes et autres savans membres de l'Institut national de France».

«Ce fut en 1801, dit-il, que profitant d'un rayon de paix, qui brilla pour un instant entre l'Empire de France et l'Angleterre, où je me trouvois en ce temps-là, j'osai m'adresser à vous par un *Prospectus* et par des *Essais*, dont vous daignâtes bientôt après m'accuser la réception.

«Cette tentative ayant échoué, j'en fis une seconde l'année passée (ici à Berlin) auprès de Sa Majesté Impériale et Royale; très persuadé, que NAPOLÉON LE GRAND, tel que les Ptolomées et les Attales, ne sauroit rien négliger, même au milieu de ses Armées et de ses Triomphes, de ce qui peut contribuer à l'amélioration des Sciences et des Arts: et puisque vous en êtes, Messieurs, sous ses Augustes Auspices, le soutien le plus ferme, et l'ornement le plus beau, le succès de cette Requête doit aussi dépendre de Vos suffrages».

---

1) De Studiis sinicis in Imperiali Athenaeo Petropolitano recte instaurandis Dissertatio isagogica amplissimo Praesidi doctissimisque sociis ejusdem Athenaei reverenter oblata ab auctore Antonio Montucci Senensi J. U. D. etc. — Excudebat Berolini Ludovicus Quien, impensis Caroli Quien. MDCCCVIII, in-4, 1 f. n. ch. + pp. 27, front. caract. chinois gravés.



A la fin de la Dissertation, Montucci a ajouté une lettre de Geo. Tho. STAUNTON, Devonshire Street, May 8th 1804, répondant à sa propre lettre du 21 avril renfermant le plan de publication d'un Dictionnaire chinois en Grande Bretagne; Montucci souligne le passage suivant de la lettre du savant anglais:

« The specimens you have favoured me with of Chinese Characters, written by you and engraved under your direction, appeared to me not only perfectly legible; but to excel in neatness and accuracy any of the former attempts of that kind, which I had had an opportunity of seeing in Europe. »

« As I am aware also of the labour and attention, which you must have bestowed in acquiring a knowledge of the principles and theory of that intricate language, I sincerely wish, that you may be induced to undertake the execution of your proposed plan, and I am very sanguine in the opinion, that the expectations of the Public would not be disappointed. »

Staunton recommandait à Montucci de se servir du dictionnaire compilé récemment par RAPER.

« As you have access to the MS. dictionary belonging to M<sup>r</sup> Raper, which I had occasion to consult some years ago, and always regarded as one of the most complete and correct performances of that kind ever transmitted to England, I should imagine, that a careful attention to the general principles of the Language and a correct execution of the written character, would enable you to superintend the publication of such an original with every prospect of success. » <sup>1)</sup>

Le Dictionnaire chinois-anglais de Raper est une traduction faite en 3 volumes en 1807 du Dictionnaire latin de Macao, offerte par l'auteur le 3 décembre 1823 à la Royal Asiatic Society qui en conserve toujours le manuscrit qui n'a jamais été publié <sup>2)</sup>.

Au sujet de la publication d'un Dictionnaire chinois, Sacy commençait ainsi une étude sur le *De Studiis sinicis* <sup>3)</sup> de Montucci:

« Il est fâcheux que les projets conçus en divers pays et à différentes époques pour faciliter et répandre en Europe l'étude de la langue chinoise, n'aient jamais eu le succès que l'on avoit droit d'en attendre. Si l'espoir de

1) Lettre de Staunton à Montucci, 8 Mai 1804 (*De Studiis sinicis*, p. 26).

2) Voir *Bibliotheca Sinica*, col. 1631.

3) *Magasin Encyclopédique*, 1808, IV, pp. 211—217.



posséder enfin un dictionnaire de cette langue a dû paroître bien fondé, ç'a été sans doute lorsque l'on a vu le gouvernement français appeler auprès de lui un savant qui s'étoit déjà fait connoître dans ce genre de littérature, et lui confier l'exécution de ce projet, qu'aucun obstacle ne sembloit plus devoir arrêter. Il ne s'agissoit point en effet de composer un dictionnaire chinois, travail long, pénible, qui eût exigé une connoissance approfondie de la langue et de l'écriture chinoises, et une pratique de plusieurs années; il ne falloit point faire graver 100.000 caractères, réunir pour cela des modèles bien choisis, et de bons artistes, et pourvoir aux frais d'une si grande entreprise. Le dictionnaire existoit, il avoit été fait par des hommes dont la réputation étoit assurée, et quelque imparfait qu'on pût le supposer, il suffisoit de le livrer à l'impression pour faciliter l'accès à la littérature chinoise; les caractères en très-grand nombre, gravés depuis longtemps, n'attendoient qu'une main laborieuse pour sortir de leur obscurité, et être mis en oeuvre; les frais d'impression n'étoient que peu de chose au prix de ceux qu'auroit exigés la gravure même des caractères; enfin M. Hager avoit justifié le choix du gouvernement par un ouvrage plein d'érudition et de recherches.<sup>1)</sup> Malgré tant d'apparences flatteuses, ce projet n'a pas eu plus de succès que les précédens. On n'en doit imputer la faute qu'aux circonstances politiques, qui seules ont obligé le gouvernement d'ajourner l'exécution d'un travail digne de sa munificence et de la protection qu'il accorde aux sciences et aux lettres. Espérons que le jour n'est pas loin où l'Europe possédera enfin un ouvrage dont la publication est le premier pas à faire pour porter le jour de la critique dans la littérature chinoise, et pour ouvrir une mine presque neuve de recherches de tout genre sur l'histoire, la religion, les sciences, en un mot la culture de l'extrémité orientale de l'ancien Continent.

La petite brochure que nous annonçons est propre à relever nos espérances. Nous aimons à penser que l'auteur, M. A. Montucci, peut rendre cet important service à l'Europe savante, et les détails dans lesquels il entre nous autorisent à avoir de lui cette opinion. Quand il s'agit de l'avancement des lettres, une seule rivalité est permise, celle de contribuer à leurs progrès, et nous nous faisons un devoir de penser que c'est celle-là qui a animé M. de Montucci dans les discussions polémiques auxquelles il s'est trop livré précédemment.

De Guignes fils      Chrétien Louis Joseph DE GUIGNES, né à Paris, le 21 août 1759. était le fils de l'auteur de l'*Histoire des Huns* qui obtint sa nomination au poste d'attaché au Consulat de Canton (17 novembre 1783). De Guignes s'était embarqué à Brest le 21 mars 1784 avec l'abbé RAUX, premier lazarusiste supérieur de la Mission française de Pe King.

---

1) *Description de Médailles chinoises du Cabinet impérial de France*. Paris, 1805.

et il débarqua à Canton, le 29 août 1784<sup>1)</sup>. Le rétablissement de la Compagnie des Indes par CALONNE le 14 avril 1785, avait enlevé toute importance au Consulat créé à Canton en 1776 auquel De Guignes avait été attaché le 17 novembre 1783; aussi voyons-nous Deguignes le Père s'efforcer d'obtenir pour son fils une position dans le nouveau comptoir.

Voici un premier «Memoire pour le S<sup>r</sup> Deguignes» adressé «A Messieurs les Administrateurs de la Compagnie des Indes»: <sup>2)</sup>

Le S<sup>r</sup> Deguignes fils est parti en 1784 par ordre du Ministre, attaché au Consulat de Canton pour devenir dans la suite Consul, afin qu'il se perfectionnât dans la connoissance de tous les différens objets qui peuvent être utiles à la nation, à notre commerce et à nos arts. Il avoit déjà des connoissances de la Langue et des caractères des Chinois.

Depuis l'Etablissement de la Compagnie le Consulat devenu inutile vient d'être supprimé. En conséquence le S<sup>r</sup> Deguignes son pere, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a l'honneur de représenter à Messieurs les Administrateurs que son fils perdrait tout le fruit de ses travaux et de son voyage et de l'utilité qui doit en resulter. Il demande et espere que la Compagnie voudra bien accorder à son fils une place honorable à Canton où il pourra être utile au commerce et continuer de s'instruire dans les arts des Chinois qui peuvent nous être utiles en concourant à l'étendue de notre commerce.

Le S<sup>r</sup> Deguignes fils, avant que de partir, avoit déjà des connoissances dans la langue et les livres des Chinois; il avoit traduit quelques morceaux et un planisphere chinois que l'Académie des Sciences a jugé dignes d'être imprimés dans ses mémoires étrangers, il vient de luy envoyer la suite des observations astronomiques qu'il a faites pendant sa route, observations utiles en ce qu'elles indiquent une route plus courte par un detroit que les François n'avoient point encore fréquenté. Il est Correspondant des deux Académies; il a étudié l'histoire naturelle, a appris le dessin et la peinture, connoissances qui peuvent le rendre agréable aux Chinois et necessaires à un voyageur qui reside à la Chine. Depuis son sejour dans ce pays, il s'occupe à s'instruire du com-

1) Voir *T'oung Pao*, Mai 1913, pp. 228—230.

2) En 1785 les Directeurs de la Compagnie des Indes, étaient:

de MÉRY d'ARCY, rue Montmartre, près celle du Jour.

DERABEC, rue de Richelieu, vis-à-vis la Fontaine.

DE SAINTE CATHERINE, rue Thévenot, vis-à-vis celle des Deux Portes.

Le Secrétaire Général était M. de VARIGNY le J., à l'Hôtel de la Compagnie.

De Guignes le Père demeurait rue des Moulins, Butte St. Roch.

merce, des arts et de tout ce qui peut intéresser ce même commerce, ce qui fait espérer que la Compagnie secondera ses travaux et son zèle et aura égard à la demande que le S<sup>r</sup> Deguignes de l'Académie des Inscriptions a l'honneur de lui faire.

Ce Mémoire était accompagné de la lettre suivante :

Messieurs .

J'ai l'honneur de vous présenter un memoire en faveur de mon fils actuellement en Chine. L'objet de son voyage a été de s'y instruire de tout ce qui peut être utile à la nation, le commerce est un des principaux articles auxquels il se livre, il s'applique à le bien connoître, mais vous n'ignorez pas qu'un homme qui peut s'instruire par les livres de la nation doit être plus utile. Les sciences concourent à étendre les branches du commerce. De plus après avoir rempli tous ses devoirs de ce coté, comme à Canton pendant l'absence des vaisseaux on ne sait plus que faire, un homme occupé des arts et des sciences peut tourner à l'avantage de sa nation et de son commerce le temps d'oisiveté qui lui reste. J'ai vu des personnes qui m'écrivoient de Canton pour me prier de leur envoyer d'icy de l'occupation ne sachant comment passer ce tems. Il convient qu'un voyageur soit instruit en differens genres, aussi la Compagnie Angloise a-t-elle pris le parti, dans ces derniers tems, d'envoyer des gens instruits dans leurs differens comptoirs. C'est par là qu'ils tirent la connoissance de certains procédés pour leurs manufactures qui nous les font rechercher. J'ai vu icy la Compagnie embarrassée pour quelques états de marchandises écrits en Chinois, et elle m'a prié dans le tems d'en faire une copie pour renvoyer en Chine. M. Du Lud ou du Velaer qui a demeuré 40 ans à la Chine parloit parfaitement le Chinois, mais jamais il n'a pu lire un caractère. Il est donc constant qu'un homme instruit dans cette partie et qui le sera bien davantage en demeurant à la Chine ne peut être que tres utile au commerce auquel il s'applique en même tems. C'est d'apres ces differens points de vue que vous connoissez aussi bien que moy que j'espère que vous voudrez bien m'accorder la demande que j'ai l'honneur de vous faire; ce sera une grâce dont je vous serai le plus sensiblement obligé et je me flatte qu'elle tournera à l'avantage de votre commerce et des arts qui en dependent.

Je suis avec un tres profond respect

Messieurs

Votre tres humble et tres obeissant serviteur

DEGUIGNES de l'Académie  
des Inscriptions et Belles-Lettres, &c.

A Paris ce 9 aoust 1785. 1)

---

1) Collection H. C. — L. a. s.



Un mois plus tard, nouvelle lettre :

Monseigneur

J'espérois avoir l'honneur de pouvoir vous présenter mes tres humbles respects et vous remercier de la bonté que vous avez eu d'écrire pour mon fils à Messieurs les Administrateurs de la Compagnie des Indes, ainsy que M. le Duc de la ROCHEFOUCAUT [*sic*] me l'a marqué. Je me suis rendu plusieurs fois à Versailles près duquel je demeure pendant les vacances de l'Académie, je suis revenu à Paris dans cette intention, mais vous ne donniez pas d'audience; permettez donc que je vous écrive tant pour vous remercier, que pour vous prier de vouloir bien continuer d'accorder votre protection auprès de ces messieurs à mon fils qui est à la Chine où les sciences auxquelles il s'attache ne l'empêcheront pas de pouvoir leur être utile, et de remplir une place dans la Compagnie. Indépendamment de l'astronomie, il s'occupe à la Chine de la connoissance des arts, comme des couleurs que les Chinois employent et il m'a envoyé icy quelques échantillons qu'on examine. On le charge d'envoyer pour l'année prochaine une collection de grains dont on veut faire l'essai à Rambouillet. Cette année il a envoyé beaucoup pour M. l'abbé Nollin, des observations astronomiques qu'il a faites pour l'Académie des Sciences. Il a étudié assez de Botanique et d'histoire naturelle pour être utile en ce genre; il s'applique également à l'étude de la langue et des livres chinois dont il avoit déjà connoissance en partant. D'après cela, Monseigneur, honoré de votre protection, il peut devenir tres utile aux sciences d'Europe sans cesser de l'être à la Compagnie, parce qu'après le départ des vaisseaux, les personnes qui restent à la Chine, y sont dans l'inaction; pendant tout ce tems qui est long mon fils trouvera de quoy s'occuper. Pardonnés, Monseigneur, tout ce detail que j'ai cru devoir vous remettre sous les yeux, je finis en vous assurant du tres profond respect avec lequel je suis

Monseigneur

votre tres humble et tres obeissant Serviteur

DEGUIGNES de l'Académie des Inscriptions.

A Bougival près Versailles cé 20 septembre 1785 <sup>1)</sup>).

M. de BOULLONGNE <sup>2)</sup> parait avoir été chargé de répondre à cette lettre le 22 septembre 1785. Nouvelle requête :

1) Collection H. C. — L. a. s.

2) M. de BOULLONGNE, personnage important, Conseiller d'Etat ordinaire, et au Conseil Royal et au Conseil Royal de Commerce, était chargé des affaires de la Compagnie des Indes dans le Département des Finances à la tête duquel était le Ministre d'Etat, M. de CALONNE, Contrôleur général des Finances. M. de Boullongne demeurait rue St. Honoré, vis-à-vis les Jacobins.



Messieurs

Retenu à la campagne par différentes circonstances, permettez que je vous renouvelle par écrit mes instances pour mon fils, pour lequel j'ai eu l'honneur de vous présenter un mémoire. Il est depuis deux ans à Canton où il s'applique à connoître le commerce, les arts et les sciences des Chinois; pour y parvenir plus facilement il avoit examiné en France différens arts, comme celui de la porcelaine, les teintures des étoffes, la nature des couleurs. Il pouvoit déjà lire les livres chinois, ce qui lui donnera une grande facilité pour pénétrer dans les secrets de leurs arts qu'ils cachent aux Etrangers. Il s'attache à parler leur langue. Toutes ces connoissances ne peuvent qu'être utiles à la Compagnie, et il ne faut pas croire qu'elles pourroient le détourner de remplir les fonctions dont il seroit chargé, puisque quand les vaisseaux sont partis, il ne reste que peu de choses à faire, aux personnes qui y restent; c'est pendant cet intervalle que mon fils peut se livrer aux arts et aux sciences. En conséquence je vous supplie, Messieurs, de vouloir bien lui accorder une place honorable dans l'établissement que vous faites à Canton. Plus il sera éclairé et instruit de ce qui concerne la Chine, plus aussi il sera en état de vous être utile. Je vous prie de ne point douter de son zèle à remplir ses devoirs, ni de la reconnaissance la plus vive dont je serai toujours pénétré dans mon particulier.

Je suis avec le plus profond respect

Messieurs

Votre très humble et très obéissant Serviteur

DEGUIGNES de l'Acad. des Inscript., &c.

A Bougival près Versailles ce 4 octobre 1785.

Enfin dernière supplique:

Monsieur

J'ai appris par quelques uns de Mess. de la Compagnie que j'ai vus depuis peu, que la première place à Canton étoit nommée; c'est ce que vous m'aviez fait l'honneur de me dire il y a long tems: ils m'ont ajouté que la seconde étoit désignée et qu'il ne restoit plus que la troisième à laquelle on alloit procéder dans deux jours, que si je ne la demandois pas nommément et promptement, mon fils pourroit bien ne rien avoir: ne pouvant avoir l'honneur de vous voir dans l'intervalle, j'ai cru devoir suivre leur conseil et relativement à la circonstance, je me suis hâté de voir tous ces messieurs, ou plutôt j'ai passé chez eux et ne les trouvant pas j'ai laissé un mot d'écrit d'après le modèle qui m'avoit été donné et j'ai demandé la troisième place que l'on m'a dit être aussi honorable que les deux autres. Je ne sçais cependant en quoy elle consiste et si elle s'accorde avec vos intentions: en cela j'ai suivi l'avis de quelques

ins de ces messieurs: mais indépendamment de ma demande telle qu'elle soit, pénétré de vos bontés, peu instruit des affaires et uniquement occupé des lettres, je m'en rapporterais toujours à ce que vous ferez et déciderez.

Je suis avec un très profond respect

Monsieur

Votre très humble et très obéissant Serviteur

DEGUIGNES de l'Acad. des Insc.

A Paris ce 7 dec. 1785. 1)

D'après une annotation, cette lettre semble être restée sans réponse.

D'ailleurs De Guignes le père était un solliciteur habituel, témoin la lettre suivante de dix ans antérieure:

Monseigneur

Je suis trop convaincu des bontés que vous avez eu en tout tems pour moy, et je croirois vous avoir manqué, si, ayant une grâce à vous demander, je ne me presentais pas à vous. J'ignoreis que l'on vous eut sollicité en faveur de M. de GASSONVILLE de MAREUIL mon beau frere. Je comptois avoir l'honneur de vous en parler, dans un tems où j'imagine que vous serez plus libre. Cependant puisque vous êtes déjà prévenu favorablement pour luy, comme vous me faites l'honneur de me le marquer, j'espère que vous trouverez bon que je prenne la liberté de vous représenter que, quoy qu'il ne paroisse devoir dater que du tems où il a repassé avec M. de Laure à l'isle de France, quoy qu'il ne soit à cet égard que comme un jeune homme qui commence, comme quelques uns de ceux qui sont passés avec luy, de lieutenant en second qu'ils étoient, sont déjà devenus lieutenant en premier, luy qui étoit Lieutenant en premier, peut être autorisé à espérer de nouvelles grâces, en se fondant sur des services que les officiers actuels ne connoissent pas, puisqu'il est un vieux militaire de l'Inde, puisque beaucoup de ses cadets, sont capitaines depuis longtems. Voici le fait. Le S<sup>r</sup> de Gassonville de Mareuil est parti à l'âge de 16 ans et il en a actuellement 34. Il alloit rejoindre son oncle le plus ancien capitaine de l'Inde. C'étoit en tems de guerre. Il relâcha à l'isle de France: M. Boutin luy avoit fait expedier un brevet de sous-lieutenant, mais le S<sup>r</sup> de Gassonville ne l'a jamais reçu quoy qu'on luy en donnât les appointements. Il a toujours servi, gentilhomme, comme simple volontaire. Il a fait différentes courses à la Chine, à Batavia, à Moka et à Pondichéri, où il s'est trouvé dans différentes actions

1) Collection H. C. — L. a. s.

2) L. a. s., 3 p. in-4. — Coll. H. C.

Note sur la lettre: « R. prov<sup>t</sup> le 1<sup>er</sup> avril que si les circonstances permettent lui procurer son avancement le fera avec plaisir. »

sur mer et sur terre; il a eu un cheval tué sous luy; de plus luy même a eu la cuisse et l'épaule cassées soit à l'escadre de M. d'Aché, soit en d'autres actions. J'ai longtems ignoré sa situation, parceque pendant ses longues courses, il n'écrivait point. Enfin ennuyé d'être ainsy sans avancement, il retourna à Pondichéry avec M. Law qui luy avoit promis de l'avancer, mais celuy ci n'étoit pas alors le maître. Le S<sup>r</sup> de Gassonville y resta peu et essuya sous M. l'abbé TERAU une réforme qui l'obligea de repasser en France où, après dix-huit mois de sollicitations, M. de Boynes instruit de ses services et de ses blessures a eu la bonté de luy accorder un brevet de Lieutenant en premier, avec promesse de l'avancer promptement pour reparer le tems qu'on luy avoit fait perdre et il repartit avec M. de LAURE. Comme il a vu arriver depuis dans l'Inde, des personnes qui avoit moins de services que luy avec le brevet de capitaine, il a cru pouvoir esperer la meme faveur. Je suis persuadé qu'on ne vous rendra que de bons témoignages de luy, non seulement ses officiers actuels, mais encore tous les anciens officiers de l'Inde dont il est connu. Il est intrépide et ne craint aucun danger; il est dur à la fatigue et exact au service. Voila, Monseigneur, l'homme que je prens la liberté de vous recommander. Je sçais assez par moi-même combien vous êtes juste et combien vous estimez ceux qui font leur devoir; c'est ce qui me fait espérer que vous lui accorderez votre protection.

J'ai l'honneur d'être avec un tres profond respect, Monseigneur,

votre tres humble et tres obeissant Serviteur

DEGUIGNES de l'Acad. des Inscriptions.

A Paris ce 31 mars 1775.

Deguignes père ne réussit pas dans ses démarches, mais le Chevalier d'ENTRECASTEAUX, lors de sa mission en Chine, nomma Deguignes fils Agent du Roi à Canton, cumulant les fonctions de consul, de chancelier et d'interprète avec 6000 livres d'appointements (février 1797). Cette nomination fut confirmée par les Ministres de la Marine, MM. de la LUZERNE et de FLEURIEU, le 6 mars 1788 et le 29 mars 1791. Le traitement était insuffisant et nous voyons Deguignes demander — sans succès il est vrai — le 20 décembre 1791, le titre de Consul.

Les Anglais ayant pris Pondichéry dont l'Intendant avait pourvu jusqu'alors aux dépenses du Consulat, De Guignes depuis 1793, sans nouvelles d'Europe et de l'Inde, ne recevait plus de subsides;



le 13 janvier 1796, il partait de Whampoa sur un sloop américain et il arrivait le 17 février à l'Île de France, où il resta jusqu'au 7 juillet n'ayant rien obtenu de ce qui lui était dû pour ses appointements, malgré la bonne volonté du gouverneur, M. de MALARTIC; un autre navire américain le conduisit à Cavite; il quitta Manille le 15 novembre, est douze jours plus tard à Macao d'où il remonta à Canton où il ne demeura que jusqu'au 28 janvier 1797, retournant à Manille puis à l'Île de France où il vécut trois ans jusqu'au 20 mars 1801, attendant vainement de Paris une réponse à ses demandes d'argent. Il rentra donc en Europe sur le vaisseau danois *Cronborg*, qui le débarqua à Copenhague en juin 1801; par la Hollande, il arrivait à Paris le 4 août 1801, après une absence de dix-sept ans. Il fut présenté par le ministre TALLEYRAND au Premier Consul le 6 novembre 1801 (15 brumaire). On lui remboursa ses avances et il allait rejoindre son poste comme *Résident en Chine* en 1803, quand la guerre arrêta son départ. Talleyrand le nomma chef du Bureau des Interprètes; en 1804, il passait aux Archives du Ministère des Affaires étrangères pour classer les papiers des Consulats. Il remit ensuite au Ministre deux mémoires, l'un sur le commerce général des Français dans le nord de l'Europe, l'autre sur les établissements, possessions, commerce, revenus et situation de la Compagnie anglaise en Asie.

En 1808, parut à l'Imprimerie Impériale en trois volumes in-8 et un Atlas in-folio le récit des *Voyages à Peking, Manille et l'Île de France faits dans l'intervalle des années 1784 à 1801* Par M. DE GUIGNES, Résident de France à la Chine, attaché au Ministère des Relations extérieures, Correspondant de la première et de la troisième Classe de l'Institut. De Guignes avait été obligé de faire imprimer cet ouvrage à ses frais, car un libraire auquel il s'était adressé pour l'impression auparavant et qui s'était chargé de le publier pour son propre compte avait différé, sans rien commencer;



De Guignes avait aussi perdu une somme assez forte, destinée à la gravure de tous les dessins qu'il avait apportés. « Les mêmes raisons, nous dit-il, <sup>1)</sup> qui ont retardé la publication de mon Voyage, ont également suspendu celle des manuscrits que mon père m'a laissés, et que je me propose de donner au Public aussitôt que les circonstances me le permettront: en attendant, je vais en donner le Catalogue ».

La majorité de ces manuscrits traitent de géographie et d'histoire d'après des sources arabes; sur la Chine, je relève:

— Histoire de la Chine, depuis l'origine des Chinois, traduite des annales Chinoises; ouvrage divisé en trois parties, ou en trois volumes in-4°.

La première comprend l'histoire de la Chine, et une traduction du Tchun-tsieu de Confucius, pour y servir de suite.

La seconde traite de la religion des Chinois.

La troisième renferme l'examen des anciens caractères Chinois, comparés avec ceux des Égyptiens et avec les lettres alphabétiques des Hébreux, des Phéniciens et des autres Orientaux: cette partie est accompagnée de planches pour représenter les caractères.

— Observations sur plusieurs anciennes familles Juives établies à la Chine.

— De l'année des Chinois et de leur calendrier actuel.

— Ancien Calendrier Chinois, et autre calendrier intitulé *Yue-ling*, par un Chinois nommé Liu-pou-ouey.

— Le ciel astronomique et astrologique des Chinois.

Aucun de ces ouvrages n'a d'ailleurs vu le jour.

Dans sa Préface <sup>2)</sup> De Guignes déclare: « Dans l'ouvrage que j'offre au public, je fais voir que ce vaste pays, si vanté par certains auteurs, si prodigieusement peuplé selon eux, ne surpasse pas les autres contrées par la bonté de son gouvernement ou par sa population. Je montre les Chinois tels que les ai trouvés; je ne cherche pas à les déprécier, mais je suis loin de penser qu'ils soient un peuple de sages, un peuple mûr et raisonnable, qui n'a besoin que du frein des lois pour être juste ».

1) Avant-Propos, I, pp. I—II.

2) I, p. VI.

L'ouvrage est divisé en trois parties: un Tableau de l'Histoire ancienne de la Chine; «cet empire, nous dit-il, <sup>1)</sup> loin d'exister, ainsi qu'on l'a prétendu, 3000 ans avant J.-C., n'a été réuni, au contraire, d'une manière stable, que depuis 529 ans»; le voyage de l'auteur à Pe King, et un recueil des observations qu'il a faites pendant sa longue résidence en Chine. De Guignes nous a donné à la suite de sa Préface une liste des Empereurs depuis 2953 av. J.-C. jusqu'à 1736 ap. J.-C., en ayant soin de donner les caractères chinois; puis vient son Itinéraire de Canton à Pe King du 22 novembre 1794 au 9 janvier 1795 avec le retour par une autre route du 15 février 1795 à Canton, 9 mai 1795.

De Guignes avait en effet obtenu de l'ambassadeur hollandais Isaac TITSINGH, jadis en correspondance avec son père, qui se rendait à la capitale de la Chine, de le prendre en l'inscrivant parmi la garde de l'ambassadeur, mais les marchands hanistes de Canton qui connaissaient naturellement son titre d'agent français, s'opposèrent à ce qu'il se rendit à Pe King sous une qualité supposée dans la crainte que la chose ne fut découverte et qu'on ne se servit de ce prétexte pour leur extorquer de l'argent. Les difficultés furent d'ailleurs aplanies lorsqu'arriva de Pe King une lettre des missionnaires de Pe King, autorisés à demander une ou deux personnes, parmi les étrangers résidant à Canton, qui entendissent le latin et un peu de chinois. Le chef des Hanistes, ΠΑΝΚΕΚΟΥΑ, proposa aux mandarins De Guignes et son compatriote Agie qui partirent comme secrétaires et quittèrent la factorerie le 22 novembre 1794.

L'ouvrage de De Guignes est d'une lecture agréable et il ne contient vraiment pas plus de fautes, peut-être moins que beaucoup d'autres livres sur la Chine présentés avec moins de modestie: II, p. 228, il nous dit: «L'art de l'imprimerie ne fut inventé à la Chine, que sous les Han postérieurs, 950 ans après J.-C.»

1) I, p. VIII.

Montucci lui-même écrit: <sup>1)</sup> « Ces Voyages renferment, avec bien plus de variété que tous les autres ouvrages de cette espèce, un nombre d'observations sur presque toutes les sciences et tous les arts connus. C'est ici que le philosophe, le géographe, le négociant, le marin, l'astronome, le financier, l'artiste, l'architecte, le mathématicien, enfin tout amateur des connoissances humaines peut trouver des pages, qui l'amuse ou qui l'instruisent: et qui lui fournissent des occasions d'admirer, ou de censurer l'auteur. »

Et encore: <sup>2)</sup> « Les différens objets que ce second volume renferme, sont vraiment intéressans, et je ne saurois m'inscrire en faux contre des récits, qui portent l'empreinte d'un esprit éclairé et véridique, sans m'attirer les plus justes reproches de ces lecteurs mêmes, dont la bienveillance fait l'unique espérance du succès de ma brochure. »

« Tout le monde sait que je n'ai pas été en Chine; ainsi mon devoir est d'écouter ceux, qui y ont été, et de me taire, lorsqu'il est question des mœurs et des arts des Chinois; mais pour la grammaire et la littérature, il se peut très-bien faire que j'aie eu plus de loisir de l'étudier en Europe que M. de G. en Chine. »

Voici une pièce inédite relative à la publication des Voyages de De Guignes:

Paris, 3 Aoust 1807

Reçu le 3 Sept.

la réponse le 14 —

Monsieur

J'ai l'honneur de vous informer qu'après bien des peines, un long procès et mille embarras je suis enfin parvenu à rompre avec mon libraire et que j'en suis débarrassé pour une somme que je lui paierai. Rentré dans la possession de mes dessins j'ai voulu traiter avec un autre libraire, mais voyant que je tombois de Carybde en Scylla, j'ai pris le parti de faire graver et imprimer

---

1) *Remarques philologiques*, p. 9.

2) *L. c.*, p. 63.

mon ouvrage à mes frais. On est occupé dans ce moment à exécuter les planches et je ne commencerai à imprimer que d'ici à quelque tems; cependant j'espère que tout sera fini dans neuf mois.

De cette manière mes gravures seront bien faites et le texte bien imprimé, mais il m'en coûtera fort cher et le tout s'élèvera à trente mille francs.

L'ouvrage aura trois volumes in-octavo avec un atlas in-folio contenant 15 planches faisant un total de près de cent dessins. Ce qui m'embarrasse le plus, Monsieur, ce n'est pas de faire exécuter mon ouvrage, mais c'est de le vendre lorsqu'il sera imprimé et gravé. Si vous, Monsieur, qui m'avez toujours éloigné tant de bontés vous connaissiez quelque libraire en Hollande, qui mon dition faite voulut l'acheter en entier, vous m'obligeriez infiniment en voulant bien me l'indiquer. L'édition sera tirée à 1500 exemplaires. Le libraire ne court aucun risque puisqu'il pourra voir les planches et l'impression avant d'acheter, et que le tout lui sera remis avant de payer ou au moment auquel il paiera.

Les dessins ont été trouvés assez curieux, vous les connaissez et je me donne beaucoup de peines pour les faire exécuter d'une manière agréable.

Le texte est peut-être ce qui sera le plus foible, mais j'ai pris tous les soins pour qu'il soit passable.

L'ouvrage contiendra l'itinéraire de Quanton à Peking avec tout ce qui s'est passé chaque jour. Ensuite un précis historique de la Chine jusqu'à J.-C. avec une table comparée avec les faits principaux de l'histoire chinoise et de celle des autres nations. Ce morceau sera suivi par mes notes sur les mœurs, les usages, les loix, le gouvernement, la population, les revenus, la justice, la langue, le stile, l'astronomie, la religion, l'agriculture, etc. et terminé par une description des isles Philippines et de Manille et par quelques réflexions sur l'isle de France.

Voilà un grand plan, je ne l'exécuterai peut-être pas aussi bien que je le voudrois, mais je ferai tous mes efforts: d'ailleurs je ne cherche pas à être brillant, mais à être véridique.

Agréez, Monsieur, mes vœux les plus sincères pour votre bonne santé et soyez persuadé du plaisir que j'aurai lorsque j'apprendrai votre retour.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre très humble serviteur,

DE GUIGNES. <sup>1)</sup>

Montucci ne pouvait laisser passer une occasion de démolir un rival possible; il avait réussi avec Hager; peut-être serait-il aussi

1) L. a. s., 3 p. in-4. — Collection H. C.



heureux avec De Guignes, et, sous un pseudonyme déjà bien connu, il imprime de malveillantes *Remarques* <sup>1)</sup> sur le nouvel ouvrage.

Le grand grief de Montucci c'est que De Guignes compte cinq tons en chinois au lieu de quatre: «Est-il possible que M. de G. dans son long séjour en Chine n'ait pas même appris le vrai nombre, et les véritables qualités des tons de la langue chinoise? . . . . La subdivision en cinq tons est une fausse et vieille théorie, qui se trouve dans KIRKERE [Kircher], dans MAGALHANS, dans MÜLLER, dans BAYER, dans FOURMONT, dans l'*Encyclopédie*, dans le Dr. HAGER, enfin dans presque tous les livres qui parlent de la Chine. . . . » <sup>2)</sup>

Il est parfaitement exact que dans le dialecte de Pe King il n'y ait que quatre tons (*Seu chêng*) qui sont le *p'ing*, le *chang*, le *k'iu*, le *jou*; BIOT (*Instruction publique*) nous dit même que l'emploi des quatre tons fut propagé vers l'an 500 de notre ère par CHIN YO, historiographe de la dynastie des Leang; mais la vérité c'est que le nombre des tons, *cheng*, varie suivant les dialectes; il y en a même qui en ont huit ou neuf, nous dit Giles. Il ne faut pas oublier que De Guignes, sauf le temps de son voyage à Pe King, vivait à Canton; il comptait les cinq tons, *chang p'ing*, *hia p'ing*, *chang cheng*, *k'iu cheng* et *jou cheng*, c'est-à-dire ouvert, muet, montant, descendant, rentrant. Les Annamites ont six tons ou accents.

De Guignes avait eu d'abord l'intention de ne pas répondre à Montucci, mais un exemplaire des remarques de celui-ci ayant été remis à l'Institut par un de ses membres, il se vit forcé de rompre le silence en adressant le 15 janvier 1810 une lettre aux *Annales des Voyages* <sup>3)</sup> fort modeste de ton, faisant contraste avec l'arrogance de l'écrit de son adversaire dont il démasque le but: «Un nouveau

1) *Remarques philologiques sur les Voyages en Chine par M. De Guignes... Veritum odium parit...* par Sinologus Berolinensis. A Berlin, aux frais de l'auteur... 1809, in-8, pp. 168.

2) Sinologus Berolinensis, p. 134.

3) Tome X, Paris, 1810, pp. 229—248.

critique se présente sur la scène. Également guidé par l'intérêt, il annonce clairement ses vues et son projet, celui de faire le Dictionnaire chinois; et comme il sait que le gouvernement m'a chargé de ce travail, il a pensé qu'il n'y avoit d'autres moyens pour faire changer cette disposition que de dire affirmativement que je ne savois pas le chinois.» <sup>1)</sup> La situation ainsi fort nettement posée, De Guignes relève les erreurs de Montucci: celui-ci lui reproche (p. 27 des *Remarques*) de placer «ses caractères de la gauche à la droite». Klaproth aura également le même grief; c'est puéril: aujourd'hui il n'est pas un sinologue qui, pour cause de commodité typographique, n'imprime les caractères chinois de cette manière. De Guignes a la partie belle lorsque Montucci croit que l'on a cessé de faire usage des *niên hao* dès l'avènement de la dynastie mandchoue (1644). <sup>2)</sup>

Hager parti, on n'abandonne pas à Paris, l'idée de publier un dictionnaire chinois.

«En 1808, on proposa de nouveau un étranger à M. CRETET: <sup>3)</sup> mais ce ministre, vraiment attaché à sa patrie, ne voulut pas l'employer; il pensoit qu'un Français devoit seul mettre au jour un livre pour lequel l'État avoit déjà fait graver les caractères. Représenter à l'Empereur que la publication d'un Dictionnaire Chinois seroit honorable pour la France, lui dire que cet ouvrage manquoit à la littérature et qu'il étoit attendu de l'Europe entière, c'étoit un moyen assuré d'obtenir sur-le-champ l'agrément de sa Majesté: aussi, quoiqu'elle fut occupée dans ce moment d'affaires de la plus haute importance, elle n'en donna pas moins l'ordre d'imprimer le Dictionnaire, et elle daigna me charger de ce soin <sup>4)</sup>. Conformément

1) *L. c.*, pp. 250—1.

2) *Remarques*, p. 22.

3) Emmanuel CRETET, né au Pont de Beauvoisin, en Dauphiné, le 10 février 1747; † 28 nov. 1809; Ministre de l'Intérieur.

4) Décret du 22 octobre 1808.

au décret de sa Majesté, je reçus de la Bibliothèque impériale le Dictionnaire Chinois-Latin, manuscrit du P. Basile<sup>1)</sup>, apporté de la Propagande à Paris, qui m'avoit été donné pour modèle, et je commençai la composition du nouveau Dictionnaire, que j'étois obligé d'avoir terminé, suivant les intentions du ministre, dans l'espace de trois années»<sup>2)</sup>.

Basilio BROLLO, dont De Guignes prononce le nom, né le 25 mars 1648 dans le Frioul, à Gemona, au Borgo della Portuzza 36, était fils de Valerio BROLLO, Docteur en droit, et de Giovannina RODISEI; âgé de dix-huit ans, il entra le 10 juin 1666 chez les Mineurs réformés du couvent de St. Bonaventure de Bassano, province de Venise. En 1680, il partit avec Bernardino della CHIESA, plus tard évêque d'Argoli et vicaire apostolique du Yun-Nan, et enfin évêque de Pe King qui mourut le 21 décembre 1721, et Giovan Francesco Nicolai da LEONESSA, plus tard évêque de Béryte et vicaire apostolique du Hou Kouang qui rentra à Rome vers 1703. Les Frères Mineurs partirent de Venise le 18 octobre 1680, et arrivèrent le 24 août 1682 au Siam où ils restèrent deux ans et où fra Basilio commença l'étude du chinois; ils arrivèrent à Canton le 27 août 1684. Le 15 octobre 1696, on détacha du diocèse de Pe King, le vicariat apostolique du Chen Si dont notre missionnaire fut le premier titulaire. Il reçut à Nan King sa bulle de nomination et il se mit en route pour gagner son siège épiscopal le 11 avril 1701; il est mort à Si-ngan le 16 juillet 1704, n'ayant que cinquante-six ans.

Il est probable que le dictionnaire qui porte son nom 葉宗賢 *Ye Tsoung-hien*, est la résultante du labeur de plusieurs générations

---

1) M. Langlès, dont le zèle et la complaisance sont connus, a bien voulu me confier en outre un Dictionnaire Latin et Chinois, un Dictionnaire Portugais et Latin, faits par les missionnaires, et le Dictionnaire Chinois et Latin de M. Fourmont.

2) DE GUIGNES, *Dict., Int.*, pp. III—IV.

de missionnaires comme le Dictionnaire tibétain des Missions Etrangères de Paris.

Un décret de l'Empereur en date du 22 octobre 1808, c'est-à-dire plus de deux mois avant la publication du *Voyage à Pe King* confiait à De Guignes le soin de publier un Dictionnaire chinois. Il se mit activement à la besogne et, dès janvier 1810, il pouvait écrire:<sup>1)</sup>

« J'ai déjà préparé des matériaux pour plus d'un tiers des caractères qui doivent le composer, et qui surpasseront vraisemblablement le nombre des caractères que contient le dictionnaire chinois et latin, manuscrit de la Bibliothèque impériale. J'ai même déjà remis, le 8 novembre 1809, au Ministre de l'Intérieur, deux cahiers contenant mille caractères entièrement achevés et prêts à être envoyés sur le champ à l'Imprimerie impériale. En faisant ce travail je transcris mot à mot le dictionnaire de la Bibliothèque, en suivant également le dictionnaire original en chinois, soit pour la traduction, soit pour mettre la véritable prononciation des caractères, soit enfin pour les écrire exactement. Quant à ce dernier article, tous les caractères nécessaires à l'impression ayant été gravés par les soins de MM. Fourmont, de Guignes et des Hauterayes, on doit être rassuré sur la bonté de leur exécution.

« Ayant apporté avec moi, de la Chine, quatre dictionnaires chinois et latins, et plus de deux mille phrases chinoises, dont tous les caractères sont accompagnés de leur traduction et de leur prononciation; ayant en outre plusieurs dictionnaires chinois, soit des caractères antiques, soit des caractères modernes, et un grand nombre d'ouvrages chinois que m'a laissés mon père, et dont plusieurs même manquent à la Bibliothèque impériale; j'ose me flatter qu'à l'aide de tous ces secours je pourrai parvenir, dans le terme qui m'est prescrit, si toutefois je n'éprouve aucun retard ni aucune difficulté, à justifier le choix du gouvernement en mettant au jour un ouvrage que l'Europe savante attend depuis si longtemps. »

De Guignes ne copia pas servilement le P. Basile. Il composa son dictionnaire suivant l'ordre des clefs et non suivant l'ordre des tons et l'on remarquera que si le dictionnaire tonique du franciscain comprend 9959 caractères avec les doubles, le sien en renferme près de 14000, avec les doubles. On se servit des caractères de Fourmont gravés d'après les dictionnaires chinois *Tching tseu t'oung*<sup>2)</sup> et *Tseu oey*<sup>3)</sup>.

1) *Annales des Voyages*, X, pp. 217—8.

2) 正字通.

3) 字彙.



D'ailleurs De Guignes avait déjà compilé un Dictionnaire qu'il avait remis en 1794 à Staunton pour le faire parvenir à sa famille, ce qui n'a été effectué qu'en 1800.

Les auteurs de la *Chronique indiscrete du XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>1)</sup> nous raconte la genèse du Dictionnaire publié par De Guignes:<sup>2)</sup>

« Je vous envoie le Dictionnaire chinois que vous me demandez; j'ai eu quelque peine à me le procurer, mais j'ai gagné une anecdote qui peut lui servir de preface.

« Napoléon, dans les dernières années de son règne, pensa qu'il serait aussi utile pour la France qu'honorable pour lui de faire faire une bonne grammaire et surtout un dictionnaire chinois; dès que le projet fut connu, les journaux vantèrent l'excellence de cette entreprise; tous les synologues [*sic*] de l'Europe briguerent l'honneur d'y travailler, et M. Mantucchi [*sic*], de Vienne, M. Klaproth, de Berlin, Hagger [*sic*], de Naples, s'en disputèrent la direction; il n'y eut pas jusqu'au très-petit M. Remusat qui n'est pas l'ex-préfet du palais, qui se mit sur les rangs.

« Forcé de quitter Berlin pour ses opinions politiques<sup>3)</sup>, M. Klaproth se réfugia à Paris et devint l'ami et l'apôtre de M. Remusat, qui un moment se crut sûr de la victoire et pensa que gloire et pensions allaient être la récompense du savoir que le bon M. Klaproth allait lui prêter. Mais il comptait sans son hôte; une rumeur épouvantable s'éleva dans la république savante, et journaux et brochures vomirent un tel déluge de plaintes, de criaileries, etc., que Napoléon plus effrayé de ce *houva* scientifique que d'une charge de dix mille cosaques, fut sur le point de renoncer à son projet. Cependant, comme il était un peu tenace par caractère, il prit la résolution de ne plus rien écouter et de confier la confection du dictionnaire et de la grammaire à M. de Guignes (fils de l'ancien académicien, et lui-même correspondant de l'Institut), lequel avait résidé pendant trente ans à Kanton, en qualité de consul français. Les synologues qui jusqu'alors s'étaient entre-déchirés, se réunirent tous pour accabler cet élu, et ils prétendirent que M. de Guignes, ayant résidé constamment à Kanton, ne pouvait et ne devait connaître qu'un mauvais dialecte chinois fort éloigné de la langue mère.

« Napoléon n'écoutait plus rien, mais le ministre chargé de faire exécuter,

1) Par P. LAHALLE, J.-B.-J. I. REGNAULT-WARIN et J.-B.-B. de ROQUEFORT, d'après BARBIER. — Paris, 1825, in-8.

2) Lettre LXIV — Paris, 1824, pp. 332—335.

3) Voir: Henri CORDIER, *Un Orientaliste allemand: Jules Klaproth*. (*Ctes. rendus Ac. Insc. et B. Lettres*, 1917, pp. 297—308).

trembla que si des bévues étaient commises, elles lui fussent attribuées, et il prit la résolution de causer personnellement avec M. de Guignes, pour tâcher de découvrir la vérité. Après lui avoir exposé ses craintes, il demanda au savant quels étaient les argumens qu'il pouvait opposer à ses adversaires. Monseigneur, répliqua M. de Guignes, il est vrai qu'à Kanton il existe un dialecte à l'usage du peuple, mais dans toutes les maisons un peu riches on y parle le pur chinois; chez nous, en France, dans nos villes méridionales, il existe aussi un dialecte, mais le préfet, l'évêque et les autorités parlent français aussi bien qu'à Paris. La vice-royauté de Kanton est toujours accordée au mandarin que l'empereur veut récompenser, c'est donc toujours un homme de mérite qui la remplit, et comme par mes fonctions je n'avais de rapport qu'avec lui et les autorités supérieures, vous avouerez que j'étais obligé de parler purement le chinois; de plus, lorsque l'ambassade hollandaise voulut pénétrer dans l'intérieur de l'empire, je fus désigné pour interprète, et en cette qualité, j'ai harangué même l'empereur. Au surplus, ouvrez des concours; que mes antagonistes soient mis en ma présence, et je me soumettrai à tout examen. — Quand on connut cette proposition, les synologues se turent, et M. de Guignes commença son travail; au surplus, il eut le bon sens de s'entourer de toutes les lumières, et ceux-même qui l'avaient le plus vivement attaqué, se virent fréquemment consultés par lui. »

RÉMUSAT dans son *Examen Critique*, pp. 28—9, inséré en tête du *Supplément* de Klaproth énumère ainsi les principaux défauts qu'il trouve à l'oeuvre de De Guignes:

Nous croyons que le *Hán-tsú sī* ɿ peut être regardé comme le meilleur des dictionnaires que les missionnaires ont composés, et qu'on ne pouvoit mieux faire, dans la vue de publier un dictionnaire ancien, que de choisir une des nombreuses copies qui ont passé les mers. Mais ce dictionnaire, tout estimable qu'il est, a ses défauts, et c'étoit à l'éditeur à les corriger. Nous énumérons les principaux de ces défauts, et nous donnerons ensuite quelques exemples de la manière dont on eût pu y remédier.

1<sup>o</sup> L'ordre des acceptions d'un même mot est interverti; souvent le sens primitif est rejeté à la fin ou tout-à-fait omis; souvent aussi on n'a pris que les principales acceptions, et on en a négligé d'autres qui étoient très-nécessaires. Il falloit rétablir l'ordre analytique et compléter les articles de chaque caractère: M. de G. ne l'a jamais fait.

2<sup>o</sup> Il n'y a pas assez de phrases sous chaque mot: ces phrases font la base de la langue Chinoise; le sens des caractères composans y est toujours modifié, souvent même perdu. Un bon dictionnaire doit les contenir toutes; celui du P. Basile n'en offre pas la quarantième partie: M. de G. n'en a pas ajouté une seule.

3<sup>o</sup> Toutes les phrases et tous les exemples sont écrits en lettres Latines; il en résulte beaucoup d'embarras et de difficultés pour traduire. Il falloit rechercher les caractères de toutes ces phrases et les y ajouter: M. de G. ne paroît pas y avoir même songé.

4<sup>o</sup> Le nombre des variantes est trop peu considérable chez le P. Basile; il a trop souvent aussi négligé de marquer les synonymies. Il falloit s'attacher sur-tout à cet objet, qui est de première importance en chinois: non seulement M. de G. n'a rien ajouté en ce genre au P. Basile, mais il a même, comme on l'a vu précédemment, retranché les variantes d'écriture, et totalement mis de côté les caractères anciens.

5<sup>o</sup> Enfin, le *Hán-tsú sī ĭ* est un excellent vocabulaire pour un homme qui est en Chine, qui est à portée de consulter les livres et les lettrés, ou qui n'a que des traductions de peu d'étendue à faire, ou des sermons à composer: mais tout ce qui est historique, géographique, scientifique, philosophique, les termes d'arts, de commerce, de navigation, les expressions techniques de toute espèce, y sont absolument négligés. M. de G. devoit réparer ces omissions et accommoder le Dictionnaire aux besoins des savans ou des personnes qui voudront étudier le chinois en Europe: il n'en a rien fait, et le Dictionnaire du P. Basile est sorti de ses mains, sauf le renversement de l'ordre et quelques erreurs, tel absolument qu'il y étoit entré. » <sup>1)</sup>

Ces critiques ainsi que le fait remarquer Rémusat lui-même s'adresse plutôt à l'auteur original, et ne touche De Guignes qu'indirectement et dans sa qualité d'éditeur. Ce qu'il lui reproche c'est d'avoir pillé le P. Basile sans le citer: « Les seules parties qui, dans le volume de M. de G., n'appartiennent point au P. Basile, sont une préface que l'éditeur appelle *Introduction*, et une sorte de discours préliminaire auquel il donné le titre de *Préface* » <sup>2)</sup>. Il faudroit cependant s'entendre; il y a tout d'abord un travail personnel de De Guignes que reconnaît Rémusat lui-même; alors que l'ouvrage de Basile est un Dictionnaire *tonique*, celui de De Guignes est par clefs, c'est-à-dire que les caractères sont rangés sous les 214 clefs, et quoique en dise le critique, c'est une différence essentielle; d'autre part il y a du côté de Rémusat un parti pris évident de dénigrement:

---

1) *Sup. au Dict.*

2) *L. c.*, p. 2.



« Le plus grave reproche que nous ayons à faire à l'éditeur, c'est la suppression des variantes vulgaires et les abréviations, et de ceux des anciens caractères qui sont encore employés tous les jours dans les livres » <sup>1)</sup>.

« Tout cela, parce que cet éditeur, n'ayant pas trouvé ces variantes dans les gravures de Fourmont, a craint de trop s'avancer en les faisant graver lui-même » <sup>2)</sup>.

Rémusat avait préparé le terrain pour Klaproth dont, il faut l'espérer, il ignorait la vilenie.

« Depuis 1797, écrit Klaproth <sup>3)</sup>, je me suis occupé, sans interruption, de l'étude de la langue Chinoise. L'usage journalier des Dictionnaires composés par les missionnaires catholiques m'a mis à portée d'en connaître les défauts, [il parle du Dictionnaire du P. Basile], et j'ai tâché d'y remédier par des corrections et des additions. Ces matériaux s'étoient accumulés considérablement depuis vingt ans; et en 1813, après que le Dictionnaire de M. de Guignes eut paru, je songeai à donner mon travail comme un supplément nécessaire et indispensable à cet ouvrage. J'en commençai l'impression en 1815, ignorant que Robert Morrison préparoit en même temps à Canton l'édition de son Dictionnaire Chinois-Anglais, qu'il a annoncé comme une traduction, considérablement augmentée, de celui qui a été fait par ordre de l'empereur Khāng-hy ».

Supplément  
de Klaproth.

Le supplément au Dictionnaire de De Guignes compilé par Klaproth parut en 1819; il n'a pas été imprimé au delà de la 61<sup>e</sup> clef ¶. On s'est servi des caractères de Fourmont, mais on n'a pas répété ceux qui se trouvent dans l'ouvrage de De Guignes. La Préface est suivie et le Supplément au Dictionnaire est précédé d'un *Examen critique de l'édition du Dictionnaire chinois du P. Basile de Glemona publiée par M. De Guignes anonyme*, mais qui est de Rémusat. Il

1) L. c., p. 7.

2) L. c., p. 7.

3) KLAPROTH, *Sup. au Dict.*, Préface, p. VIII.



est à remarquer de Klaproth, si sévère pour les autres, dit toujours *Glemona* au lieu de *Gemona*.

Dictionnaire  
de Jouy.

Dans sa séance du 2 mars 1829, la Société asiatique entendait le rapport <sup>1)</sup> d'Abel Rémusat au nom d'une commission composée du Comte de LASTEYRIE, de Klaproth et de lui-même, et convoquée à la suite d'une demande adressée par M. JOUY, membre de la Société, relativement à la publication d'une nouvelle édition du Dictionnaire chinois-latin du P. Basile de Glemona [*sic*]. Rémusat ne manque pas, chemin faisant, de critiquer la publication de De Guignes.

« Aussi la publication du dictionnaire, quoique confiée à une personne qui avait fait un long séjour à Canton, et dont le nom rappelait d'importants services rendus à l'histoire et à la littérature asiatiques, porta-t-elle, sous certains rapports, un caractère de légèreté et d'inexpérience, qui attestait le défaut de connaissances spéciales et de renseignements positifs. On avait fait, par hasard et sur parole, un assez bon choix parmi les vocabulaires des missionnaires; et en donnant la préférence à celui du P. Basile de Glemona, on eut encore le bonheur de tomber sur une excellente copie de cet ouvrage, copie devenue célèbre sous le nom de *manuscrit du Vatican*. L'édition fut faite avec soin, et elle représente assez exactement l'original, sauf un renversement dans l'arrangement des caractères, qui pouvait avoir de l'utilité, mais qu'on regarda comme indispensable, par suite du peu d'habileté qu'on avait alors en ces matières. L'ordre des clefs fut substitué à celui des prononciations et des accents. Du reste, on ignore pourquoi le nom de l'auteur fut complètement mis en oubli; mais il y a lieu de penser que l'éditeur, les gens de lettres dont il avoit emprunté l'assistance, et le gouvernement lui-même avaient conçu une idée très-exagérée de l'importance de l'entreprise qu'il s'agissait d'exécuter. Sans cela, on eût difficilement accordé les sommes que coûta l'impression d'un simple vocabulaire, et sur-tout on n'eût jamais songé à déployer ce luxe typographique, si déplacé en pareil cas, et dont l'effet le plus incontestable a été de transformer un ouvrage assez mince et peu considérable, en un énorme volume in-folio, qu'on ne peut ni manier ni transporter, et qui a peut-être arrêté, par sa masse, les progrès de plus d'un étudiant. »

---

1) Rapport au nom de la commission chargée d'examiner la demande de M. Jouy, pour la publication d'une seconde édition, lithographiée, du Vocabulaire chinois-latin du P. Basile de Glemona, de format in-8°. (Lu dans la séance du 2 mars 1829). (*Nouveau Journal Asiatique*, III, 1829, pp. 313—320).

Dans ce rapport, Rémusat nous apprend qu'il avait,

de concert avec le Comte de Lasteyrie, formé le projet de reproduire le vocabulaire du P. Basile, sous le format in-8°, en recourant à un procédé mixte, participant de la lithographie et de la typographie, qui avait l'avantage de faire viter les frais énormes de la gravure en bois; mais ce procédé eût peut-être entraîné les éditeurs dans des dépenses encore assez considérables, et il eût imposé à l'un d'eux un travail matériel qui pouvait difficilement se concilier avec d'autres devoirs. Aussi le savant sinologue est-il heureux d'apprendre que M. Jouy qui s'était associé pour la collation des manuscrits un jeune Bava- rois, nommé KURZ, voulait « donner une édition nouvelle du vocabulaire du P. Basile. » Il adoptera, pour cette édition, le format des dictionnaires latins employés dans ces classes, lequel est aussi celui de la Grammaire chinoise; et il se propose de faire usage, pour les caractères chinois ainsi que pour les explications latines, du procédé lithographique, connu sous le nom d'*autographie*, c'est-à-dire qu'il transcrira régulièrement le texte du vocabulaire, et que son écriture décalquée servira à former les planches d'où les épreuves seront ensuite tirées à la manière ordinaire. Son plan consiste à reproduire le travail même de Basile, sous sa forme primitive, sans additions et sans changemens considérables, seulement en collationnant les diverses copies qu'il lui sera possible de consulter, pour avoir un texte épuré et aussi correct que possible. L'ordre alphabétique et tonique des caractères lui paraît devoir être conservé, tant parce que c'est celui de l'original, que parce qu'on en a reconnu l'utilité pour la recherche des variantes, pour l'intelligence des homophones qui se permutent, et pour l'art de lire le chinois à haute voix, qu'il est si nécessaire de pratiquer dès les commencemens. Cet arrangement est en effet reconnu plus commode, à certains égards, que l'ordre des clefs; et l'on conservera les avantages particuliers de ce dernier, en mettant, à la suite du corps de l'ouvrage, un index par radicaux, indispensable pour trouver au besoin la prononciation d'un caractère inconnu. »

M. Jouy se chargeait sans dédommagement d'entreprendre l'exécution du volume :

« Le corps du dictionnaire, contenant encore douze mille caractères, occupera six cents pages du format ci-dessus indiqué. L'index et les tables qui s'y attachent, et que le premier éditeur avait également supprimées, en remplira deux cents. Ainsi, dans un volume in-8° de huit cents pages, plus mince d'un cinquième que le dictionnaire latin-français de M. Noël, on aura tout ce qu'il y a d'essentiel dans l'énorme volume de 1813, plus un grand nombre d'additions, et des tables très-importantes qui n'avaient pu y trouver place. »

La Commission terminait le rapport en demandant à la Société de vouloir bien se charger des frais de la publication qui nécessi-

teraient deux annuités de 1500 francs, c'est-à-dire 3000 francs. Malgré l'avis favorable de la Commission, pour des raisons qu'il ignore, le projet ne fut pas mis à exécution.

Dictionnaire  
de Pauthier.

Quelques années plus tard, l'infatigable PAUTHIER entreprit cette seconde édition du Dictionnaire du P. Basile qu'il espérait mener à bien grâce aux caractères chinois gravés par MARCELLIN LEGRAND, et l'annonce suivante parut dans le cahier d'août 1837 du *Journal des Savants*, p. 502:

« *Dictionnaire chinois-latin*, du P. Basile de Glémona [*sic*, Gemona], imprimé pour la première fois, en 1813 (in-folio) par les soins de M. De Guignes fils; seconde édition, revue, corr., augm. par M. G. Gauthier [*sic*, Pauthier] grand in-8<sup>o</sup>; *Prospectus*. Ce Dictionnaire aura environ 1280 pages; il sera publié par livraison de 5 feuilles, au prix de 5 francs. On souscrit chez MM. Marcelin Legrand, graveur, éditeur, rue du Cherche-Midi, n<sup>o</sup> 39; Cassin, agent de la Société asiatique; Duprat, libraire de la même Société, et Terzuolo, imprimeur.

L'ouvrage n'a pas été imprimé; la première livraison ne devait être mise sous presse que lorsqu'on aurait reçu des souscriptions pour 300 exemplaires; ce chiffre n'avait sans doute pas été atteint.

Dictionnaire  
de Hongkong.

Ce n'est qu'en 1853 que parut à Hong Kong par les soins de Frère Mineur Jérôme MANGIER une nouvelle édition du dictionnaire de Basile de Gemona; ce n'était d'ailleurs qu'une réimpression du dictionnaire de 1813, sans le français<sup>1)</sup>, ou plutôt qu'une appropriation du dictionnaire chinois-latin autographié à Nan King en 1847 pour le P. Benjamin BRUEYRE, S. J.<sup>2)</sup>

1) 漢洋字典 *Hán yáng qú tiēn*. Dictionarium Sinico-Latinum Auctore M. De Guignes Meliori ordine digestum, characteribus Sinicis ad voces in phrasibus appositis, ad puriorem pronunciationem redactum etc. etc., servatis, paucissimis exceptis, ipsius auctoris verbis, nonnullis linguae Sinicae notionibus praemissis labore, cura, ac diligentia Fr. Hieronymi Mangieri a S. Arsenio Ord. MM. S. Francisci Reformatorum, ac missionariorum apost. in Sinis. Hong-Kong. Typis Missionis de Propaganda Fide. 1853, in-4, pp. xviii-1024 + 5 pages d'errata.

2) B. Brueyre. — Dictionarium sinense-latinum. A.M.D.G. Scriebant Semin. Nankin. Alumni. 1847, in-8, pp. 1192 (autog.) Voir Sommervogel, s.v. — Le P. Brueyre avait donné en 1846 un: Dictionarium Latino-Nankinense, également autographié.



Après la publication de son Dictionnaire, De Guignes ne fit plus parler de lui et il mourut oublié à Paris le 9 mars 1845, âgé de 86 ans.

La prochaine publication du Dictionnaire de De Guignes avait stimulé le zèle des amateurs sinologues. L'abbé DUFAYEL qui se qualifie lui-même «un littérateur» annonce en l'an XI un recueil de pièces utiles pour faciliter l'étude et l'intelligence de la langue chinoise; cette annonce n'a jamais eu plus d'une livraison d'une seule feuille in-4, dont le *Discours* occupe la moitié. Mais l'abbé Dufayel fit graver le premier des *Se Chou*, le *Ta Hio*; cette reproduction n'a pas de titre français et elle est sans date; d'ailleurs elle ne fut pas mise dans le commerce; elle se compose de trente tables ou pages de six colonnes chacune; chaque colonne renferme dix caractères et le tout est fort bien gravé en taille-douce sur un seul côté du papier qui est d'excellente qualité. Je crois que c'est à cela que se bornent les travaux sinologiques de l'abbé Dufayel.

Le baron SCHILLING VON CANSTADT n'offre qu'un intérêt du même genre; il s'est trouvé en concurrence avec Dufayel en publiant un in-folio à Saint-Pétersbourg non seulement du *Ta Hio*, mais encore du second des *Se Chou*, le *Tchoung Young*, qui nous sert de transition pour arriver à l'ingénieur LEVASSEUR qui autographia non seulement le *Tchoung Young*, mais aussi le roman des *Deux Cousins*, *Tu kiao li* (1829) qui fut en 1830 honoré d'une souscription de 10 exemplaires par la Société asiatique<sup>1)</sup>.

Ainsi qu'il est facile de le constater, il y avait au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, un renouveau des études chinoises en France; plus de bonne volonté que de véritable science, une absence totale de méthode et de direction, dispersion des recherches poussées au hasard et de la fantaisie, tout laissé à l'effort individuel, telle était la situation,

1) Henri CORDIER. — La reproduction des textes chinois en Europe au commencement du siècle. Dufayel—Schilling—Levasseur. (*T'oung Pao*, 1896, pp. 586—588).



lorsqu'apparut le génie qui allait mettre de l'ordre dans ce chaos, donner aux études une base solide et une orientation: j'ai nommé Jean Pierre Abel RÉMUSAT, le créateur des études chinoises en France.

Né à Paris le 5 septembre 1788, du chirurgien Jean Henri Rémusat, originaire de Grasse, Abel Rémusat voulut tout d'abord suivre la carrière de son père et soutint sa thèse de doctorat en médecine en 1813<sup>1)</sup>, mais la collection de curiosités — parmi lesquelles se trouvait un herbier chinois — réunie à l'Abbaye-aux-Bois par l'abbé de TERSAN décida de sa vocation; il se lança avec ardeur dans l'étude du chinois et des langues tartares, et dès 1811, âgé de 23 ans, il publiait son premier travail, un brillant *Essai sur la langue et la littérature chinoises*<sup>2)</sup> qui permettait d'augurer l'avenir de l'auteur. Quelques autres mémoires<sup>3)</sup> consacrèrent la réputation de Rémusat: une chaire de Langue et de Littérature chinoises et de tartares-mandchoues fut créée pour lui au Collège de France le 29 novembre 1814. L'inauguration<sup>4)</sup> le 16 janvier 1815<sup>5)</sup> de ce

1) Dissertatio de glossosemeiotice, Sive de signis morborum quae à lingua sumuntur, praesertim apud Sinenses; Quam in aulâ publicâ celeberrimae Facultatis Medicae Parisinae, pro Medicinae Doctoratûs gradu adipiscendo, die 25 augusti 1813, propugnare conabitur J. P. Abel-Rémusat, Parisiensis. Parisiis, ex typis Didot Junioris, 1813, in-4, pp. 21.

2) Essai sur la Langue et la Littérature chinoises. Avec Cinq Planches, contenant des Textes chinois, accompagnés de traductions, de remarques et d'un commentaire littéraire et grammatical. Suivi de Notes et d'une Table alphabétique des mots chinois. A Paris, chez Treuttel et Wurtz, 1811, in-8, pp. x—160, et 4 Pl. et 1 Front. gravé.

3) Utrum Lingua Sinica sit vere monosyllabica? Disputatio philologica, in qua de Grammatica Sinica obiter agitur. (*Mémoires de l'Orient*, III, 1813, pp. 279—288, et 1 pl.).

— *San, si-fan, man, meng, han tsi yao* ou Recueil nécessaire des mots Sanskrits, Tangutains, Mandchous, Mongols et Chinois. (*Ibid.*, IV, 1814, pp. 183—201).

— Plan d'un Dictionnaire chinois, avec des notices de plusieurs dictionnaires chinois mss. et des réflexions sur les travaux exécutés jusqu'à ce jour par les Européens pour faciliter l'étude de la langue chinoise. Paris, Pillet, 1814, in-8.

4) Programme du Cours de Langue et de Littérature chinoises et de Tartare-Mandchou; précédé du Discours prononcé à la première Séance de ce Cours, dans l'une des salles du Collège royal de France, le 16 janvier 1815. A Paris, chez Charles, 1815, in-8, pp. 32.

5) Le MS. de ce Discours est conservé à la Bibliothèque Nationale. — Cf. *Papiers d'Abel Rémusat* par M. L. Feer. — Extrait du *Journal Asiatique*, 1894, in-8, pp. 15.

cours, qui devait être continué après la mort de Rémusat le 4 juin 1832 par Stanislas JULIEN, le Marquis d'HERVEY SAINT DENYS et Edouard CHAVANNES, marque une date dans l'histoire des études chinoises et nous nous y arrêterons aujourd'hui. Quelque jour retracerons-nous la carrière et l'oeuvre scientifique de Rémusat.

Je terminerai ces notes par l'indication d'un Vocabulaire <sup>1)</sup> dont le début indique l'objet. Il commence:

Vocabulaire  
de Matthieu.

De tous les essais qu'on a tenté [*sic*] pour trouver la véritable etymologie des mots, des langues; aucun n'ayant rencontré jusqu'ici, la langue originelle; ils n'avaient encore montré que de vains efforts. Voici la première fois, que le But ait été atteint. C'est une Découverte, que l'on doit au Dictionnaire chinois, qui fait connaître enfin cette langue primitive, sur laquelle l'on n'avait que de fausses idées. On verra que tout vient d'elle: langues, noms propres, noms géographiques. Les idées même qu'ils représentent sont dérivées d'elle.

Nous n'avons sans doute pas à regretter que ce vocabulaire n'ait pas trouvé d'éditeur.

---

1) Vocabulaire de Rapprochement Etymologique et Métonomastique du Patois Lorrain, de mots français de Noms Propres Et de Noms Géographiques, Restes de La Langue Primitive avec le Chinois Précédé d'observations sur la formation des Langues Par Charles-Léopold Matthieu, ancien Substitut au cidevant Parlement de Nancy Avocat à la Cour Membre de Plusieurs Sociétés Savantes Nationales et Etrangères. A Nancy, 1821, cahier in-4, pp. 86.

# PRONONCIATION ANCIENNE DE CARACTÈRES CHINOIS FIGURANT DANS LES TRANSCRIPTIONS BOUDDHIQUES

PAR

**BERNHARD KARLGREN.**

---

Le problème de la prononciation ancienne des mots chinois n'intéresse pas seulement la linguistique, mais il est d'une tout aussi grande importance pratique pour la philologie. Ainsi, p. ex., depuis que M. Pelliot, dans une série de beaux mémoires, a lancé des restitutions préliminaires des prononciations anciennes, de nombreuses transcriptions, en caractères chinois, de mots bouddhiques ou des langues de l'Asie Centrale, ont été considérablement élucidées. Dans mon travail *Études sur la Phonologie Chinoise*<sup>1)</sup>, j'ai entrepris un examen détaillé des sources anciennes et des dialectes modernes pour essayer d'arriver à des résultats plus sûrs et plus exacts. Je crois y avoir restitué les traits essentiels d'une langue chinoise parlée vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle de notre ère.

Dans le travail cité, on trouvera des tableaux contenant plus de 3000 caractères des plus usités, avec leurs places dans les catégories phoniques anciennes indiquées (leurs initiales, finales et tons).

---

1) B. KARLGREN, *Études sur la Phonologie Chinoise*, pp. 1—316, Leyde & Stockholm, 1915; pp. 317—468, Stockholm, 1916; pp. 469—700, Stockholm, 1919 (*Archives d'Études Orientales* publiées par J.-A. LUNDELL, vol. 15); le travail va continuer.

A l'aide de ces tableaux et du système reconstitutif y exposé, tout philologue qui s'intéresse aux leçons anciennes pourra constater la prononciation ancienne de ces mots. Même des mots qui ne se trouvent pas dans mes tableaux on pourra fixer la leçon en s'adressant au *K'ang hi tseu tien*. On y trouvera presque toujours l'épellation (*ts'ie*) du *T'ang yun* ou du *Kouang yun* (des *ts'ie* identiques à ceux du *Ts'ie yun* et donnant la prononciation de la fin du VI<sup>e</sup> siècle), et à l'aide de ces *ts'ie* on pourra localiser tout mot dans les catégories phonétiques de mes tableaux et, en conséquence, en trouver la prononciation ancienne, telle que je l'interprète.

Puisque, par ce moyen, tout philologue qui s'intéresse aux transcriptions anciennes pourra trouver une prononciation ancienne de tout mot transcrit, le travail de dresser une liste complète de toutes les transcriptions figurant dans l'énorme littérature bouddhique chinoise avec leurs valeurs phonétiques anciennes serait hors de proportion avec son utilité. Toutefois, dans l'article présent, j'entreprends de fournir une liste d'un millier de caractères chinois servant fréquemment de mots transcrits; elle est préparée à l'aide principalement des deux travaux de MM. Julien et Eitel<sup>1)</sup>. Je publie ce registre pour plusieurs raisons.

Du point de vue purement pratique, il sera commode pour les philologues qui s'occupent du bouddhisme d'avoir prêt à main ce vocabulaire spécial. Les tableaux dans ma *Phonologie* contiennent une foule de mots qui ne figurent jamais dans les transcriptions. Et, d'autre part, les transcrits se servent souvent, pour des raisons évidentes, des caractères les plus inusités dans la langue ordinaire et manquant par conséquent dans mes tableaux. La liste présente épargnera donc largement au philologue le travail d'une

---

1) S. JULIEN, *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*, Paris, 1861. E. J. EITEL, *Handbook of Chinese Buddhism*, Tokyo, 1904.



part de parcourir mes tableaux volumineux<sup>1)</sup>, d'autre part de les compléter à l'aide du *K'ang hi tseu tien*.

Une autre raison, beaucoup plus importante, tient aux méthodes suivies par les anciens transpositeurs. Il va sans dire qu'une langue qui avait une écriture syllabique, qui ne permettait pas de groupes de consonnes et qui avait un système très pauvre de consonnes finales, n'était pas un outil bien souple pour rendre les morphèmes sanscrits souvent très compliqués. Tout comme on rend aujourd'hui Abraham par *Ya-pou-la-hang*, Stockholm par *Seu-t'o-k'o-ho-lou-mou*, on devait, aux temps anciens aussi, se contenter d'une conformité phonétique approximative. Or, dans ces difficultés, les transpositeurs ne procédaient pas arbitrairement. Savants philologues, ils développaient des méthodes transpositrices logiques — groupes consonantiques rendus par élision de voyelles, substitution d'une voyelle à une autre, etc. —, des méthodes pas trop strictement suivies, certes, mais néanmoins aisément perceptibles. On pourrait, en effet, reprendre aujourd'hui, sur la base de la langue ancienne reconstruite, le travail de Julien (basé sur le mandarin moderne et par conséquent manqué) et poser une série de lois de transcription pour les transcriptions bouddhiques. La liste publiée ici rendra pourtant ce travail pratiquement superflu. L'étudiant du bouddhisme chinois pourra très facilement en parcourant rapidement les travaux de Julien et de Eitel et en les comparant avec ma liste ici se familiariser suffisamment avec les méthodes de transcription pour être en état d'interpréter n'importe quelle nouvelle transcription qui ne s'écarte pas trop des lois transpositrices ordinaires.

Enfin, et c'est là ma raison principale, je me suis servi, dans

---

1) Beaucoup de caractères chinois avaient plusieurs leçons anciennes (des ts'ie alternatifs ou bien des ts'ie différents suivant les variations du sens) et pour les recherches des transcriptions il faut souvent tenir compte de ces alternatives. Dans ma Phonologie j'ai placé le caractère d'après l'une de ces leçons; ici, il faudra souvent en noter plusieurs.

a Phonologie, d'un système de lettres logique et comparativement compliqué, basé sur le principe de ne pas employer des signes diacritiques mais toujours des lettres distinctes. Nécessaire dans un travail linguistique, ce système doit être remplacé, dans l'article présent qui sert des buts pratiques, un système présentant exclusivement des lettres exécutables à toute imprimerie. Voici mes lettres:

## Consonnes:

|                               |                          |                       |                          |                                    |                         |                           |            |                        |                        |           |          |          |
|-------------------------------|--------------------------|-----------------------|--------------------------|------------------------------------|-------------------------|---------------------------|------------|------------------------|------------------------|-----------|----------|----------|
| Bi-labiales . . . .           | <i>p</i>                 | <i>p<sup>c</sup></i>  | <i>b<sup>c</sup></i>     | <i>m</i>                           |                         |                           |            |                        |                        |           |          |          |
| Denti-labiales . .            |                          |                       |                          | <i>m<sup>v</sup></i> <sup>1)</sup> | <i>f, f<sup>c</sup></i> | <i>v</i>                  |            |                        |                        |           |          |          |
| Dentales . . . . .            | <i>t</i>                 | <i>t<sup>c</sup></i>  | <i>d<sup>c</sup></i>     | <i>n</i>                           | <i>s</i>                | <i>z, ð</i> <sup>2)</sup> | <i>ts</i>  | <i>ts<sup>c</sup></i>  | <i>dz<sup>c</sup></i>  |           | <i>l</i> |          |
| Supra-dentales <sup>3)</sup>  | <i>(t)</i> <sup>4)</sup> |                       | <i>(d)</i> <sup>4)</sup> |                                    | <i>s</i>                | <i>(z)</i> <sup>4)</sup>  | <i>tʃ</i>  | <i>tʃ<sup>c</sup></i>  | <i>dʒ<sup>c</sup></i>  |           |          | <i>r</i> |
| Palatales <sup>5)</sup> . . . | <i>t'</i>                | <i>t'<sup>c</sup></i> | <i>d<sup>c</sup></i>     | <i>ɲ</i>                           | <i>ʃ</i>                | <i>ʒ, j</i> <sup>6)</sup> | <i>t'ʃ</i> | <i>t'ʃ<sup>c</sup></i> | <i>d'ʒ<sup>c</sup></i> | <i>ɲʒ</i> |          |          |
| Gutturales . . . .            | <i>k</i>                 | <i>k<sup>c</sup></i>  | <i>g<sup>c</sup></i>     | <i>ŋg</i>                          | <i>ʁ</i>                | <i>ɣ</i>                  |            |                        |                        |           |          |          |
| Laryngales . . . .            | <i>ʔ</i> <sup>7)</sup>   |                       |                          |                                    |                         |                           |            |                        |                        |           |          |          |

## Voyelles:

*i, e, ä, o, u;*

*a* (a aigu, fra. *patte*);

*î* (grave, fra. *pâte*, abstraction faite de la quantité).

*ä*, un *o* très ouvert, intermédiaire entre *ä* et *o*, quelque chose comme angl. *law*).

*u*, angl. *but*.

*ö*, le *e* de all. *Gabe*.

*ʷ*, voyelle labiale subordonnée, de nature inconnue.

1) *m* denti-labial, comme dans all. *kampher*.

2) *ð*: angl. *that*.

3) Les dénominations varient beaucoup: supra-dentales, cérébrales, cacuminales, apico-alvéolaires.

4) N'existent que comme éléments d'affriquées.

5) Palatales, dorsales, molles; il ne s'agit pas simplement de dentales mouillées, mais les sons se produisent le dorsum s'appuyant contre les alvéoles et le prépalatum. *t'* est donc le son entendu dans *tri* annamite (de Hanoi) moderne, non le *t* mouillé du типъ russe; *t'ʃ* est l'affriquée soit de *church* angl., soit de *citta* ital.

6) *ʒ* veut dire le deuxième élément de l'affriquée soit de l'angl. *judge* (dorso-alvéolo-prépalatale) soit de l'ital. *Giovanni* (dorso-alvéolaire); *j* est la fricative sonore prépalatale de l'all. *ja* (quand le son initial n'y est pas vocalique: *ja*).

7) L'explosive laryngale, comme dans l'all. *Ecke*.

Dans les diphtongues  $\bar{a}i$  et  $\bar{a}i$ , le  $\bar{a}$  et le  $a$  sont longs, à l'opposition des  $\hat{a}$  et  $a$  brefs des diphtongues  $\hat{a}i$  et  $ai$ <sup>1)</sup>.

Le but de la liste publiée ici est strictement limité. Il va sans dire que mes reconstructions ne fournissent pas une clé efficace à toute transcription ancienne. Bien au contraire, elles ne nous aident souvent que d'une manière incomplète, et cela pour des raisons bien évidentes.

D'une part, il est assez certain que la langue reconstruite par moi n'était pas la seule en vogue en Chine au VI<sup>e</sup> siècle. Il a dû exister plusieurs dialectes, mais les matériaux disponibles aujourd'hui ne permettent guère d'en reconstruire qu'une; quant aux autres, on ne peut qu'en élucider des points isolés. Les transcriptions de mots étrangers ayant été inventées par des gens de provinces diverses, il est évident que la langue reconstruite par moi ne peut pas servir de clé à toute transcription faite même au VI<sup>e</sup> siècle.

La liste ci-dessous présentera presque exclusivement cette langue qu'on peut reconstruire complètement (la langue magasinée dans les ts'ie du *Ts'ie yun*). Quant aux différences dialectales anciennes qu'on peut entrevoir, je ne tiendrai compte que de trois phénomènes:

1) Il est certain qu'environ 600 apr. J.-C. les bilabiales se changeaient en dentilabiales sous certaines conditions, et que, au même temps, le vocalisme se vélarisait dans les mots en question. J'indiquerai ces cas par la forme secondaire mise en parenthèse:

$pj^w\bar{a}n$  ( $f^wan$ ).

2) On sait qu'au  $-t$  final de certains dialectes anciens correspondait, dans d'autres parlers, une consonne finale sonore, qui aboutissait peut-être, dans quelque région, à  $r$ , et qui transcrit

---

1) Dans la Phonologie, je crois avoir démontré que l'ancien chinois distinguait encore les finales  $\hat{a}m$ :  $\bar{a}m$ ,  $am$ :  $\bar{a}m$ ,  $\hat{a}n$ :  $\bar{a}n$ ,  $an$ :  $\bar{a}n$ ; cependant, n'ayant pour cette supposition que des preuves indirectes (analogiques), j'écris ici toujours  $\hat{a}m$ ,  $am$ ,  $\hat{a}n$ ,  $an$ , laissant de côté la question de la quantité.

souvent un *r* étranger. M. Pelliot l'interprète judicieusement comme un *ḍ* (la fricative de angl. *that*). J'écrirai donc ainsi :

*kāt* (-ḍ).

3) L'ancien chinois du *Ts'ie yun* distinguait entre des mots avec *d'ž'*-initial et des mots avec *ž'*-. Il y a raison de croire qu'il a existé quelque dialecte ancien qui avait *d'ž'*- dans tous les mots en question. Les mots de la seconde catégorie seront marqués ainsi :

*ž'än* (*d'ž'*-).

D'autre part, un très grand nombre des transcriptions qui nous intéressent ont été faites un ou plusieurs siècles avant ou après le *Ts'ie yun*. Il faut donc tenir compte aussi de l'évolution de la langue pendant ces siècles.

Enfin, et c'est là un fait qu'on ne peut pas trop souligner, les transcriptions bouddhiques chinoises ne sont pas faites sur des formes d'une seule langue. Certaines d'entre elles remontent à des originaux sanscrits, d'autres à des originaux palis, et un grand nombre montrent les traces évidentes d'être faites sur des formes prakrites fortement évoluées (avec perte de consonnes intervocaliques etc.). Pour débrouiller définitivement les problèmes des transcriptions il faudra les attaquer du côté chinois et du côté hindou simultanément.

On voit donc combien la langue du *Ts'ie yun* est insuffisante comme clé aux transcriptions anciennes. Et pourtant je crois qu'elle pourra être très utile aux philologues. Déjà les reconstructions de M. Pelliot, basées largement sur les travaux phonétiques des lettrés chinois de l'époque des *Song* (dès le XI<sup>e</sup> siècle) et tenant insuffisamment compte des sources plus anciennes et des dialectes modernes, ont rendu des services les plus signalés. Mes reconstructions présentent une langue d'un caractère considérablement plus ancien que celle donnée dans les tableaux phonétiques des *Song*, et elle fournira donc, toute considération due donnée aux réserves susdites, une meilleure clé



aux anciennes transcriptions que cette dernière, pour ne pas parler de tous les dialectes modernes, dont l'un conserve un trait ancien, l'autre un autre trait, mais qui sont tous des descendants très évolués de la langue ancienne.

La liste fournira ainsi, non pas le seul outil nécessaire, mais l'un des instruments dont on a besoin pour arriver à des résultats solides.

Haut-chin. Anc. chin.

|              |   |
|--------------|---|
| <i>a</i>     | • â 阿.  |
| <i>ai</i>    | • âi 愛.<br>âi 藹.  |
| <i>an</i>    | • âm 俺, 菴, 庵, 暗.<br>• ân 安, 按, 案.   |
| <i>ang</i>   | • âng 盎.  |
| <i>ao</i>    | • âu 奧.   |
| <i>cha</i>   | • <i>śa</i> 沙, 裳, 厦.<br>• <i>śat</i> (-ð) 殺, 煞.<br>• <i>śat</i> (-ð), <i>śai</i> , <i>śiai</i> 鍛<br>(鐔).  |
| <i>chai</i>  | • <i>śai</i> 崽.<br>• <i>śai</i> 灑.  |
| <i>chan</i>  | • <i>śam</i> 衫, 芟.<br>• <i>śan</i> 山, 刪.<br>• <i>sân</i> 珊.<br>• <i>śäm</i> 睽, 苦.<br>• <i>śäm</i> (d'š-) 瞻.<br>• <i>śän</i> 扇, 羶.<br>• <i>śän</i> (d'š-) 善, 膳, 鄣,<br>饒, 禪, 緝. |
| <i>chang</i> | • <i>śang</i> 傷, 商, 賞, 餉.   |

Haut-chin. Anc. chin.

|             |  |
|-------------|--|
|             | • <i>śiang</i> , <i>śiang</i> (d'š-) 償.  |
|             | • <i>śiang</i> (d'š-) 尙.   |
| <i>chao</i> | • <i>śau</i> 稍, 筲.   |
| <i>che</i>  | • <i>śi</i> 史, 駛, 使, 師.<br>• <i>śi</i> 尸, 始, 試.<br>• <i>śie</i> 施.<br>• <i>śi</i> (d'š-) 侍, 恃, 時,<br>市, 視, 嗜.<br>• <i>śie</i> (d'š-) 是, 氏.<br>• <i>śiai</i> 世, 勢.<br>• <i>śiai</i> (d'š-) 誓, 逝.<br>• <i>śiap</i> 濕 (溼).<br>• <i>śiap</i> (d'š-) 十, 什.<br>• <i>śiat</i> (-ð) 室.<br>• <i>śiäk</i> (d'š-) 石.<br>• <i>śiak</i> 式, 釋.<br>• <i>śiak</i> (d'š-) 寔.<br>• <i>d'š-i</i> 示.<br>• <i>d'śiat</i> (-ð) 實.<br>• <i>śi</i> , <i>śiat</i> (-ð) 失.<br>• 𠵽 voir hch. <i>hi</i> .<br>• <i>śien</i> 身, 晒. |

| Haut-chin. | Anc. chin.               | Haut-chin. | Anc. chin.                            |
|------------|--------------------------|------------|---------------------------------------|
| chen       | ʒiən (d'ʒ-) 慎.           | fa         | bʒʷät (vʷat) (-ð) 伐, 筏.               |
| cheng      | ʒiəŋ 勝.                  | fan        | bʒʷäm (vʷam) 梵.                       |
| cheou      | ʒiəu 守, 收, 首, 手.<br>獸.   |            | bʒʷän (vʷan) 飯, 傘,<br>繁.              |
|            | ʒiəu (d'ʒ-) 受.           | fei        | bʒʷäi (vʷai) 吠.                       |
| cho, chouo | ʒiak 爍, 鑠.               |            | pʒʷei (fʷei), pʒʷet (fʷet)<br>(-ð) 沸. |
|            | ʒiät (-ð) 說.             | fen        | pjuən (fuən) 分, 奮.                    |
| chö        | ʒia 奢, 舍, 賒, 赦.          |            | pʒuən (fʷuən) 芬.                      |
|            | ʒia (d'ʒ-) 社.            | feou       | bʒiəu (vəu) 浮.                        |
|            | ʒia (d'ʒ-), tʒia, tuo 闔. | fo         | bʷä, bʒʷak (vʷak) 縛,<br>噉縛.           |
|            | ʒiäp 攝.                  |            | bʒʷet (vʷet) (-ð) 佛.                  |
|            | ʒiät (-ð) 設.             | fou        | pʒiəu (fu) 甫.                         |
| chou       | ʒiəu 數.                  |            | pʒiəu (fʷu) 敷, 赴.                     |
|            | ʒiəu 戍, 輸.               |            | bʒiəu (vu) 扶, 附.                      |
|            | ʒiəu 恕.                  |            | pʒiəu (fəu) 富.                        |
|            | ʒiəu (d'ʒ-) 樹, 殊.        |            | pʒʷet (fuət) (-ð) 弗.                  |
|            | dʒiəuət (-ð) 秫, 術.       |            | pʒiuk (fuk) 腹.                        |
|            | ʒiuk 叔.                  |            | pʒiuk (fuk), pʒiəu (fʷu)<br>福.        |
|            | ʒiuk (d'ʒ-) 塾.           |            | bʒiuk (vuk) 伏.                        |
| choua      | ʒʷat (-ð) 刷.             | han        | ʒän 漢.                                |
| chouai     | ʒiəuət (-ð) 率.           |            | ʒäm 舍.                                |
| chouang    | ʒiəŋ 霜.                  |            | ʒän 汗, 捍, 韓.                          |
| chouei     | ʒʷi 水.                   | heng       | ʒəŋ 恒.                                |
|            | ʒiəü 稅.                  | heou       | ʒəu 吼.                                |
| chouen     | ʒiəuən 舜.                |            | ʒəu 侯, 睭.                             |
|            | dʒiəuən 順.               | hi         | ʒji 呬, 呬, 喜, 嘻, 熙.                    |
| cou        | ʒu 歐, 漚.                 |            | ʒjei 希, 唏.                            |
| eul        | ʒie 兒, 爾.                |            |                                       |
| fa         | pʒʷäp (fʷap) 法.          |            |                                       |
|            | pʒʷät (fʷat) (-ð) 發.     |            |                                       |

Haut-chin. Anc. chin.

|                 |                                 |
|-----------------|---------------------------------|
| <i>hi</i>       | <i>xiäi</i> 醯.                  |
|                 | <i>yiäi</i> 兮, 奚, 系, 稭.         |
|                 | <i>xjæp</i> 吸.                  |
|                 | 啞 voir hch. <i>tche</i> .       |
| <i>hie</i>      | <i>xjät</i> (-ð) 歇.             |
|                 | <i>yiät</i> (-ð) 頤.             |
| <i>hien</i>     | <i>yiän</i> 賢.                  |
| <i>hieou</i>    | <i>xjäu</i> 休, 休.               |
| <i>hing</i>     | <i>xjäng</i> 興.                 |
| <i>ho, houo</i> | <i>xâ</i> 訶.                    |
|                 | <i>yâ</i> 何, 賀.                 |
|                 | <i>xâ, yâ</i> 呵.                |
|                 | <i>xuâ</i> 火, 貨.                |
|                 | <i>yuâ</i> 和 (和).               |
|                 | <i>yâp</i> 合.                   |
|                 | <i>yâp, xâp, ngâp</i> 哈.        |
|                 | <i>yiap, kâp</i> 歆.             |
|                 | <i>xât</i> (-ð) 喝 (嗽).          |
|                 | <i>yât</i> (-ð) 曷, 褐.           |
|                 | <i>xuât</i> (-ð) 豁.             |
|                 | <i>yâk</i> 鶴.                   |
|                 | <i>xuok</i> 臍.                  |
|                 | <i>yuæt</i> (-ð) 紇.             |
| <i>hou</i>      | <i>xuo</i> 呼, 虎.                |
|                 | <i>yuô</i> 胡, 怙, 護.             |
|                 | <i>y<sup>w</sup>âk</i> 鑊.       |
|                 | <i>xuæt</i> (-ð) 忽.             |
| <i>houan</i>    | <i>yuân</i> 桓.                  |
|                 | <i>yuân, j<sup>w</sup>än</i> 洹. |
| <i>houei</i>    | <i>yuäi</i> 會.                  |

Haut-chin. Anc. chin.

|                               |                             |
|-------------------------------|-----------------------------|
| <i>houen</i>                  | <i>xuæn</i> 昏.              |
| <i>i</i>                      | <i>·i</i> 伊.                |
| <i>i</i>                      | <i>i</i> 夷, 已, 以.           |
|                               | <i>·ji</i> 懿.               |
| <i>wi</i>                     | 遺.                          |
| <i>ngji</i>                   | 儼.                          |
|                               | <i>·ji, ·iäi</i> 醫.         |
| <i>i, zäi</i> ( <i>d'z'</i> ) | 移.                          |
|                               | <i>·ie</i> 猗.               |
|                               | <i>·iäi</i> 瑩, 瑩, 翳, 黷, 噫.  |
| <i>üi</i>                     | 曳, 洩, 裔.                    |
|                               | <i>·jät</i> (-ð) 壹.         |
|                               | <i>jät</i> (-ð) 佚, 逸.       |
|                               | <i>ngjät</i> (-ð) 仡.        |
| <i>jang</i>                   | <i>ñziang</i> 攘, 壤, 壤.      |
| <i>je</i>                     | <i>ñziät</i> (-ð) 日.        |
| <i>jô</i>                     | <i>ñziak, ñzia</i> 若.       |
| <i>jö</i>                     | <i>ñzia</i> 惹.              |
| <i>jou</i>                    | <i>ñziü</i> 濡.              |
|                               | <i>ñzi<sup>w</sup>o</i> 如.  |
| <i>kan</i>                    | <i>kâm</i> 甘.               |
|                               | 乾 voir hch. <i>k'ien</i> .  |
| <i>k'an</i>                   | <i>k'am</i> 堪.              |
| <i>kang</i>                   | <i>kâng</i> 剛.              |
| <i>kao</i>                    | <i>kâu</i> 高.               |
| <i>keng</i>                   | <i>käng</i> 互.              |
|                               | <i>k'vng</i> 更.             |
| <i>keou</i>                   | 句, 拘 voir hch. <i>kiu</i> . |
| <i>ki</i>                     | <i>kji, g'ji</i> 忌.         |

Haut-chin. Anc. chin.

*i* *kjiē* 劍 (薊).  
*kjei* 幾, 既.  
*kiäi* 計, 雞 (鷄).  
*kiäi, k'äi* 稽.  
*kjiäi* 闕.  
*g'jəp, g'jəp* 笈.  
*kjiət* (-ð) 吉, 靺, 吃.  
*kjət* (-ð) 訖.  
*g'jjiət* (-ð) 姑.  
*si* *k'ji* 器, 棄.  
*g'ji* 其, 趺.  
*g'ji, t'si, zi* (d'z-) 耆.  
*k'jie* 企, 崎, 綺.  
*g'jie, t'sie* 祇 (祇).  
*k'jei* 氣.  
*k'äi, k'äüt* (-ð) 契.  
*k'jiät* (-ð) 詰.  
*k'jət* (-ð) 乞.  
*k'jäk* 隙.  
*稽* voir hch. *ki*.  
*ia* *k'ia* 加, 家, 袞.  
*kjiä* 迦.  
*g'jia* 伽.  
*ia* *k'jia* 佉, 佉.  
*iang* *kjiang* 薑, 薑.  
*iang* *g'jiang* 疆, 强.  
*iao* *kjiäu* 憍.  
*iao* *g'jiäu* 喬.  
*ie* *kjöp* 劫.  
*kjät* (-ð) 羯.

Haut-chin. Anc. chin.

*kie* *kjät, g'jät* (-ð) 揭.  
*g'jiät* (-ð) 竭, 偈.  
*k'ie* *k'jät* (-ð) 竭.  
*kien* *kjäm* 劍.  
*kjän* 建, 犍, 韃.  
*kjiän* 甄.  
*kiän* 堅.  
*g'jän* 健, 鍵.  
*g'jiän* 捷.  
*k'an* 諫.  
*k'ien* *k'jäm* 顛.  
*k'jiän* 騫.  
*g'jiän* 虔.  
*g'jiän, k'an* 乾.  
*kieou* *kjiäu* 究, 鳩.  
*k'ieou* *k'jiäu* 丘.  
*g'jiäu* 求, 毬, 仇.  
*kin* *kjiäm* 金.  
*kjiän* 緊.  
*k'in* *k'jiäm* 欽.  
*g'jän* 勤.  
*king* *kjäng* 競.  
*kjiäng* 矜.  
*k'ing* *g'jiäng* 殞.  
*kio* *kjiäk* 脚.  
*k'äk, k'wäk* 角.  
*k'io* *k'jiäk* 卻.  
*kiu* *kjiü* 俱, 枸, 矩.  
*kjiü, k'ü* 句, 拘.  
*kjiü, g'jiü* 瞿.



Haut-chin. Anc. chin.

- kin*      *g<sup>c</sup>jju* 具, 婁, 婁.  
           *g<sup>c</sup>jju<sup>w</sup>o* 巨.  
           *kjjuuk* 鞠.  
           *g<sup>c</sup>jjuuk* 翹.  
*k<sup>c</sup>iu*      *g<sup>c</sup>jju* 劬.  
           *g<sup>c</sup>jju<sup>w</sup>o* 渠.  
           *k<sup>c</sup>jju<sup>w</sup>o* 祛.  
           *k<sup>c</sup>juat* (-ð) 屈.  
           佉, 呿 voir hch. *k<sup>c</sup>ia*.  
*kiue*      *g<sup>c</sup>juat* (-ð) 掘, 崛.  
*k<sup>c</sup>iue*      *k<sup>c</sup>juät* (-ð) 闕.  
*kiun*      *kjuən* 君, 拮, 軍.  
           *g<sup>c</sup>juən* 郡.  
*k<sup>c</sup>iun*      *g<sup>c</sup>juən* 群.  
*ko, kouo* *kâ* 柯, 歌.  
           *kuâ* 果.  
           *kât* (-ð) 割, 葛, 噶.  
           *k<sup>w</sup>âk* 郭.  
*k<sup>c</sup>o, k<sup>c</sup>ouo* *k<sup>c</sup>â* 可, 珂, 軻.  
           *k<sup>c</sup>ât* (-ð) 渴.  
           *k<sup>c</sup>uât* (-ð) 闊.  
           *k<sup>c</sup>ipk* 客.  
*kong*      *kjiung* 弓, 宮, 恭.  
*kou*      *kuo* 古, 姑, 孤.  
*la*      *lâp* 臘.  
           *lât* (-ð) 刺, 喇, 揀.  
           粹.  
*lai*      *lâi* 賴.  
*lan*      *lâm* 嵐, 濫, 藍, 覽,  
           攢, 纜.

Haut-chin. Anc. chin.

- lan*      *lân* 爛, 蘭.  
*lang*      *lâng* 浪, 狼, 郎.  
*lei*      *lj<sup>w</sup>i, ljiuat* (-ð) 類.  
*leng*      *lâng* 楞 (稜), 駿.  
*leou*      *l<sup>u</sup>* 樓, 嘍.  
           *l<sup>u</sup>, ljiu* 婁.  
*li*      *lji* 利, 唎, 梨, 履,  
           禱, 里, 哩, 理, 釐.  
           *ljie* 璃, 離, 荔.  
           *liäi* 戾, 禮, 犁, 黎,  
           隸, 麗.  
           *ljia<sup>p</sup>* 立.  
           *ljia<sup>t</sup>* (-ð) 栗, 唳.  
           *ljia<sup>k</sup>* 力.  
*liang*      *ljia<sup>ng</sup>* 良, 梁.  
*lie*      *ljia<sup>p</sup>* 獵.  
           *ljiaät* (-ð) 烈.  
*lien*      *ljia<sup>n</sup>* 連.  
           *liän* 練, 蓮.  
*lieou*      *ljia<sup>u</sup>* 流, 留, 溜, 留.  
*lin*      *ljiam* 林.  
           *ljia<sup>n</sup>* 慄, 鄰 (隣), 藺.  
*ling*      *ljia<sup>ng</sup>* 陵, 餽.  
*lio*      *ljia<sup>k</sup>* 略.  
*liu*      *ljia<sup>u</sup>* 屢, 縷, 屢, 婁.  
           *ljia<sup>w</sup>o* 呂.  
           *ljiauat* (-ð) 律.  
*lo, louo* *là* 羅, 囉, 擺, 櫟,  
           邏, 珂.  
           *luâ* 螺.

| Haut-chin.   | Anc. chin.  |
|--------------|---|
| lo, louo     | lâk 洛, 絡, 落.<br>lâk 勒.  |
| long         | lj <sup>u</sup> wong 龍.   |
| lou          | luo 路, 咯, 露, 魯.<br>luo 嚕, 盧, 噓.<br>luot (-ð) 掾.<br>lu(o)k 祿.  |
| louen (liun) | lj <sup>u</sup> uən 倫.<br>lj <sup>u</sup> uən, luən 論.  |
| ma           | m <sup>i</sup> a 馬, 麻.  |
| man          | muân 曼, 漫, 蔓.   |
| mang         | mâng 莽, 忙.  |
| mao          | mâu 毛.<br>茂, 貿 voir hch. meou.  |
| mei          | mji 寐.<br>mj <sup>ui</sup> 眉.<br>muâi 味, 梅.   |
| men          | muən 門, 捫.<br>muən, muân 懣.   |
| meou         | m <sup>u</sup> 某, 牟, 茂, 貿.<br>牡.  |
| mi           | mjiē 弭, 彌.<br>miäi 米, 謎, 迷, 麤.  |
| miao         | mjiät (-ð) 密, 蜜.<br>m <sup>i</sup> au, m <sup>i</sup> âk 貌.<br>mj <sup>i</sup> äu, m <sup>i</sup> âk 藐. |
| mie          | mjiä 乜.<br>miät (-ð) 蔑.   |
| min          | mjiən 民, 泯.   |
| mo, mouo     | muâ 摩, 磨, 魔, 麼.   |

| Haut-chin. | Anc. chin.   |
|------------|--|
| mo, mouo   | muât (-ð) 末, 秣, 昧,<br>𣎵.<br>m <sup>u</sup> âk 莫.<br>muät (-ð) 沒, 歿.<br>mâk 墨, 默.<br>m <sup>i</sup> vk 貊. |
| mong       | mu(o)ng 夢.<br>mu(o)ng, mæng 瞢.   |
| mou        | muo 姥, 慕, 暮, 模,<br>謨.<br>m <sup>u</sup> 母, 牡.<br>mu(o)k 木.<br>m <sup>i</sup> uk 牧, 目, 穆.                 |
| na         | nâ 那, 袞.<br>n <sup>i</sup> a 拏.<br>nâp 納.<br>nât (-ð) 捺.   |
| nai        | nâi 乃, 耐.<br>nâi 柰.  |
| nan        | nâm 男, 南, 謫.<br>nân 難.<br>n <sup>i</sup> am 喃 (𠵽).   |
| nan        | nâng 曩, 囊.   |
| nao        | nâu 獠.   |
| neou       | n <sup>u</sup> 耨, 蚩.   |
| nga        | voir a.  |
| ngai       | ai.  |
| ngan       | an.  |
| ngao       | ao.  |
| ngeou      | eu.  |

Haut-chin. Anc. chin.

|            |   |
|------------|---|
| <i>ngo</i> | voir <i>o</i> .   |
| <i>ni</i>  | <i>ni</i> 你.<br><i>nji</i> 膩.<br><i>nji</i> , <i>niäi</i> 尼, 拏.<br><i>niäi</i> 泥, 泥, 禰.<br><i>njiät</i> (-ð) 呢.<br><i>njiäk</i> 匿.<br><i>ngjäk</i> 逆.<br><i>niang</i> <i>njiang</i> 娘.<br><i>niäiang</i> 孃.<br><i>ngjiang</i> 仰.<br><i>nie</i> <i>niät</i> (-ð) 涅.<br><i>njiät</i> (-ð) 昵.<br><i>nieou</i> <i>njiäou</i> 紐.<br><i>ning</i> <i>niäng</i> 寧.<br><i>no</i> , <i>nouo</i> <i>nâ</i> 娜.<br><i>nâk</i> 諾.<br><i>nou</i> <i>nuo</i> 奴, 怒, 筮.<br><i>o</i> · <i>â</i> 阿, 婀, 痾, 哀.<br><i>ngâ</i> 我, 俄, 哦, 誡.<br>· <i>âp</i> 廬.<br>· <i>ât</i> (-ð) 頰, 遏, 闕.<br><i>ngât</i> (-ð) 曄.<br>· <i>âk</i> 惡, 聖.<br><i>ngâk</i> 鄂.<br><i>pa</i> <i>p<sup>i</sup>a</i> 巴, 把.<br><i>p<sup>w</sup>at</i> (-ð) 八.<br><i>b<sup>w</sup>at</i> (-ð) 拔.<br>呶 voir hch. <i>p<sup>c</sup>a</i> .<br><i>p<sup>c</sup>a</i> <i>p<sup>w</sup>at</i> (-ð) 叭. |

Haut-chin. Anc. chin.

|                        |   |
|------------------------|---|
| <i>pai</i>             | <i>b<sup>w</sup>ai</i> 痛.<br><i>b<sup>w</sup>ai</i> , <i>b<sup>c</sup>iäi</i> , <i>b<sup>c</sup>j<sup>w</sup>i</i> 億.   |
| <i>pan</i>             | <i>puân</i> 半, 般.<br><i>p<sup>w</sup>an</i> 班.<br>嬰 voir hch. <i>p<sup>c</sup>o</i> .   |
| <i>p<sup>c</sup>an</i> | <i>b<sup>c</sup>uân</i> 杵, 畔, 槃, 盤.   |
| <i>pang</i>            | <i>pâng</i> 謗.  |
| <i>pao</i>             | <i>pâu</i> 報, 褒, 寶.<br><i>b<sup>c</sup>au</i> 暴.  |
| <i>p<sup>c</sup>ao</i> | <i>b<sup>c</sup>au</i> 袍.   |
| <i>pei</i>             | <i>pâi</i> 貝.<br><i>pæk</i> 北.<br>臂, 卑 voir hch. <i>pi</i> .  |
| <i>pen</i>             | <i>puæn</i> 奔, 本.   |
| <i>p<sup>c</sup>en</i> | <i>b<sup>c</sup>uæn</i> 盆.  |
| <i>pi</i>              | <i>pji</i> 比.<br><i>b<sup>c</sup>ji</i> 鼻.<br><i>pjië</i> 卑, 臂, 蟬.<br><i>pjië</i> , <i>b<sup>c</sup>iäi</i> 鞞.<br><i>b<sup>c</sup>jië</i> 避.<br><i>pj<sup>w</sup>ië</i> 俾.<br><i>piäi</i> 算.<br><i>piäi</i> , <i>piät</i> (-ð) 閉.<br><i>b<sup>c</sup>iäi</i> 薜.<br><i>b<sup>c</sup>jäi</i> 弊.<br><i>pjiät</i> (-ð) 必, 畢.<br><i>b<sup>c</sup>jjiät</i> (-ð) 苾, 必, 秘.<br>脾 voir hch. <i>p<sup>c</sup>i</i> .<br><i>p<sup>c</sup>i</i> <i>b<sup>c</sup>ji</i> 毗 (毘).<br><i>b<sup>c</sup>jië</i> 脾. |

| haut-chin.                         | Anc. chin.   |
|------------------------------------|--|
| <sup>c</sup> i                     | p <sup>c</sup> iäi 嫺, 睥.                                     |
| ie                                 | pj <sup>j</sup> ät, b <sup>c</sup> j <sup>j</sup> ät (-ð) 別. |
| ien                                | b <sup>c</sup> j <sup>j</sup> än 便, 辨.                       |
|                                    | b <sup>c</sup> iän 瓢, 蹁.                                     |
| in                                 | pj <sup>j</sup> en 實, 償, 擯.                                  |
| <sup>c</sup> in                    | b <sup>c</sup> j <sup>j</sup> en 頻.                          |
| ing                                | pj <sup>j</sup> eng 冰.                                       |
| <sup>c</sup> ing                   | b <sup>c</sup> iäng 泚, 瓶, 萍.                                 |
| o, pouo                            | puâ 波, 跛, 簸, 播.  |
|                                    | b <sup>c</sup> uâ 幡.   |
|                                    | puât (-ð) 鉢, 撥.  |
|                                    | b <sup>c</sup> uât (-ð) 較, 鉞, 颯.                             |
|                                    | 跋.   |
|                                    | pâk 博 (博).   |
|                                    | b <sup>c</sup> âk 薄.   |
|                                    | b <sup>c</sup> uât (-ð) 孛, 勃.                                |
|                                    | b <sup>c</sup> æk 匍, 匍.                                      |
| <sup>c</sup> o, p <sup>c</sup> ouo | p <sup>c</sup> uâ 坡, 玻, 破, 頗.                                |
|                                    | b <sup>c</sup> uâ 婆 (漚, 嬰) 陂.                                |
|                                    | p <sup>c</sup> uât, b <sup>c</sup> uât (-ð) 癸.               |
|                                    | p <sup>c</sup> ivk, b <sup>c</sup> âk 魄.                     |
|                                    | 荀 voir hch. po.  |
| ou                                 | puo 布, 哺, 補, 逋.  |
|                                    | puo, b <sup>c</sup> uo 舖.                                    |
|                                    | b <sup>c</sup> uo 捕, 步, 部.                                   |
|                                    | puât, pj <sup>j</sup> uât (-ð) 丕.                            |
|                                    | pu(o)k 卜.  |
| <sup>c</sup> ou                    | p <sup>c</sup> uo 普.   |
|                                    | b <sup>c</sup> uo 蒲, 菩.                                      |
|                                    | b <sup>c</sup> uok 僕.  |

| Haut-chin. | Anc. chin.                     |
|------------|--------------------------------|
| sa         | sâp 颯 (風立).                    |
|            | sât (-ð) 薩.                    |
| san        | sâm 三.                         |
|            | sân 散, 刪, 傘.                   |
| sang       | sâng 桑.                        |
| seng       | sæng 僧.                        |
| seou       | səu 藪.                         |
|            | səu, s <sup>j</sup> əu 搜.      |
| si         | s <sup>j</sup> ə 徙.            |
|            | siäi 犀, 細, 西, 嘶.               |
|            | s <sup>j</sup> ət (-ð) 悉.      |
|            | s <sup>j</sup> ək 息.           |
|            | s <sup>j</sup> äk 昔.           |
|            | z <sup>j</sup> əp 習.           |
| siang      | s <sup>j</sup> ang 襄.          |
| sie        | s <sup>j</sup> a 些, 寫.         |
| sien       | siän 先.                        |
|            | s <sup>j</sup> än 仙.           |
|            | z <sup>j</sup> än 羨.           |
| sieou      | s <sup>j</sup> əu 修, 脩.        |
| sin        | s <sup>j</sup> en 信, 辛.        |
| siu        | s <sup>j</sup> u 須.            |
| siuan      | s <sup>j</sup> uän 亘.          |
| siun       | z <sup>j</sup> uən 旬.          |
| so, souo   | sâ 娑.                          |
|            | suâ 莎, 鎖.                      |
|            | sâk, suo, s <sup>j</sup> ək 索. |
| sö         | s <sup>j</sup> əp 澁.           |
|            | s <sup>j</sup> vt (-ð) 虱, 瑟.   |
|            | sək 塞.                         |



Haut-chin. Anc. chin.

sö sɿək 色.

sou suo 素, 蘇.

suət (-ð) 宰.

souan suân 酸.

souen suən 孫.

sseu si 思, 私.

sie 斯, 賜.

ta d'â, d'âi 大.

t'a 打.

tâp 答, 荅.

d'âp 沓.

tât (-ð) 坦, 怛.

d'ât, t'ât (-ð) 達.

t'a t'â 他.

t'âp 塔.

t'ât (-ð) 闔.

tan tām 耽 (耽).

tām, zjām (d'z-) 擔.

tân 丹, 旦, 單.

d'ân 但, 憚.

t'an d'âm 談, 譚, 曇.

d'ân 彈, 潭, 檀, 壇.

t'ang t'ang 儻.

tcha t'a 咤.

tch'a t'ci 侏, 吒, 訛.

d'ci 茶.

t'ci 叉.

t'ci, t'ci, t'ci 差.

d'ci 查.

t'ciat (-ð) 刹, 察.

Haut-chin. Anc. chin.

tchan t'sjäm 占, 詹, 蔭, 瞻.

譚.

t'sjäm 戰, 旃, 梅.

tch'an t'ciam 撓, 懺.

t'ci 孱.

t'sjäm 聞.

s'an 產.

禪 voir hch. chan.

tchang d'ciang 丈, 仗, 杖.

t'siang 掌.

tch'ang zjang (d'z-) 常.

tchao t'sjäu 招.

tche ti 秣.

ti 砥, 致, 楫.

t'ie 知.

d'ci 稚, 雉, 綴.

t'i, t'iet, tiät, d'ciät (-ð)

啞.

t'si 志, 至, 旨, 指.

脂.

t'sie 只, 支, 砥, 紙.

t'sie, kje 枳.

t'sjüi 制.

t'iet (-ð) 窒.

d'ci 秩.

t'siet, t'i, t'si 質.

t'iek, tek 陟.

d'ci 擲.

t'siek 職.

祇 voir 祇 hch. k'.

|                           | Haut-chin.   | Anc. chin.   |
|---------------------------|--|--|
| ch <sup>e</sup>           | t <sup>ci</sup> i 答, 恥, 締.<br>d <sup>ci</sup> i 遲, 持.<br>d <sup>ci</sup> ē 池.<br>d <sup>ci</sup> i, t <sup>si</sup> ē, tiäi 坻.<br>t <sup>si</sup> i 鴟.<br>t <sup>si</sup> ē 哆.<br>t <sup>si</sup> äak 赤.<br>t <sup>si</sup> äak 尺.<br>翅 voir hch. k <sup>ci</sup> .<br>吃 voir hch. ki. | tchö<br>t <sup>i</sup> vk 磔;<br>斫 voir hch. tcho.<br>tchö<br>t <sup>si</sup> äa 車.<br>t <sup>si</sup> iät (-d), t <sup>si</sup> iäi 掣.<br>tchou<br>t <sup>si</sup> u 珠.<br>t <sup>h</sup> wo, d <sup>ci</sup> wo 著.<br>t <sup>h</sup> uk, tuok 竺.<br>tch <sup>ou</sup><br>d <sup>ci</sup> u 廚.<br>t <sup>si</sup> u 穠.<br>t <sup>si</sup> u, t <sup>si</sup> u 芻.<br>t <sup>si</sup> uk 閔.<br>tch <sup>ou</sup> ai<br>t <sup>si</sup> wäi 嘔.<br>t <sup>ci</sup> äi 攄.<br>tch <sup>ou</sup> ang t <sup>si</sup> ang 創.<br>tch <sup>ou</sup> ei d <sup>ci</sup> wi 椎, 槌.<br>tchouen t <sup>si</sup> uan 準, 諄.<br>tch <sup>ou</sup> en äuan (d <sup>ci</sup> ä-), t <sup>si</sup> uan 純.<br>teng täng 登, 燈, 陞 (鄧).<br>d <sup>ci</sup> äng 蹬.<br>t <sup>ci</sup> eng d <sup>ci</sup> äng 騰.<br>teou t <sup>ci</sup> u 兜, 斗, 鬪.<br>d <sup>ci</sup> u 豆.<br>t <sup>ci</sup> eu t <sup>ci</sup> u 偷, 偷, 鉅.<br>d <sup>ci</sup> u 投, 頭.<br>ti d <sup>ci</sup> i 地.<br>tiäi 低, 底, 眊, 帝,<br>諦.<br>tiäi, d <sup>ci</sup> i 邸.<br>d <sup>ci</sup> iäi 弟, 第, 第.<br>tiäk 的. |
| chen                      | t <sup>ci</sup> än 鎮.<br>t <sup>si</sup> än 眞.<br>t <sup>si</sup> än 振, 震.   |  |
| ch <sup>en</sup>          | d <sup>ci</sup> än 陳.<br>t <sup>si</sup> än 櫛, 嚶.<br>ään (d <sup>ci</sup> ä-) 辰.   |  |
| cheng                     | t <sup>ci</sup> äng 徵.   |  |
| ch <sup>eng</sup>         | d <sup>ci</sup> äng 澄.   |  |
| cheou                     | t <sup>si</sup> äu 縐.<br>t <sup>si</sup> äu 周.   |  |
| ch <sup>eu</sup>          | d <sup>ci</sup> äu 稠.<br>äüu (d <sup>ci</sup> ä-) 雛.   |  |
| cho, tchouo               | t <sup>si</sup> äak 勺, 灼, 酌.<br>斫.<br>t <sup>i</sup> äk, t <sup>i</sup> wäk 卓.   |  |
| tchö, tch <sup>ou</sup> o | t <sup>si</sup> äak 綽.   |  |
| chö                       | t <sup>si</sup> äa 者, 赭, 柘,<br>蔗, 遮.<br>t <sup>i</sup> at (-d) 咻.<br>t <sup>si</sup> iät (-d) 折.   |  |

Haut-chin. Anc. chin.

|                   |  |
|-------------------|--|
| <i>t'i</i>        | <i>t'äi</i> 梯, 替, 體.<br><i>d'äi</i> 題.<br><i>d'äi, tiäi</i> 提.   |
| <i>t'iao</i>      | <i>d'iäu</i> 調.  |
| <i>tie</i>        | <i>t'ä</i> 爹.<br><i>d'äp</i> 疊.<br><i>d'äüt (-d)</i> 迭.  |
| <i>t'ie</i>       | <i>t'äp</i> 帖.   |
| <i>tien</i>       | <i>tiäm</i> 點.<br><i>tiän</i> 顛.   |
| <i>t'ien</i>      | <i>d'iän</i> 田, 填, 闡.  |
| <i>ting</i>       | <i>tiäng</i> 丁.  |
| <i>to, touo</i>   | <i>tâ</i> 多, 哆, 顚.<br><i>tuâ</i> 埕.<br><i>d'uâ</i> 惰, 墮.<br><i>d'âk</i> 鐸.   |
| <i>t'o, t'ouo</i> | <i>t'â d'â</i> 拖, 舵 (施).<br><i>d'â</i> 陀 (陟), 馱.<br><i>t'uât, d'uât (-d)</i> 脫.<br><i>t'âk</i> 託.  |
| <i>tö</i>         | <i>täk</i> 得, 德.   |
| <i>t'ö</i>        | <i>d'äk</i> 特.   |
| <i>t'ong</i>      | <i>d'u(o)ng</i> 童.   |
| <i>ton</i>        | <i>tu</i> 堵, 都, 覩, 妬<br>(妬), 蠹.<br><i>d'uo</i> 杜.<br><i>d'uo, d'âk</i> 度.<br><i>tuət (-d)</i> 咄.<br><i>d'uət (-d)</i> 突.<br><i>tuok</i> 篤. |

Haut-chin.

Anc. chin.

|                     |   |
|---------------------|---|
| <i>ton</i>          | <i>d'uok</i> 毒.<br><i>d'u(o)k</i> 獨.                                      |
| <i>t'ou</i>         | <i>t'uo</i> 土, 兔.<br><i>d'uo</i> 圖, 荼, 途.                                 |
| <i>touen</i>        | <i>tuən</i> 敦.  |
| <i>t'ouen</i>       | <i>d'uən</i> 屯.   |
| <i>tsa</i>          | <i>dz'âp</i> 雜.   |
| <i>tsai</i>         | 惙 voir hch. <i>chai</i> .   |
| <i>ts'ai</i>        | <i>ts'äi</i> 蔡.   |
| <i>tsan</i>         | <i>tsân</i> 贊, 讚.   |
| <i>ts'an</i>        | <i>dz'am</i> 蠶.   |
| <i>ts'ang</i>       | <i>dz'àng, tsâng</i> 藏.   |
| <i>ts'eng</i>       | <i>ts'ang</i> 贈.  |
| <i>tseou</i>        | <i>ts'ou</i> 菰.   |
| <i>tseu</i>         | <i>tsi</i> 姿, 資.<br><i>dz'i</i> 字.  |
| <i>tsie</i>         | <i>ts'ä</i> 冱.<br><i>ts'ä, tsâ</i> 嗟.                                     |
| <i>tso, tsouo</i>   | <i>tsâ</i> 左.   |
| <i>ts'o, ts'ouo</i> | <i>ts'â</i> 瑳, 綫, 嗟.<br><i>dz'â</i> 醅.<br><i>dz'uâ</i> 瘞.                 |
| <i>tsö</i>          | <i>d'ivk</i> 擇.   |
| <i>ts'ö</i>         | <i>ts'ivk</i> 策.  |
| <i>ts'ouen</i>      | <i>ts'uən</i> 村.  |
| <i>wang</i>         | <i>mj'w'ang (m'w'ang)</i> 望.  |
| <i>wei</i>          | <i>j'w'ei</i> 韋, 偉, 違,<br>瑋, 圍.<br><i>wi</i> 唯, 惟, 維.<br><i>j'w'äi</i> 衛. |

| Haut-chin. Anc. chin.  |                              | Haut-chin. Anc. chin.                                     |
|--|------------------------------|---|
| <i>wei</i> <i>mj<sup>w</sup>ei</i> ( <i>m<sup>w</sup>ei</i> ) 尾, 未, 微. |                              | <i>yen</i> <i>ngj<sup>h</sup>än</i> 彦.                    |
| <i>wên</i> <i>•uən</i> 溫.  |                              | <i>yeou</i> <i>ɣu</i> 由.                                  |
| <i>wo</i> <i>mjuən</i> ( <i>muən</i> ) 文.                              |                              | <i>j<sup>h</sup>u</i> 郵.                                  |
| <i>wou</i> <i>•uät</i> (-ð) 幹.   | <i>yin</i> <i>•ɣən</i> 印, 因. | <i>•j<sup>h</sup>u</i> 優.                                 |
| <i>•uo</i> 烏, 鳴, 塢, 鄔, 汙 (汚).  | <i>•j<sup>h</sup>ən</i> 殷.   | <i>ɣəm</i> 淫.   |
| <i>•uət</i> (-ð) 嗚.  | <i>ying</i> <i>ɣəng</i> 蠅.   | <i>•j<sup>h</sup>əng</i> 應.                               |
| <i>•uok</i> 沃.   | <i>yo</i> <i>ɣak</i> 藥.      | <i>y<sup>u</sup></i> <i>ɣu</i> 喻, 愉, 揄, 瑜, 諭, 踰, 逾, 庾, 裕. |
| <i>mju</i> ( <i>mu</i> ) 無, 毋.   |                              | <i>j<sup>h</sup>u</i> 于, 孟.                               |
| <i>mjuət</i> ( <i>muət</i> ) (-ð) 勿, 物.                                |                              | <i>ɣ<sup>w</sup>o</i> 余, 與, 預.                            |
| <i>•ia</i> 亞, 啞.   |                              | <i>ngj<sup>h</sup>o</i> 御.                                |
| <i>ng<sup>ia</sup></i> 牙.  |                              | <i>•juət</i> (-ð) 爵, 鬱.                                   |
| <i>•j<sup>h</sup>ang</i> 央.  |                              | <i>ɣuk</i> 育.   |
| <i>•j<sup>h</sup>ang, •äng</i> 鶯.                                      |                              | <i>•j<sup>h</sup>uk</i> 郁.                                |
| <i>ɣa</i> 也, 冶, 夜, 耶, 野.   |                              | <i>yuan</i> 洹 voir hch. <i>houan</i> .                    |
| <i>ɣa, ɣa</i> 邪.   |                              | <i>yue</i> <i>ɣ<sup>w</sup>üt</i> (-ð) 閱.                 |
| <i>ɣäp, śäp</i> 葉.   |                              | <i>j<sup>w</sup>üt</i> (-ð) 曰, 越.                         |
| <i>ɣäm</i> 𪔐, 𪔐, 閤.  |                              | <i>ngj<sup>w</sup>üt</i> (-ð) 月.                          |
| <i>ɣäm, śäm</i> ( <i>d'ä-</i> ) 𪔐.                                     |                              |   |
| <i>ngjäm</i> 嚴.  |                              |   |
| <i>ɣän</i> 延, 演, 衍.  |                              |   |
| <i>j<sup>h</sup>än</i> 焉.  |                              |   |



## BULLETIN CRITIQUE.



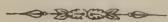
*The Oxford History of India from the Earliest Times  
to the end of 1911 by Vincent A. SMITH...* Oxford,  
at the Clarendon Press, 1919, in-8, pp. xxiv—816.

Mr. SMITH a apporté dans ce volume compact sa vaste expérience de l'histoire de l'Inde et il nous donne un excellent manuel qui rendra de grands services aux travailleurs; à son texte soigneusement arrangé, il a ajouté des portraits, des reproductions de monnaies, etc. qui en forment le commentaire, en même temps que des tables chronologiques en facilitent la lecture. Il était difficile de faire tenir en un volume l'histoire si complexe de la péninsule hindoustane depuis l'origine de l'homme jusqu'à nos jours, car si l'ouvrage s'arrête à 1911, un appendice donne une table chronologique des événements qui se sont déroulés depuis 1912 jusqu'à octobre 1918. On peut dire que Mr. Smith a pleinement réussi.

H. C.

---

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu de l'École française d'Extrême-Orient, le *Bulletin*, Tome XVIII, No. 10: *Notes et Mélanges*: H. PARMENTIER, *Le Tombeau de Nghi-vé*; G. COEDÈS, *A propos des anciens noms de Luang Prabang*; L. FINOT, *Deux nouvelles inscriptions indochinoises*; *Bibliographie, Chronique, Nécrologie, Documents administratifs*. — Tome XIX, No. 1: *L'Art d'Indravarman*, par Henri PARMENTIER.

Nous avons reçu des Douanes Maritimes chinoises les *Returns of Trade and Trade Reports 1918*. -- Part I. — *Report on the Foreign Trade of China, and Abstract of Statistics*. Le total du revenu pour 1918 s'élevait à H.tls. 36.345.045; Chang Haï est représenté par H.tls. 10.903.047,488; Dairen, 3.562.196,778; T'ien Tsin, 4.028.933,735; Kiao Tcheou, 1.412.905,771; Han K'ou, 3.267.829,694; Canton, 2.280.940,809. Le H.tael valait 7 fr. 11 et Mex. \$ 1,61. La population étrangère en Chine s'élevait en 1918, à 244,527, dont Japonais, 159.950; Russes, 59.719; Anglais, 7.953; Américains, 5.766; Allemands, 2.651; Français, 2.580; Portugais, 2417; Italiens, 535; Suédois, 530; Danois, 475; Hollandais, 377, etc.; il y avait 6930 maisons de commerce dont 4.483 japonaises et 1.154 russes.

Part III. — *Analysis of Foreign Trade*. — Vol. I. — *Imports*. En 1918, les importations s'élevaient à H.tls. 554.893.082.

Le Rév. P. A. GASPERMENT S.J., vient de faire paraître à l'Im-

primerie Catholique de Hien Hien (1919) *Etudes de Chinois — Langue Mandarine* — I. *Grammaire*, pet. in-8, pp. 208—IX. — II. *Mélanges*, pp. 127. — III. *Dialogues*, pp. 232. — Elles comprendront également: IV. *Récits*. — De la même Mission, nous avons reçu: *Essai de Syntaxe du chinois parlé*, par le P.P. BORNET, S. J., pp. 106—XXI.

Nous avons reçu le tirage à part de l'article intéressant publié par notre collaborateur M. Berthold LAUFER dans le *Journal Asiatique* de Mai-Juin 1918 sur le *Malabathron* et sa transplantation de la Péninsule malaise au Tong King.

La Clarendon Press d'Oxford vient de publier *The Oxford History of India From the Earliest Times to the end of 1911* by Vincent A. SMITH, C.I.E. Voir page 122.

Un tirage à part a été fait du travail de M. Herbert MUELLER (1919) paru dans le Vol. XXII, Fasc. I, des *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen: Numismatische Miscellen* 1. Über „Jade-Münzen“ — 2. Zur Geschichte des „Käsch“.

Nous avons reçu le premier fascicule de la *Collection Paul MALLON décrite par Gaston MIGEON*... A Paris, 58, Boulevard Flandrin, pet. in-fol., 13 pl.

Notre collaborateur, M. Léopold de SAUSSURE, sous le titre de *L'Horométrie et le Système cosmologique des Chinois* a donné une Introduction à l'ouvrage *Relations de l'Horlogerie suisse avec la Chine — La Montre „chinoise“* par Alfred CHAPUIS. Neuchâtel, Attinger frères, 1919, in-4, dont on a fait un tirage à part, pp. 18, gravures.

Le No. 3 de la *New China Review* paru en Juillet 1919, renferme: *Portrait — The Rev. Timothy Richard, D.D.* (Frontispiece). — *An Ancient Monument* [Part of a Stone Gate, 石門, of the

Han Dynasty at Pao Ying, 寶應, on the Grand Canal, north of the Yang Tze River], by Rev. Benjamin L. ANCELL. — *La Domination chinoise en Annam*, by Ch. B. MAYBON. — *Working the Oracle* (with Plate), by Lionel C. HOPKINS. — *A Study in Early Chinese Religion*, by Arthur MORLEY. — *Le Grand Pèlerinage Bouddhique de Lang-chan*, by R. P. Henri DORÉ, S. J. — *Chinese Life on the Tibetan Foothills*, by Rev. J. HUTSON. — *Notes and Queries*.

La troisième partie comprenant les pages 469—700 du grand travail que M. Bernhard KARLGREN consacre à l'*Etude sur la Phonologie chinoise* vient de paraître dans les *Archives d'Études Orientales* publiées par J.-A. LUNDELL.

---





# LA COMPAGNIE PRUSSIENNE D'EMBDEN AU XVIII<sup>E</sup> SIÈCLE

PAR

**HENRI CORDIER.**

---

La Prusse avec le Grand Electeur FRÉDÉRIC-GUILLAUME fit un premier effort pour établir son commerce en Asie en appelant le célèbre voyageur TAVERNIER pour créer une Compagnie des Indes orientales, projet qui n'aboutit d'ailleurs pas (1684). Grâce au concours d'un ancien employé de la Compagnie des Indes en France, DE LA TOUCHE, FRÉDÉRIC II fut plus heureux.

Embden, capitale de l'Oostfrise, dont les Prussiens remplacèrent la garnison hollandaise, après la mort en 1744, du treizième comte d'Oostfrise, KARL EDZARD, fut choisi comme port d'attache de la *Compagnie Asiatique Prussienne* dont les directeurs devaient résider dans cette ville. En 1750, le roi de Prusse accordait un octroi à Henry Thomas STUART et à ses associés pour établir la Compagnie qui obtenait pour dix années, — l'année suivante il fut étendu à 20 années, — le privilège exclusif du Commerce aux Indes Orientales. La pièce suivante donne le détail des conditions de l'octroi accordé à la Compagnie:

— INFORMATION // étendue // de la Compagnie octroyée // par // Sa Majesté prussienne, // établie à Embden, // sous le nom de Compagnie // asiatique; // Embden le I. juillet 1751. in-4, pp. 14. 1)

Sa Majesté Prussienne, accorda déjà l'année 1750. un Octroy, aux sieurs Henri Thomas Stuart & Consorts, pour établir à Embden dans L'ost-Frise une Compagnie Asiatique, & en même tems, Passeports, Pavillon & franchise de la douane, pour 10. années consécutives, des effets, à l'entrée & à la Sortie, pour envoyer annuellement deux navires à la Chine.

Le sùdit Stuart, a déjà fait savoir dans ses avis, concernant la Compagnie Royale Asiatique, qu'il se tiendrait le 24. Mai de cette année 1751. à Embden, une assemblée générale: & en consequence tous les interressez y ont comparu, tant étrangers que du Pays, y ont entamé leurs délibérations, & les ont continuées jusques à l'arrivée de S. M. à Embden.

Et pour donner à cette Compagnie un fondement inébranlable en depit de toutes sortes d'envieux, qui se sont imaginé d'avoir seuls la liberté à l'exclusion de tous autres, de négocier sur Mer ainsi qu'il a été publié dans des Feuilles publiques, il vient d'être ajouté au sùdit Octroi, tout ce qui lui manquoit encore, & en général tout ce qui peut assurer les interressez en toute manière; S. M. ayant au trez humble rapport de leur assemblée, accordé sous sa propre main; 23. Articles, & comblé la Compagnie de Graces & de nouveaux privilèges, dont non seulement ses propres sujets, mais aussi les interressez étrangers pourront profiter.

Les Franchises & les permissions que S. M. a accordées à la Compagnie de l'Asie à Embden, sont les suivantes.

I.) L'Octroi de 10. années, accordé au Sieur Henri Thomas Stuart & Consorts, a été étendu en faveur des interressez jusques à 20. années consécutives, à commencer du jour du départ de leurs premiers navires

1) British Museum, 906. K. 13/3.

II.) La Compagnie pourra équiper selon son état, annuellement, tant de navires, qu'elle le trouvera bon pour son bien & à avantage commun.

III.) Pendant la durée de cet Octroi, personne n'en obtiendra autre & S. M. a promis à la Compagnie, que lorsque les années son Octroi, seront finies, Elle le renouvellera préférablement en leur faveur de la Compagnie, en considération qu'elle a mis le fondement Négocio de l'Asie.

IV.) S. M. prend la Compagnie, sous sa puissante protection, la protégera efficacement dans tous les cas qui pourront arriver, la maintiendra.

V.) La Compagnie est indépendante, dans son Oeconomie intérieure, quant à la direction de son commerce & de l'administration des affaires, tant par Mer que par Terre, de sorte, qu'elle ne rendra compte de sa Régie, qu'aux Intéressés, & même, dans leur assemblée générale.

VI.) Il est permis à la Compagnie, de faire tels réglemens & ordonnances, qu'elle jugera convenables à sa direction & à sa navigation, avec la clause, que les Directeurs & principaux Participants, auront, le pouvoir de punir, chaque fois, ceux qui l'auront mérité, si étant ajugée pleine juridiction, sur leurs Officiers & Subalternes, sans qu'il y ait en ce cas aucune appellation.

VII.) La Compagnie, est autorisée, d'enrôler dans la Principauté d'Ost-Frise & dans le Duché de Cleves, autant d'Officiers, de Soldats & de Matelots, qu'elle pourra avoir besoin pour équiper ses navires, & de les congédier lorsqu'elle le trouvera bon.

VIII.) La Compagnie, pourra avec l'information du Magistrat des lieux, réclamer & arrêter par ses propres Gens, tous ses Déserteurs, sans payer les moindres frais de Justice.

IX.) S. M. ne permettra jamais, qu'on débauche, pour son propre



service ni Officier, ni Subalterne de la Compagnie sous quelque prétexte que ce soit, & à ce sujet S. M. déclare,

X.) Que jamais, soit en Paix, soit en Guerre, Elle ne se servira sans sçû & le consentement de la Compagnie, de ses navires, son artillerie, de ses munitions, de ses marchandises, de ses magasins & de ses maisons de provisions, ni d'employer ses Officiers, Matelots & autres domestiques à son service.

XI.) Il a été permis à la Compagnie, d'avoir un grand & petit sceau, pour en munir ses expéditions, tant par Mer que par Terre.

XII.) Lorsque S. M. conviendra avec d'autres hautes Puissances des Traitez d'Alliance ou de Commerce, Elle assure, qu'elle y comprendra toujours la Compagnie & réservera toutes les faveurs possibles pour la prospérité & l'augmentation de la Compagnie.

XIII.) Il est permis à la Compagnie & à ses Representans, de conclure au nom de S. M. avec d'autres Puissances & Souverains aux Indes, les Traitez & les Alliances qu'elle trouvera convenable pour les progresz, pour la liberté & pour l'extention de son commerce.

XIV.) Toutes les choses, que la navigation aux Indes exige, ne venant pas des Etats de S. M., mais des pays étrangers, seront franches de la douane, d'Impôts & de tous droits, & les marchandises ou effets transportez des Indes, & vendus, ne payeront aussi aucun droit, lorsqu'ils seront envoyez hors d'Embsen.

XV.) Il est défendu aux Officiers civils du Roi, tant aux uns qu'aux autres, Conseillers & Magistrats dans les villes & dans les pays, d'arrêter ou de retenir aucune marchandise de la Compagnie.

XVI.) Il est permis à la Compagnie, de faire amas d'autre d'artillerie & de munition de Guerre qu'elle croira avoir besoin pour sa sureté & pour sa navigation, comme aussi de pouvoir faire entrer & sortir toute sorte d'argent, monoyé ou non monoyé, aussi souvent, que les circonstances le requerront, sans payer aucun Droit.

XVII.) S. M. pour marque qu'Elle prend à coeur la prospérité l'avantage de la Compagnie, lui a assigné une grande & vaste place pour ses marchandises, ses munitions, ses agrêts & ses provisions, comme il convient à une parfaite maison des Indes Orientales, sans frais & dans la ville d'Embden même.

XVIII.) La Compagnie peut aussi employer à son service, les gens de metier, telsque sont les Charpentiers de Vaisseaux, maçons, cordiers & autres, non obstant qu'ils ne soyent pas incorporez aux Maîtrises de la Ville d'Embden.

XIX.) S. M. permet aussi, à chacun, de quelque Condition, ou rang qu'il soit, même ceux de la Noblesse de pouvoir s'interessier dans cette Compagnie, soit par souscription, ou en achetant des actions, sans que cela déroge à leur rang ou à leur prérogative en aucune manière.

XX.) S. M. assure, que quand même tôt ou tard, il s'élevât une guerre dans l'Europe, néanmoins les Capitaux que les sujets des Puissances Belligerentes, auront placez en cette Compagnie, ou l'argent qu'ils en attendent ne seront ni arrêtés ni confisquez ni molestez, mais qu'au contraire ils seront conservez bien exactement contre toute chicane.

XXI.) La volonté de S. M. est, comme il a déjà été publié, qu'un Directeur doit avoir pour le moins 20 actions dans la Compagnie, & un Administrateur & principal Participiant 10. & qu'aucun autre qu'un marchand habile, expérimenté, de bonne consideration & bien accredité, ne pourra être mis sur les rangs.

XXII.) En cette consequence ont été élus les suivants:

#### Directeurs.

Jean Frédéric Schmid, Conseiller Aulique de Sa Majesté Prussienne,  
à *Francfort sur le Mein*.

Jean Gottfried Teegel, Conseiller de Commerce de S. M. Prussienne  
à *Embden*.

Theobald Dillon, Conseilleur de Commerce & Agent de S. M. Prussienne  
à *Rotterdam*.

François Emanuel von Ertborn, à *Anvers*.

Jean Forbes d'Alford, Conseiller *Privé* de Commerce de S. M. Prussienne, à *Rotterdam*.

David Splittgerber, à *Berlin*.

Participant principal dans l'administration.

Henri Auguste Philipsen, à *Hambourg*.

Participants principaux Honoraires.

Frederic Guillaume Schutze, à *Berlin*.

Kopp & Heusler, à *Magdebourg*.

Jodoque Morell, à *Gand*.

Et comme le choix s'en est fait par tous les Interessez pendant le séjour de S. M. à Embden, Elle l'a confirmé, & même accordé à la Compagnie la liberté de choisir encore davantage de Directeurs selon la nécessité.

XXIII.) S. M. permet à la Compagnie de s'adresser directement à Elle, aussi souvent qu'elle aura à proposer quelque affaire pour sa conservation, sa mélioration & son avantage, & l'assure de lui donner sa resolution sans d'élai.

Et comme S. M. a accordé à la Compagnie ces importants privilèges, & qu'il y a déjà autant d'Actions, qu'il est nécessaire pour équiper 2. navires & les envoyer cette année; l'assemblée a fini sa séance generale pour cette fois & les sūnommez Directeurs, dont il y en aura au moins quatre à Embden, avec le principal Participant administrateur prendront la direction des affaires, concernant la Compagnie.

Dans le Cours de cette année 1751, partiront sous la Benediction de Dieu deux navires du Port d'Emden pour Canton dans la Chine.

Et s'étant trouvé outre les Interessez, un bon nombre d'étrangers à Embden, ils ont été suffisamment informez, que le bruit qu'on a

ait courir, du mauvais état du Port de cette ville, est entièrement aux & controuvé, vû qu'il est tellement bien disposé, ainsi que S. M. L'a reconnu, que non seulement les plus grands Vaisseaux, peuvent en tout tems mouiller à environ une demie heure de la ville, en toute sureté à l'endroit nommé *Huke de Loge*, avec leur entière cargaison, & y peuvent être délestez & remplis de nouveaux. Ils peuvent de plus par une abondante marée, pénétrer jusque au milieu de la Ville, & ainsi la Compagnie trouve être superflus, de donner d'autres preuves, à ce sujet.

En outre, comme S. M. a enjoint au Directoire, par son serment de garder le secret, dans les choses qui concernent la Compagnie; on fait savoir aux amateurs du dehors, qui auroient envie, de s'interesser à ladite Compagnie, & desireront que leurs noms soient cachez, les Directeurs leur en donneront les plus fortes assurances.

Et afin de contenter ceux, qui à la souscription précédente, se sont présentez trop tard; le Directoire a encore reservé 200, Actions, de 500, Ecus chacune en Frederics d'Or, jusques au dernier du mois d'Août de l'année courante, qui est le tems déterminé pour la clôture de la derniere souscription, & apres lequel, on ne distribuera plus d'Actions, vûque la Compagnie, se trouve, par le moyen du Capital, que forment les Actions placées, suffisamment en état, d'équiper & pourvoir deux Navires.

Les Adresses dont on peut se servir, sont les suivantes:  
à *Embden*, au Directoire de Compagnie, ou à chaque Directeur & principal Participant, où ils se trouvent.

- *Potsdam*, M. Jean Baumann.
- *Konigsberg*, M. Jean George Frederic Schwinck & Compagnie.
- *Stettin*, M. Jean Jacob Vanselow, Conseiller des Domaines & des Guerres.
- *Breslow*, M. Samuel Hielscher & Fils.



— *Lubeck*, M. Pierre Wilckens.

— *Breme*, M. Louis Joergens.

On paye cinquante Ecus, à l'inscription, 250. le dernier de Juillet, & 200. au dernier de Septembre de cette année, en Frederics d'O à 5. Ecus: pour chaque Action, à L'endroit où la Souscription s'est faite.

On reçoit quittance, pour les Premiers 300. Ecus, signée par le Receveur, au paiement du 3<sup>me</sup> & dernier terme on fournit à chacun des Actions en Original, en remettant les Quittances qu'on a reçues, elles seront signées par trois Directeurs & par le Secrétaire de la Compagnie.

La Caisse se trouve à Embden, entre les mains des Directeurs & du Caissier.

Lorsque quelqu'un veut transporter son Action à un autre, il doit la montrer au Directeur ou Principal Participant le plus Voisin, afin qu'il sache, qu'il est le vrai Propriétaire & Possesseur de ladite Action, & à cette Fin, le Directeur ou le Principal Participant en-dossera l'Action & en avisera le Directoire à Embden, en indiquant le Numero & le Nom, pour pouvoir être en Registré dans les Livres de la Compagnie: & l'on en paye un Ecu, outre un demi Ecu pour les pauvres, à quoi Acheteur & Vendeur, sont Intéressés de la Moitié chacun.

Mais si quelqu'un eut vendu son Action sans observer cette Règle, celui qui l'a en Main, sans le Transport devant le Directoire, se trouvera suffisamment assuré, & il sera considéré en la produisant, pour le legitime Possesseur.

Et pour prévenir la Perte d'un chacun, lorsqu'une Action auroit été égarée, si on le fait savoir à Tems à la Compagnie, elle saura prendre des Mesures à ce sujet.

Les Actions, ne pourront être Susceptibles d'aucun Arrêt, & s'il

arrivoit qu'un Intéressé tombât en Decadance, on tachera de conserver ses Actions, pour lui & pour ses Héritiers.

Comme on a appris, que l'on s'imaginoit, que la Compagnie prendroit aussi l'Assurance de ses Navires & de leur chargement, on déclare qu'elle ne cherchera que l'Assurance de surs & suffisans Assureurs hors du Pays.

On enverra des Copies authentiques de la Police à tous les Directeurs & Principaux Participants, afin que chaque Intéressé puisse se tranquiliser.

Et si quelqu'un des Intéressez vouloit à ses propres risques prendre sur soi l'Assurance, il en tirera de la Compagnie le prime qu'elle a stipulé. Toutefois en ce cas, chaque Intéressant sans Exception, sera tenu de démontrer au Directeur ou au Principal Participant le plus Voisin par la Valeur de ses actions, qu'il a autant de part à la Compagnie, qu'importe l'Assurance dont il veut se charger.

Les Marchandises qu'on apporte de la Chine consistent en étoffes de Soyes, soyes crues, diverses Sortes de Thé, de Porcelaine, de la Rubarbe, du Quinquina, du Gallinga, de nacre de Perles, Tutenage, des ouvrages Vernis & toutes Sortes de raretez, dont l'on choisira ce qui est le plus avantageux.

Au retour des Navires les Effets qu'ils auront apportez seront Placez dans les Magazins de la Compagnie separez en certaines Quantitez, pour être vendus à Embden aux plus Offrants, & dont on publiera à Tems les Conditions.

Aussitôt que les Marchandises auront été vendues & Livrées, & que les livres auront été mis en Ordre, on informera les Intéressez combien il sera payé pour cent, afin qu'ils puissent envoyer à Tems leurs Actions, au Directoire.

Alors les Directeurs & Principaux Participants rendront compte

à l'Assemblée générale, aux Interessez qui auront été invitez 4 Semaines auparavant.

Au cas que les Interessez eussent raison de n'être pas contents de l'Administration du Directoire, ils pourront à la Pluralité des voix, convoquer une autre Assemblée générale, & y faire revoir les comptes.

A une Assemblée générale, un Interssé qui voudra y avoir voix en Chapitre, doit avoir pour le moins dix Actions à lui, ou doit produire un pleinpouvoir de neuf autres Interessez. Mais celui qui n'a aucun intérêt dans la Compagnie, doit être autorisé d'un Interssé qui y ait pour le moins dix Actions, ou commis par dix Interessez. Personne ne peut porter qu'une seule voix, quand même elle auroit plus d'Actions ou de pleinpouvoirs.

Un Interssé, qui pour son propre compte, a 20. Actions, peut visiter les Livres de la Compagnie, mais il faut qu'il prête par avance, serment de garder le secret.

Les Directeurs & Principaux Participants, se rassembleront derechef à Embden, au Commencement du mois d'Aout de même que le 15. du mois d'Octobre prochain.

Ceux qui seront Intentionez, de se présenter à la Compagnie pour Cargadeur, Capitaines ou autres Officiers, peuvent se rendre à Embden, depuis le 7. jusques au 15. d'Aout de cette Année courante: quant aux Soldats, Matelots & autres Domestiques, ils seront reçus depuis le 16. Aout jusques au dernier du même Mois, de Sorte que ceux qui auront envie de s'engager pourront se rendre à Tems à Embden.

La Compagnie s'appliquera à remplir les emplois par des Personnes les plus Habiles & les plus Experimentées; aussi traitera-t-elle chacun selon l'équité & son Merite, par un raisonnable salaire.

Et s'il y avoit quelcun des Interessez, qui eut à faire quelques Propositions pour l'Avantage de la Compagnie, il est prié, de les

adresser au Directoire à Embden, qui les examinera, & lui en saura bon gré.

Ceux qui souhaiteront encore plus d'Information de la Compagnie & de ses Arrangements, n'ont qu'à s'adresser à un des Directeurs ou Principaux Participants, qui se feront un Plaisir de contenter chacun.

Deux vaisseaux furent achetés: l'un, construit récemment à Londres, fut baptisé le *Roi de Prusse*, le second, plus petit, reçut le nom de *Chateau d'Embden*. Le premier mit à la voile le 23 février 1752; le second partit pour Canton en septembre. C'est la relation du voyage de ce dernier navire écrite par l'Assistant Jean François MICHEL, de Malines, que nous donnons aujourd'hui d'après le manuscrit inédit de la Bibliothèque royale de Bruxelles où il porte la cote 18042—3; c'est un beau volume in-folio, relié en demi-marroquin rouge, comprenant 16 et 45 feuillets. Le Manuscrit comprend deux parties: I. *Description d'Embden*; II. *Journal*; les titres de ces deux parties sont encadrés, relevés en or, et richement coloriés; le plan de la ville et la carte du port d'Embden sont coloriés. Il y a dans le Journal, sans compter quelques superbes en-tête, des dessins également coloriés d'un poisson volant (p. 16), d'un monstre marin (p. 17), du bonite (p. 50), de la Trinitada, à 7 lieues de distance au sud (p. 62) et à 3 lieues de distance au S.E. quart au sud (p. 63), de l'île St. Paul (p. 74), ainsi que le dessin au trait d'une dorade (p. 73). Sous le titre sont reproduites en couleur les armes d'Embden:

*Sub ombra alarum*  
 Ioûrnal  
 du Voiage a la  
 Chine  
 et courte description  
 de la ville  
 d'Embden  
 Par I. F. MICHEL.  
 [Armes de la ville d'Embden.]



I. <sup>1)</sup>

## DESCRIPTION DE LA VILLE D'EMBDEN.

Dans l'intervalle que Messieurs, les très nobles et honorables Directeurs Administrants de la Compagnie Asiatique Prussienne, firent leurs dispositions, pour faire mettre en Mer, leur second vaisseau, nommé le *Chateau D'Embden*, destiné pour la ville de Canton au vaste Empire de la Chine, à bord duquel il falloit me rendre pour faire ce voiage, avec la Grace de Dieu, en qualité d'Assistant, ou Soumarchand, j'ai pris l'occasion favorable, de m'occuper d'insérer dans mon Journal, ce qui concerne l'ancienneté, la situation, batiments publics, commerce et manufactures de la ville d'Embden, dont j'ai trouvé sa situation des plus heureuses, la belle rivière d'Ems battant ses murailles et se degorge dans la Mer du Nord à 7 à 8 lieux de la ville, son port étoit passé 50 à 60 années capable de recevoir des vaisseaux des Indes, qui entre-rent à pleines voilles dans la ville, et y chargèrent, et déchargèrent; mais pour le présent ces vaisseaux sont obligés de rester à une ou deux lieux de là, sur la Ems ou ils se trouvent en pleine sureté tant par la largeur (qui peut aller à une lieue, et même d'avantage) que la profondeur de la rivière.

Les Embdois attribuent ce disgratieux changement depuis si peu d'années à la jalousie des Hollandois, nation, qui ne tâche (*per fas aut nefas*) que de couper racine, et detruire du peu de commerce de tous leurs voisins; même, les Embdois s'en laissèrent dupper, et endormir, sous un faux pretexte, d'améliorer leur port, à quel effect, les Etats Généraux y envoièrent un Ingénieur, qui les amusa de si bonne grace, qu'ils gobèrent la pilule et luy permirent de masquer leurs écluses, lesqu'elles servoient à nettoier le port, de

---

1) No. 18042.

sorte, que depuis ce temps il se trouve presque comblé de sable, et de borbier qui ne cesse d'accroître à chaque jour, à moins d'y porter un prompt remède; mais il paroît que Sa Majesté Prussienne, y porvoira cette année, ou la suivante par une tête de bois, depuis l'isle de Nesterlant, jusqu'à la ville, tant pour le bonheur de la ville récemment déclarée porto franco, qu'en faveur de la Compagnie Asiatique Prussienne; ces deux éclatantes branches d'un commerce supérieur, promettent tant des avantages à la ville d'Embden, qu'en peu, elle se trouvera à même des plus florissantes et marchandes de ses voisines, si le Tout Puissant seconde les vues de Sa Majesté Prussienne et des très nobles et honorables Directeurs de sa Compagnie Asiatique, il ne seroit pas étonnant que la ville d'Embden deviendroît un second Amsterdam.

Pour l'ancienneté de la ville, il conste qu'elle subsiste et que son établissement a pris racine depuis plus de mille ans, selon les Annales de l'Oostfrise, et confirmé par celles de Tacite, parlant de la Oost, et Westfrise, Embden, capitale de l'Oostfrise, se compte parmy les Hanseatiques, ambitionnant toujours la protection des Empereurs, dont ils ont réellement joui des longues années selon les Annales

Embden avoue d'avoir beaucoup d'obligations aux Hambourgeois (qui s'en rendirent maitres l'année 1431) d'y avoir introduit les arts, les fabriques, la navigation, et le commerce, même que l'année 1543, pour la pêche de la baleine, il s'y érigea une Compagnie, composée de 80 intéressés laquelle a subsisté, jusqu'à l'année 1657, venant à cesser par un coup des plus fatales, lorsque 9 vaisseaux mirent en mer le 3 d'avril de la même année pour le Groenland, quatre n'en retournèrent, les cinq autres étant péris au mois de may, ce qui découragea tellement les intéressés qu'ils ne tentèrent plus d'y envoyer d'autres vaisseaux.

L'année 1553, il s'érigea une société pour la pêche des harengs,

mais ne tint non plus longtemp. verde feuille par les troubles, et guerres intestines qui troublèrent le repos de l'Oostfrise, entre les Princes de la Westfrise, et autres prétendants sur les États de la Oostfrise, car tantôt, elle s'est trouvée occupée par des troupes imperiales, tantôt Danoises, tantôt Munsteriennes, jusqu'à ce que les États d'Hollande se sont offerts, sous le prétieux prétexte de protection contre les ennemis de la patrie, à y placer leurs troupes, ce qui fût consenti et exécuté l'an 1607<sup>1)</sup>, et y ont resté jusqu'à l'année 1744.

Ce fut bien malgré eux, qu'ils furent obligés de l'abandonner et la laisser occuper par des troupes Prussiennes, par la mort sans postérité, du Prince CHARLES EDZARD<sup>2)</sup> d'Oostfrise, qui décéda le 16 may de la même année à Aurich, âgé de 28 ans, 3 mois, 16 jours, étant né le 18 janvier 1716.

Sa Majesté Prussienne fit d'abord prendre la possession des villes d'Emden, Aurich, Norden, Leer, et du reste des Etats d'Oostfrise par ses troupes, et pendant que la guarnison Hollandoise tenoit encore pied ferme à Emden, le magistrat a reconnu entre les mains des deux commissaires, de la part de sa ditte Majesté à ce nommés, la succession des Etats d'Oostfrise appartenir de plein droit, à Sa Majesté Prussienne, et l'ont proclamé leur légitime seigneur et maitre, et mis les dits commissaires, Messieurs le Major van KALCKREUTH, et le Consellier HOMFELD, en pleine possession, en arborant parmy la ville les armes et ordonnances de Sa Majesté Prussienne.

Mais cette possession ne put rencontrer à Emden quelques difficultés, en vertu d'une convention conclue entre le Conseiller Homfeld, commissaire de sa ditte Majesté, et les députés de la ville d'Emden le 14 mars de la même année, ratifiée par S. M. Prussienne,

---

1) Sous ENNO III, Comte d'Ostfrise, † 1625.

2) KARL EDZARD, † 1744, était le 13<sup>e</sup> comte d'Ostfrise, descendant d'Ulrich 1<sup>er</sup>, † 1466; il était fils de GEORG ALBRECHT, † 1734.

le 10 avril, et de la part de la ville le 14 de ce mois, et échangée le part et d'autre le 13 may suivant, quelques jours avant la mort du dit Prince Charles, la santé chancelante de ce Prince, aiant invité S. M. Prussienne, à prendre d'aussi sages mesures pour le maintien du repos des fidèles sujets, lesquels, en vertu de la ditte convention, ont été maintenus dans leurs anciens privilèges et prérogatives jusqu'à présent par leur nouveau et Auguste Maître; cependant la guarnison hollandaise ne leva pas encore pied, pour faire place aux troupes prussiennes, mais le commandant hollandais reçut à la fin l'ordre de partir pour le 2 du mois de novembre suivant, ce qui se fit avec beaucoup d'ordre, et sans le moindre trouble, Monsieur le Général Major, qui commandoit ces troupes consistant en deux régiments d'infanterie faisant 24 compagnies, fit si bien ses dispositions, que sa guarnison partit (s'étant embarquée sur 40 bâtimens) de la meilleure grâce, et fit voile pour Delffzjl, et Nieuwschans, le marchand embdois n'en fut pas fâché, espérant par ce départ, un changement total dans le commerce; l'évènement l'a démontré, que leur départ a fait le bonheur de la ville d'Embden.

Passé 50 à 60 années, s'est encore rassemblée une autre compagnie, nommée d'Afrique pour l'achat de Negres aux roiaumes d'Angola, Congo et Guinée, et d'en faire la vente aux Indes Occidentales, rapportant quelquefois des retours considérables des marchandises américaines; elle s'est attirée la jalousie des Hollandais, qui ne scauroient voir la prospérité des marchands et villes indépendantes de leurs états, ont à la fin, par des voies indirectes, trouvé le moien de couper le jaret à cette Compagnie Africaine.

Embden est bâtie dans un terrain fort bas, et souffre continuellement des grandes inondations, même on remarque à une infinité des maisons, principalement à celles, lesquelles sont les plus belles et élevées, que leurs fondemens sont ébranlés par les eaux, de sorte



qu'on y remarque plusieurs crevasses, et les frontispices hors de leur plomb, les uns penchent vers la rue, les autres, vers leur toit, les autres à droite ou à gauche; les habitants, qui demeurent près des rivières sont obligez d'hausser les vestibules des maisons de 2 jusqu'à trois pieds, pour prévenir les médiocres inondations; pour les extraordinaires, ils n'y peuvent porter remèdes que de se sauver au second étage; ces inondations y sont assez fréquentes. Les Annales en font mention continuellement, celle du 25 décembre 1716 mérite réflexion, et y est annotée comme un petit déluge qui commença à 2 heures du matin avec un vent de Nord West, plusieurs digues furent percées, de sorte qu'ils y périrent dans la Oostfrise, Pays d'Harlingen, Kniphausen, Jever, Butjade, et les 8 isles 6723 personnes, 13446 bêtes à corne, 2850 chevaux, 4630 mouttons, 2137 couchons, 1779 maisons furent renversées, et 2063 endomagées, les eaux étoient dans la ville de la hauteur de 8 pieds; les grands bateaux pouvoient naviguer en ville; celle de l'année 1703 du 8 décembre, 1714, du 2 mars, et 1741 du 28 novembre, ne furent pas beaucoup moindre; les habitants espèrent, que S. M. P. y pourvoira par une écluse, laquelle empêchera l'entrée des eaux en ville.

Au reste, la ville est en effect assez agréable, les rues sont fort bien percées, et larges, mais elle n'est assez fournie d'habitants et maisons; elle a aux environs d'une lieue de circonférence, et se trouve régulièrement fortifiée, défendue de 9 bastions gazonnés de même que les parapets, et les remparts sont guarnis des ormeaux, et font la principale promenade de la ville; en temps de guerre on la peut inonder, par le moien de plusieurs écluses; au Nord, entre les remparts et la ville, il s'y trouve extrêmement du vuide, même terres labourées, et une infinité des petits jardins, de manière qu'il est encore autant de terrain inhabité, qu'il s'en trouve guarni des maisons, mais cela provient d'une augmentation très considérable qui s'est l'an 1606, espérant une augmentation des habitants et de

leur commerce; l'évènement fait voir qu'ils se sont trompés principalement quand ils ont accordé l'entrée aux Hollandois l'année suivante; ils auroient dû sçavoir que ces serpents qu'ils alloient nourrir dans leurs seins, ne venoient que sous un faux pavillon de protection, pour sucer la quintessence, et pirater le reste de leur commerce et de leur bonheur; la perte de la ville d'Embden étoit déjà tracée dans le coeur de ces faux amis, avant qu'ils ont mis le pied dans la ville, et au même moment, la ditte augmentation devint l'extruction de la tour de Babel, et son commerce, un débit de bouts de chandelles.

Les bâtimens de la ville, soit publiques, soit particuliers, ne sont pas considérables; celui qui mérite uniquement l'attention, c'est la Maison de Ville, bâtie, selon le dire des habitants, sur le modèle de celle d'Anvers; cela diffère d'un tiers, en hauteur, largeur, et magnificence; même le frontispice n'a aucune comparaison avec celui d'Anvers; celle d'Embden se trouve percée, et soutenue dans son beau milieu par une grande porte, et donne un passage publique à toute heure aux voitures et passants; le haut est guarni d'une tourette, embellie d'une gallerie, et un quadrant, qui marque l'heure du jour; c'est par cette ditte porte que l'on passe dans la nouvelle ville, et cette enfilade fait une très belle et large rue, mais elle donneroit un plus beau coup d'oeil si les grands toits qui sont au-dessus des entrées des maisons (ce qu'ils appellent *luijven*) n'offusquoient la perspective et la structure des bâtimens; c'est même de ce mal que toute la ville se trouve infectée; elle se trouveroit plus riante et claire si l'on ordonnoit de les abattre; vis à vis la façade de la Maison de Ville, à 50 pas de là. est un beau pont de bois, embelli de ferailles, qui fut construit l'année 1678; on y a travaillé depuis le 13 juillet jusqu'au 18 octobre suivant; ce pont traverse un bras de rivière, élargi, et creusé pour la commodité des marchands, pour laisser les batteaux chargés au milieu de la ville;

ce dit bras a pris le nom de Delft, par rapport qu'il fut creusé à cet effect; la ditte Delft, n'est éloignée de l'entrée de la ville qu'aux environs de 500 pas, où elle perd son nom dans la Eems, le quai de la Delft fait l'endroit le plus agréable, et le plus fréquenté de la ville, le Vieux Marché, et le dit quay ne faisant qu'une rue, et c'est l'endroit où les principaux marchands demeurent, et où l'on charge, et décharge les bâtimens, tant ceux qui viennent de la rivière, que ceux qui sortent de la mer.

Il s'y trouve un ancien bâtiment, qui servoit autrefois de résidence aux comtes d'Oostfrise, nommé de *Borch*, ou le Château, situé au sud de la ville; il contient quelques places spacieuses, mais ne peut plus servir de logement à quelque prince souverain de ce siècle; il menace tellement ruine, qu'au commencement de cette année, une tour, qui servoit de fanal, ou objet de direction aux batteliers pour l'entrée de la ville, croula, de même une partie dudit bâtiment; le reste sert présentement de magasin royal, et depuis l'érection de la Compagnie Asiatique, Sa Majesté Prussienne, a permis aux directeurs de laditte Compagnie, de s'en servir par interim. Quant aux églises, elles sont très antiques, principalement la grande église, autrefois collégiale et chapitrale; l'année 1524, elle fut pour la première fois profanée par Georgius APPORTANUS, Calviniste, en y prêchant la doctrine, et l'hérésie de son faux apôtre; cette secte avoit déjà commencé à fourmillier vers le mois de juin de l'an 1520 et fit à Embden de grands progrès; le corps et la tour de la ditte église sont extrêmement bas; la nef n'est pas voûtée, et le dedans mal entretenu; il y a une chapelle tenant le grand choeur, au milieu de laquelle se trouve la tombe de JOHAN<sup>1)</sup>, comte d'Oostfrise, mort le 20 septembre 1591, dont les successeurs ont été créés Princes (vulgairement *Vorsten*) à la diète de Ratisbonne l'an 1654, par l'Empereur Ferdinand premier; cette chapelle

1) JOHANN, fils d'Enno II, † 1540, et frère d'Edzard II, † 1599.



et si peu entretenue qu'il n'y est seulement pas une pierre de  
 posée, et la terre en est si fortement remuée, qu'il faut croire qu'ils  
 ont cherché des vers pour pêcher des anguilles, pour le ménage  
 de leur ministre; j'en fut fort scandalisé; je crois même qu'un  
 alfreuier des couchons pâliroit, avant d'y mettre sa troupe de  
 garnison. La seconde, nommée l'église de l'hôpital, étoit autrefois  
 celle des *Gaudentes*, ou *Récollets*; du couvent le magistrat forma  
 un hôpital, et renvoia ces bons pères à la quête. Ce couvent sub-  
 siste encore entièrement comme si ces religieux n'en furent sortis  
 quelques jours; il étoit assez spacieux; les cellules sont présentement  
 occupées par des vieillards. L'église en est fort obscure, et mal  
 propre; celle qu'on nomme l'église neuve, est dans le fond de la  
 nouvelle ville; la première pierre en fut mise par l'échevin FABER,  
 qui en étoit l'architecte, et le ministre RITZIUS; ils ont trouvé les  
 fonds par une collecte triennale; les premiers fondaments en furent  
 jetés le 25 juillet de l'an 1643; elle fut achevée l'année 1648; le  
 premier prêche s'y fit par Domine Daniel EILSHEMIUS, et l'après diné  
 par Johan WATERHUSIUS, la collecte pendant ces deux prédications  
 montoit à 887 florins d'Oostfrise, qui font 512 florins d'Hollande;  
 ce fut le 8 février de la ditte année que ces zélés prétendus réfor-  
 més, y accoururent d'une si grande foule, que l'église ne fut pas  
 capable de contenir toute la bande; ce bâtiment est assez de bon  
 goût et moderne, mais n'est pas voutté.

La religion dominante à Embden est celle de CALVIN, et sont  
 même des plus zélés, qui se disent être réformés; cela provient  
 d'un prince d'Oostfrise qui fut si animé contre les autres religions  
 qu'il ne voulut en souffrir d'autres en cette ville, laquelle étoit  
 alors le lieu de leur résidence, que même la doctrine de LUTHER,  
 qui s'y étoit déjà manifestée auparavant, n'y fut tolérée; le magistrat  
 longtems suivi les mêmes traces, car peu avant le décès du der-  
 nier prince d'Oostfrise, les Lutheriens y furent tellement bridés,



qu'ils ne pouvoient avoir quelque ministre, et n'y pouvoient avoir le libre exercice que tous les trois mois, et ils devoient faire venir quelque ministre d'Aurich, ou de la campagne, à leurs fraix et dépens; le frère du dit prince zélé, par représailles, résidant à Aurich, et suivant la doctrine de Luther, ne souffrit que les Calvinistes y auroient des églises et ministres, mais pour le présent ce magistrat, s'arroge plus tant d'autorité, même en plusieurs autres circonstances, se trouve retenu par l'autorité de leur nouveau souverain et laisse le libre exercice comme en Hollande, à toutes les religions qui veulent venir s'établir dans ses états.

Les Catholiques Romains y sont en guerre nombreux; on leur compte à une trentaine de familles; à peine peuvent-ils entretenir un seul prêtre qui est ordinairement un père Récollet, du pays de Münster; il n'a qu'une centaine de Rijxdaelers d'Oostfrise par année. Les Huguenots, ou les Calvinistes François y ont aussi une espèce d'église; c'est une grande maison, laquelle fut préparée pour y loger leur faux apôtre Calvin, lequel, avoit promis à ce premier prince d'Oostfrise prosélyte, de le venir voir, pour l'affermir, avec ses sujets dans sa nouvelle religion récemment forgée sur l'enclume de Lucifer. Ces François ont la moindre communauté de toutes les autres religions, car à leur dernière communion, ils ne furent qu'à onze y compris le ministre, le marguillier, l'organiste, et le souffleur. Un d'entre eux, marchand de vin, s'en plaignit, que luy François natif, aimoit bien de voir plus de monde dans l'église, que leur nombre diminueoit à chaque jour, qu'il n'y avoit aucune jeune demoiselle, que leurs dames n'étoient que des vieilles ridées; je lui fis la proposition, que pour le salut de son âme, et le plaisir de voir des plus jeunes, de se rendre effectivement digne membre de notre communauté; il falloit fréquenter régulièrement notre église mais s'il y vouloit danser, comme cela est arrivé chez eux, il y falloit apporter les orgues des Huguenots, puisque le magistrat

avoit encore permis que les Catholiques Romains en eussent; lesennonistes ne surpassent la communauté françoise pas de beaucoup; les Luthériens sont les plus en nombre après les Réformés, augmentent continuellement; les Juifs s'y trouvent en quantité, peuvent demeurer pelle melle parmy les Chrétiens, mais seulement dans la nouvelle ville; ils y ont une synagogue; il y en a beaucoup parmy eux, qui font le mettier de boucher, et fournissent toute la ville; il n'y a qu'un seul chrétien boucher, et celui là ne tue que des couchons; il ne peut donner les autres viandes à si bon marché que les Juifs qui se contentent d'un petit gain, et courent de porte en porte présentant leurs marchandises, car il n'y a pas de boucherie générale, ce qui fait un grand inconvénient. Un bourgeois, ne pouvant se faire servir d'autant des 2 à 3 livres de viandes pour son ménage, se trouve obligé d'en acheter une quantité quelquefois surpassant ses facultés; au reste, il fait fort bon marché vivre à Embden, le poisson y est extrêmement au bas prix, abondant et délicieux, principalement le poisson de mer, comme le turbot, cabillau, egrefin, ou schelvis, solles, playsses; de ces dites sortes, j'en ai vu plusieurs mener en ville tout vivant. Les annales ont mention d'un évènement très singulier arrivé en cette ville le 13 may 1744 que 12 batteaux pescheurs (*vischsnicken*) ont mené en vente 25513 egrefins, mais ils n'étoient pas vivants, en outre 3 desdits batteaux de la même sorte vivant, mais comme c'étoit un jour qu'ils ne purent être vendus que sur le soir, étant jour de jeûne et de prière, le 100 se vendit 4 sols, et moins, à cause de la chaleur, qu'on ressentit pendant ce temps. Il est certain, que le séjour d'Embden ne seroit pas ennuyant, si les habitants seroient plus sociables, et qu'ils y furent plus des commerçants commodes, qui pourroient y entreprendre quelques manufactures, et des plus gros genres de commerce, qu'il s'y fait pour le présent; mais sous cette puissante protection de Sa Majesté Prussienne, les Embdois

ont tout lieu d'espérer que ce nombre augmentera à mesure que la prospérité de la Compagnie Asiatique, par l'heureux retour de quelques de ses vaisseaux, prendra racine, tandis qu'on est persuadé que ce grand prince, se déclare dans toutes les occurrences, réellement pénétré du sentiment de vouloir introduire dans tous ses états le bonheur du citoyen, et le nerf de la guerre, qui est le commerce selon le sentiment de Johan VoET *ad pandet. tit. de Vectigalibus quæ Commmercium est nervus Belli, optimumque principium firmandorum Imperiorum*, tout l'univers n'est que trop convaincu que Sa Majesté Prussienne protège ses sujets au dernier degré; les exemples n'en sont que trop récents, premièrement, lorsque sa dite Majesté étant déjà en possession des états d'Oostfrise, n'a exigé de toute la province d'Oostfrise, que 24000 Rijxdalers pour les subsides et pour quartier du soldat et la recrue la somme de 16000 Rijxdalers, le tout argent d'Oostfrise par année; les députés des villes et ceux qui composent l'État s'étant assemblés le 7 juillet 1744 pour conférer à ce sujet avec les Messieurs les Commissaires roiaux le baron CocCEJI, et le chancelier HOMFELD, ont convenu pour les dites sommes, et les ont gratuitement accordées requérant qu'il plaise à Sa Majesté, que les dits subsides, ne seroient plus augmentés ni les quartiers et recrues réellement livrés, à quoy les dits commissaires ont consenti, et le tout fut ratifié par le roy le 31 du dit mois en second lieu, quand Sa Majesté a accordé aux Embdois la jouissance de leurs anciens privilèges et la déclaration de leur port comme porto franco, et pour leur attirer plus des habitants, permis aux étrangers que se viendront y placer la pleine franchise de tous droits de la ville pendant deux années; tertio, quand le roy accorda si gratuitement l'an 1750, à Henry Thomas STUART, et ses associés un octroy sans pareil, pour l'érection d'une Compagnie Asiatique dont les directeurs résideroient à Embden, pour commercer aux Indes Orientales pour le terme de 10 années, franchise de tout droit

l'entrée et sortie, permission d'arborer son pavillon royal, passeports nécessaires à tous les vaisseaux que la ditte compagnie voudra y envoyer séparément ou conjointement dans les endroits des Indes Orientales, où la Compagnie le trouvera convenir le mieux.

Tous ces bénéfices et faveurs répandus en si peu de temps sur une, et la même province, ne peuvent partir que d'un prince, réellement protecteur et père de ses sujets; des traits magnanimes de cette nature ne cesseront d'immortaliser le glorieux nom de FREDERIC SECOND; les Embdois s'en ressentent le plus et ne cessent d'en chanter louange à Dieu et leur gracieux souverain; que le ciel protège ce monarque et toute la famille royale, qu'il vive à jamais pour le maintien de ses fidèles sujets, et la prospérité de la Compagnie Asiatique Prussienne.

En vertu du dit octroy exclusif, le dit Henry Thomas STUART fit au mois d'avril 1751 une convocation générale des intéressés, dans la ville d'Embden, pour le 24 may suivant; dans cette assemblée générale, furent choisis pour directeurs, les très nobles et honorables messieurs:

Johan Frederic SMITH, Conseiller aulique de Sa Majesté Prussienne, à Francfort sur Mayn.

Johan Godfrid TEGEL, Conseiller de commerce, à Embden.

Jacques de POTTERE, Bourguemaitre, à Embden.

François Emanuel van ERTBORN, à Anvers.

Ion <sup>1)</sup> FORBES, d'Alford, Conseiller privé de commerce, à Rotterdam.

David SLITGERBER, à Berlin.

Johan SMELLETIJN, de Cronefels, Conseiller privé de commerce, à Embden.

Le Directoire général se trouvant formé, il s'agissoit du choix des directeurs administrant et demeurant dans la ville d'Embden, dont l'élection décida les trois Messieurs:

1) Pour John.



Le Bourguemaitre DE POTTERE.

Le Conseiller de commerce TEGEL.

Le Conseiller privé de commerce SMELLETIJN, de Cronefels.

Ces trois nouveaux ministres de la Compagnie Asiatique Prussienne, mirent d'abord en exécution, les résolutions prises en général pour l'achat des deux vaisseaux; à quel effect Mon<sup>r</sup> Smelletijn de Cronefels partit pour l'Angleterre, charmé d'une commission avec laquelle il comptoit de revenir comme un autre Jason, de la conquête de la Toison d'Or, et parut avec deux vaisseaux sur la Eems, au mois de décembre suivant, le premier nouvellement construit à Londres fut nommé le *Roy de Prusse*, et le second, qui avoit déjà fait deux voyages à Bengale, fut appelé le *Château d'Embden*; il n'est pas si large que le premier, mais d'un pied plus long; sa construction est parfaite, mais n'est pas assez spatieuse pour le commerce de la Chine; la marchandise chinoise, est de plus grand volume et demande plus de place que celle qu'on achète dans d'autres parties de l'Asie. Le vaisseau le *Roy de Prusse* se trouvant prêt de mettre à la voile, les officiers et l'équipage reçurent l'ordre de se mettre à bord le 5 février 1752, à 9 heures avant midy; les vents contraires le retinrent sur la rivière, et les difficultés survenues dans cet intervalle, entre le directoire, et le capitaine THOMSON, qui fut remercié, donnèrent une interruption entière au départ, mais le tout fut fini pour le 23 dudit mois, que le vent de Zud Oost permit de lever l'ancre et choisir mer; mais le vaisseau par la faute des pilotes, heurta contre un banc de sable, en sortant du port, mais heureusement il n'y resta pas longtemp, l'équipage trouva le moien de s'en dégager et entrèrent en mer le même soir, et firent voile avec un vent favorable jusqu'à la Manche, où les vents contraires les obligèrent de mouiller l'ancre à la rade de Duyns<sup>1)</sup> en Angleterre le 28 feb., trois de leurs matelots s'y jettèrent de la nuit dans l'eau pour désertir,

1) Downs?

mais deux périrent; le troisième seut surmonter la force des vagues, et fut selon toute apparence, en ville, avertir qu'un vaisseau de la Compagnie Asiatique Prussienne s'y trouvoit en rade, car le lendemain, ils virent un vaisseau de guerre anglois se mettre à leur côté; immédiatement après, un officier de marine leur vint à bord, et demanda au capitaine GLESKE, qui commandoit le *Roy de Prusse*, il avoit des matelots anglois à son bord, sept des matelots prirent la parole, et dirent qu'oui, et qu'ils demandèrent d'aller avec le dit officier, lequel sous prétexte de privilège des vaisseaux anglois de guerre, mena les dits sept matelots à son bord, malgré le capitaine Gleske; le 11 mars suivant, le vent s'étant changé, le capitaine Gleske fit lever l'ancre, et poursuivit son voiage pour la ville de Canton, au vaste empire de la Chine.

Nous crûmes qu'après ce départ, nous allâmes les suivre dans quelques jours pour la même destination, mais malheureusement pour nous, il s'éleva une si forte dissention entre les directeurs au sujet de notre départ, qu'après des protestations de part et d'autre, ils remirent la décision à la future assemblée générale laquelle devoit faire au 15 du mois de may suivant; messieurs les directeurs et hauts participants assemblés au jour indiqué, le départ du vaisseau le *Château d'Embden* y fut décidé convenir au plutôt possible, auquel effect ils choisirent le capitaine Pierre DENS, pour le commander. Cet officier de marine est homme d'une grande expérience, marin parfait, aiant été pendant 14 années au service de la Compagnie de Suède, a fait 11 voiajes aux Indes Orientales, compris les trajets qu'il a faits pour la Compagnie d'Ostende et autres; le directoire général prit au même temp à leur service, en qualité de capitaine lieutenant le sieur MARS, officier, qui s'est distingué dans la marine dès sa tendre jeunesse, aiant aussi fait un grand nombre de voiajes, tant aux Indes Occidentales qu'Orientales; le dernier qu'il vient de faire, fut aussi en qualité de capitaine lieu-

tenant lorsque monsieur le capitaine Dens, commandoit pour le compte de la Compagnie de Suède le vaisseau destiné pour la ville de Canton à l'empire de la Chine, nommé vulgairement *Frédéric Gustave*, lequel revint heureusement au port de Gottenbourg le 20 du mois de juin l'année 1750 très richement chargé.

Sur la fin de la ditte assemblée générale, messieurs DILLON et SMELLETIJN de Cronefels, directeurs de la Compagnie Asiatique Prussienne, lassés du fardeau de la direction s'en défirent, et prirent congé du directoire général: le premier partit le lendemain pour Rotterdam, lieu de sa résidence, et le second, demeurant à Embden choisit quatre semaines après, le séjour de la ville de Groeninghen, après avoir reçu une agréable démission de Sa Majesté Prussienne; pour remplir leur place, messieurs les directeurs, choisirent au même temps pour leur collègue, monsieur Frederic Willem SCHUTZE à Berlin et pour haut participant administrant, monsieur Jean KRAMP à Anvers.

Le capitaine Dens, voulant profiter de la belle saison, avant que les vents de nord-est, qui règnent beaucoup sur ces cottes et y sont assez périlleux, ne surviennent, pressa fort le directoire sur ce point, pour se mettre en mer, puisque le vaisseau étoit pourvu de tout son nécessaire, prit les devans et se mit à bord le 30 aoust, à dessin d'y rester en attendant le Trésor, et le reste des officiers qui le doivent suivre.

L'embarquement général fut ordonné le 8 sept. bre et nous mîmes à bord le Trésor accompagné des directeurs Tegel, et Pottere, le jour suivant; ces dits messieurs étans rendus à bord furent reçus par le capitaine au bruit de toute l'artillerie du vaisseau; immédiatement après, ils firent la revue générale des officiers et de tout l'équipage; à table on but à la santé de Sa Majesté Prussienne, la prospérité de la Compagnie Asiatique Prussienne et de tous les directeurs de la ditte Compagnie, de même qu'à l'heureux retour du

vaisseau; la table finie, messieurs les directeurs mirent à serment ordinaire les officiers qui ne l'avoient pas encore prettés et réglèrent encore quelques affaires, avec le capitaine et les supercargues; le soir étant survenu, messieurs les directeurs résolurent de retourner en ville, et avant leur départ le capitaine les régala du vin de champagne exquis; on réitéra les tendres adieux jusqu'à neuf heures du soir, lorsqu'ils descendirent dans leur petit yacht; le capitaine les y suivit, et leur fit encore servir de ce jus pétillant pour prendre les derniers adieux; s'étant mis à la voile, les matelots montés sur les cordages et tout l'équipage les saluèrent par une triple acclamation d'Osée (salut ordinaire de la marine).

Le yacht y répondit de la même manière, l'équipage du vaisseau réitéra la dite acclamation encore une fois, et le capitaine leur donna ses adieux et ses souhaits d'heureux voiage particuliers par la trompette parlante, et c'est ainsi que ces messieurs, extrêmement satisfaits des politesses du capitaine retournèrent, accompagnés de plusieurs étrangers, les officiers du directoire, et une quantité des bons Bourgeois, pour leur résidence de la ville d'Embden.

Au lendemain, le vent étant à l'est, nous crûmes qu'on levéroit l'ancre, pour poursuivre notre destination, mais j'appris que le capitaine avait ordre de ne point partir qu'après un ordre exprès du directoire, lequel préalablement devoit recevoir quelques dépêches par la première poste, lesquelles Sa Majesté Prussienne donne ordinairement aux vaisseaux de ses sujets, et particulièrement aux vaisseaux de la Compagnie Asiatique Prussienne, pour s'en servir aux Indes et autres lieux, où l'usage et la nécessité le requerrera; le reste au grand journal du voiage.



NOMS des Officiers au bord du vaisseau le *Château d'Embden*, allant à la Chine pour le compte de la Compagnie Asiatique Prussienne.

*Officiers du Commerce.*

Premier Supercaga, Daniel CRUGER, de Stockholm.

Second, le Capitaine Pierre DENS, de Dunkerke.

Troisièmes,  $\left\{ \begin{array}{l} \text{Jean DENS, d'Ostende.} \\ \text{Jean PLAET, de Stettin.} \end{array} \right.$

*Assistants.*

1. et *Ecrivain de Commerce honoraire*, Charle STUART, d'Amsterdam.

2. Jean Francois MICHEL, de Malines.

3. Olaus HOCKERT, de Stockholm.

*Officiers du vaisseau.*

*Capitaine*, Pierre DENS, et Second Supercague.

*Capitaine Lieutenant*, Martin MARS, de Dunkerque.

1. *Pilote*, Jean HARINGH, de Dunkerque.

2. » Nicolaus COLBERG, de Congsback, en Suède.

3. » Daniel de MEIJ, de Gand.

4. » Gustave Jean PENSIER, de Stockholm.

5. » Charle DALSTET, de Lantsort, en Suède.

*Pilotins.*

Louys de MONTFORT, de Dunkerque.

Henry BEUDIKER, d'Embden.

*Bas Officiers et Mattelots.*

*Maitre d'Equipage*, Jurgen SCHUT.

2<sup>me</sup> » » Christhofre MEIJ.

3<sup>me</sup> » » Jan FRAYMAN.

*Charpentier*, Jacob KOKER.

2<sup>me</sup>, Francois VAN DEN BROECK.

*Cannonnier*, Christhoffol PRAEMAN.

2<sup>me</sup>, Andries HOLZEN.

*Voilier*, Jockim BRAUWER.

2<sup>me</sup>, Harman BRUYDEGOM.

*Maitre d'hotelle*, Göken JANSEN.

*Cuvellier*, Pierre KELBER.

2<sup>me</sup>, Christiaain GEERTS.

*Cavier*, Pierre BRAMBOURG.

2<sup>me</sup>, Henry MELLUS.

*Marchal*, Louys van THEL.

*Cuisinnier de la Cahutte*, Aime LOISON.

*Cuisinnier de l'Equipage*, Daniel STEEN.

2<sup>me</sup>, Geerts MODDER.

*Quartier Maitres.*

1. Nicolas SEGREEN.

2. André LEN.

3. Harman SLUYTER.

4. Henry de VRIES.

*Matelôts.*

Hans VEIRS.

Hendrick HOLSTEYN.

Jan DAVERHAEL.

Charle STOPPEL.

Hans RUNTVELT.

Jurian PARDON.

Martin STEENHAECKE.

Nicolas JANSEN.

Nicolas HEYN.

Abraham de VRIES.

Hans ALWIERSSEN.

Willem AVENTS.

Albert EBBE.

Jean Henry TEUNIS.

Jan VREMAN.

Abraham LUTBERG.

Henry SEVERSEN.

Poppe BEIRENS.

Lucas LAERSEN.

Remmert BEIRENS.

Junnes WETTERMAN.

Peeter de MEIJ.

Brent BRENNERS.

Sebastiaain JACOBS.

Martin STRAEF.

Willem TABIN.

|                        |                                      |
|------------------------|--------------------------------------|
| Jurian SOUSE.          | Geert HAAN.                          |
| Jelle AILS.            | Michiel VIERLO.                      |
| Peeter WITCOP.         | Feeke GEERTS.                        |
| Christophre BEIRLEIR.  | Diderick DAM.                        |
| Jean CORNELISSEN.      | Jacob BROEKEL.                       |
| Hans BOEKE.            | Christhofre SAX.                     |
| Frans MULDER.          | Godfrid KIMMET.                      |
| Claes HOLSTEYN.        | Nicolas GEERTS.                      |
| Hans BARCKHOUDT.       | Marc HAAN.                           |
| Laurent PETERSEN.      | Michiel BRAEMSTEDÉ.                  |
| Hans JEUNINGS.         | Gerrit GEERTS, <i>garde moutons.</i> |
| Christiaan CORNER.     | Christiaan THOMSON.                  |
| Henry HOLTEYN.         | Harman TOONTIE.                      |
| Manus GERS.            | Christiaan EGGERS.                   |
| Marcus van SCHAEITSEN. | Jean Conrad DINGEL.                  |
| Laurent SCHENBERT.     | Nicolas MINDERMAN.                   |
| Christiaan BEYER.      | Pierre STEENMAN.                     |
| Jurian GARRELS.        | Tiaers TIBBERS.                      |
| Jean Idens EERNS.      | Hans RHIJNE.                         |
| Focke TAAY.            | Harne PETERS.                        |
| Herman GERRITS.        | Henry MEENS.                         |

*Suite des Officiers du Vaisseau.*

*Fiscal*, Jean Frederic MAIJ, de Dresde.

1<sup>er</sup> *Chirurgien*, Conrad BEKENS, d'Embden.

2<sup>me</sup> » Pierre CONI, de Berlin.

3<sup>me</sup> » Charles CONRADI, de Swinkau.

*Ecrivain du vaisseau*, Abraham MARTENS, de Middelbourg.

*Consolateur des malades*, Leubben OORT, d'Embden.

*Provost*, André DOSKEL.

*Garçons.*

Henry TIADÉ.

Bernard DEEDES.

Hert EEGERS.

Jean RHINE.

obes CROL.

alet du premier supercague, Jean CROCK.

alet du capitaine, Balthasar COUSIN.

uarde couchons, Tiadé STEVENS.

II. <sup>1)</sup>

## JOURNAL DU VOIAGE A LA CHINE

PAR

Jean François MICHEL.

septembre 1752. Après avoir languï dans le triste séjour de la ville d'Embden, pendant l'espace de 7 mois 4 jours pour pouvoir m'embarquer au bord du vaisseau de la Compagnie Asiatique Prussienne, nommé (*de Borcht van Embden*) le *Château d'Embden*, en qualité de sousmarchand, pour aller négocier à la ville de Canton, dans l'empire de la Chine, Messieurs les Directeurs résolurent à la fin l'embarquement général, le 5 7bre 1752, ordonnant aux officiers respectifs et subalternes du dit vaisseau, de se trouver le lendemain, au port, vers les 12 heures du midy pour être transportés à bord du dit vaisseau; mais une tourmente de 48 heures, en empêcha l'exécution, de sorte que ce ne fut que le 9, que l'embarquement général prit son entier effect; le trésor fut embarqué, Messieurs les Directeurs TEEGEL et de POTTERE l'accompagnèrent, les supercargos les suivirent, de même que tous les officiers du vaisseau, que du directoire; le cortège ettoit assez nombreux; plusieurs étrangers de distinction qui

1) No. 18043.



se trouvoient en ville, et quelques des princepeaux marchands, et bourgeois curieux de voir cette solennité, les escortèrent. Les Messieurs Directeurs, et tout leur cortège, débarquèrent au vaisseau vers les 2 heures après midy; on vit une joy généralement dépeinte sur les visages des officiers et de l'équipage de se voir à la veille de leur départ, et délivrés à faire de la dépence sans aucun agrément dans un endroit aussi disgratieux qu'est la ville d'Emden; cette journée se passa très agréablement, l'abondance et la profusion y régna de la part du capitaine; vers les 10 heures du soir, messieurs les directeurs et toute leur suite se rendirent à bord de leur petit yacht, après avoir souhaité un heureux voiage et gracieux retour aux officiers du vaisseau, et voguèrent vers le lieu de leur résidence.

15 septembre. Les pilotes, pour mener le vaisseau en mer et passer les bancs, vinrent à bord et menèrent avec eux le reste des provisions pour le vaisseau; deux heures après, Messieurs les Directeurs Teegel et Pottère, avec le haut participant administrant KRAMP, vinrent à bord et remirent es mains de supercargas les commissions et passeports roieaux; Mesdemoiselles de Pottère et Kramp, et les deux jeunes Messieurs de Pottère étoient de Compagnie; cette illustre Compagnie aiant mis le pied à bord, fut saluée par une décharge du canon quand on but à la santé de Sa Majesté Prussienne, une autre décharge fit retentir les airs, deux autres suivirent lorsqu'on but aux bons succès et bien être de la Compagnie et du directoire en général; sur le soir Messieurs les Directeurs et leur aimable cortège se rembarquèrent pour retourner à Emden; aiant mis à la voile, furent encore salués par l'artillerie et les matelots montés sur les cordages, et toute l'équipage les saluèrent des acclamations d'Osée.

16 septembre. De la nuit du 15 au 16, nous ressentîmes sur la Eems une petite tourmente, laquelle se leva à 8 heures du soir; de moment en moment elle devint plus sérieuse, que vers la minuit, le capitaine ordonna à tout l'équipage d'être allerte, et d'appretter la maitresse Ancre, et le maitre Cable, pour les mouiller en cas de nécessité, mais les bou-rasques diminuèrent peu à peu, et furent suivies par des violentes pluies, jusqu'au commencement du jour; le gros du danger passé, le capitaine fit distribuer du brandevin à tous les matelots, et leur permit de se retirer.

19 septembre. A trois heures du matin, le pilote du port advertit le capitaine que le vent et la marée étoient favorables pour entrer en mer, sur ce il ordonna de lever les deux Ancres, la première fut levée à 6 heures, et l'autre une heure et demie après, les voiles déployées, la ville d'Embden fut saluée de 7 coups de cannon mais le vent de Züd Est étant tombé tout à coup, il fut obligé après une heure de voiage, de mouiller l'ancre derechef, cependant à trois heures après midy, le vent étant à l'Est et assez fort pour percer la marée montante, on ordonna de lever l'ancre, à quatre heures nous mîmes à la voile, et mouillâmes à 7 heures sous la citadelle de d'Elfzyle, n'ayant avancé que 3 lieux de ce jour.

20 septembre. Vers les 4 heures du matin, après avoir mis à la voile, nous saluâmes la ditte citadelle, et ville, nota, que le salut ne fut pas rendu, et poursuivîmes notre voiage; il me surprit fort que la citadelle ne répondit point, aiant vu qu'un vaisseau arborant le pavillon de Sa Majesté Prussienne avoit mouillé l'ancre le jour auparavant sous ses remparts, et venoit recevoir 7 coups de salut à son depart; nous arrivâmes à 11 heures avant midy entre les bancs, dans un endroit assuré, on y a entre les 8 à 9 brasses d'eau, nommé

au de Caep-tonne, nous y arrivâmes à 11 heures avant midy, et y fûmes obligés de mouiller à cause du vent contraire; pour sortir la Ooster Ems le dit pilote comptoit icy encore 5 lieues de traject, avant de pouvoir être en mer, et hors des bancs.

21 7bre. Le ciel nous a bien conservé, par la prudence de notre pilote, d'avoir resté sur le dit endroit, puisque le vent de zud ouest, lequel se leva assez rudement vers les 7 heures du soir, devint si violent avec des raffalles de pluie, que le capitaine fut obligé, entre 2 à 3 heures du matin, de mouiller la maitresse ancre; vers le matin le tems devint un peu plus calme, cependant pas sans nous donner de temps à temps des grains de pluie et de vent, ce qui dura pendant 22 heures.

22 7bre. Toujours le vent au Zud Zud Ouest, et contraire à poursuivre notre voiage, se leva à 10 heures avant midy avec plus de violence par bourrasques et grains de pluie, nous ne pouvons assez rendre des graces au ciel de nous avoir conservés par la prudente conduite de notre pilote, d'avoir icy mouillé l'ancre, ou que nous avons, entre les 8 à 9 brasses d'eau, car si desuite nous aurions mis en mer, nous aurions risqué de périr ou d'échouer, n'ayant pas eu le tems de nous mettre en pleine mer, d'ailleurs sur cette cotte nous n'aurions pu revenir, ni choisir quelque port, qu'en Norwegue, et peut être, étant si près de terre, nous n'aurions pu choisir autant de mer, pour en pouvoir atteindre.

23 7bre. A hier au soir, vers les 8 heures, le vent au Nord Ouest prit encore plus de force, que les jours précédents, et se redoubla tellement entre 12 et 1 heure de la nuit, que pour la deuxième fois, tout l'équipage fut allerte, et fut obligé de laisser tomber une autre ancre; ce fut déjà la

troisième que nous mouillâmes en trois jours; à 5 heures du matin, le vent tomba, nous eûmes une belle journée, mais le vent toujours variable et contraire.

1<sup>er</sup> 8bre. Rien de remarquable ne nous survint depuis le 23 du passé; les vents furent pendant ces jours, tantôt Zud Zud Ouest, tantôt Ouest et Nord Ouest, et toujours contraires, mais hier sur le soir, il prit son cours vers le Nord Est, ce qui donna espoir de continuation; effectivement il fut telle, vers les trois heures de ce matin, d'abord le tout fut ordonné à la levée de la première ancre, et continuant ainsi vers les 8 heures et demie nous levâmes la seconde, et fîmes voile avec un petit vent; à peine nous eûmes fait un trajet de 2 petits lieux, étant arrivés entre les isles de Juyst et Borchum, le vent s'étant jetté vers le Nord, nous fûmes obligés à y mouiller; on trouve icy 9 brasses d'eau et l'on est à 3 lieux de la mer.

2<sup>e</sup> 8bre. Nous levâmes l'ancre ce matin à 6 heures, le vent étant au Zud Est, quart à l'Est, passâmes avec un petit froid à 9 heures les isles de Juyst et Borchum; l'après midy à une heure nous passâmes le dernier banc, et entrâmes en mer; le maitre d'équipage de la Compagnie et le pilote qui nous avoient conduits, félicitèrent le capitaine sur son entrée en mer, ce qui fut suivi par tous les officiers; à 2 heures, le maitre d'équipage et le pilote retournèrent à Embden; le premier, comme député de la compagnie, fut salué par 7 coups de canon.

3<sup>e</sup> 8bre. Le vent sud est, beau froid, et l'air serain; selon les calculations prises ce midy, nous nous trouvâmes sur la hauteur de Texel; ce même vent et beau ciel continuèrent jusqu'à la nuit.

4<sup>e</sup> 8bre. Minuit passé, le vent tomba jusqu'au grand calme et se



tourna vers le Zud Ouest, le matin; à 3 heures après midy il prit le Nord Nord Est, avec un froid assez beau; à 8 heures du soir, nous passâmes une grande quantité des pêcheurs de harengs; on les croioit pour le moins au delà d'une centaine de voiles; notre capitaine nous dit que ces voiles sortirent ordinairement pour la ditte pêche le jour de St. François, le 4 d'octobre, et qu'ils appartenoient à des marchands de Duykerque, Ostende, Neoport, Dieppe, etc.: quelques-uns de ces batiments étoient pourvus des lanternes, d'autres n'en eurent point, de sorte que le capitaine fut obligé de les avertir d'un coup de cannon, ce qui fut réitéré une demi-heure après pour prévenir quelque malheur; en même temps, il fit arborer une lanterne dessus la cahutte.

Pendant la nuit passée, et toute la matinée, nous ressentîmes un vent de Ouest Zud Ouest, fort foible; à midy plein calme, nous mouillâmes d'abord l'ancre à 28 brasses d'eau; on comptoit alors que nous fûmes sur la hauteur d'Ostende; il nous survint en même temps au bas bord, un pêcheur d'harengs de Neoport qui nous remit toute sa pêche de la nuit passée, consistant en 300 harengs salvo justo, et 5 macreaux; de cette dernière sorte, je n'en avois jamais vu ni goutté, mais ce soir, le capitaine me fit la politesse de m'en faire goutter; quelques harengs furent partagés au bacqs (ou chambrées) des matelots; il y a 11 bacqs. Chaque bacq a 8 têtes; ils reçurent 16 harengs par chambrée; lorsqu'on cachoit les voiles quand l'ancre tombait, un jeune matelot, âgé de 20 ans, nommé Poppe BEIRENS, se trouvant au mât de misène pour y travailler aux voiles, sa main gauche s'engagea dans quelques cordages par le travail de ses confrères qui n'entendirent ses plaintes qu'après le coup fait, dont il eut la main écrasée, principalement le

doigt entre le grand et le petit, fut si fracassé qu'à peine la jointure supérieure se tenoit au reste du doigt; à 5 heures le vent s'étant fortifié, et Zud Ouest, l'ancre fut levée; vers le soir le vent s'éleva avec plus de force.

8bre. Nous arrivâmes sur le soir avec un vent de Zud Ouest qui fut tout à fait contraire; à la hauteur de Dunkerque, de la nuit à 11 heures, le matelot Jean Henry TOONJES tomba en mer, mais fut d'abord secouru, son bonheur fut que nous ne voguâmes pas fort, et qu'on sçeut d'abord sa chute.

8bre. Ce matin, à 7 heures, nous découvrîmes la pointe septentrionale du Pais de Nortfort en Angleterre, le vent très foible du Z. Z. Ouest, l'après mydi au Z. Z. Est, nous vîmes à 3 heures la pointe de Zud Fortlant, à 6 heures les fa-neaux de Douvres, lesquelles nous passâmes à 10 heures du soir.

0 8br. Aiant ainsi passé les bancs de la Flandre et le Pas de Calais, nous vîmes à 6 heures du matin les Côtes de Bologne et les Cingels en Angleterre; l'après midy le vent au Z. Z. O. nous fit pen d'avance, cependant vers le soir nous découvrîmes l'isle de Wicht, dépendante de la Couronne d'Angleterre; on en comptoit encore l'éloignement entre 3 à 4 lieux.

1 8bre. Dans l'espérance de nous voir ce matin au delà de l'isle de Wicht, nous nous trouvâmes repoussés, par une tourmente du Zud Ouest, laquelle nous surprit à 11 heures de la nuit passée, de sorte qu'à l'aurore nous nous trouvâmes autant d'éloignement que le jour précédent.

2 8bre. La ditte tourmente ne se calmant que vers la nuit, n'aiant pas gagné plus d'avance pendant cette nuit et ce jour, que passé 24 heures; la mer étoit pendant toutte la journée extrêmement agitée, et le vaisseau fit une si vive

agitation, que tous ceux qui n'avoient jamais fait des voyages sur mer, en furent incommodés; j'en fus du nombre; sur le midy, la tempête étoit encore dans son plein, de sorte qu'il étoit impossible de diner à table couverte; le capitaine et ceux de sa table qui ne furent attaqués de la maladie de mer furent obligés de s'asseoir sur le plancher et faire leur diner le plat entre les jambes; ce temps ne cessa que vers la nuit, aiant duré justement 24 heures.

13 8bre. On peut voir par l'inconstance, généralement des toutes choses, qu'on se trouve quelques fois tout à coup réduit d'une extrémité à l'autre, car depuis la minuit passée nous gouttâmes un calme des plus parfaits, et la marée nous avoit insensiblement portés jusqu'à vis à vis l'isle de Wicht, vers les 10 heures avant midy; le vent qui se fit un peu ressentir n'avoit cependant pas tant de force pour avancer au delà de la ditte isle, car la marée commençoit à vaincre sur le vent, (nonobstant Zud Est,) un vaisseau de la compagnie des Indes Orientales se trouva pas loing de nous, partant aussi pour les dittes Indes; vers le soir, le vent prit à 7 heures quelque vigueur du Zud Ouest.

14 8bre. Ce matin, à 7 heures, nous découvrîmes la pointe de la province de Portlant en Angleterre, le beau froid lequel avait soufflé pendant toute la nuit, continua, et passâmes la ditte pointe avec un vent de Zud Ouest ce midy; à 5 heures du soir nous vîmes la pointe de Gouster de la province de Devonshire en Angleterre; vers les 7 heures le vent se jetta au Nord Ouest quart à l'Ouest lequel nous fut très favorable.

15 8bre. En effect ce vent d'hier au soir aiant continué pendant toute la nuit, nous avait conduits jusqu'à vis à vis la pointe de Gouster, de sorte que nous la passâmes ce matin à 8 heures;

si ce vent continue nous espérons d'être bientôt dans la mer d'Espagne.

6 8bre. Nous ressentîmes depuis minuit un grand calme; à 8 heures du matin nous passâmes insensiblement un vaisseau marchand, portant pavillon anglois, aiant son grand mât et ses mâts d'hune abbatus et les voiles mal traittées; il paroissoit sortir de la mer d'Espagne; à 5 heures après midy, nous vîmes arriver à notre bord le capitaine anglois d'un petit vaisseau qui fut de notre côté depuis la nuit; on le crut venir de la côte françoise, faisant le contrebandier; il nous conta que par la tempête du 21, 22 et 23 septembre, lorsque nous ressentîmes la même, entre les bancs de la rivière d'Eems, périrent sur la côte d'Angleterre (nommée le feaux canal) 74 vaisseaux; que des équipages de tout ce nombre n'est échappé que 14 hommes; nous avons une très belle journée, l'air serain et chaud, mais le calme est parfait, nous nous trouvons toujours sur la hauteur de Bolt en Angleterre, à 4 ou 5 lieu de là.

17 8bre. Pendant la nuit passée, le calme nous abandonna, le vent au Sud Ouest, et continuant nous fit passer ce midy le Caep Lesar dans la province de Cornwallis en Angleterre; nous nous trouvons présentement dans l'embouchure de la Manche, du côté de la mer d'Espagne, et à deux lieux de la hauteur des Sorlingues, de sorte que nous espérons de nous trouver pour demain avancés dans la ditte mer; l'après diné à 3 heures, nous hélâmes une petite frégate frettée au Havre de Grâce, revenant de la pêche des morues, aux bancs de Terre Neuve; le capitaine Dens les pria de dire à ses Messieurs au Havre de Grâce, d'avoir rencontré en ce lieu, un vaisseau de la Compagnie Prussienne en bon état.

18 8bre. Entre la soirée, et la nuit passée, nous passâmes (selon



la calculation de nos pilottes) les islettes et rochers des Sorlingues à 6 lieux de distance au Nord Ouest, de sorte que nous nous trouvons au Grand Ocean, ou la Mer d'Espagne; depuis notre départ, il nous a fallu employer 30 jours, et 8 pour le passage de la Manche, mais les vents contraires et les calmes continuels nous ont sensiblement retenus avant de nous voir en pleine mer. J'ai remarqué que pendant notre voyage dans la Mer du Nord, nous avons tenu route au beau milieu de la mer, et que lorsque nous approchâmes la Manche, nous tenâmes toujours les côtes de l'Angleterre jusqu'à sa sortie à 4 ou 5 lieux de distance de la terre, quelques fois plus et même moins.

25 8bre. Depuis le 18 nous n'avons rien eu de particulier si non que les vents nous ont été très favorables dans la Mer d'Espagne; ils furent continuellement Zud, Est ou Nord Est; selon la hauteur prise aujourd'huy, nous nous trouvons sous le 38 degrez 20 minutes septentrional; il y a eu des jours que nous sommes avancés 40 lieux en 24 heures, cependant qu'avec des beaux froids et tems serains et telles furent les journées du 19 au 20 et du 22 au 23 de toute cette nuit passée et ce jour jusqu'à la nuit, nous eûmes un gros vent mêlé des graines de pluie; le vaisseau roula d'une rude manière, quoique nous eûmes le vent en poupe que nous fûmes obligés de nous asseoir sur le plancher pour pouvoir diner; la mer étoit extrêmement agitée et les vagues hautes. J'ai remarqué que pendant le tems que nous sommes en mer, il n'y eut presque point de jour sans voir des oiseaux se venir reposer sur notre vaisseau, entre autres une perdrix. laquelle tomba sur la chambre du capitaine et se cacha sous les poulailleurs; elle fut si fatiguée à voler qu'elle se laissa prendre de la main sans aucune résistance; passé 4

jours, deux éperviers vinrent sur le soir se jeter entre les voiles, mais les matelots les prirent d'abord; nous avons eu des alouettes, pingons, chansonnets, roitelets et autres sortes des petits oiseaux; une poulle d'eau tomba dernièrement entre les matelots pendant qu'ils firent leur chambrée et la portèrent au capitaine.

6 8bre. Hier à midy selon la calculation des pilottes, nous laissâmes l'isle de S<sup>t</sup> Michel, une des Isles Flamandes au Zud Ouest à la distance de 35 heures ce midy, nous laissâmes l'isle de S<sup>t</sup> Marie, une des dittes isles au Nord Ouest quart à l'Ouest, à la distance de 35 heures, les vents favorables continuent Nord Ouest.

9 8bre. Ce matin à 6 heures, nous vîmes que la mer fourmilloit des porcs marins; la quantité en étoit si grande qu'elle ne parut superficiellement qu'entassée des dits animaux; le vent de Zud Ouest quart au Zud qui se leva tout à coup avec un beau frais, les fit disparoître sur un instant, nota, de toutte la nuit il fit un temps extrêmement calme jusqu'à l'aurore et ce n'est que pendant les temps doux qu'ils paroissent; Messieurs nos pilottes crurent au commencement que ce furent des bonites ou dauphins (ces deux sortes des poissons, étant très excellents à manger), ordonnèrent aux matelots de se mettre en devoir d'en attrapper avec des dards crochus, dont nous sommes expressément pourvus pour la ditte pêche, mais n'apperçurent que ces dits porcs marins. Ce midy on prit hauteur, et l'on trouva que nous fûmes sous le 30<sup>me</sup> degrez, 35 minutes latitude septentrionale.

9bre. A la pointe du jour, les brouillards, lesquelles nous eûmes pendant 3 jours et 3 nuits consécutives étant disparus, nous vîmes Bas bord du côté de l'Est l'isle de Palma, une des Canaries, à la distance de 8 lieux; la terre paroît extrê-

mement haute, malgré le grand éloignement, et ne parut que comme une nuée épaisse, qui se lève sur l'horizon, formant deux collines, dont celle qui tire au nord est tant soit peu plus élevée; depuis le 29 du passé nous n'eûmes rien de particulier que des temps sombres et pluvieux et grands calmes, pendant lesquelles les nuits étoient extrêmement incommodés par la chaleur, et l'on ne vit que des éclairs à chaque moment; mais à 9 heures avant midy il se leva tout à coup un vent de Zud Zud Est qui dissipa ces brouillards; le premier pilote me dit que ce vent soufflant un beau froid étoit égal aux vents alisés, qui règnent ordinairement sous cette hauteur pendant toute l'année, excepté aux mois d'octobre, 9bre, 10bre et janvier pendant lesquelles, les vents sont aussi changeants que dans la Mer du Nord mais que cependant on a encore quelques fois le bonheur de les rencontrer, mais à peu de constance, ce que je trouve confirmé par Wood Roberts dans ses voyages aux Indes folio 53; au midy on prit hauteur, et il fut observé que nous fûmes à 28 degrez 25 minutes septentrionales; de l'inconstance du vent alisé dans la saison présente j'ai pris expérience, car à midy le susdit vent tomba précipitamment, et nous rendit un calme étouffant et du brouillard, comme aux trois jours et trois nuits passées; nous crûmes que nous aurions vu le Pic de l'Isle de Teneriffe, mais l'air étoit trop chargé, et les pilotes nous dirent que nous le découvririons pas de ce voiage, puisque le capitaine avoit pris une autre route que les autres nations, à cause des corsaires de Barbarie qui viennent quelquefois fois voltiger jusqu'aux grandes Canaries, et c'est pour la même raison que nous n'avons pas doublé le Caap de Finisterre, mais nous primes (en sortant de la Manche, et quoiqu'un peu de détour) sur

les isles flamandes; ce trajet fut extrêmement favorable puisque nous le fîmes en 8 jours de temps, traversant la Mer d'Espagne depuis le Caap Lesar avec un et même vent jusqu'à l'isle de St. Michel.

3 9bre. Depuis le 3 du présent de 5 heures du soir nous n'avons ressenti qu'un véritable vent alisé, avec des très beaux jours, de sorte qu'après l'observation prise ce midy, nous nous trouvons au 22 degrez 27 minutes largeur septentrionale, et que par conséquent nous avons passé la nuit passée vers les 12 heures le Tropique de Cancer, qu'on compte au 23 degrez 29 minutes; pour le bien venu au dit Tropique, tout l'équipage, personne exceptée, eut à 2 heures du matin une grandissime alerte à cause d'un vaisseau qui n'avoit paru le jour précédent, se trouva tout à coup même à la portée du fusil du côté du tribord; d'abord il nous héla de sa trompette parlante en langue française; notre capitaine luy répondit en Anglois de la même façon, sur quoy nous reçûmes encore une réplique, à ce qu'on prétend en Anglois, mais personne ne le put comprendre ce qu'il demandoit, ou ce qu'il voulut. Notre capitaine ne voulant le laisser approcher, crainte de quelque corsaire de Barbarie, ou fourban des Indes, luy ordonna de se retirer sur l'instant, ou qu'il l'auroit obligé par une bordée de son artillerie; entretemps les canons furent chargéz, chacun de l'équipage en général, reçut un fusil, sabre et pistolet et de la poudre et balles nécessaires, mais immédiatement après les dittes menaces, il se retira derrière notre vaisseau, faisant route au Zud; à l'obscurité de la nuit nous le perdîmes de vue, cependant toujours dans l'appréhension s'il fut corsaire qu'il nous auroient attaqué au soleil levé, à la pointe du jour nous le vîmes encore à côté du bas bord à



3 à 4 lieux de distance faisant route vers le Zud Est quart au Zud, cependant nous ne changeâmes point de route et nous fûmes tous bien résolus à la repousser (étant à 120 hommes d'équipage) si en cas il nous auroit attaqué; ce dit vaisseau me parut beaucoup plus petit que le nôtre, aiant l'air d'une médiocre frégate, mais il fut bon voilier, puisqu'il se trouva à coté de nous sans l'avoir vu de toute la journée, et nous précédoit de beaucoup pendant cette journée, de manière que vers le midy il ne parut plus du tout, quoique notre route est Zud Ouest quart au Sud.

9 9bre. Grâce au ciel nous en sommes quittes de la seule appréhension que nous aurions été attaqués, elle n'étoit même pas mal fondée, par la manoeuvre que le dit vaisseau a tenu, n'étant pas la manière usitée de s'approcher de si près pendant la nuit et changer son cours derrière nous, ce qui nous a tenus sur nos gardes jusqu'à aujourd'hui, les apprêts ont resté au même point et les mèches ont resté allumées de toute la nuit, car nous fûmes hier toujours dans la pensée qu'il voltigeoit à notre côté pour découvrir les forces de notre artillerie et de l'équipage et qu'il nous auroit encore venu joindre de la nuit ou à la pointe du jour, mais depuis qu'il disparut on s'en est plus aperçus, nous laissant dans l'incertitude s'il fut corsaire, forban, ou de quelque nation européenne; pour le présent le capitaine et nos anciens pilotes jugent puisqu'on ne l'a plus vue, que selon son cours qu'il prit que ce fut réellement un Français destiné pour la Guinée; à 3 heures après midy, nous vîmes deux poissons volants; ils sont de la grandeur et forme de nos harengs; leurs ailes sont de longueur et hauteur d'une main commune; ce sont leurs nageoires; ils ne se lèvent pas plus haut hors de la mer que de 4 à 5 pieds,

et n'en sortent que quand ils sont poursuivis des grands poissons qui les chassent; quand ils volent quand le soleil donne, leurs ailes paroissent blanches comme celles des oiseaux blancs, tant ils sont transparents; ils ne volent pas longtemps, car les ailes étant devenues sèches, ils ne sçauroit plus voler et retombent dans la mer; par l'observation prise ce midy, nous faisons 20 degrez 51 minutes latitude septentrionale; depuis le 3 du présent nous nous trouvons menés par des vents alisez, qui se levoient à 5 heures du soir du dit jour, jusqu'à présent, de sorte qu'en un mois, et 5 jours nous sommes passés du 53 degrez au 20<sup>me</sup> degrez 51 minutes largeur septentrionale.

0 9bre. Hier au soir à 9 heures, un poisson volant, dont voicy la véritable copie de sa longueur, et sa figure, et couleur, se jetta dans notre vaisseau, nous le vismes encore tout vivant, battant des ailes; ce matin, l'envie me prit de copier au naturel ce malheureux animal qui se trouve obligé par la persécution des bonites et dorades, (autrement dauphins) de devenir autant un habitant de l'air, qu'il l'est naturellement des ondes. Ces pauvres petits poissons peuvent être considérés comme un simbole d'une continelle frayeur, dont ils se trouvent agités par une poursuite perpétuelle de leurs ennemis, car ils ne se lèvent jamais hors de la mer que pour se sauver, et quelque fois pour éviter un péril, ils se précipitent dans les griffes des oiseaux qui sont toujours aux aguets pour quand ils sortent de la mer, pour chercher azye dans un autre élément, s'y trouvent également victimes de leurs persécuteurs: les marsouins font également une guerre perpétuelle aux dorades et bonites, tout cela nous sert d'image que dans ce siècle on est dans de perpétuels dangers, que les foibles se trouvent sacrifiés par l'avi-

dité des plus forts; cet après midy, faisant un temps très agréable et assez calme nous vîmes une quantité prodigieuse de ces poissons volants aussi des dorades, bonites et marsouins, et des dits oiseaux de proie, je pris plaisir à considérer cette guerre irréconciliable, mais malgré cette quantité nous n'eûmes pas le plaisir d'en attrapper quelques uns, car quelque fois ils volent par grosses bandes entre les voiles, et comme ils n'ont pas la direction si aisée de leurs ailes comme les oiseaux volants très rapidement et toujours en droite ligne ils donnent facilement, par le mouvement du vaisseau, contre les voiles et cordages, ce qui les fait d'abord tomber dans le vaisseau; ils sont fort bons à manger et ils ont assez le goût du hareng, mais plus délicats; les naturalistes les appellent hirondelles de mer, mais selon moi ils se trompent, puisque ce petit poisson ne sauroit voltiger à droite et à gauche et se tourner et s'élever dans les airs, son vol n'étant que forcé pour se sauver de la persécution de ses ennemis; on m'a assuré qu'ils s'en trouvent à quatre ailes, même notre capitaine lieutenant me dit d'en avoir vu mais qu'ils sont fort rares et quelques voyageurs en font aussi mention et leurs attribuent une quantité des propriétés lesquelles je laisserai à l'examen des curieux; ce midy on observa que nous fûmes au 19 degré 19 minutes latitude septentrionale.

12 9bre. Au matin, les pilottes nous dirent que depuis les 10 heures jusqu'au 12 heures de la nuit passée, ils avaient vu des longues et larges passages en mer, paraissant comme du feu, causés par la semence et petits germes des grands poissons, qui surnagèrent les vagues un matelot en puisant de l'eau, prit un des dits germes; l'ayant examiné je n'y trouvais guerre de forme d'un poisson, quoiqu'il fût

de la longueur de 3 pouces et environ d'un pouce de largeur toute égale, ce corps étoit d'une couleur des cendres et transparent, on n'y reconnut la forme de poisson qu'à la tête, laquelle commençoit à se former par les yeux et le museau; selon l'observation de ce midy, nous eûmes 16 degrés 45 minutes, latitude septentrionale; lorsque le soleil commençoit à disparoitre de notre horison, nous vîmes qu'il s'éclipsait derrière des montagnes; on reconnut d'abord que ce fut l'isle de Bona Vista, une des 10 isles, nommées du Capo Verde.

3 9bre. Dès que le soleil se coucha hier au soir, nous découvrimus terre, les pilottes la jugèrent l'isle de Bona Vista, une des isles du Capo Verde, ce matin, nous passâmes la dite isle à côté du tribord, elle se démontre extrêmement haute par ses montagnes, on la dit aussi guerre habitée, elle n'est qu'à 16 lieux de Saint Jago, qui est l'isle la plus grande et la principale des isles du Capo Verde, nous esperâmes d'y arriver le lendemais avec la grace de Dieu, et de mouiller l'ancre au port de Porto Prayo, ville de la dite isle de Saint Jago, pour y rester quelques jours pour prendre de l'eau et autres rafraichissements et nous mettre en état de pouvoir soutenir un voiage de 3 à 4 mois, jusqu'au détroit de Sonda.

4 9bre. Nous ne fîmes voile de toute la nuit passée que du petit et grand hunier, puisqu'on jugeoit hier au soir que nous n'étions qu'à trois lieux de l'isle de St Jago; ce matin à 5 heures nous découvrîmes au tribord l'isle de St Jago à peu de distance, même nous avions déjà passé sa pointe, mais comme la nuit avoit été très obscure par des espèces des brouillarts, on le l'avoit pu distinguer des nuages, mais dès que l'aurore parut, nous nous trouvâmes si près de terre, que nous n'en étions pas plus éloignés que de deux coups de carabine; le capitaine et les pilottes en furent fort surpris;



cependant ils avoient changé leur cours pour éviter cet inconvénient; ils jugèrent que la force du courant, venant du Nord Est, et qui règne sur cette côte, nous y avoit poussé; d'abord le capitaine ordonna de déployer les voiles, aiant un vent très favorable, et cottoyâmes ainsi la ditte isle jusqu'au Sud Ouest de l'isle, où nous vîmes la petite ville de Porto Prayo; avant d'y venir un petit Dorade se trouva derrière notre vaisseau, nageant sur la superficie de la mer; on se mit en train de la darder, le fils de notre capitaine laissa tomber le dard, et le toucha, mais le voulant retirer le poisson tomba en mer, et fut mort, car nous le vîmes sur-nager la mer le ventre en haut, de sorte que nous fûmes privés d'un manger aussi délicat qu'est le dorade; à la fin nous entrâmes dans la petite baie de Porto Prayo; à 12 heures du midy, nous mouillâmes l'ancre, nous y avons 6 brasses d'eau, nous saluâmes la ville d'onze coups de canon mais la ville ne nous répondit pas; la ville en nous voyant arriver arbora son pavillon portugais; après notre dit salut le capitaine envoya son lieutenant avec la chaloupe au gouverneur pour l'assurer de ses respects et demander la permission pour faire de l'eau et des rafraichissements; le capitaine lieutenant étant revenu à bord, rammenoit avec lui un présent d'un mellon d'eau et quelques pisans, lesquelles le gouverneur fit gouter pour rafraichissement, avec la permission d'en prendre d'autres autant que nous souhaiterions nous trouvâmes icy une fregatte angloise à l'ancre venant des Guinées, chargée d'une trentaine de chameaux pour le négotier aux Indes occidentales aux plantations du sucre et indigo; ce négoce est tout à fait nouveau, et l'on le croit très profitable par la nouveauté même.

15 9bre. Le capitaine et supercargas allèrent à 10 heures avec

midy à terre, pour aller remercier le gouvernement de ses politesses et négotier quelques rafraichissements; en partant ils furent salués de 9 coups de canon de notre bord; après midy nous vîmes venir à bord le gouverneur de l'isle de Maijo, une des isles du Capo Verde; il étoit nègre et menoit avec luy deux chaloupes chargées des noix de cocos, pisans, melons, oranges, cannes de sucre, et autres fruits du pais; tous ses gens étoient nègres ou mulâtres; ils venoient pour troquer ces fruits contre du tabac, pipes, vieux habits, bas, souliers, chemises et toute autre chose, qui sert à couvrir le corps, car ils sont si pauvres, et si dépourvus d'habillement, qu'ils sont presque nus et sans chapeaux ou bonnets pour se mettre à l'abri des injures du temps et l'ardeur excessive du soleil, et cette pauvreté est générale dans ces 10 isles; le gouverneur de Maijo étoit assez bien mis, horsmy son chapeau qui ne valoit pas 2 sols; je troquois 6 pipes pour 18 oranges; vers le soir, le capitaine de la ditte fregatte angloise vint à notre bord pour saluer notre capitaine et luy souhaiter la bien venue à Porto Prayo; il fut retenu pour soupper et resta à notre bord jusqu'à près de minuit.

6 9bre. Quelques pêcheurs moresques nous viurent ce matin présenter leurs fruits avec leur chaloupe; pendant qu'ils trafiquèrent, un d'eux pêchoit à la ligne d'une manière singulière: il jetta premièrement une poignée de poisson haché en mer, et laissa alors descendre sa ligne au milieu de ce poisson haché qui descend insensiblement et se sépare; les poissons dont cette mer fourmille vient en abondance se fondre sur ce poisson haché; quand le pêcheur voit qu'il y a une quantité ensemble (ce qui se peut discerner par la clarté de cette mer, principalement quand le soleil donne) il tire sa ligne avec violence en haut, nota, qu'au bout de la ligne il y a

un crochet, accrochant de quatre cottés, de manière, que quelques fois ils s'y trouvent 2 à 3 de ces poissons attachés; cependant il y a une amorce au bout d'un crochet pour aller plus sûrement, j'ai vu que les poissons y furent accrochés, l'un par le ventre, l'autre par la queue, enfin des tous cottés où l'hasard les prit; il est surprenant qu'ils prirent une si grande quantité sur une demi-heure de temps; la plus part de ces poissons furent une espèce des macreaux, mais beaucoup plus grands et gros; il y avoit aussi une sorte d'une et même façon de nos perceaux, la première ditte espèce s'appelle icy *cavallios*, et sont fort bons et délicats; nos mattelots ont rapporté de terre différentes sortes, entre autre un poisson d'une couleur rouge fait comme nos aigrefins mais plus gros; enfin cette mer est si riche de toutes sortes de poissons qu'il est inconcevable; cependant les naturels de ce pais sont d'une si effroyable paresse qu'ils ne veulent pas se donner la peine de les pêcher ou accommoder pour s'en nourrir ou vendre; ils se contentent de pain de mays; même je les ai vu manger la graine et la moudre de leur dents en guise de pain; ils boivent de l'eau ou ils cueillent des fruits qui proviennent d'eux mêmes sans être plantés ny semés; cet après diné, le capitaine me permit d'aller à terre, le teneur des livres du commerce me tenoit compagnie; nous fûmes conduits par la chaloupe: étant prez au bord, je fus surpris que nous ne pûmes descendre sans être portés sur le dos des mattelots, qui furent obligés de se mettre au delà de la ceinture dans la mer; la chaloupe ne pouvant approcher de terre sans risquer d'être fracassée par la force des vagues qui s'élèvent et retombent; enfin, aiant ainsi mis pied à terre, à deux coups de fusil de la ville, nous trouvâmes sur ce rivage

comme un marché de toutes sortes des fruits et volailles et bestiaux, car d'abord qu'ils entendent dans l'isle les saluts des vaisseaux, ils accourent vers ce lieu avec leurs marchandises; ce marché n'est qu'à un bon coup de carabine de la ville, à laquelle on doit monter (étant située sur une montagne) par un chemin tournant sur le rocher fait par la nature comme des espèces des degrez à la hauteur de 100 pieds; la nature et couleur des rochers est d'une couleur brune, semblable aux pierres qu'on tire près de Louvain dans le Rousseberg; on entre par une porte très légère comme nos portes couchères, d'une pierre blanche comme nos pierres de taille; à côté il y a à gauche un corps de garde, où nous vîmes 4 nègres; il n'y a point des soldats; chaque habitant de la ville et du district étant obligé par tour à monter la garde; le Roy de Portugal tient ses sujets des ces 10 isles, qui sont tous Nègres et quelques Mulâtres, dans une espèce d'esclavage; ils ont cependant des nègres positivement esclaves, mais ceux là ont été achetés aux Guinées, et leurs enfants restent esclaves; ces dits 4 Nègres avoient des fusils mais sans uniforme, mais presque tout nus, et sans chemises, bas et souliers; ils me parurent plutôt bandits que soldats; à trente pas plus avant demeurait le curé, lequel nous trouvâmes devant sa porte; je me proposois d'abord de luy parler en latin, pour avoir occasion d'y entrer et le plaisir de voir sa maison, meubles et m'informer des particularitez du Pais; je luy fis donc mon petit compliment et le traitois d'amplissime domine; il répondit très gracieusement et nous fit entrer dans sa cabane, laquelle consistoit en 2 chambres sous le toict, et sans vestibule; en entrant son lit étoit posé à gauche sans rideaux; il n'y avoit aucune tapisserie, que les quatres murailles: les meubles tous ensemble ne valu-



rent pas 5 piastres; dans la seconde chambre demeurèrent ses 3 esclaves et leurs enfants; ces enfants entrèrent et passèrent sa chambre tous nus comme des grenouilles; je luy fis connaitre ma surprise qu'il permit tels spectacles indécents; il me répliqua que ce fut la manière du Pais; nous entrâmes plus amplement en conversation, disant, que son nom étoit Pedro GOMEZ, que ses ancêtres étoient de la race des Roys de Portugal, mais que luy, ny son père étoient légitimes; il m'en voulut faire voir les lettres patentes, mais j'interrompis ses gasconnades en luy demandant combien il avoit des communicants; il me dit qu'il en avoit mille, et qu'excepté les 2 villes de St. Jago et Ribera grande, il y avoit sur cette isle, de la grandeur 20 lieux de circonférence, onze paroisses, que cette isle est la plus grande et mieux peuplée, que cette isle est extrêmement fertile mais que par la paresse des nègres, elle ne produisait que ce que la nature leur voulut donner gratis, qu'ils n'avoient pas des vignes, que le vin qu'ils soubaitaient d'avoir devant venir de Portugal, ou de l'étranger, qu'ils avoient du bon tabac, qui a le même goût à peu près de celui du Brésil dont il me fit gouter en poudre, mais qu'on ne le voulut point cultiver, que l'indigo s'y sème et croit sans culture, que les chèvres portent 4 fois de l'année, même jusqu'à quatre cabrits d'une ventrée, qu'ils ont une grande quantité de volailles, comme des coqs d'Inde, pintades, poulets, perdreaux rouges, poullets et chapons; les boucs, chèvres et cabrits y sont excellents, et d'une abondance extraordinaire; les vaches et boeufs y sont aussi fort bons et de la même délicatesse de ceux de notre Pais, car ils ne proviennent pas des buffles; enfin il me fit voir que ce pais seroit un paradis terrestre s'il ne fut négligé par la paresse des habi-

tants; monsieur le Curé nous fit la politesse de présenter un verre de vin rouge d'une bouteille commencée qu'un de notre vaisseau luy avoit fait présent à hier; dans sa pauvreté il nous montra son bon coeur; nous en gouttâmes un verre, nous trempâmes le vin avec de l'eau fraîche, ce qui nous parut un régal n'en aiant pas goutté en 40 jours; je luy fis la demande s'il avoit une bonne cave, ou pompe, pour rafraichir son vin; il me répondit qu'il n'en avoit pas et que personne n'en avoit, qu'ils ne buvoient que del'eau que les esclaves allaient puiser à une citerne publique hors de la ville dans la plaine; j'admirois la structure de sa cabane dont les murailles étoient épaisses de  $2\frac{1}{2}$  pieds, et de 12 d'hauteur, les chambres ne furent pas vouttées, ny couvertes de quelque petit grenier; on voiait l'air au travers du toit couvert d'une espèce de tuilles de leur fabrique; sous les tuilles il y avoit des roseaux entrelassés ce que je trouvois le principal ornement de la maison; dans cette chambre il y avoit 2 portes, et une fenêtre sans vitres et dans celle des esclaves il y en a aussi une; ils laissent toutes les portes et fenêtres toujours ouvertes pendant le jour pour prendre l'air; sur les 3 heures nous primes congé et priâmes monsieur le Curé de nous conduire chez le gouverneur; il me dit que le gouverneur devoit incessamment venir vis à vis sa cabane pour voir son nouveau batiment, mais qu'entretens il nous meneroit chez le colonel; je fus très content de cet offre, étant curieux de voir les arrangements de la cabane d'un officier de distinction; comme les fenêtres et portes sont toujours ouvertes dans ce pais, le colonel nous vit venir et charmé de voir des Européens, il vint nous rencontrer devant sa porte, et nous fit entrer, et nous dit qu'il étoit Irlandois de nation; il parloit bon latin,

et un peu de français; qu'il avoit déjà été 18 ans dans ce Pais; je réfléchis ses meubles et sa cabane; je la trouvois encore plus petite et basse que celle du curé; j'admirois ses meubles; je vis bien que la pauvreté avoit plus d'Empire sur cette cabane que sur celle du curé; même elle étoit dépeinte sur son visage; je pris la liberté de luy demander si les maisons dans la ville de Saint Jago et Ribera grande, n'étoient pas plus grandes qu'icy; il me répliqua que les plus principales avoient 3 chambres, et que ces villes n'étoient guerre plus considérables que Porto Prayo, que St. Jago étoit bien déchu de son premier lustre depuis qu'on s'est apperçu que la Baye de Porto Prayo étoit meilleure pour l'ancrage, le fond étant sabloneux, et celui de St. Jago est d'un fond bourbeux; les cases ou cabanes des nègres sont encore plus petites; ils les font si grandes et si hautes qu'ils veulent, mais la paresse les fait abstenir de les faire plus grandes que la dernière nécessité n'exige, quoy qu'ils ont le fond, bois, pierres et l'argille pour rien; il n'en coûte que la peine de l'appliquer et quérir; ces cabanes sont si basses qu'un cheval bon sauteur les passeroit; elles sont aussi bâties en longueur, hautes jusqu'au sommet du toit de  $6\frac{1}{2}$  pieds, la porte a 4 pieds d'hauteur; pour la plus part n'ont point des fenêtres, mais une porte par derrière et par devant; je trouve que ces gens vivent en philosophes et comme ceux du premier siècle, qui n'aspiroient que la pure nécessité de la vie.

Pour revenir au colonel, je ne pouvois pas me dispenser de luy demander pour quoy tous ces nègres marchaient tellement armés parmy la ville et les champs armés jusqu'aux dents, et que le gouverneur permit cet étrange manoeuvre; il répartit que ce fut la manière du pais et que ce n'estoit

pas dans son pouvoir de le deffendre; nota que tous ceux que nous vîmes passer devans sa porte, étoient armés différemment, l'un avoit un pistolet en bandoulière, là un fusil, les autres des épées, grands coutteaux, piques, sabres, des gros bâtons, comme leurs facultés permirent d'en avoir; il nous dit en même tems de nous pas hasarder en chemin ou sur le bord de la mer sans bonne compagnie, puisque tous les nègres de cette isle ne sont pas scrupuleux d'attaquer les étrangers pour leurs habillements et qu'ils sont bandits quand l'occasion se présente et que les exemples sont très fréquents après le soleil couché, même qu'allors il ne répondroit de notre vie, car la paresse de ne vouloir travailler, et l'envie d'avoir quelque habit sur le corps, y jointe leur grandissime pauvreté, les incite à ces coups des mains; nous vîmes aussi dans cette cabane 2 enfants esclaves jouer avec la fille du colonel; ces esclaves étoient nus, mais son enfant qui fut une fille étoit habillée d'une espèce de juppe de cotton sans plis, et une espèce de petit casacquin de la même étoffe fabrique du pais; sa fille pouvoit avoir 6 ans, et les esclaves 4 à 5; je pris la liberté de dire comment il pouvoit souffrir que sa fille jouoit de la manière avec ces enfants nues; il me répondit qu'elle y étoit accoutumée de tendre enfance; avant de prendre congé le colonel me fit la demande si je n'avois pas du thee ou du vin à vendre, ce que je pris pour sollicitation indirecte de luy en faire quelque présent, j'en fut un peu interdit, mais je me rassurois d'abord, luy répliquant que nos provisions étoient si modiques, même pas assez suffisantes pour un si long voiage que nous avions à faire, ainsi que nous le priâmes de nous dispenser à nous en défaire et pour mieux interrompre le discours, je le priois de me vouloir dire dans quel endroit je pourrais voir



croître l'indigo et le cotton; il me dit, à trois passes d'icy vous voyez l'indigo, et ordonna en même temps à une esclave de m'en tirer une plante; cette herbe étoit en très grande abondance devant sa maison, sans être cultivée; mais pour le cotton il me falloit aller vers le puy dans la plaine où nos mattelots prirent de l'eau, que j'y voirais une quantité des cottonniers; pendant ces discours, le gouverneur passa devant la porte; nous sortîmes, et fit mon compliment à Son Excellence en françois; le colonel fit l'interprète; de part et d'autre, nous prîmes congé du gouverneur et du colonel, et nous promenâmes devant les cases des nègres pour examiner leurs manière de vivre; nous en trouvâmes qui furent extrêmement basses, couvertes des feuilles des cocos et palmiers, et ces feuilles leurs servent de mattelats; il y a des étables des couchons qui sont plus élevées et larges dans notre pays que quelques cases des Nègres; curieux de voir le nouveau bâtiment du gouverneur nous prîmes de ce côté, où nous vîmes les Nègres y poser les tuilles, je conjecturois que ce fut la nouvelle cabane; en effect, nous vîmes Son Excellence devant le bâtiment donnant ses ordres; je l'admirois icy de plus près, qu'à la porte du colonel; il avoit purement l'air d'un pèlerin de St. Jacques de Compostelle avec son grand et vieux chapeau retroussé, une veste et grande culotte de toile grise, un vieux manteau d'une espèce de baracquan bleu, sa poitrine étoit chargée de plusieurs médailles de cuivre et d'argent et d'une petite croix de bois de cèdre, qui viennent de Jérusalem; elle étoit de la longueur de 2 pouces; il avoit un grand et gros bâton à la main; nous le saluâmes en passant et au même moment une personne européenne en chemin faisant sortit de sa case en veste noire et bonnet blanc, et fit mine de se promener; à

la fin, il prit son chemin tellement qu'il nous joignit; il nous parla en hollandois et nous dit, qu'il croioit, que nous étions du vaisseau prussien, qu'il étoit charmé de nous voir, et qu'il espéroit que nous luy fairions l'honneur d'entrer dans sa maison; j'acceptois très volontiers sa politesse, par pure curiosité d'examiner sa manière de vivre, et voir la différence des ameublements; pour couper court y étant entré, l'Hollandois n'y brilla pas plus que les Afriquains; sa cabane étoit de la même façon et architecture que celle du colonel et du curé et pour les meubles, elles ne purent aussi disputer aucune préférence; il nous présenta une chaise et son café au lait qui se trouvoit déjà prêt sur la table, avec du sucre en poudre brun, de la façon des Nègres de cette isle; les cannes de sucre croissent fort bien icy, mais ne sont pas suffisamment cultivées pour en avoir l'abondance; nous goûtâmes ce café, lait et sucre, je trouvois le tout fort bon; entrant insensiblement en conversation, j'aperçeus que ce fut le consul hollandois dont notre capitaine m'avoit parlé; je luy dis d'abord de croire que j'avois l'honneur de me trouver chez le consul hollandois; il me répliqua d'avoir l'honneur de l'être, et que depuis 5 ans, il étoit établi dans cette place, et qu'il vivoit icy en philosophe, et qu'il comptoit d'y laisser ses os, qu'il étoit natif d'Amsterdam, et avoit demeuré longtems à Lisbonne, qu'il se nommoit MARCHAND, qu'il étoit venu icy en qualité d'un des receveurs des Domaines du Roy de Portugal sur les 10 isles du Capo Verde, que depuis 3 ans, les Etats d'Hollande l'avoient constituez icy leur consul, et que ses lettres patentes étoient confirmées par le Roy de Portugal, dont il nous laissa voir les diplômes, que malgré cela la Compagnie Orientale d'Hollande ne le voulurent reconnoître nonobstant les politesses et traitements qu'il avoit déjà faits

aux capitaines de leurs vaisseaux qui viennent pour le présentent régulièrement rafraichir dans la Baye de Porto Prayo quand ils vont au Cap de Bonne Espérance et plus outre. qu'ils refusent de luy payer son droit de 16 piastres de chaque vaisseau, quoy qu'à chaque fois il luy en coute beaucoup plus à traiter et faire des politesses aux officiers, qu'il a eu beaucoup des cas épineux entre des mattelots de leurs vaisseaux et les nègres, lesquels par son crédit et ses interpositions il a sçeu calmer même au péril de sa vie; je vis briller beaucoup d'esprit et de prudence dans sa personne; les habitants même (comme j'ai appris apprez) en en firent beaucoup de cas; il me fit la grâce de me faire voir une description générale des 10 isles du Capo Verde, et me dit d'avoir luy même sur les lieux, pour pénétrer le tout au fond; cette description est d'un grandissime volume; il y détaille les productions, fertilités, propriétés et particularités de chaque isle; ce que chaque pourroit encore produire si on y emploioit de peines et culture, même il m'a assuré que la terre est si fertile qu'avec la moitié des peines on pourroit icy cultiver ce que l'on sème et plante aux Indes Occidentales, comme le sucre, tabac, indigo, cotton, toutes sortes des grains et graines de l'Europe; les expositions pour les vins sont des plus favorables et le climat quoyque chaud, le plus bening; il n'y a qu'un inconvenient, que pendant les mois d'été qui sont la demi juin, juillet, aoust, septembre, octobre, et demi novembre, il ny pleut guerre, et s'il n'y a pas de pluye du tout, cela fait et cause d'abord des disettes, fautte d'une culture abondante, en second lieu des maladies par la disette même, et des fièvres chaudes et pourpres par l'intempérie de l'air et vents du Zud qui règnent alors pendant les dits mois; il nous

dit que passé 5 à 6 ans, pendant ces dits mois, moururent plus de 6000 nègres, mais la plus part de disette et famine, qu'on ne put trouver des gens capables de porter les corps morts tant ils étoient foibles par la famine, qu'ils n'étoient pas aussi capables à faire des fosses pour les enterrer, qu'on laissa les corps morts sur les champs, et les couvroit des pierres et feuilles, que même plusieurs ont été mangés par les oiseaux et chiens. Il me dit d'ailleurs une autre particularité, que dans cette ville il ne se trouve ni médecins, chirurgien, ny Appoticaire, qu'ils s'aident des quelques herbes qui font des remèdes généraux, qui font selon les tempéraments du bien aux uns, et grand mal aux autres, ainsi on peut dire que ces insulaires ne vivent purement que selon les maximes du premier siècle, et dans la confiance de la Divine Providence, mais je dois selon les siècles d'à présent les condamner dans leur paresse extrême; ils sont obligés en conscience de travailler par la sentence divine, *in sudore vultus tui, vesceris pane tuo*, on les doit condamner plus que d'autres nations qui habitent des pais stériles et se doivent donner double peine, où ce pais seroit en échange un paradis terrestre à peu de travail et de culture; si la paresse la plus noire de l'univers, ne tenoit l'empire dans ces isles, il seroit encore plus pais de Cocquagne s'il fut entre les mains des Français, Anglois, Hollandois, ou autre puissance Européenne; le Roy de Portugal ne profite des grands domaines de ce pays car il n'y a pas de commerce, ny droit d'entrée et sortie; il nous fut permis d'introduire du vin, tabac, thé, et tout ce que nous voulûmes apporter, et y faire sortir généralement tout ce qui s'y trouve sans aucun droit, où Sa Majesté Portugaise en y envoyant des artisans, vignerons, et laboureurs, en 10 années de temps pourroit



profiter des millions; le vin pourroit se débiter dans toute l'Afrique, dont le continent le plus proche n'est qu'à 150 lieux de distance sçavoir le Cap Verd qui appartient également à Sa Majesté Portugaise et de là ou directement d'icy il pourroit se débiter aux Guinées, les Royaumes de Congo, Angola, et autres pais de l'Afrique, même aux Indes Occidentales dont le trajet est très petit; le coton cultivé produiroit icy des richesses, si on en fit des manufactures, de même que l'indigo; le dit consul prétend aussi que les mouches cochenilles se trouvent icy; je luy fis là dessus la demande s'il ne fut pas la cochenille silvestris, ou si elle fut de la belle qualité de celle de Guatémala au Royaume de Mexico; il me dit de n'en avoir pas pris l'épreuve; il m'informa aussi que dans toutes les 10 isles il n'y avoit qu'un seul fabricant de coton qui demeurait dans cette isle dans la ville de St. Jago, que ce fut un homme fort riche, et qu'il y employait beaucoup des esclaves, et que sa fabrique étoit fort belle mais chère, qu'il ne la débitoit point dans ce pais, mais que les Portugais dont 2 à 3 vaisseaux viennent à chaque année icy, en achettent et les alloient négocier aux Guinées pour esclaves lesquelles ils transportent alors au Brésil; je vis chez luy quelques pièces de cette manufacture; elle me parut fort belle et fine; il me dit aussi que le coton de ces isles étoit de la meilleure qualité que les Indes Orientales et Occidentales puissent donner, aussi que pour rendre ce pais riche et abondant, il ny manque que la bonne volonté et le travail; pour le dernier entretien que j'eus avec monsieur le consul, roula qu'il falloit un bon et vigilant maître, amateur du commerce pour ce pais si naturellement abondant et fertile;

il répartit qu'il en avoit déjà donné avis à la Compagnie Orientale d'Hollande, qu'il avoit déjà envoyé copie de toutes ses remarques sur ce pais du temps qu'il avoit demeuré dans cette isle, qu'il sçauoit de bonne part que le Roy de Portugal vouloit s'en défaire, ou le donner en admodiation pour un nombre d'années, que cette affaire étoit présentement assurée puisque sa ditte Majesté venoit envoyer ordre au Gouverneur général de ces 10 isles, résidant dans la ville de St. Jago, lequel est chargé d'aller dans toutes les isles pour s'informer de leur produit, fertilité, commerce et situation des habitans, et leur nombre, que de là il devoit aller au Cap Verd, au Continent d'Afrique, dépendant et appartenant aussi à sa ditte Majesté, pour s'informer au dit effect, que des dites isles; vers 5 heures nous prîmes congé de monsieur le consul et allâmes joindre notre chaloupe; comme le dit Curé nous vit sortir de chez le consul et que nous devions passer devant sa cabane, il vint à notre rencontre, nous souhaiter un bon voiage, promettant de prier pour nous, disant en même temps qu'il n'avoit pas du vin pour dire la messe; je sçeus déjà qu'il avoit fait le même compliment à notre capitaine le jour précédent, et je n'ignorois pas que le capitaine luy en avoit promis; je lui disoit monsieur le Curé, soiez assuré que vous en aurez au premier jour; aussi nous passâmes outre et sortîmes de la ville; je m'entretins en chemin faisant de la grande pauvreté du lieu et ses habitans, car tous nègres et négresses étoient presque nus, mais fort robustes et se portant bien; arrivés au bord de la mer nous vîmes que nos matelots de notre chaloupe étoient encore occupés à charger de l'eau dans la Barquasse, ainsi nous profitâmes

du temps pour faire encore une promenade jusqu'au puis où on prit notre eau; j'admirois en passant le dit marché; on y vendoit des chèvres, poulets, pintades, pigeons, perdreaux rouges, melons de toute sorte, citrons, oranges, des pisans et autres fruits du pays; ces fruits sont icy en si grande abondance qu'ils pourrissent sous les arbres et sur les champs; pour la volaille, elle y est très nombreuse, car elle y couve jusqu'à 5 à 6 fois de l'année et les vaches, taureaux, moutons et chèvres n'y manquent pas; les cocqs d'Inde passent pour aussi excellents que ceux du Brésil, mais on en trouve plus tant que passé une trentaine d'années depuis que les Hollandois et les Anglois, Danois, et Suédois viennent rafraichir icy; même on pouvoit auparavant avoir un grand cocq d'Inde pour la valeur d'un escalin de notre monnoie, ou pour une vieille culotte de toile, mais pour le présent, on en doit payer une piastre; il y a encore une autre raison, ce que les gouverneurs prétendent de fournir les rafraichissements, et ils sont d'accord avec les habitants et c'est une chose par laquelle on doit passer pour avoir le nécessaire et par ce moien ils font leurs choux gras; le capitaine avoit demandé 12 cocqs d'Inde et l'accord étoit une piastre la pièce, mais d'abord que ces 3 vaisseaux hollandois étoient arrivez, le gouverneur dit qu'il n'en pouvoit avoir qu'à une piastre et demie, ce que le capitaine refusa; ainsi c'est du reste tout ce qu'on ne peut acheter des nègres, il le faut payer au double et au triple, encore faut-il passer pour le gros, par le canal des gouverneurs, pour pouvoir avoir de l'eau gratis, nonobstant les présents qu'on luy fait des provisions du vaisseau; il y a aussi des beaux chevaux qui

sont d'une taille médiocre, et de la finesse et légèreté des chevaux barbes; les mulets sont petits, mais fort beaux et fins. Dans l'observation que je fis dans ce dit marché, j'admirois aussi ces marchands nègres; leur pauvreté étoit extrême, leur plus grand nombre étoient déchaus, sans chapeau, ny bonnet; à peine leurs nudités étoient couvertes; leurs femmes avoient une espèce de juppe sans plies, et une demi faille pendante sur les épaules, sans chemise ni corselet; ces failles furent de toutes sortes des couleurs, la tête nue, sans souliers ny bas, au moindre mouvement elles sont découvertes tant de dos que de la poitrine; leurs enfants jusqu'à l'âge de 6 à 7 ans sont nus comme des vers; de ce marché, nous allâmes par un bois de cocos qui est au pied de la ville; sous ces arbres il y eurent des broussailles remplies des cottonniers et plants d'indigo; le cottonnier portoit une fleur d'un violet pâle, semblable et la même forme de l'*althea* en Europe, la feuille est aussi justement la même, et de la même couleur; à la première vue, je crus que ce fut la véritable *Althea*, après la fleur vient un Couton verd, un peu pointu avant sa maturité, dès qu'il est meur il est rond, un peu plus gros que nos grosses noix, et s'ouvre en quatre parties, où l'on voit le coton paroître comme une fleur qui à fait éclore, et se tient en rondeur en guise de nos doubles africaines; ces petits arbres croissent très fluidement de la hauteur de 3 pieds, et ses branches s'étendent irrégulièrement, et sans forme d'arbre comme la merveille du Perou croit au Pais bas; l'indigo croit sur des plantes, comme la sauge, de la hauteur de 3 $\frac{1}{2}$  pieds quand elle se trouve dans son parfait; cette plante porte une petite feuille comme la dragonne,



mais n'est passî longue, ny si pointue; sa fleur est la même des nos lentilles, laquelle fanée produit de même que les lentilles un petit carquois qui contient la semence laquelle est plus ovale que ronde, et de la grandeur de la tête d'une médiocre épingle; la couleur de la fleur est violet foncé et les extrémités des deux feuilles basses sont jaunes; ces deux riches plantes se sement icy elles mêmes, car le cotton a 8 graines au bas de son bouton, de sorte qu'il se trouve négligé d'être ceuilli, la semence tombe par terre et produit des autres arbrisseaux sans la moindre culture, ainsi de même arrive à l'indigo; aiant ceuilli quelques plantes et branches des deux dits produits de ce lieu pour les examiner de plus prez au vaisseau, nous allâmes 10 à 12 passes plus loing, où nous trouvâmes nos mattelots qui prirent de l'eau d'une très grande cisterne; nous restâmes là jusqu'au tems qu'ils retourneroient au rivage, ne nous voulant risquer de retourner sans bonne compagnie et repasser le dit bois, et broussailles; entre temps, j'admirois ce pais délicieu et agréable; le soleil allant se coucher et les mattelots aiant rempli leurs tonneaux, nous retournâmes avec eux par le bois, ou nous gouttâmes des zéphirs les plus doux après avoir ressenti des chaleurs étouffantes, (puisque nous étions icy au 15 degrez de latitude septentrionale) que j'aurois voulu y passer toute la nuit; arrivant donc à notre chaloupe nous trouvâmes encore tous ces marchands et leurs marchandises, lesquelles selon que l'on me dit y restent, si longtemps qu'ils ont de la marchandise, ou qu'il y à des vaisseaux dans la baye et même y restent coucher sous la belle étoile; avant de mettre le pied dans la chaloupe, un nègre bien fait et

d'une taille avantageuse aiant une pique à la main, vint me parler en bon français et me présenter d'un air de petit maitre une couple d'oranges, priant de les vouloir accepter pour faire connaissance; je fus fort interdit d'une pareille politesse; j'en fis le refus disant que j'estois bien mortifié que je ne pus (étant à bord d'un vaisseau qui alloit partir) correspondre à ses honnêtetés; il repartit qu'il suffisoit d'avoir l'honneur de présenter quelques rafraichissements à un étranger qui vient de si loing; malgré tous mes remerciements souventes fois réitérés, je vis bien qu'il me falloit passer par là, et crainte de quelque catastrophe faite à la main, je les acceptois et luy promis de luy donner en échange du tabac, à la première occasion que je viendrais à terre et que j'aurois l'honneur de le voir; je luy dis s'il avoit été en Europe, qu'il parloit le françois, il me dit que non; qu'il l'avoit appris icy sur l'isle; mon compagnon, monsieur Stuart, teneur du livre de commerce de notre vaisseau ne sachant le français étoit curieux de sçavoir ce qu'il disoit ce nègre et ce qu'il vouloit; je luy en fis l'explication en flammand et d'abord il me donna quelque tabac pour le donner au Nègre, lequel fut très charmé de ce présent et nous remercia mille fois et prit congé; un autre, qui vit que nous avions donné du tabac si copieusement pour 2 oranges, vint nous faire le même compliment en Portugais, ou langue du Pais; nous fimes mine de n'avoir du tabac et crainte d'être entourés de tous ces messieurs Cavalleros, armés jusqu'aux dents, et la brune étant déjà tombée, nous nous jettames sur les dos de nos matelots, qui nous portèrent dans notre chaloupe et prîmes le chemin de notre vaisseau; dans le tems que le dit premier

Nègre nous entretenoit, plusieurs autres voltigèrent à l'entour de nous; je remarquois en même temps qu'ils avoient tous des Rosaires au col et qu'ils étoient tous chargés de médailles et croix; j'en vis quelques-uns qui avoient un grand Crucifix de 10 à 12 pouces de longueur attaché au col avec une petite corde rouge ou noire, sans les médailles et scapulaires dont leur poitrine est chargée; ils se disent *buono Christiano* et, pour moi, je les fais passer pour des catholiques à gros grain par les exemples qu'ils en donnent quand l'occasion se présente, même selon les rapports que leur gouverneur, le colonel, le Curé et le consul nous en ont donnés, mais que ce n'est que leur paresse de ne pas vouloir travailler du tout et d'avoir leur nécessaire; pour le tabac c'est la première chose qu'ils demandent à troquer aux Européens pour leur fruits; alors les vieux habits, chemises, enfin tout ce qui sert au couvrement du corps, prennent le second rang de ce qu'ils aiment et les préfèrent même à l'argent qu'ils en pourroient profiter et la fréquente arrivée des vaisseaux les fortifie de plus en plus dans cette noire paresse leur fournissant du tabac et des habillements pour des fruits qui ne leur coustent aucune peine que celle de les ramasser dans les champs et les porter à vendre ou troquer tandis que le tabac qui croit icy est meilleur que celui que les Européens amment et qui seroient bien charmés d'en pouvoir acheter icy, tant en poudre qu'en carottes, tant pour leur propre usage que pour le vendre en Europe, ou aux Indes Orientales, ou à la Chine et cette Culture feroit un grand revenu tant au Roy de Portugal qu'à ces insulaires, mais le plus grand des malheurs des habitant

est que les prédécesseurs de Sa Majesté Portugaise ny ont jamais envoie des gens au fait des plantations pour mettre les habitants en train de la culture et plantations.

7 9bre. A onze heures avant midy, nous eûmes l'honneur de voir Mr. le Gouverneur de Porto Prayo au bord de notre vaisseau, accompagné de son lieutenant; le gouverneur est né dans cette isle, mais son père et mère portugais, son lieutenant étoit nègre, grand et bien fait; le capitaine les avait invités à sa souppe; Mr. le Gouverneur fit ses excuses de n'avoir rendu le salut parce que sa forteresse se trouva sans poudre; sa raison fut trouvée si bien fondée, qu'il n'eut besoing de recourir à d'autre; aiant mis pied à bord, il fut salué de 9 coups de notre artillerie; j'avois l'honneur de diner avec Son Excellence; comme ce fut un Vendredy, il fut traité en poisson secq et salé des provisions du vaisseau. Le capitaine avoit encore fait préparer 3 plats de patisserie, Son Excellence parut fort content et prit assez du gout dans nos mets des provisions, mais son lieutenant ne put diner et fut obligé de se lever de table, le monvement du vaisseau l'aiant rendu malade de mer; à 5 heures après midy, Monsieur le Gouverneur fut reconduit avec son lieutenant, par notre chaloupe à son Gouvernement; en partant nous le saluâmes de rechef par 9 coups de canon; à 6 heures notre Cavier tire d'un coup de dard, un grand poisson de la longueur de  $4\frac{1}{2}$  pieds pesant 8 livres; personne que le capitaine le reconnut; il nous dit que ce poisson est appelé par les François, le *Capitaine*, qu'ils en font grand délice, qu'on le trouve en abondance vers les isles de Bourbon et Maurice; en l'ouvrant et couppant, il parut comme de la chair de



veau; nous le mangeâmes le même soir, il avoit beaucoup le gout de l'esturgeon; pour moi, je n'y trouvois pas la délicatesse que quelques uns de nos pilottes promirent; il estoit d'une sècheresse extrême; nos cabilleaux, égreffins et turbots, le surpassent 100 fois. La Frégate Anglaise, chargée des Chameaux, partit aujourd'huy pour les Indes Occidentales; les supercargas luy avoient demandé s'il vouloit bien se charger de leurs lettres aux Directeurs de la Compagnie d'Emden et leurs parents, ce qu'il accepta très gracieusement; j'y joignis une de ma main à Monsieur le Directeur Van Ertborn à Anvers; le capitaine de la ditte frégate comptoit d'arriver avec la grâce de Dieu en 3 à 4 mois en Angleterre.

18 9bre. Sur le midy, une autre frégate, arborant pavillon anglois, mouilla l'ancre près de nous; nous apprîmes qu'elle venoit aussi des Guinées et que sa charge fut aussi des chameaux, destinés pour les Indes occidentales; la première et la présente sortirent de Portsmouth du même jour; ce nouveau commerce doit apparemment être avantageux puisqu'en si peu de temps nous vîmes deux vaisseaux avec la même charge; sur le soir, ce capitaine avec une autre personne vinrent saluer notre capitaine, qui les retint à son bord pour le soupper et retournèrent à leur bord à 10 heures.

19 9bre. Vers les 5 heures du matin, la ditte seconde frégate angloise leva l'ancre et partit pour sa destinée, son voyage d'icy fut précipité, aiant appris sur notre bord que son compagnon en avoit déjà fait voile depuis 2 jours; cependant ce dernier n'avoit pris aucun rafraichissement ne voulant perdre du temps, pour favoriser sa marchandise et de tâcher d'arriver aussitôt que l'autre et d'y étaler sa marchandise avant que les ama-

teurs en fussent pourvus; à 7 heures, 3 vaisseaux de la Compagnie Orientale hollandaise vinrent successivement mouiller dans cette Baye; le premier, qui fut le commandeur, salua la ville de 9 coups, le second de 7 et le troisième aucun. Ces messieurs ne nous saluèrent pas du tout; quoy que notre capitaine n'en fut pas fâché d'épargner autant de poudre, nonobstant il avoit fait donner l'ordre au canonnier de se tenir prêt et les mèches allumées, en cas de respect pour le pavillon prussien, que la république d'Hollande devoit du moins à Sa Majesté Prussienne, de ne manquer à la politesse de répondre. A 10 heures, comme ce fut un dimanche, le capitaine et les Catholiques romains qui ne furent de service allèrent à Porto Prayo, pour y entendre la messe; je fus du nombre; je fus de même charmé de pouvoir mettre pied pour la seconde fois sur terre de l'Afrique et plus, d'avoir le bonheur d'être présent au Divin Sacrifice dont j'avois déjà été frustré pendant 7 semaines; venant avec la chaloupe près de terre, Mon<sup>r</sup> le Gouverneur y avoit déjà envoyé son mulet pour le service du capitaine; il s'en servit pour monter la montagne, et mit pied à terre vis-à-vis la case du Curé, et y entra de même que nous; après un entretien d'un quart d'heure et nous avoir un peu reposé, Mon<sup>r</sup> le Curé nous mena à l'église; avant d'y entrer, nous rencontrâmes le colonel et le dit consul devant la porte; le Curé y entra le premier et présenta au capitaine et colonel de l'eau bénite avec un goupillon des feuilles des arbres de cocos, et le capitaine prit place avec le colonel au commencement du chœur et nous nous postâmes à quelques passes derrière eux dans la balustrade, vis-à-vis une authelle à mains gauche,

avant d'entrer au chœur; à la droite étoit aussi une authelle; le chœur et ces 2 petites authelles étoient séparés par une balustrade, entre laquelle et la porte, les habitants se placèrent, les femmes contre la balustrade et les hommes derrière elles; avant que la messe commença, j'admirois cette chappelle; les meubles étoient très anciens, la grande authelle avoit au lieu d'un tableau, un tabernacle de bois doré mais un peu délabré; il avoit la hauteur de  $2\frac{1}{2}$  pieds; par derrière étoit une petite pièce de cotton (fabrique du pais, enquadrée; le reste de la muraille et de tout le chœur étoit couvert des pierres peintes de fayence, en mosaïque; je les pris réellement pour de la fabrique de Delft; les murailles des 2 avant authelles jusqu'à la balustrade étoient également couvertes des dites pierres jusqu'au toict; la chappelle ne fut pas voutée; sa hauteur jusqu'au milieu du toict, pouvoit aller à 18 pieds, sur 16 de largeur et sa profondeur à 35, le chœur y compris qui fut très bas; il n'y avoit qu'une fenêtre sans vitres à gauche de l'authelle; le reste de la lumière y entroit par la grande porte et une plus petite à main gauche près de la grande; au dessus de la porte tout contre le toict, il y avoit encore une fenêtre ronde, où il y avoit non plus des vitres, car ils s'en trouvent pas dans ce pais; je fus bien surpris de trouver cette chappelle en si bonne ordre propreté selon la grande pauvreté du lieu; le linge du prêtre étoit fort blanc, comme aussi des authelles, mais vieux et mal entretenus; la messe finie nous reconduisîmes le curé chez luy, qui demouroit vis-à-vis de sa chappelle; entre tems, les mattelots avoient porté chez le curé une corbeille de 14 bouteilles de vin; le capitaine la fit ouvrir et présenta ce vin au curé pour

célébrer ses messes, ou de les boire à sa santé comme il trouveroit convenir; il promit de prier pour luy et nous tous; on prit congé et nous allâmes chez le colonel, où les esclaves portèrent quelques verdures pour le vaisseau, sçavoir du cressons de fontaine, une espèce de choux et du pourpier; les matelots les portèrent d'abord à la chaloupe et nous allâmes tout de suite faire nos compliments à Monsieur le Gouverneur; en chemin faisant, nous vîmes plusieurs nègres et nègresses retourner de l'église chez eux; les principaux portèrent des grandes épées à l'Espagnole et la canne à la main; la plus grande part avoit pour le présent des chemises de toile blanche, ou en vestes et chausses; les femmes des principaux portèrent aussi des chemises; la tête étoit entourée d'une espèce de petit turban de toile ou coton blanc, ou noir, de la largeur de 3 doigts, mais le sommet de la tête qui est rasée, est nue; elles avoient toutes des demies failles noires, ou du coton blanc rayées, de couleur bleue sur les épaules; je remarquois dans l'église, qu'à leur première rencontre, elles se saluèrent mettant la main droite sur l'épaule de sa parente ou voisine et faisant ensuite une inclination de la tête; les hommes se firent aussi des grandes révérences. Ces gens me parurent très contents dans leur grande pauvreté; je n'en vis pas beaucoup dans l'église; je suis d'opinion que ceux et celles qui ne purent avoir un habit décent se dispensèrent du service divin; cependant je vis encore dans l'église, sans chemise, quelques femmes et filles, mais elles avoient les seins couverts ou enveloppés d'un linge, large d'une demie aulne, leurs serrant sur le dos et celles là se couvrirent des demies failles sur la tête, et les troussèrent au visage de la même



manière que chez nous, mais nulle n'avoit des bas ny souliers, du moins je n'en ai pas vu chaussées les deux fois que je fus à Porto Prayo; leurs chaises dans l'église sont des pièces d'arbres de la hauteur d'un pied et demi, sur un demi pied de largeur; arrivés chez le gouverneur, en Compagnie dudit Consul, il nous présenta d'abord des oranges et du punch très excellent de rum ou taffia, de la fabrique (selon son dire) du pais; il nous fit en même temps goûter le dit rum; le capitaine le trouva en effect si excellent, qu'il en avoit jamais goûté aux Indes; il étoit blanc et clair comme de l'eau de fontaine; ce jus fut distillé icy sur l'isle de leurs cannes de sucre, dont il y a guerre des plantations, aussi le capitaine souhaita d'en acheter quelques pots, mais le prix fut si exorbitant que l'envie luy en passa au moment; prenant congé pour retourner à notre vaisseau, le gouverneur ne voulut nous laisser partir et dressa si gracieusement le capitaine et sa suite, qu'il fut obligé de rester pour y diner; il dit même qu'il auroit bien voulu avoir le plaisir de voir pour le present, tous les officiers du vaisseau chez luy, qu'il avoit assez d'appretté [apreté] pour leurs donner à diner; effectivement les suites firent voir la réalité; la table fut couverte sur l'instant; on vit aussi paroître une cassette, rangée en amphithéâtre des cuillieres, fourchettes d'argent et des couteaux à manches d'argent, mais d'une petite façon, deux petites salves d'argent, dont d'une nous fûmes servis pour présenter les oranges et le Punch qui étoit dans un très grand et antique goublet d'argent; les assiettes parurent successivement par les valets qui les portèrent comme en procession, à cause, qu'els étoient couvertes en haut par la serviette,

pliée en pain de sucre, et sous lesquelles il y avoit un pain blanc, sortant nouvellement du four, car il fut encore tout chaud, quand nous le coupâmes; ce pain étoit composé de la farine de blé de Portugal, lequel les vaisseaux de Portugal y laissent en passant pour des présents au gouverneur, ou autres principaux de la ville; il fut fort bon et blanc, trop frais et peu cuit; avant de nous mettre à table, il fit apporter de l'eau, avec une dans une eguière et bassin d'étaing, un autre nègre avoit sur le bras un grand linge mal entretenu et garni à l'entour de grosses dentelles, dites dentelles d'Espagne, pour après nous avoir lavé les mains, les essuier; nous nous mîmes desuite à table, Mr. la Consul fut de la Compagnie, mais nous n'eûmes pas l'honneur d'y voir Madame la Gouvernante, apparemment qu'elle n'avoit pas eu le loisir de se mettre à sa toilette, car j'ai vu, sans la connoître, qu'elle fit la cuisine, avec ses filles et esclaves, au moment que sortant pour quelque nécessité dans la basse cour, je vis une espèce de chaumière à la main droite de la maison, qui fourmilloit de femmes et jeunes filles, des blanches mêlées avec des noires; curieux de voir ce mélange et leur amusement, je m'approchois de la porte, laquelle je trouvois si haute que les entrées de nos étables de couchons, je dus me baisser si fort que je ne pus saluer cette illustre compagnie, d'ailleurs il n'y avoit pas de cheminée à l'office de ce gouvernement, de sorte que la fumée qui s'exhalait par la porte, ny étant aussi quelque fenêtre, m'obligea (me retirant avec de profondes révérences) de prendre le large, les demoiselles assises sur le fond qui ne fut pas pavé, aiant les pieds nuds, et plusieurs fort jeunes, tous nues sourirent, madame leur mère prit de même ses com-

modités sans bas, ny souliers, avec une espèce de juppe ouvrante par devant et sans plis et une demie faille de cotton fleuré qui couvroit son dos et gorge nue, ne put s'empêcher de même à me faire l'honneur de me faire une mine riante, par nos surprises mutuelles; toute cette scène se passa en pantomime; venant quelques pas plus loing, un esclave tira le dit pain hors du four; après voir examiné le gouvernement de tous cotés, sans y avoir trouvé aucun jardinage, j'allois joindre la compagnie, laquelle s'alloit mettre à table; le premier met fut une espèce de choux, dont les feuilles étoient entières et extrêmement longues; ce ne fut ni soupe, ni étuvée, il y avoit du pain mitonné dans du bouillon de boeuf très succulent; en second on servit un couchou de lait et des poulets rotis dans un plat, les poulets firent un spectacle singulier faisant mine de vouloir s'envoler pour aller pondre leurs oeufs ailleurs dont ils étoient comme farcis, car ils avoient les ailes et les cuisses ouvertes, n'étant point dressés, comme on les sert chez nous; le tout étoit extrêmement bien roti, même jusqu'au point d'être secq comme un baton, mais la sauce fut très ragoutante, asaisonnée de quelque herbe du pais et du bouillon et du jus des deux rotis; en troisième suivoit une pièce de boeuf roti dans le même goût que les couchons de lait et les poulets; de cette pièce personne se laissa servir; pour le quatrième plat, il fut d'un ragout des petits fricandeaux assez bien accommodés; en dernier, on nous donna une omelette aux rognous et un plat de gateaux et au milieu se trouva un grand plat de plusieurs pièces de boeuf bouilli; avant de finir, le gouverneur fut adverti que deux officiers

d'un des trois vaisseaux hollandais, arrivés ce matin, furent en chemin pour luy venir demander la permission pour faire de l'eau, et des rafraichissements; il nous dit en même temps, qu'il nous prioit de ne nous lever de table quand ils entreroient, qu'il prétendoit ne leur accorder audience que quand il auroit diné à son aise. Ces dits officiers étant entrés, il les fit placer dans un coin de la chambre et leur fit donner un verre de vin; après 3 quarts d'heure ainsi nous avoir vus diner, le gouverneur se leva et leur demanda ce qu'ils souhaitèrent; ils demandèrent la permission de faire de l'eau et d'avoir des rafraichissements, ce qu'il leur accorda et ils se retirèrent; le gouverneur étoit indigné que ces capitaines hollandais n'eurent point fait leur devoir et ce que l'on doit observer dans des ports étrangers, que d'abord que l'ancre est mouillée, le capitaine doit envoyer un officier à terre pour faire sçavoir de quelle nation ils sont et ce qu'ils y viennent faire; n'étant plus temps à 4 heures après diner de rendre au gouverneur ce qu'ils luy devoient depuis les 7 heures du matin; étant tous levés de table, les deux valets nous servirent à laver les mains avec les mêmes cérémonies comme avant de nous y mettre, ensuite, il fit ouvrir des noix des cocos pour en prendre une liqueur qui rafraichit beaucoup et qui est d'une couleur blanc bleuâtre; notre capitaine voulant prendre congé, le gouverneur le pria de vouloir rester encore quelque temps et luy tenir encore un peu compagnie et à Mon<sup>r</sup> le Consul; le capitaine resta encore par politesse; entretems, j'appris que Mon<sup>r</sup> le Gouverneur avoit une famille de 12 enfants vivants, que son épouse, quoique Portugaise, luy en avoit donné 22; les plus jeunes



couroient parmi la chambre, toutes nues, sans bonnets et couverture de leur nudité, même ces spectacles vinrent nous caresser; j'admirois la cabane, elle étoit de la même structure de celle du Curé et du colonel, sans tapisserie, miroirs et vitres aux deux fenêtres qui donnent la lumière à toute la case, sans la porte; les meubles étoient correspondant aux autres magnificences, l'argenterie exceptée laquelle je ne comptois pas de trouver dans cette chaumière, où 18 à 20 personnes se doivent loger sans grenier ny cave, toutes les places ne consistant qu'en deux chambres de plein pied et la dite cuisine de la profondeur de 18 pieds sur 8 de largeur et de 6 jusqu'au milieu du tout, couvert des branches des cocos et palmistes; cette cuisine étoit séparée de la case de 3 passes dans la basse cour; j'ai trouvé que le gouverneur fut un très parfait honnête homme; en tout il fit paroître un très bon coeur; il nous accabla réellement de mille politesses et réitéra encore une fois d'être mortifié de n'avoir eu le bonheur de voir tous les officiers du vaisseau à sa table; effectivement les viandes et mets étoient suffisants pour nous donner un bon diner et quoique les mets étoient accommodés, moitié à l'Africaine et moitié Portugaise, je n'ai pas manqué d'en bien manger, car je fus d'un appétit dévorant, étant déjà 2 heures passées avant de nous mettre à table; d'ailleurs le pain nouveau me fit un très grand plaisir, n'ayant mangé que du biscuit noir et très mauvais depuis le 5 de 7bre passé; prenant les adieux de Mon<sup>r</sup> le Gouverneur nous bûmes à la santé de Madame la Gouvernante; la porte de son appartement s'ouvrit, qui est la seconde chambre de la case; je la trouvois assise sans qu'elle

avoit la tête couverte. mais rasée auxciseaux que ses cheveux étoient longs d'un demi ponce; elle étoit entortillée dans une faille de cotton fleuragé pendant sur ses épaules; elle parut de l'âge de 40 ans, avoit le visage extrêmement gatté de la petite vérole et encore échauffé à force d'avoir tant travaillé dans sa cuisine et soufflé le feu pour que le rotti fut bien asaisonné comme il parut à table à 5 heures et demie; nous partîmes du dit gouvernement, après bien des protestations d'amitié entre le gouverneur et le capitaine qui s'embrassoient fort tendrement et prîmes les adieux pour le retour, ou un autre voiage, nous souhaitant toutes sortes des bonheurs dans notre trajet pour la Chine et de là à la patrie. Vers les 6 heures, nous nous rembarcâmes dans notre chaloupe par l'aide de nos matelots qui nous y portèrent sur leur dos à 7 à 8 passes dans la mer; étant arrivé au bord de notre vaisseau, j'appris les noms des capitaines et vaisseaux arrivés ce matin; le premier s'appelloit (*de dry papegay-tiens*) les 3 perroquets, capitaine VANDERDOEST et commandeur des autres; celui cy mouilla le premier; le second (*de dry heuvels*) les 3 collines, capitaine Sebastien SILLO; le dernier *Wimmenum*, capitaine PHILIPS; le premier ou commandeur avoit à peine l'ancre au fond, que notre capitaine luy envoia un quart de boeuf frais et une corbeille des oranges par un de ses premiers officiers; le commandeur l'accepta et dit à l'officier qu'il avoit cru notre pavillon être impérial, comme si le pavillon impérial ne valoit quelques coups de poudre; on prit ce compliment comme une excuse indirecte de n'avoir sous ce prétexte salué le pavillon prussien. Nonobstant cette politese de la part de notre capitaine, Mon<sup>r</sup> le

commandeur n'envoia pas quelque officier (à la manière accoutumée) pour remercier notre capitaine de sa politesse, ou de rendre quelqu'autre présent, ou de venir à notre bord ; mais il faut pardonner une nation où les politesses n'ont guère de séjour et se distinguent par leurs manières peu sociables ; ces 3 vaisseaux sont pour la chambre d'Amsterdam ; son équipage consiste en 375 hommes ; les deux autres en ont 350 ; ils sont partis avant nous du port de Texel un jour avant que nous mêmes en mer ; ils ont touchés tous trois sur les bancqs de Flandre, nommés de polders ; le premier y perdit son gouvernail et ça n'est que par un bonheur singulier qu'ils s'en sont heureusement retirés ; ils ont relâché à Portsmouth pour se dédomager et par cet accident ils sont restés 5 jours derrière nous, malgré que nous avons encore fait un détour de près de 200 lieux et qu'ils sont vogués par le chemin le plus court ; le commandeur restera au Cap de Bonne Espérance, les deux autres passent pour Battavia ; l'on voit clairement que la Compagnie Orientale d'Hollande a grand besoin du monde dans leurs colonies, puisqu'ils sont obligés d'y envoyer de si grands équipages, apparemment que la guerre qu'ils ont contre les Javanois est encore dans sa grande furie ou qu'ils y perdent une grande quantité des hommes ; j'espère que lorsque j'aurai le bonheur par la grâce de Dieu d'arriver au détroit de Sonda, ou la Chine, d'en être bien informé.

23 9bre. L'aurore n'avoit encore donné aucun de ses raions, que le capitaine donna ses ordres à la levée des ancres et pour suite de notre voiage et, voulant observer l'étiquette de la marine et faire voir qu'il entendoit mieux son métier que

le dit Commandeur et ses capitaines, il fit saluer la ville de 9 pièces de notre bord ; en suite l'ancre fut levée et fimes voile avec un vent de Nord Est et très favorable ; nous ne saluâmes nos gracieux Hollandois qu'à les laisser voir notre poupe, mais le gouverneur de Porte Prayo nous rendit le salut par 7 coups de canon de sa forteresse, l'obstacle aiant été levé par la libéralité du capitaine aiant envoyé en présent quelques livres de poudre pour se captiver de la bonne amitié de Mon<sup>r</sup> le Gouverneur tant pour le présent que pour l'advenir, de manière qu'il redressa de bon coeur ce qu'il ne put exécuter à notre arrivée faute de poudre du manque de respect pour le pavillon de Sa Majesté Prussienne, dont pour le présent il ne peut être soupçonné, par le contraire et l'effect opposé personne ne l'en peut croire susceptible ; d'ailleurs ce pavillon prussien n'avoit jamais encore paru dans ce pais et s'il auroit été pourvu de poudre, il n'étoit pas obligé de rendre le salut à une puissance inconnue, de sorte que Messieurs les Hollandois, ont peccéz [lisez péché] de gaité de coeur, le pavillon prussien aiant assez longtems paru en Hollande, pour y refuser le salut et respect en Afrique.

5 9bre. Depuis notre départ de Porto Prayo, nous avons joui d'un vent alisé du Nord Est, assé fort, avec des grains de pluye, mais aujourd'huy nous eûmes la journée la plus agréable, avec un fort bon vent alisé comme les 2 jours passés ; ce midy on prit hauteur et nous nous trouvâmes au 10<sup>e</sup> degré 21 minutes latitude septentrionale ; avant et après midy, nous vîmes continuellement des petits poissons volants, 3 se jettèrent dans les voiles et furent pris par nos matelots ; cet après midy un matelot prit d'un coup de dard un bonnite ;



ce poisson, passe pour un des excellents poissons de cette mer; comme les chaleurs sont excessives, le capitaine fit accommoder le dit poisson pour le soir, crainte qu'il n'auroid été gâté au lendemain; j'en fus servis à table et le trouvois réellement que ce fut un friant morceau; il est un peu secq, mais tels sont tous les poissons de ce climat; le bonite a la tête à peu près du saumon et le corps de la carpe, hormis la queue, la peau unie et de la même couleur que l'anguille. Ce bonite avoit la longueur de 18 à 19 pouces et pesoit 8 livres; il y en a de beaucoup plus grands; ils sont les persécuteurs des poissons volants.

29 9bre. Nous eûmes la nuit passée une pluie violente avec des éclairs, du côté du Zud Est; les pilotes en appréhendèrent quelque ouragan ou tourmente; le capitaine en fut adverti et fit d'abord serrer les voiles; les orages sont assez fréquents quand on s'approche de la ligne, c'est par cette raison que le capitaine prit ses précautions, mais le vent cessa, et la pluie de même et nous eûmes après une charmante journée, mais des chaleurs insupportables; ce midy nous étions à 5 degrez 49 minutes, latitude septentrionale.

3 Xbre. Rien de particulier ne se passa depuis le 29 du mois passé, que nous avons souffert des grands calmes et par conséquence des chaleurs étouffantes, même à ne pouvoir rester au lit et se lever pour prendre l'air; nous vîmes continuellement des poissons de différente espèce, entre autres de ceux qu'on appelle des *Noordt Capers*; ces poissons sont d'une grandeur énorme, comme des baleines à 50 ou 60 pieds de longueur; ils rejettent de l'eau en guise de fontaine, d'une assés bonne hauteur par la tête; en second lieu plusieurs dorades ou

des dauphins, n'abandonnent pas notre vaisseau depuis 24 heures; on est à leur chasse avec des dards crochus attachés à des batons, tenus par des cordes pour reprendre le dard quand on l'a lancé; ce poisson est d'une beauté singulière et se laisse admirer par la clarté de cette mer, tant il surnage la superficie de l'onde; nous n'avançons pour le présent guerre; les calmes sont sans interruption; on observa ce midy que nous sommes au 4 degrez 44 minutes, latitude septentrionale; on observa aussi le courant, qui nous est contraire, venant du Sud Ouest, allant au Nord Est.

2 Xbre. Grâce au Tout Puissant, selon l'observation de ce midy, nous nous trouvâmes déjà depuis les 10 heures sous la ligne oequinotiale, même que nous étions avancés de 6 minutes méridionales; les vents nous ont été depuis le 3 extrêmement contraires; d'ailleurs le courant nous fit retrograder plus que le vent nous fit gagner, mais depuis avant hier au soir, le vent nous devint plus favorable, ce qu'encouragea le capitaine et les pilottes étant en pleine crainte que nous aurions pu rester de quelques semaines (dont les exemples sont très fréquents) avant de passer la ligne par les calmes et courants contraires selon les saisons, de sorte qu'ils observèrent hier au midy que nous fûmes à 32 minutes latitude septentrionale; le vent resta au même point et la nuit passée, et pendant ce jour il ne laissa de se lever d'avantage pour porter ses zephirs favorables à notre dit passage; aux autres jours depuis le 3 nous n'eûmes que des raffalles de pluie et de vent par interruption des calmes, et le ciel couvert et sombre; les pillottes m'informèrent, que dans ce climat, ce furent les journées ordinaires; le ciel nous a favorisé jusqu'à

ce jour que nous n'avons ny morts, ny malades, excepté Mon<sup>r</sup> CRUGER notre premier carga, qui passé 3 jours eut une attaque de fièvre avec des convulsions, mais pour le présent, se trouve assés remis; avant de se mettre à bord il fut valétudinaire, sortant d'une assés grande maladie; d'ailleurs, nous avons des grâces infinies à rendre à la Divine Providence, de nous avoir préservés jusqu'à l'heure qu'il est des ouragans et tourmentes et de nous avoir favorisés dans notre assés rapide trajet, n'ayant employé que 2 mois et 8 jours depuis que nous sommes en mer, y compris même les 11 jours employés à Porto Prayo pour y faire de l'eau et autres rafraichissements, lesquelles nous trouvons très excellents, les Cabrittes et Boucqs chatrés sont d'un goût pareil à nos mouttons d'Ardennes et le Boeuf est sans être engraisé, fort succulent et tendre, l'eau est claire et fort bonne. Pour revenir à notre remarquable passage il s'agit de voir de quelle manière tout voyageur, même tout navire, y paient pour la première fois le Tribut et Baptême Oequinoctial, ce qui se fait comme s'ensuit dans ses formalités et cérémonies ordinaires.

#### BAPTÊME ET PAYEMENT DU TRIBUT SOUS LA LIGNE ÆQUINOXIALE.

Premièrement, le diné fait, le capitaine ordonna qu'on poseroit une table au gaillard avec 3 chaises et une grande cuvette remplie d'eau de la mer tenant la table, qu'on y mit une assiette de sel, avec des petits morceaux de biscuit, ordonnant au canonnier, d'appretter une pièce de canon, pour saluer le dieu Neptune à son arrivée; cela étant fait,

le capitaine fut adverti que Mon<sup>r</sup> Neptune (selon les Français, le Bon homme Tropicque) étoit à bord; le capitaine fit d'abord hisser le grand pavillon et fut à sa rencontre à quelques passes du gaillard, priant Mon<sup>r</sup> Neptune de venir au gaillard, le bon homme descendit du mât de misène avec sa suite; il avoit la tête couverte d'une peau de moutton, au-dessus une couronne de papier, le visage, les mains et les pieds noircis, une barbe des cordes épluchées, sa robe étoit un Casacquin de matelot tourné avec des grandes pluches en dehors et sa ceinture fut une grosse corde, une toison des petites polies au col et un dard, dont on pêche les bonites et grands poissons à la main; ce spectre fut ainsi reçu par le capitaine qui luy demanda où qu'il avoit resté si longtemps, qu'il étoit bien charmé de le voir et pourquoy il n'étoit pas venu plus tôt. Neptune répondit fierrement qu'il avoit eu d'autres affaires, étant près de la table, le pria de s'asseoir et luy fit présenter un goublet de vin, comme aussi à ses 2 gardes du corps, également noircis et le sabre au clair à la main, se mettant derrière leur prince; le capitaine luy dit qu'il ne douttoit point que ce fut que pour se faire paier son tribut ordinaire qu'il en répondoit pour les officiers, que pour les matelots, le temps le développeroit, que le nombre étoit assés grand; l'Ecrivain du Vaisseau tira d'abord du papier pour marquer les noms des candidats et le mit sur la table; sur ce le capitaine fit venir son fils, qui fut troisième carga et lui dit s'il étoit prêt à promettre que jamais il ne baiseroit la femme d'un marin; à quoy il répondit qu'ouy, alors il fut ordonné de souscrire sur le dit papier un don gratuit en faveur des pauvres d'Embden cha-



cun a rata de son caractère; alors le capitaine lieutenant luy présenta du dit sel sur un morceau de biscuit, qu'il falloir manger, après le capitaine prit de l'eau de mer de la main gauche et luy jetta sur la tête; en se tournant, le capitaine prit une gamelle de bois et la renversa sur le nouveau Baptisé, disant si vous étiez vicieux, vous pouvez le rester; alors voulant s'enfuir de crainte d'être mouillé d'avantage, en allant à la chambre du capitaine, il reçut encore un grand sceau d'eau de la mer sur le corps qu'il fut mouillé de pied en cappe par les matelots pour ce postés sur la chambre du capitaine, mais, se trouvant mouillé jusqu'à la chemise, il prit la résolution de prendre revanche sur les autres nouveaux baptisés, quitta l'habit, prit un sceau et se mit en oeuvre à mouiller tous les officiers qui revinrent de la cérémonie. chacun suivit cet exemple à son tour de sorte qu'on se trouva dans une espèce de déluge et chacun subit les dites cérémonies, cy devant marquées, lesquelles ont duré assez longtemps, puisque il y eurent 86 personnes, tant officiers que matelots, qui furent obligés à paier ce dit tribut; les pauvres d'Embsden n'en seront certainement pas fâchés, parce que le moindre des matelots n'a pas manqué d'être si généreux que de souscrire pour un florin argent d'Oostfrise ainsi que selon la calculation prisee, la somme monta à près de 200 florins, payables avec la grâce de Dieu, à notre heureux retour; au dessus des dits 86 personnes, il y eurent encore 7 garçons, qui paierent le tribut en passant dessous les bancs de la petite chaloupe qui pour son baptême fut remplie d'eau; il resta alors de recevoir le tribut de celui qui fit le rôle de Neptune; ce fut un vieux matelot qu

n'avoit cependant jamais passé la ligne; il crut par sa masquerade s'exempter, mais son règne finissant avec les cérémonies achevées, on tombit avec de l'eau sur luy, qu'il fut plus mouillé que les autres.

4 Xbre. Le vent qui se leva du Sud Est au soir du 10 passé, se fortifia de jour en jour et nous favorisa jusqu'à présent; il est selon nos pilottes, vent alisé, fort ordinaire dans ce climat selon les saisons et nous porte tant de faveur que par l'observation de ce midy, nous nous trouvâmes à 3 degrez 7 minutes latitude méridionale, ils nous font aussi espérer que ce vent nous restera encore 2 à 3 semaines selon leurs expériences dans leurs voïages précédents et autres journaux; il y avoit quelque temps que nous n'avions vu des poissons volants, mais ce matin à l'aurore, nos matelots en prirent 3 qui donnèrent contré les voiles et tombèrent dans le vaisseau, le capitaine lieutenant qui fut de garde, m'en apporta 2 tout vivants, dans mon lit pour les dessiner, mais comme j'en avois déjà tiré la figure au 10 9bre passé, je le remerciai; ces 3 poissons furent servis ce midy à table; ils furent rottis; le capitaine fut si poli, que de m'en servir; j'en pris le goût avec attention; je trouvois que le goût de l'hareng frais y régnoit; cependant il y a encore quelque chose de plus délicat: passé quelques jours, nos matelots dardèrent 3 bonites sur un jour, dont le plus grand pesoit 20 livres et le jour après ils prirent le 4<sup>e</sup>; ce grand fit 2 bons plats à notre souppé, un bouilli et l'autre étuvé; les 2 autres furent donnés aux matelots qui les avoient pris avec une bouteille de vin, l'huile et vinaigre nécessaire à chacun, pour les animer à cette pêche; le 4<sup>e</sup> fit encore le lendemain un met de notre

souppé; quoy nous sommes pour le présent dans la mer Oethiopienne (et selon nos pilottes Mer pacifique, à cause que les tourmentes y sont rares) nous ne sommes pas incommodés par les chaleurs, à cause du vent alisé qui souffre d'un frais tempéré et continu; le soleil est pour la plus grande partie du jour couvert des nuages; nous gouttons de ces chaleurs agréables et de la nuit des zéphirs charmants et pareilles de nos beaux jours du mois de may, mais cela ne durera guère, parceque nous courrons vers le soleil qui se trouve présentement au tropique du Capricorne, vers lequel, il nous faut passer et le voir donner ses rayons perpendiculairement, comme nous observons à la lune qui paroît icy sur nous de plomb, mais comme son cours est toujours égal, ce n'est jamais ailleurs que l'on s'en peut appercevoir que sous la ligne oequinoxiale; nous ne voyons plus l'étoile septentrionale, mais en échange nous voyons la croix d'argent: ce sont 4 étoiles formant les pointes d'une croix quarrée, ces étoiles tiennent un cours perpétuel au Zud et ne se fait voir que vers les 4 heures du matin; elle est toujours accompagnée des petits nuages qui ne l'abandonnent pas dans son cours; les marins les appellent des nuages du Cap de Bonne Espérance; ces dites 4 étoiles se lèvent vers le Zud Est quart au Sud, mais on ignore où elle perd de son horison à cause que le soleil les suit de trop près et suffoque leur clarté par sa splendeur supérieure, qu'il faut convenir avec les philosophes, *Lumen Majus, offuscat minus*, cependant on suppose qu'elles disparaissent entre le Nord Ouest quart l'Ouest et qu'elles tournent sur leur axe entre le Pôle et le cercle polaire antarctique.

3 Xbre. Depuis quelques jours, j'ai admiré la grandeur immense des ouvrages de l'Etre Eternel, en fait des vents alisés, certainement c'est une chose digne de réflexion; nous nous en sommes apperçus aux environs des Isles de Canarie et nous ont menés avec d'interruptions très modiques des calmes jusqu'à l'Isle de St. Jago; ils soufflèrent alors du Nord Est, faisant voiles de là, nous jouissions des mêmes avantages et même ils furent plus favorables par rapport qu'ils étoient plus impétueux et nous escortèrent jusqu'au 5 degré 49 minutes latitude septentrionale, où ils nous abandonnèrent au gré des calmes, pluies, éclairs et tonneres et courants opposés et vents contraires, mais aiant enfin gagné avec beaucoup de peines le 4<sup>me</sup> degré, ils recommencèrent insensiblement à nous favoriser le passage de la ligne equinoxiale et depuis ils ont pris de jour en jour plus de force, même à passer plus tôt pour des tourmentes dans la mer du Nord, par son peu de profondeur, fait élever ses vagues au quadruple d'hauteur, tandis que celle-cy, par sa profondeur immense, ne se trouve agitée soufflant toujours de la même égalité, ou pour mieux dire sans des interruptions brutales et bourasques, tiennent les vaisseaux à peu près au même équilibre et situation et qu'on n'est pas obligé de les déguarnir des quelques voiles, malgré que le vent paroît quelquefois assés impétueux comme nous ressentimes particulièrement 3 jours de suite; ce nonobstant depuis le 10 du présent nous voguons nuit et jour à toutes voiles et sans y avoir touché depuis; malgré tout ce cy nous jouissons des beaux jours, nuits agréables, par la tempérance des vents sous la zone torride, ou brûlante; j'admire depuis avec plaisir



et beaucoup d'attention, la grande puissance de la Providence divine, que par amour de ceux qu'elle a créées et destine à faire des pareilles voïages qui paraissent impossibles, sous les expériences réelles; elle a daigné y porter remède à surmonter toutes ces difficultés, en créant des vents qui favorisent de pareils trajets, sans lesquels il seroit impossible de passer la ligne équinoxiale et même de l'approcher. C'est ainsi que parlent les pilottes de longue expérience et soutiennent fermement que sans les vents alisés qui commencent à souffler aux isles Canaries jusqu'à près de la pointe d'Afrique, ou Cap de Bonne Espérance, ou si les vents étoient icy si inconstants, variables et impétueux, il seroit rare que des vaisseaux y passassent pour les Indes Occidentales et Orientales, à moins d'y employer plusieurs années et surmonter des grandes maladies, mortalité et disette de vivres, car si dans la zone torride, l'on se trouve accablé des grands calmes et des courants opposés, en 2 à 3 jours, on se trouve plus repoussé qu'on a avancé en 5 à 6 jours, comme cela nous est arrivé sous le 5<sup>me</sup> degré lat. sept., ce qui mit notre capitaine et pilotes dans de grandes inquiétudes, puisqu'il y a des exemples que des vaisseaux ont employé six semaines au passage de la zone torride dont la ligne équinoxiale fait le centre et où le soleil tient son empire, car pendant qu'on avance pas, l'on ne cesse de consumer les provisions et lesquelles sont en plus grand danger d'y gatter et mettent alors les maladies et mortalités parmi les équipages, même à tel point qu'on ne trouve pas assez de matelots capables de sauver le vaisseau dans la tempête; d'ailleurs par la constance des vents alisés qui sont ordinairement

rement Nord Est, ou Zud Est, l'on se trouve rapidement et par leur fraîcheur enlevé, dessous les rayons de cet Astre brûlant et étouffant; dans ce climat; en second lieu, le pilote plus ferme à régler son cours et conduire son vaisseau aux lieux où il va chercher (c'est ainsi qu'ils parlent) d'autres vents, ou alisés, ou de terre, en joignant quelque hauteur, ou côte où ils trouvent par expérience des vent favorables et des courants qui les conduisent à d'autres climats et hauteurs et y jouissent encore des vents connus et venir de cette manière au lieu de leur destination; nous nous trouvons présentement dans ce cas, car j'ai appris qu'avec ce vent constant et alisé, uous joignons assez près la côte du Brésil, pour favoriser le doublement du Cap de Bonne Espérance, par les vents qui y règnent ordinairement sur la ditte côte. Ces traits incompréhensibles de la Divinité suprême, d'avoir permis à l'homme de pénétrer le secret de quelle manière elle gouverne ce vaste élément et se servir des faveurs y accordées dès la création du monde en passant d'un bout à l'autre et y voir en différents effets de sa puissance, autres arbres, fruits, herbes, animaux tant volatils, quadrupèdes et reptiles comme des autres minéraux, l'or au Pérou, l'argent au Mexique, les plantes du Thé à la Chine et plusieurs autres propriétés aux climats différents et donnant à une partie du monde, ce qu'elle a refusé à l'autre, nous la fait bien glorifier, remercier et craindre et finir avec Saint Augustin, O Altitudo; selon l'observation prise ce midy nous sommes au 9 degré 21 minutes latitude méridionale; nous voions présentement les grands effets des dits vents alisés, puisque depuis le 10 du passé, ils n'ont commencé

à se lever et se fortifier dans les suites, de sorte qu'en 8 jours, nous avons passé près de 13 degrez, malgré le courant tout contraire, mais ce qui est très particulier que nous ne gouttons ny chaleur, ny froid, mais un air tempéré comme au mois de may chez nous.

21 Xbre. Nous passâmes hier la Baye de todos los Santos au Brésil, à 70 lieux de distance et selon l'observation prise à midy, nous sommes au 14<sup>me</sup> degré, 55 minutes latitude méridionale; ce même vent alisé nous reste depuis 11 jours, qu'il y a des 24 heures, que nous trouvons un avancement de deux degres et il continue de souffler constamment et d'un beau frais du Zud Est; depuis notre passage de la ligne équinoxiale j'observe que la lune paroît au septentrion, ce qui paroît assez étrange à ceux qui n'ont point l'étude du globe et qui n'ont jamais été dans ces parages et ne l'ont jamais vue qu'au Zud; ce même changement nous paroîtra dans quelques jours au soleil, quand nous passerons le tropique du Capricorne, ou aux environs, où il nous distribuera ses raions de plomb; ceux qui habitent sous la ligne, voient le changement au soleil 2 fois de l'année.

23 Xbre. Le vent alisé du Zud Est nous reste mais paroît se vouloir ralentir, mais aux jours précédents, il nous fit courir plus rapidement que selon l'observation de ce jour, nous trouvâmes 19 degres 15 minutes latitude méridionale; nous vîmes quelques oiseaux qui sont de la forme de nos hirondelles de mer; ces dits oiseaux sont de la grandeur d'un pigeon, et tout à fait blanc, à cause de quoi, on l'appelle l'oiseau d'argent; ils sont des ennemis des poissons volants et sont si adroits qu'ils s'emparent de ces petits poissons au vol, quand le poisson veut esquiver la gueule des grands poissons et s'élève de la mer, pour se sauver, tombe dans les griffes des dits

oiseaux, ou d'autres; nous jouissons dans ce climat chaud, d'un ciel très beau et d'un air extrêmement tempéré, comme on trouve chez nous au mois de may ou de juin; au couchant du soleil on découvrit du côté du Zud une isle laquelle les pilottes nous dirent qu'elle fut l'Isle de la Trinidad ou l'Isle de la Sainte Trinité; elle fut estimée à 7 lieux de distance et se présenteoit en trois collines d'égale hauteur et distance; nous la passâmes ce midy; elle paroît comme un grand rocher par sa petitesse; on nous dit qu'elle n'est pas habitée et ses montagnes paroissent d'une grande hauteur; nous la passâmes ce midy à 3 lieux de distance; elle porte son nom de la St. Trinité, parce qu'elle a été découverte au jour de la St. Trinité, comme l'Isle de l'Ascencion la reçut par rapport qu'on la trouva, au jour de l'Ascencion. Voicy la forme, comme elle parut à 7 lieux de distance. [Dessin].

4 Xbre. Aujourd'huy nous eûmes grand calme; nous vîmes à 7 heures ce matin voltiger 3 grands poissons qu'on nomme Requins; d'abord on se mit en œuvre pour s'en emparer par le moien d'une corde et un crochet assé fort auquel on attacha une amorce d'un morceau de lard; l'amorce ne fut pas si tôt dans l'eau, qu'un des trois goba la pilulle et les mattelots le tirèrent sur le vaisseau; il avoit la longueur d'environ 7 pieds; il est fort particulier que ce poisson se trouve toujours accompagné de 6 à 7 petits poissons qu'on appelle pilottins; ils surnagent toujours le dos des poissons, ou du moins de si près qu'ils y paroissent attachés; ces petits poissons sont de longueur d'un gros hareng et ils ont la couleur des brochets, aiant des pareilles rayes noires sur le dos; à cause du calme et que la mer est extrêmement claire et que les poissons nagent près de la superficie de la mer, on les peut admirer et distinguer comme dans un



vivier d'eau de fontaine; le Requin est un poisson extrêmement dévorant; sa denture est terrible; il devient à une grandeur extrême, même de 20 pieds; il attaque l'homme quand il le trouve en mer et le dévore.

25 Xbre. Hier au soir, le calme nous abandonna par des raffalles de vent et de pluie; le vent se mit à l'Est d'un beau froid; ce midy nous observâmes 21 degrés, 30 minutes latitude méridionale; au souppé nous mangeâmes de la queue du dit Requin; il a la fermeté et goût de l'angelot de l'Europe.

26 Xbre. Par le vent de l'Est, nous favorisant jusqu'à ce jour, nous fîmes 2 degrés 6 minutes en 24 heures, que selon la calculation, nous fîmes à 10 heures avant midy, sous le Tropique de Capricorne; nous remarquâmes que le soleil donnoit icy ses rayons directement à plomb et ne sentimes ce nonobstant, qu'une chaleur fort tempérée, par le vent, qui souffloit d'un beau frais; je remarquois que les quadrants et octants des pilottes ne marquèrent la hauteur, la raison physique en est que les quadrants reçoivent uniquement la réflexion oblique et non pas perpendiculairement, ainsi qu'il faut un certain éloignement du soleil, avant de prendre la réflexion nécessaire et comme nous arrivâmes icy que 3 jours après le solstice méridional quand le soleil est au Tropique de Capricorne, il ne pouvoit manquer aux curieux de prendre l'expérience de ce que la physique nous a enseigné, ainsi, nous nous trouvâmes à 23 degrés 30 minutes latitude méridionale.

30 Xbre. Cette nuit, le commandement de notre garde porc, fut augmenté de 9 petits couchons qu'un des nos pores fit d'une ventrée; les flèches commencent à marquer les hauteurs; le soleil paroît déjà au Nord; nous observâmes ce midy que nous fîmes au 30 degré 2 minutes méridionales; dès que

nous avons fait l'entrée dans l'Océan méridional par le passage du Tropique du Capricorne, les vents alisés nous ont abandonnés et sont devenus variables, selon qu'on a toujours observé sur les présentes hauteurs; nous attendons présentement les vents de l'Ouest et Sud Ouest avec impatience, pour faire la traversée de cette mer et doubler le Cap de Bonne Espérance; notre capitaine et pilottes prétendent que si notre vaisseau ne fut pas si lourd, ou du moins fut bon voilier, qu'avec les bons vents qui nous ont secondés jusqu'à présent, nous aurions déjà pu doubler le dit Cap; sur les 4 heures après midy, nous vîmes un vaisseau; les pilottes, par leurs lunettes d'approche, remarquèrent qu'il avoit perdu son grand mât et qu'il enfiloit le même cours comme nous.

1 Xbre. Pour le dernier jour de l'année, nous eûmes l'air extrêmement chargé et de temps en temps des graines de pluie et de vent, ce qui n'empêche pas que nous allons grand train; l'observation est de 31 degrés 5 minutes méridionales; nous ne vîmes aujourd'hui le dit vaisseau demâté; ce spectacle nous fit bien lever le coeur au ciel de daigner nous conserver d'une pareille catastrophe.

janv. 1753. Vers les 4 heures du matin, le capitaine fit annoncer la nouvelle année par 9 coups du canon et fit hisser le grand pavillon et battre la caisse; nous gouttons un beau frais du Nord Est, lequel nous fait abandonner le voisinage du Brésil et traverser pour pointe de l'Afrique on le Cap de Bonne Espérance; sur le midy, nous eûmes une violente graine de pluie et de vent que le capitaine fut obligé de faire cacher les hunniers, les voiles d'artimon et perroquet, civadière et grand voile d'été; ce temps continue par interruptions; à 3

heures le vent se mit au Nord Ouest avec assez de force; nous sommes à 32 degrés latitude méridionale.

2 janv. Pendant toute la nuit et cette journée, le vent de Nord Ouest, nous resta avec assés de force et les pluies continuèrent; il nous fit tellement faire diligence, que les pilottes trouvèrent ce midy, que depuis le midy d'hier, nous avions couru 191 quarts d'heures, ce qui fait 48 heures moins un quart en 24 heures; c'est par le moien d'une petite planche d'un pied d'hauteur, sur un demi de largeur, attachée à une fisselle que les pilottes prennent la hauteur estimée; on sçavent assés justement combien de chemin qu'ils font en 24 heures et voicy la manière: ils jettent la ditte planche en mer et luy lâchent autant de fisselle qu'elle peut avoir besoin pour courir aussi rapidement que la mer l'entraîne, dans la fisselle, il y a des noeuds; chaque à la distance de 7 brasses, un matelot tient une empoulette, ou horloge de sable en main; cette empoulette n'est que d'une minute; d'abord qu'elle est finie, il avvertit le pilote, qui retire sa planche de la mer et compte la quantité des noeuds qu'elle a entraînés avec elle; cette calculation n'est pas nouvelle; toute nation s'en serve; nous sommes à la hauteur de 34 degrés et demie latitude méridionale, la même au Cap de Bonne Espérance et nous devons la tenir, pour joindre le dit Cap, en allant à l'Est, sans avancer vers le Zud comme cy devant.

19 janv. Depuis le 2 du présent, nous n'avons eu quelque rencontre digne de remarque, si non, continuellement des vents variables calmes et des vents contraires, mais depuis 3 jours, nous avons un vent d'Ouest, qui nous seconde admirablement, pour notre dit trajet, courant toujours sur la même latitude de 36 degrez pour gagner la pointe de l'Afrique qui est à

38 degrez de longitude [*sic* H. C.] méridionale; selon l'observation de ce midy, nous étions à 36 degrez 12 minutes méridionales de latitude et à 33 degrez 11 minutes méridionales de longitude, ainsi, qu'il nous faut encore 5 degrez de longitude mérid. pour doubler la ditte poincte; nous vîmes l'après diné quelques grands poissons qu'on appelle en hollandois *Noord Capers*; notre capitaine est surpris de n'avoir encore vu des Oiseaux de Mer qu'on nomme ordinairement *Pentados*, ou Oiseaux du Cap, à cause qu'on ne les trouve qu'aux environs du Cap de Bonne Espérance, mais comme pour le présent on est dans ce climat, au profond de l'été, on les croit qu'ils se tiennent plus près de terre pour faire leurs couvées, ou nourrir leurs petits; malgré le dit été nous ressentons depuis 15 à 16 jours des froids piquants, qu'il a fallu se couvrir du jour aussi bien que de la nuit pour le moins au double; on attribue ce froid aux vents du Zud qui ont régné pendant ce temps et l'on tient pour sur, que le froid est plus violent au Zud qu'au Nord, car on a approché le 80<sup>me</sup> degré du pôle arctique, qu'on n'a pas pu venir qu'aux 59 degrez vers le pôle antarctique qui est le Sud.

janv. Aujourd'huy, l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté Prussienne, le capitaine fit arborer de beau matin le grand pavillon à 7 heures; il ordonna de jeter le grand plomb en mer, pour sonder le fond, mais on n'en trouva pas, ce fut pour voir si nous n'étions au banc qui barre la pointe d'Afrique, endroit où les vaisseaux viennent ordinairement jeter le plomb, pour être plus assurés de leur cours pour les Indes Orientales; on prétend qu'il avance 80 lieux en mer. Vers le midy, le capitaine ordonna au canonnier de se tenir prêt; au même temps les officiers s'assemblèrent au



gaillard; le capitaine institua la santé de Sa Majesté Prussienne et pendant qu'on la but, on fit une décharge générale de toute l'artillerie; après la table finie, on but encore (sous le bruit de 19 pièces) la santé de la famille royale; alors suivit la santé de messieurs les directeurs et de toute la Compagnie Asiatique Prussienne à laquelle suivirent 15 coups de notre artillerie et c'est ainsi que se passa cette fête assez joyeusement; vers les 7 heures du soir, on sondait encore inutilement le fond; depuis 3 à 4 jours, nous avons des vents contraires et très forts, du Zud Est et de tout le voyage, je n'ai pas vu la mer et ses vagues si profondément agitées; selon l'observation de ce midy, nous sommes à 4 degrés 32 minutes de longitude et 35 degrés 44 minutes de latitude méridionale.

30 janv. Vers 2 heures à hier après midy, le capitaine fit descendre la sonde et l'on trouva fond à /110/ brasses d'eau; le fond fut de sable vaseux verdâtre et gris; cette découverte occasionnoit de la joye parmy les pilotes à cause que les sentiments étoient partagés, le doublement du Cap Agulhas ou la pointe de l'Afrique et vers laquelle le Cap de Bonne Espérance se trouve situé, n'ayant été réellement établi par la découverte de quelque terre, ou la Montagne de la Table du Cap de Bonne Espérance; chaque pilote calculoit à son mode et par ses raisons plausibles, mais pour le présent les sentiments se trouvent unis, puisque par la découverte du dit banc, ou fond, ils sont assurés d'avoir passé la pointe de l'Afrique et vont de pied ferme pour passer outre et diriger vers la destination, sans scrupule de faire du détour et pour corroborer ce dit avantage, le capitaine fit encore sonder ce matin à 6 heures et ce midy, ces deux firent le même effect, car on trouva à chaque fois fond à 80 brasses.

d'eau et le même sable vaseux d'hier, de sorte qu'on fit une calculation que nous avions déjà passé la ditte pointe et l'avions laissée au Nord à 14 lieues de distance; au midy nous observâmes 35 degrés 48 min. de latitude et 41 degrés 8 min. de longitude méridionale; à 7 heures du soir on sonda la dernière fois 38 brasses d'eau, fond gris et brun.

févr. Nous eûmes ce matin une petite exécution, à charge de deux garçons ou petit matelots qui servent les officiers; ils furent battus des verges sur les fesses, pour avoir badiné ensemble impudiquement; ils furent attrapés sur le fait; ils furent fustigés par leurs confrères; nous vîmes des montrosses, oiseaux de mer, de forme et couleur de nos cigognes, mais le bec et les pieds ne sont pas si longs, ny le col, leur vol est très rapide.

1 fév. Dans l'intervalle du 30 du passé au 9 du présent, il nous est pas survenu quelque chose digne de remarque, sinon que nous avons été accablés depuis par des vents contraires, graines de pluies et calmes, des jours et nuits froides, par les vents du Zud, mais hier au soir à 8 heures, nous vîmes vers le Nord Ouest quelques coups d'éclairs et des nuages extrêmement noirs; à 10 heures les éclairs et ces nuages épais nous approchèrent de plus près, que par la prudence du capitaine (qui ne pronostiquoit rien de bon mais une tourmente) tous les hunniers furent cachés et même descendus de leurs mâts; entre temps, nous eûmes des raffalles de pluie et de vent, assés impétueux; à 11 heures, l'orage se déclara; sur quoy la vergue du grand perroquet fut descendue et l'on mit un ris dans la grande voile et celle de misène, ce qui dura par des interruptions jusqu'à l'aurore; mais aujourd'huy vers une heure et demie après diné, l'affaire devint plus sérieuse, on s'apperçeut dans ce moment d'une

nuée noire et épaisse au Zud, ce qui obligea le capitaine serrer toutes les voiles et avant d'avoir achevé, un coup de vent des plus affreux nous surprit d'une si rude manière que nous manquâmes d'être renversés, ou perdre nos mâts et agrès, mais par l'habileté des matelots, les voiles furent d'abord serrées et ne voguâmes qu'avec une voile; le capitaine nous a déclaré que jamais il n'a été en plus grand danger à perdre ses mâts qu'aujourd'hui; d'ailleurs, nous nous trouvons à 52 degrés 50 minutes de longitude et à 39 degrés 26 minutes de latitude mérid. qui fait une hauteur fort sujette aux tempêtes et des plus dangereuses à passer de tout le voyage, même que Monsieur CRUGER, notre premier supérieur en charge, nous dit que dans ces parages, la Compagnie orientale hollandaise a perdu beaucoup de ses vaisseaux, ce qui nous fit faire des réflexions et de plus il conta ces rudes événements pendant que nous fûmes dans le plus fort de cette tourmente, mais grâce au Tout Puissant, elle ne dura guère dans sa première impétuosité et cessa vers les 3 heures d'être dangereuse.

15 Febr. Hier vers le midi, à la distance de 5 à 6 passes, il nous parut un poisson d'une grandeur monstrueuse et long de 30 pieds; il jetoit de l'eau en guise de fontaine par une ouverture qu'il avoit à la tête, de la hauteur de près de 12 pieds, ce qu'il fit avec assez de violence et du bruit depuis que le ciel a daigné nous sauver de l'orage du jour du présent, nous avons eu des vents très favorables, de sorte que selon l'observation de ce midi, nous étions à 59 degrés 35 min. de longitude et 37 deg. 13 min. de latitude méridionale; le dit poisson se nomme selon les marins (en hollandais) *Vinne Visch*.

19 Febr. Ce fut vers les 12 heures de la nuit passée, que nous

eûmes encore un vent très violent avec des grains de pluie; à 4 heures du matin la tourmente devint encore plus sérieuse; tous les officiers de mer et l'équipage furent alertés; les rafales de pluie et de vent qui vinrent du Nord Est quart au Nord étaient des plus impétueux; vers le midy le vent tourna à l'Ouest, nous fut extrêmement favorable jusqu'à la nuit et nous fit courir passant les 8 quarts d'heure sur une heure de temps; sur le soir le vaisseau étoit si agité par les vagues que l'on ne put faire le souper à table couverte; on s'assit sur le plancher sans cérémonies dans la chambre du capitaine; pendant ce temps, le capitaine nous dit que le bonheur nous vouloit, que nous avions le vent en poupe (les vagues battant les vitres de sa chambre) qu'autrement nous ne serions pas tant à notre aise; pendant l'après-midy, l'air étoit serein et le vent d'Ouest toujours également d'un grand frais; nous vîmes des oiseaux qu'on appelle en hollandois *Caap hoenders*, en françois des *Petrilles*, parce qu'ils nagent si légèrement sur la mer qu'on diroit qu'ils se promènent sur l'onde, comme l'a fait l'apôtre St. Pierre.

Fév. Rien digne d'attention nous survint depuis le 19 du présent, sinon qu'avant hier le vent nous devint très favorable, soufflant du Nord Ouest et Ouest et depuis la dernière tourmente, le vent reste extrêmement fort et la mer haute et très agitée avec une aire sombre qu'on ne put prendre des observations, mais aujourd'huy, vers le midy, le soleil perçant pour peu de temps, permit de faire une bonne observation et l'on s'aperçut que nous étions à 82 degrez de longitude et 34 degrez latitude méridionale, de sorte que depuis le 15 nous avons fait un grand traject de 21 degrez de longitude.

mars. Nous eûmes ce matin à 10 heures le bonheur qu'un de



nos matelots eut l'adresse de prendre une dorade ou dauphin par un coup de dard; le capitaine en fut si charmé lorsque ce poisson lui fut présenté, qu'il fit d'abord gratifier le dit matelot de 2 bouteilles de pounche, parce qu'il y avait du temps que nous avions pris quelque poisson, ny d'en avoir mangé; d'ailleurs ces sortes des poissons passent pour les plus friants morceaux après la tortue que cette mer puisse donner; en nettoiant ce poisson, l'on trouva un poisson volant dans sa gueule, de sorte qu'au même moment qu'il engloutit ce petit poisson, il dut avoir reçu le coup de la mort; la longueur de ce dauphin est de trois pieds de Brabant; il est plus plat que rond, de même que sa tête laquelle est beaucoup plus élevée que le reste de son corps à proportion; il change de plusieurs couleurs après sa capture, jusqu'à qu'il va mourir; il paroît quelques fois d'un bleu céleste, avec des tâches d'un bleu enfoncé, tantôt d'un jaune pâle et quand il est mort, il paroît comme doré; c'est pourquoy on l'appelle ordinairement dorade; nos peintres Européens ne lui donnent la véritable forme de son corps, ny la véritable couleur quand il est en vie et pour montrer leur erreur, j'ai trouvé à propos de le présenter aux curieux tiré et peint au naturel; [fig.] l'observation de ce midy a 90 degrés long. et 36 degrés lat. mérid.

10 mars. L'après diné vers les trois heures nous découvrîmes terre et l'on reconnut que ce fut l'Isle de Saint Paul, située à 95 degrez de longit. et 38 degrez de latit. méridionale; entre 5 à 6 heures nous la passâmes; on nous dit qu'elle n'est pas habitée; elle paroît extrêmement petite et fort haute de terre et des montagnes, quoique nous la passâmes à 4 à 5 lieux de distance au Zud Zud Ouest.

13 mars. A une heure, après diné, il nous survint un grand orag

du côté de l'Est et Nord Est, lequel ne cessa avec assez de violence de nous tourmenter pendant toute la nuit.

4 mars. La dite tempête de hier dura jusqu'à 5 heures de ce matin; sa plus grande violence fut à 2 heures de la nuit passée; la mer fut extrêmement haute et si agitée que les vagues se jettèrent avec tant d'abondance dans le vaisseau que les matelots parurent agir en pleine mer, aussi une ancre de réserve, gardée entre les ponts, s'ébranla de son lieu et fracassa plusieurs coffres des matelots; le vaisseau se trouva tellement agité, qu'on avoit tout lieu de craindre que la dite ancre auroit fait une ouverture au vaisseau; le vent aiant changé vers le Nord Nord Est, nous devint très favorable, pendant toute la journée soufflant d'un beau frais; selon l'observation de ce midy, nous fûmes à 38 deg. 5 minutes latitude et 99 deg. 56 min. longit. méridionale.

8 mars. Selon le calcul de nos pilotes, nous passâmes pour la seconde fois le Tropique de Capricorne pendant la nuit passée; un vent alisé, dans lequel nous sommes tombés depuis le 14 ditto, nous a procuré une grande avance.

avril. De ce matin, nous découvrîmes l'isle de Java à 6 lieux de distance au Nord; l'après-midy nous la cotoyâmes à 3 lieues de distance au Nord Est; nous nous trouvons sous le 8 degré 4 minutes latitude méridionale.

2 avril. Nous cottoiâmes continuellement, depuis le 7 du courant, l'isle de Java et pendant ce temps, nous eûmes des grands calmes et des raffalles de pluie et des vents; on compte la longueur de cette isle à 150 lieux et sa circumference à 300; nous voguâmes à 3 à 4 lieux de distance du continent, de manière qu'on put distinguer les hautes montagnes et vallées; du côté de la mer, la terre n'est pas haute; on en peut distinguer les habitations et plantations, mais plus avant,

ce pais est plein des hautes montagnes guarnies jusqu'au sommet des grands arbres et la plus grande partie de l'isle n'est que bois et fait des affreux déserts; hier au soir, nous passâmes à 6 heures l'île de Trouwers et ce matin à 8 heures l'isle des Cocos; ces 2 isles ne sont pas grandes et tout près du continent de Java à une heure et demi; nous passâmes la tête occidentale de l'isle de Java et fîmes l'entrée du détroit de Sonda, entre Java et Sumatra dont on compte la distance à 10 lieux; on me fit connoître la raison pour laquelle on cottoie ordinairement l'isle de Java et que ce fut parceque il faut entrer au dit détroit tout près de la tête occidentale de Java pour la profondeur de la mer, laquelle n'est pas si navigable du côté de Sumatra; de plus, si un vaisseau eut le malheur d'être jetté du côté de Sumatra, devroit faire le détour de la ditte isle pour tomber dans le détroit de Banca, donc tous les vaisseaux en doivent faire la traversée pour passer à la Chine; à 2 heures après midi nous vîmes (*princen Eylant*) l'isle du Prince, à 4 lieux avant du dit détroit de Sonde et 3 lieux de Java; nous vîmes aussi tenant notre vaisseau un serpent de mer de la longueur de 11 à 12 pieds; il avoit la couleur jaunâtre, avec des taches noires et brunes; il avoit aussi la tête extrêmement grosse; il se tenoit fort tranquille sur la superficie de la mer jusqu'on accourut par curiosité pour l'admirer et, à ce bruit il se plongea perpendiculairement; après un grand calme nous reçûmes à 4 heures l'après midy, une bonne grêle de pluie et le vent du Zud Ouest quart à l'Ouest, lesquelles nous favorisèrent tellement que nous passâmes l'isle du Prince et immédiatement après, nous entrâmes la baye de Mee où nous mouillâmes l'ancre à 8 heures du soir, en attendant

la mousson avec laquelle nous espérons de venir avec la grâce de Dieu à Canton à la Chine.

3 avril. A ce matin un javanois habitant de l'isle du Prince vint avec son canot nous présenter 14 tortues de mer et lesquelles furent achetées pour 3 piastres; il y en avoit deux qui pesaient pour le moins 90 livres; on en trouve même qui pèsent jusqu'à 300 livres; l'après-midy, 2 des dits canots nous présentèrent encore 30 à 32 tortues pour lesquelles on donna 9 $\frac{1}{2}$  piastres; ils avoient encore d'autres rafraichissements comme melons, concombres, pisans, etc. Ces dits canots sont extrêmement minces et légers, même que ces sauvages, ny entrent qu'avec précaution, pour le point renverser, s'y mettent d'abord les jambes croisées sur une espèce d'estrade de jones, sous laquelle ils mettent alors leur marchandise; leur mât n'a que la hauteur de 10 à 12 pieds qui n'est qu'un gros manche à balai; les voiles sont des fines nattes, les cordes des écorces d'arbre et l'ancre à un bras n'est qu'une branche d'arbre fourchue et afin de la tenir un peu au fond, ils y attachent une grosse pierre; et la plus grande partie de ces dits canots sont d'une pièce, taillée d'un arbre, lesquels ne sont pas (pour leur grosseur) très difficiles à trouver dans ce pais; les javanois ne sont pas noirs, ils sont d'un brun rougeâtre et n'ont pas le visage ni le nez difformes; j'en ai vu d'aussi revenant qu'en Europe; ils sont nerveux et bien découplés; ils n'ont d'autre habillement qu'une pièce de linge ou 2 aulnes de coton pour couvrir leur nudité; plusieurs ont un petit casaquin de toile ou coton, en guise de chemise, sans manches; ils n'ont à la tête, qu'un mouchoir de coton ou soie avec lequel ils entourent la tête, sans couvrir le sommet; ils ont naturellement les dents très blanches, mais à force de manger ou mâcher



une certaine herbe et fruit, elles deviennent premièrement rouges et après noires; la dite herbe se nomme *bethel* et l'on s'en sert ainsi dans toutes ces Indes, comme nous nous servons du tabac par coutume et mauvaise habitude.

14 avril. Le capitaine fit tuer une quantité des dites tortues pour servir de rafraichissement à tout l'équipage; on leur coupa la tête et les fit bien saigner. Cette nourriture passe parmi les gens de mer pour un remède singulier antiscorbutique purifiant le sang, laxant et rétablissant les maladies acquises par des longs voyages et même des autres; peu des malades que nous avions à bord furent envoyés ce matin à terre pour y camper sous une tente et y prendre l'air et avoir quelque occasion à tenir le corps en agitation par la promenade et respirer l'air de la campagne; ce midy nous fûmes régalez de la soupe, d'une fricassée et d'une grillade de dites tortues; elles paraissent, étant découpées, comme la chair des veaux et il y en a aussi un peu du goût; la graisse est verte et tient du goût des huîtres; il n'y a point de jour sans nous en amener des autres.

18 avril. Par curiosité de voir les productions des arbres, herbes et ce que la Providence a donné à ces pays, je me suis allé aujourd'hui à l'isle de Java avec la barquasse qui y allait faire eau; aiant mis pied à terre, j'y admirois la diversité des arbres et verdure que je n'étois accoutumé de voir et particulièrement l'aisance que la nature leur donne à croître sous ce climat à une grosseur étrange et l'hauteur à proportion; d'ailleurs, la curiosité me portoit d'avancer, mais je fus arrêté tout court par l'épaisseur des branches et des verdures, de sorte qu'il n'y avoit pas moyen de percer et je trouvois partout un désert inaccessible, par des gros arbres tombés et entrelassés des jeunes arbres qui se produisent

entre ces vieilles branches et tout est si plein des insectes comme serpents, scorpions, même d'autres bêtes féroces comme tigres, rhinocéros, etc. qu'il n'est aucunement recommandable de se donner des peines d'avancer plus avant; à l'égard de la fontaine objet principal que nous mouillâmes dans cette baie, elle tombe dans la mer par une cascade qui n'est guère plus haute que de 10 à 11 pieds; les vaisseaux y approchent à la distance d'un quart d'heure et les matelots peuvent facilement prendre sans beaucoup de peine 90 pièces d'eau par jour; ils attachent des boyaux dans le courant de la fontaine et distribuent l'eau de cette manière dans les tonneaux sans que les tonneaux doivent sortir la barquette; cette eau est renommée pour la meilleure des Indes orientales et ne se corrompt pas facilement; c'est pourquoi que cette baie, formée par une partie de l'isle de Meew et l'isle de Java, est extrêmement fréquentée par les vaisseaux qui vont et reviennent de la Chine.

5 avril. Les Javanois ou habitants de l'isle du Prince ne cessent de nous présenter à chaque jour de leurs marchandises et fruits; le 23, un vaisseau de la Compagnie d'Hollande venant de Batavia mouilla l'ancre dans cette baie, pour y faire de l'eau et bois; nous apprîmes le lendemain qu'il étoit destiné pour leur factorerie en Perse et qu'il se nommait *Den Battavier*, l'après midy à 3 heures un autre vaisseau de la dite Compagnie passa cette baie allant aux côtes de Coromandel; de cette baie nous voyons aussi l'île de Cracatau à 6 lieux de distance et c'est de ce lieu que viennent ces oiseaux blancs qu'on nomme en Europe *Cacquettouttes*; l'isle de Tamarin se présente aussi d'icy à 7 ou 8 lieues de distance, mais ces deux ne sont habitées.

27 avril. Hier l'après-midy, le capitaine (ayant assez d'eau et bois

dans son vaisseau pour poursuivre notre voyage jusqu'à Canton) fit faire les dispositions pour partir, ordonna de faire rendre les malades (qui furent à terre) à son bord; on s'aperçut que par les rafraichissements des tortues et verdures et fruits et les promenades, ces gens étoient bien changés; quelques-uns furent rétablis entièrement; des dits convalescents, il y en a deux qui sont restés sur la dite île de Meew; on suppose qu'ils sont débauchés par les Javanois pour les vendre à Batavia à la Compagnie d'Hollande; malgré qu'on fut encore à leurs trousses le même jour, ils furent devenus invisibles; le lendemain on se rendit la même peine, mais le tout fut inutile; ce matin à 5 heures les ancres furent levées et choisimes Mer; à 10 heures, le vent tomba et fûmes contraints à mouiller dans la baie des Poivres; peu de temps après le vent devenant favorable, on leva pour la seconde fois, mais vers le midy le vent contraire nous contraignit pour la seconde fois d'ancrer; un beau frais se leva après midy à 2 heures, nous mîmes encore à la voile; sur le midy, un vaisseau auglois nous joignit nonobstant que nous l'avions vu à 4 lieues derrière nous; il fut hélé par notre capitaine et répondit qu'il étoit parti de Plymouth au mois de décembre, pour aller à la Chine; son vaisseau s'appelle le *Griffin*.

5 May. Depuis le 27 passé, nous avons eu beaucoup de calmes et vents contraires, par conséquent nous n'avons pas fait grand chemin; hier avant midy, nous doublâmes la pointe de Bantam sur l'isle de Java et vîmes de l'autre côté, la pointe orientale de Sumatra; cette dernière isle est de la même étendue de Java; depuis notre sortie de Meeuw Bay jusqu'aujourd'huy, nous avons encore toujours cottoiés le dit Java à une demi heure et une heure de distance; cette nuit

à 11 heures et 3 heures nous essuiâmes des grandes raffalles de pluie et de vents mêlées des éclairs effroiables et nous nous trouvâmes à l'ancre sur un lieu où l'ancrage n'est pas trop bon, mais grâce au ciel le mal ne fut pas grand; le vent devint favorable, on en profita et levâmes l'ancre; à 8 heures nous passâmes les deux petites islettes, nommées les *Deux Frères* de la distance de 2 coups de mousquet; ce ne sont que 2 rochers guarnis des arbres, chaque de la grandeur d'un bounnier de Brabant, avec quoy nous abandonnâmes le détroit de Sonda.

may. Ce matin, nous eûmes des graines de pluie et de vent, mais à 11 heures, l'air devint clair et vîmes l'isle Lucipara située au milieu de l'entrée du détroit de Banca, entre Sumatra et Banca; depuis notre départ de Meeuw Baye, nous souffrons jusqu'à ce jour des chaleurs insupportables fautte des vents du Zud; à hier après le diné, nous vîmes un jacht hollandois de la Compagnie Orientale; il se nomma le *Bergh te Leeuw*, commandé par Pierre PICKMAN, venant de la factorerie de Palimban, chargé d'étain et du poivre, nota, les belles cannes se trouvent aux environs le dit Palimban et l'étain passe pour meilleur que celui d'Angleterre; le dit commandant nous vint à bord, se plaignant de disette d'eau, pain, et d'un bois à construire une vergue, laquelle il dit avoir perdue dans ce détroit par une tempête; il dit même avoir été y retenu par les vents contraires pendant un mois, ce qui se fait quelques fois en 2 jours puisque Palimban est dans ce détroit (sur la côte de Sumatra) qui n'est que de longueur de 28 lieux; à 5 heures au soir, nous passâmes l'isle de Lucipara, point habitée et très petite, parmy quoy nous entrâmes le détroit de Banca et mouillâmes l'ancre.

4 may. Par les calmes et vents contraires nous nous trouvons



encore au détroit de Banca, près de la rivière de Palimbar sur l'isle de Sumatra; nous sommes à peu de distance de la mer, ce qui nous fait languir de croupir sous l'ancre dans un climat si chaud et que Canton (lieu de notre destination) n'est guère éloignée, en égard au temps déjà employé à ce voyage, pour y jouir d'un climat plus bénin et de l'air de la terre; avant midy, on prit un requin de la grandeur de 10 à 12 pieds. Le capitaine le fit d'abord distribuer à l'équipage pour un rafraichissement; en l'ouvrant on y trouva deux serpents de mer, mais malgré tout cela, les matelots l'ont d'abord dépêché.

17 may. Avant midy nous eûmes quelques grains de pluie et de vents mêlés des vents favorables, à la poursuite de notre voyage l'ancre fut d'abord levée, le vent de Sud Ouest et Sud, se fit sentir de plus en plus, de sorte qu'à midy nous passâmes la dernière pointe de Sumatra, nommée Battacarum moyennant quoi nous sortîmes du dit détroit de Banca nous avons été obligés à laisser tomber l'ancre pendant notre séjour au dit détroit, quelquefois 4 fois par jour cependant sa longueur n'est que de 28 lieues, mais il n'est pas assez profond; il y a des endroits qui n'ont que 4 brasses d'eau et pendant la nuit on n'oseroit mettre à voile, à cause qu'il faut qu'une barque précède le navire et le plomb à la main.

22 may. Du beau matin, nous passâmes l'île de Lingin, située sous la ligne équinoxiale, ainsi nous passâmes la dite ligne pour la seconde fois; nous souffrons des chaleurs excessives depuis notre départ de Meeuw Baie, par les calmes continuels, vents contraires et courants opposés; nous mouillons quelquefois jusqu'à 4 fois sur 24 heures; du soir à 10 heures nous eûmes le vent du Zud Ouest; l'ancre fut levée et voguâmes

jusqu'au midy, lorsqu'une graine de pluie et de vent mêlé des éclairs et tonnerres nous survint, ce qui fit changer le vent tellement à notre désavantage qu'on fut obligé de cacher les voiles et de laisser tomber l'ancre ensuite.

may. Hier au soir, à 8 heures, nous passâmes l'isle de Pulo Auro et pendant la nuit, celle de Pulo Pissant, vers le matin celle Pulo Timoun; ces 3 isles ne sont habitées et petites, mais bien guarnies des beaux bois de différentes couleurs et duretés, même les Chinois y viennent chercher ces dits bois et principalement leur bois dont ils font les caisses ou canastres pour le transport des leurs porcelaines, thé et autres marchandises; ces dites 3 isles sont dans la mer de Malacca, mais dès qu'on les a passées, on entre dans la mer Chinoise méridionale; nous avons peu de vent, beaux jours, mais des chaleurs excessives; nous sommes à 3 degrez 32 min. septent.

may. Ce matin à 10 heures, nous découvrîmes l'isle, nommée Poulo Condor; à 3 heures l'après-midy nous la passâmes; elle est située sous le 8 degré 15 min. latit. sept. et depuis nous entrâmes dans la mer chinoise septentrionale; l'on compte d'icy jusqu'à Canton encore 15 degrez; si la mousson (laquelle s'est déclarée, comme à l'ordinaire avec le dernier quartier de la lune de may) continue, nous espérons avec la grâce du Tout Puissant d'y arriver en dedans 8 à 10 jours, du moins de mouiller l'ancre dans la rivière de Canton, au lieu nommé Wampou, à 3½ lieux de Canton où tous les vaisseaux étrangers restent jusqu'à leur départ, nota, la mousson est un vent depuis le Zud à l'Ouest, soufflant vers le Nord Est pendant 6 mois; il change à l'opposite, encore 6 mois après.

1 juin. A la levée du soleil, nous découvrîmes les isles chinoises de Verdades, Paulo Babb, Itha de Meru et plusieurs autres,

l'on ne put ce midy prendre hauteur, étant directement sous le soleil, d'ailleurs l'on étoit assés assuré de notre route par le doublement des dits isles; nous souffrons des grandes chaleurs, elles doivent durer même assez longtemps, puisque le soleil courant encore vers le Tropique du Cancer et que nous approchons la ville de Canton, laquelle est située à 23 degrez 20 min. latitude septentrionale et que le soleil ne vient au dit tropique qu'au 21 du présent, ainsi nous savons par avance que les chaleurs ne nous quitteront pas sitôt, car le soleil retournant dudit tropique, vient encore repasser en peu de jours; ainsi qu'en 3 semaines, nous aurons vu le soleil perpendiculairement au dessus de nous vers le soir, nous vîmes deux barques chinoises (nommées *champans*); ce furent des pêcheurs; aussitôt le capitaine courut vers eux pour les prendre pour pilotes pour nous guider vers Macao; prenant cette précaution pour plus de sûreté, 3 des dits Chinois vinrent au bord et le vent étoit assez bon, la champane s'attacha au bord du vaisseau, qui nous donna le plaisir de voir les premiers chinois chinois; ils se mirent d'abord à souper à leur manière; premièrement ils mirent une natte sur le dessus de la barque sur laquelle, étant à 5, ils se placèrent à la Turque sans chaises ni coussins; la femme leur fournit du riz nouvellement cuit et un petit pot, où il y avait du poisson coupé en petites pièces; chacun se servit du riz, qui étoit dans une mandalette, avec une grande cuillère de bois et ils mirent dans leurs jattes de porcelaine (chacun a la sienne) ils se servent au lieu de fourchette de 2 petits batons de la longueur d'un quart d'aulne, prennent adroitement avec ces batons un petit morceau de poisson et approchent la jatte à la bouche et jettent le riz entre leur dents presque

la bouche pleine; quand la jatte est vuide, ils boivent du thé versé dans leur jatte et reprennent du riz si souvent que la faim le requiert, ou bon leur semble; ils sont fort propres dans leurs barques et manière de manger; à la brune nous passâmes l'isle de Montana; pendant la nuit le capitaine ne se fiant pas assez à ces pilotes chinois fit mouiller l'ancre.

2 juin. Ce matin à 5 heures, nous nous trouvâmes à une heure de distance des isles Ladrões; on leva l'ancre, mais le courant étant plus impétueux que le vent, on ne put conduire le vaisseau, malgré que la dite champane, notre barquasse et chaloupe nous touèrent, qu'on fut obligé de laisser tomber l'ancre et attendre la marée, on un vent plus perçant; une heure après on jugea qu'on pouvoit lever l'ancre et poursuivre le voyage; entretems n'étant qu'à quatre lieux de Macao, le capitaine fit partir un coup du canon pour avoir un pilote; ce dit coup fit un si bon effect qu'à 10 heures avant midy nous eûmes déjà le pilote de Macao à bord, lequel ordonna de laisser tomber l'ancre, jusqu'à 3 heures après midy, que la marée ne montoit qu'à cette heure; effectivement on s'en apperçut à la ditte heure, l'ancre levée nous fîmes voile vers Macao, arrivâmes à sa rade sur les 6½ heures au soir, saluâmes la ville et citadelle de 11 coups de canon; la citadelle répondit de 9, à neuf heures du soir, nous vîmes partir une quantité des fusées sur la ditte citadelle; nous demandâmes au pilote pour quoy on fit ce feu de joye; il nous répliqua, que ce fut à cause d'un festin que le gouverneur de la citadelle donnait tant aux principaux Portugais que Chinois; il compta aussi que l'année passée, il y avoit eu une révolte à Canton, suscitée par quelques grands mandarins qui voulurent se rendre maitres de Canton et de toute la province, mais cette sédition fut



d'abord découverte et étouffée dans le berceau par un massacre des tous les complices et adhérents; je tacherai d'en avoir un détail exact avant notre départ de Canton; il nous dit encore que l'année passée, ils se sont trouvés plus de vaisseaux Européens que jamais savoir François, Anglois Suédois, Danois, 1 Prussien, Hollandois, de sorte que nous appréhendons que le vaisseau le *Roy de Prusse* n'aura pu faire grande conquête, étant arrivé le dernier.

13 juin. De beau matin, la marée montante, nous quittâmes la rade de Macao; le vent étoit très faible la marée nous traina et vîmes à 4 heures après midy la Bocca Tigris, ce qui est l'entrée de la rivière de Canton; depuis Macao jusqu'à l'embouchure de la dite rivière, nous voguons entre des isles; à fort peu de distance de nous au bas bord nous avons Macao et quelque continent de la province de Quangtoun; à tribord nous nous trouvons près des grandes et petites Ladrões.

Ces belles vues nous réjouissent le coeur, forment réellement les plus beaux aspects et perspectives qu'on se peut imaginer, car derrière ces isles ils s'en trouvent une quantité d'autres garnies des hautes montagnes et c'est cette diversité qui change à tout moment pendant qu'on avance qui en fournit les charmes; à 9 heures du soir, nous entrâmes la rivière de Canton et nous avançâmes jusqu'aux forts qui défendent la rivière et sont particulièrement pour soutenir les commis qui s'y trouvent pour les droits d'entrée et sortie; à 10 heures, on mouilla l'ancre à peu de distance des dits forts; notre pilote chinois nous dit qu'il étoit étonné qu'il s'étoit pas présenté quelque mandarin pour nous visiter, avant de venir de Macao et nous conduire à Wampou, à cause que l'année passée un vaisseau anglais

venant de Madras, ayant eu quelques putains des côtes Coromandel à leur bord, avait commis quelque désordre à Macao, l'anglois n'en est pas bien revenu de cette foire, car cela lui a coûté cher, les Chinois ne permettant des extravagances et qu'on y introduise des femmes, on sexe des Pays étrangers.

4 juin. Vers les 7 heures du matin, 3 mandarins et quelques commis du bureau de Bocca Tigris vinrent au bord, nous interrogea qui nous fûmes et le sujet de notre voyage et la quantité de notre équipage; le capitaine leur présenta du Vin d'Espagne, ils en burent et le trouvèrent très bon; après avoir dépêché quelques chaps ou billets en langue chinoise, ils partirent à 8 heures pour leur bureau, mais un des mandarins nous resta à bord, qui nous avait manqué à Macao, la politique chinoise est très grande et s'augmente de jour en jour car ce dernier mandarin ne nous resta que pour voir si en chemin faisant on ne venderoit ou trocqueroit quelque chose aussi; cette chose est depuis l'année passée une introduction nouvelle; étant obligés d'attendre l'autre marée, nous ne levâmes l'ancre qu'à 9 heures du soir, passâmes ces Dardanelles de la rivière de Canton, mais nous ne fûmes favorisés que par la marée, qui nous mena guère loin, seulement à la tour du Lion à 4 lieux de Wampou, où l'ancre descendit.

5 juin. La marée montante, on leva l'ancre et poursuivîmes voiage vers Wampou; à demi chemin, nous vîmes une barque voilée à l'euro péenne venir à nous, mais on se souvint, que le pilotte chinois nous avoit dit, qu'un vaisseau de la Compagnie de Gottenburg avoit hiverné dans ce pays, ainsi que nous conjecturâmes, que ce fut le capitaine du dit vaisseau qui envoya par politesse un de ses officiers, pour souhaiter la

bonne arrivée et qu'en cas de besoiing, la ditte barque bien équipée, pourroit servir à touer notre vaisseau; en effet, ce fut Mon<sup>r</sup> RUTENSPARRE, troisième pilote du dit vaisseau, avec 12 bons matelots, la barque étoit guarnie avec une petite ancre de rivière et quelques cordages; après le compliment fini il ordonna à ses 12 matelots de se joindre avec notre barque et de touer ensemble notre vaisseau pour être avant midi à Wampou; à 11 heures, vîmes les ruines des quelques fortifications bâties passé cent ans sur le bord de cette rivière par les Hollandois; ce fut sur une petite isle, où il y a nonobstant un beau village, nommé Samptsou; les Chinois voyant qu'ils s'y voulurent maintenir par droit de canon et l'usurpation firent descendre avec le reflux une grande quantité des barques enchainées et y mirent le feu. L'Hollandois voyant ses vaisseaux, qui étoient à l'ancre y à vis leur nouvel établissement étoient en danger de sauter en l'air, ou périr par les flammes, prirent la résolution de se retirer, entretems les Chinois rasèrent leurs ouvrages. Vers le midi nous approchâmes de si près du dit vaisseau à l'ancre à Wampou commandé par le capitaine TREUTIGER que notre capitaine ordonna de le saluer par 9 coups de canon, aussitôt le Suédois répondit du même nombre, passâmes ainsi son vaisseau et laissâmes tomber l'ancre devant sa proue et saluâmes le comptoir impérial et la petite ville de Wampou également de 9 coups; peu après le capitaine Treutiger vint complimenter notre capitaine, cargos et officiers et dina avec nous; à 3 heures après midi retournant à bord de son vaisseau, nommé l'*Espérance* (en suédois *hopp*) il fut salué dérechef par 9 coups de notre canon, ainsi finit notre bonne arrivée (par la clémence divine) sans avoir e

des morts et peu des malades, sur la rivière de Canton à 3½ lieu de son enceinte.

6 juin. Messieurs nos cargais partirent avec la chaloupe à 10 heures avant midy pour la ville de Canton pour y louer la factorie ou logement et le faire mettre en état d'être occupé et demander au gouverneur de la ville et province, permission pour pouvoir négocier et résider pour quelques mois dans la dite ville; à leur départ, ils furent salués par — coups de notre canon, entretemps j'eus tout loisir d'admirer les charmes de la situation de cette rivière; j'ai assez souvent contemplé les belles vues du Rhin et de la Meuse en Europe, mais ces deux ensembles ne peuvent fournir le quart que cette rivière de Canton fait admirer seule, tant pour la diversité des points de vue que par la largeur extrême, attendu, qu'elle est remplie d'une grande quantité de belles et grandes isles, où les passages par eau sont si larges et presque si profonds, que le grand passage dans lequel nous nous trouvons, qu'il paroît qu'à quelques endroits, on voit couler sept à huit grandes rivières; les isles qui l'entrecouppent, sont beaucoup habitées; il y en a aussi qui sont fort montagneuses et qui ne sont habitées que sur le bas, contre la rivière; il y en a qui ne sont que pur rocher; les autres aussi sont sans aucune éminence comme Wampou, qui n'est que simple plaine bien habitée et guarnie des terres produisantes des ris excellents; sur les isles bien habitées, on trouve des très belles pagodes, ou tours de leurs temples; elles sont baties d'une espèce de pierre de taille, grise noirâtre et toutes ces isles ne sont guerre montagneuses et fournissent une quantité de ris, dont ils font 2 fois de l'année leur moisson et la rivière inonde à chaque marée les terres cultivées de ris, dans les longtins ou découvre des très hautes montagnes, qui sont



dans le pays; cette quantité des bras de la rivière et ces rochers, plaines, pagodes et montagnes forment une si belle harmonie de la perspective, qu'elle passe tout ce qu'on pourroit imaginer au monde dans ce genre; en second lieu tous ces bras de rivière, fourmillent des barques, nuit et jour ce qui fait un mouvement perpétuel, à l'entour de notre vaisseau, on prétend que sur cette rivière il y au delà de 100000 âmes qui vivent des petites barquettes à transporter et faire leurs propres marchandises; pour la plus part ils y sont nés, y demeurent et meurent; hier au soir nous vîmes venir 2 champans et se mirent aux côtés de notre vaisseau dans chaque il y eut un mandarin, pour empêcher toute fraude.

24 juin. Messieurs les Assistants ou soumarchands, dont je fus un du nombre, reçurent enfin l'ordre à se tenir prêtes, à partir aujourd'hui, pour la ville de Canton, pour y joindre Messieurs les cargassés, dans la factorie; en vertu de cet ordre nous nous embarquâmes sur un de deux champans chinoises, lesquelles étoient chargées des hardes, vins et marchandises dépendantes à ceux de la factorie; à 4 heures l'après-midi nous partîmes de Wampou, mais ayant trouvé des bureaux sur la rivière, auxquels nous fûmes obligés d'arrêter pendant quelque temps, ce qui fut la cause que nous n'arrivâmes à Canton que fort tard et le 3<sup>e</sup> bureau qui n'est qu'à un coup de mousquet de notre factorie étant fermé, il fallut passer la nuit sur la rivière et n'arrivâmes à la factorie qu'à 6 heures du matin et mîmes le pied sur terre ferme et lieu de notre destinée, à 8 heures on commença à décharger les charges des dites 2 champans; il y avoit dans la factorie une quantité des commis du bureau impérial; le nombre montoit au moins à 25, visitèrent le tout très

goureusement, même qu'ils déplacèrent la dernière bouteille des nos caisses à vin et liqueurs; il est certainement si difficile de frauder quelque chose à Canton, qu'à un lieu en Europe, on accuse les Hollandois d'en être la cause, par leurs avarice et fraudes énormes, des introductions des contrebandes dans ce pays, où ils sont aimés comme la colique; enfin, après 9 mois, 19 jours d'emprisonnement sur la mer et rivières, je me trouve par la divine Providence et sa bontée infinie à Canton, sans avoir été attaqué de la moindre maladie, espérant qu'elle daignera encore préserver cet indigne pêcheur jusqu'à la patrie, si mon souhait m'est salutaire.

---

## BULLETIN CRITIQUE.



- *Histoire moderne du Pays d'Annam (1592—1820)* — Étude sur les premiers rapports des Européens et des Annamites et sur l'établissement de la dynastie annamite des Nguyễn — Thèse pour le Doctorat ès Lettres présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, par Charles B. MAYBON. Paris. Plon-Nourrit et Cie, 1919, in-8, pp. xiv—418.

L'Histoire de l'Annam a été négligée en France. Pendant longtemps le *Cours d'histoire annamite* par TRU'ÔNG VINH-KÝ imprimé en 1875 a été le seul ouvrage accessible au lecteur français qui d'ailleurs ne semblait pas y prendre un vif intérêt, quoique le sujet méritât une plus grande attention, ne serait-ce qu'à cause des relations que ce vaste Empire d'Extrême-Orient a entretenues avec notre pays avant de former une de nos plus prospères colonies. Le grand empire chinois, son voisin, a rejeté l'Annam dans l'ombre et l'on s'est désintéressé de l'histoire d'un royaume qui, par beaucoup, n'était considéré que comme un satellite gravitant dans l'orbite de l'immense Empire du Milieu.

L'histoire légendaire de l'Annam remonte à l'antiquité la plus reculée et c'est naturellement de la Chine qu'elle tire son origine. Les Annamites font en effet descendre leurs rois d'un des souverains plus ou moins mythiques du Céleste Empire, le deuxième des Cin

empereurs, CHÊN NONG, qu'ils appellent THAN NONG. L'Annam dans les temps anciens occupait la région que nous appelons le Tong King qui était le pays des Kiao Tchi, avec une partie de la Chine méridionale, provinces de Kouang Toung, de Kouang Si et de Yun Nan; on le nommait le royaume de Van Lang. Pressé au nord par son puissant voisin, l'Annam chercha à se développer aux dépens de la frontière du sud, le Lin Yi ou Tchampa, qui le séparait du Cambodge et dont il ne s'empara définitivement qu'en 1471; mais entre temps, l'Annam avait à cinq reprises différentes été forcé de subir la domination chinoise: de 111 avant J.-C. à 39 après J.-C., de 42 à 86, de 226 à 540, de 603 à 939, enfin pendant une vingtaine d'années à partir de 1407; le Chinois introduisit dans l'Annam ses livres classiques, lui donna une administration nouvelle, laissant dans le pays une trace ineffaçable, tandis que par le paiement d'un tribut qu'il lui imposait, il marquait sa supériorité politique.

L'époque historique de l'Annam ne commence pas avant l'année 68 ap. J.-C., date de l'avènement de DINH TIEN HOANG.

En 1428, débute la dynastie des Lê postérieurs qui occupera le trône jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; pendant longtemps, elle doit lutter contre une famille rivale, les MAC ou MOU. Les services que rendent aux Lê, les Nguyễn, donnent à ces derniers le pouvoir que sous le titre de *Chua* ils exercent, véritables Maires du Palais, au nom de l'empereur ou *Bua*; le premier *Chua* qui meurt en 1545, partage l'administration avec son gendre TRINH KIEM qui réside au Tong King, tandis que lui-même demeure à Huê.

C'est à ce moment où l'Annam vient de recevoir cette forme de gouvernement dans lequel est établi le dualisme du pouvoir que commence, en 1592, le récit de M. MAYBON qu'il conduira jusqu'à la mort de GIA LONG en 1820. Assurément c'est la période la plus intéressante et la plus importante de l'Histoire de l'Annam antérieurement à la conquête française.



Les Nguyễn en Cochinchine, les Trinh au Tong King, se sont jetés dans une lutte de laquelle les premiers sortiront vainqueurs et qui ne se terminera que par une paix signée après une campagne en 1672—3. La suprématie des Nguyễn est due à l'appui des Européens, en particulier des Portugais arrivés dans l'Extrême-Orient dès le début du XVI<sup>e</sup> siècle. M. Maybon nous retrace l'histoire de la fondation des missions des jésuites en Cochinchine et au Tong King, à la suite des persécutions exercées au Japon contre les Chrétiens. Il nous raconte la création de la nouvelle Société des Missions étrangères de Paris. A côté des missionnaires, agissent les Compagnies de Commerce, et à leur tête des agents tels que FRIEL et Pierre POIVRE. La révolte des Tay So'n en 1773 fait crouler le trône des Lê. L'héritier des Nguyễn, NGUYỄN ANH, grâce à l'énergie de PIGNEAU DE BÉHAINE, évêque d'Adran, et des officiers français que ce prélat a enrolés sous sa bannière, réussit à écraser les usurpateurs et à rétablir (1802) l'unité de l'Empire sur lequel il règne, sous le nom de GIA LONG, jusqu'à sa mort arrivée le 25 janvier 1820.

M. Maybon n'a négligé aucune source, indigène ou européenne. Ayant moi-même travaillé dans les dépôts d'archives qu'il a visités, je puis porter témoignage de la conscience, de l'exactitude, de l'abondance de ses recherches. Rien de plus complet n'a été écrit sur l'histoire d'Annam. Nous souhaitons que M. Maybon donne une suite à son récit. L'évêque d'Adran fut un précurseur: il faudrait nous retracer les efforts de la France, après la Restauration, sous LOUIS-PHILIPPE, qui aboutissent sous NAPOLÉON III à l'annexion de la Basse Cochinchine suivie sous la troisième République, héritière de la Monarchie, de la conquête du Tong King et de l'établissement de notre Protectorat sur l'Annam. Magnifique sujet qui doit tenter la plume de M. Maybon.

Henri CORDIER.

## NOTES AND QUERIES.

### La Tortue et le Serpent.

Pourrait-on donner des renseignements sur le mythe de l'antagonisme de la *Tortue* et du *Serpent*, auquel se rapporte le porte-bonheur ci-contre (Collection G. Loup) où l'on voit la tortue enlacée par le serpent, au dessous de la figuration de la Grande Ourse (斗 le Boisseau)?<sup>1)</sup> La Tortue est le symbole du palais céleste boréal, correspondant au *yin* et à l'hiver, dont un des astérismes est celui du Serpent.



Dans l'article intitulé *Der Hakkadialekt*, de M. J. H. Vömel (*Yung pao*, 1913, p. 599), il est fait allusion à cet antagonisme: 斗蛇龜 «Die Schlangen schlagende Schildkröte. Feindschaft oder Kampf auf Leben und Tod». J'ignore la raison de cet antagonisme.

Ce même *Serpent* sidéral est également mis en opposition avec le *Porc*, dont l'astérisme 豕韋 est son voisin dans le palais boréal, opposition qui se manifeste dans le cycle des douze animaux, dans

<sup>1)</sup> Dans son *Uranogr. chinoise*, p. 63, Schlegel cite le texte suivant: 玉衡星斗靈龜躍。«L'étoile ε de la Grande Ourse fait sautiller la tortue divine». Ou encore: La Balance de Jade (= Boisseau 斗) fait se trémousser la Tortue surnaturelle.

le proverbe 已亥一冲 et dans un texte du *Kia yu* que j'ai cité dans le *T'oung pao*, 1910, p. 602. Je ne connaissais pas alors la raison d'être de cette opposition qui m'est apparue, depuis, en apprenant, par une chronique de M. Ed. Perrier, directeur du Muséum, que le porc possède une immunité contre la morsure des serpents, qu'il est friand de ces reptiles et que, chez divers peuples, il fut employé à la destruction des serpents.

L. de SAUSSURE.

---

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu de l'École française d'Extrême-Orient, le *Bulletin*, Tome XIX, No. 2: *Croyances et Pratiques religieuses des Annamites dans les environs de Hué*. — II—V. — *Les Pierres*, par A. CADIÈRE.

Nous avons reçu des *Maritime Customs, China: Returns of Trade and Trade Reports*, 1918. — Part III. — *Analysis of Foreign Trade*. — Vol. II. — *Exports (with Appendix)*. Ces exportations s'élevaient en 1918 à H.tls. 500.793.992. Le change était de 7 fr. 11; voici la progression du change depuis 1909, 3.28; 1910, 3.40; 1911, 3.40; 1912, 3.85; 1913, 3.81; 1914, 3.45; 1915, 3.39; 1916, 4.63; 1917, 5.94; 1918, 7.11. — Part II. — Vol. I. — *Northern Ports Aigun to Kiaochow*. — Vol. II. — *Yangtze Ports (Chungking to Sinkiang)*. Contient: *Sketch Plan of Kuling Estate and Vicinity showing the most important Footpaths 1918 (near Kiukiang)* et *Plan of Sinkiang Harbour*.

Le *Rapport de l'Administration des Postes chinoises pour l'année 1918* vient de paraître. A la fin de l'année 1918, il y avait en Chine 93 bureaux de poste dont 138 au Tche Li, 124 au Kouang Toung, 9 au Kiang Sou. Le montant des articles mis à la poste s'élève au total de 302,250,000. Afin de célébrer l'entrée en fonctions du Résident HUI CHE-CH'ANG un cachet spécial fut employé dans cer-



tains districts pour l'oblitération de tous les timbres des articles mis à la poste le 10 octobre 1918.

Le *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*, Vol. L — 1919 contient: *Proceedings*. — *Thirty Thousand Miles in China*, by Charles Keyser EDMUNDS. — *Chinese Metaphorical Zoology*, by C. A. S. WILLIAMS. — *The Early Malays and Their Neighbours*, by Charles Summer LOBINGIER. — *Notes on the Agriculture, Botany and the Zoology of China*, by B. W. SKVORTZOW. — *The Land of Peach Bloom*, by Charles KLIENE. — *Recent Books by a Chinese Scholar*, by John C. FERGUSON. — *Chemical Industry in Kwangtung Province*, by YAN TSZ CHIU. — *A List of the Birds in the Museum of the Anglo-Chinese College of Foochow, China*, by C. R. KELLOGG. — *Formosa*, by OLD CATHAY. — *The Attraction of Entomology*, by Alfred MOORE. — *A Beginning of the Study of the Flora and Fauna of Soochow and Vicinity*, by N. GISLER. — *Notes on Kansu*, by George E. KING. — *An Exhibition of Pictures by a Russian Artist*, by E. B. HOWELL. — *Reviews of Recent Books*. — *Notes and Queries*. — *Additions to the Library*. — *Obituary* [Ed. Chavannes. — A. E. Moule. — Timothy Richard]. — *List of Members*.

Le No. 4, août 1919, de la *New China Review* renferme: *Prospect Hill*, etching by Major W. Perceval YETTS (frontispiece); *The Secret of the „Red Chamber”* by W. Arthur CORNABY; *La Domination chinoise en Annam*, by Ch. B. MAYBON; *The First League of Nations*, by Rev. G. G. WARREN; *Studies in Chinese Psychology* by Herbert CHATLEY; *A Study in Early Chinese Religion*, by Arthur MORLEY; *The Ningpo Fisheries*, by C. A. S. WILLIAMS; *Some Incidents in Confucius' Days*, by Prof. E. H. PARKER; *A Trip up the Yang-tze kiang*; *Note on the Invention of Woodcuts*, by Arthur WALEY; *Chinese Life on the Tibetan Foothills*, by Rev. J. HUTSON.

*Little-known Chinese Writer*, by E. T. C. WERNER; *Notes and queries*; *Recent Literature*.

Nous avons reçu, un peu tardivement, le *Calendrier-Annuaire* pour 1918 et pour 1919 de l'Observatoire de Zi-ka wei. Nous ne saurions dire trop de bien de cette utile publication.

M. A. GÉRARD, ancien Ambassadeur de France à Tokyo vient de publier chez Plon *Ma Mission au Japon* (1907—1914) avec un catalogue de 1914 à 1919 et quatre portraits. Cet ouvrage fait suite à *Ma Mission en Chine* (1893—1897). Nous aurons l'occasion de revenir sur ces volumes.

Un tirage à part a été fait de l'étude de Sir Aurel STEIN parue dans *The Geographical Journal* d'août 1919: *Marco Polo's Account of a Mongol Inroad into Kashmir*. Il s'agit du brigand NOGODAR. Le No. de novembre renferme du même voyageur une intéressante étude intitulée *The Desert Crossing of Hsüan-tsang 630 A.D.* dans laquelle il étudie le voyage du célèbre pèlerin bouddhiste de Ngan Si Hami à travers le Pei Chan du Gobi.

M. Henri CORDIER a mis sous presse un volume de supplément (Vol. III) à son édition du *Marco Polo* de Sir Henry YULE; il paraîtra chez John MURRAY à la fin de l'année.

Le Dr. Lionel GILES a donné au *Bulletin of the School of Oriental Studies* des *Notes on the Nestorian Monument at Sianfu* et il a fait un tirage à part de sa traduction de la carte chinoise du Monde par le P. Matteo RICCI qui avait paru dans *The Geographical Journal* pour déc. 1918 et janvier 1919.

M. G. COEDÈS a donné au *Journal of the Siam Society* (Vol. XII, part I, Nov. 1918) des *Notes critiques sur l'inscription de Rāma Chamheng* publiée jadis par C. B. BRADLEY.

La *Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskund Genootschap*, de 1919, renferme un article de M. Antoine CABATO *Les Hollandais au Cambodge et au Laos au XVIIe siècle*, d'après le volume *De Oost-Indische Compagnie in Cambodja en Laos* donné par le Dr. Hendrik P. N. MULLER à la *Linschoten-Vereeniging*, XII.

Nous signalons un certain nombre d'articles de M. Kai DONNE parus pendant la guerre dans le *Journal de la Société Finno-Ougrienne A Samoyedic Epic* (1913). — *Beiträge zur frage nach dem ursprung der Jenissei-ostjaken*. — *Ornements de la tête et de la chevelure. Quelques mots sur leur signification*. — *Über samojedisches š und s*. — il a donné en outre un intéressant travail ethnographique: *Quelques traîneaux primitifs* dans *Finnisch-Ugrische Forschungen* de 1916.

Vient de paraître le Tome III des *Mémoires concernant l'Asie Orientale* (Inde, Asie centrale, Extrême-Orient) publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sous la direction de MM. SENART et CORDIER; il renferme: *Les représentations de Jataka dans l'Asie bouddhique* par A. FOUCHER (4 planches) et *Le Jet des Dragons*, par Edouard CHAVANNES (11 planches).

---

# NÉCROLOGIE.

## HENRY LANSDELL.

Le Rév. Henry LANSDELL ancien chapelain de Morden College (1892—1912) est mort le 4 octobre 1919, à Blackheath Park, dans la 79<sup>e</sup> année de son âge. Il était né à Tenterden en 1841. Il est connu par les voyages qu'il fit en 1885 dans l'Asie centrale et septentrionale <sup>1)</sup>. H. C.

## SÉRAPHIN COUVREUR, S. J., 顧賽芬, Kou Sai-fen.

Nous avons le profond regret d'annoncer la mort de cet illustre sinologue, vénérable missionnaire de la province de Tche Li S. E., décédé à Hien Hien le 1<sup>er</sup> novembre 1919 à l'âge de 84 ans. Le P. *Séraphin* COUVREUR était né en France le 14 janvier 1835; entré dans la Compagnie de Jésus le 23 sept. 1853, destiné aux missions de Chine, il y arriva le 30 avril 1870. « Il aima les traditions de son ordre en Chine, et s'efforça de marcher sur les traces de nos Anciens », écrivait un de ses confrères qui m'annonce cette perte cruelle pour nos études. Par la série de ses grands dictionnaires <sup>2)</sup>, par sa *Chrestomathie* <sup>3)</sup>, enfin par

1) Through Siberia. 1882, 2 vol. in-8.

— Russian Central Asia including Kuldja, Bokhara, Khiva and Merv... With Frontispiece, Maps and Illustrations. In two volumes. London, Sampson Low, 1885, 2 vol. in-8, pp. xxxii—684, xvi—732.

— Chinese Central Asia. A Ride to Little Tibet... With Three Maps and Eighty Illustrations. In two Volumes. London, Sampson Low, 1893, 2 vol. in-8, pp. xl—456, ii + 1 f. n. c. + pp. 512.

2) Dictionnaire français-chinois contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine. Ho Kien fou, 1884, in-8 à 2 vol., pp. xix—1007 + 2 ff. n. c.

— Dictionnaire Chinois-Français. Ho Kien fou, 1890, gr. in-4, pp. iv—1024—76 à 3 col.

— Petit Dictionnaire Chinois-Français. Ho Kien fou, 1903, in-8, pp. xiv—736.

— Dictionnaire classique de la langue chinoise. Ho Kien fou, 1904, gr. in-4, pp. xii—1080.

— Dictionarium sinicum and latinum ex radicibus ordine dispositum, selectis variorum scriptorum sententiis firmatum ac illustratum. Ho Kien fou, 1892, in-8, à 2 col., pp. xiv—1200.

— 官話 Langue mandarine du Nord. — Guide de la Conversation Français-Chinois contenant un vocabulaire et des dialogues familiers. Ho Kien fou, 1886, in-8, pp. xi—204 + 3 ff. préf. n. ch. p. l. tit. et l. préf. — 6<sup>e</sup> édition, in-8 oblong, pp. xxviii—452.

3) Choix de Documents, Lettres officielles, Proclamations, Édits, Mémoires, Inscriptions, ... Texte chinois avec traduction en français et en latin. Ho Kien fou, 1894, in-8, pp. iv—560.



sa traduction de la plupart des Livres Classiques <sup>1)</sup>, le Père Couvreur s'est placé au premier rang des sinologues contemporains. Jusqu'au dernier jour, travaillé: sa traduction du *Yi Li* date de 1916.

H. C.

1) **四書** Les Quatre Livres avec un Commentaire abrégé en chinois une traduction en français et en latin et un vocabulaire des lettres et des noms propres. Kien fou, 1895, in-8, pp. vii—748.

— **書經** Chou King Texte chinois avec une double traduction en français et latin, des annotations et un vocabulaire. Ho Kien fou, 1897, in-8, 2 ff. n. ch. + pp. 4, 1 carte.

— **詩經** *Chou King* Texte chinois avec une double traduction en français et latin une introduction et un vocabulaire. Ho kien fou, 1896, in-8, pp. xxxii—556, 1 ca.

— **禮記** *Li Ki* ou Mémoires sur les Bienséances et les Cérémonies Texte chinois avec une double traduction en français et en latin. Ho Kien fou, 1899, 2 vol. pp. xvi—788, 3 ff. n. ch. p. l. tit. etc. + pp. 850.

— **春秋左傳** *Tch'ouen Ts'iou* et Tso Tchouan Texte chinois avec traduction française. Ho Kien fou, 1914, 3 vol. in-8, 1 f n. ch. + pp. 671, 585, 828.

— **儀禮** Cérémonial Texte chinois et traduction. Hsien Hsien, 1916, in-8, n. ch. + pp. 667.

## CHRONIQUE.



### FRANCE.

On lit dans le *Journal Officiel de la République française* du Dimanche 28 Décembre 1919:

Par décret du Président de la République en date du 24 décembre 1919, rendu sur le rapport du Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, M. MASPERO (Henri), licencié ès lettres et en droit, pourvu du diplôme d'études supérieures d'histoire et de géographie et du diplôme de l'École nationale des Langues Orientales vivantes, Professeur à l'École d'Extrême-Orient, est nommé Professeur de la chaire de langue et littérature chinoise et tartare-mandchoue du Collège de France, en remplacement de M. Chavannes, décédé.

# «MEOU-TSEU OU LES DOUTES LEVÉS»,

TRADUIT ET ANNOTÉ

PAR

PAUL PELLIOU.

## Introduction.

L'empereur Ming des seconds Han (58—75 A. D.) vit en rêve un homme d'or haut de seize pieds, nimbé du disque solaire. Il se réveilla en sursaut, et un «savant» lui dit que c'était le Bouddha. Telle est l'origine traditionnelle de l'introduction du bouddhisme en Chine. Avec une précision croissante à mesure que l'événement venait plus lointain, les auteurs ont fini par fixer au 22 janvier le retour de l'ambassade qui amenait à Lo-yang les premiers adeptes de la foi nouvelle.

Mais un texte célèbre, dont l'authenticité n'est pas douteuse, raconte qu'en 65 A. D., un prince de la famille impériale apanagé dans le bassin du Fleuve Bleu y était déjà entouré de *gramana* d'*upāsaka*.

Cette contradiction avait frappé, et on avait fait remarquer que la anecdote même du rêve supposait une connaissance préalable du bouddhisme. N'avait-on pas d'ailleurs un texte, altéré sans doute, mais de bonne origine, qui parlait de la venue de livres bouddhiques en Chine dès l'an 2 avant notre ère? On tâchait de concilier, mais il est bien que mal ces données assez peu cohérentes quand, en 1910,

M. MASPERO établit que le rêve même de l'empereur Ming et toutes les traditions qui s'y rattachent sont une fraude pieuse imaginée sans doute dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle.<sup>1)</sup>

En réalité, nous ne savons autant dire rien de la première prédication du bouddhisme en Chine. Et il n'y a pas lieu de nous en trop étonner. Les historiens chinois, malgré toute leur richesse et leur précision, sont avant tout les historiens de la cour et des grands. Une prédication qui se faisait parmi le peuple, aussi longtemps qu'elle ne gênait pas l'ordre public ni ne prétendait à une reconnaissance officielle, ne laissait guère de trace dans les archives. Jusqu'à l'époque mongole, les textes chinois sont bien muets sur la présence de musulmans en un point quelconque de l'empire, et une colonie juive a pu durer huit siècles à K'ai-fong-fou sans qu'aucune histoire chinoise, sans même qu'aucune monographie locale lui fasse l'aumône d'une mention.

Nous ne pouvons pas même dire de manière certaine par où le bouddhisme a pénétré. Sans doute, le texte relatif à un envoyé de l'an 2 avant notre ère met en cause les Yue-tche, et il n'y a rien là que de vraisemblable. Mais on ne doit pas oublier que les bouddhistes qui nous sont attestés en 65 A. D. sont dans le bassin du Fleuve Bleu, qu'à la fin du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, à côté de l'école «parthénique» de Lo-yang, la propagande continuait, active, dans le Kiang-sou (qui mordait de là sur le Chan-tong<sup>2)</sup>). Rien ne prouve qu'il y ait lieu, cette fois encore, de faire intervenir l'Asie Centrale et les Yue-tche. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, la route du Yunnan et de la Birmanie, au II<sup>e</sup> siècle la voie de mer jusqu'au Tonkin peuvent aussi bien entrer en ligne de compte. C'est par le Tonkin qu'étaient arrivés en 166 les «envoyés» de Marc Aurèle. Au début du III<sup>e</sup> siècle

1) H. MASPERO, *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming, étude critique des sources*, dans *B. E. F. E.-O.*, X, 95—130.

2) Cf. MASPERO, dans *B. E. F. E.-O.*, X, 231.

notre ère, c'est au Tonkin qu'était établie, pour les besoins de son commerce, la famille de ce Sogdien Seng-houei, qui fut ensuite un des grands traducteurs du bouddhisme chinois. Au Tonkin encore arriva en 226 le «Romain» Ts'in-louen. C'est sans doute au Tonkin qu'en 255 ou 256 fut faite une première traduction du 法華三昧經 *Fa houa san mei king*<sup>1</sup>). Lors des troubles de la fin du II<sup>e</sup> siècle, le Tonkin était devenu un asile de paix. Nombre de gens cultivés s'y rencontraient, et leur curiosité trouvait son profit dans la bigarrure de races et de croyances que l'activité du trafic y attirait.

Parmi ces réfugiés à l'esprit ouvert et amis de l'étude, il faut faire une place au «philosophe» que je traduis plus loin, 牟子 Meou-tseu ou «maître Meou».

De Meou-tseu nous ne savons rien, que ce que lui-même nous apprend dans sa préface. Probablement natif de 蒼梧 Ts'ang-wou, c'est-à-dire de l'actuel Wou-tcheou sur le Si-kiang, il s'était retiré

au Tonkin avec sa mère, sans doute dès avant la mort de l'empereur Ling (189). Il était alors un jeune homme, car il revint à Ts'ang-wou à l'âge de 25 ans réels, et s'y maria; c'est peu après qu'il fut mêlé à certains événements que d'autres sources permettent de placer de façon sûre en 194—195. Meou-tseu serait donc né entre 165

et 170. Dès son séjour au Tonkin, semble-t-il, notre jeune lettré était épris du bouddhisme. Quand le malheur des temps le fit renoncer à tout dessein d'activité publique, Meou-tseu, malgré les critiques qui ne lui étaient pas épargnées, persista dans sa foi. C'est pour la défendre qu'à une date indéterminée, il aurait publié le traité d'apologétique qui nous est parvenu sous son nom.

D'après la préface même de ce traité, son titre est 牟子理 道 *Meou tseu li houo*, mot-à-mot «Le traitement des doutes, par

1) Cf. *Ta t'ang nei tien lou*, ch. 2 (*Tripit.* de Tokyō, 結, II, 42 r°); Nanjio, *Catalogue*, App. II, n° 22.



Meou-tseu», ce que j'ai rendu dans ma traduction par «*Meou-tseu* ou Les doutes levés». Le *Meou tseu*, car tel est toujours le titre sous lequel on le cite, est en effet un traité dialogué: un interlocuteur imaginaire fait une série d'objections, que Meou-tseu réfute victorieusement; en fin d'œuvre, l'adversaire se reconnaît vaincu et se convertit. Tel quel, je ne connais pas de précédent exact dans la littérature chinoise antérieure à Meou-tseu. Les «philosophes» chinois anciens contiennent souvent des objections et des réponses mais pas sous cette forme de dialogue régulier. Le type du *Meou tseu* rappellerait plutôt celui des *Questions du roi Ménandre*<sup>1)</sup>. Après Meou-tseu, et à partir surtout du IV<sup>e</sup> siècle, on retrouve d'autres œuvres construites sur le même modèle. Mais aucune n'a la même richesse de dialectique, et c'est pourquoi sans doute aucune n'atteignit à la même popularité.

A vrai dire, nous n'avons aucune preuve directe que cette popularité ait été immédiate. L'existence du *Meou tseu*, on le voit plus loin, ne nous est attestée de manière indépendante qu'en 465—479. Et à ce propos, une question d'authenticité se pose même, qu'il faut étudier en quelque détail.

Le plus ancien catalogue du bouddhisme chinois qui nous soit parvenu, d'ailleurs de seconde main et à travers un catalogue plus récent d'un siècle et demi, est celui de Tao-ngan, rédigé en 374 A. D.<sup>2)</sup>; il semble bien qu'il ne nommât pas le *Meou tseu*. Mais on doit remarquer qu'il ne nommât pas davantage le *Sûtra en 42 articles*, dont l'existence est cependant attestée bi-

1) Le titre même du *Meou tseu*, le «traitement des doutes», n'est pas sans analogie avec celui de *Vimaticchedana* que porte le III<sup>e</sup> livre du *Milindapañha*. Mais en parlant d'analogie, j'entends d'autant moins un emprunt qu'il n'y a aucune raison de supposer une traduction chinoise du *Milindapañha* dès le temps de Meou-tseu, et qu'en tout cas les «Questions du roi Ménandre» s'arrêtent en chinois à la fin du II<sup>e</sup> livre du *Milindapañha*.

2) Cf. *T'oung Pao*, 1911, p. 675. Tao-ngan est mort en 395 (cf. ch. 5 du *Kao-tchouan* et ch. 15 du *Tch'ou san tsang ki tsi*), comme le disait déjà M. GILES (*Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, n° 1886), et non en 380 comme l'a cru M. MASPERO.

ant Tao-ngan. Pour Tao-ngan, la littérature du bouddhisme chinois commence avec l'école «parthe» de Ngan Che-kao. Et peut-être a-t-il là une question de lieu et d'école. Tao-ngan était un homme du Nord de la Chine,<sup>1)</sup> et a habité Lo-yang. D'autre part, des citations du *Sūtra en 42 articles* apparaissent pour la première fois dans le mémoire de Siang Kiai en 166 A. D.; mais Siang Kiai venait du Chan-tong; le bouddhisme a chance d'être arrivé au Chan-tong par Kiang-sou, où sa présence nous est attestée d'abord en 65 A. D., et dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle. Il n'est donc pas inadmissible que le *Sūtra en 42 articles* ait appartenu à ce bouddhisme du bas Yang-tseu, qui paraît s'être constitué indépendamment de l'église de Lo-yang, et même antérieurement à elle. Peut-être, par suite, ce *sūtra* n'a-t-il été pendant longtemps populaire que dans une région où Tao-ngan ne mit jamais les pieds. Et il en est peut-être de même du *Meou tseu* qui, rédigé au Kouang-tong, se rattachait, lui aussi, à l'église méridionale. C'est un fait remarquable par ailleurs que le *Sūtra en 42 articles* et *Meou tseu*, tous deux inconnus de Tao-ngan, soient les deux sources qui ont popularisé la légende du rêve de Ming-ti et de l'ambassade qui apporta à Lo-yang le premier texte du bouddhisme chinois, c'est-à-dire précisément le *Sūtra en 42 articles*. Cette légende, comme l'a montré MASPERO, semble être née, avec la préface même du *Sūtra en 42 articles*, dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle. Mais alors, et si nous admettons que le *Sūtra en 42 articles* appartient originairement à l'église du bas Yang-tseu, laquelle existait dès le milieu du II<sup>e</sup> siècle de notre ère, peut-être la légende a-t-elle été justement imaginée par les bouddhistes du bas Yang-tseu, pour faire contrepoids

1) M. GILES (*ibid.*) dit que Tao-ngan était de «常山 Tch'ang-chan an Tchö-  
ng», mais c'est une erreur. Les biographies de Tao-ngan prouvent qu'il était 常山  
柳人, c'est-à-dire «un homme de [la sous-préfecture de] Fou-lieou de [la com-  
manderie de] Tch'ang-chan». La commanderie de Tch'ang-chan dont dépendait la sous-pré-  
fecture de Fou-lieou était non pas au Tchö-kiang, mais au Tche-li.

à l'école «parthe» qui s'était créée à Lo-yang au cours du II<sup>e</sup> siècle et revendiquer, en faveur de leur église et de leurs textes, la priorité<sup>1)</sup>. Le silence de Tao-ngan ne prouve rien en définitive contre l'existence du *Meou tseu* à son époque.

Une difficulté plus sérieuse vient du texte lui-même. La préface qui ne mentionne aucun événement postérieur à 194--195, donnera à penser que le traité lui-même n'est guère postérieur à cette date. C'est ce qu'ont admis les historiens chinois du bouddhisme. Certains n'ont prêté attention qu'à l'indication de la mort de l'empereur Ling (189) fournie par cette préface, et ont cru se donner une marge assez grande pour le retour de Meou-tseu à Ts'ang-wou en adoptant 191<sup>2)</sup> ou 190--193<sup>3)</sup> comme date de notre traité. Le 釋氏稽古畧 *Che che ki kou lio*<sup>4)</sup>, mieux avisé, tient compte des autres événements mentionnés sans date dans la préface et fixe l'apparition du *Meou-tseu* à 195 A. D. Mais M. MASPERO a fait justement remarquer qu'il y avait d'étonnantes ressemblances verba-

1) C'est à la terminologie de cette église du bas Yang-tseu que se rattacheraient naturellement les formes de 桑門 *sang-men* pour *gramana*, de 伊蒲塞 *yi-pu sai* pour *upāsaka*, qui nous sont fournies par le texte relatif au prince de Tch'ou en A. D. Ce serait donc une tradition de cette école qui serait venue à la connaissance de Houan, l'auteur du *Wei lio*, puisqu'il emploie la même terminologie, qui n'est plus du tout en principe, celle de l'école de Ngan Che-kao. Et si le *Wei lio* parle du voyage de Lao-tseu et des Hou, il se trouve que le mémoire de Siang Kiai, que je suis tenté de rattacher à la même école, le connaît également. Cette terminologie de *sang-men* etc., n'est pas, à vrai dire, celle du *Sūtra en 42 articles*, mais les catalogues nous parlent d'une seconde traduction de ce *sūtra* au III<sup>e</sup> siècle; le texte que nous avons aujourd'hui peut avoir été remanié et ses transcriptions ramenées au type de l'école de Ngan Che-kao. Je me hâte d'ajouter que je formule ces hypothèses sous toutes réserves. Il resterait à expliquer en particulier pourquoi Yu Houan, dans le domaine des Wei, s'inspirerait d'une tradition du domaine des Wou, aussi pourquoi il est muet sur la légende du rêve de Ming-ti.

2) *Fo tsou t'ong ki*, ch. 35 (Tōkyō, 致, IX, 48 v°).

3) *Fo tsou li tai t'ong tsai*, ch. 6 (Tōkyō, 致, X, 34 v°).

4) Le *Che che ki kou lio*, par 覺岸 Kio-ngan, a été achevé en 1354 ou avant. Cf à son sujet *B. E. F. E.-O.*, IV, 438, où 嚴爾圭 Yen Eul-kouei est fait pour 嚴爾珪 Yen Eul-kouei. Le *Che che ki kou lio* a été réédité dans le Supplement I du *Tripiṭaka* de Kyoto.

A 其日

B

A 奴字

B 奴名

A

B 太子

A 年

B 至年

A 跨之

B 跨之

I



A 其日王家青衣復產一兒。廐中白馬亦乳白駒

B 王家青衣亦生蒼頭。廐生白駒及黃羊子

A 奴字車匿。馬曰撻陟。王常使隨太子

B 奴名車匿。馬名撻陟。王後常使車匿侍從

A 年十七。王爲納妃。

B 太子至年十七。王爲納妃。

A 年十九四月八日夜半。呼車匿勒撻陟

B 至年十九四月八日夜其過半。卽呼車匿。徐令被馬褰裳

A 跨之。鬼神扶舉飛而出宮。明日廓然不知所在。

B 跨之。卽使鬼神捧舉馬足出宮城。明日宮中騷動不知太子所在。

Passages parallèles du *T'ai tseu jouei ying pen k'i king* et du *Meou tseu*.

entre le récit que fait Meou-tseu de la vie du Buddha et celui qu'on trouve dans le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*, traduit in 222—229 <sup>1)</sup>. I. MASPERO en a conclu que le *Meou tseu* devait être reporté au second quart du III<sup>e</sup> siècle, J'ajouterai qu'il est question dans le XXXV d'un voyage à Khotan, et on peut se demander si le bouddhisme de Khotan était à ce point populaire en Chine avant le départ de 朱士行 Tchou Che-hing pour ce pays en 259 <sup>2)</sup>; *Meou tseu* descendrait alors au moins jusqu'à la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle.

Je me garderais certes d'affirmer que le *Meou tseu* soit sûrement de la date dont il prétend être. Toutefois, je me demande si nous pouvons accepter la solution de M. MASPERO dans les termes où il la formule. D'une part en effet il admet l'authenticité et la sincérité de la préface; de l'autre, à raison des ressemblances avec le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*, il rejette la rédaction du traité d'une date postérieure à 225. L'âge de Meou-tseu ne serait pas à lui seul un obstacle sérieux, puisque, né entre 165 et 170, Meou-tseu aurait eu au maximum 60 ans en 225. Mais qu'on relise le texte: la discussion paraît bien menée par un homme jeune, et qui garde encore le souvenir tout frais de ses convictions antérieures. Et surtout qu'on relise la préface. On ne conçoit pas que, sans motif ni raison, Meou-tseu raconte avec quelque détail les incidents de sa jeunesse et les événements en somme secondaires auxquels il aurait alors été mêlé, s'il écrit au minimum 30 ans plus tard. Ainsi les Han seraient tombés, l'empire se serait morcelé en trois royaumes distincts, et Meou-tseu s'en tairait pour nous raconter l'assassinat

1) M. MASPERO (p. 106) a établi un tableau comparatif des passages où la concordance des deux récits est le plus frappante, mais son texte contient toute une série de fautes d'impression et d'inadvertances. Je ne crois donc pas inutile de redonner ci-contre ce tableau, en gardant les mêmes lettres A pour *Meou tseu* et B pour le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king* qu'avait adoptées M. MASPERO.

2) Cf. MASPERO, dans *B. E. F. E. O.*, X, 225.

vieux de 30 ans d'un préfet de Yu-tchang ! Cela paraît bien peu vraisemblable. Les historiens chinois du bouddhisme sont fondés, selon moi, à dater le *Meou tseu* d'après les événements contés dans la préface, car ou bien la préface est sincère, et le *Meou tseu* est vraiment de la fin du II<sup>e</sup> siècle; ou alors l'ouvrage entier n'est qu'un faux qui pourrait aussi bien et même mieux avoir été fabriqué au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle que dans le second quart du III<sup>e</sup>.

Mais les objections contre l'attribution à la fin du II<sup>e</sup> siècle sont-elles insurmontables?

En ce qui concerne Khotan, il ne faut pas oublier que cette ville se trouvait sur une des routes, et même alors sur la plus fréquente des routes qui unissaient la Chine à la Bactriane et à l'Inde du Nord-Ouest. Quand des bouddhistes iraniens comme Ngan Che-ka sont venus en Chine, il y a bien des chances pour qu'ils aient passé par la région alors iranienne de Khotan. Et si, en 259, le moine chinois Tchou Che-hing va se fixer à Khotan, c'est précisément sans doute à raison d'une renommée déjà établie du bouddhisme khotanais. De cette renommée, nous n'avons pas de preuve directe, mais c'est que nous manquons de documents tant sur l'état politique et religieux de Khotan au II<sup>e</sup> siècle qu'en général sur les relations qui ont alors existé entre le monde chinois et les divers royaumes d'Asie Centrale.

La question du *T'ai tseu jouei ying pen k'i king* est plus sérieuse. La parenté des deux textes est indéniable. D'autre part, il est hors de question que la traduction de 222—229 ait copié *Meou tseu*. Enfin nous ne sommes en mesure d'indiquer aucune source précise, de date plus ancienne, et qui serait à la base aussi bien du *Meou tseu* que du *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*. En l'absence de toute indication contraire, on admettrait donc volontiers, avec M. MASPERO, que *Meou tseu* est redevable à la traduction de 222—229. Mais il y a les données de la préface, qui s'y opposent. Et alors, il faut

ien en revenir à cette constatation que nous possédons surtout, pour les deux premiers siècles de notre ère, la littérature bouddhique de l'école de Lo-yang, mais que l'église méridionale, plus ancienne, a dû avoir aussi une activité littéraire dont presque tout nous échappe. Certaines formes, certaines phrases pouvaient être consacrées dans certaines écoles de traduction. Par exemple le 王爲納妃, connu au *Meou tseu* et au *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*, se retrouve dans le 六度集經 *Lieou tou tsi king* <sup>1)</sup>, traduit à Nankin par K'ang Seng-houei dans le troisième quart du III<sup>e</sup> siècle. Et quant à l'identité de la transcription 捷陟 *Kien-tch'e* du nom de Kanṭhaka dans *Meou tseu* et dans le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*, alors que les autres biographies anciennes du Buddha ont des orthographes différentes, il se trouve que là encore le *Lieou tou tsi king* transcrit comme *Meou tseu* <sup>2)</sup>. Que K'ang Seng-houei ait soit inspiré, à Nankin, de la traduction faite à Nankin également par Tche K'ien en 222—229 <sup>3)</sup>, je le veux bien. Mais, comme, il est possible aussi qu'il y ait eu là une tradition des églises du bas Yang-tseu et de la Chine du Sud, tradition représentée par quelque ancienne biographie du Buddha aujourd'hui disparue. Car force est bien d'admettre que Meou-tseu a eu des sources qui nous échappent. Le rêve de Ming-ti et l'ambassade qui aurait suivi sont légendaires, c'est entendu; encore *Meou tseu* donne-il à ce sujet des détails que nous ne connaissons pas par ailleurs, qu'à moins que tout l'ouvrage ne soit un faux conscient et

1) Tokyo, 宙, V, 82 r<sup>o</sup>.

2) Tokyo, 宙, V, 82 v<sup>o</sup>. Le nom a été méconnu dans CHAVANNES, *Cinq cents contes*, 273, où, au lieu de «Harnachez en toute hâte (mon cheval) pour partir», il faut lire: Harnachez en toute hâte Kanṭhaka (*Kien-tch'e*).

3) Il ne la suit pas en tout cas servilement, car dans ce même récit où K'ang Seng-houei rencontre avec *Meou tseu* et le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king*, le *Lieou tou tsi king* écrit 裴夷 K'ieou-yi (Gopi), là où le *T'ai tseu jouei ying pen k'i king* a 瞿 K'iu-yi.



tardif, il n'a pas pu inventer. Les éléments de sa biographie du Buddha sont également loin de se retrouver tous dans la traduction de 222—229. En outre, Meou-tseu connaît le *Vessantara-jātaka* par quelle source? Il y a plus. En des circonstances solennelles, lors de son entrevue avec son père après la fuite de Kapilavastu, les personnages s'expriment en vers de quatre mots et qui riment quand le reste du récit est en prose. Sans doute, l'ancienne littérature philosophique de la Chine, y compris le *Tao tō king*, recourt assez souvent à la rime, et j'en ai relevé plusieurs exemples dans le *Meou tseu* lui-même. Encore ces phrases assonancées ou rimées n'ont-elles pas, en général, la construction de vers véritables qu'ont ici les propos du Buddha et de son père. Il semblerait d'ailleurs étrange que Meou-tseu, qui aurait copié fidèlement des phrases insignifiantes du traducteur de 222—229, eût pris sur lui de remanier à sa façon les propres paroles des personnages les plus vénérables. J'incline donc à penser, sous réserves naturellement, qu'il a pu exister à la fin du II<sup>e</sup> siècle, dans la Chine centrale et méridionale, une biographie du Buddha aujourd'hui perdue, comprenant des parties en vers, et dont Meou-tseu se serait inspiré. Autrement, il faudrait conclure que nous sommes en présence d'un faux, dont on pourrait seulement affirmer qu'il est antérieur au milieu du V<sup>e</sup> siècle. Mais cette solution même ne nous tirerait pas d'embarras, car la préface poserait alors un problème non moins sérieux. Les faux chinois se dénoncent le plus souvent par leurs incohérences. Le texte même du *Meou tseu*, en rapportant certains faits d'histoire chinoise à chaque chapitre, n'est pas exempt d'erreurs, et on verra, par les notes au § XXI, que notre auteur, d'accord avec la tradition que nous atteste la préface du *Sūtra en 42 articles*, accepte sans sourciller un anachronisme de deux siècles. Or la préface est au contraire d'une exactitude historique rigoureuse. Bien plus, elle permet, par ses recoupements, de préciser certaines données qu'aucune autre

source ne fournit. C'est ainsi que, selon la préface du *Meou tseu*, le préfet de Yu-tchang, frère du gouverneur du Kiao-tcheou, fut assassiné par Tchai Jong. Ni le nom du gouverneur, ni celui du préfet ne sont indiqués par Meou-tseu. Il n'en est pas moins possible d'établir par d'autres textes que l'un s'appelait Tchou Fou, l'autre Tchou Hao, et bien que ces autres textes ne disent rien de la parenté de Tchou Fou et de Tchou Hao, l'identité des deux noms de famille suffit pour qu'on doive faire créance à Meou-tseu sur ce point. Les faussaires bouddhistes ou taoïstes des « six dynasties » ne nous ont pas habitués à tant d'exactitude, ni à tant de talent. Qu'on se rappelle la fortune de faux grossiers comme le *Houa hou ing* ou le *Han fa pen nei tchouan* ! Le contraste suffit à donner confiance en la bonne foi du *Meou tseu*.

J'ajouterai qu'à deux reprises, on rencontre encore dans le *Meou tseu* des tabous des Han, l'un pour le caractère 莊 *tchouang*, l'autre pour le caractère 邦 *pang* <sup>1)</sup>. Sans doute, ce n'est pas là une preuve suffisante en soi, car il est de ces tabous dont on trouve trace jusque sous les Tsing; ce n'en est pas moins un indice de plus en faveur de l'authenticité.

Provisoirement, j'admets donc que le *Meou tseu* soit des toutes dernières années du II<sup>e</sup> siècle. Le silence se fait ensuite sur lui pendant 250 ans. Je dois seulement faire remarquer qu'au cours de ces 250 ans, en dehors de courtes dissertations comme celles de Louen Tch'o ou de Tsong Ping qui sont insérées au *Hong ming tsi*,

1) On a 嚴 *yen* pour 莊 *tchouang* dans le nom d'un duc de Lou au § XVII, et 國 *kouo* pour 邦 *pang* dans une citation du *Louen yu* au § XXIII. Par contre, dans le nom du mont 恒 *Heng*, au § XXIX, le mot *heng* n'est pas remplacé par 常 *tch'ang*; mais c'est là un mot dont d'une façon générale le tabou paraît avoir été assez mal observé, moins qu'il n'y ait eu une modernisation de la plupart des textes où on avait *tch'ang* pour *heng*; les deux formes coexistent dans Sseu-ma Ts'ien (cf. les index des *Mém. hist.* de M. CHAVANNES).

je ne vois guère d'oeuvre qui nous soit parvenue et où il y eût quelque raison que *Meou tseu* fût cité.

Mais, au V<sup>e</sup> siècle, l'empereur 明 Ming des premiers Song (465—472) ordonna au 中書侍郎 *tchong-chou che-lang* 陸澄 Lou Tch'eng de réunir en une collection les dissertations, traités, préfaces, questions et réponses rédigés en Chine et relatifs au bouddhisme: ce fut le 法論 *Fa louen* ou «[Recueil de] dissertation sur la Loi», en 103 capitres (ou «rouleaux», *kinan*), qui se répartissaient eux-mêmes en 16 catégories formant 16 «liasses» (帙 *tche*)<sup>1)</sup>. Le *Fa louen* est perdu; toutefois, dès le début du VI<sup>e</sup> siècle, la préface et la table en ont été insérées au ch. 12 du *Tch'ou san tsang ki tsi*<sup>2)</sup>, d'où elles ont ensuite passé au ch. 10 du *Ta t'ang ne*

1) Lou Tch'eng vécut de 425 à 494. J'ai donné quelques renseignements à son sujet dans le *T'oung Pao* de 1912, p. 392. Cf. aussi *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, VI, 24 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>, 29 r<sup>o</sup>; *Nan ts'i chou*, ch. 39; *Nan che*, ch. 48. Lou Tch'eng avait cessé de porter le titre de *tchong-chou-lang* ou *tchong-chou-che-lang* dès avant 570; la compilation du *Fa louen* se place donc en 465—469. Le *Fa louen* n'est pas mentionné dans les chapitres bibliographiques du *Souei chou*. En dehors du *Ti li chou* dont j'ai parlé dans le *T'oung Pao* de 1912, les biographies de Lou Tch'eng lui attribuent un 雜傳 *Tsa tchouan*, qui est en effet encore mentionné dans le *Souei chou* (ch. 33, f<sup>o</sup> 8 r<sup>o</sup>), mais que les *Histoires des T'ang* ne connaissent plus. Le *Souei chou* (ch. 34, f<sup>o</sup> 4 r<sup>o</sup>) catalogue en outre, sous le nom de Lou Tch'eng, un 述政論 *Chou tcheng louen* en 13 ch., u

缺文 *K'ue wen* en 13 ch., et un 政論 *Tcheng louen* en 13 ch.; il ne me paraît pas certain qu'il n'y ait pas là quelque confusion et qu'il s'agisse vraiment de trois œuvres distinctes.

2) Tôkyô, 結, I, 67 r<sup>o</sup>—69 v<sup>o</sup>. M. NANJIO (*Catal.*, n<sup>o</sup> 1476) datait cet ouvrage de 520. M. MASPERO (*B. E. F. E.-O.*, X, 113—114) a fait remarquer que Seng-yeou était mort dès 518, et a cru pouvoir établir que le *Tch'ou san tsang ki tsi* avait été publié entre 506 et 512. J'ai déjà signalé (*T'oung Pao*, 1911, p. 674) que la question était plus complexe que ne l'avait supposé M. MASPERO. En effet, au ch. 9, à propos du *Hien yu king*, Seng-yeou paraît bien dire qu'il compile son catalogue en 505 (*ibid.*, f<sup>o</sup> 53—54). Mais au ch. 5 (*ibid.*, f<sup>o</sup> 29 v<sup>o</sup>), il y a une notice sur une œuvre que Seng-yeou lui-même date de 510. Au ch. 7 (*ibid.*, f<sup>o</sup> 38 v<sup>o</sup>), un texte de Wang Seng-jou mentionne la date de 511 garantie non seulement par le *nien-hao*, mais par une indication de caractères cycliques. M. MASPERO basait le *terminus ad quem* de sa date 506—512 sur le silence de Seng-yeou relativement à un texte de 512 et sur ce que, dès 513, un abrégé du *Tch'ou san tsang ki tsi* aurait été composé par Seng-chao. Le silence de Seng-yeou sur le texte paru en 512 est un argument en soi peu probant. Quant à l'abrégé de 513, il y a là une erreur matériel



en lou<sup>1)</sup>. Dans la 13<sup>e</sup> liasse, date 緣序 *yuán-siu*, et qui com-

M. MASPERO. Le *Li tai san pao ki* auquel il renvoie (Tōkyō, 致, VI, 77 r<sup>o</sup> [et non 3 r<sup>o</sup>]) donne non pas «la 12<sup>e</sup> année t'ien-kien (513)», comme le dit M. MASPERO, mais «14<sup>e</sup> année t'ien-kien (515)», et cette date de 515 est confirmée au ch. 10 du *K'ai yuan le kiao lou* (Tōkyō, 結, IV, 85 r<sup>o</sup>). On pourrait donc à la rigueur admettre que le catalogue de Seng-yeou, qui comprend un texte de 515, venait d'être achevé quand Seng-chao fut en cette même année l'ordre d'en faire un abrégé. Cet abrégé de Song-chao est perdu, mais le *Li tai san pao ki*, qui est lui-même de 597, emprunte ses informations à ce sujet à une source excellente, le *Catalogue de 寶唱* Pao-tch'ang, compilé par ordre impérial en 518. Il semblerait donc qu'on pût fixer à 515 la publication du *Tch'ou san tsang ki* tsi. En 519, le *Kao seng tchouan* enregistre la mort de Seng-yeou survenue l'année précédente, et nomme le *Tch'ou san tsang ki tsi* aussi bien dans sa préface que dans sa notice sur Seng-yeou. Il reste cependant quelques difficultés. Au ch. 12 du *Tch'ou san tsang ki* tsi (Tōkyō, 結, I, 73—75), Seng-yeou donne la table d'une autre œuvre de lui aujourd'hui perdue, le 法苑雜緣原始集 *Fa yuan tsa yuan yuan che tsi* ou 法苑集 *Fa yuan tsi* en 10 ch. (il y a trace d'autres divisions en 14 et en 15 ch.; quant au titre de 法苑雜錄 *Fa yuan tsa lou* indiqué par M. MASPERO, p. 114, il n'a aucune autorité), Le 10<sup>e</sup> morceau du ch. 9 était un 婆利國獻真金像記 *P'o li kouo hien tchen kin siang ki*, ou «Notice sur l'image en or véritable offerte par le pays de P'o-li». Or la première ambassade connue du P'o-li est de 517 A. D. (cf. *E. F. E.-O.*, IV, 283). Mais, comme ce morceau apparaît au milieu d'autres qui sont du milieu ou de la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, nous admettons que le pays de P'o-li a été en relations avec la Chine avant les Leang, bien que les historiens dynastiques soient muets sur ce point. Et précisément, dans la biographie de Houei-yen au ch. 7 du *Kao seng tchouan*, il est déjà question d'un homme du pays de P'o-li qui vient en Chine du vivant, semble-t-il, de Houei-yen; or Houei-yen est mort en 443. La difficulté n'est donc ici qu'apparente. Mais il y en a au moins une autre. Au ch. 7 (r<sup>o</sup> 36 r<sup>o</sup>), Seng-yeou reproduit une notice qu'il a copiée sur un manuscrit du 道行經 *Tao hing king*. Cette courte notice, qui rappelle dans quelles conditions le texte a été traduit en 179 A. D., se termine elle-même par le colophon suivant: 正光二年九月十五日洛陽

戒西菩薩寺中沙門佛大寫之. «Ecrit le 15<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois de la 2<sup>e</sup> année tcheng-kouang (521; l'équivalence donnée pour ce nien-hao dans les deux éditions du *Dictionnaire* de GILES est erronée) par le *gramaka* Fo-ta dans le P'ou-sa-sseu l'Ouest de la ville de Lo-yang». Toutes les éditions concordent pour ce passage. Mais il faudrait alors qu'il s'agisse d'une addition au *Tch'ou san tsang ki tsi* faite après la mort de Seng-yeou. Par ailleurs, Lo-yang était, en 521 au pouvoir des Wei, au lieu que l'œuvre de Seng-yeou est écrite dans le domaine des Leang. Enfin, on ne voit pas à quel titre un colophon aussi récent ferait autorité et mériterait d'être inséré. La solution apparaîtra sans doute quand on aura identifié soit le moine Fo-ta, soit même le P'ou-sa-sseu; les probabilités sont pour que le nien-hao soit fautif. En définitive, je crois donc que c'est la date de 515 qu'il faut adopter pour la publication du *Tch'ou san tsang ki tsi*. Il n'en est



prenait deux «rouleaux», nous voyons figurer comme première œuvre «牟子 *Meou tseu*», avec cette note: 一云蒼梧太守牟子博傳 «D'aucuns disent: *Mémoire de Meou Tseu-po, préfet de T'sang-wou*»; je reviendrai plus loin sur cette dernière indication. Dans la préface du *Fa louen*, on lit en outre: «Le *Meou tseu* n'a pas été inséré dans la section 教門 *kiao-men*, mais dans la section 關門 *guan-siu*, parce qu'il montre particulièrement la première transmission de la loi contrefaite au temps de [l'empereur] Ming de Han»<sup>2)</sup>. La section *kiao-men*, ou «de la doctrine», en 12 rouleaux formait la 6<sup>e</sup> liasse du *Fa louen*; elle était occupée par des dissertations de caractère doctrinal. Telle est bien aussi dans l'ensemble la nature du *Meou tseu*. Mais, en même temps, le *Meou tseu* raconte

pas moins vrai d'ailleurs que les matériaux de l'œuvre remontent essentiellement aux enquêtes auxquelles Seng-yeou se livra à la fin du V<sup>e</sup> siècle avec son jeune ami 劉勰 *Lieou*

Hie quand tous deux habitaient le 定林寺 *Ting-lin-sseu* du 鍾山 *Tchong-chia* et que Song-yeou y constituait l'exemplaire du *Tripitaka* connu sous le nom de «*Tripitaka du Ting-lin-sseu*» (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1302, et *Leang chou*, ch. 50, f° 4 v°); d'autre part, il y a trace d'une division du *Tch'ou san tsang ki tsi* en 10 ch., à côté de la division actuelle en 15 ch.

1) Tokyō, 結, 111 v°—113 v°. Toutefois, bien que le *Ta t'ang nei tien lou* réfère ici expressément au *Tch'ou san tsang ki tsi*, il appelle toujours l'œuvre de Lou Tch'eng non pas 法論 *Fa louen*, mais 續法論 *Siu fa louen*, ce qui supposerait un *Fa louen* antérieur à celui de Lou Tch'eng, et dont celui de Lou Tch'eng serait en quelque sorte un supplément. Je n'ai rien trouvé qui justifîât la forme donnée dans le *Ta t'ang nei tien lou*. Il y a bien eu un 法論 *Fa louen* en 10 ch., qui existait encore sous les premiers Song, puisqu'il ne s'est perdu qu'entre les Leang et les Souei (cf. *Souei chou*, ch. 34, f° 3 r°). Mais c'était là une œuvre de 劉邵 *Lieou Chao* (1<sup>e</sup> moitié du III<sup>e</sup> siècle; cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1347; *San kouo tche*, Wei tche, ch. 21, f° 8—9); c'était non pas un recueil de textes religieux sur «la Loi», mais une œuvre juridique sur «les lois», et il n'y a pas à y chercher un prototype de la compilation de Lou Tch'eng.

2) 牟子不入教門而入緣序以特載漢明之時像法初傳故也. J'ai pris 特 *t'ö* au *Ta t'ang nei tien lou*; le texte actuel du *Tch'ou san tsang ki tsi* écrit 持 *ch'e*; dans l'édition de Tokyō, les deux textes sont mal ponctués. Pour la «loi contrefaite», *pratirūpaka*, qui est la loi de notre période du monde, entre la «loi correcte» et la «loi finale», cf. CHAVANNES et S. LÉVI, dans *J. A.* sept.—oct. 1916, p. 194.

introduction du bouddhisme en Chine; aussi Lou Tch'eng le place-il dans la section *yuan-siu* consacrée aux heureux événements 緣 *yuan*, mot-à-mot «cause») dans la propagation de la foi <sup>1)</sup>. Comme on le voit, c'est surtout cet unique paragraphe qui, au <sup>e</sup> siècle, frappait dans le *Meou tseu*; c'est aussi lui qui semble avoir assuré la popularité du *Meou tseu* sous les Leang et qui sera cité le plus fréquemment par la suite.

Mais Seng-yeou, qui, dans le *Tch'ou san tsang ki tsi*, nous a conservé la préface et la table du *Fa louen*, a pris en outre au *Fa louen* plusieurs morceaux qu'il a reproduits dans son 弘明集 *hong ming tsi*; et, parmi ces morceaux, figure en première ligne le *Meou tseu* <sup>2)</sup>. La date de la publication du *Hong ming tsi* n'est pas connue exactement. Le *Catalogue* de Nanjiō (n<sup>o</sup>. 1479) disait environ 520». M. MASPERO (p. 96), sans donner autrement ses raisons, a affirmé que Nanjiō faisait erreur, et que le *Hong ming tsi* datait de la fin des Ts'i méridionaux (479—502). Il est certain que 520 est une date un peu basse, puisque Seng-yeou est mort en 518, et qu'en outre le *Hong ming tsi* est déjà décrit dans le *Tch'ou san tsang ki tsi*, dont on a vu plus haut que la publication ne peut sans doute être fixée à 515. Mais il est non moins sûr que le *hong ming tsi*, dans la forme où il figure au *Tripitaka*, n'a été composé que sous les Leang, dont la dynastie commence en 502. On ne voit pas seulement la suscription spécifier que Seng-yeou est «des Leang», non seulement le *Kouang hong ming tsi*, en rappelant dans ses diverses sections les morceaux de même nature incorporés au *Hong ming tsi*, l'appelle toujours «le *Hong ming tsi* des Leang», mais les ch. 9 et 10 du *Hong ming tsi* débutent chacun

1) C'est avec ce même sens que 緣 *yuan* figure dans le titre du *Fa yuan tsa yuan tsi* de Seng-yeou dont il a été question plus haut.

2) Seng-yeou à vrai dire ne dit nulle part qu'il a pris ces textes dans le *Fa louen*; mais il y a de très grandes chances pour que ce soit là sa source.

par un morceau de «l'empereur des grands Leang»; il n'y a donc pas à songer que le *Hong ming tsi* actuel ait été achevé à la fin des Ts'i méridionaux. On doit toutefois remarquer que le *Hong ming tsi* actuel est divisé en 14 ch., et que la préface de Seng-yeou donnée en tête annonce cette division; mais au ch. 12 de son *Tch'ou san tsang ki tsi*, le même Seng-yeou reproduisait cette même préface qui, là, annonçait seulement 10 chapitres, et le faisait suivre d'une table détaillée des 10 chapitres; la répartition des chapitres mise à part, cette table diffère surtout de la table actuelle en ce que les chapitres actuels 9 et 10, donnant des morceaux des Leang, n'y figurent pas. Il doit donc y avoir eu un premier état du *Hong ming tsi* qui peut remonter à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Quant à ces morceaux des Leang, ils se rapportent tous à la controverse soulevée par le 神滅論 *Chen mie louen* de 范縝 *Fan Tchen*, c'est-à-dire par une dissertation où Fan Tchen soutenait que «l'âme est périssable». Ce morceau est lui-même un peu antérieur aux Leang, puisqu'il avait été écrit du vivant de 蕭子良 *Siao Tseu-leang*, prince de 竟陵 *King-ling*, lequel est mort en 494<sup>1</sup>. Mais le débat reprit sous le pieux empereur Wou des Leang, lequel ordonna à tous les hauts fonctionnaires de donner leur sentiment par écrit. Ce sont ces réponses et quelques autres documents se rattachant à la même controverse qui occupent aujourd'hui les ch. 9 et 10 du *Hong ming tsi*. Il y a là une soixantaine de réponses donnant chacune le nom et les titres des auteurs<sup>2</sup>). Par ces titres on doit donc pouvoir déterminer la date de la consultation. Je n'ai pas procédé à des recherches minutieuses pour chacun des signataires, mais il est plusieurs d'entre eux, comme 范岫 *Fan Sieou*

1) Le *Chen mie louen* est reproduit, au moins en grande partie, dans la biographie de Fan Tchen (*Leang chou*, ch. 48, ff. 2—4). Quant à Siao Tseu-leang, sa biographie se trouve au ch. 40 du *Nan ts'i chou*.

2) Quelques pièces sur le *Chen mie louen* se trouvent également au ch. 22 du *Kouan hong ming tsi*.

昂 Yuan Ngang, 徐勉 Siu Mien, 陸杲 Lou Kao (altéré 陵果 Lou Kouo), 韋叡 Wei Jouei, qui sont indiqués là des titulatures qu'ils n'ont eues simultanément qu'en 507<sup>1</sup>). C'est donc entre 507, date très probable de ces documents, et 518, date de sa mort, que Seng-yeou aurait remanié son *Hong ming tsi*. Il aurait même tenté de dire qu'il le fit entre 515 et 518, puis en 515 il a dû publier son *Tch'ou san tsang ki tsi* où il décrit encore l'ancien *Hong ming tsi*, sans les morceaux de 507<sup>2</sup>). Quoi qu'il en soit, et ce que nous retiendrons ici avant tout, c'est que, dans l'une comme dans l'autre recension, c'est le *Meou tseu* qui résume le *Hong ming tsi*.

D'après la table du *Hong ming tsi* en 10 ch. insérée au *Tch'ou san tsang ki tsi*, le *Meou tseu* en formait à lui seul le ch. 1, sous le titre de *Meou tseu li houo*; aucun nom d'auteur n'est indiqué sur cette table, mais ce premier *Hong ming tsi* comportait sans doute les indications que nous trouvons dans le *Hong ming tsi* actuel. Dans celui-ci, le titre n'est pas donné de la même manière que dans les diverses éditions du *Tripitaka*.

Celle du *Tripitaka* de Corée porte, à la table du chapitre I, sous le titre de *Meou tseu li houo*; cette indication est répétée en tête du *Meou tseu* lui-même, avec cette note que nous avons déjà vue à propos

1) Cf. les biographies de ces divers personnages dans le *Leang chou*.

2) Il y a trace de répartitions en des nombres de chapitres différents à peu près pour les œuvres, aussi bien conservées que perdues, de Seng-yeou; c'est une question qui, de l'importance des matériaux réunis par Seng-yeou, méritera une étude spéciale. En ce qui concerne le *Hong ming tsi*, le ch. 11 du *Li tai san pao ki* de 597 lui donne 14 ch. dans l'édition de Corée du *Li tai san pao ki*, mais les éditions des Song, Yuan et Ming donnent le chiffre de 10 ch. Il n'est pas impossible que l'auteur de 497 ait encore connu un exemplaire de la recension en 10 ch., et que le chiffre ait été ici changé par les éditions du *Tripitaka* de Corée à raison du nombre de chapitres qu'ils trouvaient, eux, dans le *Hong ming tsi*. Le *Li tai san pao ki* n'a pas pris le chiffre au *Tch'ou san tsang ki* car les nombres de chapitres qu'il donne pour les autres œuvres de Seng-yeou ne sont pas ceux que le *Tch'ou san tsang ki tsi* indiquait. Les catalogues plus tardifs, comme le *Yang nei tien lou* et le *K'ai yuan che kiao lou* donnent uniformément au *Hong ming tsi* 4 chapitres.



du *Fa louen*: «D'aucuns disent: *Mémoire de Meou Tseu-po, pré de Ts'ang-wou*». Aux deux mentions du *Meou tseu li houo*, les éditions des Song, des Yuan et des Ming ajoutent le mot 論 *louen*, «dissertation», ce qui donne *Meou tseu li houo louen*, «Dissertation sur traitement des doutes, par Meou-tseu». Puis les éditions des Song, Yuan et Ming, au-dessous de l'une de ces deux mentions, ajoutent: «en paragraphes». Toutes trois reproduisent également la phrase relative à Meou Tseu-po. Enfin, après cette phrase, l'édition des Ming se ajoute ces trois mots; 漢牟融 «Meou Jong, des Han». *Kouang hong ming tsi*<sup>1)</sup>, en reproduisant cette partie de la table du *Hong ming tsi*, écrit seulement comme titre 牟融辯 *Meou jong pien houo*, «La discussion des doutes, par Meou Jong».

Grâce au *Fa louen*, et ensuite grâce au *Hong ming tsi*, le *Meou tseu* connu, à la fin du V<sup>e</sup> siècle et dans le VI<sup>e</sup> siècle, une véritable popularité. Son récit de l'introduction du bouddhisme en Chine a laissé des traces, ainsi que l'a déjà montré M. MASPERO, dans *Ming siang ki*, dans le *Han fa pen nei tchouan*, dans le *Kao si tchouan*, etc.; un certain nombre de ces rapprochements seront énumérés dans les notes de la traduction.

Dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, 劉義慶 *Lieou Yi-k'ing* (401–444) avait publié le 世說新語 *Che chouo sin yu*, auquel 劉峻 *Lieou Siun* (462–521) consacra ensuite un commentaire copieux. A propos d'une mention des livres bouddhiques en un passage du premier chapitre de *Lieou Yi-k'ing*, *Lieou Siun* se livre à une assez longue digression<sup>2)</sup>. Il cite entre autres le texte du *Meou tseu* (§ XXI) relatant l'entrée du bouddhisme en Chine au temps de l'empereur Ming, et lui oppose la fameuse préface (en crypte, mais ancienne) du *Lie sien tchouan*, où, dès avant

1) Cf. 5, dans Tokyō, 露, V, 22 v°.

2) *Che chouo sin yu*, éd. du *Si yin huan ts'ong chou*, ch. 上, partie 下.

Lieou Hiang parlerait des 74 sages déjà mentionnés dans les es bouddhiques. Le titre employé par Lieou Siun est *Meou tseu*, s autre spécification.

C'est aussi ce même titre qu'on recontre un peu plus tard dans 古今同姓名錄 *Kou kin t'ong sing ming lou*. Cette œuvre, 2 ch., est due essentiellement à l'empereur Yuan des Leang, vécut de 508 à 554. C'est un répertoire des personnages qui eu mêmes nom et postnom. Dans son état actuel, le *Kou kin g sing ming lou* contient des additions de 陸善經 Lou n-king des T'ang, et d'autres de 葉森 Ye Sen des Yuan. part de Ye Sen est toujours indiquée nettement; il n'en est de même de celle de Lou Chan-king, mais dans l'ensemble on t admettre que chacun des continuateurs a ajouté les exemples mettaient l'œuvre à jour jusqu' à son temps. Or, dans une ie qui a toutes chances d'être due à la rédaction première de pereur Yuan <sup>1)</sup>, on distingue un Tchang K'ien, marquis de wang, qui est le célèbre envoyé de l'empereur Wou en Asie trale, d'un autre Tchang K'ien qui aurait vécu sous les seconds i, et à propos de qui on donne cette seule indication: 牟子云, après *Meou tseu*». Autrement dit, l'empereur Yuan, rencontrant s le *Meou tseu* la mention de Tchang K'ien comme envoyé de pereur Ming, mais sachant que le véritable Tchang K'ien avait a près de 200 ans plus tôt, n'a rien trouvé de mieux que de poser un second Tchang K'ien, des Han postérieurs, et connu le seul *Meou tseu*. Cette conclusion, pour erronée qu'elle soit, t du moins à montrer qu'au VI<sup>e</sup> siècle le texte du *Meou tseu* imait bien Tchang K'ien parmi les envoyés de l'empereur Ming. Il y eut probablement une autre oeuvre du début du VI<sup>e</sup> siècle le *Meou tseu* fut incorporé partiellement. C'est alors en effet

1) Ch. 上, f° 13 r° de l'édition du *Han hai*.

que fut publié le 子抄 *Tseu tch'ao*, en 30 ch., de 庾仲容 Yu Tchong-jong (476—549), composé d'extraits de plus de cent «philosophes» depuis les temps anciens jusqu'aux Tsin inclusivement. L'ouvrage, qui existait encore au XIII<sup>e</sup> siècle, est aujourd'hui perdu, et nous n'en avons plus même la table <sup>1)</sup>. Mais, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, 馬總 Ma Tsong a publié un 意林 *Yi lin* à laquelle qu'une préface de 786 dit en 3 rouleaux (三軸), tandis qu'une autre préface, de 787 celle-là, lui donne 6 chapitres (六卷). Les deux toutes deux sont d'accord pour dire que le *Yi lin* est essentiellement un résumé du *Tseu tch'ao*. L'édition la plus soignée du *Yi lin* qu'on ait aujourd'hui, celle du *Tsiu hio hiuan ts'ong chou*, est en 5 ch. On y chercherait vainement une citation du *Meou tseu*. Mais c'est que le *Yi lin* actuel n'est plus complet. Au XII<sup>e</sup> siècle, 洪邁 Hong Mai donnait, dans son 容齋續筆 *Jong tchai siu pi*, une liste d'une trentaine d'œuvres «philosophiques» dont le *Yi lin* contenait des extraits, alors que ces œuvres s'étaient perdues comme écrits indépendants <sup>2)</sup>. Or 16 des ouvrages ainsi énumérés par Hong Mai ne sont plus représentés par aucun extrait dans le *Yi lin* actuel, et parmi ces 16 est le *Meou tseu* <sup>3)</sup>. Et puisque le *Meou tseu* était ainsi au nombre des ouvrages dont le *Yi lin* donnait des extraits, et que, d'autre part, le *Yi lin* était essentiellement un abrégé du *Tseu tch'ao* de Yu Tchong-jong, il est extrêmement probable qu'une partie du *Meou tseu* avait passé dans le *Tseu tch'ao*.

1) Cf. *J. A.*, sept.—oct. 1913, p. 407. Dans la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, Teh'en Tchen-souen possédait encore le *Tseu tch'ao* complet, et le décrit brièvement au ch. 10 de son *Tche tchai chou lou kiaï t'i*. Peut-être y a-t-il des renseignements plus détaillés sur le *Tseu tch'ao* dans le 子略 *Tseu lio* de Kao Sseu-souen, que malheureusement nous ne possédons pas à Paris.

2) Cf. à ce sujet les renseignements donnés dans les préliminaires (錄略) de l'édition du *Yi lin* incorporée au *Tsiu hio hiuan ts'ong chou*, f<sup>o</sup> 4—5. On peut toutefois se demander pourquoi Hong Mai ne parle que du *Yi lin*, alors que le *Tseu tch'ao* existait encore à son temps: peut-être ne le connut-il pas.

3) Il va sans dire que Hong Mai avait tort de croire le *Meou tseu* perdu, puisqu'il se trouvait intégralement dans le *Hong ming tsi*.



et la composition, au début du VI<sup>e</sup> siècle, coïncide avec le moment où le *Meou tseu* était devenu réellement populaire.

Au VII<sup>e</sup> siècle, c'est aussi le paragraphe du *Meou tseu* relatif à l'introduction du bouddhisme en Chine qui paraît avoir retenu surtout l'attention. Il a été dit plus haut que le faux intitulé *Han fa pen nei tchouan* s'inspirait sûrement du récit du *Meou tseu*; il est clair toutefois qu'il ne devait pas le nommer. Mais lorsque, au VIII<sup>e</sup> siècle, Tao-siuan réfute le *Han fa pen nei tchouan*, il ne le fait que pas, en résumant les indications sur l'introduction du bouddhisme que contient le *Han fa pen nei tchouan*, de rappeler à quelle source celui-ci a puisé. C'est ainsi que, dans le *Tsi kou kin fo tao louen heng*<sup>1)</sup>, il termine son résumé par ces mots : 廣如牟子所顯, c'est-à-dire «pour le texte complet, il est conforme à ce qui est mis en lumière dans le *Meou tseu*». Et en 664, dans le *ang hong ming tsi* (ch. 1, f<sup>o</sup> 5 v<sup>o</sup>), Tao-siuan précise encore : 廣如前集牟子所顯, «pour le texte complet, il est conforme à ce qui est mis en lumière dans le *Meou tseu* [incorporé] dans la première collection (c'est-à-dire au *Hong ming tsi*, dont le *ang hong ming tsi* est une continuation)».

Ce même paragraphe relatif à l'introduction du bouddhisme est également reproduit en 658 par 李善 Li Chan dans son commentaire du 文選 *Wen siuan*<sup>2)</sup>. Il se retrouve dans le

<sup>1)</sup> Ce texte se trouve dans la partie de l'ouvrage qui date de 661 (Tōkyō, 露, 1 v<sup>o</sup>); sur l'ouvrage, cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 383. M. MASPERO s'est trompé (p. 1) en disant que le *Tsi kou kin fo tao louen heng* est anonyme. Même à ne pas tenir compte des indications des éditions des Song, Yuan et Ming qui nomment Tao-siuan et sur lesquelles s'appuyait déjà M. Nanjio, il suffit de se rappeler que Tao-siuan lui-même se présente comme l'auteur du *Tsi kou kin fo tao louen heng* au ch. 5 de son *Ta t'arg nei tien lou*, 結, II, 84 v<sup>o</sup>).

<sup>2)</sup> Cette citation se trouve dans le commentaire sur la célèbre inscription du «Temple de *hūtan*» insérée au ch. 59 du *Wen siuan*. Dans les appendices (附編, f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>) à la fin du *Yi lin* incorporée au *Tsiu hio huan ts'ong chou*, l'auteur de cette édition, 廣業 Tcheou Kouang-ye, dit que la citation du *Meou tseu* dans le commentaire du *Wen siuan* fait elle-même partie d'une citation du 吳地記 *Wou ti ki* de 顧



**廣韻** *Kouang yun* (s. v. 佛), achevé en 1011, mais qui n'est en principe qu'une refonte de dictionnaires antérieurs; selon toute vraisemblance la citation était déjà sinon dans le **切韻** *Ts'ie yun* de 601, au moins dans le **唐韻** *T'ang yun* de 751; les manuscrits de Touen-houang nous fixeront sans doute à ce sujet <sup>1)</sup>. Enfin la même citation reparait au ch. 653 du *T'ai p'ing yu lan*, achevé en 983; mais elle y est empruntée au commentaire du *Che chou sin yu*. Il est d'ailleurs possible que le *T'ai p'ing yu lan* n'ait même pas puisé directement au *Che chou sin yu*. Un fragment d'encyclopédie retrouvé à Touen-houang et identifié au **修文殿御覽** *Sieou wen tien yu lan* de 572 a montré que le *T'ai p'ing yu lan* pour les citations anciennes, était en majeure partie recopié de cette encyclopédie des Ts'i septentrionaux <sup>2)</sup>. Ce pourrait donc être elle que le *T'ai p'ing yu lan* devrait non seulement la citation *Meou tseu* empruntée au *Che sou sin yu*, mais d'autres passages.

**微** Kou Wei. Il y a là une erreur. On a trace d'un *Wou ti ki* de **董覽** Tong de d'un autre de **張勃** Tchang P'o, et d'un **吳郡記** *Wou kiun ki* de **顧** Kou Yi, qui est parfois appelé aussi *Wou ti ki* (sur Kou Yi, cf. *Soueï king tsi tche tcheng*, ch. 6, f° 9 r°, et surtout le **補晉書經籍志** *Pou tsin chou king tche* de **吳士鑑** Wou Che-kien, ch. 1, f° 3 v°; ch. 2, f° 19 v°; ch. 3, f° 2 v°). Mais le commentaire du *Wen siuan* nomme en réalité le **吳縣記** *Wou hien ki* Kou, Wei; cet ouvrage n'est connu que par cette citation. D'autre part, Kou Wei est l'auteur d'un **廣州記** *Kouang tcheou ki* souvent cité dans le *Yi wen lei tsi tche* *Soueï king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 6, f° 31 r°); je me demande s'il n'y aurait pas confusion entre Kou Yi et Kou Wei dans le commentaire du *Wen siuan*. Quant à la citation du *Meou tseu*, il n'y a aucune raison de la rattacher dans le commentaire du *Wen siuan* à la citation précédente tirée du *Wou hien ki*, et l'auteur du *Soueï king tsi tche k'ao tcheng* (ch. 6, f° 9 v°) s'en est bien gardé.

1) En dehors d'un certain nombre de fragments imprimés ou manuscrits conservés aujourd'hui tant à Londres qu'à Paris, il y a dans les collections rapportées à Londres par sir Aurel Stein un manuscrit à peu près complet du *Ts'ie yun*.

2) Ce fragment, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale, a été reproduit par Lo Tchen-yu dans le *Ming cha che che yi chou*; voir, sur l'histoire du *Sieou wen tien yu lan*, la postface qu'il a jointe à son édition de ce fragment.

directement dans le *Meou tseu* comme celui du § XXV cité au me ch. 653 <sup>1)</sup>).

Les sections bibliographiques des histoires dynastiques n'ont pas omis le *Meou tseu*. Dans le *Souei chou* <sup>2)</sup>), parmi les oeuvres de l'école « lettrés », c'est-à-dire des philosophes confucéens, on voit figurer 牟子 *Meou tseu*, en 2 ch., par le 太尉 *t'ai-yu* 牟融 *Meou Jong*, des Han postérieurs. Le *Kieou t'ang chou* (ch. 47, f° 3 r°) donne de même « *Meou tseu*, en 2 ch., par Meou Jong », qu'il classe parmi les écrits taoïques (mais dans cette classe rentrent aussi pour lui les oeuvres de controverse du bouddhisme chinois). Il est également dans le taoïsme, mais cette fois au milieu des commentateurs de *Lao tseu* et de *Tchouang tseu*, que le *Sin t'ang chou* (ch. 59, f° 2 v°) range « *Meou tseu*, en 2 ch., par Meou Jong ». Dans les Song, le *Meou tseu* n'est plus nommé ni par le *Song che*, ni par les deux bibliographies de Tch'ao Kong-wou et de Tch'en Hien-souen, et on a vu que Hong Mai, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, le considérait comme perdu. Toutefois, au milieu du même XII<sup>e</sup> siècle, Tcheng Ts'iao mentionnait encore, dans la section bibliographique de son *T'ong tche*, le « *Meou tseu*, en 2 ch., par Meou Jong des Han », qu'il classait, comme l'avait fait jadis le *Souei chou*, dans l'école des « lettrés ». Le *Meou tseu* était entre temps parvenu au Japon. Dans le 日本見在書目 *Nihon ken-zai shomoku* de Fujiwara no Sukeyo, qui date de 889—897, et donne la liste des ouvrages existant alors au Japon, on voit figurer « *Meou tseu*, en 2

1) La liste des œuvres citées qui se trouve aujourd'hui en tête du *T'ai p'ing yü lan* donne le *Meou-tseu*; mais cette liste a été compilée après coup, et d'autre part un grand nombre d'ouvrages qui y figurent étaient déjà perdus depuis longtemps lors de la composition du *T'ai p'ing yü lan*. Cf. ce que disait déjà à ce sujet, sous les Ming, Hou Ying-lin dans son 少室山房筆叢 *Chao che chan fang pi ts'ong*, éd. du Kouang-yau-ku, ch. 35, f° 7 v°.

2) Ch. 34, f° 1 r°. Cette partie du *Souei chou* est due à 魏徵 *Wei Tcheng* et a été rédigée entre 629 et 636; cf. CHAVANNES, *Mém. hist.*, V, 459.

[chapitres], composé par le *t'ai-yu* Meou Jong, des Han postérieurs»<sup>1</sup>

Le moment est venu de discuter ces diverses indications de bibliographies.

Une première question se pose à propos du nombre de chapitres. Le *Souei chou*, les *Histoires des T'ang*, le *Nihon kenzaï shomoku* et le *T'ong tche* sont d'accord pour parler d'un *Meou tseu* en 2 ch. au lieu que le *Meou tseu* actuel, non divisé en chapitres, a dû former le 1<sup>er</sup> chapitre entier du *Hong ming tsi* primitif et n'en a plus formé que la première moitié quand Seng-yeou a révisé son oeuvre<sup>2</sup>). Qu'il s'agisse bien cependant de notre *Meou tseu* et qu'il soit comme texte indépendant, le *Meou tseu* ait été au début du VII<sup>e</sup> siècle divisé en 2 chapitres, c'est ce que nous pouvons conclure avec assurance d'une phrase de 法琳 Fa-lin, qui fait partie de son *P'o sie louen* achevé en 622: «Parmi les livres des philosophes, *Meou tseu*, en 2 ch., disserte excellemment sur la Loi du Buddha»<sup>3</sup>). Mais, en même temps, le dernier paragraphe du *Meou tseu* sur la division de l'oeuvre en 37 sections nous est garant que l'oeuvre nous est bien parvenue intégralement dans le *Hong ming tsi*.

J'ai dit plus haut qu'on ne savait rien de l'auteur du *Meou tseu* que ce que lui-même nous apprend. Mais on aura remarqué que toutes les bibliographies, depuis celle des *Souei*, attribuent le *Meou tseu* au *t'ai-yu* Meou Jong des Han postérieurs. Or Meou Jong est un personnage connu, mais c'est précisément ce qui fait obstacle à l'identification. Meou Jong, *tseu* 子優 Tseu-yeou, né à 安邱 Ngan-k'ieou dans le Chan-tong, y enseignait le *Chou king* de l'école

1) Le *Nihon kenzaï shomoku* est reproduit dans le *Kou yi ts'ong chou*. Cf. à son sujet B. E. F. E.-O., II, 333; IX, 401.

2) Dans l'appendice de son édition du *Yi lin* (f° 2 v°), Tcheou Kouang-ye dit que le *Meou tseu* est divisé en 2 ch. dans le *Hong ming tsi*; c'est une erreur.

3) Tokyo 露, VIII, 4 v°: 子書牟子二卷盛論佛法. Ce passage est en comprenant et coupant mal ce passage du *P'o sie louen* qu'au XIV<sup>e</sup> siècle l'auteur du *Tchü yi louen* et son commentateur (Tokyo 露, XI, 105) font citer par le *Meou tseu* 清淨法行經 Ts'ing tsing fa hing king.



Hia-heou Cheng quand il fut appelé à Lo-yang, en 64 A. D.,  
 ur y remplir une charge à la cour de l'empereur Ming. Très en  
 reur jusqu'à la mort de ce souverain, il fut promu 太尉 *t'ai-yu*  
 l'avènement de son successeur l'empereur Tchang en 76. Quand  
 fin Meou Jong mourut lui-même en 79, l'empereur Tchang lui  
 don d'un emplacement pour son tombeau au pied du Hien-tsie-  
 ng, c'est-à-dire du tertre funéraire de l'empereur Ming <sup>1</sup>). Jamais  
 eou Jong n'a été dans le sud de la Chine, et d'autre part il y  
 environ 120 ans d'intervalle entre sa mort et les événements  
 nsécutifs à la mort de l'empereur Ling qui sont narrés dans la  
 éface du *Meou tseu*.

A la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, 胡應麟 Hou Ying-lin imagina à  
 propos la théorie suivante. Meou Jong vivait avant l'empereur  
 ing (ceci est d'ailleurs faux), c'est-à-dire avant l'introduction du  
 uddhisme en Chine. D'autre part, le *Souei chou* mentionne un  
 eou tseu de Meou Jong parmi les oeuvres de l'école des lettrés».   
 ce ne peut être là, dit Hou Ying-lin, le *Meou tseu* du *Hong*  
*ng tsi*, puisque celui-ci est une oeuvre bouddhique, et non de  
 cole des lettrés. C'est parce qu'il y avait un *Meou tseu* de Meou  
 ng, aujourd'hui perdu, qu'un faussaire des six dynasties a fait le  
 eou tseu bouddhique. D'autre part, ce *Meou tseu* bouddhique était  
 incorporé au *Hong ming tsi*; c'est pourquoi le *Souei chou* ne l'a  
 s mentionné. Quant au *Meou tseu* dont le *Yi lin* devait contenir  
 trefois des citations, Hou Ying-lin n'hésite pas: il s'agissait du  
 ritable *Meou tseu* de Meou Jong, et non de celui qui est incorporé  
*Hong ming tsi* <sup>2</sup>).

1) Cf. *Heou han chou*, ch. 56, f° 8.

2) Cf. le *Chao che chan fang pi ts'ong* de Hou Ying-lin, éd. du Kouang-ya-chou-kiu,  
 3, f° 11 v°; ch. 32, f° 7 r° et v°; ch. 47, f° 10 r° et v°. Ceci n'empêche pas Hou  
 g-lin, dans un autre passage (ch. 38, f° 6 v°), de dire que, sous les Han, les lettrés  
 rants se sont intéressés au bouddhisme: Fou Yi, *Meou Jong*, 桓譚 Houan T'an et  
 左融 Tchou Jong (corr. 笮 | Tchai Jong).



Dans l'appendice de son édition du *Yi lin* (ff. 2—3), Tcheou Kouang-ye a repris, en la modifiant, la théorie de Hou Ying-lin. Pour Tcheou Kouang-ye, il y a eu sous les Han postérieurs deux Meou Jong. L'un serait le Meou Jong connu du I<sup>er</sup> siècle, qui aurait écrit le *Meou tseu* classé par le *Souei chou* dans l'école des « lettrés ». L'autre serait un Meou Jong de la fin des Han, auteur du *Meou tseu* rangé par les deux *Histoires des T'ang* parmi les oeuvres « taoïques » ; ce second *Meou tseu* serait celui qui est incorporé au *Hong ming tsi*. Quant au *Meou tseu* qui était cité dans le *Yi lin*, Tcheou Kouang-ye, frappé de ce que toutes les citations jusqu'ici rencontrées sous le titre de *Meou tseu* se retrouvent dans le *Meou tseu* du *Hong ming tsi*, admet que c'est aussi celui qu'utilisait Ma Tsong. Et il l'explique en supposant que l'oeuvre de Meou Jong du I<sup>er</sup> siècle n'avait jamais été populaire et survivait à peine au début des T'ang.

Il est évident qu'il n'y a rien à retenir de ces raisonnements de Hou Ying-lin et de Tcheou Kouang-ye. C'est certainement la même oeuvre, identique comme titre, comme nombre de chapitres et comme nom d'auteur, qui est classée dans l'école des lettrés par le *Souei chou* et beaucoup plus tard par le *T'ong tche*, mais entre temps parmi les oeuvres taoïques dans les deux *Histoires des T'ang*. Le titre de *t'ai-yu* joint au nom de Meou Jong ne laisse également aucun doute que ces bibliographies aient bien en vue le Meou Jong connu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Et cette attribution était courante au VII<sup>e</sup> siècle que Tao-siuan, en reprenant par morceaux dans son *Kouang hong ming tsi* la table du *Hong ming tsi* de Seng-yeou, y indique le « *Pien houo* de Meou Jong », au lieu du « *Li houo* de Meou-tseu » qui est la leçon originale du *Hong ming tsi*.

Mais il est plus difficile de dire à quand et à qui remonte l'attribution du *Meou tseu* à Meou Jong. Si le *Meou tseu* était un faux du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle, j'admettrais volontiers que quelqu'un

aison inconnue avait rattaché dans les premiers siècles le nom de Meou Jong aux débuts du bouddhisme chinois, et que Meou Jong figure ici par un anachronisme en somme moins considérable que celui qui fait de Tchang K'ien un envoyé de l'empereur Ming. En ce cas, la mention de Meou Jong remonterait à l'auteur même du *Meou tseu*. Mais j'ai dit plus haut pourquoi j'inclinai à tenir le *Meou tseu* pour une oeuvre authentique de circa 200 A. D. Dans ces conditions, il est assez digne de remarque que le nom de Meou Jong ne paraît avoir figuré ni dans le *Fa louen*, ni dans les éditions anciennes du *Hong ming tsi*. Il se peut donc que le nom de Meou Jong ne se soit attaché au *Meou tseu* que dans le courant du I<sup>e</sup> siècle, soit parce que quelque légende qui n'a pas survécu associait Meou Jong aux débuts du bouddhisme, soit tout simplement parce qu'il fallait un lettré des Han postérieurs dont le nom de famille fût Meou et qu'on ne connaissait guère que celui-là.

En place de l'attribution à Meou Jong, le *Fa louen* et le *Hong ming tsi* ont la note 一云倉梧太守牟子博傳, que j'ai rendue plus haut par : «D'aucuns disent: Mémoire de Meou Tseu-po, préfet de Ts'ang-wou». Ce n'est pas sans hésitation que je me suis décidé à traduire ainsi cette phrase énigmatique. Il est assez singulier de voir qualifier de *tchouan*, qui s'applique généralement à un récit de faits, les discussions philosophiques du *Meou tseu*. D'autre part le nom de Meou Tseu-po est absolument inconnu; il ressemble plutôt à un *tseu* qu'à un *ming*<sup>1)</sup>. Enfin il semblerait qu'il dût s'agir de l'auteur même du *Meou tseu*; or lui-même dit qu'il n'avait pas voulu prendre de fonctions; comment pourrait-il être ou avoir été «préfet de Ts'ang-wou»?

En ce qui concerne l'emploi de *tchouan*, Tcheou Kouang-ye a

1) Dans les premiers siècles de notre I<sup>re</sup>, les *ming* de deux caractères sont assez rares (cf. *Chao che chan fang pi ts'ong*, ch. 18, ff. 9—13); d'autre part, de très nombreux *tseu* commencent par 子 *tseu*.

déjà fait un rapprochement qui n'est pas sans intérêt. Il a été question plus haut de la citation du *Meou tseu* qui est faite au début du VI<sup>e</sup> siècle dans le commentaire du *Che chouo sin yu*. Après cette citation, Lieou Siun cite le *Lie sien tchouan* et ajoute que ses données «ne sont pas en accord avec le mémoire (*tchouan-ki*) de Meou-tseu» (與牟子傳記便爲不同); plus loin encore il parle des «dires du *tchouan* de Meou [-tseu]» (牟傳所言). Il semble donc bien qu'au VI<sup>e</sup> siècle, le *Meou tseu* était appelé un *tchouan* <sup>1)</sup>.

Quant au nom de Meou Tseu-po et à la qualification de «préfet de Ts'ang-wou», l'érudit Hong Yi-hiuan s'est demandé, dans la préface de l'édition de 1806, si, après «préfet de Ts'ang-wou», quelque mot n'était pas tombé qui signifierait «secrétaire» ou quelque chose d'approchant, et donnerait «secrétaire du préfet de Ts'ang-wou»; ou bien, supposait-il encore, Meou-tseu a pu prendre des fonctions plus tard, devenir préfet de Ts'ang-wou et inscrire rétrospectivement son titre au début de son traité; ou enfin Meou Tseu-po serait quel-qu'un de distinct de Meou-tseu.

La dernière hypothèse, qui n'explique ni ne résoud rien, ne me va pas du tout. La deuxième, même avec l'idée du titre ajouté rétrospectivement, jure avec le contenu de la préface où l'auteur décide de ne pas occuper de fonctions publiques. Reste la première, et on verra en effet dans les notes de la préface que Meou-tseu devait avoir quelque travail de scribe auprès du préfet de Ts'ang-wou. Mais alors il faut supposer une faute de texte. Toutes les solutions sont trop aléatoires pour qu'il vaille de choisir entre elles.

La présence du *Meou tseu* dans le *Tripitaka* fait qu'un certain

---

1) Tcheou Kouang-ye invoque encore un cas où, dans le *Kouang hong ming tsi*, il serait question du 牟子紀傳. Je ne connais pas ce passage. S'il s'agit de la mention du *Meou tseu* au début du *Kouang hong ming tsi*, la citation de Tcheou Kouang-ye est inexacte et perd toute valeur.



nombre de mots en sont glosés dans les *yin-yi*, c'est-à-dire dans les recueils de notes philologiques sur les termes rares ou techniques qu'on rencontre dans les écritures bouddhiques. Deux *yin-yi*, celui de 慧琳 Houei-lin (737—820), achevé en 817, et celui de 可洪 K'o-hong, dont la préface est de 940, consacrent au *Meou tseu* des gloses que j'ai utilisées dans les notes de la traduction <sup>1)</sup>.

Même quand il eut cessé d'exister comme oeuvre indépendante, le *Meou tseu* ne cessa pas d'être connu, au moins dans le monde bouddhique. J'ai rappelé plus haut qu'au XIII<sup>e</sup> et au XIV<sup>e</sup> siècle, les grandes chroniques bouddhiques telles que le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, le *Che che ki kou liou* notaient son apparition. Bien plus, sous les années 190—193, le *Fo tsou li tai t'ong tsai* reproduit une bonne moitié du *Meou tseu* en y ajoutant un jugement admiratif sans grand intérêt. Plus brièvement, l'auteur de *Fo tsou t'ong ki*, s'étonnant de la maîtrise de Meou-tseu en un temps où le bouddhisme était encore à peine implanté en Chine, se demandait s'il n'était pas une émanation d'un mahāsattva ou un messenger du Buddha (是殆大士示迹如來之使也)<sup>2)</sup>. Sous les Yuan également, le 三教平心論 *San kiao p'ing sin louen* (Nanjiō, n<sup>o</sup>. 1643) cite des phrases des § 8, 25 et 28 du *Meou tseu*. Enfin le regain de popularité du *Meou tseu* au XIV<sup>e</sup> siècle fut même suffisant pour qu'un moine de la fin des Yuan et du début des Ming. 子成 Tseu-tch'eng, composât alors un 折疑論 *Tchō yi louen* en 5 ch., qu'un autre moine, 師子 Che-tseu, pourvut d'un commentaire que M. Nanjiō (*Catalogue*, n<sup>o</sup>. 1634) qualifie l'oeuvre très intéressante»; mais le *Tchō yi louen* doit en réalité

1) Les gloses de Houei-lin se trouvent dans Tōkyō, 爲, X, 87—88; celles de K'o-hong dans Tōkyō, 爲, V, 56. Les deux œuvres n'ont été conservées que par la collection de Corée et manquent par suite au *Catalogue* de Nanjiō.

2) Il se peut qu'il y ait également quelque mention du *Meou tseu* dans le 釋門正統 *Che men tcheng t'ong* de 1208—1224 (sur lequel, cf. *J. A.*, mars—avril 1913, 153, 382); je n'ai pas accès à cet ouvrage pour le moment.



sa valeur au *Meou tseu*, qu'il s'est borné à démarquer et à amplifier.

L'époque des Ming fut marquée par des essayistes brillants mais d'une érudition de mauvais aloi. C'est une exception qu'un Hou Ying-lin — et encore avec quelles erreurs — se soit intéressé aux oeuvres contenues dans le *Tripitaka*. Mais, sous la dynastie mandchoue, une excellente école d'exégèse fleurit, qui s'adonna avec un zèle passionné à la recherche de tous les anciens monuments de la littérature chinoise. Les deux *Canons* bouddhique et taoïque furent mis à profit, et c'est ainsi qu'un érudit de premier ordre, 孫星衍 Souen Sing-yen <sup>2)</sup>, exhuma du *Hong ming tsi* le *Meou tseu*. A la demande de Souen Sing-yen, un autre érudit, 洪頤煊 Hong Yi-hiuan, revit le texte et le munit d'une préface qui est datée de 1800. Tout en se rendant compte de l'inexactitude de l'attribution à Meou Jong que donnait le *Souei chou*, Hong Yi-hiuan crut devoir la maintenir à raison du principe qu'il faut laisser tel quel et garder dans le doute ce qui est douteux (疑以傳疑). Aussi est-ce sous le nom du *t'ai-yu* Meou Jong des Han que le *Meou tseu* fut alors publié, en un chapitre, dans la collection 平津館叢書 *P'in tsin kouan ts'ong chou* éditée par Souen Sing-yen. Je n'ai pas eu accès à l'édition princeps de cette collection, qui date de 1819, mais une réédition en a été donnée en 1884—1885 par 朱記榮 Tchou Ki-jong; c'est celle-là qui est citée dans les notes de la traduction; le *Meou tseu* y est de 1885. Entre temps, et d'après l'édition de Hong Yi-hiuan et Souen Sing-yen, le *Meou tseu* avait été incorporé en 1875 à la collection médiocre, mais usuelle et commune, des «Cent philosophes» publiée par le Tch'ong-wen-chou-ku du Hou-peï.

1) Peut-être l'intérêt fut-il ramené vers le *Meou tseu* par les controverses qui, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, reprirent très ardentes entre bouddhistes et taoïstes, propos du *Houa hou king* et des textes apparentés; les besoins mêmes de la lutte firent relire toutes les œuvres de cette vieille polémique.

2) Sur Souen Sing-yen (1753—1818), cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1809.

Les lettrés chinois modernes, tout en condamnant les tendances bouddhiques du *Meou tseu*, n'ont pas été insensibles à sa valeur littéraire. Déjà, au XVI<sup>e</sup> siècle, Hou Ying-lin disait que « bien que le texte en soit vulgaire, le style est assez voisin de celui de la capitale orientale (c'est-à-dire de celui de Lo-yang au temps des Han orientaux) » <sup>1)</sup>. Hong Yi-hiuan déclare que le *Meou tseu*, « tout en croyant à la doctrine du Buddha, ne va pas à l'encontre des principes des saints et des sages », et il approuve Meou Sing-yen d'avoir remis en lumière cette ancienne œuvre des Han et des Wei. Plus près de nous, Tcheou Kouang-ye a écrit assez le *Meou tseu* pour vouloir l'attirer au confucéisme : Aujourd'hui, dit-il, son texte brille pour tous; les paroles en semblent flatter le Buddha, mais son idée maîtresse est de faire comprendre les classiques. C'est pour quoi il a été conservé; en vérité, c'est un beau texte » <sup>2)</sup>. Un professeur de l'Université de Pékin, M. 謝無量 Sie Wou-leang, a publié en 1918 un 中國大文學史 *Tchong kouo ta wen hio che* ou Grande histoire de la littérature chinoise; au 10<sup>e</sup> paragraphe du 4<sup>e</sup> chapitre, à propos de l'entrée du bouddhisme en Chine, il a inséré la préface entière du *Meou tseu* <sup>3)</sup>.

Pour nous, et quelle que soit en définitive la date à laquelle faille placer le *Meou tseu*, ce petit traité restera un témoignage inté-

1) *Chao che chan fang pi ts'ong*, ch 32, f° 7 v° : 其文雖猥淺而詞頗近東京. Le *wei-ts'ien*, « vulgaire », vise le sujet et les tendances plus que la manière; Hou Ying-lin, bon confucéen, applique la même épithète de *wei-ts'ien*, à raison des sujets traités, à un recueil de *mirabilia* bien connu, le 夷堅志 *Yi kien tche* de Wang Mai (*ibid.*, ch 29, f° 9 r°).

2) 今其文炳著。言似佞佛。意主通經。因而存之。實佳文也。

3) Toutefois la critique de M. Sie Wou-leang est faible. Il dit que l'œuvre est de Meou Jong, et se borne à remarquer que la biographie de Meou Jong au *Heou han chou* ne dit pas qu'il ait aimé le bouddhisme, ce qui est, ajoute-t-il, inexplicable. Mais il accepte sans broncher que, dans la préface même qu'il reproduit, Meou Jong, mort en 79, parle des événements qui se sont produits après la mort de l'empereur Ling survenue en 189.

ressant, varié, éloquent des résistances que les lettrés chinois opposaient à la propagation du bouddhisme dans les premiers siècles de notre ère. Que le triomphe final qui jette l'interlocuteur de Meou-tsen sur ses pieds ne nous fasse pas toutefois illusion ! Le lettré s'est vu obligé de tolérer le bouddhisme ; mais son hostilité n'a jamais désarmé.

---

1) Il y a près de 20 ans que je me suis occupé pour la première fois du *Meou-tse* et j'ai annoncé la présente traduction dès 1905 (*B. E. F. E.-O.*, VI, 390—391). Je crois que M. MASPERO, dans son article sur *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, est le seul à avoir parlé depuis lors de ce texte. Cinq ans d'absence avaient rendu caduques quelques parties de mon annotation, qui était presque prête avant la guerre. J'y ai remédié de mon mieux, mais je m'excuse de n'avoir pu consulter divers ouvrages récents dont aucun exemplaire n'est encore parvenu à Paris.

---

## MEOU-TSEU OU LES DOUTES LEVÉS.

---

Meou-tseu avait approfondi les livres canoniques (*king*) et leurs commentaires (*tchouan*) ainsi que les [écrits des] philosophes, et il n'avait aucun livre, grand ou petit, qu'il n'aimât. Bien qu'il ne s'occupât pas l'art militaire, encore en lisait-il [les ouvrages]. Bien qu'il lût les livres sur les dieux et les génies et sur l'immortalité (*ou-sseu*), assurément il ne leur accordait aucune foi et n'y voyait que de creuses extravagances. En ce temps-là, après la mort de l'empereur Ling-ti <sup>1)</sup>, l'Empire était troublé; seul le 交州 Kiao-tseu était relativement calme <sup>2)</sup>; les gens remarquables <sup>3)</sup> des pays du Nord vinrent tous y habiter. Beaucoup s'y livraient aux pratiques des dieux et des génies, de l'abstinence de céréales <sup>4)</sup>, et de l'immortalité (*tch'ang-cheng*). Beaucoup de gens de ce temps s'adonnaient à cette étude. Meou-tseu sans cesse leur proposait des questions tirées des cinq classiques; des taoïstes et des magiciens, aucun n'osait lui tenir tête; il était comme Mong K'o (Mencius) important sur 楊朱 Yang Tchou et 墨翟 Mo Ti <sup>5)</sup>. Auparavant, Meou-tseu s'était retiré avec sa mère au 交趾 Kiao-tse <sup>6)</sup>; à 26 ans <sup>7)</sup>, il revint à 蒼梧 Ts'ang-wou et s'y maria. Le préfet [de Ts'ang-wou] entendit dire qu'il se consacrait à l'étude, et alla lui rendre visite pour le charger d'un emploi. Or [Meou-tseu] venait d'arriver à sa pleine puissance d'homme; sa volonté était tout entière tournée vers l'étude; il songea de plus que les temps étaient troublés, et qu'il n'avait aucune idée de prendre des



fonctions; aussi n'accepta-t-il pas. En ce temps-là les gouvernements et les commanderies se défiaient les uns des autres, on ne passait pas les barrières de l'un à l'autre. Le préfet, invoquant sa science et son expérience, envoya Meou-tseu porter ses respects au [gouverneur de] 荊州 King-tcheou <sup>8)</sup>. Meou-tseu se dit qu'on pouvait décliner facilement une charge honorifique, mais qu'il était difficile de se dérober à une mission; et il fit ses préparatifs de départ. A ce moment, le gouverneur (牧 *mou*) du [Kiao-tcheou] goûta son érudition et, comme il n'avait pas de fonction, lui offrit un poste. Cette fois encore, [Meou-tseu] prétexta une maladie et ne bougea pas <sup>9)</sup>. Le frère cadet du gouverneur, qui était préfet 豫章 Yu-tchang <sup>10)</sup>, fut tué par le 中郎將 *tchong-lang-tsing* 笮融 Tchai Jong <sup>11)</sup>. Le gouverneur [du Kiao-tcheou] chargea 騎都尉 *k'i-tou-yu* 劉彥 Lieou Yen <sup>12)</sup> de se rendre avec ses troupes à cet endroit (à Yu-tchang). Mais il était à craindre que les territoires voisins, pris de soupçons, ne permissent pas aux troupes d'avancer; aussi le gouverneur dit-il à Meou-tseu: « Mon frère cadet a été mis à mal par un brigand rebelle; la souffrance [qui provient] de mes os et de ma chair <sup>13)</sup> soulève mon foie et mon coeur. Je vais envoyer le *tou-yu* Lieou, mais je crains que les territoires voisins, appréhendant quelque mauvais procédé, n'accablent pas le passage à ces gens en marche. Vous avez à la fois des connaissances civiles et militaires; vous avez les talents qui permettent de répondre tout seul <sup>14)</sup>. Je désirerais vous imposer l'enlèvement d'aller <sup>15)</sup> à 零陵 Ling-ling <sup>16)</sup> et à 桂陽 Kouei-yang <sup>17)</sup> et commander libre passage sur la grande route [pour mes troupes]; que pensez-vous? » Meou-tseu dit: « Voilà longtemps que, [restant] penché sur l'auge, j'ai été nourri de votre grain <sup>18)</sup>; un homme d'honneur doit oublier son corps et, le moment venu, se précipiter pour rendre service <sup>19)</sup>. Et il se mit en devoir de partir <sup>20)</sup>. Mais à ce moment sa mère mourut, et en fait il ne se mit pas en route.

Ensuite il médita longuement en lui-même; «Parce que je discute en, voilà qu'on me charge de missions. Or les temps sont troublés; n'est pas le moment de s'illustrer.» Et, soupirant, il dit: «Lao-tseu [a dit:] *Rompons avec la sainteté et répudions la science* <sup>21</sup>). Celui qui cultive son corps et protège son essence vraie, aucun objet n'a d'action sur sa volonté; le monde ne peut troubler sa satisfaction; le Fils du Ciel ne l'a pas pour serviteur; les seigneurs ne l'ont pas pour ami. Voilà pourquoi on peut le considérer comme capable» <sup>22</sup>). Là-dessus il aiguïsa sa volonté vers la loi du Buddha, scruta les cinq mille mots de Lao-tseu <sup>23</sup>); il huma la Perfection mystérieuse comme le vin et la liqueur <sup>24</sup>) et joua des cinq classiques comme du luth et de l'orgue <sup>25</sup>). Les gens de l'opinion courante le regardaient souvent comme coupable, pour ce qu'il aurait tourné le dos aux cinq classiques et se serait dirigé vers les doctrines hétérodoxes. Discuter, c'était [se faire accuser d']hérésie; se taire, c'était [paraître] incapable <sup>26</sup>). Aussi, dans ses loisirs d'écrivain <sup>27</sup>), [Meou-tseu] rédigea-t-il un abrégé où il citait les paroles des saints et des sages, pour justifier et expliquer [ses idées]. Il intitula 牟子理惑 *Meou tseu li houo* («*Les doutes levés, par Meou-tseu*»).

I. On demande parfois: «Comment donc est né le Buddha? Était-il des ancêtres et une ville natale? Qu'est-ce qu'il a fait? Quelle espèce d'homme était-ce?» <sup>28</sup>). — Meou-tseu dit: «Immense vérité est cette question <sup>29</sup>); je n'ai pas l'esprit vif, et je demande à ne répondre que l'essentiel. Or j'ai entendu dire que puis que le Buddha passait de forme en forme <sup>30</sup>), amassant le *tao* et *tō* <sup>31</sup>), il s'était écoulé des milliers de centaines de milliers d'années, ne pouvoir les compter. Quand il fut près d'obtenir l'état de Buddha, il naquit dans l'Inde <sup>32</sup>). Il emprunta sa forme <sup>33</sup>) dans la femme du roi Çuddhodana <sup>34</sup>). Comme celle-ci faisait la sieste,

elle rêva [de quelqu'un] monté sur un éléphant blanc dont  
 corps avait six défenses <sup>35</sup>); toute contente, elle s'en félicita; ensuite  
 elle fut émue <sup>36</sup>) et devint grosse. Le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois, [le Buddha  
 naquit du flanc droit de sa mère <sup>37</sup>). En arrivant à terre, il  
 sept pas, leva la main droite et dit: «Dans le ciel, sous le ciel,  
 «n'est personne qui me dépasse <sup>38</sup>).» A ce moment, le ciel et la terre  
 furent grandement ébranlés, et le palais fut tout illuminé <sup>39</sup>). Ce  
 jour-là, une servante <sup>40</sup>) de la famille royale mit, elle aussi, un  
 fils au monde et, dans l'écurie, une jument blanche mit bas un  
 poulain blanc. Le [jeune] domestique fut appelé 車匿 Tch'ö-  
 (Chandaka) et le cheval fut nommé 捷陟 Kien-tche (Kaṇṭhaka) <sup>41</sup>).  
 Le prince les mit tous deux au service constant du prince héritier.  
 Le prince héritier avait 32 *lakṣaṇa* (相) et 80 *anuvyañjana* (好)  
 son corps était haut de seize pieds <sup>42</sup>); ses membres étaient tous  
 de la couleur de l'or; sur le sommet de la tête il avait une pro-  
 tubérance charnue (*uṣṇṣa*); ses mâchoires étaient d'un lion;  
 sa langue pouvait couvrir son visage; la paume de ses mains avait  
 une roue à mille rayons <sup>43</sup>); l'éclat de sa nuque illuminait 10,000  
*li* <sup>44</sup>); tels étaient ses principaux *lakṣaṇa* <sup>45</sup>). Quand il eut dix-sept  
 ans, le roi lui donna pour femme une jeune fille d'un pays voisin <sup>46</sup>).  
 Mais le prince héritier, pour s'asseoir, s'asseyait sur un siège diffé-  
 rent, et, pour dormir, il faisait lit à part. La voie céleste est ver-  
 ment merveilleuse: [à défaut de leurs corps,] leur *yin* et leur *yang*  
 s'unirent <sup>47</sup>); ensuite [sa femme] porta dans son sein un fils qu'elle  
 mit au monde après six ans <sup>48</sup>). Le roi aimait éperdument son fils;  
 le prince héritier; il lui édifia des palais, et disposa devant lui  
 des filles superbes et des bijoux précieux. Mais le prince héritier  
 ne se plaisait pas aux joies du monde; il voulait garder le *tao* et le  
*t'ao*. A 19 ans, le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois <sup>49</sup>), au milieu de la nuit,  
 il ordonna à Chandaka de brider Kaṇṭhaka, qu'il enfourcha; les gérants  
 le soulevèrent, et en volant il sortit du palais. Le lendemain, nu

art ou ne sut plus où il était <sup>50</sup>). Du prince au peuple, il n'était  
 personne qui ne fût désolé. On le poursuivit dans la campagne, et  
 le roi lui dit: «Quand je ne vous avais pas encore, je vous ai  
 demandé aux dieux <sup>51</sup>). A présent que je vous ai, vous m'êtes comme  
 le jade, comme la plaque précieuse (*kouei*). Vous devez me succéder  
 sur le trône, et vous partez; pourquoi?» Le prince répondit: «Les  
 dix mille êtres sont impermanents; tout ce qui existe doit périr.  
 A présent je désire étudier la Voie, pour délivrer les dix points  
 cardinaux» <sup>52</sup>). Le roi vit que sa résolution était immuable; il se  
 mit en route et revint. Le prince partit tout droit. Après avoir  
 médité sur la Voie pendant six ans, il devint Buddha <sup>53</sup>). S'il est  
 né dans le premier mois de l'été, c'est qu'il ne fait alors ni chaud  
 ni froid; les plantes et les arbres sont en pleine floraison; on quitte  
 ses robes fourrées en renard, et on revêt les vêtements en fibre  
 végétale: c'est le moment du 中呂 *tchong-lu* <sup>54</sup>). S'il est né dans  
 le centre, c'est que c'est là le centre du ciel et de la terre; c'est [le  
 point de] l'équilibre et de l'harmonie <sup>55</sup>). Des livres saints qu'il a  
 imposés, il y a douze classes, qui comptent en tout 840 millions  
 de chapitres <sup>56</sup>). Les grands chapitres ont moins de 10,000 mots;  
 les petits <sup>57</sup>) ont plus de 1000 mots. Le Buddha a enseigné <sup>58</sup>)  
 le monde et sauvé les humains; aussi le 15 du 2<sup>e</sup> mois disparut-il  
 dans le *nirvāṇa* <sup>59</sup>). Les préceptes de ses livres saints subsistent  
 encore. Si on sait les observer, on peut obtenir le 無爲 *wou-wei* <sup>60</sup>);  
 le bonheur (= ses mérites) s'étend aux générations futures. Ceux  
 qui gardent les cinq préceptes <sup>61</sup>) ont six jeûnes par mois <sup>62</sup>); les  
 jours de jeûne, c'est de tout leur coeur et de toute leur pensée  
 qu'ils doivent se repentir de leurs fautes <sup>63</sup>) et se corriger. Les  
*śramaṇa* (沙門 *cha-men*) gardent 250 préceptes <sup>64</sup>); ils jeûnent  
 tous les jours <sup>65</sup>); leurs préceptes ne sont pas révélés aux *upāsaka* <sup>66</sup>).  
 Leurs règles et leur cérémonial <sup>67</sup>) ne diffèrent pas des rites de  
 l'antiquité. Toute la journée, toute la nuit, ils expliquent la Voie



et récitent les livres saints, sans s'occuper des affaires du monde. Lao-tseu a dit: «Ce que renferme le *tō* immense ne vient absolument que du *tao* <sup>68</sup>).» C'est là ce qu'il veut dire <sup>69</sup>).»

II. On demande: «Pourquoi dit-on ainsi respectueusement le Buddha? Qu'est-ce que ce nom de Buddha?» Meou-tseu: «Le Buddha, c'est une appellation honorifique <sup>70</sup>). C'est ainsi que nous nommons les trois souverains des 神 *chen* et les cinq empereurs des 聖 *cheng* <sup>71</sup>). Le Buddha, c'est le premier ancêtre du *tao* et du *tō*, l'aïeul primordial de l'intelligence divine <sup>72</sup>). Le Buddha (佛 *fo*) signifie l'Eveillé (覺 *kio*). Imperceptiblement il se transforme <sup>73</sup>); il divise son corps et sépare ses membres <sup>74</sup>); tantôt il est là, tantôt il disparaît. Il peut se diminuer ou se grandir, devenir rond ou carré, se vieillir ou se rajeunir, se rendre sombre ou brillant, marcher sur le feu sans se brûler, passer sur une lame de sabre sans se blesser, aller dans l'ordure sans être souillé <sup>75</sup>), traverser les catastrophes sans qu'il lui arrive malheur. Quand il veut aller, il vole; quand il s'assoit, il émet des rayons lumineux. C'est pourquoi on l'appelle le Buddha.»

III. On demande: «Qu'appellez-vous *tao*; le *tao*, quel genre de chose est-ce là?» Meou-tseu dit: «Le 道 *tao* (Voie), c'est 導 *tao* (guide, guider) <sup>76</sup>). Il guide les hommes au *wou-wei*. Quand on tire, il n'avance pas; quand on le pousse, il ne recule pas; quand on le soulève, il ne monte pas; quand on l'abaisse, il ne descend pas; si on le regarde, il n'a pas de forme; si on l'écoute, il n'a pas de son; grandes sont les quatre limites, et il les déborde <sup>77</sup>), petits sont un *hao* et un *li* <sup>78</sup>), et il y fait de longs voyages <sup>79</sup>). C'est pourquoi on l'appelle *tao* <sup>80</sup>).»

IV. On demande: «Confucius avec les cinq classiques a enseigné la Voie; on peut les réciter respectueusement et en se conformant

eux. Mais dans le *tao* que vous dites, le *hiu-wou* est confus <sup>81</sup>); on n'en voit pas l'idée, on n'en touche pas la réalité. Pourquoi s'attacher à ce point des paroles du saint homme? » Meou-tseu dit: Il n'en est rien. C'est que vous estimez ce à quoi vous êtes accoutumé et faites fi de ce qui ne vous est pas familier. Vous êtes influencé <sup>82</sup>) par les apparences extérieures et perdez de vue la vérité foncière. En s'occupant des choses, ne pas s'écarter du *tao* et du *tö*, c'est comme, en jouant d'un instrument à corde, ne pas s'écarter du 宮 *kong* et du 商 *chang* <sup>83</sup>). Le *tao* céleste a pour règle [l'alternance des] quatre saisons; le *tao* humain a pour règle les cinq [vertus] permanentes <sup>84</sup>). Lao-tseu a dit: « Il y a quelque chose (物 *wou*) d'indéfini, [mais] de complet, dont la naissance est antérieure au ciel et à la terre; c'est ce qu'on peut regarder comme la mère du monde; je ne sais pas son nom; s'il faut le nommer absolument, je l'appelle 道 *tao* <sup>85</sup>). » Le *tao* est une quelque chose (*wou*) par quoi, dans la vie domestique, on peut honorer ses parents; [par quoi,] dans le service de l'état, on peut gouverner le peuple; [par quoi,] si on vit seul <sup>86</sup>), on peut régler son corps. Si on agit en se conformant à lui, il remplit le ciel et la terre; si, le rejetant, on ne l'utilise pas, il diminue, mais il ne s'en va pas <sup>87</sup>). Ne comprenez-vous pas? Et qu'y a-t-il là de différent [des enseignements du saint homme]? »

V. On demande: « La vérité parfaite n'est pas fleurie, le style parfait n'est pas orné <sup>88</sup>). La parole est d'autant plus belle à saisir qu'elle est plus concise; l'objet est d'autant plus brillant à atteindre qu'il est plus rare. C'est pourquoi les perles et le jade, qui sont rares, sont coûteux, tandis que les fragments de tuile, qui abondent, n'ont pas de valeur <sup>89</sup>). Quand le saint homme fixa le [texte] essentiel des sept *king*, il ne dépassa pas 30,000 mots <sup>90</sup>), et tout y trouva renfermé. Aujourd'hui, les chapitres des livres bouddhiques

se chiffrent par myriades, et leurs mots par centaines de millions <sup>91</sup> il est au-dessus de la force d'un homme d'en venir à bout. J'éprouve de la répugnance et je n'en veux pas. » Meou-tseu dit : « Ce qui distingue le Kiang et l'océan des rigoles de pluie, c'est leur profondeur et leur largeur; ce qui distingue les cinq montagnes des monticules et des collines, c'est leur hauteur et leur masse <sup>92</sup>. Si en hauteur celles-ci ne dépassaient pas les collines, un mouton boiteux pourrait les passer à leur cime <sup>93</sup>); si en profondeur elles ne dépassaient pas le ruisseau qui coule, un petit enfant se baignerait à leur endroit le plus creux <sup>94</sup>). La licorne <sup>95</sup>) n'habite pas l'intérieur d'un jardin; le poisson qui avale les navires <sup>96</sup>) ne se joue pas dans un torrent de quelques brasses. Qu'on écaille une huit [trouvée à une profondeur] de trois pouces pour y chercher une perle [dite] « lune claire » <sup>97</sup>), qu'on fouille les nids dans les rochers pour y chercher les petits du phénix <sup>98</sup>), il sera difficile de les obtenir. Pourquoi? c'est que le petit ne peut contenir le grand. Les livres bouddhiques disent à l'avance les événements de ces millions d'années, exposent les choses importantes de dix mille générations. Quand la « grande simplicité » <sup>99</sup>) ne s'était pas encore élevée, que le « grand commencement » <sup>100</sup>) n'était pas encore né, que le ciel (*k'ien*) et la terre (*k'ouen*) se développaient à peine, que leur subtilité était insaisissable, que leur petitesse était impénétrable, le Buddha, entièrement, a complété <sup>101</sup>) à l'extérieur leur immensité et a divisé à l'intérieur leur ténuité. Il n'est rien de tout cela qui n'ait été écrit. C'est pourquoi les chapitres de ses livres se contentent par myriades, et leurs mots par centaines de millions. Le grand nombre rend plus complet, la grande masse rend plus riche. Pourquoi n'en pas vouloir? Bien qu'aucun homme ne puisse venir à bout du tout, c'est comme lorsqu'on s'approche d'un fleuve pour y boire; désaltéré, on est satisfait <sup>102</sup>). A quoi bon s'enquêter du reste? »

VI. On demande: «Les livres du Buddha sont très nombreux; désire en obtenir l'essentiel <sup>103</sup>) et rejeter le superflu; qu'on m'en se directement la vérité, en en supprimant les ornements.» Meou-tseu t: «Ce n'est pas cela. Le soleil et la lune brillent tous deux, mais leur éclat ne se confond pas; chacun des vingt-huit *nakṣatra* une région à laquelle il préside. Les cent plantes médicinales poussent en même temps, et chacune a sa maladie qu'elle guérit. Les robes fourrées en renard gardent du froid, et les vêtements de fibre préservent de la chaleur. Un bateau et un char n'empruntent pas la même voie et tous deux servent aux voyageurs <sup>104</sup>). La raison pour laquelle Confucius n'a pas considéré les cinq classiques comme la somme absolue [de la sagesse] et a en outre composé le *Chouen ts'ieou* et le *Hiao king*, c'est qu'il désirait étendre les moyens du *tao* et donner à chacun suivant son désir. Les livres bouddhiques sont nombreux, mais leur fond est un; c'est ainsi que les sept traités <sup>105</sup>), quoique différents, ont un même respect pour le *tao*, le *tō*, la bienveillance et la justice <sup>106</sup>). Si les paroles du *Yue sur* la piété filiale (*Hiao king*) sont nombreuses, c'est que, suivant la façon d'être des gens, [le maître] s'adresse à eux. C'est ainsi que 子張 Tseu-tchang <sup>107</sup>) et 子游 Tseu-yeou <sup>108</sup>) posèrent tous deux une question sur une même piété filiale; 仲尼 Tchong-ni (Confucius) leur répondit différemment, s'en prenant au défaut de chacun d'eux <sup>109</sup>). A quoi bon parler de rejeter?»

VII. On demande: «Si la Voie du Buddha est très vénérable et très grande, comment se fait-il que Yao, Chouen, Tcheou-kong, Confucius ne l'aient pas pratiquée? et que dans les sept classiques on en mentionne pas les paroles? Vous qui aimez tant le *Che* [*king*] et le *Chou* [*king*], qui vous délectez <sup>110</sup>) du *Li* [*ki*] et du *Yo* [*ki*] <sup>111</sup>), comment pouvez-vous encore goûter la voie du Buddha et vous en tenir à des pratiques hétérodoxes? Comment pouvez-vous les mettre



au-dessus des *king* et des *tchouan* <sup>112</sup>), et les trouver plus belles que la doctrine sainte? Je ne vous en approuve guère en vérité. Meou-tseu dit: «Un livre n'est pas nécessairement fait de parole de K'ong K'ieou (Confucius); un remède n'est pas forcément [préparé sur] une ordonnance de 扁鵲 Pien Ts'iao <sup>113</sup>); si [un livre] est d'accord-avec ce qui est juste, on le suit; si [un remède] guérit il est bon. L'homme supérieur <sup>114</sup>) prend partout ce qui est bon comme autant de soutiens pour son corps. 子貢 Tseu-kong <sup>115</sup> disait: «Pourquoi notre maître aurait-il un maître permanent?» Yao rendit hommage à 尹壽 Yin Cheou <sup>117</sup>), et Chouen à 務成 Wou Tch'eng <sup>118</sup>); 且 Tan (Tcheou-kong) prit pour maître 呂 Lu Wang <sup>119</sup>) et 丘 K'ieou (Confucius) prit Lao T'an <sup>120</sup>); et cependant aucun de tous [ces maîtres] n'apparaît dans les sept classiques. Or, bien que ces quatre maîtres soient saints, les comparer au Buddha, c'est comparer le cerf blanc à la licorne <sup>121</sup>), ou l'hirondelle au phénix. Si cependant Yao, Chouen, Tcheou [-kong], Confucius les prirent pour maîtres de cette façon <sup>122</sup>), combien plus en doit-il être ainsi pour la personne du Buddha avec ses *lakṣaṇa*, ses *anuvyañjana* et selon de métamorphose, avec sa puissance surnaturelle sans bornes. Comment pourrais-je le rejeter et ne pas vouloir de lui pour maître? Les cinq classiques rendent hommage à la justice; encore y a-t-il de choses qui ne s'y trouvent pas. De ce que le Buddha n'y est pas mentionné, qu'y a-t-il là dont on doive prendre soupçon?»

VIII. On demande: «Le Buddha a 32 *lakṣaṇa* et 80 *anuvyañjana* pourquoi est-il si différent des autres hommes? Ce semblent là réciter bien naïfs <sup>123</sup>), dires peu véridiques!» Meou-tseu dit: «Le proverbe dit: Qui a peu vu, beaucoup s'étonne, et, apercevant un chameau dit que ce cheval a le dos enflé <sup>124</sup>). Les sourcils de Yao étaient de huit couleurs <sup>125</sup>); les yeux de Chouen avaient double pupille <sup>126</sup> Kao Yao avait un mufle de cheval <sup>127</sup>); Wen-wang avait quatre seins <sup>128</sup>).

oreilles de Yu étaient à trois trous <sup>129</sup>); Tcheou-kong était bossu <sup>130</sup>); a-hi avait un nez de dragon <sup>131</sup>); Tchong-ni (Confucius) avait le nez concave <sup>132</sup>); Lao-tseu avait la protubérance solaire du croissant lunaire (?) <sup>133</sup>), et son nez était à double arête; sa main tenait les lignes du [caractère] «dix», et ses pieds foulaiement les [caractères] «cinq» <sup>134</sup>). N'est-ce pas là différer des autres hommes? Pourquoi donc révoquer en doute les *lakṣaṇa* et les *vyañjana* du Buddha?»

IX. On demande: «Le *Hiao king* dit: «Notre corps et nos membres, nos cheveux et notre peau, nous les avons reçus de nos parents, nous ne devons ni les endommager, ni les blesser» <sup>135</sup>). Meng-tseu, sur le point de mourir, (dit): «Découvrez mes mains, découvrez mes pieds <sup>136</sup>).» A présent, les *çramaṇa* se rasent la tête; pourquoi vont-ils à l'encontre des enseignements du saint homme, et s'écartent-ils de la voie des fils pieux? Vous aimez toujours à discuter le pour et le contre, à mesurer le droit et le tort; contrairement [à toute vérité], pourrez-vous bien les approuver?» Meou-tseu dit: «Calomnier les saints et les parfaits, ce n'est pas bienveillant; mesurer inexactement, c'est n'être pas sage; si on n'est pas bienveillant, si on n'est pas sage, comment peut-on croître la vertu; si on ne fait pas croître la vertu, on ne se distingue parmi les méchants <sup>137</sup>). La discussion est-elle donc [chose] facile? Jadis des gens de 齊 Ts'i montèrent dans une barque pour passer un fleuve; le père tomba à l'eau; son fils se découvrit le bras, saisit son père par la tête et, le secouant la tête en bas, fit ressortir l'eau par la bouche; ainsi son père revint à la vie <sup>138</sup>). Or il n'est rien de plus contraire à la piété filiale que de saisir son père par la tête et de le secouer la tête en bas; mais, pour ce qui est de conserver la vie de son père, s'il eût salué les parents jointes et accompli les [rites] constants d'un fils respectueux,

son père serait mort noyé. Confucius a dit: «Il y a des gens qui peuvent remonter aux principes avec [nous], mais qui sont incapables d'agir avec [nous] selon les circonstances<sup>130)</sup>.» C'est qu'on appelle «se plier aux nécessités du moment»<sup>140)</sup>. Le *Hou king* dit encore: «Les anciens rois avaient la Vertu parfaite et la Voie essentielle»<sup>141)</sup>; cependant 泰伯 T'ai-po se coupa les cheveux<sup>142)</sup> et se tatoua le corps<sup>143)</sup>. Ainsi, en suivant la coutume de Wou et de Yue, il a violé la règle [qu'on doit observer] pour son corps et ses membres, ses cheveux et sa peau. Et cependant Confucius, parlant de lui, [dit]: «On peut l'appeler Vertu parfaite»<sup>144)</sup>; Confucius ne le blâmait donc pas de s'être coupé les cheveux. C'est de ce point de vue qu'en cas de grande vertu ne faut pas s'arrêter aux petites choses. Les *gramana* abandonnent<sup>145)</sup> leur patrimoine, quittent femme et enfants, n'écoutent pas la musique, ne regardent pas la beauté<sup>146)</sup>; on peut dire que c'est l'extrême renoncement. En quoi vont-ils à l'encontre des enseignements saints ou manquent-ils à la piété filiale? 豫 Yu Jang avala du charbon et se verna le corps<sup>147)</sup>; 聶政 N. Tcheng, tailladant son visage, se mit à mort lui-même<sup>148)</sup>; 伯 Po Ki se jeta dans le feu<sup>149)</sup>; «Belle action» se mutila le visage<sup>150)</sup>. Les hommes de bien les ont considérés comme braves et mortels pour la justice<sup>151)</sup>; je n'ai pas entendu dire qu'ils les aient blâmés de s'être détruits eux-mêmes. Et si les *gramana* se rasent la barbe et les cheveux, qu'on compare [leur acte] à [ceux de] ces quatre personnes; n'en restent-ils pas encore bien loin?»

X. On demande: «Il n'est pas de plus grand bonheur que la postérité, il n'est rien de plus contraire à la piété filiale que n'avoir pas de descendants<sup>152)</sup>. Les *gramana* quittent femme et enfants et renoncent à leur patrimoine, ou bien ne se marient pas de toute leur vie; pourquoi violent-ils ainsi les règles

honneur et de la piété filiale? Ils se rendent à eux-mêmes la vie  
 re, il n'y a rien là de merveilleux; ils se retirent du monde <sup>153</sup>),  
 n'y a rien là de remarquable.» Meou-tseu dit: «Qui a plus à  
 gauche, a moins à droite; qui est plus grand devant, est plus étroit  
 derrière. 孟公綽 Mong Kong-tch'o excellait comme intendant  
 des grandes familles] de 趙 Tchao et de 魏 Wei <sup>154</sup>), mais il  
 pouvait être ministre de 滕 T'eng ou de 薛 Sie <sup>155</sup>). Famille,  
 trimoine, c'est là le superflu du monde; la purification du corps,  
 wou-wei, c'est là l'excellence de la Voie. Lao-tseu dit: «De la  
 renommée ou du corps, lequel nous touche de plus près? Du corps  
 ou des richesses, lequel nous est plus précieux?» <sup>156</sup>) [Meou-tseu]  
 t encore <sup>157</sup>): «Regardons les traditions transmises par les trois  
 nasties; voyons les pratiques doctrinales des lettrés et de 墨 [子]  
 o-[seu]. On récite le *Che* [king] et le *Chou* [king], on cultive le  
 [ki] et le *Yo* [ki] <sup>158</sup>), on vénère la bienveillance et la justice,  
 l'estime la pureté, vos concitoyens transmettent vos actes, et votre  
 renommée s'étend au-delà des mers; voilà la ligne de conduite que  
 suivent les lettrés moyens <sup>159</sup>), mais que n'apprécient pas les  
 tachés <sup>160</sup>). Qu'on ait devant soi la perle de 隨 Souei <sup>161</sup>) et  
 derrière soi un tigre rugissant <sup>162</sup>): quiconque s'en aperçoit se sauve  
 n'ose prendre; pourquoi? C'est qu'on met la vie avant le gain.  
 午由 Hiu Yeou logeait sur un arbre <sup>163</sup>); [伯]夷 [Po] Yi et  
 叔]齊 (Chou) Ts'i moururent de faim à 首陽 Cheou-yang <sup>164</sup>).  
 Confucius <sup>165</sup>) a loué leur sagesse, disant: «Ils ont voulu être hu-  
 mains, et ils ont su être humains <sup>166</sup>).» Je n'ai pas entendu dire  
 s'il les ait blâmés de n'avoir eu ni postérité ni richesses. Les  
 amana pratiquent le tao et le tö et remplacent par [eux] les  
 plaisirs du monde; ils se tournent vers la pureté et le sagesse et  
 s'écartent <sup>167</sup>) par [elles] des joies de la famille. Si cela n'est pas  
 merveilleux, qu'y a-t-il de merveilleux; si cela n'est pas remarquable,  
 qu'y a-t-il de remarquable?»



XI. On demande: «Houang-ti a fait tomber les vêtements supérieurs et inférieurs, il a réglé les ornements<sup>168</sup>). Le vicomte de Li (箕子) a exposé la Grande règle et a fait de la contenance le premier des cinq actes<sup>169</sup>). Confucius a composé le *Hiao king*, de [la correction des] vêtements il a fait la première des trois vertus<sup>170</sup>). De plus il a dit: «[L'homme supérieur] rectifie son vêtement et sa coiffure et donne un air de dignité à ses regards<sup>171</sup>). Bien que 原憲 Yuan Hien fût pauvre, il ne quitta pas son chapeau d'écorce<sup>172</sup>). Quand 子路 Tseu-lou fut mis à mal, il n'oublia pas de nouer les brides de son chapeau<sup>173</sup>). A présent, les *gramana* rasant la tête et jettent sur soi une étoffe rouge; quand ils rencontrent quelqu'un, ils n'ont pas le rite<sup>174</sup>) de s'agenouiller et de se relever, ni la coutume de tourner en se cédant le pas<sup>175</sup>). Pourquoi violent-ils les règles du costume? pourquoi offensent-ils les préceptes de la bienséance?<sup>176</sup>)» Meou-tseu dit: «Lao-tseu dit: «Ceux qui possèdent le *tō* à son plus haut degré ne le manifestent pas, et c'est pourquoi ils l'ont [à son plus haut degré]; ceux qui possèdent le *tō* à un moindre degré le manifestent, et c'est pourquoi ils ne l'ont pas [à son plus haut degré]<sup>177</sup>).» Au temps des trois souverains, on se nourrissait de chair, on se vêtait de peau, on habitait dans les arbres, on logeait dans les cavernes<sup>178</sup>). C'est que [ces hommes] faisaient cas de la simplicité; que leur était-il donc besoin de chapeaux *tchang-fou*<sup>179</sup>) et d'ornements à rouelles de fourrure?<sup>180</sup>) Et cependant on dit de ces hommes qu'ils étaient grands par vertu, et que, par leur sincérité, ils atteignaient le *wou-wei*<sup>181</sup>). La conduite des *gramana* est assez semblable.» On dit encore: «En croire vos paroles, Houang-ti, Yao, Chouen, Tcheou [-kong], Confucius et autres de leur genre sont à rejeter, et ne doivent pas être pris comme modèles.» Meou-tseu dit: «Qui a beaucoup vu n'erre pas; qui a entendu distinctement, ne se trompe plus. Yao, Chouen, Tcheou [-kong], Confucius ont voulu régler le monde; [mais]

Buddha, comme Lao-tseu, vise au *wou-wei*. Confucius s'est posé en  
 as de 70 royaumes<sup>182</sup>); 許由 Hiu Yeou, recevant l'offre du  
 ône, se lava les oreilles au torrent<sup>183</sup>). La voie de l'homme su-  
 rieur, c'est tantôt le service [du prince] et tantôt la retraite,  
 ntôt le silence et tantôt la parole; [l'homme supérieur] n'exagère  
 s ses sentiments, il ne souille pas sa nature. La noblesse [de telle  
 telle voie] vient de la manière dont on la suit. A quoi bon le  
 jet? »

XII. On demande: «La doctrine du Buddha enseigne que l'homme,  
 rès sa mort, doit renaître. Je ne crois pas à la vérité de cette  
 role». Meou-tseu dit: «Quand un homme va mourir, les siens  
 content sur le toit pour l'appeler; [mais] quand il est mort, qui  
 pellent-ils donc à nouveau?<sup>184</sup>) On appelle ses esprits vitaux,  
 es-vous<sup>185</sup>). Meou-tseu répond: Si l'âme (*chen*) revient, c'est la  
 e; mais si elle ne revient pas, où va-t-elle?<sup>186</sup>) Vous me direz:  
 le devient *konei* et *chen*. Mais moi, Meou-tseu, je vous répons:  
 âme (*houen-chen*) assurément ne périt pas, et le corps seul pourrit.  
 e corps est comme les racines et les feuilles des cinq céréales; et  
 me est comme le germe et la graine des cinq céréales. Les ra-  
 es et les feuilles naissent, elles doivent donc mourir; mais com-  
 ent le germe et la graine périraient-ils?<sup>187</sup>) Quand on a obtenu  
 Voie, le corps périt. Lao-tseu dit: «Ce qui cause mon grand  
 malheur, c'est que j'ai un corps; si je n'avais pas de corps, quel  
 malheur m'atteindrait?»<sup>188</sup>) Il dit encore: «Quand les mérites  
 sont complets, le corps se retire: tel est le *tao* céleste»<sup>189</sup>). «Mais,  
 ra-t-on, ceux qui suivent la Voie meurent; ceux qui ne suivent  
 s [la Voie]<sup>190</sup>) meurent également; quelle est la différence?»  
 Meou-tseu dit: «Voilà bien ce qu'on appelle n'avoir pas fait le bien  
 i seul jour, et désirer la louange pour toute sa vie<sup>191</sup>). Ceux  
 i ont la Voie meurent, mais leur âme (*chen*) va au paradis<sup>192</sup>);

les méchants meurent, et leur âme (*chen*) est en proie au malheur<sup>193</sup>. Le sot comprend à peine un événement entièrement réalisé; sage le prévoit avant qu'il ait germé. La Voie par rapport à ce qui n'est pas la Voie, c'est comme l'or par rapport à l'herbe; le bien par rapport au bonheur<sup>194</sup>), c'est comme le blanc par rapport au noir<sup>195</sup>); comment ne seraient-ils pas différents? Et vous demandez quelle est la différence!»

XIII. On demande: «Confucius a dit: «Alors que vous ne pouvez servir les hommes [vivants], comment serviriez-vous leurs mânes? Alors que vous ne connaissez pas la vie, comment connaîtriez-vous la mort?»<sup>196</sup>) C'est ainsi que le saint homme coupa court [aux questions de Tseu-lou]<sup>197</sup>). Or les bouddhistes parlent inconsidérément des choses de la vie et de la mort et des affaires des mânes; ce ne sont sans doute pas là paroles des saints et des sages<sup>198</sup>. Celui qui marche dans la Voie doit [réaliser] la non-existence (*hiu-wou*); garder la placidité (*tan-p'o*), tendre de toute sa volonté à la simplicité. Pourquoi donc parler de la vie et de la mort pour troubler la volonté, et traiter les questions oiseuses des mânes?» Meou-tseu dit: «Parler comme vous le faites, c'est vraiment ce qu'on appelle avoir vu l'extérieur et ignorer l'intérieur<sup>199</sup>). K'ong-tseu (Confucius) était malade; Tseu-lou ne lui demanda pas de nouvelles de sa maladie; c'est pourquoi [Confucius] le rudoya<sup>200</sup>). Le *Hiao king* dit: «Ils préparent le temple ancestral, et font des offrandes aux mânes (*kouei*); au printemps et à l'automne, ils leur font des sacrifices et pensent à eux au cours des saisons<sup>201</sup>).» Il dit encore: «On sert les vivants avec amour et respect; on sert les morts avec deuil et douleur<sup>202</sup>).» N'est-ce pas là enseigner aux hommes le service des mânes et la connaissance de la vie et de la mort? Tcheou-kong, à cause de Wou-wang, demanda les instructions [célestes], disant: «Moi, Tan, j'ai beaucoup de talents et d'habiletés

je puis servir les mânes<sup>203</sup>).» Or qu'est-ce là? Et ce qui est t, dans les livres bouddhiques, des successions de naissances et de orts, n'est-il pas du même ordre? Lao-tseu dit: «[Celui qui] sait qu'il est le fils de sa [mère], et garde en plus [les qualités qu'il a reçues de] sa mère, de toute sa vie ne courra aucun danger<sup>204</sup>).» dit encore: «Quiconque utilise l'éclat du [tao] et revient à sa [source de] lumière, n'a pas à craindre d'accident corporel<sup>205</sup>). ette Voie, c'est à elle qu'aboutissent la vie et la mort, c'est là ne demeurent le fauste et le néfaste. L'essentiel de la Voie par- ite, c'est vraiment d'apprécier le calme<sup>206</sup>); comment donc les uddhistes aimeraient-ils à parler? Mais on vient interroger; on e peut pas ne pas répondre. C'est comme la cloche<sup>207</sup>) ou le mbour qui ne résonnent pas par eux-mêmes; heurtez-les du arteau<sup>208</sup>), et ils rendent un son.»

XIV. On demande: «Confucius a dit: «Les tribus sauvages de l'Est et du Nord avec leurs princes sont encore inférieures à notre grand pays même en ses temps d'anarchie<sup>209</sup>).» Mencius 陳相 Tch'en Siang<sup>210</sup>) de ce que, changeant [d'école], il a étudié les pratiques de 許行 Hiu Hing<sup>211</sup>), et il lui dit: «J'ai entendu parler d'employer [les doctrines de notre] grand pays (*hia*) pour transformer les barbares (*yi*); je n'ai jamais entendu parler l'employer [les doctrines des] barbares pour transformer notre grand pays<sup>212</sup>).» A l'âge de vingt ans<sup>213</sup>), vous avez étudié les ensei- nements de Yao et de Chouen, de Tcheou-kong et de Confucius, et maintenant vous les délaissez pour étudier en place les pratiques s barbares de l'Est et du Nord<sup>214</sup>); n'est-ce pas là de l'égare- ment?» Meou-tseu dit: «Voilà de ces paroles oiseuses [qui me rap- pellent] le temps où je n'avais pas pénétré la grande Voie. On ut vraiment dire que vous voyez les ornements des rites et des glements, mais ne comprenez pas la vérité du tao et du tō; vous



entrevoiez la lumière d'un flambeau, mais vous n'avez pas encore contemplé le soleil du firmament <sup>215</sup>). Les paroles de Confucius étaient un moyen de faire opposition aux [désordres de son] temps et pour ce qui est des dires de Mong K'o (Mencius), c'était pour regretter la partialité [de Tch'en Siang] <sup>216</sup>). Jadis Confucius désiré habiter chez les neuf barbares de l'Est, disant: «Si un homme supérieur habite parmi eux, quelle mauvaise pratique lui résistera?» <sup>217</sup>. Mais Confucius fut mal vu aux [pays de] 魯 Lou et de 衛 Wei <sup>218</sup>. Mencius ne fut pas employé aux [pays de] 齊 Ts'i et de 萊 Leang <sup>219</sup>); comment auraient-ils par ailleurs [pu] occuper une charge chez les barbares de l'Est et du Nord? 禹 Yu sortait des 西 Si-k'iang, et il était saint et sage <sup>220</sup>); 瞽叟 Kou-seou, qui fut le père de Chouen, était pervers et faux <sup>221</sup>). 由余 Yeou Y naquit dans un pays de barbares septentrionaux, et il donna l'hégémonie à 秦 Ts'in <sup>222</sup>); 管 [叔 鮮] Kouan [Chou-sien] et 管 [叔 度] Ts'ai [Chou-tou] <sup>223</sup>) étaient du pays du 河 Ho et du 洛 Lo <sup>224</sup>), et ils ont répandu de [mauvaises] paroles <sup>225</sup>). Tchouan dit (傳曰): «L'étoile polaire est au centre du ciel au Nord des hommes <sup>226</sup>).» De ce point de vue, il n'est pas certain que la terre de Han soit au centre du ciel. Au dire des livres bouddhiques, les êtres qui ont du sang <sup>227</sup>), [qu'ils soient] en haut en bas ou tout autour, dépendent tous du Buddha. C'est pourquoi j vénère aussi [cette doctrine] et je l'étudie; en quoi est-ce là abandonner la voie de Yao, de Chouen, de Tcheou[-kong], de Confucius? L'or et le jade ne se font pas de blessures, les pierres précieuses rouges et vertes <sup>228</sup>) ne se gênent pas l'une l'autre. Quand vous dites à quelqu'un qu'il est égaré, n'êtes-vous pas ici égaré vous-même?

XV. On demande: «Prendre les biens de son père et les donner au passant, cela ne se peut appeler de la générosité; quand on sacrifie encore ses parents, sacrifier sa vie pour remplacer [celle] d'autrui

ne se peut appeler de l'humanité. Or les livres bouddhiques ont : « Le prince héritier 須大拏 Siu-ta-na prit les biens de son père et les distribua à des étrangers. L'éléphant précieux de son pays, il en gratifia des ennemis. Sa femme et ses enfants, il les donna à d'autres <sup>230</sup>). » Ne pas respecter ses parents et respecter autrui, cela s'appelle violer les rites; ne pas aimer ses parents et aimer autrui, cela s'appelle violer la vertu. Siu-ta-na ne fut ni pieux ni humain. Cependant les bouddhistes l'honorent. Comment ne le trouverait-on pas étrange? » Meou-tseu dit : « La règle des cinq classiques est de prendre pour héritier le fils aîné; cependant 太王 T'ai-wang <sup>231</sup>), ayant vu l'excellence de 昌 Tch'ang, prit son troisième fils [le père de Tch'ang,] comme héritier <sup>232</sup>); c'est ainsi que se réalisa la fortune des Tcheou, et qu'on obtint la paix parfaite. La règle, quand on se marie, est de s'adresser à son père et à sa mère; Chouen ne les prévint pas, se maria, et réalisa la grande union <sup>233</sup>). Le lettré vertueux doit recevoir l'invitation [du prince], le serviteur sage attend qu'on l'appelle; cependant 伊尹 Yi Yin, étant une marmite, s'adressa [de lui-même] à 湯 T'ang <sup>234</sup>); 戚 Ning Tsi, battant les cornes d'un bœuf, chercha la faveur [du duc] de 齊 Ts'i <sup>235</sup>); et par là T'ang acquit la royauté; et par là [le duc de] Ts'i obtint l'hégémonie. La bienséance veut que les hommes et femmes ne se donnent rien en se touchant la main, mais qu'un homme voit sa belle-sœur se noyer, il [la sauve en] prenant par la main; c'est agir suivant l'urgence du [moment] <sup>236</sup>). Quand on voit les grandes lignes, on ne s'attache pas au détail. Comment l'homme grand s'astreindrait-il aux règles vulgaires? Siu-ta-na considéra l'impermanence du monde, l'impersonnalité de la richesse; c'est pourquoi il se laissa aller à son idée de distribuer [ses richesses] pour réaliser la grande Voie. Le royaume de son père y gagna une plus grande fortune, et les ennemis ne purent y pénétrer. Et quand il fut devenu Buddha, son père, sa mère,

ses frères obtinrent la délivrance<sup>237</sup>). Si vous ne voyez pas là la piété filiale, si vous ne voyez pas là de l'humanité, qu'appelle vous humanité et piété filiale?»

XVI. On demande: «La doctrine du Buddha est de vénérer *wou-wei* et de se plaire à la charité; celui qui garde les préceptes est prudent comme qui côtoie un abîme<sup>238</sup>). Or les *gramma* aiment les vins et les liqueurs, ou bien élèvent femme et enfants<sup>239</sup> ils achètent bon marché et vendent cher<sup>240</sup>), et ne pratiquent que des tromperies<sup>241</sup>); ce sont là les vilénies du monde<sup>242</sup>); la doctrine bouddhique les qualifie-t-elle de *wou-wei*?» Meou-tseu dit: «**工輪** Kong-chou a pu donner aux hommes sa hache et son cordeau, il n'a pu les rendre habiles<sup>243</sup>). Le saint homme a pu donner aux hommes la doctrine, mais non faire qu'ils en suivent les préceptes. Kao Yao a pu punir les voleurs, mais non faire que les gens avides deviennent des **[伯]夷** [Po] Yi et des **[叔] 斗** [Chou] Ts'i<sup>244</sup>). Les cinq châtiments peuvent réprimer les fautes, mais non transformer les méchants en des **曾** Tseng et des **閔** Min<sup>245</sup>). Yao ne put convertir **丹朱** Tan Tchou<sup>246</sup>); Tcheou-kong ne put améliorer **管** Kouan et **蔡** Ts'ai<sup>247</sup>): est-ce que l'enseignement de **唐** T'ang (Yao) n'était pas suffisant?<sup>248</sup>) est-ce que la doctrine de Tcheou[-kong] n'était pas parfaite? Vraiment il n'y a rien à tirer des méchants. Et de même quand un homme, versé dans les six livres canoniques, est égaré par les richesses et les femmes, peut-on dire que c'est là le vice et la dépravation des six études libérales?<sup>249</sup>) **河伯** Ho-po a beau être un dieu<sup>250</sup>), il ne saurait noyer les gens qui restent sur la terre ferme; le vent de tempête peut être violent, il ne fera pas que d'une eau profonde s'élève de la poussière<sup>251</sup>). De ce que les hommes adonnés au mal ne peuvent pas la suivre, doit-on dire que la doctrine du Buddha soit mauvaise?»

XVII. On demande: «Confucius dit: «Le prodigue est insoumis; économe est mesquin; plutôt que d'être insoumis, j'aime mieux être mesquin <sup>252</sup>).» 叔孫 Chou-souen dit: «L'économie, c'est la vertu plus respectable; la prodigalité, c'est le plus grand mal <sup>253</sup>).» Les bouddhistes se font gloire de distribuer jusqu'à la dernière de leurs richesses, de donner à d'autres jusqu'au dernier de leurs biens. Comment auraient-ils le bonheur?» Meou-tseu dit: «Il y a toujours du temps pour ceci; il y a temps pour cela» <sup>254</sup>). Les paroles de Confucius blâment le prodigue parce qu'il manque à la bienséance; l'argumentation de Chou-souen a pour but de stigmatiser les prodiges sculptés du duc Tchouang <sup>255</sup>); ce n'est pas là proscrire la charité. Quand Chouen labourait à 歷山 Li-chan, ses bienfaits s'étendaient ni à une province ni à un hameau <sup>256</sup>); quand 太公 T'ai-kong abattait des bœufs, sa générosité n'atteignait seulement pas sa femme et ses enfants <sup>257</sup>). Mais quand ils furent en charge, leurs bienfaits pénétrèrent jusqu'aux huit solitudes <sup>258</sup>), leur générosité s'étendit sur les quatre mers. Quand ils avaient d'abondantes richesses et de grands biens, on les loue d'avoir su les dissiper; et quand ils étaient pauvres et miséreux, souvent dans le besoin <sup>259</sup>), on les loue d'avoir su marcher dans la Voie. 許由 Hsi Yu ne convoitait pas les quatre mers <sup>260</sup>); 伯夷 Po Yi ne convoitait pas l'empire <sup>261</sup>); 虞卿 Yu K'ing abandonna un fief de dix mille foyers, pour secourir la misère des pauvres gens <sup>262</sup>): l'un d'eux avait un cœur ferme. 僖負羈 Hi Fou-ki, grâce à un don d'une assiette de nourriture, sauva le village (?) où il habitait <sup>263</sup>). 宣孟 Siuan Mong, pour [un don] d'un seul repas, sauva une personne sans y songer <sup>264</sup>). Leur charité secrète fut faite sans ostentation, et leur récompense éclatante a brillé comme le plein jour. La plus forte raison, de ceux qui détruisent la richesse de leur maison afin de réaliser des pensées de bien les mérites sont aussi ceux que le 嵩山 Song-chan et le 泰山 T'ai-chan, aussi im-



menses que le Kiang et l'océan. Celui qui chérit le bien est récompensé par le bonheur, celui qui porte avec soi le mal est r tribué par les calamités; il n'y a encore personne qui ait sen du riz et récolté du blé, qui ait donné le malheur et recueilli bonheur.»

XVIII. On demande: « Dans les actes, rien n'est au-dessus la franchise; dans les paroles, rien n'est au-dessus de la vérité Lao-tseu repoussait les phrases ornées, estimait les paroles simples <sup>266</sup>. Les paroles des livres bouddhiques ne montrent pas la vérité d choses, mais se servent à l'excès de comparaisons. La comparaison n'est pas l'important de la Voie; assimiler entre eux des obj différents, ce n'est pas l'excellence de l'action. Bien que les phras soient abondantes et les paroles nombreuses, il en est d'elles com d'une charretée de poudre de jade; on ne la tient pas pour p cieuse <sup>266</sup>). » Meou-tseu dit: « Pour les objets qui sont connus tout le monde, on peut en parler selon la réalité. Mais s'il s'a de choses qu'un homme voit, qu'un autre ne voit pas, il est di cile de s'en exprimer en termes exacts. Jadis un homme qui n'av pas vu de licorne ( 麟 lin) demanda à quelqu'un qui en avait v « Quel genre [de bête] est la licorne? » Celui qui en avait vu pondit: « La licorne est comme la licorne ». Le questionneur d « Si j'avais vu une licorne, je ne vous poserais pas la questi De me dire donc qu'elle est comme la licorne, en quoi est-ce v explication? » Celui qui avait vu la licorne dit: « La licorne a « corps de daim, une queue de bœuf, des pieds de cerf, un dos « cheval. » Le questionneur comprit immédiatement <sup>267</sup>). Confucius « Que les hommes ne sachent pas et qu'on ne s'en fâche pas, n' « ce pas là d'un homme supérieur? » <sup>268</sup>). Lao-tseu dit: « L'espa « entre le ciel et la terre n'est-il pas comme un soufflet [de forge]? » <sup>269</sup>. Il dit encore: « Le tao par rapport au monde, c'est comme le Kiang

l'océan par rapport aux torrents des montagnes<sup>270</sup>).» Qu'y a-t-il plus orné? Le *Louen ju* dit: «Celui qui gouverne avec la vertu peut être comparé à l'étoile polaire<sup>271</sup>).» C'est citer le ciel pour comparer l'homme. Tseu-hia dit: «C'est comme dans le cas des plantes, que l'on range par espèces<sup>272</sup>).» Les trois cents morceaux *Che* [*king*]<sup>273</sup>) citent les objets d'après leurs ressemblances. Des prophéties des philosophes aux enseignements secrets du saint homme<sup>274</sup>), il n'est personne qui n'ait établi des parallèles et fait des comparaisons. Est-ce aux seules paroles du Buddha que vous proposez d'établir des comparaisons?»<sup>275</sup>)

XIX. On demande: «Des hommes qui vivent ici-bas, il n'en a aucun qui n'aime richesses et honneurs, qui ne haïsse pauvreté et misère; tous se plaisent aux distractions et aux loisirs, craignent l'effort et la fatigue. Houang-ti, pour nourrir la nature [de chacun], était au-dessus de tout les cinq aliments recherchés<sup>276</sup>). Confucius dit: «Pour le riz, [l'homme supérieur] ne dédaigne pas qu'il soit pur; pour la viande, il ne dédaigne pas qu'elle soit finement hachée<sup>277</sup>).» Au présent les *çramaṇa* se couvrent d'une étoffe rouge, font un repas par jour<sup>278</sup>), ferment leurs six sens<sup>279</sup>), et se retranchent du monde. Pourquoi bon tout cela?» Meou-tseu dit: «[Confucius dit:] Richesses et honneurs sont ce que les hommes désirent; si on ne le peut avoir selon la droite voie, il ne faut pas s'y attacher. Pauvreté et misère sont ce que les hommes détestent; si on ne le peut faire selon la droite voie, il ne faut pas les repousser<sup>280</sup>).» Lao-tseu dit: «Les cinq couleurs rendent l'homme aveugle; les cinq notes rendent l'homme sourd; les cinq saveurs pervertissent son palais; le galop du char et la chasse<sup>281</sup>) lui troublent le cœur; les objets difficiles à obtenir le jettent contre les obstacles. Aussi le sage agit-il pour son ventre, et non pour ses yeux<sup>282</sup>).» Cette parole serait-elle donc fautive? 柳下惠 Houei de Lieou-hia n'aurait pas changé sa con-

duite pour les trois dignités ducales <sup>283</sup>). 段干木 Touan-kan Mo ne voulut pas vendre son corps pour les richesses du (marquis) 文 Wen de 魏 Wei <sup>284</sup>). 許由 Hiu Yeou et 巢父 Tch'ao Po habitaient dans des arbres, et s'y déclaraient plus tranquilles qu'ici que ce fût sous le toit impérial <sup>285</sup>). [Po] Yi et [Chou] Tse moururent de faim à 首陽 Cheou-yang, et ils se disaient plus satisfaits que 文[王] Wen[-wang] et 武[王] Wou[-wang] <sup>286</sup>). C'est que chacun d'eux sut agir selon sa volonté, et voilà tout. Comment ne serait-ce bon à rien?»

XX. On demande: «Si les livres du Buddha sont profondément merveilleux, suprêmement beaux, que n'en parlez-vous à la cour, que ne les expliquez-vous au prince, que ne les pratiquez-vous dans votre intérieur, que ne les communiquez-vous à vos amis? pourquoi bon étudier encore les classiques et [leurs] commentaires, lire les philosophes?» Meou-tseu dit: «Vous n'avez pas atteint la source, et vous vous informez du cours. Placer des vases sacrificiels <sup>287</sup> à l'entrée d'un retranchement, planter des drapeaux de combat dans la salle ancestrale du palais, mettre des robes fourrées en renard pour se préserver du 麋賓 *jouei-pin* <sup>288</sup>), se couvrir d'étoffe de fibre végétale pour se garder du 黃鍾 *houang-tchong* <sup>289</sup>), ce n'est pas que [ces objets] soient vilains, [mais] c'est se tromper sur son lieu, se méprendre sur le temps. Aussi, je tiens en main les enseignements de maître K'ong (Confucius), et j'entre sous la porte de 商鞅 Yang de Chang <sup>290</sup>); je porte les paroles de Mong K'ou (Mencius), et je me rends à l'habitation de 蘇[秦] Sou [Tsi] et de 張[儀] Tchang [Yi] <sup>291</sup>); mais mes mérites n'atteignent pas un pouce ni une ligne, mes imperfections vont par pieds et par toises. Lao-tseu dit: «Le lettré supérieur entend parler de la voie et la suit avec application; le lettré moyen entend parler de la voie et tantôt la suit, tantôt la perd; le lettré inférieur entend par-

« la voie, et en rit aux éclats <sup>292</sup>). » Je crains qu'on ne rie aux éclats: c'est pourquoi je ne parle pas. Quand on a soif, point n'est besoin d'attendre le [Yang-tseu-]kiang ou le [Houang-]ho; à l'eau du puits ou d'une source, ne peut-on se désaltérer? C'est pourquoi je cultive aussi les classiques et leurs commentaires. »

XXI. On demande: « Quand la terre de Han (la Chine) entendit pour la première fois parler de la Voie du Buddha, comment [cette terre] y arrivait-elle? » Meou-tseu dit: « Jadis l'Empereur 孝明 *ao-ming* <sup>293</sup>) vit en rêve un homme divin, dont le corps avait l'éclat du soleil <sup>294</sup>), et qui se tenait, volant, devant le palais. Le lendemain, il demanda à la ronde à ses sujets: « Quel est ce dieu? » <sup>295</sup>) Il y eut un savant nommé 傅毅 *ou Yi* <sup>296</sup>) qui dit: « Votre serviteur a entendu dire que dans l'Inde (Hien-tchou) il y a quelqu'un qui a obtenu la Voie; on l'appelle Fo (le Buddha). Il parcourt le vide en volant. Son corps a l'éclat du soleil ». Ce doit être ce dieu-là. » L'empereur alors comprit, et envoya l'ambassadeur 張騫 *Tchang K'ien* <sup>297</sup>), le 羽林郎中 *ou lin-lang-tchong* 秦景 *Ts'in King* <sup>298</sup>), le 博士弟子 *po-che-tseu* 王遵 *Wang Tsouen* <sup>299</sup>) et autres, en tout douze <sup>300</sup>) personnes, chez les 大月支 *Ta Yue-tche* <sup>301</sup>), où ils écrivirent quarante-deux articles de livres bouddhiques <sup>302</sup>), qui furent déposés dans le quatorzième entrecolonnement de la chambre de pierre du 中-t'ai <sup>303</sup>). Puis, en dehors de la porte 西雍 *Si-yong* de l'entrée de Lo-yang, on éleva un temple du Buddha <sup>304</sup>). Sur ses parois on peignit mille chars et dix mille cavaliers qui faisaient trois fois le tour d'un *stūpa* <sup>305</sup>). De plus, sur la terrasse 清涼 *Tsing-leang* du Palais du Sud (南宮) <sup>306</sup>) et sur la porte 開陽城 *K'ai-yang-tch'eng* <sup>307</sup>), on fit des images du Buddha. Le roi *ng-ti*, à ce moment <sup>308</sup>), fit édifier à l'avance son tombeau, qu'il appela 顯節 *Hien-tsie* <sup>309</sup>); sur le sommet, on fit également une



image du Buddha. En ce temps-là le royaume était prospère; le peuple était paisible; les lointains barbares chérissaient la justice. C'est à partir de ce moment que les adeptes [du bouddhisme] se multiplièrent <sup>310</sup>).»

XXII. On demande: «Lao-tseu dit: «Celui qui connaît [le *tao*] n'en parle pas; et celui qui [est toujours prêt] à en parler ne le connaît pas <sup>311</sup>).» Il dit encore: «La grande éloquence est comme un bégaiement; la grande habileté semble balourde <sup>312</sup>).» L'homme supérieur est modeste en paroles, mais va jusqu'au bout de l'action <sup>313</sup>). A supposer que les *çramaṇa* aient la Voie parfaite, pourquoi ne restent-ils pas en repos pour la pratiquer? A quoi bavarder encore de tort et de raison, discuter le pour et le contre? Je considère qu'agir comme ils le font, c'est voler la vertu <sup>314</sup>). Meou-tseu dit: «Parce que le printemps prochain il y aura grande famine, ne pas manger cet automne; parce que le *houang-tchou* sera froid, mettre double fourrure au temps du *joueï-pin* <sup>315</sup>): bien que ce soit de la prévoyance, ce n'en est pas moins stupide. C'est que dit Lao-tseu s'applique à ceux qui ont obtenu la Voie; mais ceux qui ne l'ont pas obtenue, quelle connaissance en auront-ils? [Celui qui a] la grande Voie dit une seule parole, et tout l'univers s'en réjouit; n'est-ce pas là la grande éloquence? Mais Lao-tseu ne dit-il pas: «Quand les mérites sont complets, le corps se retire: tel est le *tao* céleste?» <sup>316</sup>) Puisque le corps s'est retiré, comment pourrait-on encore parler? Actuellement les *çramaṇa* n'ont pas encore atteint la Voie; pourquoi ne parleraient-ils pas? Lao-tseu lui-même a bien parlé; s'il n'avait pas parlé, comment aurait-il publié les cinq milliers [de mots du *Tao tō king*] ? <sup>317</sup>) Que celui qui connaît ne parle pas, c'est bien; mais ne pas connaître qu'on ne parle pas, c'est stupide. Celui qui peut parler, mais ne peut agir, sera le maître [qui instruit] un royaume <sup>318</sup>); celui qui

ne peut pas parler, sera employé au service d'un  
 royaume; celui qui peut parler et agir, c'est le joyau de l'Etat <sup>319</sup>).  
 Chacun de ces trois degrés a son utilité; en quoi est-ce voler la  
 vertu? Ce n'est que celui qui ne peut parler ni ne peut agir qu'on  
 peut appeler un voleur.»

XXIII. On demande: «A vous entendre, on doit seulement étu-  
 der à discuter, s'exercer à parler; comment peut-on en plus régler  
 ses sentiments et sa nature <sup>320</sup>) et marcher dans le *tao* et le *tô*?»  
 Meou-tseu dit: «Qu'y a-t-il là de si difficile à comprendre? La parole,  
 la discussion ont chacune leur temps. [Confucius dit de] 蘧瑗  
 Niou Yuan: «Quand le royaume suit les principes, [Kiu Yuan] tient  
 droit [ses principes]; quand le royaume ne suit pas les principes,  
 il les enroule et les garde en soi <sup>321</sup>).» [De] 甯武子 Ning Wou-  
 tseu, [Confucius] dit: «Quand le royaume suivait la Voie, [Ning  
 Wou-tseu] était intelligent; quand le royaume ne suivait pas la Voie,  
 il [contrefaisait] l'idiot <sup>322</sup>).» Confucius dit: «Quand on a quelqu'un  
 avec qui on peut parler et qu'on ne lui parle pas, on perd un  
 homme; quand on a quelqu'un avec qui on ne doit pas parler et  
 qu'on lui parle, on perd une parole <sup>323</sup>).» La sagesse et l'[apparente]  
 sottise ont chacune leur temps; la conversation et la discussion ont  
 chacune leur portée. Pourquoi, au moment où on doit parler, ne le  
 fait-on pas?»

XXIV. On demande: «Vous dites que la loi du Buddha est  
 éminemment respectable, éminemment agréable, que le *wou-wei*  
 [bonne] la placidité (*tan-p'o*); or les hommes du siècle, les savants  
 ont nombreux qui la raillent, disant que ses paroles sont sans fin  
 et difficiles à mettre en pratique, et qu'il est difficile de croire à la  
 non-existence <sup>324</sup>); qu'est-ce à dire?» Meou-tseu dit: «La saveur  
 la plus fine ne plaît pas au palais de la masse; le son idéal ne

satisfait pas les oreilles du peuple. Faites de la musique 咸池 *hien-tch'e* <sup>325</sup>) ou exécutez le 大章 *ta-tchang* <sup>326</sup>), jouez la musique 簫韶 *siao-chao* <sup>327</sup>) et parfaites-en les neuf airs <sup>328</sup>), il n'y aura personne pour être à l'unisson. Jouez au contraire les airs de 夔 Tcheng et de 衛 Wei <sup>329</sup>), chantez les chansons du moment, et d'eux-mêmes tous battront des mains. C'est pourquoi 宋玉 Son Yu <sup>330</sup>) dit: «A 郢 Ying, un visiteur chanta l'air *hia-li*, et mille personnes reprirent au refrain; il prolongea le 商 *chang* et marqua le 角 *kio*, et il n'y eut personne pour lui répondre<sup>331</sup>).» C'est que tous se plaisent aux airs vils, et ne comprennent pas les grandes conceptions <sup>332</sup>). 韓非 Han Fei[-tseu], avec l'étroitesse de ses vues a blâmé Yao et Chouen <sup>333</sup>); 接輿 Tsie Yu, divisant un cheveu et un poil, a attaqué Confucius <sup>334</sup>); c'est qu'ils s'attachaient à l'insignifiant et négligeaient l'important. Si on entend le pur 商 *chang* et qu'on le qualifie de 角 *kio* <sup>335</sup>), ce n'est pas la faute du musicien, c'est que l'auditeur n'a pas bonne oreille. Si on voit un joyau de 和 Houo et qu'on l'appelle un caillou <sup>336</sup>), ce n'est pas que le joyau soit vil, c'est que le spectateur n'est pas clairvoyant. Le serpent divin, une fois coupé, peut recoller ses morceaux; il ne peut empêcher les hommes de le couper <sup>337</sup>). La tortue surnaturelle a [pu] donner un rêve au [prince] 元 Yuan de 宋 Song; elle ne peut échapper au filet de 豫且 Yu Tsiu <sup>338</sup>). La grande Voie, *wou-wei*, ce n'est pas là ce que voit le vulgaire. Ce qu'il ne voit pas, c'est ce qui est noble; ce qu'il n'attaque pas, c'est ce qui est vil. L'usage ou le non-usage viennent du ciel; la mise en pratique ou la non-mise en pratique appartiennent au temps; la foi ou l'incrédulité dépendent de la destinée.»

XXV. On demande: «Vous expliquez les paroles du Buddha par les classiques et leurs commentaires; vos phrases sont abondantes et vos explications claires; vos mots sont brillants

« ses paroles belles; je crains que cela ne réponde pas à la vérité, ne soit qu'habileté de discussion de votre part. » Meou-tseu dit <sup>339</sup>) : « Ce n'est pas de ma part habileté dans la discussion. J'ai de l'expérience, c'est pourquoi je ne suis pas abusé. » On demande : « Pour avoir de l'expérience, y a-t-il quelque méthode ? » Meou-tseu dit : « Il y a les livres du Buddha. Au temps où je n'avait pas encore compris les livres du Buddha, j'étais encore plus abusé que vous. Bien que j'eusse appris les cinq classiques, ce n'étaient que des fleurs qui n'avaient pas encore noué leurs fruits. Depuis que j'ai vu les paroles des livres du Buddha et que j'ai examiné les principes de Lao-tseu, que j'ai gardé un cœur placide et que j'ai envisagé la mise en pratique du *wou-wei*, quand je me remets à tourner les yeux sur les choses du monde, c'est comme lorsqu'en arrivant à la [passe] 天井 T'ien-tsing <sup>340</sup>) on entrevoit les ruisseaux dans les vallées, comme en montant sur le 嵩 [山] Song[-chan] ou sur le 岱 [山] Tai[-chan] on voit un mamelon ou une fourmilière <sup>341</sup>). Les cinq classiques, ce sont les cinq saveurs; la doctrine du Buddha, ce sont les cinq céréales. Depuis que j'ai entendu la doctrine, c'est comme si à travers les nuages fendus je voyais le plein soleil, c'est comme si avec une torche je pénétrais dans une chambre obscure <sup>342</sup>). »

XXVI. On demande : « Vous dites que les livres du Buddha <sup>343</sup>) sont comme le Kiang et l'océan, et que leur style est comme le brocart et la broderie. Pourquoi donc ne répondez-vous pas à mes questions avec des textes bouddhiques, et citez-vous encore le *Che King* et le *Chou King*? Pourquoi assemblez-vous des choses différentes pour les faire concorder? » Meou-tseu dit : « L'altéré n'a pas besoin d'aller au Kiang ou à l'océan pour boire <sup>344</sup>); l'affamé n'a pas besoin d'attendre le grenier de 敖 Ngao <sup>345</sup>) pour se rassasier. La Voie, c'est au sage qu'on l'expose; la discussion, c'est avec le



pénétrant qu'on l'engage; les livres, c'est à l'intelligent qu'on les transmet; les choses, c'est au clairvoyant qu'on les explique. Vous connaissez déjà la pensée [des classiques], c'est pourquoi je vous en cite les faits. Si j'empruntais les paroles des livres du Buddha pour causer des principes du *wou-wei*, c'est comme si à un aveugle on parlait des cinq couleurs, si à un sourd on jouait les cinq notes. Bien que 師曠 Che K'ouang fût habile <sup>346</sup>), il n'eût pu jouer sur un luth sans cordes; bien que [la fourrure] du renard ou du blaireau soit chaude <sup>347</sup>), elle ne pourrait réchauffer un homme qui n'a plus de souffle. 公明儀 Kong-ming Yi joua à une vache des airs 清角 «*kio* pur»; elle se courba pour brouter comme auparavant <sup>348</sup>. Non pas que la vache n'entendit pas, mais [cette musique] ne disait rien à son oreille; elle la prenait pour un bourdonnement de moustiques et de taons. Mais que son veau délaissé appelle, alors elle remue la queue, dresse l'oreille, et écoute en trépignant <sup>349</sup>. C'est pourquoi je raisonne avec vous au moyen du *Che* [*king*] du *Chou* [*king*].

XXVII. On demande: «Jadis, au temps où j'étais à la capitale, je suis entré au 東觀 Tong-kouan <sup>350</sup>), je me suis promené au 太學 T'ai-hio <sup>351</sup>), j'ai vu ce que les meilleurs esprits prennent pour modèle, j'ai ouï ce sur quoi tous les savants discutent, et je n'ai pas encore entendu qu'ils tinssent la doctrine du Buddha pour précieuse, ou fissent du mépris de soi-même <sup>352</sup>) une supériorité. Comment donc en êtes-vous entiché? Si vous avez erré, changez de route; si vous êtes allé au fond des pratiques [hétérodoxes] <sup>353</sup>, revenez à l'ancienne doctrine <sup>354</sup>); pouvez-vous bien n'y pas songer? Meou-tseu dit: «Celui qui est renseigné sur les changements ne se laisse pas tromper par des ruses, celui qui a pénétré dans la Vérité ne peut être effrayé de ce qu'on le trouve étrange; celui qui a approfondi le langage ne se laisse pas abuser par des mots, celui

Il a scruté la justice ne peut être ébranlé par l'intérêt. Lao-tseu : « La renommée, c'est le dommage du corps; le profit, c'est la souillure de la conduite <sup>355</sup>). » Il dit encore : « On use d'artifices pour devenir puissant, mais le 虛無 *hiu-wou* vaut par lui seul <sup>356</sup>). » Prendre de la vie de famille, avoir des relations mondaines, profiter de toutes les occasions, avoir sans cesse souci de la chose présente, ce sont des manières de lettré vulgaire, que rejette le lettré moyen; la plus forte raison, l'immensité de la Voie parfaite, voilà ce que dit le très saint. Elle est mystérieuse <sup>357</sup>) comme le ciel, elle est profonde comme la mer. Ce n'est pas comme le lettré dont le mur est si bas pour qu'on puisse voir [par-dessus] ou le maître derrière [le mur] a quelques brasses [de haut] <sup>358</sup>). Oui en vérité, c'est ainsi en cela. Tel aperçoit la porte, moi je vois la chambre; tel cueille les fleurs, moi je prends les fruits; tel est à la poursuite du tout, moi je garde l'essentiel. Changez vite de route, et je demande à vous chercher derrière vous. Sera-ce une source de malheur ou de bonheur, moi j'en sais encore rien <sup>359</sup>). »

XXVIII. On demande : « Par des phrases des classiques et de longs commentaires, par des paroles fleuries, vous louez les actions de Buddha et vous exaltez ses vertus; en hauteur, elles dépassent les nuages d'azur <sup>360</sup>); en étendue, elles franchissent les bornes de la terre. Mais ne forcez-vous pas l'original, n'outrez-vous pas la vérité? Car mes railleries ont bien porté dans la plaie, et il est inutile de lade. » Meou-tseu dit : <sup>361</sup>) « Ah! Mes louanges sont comme un grain de poussière ajouté au Song-[chan] ou au T'ai-[chan], c'est comme la rosée du matin qu'on recueillerait pour la jeter dans le fleuve et dans l'océan. Vos calomnies, c'est comme si vous vouliez avec une calebasse faire baisser le niveau des fleuves ou de la mer, ou en poussant une charrue détériorer les 崑崙 *Kouen-louen* <sup>362</sup>); ou avec la paume d'une main intercepter les rayons du soleil, ou avec

une motte de terre boucher une brèche du Fleuve [Jaune]. M  
louanges ne peuvent hausser le Buddha; vos calomnies ne peuv  
le rabaisser.»

XXIX. On demande: «Les recueils des huit immortels <sup>363</sup>)  
sont 王喬 Wang K'iao <sup>364</sup>), 赤松 Tch'e Song <sup>365</sup>) [et autre  
les choses de l'immortalité qui occupent les 170 chapitres  
Livres surnaturels <sup>366</sup>) sont-ils en accord avec les livres bouddhiques  
Meou-tseu dit: «Comparer leur nature, c'est comparer les cinq  
rans aux cinq empereurs <sup>367</sup>), 陽貨 Yang Houo <sup>368</sup>) à Tchong  
(Confucius); comparer leur volume, c'est comparer un mamelon  
une fourmilière au 華 [山] Houa-[chau] ou au 恒 [山] He  
[chan] <sup>369</sup>), un ruisseau ou un torrent au Kiang ou à l'océ  
comparer leur style, c'est comparer une dépouille de tigre tan  
à une peau de mouton <sup>370</sup>), l'étoffe de chanvre rayée au brocart  
aux broderies. Il y a quatre-vingt-seize doctrines <sup>371</sup>); mais il  
est aucune qui soit plus respectable que la doctrine du Bud  
Pour ce qui est des livres des esprits et des génies, écoutez-les  
leur musique vous charme les oreilles <sup>372</sup>); mais si vous en atter  
quelque effet, autant attraper le vent et saisir l'ombre <sup>373</sup>). C  
pourquoi la grande Voie ne les adopte pas, le *wou-wei* ne les p  
pas; comment seraient-ils en accord?»

XXX. On demande: «Les taoïstes (爲道者) pratiquent  
fois l'abstinence de toute céréale et ne mangent pas (de gra)  
mais ils boivent du vin et mangent de la viande <sup>374</sup>). Ils di  
que c'est là un précepte de Lao-tseu (老氏) <sup>375</sup>). Au contr  
les bouddhistes proscrivent absolument le vin et la viande,  
mangent des grains. D'où vient cette différence?» Meou-tseu  
«Les doctrines pullulent misérablement; il y en a quatre-vingt-  
sortes <sup>376</sup>); mais pour la placidité, pour le *wou-wei*, aucune

dessus du bouddhisme. J'ai regardé les deux sections de Lao-tseu<sup>377</sup>); j'ai connu qu'il défendait les cinq saveurs, mais je n'ai vu qu'il proscrivît les cinq céréales<sup>378</sup>). Le saint homme a fixé le texte des sept classiques<sup>379</sup>); il n'y a aucun précepte [qui commande] de se priver de grains. Lao-tseu a composé [le texte] des quatre mille mots<sup>380</sup>); il n'y est pas question de s'abstenir des céréales. Le saint homme dit: «Ceux qui mangent des céréales sont sages; ceux qui mangent de l'herbe sont stupides; ceux qui mangent de la chair sont violents; ceux qui se nourrissent d'air vivent longtemps<sup>381</sup>).» Les gens de ce monde, ne comprenant pas ces choses, ont vu les six oiseaux<sup>382</sup>) retenir leur souffle et ne plus respirer<sup>383</sup>), ne pas manger en automne et en hiver; ils ont voulu imiter. Mais ils ne savent pas que chaque espèce a sa nature particulière. L'aimant attire le fer, il ne peut déplacer un poil<sup>384</sup>).»

XXXI. On demande: «Pour ce qui est des céréales, est-ce qu'on peut s'en passer?» Meou-tseu dit: «Moi aussi, quand je n'avais pas encore compris la grande Voie, j'ai étudié [ces pratiques taoïques]. Les recettes [de longévité] par abstention de céréales, il y en a des centaines et des milliers; je les ai pratiquées, mais sans succès; je les ai vu employer, mais sans résultat; c'est pourquoi je les ai abandonnées. J'ai connu les trois maîtres sous lesquels j'ai étudié; ils se disaient qu'ils vivaient de 700, de 500 et de 300 ans; mais il y avait à peine trois ans que je m'étais mis à leur école, que tous trois étaient décédés<sup>385</sup>). C'est pourquoi? C'est qu'ils s'abstenaient absolument de céréales, mais qu'ils prenaient toutes sortes de fruits. Ils mangeaient de la viande par toutes sortes de manières, et buvaient du vin à pleines coupes; aussi leurs esprits étaient-elles dérangées, et leurs esprits vitaux égarés. L'absence des céréales ne se répandait pas en abondance; aussi leurs oreilles et leurs yeux étaient-ils troublés et ils n'évitaient pas la débauche. Je leur en demandais la raison. Ils me répondaient:



«Lao-tseu dit: «Diminuez [votre action] et diminuez-la encore, jusqu'à parvenir au *wou-wei* <sup>386</sup>).» Il faut la diminuer de jour en jour. Mais je voyais bien que cela augmentait de jour en jour et diminuait pas; aussi tous trois sont-ils morts avant d'être arrivés [à l'âge où] l'on connaît la volonté [céleste] <sup>387</sup>). Yao, Chou Tcheou-kong, Confucius n'ont pu atteindre cent années <sup>388</sup>), et les générations postérieures s'abusent stupidement, règlent leur nourriture <sup>389</sup>), s'abstiennent de céréales et cherchent une éternelle longévité. Hélas!»

XXXII. On demande: «Les taoïstes disent qu'ils peuvent écarter les influences nocives (却疾) et n'être pas malades, et qu'ils guérissent sans employer ni l'acupuncture <sup>390</sup>), ni les médicaments. Est-ce vrai? Et comment se fait-il que les bouddhistes soient malades et aient recours à l'acupuncture et aux médicaments?» Me-tseu dit: «Lao-tseu dit: «Quand quelque être est devenu fort et ne vieillit pas; c'est qu'on peut dire que [l'être fort] est contraire au *tao* tout ce qui est contraire au *tao* finit prématurément <sup>391</sup>).» Il est évident que ceux qui ont obtenu la Voie qui ne naissent plus; ne mourant plus, ils n'arrivent pas à l'âge fort; n'arrivant pas à l'âge fort, ils ne vieillissent pas; ne vieillissant pas, ils ne sont pas malades; n'étant pas malades, ils ne pourrissent pas. C'est pourquoi Lao-tseu fait du corps la grande calamité <sup>392</sup>). Quand 武王 Wou-wang fut malade, Tcheou-kong demanda les ordres [du Ciel] <sup>393</sup>). Quand Confucius fut malade, 子路 Tseu-lou le pria de lui laisser implorer les dieux <sup>394</sup>). Je vois que tous les hommes saints sont sujets aux influences nocives <sup>395</sup>), je ne m'aperçois pas qu'ils échappent à la maladie. 神農 Chen-nong essaya les herbes, et plusieurs d'entre elles faillirent le faire mourir <sup>396</sup>); 黃帝 Houang-ti, se pressant, fut traité au moyen de l'acupuncture (?) par 岐伯 K'i Po (?). Comment ces trois saints <sup>398</sup>) ne vaudraient-ils pas les docteurs

istes (道士 *tao-che*) d'aujourd'hui? Examinez attentivement ces pratiques, et ce sera suffisant pour vous faire rejeter [ces pratiques].»

XXXIII. On demande: «Toutes les doctrines enseignent un même *-wei*. Pourquoi distinguez-vous et classez-vous, et dites-vous que les [wou-wei] sont différents? Cela ne fait qu'inspirer des doutes à l'étudiant. Je vois là un excès, et aucun avantage.» Meou-tseu répond: «Si on les appelait ensemble *herbe*, il serait impossible d'exprimer la nature des diverses herbes; si on les appelait ensemble *minéral*, il serait impossible d'exprimer la nature des divers métaux. La classe est la même; les qualités spécifiques sont différentes<sup>399</sup>). Il en est ainsi des dix mille objets; comment les doctrines seules pourraient-elles exception? Jadis 楊[朱] Yang [Tchou] et 墨[翟] [Ti] obstruaient la route des lettrés<sup>400</sup>), les voitures ne pouvaient passer, les hommes ne pouvaient marcher. Mencius les écarta et leur permit de suivre. Quand Che K'ouang jouait du 琴 *k'in*, il attendait que d'autres mélomanes arrivassent derrière lui<sup>401</sup>). Le saint roi Yao réglait les lois dans l'espoir que des hommes supérieurs les imiteraient ensuite<sup>402</sup>). Quand jade et pierre étaient entassés dans une même boîte, 猗頓 Yi Touen changeait de couleur<sup>403</sup>). Quand le safran et le violet luttaienent ensemble, Confucius en soupirait<sup>404</sup>). Ce n'est pas que le soleil et la lune cessent de briller quand les nuages sombres en obscurcissent l'éclat; ce n'est pas que la voie du Buddha ne soit pas droite quand les systèmes particuliers voient leur utilité universelle. C'est pourquoi je distingue et je sépare. La sagesse de 臧文 Tsang Wen<sup>405</sup>), la droiture de 微生 Wei-sheng<sup>406</sup>) n'ont pas été goûtées par Confucius. Il s'agit de paroles vaines à réformer le monde; qu'y a-t-il là d'excessif et qui soit d'un grand avantage?»

XXXIV. On demande: «Vous raillez les esprits et les génies,

vous rejetez le merveilleux, vous ne croyez pas qu'il y ait une doctrine d'immortalité; soit. Mais pourquoi croire que seule la Voie du Buddha peut sauver le monde? Le Buddha vivait dans les pays étrangers; vos pieds n'ont jamais foulé sa terre natale, vos yeux n'ont jamais vu sa demeure. Vous ne considérez que ses textes, vous avez foi en sa conduite. Mais à considérer la fleur, on ne peut connaître la graine; à regarder l'ombre, on ne peut scruter le corps. Peut-être tout cela n'est-il pas bien véridique?» Meou-tseu dit: «Confucius a dit: «Voyez ce que fait un homme; considérez ses déréz ses motifs; recherchez à quoi il se plaît; comment un homme pourrait-il dissimuler son caractère?»<sup>407)</sup> Jadis, par les questions posées entre 呂望 Lu Wang et Tcheou-kong sur le mode de gouvernement [dans leurs fiefs], [Tcheou-kong] put prévoir à qui aboutiraient leurs descendants<sup>408)</sup>. 顏淵 Yen Yuan, au jour de sa montée en quadriges, vit la manière de conduire de 東野畢 Tong-ye Pi, et sut qu'il allait être renversé<sup>409)</sup>. 子貢 Tseu-kong considéra la rencontre des [princes de] 邾 Tchou et de 魯 Lo et mit en lumière les raisons de leur perte [prochaine]<sup>410)</sup>. Confucius entendit jouer 師曠 Che K'ouang, et reconnut l'air de la musique de 文王 Wen-wang<sup>411)</sup>. 季子 Ki-tseu, en écoutant la musique, distinguait les airs des divers royaumes<sup>412)</sup>. A quoi bon fouler du pied, à quoi bon voir de ses yeux?»

XXXV. On demande: «Je suis allé jadis au pays de 于圻 Yu-tien<sup>413)</sup>; je m'y suis souvent rencontré avec des *gramaya* et autres gens de la Voie<sup>414)</sup>. Je les ai embarrassés par mes questions et ils n'ont pu répondre et se sont retirés. Beaucoup ont changé de volonté et modifié leurs idées. Vous seul êtes donc difficile à faire changer?» Meou-tseu dit: «Quand une plume légère se trouve à un endroit assez haut et que le vent s'élève, elle s'envole; quand un caillou est au fond de la vallée, un filet d'eau le rou-

Le 泰山 T'ai-chan n'est pas ébranlé par un cyclone; un roc  
 me n'est pas déplacé par un courant violent. Le prunier, le  
 nellier, quand il y a gelée blanche, perdent leurs feuilles, mais  
 pin et le cyprès ne se fanent pas aisément <sup>416</sup>). Les gens de la  
 e que vous avez vus n'avaient qu'une connaissance superficielle <sup>417</sup>),  
 expérience insuffisante; c'est pourquoi ils vous ont cédé. Je suis  
 intelligent, et vous ne pouvez venir à bout de moi, combien  
 de celui qui comprend la doctrine. Vous ne vous réformez pas  
 vous voulez réformer les autres; je n'ai pas encore entendu dire  
 Tchong-ni (Confucius) ait suivi 盜跖 Tao Tche <sup>418</sup>), ou que  
 [王] T'ang [Wang] ou 武[王] Wou [Wang] aient pris pour  
 lèle 桀 Kie ou 紂 Tcheou <sup>419</sup>).»

XXXVI. On demande: «Les préceptes des esprits et des génies  
 de ne pas manger en automne et en hiver, ou d'entrer dans  
 chambre pour ne pas en sortir pendant plusieurs semaines;  
 le comble de la placidité; je trouve cela estimable et vénérable;  
 oi du Buddha n'arrive sans doute pas à cela?» Meou-tseu dit:  
 ontrant le Sud, vous en faites le Nord, et vous dites que vous  
 es pas illusionné, vous prenez l'Est pour l'Ouest et dites que  
 s n'êtes pas troublé; c'est avec un hibou railler un phénix <sup>420</sup>),  
 une courtilière ou un ver de terre <sup>421</sup>) s'en prendre à la  
 ue et au dragon. La cigale ne mange pas <sup>422</sup>), et l'homme su-  
 eur ne l'estime pas; les grenouilles et les boas <sup>423</sup>) se cachent  
 les trous, et l'homme saint n'en fait aucun cas. Confucius dit:  
 rmi les espèces naturelles du ciel et de la terre, la plus précieuse,  
 est l'homme»; je n'ai pas entendu dire qu'il estimât les cigales ou les  
 u. Assurément parmi les hommes il y en a qui aiment à manger  
 roseaux <sup>424</sup>) et rejettent la cannelle et le gingembre, qui ren-  
 ent l'ambrosie <sup>425</sup>) et dégustent le suc de vinaigre <sup>426</sup>). C'est  
 bien qu'un fil, bien qu'un poil soit petit, en le regardant



on peut le distinguer; mais, malgré l'immensité du T'ai-chan, si on lui tourne le dos on ne le verra pas. La volonté peut s'attacher ou ne pas s'attacher; la pensée peut s'exercer ou ne pas s'exercer. [Le pays de] Lou estimait le chef de la famille Ki 季氏 et méprisait Confucius <sup>427</sup>); [le pays de] 吳 Wou regardait comme sage 宰嚭 le ministre P'i et considérait comme incapable [伍] 子胥 [Wou] Tseu-siu <sup>428</sup>). Et que vous doutiez, n'est-ce pas aussi ce qu'on peut attendre de vous?» <sup>429</sup>)

XXXVII. On demande: «Les taoïstes disent que Yao, Choue Tcheou-kong, Confucius, les 72 disciples <sup>430</sup>) ne sont pas morts, sont devenus des génies (仙 *sien*). Les bouddhistes disent que tous les hommes doivent mourir, et que personne n'y peut échapper, qu'est-ce à dire?» Meou-tseu dit: «Ce sont là paroles insensées et qui n'ont pas été dites par les saints. Lao-tseu dit: «Le ciel et la terre ne peuvent durer indéfiniment; combien plus les hommes!» <sup>431</sup>). Confucius dit: «Même quand on a quitté le monde, la piété filiale demeure éternellement <sup>432</sup>).» J'ai parcouru les six études <sup>433</sup>), j'ai regardé les récits et les mémoires. Pour Yao, il y a qu'il trépassa <sup>434</sup>). Chouen a le mont de 蒼梧 Ts'ang-wou <sup>435</sup>); Yu a le tertre funéraire du 會稽 Kouei-ki <sup>436</sup>); 伯夷 Po Yi et 叔齊 Chou Tsi ont la tombe de 首陽 Cheou-yang <sup>437</sup>); Wen-wang mourut avant d'avoir puni 紂 Tcheou <sup>438</sup>); Wou-wang périt avant que 成王 Tch'eng-wang fût devenu grand <sup>439</sup>); pour Tcheou-kong, il y a un paragraphe du changement [des règles] de sépulture <sup>440</sup>); Confucius a le rêve des deux colonnes <sup>441</sup>); 伯魚 Po-yu a l'année où il devança son père <sup>442</sup>); 子路 Tseu-lou a la parole d'avoir été haï en morceaux <sup>443</sup>); 伯牛 Po-nieou a le texte de «telle est la volonté céleste» <sup>444</sup>); 曾參 Tseng Ts'an a la phrase de découvrir ses pieds <sup>445</sup>); 顏淵 Yen Yuan a l'hommage que «malheureusement son destin fut court» <sup>446</sup>), et la comparaison de la plante qui bourgeonne

ais n'arrive pas à fleurir <sup>447</sup>). Toutes ces phrases sont dans les classiques; ce sont des paroles capitales des saints. Je vous apporte témoignage les classiques et les commentaires, et je vérifie mes paroles par le cas des autres hommes. Si vous parlez encore d'immortalité, comment ne seriez-vous pas égaré?»

XXXVIII. On demande: «Vos explications sont vraiment complètes; n'est assurément pas là ce que jusqu'ici nous avons entendu. Mais pourquoi avez-vous fait de vos arguments exactement <sup>448</sup>) trente-sept paragraphes; y a-t-il là aussi quelque modèle?» Meou-tseu dit: Des chatons de fleurs tournaient au vent, et les roues de voiture se détachèrent <sup>449</sup>); un arbre creux flottait, et barques et avirons furent emportés <sup>450</sup>); une araignée tissait sa toile, et les filets s'étendirent <sup>451</sup>); des empreintes d'oiseaux apparaissaient, et on eut l'écriture <sup>452</sup>). C'est ainsi qu'on peut aboutir facilement avec un modèle, difficilement sans modèle. J'ai vu que comme essence des livres du Buddha, il y a 37 catégories <sup>453</sup>), et que dans le *Livre du tao* de maître Lao, il y a également 37 paragraphes <sup>454</sup>); c'est pourquoi je les ai imités.»

Là-dessus l'homme égaré qui l'écoutait fut pris d'une crainte respectueuse et changea de couleur; il croisa les mains et quitta sa place <sup>455</sup>); se reculant, il se prosterna, et dit: «Je suis un aveugle stupide; je suis né dans un recoin sombre <sup>456</sup>). J'ai osé prononcer de telles paroles absurdes sans m'inquiéter du malheur ou du bonheur qui en pouvait résulter. Aujourd'hui, j'ai entendu vos instructions; j'ai été brusquement de l'eau bouillante jetée sur la neige <sup>457</sup>). Je demande à changer de sentiment, à purifier mon cœur et à me réformer. Je désire recevoir les cinq préceptes et devenir *upāsaka*.»

## Notes.

1) L'empereur Ling, monté sur le trône le 17 février 168, mourut le 13 mai 189. Il y a donc contradiction entre le passage du *Heou han chou* qui lui donne 12 ans (pour nous) à son avènement (ch. 8, f° 1 r°) et celui qui lui donne 34 ans (33 pour nous) à sa mort (ch. 8, f° 7 r°). C'est sans doute l'âge de 12 ans qui a amené GILES (*Biographie Dict.*, n° 1964) à donner 167 pour l'année de l'avènement de Ling-ti, tout en indiquant correctement 168 sous le n° 1312. Il me paraît probable que ce soit l'âge au moment de l'avènement qui soit mal indiqué; Ling-ti serait donc né en 156. On mourait jeune dans cette dynastie; de 76 à 189 de notre ère, les Han orientaux comptèrent onze empereurs dont le plus âgé ne dépassa pas 35 ans. C'est sous le règne de Ling-ti qu'éclata, en 184, la fameuse rébellion des 黃巾 Houang-kin, ou «Turbans jaunes», qui devait contribuer si puissamment à la chute des Han.

2) Le Kiao-tcheou, qui comprenait le Kouang-tong, une partie du Kouang-si, le Tonkin et le nord de l'Annam, formait une espèce de gouvernement colonial, qui n'était pas compté parmi les douze *tcheou* de la Chine propre; son gouverneur, ou 刺史 *ts'eu-che*, ne jouissait pas de la même situation que les *ts'eu-che* des douze *tcheou* métropolitains. Bien que l'*Histoire des Han postérieurs* appelle sans observation ce gouvernement du nom de Kiao-tcheou, ce n'est pas là le nom même qu'il avait porté au I<sup>er</sup> et au II<sup>e</sup> siècle. On rencontre littérairement le nom de Kiao-tcheou dès le début de notre ère (dans le 交州牧箴 *Kiao tcheou mou tchen* de 楊雄 Yang Hiong); mais, administrativement le gouvernement gardait encore le nom de 交趾 Kiao-tche que l'empereur Wou des Han antérieurs (140—86 av. J.-C.) lui avait donné lors de sa création. Ce n'est que vers la fin des Han orientaux que le Kiao-tche devint un vrai *tcheou*, analogue aux *tcheou* de la Chine propre et vit son nom de Kiao-tche transformé en Kiao-tcheou. Il est donc important, pour fixer la date même à laquelle put être écrit le *Meou tseu*, de rechercher à quel moment précis le nom officiel de Kiao-tcheou apparaît dans l'histoire. M. MASPERO (p. 10) dit que ce fut la 8<sup>e</sup> année *kien-ngan* (203 A. D.), et renvoie à ce propos au *San kouo tchou* sect. *Wou-tche*, ch. 4, f° 4 v°, où il n'est rien dit de pareil. A ma connaissance, la date de 203 A. D. n'est donnée que par des textes plus tardifs, le *Tsin chou* (ch. 15, f° 8 v°) et le *Song chou* (ch. 38, f° 19 v°), et elle est infirmée par d'autres sources. Tous les textes sont d'accord pour admettre que le premier gouverneur du nouveau Kiao-tcheou fut 張津 Tchang Tsin. D'après un passage du 江表傳 *Kiang piao tchouan*, Souen Ts'ien qui est mort en 200, aurait déjà parlé à cette date de l'assassinat de Tchang Tsin comme d'un fait accompli; mais ce passage est en rapport avec des histoires de taoïstes (cf. *infra*, à propos du § XXIX), et ceux-ci, là comme ailleurs, ont brouillé les cartes. Un document fort ancien puisqu'il remonte à 287, établit que Tchang Tsin était encore (mais non pas déjà, comme le dit M. MASPERO, p. 104) gouverneur (*mou*) du Kiao-tcheou en 201 (cf. *San kouo tchou* sect. *Wou-tche*, ch. 1, f° 6 v°; cf. aussi le commentaire du *Heou han chou*, ch. 60 下 f° 10 v°). Or un texte très précis, conservé au ch. 6 du *Yi wen lei tsin* des T'ang, veut que ce soit Tchang Tsin lui-même, gouverneur (*ts'eu-che*) du Kiao-tche, et le préfet du Tonkin 士燮 Che Sie, qui, par un rapport collectif de 197 de notre ère, aient demandé

venu la transformation du Kiao-tche en Kiao-tcheou, et l'assimilation de ce gouvernement méridional aux douze tcheou de la Chine propre (cf. 三國志旁證 *San kouo te p'ang tcheng*, éd. du Kouang-ya-chou-kiu, ch. 28, f° 6, et les indications du *Souei king tsi* et *le k'ao tcheng*, ch. 6, f° 37 r° et v°). Il y aura lieu de reprendre ces divers textes en étude spéciale, mais, pour l'instant, c'est cette date de 197 qui me paraît la plus probable, et telle est par suite, en raison du nom de Kiao-tcheou, la date la plus ancienne à laquelle on puisse en principe songer pour le *Meou tseu*. Sur les Chinois qui se réfugièrent à Kiao-tcheou à la fin des Han, cf. Sainson, *Mémoires sur l'Annam*, pp. 389 et ss., en y ajoutant d'autres noms comme celui de 薛綜 *Sie Tsong*, etc.

3) 異人 *M. MASPERO* a traduit «les étrangers»; je ne crois pas que ce soit le sens de l'expression me paraît être celui d'«hommes rares», «hommes extraordinaires», avec une nuance en faveur des amateurs de merveilleux. Tel est aussi, selon moi, le sens qu'il faut adopter dans un passage de Tchao Jou-koua pour lequel *M. HIRTH* a indiqué la traduction de la même expression par «un étranger», d'abord avec réserves (*Länder des Islams*, supplément au *T'oung Pao*, V, 52), puis sans autre observation (*IRTH et ROCKHILL, Chau Ju-kua*, p. 146). Il est bien évident que, dans un titre comme 域人傳 *Si yu yi jen tchouan* (cf. *T'oung Pao*, 1912, 425), une traduction *yi-jen* par «étrangers» ne signifierait rien et qu'il faut interpréter par «hommes extraordinaires».

4) 辟穀 *M. MASPERO* a eu raison d'indiquer qu'il s'agit là spécialement de l'abstinence de céréales, et non de nourriture en général. Aux références qu'il indique, on peut joindre le passage très explicite du § XXX, *infra*, ou le passage sur 赤將子 *le tsiang tseu* au début du *Seou chen ki*, déjà cité au ch. 63 du *Fa guan tchou lin*. Mais il est non moins certain que, dès le début de notre ère, on a parfois étendu le sens de cette abstinence, et on y a vu l'abstention complète de nourriture; cf. CHAVANNES, *Ann. histor.*, III, 463; SCHLEGEL, dans *T'oung Pao*, VI, 4.

5) Sur Yang Tchou, théoricien de l'égoïsme, et Mo Ti, qui prêchait l'amour universel, cf. LEGGE, *Chinese Classics*, t. II, Prolegomena, ch. 3. Mencius lutta ardemment contre deux écoles. Yang Tchou nous est surtout connu par un ch. de l'œuvre intitulée *Lie tseu*, laquelle a été traduite par FABER, de HARLEZ, R. WILHELM, WIEGLER, L. GILES; du ch. sur Mo Ti, M. FORKE a donné une traduction indépendante dans «The Wisdom of the Mo Series». Les doctrines de Mo Ti sont longuement exposées dans le *Mo tseu*, dont la traduction est très médiocre. Le ch. de *Mo tseu* sur les funérailles a été traduit par DE BÉTHOUZOT, *Religious System of China*, II, 664—682; sur l'ensemble de l'œuvre, cf. ALEXANDRA VID, *Socialisme chinois; le philosophe Meh-ti et l'idée de solidarité*, Londres, LUZAC, 1917, in-8°, 185 pp.

6) Lorsqu'il s'agit du gouvernement établi sous les Han au Kouang-tong, au Kouang-tchéou et au Tonkin, il faut se garder d'une confusion facile et fréquente. Le ts'eu-che du Kiao-tche gouvernait neuf commanderies (郡 *kiun*), ou sept quand on cessa de tenir compte des deux commanderies installées à Hai-nan; le Kiao-tche était l'une des sept. Ainsi il faut distinguer entre la commanderie de Kiao-tche, qui n'était qu'une des sept divisions du gouvernement de Kiao-tche, et le gouvernement lui-même. *M. MASPERO* (p. 100), tout en disant qu'il pouvait s'agir ici de la commanderie de Kiao-tche, c'est-à-dire du Tonkin, ne croit pas cependant qu'on doive écarter Canton (Nan-hai), où aurait été la capitale du



gouvernement de Kiao-tche. Je ne pense pas que Canton puisse entrer en ligne de compte. La confusion possible entre les deux noms cesse en effet du jour où le gouvernement de Kiao-tche devient un vrai *tcheou*, le Kiao-tcheou, au lieu que la commanderie garde son nom ancien de Kiao-tche. Or on a vu que le *Meou tseu* est postérieur à la constitution de Kiao-tcheou. Puisque donc il vient d'employer le nom de Kiao-tcheou pour désigner l'ensemble de ce gouvernement, le nom de Kiao-tche qu'il indique ensuite ne doit bien s'appliquer qu'à la commanderie de ce nom, c'est-à-dire au Tonkin. En tant que gouvernement on ne comprendrait pas d'ailleurs qu'il l'employât ici. Je n'ai pas souvenir d'avoir vu Kiao-tche pris au sens restreint de capitale du pays administré par le *ts'ew-che* de Kiao-tche c'était, comme ensuite le nom de Kiao-tcheou, la désignation de l'ensemble du gouvernement. L'emploi qu'indique M. MASPERO ne se justifierait que si Meou-tseu arrivait d'un autre *tcheou*. Mais tout montre (non seulement le titre peut-être douteux qui est joint à son nom, mais le passage même qui nous occupe ici) que Meou-tseu était originaire de Ts'ang-wou, aujourd'hui Wou-tcheou sur le Si-kiang, et c'était là aussi le siège d'une des commanderies du gouvernement de Kiao-tche. On comprend donc qu'il puisse se rendre de Ts'ang-wou au Kiao-tche, c'est-à-dire d'une des commanderies de ce gouvernement dans l'autre, mais non de Ts'ang-wou dans le gouvernement de Kiao-tche, puisque Ts'ang-wou fait déjà partie de ce gouvernement. J'ajouterai qu'il me paraît y avoir en outre une raison bien simple pour que Meou-tseu ne se soit pas réfugié de Ts'ang-wou à la capitale du gouvernement du Kiao-tche ou Kiao-tcheou : c'est qu'à cette époque la capitale de ce gouvernement devait se trouver non à Canton, comme le croit M. MASPERO, mais à Ts'ang-wou même ; un ouvrage ancien nous fournit à ce sujet des dates précises. En 287, 王範

Wang Fan, fonctionnaire à Canton, présentait au trône son 交廣二州春秋

*Kiao kouang eul tcheou tch'ouen ts'ieou* ou 交廣二州記 *Kiao kouang eul tcheou ki* (cf. *San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 1, f° 6 v°; *Souei king tsi tche K'ao tcheng*, ch. 6, f° 37 r°); les deux *tcheou* de Kiao et de Kouang avaient été constitués en 229, à la mort de Che Sie, par la séparation de l'ancien Kiao-tcheou trop vaste (cf. *San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 4, f° 4 v°). Or, le commentaire du *Heou han chou* (ch. 33, f° 8 r) nous a conservé un passage de cet ouvrage de Wang Fan, où il est dit : «Le Kiao-tche eut son siège à la sous-préfecture de 羸陵 Ying-leou [ou Lien-leou] : la 5<sup>e</sup> année 元封 *guan-fong* (106 av. J.-C.), [ce siège] fut transféré à la sous-préfecture de 廣信 Kouang-sin de [la commanderie de] Ts'ang-wou ; la 15<sup>e</sup> année *kien-ngan* (210 A. D.), le siège fut [transféré] à la sous-préfecture de 番禺 P'an-yu». Ying-leou (ou Lien-leou) était au début des Han le siège de la commanderie de Kiao-tche ; Kouang-sin était le siège de la commanderie de Ts'ang-wou ; P'an-yu était le siège de la commanderie de Nan-hai (Canton). Ainsi le gouvernement formé par la réunion des sept commanderies eut d'abord son siège au siège même de la commanderie de Kiao-tche, et c'est ainsi qu'on peut s'expliquer que le gouvernement tout entier ait pris le nom de cette commanderie ; il serait inadmissible qu'il se fût appelé gouvernement du Kiao-tche si, dès le début, il avait eu son siège à Ts'ang-wou ou à Canton. Mais il fut transféré de bonne heure à Ts'ang-wou ; c'est là qu'il resta pendant presque toute la durée de la dynastie Han. On trouve dans le commentaire du *Heou han chou* des citations du «*Han kouan yi* de 應劭 Ying Chao appelé aussi parfois «*Han kouan* de Ying Chao» ; enfin quelquefois le titre est donné sous la forme *Han kouan*, sans nom d'auteur. GILES (*Biogr. Dict.*, n° 2498) fait mourir hy-

stiquement Ying Chao en 195, mais la date est fautive, puisque le *Heou han chou* (ch. 1<sup>er</sup> 6 v<sup>o</sup>) enregistre encore une promotion de Ying Chao en 197. C'est de même en 197 ou très peu après que Ying Chao écrivit son *Han kouan yi*. Sans qu'on puisse l'affirmer de façon absolue, il est bien probable que le *Han kouan*, sans nom d'auteur, n'est qu'une forme incomplète du même titre (cf. *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 10, f<sup>o</sup> 1<sup>er</sup>); et les fragments rassemblés sous les titres de *Han kouan* et de *Han kouan yi* dans le *Ying tsin kouan ts'ong chou*. En tout cas, le *Han kouan* est une œuvre de la fin des Han. Or, le commentaire du *Heou han chou* (ch. 33, f<sup>o</sup> 7 v<sup>o</sup>) en donne cette citation à propos de la sous-préfecture de Kouang-sin de la commanderie de Ts'ang-wou : « C'est là le siège du *ts'eu-che* [du Kiao-tcheou]; il est à 9000 *li* de Lo-yang ». Les événements précis que rapporte la préface du *Meou tseu* se sont passés dans les années 194—195; à ce moment, le siège du gouvernement de Kiao-tcheou devait donc être encore à Ts'ang-wou, et non à Canton comme l'a cru M. MASPERO. On verra qu'il en résulte plusieurs changements dans l'interprétation que M. MASPERO a proposée pour d'autres passages de la préface; mais ces passages me paraissent par là même s'expliquer plus facilement. En définitive, il est donc bien au Tonkin que Meou-tseu s'était réfugié avec sa mère, à une époque que nous ne pouvons déterminer avec précision, mais qui peut approximativement s'étendre de 195 à 192 A. D.

7) 26 ans à la chinoise, c'est-à-dire 25 ans pour nous.

8) Le gouvernement de King-tcheou comprenait une partie du Hou-pei et presque tout le Hou-nan actuel. Comme l'a indiqué M. MASPERO (p. 101), le gouverneur du King-tcheou était alors 劉表 Lieou Piao, nommé en 190, et qui mourut dans ce même poste en 208 (cf. *Heou han chou*, ch. 104 下). M. MASPERO, partant du fait très exact que Ts'ang-wou dépendait du gouvernement de Kiao-tcheou, s'est étonné de voir le préfet de Ts'ang-wou envoyer un émissaire au gouverneur du King-tcheou. « En fait, ajoute M. MASPERO, il est probable que les préfets de Ts'ang-wou à cette époque aient profité de leur situation éloignée de Nan-hai, pour se rendre à peu près indépendants, et ils étaient en relations suivies avec le gouverneur Piao ». Mais nous avons vu que le gouverneur du Kiao-tcheou devait résider alors à Nan-hai, mais à Ts'ang-wou même, auprès du préfet. Il est exact que, quelques années plus tard, après l'assassinat du gouverneur du Kiao-tcheou Tchang Ts'in, Lieou Piao envoya de ses hommes, 吳巨 Wou Kiu, pour être préfet de Ts'ang-wou; mais cela ne veut pas dire qu'il enlevait par là le Ts'ang-wou au gouverneur du Kiao-tcheou, car en même temps il délégua un autre homme à lui, 賴恭 Lai Kong, pour être gouverneur du Kiao-tcheou (*San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 4, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>). La nomination de Wou Kiu est donc qu'un des aspects d'une main-mise que Lieou Piao exerça bientôt, comme le dit ailleurs ensuite M. MASPERO, non seulement sur la commanderie de Ts'ang-wou, mais simultanément sur tout le gouvernement méridional. La mission dont le préfet de Ts'ang-wou voulait charger Meou-tseu montre simplement que, dès 193 ou 194, l'influence de Lieou Piao était considérable, et que les fonctionnaires du Kiao-tcheou tenaient à ménager le gouverneur de King-tcheou; elle ne va pas au-delà, et n'implique pas, en soi, une sorte d'indépendance vis-à-vis du supérieur hiérarchique du préfet de Ts'ang-wou.

9) M. MASPERO a admis que Meou-tseu, pour se rendre de Ts'ang-wou au King-tcheou, devait passer par Canton où se trouvait le gouverneur du Kiao-tcheou, et que c'est là que le gouverneur l'avait « retenu ». Mais on a vu que ce gouverneur devait être à Ts'ang-wou même; le texte ne porte pas que Meou-tseu fut « retenu », mais montre que, pris entre la

mission dont le chargeait le préfet de Ts'ang-wou et la charge que voulait lui confier le gouverneur, Meou-tseu «prétexta une maladie» et «ne bougea pas»; il ne se mit donc pas en route, fût-ce jusqu'à Canton. On verra d'ailleurs plus loin que je ne suis pas d'accord avec M. MASPERO sur la nécessité de ce passage par Canton pour gagner le gouvernement de Lieou Piao. Le gouverneur du Kiao-tcheou dont il est question ici n'est pas nommé dans notre texte; mais, comme je l'indiquerai avec quelque détail tout à l'heure, M. MASPERO a très ingénieusement montré qu'il s'appelait **朱符** Tchou Fou.

10) Yu-tchang correspond à l'actuel **南昌** Nan-tch'ang, la capitale du Kiang-si, au Sud du lac Po-yang. Le nom du préfet de Yu-tchang qui fut assassiné par Tch'ai Jong n'est pas donné dans le *Meou tseu*. Mais, comme l'a montré M. MASPERO, il est connu par ailleurs. Il est dit dans le *San kouo tche* (sect. *Wou-tche*, ch. 4, f° 1 v°) que «Tch'ai Jong arriva le premier [à Yu-tchang], et tua le préfet **朱皓** Tchou Hao.» Le commentaire

ajoute à ce sujet quelques détails empruntés au **獻帝春秋** *Hienti tch'ouen ts'ieou*, oeuvre en 10 ch. écrite par **袁曄** Yuan Ye dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle (cf. *San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 12, f° 8 r°; *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 2, f° 1 v°); l'assassinat de Tchou Hao se place en 194 (cf. MASPERO, p. 103). Par le *Heou han chou* (ch. 101, f° 6 r°), on sait que Tchou Hao était le fils de **朱儁** Tchou Tsouen,

qui fut lui-même, à partir de 178 et pendant plusieurs années, gouverneur du Kiao-tcheou alors appelé Kiao-tche (le texte est formel en faveur de 178; je ne sais pourquoi M. MASPERO, p. 104, indique 181); cette famille était originaire du Kouei-ki. L'identification certaine du préfet de Yu-tchang assassiné par Tch'ai Jong a permis à M. MASPERO de déterminer de façon certaine également le nom du gouverneur du Kiao-tcheou dont il est question dans le *Meou tseu*. On sait en effet que Tch'ang Tsin, le gouverneur du Kiao-tcheou qui était encore en fonctions en 201, avait succédé à un certain **朱符** Tchou Fou, qui venait d'être assassiné au cours d'une révolte (ou qui, chassé par la révolte, venait de périr en mer; les deux versions sont données dans le *San kouo tche*, l'une au ch. 4, f° 4 r°, dans la vie de Che Sie, l'autre au ch. 8, f° 4 r° et v°, dans la vie de Sie Tsong). Par ailleurs, dans le rapport qui donne cette seconde version, **薛綜** Sie Tsong parle du gouverneur du Kiao-tcheou Tchou Fou, originaire du Kouei-ki, qui avait laissé toute liberté à ses compatriotes **虞襲**

Yu Pao, **劉彥** Lieou Yen et autres, au point que les exactions de ces fonctionnaires avides avaient provoqué une révolte de la population (*San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 8, f° 4 r°): or on verra que, dans le *Meou tseu*, le gouverneur du Kiao-tcheou emploie précisément ce Lieou Yen. Si on tient compte des dates, des pays d'origine, de la mention de Lieou Yen et du nom de famille de Tchou Hao, il apparaît comme certain que le gouverneur dont parle Meou-tseu n'est autre que Tchou Fou. Tchou Fou était donc le fils de Tchou Tsouen et le frère aîné de Tchou Hao, à moins qu'à la rigueur il ne faille entendre par «frère cadet» cousin germain, auquel cas, moins probable d'ailleurs, Tchou Fou ne serait que le cousin de Tchou Hao et le neveu de Tchou Tsouen. On n'a pas d'autres renseignements sur Tchou Fou. La date de 200 donnée dans le *Ngan nan tche lio* (Sainson *Mémoires sur l'Annam*, p. 324) paraît trop basse, même pour la mort de Tchou Fou, et ne doit avoir aucune autorité.

11) Il y a quelques années (*B. E. F. E.-O.*, VI, 395), j'avais lu ce nom Tsö Jong. M. MASPERO (p. 101) a fait observer que telle était bien la prononciation ordinaire de ce caractère, mais que, comme nom de famille, Giles le lisait *tchai*. Par ailleurs, une note



La *San kouo tche* (sect. *Wou-tche*, ch. 4, f° 1 v°) indiquait, dans le nom du personnage qui nous occupe, une prononciation spéciale 壯力反 *tch[ouang + l]i*, soit, dans notre système de transcription, *tche*; ce serait par une mauvaise leçon de cette note dans le commentaire du *T'ong kien kang mou* que le P. WIEGER (*Textes historiques*, p. 948) aurait été amené à lire Ti Jong. La question est en réalité plus complexe. Dans le *Yi t'ing king yin yi* de Houei-lin, il y a une autre glose sur le nom, dont le premier caractère devrait être lu 爭后反 *tch[eng + ng]o*, soit, au moins en apparence, *tcho*. Mais la palatale initiale est de la série 照 *tchao*, qui se rattache aux affriquées de la série *ts*, non de la série 知 *tche*, qui se rattache aux dentales. Le commentaire du *Heou han lou* (ch. 103, f° 6 r°), toujours à propos du même personnage, indique la prononciation 則格反 *ts[ö + k]o*, soit *tso* ou *tsü*. Quant au commentaire de K'o-hong, il donne successivement 阻厄 *ts[ou + ng]o*, et 阻格 *ts[ou + k]o*, soit également *tso* ou *tsü*. Les finales sont ici toutes à ancienne gutturale finale, et la différenciation en *ö* et *ai* n'est pas essentielle. *Tsö* et *tchai* (où *i* est le résidu de l'ancienne gutturale finale) sont deux doublets, et il y a un bon nombre de mots dans la langue actuelle qui se lisent des deux sens 摘 *tsö* et *tchai*, 宅 *tsö* et *tchai*; la même question se pose pour les sifflantes, rec des alternances comme 色 *sö* et *chai*. Dans le nom qui nous occupe, on peut, à bon sens, lire indifféremment *tsö* et *tchai*; si j'adopte aujourd'hui *tchai*, c'est dans un but d'uniformité, et pour suivre la table de GILES. Resterait bien la glose du commentaire de *San kouo tche*; mais il ne me paraît pas absolument sûr que la faute soit là où le dit M. MASPERO. Le commentaire du *San kouo tche* indique une prononciation qui, au lieu d'être issue d'une ancienne finale en *\*äk* ou *\*äk* comme celles qui ont abouti à *tsö* : *hai*, est à ancienne finale en *\*jæk*, qui, elle, surprend un peu; il y aurait donc là une prononciation aberrante, et rien ne peut nous fixer *a priori* sur l'initiale; c'est une question qui fait à élucider. Or, il ne va pas de soi que nos éditions du *San kouo tche* soient ici toutes correctes que nos éditions du *T'ong kien kang mou*; l'une des deux formes données pour indiquer l'initiale (杜 *tou* et 壯 *tchouang*) est graphiquement altérée de l'autre, et il n'y a rien de tout cela. La modification dans le timbre de la voyelle me ferait plutôt pencher en faveur du commentaire du *T'ong kien kang mou*. Il y a en effet un cas presque parallèle à celui de 宅 *tsö* ou *tchai*: c'est celui de 翟 *tsö* ou *tchai* (ancienne finale en *\*äk* ou *\*äk*), qui a aussi la même prononciation subsidiaire vocalisée sur le type *\*jæk*, mais alors l'initiale n'est plus palatale affriquée, mais dentale, et a abouti en prononciation moderne à *ti*. Pour cette prononciation aujourd'hui subsidiaire (mais qui était autrefois la prononciation régulière du mot), on trouve précisément 杜 *tou* (\**d'u*) employé pour indiquer l'initiale, c'est-à-dire le même caractère donné par le commentaire du *T'ong kien kang mou* à propos de Tchai Jong. Je ne crois donc pas que nous soyons enfermés dans le dilemme *tche* ou *tchai* indiqué par M. MASPERO; on peut adopter soit *tsö* ou *tchai*, ce que j'ai fait, soit tenir compte des incertitudes que fournissent les commentaires du *San kouo tche* et du *T'ong kien kang mou*, et qui ont, jusqu'à plus ample informé, autant de chances de viser une prononciation *ti* que *tche*. M. MASPERO a résumé (pp. 102—105) les circonstances dans lesquelles Tchai Jong assassina Tchou Hao, en 194, ou au plus tard tout au début de 5; Tchai Jong fut lui-même battu et tué peu après, et son vainqueur, 劉繇 Lieou ou, mourut lui-même en cette même année 195. Les sources pour l'histoire de Tchai Jong sont *Heou han chou*, ch. 103, f° 6 r°; *San kouo tche*, sect. *Wou-tche*, ch. 4, f° 1 v°.



Un intérêt spécial s'attache à l'histoire de Tchai Jong du fait que ce personnage est un des premiers grands adeptes du bouddhisme chinois; cf. à ce sujet WIEGER, *Textes historiques*, p. 948; *B. E. F. E.-O.*, VI, 395 (où, à la n. 4, le mot 輒 *tehō*, qui ne se trouve pas dans le passage correspondant du *San kouo tehe*, doit être considéré comme un équivalent de 則 *tsō* et rattaché à la phrase suivante). Les adversaires des bouddhistes n'ont manqué pas, dans la suite, de leur opposer le souvenir de cet adepte compromettant (cf. par exemple le 正誣論 *Tcheng wou louen* du temps des Tsin au ch. 2 du *Hong ming tsi* [Kyōto, XXVII, X, 722 r°]). Le titre de *tchong-lang-tsiang* n'apparaît, pour Tchai Jong, que dans le *Meout seu*. C'est le nom de Tchai Jong qui est faussement orthographié 叢融 Tchou Jong dans le *Souei chou* (ch. 35, f° 14 v°).

12) On a vu plus haut (cf. p. 330, n. 10) que Lieou Yen est nommé dans un rapport de Sie Tsong comme un compatriote du gouverneur Tchou Fou; il n'est pas autrement connu. Pour le titre de Lieou Yen, je l'ai lu *k'i-tou-yu*, comme l'avait déjà fait M. MASPERO à la suite du dictionnaire de GILES; mais on pourrait, je crois, lire presque aussi bien *k'i-tou-wei*. La prononciation *wei* est la seule qu'indique le *K'ang hi tseu tien*, sauf dans les cas où ce caractère signifie un fer à repasser (la distinction des n°s 12620 et 12621 dans le dictionnaire de GILES est toute moderne). Seulement la langue actuelle hésite entre *wei* et *yu* dans bon nombre de cas, par exemple dans le nom double 尉遲 *Wei-tch'e*, qui est souvent lu *Yu-tch'e*, malgré le *K'ang hi tseu tien*. De plus, je pourrais montrer par des exemples anciens que cette prononciation *Yu-tch'e* remonte au moins au temps de T'ang. C'est ce qui m'a décidé, malgré le *K'ang hi tseu tien* et l'analogie d'autres titres où entre le mot *wei*, à adopter ici *k'i-tou-yu*. Dans les nouveaux grades de l'armée chinoise la prononciation 上尉 *chang-yu* paraît devoir l'emporter sur *chang-wei*.

13) Il ne faut pas entendre par là que Tchou Fou parle de sa propre souffrance physique, mais de la douleur qui résulte pour lui de la mort de quelqu'un qui était « des os et de sa chair ». L'expression 骨肉 *kou-jeou* s'emploie pour désigner des parents proches, et en particulier un frère comme c'est le cas ici. Cf. l'exemple de l'empereur Chouen et de son frère dans VON ZACH, *Weitere Beiträge zur richtigen Würdigung Prof. Schlegel's*, Peking, 1902, in-8°, p. 4.

14) 有專對才. Allusion au *Louen yu* (XIII, 5): « Le maître dit: « Quelqu'un [sache] réciter les 300 odes, si, investi d'une charge gouvernementale, il n'est pas clairvoyant, ou, envoyé en mission dans quelque direction, il ne peut répondre seul bien que [ses connaissances] soient abondantes, à quoi servent-elles? »

15) 今欲相屈之零陵桂陽假塗於通路. Je donne à 之 *tche* le sens de 至 *tche*; le cas est fréquent. M. MASPERO a donné de ce passage une traduction très différente, qui ne me paraît pas admissible. L'édition de Tokyo est mal ponctuée. L'expression 假塗 *kia-t'ou* est évidemment identique à 假道 *kia-tau*, et c'est le terme technique par lequel on désignait le droit pour un prince de traverser avec des troupes le territoire d'un prince voisin (cf. WATTERS, *Essays on the Chinese language*, p. 161).

16) Aujourd'hui 永州 *Yong-tcheou*, dans le Sud du Hou-nan.

17) Doit être aujourd'hui la région de 郴州 *Tch'en-tcheou*, dans le Sud-Est du Hou-nan; cependant il y a là une difficulté. On a vu que M. MASPERO plaçait à Canton

résidence du gouverneur du Kiao-tcheou; c'est donc de Canton que les troupes devraient partir. Mais ni Yong-tcheou, ni Tch'en-tcheou ne sont sur la route actuelle de Canton à Wou-tch'ang. Toutefois M. MASPERO (p. 104) fait remarquer avec juste raison que les communications étaient encore en ce temps-là très difficiles dans la Chine méridionale, et qu'un texte précis du *Heou han chou* (ch. 63, f° 7 r°). Il est dit dans ce texte que que-là les communications avec les sept commanderies du Kiao-tche (Kiao-tcheou) se faisaient par voie de mer, mais qu'en 83, après un rapport de 鄭弘 Tcheng Hong, on ouvrit une route de montagne qui passait par Ling-ling et Kouei-yang; c'est évidemment cette route qu'il s'agit ici. La difficulté est la suivante. Si on pouvait mettre le siège du gouvernement à Canton comme l'a admis M. MASPERO, Kouei-yang, qui serait actuellement Tch'en-tcheou, se trouverait bien sur la route actuelle de Canton à Wou-tch'ang, par suite à l'ancienne capitale de Lo-yang au Ho-nan; mais il n'y aurait pas d'explication pour que, quittant cette voie naturelle, on fit de Tch'en-tcheou un gros crochet à l'ouest vers Ling-ling, c'est-à-dire Yong-tcheou. D'ailleurs les textes me paraissent établir (supra, p. 328, n. 6), qu'en 194—195, et à plus forte raison en 83, le siège du gouvernement de Kiao-tcheou était à Ts'ang-wou, l'actuel Wou-tcheou. Pour aller de Wou-tcheou à Wou-tch'ang, soit à Nan-tch'ang, il n'y a pas de doute qu'il faut remonter la rivière 桂 Kouei, et passer de là dans le bassin de la rivière 湘 Siang, où le premier grand centre qu'on rencontre est précisément Yong-tcheou, l'ancien Ling-ling. Seulement nous heurtons à une autre difficulté pour Kouei-yang. Si Kouei-yang est Tch'en-tcheou et là un territoire beaucoup trop oriental, et tout à fait en dehors de la route de Wou-tcheou à Wou-tch'ang et Lo-yang. D'autre part, le commentaire du *Heou han chou* (32, f° 3 v°) met Ling-ling à 3300 et Kouei-yang à 3900 *li* au Sud de Lo-yang. Sans doute, les distances données dans ce chapitre du *Heou han chou* sont en grande partie faussées; il semblerait cependant qu'il y eût là un indice pour chercher Kouei-yang au Nord, ou au moins au Sud-Est de Ling-ling. La difficulté disparaîtra peut-être quand on saura quelles étaient exactement les limites territoriales des deux commanderies; je ne vois pas de solution satisfaisante à proposer pour le moment.

18) 被秣服櫪見遇日久. M. MASPERO a traduit: «J'ai été admis comme écurier, et aux couvertures et à l'écurie (du gouverneur); j'ai été reçu en sa présence pendant des jours». La phrase est assez obscure, et le texte même est un peu douteux. Au lieu de 服 *fou*, que donnent les éditions de Corée, des Song et des Yuan, l'édition de Pékin écrit 伏 *fou*, et c'est par suite cette dernière leçon qui a passé dans l'édition de P. Sin-yen. Je ne vois pas bien quel a été le mot-à-mot adopté par M. MASPERO; moi pour ma part comment je comprends ce passage. Le mot 秣 *mo* signifie «nourrir le cheval avec du grain» (ce qui est regardé comme la nourriture la meilleure). Je pense que 被 sert ici, comme plus haut, à former une construction passive. Le sens de 櫪 *li* est «écurier», «mangeoire». L'expression 伏櫪 *fou-li*, «être penché sur la mangeoire», est proverbiale, pour désigner un vieux cheval qui est nourri à ne rien faire. La leçon 伏 *fou* est néanmoins ancienne dans notre texte, puisque c'est celle que donnent aussi les commentaires de Houei-lin et de K'o-hong. Mais c'est là un des exemples, assez nombreux, où 服 *fou* et 伏 *fou*, phonétiquement identiques, s'emploient dans des sens très voisins et se substituent parfois l'un à l'autre (cf. par ex. 服於輓, «être courbé sous le

jougu» (en parlant d'un bœuf), dans *Houai nan tseu* (éd. des «Dix philosophes», ch. 16, f° 6 r°). Dans le second membre de phrase, je prends 見 *kien* au sens d'«actuellement». Il résulterait de notre texte que, tout en s'étant dérobé à l'offre d'une position officielle que lui avait faite le gouverneur, Meou-tseu vivait chez lui familièrement. C'est, aujourd'hui encore, un cas fréquent.

19) L'édition de Tôkyô a 效 *hiao*, et M. MASPERO a traduit tant bien que mal la conséquence. Mais l'édition de Kyoto, tout comme celle de Souen Sing-yen, donnent 効 *hiao*, sans indication de variante. Le sens est préférable. La leçon de l'édition de Tôkyô peut d'ailleurs être primitive, mais en tant que 效 *hiao* et 効 *hiao* n'étaient pas distingués anciennement; le *P'ei wen yun fou* considère encore le second caractère comme une forme vulgaire du premier, et les classe tous deux sous une même rubrique.

20) Je ne comprends pas pourquoi M. MASPERO a traduit différemment. On a ici 遂嚴當發, évidemment de même sens que 遂嚴當行 un peu plus haut.

21) 絕聖棄智 (*Tao t'ou king*, ch. 1, § 19 de la recension en 81 paragraphes; cf. LEGGE, *Texts of Taoism*, t. I, p. 62). La phrase est également citée au ch. 1 de *Tchouang tseu* (WIEGER, *Taoïsme*, II, 286).

22) 天子不得臣。諸侯不得友。故可貴也。 M. MASPERO (p. 102) a fait remarquer qu'on retrouvait à peu près textuellement le passage dans le commentaire du *Tao t'ou king* dit du 河上公 Ho-chang-kong, à propos du § 75, et que cela tendrait à montrer que ce commentaire, qu'on considère généralement comme un faux des T'ang, pourrait se composer en partie de fragments beaucoup plus anciens. Sur ce commentaire du Ho-chang-kong, cf. mes remarques de *T'oung Pao*, 1913-66—370, 408—409, 427—430. En particulier aux p. 369—370, j'ai essayé de montrer que le commentaire du Ho-chang-kong est de toute manière antérieur aux T'ang et même aux Souei, c'est-à-dire à la fin du VI<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, je notais, comme une donnée isolée, mais intéressante, le rapprochement fait par M. MASPERO. Mais je crois bien aujourd'hui qu'il n'y a pas lieu d'invoquer le commentaire du Ho-chang-kong à propos du *Meou tseu*. Le passage du Ho-chang-kong visé par M. MASPERO dit (éd. des «Dix philosophes», 十子全書 *Che tseu ts'üan chou*, de 1804, ch. 下

f° 16 v°): 天子不得臣。諸侯不得使。則賢于貴生也 (la dernière phrase est une reprise du texte même du *Tao t'ou king* que le Ho-chang-kong commente en ce passage). Dans un autre endroit, à propos du § 56, le commentaire du Ho-chang-kong dit (*ibid.*, ch. 下, f° 9 r°): 天子不得臣。諸侯不

得屈。故爲天下貴也 (ici encore la dernière phrase est une reprise du texte original du *Tao t'ou king*). Mais c'est là une formule dont il y a d'autres exemples dans la littérature chinoise ancienne. L'un d'entre eux est fourni par le *Tao t'ou king* lui-même, où on lit (§ 32): 天下莫能臣也。侯王若能守之 (avec des variantes dans les diverses recensions). Le *Li ki* (ch. 38; COUVREUR, *Li ki*, 610) dit: 儒有上不臣天子。下不事諸侯。 Enfin et surtout Meou-tseu a une autre source, dont le Ho-chang-kong s'est aussi inspiré moins fidèlement et qui est tout simplement *Tchouang tseu*. On lit en effet au ch. 28 de *Tchouang tseu* (WIEGER, *Taoïsme*, II, 460) que Tseng-tseu habitait le pays de 衛 Wei; il était t



vre, mais indépendant, et Tchouang-tseu ajoute: 天子不得臣。諸侯  
 5 得友; ce sont cette fois exactement les termes employés par Meou-tseu, et l'em-  
 unt n'est pas douteux. Il est vrai que le passage de *Tchouang tseu* est dans un des  
 pitres dont, depuis le XI<sup>e</sup> siècle, l'authenticité a été attaquée (cf. LEGGE, *The Texts of*  
*ism*, I, 156—157). Mais le faux, si faux il y a, est très ancien; ces chapitres sont déjà  
 imentés au temps de Hiang Sieou et de Kouo Siang, c'est-à-dire circa 300 A. D. Le  
 sage du *Meou tseu* tend à montrer qu'ils devaient déjà exister cent ans plus tôt. C'est  
 leurs à ce même ch. 28 de *Tchouang tseu* que Meou-tseu emprunte l'histoire de Yuan  
 n (cf. *infra*, § XI).

23) C'est-à-dire le *Tao tō king*, dont Sseu-ma Ts'ien dit qu'il a «plus de 5000 mots»  
 qui signifie plus de 5000 et moins de 6000). Sur les chiffres des diverses recensions,  
 les indications que j'ai données dans *T'oung Pao*, II, XIII, 368 et 393—394.

24) 含玄妙爲酒漿. La Perfection mystérieuse (mot-à-mot «sombre»)  
 gne le *tao*, la Voie des taoïstes. M. MASPERO, suivant en cela le dictionnaire de GILES,  
 raduit *tsieou-tsiang* par «le vin et la soupe»; mais le chapitre 5 du *Tcheou li* paraît  
 itrer que *tsiang* désigne une boisson (sirop ou liqueur?). Le contexte me semble d'ailleurs  
 quer que Meou-tseu se sert des textes taoïques et des classiques comme d'agréments,  
 nements; la soupe serait un des plats essentiels du repas. Cf. aussi CHAVANNES, *Mis-*  
*archéologique dans la Chine septentrionale*, I, 151—152. L'expression *tsieou-tsiang* se  
 ontre dans les classiques; il en est de même de 含漿 *han-tsiang*, la «gobe-liqueur»,  
 aphore pour une huître.

25) 琴簧. Le mot *houang*, que je traduis par «orgue», désigne au propre les  
 nettes de métal qui vibrent au passage de l'air dans les tuyaux; l'instrument lui-même  
 le 笙 *cheng*, dont les tuyaux sont disposés en rond sur une calebasse; les tuyaux  
 appelés 管 *kouan*; les textes me paraissent formels à ce sujet, et il doit y avoir  
 inexactitude dans la note de CHAVANNES, *Mémoires historiques*, I, 10.

26) 欲爭則非道. 欲默則不能. M. MASPERO a donné de cette  
 ise une traduction différente, mais qui ne me paraît pas possible dans sa seconde partie;  
 sens de la phrase est celui qu'il suppose, il faudrait comprendre: «Discuter était con-  
 e au *tao*; se taire était impossible». Mais je pense que 非道 *fei-tao* est inspiré

*Chou king* (LEGGE, *Chin. Classics*, III, I, 211) et que 不能 *pou-neng* est tiré du  
*Yu* (Legge, *Chin. Classics*, I, 340); j'ai traduit en conséquence.

27) 以筆墨之間 (l'éd. de Souen Sing-yen donne 閒, ce qui revient au  
 e). Ce passage aussi semble indiquer que Meou-tseu, tout en ayant refusé un poste  
 el, remplissait auprès du gouverneur ou du préfet des fonctions de secrétaire.

28) 皆何施行狀何類乎. Cette phrase offre aujourd'hui une cer-  
 amphibologie parce qu'il y a une expression 施行 *che-hing* et une expression  
 狀 *hing-tchouang*. Un bon lettré chinois que j'avais consulté jadis coupait après 施 *che*.  
 ition de Tokyo ponctue au contraire après 行 *hing*, et cette solution me paraît pré-  
 le, d'autant qu'on a l'expression *che-hing* au § X.

29) 富哉問也. Imité du *Louen yu*, XII, XXIII, 5.

30) 佛化之爲狀也. Telle est la leçon de l'édition de Kyôto, qui n'in-



dique aucune variante; il en est de même de l'édition de Tokyo, et c'est certainement texte correct. Cependant l'édition de Souen Sing-yen et par suite celle des « Cent philosophes » donnent 物 *wou* au lieu de 佛 *fo*.

31) M. MASPERO a justement signalé (pp. 105—106) les rapports étroits qu'il y a entre ce premier paragraphe du *Meou tseu* consacré à la vie du Buddha et la biographie du Buddha intitulée 佛說太子瑞應本起經 *Fo chow t'ai tseu jou ying pen k'i king* (Nanjio, n° 665), traduite en chinois par Tche K'ien dans la période. 黃武 *houang-wou*, c'est-à-dire en 222—229 (M. MASPERO donne cette date en relevant au *Tch'ou san tsang ki tsi*, mais pas plus le *Tch'ou san tsang ki tsi* que le *K'seng tchouan* ne paraissent la fournir; elle est établie seulement, à ma connaissance, par une note, d'ailleurs précise et importante, du *Li tai san pao ki*, ch. 5, éd. de Kyoto XXX, VII, 620 v°, et par le *K'ai yuan che kiao lou*, ch. 2, éd. de Tokyo, 結 IV, 10, qui doit s'inspirer du 始興錄 *Che hing lou*. Je ne reviens pas ici sur la portée de ces rapprochements; il en a été question dans l'introduction; mais on trouvera les principaux d'entre eux signalés ici dans les notes. Tout ce passage sur les existences innombrables à travers lesquelles a passé le Buddha est comme un résumé du texte que donne Tche K'ien, et, en face du 積累道德 de notre texte, on trouve en particulier, dans la version de Tche K'ien, 修道德 (éd. de Kyoto, XIV, III, 234 r°). La seule autre biographie du Buddha déjà traduite à cette époque et qui nous soit parvenue, le 修行本起經 *Sieou hing pen k'i king* (Nanjio, n° 664), qui passa en chinois en 197, est fort différente.

32) 天竺 *T'ien-tchou*.

33) 假形 *kia-hing*.

34) 白淨王夫人 *po-tsing-wang fou-jen*.

35) 夢乘白象身有六牙. A prendre le texte littéralement et en dehors de toute tradition, on pourrait être tenté de traduire: « Elle rêva qu'elle monta sur un éléphant blanc, dont le corps avait six défenses »; mais il ne peut s'agir que d'une ambiguïté dans la rédaction. La tradition hindoue est que le *bodhisattva* prit lui-même la forme d'un éléphant blanc (cf. KERN, *Histoire du bouddhisme dans l'Inde*, I, 24); mais on a aussi remarqué que, pour les Chinois, le *bodhisattva* descendit du ciel des T'ien monté sur un éléphant blanc (cf. FOUCHER, *L'art gréco-bouddhique du Gandhâra*, I, 291—292). Et c'est en effet cette dernière tradition qu'on trouve dans les deux plus anciennes biographies chinoises du Buddha qui nous soient parvenues, dans celle traduite par K'ien Mong-siang comme dans celle traduite par Tche K'ien; toutefois, ni dans l'une ni dans l'autre de ces biographies, il n'est dit que l'éléphant avait six défenses; Meou-tseu a dû emprunter ailleurs ce détail, conforme à la tradition hindoue. Dans les biographies plus tardives comme le 普曜經 *P'ou yao king* (Nanjio, n° 160, traduit en 308), on trouve la tradition hindoue véritable, selon laquelle l'éléphant est le *bodhisattva* lui-même. Mais l'autre version a duré jusqu'aux temps modernes, comme on peut le voir par l'impression mise par LEGGE en face de la p. 65 de sa traduction de Fa-hien. Fa-hien lui-même (cf. LEGGE, p. 66, et texte chinois, par 21, où 馬 *ma* au lieu de 象 *siang* est certainement fautif et ne se trouve pas dans les éditions anciennes) dit en décrivant Kapilavastu

# 淨王故宮處作太子母形像及太子乘白象 人母胎時...

LEGGE a traduit: «A la place où s'élevait l'ancien palais du roi Cuddhodana, on a fait des images du prince et de sa mère; et aux places où ce fils parut monté sur un éléphant blanc quand il entra dans le sein de sa mère [et où..., a élevé des *stūpa*].» La phrase est peut-être mal coupée dans cette traduction, et clinerais en faveur de la version que Beal avait donnée avant LEGGE (*Buddhist Records*, xlix): «Sur l'emplacement de l'ancien palais du roi Cuddhodana, on a fait une image la mère du prince héritier, et du prince héritier [lui-même] quand, monté sur un phant blanc, il entre dans le sein de sa mère.» Je reconnais d'ailleurs qu'on ne suppose pas par là toutes les difficultés. Hiuan-tsang (*Mémoires*, I, 310—311) mentionne si l'image qui représente le *bodhisattva* au moment où il descend pour s'incarner, mais dit rien de l'éléphant. Tout ce que je voulais faire remarquer ici, sans en pouvoir mener d'explication, c'est que, pour Fa-hien encore, décrivant en témoin oculaire un monument de Kapilavastu, le *bodhisattva* y est figuré non sous la forme d'un éléphant comme le veut la tradition hindoue, mais monté sur un éléphant. L'iconographie peut être en partie responsable de ces confusions. Dans l'art hindou archaïque, on ne représentait pas l'image humaine du Maître. Un éléphant pourrait donc aussi bien figurer le *bodhisattva* transformé en éléphant qu'évoquer le *bodhisattva* monté sur l'éléphant, mais n'est représenté par l'artiste.

36) 遂感而孕. C'est là une formule usuelle pour désigner la conception dans les textes chinois.

37) Cette date est traditionnelle aujourd'hui; on la célèbre en particulier par la fête de 浴佛僧 *yu-fô-houei*, c'est-à-dire la fête de l'ondoiement des statues du Buddha; le lien entre les deux événements est peut-être fourni par l'intervention des deux dragons qui, à la naissance du Buddha, ont fait couler sur lui l'un un courant d'eau chaude, l'autre un courant d'eau froide. Pour quelques indications sur cette fête, cf. DE GROOT, *Les fêtes annuellement célébrées à Emouy*, I, 308 et ss.; *Sectarianism and Religious persecution in China*, pp. 130, 198. Cette fête de l'ondoiement des statues du Buddha était célébrée en grande pompe à la fin du II<sup>e</sup> siècle par ce même Tchai Jong dont parle Mou-tseu (cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, 395); elle est d'ailleurs connue en dehors du bouddhisme chinois. La date du 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois pour la naissance du Buddha est déjà donnée, tout comme dans *Meou tseu*, par la biographie dûe à Tche K'ien; il n'y a pas de variantes dans les éditions, et je ne vois aucune raison de suspecter ici la tradition du texte. Mais la tradition s'est embrouillée de bonne heure pour les textes qui, à l'inverse de la biographie de Tche K'ien, donnaient également une date pour la conception, car pour cette date on a adopté aussi l'indication du 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois. Par contre, ces mêmes textes (par exemple la biographie traduite en 197 par K'ang Mong-siang, avec une variante donnant pour la naissance le 7<sup>e</sup> jour au lieu du 8<sup>e</sup> jour) indiquent pour la gestation une durée de 10 mois; il en résulte des contradictions dont les écrivains bouddhistes se sont bien aperçus. Mais il n'est pas sûr que ces contradictions ne résultent pas parfois de rédactions altérées. Dans la deuxième moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, le *To tsou t'ong ki* (ch. 2, éd. de Tokyo, 1908, VIII, 23 v°) prête au 過去現在因果經 *Kouo k'iu hien tsai yin* *uo king* (Nanjio, n° 666) la même date du 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois pour la conception et pour la naissance, en même temps que l'indication d'une durée de 10 mois pour la gesta-

tion; et il invoque l'autorité de **道宣** Tao-siuan, qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle, pour établir que la gestation dut en réalité durer une année. En effet Tao-siuan, dans son **釋迦氏譜** *Che kia che p'ou* (éd. de Kyôto, XXVII, III, 75 r<sup>o</sup> et v<sup>o</sup>) fait cette hypothèse, mais on remarquera qu'il emprunte ses deux dates identiques pour la conception et la naissance à des textes différents. Si on se reporte au *Kouo k'iu hien tsai yin ko king* (éd. de Kyôto, XIV, III, 245 v<sup>o</sup>; éd. de Tôkyô, **辰**, X, 5 r<sup>o</sup>), on voit que l'édition la plus ancienne, celle de Corée, donne le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois pour la conception et le 8<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois pour la naissance, ce qui est bien en accord avec la durée de 10 mois indiquée pour la gestation. En 1143, Fa-yun (*Fan yi ming yi tsi*, Tôkyô **雨**, XI, 33 v<sup>o</sup>) fait bien que sa citation ne soit pas littérale, invoque formellement le *Kouo k'iu hien tsai yin ko king* comme faisant naître le Buddha le 8 du 2<sup>e</sup> mois. Sans doute, on pourrait admettre que certains éditeurs ont corrigé la seconde date pour échapper à une contradiction manifeste (le *Fa yuan tchou lin*, qui cite ces passages en ses ch. 8 et 9, éd. de Kyôto, XXVII, IV, 64 r<sup>o</sup>, 65 v<sup>o</sup>, donne déjà le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois dans les deux cas), mais d'autres textes permettent aussi bien de supposer que ce sont les éditions plus tardives qui ont modifié la date du 2<sup>e</sup> mois quand il fut généralement admis que le Buddha était né le 8 du 4<sup>e</sup> mois. Les désaccords en effet sont anciens, et tiennent non seulement à une confusion possible entre la conception et la naissance ou à des différences dans le mode de compte pour convertir les dates hindoues en dates chinoises (sous les Song, **吳曾** Wou Ts'eng fait remarquer dans son *Neng kai tchai man lou*, ch. 5, f<sup>o</sup> 17 de l'édition du *Cheou ko ts'ong chou*, qu'on a tort de célébrer la naissance du Buddha le 8 du 4<sup>e</sup> mois, car il s'agit du 4<sup>e</sup> mois du calendrier des Tcheou, qui correspond au 2<sup>e</sup> mois des calendriers modernes; sous les Ming, **陸容** Lou Jong, dans son **菽園雜記** *Chou yuen tsa ki*, V, 5, r<sup>o</sup> de la même édition, reprend pour son compte cette argumentation inopérante mais aussi à des traditions différentes dans les diverses écoles. Dans le texte que j'ai invoqué, on verra les efforts que fait l'auteur du *Fo tsou t'ong ki* pour concilier entre elles toute une série de dates parmi lesquelles on voit reparaître, à propos d'autres sources, cette indication du 2<sup>e</sup> mois au lieu du 4<sup>e</sup>. Un texte fort ancien, le **二教論** *Eul ki louen*, qui date de 570 ou 571 et est incorporé au ch. 8 du *Kouang hong ming tsi* (éd. de Kyôto, XXVIII, II, 131 r<sup>o</sup>), spécifie que, d'après les textes bouddhiques, le Buddha a été conçu le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois, mais qu'il est né et a atteint la *bodhi* le 8<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois (avec une possibilité de 7<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois d'après un autre système de compte). Fa-hien nous donne lui-même un indice en faveur de la double date. Quand il est dans le pays de Khotan (et non de Kie-tch'a, comme il est dit par inadvertance dans KERN, *Histoire du Bouddhisme*, II, 233), il assiste aux grandes fêtes de la «procession des images» qui a lieu du 1<sup>er</sup> au 15 du 4<sup>e</sup> mois; mais, dans le royaume de Pataliputra, il est témoin d'une autre grande fête de la «procession des images» qui y est célébrée le 8 du 2<sup>e</sup> mois (LÉGGE, *The travels of Fa-hien*, pp. 18, 79; aussi bien BEAL que LEGGE disent 4<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> mois sans observation; mais il faut remarquer que Fa-hien dit dans le premier cas 4<sup>e</sup> mois désignant le mois par son chiffre, et donne dans le second cas **卯月** *mao-yue*, ce qui correspond au 4<sup>e</sup> mois astronomique chinois, et n'équivaut au 2<sup>e</sup> mois qu'en tant qu'à cette époque on faisait commencer l'année civile au 3<sup>e</sup> mois astronomique; cf. HOANG, *Concordance des chronologies néoméniques*, p. IV). Hiuan-tsang d'ailleurs nous donne encore d'autres dates quand il spécifie (*Mémoires*, I, 311) que le Buddha s'est incarné *suiva*



le des Sthāvira, dans la nuit du 30<sup>e</sup> jour du mois *uttarāṣaḍha*, qui répond en Chine 5<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune. Mais, suivant les autres écoles, il s'est incarné dans la nuit du 2<sup>e</sup> jour de ce même mois, ce qui répond, chez nous, au 8<sup>e</sup> jour de la 5<sup>e</sup> lune. M. KERN a oublié de signaler ce texte de Hiuan-tsang, mais il note (*Hist. du bouddhisme*, II, 232) d'après le *Lalitavistara*, c'est de 15<sup>e</sup> de *vaiṣākha* qui est le jour de la conception; donc une autre date. C'est en effet la pleine lune de *vaiṣākha* qui est indiquée pour la conception dans les traductions chinoises du *Lalitavistara* (Nanjio, nos 159 et 160), et la naissance a lieu après une gestation de dix mois. Toutes ces indications sont intéressantes, mais il faut en effet que les grandes écoles bouddhiques aient chacune leur vie du Buddha (Nanjio, n° 680); les dates que nous fournissent les textes, une fois la part faite des variations qu'elles ont pu subir au cours des siècles, sont donc de nature à nous donner des indications sur les écoles auxquelles ces textes appartiennent. Il serait par suite important que quelqu'un reprît dans une étude d'ensemble les données chronologiques que nous fournit à ce sujet le canon chinois, et les soumit à une critique un peu serrée; cette étude n'a pas été entreprise. En dehors des vies du Buddha et des sources que j'ai indiquées dans cette note, je signale encore, comme fournissant des renseignements à ce sujet, le ch. *Lì tai san pao ki*, le ch. 下 du 破邪論 *P'o sie louen* (éd. de Kyoto, XXX, 68 r°) et, plus tardif, le 續博物志 *Siu po wou tche* (ch. 2, f° 2 r° de l'éd. «Cent philosophes»).

38) 天上天下靡有踰我者. L'épisode se retrouve dans toutes les biographies du Bouddha, mais on remarquera que la biographie traduite par K'ang-tsiang, tout comme celle traduite par Tche K'ien, prêtent au Buddha les paroles suivantes : 上天下唯我爲尊 « Dans le ciel, sous le ciel, il n'y a que moi de respectable. » Le sens revient à peu près au même, mais il serait assez étonnant que Meou-tseu modifié de sa propre autorité les paroles prononcées par le futur Buddha à ce moment crucial, et il semblerait qu'il citât une tradition autre que celles qui nous sont parvenues. D'un autre part, 下 (rime 馬) et 我 (rime 哿) ne riment pas suivant le système des rimes fixé au VI<sup>e</sup> siècle, mais, tous deux au *chang-cheng*, pouvaient assonancer dans le texte antérieur.

39) Cette phrase, à un caractère près, se retrouve exactement dans la biographie traduite par Tche K'ien.

40) 青衣 *ts'ing-yi*. C'est l'expression employée par Tche K'ien; c'est d'ailleurs celle qu'adoptera en 308 le traducteur du *P'ou yao king*. Cette expression de « vêtements bleus » ou « vêtements gris » ne doit s'entendre, je crois, que des servantes, et non des domestiques mâles. Dans CHAVANNES, *T'ai-chen*, p. 401, le terme est traduit par « servante »; il s'agit d'un passage du 搜神記 *Seou chen ki* que CHAVANNES citait de sa main, faute de l'avoir retrouvé dans l'édition de cet ouvrage incorporée au *Han-tsong chou*. Il y a en effet deux recensions fort différentes du *Seou chen ki*; le texte que nous venons de citer se trouve, entre autres, dans l'édition des «Cent philosophes» (ch. 4, ff. 1 v°—2 v°). On verra qu'il s'agit certainement d'une servante, non d'un serviteur.

41) Ici encore, la correspondance est étroite entre Meou-tseu et la traduction de Tche K'ien; les textes parallèles ont été donnés dans l'introduction (*supra*, p. 261). Ce qu'il y a de plus important ici, comme l'a indiqué M. MASPERO, ce sont les transcriptions. Celle de *bandaka*, Tch'ô-ni, est la même à peu près partout (cf. à son sujet ma remarque dans



*J. A.*, 1914, II, 407); mais pour le nom du cheval, la biographie traduite par K'ang Mong-siang écrit 塞特 Kien-t'ö, au lieu que Tche K'ien est une fois de plus d'accord avec Meou-tseu. Même pour Chandaka, la biographie traduite par K'ang Mong-siang finit au ch. 2, par adopter une autre forme que Tch'ö-ni, 闍特 Tch'an-t'ö, ce qui, à moins d'une altération du texte, est tout à fait déconcertant (d'après une citation du ch. 2). 釋迦譜 *Che kia p'ou*, éd. de Kyoto, XXVII, III, 4 v°, et qui concorde dans toutes les éditions, il semblerait que la leçon primitive du texte de K'ang Mong-siang fût Tch'ö-t'ö, et que la modification partielle ne fût qu'une contamination due à l'emploi usuel de Tch'ö-ni dans d'autres textes; le *P'ei wen yün fou* donne aussi Tch'an-t'ö, mais cité probablement de seconde main, et d'après le *Che kia p'ou*. Les formes données par T'ou K'ien et Meou-tseu sont aussi celles qu'on avait dans le 車匿經 *Tch'ö ni king*, en 516 par le *King liu yi siang* (Nanjio, n° 1473; ch. 7, éd. Kyoto, XXVII, IV, 174—175) mais dont la date m'est inconnue (il était déjà mentionné en 374 par Tao-ngan parmi ses œuvres dont on ignore le traducteur; cf. ch. 3 du *Tch'ou san tsang ki tsi*, éd. de Kyoto, XXVII, IX, 606 v°).

42) Autrement dit, il avait deux fois la taille humaine, fixée traditionnellement en Chine ancienne à 8 pieds (plus petits que le pied actuel). Cf. *B. E. F. E.-O.*, III, 307. *J. A.*, sept.—oct. 1913, p. 421; HIRTH, *China and the Roman Orient*, p. 83, où la conclusion est à rejeter.

43) 手把千輻輪. Telle est évidemment la leçon correcte et il faut corriger en 千 *ts'ien* le 于 *yu* du texte donné par de HARLEZ dans *T'oung Pao*, VII, 364.

44) 項光照萬里. Telle est la leçon de l'édition de Kyoto, reproduite dans l'édition de Corée. Mais les éditions des Song, des Yuan et des Ming ont 頂 *ting*, « sommet de la tête », au lieu de 項 *hiang*, et telle est la leçon qui a par suite passé dans l'édition du *P'ing tsin kouan ts'ong chou* et dans celle des « Cent philosophes ». La confusion de *ting* et de *hiang* est une des altérations graphiques les plus fréquentes en chinois. La liste de de HARLEZ dans *T'oung Pao*, VII, 364, a un *hiang* qui ne peut être qu'une faute d'impression pour *ting*. Dans ses *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 100, M. CHAVANNES, traduisant la notice sur Koutcha insérée dans le *Sin t'ang chou*, a rencontré la phrase: 斷髮齊頂, qu'il a traduite par: « Ils ont coutume de se couper les cheveux au sommet du crâne »; mais 齊 signifie « de niveau avec », et il est impossible qu'il s'agisse d'une sorte de tonsure. Le texte n'offre pas de sens, et il faut le corriger par le texte parallèle du *Kieou t'ang chou*, qui donne 翦髮垂與項 (ou celui du *Tsin chou*, ch. 97, f° 6 r°: 翦髮垂項); *ting* est fautif pour *hiang*, et le sens est: « Ils coupent leurs cheveux au niveau de la nuque », ce qui n'est pas sans intérêt au point de vue ethnographique. La même alternance entre *hiang* et *ting* se rencontre entre les deux *Histoires des T'ang* quatre lignes plus loin. On verra par la suite de ce travail qu'une question analogue se pose pour le récit traditionnel du rêve de Ming-t'ou prétendu *lakṣaṇa* indiqué ici ne se retrouve pas dans les textes, qu'on veuille l'interpréter avec *hiang* ou avec *ting*. Si on adoptait *ting*, il faudrait supposer qu'il s'agit de rayons émanant de l'*uṣṇīṣa*; mais je n'ai jamais rencontré de texte à ce sujet; quand il est question de rayons spéciaux qu'émet le Buddha pour illuminer le monde, c'est de l'*pūrṇa* il partent, non de l'*uṣṇīṣa*. Il me paraît s'agir ici de tout autre chose. Dans les

liennes et tibétaines des «signes secondaires» (*anuvyañjana*) du Buddha (mais non dans les listes chinoises) figure un signe qui consiste à être entouré d'une lumière qui se répand tout autour de lui (cf. BURNOUF, *Lotus de la bonne loi*, pp. 596—597). La correspondance de l'art bouddhique est fournie, comme l'a vu BURNOUF, par la «gloire», l'aurole dont est entouré le Buddha. Je suppose que nous avons ici une allusion à quelque chose d'analogue. Le Buddha est souvent représenté au milieu d'une gloire qui lui prend tout le corps et d'un nimbe qui lui entoure seulement la tête; assez souvent, c'est ce nimbe seul qui est figuré, sans la gloire. Ce nimbe paraît en quelque sorte reposer sur sa nuque. La solution à adopter ici est liée à celle qui prévaudra à propos du rêve de Ming-ti; je reviendrai à ce moment sur la question. Dès à présent, j'indique que c'est *hiang* qui me paraît dans les deux cas la leçon primitive, et c'est celle que j'adopte ici dans ma traduction.

45) A l'exception du dernier, tous ces *lakṣaṇa* se retrouvent en effet dans les listes chinoises, qui ont été étudiées en grand détail par BURNOUF (*Lotus de la bonne loi*, pp. 553 et suiv.); on y joindra, pour les noms chinois, l'article de DE HARLEZ dans *Journal Asiatique*, VII, 364—367. Mais il faut noter que les termes mêmes qu'emploie Meou-tseu ne paraissent empruntés directement ni à la biographie traduite par K'ang Mong-siang, ni à celle traduite par Tche K'ien. Ces *lakṣaṇa* du Buddha n'ont pas été sans exercer quelque influence sur les traditions populaires chinoises, et j'ai recueilli à Pékin même plus de ceux qui ont une langue longue ou des mâchoires puissantes (en *sou-houa* 大賴巴 *ta hiā-pa* ou 大賴巴顏兒 *ta hiā-pa-k'ō-eul*) vivent longtemps.

46) Ici encore, comme l'a indiqué M. MASPERO, le texte de Meou-tseu se rapproche beaucoup de la biographie traduite par Tche K'ien (et aussi du *Kouo K'iu hien tsai yin kouo king* traduit plus tard, au V<sup>e</sup> siècle). L'âge de 17 ans est d'ailleurs indiqué aussi dans la biographie traduite par K'ang Mong-siang. On sait que les Chinois comptent un an à la naissance; 17 ans pour eux correspondent donc à 16 ans pour nous; c'est bien 16 ans qui est l'âge indiqué dans l'Inde (cf. KERN, *Histoire du bouddhisme*, I, 37).

47) 天道孔明。陰陽而通。 *K'ong-ming* est emprunté au *Cheou king* (LEGGE, *Chinese Classics*, IV, II, 376).

48) Les trois biographies apparentées (celles traduites par Tche K'ien et par K'ang Mong-siang et le *Kouo K'iu hien tsai yin kouo king*) insistent sur l'éloignement que manifestait le bodhisattva pour tout rapport sexuel avec sa femme (la tradition suivie par M. MASPERO est notablement différente). Les servantes en vinrent à concevoir des doutes sur la virilité du bodhisattva; ces soupçons ont donné lieu dans certains textes à un épisode assez intéressant. Des trois biographies, c'est encore celle traduite par Tche K'ien qui est la plus voisine de Meou-tseu: le bodhisattva, devant les soupçons des femmes, se borne à montrer du doigt le ventre de son épouse, et lui dit: «Dans six ans, vous mettrez au monde des fils».

49) Telle est la leçon de l'édition de Corée. Les éditions des Song, Yuan et Ming indiquent le 2<sup>e</sup> mois au lieu du 4<sup>e</sup>, et, à leur suite, c'est le 2<sup>e</sup> mois qui est donné dans le *Ping tsin kouan ts'ong chou* et dans l'édition des «Cent philosophes». Comme l'a signalé MASPERO, on retrouve l'âge de 19 ans, et le 8<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois dans la biographie traduite par Tche K'ien; celle traduite par K'ang Mong-siang porte «19 ans» et «le 7<sup>e</sup> jour du 4<sup>e</sup> mois». Dans le *Kouo K'iu hien tsai yin kouo king*, on a l'âge de 19 ans, mais le 2<sup>e</sup> jour du 2<sup>e</sup> mois (cette leçon est ancienne, car c'est déjà celle que donne la citation de ce texte qu'on trouve dans le *Che kia che p'ou*, éd. de Kyoto, XXVII, III, 77 r<sup>o</sup>). Ici

encore, l'âge même et les dates diffèrent selon les textes et les écoles. La divergence la plus fréquente est de donner 29 ans au lieu de 19 pour l'âge du *bodhisattva* au départ du palais. On trouvera un certain nombre d'indications à ce sujet dans les premiers paragraphes du *Li tai san pao ki* et dans le ch. 2 du *Fo tsou t'ong ki*. Les traditions se sont d'ailleurs contaminées l'une l'autre, si bien qu'on a par exemple au ch. 4 du **經律異相** *King liu yi siang* (Kyôto, XXVII, IV, 156 r°; Tokyo, **雨**, II, 79 v°) triple leçon de 29 ans dans l'édition de Corée (qui doit être ici la bonne), mais 19 dans celle des Ming et 17 dans celle des Yuan (le *King liu yi siang* dit s'inspirer pour ce paragraphe du *P'ou yao king*, mais je crois que celui-ci ne donne aucune date). Le *Chouei king tchou* au début du VI<sup>e</sup> siècle, cite un texte qui doit être emprunté au **外國事** *Wai kou che* de **支僧載** Tche Seng-tsai et dater des Tsin (265—420), et où il est dit que le prince héritier quitta le palais le 15 du 3<sup>e</sup> mois (cf. *Chouei king tchou*, éd. de Wan Sien-k'ien, ch. 1, f° 11 r°); cette date, ainsi que l'indication de la 29<sup>e</sup> année, ont passé dans le *Siu po wou tche*, ch. 2, f° 2 r°. La tradition indienne, suivie par KERN (*Histoire du bouddhisme*, I, 58), est en faveur de la 29<sup>e</sup> année. On rencontre aussi la date de la 25<sup>e</sup> année indiquée pour le départ de la maison. Ces dates ont leur répercussion sur l'âge auquel le *bodhisattva* atteignit la *bodhi*, car les textes sont généralement d'accord pour admettre que ce fut six ans après qu'il eût quitté Kapilavastu.

50) Le texte de ces deux phrases est très voisin de celui de la biographie traduite par Tche K'ien.

51) **神祇** *chen k'i*, mot à mot «au dieu du ciel et au dieu de la terre»; l'expression composée se rencontre fréquemment et n'est pas d'origine bouddhique.

52) Le sens général des propos est en accord avec d'autres sources, et en particulier avec la biographie traduite par Tche K'ien, mais la lettre en est absolument différente. L'inspiration en est cependant de quelqu'un qui parlait en vrai bouddhiste; la Voie (**道** *tao*) est la traduction normale de la *bodhi* dans les premiers siècles du bouddhisme chinois. Il est possible que Meou-tseu puise ici à une oeuvre bouddhique aujourd'hui perdue ou du moins non identifiée, et cette «biographie» inconnue du Buddha pourrait bien avoir été, au moins partiellement, en vers. On a vu plus haut que la phrase prononcée par le Buddha à sa naissance est assonancée. Ici les propos de Çuddhodana sont en 6 phrases de 4 mots, et les derniers mots des phrases 1, 2, 4, 6 (**時, 祇, 珪, 爲**) riment ou du moins assonacent. Dans la réponse du prince héritier, en 4 phrases de 4 mots les derniers mots des phrases 1, 2 et 4 (**常, 亡, 方**), tous trois de rime **陽** rimeraient même dans le système plus minutieux du VI<sup>e</sup> siècle. Il n'est guère probable que ces vers soient dûs à Meou-tseu; il semble plutôt qu'il ait conservé, pour les propos de ses personnages, les termes mêmes de sa source, laquelle devait être en vers de quatre mots et assonancés. Cette dernière particularité est curieuse, vu qu'en général les traductions bouddhiques chinoises rendent les vers des originaux indiens au moyen de lignes à nombre de mots fixe, mais sans rimes ni assonances.

53) Ce sont les six ans d'ascétisme de Çakyamuni, sur lesquels cf. KERN, *Histoire du bouddhisme*, I, 63—66.

54) **釋狐裘衣絺綌中呂之時也**. Le quatrième mois, qui a été indiqué plus haut comme celui de la naissance de Çakyamuni, est en effet le premier mois de l'été chinois. On sait que l'année chinoise est divisée en quatre saisons, au lieu



l'ancienne année hindoue n'en comptait que trois; il y a eu là un nouvel élément de tement dans les équivalences adoptées par les traducteurs bouddhistes. Le *tchong-lu* est 6<sup>e</sup> des douze tuyaux sonores, et Sseu-ma Ts'ien (cf. CHAVANNES, *Mém. historiques*, 308) le met en effet en rapport avec le 4<sup>e</sup> mois.

55) 中和 *tchong-hou*; l'expression est empruntée au *Tchong yong* (LEGGE, *Chin. ssics*, I, 385); on la retrouve dans le *Tcheou li* (trad. Biot., II, 28). C'est l'idée hindue du Madhyadeça; on sait que les bouddhistes chinois l'ont fidèlement rendue par 中國 Tchong-kouo, « Royaume du Milieu », qui désigne chez eux non la Chine comme l'ordinaire dans la littérature chinoise profane, mais l'Inde; l'expression se trouve déjà 1<sup>er</sup> siècle dans le *Sūtra en 42 articles*.

56) Les douze classes (十二部) d'écrits bouddhiques sont bien connues; KERN, *Hist. du bouddhisme*, II, 398 et ss. Le nombre de chapitres est exprimé par 億四千萬卷. En donnant à 億 *yi* son sens usuel de 100.000, on serait té de comprendre « 804.000 fois 10.000 chapitres », soit 8.040.000.000. Mais la con- action chinoise serait anormale. D'autre part, on s'attend à avoir le 84.000 traditionnel vi de plusieurs zéros. Or, dans le *Sūtra en 42 articles*, si bien connu de Meou-tseu, est un emploi évident de 億 au sens de « 100 millions » (l'absurdité de l'explication par 1.000 dans le passage en question avait frappé Beal, *A Catena of Buddhist scriptures*, 194); si on l'adopte ici, on a, et cette fois en construction chinoise régulière, le chiffre 840.000.000; la solution me paraît sûre.

57) Le commentaire de K'o-hong écrit 小弓; son texte avait donc une leçon = 卷 *kuan*.

58) Au lieu de 教授 *kiao-cheou*, le commentaire de K'o-hong écrit 援教 *an-kiao*, qui va aussi bien et donne le même sens; l'une des formes est sortie graphi- ment de l'autre.

59) 泥洹 *ni-yuan*. Cette date du 15 du 2<sup>e</sup> mois paraît être la plus ancienne que bouddhisme chinois ait adoptée pour le *nirvāṇa*; d'autres textes ont indiqué, ici encore, du 2<sup>e</sup> et le 8 du 4<sup>e</sup> mois. Voir à ce sujet le début du *Li tai san pao ki* et le ch. 4 *Fo tsou t'ong ki* (éd. de Tokyō, 致, VII, 44 r°).

60) L'expression *wou-wei* a été empruntée par les bouddhistes chinois à la philosophie que, où elle désigne le « non-agir »; elle a pris dans le bouddhisme une valeur spéciale, est celle d'*asaṃskṛta*, « non composé ». Cf. LEGGE, *Texts of Taoism*, I, 72; *Buddhism*, s. v. 無; CHAVANNES, *Dix inscriptions de l'Asie Centrale*, p. 71. Il est assez cile de dire le sens que Meou-tseu lui-même donnait à cette expression, parce qu'on ne se faire une idée précise de la conception qu'il avait du *nirvāṇa*; mais il est certain pour les bouddhistes chinois du premier âge, le *wou-wei* est la traduction de *nirvāṇa* (cf. 洹者胡語。晉言無爲, dans Tokyō, 露, IV, 6 r°); la notion *asaṃskṛta* n'est arrivée que plus tard.

61) C'est-à-dire les *upāsaka*, ou fidèles laïcs; c'est à cette catégorie qu'appartenait ou-tsen.

62) 一月六齋. Les six jours de jeûne (*uposatha*, *upavasatha*) étaient les 8, 15, 23, 29 et 30 de chaque mois; l'histoire de ces jeûnes, auxquels s'ajoutèrent trois es d'un mois (au commencement de chaque saison indienne, c'est-à-dire aux premier,



cinquième et neuvième mois), serait intéressante à suivre, car leurs prescriptions ont évolué. Les six jours de jeûne sont souvent cités dans les anciens textes du bouddhisme chinois; cf. par exemple CHAVANNES, *Cinq cents contes et apologues*, t. I, pp. 26, 236, 408; voir aussi le *Bukkō-jiden*, s. v. 齋 *tchai*, et, pour l'Inde, KERN, *Histoire du bouddhisme*, II, 22 et suiv.

63) 悔過 *houei-kouo*. Par cette expression, il faut entendre la confession publique pratiquée les jours de jeûne. Cf. à ce sujet KERN, *loc. laud.*, et Takakusu, *A record of the Buddhist Religion*, pp. 86—90.

64) Ce sont les 250 préceptes du règlement des moines (*prātimokṣa*). «Le *Prātimokṣa* des moines compte, dans la rédaction palie, 227 articles; dans la rédaction chinoise, 250 dans la tibétaine, 253; celle qui a été suivie dans la *Mahāvvyūpatti*, 259” (KERN, *Histoire du bouddhisme*, II, 11). L'histoire de la transmission du *vinaya* en Chine n'est qu'amorcée mais je ne crois pas qu'il y ait trace d'une traduction du *prātimokṣa* dont Meou-tseu eût pu entendre parler. La suite même de son texte indique d'ailleurs que ces préceptes des moines n'étaient pas connus des simples *upāsaka* comme lui. Quoi qu'il en soit, le chiffre de 250 est intéressant, puisque c'est celui qui s'est maintenu; il apparaissait dès le 1<sup>er</sup> siècle dans le *Sūtra en quarante-deux articles*, et c'est là sans doute que Meou-tseu l'a pris. Il y a cependant des textes qui mentionnent un *prātimokṣa* en 260 divisions. M. NANO (Catalogue, App. II, n° 2) s'est même fait l'écho d'une tradition selon laquelle cette division aurait été propagée par l'un des deux apôtres du bouddhisme chinois du 1<sup>er</sup> siècle.

竺法蘭 Tchou Fa-lan (Dharmarakṣa, dit-on d'ordinaire; mais il me paraît probable qu'on doive rétablir Dharmaratna; cf. *J. A.*, 1914, II, 387, n. 1). M. NANO indique en effet, comme une œuvre perdue de Tchou Fa-lan, un 二百六十开

合異 *Eul pai lieou che kiai ho yi*, ou *Etude sur les différentes recensions des 250 préceptes*. A priori, cette entreprise de critique paraît bien étrange de la part de quelqu'un qui vient prêcher le bouddhisme dans un pays où tout en est à peu près ignoré. Non seulement il ne dut pas y avoir plusieurs versions chinoises du *prātimokṣa* au 1<sup>er</sup> siècle, mais il est vraisemblable qu'il n'en existait pas une seule. Comme l'a montré M. MASPERO (*B. F. E.-O.*, X, 225 et ss.), il n'y a aucun fond à faire sur les textes qui parlent de moines chinois ordonnés à cette époque; or le *prātimokṣa* était réservé aux moines, et il n'était pas besoin d'en avoir une version chinoise aussi longtemps que le clergé était exclusivement étranger. Les textes qui parlent de moines chinois du 1<sup>er</sup> siècle ont embarrassé à ce point de vue même les historiens chinois du bouddhisme, à cause d'une donnée traditionnelle selon laquelle la première traduction complète du *prātimokṣa* serait due à Dharmakāśa qui, frappé de l'ignorance des moines chinois en matière de règles de discipline, aurait fait passer en chinois, en 250 A. D., le *prātimokṣa* des Mahāsāṅghika (cf. NANO, Catalogue, App. II, n° 13, et les références qui y sont indiquées). Aussi le *Fo tsou t'ong ki* par exemple (ch. 53, f° 140 r° de l'édition de Tôkyô) déclare-t-il que les prétendus moines chinois du 1<sup>er</sup> siècle s'en tenaient à la formule du „triple refuge” (三歸 *san-kouei*, *triṣaṅga*) sans recevoir encore les préceptes complets. M. NANO ne paraît pas avoir remarqué qu'il utilisait des données contradictoires en attribuant au Tchou Fa-lan du 1<sup>er</sup> siècle une œuvre qui suppose plusieurs traductions connues du *prātimokṣa* et en disant par ailleurs que la traduction de Dharmakāśa constitua la première œuvre de *vinaya* qui passât en Chine. Ici du moins la difficulté n'est qu'apparente. Si on se reporte au ch. 11 du 出三

**義記集** *Tch'ou san tsang ki tsi* (ff. 664—665 de Kyōto, XXVII, X), on y trouve la préface de cette prétendue traduction de Tchou Fa-lan, et on voit qu'il s'agit d'une comparaison de trois versions du *prātimokṣa*, écrite en 381, et dont l'auteur fut **竺曇摩蘭** Tchou T'an-wou-lan (sur lequel cf. NANJIO, *Catalogue*, App. II, n° 38). C'est bien à Tchou T'an-wou-lan que l'œuvre est attribuée dans le **衆經目錄** *Tchong ying mou lou* de **法經** Fa-king sous les Souei (ch. 6; éd. de Kyōto, XXXV, IV, 112) et le *K'ai guan che kiao lou* (ch. 3; éd. de Kyōto, XXIX, II, 157 r°). Tchou T'an-wou-lan, l'Hindou T'an-wou-lan est un homonyme de Tchou Fa-lan, et son nom véritable, avec même caractère final de transcription, sera lui aussi soit Dharmarakṣa, soit plutôt Dharmaratna (d'après un prācrit \*Dhammaranna). La similitude des noms a amené de bonne heure la confusion des personnes (dès le **別錄** *Pie lou*, assez peu digne de foi). Les textes du *Tch'ou san tsang ki tsi* au sujet de ces recensions du *prātimokṣa* sont d'ailleurs plus intéressants, en ce qu'ils montrent que le royaume de Koutcha au Turkestan chinois (écrit ici tantôt **丘慈** K'ieou-ts'eu, tantôt **拘夷** Kiu-yi) joua un grand rôle dans cette transmission du *vinaya* (cf. S. LÉVI, dans *J. A.*, sept.—oct. 1913, 338 et v.). Ainsi, il n'y aurait pas eu de traduction chinoise du *prātimokṣa*, pas plus qu'il n'y aurait eu de moines chinois, au I<sup>er</sup> siècle. Pour le II<sup>e</sup> siècle, deux œuvres de *vinaya* sont attribuées par le *Catalogue* de NANJIO au grand traducteur Ngan Che-kao (n° 1112 et 1126); seule, le n° 1126, rentre vraiment dans les œuvres de *vinaya* et M. S. LÉVI a pu dire (*T'oung Pao*, II, VIII, 117) qu'elle formait „un véritable catéchisme en abrégé de la sainte”. Seulement l'attribution à Ngan Che-kao me paraît douteuse. Aux environs de l'an 500, le *Tch'ou san tsang ki tsi* ne connaissait que 34 traductions qui fussent l'œuvre de Ngan Che-kao; un siècle plus tard, le *Li tai san pao ki* en énumère 176; ce brusque enrichissement ne va pas sans inspirer quelques soupçons. Le n° 1126 de NANJIO rentre parmi les œuvres qui se sont ajoutées à la liste. En 374, le catalogue de Tao-ngan l'ignore complètement. Vers l'an 500, le *Tch'ou san tsang ki tsi* (ch. 4, f° 510 v°) connaît l'œuvre par deux recensions, toutes deux de traducteurs inconnus; quand le *Li tai san pao ki* l'attribue à Ngan Che-kao, c'est sur la foi du **別錄** *Pie lou*, catalogue anonyme perdu, comé sans grande critique à ce qu'il semble, et qui date peut-être du V<sup>e</sup> siècle (cf. *Li tai san pao ki*, ch. 15, f° 682 v°). Mais la langue même du n° 1126 ne rappelle pas celle des traductions véritables de Ngan Che-kao et, dans la plus ancienne édition tout au moins, on y trouve telle glose comme: „en langue des **秦** Ts'in, cela signifie...” (ch. **上**, de Kyōto, XIX, III, 1 v°), qui tend à faire croire que cette traduction n'est pas antérieure à la fin du IV<sup>e</sup> siècle. Je ne crois donc pas qu'il y ait dans le *Tripiṭaka* d'œuvre de *vinaya* dont la traduction remonte si haut. Ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y ait pas dès cette époque quelques moines chinois. Comme l'a montré M. MASPERO (*B. E. F. E.-O.*, 1928), il est très probable que **嚴浮調** Yen Feou-tiao, vrai Chinois d'origine, reçut l'ordination dans la 2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle; et c'est sans doute alors qu'il prit le nom que nous lui connaissons et qui peut être une transcription de Buddhadeva. Mais Yen Feou-tiao avait étudié le sanscrit, ou tout au moins l'idiome dans lequel étaient écrits les textes bouddhiques apportés alors en Chine d'Asie Centrale, et il pouvait réciter le *prātimokṣa* sans traduction chinoise. On verra plus loin que Meou-tseu parle de *vinaya*; M. MASPERO a admis qu'il devait s'en trouver de chinois parmi eux; je n'en suis pas aussi sûr, ou du moins je suis tenté de supposer qu'ils devaient alors acquérir,

pour être ordonnés, une connaissance au moins superficielle de la langue des originaux bouddhiques, et qu'il n'y eut effectivement pas, jusqu'au III<sup>e</sup> siècle, de traduction chinoise du règlement des moines (voir, sur ces traditions, la note de S. LÉVI dans *T'oung Pao* II, VIII, 117). Une tradition va bien à l'encontre de ces conclusions. M. CHAVANNES a signalé (*T'oung Pao*, II, IX, 423) une inscription de 1364—1366 qui rappelle la transmission en Chine du *vinaya* des Dharmaguptaka, et dit que leur *prātimokṣa* et leur *karmavacana* furent traduits en 168 par 法領 Fa-ling. MM. LÉVI et CHAVANNES ont publié depuis lors la traduction d'un passage du *Fa guan tchou lin* qui semble être la source de l'inscription de 1364—1366 (*J. A.*, juillet—août 1916, p. 40—41 et p. 45). J'ai retrouvé de mon côté des indications analogues dans le 四分比丘戒本疏

*Sseu fen pi k'ieou kiai pen chou* de 定賓 Ting-pin des T'ang (ch. 上, dans *Tripiṭaka* de Kyōto, Supplément I, LXII, I, 2<sup>r</sup> et v<sup>o</sup>). Ting-pin dit que dès le 1<sup>er</sup> siècle, sous Ming-ti, il y eut des professions de foi bouddhiques, mais que ceux qui se firent alors religieux se bornaient à se couper les cheveux, et à recevoir le „triple refuge“ et le „cinq préceptes“; vers la fin du II<sup>e</sup> siècle seulement, il y eut le nombre de moines requis pour une ordination régulière; cinq moines de l'Inde du nord y procédèrent, et l'un d'eux 支法領 Tche Fa-ling, „récita oralement le *prātimokṣa*, en 1 chapitre; c'est là ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancien texte du *prātimokṣa*“. Cette tradition ne me paraît avoir aucune valeur. Aucun des anciens catalogues ne connaît ce traducteur Tche Fa-ling du II<sup>e</sup> siècle. Par contre, on sait de façon très certaine qu'un moine du nom de Tche Fa-ling se rendit de Chine en Inde en 392 pour revenir sans doute en 408, et qu'à son retour, il rapportait de Khotan précisément le texte du *viyāna* des Dharmaguptaka. C'est ce texte qui correspond aujourd'hui au n<sup>o</sup> 1117 de Nanjic (pour lequel la date de 40. n'est pas très sûre; il faut plus vraisemblablement adopter 408—413 ou 410—412; voir à ce sujet les préfaces du *Dirghaḡama* et du *viyāna* des Dharmaguptaka, ainsi que le *Tch'ou san tsang ki tsi*, ch. 9, f<sup>o</sup> 650 r<sup>o</sup>, et surtout le ch. 4 du *K'ai guan che kiao lou*, ff. 167—168 de l'édition de Kyōto). Ce Tche Fa-ling est nommé également, à la même époque, pour le manuscrit de l'*Avataṃsakasūtra* qu'il rapporta de Khotan (cf. S. LÉVI dans *B. E. F. E.-O.*, V, 253). Il est évident qu'il n'y a pas eu deux Tche Fa-ling, l'un du II<sup>e</sup> siècle, l'autre des environs de l'an 400, qui tous deux auraient participé à des traductions du *vinaya* des Dharmaguptaka, et dont le premier, ignoré des catalogues, paraîtrait brusquement sous les T'ang. Nous ne sommes ici en présence que d'une tradition tardive, née parmi les adeptes du *vinaya* des Dharmaguptaka, et qui, même si elle est un peu antérieure aux T'ang, n'a jamais eu assez de vraisemblance pour passer dans les inventaires du Canon. La première traduction attestée du *prātimokṣa* reste donc en définitive celle que Dharmakāla exécuta en 250 A. D.

65) Dans l'Inde, «celui qui célèbre strictement le sabbat, après avoir jeûné d'un grand matin, s'abstiendra de prendre de la nourriture depuis le lever jusqu'au coucher du soleil» (KERN, *Hist. du bouddhisme*, II, 225). Cette formule de jeûne était comprise un peu différemment par les bouddhistes chinois, pour qui le jeûne consistait à ne pas prendre de nourriture passé midi (過中不食); telle était la règle pour les *upāsaka* au six jours de jeûne mensuels et pendant chacun des trois mois de jeûne qui ouvraient les saisons de l'année hindoue. Pour les religieux, c'était une règle permanente de ne pas manger passé midi (cette prescription constitue l'un des douze *dhūta*); ils „jeûnaient donc toute l'année. Voir à ce sujet le *Bukkō-jiden*, s. v. 齋.



66) 優婆塞 *yeou-po-sseu*. C'est la classe à laquelle appartenait Meou-tseu.

67) 威儀進止與古之典禮無異. L'expression *wei-yi* dans bouddhisme est la traduction régulière de *karmavacana*, „cérémonial“, „rituel“. *Tsin-tche* signifie au propre „s'arrêter“, et désigne les actes et attitudes prescrits par le cérémonial.

68) 孔德之容唯道是從; c'est le début du § 21 du *Tao tö king* texte actuel a 惟 *wei*, qui alterne fréquemment avec 唯 *wei*; cf. LEGGE, *Texts Taoism*, I, 64. Dans le *Tao tö king*, il semble que le sens soit à peu près le suivant: les aspects extérieurs du monde, toutes les formes de son activité (telle est la valeur *tö*) procèdent du principe immanent qui est l'ordre de l'univers, la Voie (*tao*). Mais aperçoit moins bien l'application qu'en fait ici Meou-tseu. Il semble qu'il veuille dire que la conduite des *gramana* est conforme à la parole de Lao-tseu, puisqu'ils ne pourrvent que le *tao* (cad. pour eux la *bodhi*), et que, d'après Lao-tseu, c'est du *tao* que tout procède.

69) 其斯之謂也. Lao-tseu, par la parole qu'a citée Meou-tseu, a eu en cette poursuite du *tao* à laquelle se livrent les moines bouddhistes; une fois de plus, est bon de rappeler que l'identité n'est qu'apparente entre le *tao* de Lao-tseu, et celui des bouddhistes qui est la *bodhi*, mais Meou-tseu lui-même ne devait pas s'en rendre un compte exact. Au lieu de 也 *ye*, pour lequel les éditions de Kyôto et de Tôkyô n'indiquent qu'une variante, le texte de Souen Sing-yen a 乎 *hou*, ce qui donne à la phrase un sens interrogatif: „Ne serait-ce pas là....“, mais le texte traditionnel me paraît très faisissant; je m'y suis tenu. La leçon de Souen Sing-yen paraît inspirée par le souvenir de la phrase identique de Han Fei-tseu, sur laquelle cf. *J. A.* sept.-oct. 1913, p. 419.

70) L'édition de Corée a 號謚也 *hao-che ye*; les autres éditions écrivent 號也 *che-hao ye*. Mais le commentaire de K'o-hong donne également *hao-che*. D'autre part, l'expression *hao-che* est attestée par de nombreux exemples anciens. Il semble que telle soit bien la leçon primitive du *Meou tseu*, altérée en *che-hao* dans les éditions modernes, depuis celle de Song, parce que la forme moderne de l'expression est *hao*. On sait que par ce terme on désigne les appellations honorifiques posthumes attribuées aux empereurs et aux grands hommes. Meou-tseu veut dire par là que „Buddha“ n'est pas le vrai nom de Çakyamuni. Je n'ai pas adopté dans la traduction le mot „posthume“, parce qu'il n'est pas nécessairement impliqué dans l'expression (par ex. dans le commentaire dit du Ho-chang-kong au § 38 du *Tao tö king*).

71) Les trois souverains (三皇 *san-houang*) et les cinq empereurs (五帝 *ü-ti*) sont les princes légendaires avec lesquels s'ouvre l'histoire de Chine; voir à leur sujet le t. I des *Mémoires historiques* de Sseu-ma Ts'ien traduits par M. CHAVANNES. Sseu-ma Ts'ien lui-même ignorait les trois souverains, dont la vogue ne paraît pas antérieure à la 2<sup>e</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Les taoïstes les adoptèrent lorsque, vers le 2<sup>e</sup> siècle, les Tsin (265—420), 鮑靜 Pao Tsing publia son 三皇經 *San houang king* (cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, 382). Je n'ai pas actuellement de textes présents à l'esprit et qui donnent respectivement aux trois souverains et aux cinq empereurs les épithètes de divins (surnaturel, divin) ou de *cheng* (saint); mais elles n'ont rien que de très normal, et il n'est pas bien avoir rencontré la seconde. Au XIV<sup>e</sup> siècle, le *Tchö yi louen* paraphrase ainsi: „C'est comme pour les trois souverains et les cinq empereurs, qu'on nomme par une appellation, et non par leur nom de famille“ (Tôkyô, 露, XI, 91 r°).



72) 道德之元祖神明之宗緒. Les deux seuls exemples l'expression *tsong-siu* qui soient enregistrés dans le *P'ei wen yun fou* sont empruntés 楊雄 Yang Hiong et à 張衡 Tchang Heng, c'est-à-dire à deux écrivains des Han.

73) 恍惚變化 *houang-hou pien-houa*. L'expression *houang-hou* est, elle a été empruntée au § 21 du *Tao tō king*, où elle désigne la transformation que nous ne pouvons percevoir et qui, grâce au *tao*, fait passer du non-être à l'être. Ici il s'agit des pouvoirs surnaturels du Boudha.

74) 分身散體 *fen-chen san-t'i*. *Fen-chen*, «diviser son corps», «détacher une incarnation», est le terme qui a été si discuté à propos de l'inscription de Si-ngan-fou.

75) L'édition de Corée a 辱 *jou*; les éditions des Song, des Yuan et des Ming par suite le texte de Souen Sing-yen écrivent 染 *jan*; le sens est le même.

76) Les anciens lexicographes chinois, et en particulier Hiu Chen, l'auteur du *Chien wen*, ont toujours eu un faible pour ce genre d'équivalences, qui le plus souvent ne reposent sur rien. Mais ici il est exact que *tao*, «voie», et *tao*, «guider», sont apparentés étymologiquement, aussi bien au point de vue graphique qu'au point de vue phonétique et il y a d'ailleurs des cas où les deux mots ont été employés anciennement l'un pour l'autre. WATERS (*Essays on the Chinese language*, p. 177) a même supposé que le primitif, au point de vue graphique, est celui de guider; comme je crois plutôt que, d'ailleurs, *tao*, l'élément 首 *cheou* est purement phonétique, j'incline au contraire à admettre que c'est, comme à l'ordinaire, la valeur concrète du caractère qui est primitive; il va sans dire que je ne parle ici que de l'écriture, et qu'il ne s'agit pas d'une antériorité phonétique du substantif par rapport au verbe.

77) 蜿蜒其外 *wan-yen k'i-wai*. Telle est la leçon de l'édition de Corée des Song, des Yuan et des Ming, suivies par Souen Sing-yen, ont 統延 *wan-yen* (selon les éditeurs de Tokyo; toutefois, au XIV<sup>e</sup> siècle, le *Fo tsou li tai t'ong tsai* est dans ce passage 蜿蜒 *wan-yen*; cf. Tokyo, 致, X, 35 r<sup>o</sup>). La leçon de l'édition de Corée est garantie par le commentaire de Houei-lin, qui estime toutefois que le second caractère est fautif, et qu'il faut lire 蟠 *chan*; cela prouve seulement que Houei-lin n'a pas compris le texte. L'expression donnée par l'édition de Corée existe, et on la trouve dans le dictionnaire de GILES, où elle est lue *yuán-yen*; elle signifie «tortueux». Mais il me paraît bien que ces caractères, tout comme la variante des éditions des Song, des Yuan et Ming ne sont ici que d'autres graphies de l'expression 宛延 *wan-yen* ou 蔓延 *wan-yen*, «se répandre sur», «s'étendre», «se développer»; j'ai traduit en conséquence. Le commentaire de K'o-hong donne aussi le même texte que l'édition de Corée et que Houei-lin, mais, dans une note d'ailleurs altérée, il ajoute que c'est le nom d'un vêtement qu'il faudrait écrire 統延; car, dit-il, avec la clef des reptiles, c'est le nom d'un serpent; je crois bien qu'il n'a pas mieux compris que Houei-lin.

78) 毫釐 *hao*; 釐 *li*. Le commentaire de Houei-lin montre que son texte est fautivement 豪 *hao*. Le *hao* est le dixième du *li*. En tant que poids, le *li* est 1/10.000 et le *hao* 1/10.000 d'once; mais il est clair qu'il s'agit ici d'une surface. A ce second point de vue, le dictionnaire de GILES ne dit rien de *li* et donne pour *hao* la valeur d'1/10.000 de *meou* (arpent chinois); le dictionnaire de COUVREUR indique pour *li* 1/1000 et pour *hao* 1/10.000 de *meou*; c'est le dictionnaire de COUVREUR qui doit avoir raison.

79) 閒關其內 *kien-kouan k'i-nei*. Sur l'expression *kien-kouan*, qui a plusieurs sens, cf. VON ZACH, *Lexicographische Beiträge*, I, p. 14. Le seul sens donné par lui est celui de «craquement des roues d'un char»; c'est celui de l'expression dans le *king* (LEGGE, *Chinese Classics*, IV, II, 391), et c'est de lui que nous devons partir. Le craquement des roues indique le voyage, et pour parler des fatigues d'un voyage certain, M. VON ZACH a rappelé avec raison qu'il y a une sorte de cliché, 閒關跋 *kien-kouan pa-chō*; le sens me paraît être le même dans notre texte.

80) Toute cette période, qui est d'ailleurs assez bien dans l'allure des discussions de Meou-tseu, pourrait cependant être inspirée et presque copiée d'une œuvre philosophique chinoise; mais je n'ai rien trouvé à ce sujet. Les deux membres de phrases 視之 *shih* 其形. 聽之無聲 rappellent le § 14 du *Tao tō king*.

81) 虛無怵惚 *hiu-wou houang-hou*. La phrase s'inspire du § 21 du *Tao tō king*.

82) Les textes de Corée, des Song et des Yuan écrivent 或 *houo*; celui des Ming, par Souen Sing-yen, donne 惑 *houo*; le premier caractère s'est employé anciennement au sens du second (par exemple dans Mencius, VI, I, 9), et le sens n'est pas douteux.

83) Les deux premières notes de la gamme chinoise.

84) Sur le sens de 法, „avoir pour règle” „avoir pour modèle”, on peut voir le § 25 du *tō king*. Sur l'opposition du *tao* céleste et du *tao* humain, cf. LEGGE, *Texts of Taoism*, I, 16. „cinq [vertus] permanentes” (五常 *wou-tch'ang*) sont celles qui règlent les relations de mari à femme, de père à fils, de prince à sujet, de frère aîné à frère cadet, et de moi à ami. Au lieu de cette leçon, qui est donnée sans indication de variante par les éditions de Tokyo et de Kyōto, le texte de Souen Sing-yen, suivi comme toujours par l'édition des „Cent philosophes”, porte 無常 *wou-tch'ang*, „l'impermanence”. La confusion a pu se produire phonétiquement, ou aussi peut-être par une copie où le caractère 常 *wou* a été confondu avec 无 *wou*, variante usuelle de 無 *wou*; mais cette leçon ne peut pas être prise en considération. Les quatre saisons pour le ciel et les cinq vertus pour l'homme sont mentionnées déjà côte à côte dans *Tchouang tseu* (LEGGE, *Texts of Taoism*, II, 349).

85) Cette citation est tirée du § 25 du *Tao tō king* (LEGGE, *Texts of Taoism*, I, 67). Parfois la dernière phrase est modifiée; le texte original du *Tao tō king* dit: „Je ne donne pas son nom, et je lui donne la désignation de *tao*; s'il faut absolument le nommer, j'appelle le Grand”. Tout en altérant le texte, Meou-tseu l'a rendu plus clair. L'expression de „la mère du monde” reparait encore au § 52 du *Tao tō king*.

86) 獨立 *tou-li*. L'expression se trouve au § 25 du *Tao tō king*; elle était déjà employée dans le *Yi king*; on la retrouve dans les *Elégies de Tch'ou* et dans nombre de textes plus récents.

87) Tout ce passage donne aussi l'impression d'être tiré, au moins en partie, d'un texte plus ancien que je n'ai pas su identifier. Les derniers mots des trois premiers membres de phrase, 親 *ts'in*, 民 *min* et 身 *chen*, riment régulièrement; 地 *ti* et 離 *li* ont de tons différents.

88) 夫至實不華至辭不飾. Cf. la phrase analogue au début du § XVIII.

89) Dans le ch. 45 du *Lì ki*, Tseu-lou demande à Confucius si c'est parce que le jade est rare qu'il est apprécié, mais Confucius proteste et dit que le jade est apprécié non à cause de sa rareté, mais pour ses qualités propres et parce que les anciens retrouvaient dans ces qualités l'image des vertus humaines.

90) Le saint homme est naturellement Confucius. LEGGE (*Chinese Classics*, I, 1) ne signale pas de série de „sept classiques” (七經 *ts'i-king*). On verra plus loin que Meou-tseu parle (§ VI) des 七典 *ts'i-tien*, synonyme de *ts'i-king*, qui ont été constitués par Confucius en ajoutant aux cinq *king* le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Hiao king*. Quand on parle aujourd'hui des „cinq *king*”, le *Tch'ouen ts'ieou* est l'un des cinq; le texte même de Meou-tseu montre qu'il n'en était pas de même pour lui. Il faut en réalité faire intervenir le *Yo ki* ou *Livre de la musique*, aujourd'hui perdu en majeure partie. On semblerait donc avoir la liste: *Yi king*, *Che king*, *Chou king*, *Lì ki*, *Yo ki*, constituant les cinq *king* proprement dits et que Confucius aurait seulement révisés; puis le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Hiao king*, qui sont l'œuvre de Confucius lui-même; l'ensemble formerait au sens large les sept *king* ou sept *tien*. Mais il y a d'autres causes d'indétermination. Il est question des „sept *king*” dans la biographie de 張純 Tchang Chouen au *Heou han chou* (ch. 65, f° 2 r°), et le commentaire, écrit au VII<sup>e</sup> siècle, dit que les 7 *king* sont: *Che king*, *Chou king*, *Lì ki*, *Yo ki*, *Yi king*, *Tch'ouen ts'ieou* et *Louen yu*. En outre, selon le *Souei chou*, les Han auraient gravé sur pierre les „sept *king*” en 175—183 (*Souei chou*, ch. 31

15 v°); mais, quand on va au fond des choses, on s'aperçoit qu'il n'y eut que 5 ou peut-être 6 classiques gravés sur pierre en 175—183. En tout cas, parmi ces cinq ou six classiques, figuraient sûrement le *Yi li* (et non le *Lì ki*) et le *Louen yu*. Aucune de ces sources ne fait intervenir le *Hiao king*. Toute la question sera à reprendre de plus près quand on fera l'étude des classiques gravés sur pierre sous les diverses dynasties. Mais il reste une sérieuse difficulté à propos du chiffre de 30.000 mots indiqué par Meou-tseu. C'est ainsi que le *Lì ki* par exemple a, à lui seul, près de 100.000 mots. La formule même employée par Meou-tseu (制七經之本不遇三萬言) ne paraît guère pouvoir être restreinte aux deux seuls livres que Meou-tseu ait vraiment considérés comme l'œuvre propre de Confucius, le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Hiao king*. Je n'ai pas de solution satisfaisante à proposer. Il se peut d'ailleurs qu'il y ait dans la phrase de Meou-tseu une allusion à un texte ancien qui m'échappe. Au XIV<sup>e</sup> siècle, la paraphrase du *Tch'ou yì louen* modifie ainsi le texte: „Quand le saint homme a fixé les six *king*, il n'en a pas dépassé 500.000 mots” (Tokyo, 露, XI, 92 v°).

91) J'ai adopté pour 億 *yi* la même valeur qu'au § 1, et de même un peu plus bas

92) 江海所以異於行潦者以其深廣也。五嶺所以別於丘陵者以其高大也. Ces deux phrases sont directement inspirées de Mencius: 泰山之於丘垤。河海之於行潦 (LEGGE, *Chinese Classics*, II, 195—196). Le *Tch'ou yì louen* (f° 92 v°) amalgame le texte de Meou-tseu et celui de Mencius, et met tout au compte de ce dernier. Cf. aussi les comparaisons analogues de Forke, *Lun-Héng*, II, 41—42.

93) Au lieu de 顛 *tien* de l'édition de Corée, les autres éditions ont 巔 *tien*; le sens est le même.

94) 顛 *tien* et 淵 *yuán* riment.



95) L'édition de Corée a 騏驎 *k'i-ki*; celles des Song, des Yuan et des Ming, vies par Souen Sing-yen, donnent 麒麟 *k'i-lin*. Cette seconde lecture est certainement la bonne, car l'allusion à la licorne est ici une sorte de cliché, au lieu qu'il n'y a aucune raison de faire intervenir *k'i-ki*, qui est le nom d'un des coursiers de Mou-wang. L'erreur est venue de ce que le texte avait anciennement dans ce passage une orthographe normale 騏驎 *k'i-lin*, déjà dénoncée dans les commentaires de Houei-lin et de K'oung. Meou-tseu dit qu'il ne faut pas chercher la licorne dans un jardin (苑囿 *yu-an*); mais il y a précisément une tradition qu'au temps de Houang-ti une licorne apparut dans les jardins (*yu-an-yeou*); cf. la citation du *wai-ki* du *T'ong kien ts'ien pien*, dans *T'ou tsi tch'eng*, K'in-tch'ong-tien, ch. 57, f° 1 v°.

96) 吞舟之魚. Il est assez souvent question de ce poisson dans l'ancienne littérature chinoise, et avant qu'on puisse songer au *makara* hindou. C'est ainsi que j'ai relevé deux mentions dans le 說苑 *Chouo yuan* de Lieou Hiang (éd. des «*philosophes*», ch. 12, f° 8 r°; ch. 16, f° 9 v°), une autre encore plus ancienne dans les fragments de 尸子 *Che tseu*, ch. 下, f° 6 r° (sur cette oeuvre, cf. *infra*, 53). L'expression s'est conservée dans le proverbe 網漏吞舟, „le filet laisse échapper [le poisson qui] avale les navires“, c'est-à-dire que les grands concussionnaires échappent aux châtiments impériaux. Cf. *Ts'ien han chou*, ch. 23, f° 7 v°, et C. PÉTILLON, *Allusions littéraires*, p. 313.

97) 剖三寸之蚌求明月之珠. Sur la perle „lune claire“, *Journal asiatique*, nov.—déc. 1911, p. 564. Le mot-à-mot naturel serait „une huître de trois pouces“, mais, bien que le pied fût jadis plus court qu'aujourd'hui, il s'agirait alors d'une fort belle huître, au lieu que celle-ci, de toute évidence, est regardée par Meou-tseu comme une petite huître, incapable de contenir la perle merveilleuse. Un proverbe chinois dit: „Ce sont les vieilles huîtres qui produisent les perles“ (老蚌生珠); PÉTILLON, *Allusions littéraires*, p. 380—381. Mais je crois qu'il s'agit surtout ici d'une eau d'eau opposée à l'immensité et la profondeur du Kiang et de l'océan. On lit dans le *chi* (ch. 128, f° 2 v°, partie due à Tch'ou Chao-souen): 明月之珠出於海藏於蚌中 „La perle lune claire sort du Kiang et de l'océan, et se cache dans une huître“; sur *kiang-hai*, cf. ici même un peu plus haut, et CHAVANNES, *T'oung Pao*, II, VI, 562. Cf. aussi *Houai nan tseu*, XVI, 8 r°. Toutefois, quand on désignait le lieu où on trouvait la perle „lune claire“, ce n'est pas l'océan qu'on indiquait, mais le Kiang, c'est-à-dire le Fleuve Bleu (cf. le commentaire de Ying Chao dans *Che ki*, 117, f° 6 v°). La paraphrase du *Tch'ou yi louen* (f° 93 r°) veut au contraire que la „lune claire“ ne se trouve pas dans une huître, mais seulement dans le menton du dragon.

98) 探枳棘之巢求鳳皇之雛. Un passage du *Heou han chou* (106, f° 9 v°) dit: „Les ronces ne sont pas [un endroit] où se poser pour le phénix“. Nos jours encore, l'expression 枳棘棲鳳, „un phénix posé sur des ronces“, s'emploie pour désigner un homme qui n'a pas une situation en rapport avec ses mérites. Les mots 珠 *tchou* et 雛 *tch'ou* riment.

99) 太素 *t'ai-sou*. Cf. note suivante, et aussi 至游子 *Tche yeou tseu* (éd.



des „Cent philosophes”, ch. 上, f° 16 v°). Sur les „cinq 運 *yun*“ (太易 *t'ai-yi*, 太初 *t'ai-tch'ou*, 太始 *t'ai-che*, 太素 *t'ai-sou*, 太極 *t'ai-ki*), antérieur au Ciel et à la Terre, cf. le début du *Pien tcheng louen* de Fa-lin.

100) 太始 *t'ai-che*. Ces termes sont empruntés à des théories cosmogoniques dont le meilleur exposé se trouve au ch. 1 de Lie-tseu (voir les traductions qui en sont données dans FORKE, *Lun-Héng*, I, 15; L. GILES, *Taoist teachings from the book of Lieh tseu*, p. 19; WIEGER, *Taoïsme*, II, 69.

101) 彌綸 *mi-louen*. L'expression est empruntée au *Yi king*.

102) Il y a ici comme un écho d'un conte bouddhique; les gens qui se refusent à pratiquer la doctrine bouddhique parce qu'ils ne peuvent se l'assimiler tout entière sont comme l'homme qui refuse de se désaltérer au fleuve parce qu'il ne peut l'avaler tout entier (cf. CHAVANNES, *Cinq cents contes*, II, 157).

103) 欲得其要. Ceci rappelle une prétendue visite de Confucius à Lao-tseu contée au ch. 13 de *Tchouang tseu*. Confucius commence à exposer à Lao-tseu le contenu des „douze classiques”. Mais Lao-tseu l'interrompt, et lui dit: „Je désire en entendre [seulement] l'essentiel (願聞其要)”. Cf. LEGGE, *Texts of Taoism*, I, 339; WIEGER, *Taoïsme*, II, 314.

104) 主 *tchou* et 愈 *yu*, 暑 *chou* et 旅 *lu* riment ensemble.

105) 七典 *ts'i-tien*, synonyme de *ts'i-king* qu'on a vu au § V. Ce sont les sept *king* proprement dits, au sens où l'entend Meou-tseu (vraisemblablement *Yi king*, *Chou king*, *Che king*, *Li ki*, *Yo ki*), plus le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Hiao king*.

106) 道德仁義 *tao tö jen yi*. Ces termes, qui vont souvent deux par deux, sont employés fréquemment dans le *Tao tö king* et la littérature taoïque. On retrouve encore les quatre mots associés par exemple dans le *Louen heng*, ch. 1, sect. 1. M. FORKE (*Lun-Héng*, II, 32) traduit trop librement quand il rend *tao-tö* par „the principle of virtue” et, à la ligne suivante, par „virtue” seulement.

107) Appellation de 顓孫師 Tchouan-souen Che, un des disciples de Confucius. Cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 505; LEGGE, *Chinese Classics*, I, 117.

108) Appellation de 言偃 Yen Yen, autre disciple de Confucius. Cf. GILES, *ibid.*, n° 2480; LEGGE, *ibid.*, p. 116.

109) Tchong-ni est l'appellation de Confucius. Ces questions sur la piété filiale, posées par quatre personnes, se trouvent au ch. 2, sect. 5—8, du *Louen yu* (LEGGE, *Chinese Classics*, I, 147—148; cf. aussi GILES, *Adversaria Sinica*, I, 20—25). À chacune d'elles, Confucius répond différemment, et les commentateurs en donnent l'explication même qui est intéressant de trouver déjà sous le pinceau de Meou-tseu. Il faut remarquer toutefois que Tseu-tchang n'apparaît pas dans ces textes. En dehors de deux membres d'une grande famille de l'état de Lou, les deux autres questionneurs sont Tseu-yeou et 子貢 Tseu-hia, et c'est à Tseu-hia que Confucius fait la réponse 色難 *sü-nan*, dont l'interprétation („la contenance est difficile”??) reste assez douteuse. Je ne trouve pas dans ce texte que Meou-tseu puisse avoir en vue ici; Tseu-tchang est donc peut-être fait pour Tseu-hia.

110) Les éditions de Tôkyô et Kyôto écrivent 悅 *yue*, sans indication de variante.

est de même de l'édition du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*; c'est donc par un arbitraire que le texte des „Cent philosophes“ a ici 說 *yue*.

111) Ce qui reste du *Yo ki* ou *Livre de la musique* constitue aujourd'hui le ch. 17 *Li ki*; voir LEGGE, *Li ki*, I, 32—34.

112) 經傳, les classiques et leurs commentaires orthodoxes.

113) Sur ce célèbre médecin du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère, cf. le ch. 105 du *Che ki*, GILES, *Biogr. Dict.*, n° 396.

114) 君子 *kiun-tseu*.

115) Appellation de 端木賜 *Touan-mou Ts'eu*, disciple de Confucius; cf. LEGGE, *Chinese Classics*, I, 115; GILES, *Biogr. Dict.*, n° 2083.

116) Citation du *Louen yu*, ch. 19, sect. 23 (LEGGE, *Chinese Classics*, I, 346). Un passage analogue se trouve dans le *Chou king*, l. 4, ch. 6, sect. 3, § 8 (LEGGE, *ibid.*, III, I, 217).

117) 堯事尹壽. Ce membre de phrase et le membre de phrase suivant représentent une tradition qu'on retrouve en termes très analogues dans le ch. 下, sect. 27 *Lio-p'ien* du 荀子 *Siun tseu* (III<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) et dans le ch. 5, 1<sup>er</sup> para-

graphe, du 新序 *Sin siu* de Lieou Hiang (1<sup>er</sup> siècle avant J.-C.). Mais toutes les éditions du *Siun tseu* écrivent 君疇 *Kiun Tch'eu* au lieu de Yin Cheou. Tel était le cas sous les T'ang, car c'est cette leçon qui est visée alors dans le commentaire de 楊倞 *Yang Leang* (cf. éd. de *Siun tseu*, ch. 19, f° 3 v°, dans le *Kou yi ts'ong chou*, sur cette édition, *B. E. F. E. O.*, II, 320—321). Mais il est évident que l'une des

lectures est née de l'autre par altération graphique, et c'est Yin Cheou qui est la leçon la plus autorisée. La leçon du *Sin siu* et du *Meou tseu* est en effet confirmée par le *Yen han chou* (ch. 20, f° 11 r°), qui indique Yin Cheou comme le maître de Yao. On trouve aussi dans le

集說詮真 *Tsi chow ts'iu'an tchen* du P. Hoang (f° 29) une mention tardive des avatars de Lao-tseu; 尹壽子 *Yin-cheou-tseu* y est donné comme l'incarnation de Lao-tseu au temps de l'empereur Chouen, et c'est ce Yin-cheou-tseu qui aurait révélé le *Tao t'ou king*. Au point de vue de la formation du nom, on peut

se rappeler le 沈尹壽 *Chen-yin Cheou*, ou „Cheou, gouverneur de Chen“, pour distinguer celui-là, qui est nommé dans le *Tso tchouan* (24<sup>e</sup> année du duc Siang; LEGGE, *Chinese Classics*, V, II, 506, 508). La forme *Kiun Tch'eu* du *Siun tseu*, bien que correcte, est la seule qui soit donnée dans le *P'ei wen yun fou*. Pour un autre cas de confusion entre 君 *kiun* et 尹 *yin*, cf. COUVREUR, *Tch'ouen ts'ou*, I, 17.

118) 舜事務成. Le texte du *Siun tseu* dit: 舜學務成昭, *Wouen étudia auprès de Wou-tch'eng Tchao*. Dans le passage parallèle, au début du ch. 5 du *Sin siu*, le nom est écrit 務成跗 *Wou-tch'eng Fou* (le dernier caractère

correspond à la citation de ce texte dans le 古微書 *Kou wei chou*, ch. 25, f° 7 r° du *Cheou chan ko ts'ong chou*). La forme *Wou-tch'eng Tchao* se retrouve dans un autre texte de la fin des Tcheou, le 尸子 *Che tseu*. Le *Che tseu* n'existe plus, depuis

le III<sup>e</sup> siècle, comme ouvrage indépendant. Mais 孫星衍 *Souen Sing-yen* en réunit pour la première fois les fragments en 1799. Cette première collation fut complétée par 顧煊 *Hong Yi-huan*, qui y joignit surtout les assez longs morceaux insérés au III<sup>e</sup> siècle dans le 群書治要 *K'iuu chou tche yao*, ouvrage longtemps perdu en

Chine, mais qui revint du Japon à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce *Che tseu* fragmentaire prêt en 1806, et est incorporé au **平津館叢書** *P'ing tsin kouan ts'ong ch.* la mention de Wou-tch'eng Tchao se trouve au ch. 下, f° 5 v°. Mais les traditions relatives à ces personnages sont contradictoires. Dans la série des avatars de Lao-tse reproduite dans le *Tsi chow ts'uan tchen*, l'ordre de Yin Cheou et de Wou-tch'eng interverti, si bien que Wou-tch'eng-tseu y est placé au temps de Yao, et Yin Cheou temps de Chouen; Wou-tch'eng-tseu aurait révélé le **玄德經** *Huian tō king*. document en question paraît être assez tardif, mais il s'inspire de données anciennes. certain nombre de textes sont réunis dans le **古微書** *Kou wei chou* (ch. 25, ff. 6- de l'édition du *Cheou chan ko ts'ong chou*). On y voit que, dès le II<sup>e</sup> siècle avant n<sup>o</sup> ère, le **韓詩外傳** *Han che wai tchouan* donne **務成子附** Wou-tch'eng Tseu-fou pour maître à Yao et Yin Cheou pour maître à Chouen. Le **論語比考** *Louen yu pi k'ao tch'an* dit de même que Yao eut pour maître Wou-tch'eng-tseu et Chouen eut Yin Cheou. Le **潛夫論** *Ts'ien fou louen* de **王符** Wang Fou, II<sup>e</sup> siècle de notre ère, ignore Yin Cheou, et nomme Wou-tch'eng à propos de Yao. A fin de ce même siècle, **應劭** Ying Chao rapporte, dans son **風俗通** *Fong t'ong* (ch. 2, f° 8 r° de l'édition des „Cent philosophes“), que la croyance populaire faisait alors de **東方朔** Tong-fang Cho l'émanation, sous les Han, de la planète Vénus (**太白星精**), laquelle, „au temps de Yao, était Wou-tch'eng-tseu; au temps Tchouen, était Lao Tan (Lao-tseu)“, etc. Il y avait même sous les premiers Han une oeuvre populaire intitulée *Wou tch'eng tseu*, en 11 sections, et qui était censée reproduire les questions de Yao à Wou-tch'eng-tseu (*Ts'ien han chou*, ch. 30, f° 18 r°). Sous Song, le **路史** *Lou che*, toujours peu digne de créance, a imaginé un **務成子** Wou-tch'eng Tseu-fou maître de Yao, et différent d'un **務成軻** Wou-tch'eng Tchao maître de Chouen. On voit que, même en acceptant les divergences originelles des traditions, les formes graphiques des noms (**跗** fou et **附** fou, **昭** tchao et **軻** tchao) sont mal établies.

119) Tan est le nom personnel du Tchouen-kong ou „duc de Tchouen“; cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 418; le *Tripitaka* de Kyōto a une faute d'impression **且** *tsie* au lieu de **旦**. Lu Wang n'est autre que le personnage plus connu sous le nom de **太公** T'ai-kong sa biographie se trouve au ch. 32 du *Che ki* (cf. CHAVANNES, *Mém. historiques*, I, 2, IV, 34—40; aussi GILES, *Biogr. Dict.*, n° 1862; pour son temple funéraire, cf. CHAVANNES, *Mém. hist.*, V, 452). On remarquera que ces textes font de Lu Wang le précepteur, le conseiller du roi Wen et du roi Wou des Tchouen, c'est-à-dire du père et du frère du duc de Tchouen, mais pas du duc de Tchouen lui-même; mais cela revient à peu près au même, puisque le duc de Tchouen fut lui-même le principal conseiller de son frère roi Wou. Le nom du T'ai-kong est resté très populaire. Le *Ts'ien han chou* (ch. 1, f° 12 r°) attribue au T'ai-kong une oeuvre en 237 sections, dont l'*Art militaire du T'ai-kong* mentionné dans la biographie de Tchang Leang (cf. GILES, *Biogr. Dict.*, n° 88) semble être la portion. Encore aujourd'hui, le **六韜** *Lieou t'ao* lui est attribué, et est appelé „*Lieou t'ao* du T'ai-kong“ au 1<sup>er</sup> ch. du **意林** *Yi lin* de Ma Tsong. On connaît le **太公金匱** *T'ai kong kin kouei* dont, sous les T'ang, le *Yi lin* (ch. 1) a conservé



fragments. Le T'ai-kong a été mis, sous les T'ang sans doute, parmi les pseudo-commentateurs du **陰符經** *Yin fou king*. D'autre part, j'ai retrouvé dans la grotte de Ten-houang plusieurs exemplaires d'un autre livre populaire mis sous son nom, le **太公家** *T'ai kong kia kiao*, ou *Instructions familiales du T'ai-kong*. Un manuscrit, ant également de T'ouen-houang, en est arrivé dans les mains de M. Lo Tchen-yu, qui reproduit dans son *Ming cha che che yi chou*.

120) K'ieou est le nom personnel de Confucius; il serait tout à fait irrespectueux de servir aujourd'hui. Quant à **老聃** Lao T'an, c'est, comme on sait, Lao-tseu. Ce n'est pas sans hésitation que j'ai transcrit *t'an* et non *tan*, comme on le fait généralement. C'est aussi bien le *K'ang hi tseu tien* que le commentaire de Houei-lin ne connaissent, ni le nom de Lao-tseu, que la prononciation *t'an*; *tan* paraît être né, en Chine même, d'une confusion avec **耽** *tan*. Quant à l'emploi de ce caractère *t'an*, il ne faudra pas s'alarmer, en voulant en rendre compte, qu'il apparaît aussi dans le *Tso tchouan* comme le nom d'un fonctionnaire appelé **祝聃** Tehou T'an (cf. LEGGE, *Chinese Classics*, V, 17). Quand Meou-tseu dit que Confucius prit pour maître Lao-tseu, il fait allusion aux idées traditionnelles que le réformateur de l'état de Lou aurait rendues au philosophe du pays de Tcheou. Au début du ch. 3 du *Kia yu*, Confucius, parlant de Lao-tseu par exemple, dit que Lao-tseu est son maître (**則吾師也**), en raison de son mérite. Il n'est pas sûr que ces visites ne soient pas purement légendaires (cf. CHAVANNES, *Mém. or.*, V, 299—301; *Mission archéologique*, I, 220).

121) Cette phrase du *Meou tseu* est citée, légèrement modifiée, dans le ch. 6 du *Pien tcheng louen* (Kyôto, XXX, VI, 511 r°). C'est dans le *Pien tcheng louen*, et non dans le *Meou tseu*, que **祥邁** Siang-mai l'a reprise au XIII<sup>e</sup> siècle, pour l'utiliser, en l'altérant, dans son **辯僞錄** *Pien wei lou* (Kyôto, XXXV, III, 26 v°).

122) **且猶學之**; telle est la leçon de l'éd. de Corée. Les éd. des Song, Yuan et Ming, suivies par Souen Sing-yen, donnent **且猶之與**, qui ne va pas.

123) **富耳之語**. Je ne connais pas d'autre exemple de cette expression.

124) Ce proverbe est encore aujourd'hui d'un emploi constant. Ce passage de *Meou tseu* a été reproduit sous les Yuan dans le **三教平心論** *San kiao p'ing sin louen* (Kyôto, 露, XI, 87 r°).

125) Presque tous les éléments de ce passage se trouvent déjà, le plus souvent dans les mêmes termes, au ch. 3, sect. 2, du *Louen heng*, qui date de 82—83 A.D. (FORKE, *Héng*, I, 304) et au ch. 3 du **白虎通** *Po hou t'ong* de Pan Kou († 92 A.D.; des „Cent philosophes“, ch. 3, ff. 10 v°—11 r°). Certains d'entre eux apparaissent au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans *Houai nan tseu* (même édition, ch. 19, f° 4 v°). Les quatre textes donnent ici **堯眉八彩**. La même phrase se retrouve dans un

fragment du **春秋演孔圖** *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou* qui a été conservé dans le **路史** *Lou che* des Song (cf. le **古微書** *Kou wei chou* de 孫穀 en Kou des Ming, éd. du *Cheou chan ko ts'ong chou*, ch. 8, f° 1). Le *Tch'ouen t'ou yen k'ong t'ou* se rattache à cette littérature des **經緯** *king-wei* ou **緯書** *chou*, qui se développa surtout sous les Han et est pleine de traditions populaires et de données de divination et d'astrologie; elle a en grande partie disparu; mais Souen Kou



en a réuni des portions importantes sous les Ming dans son *Kou wei chou*; d'autres fragments relatifs au *Yi king*, ont été extraits au XVIII<sup>e</sup> siècle du *Yong lo ta tien* et publiés au Wou-ying-tien; des renseignements précieux ont été groupés plus récemment par 蔣清站 Tsiang Ts'ing-yi dans son 緯學源流廢興考 *Wei hio yuan lieou fei hin k'ao* en 3 ch. Ce sont quelques textes de cette nature que M. CHAVANNES a eu l'occasion de citer dans son *T'ai-chan*, pp. 309—311. Il y a là une littérature importante pour la connaissance des traditions courantes sous les Han, mais nul sinologue n'en a encore abordé l'étude. L'indication relative aux sourcils de Yao apparaît aussi dans le 春秋元命苞 *Tch'ouen ts'ieou yuan ming pao*, qui est une oeuvre du même cycle que *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou* (cf. *Kou wei chou*, ch. 6, f<sup>o</sup> 4 r<sup>o</sup>). Le 孔叢子 *K'ong ts'ong tseu* (éd. des „Cent philosophes“, ch. 上, f<sup>o</sup> 15 v<sup>o</sup>) la donne également. La même phrase reparait au III<sup>e</sup> siècle dans le 相論 *Siang louen* de 曹植 Ts'ao Tche (ch. 1, f<sup>o</sup> 74 v<sup>o</sup>, de l'édition de ses oeuvres incorporée au *Han wei lieou tch'ou po san ming kia tsi*). Le *P'ei wen yun fou* cite encore deux phrases où il est question de «[sourcils] de huit couleurs», et qui sont empruntées l'une à une préface du 內典 *Nei tien* (recueil bouddhique), par 沈約 Chen Yo (voir cette préface dans la collection des oeuvres de Chen Yo, ch. 1, f<sup>o</sup> 76 v<sup>o</sup>, de la même édition), l'autre à la préface du 相經 *Siang king* (traité de physiognomonie), par 劉峻 Lieou Siun; ce sont deux écrivains du VI<sup>e</sup> siècle (le passage est au f<sup>o</sup> 6 r<sup>o</sup> de l'édition des oeuvres de Lieou Siun dans la même collection). C'est à la même époque que se place 劉勰 Lieou Hsi qui donne dans son 新論 *Sin louen* la même phrase que Meou-tseu, Pan Kou, et d'après le 緯略 *Wei lio* (ch. 7, f<sup>o</sup> 19 r<sup>o</sup>), l'indication se trouve encore dans *Pao p'ou tseu* et dans le 尚書大傳 *Chang chou ta tchouan*. Enfin, je la retrouve dans la partie de commentaire du *Tchou chou ki nien*. Legge (*Chinese Classics*, III, Prolegomena, p. 112) a traduit: «Ses sourcils étaient comme le caractère 八 pa et de couleurs diverses»; autrement dit, il avait les sourcils arqués. Cette interprétation semi-rationaliste est donnée par certains textes chinois (cf. *Wei lio*, ch. 7, f<sup>o</sup> 19 r<sup>o</sup> de l'éd. de *Cheou chan ko ts'ong chou*); elle me paraît inadmissible et ce n'est pas ainsi qu'on rend compte de ces traditions; les explications symboliques de l'historien Pan Kou ou celles de *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou* ne sont pas, à vrai dire, plus convaincantes. Il y aurait d'ailleurs à étudier toutes ces croyances en utilisant les manuels populaires de physiognomonie, comme le 相經 *Siang king*, le 水鏡集 *Chouei king tsi*, le 麻衣相法 *Ma yi siang fa*, le 柳莊相法 *Lieou tchouang siang fa*. La 5<sup>e</sup> section du *Siun tseu* est dirigée contre la physiognomonie.

126) 舜目重瞳. Les sources sont à peu près les mêmes que pour le membre de phrase précédent, c'est-à-dire qu'on retrouve les « doubles pupilles » de Chouen dans *Houai nan tseu*, dans le *Louen heng*, dans le *Po hou t'ong*, dans le *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou*, dans le *Tch'ouen ts'ieou yuan ming pao*, dans la partie de commentaire du *Tchou chou ki nien* (cf. Legge, *ibid.*, p. 114), puis, plus récemment, dans le *Siang louen*, dans la préface du *Siang king*, dans le *Sin louen*. Une mention qui semble encore plus ancienne en a été conservée dans les fragments du *Che tseu* (ch. 下, f<sup>o</sup> 2 r<sup>o</sup>). C'est aussi la même tradition qui doit être visée au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère dans le passage de

**韓詩外傳** *Han che wai tchouan* relatif au front (額) de Yao et aux yeux (目) de Chouen. Un passage du *Siuu tseu* (éd. des « Dix philosophes », ch. 3, f° 3 r°) dit : **堯舜參牟子**. Que faut-il entendre par là? Il est évident que **牟** *meou* est identique à **眸** *meou*, « prunelle ». Quant au reste, le commentateur **楊倞** Yang Leang, sous les T'ang, donne l'explication suivante (le passage est mutilé dans le *F'ei wen yun fou*, v. 瞳) : **參牟子謂有瞳之相參也**, « *ts'an-meou-tseu*, cela veut dire qu'ils avaient deux pupilles qui se mêlaient [à chaque œil] ». Autrement dit, Yang Leang s'en est tenu à la lecture *ts'an* de **參**, et s'est efforcé de rejoindre la tradition durante relative aux doubles pupilles de Chouen (mais non de Yao). Cette solution ne me paraît pas admissible. On verra plus loin le même caractère **參** employé à propos des oreilles de Yu, et là une partie des textes ont **三** *san*, „trois”, dont **參** est un substitut fréquent. Il me paraît clair qu'il faut donner à **參** la même valeur *san* dans le texte du *Siuu tseu* et traduire : „Yao et Chouen avaient trois pupilles”. De même, au IX<sup>e</sup> siècle, le *Yeu yang tsa tson* parlera d'un royaume de **三童** *San-t'ong* (sic) ou des „Trois pupilles”, et spécifiera que tous les habitants y ont **三珠** *san-tchou* „trois prunelles”. En réalité, je crois que *Siuu tseu* cite à tort Chouen, pour lequel les „doubles prunelles” sont une tradition constante. Mais en ce qui concerne Yao, on retrouve dans le **春秋合誠圖** *Tch'ouen ts'ieou ho tch'eng t'ou* (dans *Kou wei chou*, III, 6 r°) une tradition qui prête „trois pupilles” à l'Empereur Rouge (**赤帝** Tch'e-ti), c'est-à-dire à Yao. La tradition du *Tchou chou ki nien* relative aux „doubles pupilles” a été invoquée par certains commentateurs du *Che ki* pour expliquer le nom personnel de l'Empereur Chouen, qui était, d'après Sseu-ma Ts'ien, **重華** Tch'ong-houa (*Che ki*, I, 1, f° 9 r°; Chavannes, *Mém. histor.*, I, 70 et *Mission archéologique*, I, 133). M. Chavannes dit que Legge a interprété le nom par „Double éclat”, à cause des „doubles pupilles”. Ceci est exact dans la traduction du *Tchou chou ki nien*; mais le nom apparaît dans le *Chou king* lui-même, et là Legge (*ibid.*, p. 31) l'interprète dans le sens de „renouvelant la gloire [de Yao]”. Il faut ajouter que, dans le *Chou king* actuel, le caractère où apparaît ce nom de Tch'ong-houa est une addition de 497 ou de 582 (cf. Elliot, *Le Chou king et le Chang chou che wen*, dans *Mém. conc. l'Asie Orientale*, II, 10—172). La tradition des doubles pupilles de Chouen fut d'ailleurs connue de Sseu-ma Ts'ien, qui n'en dit rien en racontant le règne de l'empereur Chouen, mais la rappelle dans la biographie de **項羽** Hiang Yu († 202 av. J.-C.), parce qu'on croyait que Hiang Yu, lui aussi, avait doubles pupilles (cf. *Che ki*, ch. 7, f° 14 r°; Chavannes, *Mém. histor.*, II, 322). Wang Tch'ong parle des doubles pupilles de Wang Mang (Forke, *Lun-t'ang*, I, 360). On a dit la même chose de **呂光** Lu Kouang (IV<sup>e</sup> siècle). La tradition veut que Chen Yo (Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1702) ait eu double pupille à l'œil gauche. Les légendes relatives à Yao et à Chouen sont encore vivantes parmi les Chinois un peu âgés, et ils parleront d'un bel enfant en disant qu'il a „les huit couleurs des sourcils Yao et les doubles pupilles des yeux de Chouen”.

127) **皇陶馬喙**. L'édition de Kyoto écrit *ma-houei* sans indication de variante; celle de Tokyo donne **烏喙** *wou-houei*, en ajoutant que les éditions des Yuan et

des Ming ont *ma-houei*; *wou-houei* serait, d'après les éditeurs de Tokyō, la leçon de l'édition de Corée; celle des Song enfin aurait 鳥啄 *wou-houei* (je note qu'au XIV<sup>e</sup> siècle, le *Fo tsou li tai t'ong tsai* cite ce passage en écrivant 鳥啄 *niao-houei* cf. Tokyō, 致, X, 35 v°). Mais il doit y avoir là quelque erreur des éditeurs de Tokyō, en tout cas, la leçon *ma-houei* est attestée plus anciennement par le commentaire Houei-lin. Le commentaire de K'o-hong écrit de son côté 馬啄, qu'il prononce *ma-houei*, en spécifiant que l'orthographe correcte serait 馬啄 *ma-houei*. On a encore 馬啄 *ma-houei* dans la paraphrase du *Tchō yi louen* (f° 94 r°). *Wou-houei* signifierait „bec de corbeau”, mais il est évident que l'une des leçons est ici altérée graphiquement de l'autre. Il y a bien des personnages auxquels la légende prête des „becs d'oiseau”; d'après le *Che tseu* (ch. 上, f° 19 v°) et le 尚書帝命驗 *Chang chou ti ming yen* (*Kou wei chou*, ch. 3, f° 5 v°), c'était là une particularité de l'empereur Yu, au lieu qu'il y a 吳越春秋 *Wou yue tch'ouen ts'ieou* l'attribue au roi Keou-ts'ien de Yue; cette dernière tradition est encore vivante de nos jours. Le *Po hou t'ong* écrit bien, à propos de Kao Yao, qu'il avait 鳥啄 *niao-houei*, „un bec d'oiseau”; mais ce doit être là une autre altération graphique de *ma-houei* (je n'ai malheureusement pas à ma disposition le commentaire de 陳澧 *Tch'en Li*, qui discute sans doute cette leçon). La tradition dominante en Chine est de prêter à Kao Yao un muse de cheval; c'est aussi la leçon du *Louen heng*; enfin c'est celle que donne, au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le ch. 19, f° 4 v du *Houai nan tseu*; il n'y a qu'à s'y tenir ici. Au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, le *Han chi wai tchouan* parle du *houei* de Kao Yao, sans mentionner aucun animal. Cf. encore *Wei lio*, VII, 19 r°.

128) Même texte dans *Houai nan tseu*, *Che tseu* (ch. 上, f° 19 v°), le *Louen heng*, le *Po hou t'ong*, le *Tchou chou ki nien* (Legge, *ibid.*, Prolegomena, p. 142), le *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou*, le *Tch'ouen ts'ieou yuan ming pao*, le *Siang louen*.

129) 禹耳參漏. De même dans *Houai nan tseu*, le *Louen heng*, le *Po hou t'ong*, le *Chang chou ti ming yen*, le *Tch'ouen ts'ieou yen k'ong t'ou*, le *Siang louen*, le *Sin louen*. Le dernier caractère est remplacé par 鏤 *leou* dans la partie de commentaire du *Tchou chou ki nien* (Legge, *ibid.*, p. 117). Ce signe physique a été également attribué à Lao-tseu (cf. *Che ki*, ch. 63, f° 1 r°, où le commentaire cite le *Chen sien tchouan* Stan. Julien, *Le Livre de la Voie et de la Vertu*, p. xxvi; Legge, *Texts of Taoism*, II, 31).

130) 周公背偃. Même texte dans le *Louen heng* et dans le *Po hou t'ong*. Je ne vois aucune raison de traduire comme l'a fait M. Forke: „Tcheou-kong avait une tendance à se pencher en avant”. Une allusion à cette particularité physique du duc Tcheou se trouve dans le *K'ong ts'ong tseu*, ch. 上, f° 15 v°. D'après *Siun tseu* (ch. f° 2 v°), 周公之狀身如斷菹 „le corps du duc de Tcheou était comme un tronc coupé” (菹 = 櫨). Au VII<sup>e</sup> siècle, le *Pien tcheng louen* cite ce passage comme provenant du 相論 *Siang louen* de 曹植 *Ts'ao Tche*, en même temps qu'une autre phrase relative à Confucius et qui sera citée plus bas (cf. le ch. 6 du *Pien tcheng louen*, dans Tokyō, 露, VIII, 50 v°, et aussi le passage correspondant de Tokyō, 露, V, 74 r°). Et il est vraisemblable en effet que ces deux phrases aient passé dans



*siang louen*; toutefois elle ne figurent plus dans la recension, vraisemblablement incom-  
ète, du *Siang louen* qui est incorporée à la collection des écrits de Ts'ao Tche dans le  
*an wei lieou teh'ao po san ming kia tsi* (ch. 1, f° 74).

131) 伏羲龍鼻. Cette indication, qui ne se trouve pas dans le *Louen heng*,  
t donnée en termes un peu différents dans le *Po hou t'ong*. La tradition la plus répandue  
à propos de Fou-hi est qu'il avait un corps de dragon et une tête d'homme; cf. Cha-  
nnes, *Mém. histor.*, I, 5, 10; aussi les citations du 六藝論 *Lieou yi louen* de  
cheng Huan dans le 辯正論 *Pien tcheng louen* (Tripit. de Kyôto, XXX, v,  
3 v°). Mais on trouvera d'autres traditions; c'est ainsi que le *Tch'ouen ts'ieou ho*  
*t'eng t'ou* (*Kou wei chou*, ch. 8, f° 6 v°) donne à Fou-hi un corps de dragon et une  
te de bœuf.

132) 仲尼反宇. Telle est la leçon de l'éd. de Corée, qui concorde avec le  
te du *Po hou t'ong*; on trouve également cette leçon dans les fragments du 論語  
商輔象 *Louen yu tsö fou siang* (*Kou wei chou*, ch. 26, f° 5 r°), et dans le *Pien*  
*tcheng louen* de Fa-lin (aussi bien dans l'ouvrage original, Tôkyô, 露, VIII, 50 v°, que  
ns la portion qui en est reproduite au ch. 13 du *Kouang hong ming tsi*, Tôkyô, 露,  
73 v°). Les éditions des Song, Yuan et Ming, suivies par Souen Sing-yen, écrivent  
頁 *yu* pour le dernier caractère, et il en est de même dans le commentaire de K'o-hong  
ais le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, f° 35 v°, a 反宇 *fan-yu*); enfin le *Louen heng*  
ane 羽 *yu*. Ce dernier mot, qui signifie „ailes“, a trompé M. Forke, qui a abouti à  
e traduction inattendue: „Les bras de Confucius étaient tournés en arrière“, avec cette  
marque en note: „comme les ailes d'un oiseau“. La leçon du *Louen heng* est évidemment  
sûre, mais équivalait certainement à 顛 *yu*, lequel caractère a plusieurs prononciations,  
is plus précisément celle de *yu* quand il désigne „le crâne de Confucius“. Ces deux  
mes ont été de tout temps homophones de 宇 *yu*, „plan incliné du toit“, et parfois  
rmier“, et il est assez vraisemblable, malgré les apparences, que c'est cette dernière  
me seule qui est exacte: *Fan-yu*, „toit retourné“, s'est employé souvent, dans les textes  
Han et depuis les Han, pour désigner les extrémités relevées des arêtes des toits chinois.  
la prendre au pied de la lettre, la leçon de Meou-tseu et du *Po hou t'ong* signifierait  
e: „Confucius [avait] un toit retourné“. Or Confucius se distinguait par une particularité  
sique fameuse: son crâne, au lieu d'être plus élevé au „haut“ de la tête, était concave,  
bien qu'il y avait une dépression centrale, avec des bords relevés. Par comparaison avec  
toit d'une maison, dont les côtés doivent aller en descendant au lieu que la partie  
trale est la plus haute, on compara le crâne de Confucius à un „toit retourné“,  
t-à-dire aux bords relevés. Telle est l'explication donnée tout au long, pour l'expression  
me qu'emploie Meou-tseu, dans les commentaires du *Che ki* (ch. 47, f° 1 v°; cf. Cha-  
nnes, *Mém. histor.*, V, 290); en ce qui concerne *fan-yu* pris au sens propre, cf. les  
ses sur cette expression au ch. 2 du *Wen siuan*. D'autre part, avec des procédés éty-  
logiques qui tiennent souvent du calembour, les lexicographes expliquent 宇 *yu*,  
tés du toit“, en disant qu'ils sont à la maison ce que les 羽 *yu*, „ailes“, sont à  
seau. Comme le „toit retourné“ du crâne de Confucius ne laissait pas d'être une image  
peu forcée, il est arrivé à des copistes moins lettrés d'adopter en sa place 羽 *yu*,  
les“, puis, comme il s'agissait d'un crâne, une dernière forme 顛 *yu*, où les „ailes“



n'entraient plus que comme phonétique, et qui elle, du moins, comportait bien la "de la tête. *Siun tseu* (ch. 3, f° 2 v°) dit de Confucius qu'il avait le masque d'un sorcier (仲尼之狀面如蒙倮, où 倮 = 鬼 *k'i*); ce texte avait passer dans le *Siang louen* de Ts'ao Tche, mais ne s'y trouve plus aujourd'hui.

133) 老子日角月玄. Au lieu de 月 *yue*, l'éd. des Song a fantasmé 目 *mou* (il en est de même dans le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, f° 35 v°). Tous les traits physiques que Meou-tseu va prêter à Lao-tseu se retrouvent au IV<sup>e</sup> siècle dans le 仙傳 *Chen sien tchouan* de Ko Hong; mais, dans la présente phrase, 玄 *hiuan* est remplacé par 懸 *hiuan*. C'est avec ce second caractère que la description physique de Lao-tseu est reproduite, d'après le 朱韜玉札 *Tchou t'ao yu tcha* (c'est 中台朱韜玉札 *Tchong t'ai tchou t'ao yu tcha* de Kyôto, XXVIII, 159 v°; XXX, vi, 503 v°) et le *Chen sien tchouan*, dans le commentaire de Tcheou-tsie au *Che ki* (ch. 63, f° 1 r°). Tout ce texte de Ko Hong a été traduit par Stan. Julien (*Le Livre de la Voie et de la Vertu*, p. xxvi), d'où il a passé dans le livre de M. Dvořák (*Lao-tsi und seine Lehre*, p. 13). Des descriptions très analogues de Lao-tseu ont été insérées dès la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle par Fa-lin dans les ch. 6 et 8 de 辯正論 *Pien tcheng louen* (éd. de Kyôto, XXX, vi, 504 v°, 522 v°); les premiers passages contiennent la phrase qui nous occupe ici, et a été lui-même reproduit, au V<sup>e</sup> siècle, dans le ch. 13 du *Kouang hong ming tsi* (éd. de Kyôto, XXVIII, ii, 160 v°); dans les deux cas, on a 懸 *hiuan* et non 玄. Il en est de même encore dans un passage du *Fa yuan tchou lin* que je n'ai pas retrouvé, mais qui est cité dans le *P'ei wen yun fou*. Toutefois la leçon 玄 *hiuan* est ancienne aussi, car c'est elle qui figure dans la description physique de Lao-tseu (en vers) qui ouvre le manuscrit du 1<sup>er</sup> chapitre du 化胡經 *Houa hou king* retrouvé à Touen-houang. Vers l'an 500, la préface écrite par 劉暉 Lieou Siun pour le 相經 *Siang king* (cf. à ce sujet l'édition des petites œuvres de Lieou Siun dans le *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, f° 6 r°; la leçon est confirmée par la citation du 緯略 *Wei lio*, éd. du Cheou chan ko ts'ong chou, ch. 7, 19—20) mentionne 日角月偃之奇 *je-kiao yue-yen tche ki*, „la merveille de la corne solaire et de la courbure lunaire“. Un passage analogue se retrouve dans l'inscription de 586 traduite par Legge (*The texts of T'aoism*, ii, 317), et où on a les deux leçons 日角月角 et 乃前月角 (Legge a corrigé en 日前月角 ce qui ne me paraît pas possible; la leçon 日角月角 est aussi celle de ce texte au f° 10 r° de l'édition des fragments de 薛道衡 *Sie Tao-heng* qui termine le *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*; c'est celle de l'édition du *Wen yuan ying hoi* ch. 848, f° 4 v°, et c'est également celle qui a passé dans le *P'ei wen yun fou*). Le terme de 月角 *yue-kiao* est également enregistré dans le *Wei lio*, ch. 7, f° 18 v°. En qu'étaient les signes physiques qui sont visés par tous ces textes? Julien a traduit: „sommet de sa tête offrait une saillie prononcée“; ce n'est pas absolument inexact, mais c'est incomplet; car il y a deux signes. Julien n'a exprimé que le premier, celui que le dictionnaire de Giles traduit par „la protubérance sur la tête des saints du bouddhisme (par quoi l'auteur veut apparemment désigner l'*uṣṣaṣṣa*, mais c'est là un attribut du Bouddha non des saints). En réalité, il ne s'agit pas du sommet de la tête, mais du front.

**日角** *je-kiao*, ou „corne solaire“, „protubérance solaire“, est un signe usuel des grands hommes en Chine, et consiste à avoir au milieu du front une protubérance ronde; par ex. *Wei lio*, ch. 7, f° 18 v°; Chavannes, dans *Journal asiatique*, nov.-déc. 1900, 399; commentaire du *Heou han chou*, ch. 1 上, f° 1 r°, citant un texte de Tcheng Juan, c'est-à-dire du II<sup>e</sup> siècle; commentaire du *Che ki*, ch. 1, f° 1 v°. Le terme se trouve entre autres à la ligne XVIII de l'inscription chrétienne de Si-ngan-fou. Quant au second signe, où la lune intervient, je suis tenté d'en rapprocher, en dehors du texte de *Wei lio* indiqué plus haut, un passage du **論語撰考識** *Louen yu tchouan* *ao tch'an*, cité dans le *K'ang hi tseu tien* et reproduit dans le dictionnaire de Couvreur (v. 角) (mais qui manque aux fragments de l'ouvrage réunis dans le *Kou wei chou*, 25, ff. 7—9), et selon lequel **顏回有角額似月**, c'est-à-dire, d'après la traduction du P. Couvreur, „le front de Yen Houei avait des angles comme le croissant de la lune“. Dans notre texte également, j'inclinerais à admettre que, quel que soit le second mot dans le nom du second signe, il s'agit du croissant lunaire et non de la pleine lune. Le mot **角** *kiao*, „corne“, aurait alors dans ces expressions le double sens qu'il peut avoir aussi en français: la „corne solaire“ serait une protubérance frontale comme une corne de licorne par exemple, mais la „corne lunaire“ serait un croissant, et c'est bien le sens que paraît prendre tout naturellement le **月偃** *yue-yen*, ou „courbure lunaire“, de Lieou Siun. Quant aux leçons **玄** *hiuan* et **懸** *hiuan*, elles sont homophones. Le premier caractère ne donne aucun sens, mais je croisai volontiers qu'il est ici un substitut de **弦** *hien*; l'expression **月弦** *yue-hien* existe pour désigner le croissant lunaire. Quant à **懸** *hiuan*, il s'emploie à propos des astres, en tant que ceux-ci sont „suspendus“ au firmament. Le signe pourrait alors consister en ce qu'au-dessous de la protubérance solaire“, et séparée d'elle par un sillon, l'arcade sourcilière serait censée se relever assez forte saillie et se relever vers les tempes; elle prendrait ainsi l'aspect d'un croissant lunaire, et ce croissant lunaire serait en quelque sorte „suspendu“ au front de Meou-tseu. Pour l'emploi l'un pour l'autre de **玄** *hiuan* et **懸** *hiuan*, cf. la note de Tsong (III<sup>e</sup> siècle) dans le *Wen siuan*, III, 7 v°. Ce n'est pas là toutefois la valeur de la „corne solaire“ et de la „corne lunaire“ dans les œuvres modernes de physiognomonie. *T'ou chou tsi tch'eng* (section Yi-chou-tien, ch. 631, f° 4 r°) emprunte à un ouvrage qui paraît être le **神相全編** *Chen siang ts'iuan pien* en 12 ch. de **李廷湘** *T'ing-siang* une énumération des principales règles de physiognomonie. L'une d'entre elles concerne la partie médiane du front ou „cour céleste“ (**天庭** *t'ien-t'ing*) et les „cornes solaire et lunaire“ (**日月二角**), le tout constituant le „palais céleste“ (**天府** *t'ien-fou*). D'autres passages (f° 15 v°, 16 r°, 17 v°, 18 r°, 22 v°) montrent que ce „palais céleste“ appartient à la deuxième (en commençant par le haut) des treize lignes horizontales de signes que la physiognomonie reconnaît dans le visage humain; que le **氣** *k'i* domine dans les cornes solaire ou lunaire à l'âge de 17 ou 18 ans; qu'il y a 10 signes à gauche de la „cour céleste“ et que la „corne solaire“ est le premier entre eux en allant de la „cour céleste“ vers les tempes, de même que la „corne lunaire“ est le premier des signes à droite de la „cour céleste“; 4° que les signes sur la partie gauche du visage comptent pour les hommes, et ceux sur la partie droite pour les femmes. Il y a là une systématisation qui me paraît peu conciliable avec les données de la littérature ancienne.

134) 鼻有雙柱手把十文足蹈二五. Le même texte se retrouve dans la description physique de Lao-tseu qui ouvre le premier chapitre du *Hou hou king*. Le premier membre de phrase ne fait pas difficulté. Pour la suite, Julien a traduit (l'ordre du *Chen sien tchouan* est différent de celui de *Meou tseu*): „Ses pieds [avaient] chacun dix doigts; ses mains, chacune dix lignes“. Dyer Ball (*Things Chinese* s. v. „Taoism and its founder“) donne une traduction identique, sans doute copiée sur celle de Julien. Le même texte, tiré cette fois du *Lie sien tchouan*, mais avec une leçon fautive

三 *san* pour 二 *eul*, a été traduit ainsi par M. P. Yetts (*J. R. A. S.*, 1916, p. 777) „The soles of his feet were inscribed with characters, three on one and five on the other and the palm of each hand had ten“. Dans l'inscription de Sie Tao-heng en l'honneur de Lao-tseu, on trouve une phrase analogue: 蹈五把十彰手足之異. Legge a traduit comme suit (*The texts of Taoism*, II, 313): „Deux des signes pour cinq et dix marques brillantes étaient laissés par l'empreinte merveilleuse de ses pas et par la saisie de ses mains“ (two of the symbols for five, and ten brilliant marks were left by the wonderful tread of his feet and the grasp of his hands). Toutes ces traductions sont certainement inexactes à des degrés différents. Un texte du 老子中胎經 *Lao tse tchong t'ai king* reproduit au ch. 6 du *Pien tcheng louen* (Kyôto, XXX, VI, 504 v° et XXVIII, II, 160 v°) vient préciser l'interprétation quand il dit, à propos de Lao-tseu

手把十字之文脚踏二五之畫, c'est-à-dire „ses mains tenaient le dessin du caractère *che* (dix), et ses pieds foulaient les traits de deux [caractères] *wo* (cinq)“; autrement dit, Lao-tseu avait dans la paume des mains le dessin d'une croix (1 caractère „dix“), et sur la plante des pieds le dessin du caractère „cinq“. La traduction de Legge, avec la bizarre intervention de „deux des signes pour cinq“, montre qu'il ne connaît, sans le bien comprendre, un texte apparenté à ceux que je cite ici. La phrase de Sie Tao-heng signifie en réalité: „Le signe cinq de ses plantes [ou De fouler de sa plante le caractère cinq] et le signe dix de ses paumes [ou de tenir en main le caractère dix] illustraient les merveilles de ses mains et de ses pieds“. Le *Wei li* (ch. 7, f° 19 v°) donne à propos de Lao-tseu un des membres de phrase ci-dessus, qu'il dit tirer du *Chen sien tchouan*, mais avec une variante 握 au lieu de 把 *pa*, „sa main tenait le caractère dix“; juste auparavant il vient de dire, à propos de l'empereur Chouen, 手握哀文 „sa main tenait le caractère *p'cou* („rassembler“)“. Une autre variante se trouve dans le 續談助 *Siu t'an tchou* (éd. du *Che wan kiuan leou ts'ong chou*), citant le 殷芸小說 *Yin yun siao chou* du VI<sup>e</sup> siècle (cf. *B. E. F. E.-O.*, IX, 244), lequel à son tour dit reproduire le 瀨鄉記 *Lai hiang ki* de 顧玄仙 *Ko*

Hiuan-sien: on y lit 足蹈五字, „ses pieds foulaient le caractère cinq“. Le sens ne saurait donc faire doute. Le 老子評註 *Lao tseu p'ing tchou* (dans l'édition des „Dix philosophes“, Bibl. Nat., Nouv. f° ch. n° 1196) contient une biographie de Lao tseu intitulée 老子志略 *Lao tseu tche li*; les mêmes caractéristiques y sont citées avec une dernière variante: 足蹈二卐, „ses pieds foulaient deux [caractères] *wan* („dix mille“, et „svastika“)“; l'influence bouddhique est manifeste dans ce dernier „*lakṣaṇa*“. Il est intéressant de trouver déjà citées par Meou-tseu les formules qu'on retrouve dans le *Chen sien tchouan* du IV<sup>e</sup> siècle. Il faut que Meou-tseu les tire d'un



source plus ancienne, que le *Chen sien tchouan* copiera à son tour. Le *Lai hiang ki* est de date indéterminée, et son prétendu auteur Kou Hiuan-sien est sans doute à corriger en 崔玄山 Ts'ouei Hiuan-chan, qui est la forme donnée dans le commentaire du *Wen wan* (cf. *Wen siuan*, ch. 56, comment. du 新刻漏銘; *Souei king tsi tche k'ao cheng*, ch. 6, f° 44); il ne semble pas que l'ouvrage soit assez ancien pour être le modèle que nous cherchons (à en juger par son titre, qui rappelle le 賴鄉 Lai-hiang ou 賴鄉 Lai-hiang, un des noms du pays natal de Lao-tseu, l'ouvrage était un recueil de traditions relatives au fondateur du taoïsme). En définitive, il est assez vraisemblable que cette description de Lao-tseu remonte à un état ancien (peut-être même à l'état primitif) 列仙傳 *Lie sien tchouan* de 劉向 Lieou Hiang, que nous n'atteignons plus qu'à travers d'énormes remaniements.

135) Cf. Legge, *Hsiao King*, dans *Sacred Books of the East*, t. III, p. 466.

136) Tseng-tseu est un disciple de Confucius; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2022; Legge, *Chinese Classics*, I, 117. La citation est tirée du *Louen yu*, VIII, 3 (Legge, *ibid.*, I, 208).

137) Les expressions 樹德 *chou-tü*, „planter la vertu“, et 頑嚚 *wan-yen*, „néchant“, sont empruntées au *Chou king*; la seconde se trouve aussi dans le *Tso tchouan* (Legge, *Chinese Classics*, III, I, 26; III, II, 296; V, I, 189). Sur le rôle de la „bienveillance“ et de la „sagesse“ (au sens de „science“), cf. *Tchong yong*, § 25 (Legge, *Chinese Classics*, I, 418—419).

138) Tout le ch. 13 du *Houai nan tseu* est consacré à montrer qu'il ne doit pas y avoir de règles absolument rigides, et que le sage sait tenir compte des circonstances. Parmi les exemples cités, on trouve (f° 7 v° de l'édition des „Cent philosophes“) l'histoire même que rapporte Meou-tseu, mais sans mention de la barque ni du pays de Ts'i, et tout au plus comme une allusion un peu longue, mais assez imprécise, à une histoire que tout le monde connaissait; ce n'est donc pas là seulement que Meou-tseu a puisé.

139) Citation abrégée des *Louen yu*, IX, 29 (Legge, *Chinese Classics*, I, 225—226). D'après l'exemple du fils qui empêche son père de se noyer, Houai-nan-tseu lui aussi faisait allusion à la même citation, mais sous sa forme complète.

140) 時宜施者也. C'est là un souvenir du *Tchong yong*, § 25: 故時皆之宜也; mais l'interprétation est assez différente (cf. Legge, *Chinese Classics*, I, 419).

141) Cf. Legge, *Hsiao King*, p. 465. La citation est amenée par ce fait que, dans le *ao king*, cette Vertu parfaite et cette Voie essentielle consistent dans la piété filiale; or on a vu que l'intégrité du corps, y compris les cheveux, est une règle essentielle de la piété filiale.

142) L'édition de Corée a 祝髮 *tchou-fa*; les trois autres donnent 短髮 *an-fa* (d'après les éditeurs de Tôkyô; mais le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a 斷髮 *en-fa*, et de même la seconde fois); le commentaire de K'o-hong suit un texte qui avait 髮 *k'ouen-fa*. Le sens est le même dans tous les cas. Mais on a déjà la phrase 髮文身 anciennement (par ex. dans le commentaire de Kou-leang, XX, 13 v°).

143) T'ai-po et 虞仲 Yu-tchong étaient les frères aînés de 季歷 Ki-li, père de celui qui fut le roi Wen de Tcheou. Sachant que leur père voulait laisser le pouvoir



à Ki-li afin qu'il revînt ensuite au futur roi Wen, ils se retirèrent chez les Man barbare du pays qui fut ensuite le territoire de 吳 Wou et de 越 Yue; là, se conformant aux mœurs indigènes, „ils se tatouèrent et coupèrent leurs cheveux“ (cf. Chavannes, *Mém. hist.* I, 215—216 et IV, 1—2).

144) Citation du *Louen yu*, VIII, 1 (Legge, *Chinese Classics*, I, 207).

145) 捐 *kiuan*; telle est la forme des éditions du *Tripitaka*. L'édition du *P'ao tsing kouan ts'ong chou* et celle des „Cent philosophes“ écrivent 損 *souen*; c'est une faute de copie, car, un peu plus bas, même ces éditions ont gardé la forme correcte *kiuan*.

146) L'édition de Corée a 不聽音視色, et les éditeurs de Tokyo disent que celles des Song, des Yuan et des Ming ont 不聽音不視色 qui paraît en effet aller mieux; mais, au XIV<sup>e</sup> siècle, le *Fo tsou li tai t'ong tsai* donne la même leçon que l'édition de Corée.

147) Yu Jang vivait au V<sup>e</sup> siècle; cf. à son sujet Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2525; *Che ki*, ch. 86, ff. 2—3. Il désirait venger sur le vicomte de Tchao l'assassinat de son maître. Surpris une première fois et grâcié, il voulut se rendre méconnaissable, et se verna le corps (漆身) pour se faire venir des ulcères; sa femme l'ayant reconnu encore à sa voix, il avala du charbon pour s'enrouer (et non pour se faire vomir, comme le dit M. Giles qui semble avoir confondu 啞 *ya* et 嘔 *geou*). C'est là un des lieux communs de la littérature chinoise; cf. par exemple Forke, *Lun-Héng*, I, 358. Pour une représentation figurée de la mort de Yu Jang sur une dalle gravée des Han, cf. Chavannes, *La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, p. 18; *Mission archéologique*, I, 18.

148) Nie Tcheng est, comme Yu Jang, un „assassin“ célèbre; cf. Giles, *Biogr. Dict.* n° 1565; *Che ki*, ch. 86, ff. 3—4. Quand il eut accompli le meurtre dont il était chargé, il eut peur que, si on le reconnaissait, sa sœur ne fût impliquée dans les poursuites. Il se taillada alors le visage, s'arracha les yeux, et mourut après s'être ouvert le ventre. La même leçon de l'édition de Corée a 刺面自刑; celui des Song, des Yuan et des Ming, au

par Souen Sing-yen, écrit 皮 *p'i* le premier caractère; il en est de même dans le *tsou li tai t'ong tsai*. Cette seconde leçon est en effet celle du *Che ki*, qui porte 皮

自皮面決眼. Sseu-ma Tcheng glose *p'i-mien* en disant 以刀刺其面皮, interprétant ainsi *p'i* en son sens ordinaire de *peau*. Mais cette construction me paraît impossible, et il faut admettre que 皮 *p'i* est ou bien fautif, ou plutôt équivalent de la forme 剗 *p'i*, „taillader“, que donne l'édition de Corée. Nie Tcheng figure aussi sur les dalles gravées des Han; cf. Chavannes, *La sculpture sur pierre*, I, 18—19; *Mission archéologique*, I, 160—161.

149) 伯姬蹈火. Le nom de Po-ki (= fille aînée, de famille Ki) a été porté par plusieurs personnages que l'histoire connaît: une Po-ki du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère est nommée dans le ch. 37 du *Che ki* (f° 4 r°; cf. Chavannes, *Mém. hist.*, IV, 208); une autre vivait au I<sup>er</sup> siècle de notre ère (*Heou han chou*, ch. 45, f° 4 r°). Celle dont il s'agit est plus ancienne que ces deux-là. Elle était la fille aînée du duc Siuan de Lou et avait épousé le duc de Song la 9<sup>e</sup> année du duc Tch'eng de Lou, c'est-à-dire en 544 av. J.-C. (Legge, *Chin. Classics*, V, 1, 370; Couvreur, *Tch'ouen ts'ien*, II, 74; tous deux ont malheureusement adopté la chronologie astronomique au lieu de la chronologie historique).

ou un décalage d'un an qui fait ici dire à Couvreur 581 av. J.-C.). Restée veuve de  
 une heure, elle continua d'habiter Song. Une nuit, le feu prit au palais; on la pressa  
 en sortir; mais elle répondit que la règle pour une femme était de ne pas sortir la nuit  
 ses appartements sans être accompagnée de la directrice du gynécée; et ainsi elle se  
 brûla. Les commentaires de Kong-yang (éd. du *Che san king tchou chou* de 1815,  
 21, ff. 14—15) et de Kou-leang (même éd., ch. 16, f° 13) exaltent ce bel exemple de  
 vertu féminine. Mais l'incendie eut lieu la 30<sup>e</sup> année du duc Siang (543 av. J.-C.; cf.  
 Legge, *Ch. Cl.*, V, II, 556; Couvreur, *Tch'ouen ts'iou*, II, 547); à ce moment Po-ki,  
 née en 582 av. J.-C., devait avoir bien près de 60 ans. Elle pouvait donc échapper à  
 l'incendie, même la nuit, sans risquer de mauvais propos. C'est ce que dit le *Tso tchouan*,  
 qui trouve qu'elle s'est conduite en fille toute jeune, et non comme une femme d'âge mûr,  
 qui doit savoir s'inspirer des circonstances. L'histoire a passé, avec plus de détails, dans le  
**列女傳** *Kou lie niu tchouan*, ou *Ancien Lie niu tchouan*, de tradition assez  
 certaine, attribué à Lieou Hiang (I<sup>er</sup> siècle avant notre ère; ch. 4, ff. 1—2 de l'édition  
 publiée en 1877 au Tch'ong-wen-chou-kiu du Hou-peï). Seulement le récit du *Lie niu*  
*tchouan* ne va pas sans difficultés. Il y est dit que le mariage de Po-ki eut lieu la 10<sup>e</sup>  
 année du duc Kong **共** (ou **恭**) de Song, c'est-à-dire en 579 au lieu de 582. Admet-  
 tons ici une confusion assez fréquente de **七** *ts'i*, „sept“, et **十** *che*, „dix“, dans  
 l'écriture archaïque. Mais par ailleurs le *Lie niu tchouan* place l'incendie au temps du duc  
**王** King de Song (516—451 av. J.-C.), au lieu de la date de 543 donnée par le  
*Tch'ouen ts'ieou* et ses commentaires. L'histoire n'en devient que plus absurde, puisque  
 Po-ki aurait en alors, de toute façon, plus de 80 ans.

150) **高行截容**. Le *P'ei wen yun fou* n'a pas recueilli le nom de Kao-hing,  
 mais l'Action“, et l'histoire ne m'est connue, dans la littérature, que par le *Lie niu tchouan*  
*ou lie niu tchouan*, ch. 4, ff. 10—11; *Lie niu tchouan* illustré des Ming, éd. lithogr.  
 1890, ch. **上**, f° 50 v°). Kao-hing était une très belle femme du pays de Leang, qui  
 était veuve de bonne heure. Beaucoup de partis se présentèrent qu'elle refusa. Le prince  
 Leang se mit à son tour sur les rangs. Alors, pour mettre un terme à ces sollicitations  
 demeurer chaste à jamais, cette belle femme se coupa le nez. Le prince de Leang ad-  
 mit cette conduite vertueuse, et décerna à cette veuve héroïque le surnom de „Belle action“.  
 Vers le temps même de Meou-tseu, l'histoire devait être bien connue en Chine, car elle  
 figure sur les panneaux sculptés de l'époque des Han (cf. Chavannes, *La sculpture sur*  
*bois*, p. 21; *Mission archéologique*, I, 12, 135). Les exemples de Po-ki et de Kao-hing  
 furent également invoqués, au même propos que dans le *Meou tseu*, dans le **喻道論**  
*tao louen* de **孫綽** Souen Tch'ô (Tôkyô, **露**, IV, 14 v°).

151) **勇而死義**. Telle est la leçon de l'édition de Corée. Les éditions des  
 Song, des Yuan et des Ming, ainsi que le texte de Souen Sing-yen, ont **有** *yeou* au  
 lieu de **死** *ssou*; il faudrait alors traduire „braves et épris de justice“; mais je crois  
 qu'on peut garder l'autre leçon.

152) Le second membre de phrase est tiré de Mencius; cf. Legge, *Chinese Classics*,  
 313.

153) J'ai traduit sur le texte des Song, Yuan et Ming et du *Fo tsou li tai t'ong tsai*  
 écrit **拯** *tcheng*, au lieu que l'édition de Corée donne **極** *ki*; l'édition de Kyôto a

adopté *tcheng*. Pour un autre cas identique d'alternance entre 拯 *tcheng* et 極 *cf.* le titre 照拯明化論 *Tchao tcheng ming houa louen* ou 照極明化論 *Tchao ki ming houa louen* d'un opuscule de 顧長康 *Kou 'tch'ang-k'ang*, c'est-à-dire de Kou K'ai-tche, qui était incorporé à la 16<sup>e</sup> liasse du 法論 *Fa lou* de Lou Tch'eng (*cf.* Tōkyō, 結, I, 69 v°, et II, 113 v°).

154) Au lieu de Mong Kong-tch'o, que donnent les éditions du *Tripitaka*, le texte établi par Souen Sing-yen a seulement Kong-tch'o; c'est une faute de copie. Tchao et V étaient deux des trois grandes familles de l'état de 晉 *Tsin* qu'elles finirent par diviser entre elles.

155) T'eng et Sie étaient deux petites principautés du Chan-long. Confucius veut dire que tel est excellent pour diriger les affaires d'une grande famille qui ne pourra être ministre même d'une petite principauté. Toute la phrase est tirée textuellement du *Lou yu*, XIV, 13 (Legge, *Chin. Classics*, I, 279). Au lieu de 滕 *t'eng* de l'édition de Corcelles des Song et des Yuan ont 滕 *y'ing*, celle des Ming a 滕 *si*; K'o-hong suivra un texte qui donnait 滕, qu'il lit *cheng* en disant que la véritable orthographe est 滕 *cheng*; ce sont là autant d'erreurs. Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a bien 滕 *t'eng*.

156) Citation du *Tao tō king*, § 44 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 87).

157) Les mots 又曰 *yeou yue* devraient annoncer une nouvelle citation de Lao-tseu mais la mention de Mo-tseu oblige à y voir un propos de Meou-tseu.

158) Les éditions de Tōkyō et de Kyōto ont 節 *tsie*, sans indication de variante et il en est de même dans le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, au lieu que le texte de Souen Sing-yen donne 樂 *yo*; je ne m'explique pas cette divergence, mais j'ai cru devoir adopter la correction de Souen Sing-yen. En effet l'expression *li-tsie* existe bien au sens „cérémonies“, „étiquette“, mais ne s'accorde guère ici avec le contexte. Je garde toutel un doute, car 節 *tsie* et plus loin 潔 *kie* rimeraient.

159) 中士 *tchong-che*. Le *Tao tō king*, § 41 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 8) distingue les 上士 *chang-che* ou „lettrés supérieurs“, les 中士 *tchong-che* „lettrés moyens“, et les 下士 *hia-che* ou „lettrés inférieurs“. En traduisant *che* „lettré“, je suis l'exemple de Stanislas Julien et de Legge; mais le mot, qui s'appliquait anciennement à la dernière classe des nobles, a un sens plus large et désigne tout homme cultivé; voir la longue définition qui en est donnée dans le *Kia yu*, ch. 1, f° 11 de l'éd. des „Cent philosophes“.

160) 恬淡 *t'ien-t'an*, écrivent les éditions de Kyōto et de Tōkyō; mais 恬 *t'ien* n'est ici qu'une orthographe vulgaire de 淡 *tan*. Le commentaire de K'o-hong, tout donnant la forme même de nos textes, lit *t'ien-tan*. Souen Sing-yen a adopté une lecture 淡 *tan* dans son texte. *T'ien-tan* est l'équivalent de la forme 恬澹 *t'ien-tan* qu'on trouve dans le *Tao tō king*, et qui désigne le calme d'un esprit indifférent aux accidents du monde. On trouve également 憺 *tan* pour 澹, et on aura plus tard deux reprises 憺怕 pour 澹泊 *tan-po* (§ XXIV et XXXVI); pour une lecture 憺怕 répondant également à *tan-po*, *cf.* Chavannes, *Cinq cents contes*, I, 278.

161) 隨珠 *souei-tchou*; c'est la leçon de l'éd. de Corée; celles des Song,



in et des Ming, le *Fo tsou li tai tsong tsai* et le texte de Souen Sing-yen orthographient premier caractère 隋 *souei*. C'est en effet la forme qui serait considérée comme correcte aujourd'hui, mais, jusque sous les T'ang, les deux caractères s'employaient indifféremment. La „perle du [marquis de] Souei“ est un joyau fameux. Un marquis de Souei, leurs inconnu, ayant soigné un serpent blessé, celui-ci lui apporta une nuit une très grosse perle. Il est fait allusion à cette histoire dans Tchouang-tseu (cf. Legge, *Texts of Taoism*, II, 154); elle est racontée dans le commentaire de Kao Yeou sur *Houai nan tseu* des „Dix Philosophes“, ch. 6, f° 4 r°), et elle a passé dans le *Seou chen ki* (éd. des „Cent philosophes“, ch. 20, f° 2 r°). La tradition du *Louen heng* est au contraire que le marquis de Souei fabriquait des perles artificielles (cf. Forke, *Lun-Héng*, I, 378).

162) 虢虎 *hiao-hou*. L'expression est empruntée au *Che king*, III, III, 9, 4 (cf. Legge, *Chinese Classics*, IV, II, 558).

163) Hiu Yeou (tseu 武仲 Wou-tchong selon Houang-fou Mi) est un philosophe contemporain du légendaire empereur Yao; Sseu-ma Ts'ien le nomme une fois dans un discours du début du IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère où il est question de l'offre que fit à Hiu Yeou de lui remettre l'empire (cf. Chavannes, *Mém. Histor.*, IV, 141), et tout une autre fois (ch. 61, f° 1 r° et v°) où Sseu-ma Ts'ien, parlant des histoires antérieures à Hiu Yeou et 務光 Wou-kouang que racontent les „faiseurs de récits“ (作者), semble bien indiquer qu'il n'ajoute pas créance à toutes ces histoires. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 797; aussi, dans l'édition des „Cent philosophes“, *Han fei* VIII, 2 v°; XVII, 7 r°; *Houai nan tseu*, I, 9 r°; II, 8 r°, 9 r°; VII, 6 r°, 7 r°; 14 r°, etc. La source la plus ancienne est *Tchouang tseu*, qui nomme huit fois Hiu Yeou. Il ne semble pas toutefois que Tchouang-tseu fasse allusion à la coutume de Hiu Yeou de nicher dans un arbre, et peut-être la tradition est-elle née ensuite d'un propos de Hiu Yeou, dans *Tchouang-tseu*, tient à Yao: „Le roitelet (?) fait son nid dans la forêt profonde, mais n'y emploie qu'une branche“ (cf. Legge, *Texts of Taoism*, I, 170). En tout cas, la version de Meou-tseu était courante au début de notre ère (cf. par exemple Giles, *Lun-Héng*, I, 439). Hiu Yeou reparaitra plus loin dans les § 11, 17, 19. Pour les placements traditionnels de la tombe de Hiu Yeou, cf. Chavannes, *Mission archéologique*, I, en ajoutant que Sseu-ma Ts'ien dit déjà avoir vu lui-même la tombe de Hiu Yeou au mont 箕 *Ki* (*Che ki*, ch. 61, f° 1 v°). Sur Hiu Yeou, cf. aussi *infra*, p. 370.

164) Po Yi et Chou Ts'i étaient les fils du prince de 孤竹 Kou-tchou, dans le *li* actuel. Leur père ayant voulu laisser le pouvoir au second fils, celui-ci, pour ne pas léser son frère aîné, s'enfuit du royaume à la mort de son père; l'aîné, par respect pour la volonté paternelle, ne voulut pas non plus prendre le pouvoir, qui passa à un troisième fils. Après la chute des Yin, les deux princes refusèrent de servir les Tcheou, et finirent par mourir de faim à Cheou-yang. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1657; Chavannes, *Hist.*, IV, 217, et surtout le ch. 61 du *Che ki*. Leur mort est rappelée dans le *Louen yu*, XVI, XIII, 1 (Legge, *Chinese Classics*, I, 315). Cf. aussi *J. A.*, mai-juin 1898, p. 9.

65) Il y a ici une altération du texte. L'édition de Corée a 舜孔; celles des Song et Yuan ont 舜聖孔; celle des Ming, suivie par Souen Sing-yen, a 孔聖.

66) Citation du *Louen yu*, VII, XIV, 2 (Legge, *Chinese Classics*, I, 199). J'ai traduit „humain“ ce mot assez embarrassant de 仁 *jén* qui désigne à la fois, dans la



langue des classiques, l'„humanité“, la „bienveillance“ et même, comme Legge l'a traduit ici, la „vertu“.

167) 背 *pei*; telle est la leçon de l'éd. de Corée; celle des Song écrit 貨 *ho*, „faire commerce de“; celles des Yuan et des Ming, suivies par Souen Sing-yen, ont 貨 *ho*, „échanger“, ce qui ne donne guère de sens acceptable; *mao* est cependant déjà la lecture du commentaire de K'o-hong.

168) L'Empereur Jaune est trop connu pour qu'il soit besoin de développer sa légende. Je rappellerai seulement que sa popularité se développa encore lors des transformations qui aboutirent à l'organisation d'une „religion“ et d'une „église“ taoïques dans le II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Les termes 黃老 *Houang[-ti] et Lao[-tseu]* forment alors un couple inséparable. Mais, dès le I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, il y avait toute une littérature apocryphe qui se réclamait du nom de Houang-ti (cf. à ce sujet le ch. 30 du *T'sien chou*). Pour les biographies taoïques de Houang-ti, cf. Wieger, *Canon taoïste*, n° 29 et l'édition de cette biographie des T'ang, en même temps que d'une autre qui date des Song dans le *P'ing tsin kouan ts'ong chou*. Pour son institution des vêtements longs (衣裳), cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 26; *Mission archéologique*, I, 132; *Chinese Classics*, III, I, Prolegom., p. 108; et, dans le *Pien tcheng louen* (ch. 1; K'ou, XXX, v, 474 r°), exactement les mêmes caractères que dans Meou-tseu.

169) Le vicomte de Ki, emprisonné par le dernier souverain des Yin, fut délivré par Wou-wang des Tcheou. Plus tard, à la demande de Wou-wang, le vicomte de Ki a révélé la „Grande règle“ (洪範 *Hong-fan*), en 9 paragraphes, qui constitue aujourd'hui un des chapitres du *Chou king*. La „contenance“ (貌 *mao*) y est en effet indiquée comme le premier des cinq „actes“ (事 *che*); cf. Legge, *Chinese Classics*, III, II, 326; Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 220.

170) Cf. Legge, *Hsiao King*, p. 469.

171) Citation du *Louen yu*, XX, II (Legge, *Chinese Classics*, I, 353).

172) Yuan Hien est le nom d'un des disciples de Confucius (cf. Legge, *Chinese Classics*, I, 118; Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2547). L'histoire à laquelle il est fait allusion ici est racontée par Tchouang-tseu (Legge, *Texts of Taoism*, II, 157). Après la mort de Confucius, Yuan Hien vivait dans un extrême dénuement, quand un autre disciple du maître, T'ien kong, lui rendit visite en grand équipage. Yuan Hien vint au-devant de lui en pantalon et en chapeau d'écorce (華冠). Meou-tseu veut dire que, malgré sa pauvreté, et quoiqu'il n'eût pas de coiffure de cérémonie, Yuan Hien observa la règle qui veut qu'on ait la tête couverte en allant au-devant d'un hôte.

173) Tseu-lou est l'appellation de 仲由 *Tchong Yeou*, disciple de Confucius (cf. Legge, *Chinese Classics*, I, 114; Giles, *Biogr. Dict.*, n° 522. Sur cet exemple de l'observance des rites, cf. Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 209; les termes mêmes sont empruntés au *Tso tchouan* (Legge, *Chinese Classics*, V, II, 842).

174) 禮儀 *li-yi*, dit l'édition de Kyoto, sans indication de variante. D'après les éditeurs de Tokyo, c'est là le texte de l'édition de Corée; les éditions des Song, des Yuan et des Ming (auxquelles j'ajouterai le texte de Souen Sing-yen) portent 禮威 *li-wei-yi*, mais il y a ainsi un caractère de trop pour le rythme de la phrase; j'ai donc interpolé. Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a le même texte que l'édition de Corée. L'édition de Tokyo est ici mal ponctuée.

175) On sait les longs débats qu'a soulevés en Chine la question des prosternations moines bouddhistes et taoïstes devant leurs parents et devant le prince; tout le n° 1480 *Catalogue* de Nanjio leur est consacré; cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 360—372.

176) 搢紳 *tsin-chen*; c'est le plus ancien exemple que je connaisse de cette expression, aujourd'hui usuelle, mais dans un emploi un peu différent.

177) Citation du *Tao tō king*, § 38 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 80).

178) Cf. Legge, *Lǐ kǐ*, dans *Sacred Books of the East*, XXVII, 369; Forke, *Lun-g*, II, 85; aussi les curieux textes au début du ch. I du *Pien tcheng louen* (Kyōto, X, v, 473 v°). Les „trois souverains“ (三皇 *san-houang*) sont en principe Fou-hi, n-nong et Houang-ti; cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, cxcii, ccxiv—ccxv, 3—22. Sur citation dans la campagne en été, dans des cavernes en hiver, cf. Legge, *The Yǐ King*, S.B.E., XVI, 385; Chavannes, *Mission archéologique*, I, 133.

179) 章甫 *tchang-fou* (éd. de Corée et *Fo tsou li tai t'ong tsai*); 章黼 *ng-fou* (éd. des Song, Yuan, Ming et texte de Souen Sing-yen). Il s'agit d'un bonnet cérémoniel qui était en usage sous la dynastie Yin. L'orthographe de l'édition de Corée celle qu'on trouve aussi bien dans le *Louen yu*, XI, xxv, 6 (Legge, *Chinese Classics*, 48) que dans la section *kiao-t'ō-cheng* du *Lǐ kǐ* (Legge, *Sacred books*, XXVII, 438). Près la note de Legge au *Louen yu*, le mot 甫 *fou* aurait dans cette expression le d'„homme“, et *tchang-fou* signifierait „[le chapeau qui] manifeste l'homme“; je suis sceptique sur cette interprétation des commentateurs chinois.

180) 曲裘之節. Ma traduction est très hypothétique; je n'ai pas su retrouver l'origine de l'expression *k'iu-k'ieou*.

181) 有德而敦龐允信而無爲 (éd. de Corée d'après les éditions de Tokyo; ceux de Kyōto donnent 尙); 有德而敦尙之信而爲 (éd. des Song); enfin les éd. des Yuan, des Ming et de Souen Sing-yen substituent

*chou* à 敦 *touen*. Laissons de côté la différence qui concerne 允 *yun* et 之 *tche*

si que le 正 *tcheng* du *Fo tsou li tai t'ong tsai*; ces leçons donnent un sens possible ailleurs voisin, quoique je préfère la leçon de l'édition de Corée. Mais 敦尙

*yeou* et 敦尙 *chou-yeou* sont absurdes. Les commentaires de Houei-lin et de Hong montrent que la vraie leçon est 敦龐 *touen-mang*, encore que K'o-hong écrive

. La confusion s'est produite parce que, dans les manuscrits de l'époque des T'ang,

les clefs 广 (n° 53) et 疒 (n° 104) s'emploient indifféremment. Houei-lin et

Hong expliquent ici 敦 *touen* comme l'équivalent de 惇 *touen*, ce qui est en effet

ent, et lui donnent le sens de „grand“, „immense“. Sur l'expression *touen-mang*, cf.

ctionnaire de Giles (s.v. *mang*) et von Zach, *Lexicogr. Beiträge*, I, 27. Le *Fo tsou li*

*t'ong tsai* écrit 敦龐; malgré le dictionnaire de Giles qui lit cette expression

*p'ang*, je crois qu'il faut la lire *touen-mang* comme ci-dessus.

182) 栖栖七十餘國. Il s'agit des treize années pendant lesquelles, de

à 484 avant notre ère, Confucius erra de royaume en royaume, en quête d'un prince

oulût bien mettre en pratique ses doctrines; pour les 72 princes auxquels il s'adressa,

*chouang tseu* (Legge, *Texts of Taoism*, I, 361); *Houai nan tseu* (éd. des „Dix phi-

ches“, ch. 20, f° 13 r°); Chavannes, *Mém. hist.*, III, 18. Le mot *ts'i* signifie „se percher“,

en parlant des oiseaux; la double expression, précisément appliquée aux pérégrinations de Confucius (avec une pointe de dédain), est empruntée au *Louen yu*, XIV, xxxiv, 1 (Legge, *Chinese Classics*, I, 287). Meou-tseu montre Confucius poursuivant inlassablement, malgré ses échecs, la réforme sociale, et l'oppose à l'individualiste Hiu Yeou; c'est la reprise, en un exemple restreint et concret, des idées que la phrase précédente exprimait dans des termes plus généraux.

183) Sur Hiu Yeou, cf. *supra*, p. 367. On a vu plus haut la réponse que Hiu Yeou aurait faite une première fois à Yao; c'est la seule que connaisse Tchouang-tseu. Toutefois, une légende conservée par le 高士傳 *Kao che tchouan* de Houang-fou Mi veut que Yao ait proposé une seconde fois à Hiu Yeou d'abdiquer en sa faveur; celui-ci, s'estimant souillé par cette proposition, alla se laver les oreilles à la rivière 潁 *Ying*; un autre ermite, 巢父 *Tch'ao Fou*, faisait boire son troupeau en aval, mais quand il sut de quoi il s'agissait, il ramena ses bêtes en amont, estimant que l'eau du torrent était souillée à son tour (cf. *Che ki*, ch. 61, f° 1 r°, où le commentaire cite le *Kao che tchouan*; C. Pétilion, *Allusions littéraires*, 1<sup>re</sup> série, p. 508; Chavannes, *Mém. histor.*, V, 538, qui rappelle des illustrations modernes de cette scène; *Mission archéologique*, II, 532). Houang-fou Mi n'est que du III<sup>e</sup> siècle. A la même époque, Tsiao Tcheou notait les diverses versions de la légende dans son 古史考 *Kou che k'ao* (fragments réunis dans le *F'ing tsin kouan t'song chou*, f° 9 v°); je n'ai pu remonter plus haut. Toutefois Tchouang-tseu (Legge, *Texts of Taoism*, II, 161) mettait déjà Hiu Yeou en relation avec la rivière Ying; quant à Tch'ao Fou, il sera nommé plus loin au § 19.

184) L'édition de Tokyō est ici mal ponctuée.

185) 魂魄 *houen p'o*; on pourrait aussi traduire par „ses âmes“. On sait que l'âme humaine est multiple pour les Chinois, comprenant des parties provenant du principe actif et lumineux (*yang*), appelées *houen*, et d'autres provenant du principe passif et obscur (*yin*), appelées *p'o*; il n'est pas sûr qu'au temps de Meou-tseu on connût déjà la distinction aujourd'hui usuelle de trois *houen* et de sept *p'o*; après la mort, les *houen* deviennent des 神 *chen*, des „esprits“; les *p'o*, des 鬼 *kouei*, des „démons“. Ce qu'on montait appeler sur le toit, au moins dans les premiers siècles avant notre ère, c'était les *houen*, la partie de l'âme qui correspondait au principe lumineux. Mais je n'ose pas trop presser les termes qu'emploie ici Meou-tseu, car certaines notions ont évolué, et nous ne savons pas quelle était la valeur réellement vivante et présente de ces mots à son époque; dans la langue classique, le composé *kouei-chen* signifie simplement les „mânes“. Pour l'ensemble de ces théories, cf. De Groot, *Religious system of China*, t. I, p. 243 suiv. (en ajoutant aux textes du *Li ki* celui du *Kia yu*, ch. 2, f° 10 r° de l'édition des „Cent philosophes“); t. IV, ch. 1. Dans le bouddhisme chinois vraiment constitué, à partir du IV<sup>e</sup> siècle environ, la notion du *karman* a été comprise, mais Meou-tseu en est encore évidemment, comme ses interlocuteurs fictifs, aux tâtonnements du *Sūtra en quarante-deux articles*, qui parle de l'ascension de l'„âme“ (魂靈 *houen-ling*) après la mort.

186) 不還神何之呼, disent les éditions de Corée et des Song; ce 呼 *hou* me paraît une faute amenée par l'emploi répété du mot dans le paragraphe, et j'ai adopté la leçon 乎 *hou* des éditions des Yuan et des Ming.

187) Autrement dit, il n'y a à mourir que ce qui est né; mais la graine est antérieure à la naissance, et par conséquent ne meurt pas. Ici encore je n'ose pousser le raisonnement



de Meou-tseu dans le sens confucéen, taoïque ou bouddhique, de peur de le trahir. Comme parallèle taoïque, on songe naturellement au 1<sup>er</sup> ch. de *Lie tseu*, en particulier aux phrases sur le producteur (生生者) et le produit (生者); cf. *B. E. F. E.-O.*, XIII, VII, 28.

188) *Tao tö king*, § 13 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 56).

189) *Tao tö king*, § 9 (Legge, *ibid.*, I, 53). L'édition de Corée a 功遂身退, et l'édition de Kyoto n'indique aucune variante. Mais les éditeurs des Tokyo notent que les éditions des Song, des Yuan et des Ming (de même d'ailleurs que le *Fo tsou li tai t'ong tsai* et le texte de Souen Sing-yen) donnent 功成名遂身退; tel est en effet le texte usuel du *Tao tö king*, et on le retrouve dans *Houai nan tseu* (ch. 12, 1<sup>o</sup> 6 v<sup>o</sup> de l'édition des „Dix Philosophes“; cf. aussi Giles, *Remains of Lao Tzu*, p. 12). Toutefois l'édition publiée au Wou-ying-tien sous K'ien-long, et qui donne le commentaire de Wang Pi, a ici la même leçon que l'édition de Corée. Cette édition du Wou-ying-tien reproduit un manuscrit qui remonte indirectement, quoiqu'avec des altérations, à une édition du début du XII<sup>e</sup> siècle. La leçon la plus brève est plus satisfaisante au point de vue du rythme; peut-être est-ce là ce qui aurait amené une modification du texte. Il ne faut pas oublier cependant que cette modification serait indépendante dans les deux sources où nous la trouvons, et il se peut en définitive que le *Meou tseu* nous conserve ici une forme ancienne de ce passage du *Tao tö king*, et qui avait cours au début du III<sup>e</sup> siècle; au § XXII, Meou-tseu fait la même citation, et là toutes les éditions, y compris celle de Souen Sing-yen, donnent le texte le plus bref. Dans le *Tao tö king*, „que le corps se retire“ ne paraît pas pris au sens où l'entend Meou-tseu, et il s'y agit plutôt de la retraite à laquelle doit se décider celui dont l'œuvre est accomplie. Mais on peut défendre symboliquement l'interprétation de Meou-tseu, et un taoïste du début du XIII<sup>e</sup> siècle, cité par Stanislas Julien (*Le Livre de la Voie et de la Vertu*, p. 32), y aboutit presque en propres termes. Il est d'ailleurs évident que Meou-tseu comprend bien cette „retraite“ au sens de la mort; si on en doutait, il suffirait, pour être convaincu, de se reporter au § XXII, où cette citation reparait.

190) L'édition de Corée ne répète pas le mot *tao*; il est au contraire répété dans les 3 autres et dans le *Fo tsou li tai t'ong tsai*.

191) 無一日之善而間終身之譽. Citation ou proverbe, mais dont j'ignore l'origine.

192) 福堂 *fou-t'ang*, mot-à-mot „salles heureuses“. Telle est la leçon des éditions de Kyoto et de Tokyo, sans indication de variantes; c'est aussi la leçon du *Fo tsou li tai t'ong tsai*. Le texte de Souen Sing-yen écrit 佛堂 *fo-t'ang*, „les salles du Buddha“. *Fo-t'ang* a servi à désigner les temples bouddhiques et ne va pas ici. Quant à *fou-t'ang*, je le tiens pour l'équivalent de 天堂 *t'ien-t'ang*, dont je ne connais pas encore d'exemple à l'époque de Meou-tseu.

193) 堂 *t'ang* et 殃 *yang* riment.

194) Tous les textes donnent 善之與福; cela ne me paraît avoir aucun sens, mais je ne vois pas de correction qui s'impose; on songe évidemment à „mal“, mais comment la confusion se serait-elle produite? Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* donne 禍之與福 „le malheur par rapport au bonheur“, mais c'est là une correction, et qui ne me paraît pas heureuse en tant qu'elle renverse l'ordre des comparaisons.



195) 如白方黑. La question du blanc et du noir a joué un grand rôle dans les discussions des sophistes chinois. Cf. aussi la fin du 9<sup>e</sup> ch. de *Houai nan tseu*. Les discussions relatives au 白黑論 *Po hei louen* („Le blanc et le noir“) du moine 慧琳 Houei-lin occupent presque tout le 3<sup>e</sup> chapitre du *Hong ming tsi*.

196) Citation du *Louen yu*, XI, xi (Legge, *Chinese Classics*, I, 240—241).

197) 此聖人之所絕也. Telle est la leçon de l'édition de Corée. Les textes des Song, des Yuan et des Ming, suivis par le *Fo tsou li tai t'ong tsai* et par Souen Sing-yen, donnent 紀 *ki* au lieu de 絕 *tsiue*, ce qui est moins satisfaisant.

198) Toutes les éditions ont 聖喆 *cheng-tchö*, où le second caractère est une forme archaïsante de 哲 *tchö*; le caractère 喆 *tchö* est bien celui que glosent Houei-lin et K'o-hong, mais, selon Houei-lin, le *Hong ming tsi* donnait en réalité la forme aberrante 瞿.

199) 見外未識內. Ce doit être là encore un dicton ancien.

200) Il y a là une tradition intéressante relativement à la fameuse réponse de Confucius, et ce serait même, à mon sens, celle qui donnerait du texte du *Louen yu* l'explication la moins préjudiciable à l'esprit philosophique du maître. Mais ce n'est pas celle que les commentateurs modernes ont adoptée. Meou-tseu oppose ensuite, à la phrase du *Louen yu* sur laquelle s'appuyait son interlocuteur, des citations du *Hiao king*, parce que le *Hiao king* est l'œuvre de Confucius lui-même.

201) Citation du *Hiao king*; cf. Legge, *Hsiao King*, p. 488.

202) Autre citation du *Hiao king*; cf. Legge, *ibid.*, p. 488. C'est la phrase finale qui résume tout l'enseignement du *Hiao king*.

203) Il s'agit d'un épisode bien connu qui fait l'objet d'un chapitre du *Chou king* (livre 5, ch. 6, Kin-t'eng, ou le „Coffre cerclé de métal“). Le roi Wou, fondateur des Tcheou, était tombé malade. Alors son frère cadet, le duc de Tcheou, s'adressa aux ancêtres et au Ciel, offrant de mourir en place du roi Wou. Finalement, le roi Wou se rétablit et le duc de Tcheou ne mourut pas. Cf. Legge, *Chinese Classics*, III, II, 354; Chavannes, *Mém. Histor.*, IV, 90. Ce chapitre est un de ceux pour lesquels les traditions recueillies par Wang Tch'ong dans son *Louen heng* (trad. Forke, II, 17—18) posent des problèmes d'exégèse assez délicats; ce que M. Forke traduit par „archaeologists“ est dans le texte

古文家 *kou-wen-kia*, c'est-à-dire „les partisans du [Chou king] en caractères anciens“.

204) *Tao tö king*, § 52 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 95). La „mère“ désigne ici le *tao*. En tête de la phrase, l'édition de Corée n'a pas le mot 既 *ki*, qui est donné par toutes les autres, et qui se trouve en effet dans le *Tao tö king*.

205) *Ibid.* Le sens exact du paragraphe est d'ailleurs assez douteux. Au lieu de 復其明 que donne Meou-tseu, le *Tao tö king* a 復歸其明. Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a rétabli la leçon *fou kouei k'i ming* du *Tao tö king*.

206) 寂寞 *tsi-mo*, impliquant aussi le silence.

207) Toutes les éditions ont 鍾 *tchong*, qui en fait s'employait autrefois souvent pour 鐘 *tchong*.

208) Le texte a 桴 *fou*, qui s'est employé pour 枹 *feou*, comme le font remarquer Houei-lin et K'o-hong.

209) 夷狄之有君不如諸夏之亡也. Citation du *Louen*

yu, III, v. La traduction de Legge est très différente: „[Le maître dit:] Les tribus sauvages de l'Est et du Nord ont leurs princes; elles ne sont pas comme les états de notre grand pays, qui n'en a pas“. Dans cette seconde version, Confucius se lamente sur l'état d'anarchie de la Chine, qui n'est même pas aussi bien organisée que ses voisins barbares. Telle est en effet l'explication adoptée depuis Tchou Hi et l'école des Song. Mais la tradition plus ancienne des „Han“, représentée par le commentaire de Ho Yen, donnait le sens que j'ai adopté dans ma traduction; on comprend qu'il vaille pour Meou-tseu, et c'est le seul qui explique sa citation. Cf. Legge, *Chinese Classics*, I, 156; *B. E. F. E.-O.*, VI, 386—387.

210) Tch'en Siang, après avoir été disciple de 陳良 Tch'en Leang, s'était tourné vers les enseignements de Hiu Hing.

211) Hiu Hing est dénoncé par Mencius comme un hérésiarque; il s'opposait aux doctrines d'économie rurale prônées par Mencius. La querelle de Mencius et de Tch'en Siang à propos de Hiu Hing occupe toute la section 4 du ch. 1 du livre 3 de Mencius. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ce passage de Mencius a été invoqué par 倭仁 Wo Jen dans un rapport contre les Européens.

212) 吾聞用夏變夷未聞用夷變夏者也. C'est une citation, mais pas absolument littérale, de Mencius, III, I, 4, 12 (Legge, *Chinese Classics*, II, 253). Hiu Hing était originaire du pays de 楚 Tch'ou (en gros le Hou-peï), que Mencius ne considérait donc pas comme faisant partie de la véritable confédération chinoise.

213) 弱冠 jo-kouan, mot-à-mot, „[à l'âge du] bonnet jo“.

214) En réalité, il s'agit de populations de l'Ouest et du Sud-Ouest; l'Est et le Nord sont ici par reprise de la phrase du *Louen yu*.

215) 天庭 t'ien-t'ing, mot-à-mot la „cour céleste“; cf. Chavannes, *Mém. hist.*, III, 412; le sens de „front“, seul donné dans le dictionnaire de Giles, est dérivé et très secondaire.

216) 孔子所言矯世法矣孟軻所云疾專一耳.

217) Cité du *Louen yu*, IX, XIII (Legge, *Chinese Classics*, I, 221).

218) Confucius dut quitter son pays natal de Lou où ses avis étaient trop peu suivis; le pays de Wei est le premier dans lequel il se soit alors rendu, et il ne put y rester longtemps. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, V, 331, 334—336.

219) Sur les séjours de Mencius dans ces deux pays, cf. Legge, *Chinese Classics*, II, 23—28, 31—32.

220) Les Si-k'iang, ou K'iang occidentaux, étaient des tribus non chinoises du Kan-sou et du Sseu-tch'ouan. On plaçait en effet au Sseu-tch'ouan le lieu de naissance de l'empereur Yu, mais tout en rattachant sa famille aux anciens empereurs. Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 97—98.

221) Sous-entendez: bien qu'il fût de la vraie Chine. Le père de Chouen s'était remarié, et la marâtre détestait son beau-fils; à son instigation, Kou-seou tenta plusieurs fois de tuer Chouen. Cf. pour les termes *Chou king* (Legge, *Chinese Classics*, III, I, 27) et Chavannes (*Mém. histor.*, I, 73). La postface du *Hong ming tsi*, qui cite l'exemple de l'empereur Yu à peu près comme Meou-tseu, fait par ailleurs naître Chouen chez les „barbares orientaux“ (東夷); cf. Tokyō, 露, IV, 84 v<sup>o</sup>; cette dernière donnée est empruntée à Mencius (cf. Legge, *Chinese Classics*, II, 316).

222) J'ai donné à 狄 *ti* sa valeur spéciale de barbares du nord, mais Meou-tseu doit l'avoir entendu plus largement, car Yeou Yu venait de chez les Jong, c'est-à-dire les barbares de l'Ouest; ces divers termes ont d'ailleurs été employés anciennement d'une manière assez lâche. Pour toute cette histoire, cf. Chavannes, *Mém. histor.*, II, 39—43; *Han fei tseu*, éd. des „Cent philosophes“, ch. 3, f° 6; trad. Ivanov, p. 51; A. Tscheppe, *Histoire du royaume de Ts'in*, p. 55. Yeou Yu trahit en réalité ses maîtres les Jong, et par les renseignements qu'il donna au duc Mou de Ts'in, lui permit d'établir sur ces Jong sa suzeraineté; l'expression 霸秦 *pa ts'in* de Meou-tseu est donc très elliptique.

223) Kouan Chou-sien et Ts'ai Chou-tou étaient deux frères cadets du roi Wou des Tcheou. A la mort de celui-ci, ils complotèrent d'enlever le pouvoir à leur jeune neveu. Mais celui-ci remit sa défense entre les mains de l'autre frère du roi Wou, le célèbre duc de Tcheou, que les conspirateurs avaient calomnié; Kouan Chou-sien fut mis à mort, et Ts'ai Chou-tou exilé. Kouan et Ts'ai sont en réalité des noms d'apanages. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 207, 245; et surtout IV, 152—168.

224) C'est-à-dire du bassin du Fleuve Jaune, de la vraie Chine.

225) 嚚 *yin* et 秦 *ts'in* riment, et peut-être assonnent-ils avec 言 *yen*.

226) 北辰之星在天之中在人北. J'ai vainement cherché la phrase non seulement dans le *Tso tchouan*, mais aussi dans les commentaires de Kong-yang et de Kou-leang; elle a pu m'échapper. La paraphrase du *Tchö yi louen* (f° 99 r°) donne exactement le même texte (toutefois sans indication d'origine), en remplaçant seulement 人 *jen* par 齊 *ts'i*. Si ce n'est pas là une modification arbitraire de la citation, le contexte dans le *Tchö yi louen* suggérerait que la phrase ait été prononcée à propos de ce projet d'expédition dans le Nord auquel Kouan Tchong avait poussé le duc Houan de Ts'i et dont il est question au ch. 5 de *Lie tseu* (cf. Wieger, *Taoïsme*, II, 137). Il y aurait chance alors pour que la phrase se retrouvât dans quelqu'une de ces conversations entre le duc Houan de Ts'i et Kouan Tchong qui sont rapportées dans le 管子 *Kouan tseu*; j'ai fait à ce sujet quelques recherches rapides, mais sans résultat. L'image de l'étoile polaire centre du ciel paraît entre autres dans le *Louen yu*, II, 1 (Legge, *Chin. Class.*, I, 145); cf. aussi les commentaire et sous-commentaire de Kong-yang, 16<sup>e</sup> année du duc Tchao, et la discussion de Wang Tch'ong au ch. 11 du *Louen heng* (trad. Forke, II, 255). On a vu plus haut (cf. p. 343) que pour les bouddhistes chinois, et dès le 1<sup>er</sup> siècle, le „royaume du milieu“ fut le *madhyadeśa*, le bassin du Gange, et non la Chine.

227) 舍血 *han-hiue*. L'expression n'est pas spécialement bouddhique. Elle est par exemple dans le *Louen heng* (ch. 18, f° 1 v°).

228) Les éditions de Corée et des Song ont 隨碧 *souei-pi*, qui ne me paraît pas donner de sens; l'édition des Yuan a 隋碧 *souei-pi*; celle des Ming, suivie par Souen Sing-yen, écrit 精珀 *tsing-p'o*. Il semble que cette dernière leçon résulte d'un effort de critique des éditeurs des Ming pour obtenir un sens acceptable; ils ont sans doute entendu leur *tsing-p'o* comme une abréviation de 水精 *chouei-tsing* et 琥珀 *hou-p'o*, le cristal et l'ambre. Mais c'est là une construction bien elliptique, en particulier pour le premier terme. Et même pour le second, l'orthographe 琥珀 *hou-p'o* pour 虎魄 *hou-p'o*, „âme de tigre“, en tant que nom de l'ambre, paraît sans doute avoir existé dès



le temps de Meou-tseu (cf. les textes dans Hirth, *China and the Roman Orient*, s.v. *amber*; *T'ou chou tsi tch'eng*, Che-houo-tien, 334, 1—2; B. Laufer, *Historical jottings on amber in Asia*), mais je ne suis pas sûr que, dès cette époque, et sans aucun qualificatif, 珀 *p'o* eût été compris au sens d'ambre. Le mieux me paraît être de garder le 碧 *pi* des deux plus anciennes éditions, qui désigne une pierre de prix, de couleur bleu-vert; je ne veux pas entrer ici dans une discussion sur son identification. Il est évident que le mot qui précède doit désigner un autre produit précieux. La perle, à laquelle on pourrait penser, s'écrit avec un caractère 珠 *tchou* trop différent de 隨 *souei*. J'ai songé à 瓊 *k'iong*, pierre précieuse veinée de rouge, dont le *ductus* en semi-cursive prêterait mieux à une confusion avec *souei*; de plus la combinaison *k'iong-pi* est attestée. Mais ma solution reste hypothétique. Ni Houei-lin, ni K'o-hong ne disent rien sur ce passage; il est donc assez vraisemblable qu'ils aient encore eu sous les yeux un texte aux termes très clairs, ce qu'on ne pourrait dire d'une leçon originale *tsing-p'o*. Pour la même raison, je n'ai pas adopté le 隋壁 *souei-pi* du *Fo tsou li tai t'ong tsai*, qui donnerait un sens excellent si on l'entendait au sens de „[la perle de] Souei et le joyau [de Houo]“, mais qui me paraît une expression trop elliptique pour que Houei-lin et K'o-hong l'aient laissée passer sans mot dire. Quant à la leçon 青碧 *ts'ing-pi* de la paraphrase du *Tchô yî louen* (f° 99 r°), elle est graphiquement assez satisfaisante, mais se heurte au fait que cette expression désignait autrefois une seule pierre (cf. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 41; Chavannes, dans *T'oung pao*, 1907, p. 182), au lieu qu'il faut ici une opposition de deux noms ou de deux produits.

229) Le texte a 乞 *k'i*, et K'o-hong spécifie que le mot est ici au *k'iu-cheng* et signifie „donner“; sur ces mots à deux prononciations, exprimant suivant le ton l'idée de donner ou au contraire celle de recevoir, cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 738.

230) Le soi-disant adversaire de Meou-tseu doit ici résumer un texte plutôt qu'il ne fait une citation. Il s'agit naturellement du célèbre *Vessantara-jātaka*. Il est assez difficile de dire par quels textes on connaissait cette légende en Chine au temps de Meou-tseu. L'histoire occupe le n° 254 du *Catalogue* de Nanjio, et ce texte a été traduit intégralement par M. Chavannes dans ses *Cinq cents contes et apologues*, III, 362—395. Mais il s'agit là d'une traduction faite aux environs de l'an 400, très postérieure par suite à Meou-tseu. Auparavant, une autre rédaction, moins détaillée, figure dans le 六度集經 *Lieou tou tsi king* (Nanjio, n° 143). Dans ces deux textes, tout comme dans l'a-hien (Legge, *Travels of Fā-hien*, p. 106), le nom du prince héritier est orthographié comme dans Meou-tseu. La forme 須達拏 *Siu-ta-na* que j'ai utilisée dans *J. A.*, 1914, II, 390, et qui est l'une de celles données par Eitel, n'est ni la plus ancienne, ni la plus commune; la plus ancienne est celle même de Meou-tseu. On sait que la forme originale du nom n'a pas été restituée avec certitude; on a hésité entre Sudāna, Sudānta, Sudana, Sudāmstra, etc. Du point de vue chinois, 拏 *na* représente en principe *-pa* et non *-na*. Quant à 大 *ta*, c'est un ancien \**d'ai*. On doit avoir affaire ici à une transcription faite sur quelque forme prācrite, de même qu'on a en chinois 須賴拏 *Siu-lai-na* en face du sanscrit Surāṣṭra (exemple au II<sup>e</sup> siècle dans la suscription du 道地經 *Tao ti king*, *Tripiṭaka* de Kyōto, XXVI, v, 446 r°). M. Chavannes a traduit tout le *Leou tou tsi king*, en exceptant cependant l'histoire de Siu-ta-na, parce qu'il donnait ensuite le texte



plus détaillé de circa 400 A.D. (cf. *Cinq cents contes et apologues*, I, 57). Cette omission est regrettable, car le texte du *Lieou tou tsi king* est plus ancien, et plusieurs noms diffèrent dans les deux recensions. C'est ainsi que l'„éléphant précieux“, dont il est question dans *Meou tseu*, est appelé, dans la version traduite par M. Chavannes, d'un nom assez obscur qui est peut-être Sudānayāna; mais le *Lieou tou tsi king* le connaît sous un nom foncièrement identique à celui de Rājyavardhana qu'il porte en tibétain et en sogdien (cf. *J. A.*, janv.-févr. 1912, p. 174). Toutefois, même le *Lieou tou tsi king* ne devrait pas être la source à laquelle il est fait allusion dans *Meou tseu*. La traduction n'en fut en effet exécutée qu'entre 247 et 280, et si l'introduction du *Meou tseu* est véridique, il est impossible de faire descendre jusqu'à cette date la rédaction du texte. Le Siu-lai-na que j'ai cité ci-dessus apparaît dans une traduction du II<sup>e</sup> siècle; il est assez vraisemblable qu'on doive faire remonter à la même époque, et sans doute aussi à l'école de Ngan Che-kao, l'adoption de la transcription Siu-ta-na. — Dans le dernier membre de phrase, l'édition de Corée a 自與 *tseu-yu*, mais les éditeurs de Tokyō indiquent en note que les éditions des Song, des Yuan et des Ming donnent 匈與 *hiong-yu*. Cette dernière leçon doit être une simple faute d'impression des éditeurs de Tokyō. Les éditeurs des Song, des Yuan et des Ming doivent avoir en réalité 句與 *kai-yu* qui est bien donné dans l'édition de Souen Sing-yen, et dont le *tseu-yu* de l'édition de Corée doit être une altération graphique. Sur 句 *kai* (vulgairement 丐 *kai*) au sens de donner, cf. encore *T'oung Pao*, 1912, p. 738.

231) L'édition de Corée a 大 *ta*; celles des Song et Yuan ont 文 *wen*, ce qui est absurde; celle des Ming a 太 *t'ai*.

232) Tch'ang est le nom personnel de celui que devint le roi Wen des Tcheou; son père, 季歷 *Ki-li*, n'était, comme son nom l'indique, que le troisième fils de T'ai-wang (ce dernier est l'„ancien duc“ de Sseu-ma Ts'ien); les deux aînés se retirèrent pour laisser la place libre à Ki-li et ensuite au roi Wen. Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 215.

233) D'après la tradition, Chouen épousa les deux filles de l'empereur Yao (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 73). La règle qui veut qu'un fils, pour se marier, obtienne l'autorisation de ses parents, est posée par le *Che king* (cf. Legge, *Chinese Classics*, IV, 1, 156). Si Chouen ne s'y conforma pas, c'est que ses parents étaient pervers au point qu'ils auraient empêché son mariage; il n'aurait pas eu, par conséquent, de postérité. Or, il n'est rien de plus contraire à la piété filiale que de n'avoir pas de postérité. C'est donc par piété filiale bien comprise que Chouen s'abstint de demander pour son mariage l'autorisation de ses parents; il réalisa ainsi la „relation de mari à femme“ (en vue d'avoir une postérité), qui est la principale (大倫 *ta-louen*) des relations humaines. Tel est du moins l'avis que Mencius formule à deux reprises (Legge, *Chinese Classics*, II, 313, 345—346), et dont Meou-tseu s'inspire ici.

234) T'ang est le fondateur de la dynastie des Yin. Une tradition veut que son ministre Yi Yin ait d'abord gagné sa faveur par ses talents culinaires. Cette tradition, combattue par Mencius (Legge, *Chinese Classics*, II, 361, 364), est reprise, mais sans grande conviction, par Sseu-ma Ts'ien (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 178). Han-fei-tseu la connaît (trad. Ivanov, p. 213). Houai-nan-tseu l'adopte sans autre remarque (éd. des „Dix philosophes“, ch. 13, f° 18 r°, ch. 20, f° 12 v°). — L'éd. de Kyōto a ici 于 *yu*, faute d'impression pour 干 *kan*, „chercher la faveur de“, „s'adresser à“.

235) Le duc Houan, de Ts'i, vivait au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Ning Tsi attira son attention en chantant sur son passage un air qu'il accompagnait en frappant les cornes de son bœuf. Ning Tsi fut promu conseiller. Le duc Houan fut le principal des 五霸 *wou-pa*, „cinq hégémons“. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 841, 1568; *Li sao* (*J.R.A.S.*, 1895, p. 860). Le chant de Ning Tsi est connu sous le titre de 飯牛歌 *Fan nieou ko* (cf. aussi C. Pétilion, *Allusions littéraires*, I, 225). Houai-nan-tseu, qui nomme par ailleurs Ning Tsi (par ex. ch. 13, f<sup>o</sup> 18 r<sup>o</sup>), l'appelle 寧越 Ning Yue en racontant l'histoire au ch. 12, f<sup>o</sup> 6 v<sup>o</sup> de l'édition des „Dix philosophes“.

236) Tout ce passage est inspiré, dans le fond et dans les termes, de Mencius, I, IV, 17 (Legge, *Chinese Classics*, II, 307). La forme employée par Meou-tseu dans le premier membre de phrase est celle même du *Li ki* (Couvreur, *Li ki*, I, 29).

237) Celui qui, dans une existence antérieure, fut Siu-ta-na, est devenu le Buddha Çakyamuni. Quant aux identifications des personnes de sa famille et de son entourage, elles ne sont pas les mêmes dans la version du *Lieou tou tsi king* et dans celle de circa 400 A.D. traduite par M. Chavannes.

238) 兢兢如臨深淵. Citation du *Che king*, II, v, II, 6 (Legge, *Chinese Classics*, IV, II, 333), qui a en outre passé dans le *Louen yu*, VIII, 3 (Legge, *ibid.*, I, 209).

239) 畜妻子; cf. Mencius, I, I, 7 (Legge, *ibid.*, II, 148).

240) 取賤賣貴. Cf. *Che ki*, ch. 85, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup>, où on a 販賤賣貴 à propos de Lu Pou-wei.

241) Des critiques de ce genre seront souvent dirigées contre les prêtres bouddhistes au cours des siècles suivants, mais il est intéressant de les rencontrer déjà au temps de Meou-tseu. La difficulté est de savoir si elles ne visent alors que les moines étrangers, ou s'il y avait déjà un clergé indigène constitué; cf. *supra*, p. 345—346.

242) 此乃世之僞也. Ce membre de phrase paraît s'inspirer du 大僞 *ta-wei* au § 18 du *Tao tō king*.

243) Kong-chou est le nom d'un artisan fameux du pays de Lou; il est plus connu sous le surnom de 魯班 Lou Pan; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 1424; *B.E.F.E.-O.*, II, 143. Il est aujourd'hui le patron des menuisiers et des maçons. L'édition de Corée écrit 功 *kong*, „mérite“; il faut certainement lire 巧 *kiao*, „habile“, qui est la leçon des Song, des Yuan, des Ming et de Souen Sing-yen.

244) Sur Kao Yao, Po Yi et Chou Ts'i, cf. p. 357—358 et p. 367.

245) 曾參 Tseng Ts'an et 閔損 Min Souen comptent parmi les principaux disciples de Confucius et figurent dans la série des vingt-quatre parangons de la piété filiale. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 1533, 2022; Legge, *Chinese Classics*, I, 113—114, 117—118.

246) Tan Tchou fut le fils indigne de l'empereur Yao; son père le déshérita en faveur de Chouen. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 1867; Chavannes, *Mém. histor.*, I, 49, 69, etc.; Legge, *Chinese Classics*, III, I, 84. Houai-nan-tseu (éd. des „Dix philosophes“, ch. 19, f<sup>o</sup> 6 v<sup>o</sup>) cite également Tan-tchou comme type du méchant incorrigible.

247) Sur Tchou-kong et ses frères Kouan Chou-sien et Ts'ai Chou-tou, cf. *supra*, p. 374.

248) T'ang, fréquemment employé pour désigner l'empereur Yao, est en réalité le nom d'une terre dont il fut le seigneur. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 42.

249) **六藝** *lieou-yi* a deux sens, et désigne tantôt les six „arts libéraux“ (rites, musique, tir à l'arc, conduite des chars, écriture, calcul), tantôt les six „études libérales“ (c'est-à-dire *Yi king*, *Chou king*, *Che king*, *Li ki*, *Yo ki*, *Tch'ouen ts'ieou*; cf. par ex. Chavannes, *Mém. histor.*, V, 400; cf. aussi le ch. 14 de *Tchouang tseu* dans Wiegner, *Tacisme*, II, 328—329). La „section des six études libérales“ (**六藝略**) est le nom que portait la section consacrée aux livres classiques dans la bibliographie de Lieou Hin qui a servi de base au ch. 30 de Pan Kou (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 30, f° 1 r°, et les fragments du **七略別錄** *Ts'i lio pie lou* réunis dans le *Yu han chan fang tsi yi chou*). Tcheng Hiuan avait écrit de même un **六藝論** *Lieou yi louen*, dont les fragments sont également réunis dans le *Yu han chan fang tsi yi chou*. Meou-tseu emploie ici l'expression dans le même sens que Lieou Hin, Pan Kou et Tcheng Hiuan; il en sera de même au § XXXVII.

250) Ho-po, le „comte du Fleuve“, est le dieu du Fleuve Jaune. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 655; Chavannes, *Le T'ai-chan*, p. 401—402; et le ch. 17 de *Tchouang tseu*. On trouve aussi la mention d'un **河侯** Ho-heou, ou „marquis du Fleuve“; cf. par ex. **續博物志** *Siu po wou tche*, ch. 7, f° 4 v°.

251) Meou-tseu doit s'inspirer ici de quelque locution usuelle que je ne connais pas sous cette forme. Il y a une phrase proverbiale assez analogue: **東海揚塵**, „dans la Mer Orientale, il s'élève de la poussière“ (parce qu'elle est transformée en plantations de mûriers); mais son emploi est différent, car elle a pour but de montrer que la condition matérielle des choses est instable.

252) Citation du *Louen yu*, VII, xxxv (Legge, *Chinese Classics*, I, 207). Le *Louen yu* écrit **孫** *souen*, mais lu *siun*, et pris au sens de **遜** *siun*, qui est la leçon du *Meou tseu*. Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a rétabli la leçon du *Louen yu*.

253) Citation du *Tso tchouan*, 24<sup>e</sup> année du duc Tchouang (Legge, *Chinese Classics*, V, I, 107), avec de légères modifications de pure forme. Mais le nom de Chou-souen est fautif. Chou-souen est le nom d'une famille qui fut fondée à cette époque (VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère) par **叔牙** Chou-ya, 3<sup>e</sup> fils du duc Houan de Lou et frère du duc Tchouang (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 111, 112). La personne qui prononça la phrase dont il s'agit ici est un certain **御孫** Yu-souen, de son nom personnel **慶** K'ing, chef des artisans, et qui reparait dans le *Kouo yu* (cf. Legge, *ibid.*, p. 107). Le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, ici et plus bas, a rétabli Yu-souen. L'erreur dans le texte du *Meou tseu* peut être une simple altération graphique provenant de l'emploi de la forme **馭** *yu* de **御** *yu*.

254) Citation de Mencius (Legge, *ibid.*, II, 232). Peut-être les mots „Mong K'o (Mencius) dit“ sont-ils tombés dans le texte après „Meou-tseu dit“. La phrase de Mencius se rapporte également à des paroles qui doivent être interprétée conformément aux circonstances où elles ont été prononcées.

255) **刺嚴公之刻楹**. Le texte de l'édition de Kyôto ne donne pas le second caractère, qui manque en effet à l'édition de Corée, mais il a tort de ne signaler aucune variante. Les éditions des Song, des Yuan et des Ming, et le texte de Souen Sing-yen, sont conformes au texte que j'ai adopté, et dont l'ancienneté est confirmée par le commentaire de Houei-lin. Normalement, le caractère **嚴** se lit *yen* et non *tchouang*. Mais il n'y a pas de duc Yen de Lou, et on sait que, sous les seconds Han, le caractère *yen* fut



substitué au caractère *tchouang*, parce que ce dernier figurait dans le nom personnel de l'empereur Ming (58—76) (cf. *B. E. F. E.-O.*, IX, 449; *J. A.*, juillet-août 1912, p. 168). Il semblerait à première vue qu'il y eût là un argument important pour fixer la date du *Meou tseu*, puisque le *tabou* dut cesser (sauf au Sseu-tch'ouan) à la chute des Han orientaux en 220 A.D. Mais il y a des exemples de l'emploi de *yen* dans le nom du duc Tchouang jusque sous les Tsin. D'après le commentaire de Houei-lin, la forme en *yen* était même encore conservée de son temps dans les commentaires de Kong-yang et de Kou-leang au *Tch'ouen ts'ieou*. Toutefois, tout en écrivant *yen*, on prononçait *tchouang*; je me suis conformé à cette habitude en transcrivant le nom. Meou-tseu ne rapporte pas très exactement l'anecdote relative au duc Tchouang. D'après le *Tch'ouen ts'ieou* et le *Tso tchouan*, le duc Tchouang, la 23<sup>e</sup> année de son règne (671 av. J.-C.), fit peindre en vermillon (丹 *tan*) les colonnes (楹 *ying*) du temple ancestral de son père le duc Houan; puis, la 24<sup>e</sup> année (670 av. J.-C.), il fit sculpter (刻 *k'o*) les chevrons (桷 *kiue*) du toit de ce même temple. Les deux actes étaient contraires aux règles établies pour les temples ancestraux des princes feudataires; mais on voit que Meou-tseu les a confondus. C'est à l'occasion du second que Yu-souen intervint (cf. Legge, *Chinese Classics*, V, I, 104—107; Couvreur, *Tch'ouen ts'ieou*, I, 185).

256) Chouen, dans sa jeunesse, avait labouré sur le mont Li, dont l'identification est des plus incertaines. La tradition est rapportée par Sseu-ma Ts'ien (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 72), et il y est fait allusion antérieurement dans Mencius (cf. Legge, *Chinese Classics*, II, 206). Les textes postérieurs la citent couramment; je note, au hasard de la lecture, le *Louen heng* (trad. Forke, I, 68), et, dans les éditions des „Cent philosophes“, *Houai nan tseu* (ch. 1, f° 4 v°), le 說苑 *Chouo yuan* (ch. 20, f° 1 v°), le *Seou chen ki* (ch. 8, f° 1 r°), le *Siu po wou tche* (ch. 4, ff. 3—4).

257) Sur T'ai-kong, cf. *supra*, p. 354—355. Sseu-ma Ts'ien (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 35—36) rapporte trois traditions différentes sur les origines de T'ai-kong, mais aucune ne parle de l'abattage des bœufs; toutefois c'est là une légende bien connue qui se trouve déjà dans le 韓詩外傳 *Han che wai tchouan*; elle a passé dans C. Pétillon, *Allusions littéraires*, I, 41. Cf. encore le *Li sao* (*J. R. A. S.*, 1895, p. 860); 鵠冠子 *Ho kouan tseu* (éd. des „Cent philosophes“, 下, f° 1 v°); *Houai nan tseu* (ch. 13, f° 18 r° de l'éd. des „Dix philosophes“); aussi les fragments du 古史考 *Kou che k'ao* (f° 6 r° de l'éd. du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*).

258) 八荒 *pa-houang*. Les „huit solitudes“ sont souvent nommées comme ici à côté des „quatre mers“; cf. par exemple le mémoire de Kia Yi traduit dans Chavannes, *Mém. hist.*, II, 219. Le 說苑 *Chouo yuan* (ch. 18, f° 2 v°) dit qu'à l'intérieur des huit solitudes il y a les quatre mers, et à l'intérieur des quatre mers, il y a les neuf *tcheou*. Cf. aussi les 八紘 *pa-hong* de *Houai nan tseu*, IV, 4 v°.

259) L'expression 屢空 *lu-k'ong* est empruntée au *Louen yu*, XI, XIX (Legge, *Chinese Classics*, I, 243).

260) Il refusa l'empire, que lui offrait Yao; cf. *supra*, § X et XI.

261) Il se retira volontairement pour laisser le trône à son cadet, conformément aux désirs de son père; cf. *supra*, p. 367.

262) Yu K'ing, ou „le haut dignitaire, [seigneur] de Yu“ vivait au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère; il était l'auteur du 虞氏春秋 *Yu che tch'ouen ts'ieou*. Cf. à son sujet



Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2515, et le ch. 76 du *Che ki*, plus tempéré dans l'éloge que Meou-tseu. Les fragments des écrits de Yu K'ing sont réunis en un chapitre dans le *Yu han chan fang tsi yi chou*. L'édition des Song donne faussement 卽 *tsi* au lieu de 卿 *k'ing*.

263) Avant de devenir le duc 文 Wen de 晉 Tsin (636—628 av. J.-C.), 重耳 Tch'ong-eul passa en fugitif par le pays de 曹 Ts'ao, où il fut mal reçu. Un officier du pays de Ts'ao, Hi Fou-ki, voulut racheter un peu le mauvais accueil de son maître en envoyant à Tch'ong-eul une écuelle de nourriture au fond de laquelle il avait caché un anneau de jade. Tch'ong-eul accepta la nourriture, mais renvoya l'anneau. Quelques années après, quand Tch'ong-eul fut duc de Tsin, il attaqua et vainquit le pays de Ts'ao; par reconnaissance, il défendit à ses soldats de pénétrer dans le temple ancestral de Hi Fou-ki. Telle est l'histoire qu'on connaît par le *Tso tchouan* (Legge, *Chinese Classics*, V, 1, 186, 187, 203, 208) et par Sseu-ma Ts'ien (Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 286, 390). Toutefois la tradition du texte de Meou-tseu n'est pas ici très sûre. Le nom de Hi Fou-ki est écrit 僖負羈 dans le *Tso tchouan*, 釐負羈 dans Sseu-ma Ts'ien; la divergence entre ces deux formes est insignifiante, car il y a nombre de cas où le caractère 釐, généralement lu *li*, se lit *hi* et est alors l'équivalent soit de 禧 *hi* (cf. von Zach, *Lexicogr. Beiträge*, I, 7), soit, comme ici, de 僖 *hi* (voir une série d'exemples à l'index de Chavannes, *Mém. histor.*, IV, s.v. Hi); la forme employée par Meou-tseu pour le premier caractère montre du moins qu'il s'inspire ici du *Tso tchouan* et non du *Che ki*. Pour le troisième caractère du nom, le commentaire de K'o-hong tout comme les éditions de Corée et des Yuan écrivent 鞮 *ki*; celles des Song, des Ming et de Souen Sing-yen ont 羈 *ki*; le premier est une variante admise pour la forme donnée dans le *Tso tchouan* et dans le *Che ki*, mais le second est un caractère indépendant, de sens différent, et qu'il n'y a pas lieu d'accepter ici. Le 霸 *pa* du *Fo tsou li tai t'ong tsai* est une faute pure et simple. Au lieu de 壹 *yi*, „un“, que donnent les éditions des Yuan et des Ming, et que Souen Sing-yen orthographie 一 *yi* (c'est déjà la leçon du *Fo tsou li tai t'ong tsai*), les éditions de Corée et des Song écrivent 壺 *kong*, „corridor“, manifestement fautif, et qui est altéré de 壺 *hou*, „vase“, donné par le commentaire de K'o-hong. Le mot qu'emploie Meou-tseu pour „nourriture“, 飧 *souen* (le commentaire de K'o-hong écrit 飧 qu'il lit *ts'an*, parce que 飧 et 殮 s'emploient aussi pour 餐 *ts'an*), le rattache également à la tradition du *Tso tchouan*, au lieu que Sseu-ma Ts'ien écrit 食 *che*. Ces constatations nous permettent peut-être de rendre compte d'une dernière divergence, et plus importante. La tradition du *Tso tchouan* et de Sseu-ma Ts'ien veut que le duc de Tsin ait épargné la demeure ancestrale de Hi Fou-ki; cette demeure ancestrale est désignée par le mot 宮 *kong* dans le *Tso tchouan*, par l'expression 宗家 *tsong-kia* dans Sseu-ma Ts'ien. Dans le *Meou tseu*, on a 閭 *kien* dans l'édition de Corée, ce qui ne donne pas grand sens, et 閭 *lu*, „village“, dans les éditions des Song, des Yuan, des Ming et dans le texte de Souen Sing-yen. Mais d'une part, c'est de la capitale du pays de Ts'ao que le duc de Tsin vient de s'emparer après un assez long siège, et il est fort probable que Hi Fou-ki habitait dans cette capitale, et non à la campagne; par ailleurs, il n'y a pas de raison pour que Meou-tseu ait connu une tradition différente de celle de textes en quelque sorte consacrés. On a vu que les autres détails du texte de Meou-tseu le rattachent au

Tso tchouan, lequel écrit 宮 kong. Il me paraît assez probable que telle ait été aussi la leçon originelle du texte de Meou-tseu, ensuite corrompue en 閭 lu très anciennement, et par l'intermédiaire d'une forme cursive où, comme il est usuel, la clef 169 devient presque semblable à la clef 40.

264) Siuan est le titre d'apanage et Mong est le surnom de 趙盾 Tchao Touen, qui fut conseiller du duc 靈 Ling de Tsin (620—607 av. J.-C.). Le duc Ling, mécontent des remontrances de Tchao Touen, voulut le faire assassiner; mais le conseiller fut sauvé par diverses reprises par l'intervention d'un homme qu'il avait un jour empêché de mourir de faim. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 189; Tso tchouan, 2<sup>e</sup> année du duc Siuan (Legge, *Chin. Classics*, V, I, 290); Che ki, ch. 39 (Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 314—315). L'expression que j'ai traduite par „sans y songer“ est écrite 不訾 pou-tseu dans le commentaire de K'o-hong et dans l'édition de Corée, mais 不貲 pou-tseu dans les éditions des Song, des Yuan et des Ming, dans le *Fo tsou li tai t'ong tsai* et dans le texte de Souen Sing-yen. Il me paraît clair que cette seconde leçon est fautive. Quant au sens précis que Meou-tseu a en vue, c'est, je crois, qu'en faisant cette générosité, Tchao Touen ne prévoyait pas le résultat qu'elle devait lui valoir; mais le texte chinois est ici assez elliptique.

265) Cf. *supra*, note 88.

266) La poudre de jade, 玉屑 yu-siao, n'était pas si méprisée. Les anciens souverains devaient en prendre en temps de jeûne (cf. Biot, *Teheou-li*, I, 125); et c'est soignant pour recueillir la rosée pure destinée à lui être mélangée qu'on aurait fait en Chine, sous Wou-ti des Han, les premiers de ces 承露盤 tch'eng-lou-p'an, ou „disques à recevoir la rosée“, qui sont devenus ensuite le nom des disques superposés enfilés sur la tige d'un stupa. Quant à la phrase de Meou tseu, elle rappelle étroitement un passage tiré du *Louen heng* (cf. *P'ei wen yun fou*, s.v. 蕞殘: 蕞殘滿車不成爲道。玉屑滿篋不成爲寶, „une charretée de gravats (?) ne fait pas une route, un panier de poudre de jade ne fait pas un joyau“).

267) Au lieu de 霍 houo, „immédiatement“, qui est la leçon des Yuan, des Ming et de Souen Sing-yen, les éditions de Corée et des Song écrivent 虛 hui, qui résulte évidemment d'une confusion graphique. Je n'ai pas découvert l'origine de l'anecdote que raconte ici Meou-tseu. Dans la description de la licorne, le corps de daim et la queue de bœuf se retrouvent dans de nombreux textes; ce sont les termes mêmes employés par le *Eul ya* (éd. du *Che san king tchou chou* de 1815, ch. 10, f° 16 r°). Mais les commentaires du *Eul ya*, de même que les nombreux textes réunis dans le *T'ou chou tsi tch'eng* (K'in-tch'ong-tien, ch. 56—57) donnent à la licorne des pieds non de cerf comme chez Meou-tseu, mais de cheval, en spécifiant en outre qu'elle a le sabot rond. Il faut remarquer néanmoins que l'image qui ouvre cette description dans le *T'ou chou tsi tch'eng* montre, contrairement aux textes qui suivent, un animal à pied fourchu.

268) C'est-à-dire que l'homme supérieur ne doit pas se fâcher d'avoir affaire à des ignorants. La citation est tirée des premiers paragraphes du *Louen yu* (I, III; Legge, *Chin. Classics*, I, 237). La phrase était bien anciennement expliquée comme l'entend Meou-tseu, au moins par certains commentateurs. Aujourd'hui une autre explication a prévalu, qui est, selon Legge, „indubitablement l'interprétation correcte“; on comprend: „Que les hommes n'aient pas entendu parler de vous et que vous ne vous en fâchiez pas, n'est-ce pas là d'un homme supérieur?“

269) *Tao tö king*, § 5 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 50). Le commentaire de Houei-lin a 2 fois 脩 et non 脩 *yo*. Le commentaire de K'o-hong cite ici le commentaire dit du Ho-chang-kong, en un texte un peu différent de celui admis aujourd'hui.

270) *Tao tö king*, § 32 (Legge, *id.*, I, 75); la citation de Meou-tseu n'est pas littérale.

271) *Louen yu*, II, 1 (Legge, *Chin. Classics*, I, 145).

272) *Louen yu*, XIX, XII, 2 (Legge, *id.*, I, 343).

273) C'est le chiffre donné usuellement pour le *Che king* fixé par Confucius, qui compte exactement 305 morceaux. Cf. Legge, *id.*, IV, 1, Prolegomena, 1—5.

274) 諸子讖緯聖人祕要. De toute cette littérature deutérocanonique, qui fut assez abondante, il ne nous reste que des fragments, d'ailleurs copieux. Au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Wang Tch'ong s'élève déjà contre ses informations fantaisistes (Forke, *Lun-Héng*, II, 116—117). Cf. aussi *supra*, p. 355—356.

275) Le *Sûtra en quarante-deux articles*, qui fut le grand texte de propagande du bouddhisme chinois primitif, abonde en comparaisons; de là les objections auxquelles Meou-tseu veut répondre.

276) 五肴 *wou-hiao*. Le mot 肴 *hao* ou *hiao* est le plus souvent lu à Pékin *yao*; il s'emploie indifféremment avec 脩 (mêmes prononciations) au sens d'aliment recherché, nourriture délicate. Houang-ti avait fini par devenir un des pères de la médecine chinoise, et la tradition taoïque lui attribue une œuvre médicale encore existante, le 素問 *Sou wen* (cf. aussi les nos 1006—1012 du *Canon taoïste* du P. Wieger). Les procédés pour „nourrir la nature“ (養性 *yang-sing*) sont ces règles diététiques dont l'importance ne fit que croître dans les premiers siècles de notre ère, avec le développement du néo-taoïsme; nombre de traités du *Canon taoïste* leur sont consacrés. Dans le *Sou wen*, il est souvent question des 五味 *wou-wei*, ou „cinq saveurs“ (sur lesquelles cf. également le *Tso tchouan*, 1<sup>re</sup> année du duc Tchao; Couvreur, *Tchouen ts'iou*, III, 37); mais je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré l'expression *wou-hiao* ni là ni ailleurs.

277) *Louen yu*, X, x (Legge, *Chin. Classics*, I, 232).

278) On a vu plus haut (cf. p. 291) que c'était en effet la règle pour les moines toute l'année, au lieu qu'elle ne s'appliquait aux fidèles laïcs que les jours de jeûne. Il semble que ce jeûne ait tout de suite beaucoup frappé les Chinois. Le *Sûtra en 42 articles*, si populaire de si bonne heure, mentionne déjà que les moines doivent 日中一食 樹下一宿. „faire un seul repas au milieu du jour, passer une seule fois la nuit au pied d'un [même] arbre“ (la traduction de Beal, *Catena*, p. 192, est une suite de contresens). Ce sont là en réalité deux *dhūtāṅga*, le dernier interprété d'une manière nouvelle. A ce propos, je rappellerai que, dans le rapport de Siang Kiai en 166 A.D., j'avais signalé naguère une citation du *Sûtra en 42 articles* (*B. E. F. E.-O.*, VI, 387). Mais ce même rapport contenait aussi cette phrase: „Le Buddha [ou le moine bouddhiste?] ne couche pas trois nuits sous le mûrier (浮圖不三宿桑下)“, dont je n'avais pas vu l'origine. Il me paraît clair aujourd'hui que Siang Kiai s'inspire également dans ce second cas du *Sûtra en 42 articles*. A la rigueur, 三 *san*, „trois“, pourrait être une ancienne faute pour 二 *eul*, „deux“; c'est une altération assez fréquente dans les textes. Reste le „mûrier“, qui est peut-être à mettre en rapport avec la transcription aberrante 桑門 *sang-men* pour *śramaṇa*, que nous ont conservée un texte portant sur l'an 65



le notre ère et le chapitre du *Weï liô* sur les pays d'Occident (cf. *T'oung Pao*, 1905, p. 550).

279) **六情** *lieou-ts'ing*. Je fais ici emprunter par l'interlocuteur de Meou-tseu la théorie bouddhique; les *lieou-ts'ing*, mot-à-mot les „six sentiments“, sont l'équivalent de **六塵** *lieou-tch'en*, les „six poussières“, et correspondent aux six *āyatana* ou „sièges“ des sens (yeux, oreilles, nez, langue, corps, pensée). L'expression se trouve dans le *Sūtra* *n quarante-deux articles*, et peut-être est-ce là que Meou-tseu l'a prise. Mais *lieou-ts'ing* a existé également en dehors du bouddhisme, et signifie alors „les six sentiments“ ou les six passions“. Au VII<sup>e</sup> siècle, K'ong Ying-ta l'emploie dans la préface à son commentaire du *Che king*. Bien antérieurement, au I<sup>er</sup> siècle, Pan Kou a inséré dans son *Ts'ien han hou* (ch. 75, f° 5 v°) un rapport d'environ 48 av. J.-C., où l'astrologue **翫奉** Hi Fong met les „six passions“ en rapport avec les six points cardinaux (4 points cardinaux, plus *gnith* et *nadir*). L'énumération des six passions est ici **好** *hao* (amour), **怒** *nou* (colère), **惡** *ngo* (haine), **喜** *hi* (gaieté), **樂** *lo* (contentement) et **哀** *ngai* (compassion). Un peu plus loin, le texte nomme côte à côte les cinq **性** *sing* (qui seraient ou les 5 éléments, ou des états du foie, du cœur, de la rate, des poumons et des reins en fonction des cinq éléments) et les six *ts'ing*, dont le commentateur **張晏** Tchang Yen donne une énumération fort différente de celle du rapport de Hi Fong. Enfin Pan Kou lui-même fournit, dans son *Po hou t'ong*, une troisième liste, celle-là plus voisine des „sept *ts'ing*“ énumérés dans le *Lî ki* (cf. Couvreur, *Lî ki*, I, 516—517). Wang Tch'ong emploie aussi l'expression de *lieou-ts'ing* (cf. Forke, *Lun-Héng*, I, 110). Les cinq **性** *sing* et les six **情** *ts'ing* reparaissent côte à côte, tout comme dans le texte du *Ts'ien han chou*, dans le commentaire du *Tao tō king* mis sous le nom du Ho-chang-kong (éd. des „Dix philosophes“, ch. 上, f° 5 v°). Tous ces exemples d'ailleurs ne remontent pas plus loin que les Han, et il n'est pas certain que l'expression *lieou-ts'ing* ait existé auparavant.

280) *Louen yu*, IV, VII (Legge, *Chinese Classics*, I, 166). La citation s'ouvre dans l'édition de Corée par **云** *yun*, dans celles des Song, des Yuan, des Ming et de Souen *ing-yen* par **曰** *yue*. Cette alternance pourrait être un indice d'un texte plus ancien où *Confucius* dit, que j'ai dû suppléer entre crochets, figurait réellement.

281) L'édition de Corée a **田** *t'ien*, mais les autres donnent **畝** *t'ien*, qui est aussi la leçon du commentaire de K'o-hong. Dans le *Tao tō king* lui-même, on a aujourd'hui **田** *t'ien* dans le texte dit du Ho-chang-kong, et **畝** *t'ien* dans celui de Wang Pi.

282) *Tao tō king*, § 12 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 55). Par le ventre, il faut entendre non la satisfaction brutale et aveugle des appétits corporels, mais au contraire l'application raisonnée des règles diététiques qui entretiennent l'énergie vitale.

283) Houei de Lieou-hia est le nom posthume sous lequel est connu un fonctionnaire du pays de Lou, **展獲** Tchan Houo, un peu antérieur à Confucius; cf. Giles, *Biogr. not.*, n° 18. Meou-tseu s'inspire, avec de légères modifications dans la forme, d'un passage Mencius (cf. Legge, *Chinese Classics*, II, 466). Tchan Houo n'administrerait qu'une petite circonscription; les trois „dignités ducales“ (**太師** *t'ai-che*, **太傅** *t'ai-fou*, **太保** *t'ai-pao*) donnaient au contraire le plus haut rang dans l'Etat. Au lieu de **三** *san*, „trois“, l'édition de Kyoto donne **二** *eul*, „deux“; ce n'est qu'une faute d'impression. Au lieu du premier mot **行** *hing*, le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a rétabli **介** *kiai* qu'on a dans le



texte original de Mencius; je ne suis d'ailleurs pas sûr que le *hing* du *Meou tseu* actuel ne soit pas une altération graphique ancienne (dès les T'ang peut-être) de *kiai*.

284) Touan-kan Mou vivait au temps du marquis 文 Wen de 魏 Wei (424—387 av. J.-C.); le marquis Wen lui témoigna un grand respect, mais ne put le décider à accepter aucune fonction. Cf. Mencius (Legge, *Chinese Classics*, II, 276); Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 141—142; *Houai nan tseu*, éd. des „Cent philosophes“, ch. 19, f° 3 r°. Comme M. Chavannes l'a fait observer, on doit lire le nom Touan-kan Mou, et non Touan Kan-mou comme l'avait fait Legge; bien avant le *T'ong kien tsi lan* auquel M. Chavannes se réfère, cette indication se trouvait, dès le V<sup>e</sup> siècle, dans le commentaire de P'ei Yin au *Che ki* (ch. 63, f° 2 r°).

285) Sur Hiu Yeou et Tch'ao Fon, cf. *supra*, n. 163 et 183.

286) Sur Po Yi et Chou Ts'i, cf. *supra*, n. 164.

287) 陳俎豆. Dans ce rapprochement, il y a un souvenir du *Loven yu*, XV, v (Legge, *Chinese Classics*, I, 294).

288) Le *jouei-pin*, qui est le septième des douze tuyaux sonores, correspond au cinquième mois, c'est-à-dire au moment le plus chaud de l'année. Cf. les correspondances données dans Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 302. Giles lit le premier caractère *jouèi*; sa prononciation régulière serait *jouéi*; mais j'ai entendu *wēi* à Pékin.

289) Le *houang-tchong* est le premier des tuyaux sonores et correspond au onzième mois, qui est le mois le plus froid. Comme on le voit par ces deux exemples, et comme l'examen du tableau établi par M. Chavannes le confirme absolument, les correspondances lunaires des tuyaux sonores ont été établies à une époque où l'année commençait au premier mois astronomique, et non au troisième comme à présent; c'est là un système qui a été abandonné en 256 avant J.-C., à la chute des Tcheou (cf. Hoang, *Concordance des chronologies néoméniques*, p. III). Dans le nom du *houang-tchong*, toutes les éditions de *Meou-tseu* donnent la même forme 黃鍾 *houang-tchong*; la seule orthographe qui paraisse vraiment correcte est 黃鐘 *houang-tchong*; mais les deux caractères se sont autrefois employés couramment l'un pour l'autre.

290) Cet homme d'Etat, qui vivait au IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C., s'appelait de son vrai nom 公孫鞅 Kong-souen Yang; Chang est le nom de l'apanage qu'il reçut au service du duc de Ts'in; cf. Giles, *Biogr. Diet.*, n° 2296, et surtout le ch. 68 de Sseu-ma Ts'ien. Chang Yang fut un législateur strict, et se rattache à l'école des lois (法家 *fa-kia*). Le *Ts'ien han chou* connaissait sous son nom une œuvre qui subsiste partiellement, le 商子 *Chang tseu*, aujourd'hui en 5 ch.; mais l'attribution est certainement fautive.

291) Sur Sou Ts'in et Tchang Yi, cf. Giles, *Biogr. Diet.*, n°s 70, 1014, 1775, et surtout les ch. 69 et 70 de Sseu-ma Ts'ien. Tous deux vivaient au IV<sup>e</sup> siècle avant notre ère et étaient disciples de Kouei-kou-tseu; c'étaient des politiciens errants, qui allaient d'Etat en Etat et se mettaient au service de quiconque voulait les employer. Leurs œuvres étaient classées au temps des Han dans l'école des opportunistes (從橫家 *tsong-heng-kia* cf. *Ts'ien han chou*, ch. 30, f° 16 r°).

292) *Tao tō king*, § 41 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 84). *Meou-tseu* écrit le dernier membre de phrase 大而笑之; le mot 而 *eul* n'est pas dans le *Tao tō king*.

293) Il s'agit dans tout ce paragraphe du fameux rêve de l'empereur Ming (58—76 des Han, qui a été longtemps considéré comme le premier témoignage certain relatif à

l'introduction du bouddhisme en Chine. Mais il est bien évident que le rêve même, à tenir l'anecdote pour authentique, supposait une connaissance antérieure du bouddhisme; un texte, qui ne paraît pas suspect, parle d'ailleurs du bouddhisme que professait en 65 A.D. le prince Ying de Tch'ou (cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, 388). Mais, comme M. Maspero l'a montré *Le songe et l'ambassade de l'empereur Ming*, dans *B. E. F. E.-O.*, X, 95—130), l'histoire même du songe est apocryphe; c'est une légende pieuse qui remonte sans doute à la fin du II<sup>e</sup> siècle. Pour M. Maspero, les deux textes les plus anciens où elle apparaisse sont la préface du *Sūtra en quarante-deux articles* et le présent paragraphe du *Meou tseu*, et il semble que les deux textes soient apparentés. M. Maspero, après hésitation, croit que Meou-tseu s'est inspiré de la préface, et j'incline à l'admettre, sans pouvoir invoquer de raisons probantes en faveur de cette solution. L'existence de la préface du *Sūtra en quarante-deux articles* ne nous est formellement attestée qu'aux environs de l'an 500. Mais M. Maspero fait remarquer qu'elle a été imitée dès le début du IV<sup>e</sup> siècle dans le *Houa hou king* (*loc. laud.*, p. 122; l'indication du III<sup>e</sup> siècle est une inadvertance). On pourrait se demander si le *Houa hou king* n'a pu tout aussi bien s'inspirer du *Meou tseu*. M. Maspero semble s'être décidé en raison du peu de diffusion qu'aurait eu le *Meou tseu* jusqu'en 465—473, ce qui eût empêché le faussaire du *Houa hou king* de le connaître. L'argument n'est peut-être pas décisif, mais j'en puis invoquer un autre: le *Meou tseu* dit que le „corps“ du Buddha avait l'éclat du soleil, au lieu que la préface et le *Houa hou king* sont d'accord pour parler à ce propos de sa „nuque“; c'est donc de la préface que le *Houa hou king* se serait inspiré. Par ailleurs, le trait de la „nuque“, comme on le verra à la note suivante, me paraît être un trait primitif de la légende; c'est donc là, à défaut de la preuve véritable, un nouvel indice en faveur de l'antériorité de la préface: c'est elle qui la première, dans la deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle, aurait parlé du rêve de Ming-ti. La grande popularité du texte en tête duquel on la plaçait lui valut une diffusion rapide, dont Meou-tseu, quelques dizaines d'années plus tard, nous donnerait le premier témoignage.

294) 身有日光; telle est la leçon dans toutes les éditions du *Meou tseu*; nous pouvons même la suivre plus haut, car le passage est cité sous cette forme dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle par 劉峻 Lieou Siun (plus comme sous le nom de 劉孝標 Lieou Hiao-piao) des Leang, dans son commentaire du 世說新語 *The chow sin yu* (éd. du 惜陰軒叢書 *Si yin huan ts'ong chou*, chapitre 上, partie 下, f<sup>o</sup> 16 r<sup>o</sup>); ce passage du commentaire de Lieou Siun est en outre reproduit, avec la même leçon, dans le *T'ai p'ing yu lan*, ch. 653, f<sup>o</sup> 5 de l'édition lithographique; d'autre part, la phrase se retrouve telle quelle dans ce passage de *Meou tseu* cité sous son nom au ch. 59 du commentaire du 文選 *Wen siuan*). Il est donc très vraisemblable que ce soit là la leçon primitive du *Meou tseu*. Mais la plupart des textes qui parlent du rêve de l'empereur Ming se rattachent, correctement ou incorrectement, au texte qui est donné par la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*, où il est dit: 項有日光 „sa nuque avait l'éclat du soleil“; au lieu de 項 *hiang*, un certain nombre de textes ont 頂 *ting*, „sommet de la tête“, et c'est en particulier la leçon du *Heou han chou*. J'ai déjà signalé plus haut (cf. note 44) la confusion facile et fréquente des deux caractères. Mais ici nous avons, et de bonne heure, une troisième leçon qui me paraît à envisager: c'est celle de 項佩日光, qu'on trouve par exemple à la fin du V<sup>e</sup> siècle dans le *Ming siang ki*. M. Maspero (p. 112—113) dit qu'il est difficile de

savoir quelle est la leçon primitive; dans le texte du *Ming siang ki*, il a traduit (p. 113): „...dont le cou et les épaules avaient l'éclat du soleil“. Il y a là une inexactitude, et le sens est: „...dont la nuque portait l'éclat du soleil“. Je crois bien que nous avons là l'explication du texte. La description du Buddha dans le rêve de Ming-ti, sa couleur d'or, la hauteur traditionnelle de seize pieds qui va apparaître dans les récits du *Houa hou kin* et du *Heou han chou* montrent que la légende s'est élaborée sous l'influence des images réelles du Buddha. Or on représentait le Buddha avec un nimbe qui semblait s'appuyer sur sa nuque. Au ch. 2 du *Pien wei lou* (Kyôto, XXXV, III, 25 r°), il est question de 尹喜 Yin Hi qui „se transforma en un homme d'or, haut de seize pieds, dont la nuque portait un éclat rond (項佩圓光), dont les pieds foulaient des fleurs de lotus et qui descendait à travers les airs“; c'est là la description classique d'un Buddha. Or ici encore nous retrouvons l'„éclat“ que „porte“ la nuque, et la seule différence entre ce texte et celui du *Ming siang ki* est la substitution du mot 圓 *guan*, „rond“, au mot

日 *je*, „soleil“. Mais cette substitution même nous est un nouvel et précieux indice, car *guan-kouang*, l'„éclat rond“, c'est précisément, et de nos jours encore, le nom du nimbe en chinois (cf. par exemple le dictionnaire français-chinois du P. Couvreur). Au début du 2<sup>e</sup> ch. de Nanjiô n° 463, traduit à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, le texte du *sûtra* dit que le *guan-kouang* ou nimbe est de sept pieds (c'est-à-dire a 7 pieds de diamètre) (Kyôto, XII, v, 427 r°); la même indication se retrouve au VII<sup>e</sup> siècle dans le 6<sup>e</sup> chapitre du *Pien tcheng louen* (Kyôto, XXVIII, II, 160 v°; XXX, VI, 504 v°); c'est par la mention du „nimbe de sept pieds“ que s'ouvre une lettre de l'empereur Yuan des Leang (éd. du *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, f° 37 r°). Il n'y a pas à douter que la leçon *hiang*, „nuque“ soit à rétablir dans nos textes partout où *ting*, „sommet de la tête“, l'a indûment remplacée; il s'agit du nimbe du Buddha, et si ce nimbe est qualifié d'„éclat du soleil“, c'est qu'il a été très naturellement comparé au disque solaire. Quant au texte de Meou-tsen, il n'est pas fautif, mais seulement moins précis, tout en ayant le même sens. En dehors du nimbe (*je-kouang* ou *guan-kouang*), le Buddha a en outre tout le corps entouré d'une auréole; je croirais volontiers que c'est d'elle qu'il s'agit dans un texte où sa mention n'a pas été reconnue. Lorsque Hiuan-tsang, au début de 645, arrive à Si-ngan-fou, il rapporte des statues et des manuscrits; six statues sont ainsi énumérées au ch. 6 de la *Vie* du pèlerin, et chacune est munie d'un 通光座 *t'ong-kouang-tso*. Stanislas Julien (*Vie*, pp. 293—294) a traduit cette expression par „piédestal de matière transparente“; je ne crois pas que ce soit là le sens. Il est usuel pour les statues bouddhiques, en particulier sous les T'ang, que l'auréole, au haut de laquelle figure le nimbe, fasse partie du piédestal: une petite statue de jade par exemple occupera un socle de bronze sur lequel, un peu en arrière de la statuette, se dressera une auréole de bronze; socle et auréole, en quelque sorte, ne font qu'un. Tel me paraît être le sens du *t'ong-kouang-tso*, on „piédestal à éclat pénétrant“, c'est-à-dire dont l'éclat pénètre partout, qui illumine tout; l'„éclat pénétrant“, c'est l'auréole; et c'est par rapport aux piédestaux munis de ces auréoles, et non aux statues elles-mêmes (contrairement à ce qu'a cru Julien), que des dimensions sont données dans la *Vie* du pèlerin.

295) Les éditions de Tôkyô et de Kyôto écrivent 神 *chen*, sans indiquer aucune variante; le texte de Souen Sing-yen, aussi bien dans le *P'ing tsin kouan ts'ong chou* que dans l'édition des „Cent philosophes“, écrit 人 *jen*, qui doit être une inadvertance du copiste de Souen Sing-yen.



296) Toute cette partie du texte, y compris le nom de Fou Yi, est à peu près identique dans la préface du *Sūtra en quarante-deux articles* et dans *Meou tseu*. L'épithète de **通人** *t'ong-jen* au sens de „savant“ est attestée dans le *Che ki* et le *Louen heng*. Le nom de Fou Yi a été porté dans les premiers siècles de notre ère au moins par deux personnes, et peut-être par trois. La dernière d'entre elles vivait sous les Tsin (cf. *Souei chou*, ch. 35, f° 3 v°); sa date nous permet donc de l'écarter. Le **古今同姓名錄** *Kou kin t'ong sing ming lou*, qui porte le nom de l'empereur **元** *Yuan* des Leang et serait par suite de la 1<sup>re</sup> moitié du VI<sup>e</sup> siècle, distingue par contre (ch. 1, f° 3 et la 2<sup>e</sup> éd. du **函海** *Han hai*) deux Fou Yi, qui auraient tous deux vécu sous les seconds Han (l'éd. du *Han hai* donne **傳** *tchouan* au lieu de **傅** *fou*, mais la correction va de soi). Mais l'autorité du *Kou kin t'ong sing ming lou* est assez faible. En réalité, il n'y a guère de doute que le personnage ici visé ne soit l'écrivain connu Fou Yi, qui vivait dans la 2<sup>e</sup> moitié du 1<sup>er</sup> siècle. M. Maspero a résumé (*loc. laud.*, p. 98) les textes du *Heou han chou* qui le concernent (mais le caractère **激** se lit *ki* et non *po*; le **七激** *Ts'i ki* nous a été conservé dans le ch. 57 du *Yi wen lei tsiu*). On peut y joindre trois passages du *Louen heng* (trad. Forke, I, 469, où le texte a la même leçon erronée que le *Han hai*; II, 107, 274); Wang Tch'ong y parle entre autres choses des poèmes sur les oiseaux merveilleux“ que quelques écrivains, dont Fou Yi, composèrent en 8—75, à la demande de l'empereur Ming. Cette indication prête à une détermination chronologique plus précise. C'est en effet en 74 A.D. que des *chen-tsiu*, ou „oiseaux merveilleux“, vinrent voler au-dessus de Lo-yang (*Heou han chou*, ch. 2, f° 8 r°). M. Maspero, s'appuyant sur la biographie de Fou Yi au *Heou han chou*, a fait observer que Fou Yi n'avait été appelé à la cour que sous l'empereur Tchang, au début de la période *kien-tch'ou* (76—84). Mais les indications du *Louen heng* feraient plutôt supposer que Fou Yi se trouvait à la capitale, sinon à la cour, dès 74 et peut-être antérieurement. Il y eut bien une apparition d'oiseaux merveilleux sous l'empereur Tchang, en 82, semblerait-il, d'après la biographie de **王景** *Wang King* (*Heou han chou*, ch. 306, f° 4 r°), mais en 85 seulement d'après les „annales principales“ du *Heou han chou* (ch. 3, f° 6 v°—7 r°). Mais le *Louen heng* paraît avoir été achevé en 82—83, et il semble impossible que Wang Tch'ong ait ici confondu les *nien-hao* et les empereurs. Nous admettrons donc que Fou Yi aurait pu éventuellement jouer un rôle dans l'histoire du rêve; l'anachronisme en tout cas serait négligeable auprès de ceux qui vont suivre. — Le *Souei chou* connaît encore une collection littéraire de Fou Yi, qui comptait 5 ch. sous les Leang, mais était déjà réduite à 2 ch. sous les Souei, et a disparu depuis lors (en dehors du *Ts'i ki*, on a encore de Fou Yi un **頌** *song* au ch. 59 du *Yi wen lei tsiu*, un **扇銘** *chan-ming* au ch. 134 du *Pei t'ang chou tch'ao*, et divers morceaux insérés au **古文苑** *Kou wen yuan*); en outre, on conservait encore sous les Souei un **神雀賦** *Chen tsiou fou* en 1 ch., par Fou Yi, c'est-à-dire précisément ce poème sur les oiseaux merveilleux que Wang Tch'ong trouvait en 82—83 de notre ère (cf. *Souei chou*, ch. 35, ff. 1 v°, 9 v°).

297) Au lieu de **使者張騫**, qui est le texte des éditions des Song, des Yuan, des Ming et de Sonen Sing-yen, l'édition de Corée écrit **中郎蔡愔** „le *tchong-lang* s'ai Yin“. Disons de suite que Tchang K'ien n'est autre que le fameux envoyé du II<sup>e</sup> siècle



avant notre ère, et ne figure donc ici que par un formidable anachronisme; quant à Ts'ai Yin, son nom n'apparaît qu'à propos de la mission qui aurait suivi le rêve de Ming-ti. La préface du *Sûtra en quarante-deux articles*, qui paraît être la source dont Meou-tseu s'est inspiré dans cette partie de son récit, ou qui est du moins étroitement apparentée à cette source, a, dans toutes les éditions, „l'ambassadeur Tchang K'ien“; c'est aussi la forme qui est donnée quand, vers l'an 500, Seng-yeou cite cette préface; dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, elle passe dans le *Houa hou king*; il ne paraît donc y avoir aucun doute que ce soit bien là la leçon que cette préface donnait dès son apparition, c'est-à-dire sans doute dès la 2<sup>e</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle. A côté de ces textes où Tchang K'ien apparaît, il y en a un certain nombre qui le remplacent par Ts'ai Yin: ce sont le 冥祥記 *Ming siang ki* et le 漢法本內傳 *Han fa pen nei tchouan* (telle est la forme constante du titre qui paraît contenir une allusion au titre du § 39 du *Tao t'ö king*; je ne sais pourquo M. Maspero en a toujours supprimé le mot *pen*), le *Kao seng tchouan* (au passage cité par M. Maspero, on peut joindre la fin de la biographie de 法悅 *Fa-yue*, ch. 13), le *Wei chou*. M. Maspero fait observer que le plus ancien de ces textes est le *Ming siang ki* compilé à la fin du V<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où le *Meou tseu* venait d'être popularisé par Lou Tch'eng qui l'avait incorporé à son *Fa louen*. M. Maspero admet en conséquence que ce nom nouveau, et inconnu par ailleurs, de Ts'ai Yin est dû à Meou-tseu qui a voulu corriger ainsi l'anachronisme trop flagrant de la préface du *Sûtra en quarante-deux articles*; c'est Ts'ai Yin que donnait son texte dans le *Fa louen*, mais il fut parfois contaminé par la préface du *Sûtra en quarante-deux articles*; c'est ce qui se serait produit dans l'édition des Song, au lieu que l'édition de Corée aurait encore gardé la leçon primitive. Dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, le commentaire du *Che chouo sin yu* cite le paragraphe du *Meou tseu*, mais en supprimant purement et simplement le nom du premier envoyé (cette partie du commentaire du *Che chouo sin yu* est également passée dans le *T'ai p'ing yu lan*, ce qui nous en confirme la teneur): c'est, dit M. Maspero, que Lieou Hiao-piao (= Lieou Siun), l'auteur de ce commentaire, a disposé de manuscrits du *Meou tseu* dont les uns donnaient déjà Tchang K'ien, alors que les autres gardaient la leçon ancienne Ts'ai Yin; devant ces témoignages contradictoires, Lieou Hiao-piao n'osa pas choisir et s'abstint. Telles sont les conclusions de M. Maspero; je ne crois pas pouvoir m'y rallier. L'édition de Corée est la plus ancienne, mais celle des Song ne lui cède guère et donne une tradition indépendante; les deux autorités se valent à peu près, et il faut nous décider ici d'après d'autres données. Le raisonnement de M. Maspero au sujet de la réapparition du *Meou tseu* en 465—473 ne me paraît pas décisif; car d'une part je ne suis pas sûr que le *Meou tseu* ait été si longtemps ignoré, et par ailleurs sa réapparition ne supprimait pas la vogue du *Sûtra en quarante-deux articles* et par suite de la préface de ce *sûtra*. La popularité, dans les œuvres du VI<sup>e</sup> siècle, de la nouvelle tradition de Ts'ai Yin a remplacé Tchang K'ien, me paraît provenir d'une autre source, à savoir de ce cycle d'apocryphes dont le *Han fa pen nei tchouan* est resté le spécimen le plus célèbre. Ces apocryphes ont créé de toutes pièces une série de traditions nouvelles au sujet des débuts du bouddhisme chinois sous l'empereur Ming, et leurs faux ont alimenté toutes les controverses soutenues par les bouddhistes contre les taoïstes au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle. Je sais bien que M. Maspero ne fait dater le *Han fa pen nei tchouan* que du VI<sup>e</sup> siècle, mais alors que le nom de Ts'ai Yin se rencontre déjà dans le *Ming siang ki* à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Mais si le *Han fa pen nei tchouan* est l'œuvre la plus connue de ce cycle d'apocryphe

ien ne prouve qu'il en soit la plus ancienne et d'ailleurs, même pour lui, la date indiquée par M. Maspero est peut-être trop basse. Cette date résulte de l'identification d'un ouvrage mentionné dans le *Han fa pen nei tchouan*, le 中玄步虛章 *Tchong hiuan pou hin tchang*, au 道真步虛品經 *Tao tchen pou hieu p'in king*, „révélé“ par 陳顯明 *Tch'en Hien-ming* seulement en 502—516. Mais il n'y a aucune raison pour confondre ces deux œuvres taoïques parce que le même terme *pou-hiu*, usuel dans le taoïsme, figure dans leurs deux titres. Il se peut donc très bien que la date du *Han fa pen nei tchouan* doive être remontée d'un demi-siècle, et que le *Ming siang ki* ait pris chez lui le nom de Ts'ai Yin. L'argument tiré de l'omission du nom du premier ambassadeur dans le commentaire du *Che chouo sin yu* me paraît aussi pouvoir s'expliquer autrement que ne l'a fait M. Maspero. Admettons que le *Meou tseu*, texte antérieur de quelque 250 ans au moment où apparaît le nom de Ts'ai Yin, ait simplement, ici encore, suivi la préface du *Sūtra en quarante-deux articles* et par suite ait nommé Tchang K'ien, il est tout naturel qu'au VI<sup>e</sup> siècle cet anachronisme ait frappé un érudit comme Lieou Siun, et, s'il a supprimé le nom du premier ambassadeur, c'est précisément sans doute parce qu'il ne voyait pas par quoi le remplacer; son hésitation n'eût pas duré au contraire si certains manuscrits du *Meou tseu* eussent déjà porté la leçon Ts'ai Yin. J'ai rapporté de Tounen-houang la première partie d'un 歷代法寶記 *Li tai fa pao ki* (différent du *Li tai san pao ki*). En tête il y a une liste de sources, où figure le *Meou tseu*. Or l'auteur, qui date au moins des T'ang, se servait d'un manuscrit du *Meou tseu* qui donnait le nom de Tchang K'ien, puisque plus loin, mentionnant Tchang K'ien comme ambassadeur de Ming-ti, il invoque précisément l'autorité du *Meou tseu*. Un dernier texte me paraît en faveur de la leçon Tchang K'ien dans le texte du *Meou tseu*. J'ai cité à la page précédente le *Kou kin t'ong sing ming lou* rédigé dans la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle par celui qui fut ensuite l'empereur Yuan des Leang. Or, au ch. I, f<sup>o</sup> 13 de l'édition du *Han hai*, cet ouvrage distingue deux Tchang K'ien, l'un qui est le Tchang K'ien bien connu du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, l'autre qui aurait vécu sous les Han postérieurs; et pour ce second Tchang K'ien, il est donné cette seule référence: *Meou tseu*. Je sais bien que le *Kou kin t'ong sing ming lou* a subi des remaniements. Mais le renvoi au *Meou tseu* n'a pu se faire qu'à une époque où on avait encore de ce texte une connaissance directe comme ouvrage indépendant, en dehors du *Hong ming tsi* d'où on ne l'a plus tiré qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle; ceci nous oblige à accepter la fin du X<sup>e</sup> siècle comme la date la plus basse pour la distinction des deux Tchang K'ien. Mais je ne vois aucune raison pour suspecter ici la tradition du *Kou kin t'ong sing ming lou*. C'est à la fin du V<sup>e</sup> siècle et au début du VI<sup>e</sup> que l'incertitude entre les noms de Tchang K'ien et de Ts'ai Yin a dû attirer l'attention des érudits; il est tout naturel que le futur empereur Yuan, lettré très averti et entouré d'érudits excellents, ait été frappé de l'anachronisme résultant de la mention de Tchang K'ien dans le *Meou tseu*; mais là encore c'est précisément parce que les manuscrits de *Meou tseu* ne lui donnaient pas d'autre leçon qu'il a été amené à distinguer deux Tchang K'ien, l'un sous les premiers Han, l'autre sous les seconds. Sa distinction arbitraire, tout comme l'omission du nom du premier ambassadeur dans le commentaire du *Che chouo sin yu*, tendent à établir que le *Meou tseu*, au VI<sup>e</sup> siècle, ne donnait dans aucun manuscrit le nom de Ts'ai Yin; tout comme la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*, le *Meou tseu*, œuvre de philosophe plutôt que d'historien, acceptait, contra la chronologie, de faire jouer un rôle dans la propagation du bouddhisme indien en Chine à

celui qui avait vraiment ouvert les routes de l'Inde. Seulement, vers la fin du V<sup>e</sup> siècle, le *Han fa pen nei tchouan*, ou l'œuvre apocryphe un peu antérieure dont le *Han fei pen nei tchouan* s'est peut-être inspiré, lança le nouveau récit qui allait être répété par tous les chroniqueurs bouddhistes des siècles suivants: Ts'ai Yin fit son apparition. Il se trouva alors quelque moine qui adapta le texte du *Meou tseu* à la tradition nouvelle, et mit Ts'ai Yin en place de Tchang K'ien, et c'est ce texte altéré qui a passé dans l'édition de Corée; on verra qu'une „correction“ analogue modifia, dans la même édition, le nombre des envoyés. Ce sont là des modifications tardives, analogues à celle qui a fait remplacer Tchang K'ien par Ts'ai Yin dans l'édition des Yuan du *Sūtra des 42 articles*. Avant cette contamination partielle dûe au *Han fa pen nei tchouan*, toute cette partie du *Meou tseu* était en plein accord avec la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*. De même que le *Kou kin t'ong sing ming lou*, Hou Ying-lin admet comme évident qu'il y eut deux Tchang K'ien (*Chao che chan fang pi ts'ong*, ch. 46, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup>).

298) Le titre de ce personnage est écrit 羽林中郎將 *yu-lin tchong-lang-tsiang* dans la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*. Les *yu-lin* étaient des officiers de la garde impériale sous les deux dynasties Han; Yen Che-kou explique leur nom en disant qu'ils étaient rapides comme des oiseaux (*yu*, „ailes“) et nombreux comme les arbres d'une „forêt“ (*lin*). Le titre de *tchong-lang-tsiang* a existé pour certains de leurs chefs sous les deux dynasties Han; quant à celui de *lang-tchong*, qui s'appliquait à une des catégories de ces officiers placés sous les ordres des *tchong-lang-tsiang*, je ne l'ai trouvé mentionné que sous les premiers Han (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 19 上, f<sup>o</sup> 3 r<sup>o</sup>; *Heou han chou*, ch. 35, f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>). En citant le *Meou tseu*, le commentaire du *Che chouo sin yu* donne 羽林將軍 *yu-lin tsiang-kiun* pour le titre du second envoyé, et le *T'ai p'ing yu lan*, qui reproduit le passage du *Meou tseu* d'après le commentaire du *Che chouo sin yu*, écrit 羽林郎 *yu-lin-lang*; il n'y a pas à tenir compte de ces altérations. Les textes qui donnent au premier envoyé le nom de Ts'ai Yin le qualifient seulement de *lang-tchong* (*Kao seng tchouan*; *Wei chou*, qui s'inspire du *Kao seng tchouan*) ou de *tchong-lang* (*Han fa pen nei tchouan*, avec des leçons différentes suivant les éditions; *Wou chou*, qui en dérive); l'un et l'autre titres s'appliquent à des officiers d'un rang assez subalterne. Ces textes qui nomment Ts'ai Yin ont également une double leçon pour le titre du second envoyé: le *Han fa pen nei tchouan* le qualifie de *tchong-lang-tsiang*, ce qui, à la suppression près de *yu-lin*, concorde avec la préface du *Sūtra en quarante-deux articles* et (quoiqu'à un degré encore moindre) avec le *Meou tseu*; mais le *Kao seng tchouan*, suivi par le *Wei chou*, ne connaît que deux envoyés, et indique pour le second le titre de 博士弟子 *po-che-ti-tseu*, „disciple des lettrés au vaste savoir“, que la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*, le *Meou-tseu* et (en le réduisant à la forme *po-che*, „lettre au vaste savoir“) le *Han fa pen nei tchouan* réservent au troisième. Ceci tendrait à montrer que le *Kao seng tchouan* ou bien ne s'est pas inspiré directement du *Han fa pen nei tchouan* lui-même, mais plutôt d'une source qui avait fait un effort de critique historique au sujet du nom du second envoyé et de son titre, ou bien que l'auteur du *Kao seng tchouan* lui-même a essayé d'exercer cette critique. Le nom de ce second envoyé en effet constitue dans l'histoire du rêve de Ming-ti un nouvel anachronisme. Toutes les sources qui le citent à ce propos sont unanimes à l'appeler 秦景 Ts'in King. Or on a naturellement rapproché ce nom de celui donné, dans un texte célèbre du *Wei lio* con-



servé par le commentaire du *San kouo tche*, à l'envoyé de l'empereur Ngai en 2 av. J.-C.,  
**景盧** King Lou (au moins dans les éditions modernes). D'autres textes, qui copient le  
commentaire du *San kouo tche*, écrivent ce nom **景慮** King Lu et **景憲** King Hien  
(je ne sais pourquoi M. Maspero, p. 98, admet comme évident que l'altération s'est pro-  
duite de King Hien à King Lou, et non en sens inverse; cela me paraît seulement pro-  
bable, et l'altération dans le texte du commentaire du *San kouo tche* ne remonterait pas  
au delà des T'ang; c'est d'ailleurs un point secondaire ici). Mais au VII<sup>e</sup> siècle, le *Wei lio*  
lui-même existait encore, et nous avons alors deux auteurs, Fa-lin et Tch'en Tseu-leang,  
qui le citent en 626 sans passer par l'intermédiaire du commentaire du *San kouo tche*  
(pour tous ces textes, cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, II, VI, 546—548); le texte qu'ils  
donnent, et qui est plus détaillé que celui du commentaire du *San kouo tche*, est le seul à  
avoir gardé une leçon correcte sur un point essentiel (**太子** *t'ai-tseu* au lieu de **存**  
*ts'ouen*); or tous deux indiquent, pour l'envoyé de Ngai-ti en 2 av. J.-C., le nom de  
Ts'in King; il en est de même, à la même époque, dans le *Souei chou*. Il y a quelques  
années (*B. E. F. E.-O.*, VI, 375), en m'appuyant sur ces textes, j'avais signalé l'anachro-  
nisme de la présence de Tchang K'ien dans certains des textes qui racontaient le rêve de  
l'empereur Ming et je m'étais demandé si ce n'était pas de même le souvenir de la mis-  
sion de l'an 2 avant notre ère qui avait indûment fait entrer le nom de Ts'in King dans  
le récit d'une ambassade postérieure de plus d'un demi-siècle. Aujourd'hui on peut être  
plus affirmatif. Le rêve de l'empereur Ming est sorti de l'histoire pour passer dans la  
légende, et il est établi que, lorsque cette légende se constitua vers la fin du II<sup>e</sup> siècle,  
le nom de Tchang K'ien y figura immédiatement. Dès lors la conclusion s'impose. Tout  
comme des voyages de Tchang K'ien, on gardait le souvenir de la mission de l'an 2 av.  
J.-C., et c'est à ce souvenir que Ts'in King dut de figurer dans la préface du *Sûtra en*  
*quarante-deux articles* et dans le *Meou tseu*. Son vrai nom était-il King Lou (*var.* King  
Hien) ou Ts'in King? L'autorité des leçons de Fa-lin et Tch'en Tseu-leang pour le reste  
de la citation du *Wei lio* est de nature à contrebalancer l'importance de la citation du  
même texte faite dans le commentaire du *San kouo tche*. On ne voit pas d'ailleurs pour-  
quoi Fa-lin et Tch'en Tseu-leang auraient modifié le texte du *Wei lio* lui-même et indiqué  
Ts'in King comme nom de l'envoyé de Ngai-ti si le *Wei lio* portait King Lou; une telle  
correction avait, pour ces bouddhistes, l'inconvénient d'amener une confusion avec le nom  
de Ts'in King indiqué par la préface du *Sûtra en quarante-deux articles* et par le *Meou*  
*tseu* à propos de la mission postérieure de l'empereur Ming. Dès le milieu du VI<sup>e</sup> siècle  
p'ailleurs, le *Wei chou*, qui, à la suite du *Kao seng tchouan*, nomme Ts'in King le second  
envoyé de l'empereur Ming, donne, pour l'envoyé de 2 avant notre ère, le nom de  
**秦景憲** Ts'in King-hien. Il est possible que l'auteur du *Wei chou* ait voulu con-  
siller par là la forme King Hien qu'il devait trouver dans la citation du *Wei lio* faite  
par le commentaire du *San kouo tche*, et celle de Ts'in King qu'il lisait dans le *Wei lio*  
lui-même. Il me paraît donc possible que pour l'envoyé de l'an 2 av. J.-C., il faille rejeter  
King Lou ou King Hien, et adopter ce nom de Ts'in King que les textes relatifs au rêve  
de l'empereur Ming ont associé, par un anachronisme certain, à leur ambassade légendaire.  
Ce n'est pas d'ailleurs le seul élément que ces textes aient emprunté à l'ambassade de 2  
avant notre ère: à côté du nom de l'envoyé, ils ont pris son titre; mais là ils ont commis  
une inexactitude. Dans le passage du *Wei lio* que cite le commentaire du *San kouo tche*,



l'envoyé de Ngai-ti porte le titre de **博士弟子** *po-che ti-tseu*, „disciple des lettrés au vaste savoir“; c'est là un titre connu (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 35, f° 1 v°; S. Lévi, dans *J. As.*, janv.-févr. 1897, p. 18). Le souvenir de ce titre restait sans doute attaché à la mission de Ts'in King en l'an 2 avant notre ère. La préface du *Sūtra en quarante-deux articles* et le *Meou tseu* l'ont repris à propos du rêve de l'empereur Ming. Mais, au lieu de le laisser à celui qui l'avait porté, ils l'ont attribué au troisième envoyé, et il en est encore de même dans le *Han fa pen nei tchouan* (qui le modifie toutefois en **國子博士** *kouo-tseu po-che*; les *po-che* dépendaient en effet du Kouo-tseu-kien, ou Collège impérial). Sous l'influence peut-être du texte du *Wei lio*, l'auteur du *Kao seng tchouan* (suivi par celui du *Wei chou*) —, ou, à la rigueur, un ouvrage inconnu auquel l'auteur du *Kao seng tchouan* aurait puisé, — a corrigé l'erreur de la tradition accréditée à la fin du II<sup>e</sup> siècle par la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*, et restitué le titre de *po-che-ti-tseu* à Ts'in King, devenu le second envoyé de l'empereur Ming. Restait le troisième envoyé, mais dépourvu de titre; l'auteur du *Kao seng tchouan* l'a alors supprimé.

299) En dehors des textes cités par M. Maspero, Wang Tsouen est cité, comme ayant obtenu le *Sūtra en quarante-deux articles*, dans une préface de **王僧孺** Wang Seng-jou (1<sup>re</sup> moitié du VI<sup>e</sup> siècle; voir sa biographie au ch. 32 du *Leang chou*; la préface en question se trouve au ch. 7 du *Tch'ou san tsang ki tsi*, Kyōto, XXVII, ix, 638 v°). M. Maspero (p. 99) a déjà signalé qu'il y eut au I<sup>er</sup> siècle de notre ère trois Wang Tsouen; un seul eut une réelle notoriété et il était déjà fort âgé au temps de l'empereur Ming. Il ne s'agit pas d'ailleurs de savoir si l'un d'eux fit partie d'une ambassade légendaire, mais seulement comment il fut associé à cette légende. Rien, dans la biographie du Wang Tsouen le plus célèbre, ne nous le montre en rapports avec l'Asie Centrale ou le bouddhisme. Mais l'un des deux autres est signalé comme préfet de Tounen-houang en 76 A.D.; peut-être eut-il là, à la limite extrême de la Chine propre, quelque contact avec des bouddhistes, et fut-il mêlé à la transmission de notre *Sūtra en quarante-deux articles* qui paraît bien avoir apparû vers ce temps-là. Lui seul aurait vraiment joué un rôle en cette histoire, dont tous les autres personnages, y compris les deux moines Kācyapamataṅga et Dharmaratna (?), s'évanouissent dans la légende. Mais il y a bien des chances pour que cela même soit une illusion. Le titre de *po-che-ti-tseu* donné à Wang Tsouen, et qui est sans doute emprunté à Ts'in King, n'est pas fait pour nous inspirer confiance. Comme de juste, la légende est allée en se précisant au cours des âges. Sous les Song (peut-être déjà sous les T'ang), on savait la date exacte du rêve, ainsi que celle du retour de l'ambassade. Une notice de **程輝** Teh'eng Houei des Song (*T'ripitaka* de Tōkyō, 調, VII, 86 v°) dit en effet que le rêve est du 15 du 1<sup>er</sup> mois de la 7<sup>e</sup> année *yong-p'ing*, c'est-à-dire du 21 février 64. Quant à l'ambassade, elle serait revenue le 30 du 12<sup>e</sup> mois de la 10<sup>e</sup> année *yong-p'ing*, ce qui devrait donner le 22 janvier 68. Mais les bouddhistes ont été imprudents de prendre un 30<sup>e</sup> jour du mois, quand n'importe quel autre jour eût fait aussi bien sans laisser aucune chance de vérification; ici ils ont, semble-t-il, joué de malheur, car le 12<sup>e</sup> mois de la 10<sup>e</sup> année *yong-p'ing* a dû être un mois de 29 et non de 30 jours (cf. Hoang, *Concordance des chronologies néoméniques*, p. 115).

300) L'édition de Corée écrit „dix-huit“; les Song, les Yuan, les Ming et Souen Sing-yen ont „douze“. Le cas est ici le même que pour le nom du premier ambassadeur: l'édition des Song est d'accord avec la préface du *Sūtra en quarante-deux articles*;

l'édition de Corée, avec le *Han fa pen nei tchouan*. M. Maspero (p. 107) a suivi l'édition de Corée sans faire aucune remarque; ici encore, je crois qu'on doit suivre l'édition des Song. On a vu en effet que, dès la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle, ce passage du *Meou tseu* a été reproduit dans le commentaire du *Che chouo sin yu*; or ce commentaire, tout comme le *T'ai p'ing yu lan* qui le reproduit, donnent „douze“ et non „dix-huit“. Il ne me paraît donc pas douteux que c'est là la leçon primitive dans le texte du *Meou tseu*, altéré arbitrairement dans l'édition de Corée pour le mettre en accord avec la version du *Han fa pen nei tchouan*. Cette constatation nous fournit un nouvel argument, et assez fort, pour ne pas tenir compte de la correction arbitraire qui, dans cette même édition de Corée, a substitué Ts'ai Yin à Tchang K'ien.

301) La préface du *Sûtra en quarante-deux articles* donne la même leçon; dans la citation faite par le commentaire du *Che chouo sin yu*, et dans le *T'ai p'ing yu lan* qui la reproduit, on a 大月氏 Ta Yue ti (cf. sur cette forme *B. E. F. E.-O.*, VI, 366, 377). Ici encore, on sent l'influence de la mission de Ts'in King en 2 av. J.-C. C'est chez les Yue-tche que celui-ci s'était rendu; c'est chez les Yue-tche que la préface du *Sûtra en quarante-deux articles* et le *Meou tseu* envoient la mission consécutive au rêve de l'empereur Ming. Mais petit à petit la tradition changea; on voulut que les envoyés de l'empereur Ming fussent allés au berceau même du bouddhisme, c'est-à-dire dans l'Inde. On trouve cette donnée nouvelle dès le IV<sup>e</sup> siècle dans le *Heou han ki*; à la fin du V<sup>e</sup> siècle, avec les textes qui nomment Ts'ai Yin, elle a définitivement triomphé.

302) 寫佛經四十二章. Il est évident qu'il s'agit du *Sûtra en quarante-deux articles*, dont la préface, comme on l'a vu, est si voisine de ce texte du *Meou tseu*. Le *Sûtra en quarante-deux articles* est d'ailleurs un des textes dont on sent l'influence à travers tout le petit traité de notre „philosophe“. Ce *sûtra*, traditionnellement rapporté par les envoyés de l'empereur Ming, est bien connu par les traductions de Beal, Feer, de Harlez; l'étude en est cependant à reprendre, et l'histoire même du texte demeure obscure. Les éditions chinoises depuis les Song ont grandement modifié le texte ancien; elles ont, entre autres, supprimé la préface ancienne, celle qui est déjà reproduite vers l'an 500 par Seng-yeou, pour y substituer une introduction tout à fait différente; le texte primitif ne nous a été conservé que par l'édition de Corée. Dans son catalogue des œuvres bouddhiques rédigé en 374 A.D., Tao-ngan ignore tout aussi bien le *Sûtra en quarante-deux articles* que le *Meou tseu* et ne souffle mot ni de Tchang K'ien, ni de Ts'in King, ni des deux moines hindous; pour Tao-ngan, le bouddhisme chinois ne commence qu'au II<sup>e</sup> siècle, avec Ngan Che-kao. Il semble cependant bien certain que le *Sûtra en quarante-deux articles* existait vraiment au temps de Tao-ngan, puisqu'on en trouve une citation, d'ailleurs anonyme, dans un texte exactement daté de 166 A.D. (cf. *B. E. F. E.-O.*, VI, 387; mais je serais aujourd'hui beaucoup plus réservé sur le rôle des deux moines hindous). Au début du VI<sup>e</sup> siècle, Seng-yeou ne connaît qu'une traduction du *Sûtra en 42 articles*, celle qu'il attribue à Kāçyapamataṅga (Tokyo, 結, I, 5 r°). Mais à la fin du même siècle, le *Li tai san pao ki* (Tokyo, 致, VI, 37 r°) mentionne une seconde traduction, qui aurait été exécutée vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle par l'upāsaka 支謙 Tche K'ien; cette traduction, ajoute-t-il, différerait un peu de celle de Kāçyapamataṅga et était plus littéraire. Son autorité est le 別錄 *Pie lou*, catalogue par ailleurs peu sûr, qui doit être du V<sup>e</sup> siècle. La même indication a passé dans le *K'ai yuan che kiao lou*, mais qui donne en

outre ce renseignement (Tokyo, 結, IV, 11 r° et v°), emprunté à quelque texte perdu, que sur la fin de sa vie (donc vers 260 A.D.), Tche K'ien se retira sur le 穹隘山 Mont K'iong-yai, où il se remit à la pratique des „cinq préceptes“ sous la direction du religieux 竺法蘭 Tchou Fa-lan. Je ne connais pas de Tchou Fa-lan (Dharmaratna?) entre celui légendaire du I<sup>er</sup> siècle et le Tchou T'an-wou-lan du IV<sup>e</sup> siècle qu'il a en partie dépouillé. Je me demande si la personnalité même du Tchou Fa-lan du I<sup>er</sup> siècle ne s'est pas constituée au détriment d'un autre Tchou Fa-lan, du III<sup>e</sup> siècle celui-là, et dont le hasard seul nous aurait conservé une mention à propos de Tche-k'ien. Et s'il y eut bien une nouvelle traduction du *sūtra* dû à Tche K'ien, peut-être ce Tchou Fa-lan y fut-il mêlé, ce qui expliquerait qu'on l'eût ensuite associé à l'histoire de la transmission du *sūtra* au I<sup>er</sup> siècle. Le 于法蘭 Yu Fa-lan, qui a une biographie au ch. 4 du *Kao seng tchouan*, est trop tardif pour entrer en ligne de compte.

303) 蘭臺石室第十四間; la citation, dans le commentaire du *Che chouo sin yu* et, à sa suite, dans le *T'ai ping yu lan*, s'arrête après le 4<sup>e</sup> caractère. La préface du *Sūtra en quarante-deux articles* dit: „dans la quatorzième boîte de pierre“ (cf. Maspero, *loc. laud.*, pp. 99, 107); la leçon du *Meou tseu* se retrouve dans la notice de Seng-yeou (Maspero, *ibid.*, p. 115), dans le *Kao seng tchouan* (Maspero, *ibid.*, p. 116), dans le *Han fa pen nei tchouan* (cité dans le *Tsi kou kin fo tao louen heng*, Tokyo, 露, VII, 1 v°); la préface de 敬播 King Po au *Si yu ki* de Hiuan-tsang nomme également la „chambre de pierre“. Le Lan-t'ai servait de bibliothèque et de dépôt d'archives; sa „chambre de pierre“ est mentionnée dans le *Heou han chou* (cf. la note 2 de M. Maspero, p. 107).

304) 於洛陽城西雍門外. Il s'agit de la deuxième, en partant du Sud, des quatre portes occidentales de Lo-yang. La forme de Si-yong ne s'est rencontrée jusqu'ici que dans le *Meou tseu* et dans le *Kao seng tchouan* (où elle pourrait bien être fautive pour 西陽 Si-yang; cf. encore Maspero, p. 108, 115, 116, 121). D'après la préface du *Lo yang k'ie lan ki*, cette porte s'est appelée porte de Yong (et non Si-yong) sous les Han, porte de 西明 Si-ming sous les Wei et les Tsin, porte de 西陽 Si-yang sous les Leang; on trouve en effet la mention de la porte de Yong dans le *San fou houang t'ou* (éd. du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*, I, 5 v°), dans le *Chouei king tchou* (éd. de Wang Sien-k'ien, XVI, 19 v°), etc. Le texte du *Wei chou* ne donne pas Si-yong comme le dit M. Maspero (p. 121), mais Yong; le texte actuel a même 雍關 au lieu de 雍門; la leçon Yong-men est garantie par les citations du *Wei chou* qui sont faites au VII<sup>e</sup> siècle dans le *P'o sie louen* (Tokyo, 露, VIII, 5, v°) et le *Che kia fang tche* (Tokyo, 致, I, 105 r°). Je ne suis pas sûr que le texte primitif du *Meou tseu* n'ait pas été „porte de Yong“ simplement. Quant au monastère qui est visé ici, M. Maspero a certainement raison d'y reconnaître le 白馬寺 Po-ma-sseu, célèbre dans les premiers siècles du bouddhisme chinois. La préface du *Sūtra en quarante-deux articles* ne nomme ni la porte ni le monastère; d'ailleurs, à partir de cette phrase, il n'y a plus de parenté entre les deux textes. C'est le *Meou tseu* qui est seul invoqué pour les données sur ces constructions et ces images dans le ch. 甲 du *Tsi kou kin fo tao louen heng* (Kyōto, XXVII, iv, 108 v°; Tokyo, 露, VII, 1 v°).



305) Autrement dit, ils accomplissaient autour de ce *stūpa*, selon les rites, la triple *pradakṣiṇā*.

306) Pas plus que M. Maspero, je n'ai trouvé de renseignements sur cette terrasse. On connaît sous les Han un 清凉殿 *Ts'ing-leang-tien*, mais au 未央宮 *Wei-yang-kong* de Si-ngan-fou et non à Lo-yang (cf. à ce sujet le 西都賦 *Sì tou fou* de Pan Kou et la citation du 三輔黃圖 *San fou houang t'ou* au ch. 1 du *Wen siuan*). Cette terrasse reparait, au même propos, dans le *Ming siang ki* (M. Maspero, p. 113, écrit *Leang-ts'ing*; c'est une inadvertance), dans le *Han fa pen nei tchouan* (Tokyo, 露, VII, 1 v°), dans le *Kao seng tchouan*, dans le *Wei chou*. Le *Souei chou* (ch. 35, f° 14 r°) donne fautivement 清源臺 „terrasse *Ts'ing-yuan*“. Par suite de la même altération graphique, les anciens textes de la préface de King Po au *Sì yu ki* ont les uns 凉臺 *Leang-t'ai*, les autres 源臺 *Yuan-t'ai* (cf. les notes critiques dans l'édition publiée par l'Université de Kyoto. Les ouvrages plus tardifs, négligeant la mention du „palais méridional“, ont identifié la „terrasse *Ts'ing-leang*“ au Mont *Ts'ing-leang*, c'est-à-dire au célèbre *Wou-t'ai-chan*, „Mont aux Cinq Terrasses“, du Chan-si (cf. par exemple le 四十二章經疏鈔 *Sseu che eul tchang king chou tch'ao*, ch. 1, f° 60 r° et v°, dans *Tripitaka* de Kyoto, Supplément I, t'ao 59, pen 1).

307) C'était la porte orientale de la face sud de la ville. Cf. Maspero, *ibid.*, p. 108.

308) J'ai suivi l'édition de Corée, et le *Tripitaka* de Kyoto n'indique aucune variante, mais, par l'édition de Tokyo, nous savons que les éditions des Song, des Yuan et des Ming, suivies d'ailleurs par Souen Sing-yen, intercalent 存 *ts'ouen* devant 時 *che*; il faudrait alors remplacer „à ce moment“ par „de son vivant“; le sens reste le même.

309) La construction du Hien-tsie-ling doit se placer en 71 de notre ère (cf. Maspero, *ibid.*, p. 108). Ce tombeau se trouvait à 37 *li* au Sud-Est de Lo-yang. Ming-ti y fut inhumé le 15 septembre 75 (*Heou han chou*, ch. 3, f° 1 r°). Cf. aussi les textes réunis dans le *Tou chou tsi tch'eng*, K'ouen-yu-tien, ch. 129, f° 13.

310) Le *P'o sie louen* de Fa-lin, qui date de 622, cite le *Meou tseu* (Kyôto, XXX, v, 471 r°) parmi les auteurs qui fixent à la 10<sup>e</sup> année *yong-p'ing* (67 ap. J.-C.) l'entrée du bouddhisme en Chine, c'est-à-dire le retour de la pseudo-ambassade de Ming-ti. On voit que le *Meou tseu*, tout en rapportant l'histoire du rêve impérial, ne donne en réalité aucune date. Il faut donc admettre que Fa-lin n'a introduit le *Meou tseu* que pour ce récit, et que l'indication chronologique se trouve dans certaines au moins des autres sources qu'il indique. Dans le tableau dressé par M. Maspero (*ibid.*, p. 125), la date de 67 n'est donnée que par le *Li tai san pao ki* de 597 et par le tardif *Fo tson t'ong ki* du XIII<sup>e</sup> siècle. Ce dernier est naturellement hors de question pour le temps où vivait Fa-lin, mais le *Li tai san pao ki* non plus n'est pas mentionné ici par le *P'o sie louen*. A côté du *Meou tseu*, Fa-lin invoque le 十六國春秋 *Che lieou kouo tch'ouen ts'ieou*, le 三十國春秋 *San che kouo tch'ouen ts'ieou*, le 高僧[傳] *Kao seng [tchouan]* et le 名僧[傳] *Ming seng [tchouan]*. De ces quatre ouvrages, le *Kao seng tchouan*, qui date de 519, œuvre de 慧皎 *Houei-kiao* (le *Seng-kiao* de M. Maspero, p. 112, est une inadvertance), subsiste seul intégralement. Sa préface indique en effet la date de 67 pour l'arrivée du bouddhisme; c'est la plus ancienne mention de cette date connue de façon certaine jusqu'à présent. Le *Che lieou kouo tch'ouen ts'ieou* était antérieur



et fut compilé sous les Wei du Nord par 崔鴻 Ts'ouei Hong; mais la tradition en est très suspecte. Les bibliographes de K'ien-long, dont Wylie reproduit l'opinion (cf. Wylie, *Notes on Chinese literature*, p. 32) ont admis que le texte actuel est un faux, fort adroit d'ailleurs, exécuté vers la fin des Ming par 屠喬孫 T'ou K'iao-souen et 項琳 Hiang Lin; mais peut-être le faux est-il plus ancien, car il est question, avant T'ou K'iao-souen, d'un exemplaire copié sur un texte des Song et que possédait le Ki-kou-ko (cf. 邵亭知見傳本書目 *Lu t'ing tche kien tch'ouan pen chou mou*, ch. 5, 1<sup>o</sup> 11); cf. aussi *J. A.*, janv.-févr. 1916, p. 115. Le *San che kouo tch'ouen ts'ieou* avait été compilé vers le milieu du VI<sup>e</sup> siècle par 蕭方等 Siao Fang-teng, fils aîné de l'empereur Yuan des Leang (cf. *Leang chou*, ch. 44, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>; *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 2, ff. 15—16); l'ouvrage est aujourd'hui perdu; c'est à peine si les encyclopédies en ont conservé quelques citations, où le passage relatif à l'introduction du bouddhisme ne figure pas. Reste enfin le *Ming seng tchouan*. Il est difficile de déterminer de façon certaine l'œuvre que Fa-lin avait ici en vue; on peut songer surtout au 名僧傳 *Ming seng tchouan* de 寶唱 Pao-tch'ang (contemporain de Houeï-kiao), qui était en 30 ch., et est mentionné par les *Histoires* des Souei et des T'ang et par le ch. 100 du *Fa yuan tchou lin* (cf. sur ces séries de biographies de moines, en dehors des sources connues par le catalogue de Nanjiō, le *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 13, ff. 15, 39; sur les extraits subsistants de l'œuvre de Pao-tch'ang, cf. Péri, dans *B. E. F. E. O.*, XI, 198). Comme on le voit, tous ces textes (sauf le *Meou tseu* qui, lui, ne donne pas de date précise) nous mettent à la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle; c'est vraisemblablement à ce moment, ou peu avant, que les dates du rêve de l'empereur Ming et du retour de son ambassade furent fixées respectivement à 64 et 67 A.D.

311) *Tao tū king*, § 56 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 100). Au lieu de 知 tche, l'édition de Corée seule a fautivement 智 tche.

312) *Tao tū king*, § 45 (Legge, *id.*, I, 88). L'ordre des deux membres de phrase est renversé dans la citation que fait ici Meou-tseu.

313) Citation du *Louen yu*, XIV, xxix (Legge, *Chinese Classics*, I, 286).

314) 僕以爲此行德之賊也. Tel est du moins le texte de l'édition de Corée. Les éditions des Song, des Yuan et des Ming, ainsi que le *Fo tsou li tai t'ong tsai* et le texte de Souen Sing-yen, donnent 僕以爲此德行之賤也, qui pourrait signifier „je considère que c'est là pratiquer basement la vertu“. Mais c'est l'édition de Corée qui doit avoir raison. La phrase est en effet inspirée du *Louen yu*, XVII, XIII (Legge, *Chin. Classics*, I, 324), où il est dit: 鄉原德之賊也 „les sages de village sont des voleurs de vertu“ (c'est-à-dire donnent une fausse idée de la vertu). La même alternance entre 賊 tsei et 賤 tsien se reproduit à deux reprises entre l'édition de Corée et les autres à la fin du paragraphe.

315) Sur ces deux termes, cf. *supra*, § XX.

316) Ce passage du *Tao tū king* (§ 9) a déjà été cité une fois par Meou-tseu (cf. *supra*, § XII). Par la „retraite du corps“, il entend l'absorption dans le Tao, autrement dit la mort.

317) Les bouddhistes se sont quelquefois emparés du précepte de silence posé par Lao-tseu pour démontrer aux taoïstes que Lao-tseu ne pouvait être l'auteur du *Tao tū king*.

Il y a aussi un passage analogue dans le *Louen yu*, XVII, XIX, 1 (Legge, *Ch. Cl.*, I, 326): „Le maître dit: J'aimerais mieux ne pas parler. Tseu-kong dit: Maître, si vous ne parlez pas, nous vos disciples qu'anrons-nous à relater?“

318) **國之師也**. C'est l'équivalent de *kouo-che*, „maître du royaume“. Sur ce titre, cf. mon article dans *T'oung Pao*, 1911, 671—676. Il y aurait aujourd'hui beaucoup à y ajouter. Je noterai seulement ici d'une part que l'équivalence à *purohita* dans le bouddhisme est aujourd'hui attestée (cf. *B. E. F. E.-O.*, XIII, VII, 75), d'autre part que le titre de *kouo-che* a existé en Chine en dehors du bouddhisme et avant lui, au moins dès les toutes premières années de notre ère (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 99 **中**, f° 1 v°; *Heou han chou*, ch. 57, f° 7 v°).

319) Il est possible que Meou-tseu s'inspire ici d'un texte plus ancien, mais que je n'ai pas retrouvé. Quelque parenté d'expression existe entre son texte et le § 17 du **忠經** *Tchong king* de Ma Jong (79—166 A.D.) (éd. des „Cent philosophes“, f° 6 v°).

320) **情性** *ts'ing-sing*. On a vu plus haut (p. 383, n. 279) que, sous les Han, on distinguait six *ts'ing* et cinq *sing*; j'ai adopté ici pour *sing* un équivalent au singulier, faute de mieux.

321) Kiu Yuan, appellation **伯玉** Po-yu, était un disciple de Confucius; cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 501; Legge, *Chin. Classics*, I, 126. J'ai suivi l'orthographe de l'édition de Corée et du commentaire de Houei-lin. Les éditions des Song, Yuan, Ming et de Souen Sing-yen donnent à tort **璩** *kiu* pour le premier caractère du nom; cette fausse leçon est déjà au X<sup>e</sup> siècle celle du commentaire de K'o-hong. La phrase est empruntée au *Louen yu*, XV, VI, 2 (Legge, *Chinese Classics*, I, 296), mais avec quelques modifications. La première ne peut être qu'une faute de Meou-tseu: au lieu de **直** *tche*, „tenir droit“, „droit“, le *Louen yu* a **仕** *che*, „remplir des fonctions“, ce qui se justifie bien mieux. Le mot *tche* dans la citation de Meou-tseu a été amené par la phrase précédente du *Louen yu*, qui commence par: „Droit en vérité est l'annaliste Yu...“. Une autre modification est que le *Louen yu* a devant „enrouler“ le mot **可** *k'o*, „pouvoir“, „être capable de“, qui manque dans le *Meou tseu*. La dernière divergence, et la plus intéressante, est que le *Meou tseu* a toujours ici pour royaume le mot **國** *kouo*, au lieu que le *Louen yu* a toujours le mot **邦** *pang*. Or, on sait que, sous les Han, le mot *kouo* fut régulièrement substitué dans les textes au mot *pang*, par respect pour le nom personnel du fondateur de la dynastie, Lieou Pang. Ici donc, comme dans le nom du duc Tchouang de Lou, Meou-tseu observe les *tabous* des Han. Des anachronismes comme celui de Tchang K'ien placé au temps de l'empereur Ming nous montrent par ailleurs qu'il n'était pas suffisamment averti pour se livrer volontairement à des archaïsmes. Les formes qu'il donne étaient celles usuelles à son époque, et ces indices confirment l'antiquité du texte.

322) **甯俞** Ning Yu, appellation Wou-tseu, fonctionnaire du pays de Wei, vivait au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Le texte est emprunté au *Louen yu*, V, XX (Legge, *Chin. Classics*, I, 180), mais, comme dans la citation précédente, le mot royaume, qui est *kouo* dans le *Meou tseu*, est *pang* dans le *Louen yu*.

323) Citation du *Louen yu*, XV, VII (Legge, *Chinese Classics*, I, 297).

324) J'ai traduit par „non existence“ l'expression double **虛無** *hiu-wou*; c'est un emprunt fait par le bouddhisme chinois des premiers siècles au taoïsme, et je ne crois pas

qu'il faille trop en presser le mot à mot; dans le taoïsme, l'expression est bien double et signifie „le vide et le néant“.

325) *Hien-tch'e* est le nom traditionnel de la musique de Houang-ti, l'Empereur Jaune, quoique les commentaires du *Tcheou li* y voient aussi la musique de l'empereur Yao. Cf. Biot, *Tcheou li*, II, 29; Legge, *Li ki*, dans *Sacred Books of the East*, XXVIII, 106; Chavannes, *Mém. histor.*, III, 255—256. On peut lire aussi *han-tch'e* (cf. Giles, *Adversaria Sinica*, p. 122).

326) *Ta-tchang* est le nom de la musique de l'empereur Yao; mêmes références qu'à la note précédente.

327) Les textes indiqués dans les notes précédentes donnent simplement à la musique de l'empereur Chouen le nom de *chao*; on trouve aussi 大韶 *ta-chao* (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, III, 248). Mais la forme même de *siao-chao* se rencontre dans le *Chou king* (Legge, *Chinese Classics*, III, I, 88); c'est là que Meou-tseu l'a prise. Dans le terme de *siao-chao*, *siao* signifie au propre une sorte de flûte dont l'invention était attribuée à l'empereur Chouen.

328) 九成 *kicou-tch'eng*. L'expression est empruntée au même passage du *Chou king*. Le chiffre de neuf airs est en accord avec une série de neuf actions à célébrer par des chants, et dont il est question en un autre chapitre du *Chou king* (cf. Legge, *Chinese Classics*, III, I, 56).

329) Confucius, en un passage du *Louen yu*, III, xx (Legge, *Chinese Classics*, I, 161) déclare que l'ode nuptiale *Kouan-tsiu*, par laquelle s'ouvre le *Che king*, est gaie, mais non licencieuse (樂而不淫); dans une autre section du *Louen yu*, XV, xvii (Legge, *id.*, I, 298), il dit: „Abandonnez les airs de Tcheng;... les airs de Tcheng sont licencieux“. Comme le fait remarquer Legge à juste titre, il faut entendre à la fois les paroles et les airs sur lesquels on les chantait. Les chants de Tcheng constituent le ch. 7 de la première partie du *Che king*, et, en dépit de commentaires plus anciens qui ont voulu leur donner une valeur de morceaux historiques, il semble bien évident que Tchou Hi ait en raison d'y voir des chants d'amour (cf. d'ailleurs Granet, *Fêtes et chansons anciennes de la Chine*, Paris, 1919, in-8). On les chantait sans doute sur une musique appropriée, et il n'est pas étonnant que le peuple les ait plus goûtés que les musiques solennelles attribuées aux anciens empereurs. S'il s'agit bien des odes de Tcheng, on peut s'étonner de voir Confucius incorporer dans sa recension du *Che king* des chants qu'il condamnait comme licencieux. Mais il semble que la part de Confucius dans la constitution du *Che king* ait été exagérée; il fit subir un travail de révision à un recueil qui existait avant lui, mais il est douteux qu'il l'ait modifié aussi profondément que la tradition l'admet. Il faut lire dans le *Li ki* (trad. Legge, *Sacr. Books of the East*, XXVIII, 116—121) tout le paragraphe où le marquis Wen de Wei dit: „Lorsque, dans ma robe sombre et mon chapeau [officiel], j'écoute la musique ancienne, j'ai seulement peur de m'endormir. Quand j'écoute la musique de Tcheng et de Wei, je ne me sens pas fatigué; permettez-moi de vous demander pourquoi je suis impressionné si différemment par l'ancienne musique et par la nouvelle“. Et son interlocuteur, dans sa réponse, stigmatise entre autres le caractère licencieux de la musique de Tcheng et la véhémence excessive de la musique de Wei.

330) Song Yu était le meilleur disciple du célèbre poète K'iu Yuan; c'est l'un des auteurs de la collection des *Élégies de Tch'ou*. Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1841, mais en le faisant vivre au moins autant au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère qu'au IV<sup>e</sup>; c'est ainsi par



exemple que le texte dont il sera question à la note suivante a été écrit par Song Yu au temps du roi K'ing-siang ou Siang de Tch'ou, lequel régna de 298 à 263 av. J.-C.

331) 客歌於郢爲下里之曲。和者千人。引商激角。衆莫之應。 J'ai suivi le texte de l'édition de Corée. Au lieu de 激 *ki*, les éditions des Song, Yuan, Ming (d'après les éditeurs de Tōkyō) et celle de Souen Sing-yen écrivent 徵 *tche*, qui est, comme *chang* et *kio*, le nom d'une note de musique toutefois le *Fo tsou li tai t'ong tsai* a 激 *ki*. Mais il me paraît évident que le mot *tche* résulte ici d'une altération graphique du texte. Le *Fo tsou li tai t'ong tsai* écrit 下俚 *hia-li* au lieu de 下里 *hia-li*. Ying était la capitale du royaume de Tch'ou, un peu au nord de l'actuel King-tcheou du Hou-pei (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 307). La citation de Meou-tseu n'est pas littérale. Le texte est emprunté à un morceau de Song Yu intitulé „Réponse au roi de Tch'ou“ (對楚王問), qu'on trouvera dans le *Tch'ou ts'eu* et en tête du ch. 45 du *Wen siuan*. On y lit: 客有歌於郢中者。其始曰下里巴人。國中屬而和者數千人。其爲陽阿薤露。國中屬而和者數百人。其爲陽春白雪。國中屬而和者不過數十人。引商刻羽雜以流徵。國中屬而和者不過數人而已。是其曲彌高。其和彌寡。 Ce texte prêterait à un assez long commentaire. Je me bornerai à faire remarquer que la mention de l'air de la „rosée de l'échalote“ (薤露 *hiài-lou*) dans un texte de Song Yu ne permet pas d'accepter la tradition du 古今注 *Kou kin tchou* recueillie dans le commentaire du *Teou han chou* (ch. 94, f° 2 v°) et suivie par le Père C. Pétilion (*Allusions littéraires*, 139 et 368), selon laquelle cet air funèbre aurait été composé à l'occasion du suicide de 田橫 *T'ien Heng*. T'ien Heng est de la fin du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère; Song Yu était alors mort depuis longtemps.

332) Cf. le passage mentionné plus haut du *Li ki* (*S. B. E.*, XXVIII, p. 120—121) sur la signification des diverses sortes de musique. Houai-nan-tseu dit également (éd. des Dix philosophes“, ch. 17, f° 16 r°): „Le jeu du 徵 *tche* et du 羽 *yu* (c'est-à-dire des notes correctes) n'entre pas dans l'oreille de l'homme vulgaire“.

333) 以管闕之見, mot-à-mot „par la vue de quelqu'un qui regarde à travers un tube“ (et n'aperçoit qu'une partie de l'objet visé). On rapporte généralement l'origine de cette expression usuelle à un épisode de la jeunesse de Wang Hien-tche, lequel vivait au IV<sup>e</sup> siècle (cf. C. Pétilion, *Allusions littéraires*, I, 295); le passage du *Teou tseu* suffirait à montrer qu'elle existait antérieurement. En réalité, on la rencontre déjà dans le *Ts'ien han chou* (ch. 65, f° 8 r°). Sur Han Fei-tseu, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 614, le Хань Фей-цзы publié en 1912 par M. A. Ivanov, et le long compte rendu que j'ai donné de cet ouvrage dans *J. A.*, sept.-oct. 1913, p. 401—423. Dans le ch. 15, section 36 du *Han fei tseu* (éd. des „Cent philosophes“, f° 2), il est dit que Yao et Chouen ne furent pas parfaits. Au lieu de 讓 *jang* que donne l'édition de Corée, les éditions des Song, Yuan, Ming et de Souen Sing-yen, ainsi que le *Fo tsou li tai t'ong tsai*, ont



謗 pang, „calomnier“; mais jang a eu anciennement le sens de „blâmer“, et me paraît justifié ici.

334) Tsie-yu était un sage qui simulait la folie. Rencontrant un jour Confucius, il s'écria: „O phénix! ô phénix! combien ta vertu a dégénéré“. L'incident est rapporté dans le *Louen yu*, XVII, v (Legge, *Chinese Classics*, I, 333), dans *Tchouang tseu* (Legge, *Texts of Taoism*, I, 221) et dans le *Che ki* (Chavannes, *Mém. histor.*, V, 373—375). Dans la note à ce passage de Sseu-ma Ts'ien, M. Chavannes a résumé les explications proposées pour le nom assez étrange de Tsie-yu. J'ai traduit le texte du *Meou tseu* tel qu'il est donné dans toutes les éditions, c'est-à-dire avec 以毛釐之分, „par la division d'un cheveu et d'un poil“, mais peut-être le 2<sup>e</sup> caractère était-il primitivement 毫 hao; le 3<sup>e</sup> s'est employé fréquemment pour 釐 li; on aurait alors l'expression usuelle „pour des parcelles d'un hao et d'un li“ (cf. *supra*, n. 78), c'est-à-dire „pour des vétilles“. Toutefois le commentaire de K'o-hong est déjà d'accord avec le texte actuel.

335) Deux des cinq notes.

336) Un nommé 卞和 Pien Houo, du pays de Tch'ou, avait trouvé un joyau merveilleux qu'il offrit au roi 厲 Li de Tch'ou. Celui-ci fit voir le joyau à un joaillier qui déclara que ce n'était qu'un caillou; sur quoi on coupa le pied droit de Pien Houo. A l'avènement du roi 武 Wou, Pien Houo offrit de nouveau son joyau; mais le joaillier répéta que c'était un caillou, et on coupa le pied gauche de Pien Houo. Enfin, à l'avènement du roi 文 Wen, celui-ci entendit dire que le malheureux se lamentait et pleurait des larmes de sang; le joyau fut examiné à nouveau et on en reconnut enfin la valeur. Cf. *Han fei tseu*, trad. Ivanov, p. 66—68. Une allusion à cette histoire est faite dans Sseu-ma Ts'ien (ch. 83, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>), et les commentateurs renvoient à ce propos au *Kouo yu* et au *Lu che tch'ouen ts'ieou*. Le commentateur P'ei Yin reproduit en outre le récit de cette anecdote que donnait à la fin du II<sup>e</sup> siècle Ying Chao; les rois Li, Wou et Wen sont remplacés par les rois Wou, Wen et 成 Tch'eng; il en est de même dans le récit d'un autre contemporain de Ying Chao et de Meou-tsen, Kao Yeou, au cours de son commentaire de *Houai nan tseu* (éd. des „Dix Philosophes“, ch. 6, f<sup>o</sup> 4 r<sup>o</sup>). Mais l'histoire du „joyau de Houo“ ne s'arrête pas là. Le joyau vint ultérieurement en la possession du roi Houei-wen de Tchao; le roi de Ts'in, désireux de l'acquérir, offrit, en échange du joyau, de restituer au roi Houei-wen les quinze villes qu'il lui avait prises. Mais ce n'était qu'une ruse, et il espérait bien s'emparer du joyau sans rien payer. L'envoyé du roi de Tchao, le célèbre Lin Siang-jou, parvint à déjouer l'embûche, et rapporta le joyau à son maître. Cf. le ch. 81 du *Che ki*, f<sup>o</sup> 1. Pour un bas-relief des Han illustrant cette anecdote, voir Chavannes, *La sculpture sur pierre*, pp. 27—28; *Mission archéologique*, I, 157.

337) Toute la phrase est tirée textuellement de *Houai nan tseu* (éd. des „Dix philosophes“, ch. 16, f<sup>o</sup> 3 r<sup>o</sup>), où elle est, comme ici, suivie de la comparaison de la tortue qui peut donner un rêve, mais non échapper au filet.

338) Le prince Yuan, de Song, régna de 531 à 517 avant notre ère (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, III, 33; IV, 244—246). Yu Tsiu est la leçon des éditions des Ming et de Souen Sing-yen, confirmée par le commentaire de Houei-lin et celui de K'o-hong; l'édition de Corée écrit 豫苴 Yu Tsiu; celles des Song et des Yuan donnent 豫沮 Yu Tsiu. L'histoire est racontée tout au long dans *Tchouang tseu* (Legge, *Texts of Taoism*, I, 136—137), où le nom est écrit 余且 Yu Tsiu. La phrase du *Meou tseu* s'y trouve

avec quelques différences de forme, mise comme une sorte de morale dans la bouche de Confucius. Bien après *Tchouang tseu*, la même histoire reparaît, avec des détails plus bondants encore, dans le ch. 128 du *Che ki* (ff. 3—6; et non au ch. 68 comme le dit Legge par inadvertance); mais c'est là une des parties du *Che ki* qui n'émanent pas de seu-ma Ts'ien lui-même, mais ont été interpolées vers la fin du 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère par Tch'ou Chao-souen (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, ccc—ccviii). La phrase que Tchouang-tseu prête à Confucius y figure, en une rédaction encore plus éloignée de celle adoptée par Meou-tseu, mais elle y est présentée comme une sorte de dicton anonyme, et l'intervention de Confucius est marquée par un propos très différent. Il faut noter toutefois que le nom de Yu Tsiu se trouve déjà dans le texte de Tch'ou Chao-souen avec la même orthographe (différente de celle de Tchouang-tseu) que nous retrouvons dans le *Meou tseu*. L'histoire est encore racontée dans *Houai nan tseu*, et juste après la phrase sur le serpent merveilleux que Meou-tseu vient de citer également (éd. de *Houai nan tseu* dite des „Dix philosophes“, ch. 16, f° 3 r°), mais *Houai nan tseu* ne nomme pas Yu Tsiu, et son texte est moins voisin de celui du *Meou tseu* que la phrase mise par *Tchouang tseu* dans la bouche de Confucius. Par ailleurs, le commentaire de *Houai nan tseu* écrit circa 100 A.D. par Kao Yeou nomme ici Yu Tsiu, et avec la même orthographe qu'ont adoptée Tch'ou Chao-souen et Meou-tseu. C'est enfin la forme 豫且 Yu Tsiu qui est employée dans le 東京賦 *Tong king fou* de Tchang Heng (78—139 A.D.); à ce propos, 薛綜

Sie Tsong (circa 200 A.D.), dont le commentaire a été incorporé par Li Chan à son commentaire du *Wen sian* (ch. 3, vers la fin), invoque une anecdote du 說苑 *Chouo*

*uan*, où on a également l'orthographe de Tch'ou Chao-souen etc. Enfin 胡紹煥

Hou Chao-ying, dans son 文選箋證 *Wen sian tsien tcheng* (éd. du *Tsiu hio sian ts'ong chou*, ch. 3, f° 29 r°), prétend que Yu Tsiu n'est qu'une forme allongée de 漁 *yu*, (= *y[u + tsɿ]u*), „pêcheur“, d'un type dont il fournit plusieurs exemples assez peu concluants. Hou Chao-ying prête à *Tchouang tseu* la même orthographe qu'aux autres sources; d'après toutes les éditions de *Tchouang tseu* auxquelles j'ai accès, c'est une erreur.

339) Ce paragraphe a passé avec quelques modifications dans le *San kiao p'ing sin ouen* (Tokyo, 露, XI, 86 v°).

340) La passe T'ien-tsing se trouvait dans le Hou-peï actuel; elle est mentionnée à diverses reprises dans les textes chinois depuis les Han postérieurs (voir le *P'ei wen yun ou*, sous ce nom). D'après le 荊州記 *King tcheou ki*, elle était à 10 *li* au nord-est de la sous-préfecture de 江陵 Kiang-ling, au lieu que le *Ta ts'ing yi t'ong tche* ch. 268, f° 5 v° de l'éd. lithographique de Chang-hai, 1902) indique 20 *li* à l'est de Kiang-ling. Kiang-ling est le nom de la sous-préfecture établie dans la ville préfectorale de King-tcheou; peut-être un déplacement de l'enceinte explique-t-il l'écart entre les deux indications de distances.

341) Le mamelon et la fourmilière sont un souvenir de Mencius (Legge, *Chin. Class.*, I, 196). Le Song-chan et le Tai-chan (ou T'ai-chan) sont deux des cinq montagnes saintes.

342) 吾自聞道已來。如開雲見白日。炬火入冥室焉。 Cette dernière comparaison est citée littéralement du *Sūtra en quarante-neuf articles*. Les mots 日 *je* et 室 *che* riment. J'ai donné le texte chinois de ce passage, parce qu'il est cité dans le *T'ai p'ing yu lan* (ch. 653, f° 6 de l'édition photolithographique)

et qu'il est instructif de constater à quel point un texte se transforme en passant par les encyclopédies. Le *T'ai p'ing yü lan* dit: 牟子曰。子得佛道以來良有益否。牟子曰。吾自得佛道來如開浮雲見白日。如執火炬入冥室矣。 Toute la première partie de ce texte est ici refaite pour amener une réponse qui, elle-même, n'est pas copiée littéralement.

343) L'édition de Kyôto ne donne pas le mot 佛 *fo* et n'indique aucune variante; mais les éditeurs de Tôkyô signalent le mot *fo* dans les éditions des Song, des Ming et des Yuan, et on le retrouve en effet dans le texte de Souen Sing-yen; son omission dans l'édition de Corée est fautive.

344) Cette même comparaison est déjà employée à la fin du § XX.

345) L'édition des Ming donne à tort 厰 *ngao*, terme dérivé qui a pris le sens de grenier en général. Le 敖倉 ou „grenier de Ngao“ avait été établi par les Ts'in au nord-ouest de l'ancien 滎陽 *Yong-yang* (dans la sous-préfecture actuelle de 滎澤 *Yong-tsô* au Ho-nan), presque au bord du Fleuve Jaune. Il en est souvent question dans la littérature de l'époque des Han. Cf. par ex. Chavannes, *Mém. hist.*, II, 101, 302.

346) Che K'ouang, ou Maître K'ouang, est un musicien célèbre du VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère; cf. par exemple Chavannes, *Mém. histor.*, III, 289—290; Forke, *Lun-Hêng*, I, 220—222, où Che K'ouang joue un rôle dans un épisode de 534—532 avant notre ère.

347) Les fourrures en renard et en blaireau sont nommées côte à côte dans le *Louen yü*, IX, xxix, et X, vi, 7 (Legge, *Chinese Classics*, I, 225, 231). La leçon 焜 du texte est confirmée par Houei-lin et K'o-hong, mais tous deux notent qu'il faut prononcer *wen* et non *yün*, et Houei-lin ajoute que 焜 est une faute pour 溫 *wen*.

348) L'édition de Corée donne, pour le nom de Kong-ming Yi, 義 *yi* au lieu de 儀 *yi*, qui est la leçon correcte des autres éditions. Pour des exemples de la confusion de 義 *yi* et 儀 *yi*, cf. mes remarques dans *B. E. F. E.-O.*, IX, 384—385. Kong-ming Yi disciple de disciples directs de Confucius, apparaît à plusieurs reprises dans Mencius. Quant à l'histoire que raconte Meou-tsen, elle est empruntée au *Tchan kouo ts'ô*. Le proverbe chinois courant est 對驢彈琴, „jouer du luth devant un âne“. Les airs en „kio pur“ passaient pour les plus beaux de la musique chinoise (cf. le commentaire de Li Chan au *Nan tou fou* de Tch'ang Heng, dans le ch. 4 du *Wen sian*, à propos de 清角發徵。聽者增哀).

349) Le texte de Houei-lin avait 蹠爕, au lieu du 蹠躐 de K'o-hong et de toutes les éditions.

350) Le Tong-kouan est un des bâtiments qui servirent de bibliothèque impériale sous les Han orientaux; l'historien Pan Kou et le Fou Yi qui est mêlé à l'histoire légendaire du rêve de l'empereur Ming ont travaillé à organiser les collections de ce bâtiment. Le nom du Tong-kouan a survécu dans le titre d'un ouvrage historique, le 東觀漢紀 *Tong kouan han ki*, dont les fragments ont été réunis et édités au Wou-ying-tien (cf. la préface du 七錄 *Ts'i lou* de 阮孝緒 *Jouan Hiao-siu* des Leang conservée au ch. 3 du *Kouang hong ming tsi*, dans Kyôto, XXVIII, II, 102 r°, et Tokyo, 露, V, 14 r°. *Souei chou*, ch. 32, f° 2 r°, et ch. 49, f° 1 v°; Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1906, 213.



351) Le T'ai-hio correspond au Kouo-tseu-kien ou Collège impérial. Ce T'ai-hio des Han orientaux avait été fondé en 29 A.D., en dehors de la porte K'ai-yang de Lo-yang. Quand, en 175 et dans les années suivantes, on grava sur pierre les classiques, c'est à la porte du T'ai-hio que les dalles furent placées. Cf. Biot, *Essai sur l'histoire de l'instruction publique en Chine*, pp. 145 ss., 192 ss.

352) 自損容 *tseu souen jong*. Je n'ai pas rencontré cette expression ailleurs.

353) 術窮 *chou k'iong*; l'expression est empruntée au ch. 5 de *Lie tseu* (cf. Wieger, *Taoïsme*, II, 146—147). Je doute fort, contrairement à l'opinion de M. Giles (*Remains*, p. 9), qu'il faille identifier à 術窮 *chou-k'iong* le 數窮 *chou-k'iong* du *Tao tö king*, § 5. Les deux mots lus aujourd'hui *chou* sont à des tons différents, et même prendre 數 *chou* avec sa prononciation de *jou-cheng*, c'est alors un mot à ancienneutturale finale, au lieu que 術 *chou* est à ancienne dentale finale. Enfin le 數窮 *hou-k'iong* du *Tao tö king* me paraît à mettre à côté du 窮數 *k'iong-chou* du ch. 3 de *Lie tseu* (Wieger, *Taoïsme*, II, 108), où les commentateurs chinois entendent bien 數 *hou* en son sens de „nombre“.

354) 反故 *fan kou*; 故 *kou* est pour 古 *kou*, et l'expression est empruntée au *Li ki* (Couvreur, *Li ki*, II, 291).

355) 名者身之害。利者行之穢。 Cette phrase n'est pas dans le *Tao tö king*, et je n'ai pas réussi à la retrouver ailleurs. *Lie tseu* prête à Lao-tseu une phrase de construction analogue, et qui reparaît également au ch. 1 de *Tchouang tseu* (cf. Giles, *The remains of Lao Tzû*, p. 11; Wieger, *Taoïsme*, II, 178, 210): 名者實之賓也 „la renommée, c'est l'accompagnement de la réalité“. J'ai traduit sur le texte, qui donne 穢 *wei*, „souillure“. Mais le voisinage de 害 *hai* rappelle certaines alternances anciennes où on a 穢 *wei* ou 歲 *kouei* à côté de 害 *hai* ou 割 *ko*. Cf. par ex. Giles, *Remains of Lao Tzû*, p. 41, à propos de la phrase 廉而不歲 *lien kouei* dans le *Tao tö king*, § 58. M. Giles, tant dans ses *Remains* que dans la 1<sup>re</sup> édition de son dictionnaire, considérait *wei*, donné par *Han fei tseu*, comme la meilleure leçon; mais cette indication a disparu de la 2<sup>e</sup> édition du *Chinese-English Dictionary*. Je crois que cette suppression est heureuse. En effet on retrouve 廉歲 *lien kouei* dans *Tchouang tseu*, ch. 11 (Wieger, *Taoïsme*, II, 284), et surtout la phrase 廉而不歲 *se* se trouve telle quelle, et avec la leçon *kouei*, non seulement dans *Houai nan tseu* comme dit M. Giles, mais dans le *Li ki* (cf. Couvreur, *Li ki*, II, 698). Le second membre de la phrase attribué à Lao-tseu par *Meou tseu* pourrait donc signifier en définitive: „Le profit, est la blessure de la conduite“.

356) 設詐立權。虛無自貴。 Cette phrase ne se trouve pas non plus dans le *Tao tö king* actuel. Il semble bien cependant que le 又曰 *yeou yue* implique ici une autre citation de Lao-tseu, et la nature de la phrase semble le confirmer; toutefois il faut se rappeler qu'au § 8, j'ai été amené, dans un cas analogue, à traduire: [Meou-tseu] dit encore“.

357) 杳兮. Une note de K'o-hong montre qu'ici et à la phrase suivante, son manuscrit avait 子, qu'il dit être une forme vulgaire de 兮 *hi*.



358) Cette phrase serait inintelligible dans sa concision si on ne savait d'où elle vient. Elle est tirée du *Louen yu*, XIX, xxiii (Legge, *Chinese Classics*, I, 347). Meou-tseu veut dire que l'enseignement du Buddha est plus élevé non seulement que le mur du disciple par-dessus lequel on peut regarder dans la maison, mais même que le mur du maître dont la hauteur plus grande intercepte cependant les regards et oblige, pour voir, à passer par la porte.

359) 禍福之源未知何若矣. Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu cette phrase, faute de voir comment elle se relie au reste du texte.

360) Au lieu de 青 *ts'ing*, l'édition de Corée a 清 *ts'ing*, „pur“, qui est sûrement fautif.

361) A partir d'ici, le texte de ce paragraphe a passé sous les Yuan, avec quelques altérations, dans le *San kiao p'ing sin louen* (Tokyo, 露, XI, 87 r°).

362) Les Kouen-louen sont les montagnes de l'Asie Centrale, au sud du Turkestan chinois; on sait le grand rôle qu'ils ont joué dans la légende chinoise.

363) 八仙之錄. Les commentaires de Houei-lin et de K'o-hong écrivent 八僊 *pa-sien*, ce qui revient au même. Le dernier caractère, foncièrement identique à 錄 *lou*, a été adopté, dans les premiers siècles de notre ère, pour désigner des œuvres du néo-taoïsme (仙錄 *sien-lou* se trouve par exemple dans la citation du *Lai hiang* k au ch. 56 du *Wen siuan*, sur laquelle cf. *supra*, p. 363); la forme simple se rencontre d'ailleurs dans le même emploi. On sait la grande fortune qu'ont eue, dans la légende et dans l'art chinois modernes, les *pa-sien* ou „huit immortels“ (cf. Grube, *Religion und Kultur der Chinesen*, 105—113; W. P. Yetts, *The eight immortals*, dans *J. R. A. S.*, 1916, 773—807; Peter C. Ling, *The eight immortals of the Taoist Religion*, dans *J. Ch. Br. R. A. S.*, t. 49, 1918, 53—75). Mais, en y regardant de plus près, on voit qu'il s'agit là de tradition populaires récentes. La liste usuelle des „huit immortels“ ne contient que des personnages dont l'existence, réelle pour certains d'entre eux, imaginaire pour les autres, se place sous les T'ang; c'est le cas même pour le premier d'entre eux, 鍾離權 *Tchong-li K'iuang* qui, malgré une opinion assez répandue, ne vivait certainement pas sous les Han. Le P. Paul Hoang, dans son 集說詮真 *Tsi chouo ts'iuang tchen* (ff. 208—219), a réuni un certain nombre de textes concernant les „huit immortels“; on y verra que la liste actuelle ne doit pas remonter au-delà de l'époque mongole; sa popularité fut alors créée par des chants et des pièces qui subsistent encore partiellement (pour un échantillon de pièce moderne, cf. W. Grube, *Die Huldigung der acht Genien für den Gott des langen Lebens*, dans le *Boas Anniversary Volume*, 1906). Un passage du 簷曝雜記 *Yen pou tsa ki* cité par le P. Hoang (*ibid.*, f° 216) nous fait cependant connaître une autre liste qui remonterait au X<sup>e</sup> siècle, et où les „huit immortels“, peints sur une toile qui fut offerte à 孟昶 *Mong Tch'ang* pour son anniversaire de naissance, étaient 樂天 *Lak tseu*, 容成 *Jong-tch'eng*, 董仲舒 *Tong Tchong-chou*, 張道陵 *Tchang Tao-ling*, 嚴君平 *Yen Kiun-p'ing* (c'est-à-dire Yen Tsouen), 李八百 *Li Pa-pai*, 范長壽 *Fan Tch'ang-cheou*, 葛永瑱 *Ko Yong-kouei* (= Ko Sien-wong). Aucun des personnages historiques ou légendaires de cette liste n'est postérieur aux Tsin. L'inventaire de peintures conservées dans la collection des Song du Sud, tel qu'il fut revu en 1199 et es

publié dans le **南宋館閣續錄** *Nan song kouan ko sin lou* (éd. du *Wou lin chang kou ts'ong pien*, 10° tsi, ch. 3) mentionne (f° 9 r°) huit rouleaux représentant les *asien*, peints par **孫知微** Souen Tche-wei. Au milieu du XII<sup>e</sup> siècle, Tcheng Tsiao comme dans son *T'ong tche* non seulement un **八仙圖** *pa-sien-t'ou* ou „Tableau des Huit immortels“, mais un **八仙傳** *Pa sien tchouan* qui serait l'œuvre de **江積** Kiang Tsi des T'ang. Le *P'ei wen yun fou* ne cite aucune des deux listes dont il vient d'être question, mais renvoie à un passage de la biographie de Li T'ai-po au *Sin tang chou*, où il est dit que Li T'ai-po et sept de ses amis, grands buveurs, étaient connus sous le nom des „huit immortels du vin“ (**酒八仙人**; cf. aussi Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1181). Le poète **杜甫** Tou Fou a de son côté écrit un **飲中八仙歌** *Yin tchong pa sien ko* ou *Chant des huit immortels de la boisson*. Sous les Ming, **胡應麟** Hou Ying-lin, qui a par ailleurs des notes intéressantes sur les huit immortels, suppose (**少室山房筆叢** *Chao che chan fang pi ts'ong*, ch. 40, f° 4 r° de l'éd. du Kouang-ya-chou-kiu) que c'est le poème de Tou Fou qui a fixé un chiffre déterminé d'immortels et a ainsi donné naissance à la série traditionnelle. Je n'en vois rien. Il me paraît bien au contraire que c'est parce qu'il y avait une tradition relative à „huit immortels“ que Li T'ai-po et ses amis ont pu être surnommés les „huit immortels du vin“. Et cette tradition, le texte du *Meou tseu* semble bien nous autoriser à la faire remonter encore plus haut. *Pa sien* est donné par toutes les éditions, et est attesté antérieurement par les commentaires de Houei-lin et de K'o-hong; je ne vois donc pas de raison de proposer des corrections **人仙** *jen-sien* ou **仙人** *sien-jen*. Il faut toutefois remarquer que Wang Kiao et Tch'e-song-tseu ne figurent plus ni sur la liste du X<sup>e</sup> siècle, ni sur la liste actuelle. Dès le début de notre ère, on devait parler des „huit immortels“, sans que leur liste fût autrement connue; aussi cette liste s'est-elle renouvelée au moins deux fois, suivant les caprices de la ferveur populaire. Le cas n'est pas isolé: la liste des 10 rois des enfers a complètement changé dans les mêmes conditions et presque au même temps. Je rappellerai enfin que dès le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, il y avait dans l'entourage du prince Lieou Ngan, c'est-à-dire de Houai-nan-tseu, huit taoïstes qu'on appelait les **八公** *pa-kong*, les „huit seigneurs“, et qui, selon la tradition taoïque, devinrent tous les immortels. Wang Tch'ong mentionne dans son *Louen heng* un opuscule plein de merveilles qui leur était consacré (cf. Forke, *Lun-Héng*, I, 338). Sseu-ma Tcheng donne les noms de ces personnages d'après le **淮南要畧** *Houai nan yao lio* (cf. *Che ki*, ch. 118, f° 3 v°). Le **古今樂錄** *Kou kin yo lou* a conservé un „Chant des huit seigneurs“ qui est attribué à Houai-nan-tseu lui-même (cf. *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, ch. 263, ff. 5—6). La légende des „huit seigneurs“ a passé au IV<sup>e</sup> siècle dans le *Chen sien tchouan* de Ko Hong, et avec des similitudes d'expression (par exemple pour les coqs et chiens qui montent au ciel) où on sent une source commune à Wang Tch'ong et à Ko Hong. On retrouve plus tard cette légende dans le **錄異記** *Lou yi ki* (cf. art. reproduit dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, ch. 229, f° 8 r°). D'après l'inscription funéraire de T'ao Hong-king par **蕭綸** Siao Louen, c'est la lecture des histoires d'immortels des „huit seigneurs“ de Houai-nan (**淮南八公諸仙事**) dans le *Chen sien tchouan* de Ko Hong qui aurait déterminé la vocation taoïque de T'ao

Hong-king (cf. ce texte dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, ch. 261, f° 13 r°). Sous les Leang, on connaissait un 相鵠經 *Siang kou king*, ou *Traité de l'examen des oies sauvages* (montures des immortels), mis sous le nom des „huit seigneurs de Houai-nan“ (cf. *Souei chou*, ch. 34, f° 12 r°); Tcheou Kouang-ye (section 意林逸文 à la fin de son édition du *Yi lin*) a proposé de l'identifier à un 相鶴經 *Siang hao king*, ou *Traité de l'examen des grues*; je doute qu'il ait raison. Mais ces „huit seigneurs“ devenus des immortels ont été parfois appelés les „huit immortels“ (*pa-sien*). Au VI<sup>e</sup> siècle, une inscription de 沈綱 Chen K'iong (cf. l'édition de ses œuvres dans le *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, f° 24 r°) nomme côte à côte le „tableau des huit immortels de Houai-nan“ (淮南八僊之圖) et le „récit des neuf puits de Lai-hiang“ (瀨鄉九井之記); on sait que Lai-hiang est un des noms du pays natal de Lao-tseu (cf. *supra*, p. 362); les „neuf puits“ du pays natal de Lao-tseu se retrouvent dans d'autres textes. Vers l'an 700, la fameuse impératrice Wou met, elle aussi, en parallèle l'eau merveilleuse qui déborde des „neuf puits de Lai-hiang“ et le „tableau véritable“ composé par les „huit immortels de Houai-nan“ (瀨鄉九井漾德水而澄漪。淮南八仙著真圖而闡祕; cf. *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, ch. 262, f° 3 v°). Il est donc possible que les „huit seigneurs“ du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère aient donné le modèle dont les séries plus récentes se sont inspirées.

364) La légende chinoise, sinon l'histoire, connaît deux Wang K'iao, l'un du VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, l'autre du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n°s 2149, 2240). La différence de nom entre Wang K'iao et Wang Tseu-k'iao [ou le *wang-tseu* K'iao], indiquée par Giles, n'est pas observée régulièrement. Dans les deux cas, il s'agit de magiciens. Le *Kou kin t'ong sing ming lou* (ch. 上, f° 4 v°) distingue même huit Wang K'iao, mais cinq au moins se confondent avec les deux que je viens de mentionner. Cf. aussi, sur ces divers Wang K'iao et Wang Tseu-k'iao, le *Chao che chan fang pi ts'ong* de Hou Ying-lin, ch. 7, ff. 3—4 et ch. 44, ff. 1—2. Les légendes relatives à Wang K'iao (et à Tch'e-song-tseu qui lui est souvent associé) paraissent remonter, au moins en partie, à la fin des Tcheou. Cf. sur Wang K'iao et Wang Tseu-k'iao les textes du *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, 225, 9—10; 261, 2—3; 261, 10 r°; 263, 8 v°; 265, 9 v°; 266, 2 v°; *Ts'ien han chou*, ch. 25 上, f° 5 r° (citation du *Lie sien tchouan* sur Wang Tseu-k'iao déjà donnée à la fin du II<sup>e</sup> siècle par Ying Chao); *Heou han chou*, ch. 112 上, f° 3—4; *Seou chen ki*, ch. 1, f° 3 r°; *Fong sou t'ong*, cité dans le *P'ei wen yun fou*, s.v. Wang K'iao. Le *Siu po wou tche* (ch. 7, f° 5 v°) parle de la tombe de Wang Tseu-k'iao. Il était antérieurement question de la tombe de Wang K'iao, pour un incident qui daterait du début de 137 A.D., dans une citation qui nous a été conservée d'un 王喬傳 *Wang k'iao tchouan*, ou „Biographie de Wang K'iao“, en 1 ch., sur lequel cf. *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 13, f° 40. Dans la liste d'œuvres taoïques qui est au ch. 4 du *Pao p'ou tseu* figure (f° 27 r°) un 養性治身經 *Yang sing tche chen king* en 3 ch., mis sous le nom de Wang K'iao. Aucun des deux Wang K'iao n'est l'objet de notices dans le *Tsi chou ts'iuan tchen* du P. Hoang. Cette omission accidentelle fait qu'il n'est pas davantage question d'eux dans *Le Livre des Esprits et des Immortels* de Mgr. de Harlez.



365) Tch'e-song ou **赤松子** Tch'e-song-tseu fut, selon la légende, **雨師** *yu-che*, „maître de la pluie“, au temps du non moins légendaire empereur Chen-nong. Il est nommé, sans indication de cette haute antiquité, par Sseu-ma Ts'ien (cf. *Che ki*, ch. 55, v° 5 v°); sa popularité au début du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère nous est attestée par un épisode de la vie de **張良** Tchang Leang (cf. *Ts'ien han chou*, ch. 40, f° 5 r°; Giles, *Biogr. Dict.*, n° 88). Le **新序** *Sin siu* (début du ch. 5, dans un propos prêté à **子夏** Tseu-hia) fait de Tch'e-song-tseu le maître de l'empereur K'ou (**帝嚳**). Sur Tch'e-song-tseu, cf. encore Giles, *Biogr. Dict.*, n° 377; Chavannes, *Mission archéologique*, I, 69, 124; de Harlez, *Le Livre des Esprits et des Immortels*, p. 331—332; *Seou chen ki*, ch. 1, f° 1 r° de l'édition des „Cent philosophes“, et la citation qui est déjà faite de ce passage au ch. 63 du *Fa yuan tchou lin*; *Choueï king tchou*, éd. de Wang Sien-k'ien, ch. 40, f° 7 r° et v°. Les noms de Wang K'iao et de Tch'e-song-tseu sont très souvent associés dans les textes, et cela dès le temps du *Tchan kouo ts'ô*. Aux exemples cités par le *P'ei wen yun fou* (s.v. **松喬** *song k'iao* et **喬松** *k'iao song*), je puis joindre ceux du **西都賦** *Si tou fou* de Pan Kou, du **西京賦** *Si king fou* de **張衡** Tchang Heng, du *Pao p'ou tseu* (section *wai-p'ien*, ch. 4, f° 41 r° de l'éd. des „Cent philosophes“), du **明佛論** *Ming fo louen* de **宗炳** Tsong Ping des Tsin (au ch. 2 du *Hong ming tsi*, dans Tokyo, **露**, IV, 8 v°), du *Wei chou* (ch. 114, f° 12 v°). M. Chavannes (*Mém. histor.*, V, p. 10; *Mission archéologique*, I, 124) a cité un miroir des Han reproduit dans le *Kin che so* et où Tch'e-song serait nommé entre deux autres immortels Tseu-kao et Kiang Tsie-yun. Le texte n'est pas clair, mais je crois qu'il faut renoncer à voir dans **絳節雲** Kiang Tsie-yun un nom propre; *kiang-tsie* est une expression connue, et *yun* me paraît à réunir au **右** *yeou* qui suit. En tout cas, Tch'e-song est encore nommé sur deux autres miroirs reproduits par le *Kin che so*, une fois seul, et une fois précédé à nouveau de **子高** Tseu-kao. M. Chavannes a admis comme évident qu'il s'agissait de Sien-men Tseu-kao. C'est possible. Mais dans un des cas, les auteurs du *Kin che so* disent que **高** *Kao* est pour **喬** *K'iao*; ils semblent donc penser à Wang Tseu-k'iao = Wang K'iao, et cette solution ne me semble pas exclue. De même dans l'inscription des piliers de Yi qui date de 641, M. Chavannes (*Mission archéologique*, I, 334) a cru retrouver Tch'e-song-tseu et Sien-men Tseu-kao. Mais le *Kin che ts'oueï pien*, sur lequel s'appuie M. Chavannes et dont il reproduit le déchiffrement (fig. 1274), a en réalité **松喬** *song k'iao* (avec une forme spéciale de *k'iao* connue par l'épigraphie). Là encore il faut donc lire Tch'e-song-tseu et Wang K'iao.

366) **神書百七十卷長生之事**. Ce passage du *Meou tseu* est tout intéressant, car il fait allusion à une des premières grandes œuvres du néo-taoïsme, éditée dans le courant du II<sup>e</sup> siècle. J'ai déjà signalé (*B. E. F. E.-O.*, VI, 385) qu'un mémorial présenté au trône par **襄楷** Siang Kiai en 166 de notre ère, et que le *Heou han chou* (ch. 60 **下**, f° 9 r°) nous a conservé, parle des Livres surnaturels que **宮崇** Kong Tch'ong, originaire de **琅邪** Lang-ya au Chan-tong, avait reçus de **于吉** Yu Ki. A la fin du mémorial, l'auteur du *Heou han chou*, Fan Ye, revient sur la question, et dit que „antérieurement, au temps de l'empereur Chouen (126—144), Kong Tch'ong, de Lang-ya, s'était rendu au palais et avait présenté au souverain les 170



chapitres des Livres surnaturels que son maître Yu Ki avait obtenus au 泉水 Ts'üan-chouei de 曲陽 K'iu-yang (au Chan-tong)... et qui étaient intitulés 太平清領書 *T'ai p'ing ts'ing ling chou*. On voit que ces livres sont exactement qualifiés de la même manière que dans le *Meou tseu*. En 429, P'ei Song-tche, dans son commentaire du *San kouo tche* (section *Wou-tche*, ch. 1, f° 6) cite un texte très voisin de celui de Fan Ye et qu'il emprunte au 志林 *T'che lin*; ce doit être là également une œuvre du IV<sup>e</sup> siècle, le 志林新書 *T'che lin sin chou* de 虞喜 Yu Hi, en 30 ch., qui existait encore au temps des Souei (cf. *Souei chou*, ch. 34, f° 1 v°). Au VII<sup>e</sup> siècle, le commentaire du *Heou han chou* donne des détails supplémentaires, et spécifie (les indications de Fan Ye tendaient déjà à l'établir) que ces 170 chapitres de Livres surnaturels sont le 太平經 *T'ai p'ing king*. De nos jours, un *T'ai p'ing king* est encore incorporé au *Canon taoïste*: c'est le n° 1087 du P. Wieger. Selon le P. Wieger, l'œuvre était primitivement en 119 chapitres, dont 20 sont aujourd'hui perdus. Le catalogue du *Canon taoïste* du 白雲觀 Po-yun-kouan de Pékin, intitulé 道藏目錄詳註 *Tao tsang mou lou siang tchou* et paru en 1845, fournit (ch. 4, ff. 13 v°—14 r°, quelques indications supplémentaires. Les 20 ch. dont le P. Wieger signale la perte sont les ch. 15—34, mais il y a d'autres lacunes dans les ch. 51—90, et il manque entièrement les ch. 94—95. Surtout une note finale nous avertit que c'est là le *T'ai p'ing king* que Yu Ki des Han orientaux reçut par une révélation du 太上老君 *T'ai-chang-lao-kiun* lui-même et qui comprenait 150 chapitres, répartis selon les dix caractères cycliques (甲乙 etc.) en dix sections de 17 chapitres chacune; le but de l'œuvre était double: en réglant l'individu, elle donnait l'immortalité; en réglant l'Etat, elle donnait la grande paix (*t'ai-p'ing*). Nous avons là à la fois la justification de ces „choses d'immortalité“ dont il est question dans le *Meou tseu* et du titre de *T'ai p'ing king* qui est donné à l'œuvre entière. Il saute aux yeux par contre qu'il y a une erreur de texte, puisque dix actions de 17 chapitres donnent 170 chapitres, et non 150. Ces divisions nous sont attestées dès le VII<sup>e</sup> siècle par le commentaire du *Heou han chou*, qui dit que les Livres surnaturels de Yu Ki sont le *T'ai p'ing king* que connaissaient les taoïstes des T'ang, et qui est réparti selon les dix caractères cycliques en sections de 17 chapitres. La plus ancienne liste des écritures taoïques qui nous soit parvenue date du début du IV<sup>e</sup> siècle et se trouve dans la section 19 du 抱朴子內篇 *Pao p'ou tseu nei p'ien* (ch. 4, f° 26 r° de l'édition des „Cent philosophes“). On y voit figurer presque côte à côte un *T'ai p'ing king* en 50 ch., et un 甲乙經 *Kia yi king* en 170 ch. Il est impossible de dire actuellement à quoi répond ce dédoublement, car il est bien évident que le *Kia yi king* en 170 ch. répond au *T'ai p'ing king* dont les 170 ch. sont répartis suivant les caractères cycliques *kia*, *yi*, etc. (on possède aujourd'hui un 甲乙經 *Kia yi king*, mais c'est un ouvrage médical en 12 ch. compilé au 256—259 par Hôuang-fou Mi; il est réimprimé dans le 5<sup>e</sup> tsi du *Houai lou ts'ong chou*). Rien ne nous permet jusqu'à présent de dire en quoi la recension actuelle en 119 ch. diffère de celle plus ancienne en 170. Le commentaire du *Heou han chou* cite plusieurs passages assez longs de la recension ancienne; il faudra voir si on les retrouve tous dans le texte actuel. Les indications données sur ce texte actuel par le *Tao tsang mou lou siang tchou* sont assez pauvres; elles suffisent cependant à montrer que le néo-taoïsme y apparaît à peu près entièrement constitué, et

ayant déjà fait au bouddhisme des emprunts comme ceux des „six jeûnes“ (六齋 *lieou-tchai*), pour lesquels le milieu du II<sup>e</sup> siècle est peut-être une date un peu haute. Mais il serait trop beau qu'une tradition historique du taoïsme ne fût pas plus embrouillée. Sous les T'ang, en 626, nous trouvons dans le *Pien tcheng louen* (ch. 6; Kyôto,, XXX, vi, 504 r°; reproduit encore dans le ch. 13 du *Kouang hong ming tsi*, Kyôto, XXVIII, ii, 160 r°) l'indication de trois époques: 1° celle de Confucius; 2° celle du roi 赧 Nan des Tchou (314—256 av. J.-C.), où 千室 Ts'ien-che (?; faut-il songer à une altération antérieure aux T'ang où 千 *ts'ien* serait issu de 于 *yu*?) reçut du Lao-kium les 180 défenses disciplinaires et les 170 sections (篇 *p'ien*) du *T'ai p'ing king*; 3° sous l'empereur 安 Ngan des Han (107—125), le „maître céleste“ Tchang (張天師, c'est-à-dire Tchang Tao-ling) reçut (du même Lao-kium, c'est-à-dire de Lao-tseu) la „religion de l'Unité correcte et de la Majesté lumineuse“ (正一明威之教). Ce texte n'est pas bien gênant; les dates mêmes qu'il donne pour sa „deuxième époque“ lui enlèvent toute autorité. Je ne m'arrêterai pas non plus au passage du *Tchen tcheng louen* (II<sup>e</sup> moitié du VII<sup>e</sup> siècle; Kyôto, XXX, v, 458 v°) où il est dit que le 太平經 *Ta p'ing king* en 180 ch. est l'œuvre de Yu Ki, originaire du 蜀 Chou, c'est-à-dire du Sseu-tch'ouan: *Ta p'ing king* est une faute de copiste ou d'éditeur pour *T'ai p'ing king*; le chiffre de 180 est contaminé par le souvenir des 180 défenses disciplinaires; enfin la mention du Sseu-tch'ouan résulte de ce que le fondateur traditionnel du néo-taoïsme, Tchang Tao-ling, était originaire du Sseu-tch'ouan, mais on verra qu'il faut s'en tenir presque sûrement aux textes qui font de Yu Ki un homme du Chan-tong. Seulement il y a des difficultés plus sérieuses. Dans la première moitié du VII<sup>e</sup> siècle, Fa-lin dit, dans son *P'o sie louen* (ch. 下, Kyôto, XXX, v, 470 r°) que „Yu Ki se livra à des pratiques interdites, qui étaient de nature à mettre en danger les 吳 Wou“, et il renvoie au 吳書 Wou chou. Un long texte du 江表傳 *Kiang piao tchouan*, reproduit dans le commentaire du *San kouo tche* (sect. *Wou-tche*, ch. 1, f° 6 v°) et que le commentaire du *Heou han chou* cite aussi partiellement (ch. 60 下, f° 10 v°), veut que Yu Ki ait été mis à mort par 孫策 Souen Ts'ö, le frère du fondateur de la dynastie des Wou, en l'an 200: la marge ne peut être grande, puisque Souen Ts'ö est mort cette même année 200, et qu'il n'avait alors que 25 ans. L'exécution de Yu Ki par Souen Ts'ö est également racontée assez longuement dans le *Seou chen ki*, écrit au début du IV<sup>e</sup> siècle (éd. des „Cent philosophes“, ch. 1, ff. 4—5; au moins dans cette édition, le nom est orthographié 干吉 Kan Ki; il en est de même dans le texte parallèle du 洞仙傳 *Tong sien tchouan*, reproduit dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, Chen-yi-tien, 234, 10 r°; c'est là une confusion usuelle, et on sait par exemple qu'on trouve presque indifféremment 干寶 Kan Pao ou 于寶 Yu Pao pour le nom de l'auteur même du *Seou chen ki*). Un autre récit analogue à celui du *Seou chen ki* se retrouve au ch. 63 du *Fa yuan tchou lin*, qui l'emprunte au 冤魂志 *Yuan houen tche*, c'est-à-dire à l'ouvrage de 顏之推 Yen Tche-t'ouei (2<sup>e</sup> moitié du VI<sup>e</sup> siècle) actuellement connue sous le titre de 還冤志 *Houan yuan tche*. Or on a vu que Yu Ki était le maître de Kong Tch'ong, lequel, en 126—144, présentait déjà au trône le *T'ai p'ing king*; à nous placer dans l'hypothèse la plus favorable, il faudrait admettre que, lors de son exécution, Yu Ki avait au moins 80 ans;

l'exécution d'un homme de cet âge est anormale en Chine. Le commentaire de P'ei Song-tche au *San kouo tche*, écrit en 429, fait en outre remarquer à juste titre que le récit du *Kiang piao tchouan* se heurte à une impossibilité: pour justifier la mesure qu'il prend contre Yu Ki, Souen Ts'ö invoque l'assassinat du gouverneur du Kiao-tcheou 張津 Tchang Tsin; or Souen Ts'ö est mort en l'an 200, et Tchang Tsin était encore gouverneur du Kiao-tcheou en 201 (cf. *supra*, p. 326). Les sources que j'ai citées ne sont pas toutes d'égale valeur. Le *Wou chou* primitif est de la II<sup>e</sup> moitié du III<sup>e</sup> siècle, et en majeure partie l'œuvre de 韋昭 Wei Tchao (M. Maspero, *B. E. F. E.-O.*, X, 108, écrit 韋曜 Wei Yao parce que, sous les Tsin, le nom de Wei Tchao fut modifié à cause du tabou de 司馬昭 Sseu-ma Tchao, père du fondateur de la dynastie); mais dès l'époque des T'ang, il n'en subsistait plus qu'une partie, et qui semble avoir été sérieusement interpolée (cf. Maspero, dans *B. E. F. E.-O.*, X, 108—110; il faut y joindre la notice du *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 1, f<sup>o</sup> 11). On vient de voir de même que le *Kiang piao tchouan* prête à Souen Ts'ö un discours qu'il n'a pu tenir, et est par ailleurs en contradiction avec le *Seou chen ki*. Le *Seou chen ki* lui-même est plein de contes, et ne saurait être considéré comme ayant bien grande valeur historique; il en est de même du *Yuan houen tche*, aussi fabuleux et plus tardif. Il ne faudrait pas cependant pousser trop loin ces réserves. Le *Kiang piao tchouan* est une œuvre ancienne; son auteur, 虞溥 Yu P'ou, vivait au IV<sup>e</sup> siècle. L'ouvrage était déjà perdu au VI<sup>e</sup> siècle, mais P'ei Song-tche le cite souvent, et ses citations montrent que Yu P'ou avait une information très précise et très étendue; son livre d'ailleurs, présenté au trône par son fils, avait été placé dans les archives impériales (cf. *Tsin chou*, ch. 82, f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>; *Souei king tsi tche k'ao tcheng*, ch. 13, f<sup>o</sup> 13). Yu P'ou a pu se tromper sur les propos qu'a tenus Souen Ts'ö avant de mettre à mort Yu Ki; il n'a pas dû se tromper sur le fait même (peut-être a-t-il confondu Tchang Tsin et son prédécesseur Tchou Fou); le *Seou chen ki* et lui sont d'accord sur ce point. Reste la question de l'âge de Yu Ki. Mais, s'il n'est pas très conforme aux habitudes chinoises de faire exécuter un vieillard de quatre-vingts ans, le fait n'est pas sans exemple; les troubles qui désolaient alors la Chine ne laissaient pas place à des délicatesses excessives. Enfin, et c'est là un point important, tous les textes anciens, y compris une note finale du *Seou chen ki*, sont d'accord pour faire de Yu Ki un homme de Lang-ya au Chan-tong. On comprend alors l'influence qu'il exerçait dans cette province, et on se rappellera que Siang Kiai, qui, en 166, parlait au trône des livres de Yu Ki, était originaire de la même province. Des rapports enfin entre Yu Ki du Chan-tong et les Wou du bas Yang-tseu n'ont rien qui aille contre l'histoire ou contre la carte. A côté de l'organisation que Tchang Tao-ling et ses descendants créaient au Sseu-tch'ouan, nous devons donc admettre que, dès avant 144 de notre ère, un mouvement religieux autonome se dessinait dans la Chine orientale. Il y eut d'ailleurs pénétration entre les deux écoles, où on sent une communauté d'inspiration et peut-être d'origine. Elles fusionnèrent à la fin du II<sup>e</sup> siècle, lors de la révolte des Bonnets Jaunes. Le *Heou han chou* a soin en effet de nous dire que le livre présenté en 126—144 par Kong Tch'ong fut rejeté comme hétérodoxe par les fonctionnaires de la cour, mais que plus tard 張角 Tchang Kio, celui qui, en 184, fomenta l'insurrection des Bonnets Jaunes, en fit au contraire grand usage. Je ne sais si le chiffre de 170 avait alors une valeur mystique; il faut noter cependant que le fondateur de la dynastie des Han, Kao-tsou, annonça au Ciel son avènement au moyen d'une tablette de jade qui portait



une inscription de 170 mots (cf. Laufer, *Jade*, p. 117). Les ouvrages postérieurs ont souvent commis des erreurs au sujet du *T'ai p'ing king* de Yu Ki et Kong Tch'ong. C'est ainsi que le 能改齋漫錄 *Neng kai tchai man lou* (ch. 10, f° 11 r° de la rééd. du *Cheou chan ko ts'ong chou*) fait de Kong Tch'ong le maître de Yu Ki, ce qui va contre tous les textes anciens; d'autre part, la mention du *T'ai p'ing king* dans la biographie de Siang Kiai au *Heou han chou* a suffi pour que le *Song che* (ch. 205, f° 5 v°) enregistra le „*T'ai p'ing king* de Siang Kiai, en 170 ch.“ (!). Il importe toutefois de faire remarquer que le *T'ai p'ing king* de Yu Ki et Kong Tch'ong n'était pas la première œuvre de ce genre et de ce titre. Sous Tch'eng-ti (32—7 av. J.-C.), un homme de 齊 Ts'i, 甘忠可 Kan Tchong-k'o, fabriqua un 包元太平經 *Pao yuan t'ai p'ing king* au nom duquel il prétendait que la dynastie des Han, pour durer et prospérer, devait faire „renouveler son mandat“ par le Ciel au moyen d'un certain nombre de changements. Le lettré célèbre Lieou Hiang mit alors Kan Tchong-k'o dans une prison où il mourut „accidentellement“; mais ses disciples propagèrent son œuvre que, par conviction ou par politique, certains hommes d'état comme 李尋 Li Siun et 解光 Hiaï Kouang appuyèrent en 5 av. J.-C. auprès du nouvel empereur, Ngai-ti. Celui-ci ordonna même tous les changements demandés. Mais son édit fut vite rapporté, et les disciples de Kan Tchong-k'o mis à mort. On remarquera que Ts'i est au Chan-tong, et que c'est au Chan-tong qu'apparaîtra aussi le nouveau *T'ai p'ing king* du II<sup>e</sup> siècle. Il n'y a pas à s'arrêter à la théorie du *Kou kin t'ong sing ming lou* (ch. 下, f° 3 r°), qui sépare le Yu Ki du *Chen sien tchouan* de celui qui est mêlé à l'histoire de Souen Ts'ou.

367) Sur les cinq empereurs, cf. *supra*, p. 347. Les cinq „tyrans“ doivent être entendus au sens hellénique plutôt qu'au sens français usuel; ce sont les cinq 霸 *pa*; à la suite de M. Chavannes, je traduis souvent le terme par „hégémon“. Le plus célèbre est le duc 桓 Houan de Ts'i (685—643 av. J.-C.).

368) Yang Houo appartenait à une des trois grandes familles du pays de Lou, mais c'était un homme pervers. Une anecdote du *Louen yu*, XVII, 1 (Legge, *Chinese Classics*, I, 317) montre Confucius entrant malgré lui en rapports avec Yang Houo. Le nom n'apparaît sous cette forme que dans le *Louen yu* et dans les textes qui en dérivent. Mais on admet que Yang Houo est le même que 陽虎 Yang Hou qui est mentionné à diverses reprises dans le *Tso tchouan*, 5<sup>e</sup> année du duc Ting et années suivantes (Legge, *Chinese Classics*, V, II, 760 et ss.) et dans Sseu-ma Ts'ien (voir les index des t. IV et V des *Mém. hist.* de M. Chavannes). Ce Yang Hou est encore cité une fois dans *Tchouang tseu* (Legge, *Texts of Taoism*, I, 387), dans *Han fei tseu* (trad. Ivanov, p. 192), et, tantôt sous la forme de Yang Houo, tantôt sous celle de Yang Hou, dans le *Louen heng* (voir les index de M. Forke).

369) Le Houa-chan et le Heng-chan sont deux des cinq pics sacrés. On remarquera qu'ici le texte du *Meou tseu*, au moins dans sa tradition depuis les Song, n'observe pas le *tabou* qui, sous les Han, avait fait substituer le caractère 常 *tch'ang* au caractère 恒 *heng* dans le nom du Heng-chan. Sur ce *tabou*, et pour l'emploi des formes *heng* et *tch'ang*, cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 108, 137; III, 517; *J. A.*, juillet-août 1912, p. 168.

370) 虎鄴之與羊皮. La comparaison est évidemment tirée du *Louen yu*, XII, VIII, 2 (Legge, *Chinese Classics*, I, 255), mais elle semble absurde ici. Dans le *Louen yu*, quelqu'un dit: „Dans l'homme supérieur, le fond compte seul; à quoi bon les ornements?“



Et Tseu-kong, un des disciples de Confucius, répond que l'ornement est aussi important que le fond, et il ajoute: „La peau tannée d'un tigre ou d'une panthère est comme la peau tannée d'un chien ou d'un mouton“; autrement dit, elle ne vaut pas mieux quand elle est privée des poils qui en font la beauté. Les commentaires de Houei-lin et de K'o-hong nous sont garants que de leur temps le texte du *Meou tseu* était bien le même que de nos jours. On peut se demander seulement s'il n'a pas été contaminé précisément par le souvenir du *Louen yu*, et si Meou-tseu n'avait pas écrit au lieu du mot qui signifie „peau tannée, dépourvue de ses poils“, un autre mot signifiant „peau“ tout simplement. Il resterait d'ailleurs que dans ce membre de phrase l'ordre des comparaisons est renversé, puisque dans les trois autres cas, c'est l'objet de moindre valeur qui est nommé le premier.

371) La mention de 96 écoles, qui reparaitra au paragraphe suivant, est fréquente dans le bouddhisme chinois; les textes plus tardifs donnent souvent le chiffre de 95; cf. ma note dans *T'oung Pao*, II, XIII, 411—412. Je relève encore le chiffre de 96 dans une traduction de Tche K'ien (Nanjio, n° 379; Tökyö, 宿, VIII, 68 r°); dans le *Mahāmāyāsūtra* (Nanjio, n° 382; Tökyö, 盈, X, 33 v°); dans la fameuse inscription du *Temple des dhūta* qui est insérée au ch. 59 du *Wen siuan*, etc.

372) 洋洋盈耳. C'est une citation du *Louen yu*, VIII, 15 (Legge, *Chinese Classics*, I, 213), au sujet de laquelle cf. aussi Forke, *Lun-Héng*, I, 467; Chavannes, *Mém. histor.*, V, 399.

373) 猶握風而捕影. L'expression est encore proverbiale de nos jours. Tout ce passage de *Meou tseu* est démarqué d'un mémoire au trône dû à 谷永 Kou Yong (I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.) et qui est reproduit dans le *Ts'ien han chou* (ch. 25 下, f° 6 v°—7 r°); on y lit, précisément à propos de ces doctrines des esprits et des génies: 聽其言 洋洋滿耳若將可遇。求之盪盪如係風捕景 [= 影] 終不可得。L'expression 捕景之說 est déjà dans *Houai nan tseu* (éd. des „Dix philosophes“, ch. 17, f° 13 r°).

374) 或辟穀不食。而飲酒啖肉。

375) Ce texte suffirait à montrer que 辟穀 *pi-kou* désigne bien au propre l'abstinence de céréales, comme l'a soutenu M. Maspero (*B. E. F. E.-O.*, X, 100) et non l'abstinence de toute nourriture. Cf. *supra*, p. 327, et le ch. 5 du *Po wou tche*.

376) 衆道叢殘凡有九十六種。Le mot *ts'an* est forcément méprisant. Les éditions n'indiquent pas de variante. Par contre Houei-lin dit que le *Hong ming tsi* donne 菰殘 *ts'ong-ts'an*, mais qu'il faudrait 蕞殘 *tsouei-ts'an*. Le mot 蕞 *ts'ong* n'est qu'une variante abrégée de 叢 *ts'ong*. Quant à 蕞 *tsouei*, il serait pris ici, d'après Houei-lin, dans son sens de „mesquin“, „misérable“ (小劣貌) qui va en effet bien avec *ts'an*. Toutefois, les deux expressions *ts'ong-ts'an* et *tsouei-ts'an* sont connues, l'une dans le 新論 *Sin louen*, l'autre dans le *Louen heng*. Il me paraît très possible que le *ts'ong-ts'an* du *Sin louen* soit, tout comme celui du *Meou tseu*, le résultat d'une mauvaise lecture 蕞 (= 叢) pour 蕞, mais je n'en suis pas assez sûr pour introduire dans le texte la correction indiquée par Houei-lin.

377) 老氏上下之篇. La division du *Tao tö king* en deux sections

était déjà connue de Sseu-ma Ts'ien (*Che ki*, ch. 63, f° 1 v° : 著書上下篇 言道德之意五千餘言).

378) Allusion au § 12 du *Tao t'ü king* où il est dit : „Les cinq saveurs pervertissent le palais“. Le passage entier a été cité par Meou-tseu au § XIX.

379) 七典 *ts'i-tien*; cf. *supra*, n. 105.

380) C'est-à-dire le *Tao t'ü king*.

381) 聖人云。食穀者智。食草者癡。食肉者悍。食氣者壽。 Le „saint homme“ ne peut guère être que Confucius, qui vient précisément d'être appelé ainsi deux phrases plus haut. Mais, dans la littérature confucéenne proprement dite, il n'y a, je crois, aucun propos de ce genre. J'ai retrouvé deux textes parallèles étroitement apparentés à celui de *Meou tseu*. L'une des versions est au ch. 6, § 25, du *Kia yü* (éd. des „Cent philosophes“, ch. 6, f° 4 v°), où on lit : 食水者善遊而耐寒。食土者無心而不息。食木者多力而不治。食草者善走而愚。食桑者有緒而蛾。食肉者勇毅而悍。食氣者神明而壽。食穀者知慧而巧。不食者不死而神 „Ceux qui se nourrissent d'eau se déplacent facilement et supportent le froid. Ceux qui mangent de la terre n'ont pas de cœur et ne respirent pas. Ceux qui mangent du bois ont beaucoup de force et sont immaniables. Ceux qui mangent de l'herbe courent bien et sont stupides. Ceux qui mangent des [feuilles de] mûrier donnent un fil et se transforment en papillons. Ceux qui mangent de la chair sont braves et violents. Ceux qui se nourrissent d'air ont l'âme clarifiée et vivent longtemps. Ceux qui mangent des céréales sont sages et adroits. Ceux qui ne mangent pas ne meurent pas et sont des esprits (*chen*)“. Le même texte, à quelques mots près, se trouve dans *Houai nan tseu* (éd. des „Dix philosophes“, ch. 4, ff. 6—7); les différences verbales entre le *Kia yü* et *Houai nan tseu* sont sans intérêt au point de vue du passage de *Meou tseu*, sauf que *Houai nan tseu* a 天 *yao* et non 巧 *k'iao*, ce qui va mieux avec le contexte et donne „ceux qui mangent des céréales sont sages et meurent jeunes“ (le *Po wou tche*, ch. 5, f° 3 r°, citant nommément le *Kia yü*, a aussi *yao* et non *k'iao*); on voit le lien de cette phrase à „l'abstinence de céréales“, et on comprend que *Meou-tseu* n'ait pas fait état de cette seconde partie. Un texte analogue, mais modifié, doit avoir passé dans le 雲笈七籤 *Yun ki ts'i ts'ien* (circa 1025; cf. *J. A.*, mars-avril 1913, p. 326), car je relève dans le *P'ei wen yun fou* (s.v. 食草) la citation suivante : „Ceux qui mangent des céréales ont beaucoup de sagesse et fatiguent leurs âmes (勞神 *lao-chen*); ceux qui mangent de l'herbe sont stupides et ont le pied fort“. Nous avons de *Houai nan tseu* un commentaire dû à 高誘 *Kao Yeou*, et qui est sensiblement contemporain de l'œuvre même de *Meou tseu*. Bien que la tradition de ce commentaire ne soit pas des meilleures, il y a beaucoup à y glaner. Dans le passage qui nous occupe, *Kao Yeou* donne les indications suivantes : ceux qui se nourrissent d'eau sont les poissons, les tortues d'eau, certains oiseaux aquatiques; ceux qui mangent de la terre sont les vers de terre; ceux qui mangent du bois sont les ours (idée bizarre due sans doute à ce que l'ours cherche le miel au creux des arbres); ceux qui mangent de l'herbe

sont les cerfs; ceux qui mangent des feuilles sont les vers à soie; ceux qui mangent de la chair sont les tigres et les oiseaux de proie; ceux qui se nourrissent d'air sont les immortels comme Tch'e-song-tseu et Wang K'iao (仙人松喬之屬). Ce même commentaire apparaît, mêlé au texte et assez altéré, dans les passages de *Houai nan tseu* que Ma Tsong a incorporés sous les T'ang à son 意林 *Yi lin* (éd. du *Tsiu hio hui* *ts'ong chou*, ch. 2, f° 33 r°); on y voit qu'à côté des immortels, Kao Yeou citait peut-être, parmi ceux qui se nourrissent d'air, la tortue et le serpent (auxquels la tradition donne en effet une grande longévité), et qu'en tout cas „ceux qui mangent des céréales“ sont simplement les hommes. Le terme *che-k'i*, „se nourrir d'air“, est employé par K'ong Ying-ta au VII<sup>e</sup> siècle pour expliquer le mot 歆 *hin*, désignant le parfum des sacrifices qui va nourrir les mânes (*Che king*, éd. du *Che san king tchou chou* de 1815, XVII, 1, 5 v°, à propos de l'ode Cheng-min du Ta-ya; cf. Legge, *Chinese Classics*, IV, II, 465, où Legge adopte un autre sens, au lieu qu'il accepte la glose de K'ong Ying-ta dans un autre passage un peu plus loin, IV, II, 472). Et en effet le terme 神明 *chen-min*, que j'ai rendu par „âme clarifiée“, ne s'applique en principe pas aux vivants, ou du moins aux vivants ordinaires (cf. De Groot, *Religious system of China*, IV, 4—6). En définitive, il semble bien que, malgré Meou-tseu, le texte qu'il invoque pouvait être retourné contre lui et s'inspirer, somme toute, des mêmes idées diététiques que l'„abstention de céréales“. Maintenant, où Meou-tseu a-t-il pris le texte qu'il cite et qu'il paraît mettre dans la bouche de Confucius? Dans le *Kia yu*, ce sont là des paroles non de Confucius, mais de Tseu-hia s'adressant à Confucius. D'autre part, il est pratiquement certain que le *Kia yu* actuel est un faux dû 王肅 Wang Sou et publié par lui vers 240 A.D.; Meou-tseu n'a pas dû le connaître. Houai-nan-tseu de son côté ne met en scène dans son récit ni Confucius ni ses disciples. Les vraisemblances me paraissent être en faveur d'une source commune à Meou tseu et au *Kia yu* actuel, et cette source pourrait être indirectement Houai nan tseu mais plus directement sans doute quelqu'une de ces œuvres deutérocanoniques de la catégorie des 緯書 *wei-chou*, qui ont en majeure partie disparu.

382) 六禽 *lieou-k'in*. Les anciens rituels connaissaient six animaux domestiques, six quadrupèdes sauvages et six oiseaux sauvages. Pour l'énumération des espèces, cf. *Tcheou li*, trad. Biot, I, 76.

383) 不息 *pou si*. Dans l'avant-dernière note, ce sont les vers de terre qui „ne respirent pas“.

384) Cf. *Houai nan tseu*, ch. 16, f° 5 v°: „L'aimant peut attirer le fer; mais qu'on l'applique au cuivre, il ne le déplacera pas“. Meou-tseu appelle l'aimant 礠石 *ts'eu-che*, on a 慈石 *ts'eu-che* dans *Houai nan tseu*. Cette dernière orthographe rappelle l'étymologie recueillie par les *Pen ts'ao* que l'aimant est appelé *ts'eu-che* parce qu'il attire le fer comme une tendre mère (慈母) attire son enfant.

385) Les détenteurs de recettes d'immortalité, qui sévirent sous Ts'in Che-houang-ti au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, puis sous l'empereur Wou des Han en 140—86 av. J.-C., avaient déjà commencé à s'attribuer une longévité séculaire qui apportait à leurs théories une sorte de confirmation expérimentale. Les néo-taoïstes du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> siècle les suivirent dans cette voie. C'est eux qui donnèrent une vogue nouvelle aux Mathusalem de la légende chinoise: P'eng Tsou, qui atteignit 800 ans (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1641), ou



encore l'Empereur Jaune qui dépassa 300 (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, III, 486; *Kia yu*, éd. des „Cent philosophes“, ch. 5, f° 12). Le célèbre 曹操 Ts'ao Ts'ao, qui vécut de 155 à 220 (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2013), avait réuni autour de lui nombre de magiciens comme 左慈 Tso Ts'eu, 甘始 Kan Che, 鄧儉 K'i Kien, dont les noms sont rappelés dans une série de textes contemporains (cf. Schlegel, dans *T'oung Pao*, VI, 2—6; à ses références, il faut ajouter le commentaire du *San kouo tche*, ch. 1, f° 19 r°; ch. 29, f° 3 r°; le *Pien tcheng louen*, ch. 2, dans Kyōto, XXX, v, 482 r° et v°, et ch. 6 dans Kyōto, XXX, vi, 509 r°; et surtout le *Kouang hong ming tsi*, ch. 5, dans Kyōto, XXVIII, ii, 111 r° et v°, où est reproduite toute la petite dissertation intitulée 辯道論 *Pien tao louen*, écrite par un des fils de Ts'ao Ts'ao, 曹植 Ts'ao Tche, qui vécut de 192 à 232). Tso Ts'eu, en particulier, est un des fondateurs du néo-taoïsme (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 772; *Seou chen ki*, ch. 1, f° 5 v° de l'éd. des „Cent philosophes“). Or la dissertation de Ts'ao Tche, presque contemporaine de Meou-tseu, nous apprend que ces personnages excellaient à s'abstenir de céréales et étaient surnommés „les hommes de 300 ans“. L'accord est donc parfait entre les deux textes. Le chiffre de 300 ans est traditionnellement celui qu'atteignit l'Empereur Jaune (cf. le *Kia yu*, ch. 5, § 23); le *Che ki* fixe la longévité de l'Empereur Jaune à 380 ans (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, III, 486).

386) *Tao tō king*, § 48 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 90). Dans le texte original, il s'agit de la diminution de l'action. La phrase qu'y ajoutent les maîtres taoïstes semble vouloir justifier la citation en disant que Lao-tseu, par ce passage, a lui-même ordonné de ne chercher à atteindre le *wou-wei* que progressivement, par une lente diminution de l'action, et non par sa brusque cessation.

387) Au lieu de 知命而死, l'édition de Tōkyō renverse le 2° et le 3° caractère. Ce n'est qu'une faute d'impression. L'âge où on connaît la volonté céleste est cinquante ans, en vertu d'un passage du *Louen yu*, II, iv (Legge, *Chinese Classics*, I, 147), où Confucius lit: „A cinquante ans, j'ai connu la volonté céleste“.

388) C'est là précisément ce qui doit nous rendre sceptiques sur les innombrables cas de „macrobie“ des néo-taoïstes, alors que, dans le monde chinois ordinaire, la proportion des centenaires ne paraît pas sensiblement plus forte que dans l'histoire occidentale.

389) 服食 *fou-che*. Les deux mots *fou* et *che* se trouvent une fois juxtaposés dans l'un des chapitres apocryphes du *Chou king* (Legge, *Chinese Classics*, V, ii, 346); ils y sont interprétés au sens de „vêtement et nourriture“. Mais *fou-che* ne se rencontre guère par ailleurs qu'en fonction des règles diététiques du néo-taoïsme. Les plus anciens exemples de ce terme technique connus jusqu'ici (cf. ceux qui sont réunis dans le *P'ei wen yun fou*) sont sensiblement contemporains de Meou-tseu. La seconde édition du *Chinese-English Dictionary* de M. Giles enregistre *fou-che* comme „a term used for elixirs of life, spiritual drugs, etc.“. Je n'ai jamais rencontré d'analyse exacte de l'expression; je pense qu'il faut comprendre 服 *fou* avec sa valeur de „régler“, „restreindre“, étant bien entendu que par „régler la nourriture“, on entend aussi d'une façon concrète la préparation de drogues d'immortalité. Cf. la section intitulée *fou-che* au ch. 5 du *Po wou tche*. On disait aussi 服餌 *fou-ni* (cf. *P'ei wen yun fou*, s.v. *fou-ni*); la littérature du *fou-ni* constituait une des quatre grandes divisions des textes taoïques dans le catalogue de Jouan Hiao-siu (cf. Leang (cf. Tōkyō, 露, V, 16 r°).

390) L'acupuncture était connue des Chinois bien avant notre ère. Cf. par exemple



Dyer Ball, *Things Chinese*, p. 7. On en fait traditionnellement remonter l'invention au temps de l'Empereur Jaune; Meou-tseu se fait l'écho de cette légende un peu plus loin.

391) *Tao tö king*, § 30 et 55 (Legge, *Texts of Taoism*, I, 73 et 99); ce passage se trouve deux fois dans le *Tao tö king*, ce qui ne peut guère avoir été le cas dans la rédaction primitive de l'ouvrage.

392) Cf. *supra*, § XII.

393) Il s'agit de la prière adressée par Tcheou-kong, qui s'offrait à mourir en place de son frère; c'est le sujet du chapitre du „Coffre cerclé de métal“ dans le *Chou king*. Cf. *supra*, n. 203.

394) *Louen yu*, VII, XXXIV (Legge, *Chinese Classics*, I, 206). Confucius repoussa la demande de Tseu-lou.

395) L'édition de Tokyō a 病 *ping*, sans indication de variante; l'édition de Kyōto marque le mot d'un petit rond, ce qui annonce une variante ou une note (ces variantes ou notes sont restées inédites). En fait, le texte de Souen Sing-yen a 疾 *tsi*, qui s'impose ici, à cause du parallélisme avec le 病 *ping* du membre de phrase suivant.

396) 神農嘗草殆死者數十. La première partie de la phrase est un cliché (cf. Chavannes, *Mém. hist.*, I, 13); la seconde est beaucoup moins claire. Une tradition qu'on rencontre déjà dans *Houai nan tseu* et qui est reprise dans le *Lou che* (cf. *T'ou chou tsi tch'eng*, Ts'ao-mou-tien, ch. 17, f° 1 r°; *P'ei wen yun fou*, s.v. 七十毒) veut que Chen-nong, dans son enquête, ait rencontré et essayé en une seule journée 70 plantes vénéneuses. J'ai supposé qu'il s'agissait ici de cette tradition, encore qu'elle apparaisse en une phrase ambiguë, et sûrement empruntée à quelque source que je n'ai pas su retrouver.

397) 受針於岐伯. La traduction est douteuse; n'était le contexte, je traduirais plutôt „reçut l'acupuncture de K'i Po“. K'i Po est l'un des interlocuteurs de Houang-ti dans le 黃帝素問 *Houang ti sou wen*. Le 六藝論 *Lieou yi louen* de Tcheng Huan, cité au ch. 1 du *Pien tcheng louen* (Kyōto, XXX, v, 474 r°), le nomme parmi les sept assistants de Houang-ti et lui attribue l'invention des recettes médicales (醫方). Cf. aussi Forke, *Lun-Héng*, II, 446; Giles, *Biogr. Dict.*, n° 311; Chavannes, *Mém. histor.*, III, 516; et le début du ch. 524 de la section Yi-chou-tien du *T'ou chou tsi tch'eng*. Je n'ai pas retrouvé la source précise dont s'inspire Meou-tseu. L'édition de Tokyō a 岐伯 K'i Po, sans indication de variante; celle de Kyōto donne la même leçon, mais avec le petit rond qui indique des variantes; il faut 岐伯 K'i Po.

398) 此之三聖. Deux de ces trois saints doivent être Chen-nong et Houang-ti, mais il n'y a pas de raison de compter auparavant Confucius et non Wou-wang; le total serait donc „quatre saints“.

399) 同類殊性. L'expression paraît s'inspirer de la phrase 物有同類而殊能者 au début du 諫獵書 de Sseu-ma Siang-jou (cf. *Che ki*, ch. 117, f° 14 r°; *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, œuvres de Sseu-ma Siang-jou, f° 20 r°).

400) Cf. *supra*, n. 5.

401) Sur Che K'ouang, cf. *supra*, n. 346. Je n'ai pas retrouvé le texte que Meou-tseu paraît viser ici.

402) Ici non plus, je n'ai pas retrouvé la source de Meou-tseu. Les mots 後 *heou* et 覩 *tou* assonnent.

403) Yi Tounen vivait au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ; c'était un pauvre homme qui amassa une grosse fortune dans l'élevage des bestiaux et l'exploitation des salines; on a d'ailleurs peu de renseignements à son sujet. Sseu-ma Ts'ien le nomme au ch. 129, f<sup>o</sup> 2 v<sup>o</sup>, du *Che ki*; Yi Tounen a également une courte notice au ch. 91 du *Ts'ien han chou*. Un autre texte se trouve dans 孔叢子 *K'ong ts'ong tseu*, ch. 下, f<sup>o</sup> 9 de l'éd. des „Cent philosophes“. La richesse de Yi Tounen était devenue proverbiale, comme on le voit encore par le *Louen heng* (dans la traduction Forke, II, 274, le nom de Yi Tounen est tombé à la dernière ligne; il faut lire: „...est plus riche que s'il a amassé les richesses de Yi Tounen“). L'édition de Corée écrit 改色 *kai-sö*, „changer de couleur“; les éditions des Song, des Yuan, des Ming, et Souen Sing-yen donnent 於悒 *yu-yi*, „être abattu“ (le premier caractère est ici un peu anormal). Il est évident que l'une des formes est altérée graphiquement de l'autre, sans doute par l'emploi intermédiaire de la forme assez fréquente 邑 *yi* pour 悒 *yi*. Mais 色 *sö* rime avec 息 *si* qui termine la phrase précédente; je crois que c'est *kai-sö* qui est la leçon primitive. Le mélange de la pierre et du jade est une image familière de la littérature chinoise, et on la rencontre déjà dans le *Chou king* (Legge, *Chinese Classics*, III, I, 168; cf. aussi Forke, *Lun-Héng*, I, 89; II, 42). Mais il s'agit certainement ici d'un épisode particulier de la vie de Yi Tounen; je n'ai pas su le retrouver. Toutefois *Houai nan tseu* (éd. des „Dix philosophes“, ch. 13, f<sup>o</sup> 19 r<sup>o</sup>) parle de l'habileté de Yi Tounen à reconnaître les qualités d'un jade.

404) „Je hais que le violet empiète sur le vermillon“, *Louen yu*, XVII, XXI (Legge, *Chinese Classics*, I, 326). La raison de cette phrase de Confucius est que, pour les Chinois, le vermillon est une couleur fondamentale, correcte, au lieu que le violet est une couleur mélangée.

405) Confucius niait que 臧文仲 *Tsang Wen Tchong* fût sage, parce qu'il rendait un hommage superstitieux à une tortue. Cf. *Louen yu*, V, XVIII (Legge, *id.*, I, 179).

406) Allusion au *Louen yu*, V, XXIII (Legge, *id.*, I, 181). Confucius contestait la droiture de 微生高 *Wei-cheng Kao*, parce qu'il avait donné comme venant de lui du vinaigre qu'on lui avait demandé et qu'il était allé prendre chez un voisin. Certains commentateurs l'identifient au 尾生 *Wei-cheng* dont il est question dans le *Ts'ien han chou*, ch. 65, f<sup>o</sup> 1.

407) *Louen yu*, II, x (Legge, *id.*, I, 149). Le commentaire de K'o-hong, en citant la phrase du *Louen yu*, écrit 仁 *jen* et non 人 *jen*.

408) Sur Lu Wang et Tcheou-kong, cf. *supra*, n. 119. Lu Wang est l'ancêtre des ducs de Ts'i et Tcheou-kong celui des ducs de Lou. Tcheou-kong, apanagé dans le pays de Lou, était resté à la cour, et avait délégué son fils pour administrer son fief; son fils ne lui rendit compte de son gouvernement qu'au bout de trois ans. Tcheou-kong lui en demanda la raison, et le fils répondit qu'il avait tenu, avant de rendre compte de son gouvernement, à redresser les mœurs et les coutumes. Lu Wang, le T'ai-kong, avait été apanagé dans le pays de Ts'i; il rendit compte de son gouvernement au bout de trois mois. Tcheou-kong lui demanda comment il avait pu aller si vite; Lu Wang répondit qu'il avait simplifié les rites et s'était adapté aux coutumes locales. Tcheou-kong prévint alors que le pays de Lou devrait un jour rendre hommage au pays de Ts'i, car les peuples vont plutôt à un

régime facile qu'à un gouvernement exigeant: c'est ce qui arriva quand le duc Houan de Ts'i devint hégémon. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 100—112. L'allusion paraît certaine, mais le texte du *Meou tseu* est assez obscur, et la construction en est un peu forcée; il dit:

昔呂望周公問於施政各知其後所以終.

409) L'histoire est racontée au ch. 19 de *Tchouang tseu*, et se passe au temps du duc

莊 Tchouang de Lou (693—662 av. J.-C.); on y a 顏闔 Yen Ho au lieu de Yen Yuan, et 東野稷 Tong-ye Tsi au lieu de Tong-ye Pi. Legge (*Texts of Taoism*, II, 23) a traduit ce passage sans signaler de variantes pour les noms. Yen Ho n'est pas autrement

connu; quant à Yen Yuan, c'est l'appellation du disciple de Confucius 顏回 Yen Houei. Il y a plus d'un siècle et demi entre le duc Tchouang et Yen Yuan ou Yen Houei; on pourrait donc songer ici à une faute du texte du *Meou tseu* et proposer de lire Yen Ho. Mais la tradition même donnée par le *Meou tseu* se retrouve en tête du ch. 5 (section 18) du *Kia yu*: on y a bien Tong-ye Pi (et non Tong-ye Tsi), Yen Houei (et non Yen Ho); d'autre part, au lieu du duc Tchouang qu'indique *Tchouang tseu*, le *Kia yu* donne le duc

定 Ting (509—495 av. J.-C.), qui, lui, est bien contemporain de Yen Houei. Il est donc certain que nous ne sommes pas en présence d'une altération dans le texte du *Meou tseu*, et que la tradition qu'il donne était courante à son époque. Mais il est non moins évident qu'il ne s'agit, aussi bien dans *Tchouang tseu* que dans le *Kia yu* et dans *Meou tseu*, que d'une même anecdote, et que les altérations sont en partie graphiques; mais je ne suis pas en mesure de dire quelles étaient les leçons primitives. L'édition de Corée reproduit certainement le texte original du *Meou tseu* en écrivant Tong-ye Pi; il n'y a pas à tenir compte de la forme 東野車 „[la conduite du] char par Tong-ye“ qui est donnée, selon les éditeurs de Tokyo, par les éditions des Song, des Yuan et des Ming, encore que le texte de Souen Sing-yen écrive correctement Tong-ye Pi.

410) 子貢觀邾魯之會照其所以喪. Les éditions des Song, des Yuan et des Ming ont 而 *eul* après 會 *houei*; celles des Yuan et des Ming écrivent 昭 *tchao* au lieu de 照 *tchao*; Souen Sing-yen est d'accord avec le texte des Ming. L'histoire à laquelle Meou-tseu fait allusion est racontée dans le *Tso tchouan* (cf. Couvreur, *Tch'ouen-tsiou*, III, 589—590). En 496 av. J.-C., le duc 隱 Yin de Tchou vint rendre hommage au duc Ting de Lou. A leur entrevue officielle, le duc de Tchou tenait sa tablette de jade trop haut, et le duc de Lou trop bas. Tseu-kong, disciple de Confucius, était présent; il déclara alors que le duc de Tchou périrait à cause de son orgueil et le duc de Lou à cause de sa négligence. L'anecdote est restée du domaine courant de l'érudition chinoise, où elle s'exprime en abrégé sous la forme 執玉高卑 „tenir la [tablette de] jade haut ou bas“.

411) Il y a ici une erreur dans le texte du *Meou tseu*, qu'elle soit imputable à son auteur ou aux copistes. L'histoire est en effet célèbre, mais, au lieu d'être mise au compte de Maître K'ouang (sur lequel cf. *supra*, n. 346), elle nomme toujours un autre musicien célèbre, 師襄 Che Siang ou Maître Siang. Confucius s'était mis pour jouer du luth à l'école de Maître Siang, et peu à peu, son oreille s'exerçant, il percuta si bien le sens des airs que jouait son maître, qu'il finit par reconnaître un jour dans un morceau l'inspiration de Wen-wang. Maître Siang, rempli d'admiration, reconnut qu'on attribuait en effet à Wen-wang la composition de ce morceau. Cf. Sseu-ma Ts'ien (Chavannes, *Mém. histor.*, V, 349—351); *Kia yu*, ch. 8, sect. 35, f° 3.



412) Ki-tseu est l'appellation de 季札 Ki-tcha, quatrième et dernier fils du roi 壽夢 Cheou-mong de Wou (VI<sup>e</sup> siècle avant notre ère). Ce Ki-tseu était un sage qui refusa obstinément le pouvoir. En 544 av. J.-C., il fut envoyé dans le pays de Lou, où il entendit exécuter la musique des divers royaumes; il distinguait à l'audition dans quel royaume chacune de ces musiques avait pris naissance. Cf. Legge, *Chinese Classics*, V, II, 549—550; Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 7—13. J'ai traduit 風 *fong* par „airs“, et non par „mœurs“, parce que l'expression s'apparente ici évidemment au terme 國風 *kouo fong* du *Che king*, dont le vrai sens doit être „airs des royaumes“.

413) Ceci est la leçon de l'édition de Corée; les textes des Song, Yuan, Ming, et de Souen Sing-yen écrivent le second caractère 關 *lien*; l'une et l'autre formes se rencontrent ailleurs, et c'est naturellement là le nom de Khotan. Dans les tout premiers siècles de notre ère, avant le développement des rapports entre la Chine et Koutcha à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, c'est par Khotan que la Chine semble avoir entretenu les relations les plus étroites avec le monde bouddhique, dans la mesure où le bouddhisme lui arrivait d'Asie Centrale et non par les mers du Sud. Plusieurs textes nous ont conservé le souvenir d'un moine chinois du III<sup>e</sup> siècle, 朱士行 Tchou Che-hing, qui, en 259, partit pour l'Occident, se fixa à Khotan, et y mourut, âgé de plus de quatre-vingts ans, dans les premières années du IV<sup>e</sup> siècle. C'est par son intermédiaire que bon nombre de textes bouddhiques furent envoyés en Chine. Il y aura lieu d'étudier ces relations en détail. M. Maspero a donné dans *B. E. F. E.-O.*, X, 225, quelques références qu'il serait aisé l'enrichir. Il est intéressant de noter qu'avant Tchou Che-hing, ce voyage de Khotan était assez usuel pour devenir un des éléments du dialogue fictif imaginé par Meou-tseu.

414) 道人 *tao-jen*, qui s'appliquait normalement à des bouddhistes.

415) 以吾事難之. Au lieu du 2<sup>e</sup> caractère, l'édition de Tokyo donne 五 *wou*, sans indication de variantes; c'est une faute d'impression.

416) La seconde partie de cette phrase est inspirée du *Louen yu*, IX, xxvii (Legge, *Chinese Classics*, I, 225).

417) 學未浹 *hio wei tsie*; c'est la leçon des éditions des Song, des Yuan et des Ming, et elle est attestée plus anciennement par le commentaire de K'o-hong. L'édition de Corée a, au lieu de *tsie*, 洽 *hia*; le sens est le même.

418) Fameux brigand, connu surtout par les récits légendaires de Tchouang-tseu.

419) T'ang-wang et Wou-wang sont les vertueux fondateurs des Yin et des Tcheou; Kie et Tcheou, les tyrans avec lesquels sombrèrent les dynasties des Hia et des Yin.

420) 以鷄臯而笑鳳凰. L'édition des Ming et le texte de Souen Sing-yen donnent 鷄 *tch'e* au lieu de 鷄 *tch'e*; les deux formes sont équivalentes.

On lit dans 荀子 *Sün tseu*, section 26 (éd. des „Dix philosophes“, ch. 18, 1<sup>o</sup> 13 r<sup>o</sup>): 螭龍爲蜃蛭。鷄臯爲鳳凰 „tenir les chimères et les dragons pour les lézards, et prendre un hibou pour un phénix“.

421) 螻蛄 *leou-yin*, que j'ai interprété comme 螻蛄 *leou-kou* et 蚯蛄 *leou-yin*. La combinaison *leou-yin* n'est pas attestée, je crois, antérieurement à Meou-tseu. Les éditions des Song et des Yuan écrivent 螻蛄 *leou-yi*, „courtilières et fourmis“,



évidemment parce que la combinaison *leou-yi* est usuelle. Mais, même avant les éditions de Corée et des Song, *leou-yin* est déjà attesté dans ce passage par le commentaire de K'o-hong. Il semble qu'il y ait encore quelque parenté entre ce second exemple et le passage de *Siun tseu* cité à la note précédente.

422) On lit dans *Houai nan tseu* (ch. 17, f° 8 r° de l'édition des „Dix philosophes“): „Le ver à soie mange et ne boit pas; en 22 jours, il se transforme. La cigale boit et ne mange pas; en 30 jours, elle se dépouille (脫 *t'ouo* = 蛻 *t'ouo*). L'éphémère (蜉蝣 *feou-yeou*) ne mange pas et ne boit pas; en 3 jours, il meurt“.

423) 蛙蟒 *wa-mang*. La mention côte à côte de la grenouille et du boa est assez singulière; mais toutes les éditions concordent, et le commentaire de K'o-hong a déjà *wa-mang*.

423bis) Un texte analogue, mais non pas identique, se retrouve dans le *Li ki*, ch. *san-nien-wen* (Legge, *Sacred Books of the East*, XXVIII, 392). J'ai rencontré cependant cette même phrase, citée exactement dans les mêmes termes que ceux donnés par Meou-tsen et attribuée également à Confucius, dans les 天人三策 *T'ien jen san ts'ö* de 董仲舒 *Tong Tchong-chou* (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) (voir par ex. le f° 18 de la collection littéraire de Tong Tchong-chou dans le *Han wei tieou tch'ao po san ming kia tsi*).

424) Wen-wang aimait à manger des pousses de roseaux au vinaigre (cf. les textes du 說苑 *Chouo yuan* et du *Lu che tch'ouen ts'ieou* cités dans le *T'ou chou tsi tch'eng*, sect. Ts'ao-mou-tien, ch. 68, f° 2 r°); en outre cette alimentation en pousses de roseaux avait pris une grande importance dans la diététique taoïque. Cf. les textes du *Pao p'ou tseu* et autres, dans le *T'ou chou tsi tch'eng* (*ibid.*, ff. 3 et suiv.).

425) 甘露 *kan-lou*, *amyla*. Cette expression a fait grande fortune dans le bouddhisme, mais elle existait antérieurement; on la rencontre dans le *Tchan kouo ts'ö*, dans le *Ts'ien han chou*, et au § 32 du *Tao tö king*.

426) 酢漿 *ts'ou-tsiang* (酢 = 醋). C'est là un nom de la plante 葎 *tchen*, dont je ne crois pas qu'on ait de mention plus ancienne sous ce nom de *ts'ou-tsiang*. On mange les feuilles de la plante, et on en extrait aussi un suc employé en médecine. Cf. Bretschneider, *Botanicon Sinicum*, II, p. 45, qui l'identifie au *Physalis Alkekengi*, et Porter Smith, *Chinese Materia Medica*, éd. revue par G. A. Stuart, 1911, p. 297, qui y voit l'*Oxalis corniculata*. Il faut qu'il s'agisse ici d'une boisson, faite ou non avec le suc de la plante *tchen*.

427) La famille Ki était une des trois grandes familles issues du duc Houan et qui se disputaient l'influence dans le pays de Lou. Il est souvent question d'elle dans le *Louen yu*, dans le *Che ki*, etc.; la tournure employée ici pour désigner le chef de la famille se retrouve par exemple dans *Louen yu*, III, vi (Legge, *Chinese Classics*, I, 156).

428) Wou Tseu-siu, serviteur fidèle et clairvoyant du roi de Wou, n'arrivait pas à faire prévaloir ses avis et finit par recevoir l'ordre de se suicider en 484 av. J.-C.; le ministre P'i ou 伯嚭 *Po P'i* trouvait au contraire grand crédit, mais il finit par amener la défaite de son souverain et la conquête du royaume. Cf. Chavannes, *Mém. hist.*, IV, 21—33; Forke, *Lun-Héng*, II, 1, 30; *Chouo yuan*, XI, 9 v°; *Houai nan tseu*, XVIII, 16—17. L'opposition de 賢 *hién*, „regarder comme sage“, et de 不肖 *pou-siao*, „tenir pour incapable“, se retrouve dans une histoire du 說苑 *Chouo yuan* (cf. *P'ien wen yun fou*, s.v. 不肖).

429) 不亦宜乎. C'est là une phrase du *Louen yu*, XIX, XXIII, 4 (Legge, *Chin. Classics*, I, 347), où elle termine le paragraphe relatif à celui qui avait mis Tseu-kong au-dessus de Confucius.

430) Le ch. 67 du *Che ki*, consacré aux disciples de Confucius, commence par ces mots que Sseu-ma Ts'ien met dans la bouche de Confucius: „Confucius dit: Ceux qui ont été mes disciples et ont réellement compris ma doctrine sont au nombre de 77 personnes“. Sous les T'ang, le commentateur Sseu-ma Tch'eng fait observer que le *Kia yu* énumère également 77 personnes, et ajoute que seuls les 孔廟圖 *K'ong miao t'ou*, ou „Portraits du temple de Confucius“ par 文翁 *Wen Wong* n'en comptaient que 72. Le chiffre de 72 est en effet devenu le chiffre consacré, mais c'est d'ailleurs celui qu'on trouve dans le titre de la section même du *Kia yu* (ch. 10, section 44) où on en énumère davantage. Toutefois, on sait que nous n'avons plus le véritable *Kia yu* ancien. Le *Kia yu* actuel est un faux dû à Wang Sou († 256 A.D.), qui a également inventé la lettre du pseudo-孔衍 *K'ong Yen*, petit-fils de K'ong Ngan-kouo, par laquelle se termine le *Kia yu*, et selon laquelle le *Kia yu* serait l'œuvre de K'ong Ngan-kouo lui-même (cette lettre manque à l'édition des „Cent philosophes“, mais on la tenait autrefois pour authentique, et elle ouvre le ch. 16 du *Kou wen yuan kien*). M. Chavannes était tenté d'admettre que Sseu-ma Ts'ien et le *Kia yu* de Wang Sou s'inspiraient tous deux, en ce qui concerne les disciples de Confucius, de l'ancien *Kia yu* (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, V, 439). Quant aux portraits exécutés par Wen Wong, c'était une série des 72 disciples que Wen Wong avait gravée à Tch'eng-tou vers 140 av. J.-C. (cf. Chavannes, *Le T'ai-chen*, p. 159; *Mission archéologique*, I, 8—9; mes remarques dans *J. A.*, janv.-février 1914, p. 200—211). Ces représentations des 72 disciples paraissent d'ailleurs avoir été assez usuelles sous les Han, car on a des renseignements précis sur une autre série qui existait au Chan-tong, sur les dalles de la tombe de 魯峻 *Lou Siun* (cf. Chavannes, *Mission archéologique*, I, 13—16). Quelle qu'ait été la première personne à parler des 72 disciples de Confucius, elle ne faisait qu'employer un chiffre d'une valeur consacrée. Le nombre de 72 est celui qu'on obtient en divisant les 360 jours de l'année par les cinq éléments (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, II, 326). M. Chavannes a indiqué quelques exemples de ces séries de 72 objets; on pourrait les multiplier. Il est question de 72 姓 *sing*, „noms de familles“ (cf. *Tripitaka* de Kyôto, XXX, v, 451 v°, 473 v°); Confucius a parcouru 72 royaumes, etc. Le 續博物志 *Siu po wou tche* (ch. 7, f° 4 r° de l'édition des „Cent philosophes“) parle de la liste des 72 disciples de Confucius établie par 孔安國 *K'ong Ngan-kouo* (il s'agit de celle qui termine le *Kia yu*, et qui est attribuée à K'ong Ngan-kouo sur la foi du faux de Wang Sou), des 72 biographies du 列仙傳 *Lie sien tchouan* de Lieou Hiang (sur ce chiffre, cf. aussi le ch. 下 du 破邪論 *P'o sie louen*, dans Kyôto, XXX, v, 468 v°), des 72 biographies du 高士傳 *Kao che tchouan* de Houang-fou Mi, des 72 biographies du [益部] 耆舊傳 *[Yi pou] ki kieu tchouan* de 陳壽 *Tch'en Cheou*. Une liste des disciples de Confucius, où il est tenu compte à la fois de la liste de Sseu-ma Ts'ien et de celle du *Kia yu*, se trouve dans les Prolegomena du t. I des *Chinese Classics*.

431) *Tao t'ou king*, § 23. Le contexte montre bien que Meou-tseu entendait cette phrase

selon son sens naturel, et telle que je l'ai traduite. Mais elle est alors à peu près en contradiction avec la phrase initiale du § 7 du *Tao tö king*, qui proclame au contraire la pérennité du ciel et de la terre. Aussi les commentateurs veulent-ils entendre ici, comme transitoires, non pas le ciel ou la terre en eux-mêmes, mais leurs manifestations, par ex. la pluie ou le vent qui ont été cités juste auparavant (cf. Stan. Julien, *Le livre de la Voie*, p. 85; Legge, *Texts of Taoism*, I, 66). Au lieu de la leçon 不能久 du *Tao tö king* actuel, le *Meou tseu* donne 不得長久.

432) Éd. de Corée: 更去辟世孝常在; éd. des Song, Yuan et Ming, suivies par Souen Sing-yen: 賢者避世仁孝常在. J'ai traduit tant bien que mal sur la leçon de l'édition de Corée, dont le texte me paraît manifestement altéré, mais la leçon de l'édition des Song et des éditions qui la copient me semble résulter d'une correction arbitraire. Elle signifierait: „Quand le sage se retire du monde, sa bienveillance et sa piété filiale demeurent éternellement“. Et c'est en apparence assez satisfaisant, mais seulement en apparence. Il faut une citation de Confucius, et les quatre premiers mots de la leçon des Song se retrouvent bien en effet dans le *Louen yu* (Legge, *Chin. Classics*, I, 290), mais sans le second membre de phrase. De plus il faut qu'il s'agisse de la mort; or le passage du *Louen yu* a toujours été entendu comme concernant des sages qui se sont retirés du monde pour vivre loin de ses tracasseries, mais non pas qui sont morts. C'est à mon sens parce que les éditeurs des Song ne savaient que faire d'un passage altéré qu'ils l'ont largement modifié; mais j'aime mieux garder le plus possible du texte ancien, qui devait se rapporter à quelque propos de Confucius que je n'ai pas su retrouver.

433) *Lieou-yi*; ce sont les cinq grands classiques et le *Yo ki*; cf. *supra*, n. 249.

434) 殂落 *ts'ou-lo*; cité du *Chou king* (Legge, *Chinese Classics*, III, 1, 40). Bien que telle soit aujourd'hui la leçon du *Chou king* traditionnel, lequel représente en principe le texte en pseudo-*kou-wen* dit de Mei Tsö modernisé graphiquement en 744, la leçon donnée par *Meou tseu* est en réalité celle du *Chou king* en *kin-wen*, arbitrairement introduite dans le pseudo-*kou-wen* peut-être dès 497, mais qui n'eut quelque succès qu'à partir de 582 et ne triompha qu'avec K'ong Ying-ta au VII<sup>e</sup> siècle (cf. Pelliot, *Le Chou King* et le *Chang chou che wen*, dans *Mém. concernant l'Asie orientale*, t. II [1916], p. 173—174); le texte en *kou-wen* portait jusque-là 放勛乃[ou 迺]殂 et non 帝乃殂落. Lorsqu'à partir du IV<sup>e</sup> siècle le texte en pseudo-*kou-wen* s'impose, mais avant la fin du VI<sup>e</sup> siècle, c'est la première des deux leçons qu'on retrouve (par exemple dans un mémorial de 325 inséré au *Tsin chou*, ch. 70, f° 10 r°). Comme il ne peut être question de faire descendre la rédaction du *Meou tseu* jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, nous avons là une preuve de plus de l'ancienneté de l'ouvrage; dès le début du IV<sup>e</sup> siècle, un faussaire aurait donné ici ce qui était alors la leçon du pseudo-*kou-wen*. Au III<sup>e</sup> siècle, je relève encore 殂落 *ts'ou-lo* dans une préface de K'ang Seng-houei (*Tripitaka* de Tôkyô, 宿, V, 69 r°). 結, I, 32 r°).

435) L'enterrement de l'empereur Chouen dans la solitude de Ts'ang-wou est mentionné au ch. *T'an-kong* du *Li ki* (Legge, dans *Sacr. Books of the East*, XXVII, 132); la même tradition est reprise par Sseu-ma Ts'ien (Chavannes, *Mém. histor.*, I, 91). La tombe de Chouen à Ts'ang-wou, autour de laquelle des éléphants étaient censés „labourer les champs“ est également mentionnée dans le *Louen heng* (trad. Forke, t. II, 5, 244—247). Legge d'



que l'emplacement de ce Ts'ang-wou est douteux. M. Chavannes, et à sa suite M. Forke, le localisent dans la sous-préfecture de Ning-yuan au Hou-nan. On a vu par ailleurs (cf. *supra*, p. 328) que, dans les temps historiques, sous les Ts'in et les Han, Ts'ang-wou fut le nom de l'actuel Wou-tcheou au Kouang-si. Il est bien évident que le Kouang-si n'était pas connu des Chinois dans la haute antiquité, et le nom a pu être déplacé vers le Sud; mais la tradition même de la mort et de l'enterrement de Chouen est plus que sujette à caution. Les commentaires du *Che ki* (ch. 1, f° 12 v°) citent encore à ce propos le 皇覽 *Houang lan*, le *Tso tchouan*, le *Chan hai king*. Cf. aussi *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ouen-yu-tien, ch. 129, f° 5; ch. 132, f° 2 r°. Mencius fait mourir Chouen à 鳴條 *Ming-t'iao*, qui était situé dans l'actuel 解州 *Kiai-tcheou* au Chan-si (cf. *Jegge, Chinese Classics*, II, 316). Le *Li sao* semble impliquer que K'iu Yuan plaçait la tombe de Chouen à Ts'ang-wou (*J. R. A. S.*, 1895, 853, 855).

436) Sur la tradition qui fait mourir Yu au mont Kouei-ki du Tchü-kiang, cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 163, 171, et les références indiquées dans *Che ki*, II, 11 r°; aussi Forke, *Lun-Héng*, I, 335; II, 5, 246—247. Wang Tch'ong, qui était précisément natif de la région, n'accorde pas plus de créance à un voyage de Yu au Kouei-ki qu'à une tournée de Chouen à Ts'ang-wou. Il raille la légende des corbeaux qui étaient censés sarcler la terre à la tombe de Yu, comme les éléphants la labouraient à la tombe de Chouen. Cf. aussi *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ouen-yu-tien, ch. 129, f° 6; ch. 132, f° 2 r°.

437) Cf. *supra*, n. 164.

438) Wen-wang fut d'abord emprisonné par Tcheou, le dernier souverain de la dynastie Yin; il ne prit que tardivement le titre de roi et mourut sans avoir combattu les Yin; son titre de Wen-wang ou roi Wen n'est lui-même qu'un titre posthume. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 202, 221—222. Il y a peut-être en outre, dans le passage du *Meou tseu*, une citation plus ou moins littérale d'un texte ancien que je n'ai pas su identifier.

439) Wou-wang ou le roi Wou est le fils de Wen-wang et le père du Tch'eng-wang. Quand il mourut, son fils et héritier présomptif était encore jeune, et la nouvelle dynastie des Tcheou ne dura que grâce au régent le duc de Tcheou. Cf. par exemple Chavannes, *Mém. histor.*, I, 245.

440) 周公有改葬之篇. Je n'ai pas rencontré de texte donnant de manière précise, à propos du duc de Tcheou, l'expression même qu'emploie Meou-tseu. Sur l'enterrement du duc de Tcheou, voici les renseignements qu'on lit dans le *Che ki*. Au moment de mourir, le duc de Tcheou demanda à être enterré à 成周 *Tch'eng-tcheou*, afin de montrer qu'il ne voulait pas se séparer de son neveu le roi Tch'eng (*Tch'eng-tcheou* est identifié à Lo-yang, et il semble par suite que le duc de Tcheou ait encore cru que le roi Tch'eng voulait y transporter sa capitale, ce qu'il ne fit pas). Par contre, le roi Tch'eng ordonna d'enterrer le duc de Tcheou à 畢 *Pi*, où se trouvait la tombe du roi Wen, père du duc de Tcheou et grand-père du roi Tch'eng; le roi Tch'eng voulait indiquer par là qu'il n'osait pas regarder son oncle comme son sujet. Cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 318; IV, 99. Mais par ailleurs, il y a dans le *Li ki* un paragraphe où il est dit que la coutume d'enterrer un nouveau mort dans une tombe ancienne ne remonte qu'au duc de Tcheou, et que depuis lors elle n'a pas été changée (合葬非古也. 自周公以來. 未之有改也; cf. Couvreur, *Li ki*, I, 110). J'ai admis que Meou-tseu visait ce passage et ai traduit en conséquence; mais des difficultés subsistent.



441) 兩楹之夢. Confucius dit un jour à son disciple Tseu-kong: „... Sous les Yin, le cercueil était placé entre les deux colonnes... Je suis un descendant des Yin, et la nuit dernière j'ai rêvé que j'étais assis entre les deux colonnes, devant les offrandes qu'on fait à un mort“. Sept jours plus tard, il mourut. Ce récit se trouve dans le ch. *T'an-kong* du *Li ki* (Legge, *Sacr. Books*, XXVII, 138—139) et dans le *Che ki* (Chavannes, *Mém. histor.*, V, 424—425).

442) C'est-à-dire où il mourut avant son père (有先父之年). Po-yu est l'appellation de 孔鯉 K'ong Li, le fils de Confucius. Il est nommé trois fois dans le *Louen yu* (XI, VII; XVI, XIII; XVII, x; Legge, *Chinese Classics*, I, 239, 315, 323), une fois dans le ch. *T'an-kong* du *Li ki* (Legge, *Sacr. Books*, XXVII, 131); le *Che ki* (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, V, 430) et le *Kia yu* (ch. 10, sect. 42, 1<sup>o</sup> 1 v<sup>o</sup>) sont d'accord pour le faire mourir à l'âge de 50 ans, avant son père. On trouvera, dans les notes de Legge et de M. Chavannes, l'exposé des difficultés chronologiques qui résultent de ces indications.

443) Sur Tseu-lou, cf. *supra*, n. 173. Sur les circonstances de la mort de Tseu-lou en 480 av. J.-C., cf. le *T'so tchouan*, 15<sup>e</sup> année du duc Ngai (Legge, *Chinese Classics*, V, II, 841—843); Chavannes, *Mém. histor.*, IV, 209; V, 423; et surtout, pour l'expression 薤醢 *tsou-hai* qu'emploie Meou-tseu, le récit du ch. *T'an-kong* du *Li ki* (Legge, *Sacr. Books*, XXVII, 123), où on a 醢 *hai* précisément à ce propos; l'expression *tsou-hai* est déjà dans le *Yi li* et dans le *Li sao* (J. R. A. S., 1895, 343). Houei-lin relève que le texte du *Hong ming tsi* donne une forme fautive 醢 pour *hai*. K'o-hong écrit 俎醢, qu'il lit *tsou-hai*, et note qu'un autre manuscrit a 薤醢.

444) Po-nieou est l'appellation de 冉耕 Jan Keng, un des disciples de Confucius (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 917; Legge, *Chinese Classics*, I, 114). Quand Po-nieou était mourant, Confucius alla le voir et s'écria: „Il va mourir! Telle est la volonté céleste“ (亡之命矣), *Louen yu*, VI, VIII (Legge, *Chinese Classics*, I, 188). L'édition de Corée écrit ici 有命矣之文; les éditions des Soug, Yuan, Ming et de Souen Sing-yen donnent 有亡命之文; cette seconde tournure serait défendable également, si elle ne paraissait contaminée par un souvenir du texte original du *Louen yu*, tout en obligeant à en prendre les mots dans un sens différent (*ming* ne pourrait plus signifier ici que „vie“ et non „volonté céleste“).

445) Cf. *supra*, n. 136.

446) Sur Yen Houei, appellation Tseu-yuan et souvent désigné sous le nom de Yen Yuan, cf. *supra*, n. 409. La phrase de Confucius sur sa mort prématurée se trouve dans le *Louen yu*, VI, II (Legge, *Chinese Classics*, I, 185).

447) Cette citation est également empruntée au *Louen yu*, IX, XXI (Legge, *id.*, I, 223), où elle suit un paragraphe consacré à Yen Houei, mais sans qu'on l'applique elle aussi, dans l'interprétation usuelle, à ce disciple. Il est donc à noter que Meou-tseu l'entendait un peu différemment.

448) 正 *tcheng*, selon l'édition de Corée; les 3 autres éditions ont 止 *tche*, „seulement“, qui pourrait s'expliquer aussi.

449) 夫轉蓬漂而車輪成. Celui à qui on attribue généralement

cette invention est 奚仲 Hi Tchong (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 684). Hi Tchong est nommé dans le *Tso tchouan* comme fondateur de la principauté de 薛 Sie et comme maître des chars [du fondateur] des Hia, c'est-à-dire de l'empereur Yu (cf. Legge, *Chinese Classics*, V, II, 742, 744). Le *tchouan* du *Chou king* veut que 仲虺 Tchong-houei, au début des Yin, soit un descendant de Hi Tchong (cf. Legge, *ibid.*, III, I, 177). Le 世本 *Che pen* (circa 200 av. J.-C.), aujourd'hui perdu, attribuait aussi à Hi Tchong l'invention des chars, et c'est à lui que s'en prend le *Song chou* en disant que bien au contraire les chars existaient dès le temps de Fou-hi (*Song chou*, ch. 18, f° 1 r°; le texte a en réalité 系本 *Hi pen* et non *Che pen*, mais ce doit être une leçon introduite sous les T'ang à cause du tabou de 世 *che* et qui s'est conservée dans le texte; le *P'ei wen yun fou*, en citant le passage, écrit *Che pen*). Il est dit dans *Houai nan tseu* (éd. des „Cent philosophes“, XVI, 5 v°): 見飛蓬轉而知爲車, „on vit tournoyer les chatons volants et on sut faire les chars“ (le *P'ei wen yun fou*, citant cette phrase s.v. 飛蓬, met en tête 聖人 *cheng-jen*, „l'homme saint“, qui n'est pas dans le texte). Hi Tchong apparaît également dans un poème descriptif de 張衡 Tchang Heng (78—139; cf. l'édition de ses œuvres dans le *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, ch. 2, f° 9 r°). La protestation du *Song chou* a trouvé un écho au XII<sup>e</sup> siècle dans le 路史 *Lou che* de Lo Pi, lequel attribue à Hiuan-yuan (c'est-à-dire à Houang-ti) l'invention des chars après qu'il eût vu des chatons de fleurs tourner au vent (見轉風之蓬不已者 etc.; cf. L. Gaillard, *Croix et svastika*<sup>2</sup>, 243). Dès le II<sup>e</sup> siècle de notre ère, le *Lieou yi louen* de Tcheng Hiuan conciliait les 2 théories en faisant de Hi Tchong un ministre de Houang-ti (cf. la citation du *Lieou yi louen* dans le commentaire du *Pien tcheng louen*, Kyôto, XXX, v, 474 r°). Au III<sup>e</sup> siècle, 譙周 Tsiao Tcheou disait dans son 古史考 *Kou che k'ao* que les chars ont été inventés par Houang-ti (il semble qu'il s'agisse de voitures poussées ou traînées à bras), que Chao-hao y attela plus tard des bœufs et que c'est Hi Tchong qui, au temps de Yu, y attela le premier des chevaux (cf. les fragments du *Kou che k'ao* réunis par Tchang Tsong-yuan, au f° 3 v° de l'édition du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*). Hi Tchong est nommé à diverses reprises au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère dans le *Louen heng*, où la découverte des chars est citée, comme ici, à côté de la découverte de l'écriture par Ts'ang Hie (cf. les index des 2 vol. de la trad. de M. Forke); le passage le plus caractéristique se trouve dans Forke, *Lun-Héng*, II, 27, très voisin du texte de *Houai nan tseu* déjà cité et correspondant au ch. 18, f° 10 r° et v° du texte dans l'édition des „Cent philosophes“: [奚仲] 見蜚蓬而知爲車). J'ai traduit 蓬 *p'ong*, qui est le nom d'une composée, par „chaton de fleur“. Il faut en effet prendre 轉蓬 *tchouan-p'ong* au même sens que le 飛蓬 *fei-p'ong* du *Che king*, dont le 蜚蓬 *fei-p'ong* du *Louen heng* n'est qu'une variante graphique. Legge (*Chinese Classics*, IV, I, 36 et 105) s'est rallié à la théorie qui veut que *fei-p'ong*, „p'ong volant“, désigne les chatons d'une composée emportés au loin par le vent. Bretschneider (*Botanicon Sinicum*, II, 253—254) paraît croire aussi admissible qu'il s'agisse de la plante elle-même arrachée et emportée, comme cela arrive en Mongolie (cf. aussi Porter Smith et Stuart, *Chinese Materia Medica*, p. 164). Mais la légende de l'invention des roues des chars s'explique mieux, semble-t-il, avec des

chatons plus ou moins ronds qu'avec des plantes entières (les roues étaient en principe à 30 rayons, comme il est dit au § 11 du *Tao tö king*, et ces 30 rayons étaient censés représenter les 30 jours du mois). D'ailleurs c'est au sens de chatons qu'on entendait les „*p'ong* tournant“ au temps du *Meou tseu*; ainsi 曹植 Ts'ao Tche (192—232) dit dans une de ses poésies (éd. du *Han wei lieou tch'ao po san ming kia tsi*, ch. 2, f° 35 r°): 轉蓬離本根。飄飄隨長風, „les *p'ong* tournoyant se sont détachés de leur tige [mot-à-mot leur racine]; volant de-ci de-là, ils suivent le vent violent“. Cf. aussi *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ao-kong-tien, ch. 166, f° 1 r°.

450) 窰木流而舟楫設. On lit dans les „Appendices“ du *Yi king* (éd. du *Che san king tchou chou* publiée en 1815 sous la direction de Jouan Yuan, ch. 8, f° 6 v°; Legge, *The Yi king*, dans *S. B. E.*, XVI, 385): 剡木爲舟剡木爲楫 „[les empereurs Houang-ti, Yao et Chouen] creusèrent des arbres et en firent des barques; ils affinèrent des arbres et en firent des avirons“. Le 拾遺記 *Che yi ki* de 王嘉 Wang Kia des Tsin dit (éd. des „Cent philosophes“, f° 2 v°): „Hiuan-yuan (c'est-à-dire Houang-ti) transforma les radeaux (乘桴) et fit les barques et les avirons“. Mais le texte le plus voisin de celui du *Meou tseu* est, à ma connaissance, celui de *Houai nan tseu* (XVI, 5 v° de l'éd. des „Cent philosophes“): 見窰木浮而知爲舟 „on vit flotter un arbre creux et on sut faire les barques“. En ce qui concerne le ministre ou serviteur de Houang-ti qui aurait inventé les bateaux, la tradition flotte entre plusieurs noms; celui de 工鼓 Kong Kou, ou „l'artisan Kou“, indiqué par Giles (*Biogr. Dict.*, n° 1023), n'est que l'un d'entre eux; cf. à ce sujet les indications, d'ailleurs contradictoires, du *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ao-kong-tien, ch. 178, f° 7 v°, et 180, f° 1 r° (où 貨狄 et 化狐, joints au nom de Kong Kou, sont altérés graphiquement l'un de l'autre).

451) 蜘蛛布而罽羅陳. On lit dans *Kouan yin tseu* (apocryphe, mais assez curieux), au f° 6 v° de l'édition des „Cent philosophes“: „Le saint homme a pris pour modèle l'abeille et a institué princes et sujets; il a pris pour modèle l'araignée et a créé les filets (網罟)“. L'invention des filets est généralement attribuée à Fou-hi (cf. Chavannes, *Mém. histor.*, I, 7). Aussi lit-on dans *Pao p'ou tseu* (cité dans *T'ou chou tsi tch'eng*, K'ao-kong-tien, ch. 247, f° 1 v°): „T'ai-hao (c'est-à-dire Fou-hi) a pris pour modèle les araignées et a noué les filets“. Par ailleurs, les Chinois mettent quelquefois en rapport les filets et les tissus, en tant que 伯余 Po-yu, l'inventeur traditionnel des vêtements au temps de Houang-ti, aurait fait ses tissus à la main en les nouant comme du filet, et ce n'est qu'après lui qu'on aurait inventé la navette et le métier. Sur Po-yu, cf. le *Louen heng* (trad. Forke, I, 90); *Houai nan tseu* attribue en un passage l'invention des vêtements à Po-yu (éd. des „Dix philosophes“, ch. 13, f° 1 v°), mais dans un autre à 胡曹 Hou Ts'ao, dont le commentaire de Kao Yeou fait un ministre de Houang-ti (même édition, ch. 19, f° 10 v°).

452) Le même passage de *Houai nan tseu* qui contient déjà les deux premiers exemples invoqués par Meou-tseu, donne aussi le quatrième: 見鳥迹而知著書, „on vit des empreintes d'oiseaux et on sut composer l'écriture“. Le *Yi king*, en rappelant l'invention de l'écriture, ne dit pas que ce fut à l'imitation d'empreintes d'oiseaux (cf. Legge, *The Yi king*, p. 384; *Yi king*, éd. du *Che san king tchou chou*, VIII, 8 r°; Cha-



annes, *Mém. histor.*, I, 6). Mais la tradition se retrouve fréquemment dans la littérature les 緯 *wei*. L'invention est généralement mise sous le nom de 蒼頡 *Ts'ang Kie* cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1991; Forke, *Lun heng*, principalement II, 27). Sur la prononciation *Ts'ang Kie* ou *Ts'ang Hie*, cf. *J. A.*, janv.-févr. 1914, p. 219.

453) 三十七品 *san-che-ts'i p'in*. En citant une première fois ce passage en 906 (*B. E. F. E.-O.*, VI, 398), je disais ne pas savoir à quoi Meou-tseu faisait allusion; c'est que je songeais à une division de textes en 37 „sections“. Mais il n'y a aucun doute que Meou-tseu vise ici les 37 *bodhipakṣika* (4 *smṛtyupasthāna*, 4 *samyak-prahāṇa*, 4 *addhipāda*, 5 *indriya*, 5 *bala*, 7 *sambodhyaṅga*, 8 *mārgāṅga*), ou „ailes de l'illumination“ cf. S. Lévi, *Mahāyāna-sūtrālaṅkāra*, II, 105—107), dont le nom chinois, chez les bouddhistes des premiers siècles de notre ère, est précisément *san-che-ts'i p'in* ou 三十七道品 *san-che-ts'i tao-p'in*; les traducteurs plus tardifs, comme celui du *Sūtrā-lāṅkāra* d'Asaṅga (1<sup>re</sup> moitié du VII<sup>e</sup> siècle), emploie 菩提分 *p'ou-t'i fen* au lieu de *tao-p'in* (sur l'emploi de *tao* et de *p'ou-t'i* pour *bodhi*, cf. *T'oung Pao*, 1912, 405—406). Pour que Meou tseu invoque ainsi les 37 *bodhipakṣika*, il faut qu'ils aient acquis une certaine notoriété dès le premier âge du bouddhisme chinois. Il n'en est pas question dans le *Sūtra* en 42 articles. Un *San che ts'i p'in king*, ou plus complètement 佛說禪行三十七品經 *Fo chouo tch'an hing san che ts'i p'in king*, figure dans les collections, avec le nom de Ngan Che-kao comme traducteur (Nanjio, *Catalogue*, n° 724); c'est un bref exposé de la doctrine des 37 *bodhipakṣika*. Les traductions de Ngan Che-kao datant de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle sont de toute manière susceptibles d'avoir été connues de Meou-tseu. On sait toutefois que beaucoup d'œuvres portent aujourd'hui le nom de Ngan Che-kao comme traducteur, alors que les plus anciens catalogues sont muets sur ce sujet. En fait, le plus ancien catalogue dont il nous soit parvenu des portions suffisantes, celui de Tao-ngan, qui est de 374, considère le *Tch'an hing san che ts'i p'in king*, en 1 ch., comme une traduction anonyme, et mentionne en outre dans les mêmes conditions un *San che ts'i p'in king* en 1 ch., qu'il dit tiré du *Vinaya* (cf. le ch. 3 du *Tch'ouan tsang ki tsi*, dans Tōkyō, 結, I, 13 v° et 14 r°). Mais nous avons encore, sous le nom de Ngan Che-kao comme traducteur, une autre œuvre, le 佛說大安般守意經 *Fo chouo ta ngan pan cheou yi king* en 2 ch. (Nanjio, *Catal.*, n° 681), où il semble qu'une traduction avec un commentaire se soient entremêlés, et qui renvoie constamment au *San che ts'i king* dont il est une sorte de glose. Or ici, une préface dont l'authenticité n'est pas douteuse est jointe à l'œuvre, et elle est due à K'ang Seng-houei (milieu du III<sup>e</sup> siècle) qui dit que le commentaire a été fixé par un disciple direct de Ngan Che-kao, 陳慧 Tch'en Houei, et conformément à l'enseignement du maître; Tch'en Houei s'est borné à consulter K'ang Seng-houei sur certains points (*Tripitaka* de Tōkyō, 宿, V, 69 r°). Le *Catalogue* de Tao-ngan attribuait d'ailleurs déjà Ngan Che-kao à la traduction du „*Ngan pan cheou yi king*, en 1 ch.“ qu'il qualifiait de *Siao ngan pan king*, „Petit Ngan pan king“, et d'un *Ta ngan pan king* ou „Grand Ngan pan king“, en 1 ch. également (*Tripitaka* de Tōkyō, 結, I, 5 r°). Malgré quelque petit flottement dans les titres et en dépit de la division en chapitres qui a varié, ces textes prouvent la part que prit Ngan Che-kao à la transmission de la doctrine des 37 *bodhipakṣika*, et on admettra assez volontiers qu'il puisse être le traducteur du *San che ts'i king*. La terminologie des



deux traductions, presque identique, est d'ailleurs nettement archaïque : 意止 *yi-tche* pour *smṛtyupasthāna* au lieu du 念處 *nien-tch'ou* des traductions postérieures; 意斷 *yi-touan* pour *samyakprahāṇa*, au lieu de 正勤 *tcheng-k'in*; 覺意 *kio-yi* pour *sambodhyaṅga*, au lieu de 覺分 *kio-fen*; 正道 *tcheng-tao* (ou simplement 行 *ling*) pour *mārgaṅga*, au lieu de 道分 *tao-fen*. Plus tard, ces traductions parurent insuffisantes, et Tchou T'an-wou-lan (l'Hindou Dharmaratna; cf. Nanjio, *Catal.*, App. II, n° 38, et *supra*, p. 344—345) fit en 396 une nouvelle traduction du *San che ts'i p'in king*; il n'en reste que la préface (*Tch'ou san tsang ki tsi*, ch. 10; dans *Tripit.* de Tōkyō, 結, I, 56). Un court traité sur l'ordre des 37 *bodhipakṣika*, par Kumārajīva, était incorporé en 465—473 au 法論 *Fa louen* de Lou Tch'eng (Tōkyō, 結, I, 68 v°). A la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, le *Tcheng yuan sin ting che kiao mou lou* (*Tripit.* de Tōkyō, 結, VII, 84 v°) dénonce en outre un *San che ts'i p'in king* ou 內三十七品經 *Nei san che ts'i p'in king* apocryphe. Les *san-che-ts'i p'in* figurent d'ailleurs dans le bref résumé de l'histoire du bouddhisme qui occupe la première partie de la célèbre Inscription du Temple des *dhūla*, insérée au ch. 59 du *Wen siuan*.

454) Je ne veux pas reprendre ici la question du *Tao tō king*. Qu'il me suffise de rappeler que le *Tao tō king* est usuellement divisé en 81 paragraphes répartis en un *Tao king* de 37 paragraphes et un *Tō king* de 44 paragraphes. Un texte qui attribue la répartition en 81 paragraphes à Lieou Hiang ne paraît pas malheureusement avoir grande autorité (cf. le *Kou wen kieou chou k'ao* de M. Shimada Kan, ch. 1, ff. 85 r°, 87 r°). Quoi qu'il en soit, les manuscrits de Touen-houang ont confirmé ces divisions pour une époque antérieure aux T'ang. Le texte du *Meou tseu* montre que l'expression de *Tao king* pour le 1<sup>er</sup> chapitre et sa division en 37 paragraphes étaient déjà usuelles aux environs de circa 200 A.D. Ces mêmes caractéristiques se retrouvent dans le commentaire du *Lao tseu* dit du Ho-chang-kong. Mais la question se pose de savoir si tout cela est antérieur à l'introduction du bouddhisme en Chine. Je laisse de côté les spéculations sur l'origine „indienne“ du taoïsme. En mentionnant antérieurement ce problème (*B. E. F. E.-O.*, VI, 398; *T'oung Pao*, 1912, p. 370), j'inclinai à penser que le chiffre de 37 pouvait avoir été pris par le taoïsme aux bouddhistes. Mais à vrai dire, le rapprochement fait par Meou-tseu entre les 37 *bodhipakṣika* et les 37 paragraphes du premier chapitre de *Lao-tseu* est purement numérique. D'autre part, le chiffre de 37 se trouve associé deux fois au taoïsme dans le *Ts'ien han chou* (ch. 30, f° 12 r° et 13 v°): d'un côté en effet, Pan Kou énumère 37 écrivains taoïstes; de l'autre, l'un des commentaires de *Lao-tseu* qu'il cite est le 老子傅氏經說三十七篇, c'est-à-dire „*Lao tseu*, Propos sur le *king*, par M. Fou, en 37 paragraphes“ (avec cette note „il [c'est-à-dire ce livre] publie la doctrine de *Lao-tseu*“). Sans doute, là encore, le chiffre de 37 fait une apparition presque fortuite, puisque le nombre des écrivains taoïstes est variable, et que c'est seulement la première partie du *Tao tō king* qui est en 37 paragraphes. La rencontre n'en est pas moins assez frappante. Si on songe par ailleurs que Pan Kou, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, emprunte son chapitre bibliographique au catalogue descriptif 七略 *Ts'i lio* commencé par Lieou Hiang et achevé par son fils Lieou Hin dans les dernières années avant notre ère, il semblera bien difficile de faire déjà intervenir le bouddhisme à ce propos. J'ajouterai une dernière remarque. On a vu que le commentaire de M. Fou donnait à l'œuvre de *Lao-tseu* le nom de *king*; il en est de même dans les commentaires de MM. 鄒 Lin et 徐 Siu

que Pan Kou cité à côté de celui de M. Fou. Quelle que soit la date de chacun de ces commentaires, il suffit qu'ils soient mentionnés dans le *T's'i li* pour remonter au moins au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère; on voit par là que dès avant notre ère, les disciples donnaient le titre de *king* aux *logia* du maître. Mais l'histoire du *Tao tō king* reste à écrire; il y faudra un volume. Pour une mention peu intelligible des „livres du *tao*“ (?) ou du „*Tao king*“ de Lao-tsen, cf. Chavannes, *Mém. hist.*, III, 436.

455) 蹶然失色。叉手避席。 Il est évident que cette phrase est inspirée du *Li ki*, ch. 24 (Couvreur, *Li ki*, II, 375), où on lit 蹶然辟席, „[Confucius] respectueusement quitta sa natte“. Par les commentaires de Houei-lin et de K'o-hong, on voit que 蹶 *tsiu* et 蹶 *tsiu* sont équivalents à leurs yeux. L'expression *si-si* est ici suivie de 逡巡 *tsiun-siun*. Par là, le texte du *Meou tseu* s'apparente également au 上林賦 *Chang lin fou* de Sseu-ma Siang-jou, dont l'une des dernières phrases est 逡巡避席 (cf. ce texte avec commentaire, au ch. 8 du *Wen siuan*).

456) 幽仄 *yeou-tsö*. L'expression est fréquente, mais Meou-tseu en fournit, je crois, l'exemple le plus ancien; le *P'ei wen yun fou* n'en cite pas d'exemple antérieur à Chen Yo (441—513).

457) L'édition de Corée a 蕩雪 *tang siue*; j'ai adopté la leçon 湯雪 *t'ang siue* les autres textes; c'est là une expression connue (ex. dans *Heou han chou*, ch. 101, f<sup>o</sup> 2 r<sup>o</sup>).

# NOTE ADDITIONNELLE.

Dans l'introduction du présent travail (cf. *supra*, p. 261—262), j'ai expliqué pourquoi j'estimais que le *Meou tseu* ou bien datait vraiment de la fin du II<sup>e</sup> siècle, ou bien était un faux du IV<sup>e</sup> ou du V<sup>e</sup> siècle, mais ne pouvait pas, comme le pensait M. Maspero, avoir été écrit dans le second quart du III<sup>e</sup> siècle. Tout bien pesé, je me prononçais, non sans réserves, pour la fin du II<sup>e</sup> siècle. Un heureux hasard vient de me faire connaître un travail de M. D. Tokiwa (常盤大定) paru dans le *Tōyō-gakuhō* d'avril 1920 (t. X, n<sup>o</sup> 1, pages 1—49), et qui est consacré à la tradition de l'entrée du bouddhisme en Chine sous l'empereur Ming des Han; la question du *Meou tseu* y est naturellement discutée. M. Tokiwa n'a pas connu l'article publié en 1910 par M. Maspero, mais lui aussi conclut que le prétendu rêve de l'empereur Ming n'a pas de fondement historique. Toutefois, il se représente la chronologie de

cette tradition un peu différemment. Pour lui, la légende du rêve ne remonte qu'au 化胡經 *Houa hou king* de 王浮 *Wang Feou*, qui date des Tsin occidentaux (265—316)<sup>1)</sup>, et le plus ancien texte dans lequel on la rencontrerait ensuite serait un rapport de 王度 *Wang Tou*, écrit sous le règne de Che Hou des Tchao postérieurs (335—349)<sup>2)</sup>. Le *Sūtra en 42 articles* et sa préface ne dateraient que des Tsin orientaux (317—420). Quant au *Meou tseu*, il n'aurait été composé que sous les Song antérieurs (420—479).

D'une façon générale, le travail de M. Tokiwa, qui contient nombre de renseignements intéressants, eût gagné à être mieux informé des travaux occidentaux. C'est ainsi que, pour le fameux passage du *Wei li* relatif à l'ambassade de 2 avant J.-C., M. Tokiwa ne sait rien des sources parallèles grâce auxquelles M. S. Lévi, M. Chavannes, moi-même sommes arrivés à une meilleure intelligence de ce texte, et la connaissance de l'ancienne phonétique chinoise ne permet plus aujourd'hui d'admettre que la leçon 復豆 *fou-teou*, considérée comme une transcription de Buddha, soit à préférer à 復立 *fou-li*, «celui qui a de nouveau institué [la Loi]»; *fou-teou* est en effet un ancien \*bʰjɨnk-dʰu (soit une valeur de transcription \*bukdu ou \*vukdu), où le nom du Buddha ne peut se retrouver. D'autre part, le rapport de Siang Kiai en 166 A.D. (cf. *supra*, p. 258—259) semble bien impliquer la connaissance du *Sūtra en 42 articles*, sinon de sa préface. En ce qui concerne le

1) Cf. sur le *Houa hou king*, *B. E. F. E.-O.*, III, 325; l'ouvrage fut compilé aux alentours de l'an 300.

2) Che Hou est le Che Ki-long de Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1705; l'*Histoire des Tsin* écrite sous les T'ang, a changé son nom personnel et l'appelle par son *tseu* de Ki-long parce que 虎 *hou* était le nom personnel du père du premier empereur des T'ang; la date de 363 indiquée par Giles pour la mort de Che Hou est fautive de 13 ou 14 ans. Je n'ai pas actuellement à ma disposition le texte du rapport de Wang Tou, dont M. Tokiwa cite seulement cette phrase: 漢明感夢。初傳其道 „[L'empereur] Ming des Han fut ému par un songe et pour la première fois transmit cette doctrine [du bouddhisme]“.



*Meou tseu*, je ne crois pas non plus que l'argumentation de M. Tokiwa soit décisive; du moins fait-elle intervenir un texte important qui m'avait échappé.

Le même *Hong ming tsi*, qui nous a conservé dans son 1<sup>er</sup> chapitre le texte du *Meou tseu*, reproduit au ch. 7 une série de réfutations bouddhiques du 夷夏論 *Yi hia louen*, ou «Dissertation sur les barbares (*yi*) et les Chinois (*hia*)» du taoïste 顧歡 Kou Houan; le *Yi hia louen* avait paru en 467<sup>1)</sup>. Parmi ces réfutations, il s'en trouve une assez courte du moine 慧通 Houei-t'ong, mort en 477—479 à 62 ans réels<sup>2)</sup>, et où M. Tokiwa signale à bon droit une étroite parenté avec le *Meou tseu*. Les deux textes ont huit passages communs. Voici la liste de ces passages:

1° L'apologue de l'homme qui n'a pas vu de licorne (cf. *Meou tseu*, § 18).

2° Koung-ming Yi joue de la musique devant une vache (cf. *Meou tseu*, § 26).

3° Lao-tseu a défendu les cinq saveurs, mais n'a pas proscrit les cinq céréales (cf. *Meou tseu*, § 30).

4° Yen Yuan prévoit l'accident de Tong-ye Pi, et Tseu-kong explique les raisons de la ruine de Tehou et de Lou (cf. *Meou tseu*, § 34). Ici et plus loin, Houei-t'ong, au lieu de Yen Yuan, a Yen Houei. Il s'agit du même personnage (Yen Houei, *tseu Tseu-yuan*);

1) J'ai donné sur Kou Houan un certain nombre de renseignements dans *T'oung Pao*, 1912, p. 401, mais il s'y est glissé une grosse inadvertance (sans compter une faute d'impression dans l'indication du ch. 74 du *Nan ts'i chou* au lieu du ch. 75): les dates de 390—453 que j'ai indiquées pour Kou Houan sont fausses et proviennent d'une lecture trop rapide des textes. En réalité, Kou Houan a bien vécu 63 ans réels, mais il était encore vivant en 483; il y a une discussion des dates exactes de Kou Houan dans le 1<sup>er</sup> chapitre du *Pou yi nien lou*, que je n'ai pas actuellement à ma disposition. Pour la date du *Yi hia louen*, cf. le 佛教大年表 *Fo kiao ta nien piao* japonais, p. 207.

2) Le texte a 惠通 Houei-t'ong, mais on sait que 惠 *houei* et 慧 *houei* se sont employés anciennement l'un pour l'autre, et l'orthographe que j'ai adoptée, et qui est celle du ch. 7 du *Kao seng tchouan*, paraît meilleure.



peut-être le texte de Houei-t'ong avait-il d'ailleurs aussi Yen Yuan, modifié sous les T'ang parce que *yuan* fut taboué comme formant le nom personnel du premier empereur des T'ang.

5° Comparaison de la feuille, du caillou, du T'ai-chan et du rocher (cf. *Meou tseu*, § 35).

6° Comparaison de l'homme qui prend le Sud pour le Nord et l'Est pour l'Ouest (cf. *Meou tseu*, § 36). Houei-t'ong introduit cette comparaison par «Le dicton dit». Il semble bien qu'on ait en effet affaire à un proverbe, et j'aurais dû faire remarquer à ce propos que 北 *pei* et 惑 *houo*, 東 *tong* et 蒙 *mong* riment ensemble.

7° L'homme supérieur fait peu de cas de la cigale ou de la grenouille (cf. *Meou tseu*, § 36).

8° La mort de Chouen, de Yu, de Tcheou-kong, de Confucius, de Tseng Ts'an et de Yen Yuan (cf. *Meou tseu*, § 37). Houei-t'ong ne nomme pas Po Yi, Chou Ts'i, Wen-wang, Wou-wang, Po-yu, Tseu-lou et Po-nieou, et écrit à nouveau Yen Houei au lieu de Yen Yuan.

Dans tous ces passages, les différences verbales sont insignifiantes, et il est certain que Houei-t'ong a connu le *Meou tseu*, ou que l'auteur du *Meou tseu* a connu le morceau de Houei-t'ong. M. Tokiwa se prononce pour la seconde hypothèse; j'avoue qu'il ne m'a pas convaincu. On a vu plus haut que le *Meou tseu* avait été inséré dans le *Fa louen* en 465—469 (cf. *supra*, p. 266); d'autre part, le *Yi hia louen* que réfute Houei-t'ong a paru en 467. Le *Fa louen* a donc peut-être été compilé avant que Houei-t'ong écrivît sa réfutation du *Yi hia louen*. Il n'y a par suite rien que de très vraisemblable à ce que Houei-t'ong ait connu le *Meou tseu*, soit par la source du *Fa louen*, soit plutôt par le *Fa louen* lui-même. Or les comparaisons du *Meou tseu* sont infiniment plus riches et s'harmonisent beaucoup mieux avec l'ensemble du texte que les quelques passages parallèles de la réfutation de Houei-t'ong. M. To-

kiwa semble admettre qu'un bouddhiste de l'autorité de Houei-t'ong n'aurait pas copié le *Meou tseu*. Mais il suffit de se rappeler le succès, chez les principaux controversistes bouddhiques des T'ang, de faux grossiers comme le *Han fa pen nei tchouan* pour comprendre que la rencontre d'une œuvre ayant l'entrain et le souffle du *Meou tseu* était une bonne fortune que Houei-t'ong devait être très normalement tenté de mettre à profit pour les besoins de sa polémique. Sans doute il le fait sans nommer sa source, mais un tel pillage n'est pas non plus sans exemple. Jusqu'à nouvel ordre, je considère que les rapprochements faits par M. Tokiwa, loin de nous obliger à faire descendre la rédaction du *Meou tseu* jusqu'à la seconde moitié du V<sup>e</sup> siècle, nous donnent simplement le premier et intéressant témoignage de la popularité qu'acquît le *Meou tseu* dès que le *Fa louen* le répandit dans le public.

*Post-scriptum.* Dans la note de la p. 267, j'ai indiqué les raisons qui me paraissaient impliquer que, contrairement à l'*Histoire des Leang*, le pays de 婆利 P'o-li eût été en rapports avec la Chine dès le V<sup>e</sup> siècle. Je crois pouvoir appuyer aujourd'hui mon opinion sur un texte important. Dans sa notice sur l'Inde, le *Song chou* (ch. 97, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>) insère des renseignements dont certains se rapportent sûrement à l'Insulinde. On y lit entre autres que „la 1<sup>re</sup> année *guan-houei* (473) de Heou-fei-ti, le royaume de 婆黎 P'o-li envoya un ambassadeur offrir le tribut“; le même texte se retrouve dans le passage parallèle du *Nan che* (ch. 78, f<sup>o</sup> 7 v<sup>o</sup>). Cette mission est nommée à côté de celles envoyées en 441 par le roi Narendravarman du pays non identifié de 蘇摩黎 Sou-mo-li (\*Sumali, \*Sumari?) et en 455 par le roi Balanarendra ou Varanarendra de 斤陀利 Kin-t'o-li. Quelle que soit la forme originale de ce dernier nom, il est certain qu'il est identique au 干陀利 Kan-t'o-li de l'*Histoire des Leang*, lequel se trouvait dans l'Insulinde (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 401—402); rien ne s'oppose donc à ce que le pays de 婆黎 P'o-li s'y soit trouvé également. On est donc tenté a priori de retrouver dans ce P'o-li le 婆利 P'o-li du VI<sup>e</sup> siècle, dont le nom est déjà écrit avec cette dernière orthographe dans les textes du *Kao seng tchouan* et du *T'ch'ou san tsang ki tsi* sur lesquels je me suis appuyé plus haut. Or précisément le *Song chou*, dans les „*Annales principales*“ (ch. 9, ff. 1—2) mentionne cette même ambassade de 473, dont il fixe la réception au 2 mai, et là le nom est écrit 婆利 P'o-li comme dans les textes des *Leang*. L'identité des deux noms me paraît donc assurée, et si P'o-li est bien, comme je le crois, l'île de Bali (cf. *B. E. F. E.-O.*, IV, 279—285), il est intéressant de trouver ce nom attesté dès le milieu du V<sup>e</sup> siècle.

# NÉCROLOGIE.



C. F. R. ALLEN.

Mr. Clement Francis Romilly ALLEN est mort âgé de 76 ans, le 22 février 1920, à Woodchester, Gloucestershire. Nommé élève interprète en Chine le 14 février 1863, il occupa divers postes consulaires et en dernier lieu celui de Fou Tcheou (4 fév. 1896); il prit sa retraite le 1<sup>er</sup> novembre 1898. Il a traduit le *Che King* 詩經 <sup>1)</sup> et quelques contes du recueil *Liao Tchai tche* 聊齋誌異 de P'ou Soung-ling <sup>2)</sup>.

H. C.

HENRI MAQUET 馬澤軒.

Mgr. Henri MAQUET, né le 30 novembre 1843, à Juvigny-les-Dames (Meuse), entra dans la Compagnie de Jésus, le 29 oct. 1871; arrivé en Chine, 4 avril 1874; Supérieur de la Mission du Tche Li, il fut sacré le 8 décembre 1901, évêque d'Amathonte et vicaire apostolique du Tche Li S.E. Il est mort à Hien Hien au mois de décembre 1919; son coadjuteur désigné le 30 juillet 1917, Mgr. Henri LÉCROART, lui a succédé.

H. C.

---

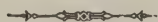
1) The Chinese Book of the Odes for English Readers. (*Journal N. China Br. R. As. Soc.*, XVI, Oct. 1884, pp. 453—478).

— The Book of Chinese Poetry being the Collection of Ballads, Sagas, Hymns, and other Pieces known as the Shih Ching or Classic of Poetry. London, Kegan Paul, 1891, in-8, pp. xxviii—528.

2) *China Review*, Vol. II et seq.

---

## BULLETIN CRITIQUE.



— 中華郵政輿圖 *Atlas postal de la Chine* —  
*China Postal Album showing the Postal Establishments  
and Postal Routes in each Province. Peking, Directorate  
General of Posts, 1919, gr. in-folio.*

La Préface suivante nous marque les étapes suivies pour arriver à la publication de ce bel Atlas: «La première carte de la Poste, embrassant la Chine entière avec indication de tous les établissements de Poste et lignes postales, fut publiée en 1903 pour l'usage exclusif de l'Administration.

«En 1908, le grand accroissement des lignes postales rendant impossible leur inclusion sur une seule Carte Murale, le Service des Postes, publia un atlas de 22 cartes, chacune correspondant à une province (sauf pour la Mandchourie qui comprenait 3 planches), accompagné d'une carte-index.

«L'atlas des Postes qui est maintenant publié constitue donc une seconde édition. Il est destiné en principe à l'usage de l'administration, mais comme il contient des informations qui sont susceptibles d'intéresser le public en général, un certain nombre d'exemplaires ont été tirés en plus de la quantité requise par le Service, et sont en vente au Bureau Central de chaque District.

«La série des 47 cartes y compris la carte-index a été préparée pour le compte de l'Administration des Postes chinoises, par Monsieur Jacot GUILLARMOD, Ingénieur Topographe, suivant les données



qui lui ont été fournies principalement par les cartes des Postes des Districts.

«Le travail de Lithographie et d'imprimerie ainsi que celui de la publication de l'Atlas a été effectué par le «Government Bureau of Engraving and Printing».

«L'index des localités donne les latitudes et longitudes *approximatives* de tous les établissements des Postes énumérés dans l'Atlas.»

Outre les cartes des provinces à l'échelle 1/900.000, on compte 2 cartes pour le Sin Kiang, 3 pour la Mandchourie, 3 pour la Mongolie, 2 pour le Tibet, en tout 46 cartes en couleurs avec en tête un tableau d'assemblage; les noms sont donnés en caractères chinois avec la transcription anglaise. A la fin est placé un index alphabétique de 12 pages à 4 colonnes donnant les noms des postes en anglais, en chinois, avec la province. Cet Atlas fait le plus grand honneur à l'Administration qui l'a fait exécuter et il fournira au public et au géographe les plus utiles renseignements; l'exécution est excellente.

H. C.

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Nous avons reçu des **Douanes Maritimes Chinoises**: *Returns of Trade and Trade Reports*, 1918. — Part II. — *Port Trade Statistics and Reports*. — Vol. III. — *Central Ports* (Shanghai to Wenchow). — Vol. IV. — *Southern Coast Ports* (Santuaio to Pak-hoi). — Vol. V. — *Frontier Ports* (Lungchow to Tengyueh).

Notre savant collaborateur, M. Berthold LAUFER, vient de donner dans la Série Anthropologique du Field Museum of Natural History, Chicago, Vol. XV, No. 3, un important volume intitulé: *SINO-IRANICA Chinese Contributions to the History of Civilization in Ancient Iran With Special Reference to the History of Cultivated Plants and Products* sur lequel nous aurons l'occasion de revenir.

Le fascicule deuxième du *Dictionnaire Cambodgien-Français* de Joseph GUESDON, ancien missionnaire apostolique au Cambodge, pages 193—352, vient de paraître (1919) chez Plon Nourrit & Cie.

A la Société des Editions Ernest Leroux vient d'être mis en vente (1919) le dernier volume de la *Mission Pavie Indo-Chine 1879—1895 — Géographie et Voyages VII Journal de marche (1888—1889) Événements du Siam (1891—1893)* par Auguste PAVIE. Avec 3 cartes et 85 illustrations.

Nous avons reçu la livraison II des *Monuments du Cambodge*

*Études d'Architecture Khmère* publiées par L. DELAPORTE, d'après les documents recueillis au cours des deux missions qu'il a dirigées en 1873 et en 1882—1883 et de la mission complémentaire de M. FARAUT, en 1874—1875, sous les auspices de la Commission archéologique de l'Indochine du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, chez Ernest Leroux.

Le No. 6, décembre 1919, de la *New China Review* renferme : *A Winter Landscape I* (Frontispiece). — *Chinese Life on the Tibetan Foothills*. By the Rev. J. HUTSON. — *A Buddhist Apologetic*. By Harrison K. WRIGHT, M.A. — *Le Grand Pèlerinage Bouddhique de Lang-chan*. By Henri DORÉ. — *Chinese Legends*. By T. GAUNT, M.A. — *A Winter Landscape II*. — *Studies in Chinese Psychology*. By Herbert CHATLEY, D.Sc. — *Notes and Queries*. — *Recent Literature*.

Le R. P. L. WIEGER, toujours infatigable, vient de donner un nouveau volume *La Chine à travers les Ages hommes et choses. Précis. Index biographique. Index bibliographique*. 1920, dédié à la mémoire du R. P. Emile BECKER, S.J., 1836—1918. Le présent ouvrage résume et complète les *Textes historiques* du P. Wieger et son *Histoire des Croyances religieuses et des Opinions philosophiques en Chine*; il termine la série des ouvrages qui lui avaient jadis été demandés pour ses confrères missionnaires par le P. Becker, Supérieur de la Mission du Tche Li S.E., mort à Hien Hien, le 28 avril 1918, suivant le désir des PP. L. MARTIN et F. X. WERNZ, Généraux de la Compagnie de Jésus.

---

# INDEX ALPHABÉTIQUE.

## A.

|  | Page |
|--|------|
| Allen, C. F. R., nécrologie par Henri Cordier . . . . .              | 434  |
| <i>Annuaire de l'Ecole des Hautes-Etudes</i> . . . . .               | 56   |
| <i>Atlas postal de la Chine</i> , notice par Henri Cordier . . . . . | 435  |

## B.

|   |     |
|---|-----|
| Ball, James Dyer, nécrologie par Henri Cordier. . . . .       | 50  |
| Bornet, P., S. J., Essai de Syntaxe du Chinois parlé. . . . . | 124 |

## C.

|   |     |
|---|-----|
| Cabaton, Antoine, les Hollandais au Cambodge. . . . .   | 252 |
| Chapuis, Alfred, Relations de l'horlogerie suisse avec la Chine . . . . .                               | 124 |
| Chavannes, Edouard, Notice par A. Foucher . . . . .   | 56  |
| — — Notice par L. La Vallée-Poussin. . . . .  | 56  |
| — — Le Jet des Dragons . . . . .  | 252 |
| <i>Chez nos alliés Japonais</i> , par Joseph Dautremer, notice par Henri Cordier                        | 53  |
| <i>Chine</i> , la, par Georges Maspero, notice par Henri Cordier . . . . .                              | 53  |
| Coedès, G., Notes critiques sur l'inscription de Rāma Khambheng, publiée<br>par C. B. Bradley . . . . . | 251 |
| <i>Compagnie prussienne d'Embsen</i> , la, par Henri Cordier. . . . .                                   | 127 |
| Cordier, Henri, les Etudes chinoises sous la Révolution et l'Empire . . . . .                           | 59  |
| — La Compagnie prussienne d'Embsen. . . . .   | 127 |
| — Supplément du Marco Polo de Sir Henry Yule . . . . .  | 251 |
| — Nécrologie: James Dyer Ball . . . . .   | 50  |
| — — Commandant Silvestre . . . . .  | 50  |
| — — Timothy Richard . . . . .   | 51  |
| — — Henri Leduc. . . . .  | 51  |
| — — Victor Segalen . . . . .  | 52  |
| — — Henry Lansdell. . . . .   | 253 |
| — — Séraphin Couvreur, S. J. . . . .  | 253 |
| — — C. F. R. Allen. . . . .   | 434 |
| — — Mgr. Henri Maquet . . . . .   | 434 |
| — — Notices sur: la Chine, par Georges Maspero. . . . .   | 53  |
| — — Chez nos alliés Japonais par Joseph Dautremer. . . . .  | 53  |
| — — Dictionnaire japonais-français par Joseph Dautremer . . . . .                                       | 54  |



|  | Page |
|--|------|
| <b>Cordier, Henri</b> , Oxford History of India, by Vincent A. Smith . . . . | 122  |
| — — Histoire moderne du pays d'Annam par C. B. Maybon . . . .                | 244  |
| — — Atlas postal de la Chine . . . . .                                       | 435  |
| <b>Couling, Rev. Samuel</b> , New China Review . . . . .                     | 57   |
| — Prix Stanislas Julien . . . . .  | 58   |
| <b>Couvreur, Séraphin, S. J.</b> , nécrologie par Henri Cordier . . . . .    | 253  |

**D.**

|  |                   |
|--|-------------------|
| <b>Dautremet, Joseph</b> , Chez nos alliés Japonais, notice par Henri Cordier . .                            | 53                |
| — Dictionnaire japonais-français, notice par Henri Cordier . . . . .   | 54                |
| <b>Delaporte, L.</b> , Monuments du Cambodge . . . . .   | 437               |
| <i>Dictionnaire japonais-français</i> , par Joseph Dautremet, notice par Henri<br>Cordier . . . . .          | 54                |
| <b>Donner, Kai</b> , Articles parus dans le Journal de la Société Finno-Ougrienne                            | 252               |
| <i>Douanes maritimes chinoises: Returns of Trade, Trade Reports, List of<br/>Lighthouses, etc.</i> . . . . . | 56, 123, 249, 437 |
| <b>Duyvendak, J. L. L.</b> , nommé lecteur de Chinois à l'Université de Leyde.                               |                   |
| Discours d'ouverture. . . . .  | 58                |

**E.**

|   |              |
|---|--------------|
| <i>Ecole française d'Extrême-Orient</i> , Bull., . . . . .                      | 55, 123, 249 |
| <i>Etudes chinoises sous la Révolution et l'Empire</i> , par Henri Cordier. . . | 59           |

**F.**

|  |     |
|--|-----|
| <b>Favre, Commandant</b> , les Sociétés de «Frères Jurés» en Chine . . . . | 1   |
| <i>Field Museum of Natural History</i> , Chicago . . . . .                 | 437 |
| <i>Folk-Lore</i> . . . . .   | 56  |
| <b>Foucher, A.</b> , Notice sur Edouard Chavannes . . . . .                | 56  |
| — Représentations de Jataka dans l'Art bouddhique . . . . .                | 252 |

**G.**

|  |     |
|--|-----|
| <b>Gasperment, A., S. J.</b> , Etudes de Chinois, etc. . . . .             | 123 |
| <i>Geographical Journal</i> . . . . .                                      | 251 |
| <b>Gérard, Auguste</b> , Ma Mission au Japon . . . . .                     | 251 |
| <b>Giles, Prix Herbert A.</b> . . . . .                                    | 58  |
| <b>Giles, Lionel</b> , Notes on the Nestorian Monument at Sianfu . . . . . | 251 |
| — Traduction de la carte chinoise du Monde du P. Matteo Ricci . .          | 251 |
| <b>Guesdon, Joseph</b> , Dictionnaire Cambodgien-français . . . . .        | 437 |

**H.**

|  |     |
|--|-----|
| <i>Histoire moderne du pays d'Annam</i> , par Ch. B. Maybon, notice par Henri<br>Cordier . . . . . | 244 |
|--|-----|

**J.**

|  | Page |
|--|------|
| <i>Journal Asiatique</i> . . . . .                                       | 124  |
| <i>Journal North-China-Branch of the Royal Asiatic Society</i> . . . . . | 250  |
| <i>Journal of the Siam Society</i> . . . . .                             | 251  |
| Julien, Stanislas, Prix . . . . .  | 58   |

**K.**

|   |     |
|---|-----|
| Karlgren, Bernhard, appelé à la chaire des langues et civilisations orientales,<br>créée à Göteborg . . . . . | 58  |
| — A Mandarin Phonetic Reader in the Pekinese Dialect . . . . .  | 56  |
| — Prononciation ancienne de caractères chinois . . . . .  | 104 |
| — Etude sur la Phonologie chinoise . . . . .  | 125 |

**L.**

|  |         |
|--|---------|
| Lansdell, Henry, nécrologie par Henri Cordier . . . . .          | 253     |
| Laufer, Berthold, le Malabathron . . . . .                       | 124     |
| — Sino Iranica . . . . .   | 437     |
| La Vallée-Poussin, Louis, notice sur Edouard Chavannes . . . . . | 56      |
| Leduc, Henri, nécrologie par Henri Cordier . . . . .             | 51      |
| Linschoten-Vereeniging . . . . .                                 | 252     |
| Lundell, J.-A., Archives d'Etudes Orientales . . . . .           | 56, 125 |

**M.**

|   |     |
|---|-----|
| Mallon, Paul, Collection, par Gaston Migeon . . . . .   | 124 |
| Maquet, Mgr. Henri, nécrologie par Henri Cordier . . . . .  | 434 |
| Maspero, Georges, la Chine, notice par Henri Cordier . . . . .  | 53  |
| — Prix Herbert A. Giles . . . . .   | 58  |
| Maspero, Henri, nommé professeur de langue et littérature chinoise et<br>tartare-mandchoue au Collège de France . . . . . | 254 |
| Mathieu, G., le Système musical . . . . .   | 41  |
| Maybon, Charles-B., Nguyễn-Anh Empereur et fondateur de la dynastie<br>Gialong . . . . .                                  | 56  |
| — Histoire moderne du Pays d'Annam, notice par Henri Cordier . . . . .  | 244 |
| Mémoires concernant l'Asie orientale . . . . .  | 252 |
| Meou-tseu ou les Doubtes levés, par Paul Pelliot . . . . .  | 255 |
| Migeon, Gaston, Collection Paul Mallon . . . . .  | 124 |
| Mittheilungen des Seminars für Orientalische Sprachen . . . . .   | 124 |
| Mueller, Herbert, Zur Geschichte des « Käsche » . . . . .   | 124 |
| — Über Jade-Münzen . . . . .  | 124 |
| Muller, Hendrik P. N., De oost-indische Compagnie in Cambodja . . . . .   | 252 |

**N.**

|                            |                   |
|----------------------------|-------------------|
| New China Review . . . . . | 57, 124, 250, 438 |
|----------------------------|-------------------|

## O.

|   | Page |
|---|------|
| <i>Oxford History of India.</i> , by Vincent A. Smith, notice par Henri Cordier | 122  |

## P.

|  |     |
|--|-----|
| <b>Pavie</b> , Auguste, Mission Pavie en Indo-Chine . . . . .                                | 437 |
| <b>Pelliot</b> , Paul, Meou-tseu ou les Doutes levés . . . . .                               | 255 |
| <i>Postes Chinoises, Report on the Working of the Chinese Post Office for 1917</i> . . . . . | 55  |
| <i>Prononciation ancienne de caractères chinois</i> , par Bernhard Karlgren . .              | 104 |

## R.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Rapport des Postes chinoises pour 1918</i> . . . . .          | 249 |
| <i>Revue de l'Histoire des Colonies françaises</i> . . . . .     | 56  |
| <b>Richard</b> , Timothy, nécrologie par Henri Cordier . . . . . | 51  |

## S.

|  |          |
|--|----------|
| <b>Saussure</b> , Léopold de, Horométrie et Système cosmologique des Chinois .       | 4        |
| — La Tortue et le Serpent. . . . .   | 247      |
| <i>School for Oriental Studies</i> , London Institution, Bulletin . . . . .          | 56, 251  |
| <b>Segalen</b> , Victor, nécrologie par Henri Cordier . . . . .                      | 52       |
| <b>Silvestre</b> , Commandant, nécrologie par Henri Cordier . . . . .                | 50       |
| <b>Silvestre</b> , Capitaine, Prix Herbert A. Giles . . . . .                        | 58       |
| <b>Smith</b> , Vincent A., <i>Oxford History of India</i> , notice par Henri Cordier | 122, 124 |
| <i>Société Finno-Ougrienne</i> , Journal. . . . .                                    | 252      |
| <i>Sociétés de «Frères Jurés» en Chine</i> , par le Commandant Favre. . . . .        | 1        |
| <b>Stein</b> , Sir Aurel, Marco Polo's Account of a Mongol Inroad into Kashmir       | 251      |
| — The Desert Crossing of Hsüan-tsang . . . . .                                       | 251      |
| <i>Système musical</i> , par G. Mathieu. . . . .                                     | 41       |

## T.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Tortue (la) et le Serpent</i> , par Léopold de Saussure . . . . .           | 247 |
| <i>Tijdschrift van het Koninklijk Nederlandsch Aardrijkskundig Genootschap</i> | 252 |

## W.

|   |     |
|---|-----|
| <b>Wiegër</b> , Louis, S. J., la Chine à travers les âges . . . . . | 438 |
|---|-----|

## Y.

|  |    |
|--|----|
| <b>Yetts</b> , Major W. Perceval, the Chinese Isles of the Blest . . . . . | 56 |
|--|----|

## Z.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Zi-ka-wei</i> , <i>Observatoire de</i> , Calendrier annuaire 1918 et 1919. . . . . | 251 |
|---|-----|

# T'OUNG PAO

## 通報

OU

### ARCHIVES

*CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,  
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE  
DE  
L'ASIE ORIENTALE*

---

Revue dirigée par

**Henri CORDIER**

Membre de l'Institut

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes

ET

**Paul PELLiot**

Membre de l'Institut

Professeur au Collège de France.

---

**VOL. XX.**

---

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

CI-DEVANT

**E. J. BRILL**

LEIDE — 1921.



DAVIDSON

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

## SOMMAIRE.

### Articles de Fonds.

|  | Pages |
|--|-------|
| Paul PELLIOU, La peinture et la gravure européennes en Chine au temps de Mathieu Ricci . . . . . | 1     |
| Léopold DE SAUSSURE, Le voyage de Mou Wang et l'hypothèse d'Ed. Chavannes . . . . .              | 19    |
| Paul PELLIOU, Le juif Ngai, informateur du P. Mathieu Ricci . . . . .                            | 32    |
| L. VAN HÉE, Le Hai-tao Souan-king de Lieou . . . . .   | 51    |
| Paul PELLIOU, Quelques transcriptions apparentées à Çambhala dans les textes chinois . . . . .   | 73    |
| Léopold DE SAUSSURE, Les origines de l'astronomie chinoise . . . . .                             | 86    |
| RICHENET, Note sur la mission des Lazaristes en Chine, spécialement à Pékin                      | 117   |
| Aurel STEIN, Central-Asian relics of China's ancient silk trade . . . . .                        | 130   |
| Paul PELLIOU, Les « Conquêtes de l'Empereur de la Chine ». . . . .                               | 183   |
| A. C. MOULE, A life of Odoric of Pordenone . . . . .   | 275   |
| A. C. MOULE, A small contribution to the study of the bibliography of Odoric                     | 301   |
| Paul PELLIOU, Note sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i . . . . .                                | 323   |
| Aurel STEIN, La traversée du désert par Hiuan-tsang en 630 ap. J.-C. . . . .                     | 332   |
| G. MATHIEU, Le système musical . . . . .   | 355   |

### Nécrologie.

|  |     |
|--|-----|
| Léon Tournade, George Ernest Morrison, par Henri Cordier . . . . . | 71  |
| Jules Harmand, par Henri Cordier . . . . .                         | 299 |

### Bulletin critique.

|   |     |
|---|-----|
| Alfred Chapuis, <i>La montre « chinoise »</i> , par Paul Pelliot . . . . .  | 61  |
| Lo Tchen-yu, <i>Kou king t'ou lou</i> ; Tomioka Kenzō, <i>Kokei no kenkyū</i> ; — Professeur Panduranga S. S. Pissurlancar, <i>Recherches sur la découverte de l'Amérique par les anciens hommes de l'Inde</i> ; — Emile Hovelacque, <i>Les peuples d'Extrême-Orient. La Chine</i> , par P. Pelliot . . . . . | 142 |
| <i>Public Debts in China</i> . By Feng-hua Huang; — <i>The Foreign Trade of China</i> . By Chong Su-see; — <i>Modern China A Political Study</i> by   |     |

|   |     |
|---|-----|
| Sih-Gung Cheng; — Bouinai, <i>The Tsokiang; or Water Transport Conditions between Tonkin, Lungchow, and Nanning</i> , par Henri Cordier. — Louis Finot, <i>La Marche à la Lumière (Bodhiçaryāvatāra)</i> , par P. Pelliot. — L. Wieger, <i>La Chine à travers les Ages hommes et choses — Précis — Index biographique — Index bibliographique</i> , par Henri Cordier . . . . .   | 291 |
| Dr. Franz Babinger. <i>Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1738), ein Beitrag zur Geschichte der morgenländischen Studien im 18. Jahrhundert</i> ; — Casimir Schnyder, <i>Eduard Huber, ein schweizerischer Sprachengelehrter, Sinolog und Indochinaforscher</i> , par Paul Pelliot. — <i>English-Chinese Dictionary of the Standard Chinese Spoken Language and Handbook for Translators, including Scientific, Technical, Modern, and Documentary Terms</i> . By K. Hemeling; — <i>The History of Shanghai</i> by G. Lanning—S. Couling, par Henri Cordier . . . . . | 361 |

### Bibliographie.

|                                    |                   |
|------------------------------------|-------------------|
| Livres nouveaux . . . . .          | 69, 164, 297, 367 |
| Publications périodiques . . . . . | 169               |

### Notes and Queries.

|  |     |
|--|-----|
| L'étymologie du nom des monts K'ouen louen, par L. de Saussure . . . | 370 |
|--|-----|

### Chronique.

|                                     |                   |
|-------------------------------------|-------------------|
| France, Angleterre, Chine . . . . . | 72, 182, 300, 372 |
| Index alphabétique . . . . .        | 373               |

915  
T64  
ser. 2  
v. 20

# LA PEINTURE ET LA GRAVURE EUROPÉENNES EN CHINE AU TEMPS DE MATHIEU RICCI,

PAR

**PAUL PELLIIOT.**



On s'est occupé à maintes reprises des peintres occidentaux qui travaillèrent pour les empereurs K'ANG-HI et K'IEN-LONG. Les noms L'ATTIRET, de CASTIGLIONE, ceux mêmes de SICHELBAERT, de Jean DAMASCÈNE, de PANZI, voire de BELLEVILLE et de GHERARDINI, sont aujourd'hui bien connus des orientalistes. Mais il n'en va pas de même pour les premiers temps où l'art occidental pénétra en Chine, aux alentours de l'an 1600, avec le fondateur même des missions en Chine, Mathieu Ricci <sup>1</sup>).

---

1) Je rappelle que Ricci est arrivé à Macao en août 1582 (le 7 suivant le P. Tacchini, *Opere storiche del P. Matteo Ricci*, I, LXIV; II, 416; mais à II, 371, le même auteur indique le 8 août, sans observation). J'insiste sur le millésime, parce qu'il y a parfois à ce sujet des malentendus. La nouvelle édition du *Cathay* de Yule (t. IV, p. 178) dit que Ricci «reached Goa in 1578, but speedily left it for Macao» (avec une erreur, qui est de faire aller en 1595 Ricci à Pékin, d'où il se serait retiré à Nankin, au lieu que cette année-là il alla à Nankin, d'où il se retira à Nan-tch'ang). M. CORDIER, aussi bien dans *L'imprimerie sino-européenne en Chine* (p. 39) que dans sa *Bibliotheca Sinica*<sup>2</sup> (vol. 1090) et dans *L'arrivée des Portugais en Chine* (T'oung Pao, 1911, p. 540, où une faute d'impression fait mourir Ricci le 14 mai 1610 au lieu du 11 mai), fait arriver Ricci en Chine en 1583; c'est vrai en ce sens que Ricci ne passa de Macao au Kouang-tong qu'en 1583, mais pour d'autres missionnaires c'est la date de leur débarquement à Macao qui est comptée pour celle de leur arrivée en Chine; il n'y a pas de raison d'avoir deux systèmes. D'autre part, tous les textes chinois que je connais, y compris même la *Vie chinoise* de Ricci par le P. ALENI, font arriver Ricci en 1581; c'est entre autres les cas



Dans un article extrêmement curieux intitulé *Christian art in China*<sup>1)</sup>, paru en 1910, M. B. LAUFER a comblé en partie cette lacune de nos connaissances. Grâce à lui, nous avons aujourd'hui des reproductions de six peintures religieuses d'inspiration occidentale portant la signature du célèbre peintre TONG K'I-TCH'ANG, d'un album figurant des scènes de la vie européenne, et surtout de quatre gravures religieuses européennes prises au début de 1606 par 程大約 TCH'ENG TA-YO<sup>2)</sup> comme sujets d'illustration pour des plaques d'encre de Chine<sup>3)</sup>.

dans le *Si fang ta wen* d'Aleni, dans la liste des missionnaires jointe au 聖教新證 *Cheng kiao sin tcheng* et même dans le *Ming che* (ch. 326, f° 8 r°; la traduction de BRETSCHNEIDER, *Mediaeval Researches*, II, 325, selon laquelle cette date serait celle de l'embarquement de Ricci et non de son débarquement, est inexacte). Pour incompréhensible que soit l'erreur d'Aleni, il n'y a pas à douter de la date d'août 1582, garantie par de nombreux documents contemporains.

1) 19 pages et XX planches; tirage à part des *Mitteil. des Seminars für Oriental. Sprachen*, 13<sup>e</sup> année; cf. aussi, du même auteur, *A Chinese Madonna*, 8 pp. + 1 pl., ré-imprimé de *The Open Court* de janvier 1912.

2) WYLIE (*Notes on Chinese literature*, p. 117) et M. Laufer (*Christian Art*, p. 7) appellent 程君房 TCH'ENG KIUN-FANG l'auteur de ce recueil, intitulé 程氏墨苑 *Tch'eng che mo yuan*. Telle est en effet la forme du nom dans le *Sseu k'ou ts'uan chou* (ch. 116, f° 13), dont les *Notes* de Wylie ne sont guère que des extraits; j'ai d'ailleurs rencontré aussi Tch'eng Kiun-fang dans le chapitre bibliographique du 歙縣志 *Chō hien tche*. Mais l'auteur même signe 程大約 Tch'eng Ta-yo, et dans ses préliminaires, il dit lui-même qu'il s'appelle Tch'eng Ta-yo, tseu 幼博 Yeou-po, hao 篠野 T'iao-ye, et qu'il a pour « autre tseu » (別字) Kiun-fang; nous l'appellerons donc Tch'eng Ta-yo. Il était originaire de la sous-préfecture de 歙 Chō au Ngan-houei, et c'était là aussi le pays d'origine de 方于魯 Fang Yu-lou, auteur d'un recueil intitulé 方氏墨譜 *Fang che mo p'ou* qui a fait similaire à celui de Tch'eng Ta-yo. Un grand nombre de figures sont communes aux deux recueils, entre autres une plaque portant une courte inscription en des caractères étrangers qui semblent appartenir à une des écritures indigènes de l'Indochine septentrionale ou du Yunnan; dans une autre plaque représentant une offrande de tribut, où l'inscription chinoise est identique dans les deux recueils, Fang Yu-lou est seul à mettre sur le revers de la plaque une courte inscription *jučen* que Bushell a déchiffrée. Les deux recueils ont un certain nombre de plaques portant des inscriptions bouddhiques en *brahmī*, et Fang Yu-lou reproduit même un feuillet de *pothī* avec un texte en *brahmī* très altéré. Wylie, qui donne 1588 pour la date de publication du *Fang che mo p'ou*, a admis, sur la foi du *Sseu k'ou ts'uan chou*, que Fang Yu-lou l'aurait publié pour supplanter le *Tch'eng che mo yuan*. Mais les préfaces et post-

Par la traduction latine des *Commentaires* de Ricci publiée au 1615 par TRIGAULT sous le titre de *De christiana expeditione apud*

faces du *Fang che mo p'ou* vont de 1583 à 1589; c'est tout à fait exceptionnellement qu'une d'entre elles, ajoutée sans doute après coup, est de 1596. Au contraire les préfaces et postfaces du *Tch'eng che mo yuan* vont de 1594 à 1605; les morceaux de Ricci, ajoutés après coup, sont du 9 janvier 1606. Il semble donc bien que le *Fang che mo p'ou* ait existé avant le *Tch'eng che mo yuan*. Le *Tch'eng che mo yuan* est depuis longtemps à la Bibliothèque Nationale (Courant, *Catalogue*, n<sup>os</sup> 1134—1137). Le *Fang che mo p'ou* ne s'y trouve au contraire que depuis que j'y ai remis un bon exemplaire qui m'avait été cédé par M<sup>re</sup> Jarlin (coll. Pelliot, II, 49); il est en 6 ch.; la collection littéraire de Fang Yu-lou est l'objet d'une notice au *Sseu k'ou ts'uan chou*. Abel-Rémusat (*De l'étude des langues étrangères chez les Chinois*, p. 20) parle d'un recueil illustré d'antiquités « en 30 volumes grand-format » intitulé « *Fang-che me ping* »; malgré l'inexactitude de la description, du nombre de chapitres et du titre, il semblerait qu'il s'agit du *Fang che mo p'ou*. Le *Tch'eng che mo yuan* est en 12 ch. Les gravures et les textes reproduits par M. Laufer doivent se trouver au ch. 6 Ƨ, ff. 35 et suiv. Mais la table de ce ch. 6 Ƨ, intitulée « table du ch. 12 », s'arrête au f<sup>o</sup> 29. Les ff. 30—31 sont une addition de 1604; les ff. 32—34 ont été ajoutés au printemps de 1605. Les ff. 35 et suivants, qui sont consacrés aux pièces de Ricci, sont une addition de janvier 1606. On voit que l'ouvrage a eu des états successifs, et il semble que les tables des chapitres aient été gravées dès 1603, et pour une division de l'ouvrage en 12 ch., au lieu de celle en 6 ch. doubles que comporte en fait notre exemplaire. Enfin, notre exemplaire ne comprend que deux des quatre gravures reproduites par M. Laufer et aucun des textes en transcription: le f<sup>o</sup> 35 r<sup>o</sup> représente Saint Pierre marchant sur les eaux, et le f<sup>o</sup> 35 v<sup>o</sup> l'embrasement de Sodome (A. Rémusat les a déjà signalées; cf. *Mélanges Asiat.*, I, 47). Au premier abord, on pourrait bien supposer que les autres feuillets, qui sont les derniers de l'ouvrage, manquent à l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale. Mais, comme l'a fait remarquer le P. BRUCKER (*Études publiées par les Pères de la Compagnie de Jésus*, t. 131 [1912], p. 223), les deux planches que donne encore le f<sup>o</sup> 35 de notre exemplaire ne comportent pas les titres en romanisation qui se trouvent dans l'exemplaire utilisé par M. Laufer. Il semble donc qu'on ait à un moment donné supprimé de l'ouvrage deux des gravures et tous les feuillets de texte romanisé, en même temps qu'on faisait sauter les titres romanisés en haut des deux gravures restantes; toutefois, les signatures européennes ont été conservées au bas de ces deux gravures (dans ces signatures, il n'y a pas lieu de maintenir le *excudit* de M. Laufer; le texte a correctement *excudit*). Il est possible que ces suppressions, dont on ne voit pas toutefois pourquoi elles ne se sont pas étendues au f<sup>o</sup> 35, aient été opérées lors de la proscription de 1616. En ce cas, et bien que l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale soit encore d'un tirage excellent, celui de M. Laufer devrait être encore meilleur, et tout à fait *tch'ou-yin* (« de premier tirage »). Je rappelle qu'un exemplaire moyen du *Tch'eng che mo yuan* vaut actuellement à Pékin de 80 à 100 \$, soit, au cours actuel, environ 1000 francs. Je crois trouver ailleurs trace d'exemplaires où, comme dans celui de la Bibliothèque Nationale, il ne subsistait plus que Saint Pierre marchant sur les eaux et l'embrasement de Sodome. Une lettre du Père Fr. BOURGEOIS, écrite de Pékin le 31 juillet 1778 et pu-

*Sinas*, on savait en gros que Ricci avait fait grand usage, pour sa propagande, de gravures et de peintures européennes ou de style

blée récemment par M. Cordier (*T'oung Pao*, 1917, p. 379), contient le passage suivant : « Sous le dernier empereur des Ming tchao, les missionnaires Jésuites eurent le courage de faire peindre l'embrasement de Sodome et de Gomorre, et de le présenter avec une explication à cet Empereur, qui étoit souverainement débauché. Leur intention étoit de le frapper. Il trouva la peinture belle dans son genre. Il la fit graver dans un recueil des Monuments de son temps, et voilà tout ce qu'il en fut. Il y fit aussi graver l'Image du Sauveur portant la croix à la main ». Le dernier empereur des Ming devrait être Tch'ong-tcheng (1628—1644); mais on n'a aucune trace d'un recueil publié sous son règne et où de tels documents pourraient figurer. Si on se rappelle que Tch'eng Ta-yo présenta son recueil à l'Empereur, que l'embrasement de Sodome y figure, et que d'autre part, dans la gravure de Saint Pierre marchant sur les eaux, le Christ est debout sur le rivage et porte sa croix, il apparaîtra bien probable que le P. Bourgeois a connu, directement ou par ouï-dire, un exemplaire du *Tch'eng che mo yuan* où, comme dans celui de la Bibliothèque Nationale, il ne subsistait plus que deux gravures, et d'où toute mention de Ricci avait disparu. En près de deux siècles, le souvenir des rapports de Ricci et de Tch'eng Ta-yo avait eu le temps de s'effacer, et une légende s'était créée pour rendre compte de la présence inattendue, dans ce recueil de monuments chinois, de deux gravures bibliques.

3) Les gravures reproduites par M. Laufer, imitées de gravures sur cuivre et où on croirait encore reconnaître les hachures au burin des originaux, posent, au point de vue de l'histoire de la gravure en Chine, un problème technique curieux; il faudra le reprendre en étudiant aussi les reproductions chinoises des gravures de l'ouvrage illustré du P. Jérôme Nadal, qui ont un aspect assez différent (cf. CORDIER, *L'imprimerie sino-européenne*, n° 3; COURANT, *Catalogue*, n° 6750—6756). Il me paraît en tout cas que les planches du *Tch'eng che mo yuan* sont ici reproduites directement d'après les gravures, et non d'après les plaques d'encre de Chine que Tch'eng Ta-yo a sans doute illustrées en copiant ces gravures. Les textes chrétiens en caractères chinois et en romanisation joints aux gravures par Ricci le 9 janvier 1606 et qui sont également reproduits dans l'ouvrage de Tch'eng Ta-yo, offrent des anomalies inexplicables. Les formes 淫 et 姪 peuvent n'être considérées que comme de mauvaises graphies de 淫 *yin* et 姪 *yin*, et peut-être (quoique j'en doute) y a-t-il eu une lecture *siuan* de 撰 *tchouan*, mais on comprend mal comment Ricci a pu laisser passer une orthographe 耶蘓 (soit 耶蘇) *Ye-sou* au lieu du 耶穌 *Ye-sou* déjà consacré en 1606, et surtout comment il a pu transcrire *teou* le caractère 寶 *pao*, par confusion avec 寶 *teou*. Quant aux mots 遇寶像 三座 *yu pao-siang san-tso* que M. Laufer (p. 10) a rendus hypothétiquement par « the Holy Trinity », ils me paraissent signifier « en envoyant ces trois images précieuses », c'est-à-dire les trois premières gravures reproduites par M. Laufer; pour cet emploi de *yu* là où on attendrait 遺 *yi*, cf. le 遇書 *yu chou* de la planche XV de M. Laufer. Quoi qu'il en soit, les textes reproduits par M. Laufer nous donnent pour la première fois des spécimens authentiques et suffisamment longs du système de romanisation, avec notation des



européen<sup>1)</sup>. En 1629, le P. SAMBIASO a même publié un petit traité de *Réponses sur la peinture*<sup>2)</sup>. Le P. BUGLIO (1606—1682) fit connaître en Chine la perspective européenne; il « donna à l'Empereur trois tableaux, où les règles en étaient parfaitement gardées »<sup>3)</sup>; on sait que ces règles de perspective européenne furent appliquées en 1696 dans le *Keng tche t'ou* de TSIAO PING-TCHENG<sup>4)</sup>.

En réalité, les premiers missionnaires n'avaient pas été enthousiasmés par l'art chinois. On lit dans les *Commentaires* de Ricci<sup>5)</sup>: « Les Chinois, tout en étant très amis de la peinture, ne peuvent cependant atteindre à nos [artistes], et il leur manque beaucoup

accents, qui avait été élaboré par Ricci. On sait que Ricci avait arrêté son système de romanisation en 1598 avec l'aide du P. Cattaneo et du frère chinois Sébastien Fernandez, et qu'il l'imposa dès lors à toute la mission (cf. Tacchi-Venturi, I, 300). Ainsi ce système, qui a une apparence portugaise, fut fixé par un Italien, mais qui déjà avait perdu le contact avec son pays depuis longtemps, et devait bientôt déclarer lui-même qu'il s'exprimait plus facilement en portugais ou même en espagnol que dans sa langue maternelle. Un problème du même ordre se pose pour la transcription de l'annamite par le *quôc-ngũ* qui, malgré son apparence portugaise, semble dû surtout à des missionnaires qui n'étaient pas portugais (cf. Ch. Maybon, *Histoire moderne du pays d'Annam*, Paris, 1919, in-8°, p. 36—37).

Le 祝 Tchou, hao 石林 Che-lin, qui mit en relations Ricci et Tch'eng Ta-yo, s'appelait de son vrai nom 祝世祿 Tchou Che-lou, tseu 無功 Wou-Kong; originaire de 德興 Tö-hing au Kiang-si, il avait passé le doctorat en 1589 et était devenu 吏科給事中 li-k'o ki-che-tchong à Nankin; c'est le « Cioscelin » des *Commentaires* (cf. Tacchi-Venturi, t. II, à l'index, s.v. Ciosellino).

1) Pour le rôle des peintures chrétiennes dans la propagande au XVII<sup>e</sup> siècle, cf. les quelques renseignements groupés dans L. Gaillard, *Croix et Svastika*<sup>2</sup>, p. 172 et suiv.

2) Cf. CORDIER, *L'imprimerie sino-européenne*, nos 253 et 254; COURANT, *Catalogue*, nos 3385—3388; LAUFER, *Christian Art*, p. 5. Il n'y a en réalité qu'une œuvre du P. Sambiaso sur la peinture; le n° 253 de M. Cordier se confond avec la moitié du n° 254.

3) Cf. du HALDE, *Description de la Chine*, éd. in-f° de 1735, t. III, p. 269. Du Halde appelle ici le P. BUGLIO « Bruglio », de même qu'au t. II, p. 128, il l'appelle « Broglio ». Le P. GAILLARD, *Nankin, Aperçu historique*, p. 221, donne entre guillemets, avec une référence inexacte, une phrase qui ne se trouve pas en réalité dans du Halde.

4) Cf. O. FRANKE, *Kéng tsché t'u*, Hamburg, 1913, in-4°; P. PELLIOU, *A propos du Kéng tche t'ou*, dans *Mém. concern. l'Asie Orientale*, t. I, 1913, pp. 65—122; O. FRANKE, *Zur Geschichte des Kéng Tsché T'u*, dans *Ostasiat. Zeitschrift*, 1914, 169—208.

5) Je traduis sur le texte italien original, d'après l'édition du P. Tacchi-Venturi, *Opere storiche del P. Matteo Ricci S.J.*, Macerata, 1911, gr. in-8, I, 16. La traduction latine de Trigault n'est pas littérale.



dans la statuaire et dans l'art du fondeur, quoi qu'ils fassent grand usage de tout cela, aussi bien dans divers arcs et dans les statues qu'ils font d'hommes et d'animaux en pierre et en bronze que pour leurs idoles et simulacres dans les temples, avec les cloches, les grands brûle-parfums qu'ils mettent en avant de leurs idoles, et autres œuvres d'art. Il me paraît que la cause qui les empêche d'être éminents dans ces arts-là est la rareté ou l'absence de communication avec d'autres nations qui auraient pu leur venir en aide; car comme habileté manuelle et dons naturels ils ne le cèdent à aucun peuple. Ils ne savent pas peindre à l'huile, ni mettre des ombres à ce qu'ils peignent<sup>1)</sup>, et ainsi toutes leurs peintures sont mortes et sans aucune vie. Dans la statuaire, ils sont tout à fait malheureux, et je ne sache pas qu'ils aient d'autres règles de proportions et de symétrie que l'œil, qui, dans les objets de grande dimension, se trompe bien facilement, et ils font des figures immenses tant de pierre que de bronze.»

C'est peut-être ce sentiment de l'infériorité de l'art chinois qui fit songer Ricci à tirer parti d'œuvres d'art européennes pour le succès de son apostolat. Sans doute, il se servira avant tout de peintures religieuses, il offrira à l'Empereur en 1601 des tableaux de Notre Seigneur et de la Vierge<sup>2)</sup> et les gravures de l'œuvre du P. NADAL sont mentionnées tant dans les *Commentaires* que dans

---

1) Dans une lettre du 18 octobre 1598, le P. Longobardi demande des « livres d'images », très appréciés des Chinois, « parce qu'ils ont ces ombres que les peintures chinoises ne marquent pas » (cf. Tacchi-Venturi, II, 475).

2) Le rapport présenté par Ricci à l'Empereur, et où il est question de ces cadeaux, est bien du 27 janvier 1601, comme le dit M. CORDIER (*L'imprimerie sino-européenne*, n° 238), encore que le P. Tacchi-Venturi (t. I, p. 358) déclare cette date trop tardive et sûrement inexacte. La date du 28 janvier 1601 donnée par M. Laufer (*Christian Art*, p. 7) semble être une inadvertance. Une liste chinoise des cadeaux offerts par Ricci, plus complète que celles connues jusqu'ici par les sources européennes ou chinoises, se trouve dans le n° 1322 du *Catalogue* de M. Courant et méritera d'être étudiée en détail.

les *Lettres*; mais on le voit aussi réclamer de bonnes gravures de la *Rome antique* dont le succès lui paraît assuré.

Sur les premières peintures chrétiennes qui entrèrent en Chine avec Ricci, nous trouvons dans les *Commentaires* les indications suivantes, se rapportant à la fin de 1586 ou au début de 1587:<sup>1)</sup>

« Notre Père Général Claude ACQUAVIVA a écrit aux Pères de la mission . . . . et tout de suite il leur a envoyé de Rome une image du Sauveur faite par un excellent peintre . . . . Du Japon, le père vice-provincial Gaspard COELHO leur a envoyé une grande image du Sauveur faite par le P. Jean NICOLAO, très belle. Des Philippines, un prêtre pieux a envoyé une image de la Vierge avec l'Enfant dans ses bras et Saint Jean [Baptiste] l'adorant, [image] venue d'Espagne, d'un rare talent par la vivacité des couleurs et des figures, et le P. François Cabrale l'a attribuée à cette mission-ci. . . . »

Il y a ici une indication intéressante, celle d'un tableau peint par le P. Jean Nicolao. Des renseignements que le P. TACCHI-VENTURI a extraits des archives de la Compagnie, il résulte en effet que le P. Nicolao, né à Naples en 1560, était déjà en 1592 au Japon (« Xiqui »)<sup>2)</sup>, où il enseignait la peinture à de jeunes Japonais. En 1603, il était à Nagasaki, directeur d'une école de peinture fondée par les Jésuites. On l'y retrouve encore en 1613. Un catalogue antérieur à 1620 le fait alors vivre à Macao, où il est encore nommé en 1623. D'après une autre note du P. Tacchi-Venturi<sup>3)</sup>, P. Nicolao portait à Nagasaki le titre de « préfet du séminaire

1) Ed. Tacchi-Venturi, I, 157—158.

2) C'est-à-dire à Shiki, une des îles du groupe d'Amakusa.

3) *Ibid.*, I, 648. Mais, dans cette dernière note, le P. Tacchi-Venturi doit se tromper ne faisant durer que jusqu'à 1603 cette école de peinture établie par les Jésuites au Japon; les renseignements qu'il a donnés p. 158 sont formels pour prolonger son existence au moins jusqu'en 1613. Il me paraît vraisemblable que l'école ait duré jusqu'à la proscription de 1614, et que ce soit à cette date et pour ce motif que le P. Nicolao soit revenu à Macao.

des peintres». Léon Pagès, qui ne parle pas d'enseignement de la peinture à Shiki ou à Nagasaki, dit de son côté, à propos de la mission d'Arima, qu'en 1601 «quatorze Doyoucou, étudiant la peinture, s'étaient retirés à Arima pendant la guerre, et vivaient en forme de séminaire, enrichissant de leurs œuvres les sanctuaires du Japon. Ils étaient sous la direction de deux religieux, dont l'un était venu de Rome, et était déjà prêtre» <sup>1)</sup>. Bien que Pagès ne donne pas le nom de ce religieux, c'est bien probablement le P. Nicolao.

En 1585—1586, le P. Nicolao était-il déjà au Japon? C'est possible, mais non certain, puisque son enseignement n'y est attesté qu'en 1592. Il importe toutefois d'insister sur l'existence de ce «séminaire des peintres», car nous allons retrouver sa trace à plusieurs reprises dans la mission de Ricci.

Une première mention du «séminaire» apparaît dans un document où elle a été d'abord méconnue. La quatrième des gravures reproduites par M. Laufer d'après le *Tch'eng che mo yuan* est celle d'une Madone, et a été identifiée à une gravure de Jérôme WIERX reproduisant la «Nuestra Señora de l'Antiqua» de Séville. Au-dessous de cette gravure se trouve une légende assez longue, copiée textuellement de la gravure de Wierx, sauf une dernière indication placée dans l'angle inférieur droit. M. Laufer a lu ce dernier bout de ligne «in 8 cm<sup>0</sup> Japv 1597», et le professeur C. Justi lui a suggéré pour «Japv» une interprétation «anno a partu virginis». Le P. Brucker a fait remarquer que le texte portait en réalité «in Sem<sup>0</sup> Japo 1597» <sup>2)</sup>. Et l'interprétation s'impose; il faut comprendre «au séminaire du

1) Léon Pagès, *Histoire de la religion chrétienne au Japon depuis 1598 jusqu'à 1651* Paris, 1869, in-8, t. I, p. 45.

2) Cf. Brucker, *loc. laud.*, p. 223. Les articles où le P. Brucker a parlé de la Chine sont toujours intéressants, mais ce sont souvent des comptes-rendus, pour lesquels le nom du P. Brucker n'est pas indiqué dans les tables des *Etudes*; aussi est-il difficile de le retrouver, et restent-ils peu connus. En fait, j'avais fait la même rectification, et mon article était rédigé quand un heureux hasard m'a fait retrouver le compte-rendu du P. Brucker.

Japon (ou des Japonais), 1597». Ce séminaire doit être soit le séminaire de «Xiqui», où Nicolao enseignait la peinture en 1592, soit le «séminaire des peintres» de Nagasaki, qui n'est attesté qu'à partir de 1603, mais pouvait fort bien exister dès 1597<sup>1)</sup>. La constatation est assez troublante. J'ai dit plus haut qu'on croyait encore distinguer, sur la planche du *Tch'eng che mo yuan*, la trace des hachures d'une gravure originale au burin. Faut-il admettre que ces hachures aient subsisté à travers une première copie manuscrite fidèle exécutée au Japon, et furent ensuite copiées non moins fidèlement dans la planche du *Tch'eng che mo yuan*? Ou le P. Nicolao avait-il regravé ou fait regraver au burin en 1597 la planche originale de Wierx? Cette dernière hypothèse me paraît de beaucoup la plus vraisemblable. On lit en effet, dans le passage de Léon Pagès déjà cité au sujet du séminaire d'Arima: «On gravait aussi de belles images, comparables à celles d'Europe, et on les répandait dans tout l'empire». C'est une de ces gravures, exécutée au Japon en 1597, qui a dû être donnée par Ricci à Tch'eng Ta-yo.

Le P. Nicolao et son école ne jouèrent d'ailleurs pas seulement un rôle dans la mission de Ricci par les œuvres qu'ils envoyèrent; la mission leur dut aussi un peintre.

Toutefois ce ne fut pas là le premier peintre que Ricci ait eu autour de lui. Quand, en mai-juin 1600, Ricci, alors en route de Nankin pour Pékin, se trouvait à Tsi-ning (Chan-tong), il eut occasion de montrer au gouverneur 劉 Lieou (H. 心同 Sin-t'ong) un tableau représentant la Vierge avec l'Enfant et Saint Jean-Baptiste qu'il destinait à l'Empereur. La femme du vice-roi, entendant parler

1) Le P. Brucker suppose qu'il peut s'agir du séminaire de Macao où les Japonais venaient étudier quand le gouvernement japonais s'opposa à la propagande chrétienne. Mais il a vu que le P. Nicolao était encore au Japon en 1613. La suite de cet article montrera que le frère Niva, son élève, ne fut ramené du Japon qu'en 1601—1602. Enfin, en 1606, Ricci envoya Niva de Pékin à Macao pour y décorer la nouvelle église des Jésuites, ce qu'il n'eût sans doute pas fait si Nicolao et ses élèves s'y fussent déjà trouvés.



du tableau, désira envoyer un peintre pour en prendre une copie. Mais les pères « craignant que [ce peintre] ne le pût faire assez bien, et surtout ne pouvant nullement s'arrêter là, donnèrent [au gouverneur] une copie, assez belle, qu'avait faite dans notre maison un jeune homme de notre maison »<sup>1)</sup>. On ne sait qui était ce « jeune homme », capable de peindre, et qui se trouvait à Nankin dans la maison des pères.

Mais, bientôt, le P. Ricci eut à Pékin un vrai peintre dans la personne du frère Jacques NIVA, un élève du P. Nicolao que le Visiteur Alexandre VALIGNANI<sup>2)</sup> avait ramené avec lui du Japon à Macao à la fin de 1601 ou au commencement de 1602. En 1601, le P. Ricci, retenu à Pékin, avait été suppléé dans les missions du Sud par le P. Emmanuel Diaz (senior), nommé recteur de ces missions. En 1602, le P. Diaz monta à Pékin conférer avec Ricci. « Là le Père vint avec le frère Jacques Niva, peintre, qui fils d'un Chinois, mais né au Japon, avait été élevé dans notre séminaire et connaissait très bien cet art [de la peinture], et le père visiteur l'avait mandé pour aider dans cette entreprise [de l'apostolat de la Chine], sans qu'il fût encore reçu dans la Compagnie; et sans avoir aucune difficulté ni empêchement en route, ils arrivèrent par eau à Pékin en juillet de l'année 1602 »<sup>3)</sup>.

Le P. Tacchi-Venturi ajoute en note qu'il ne peut donner aucun renseignement sur ce frère Jacques Niva, dont le nom ne figure pas parmi ceux des pères et frères mentionnés comme se trouvant en Chine dans un catalogue du 25 janvier 1604. Mais il n'y a à ce silence rien d'étonnant. Le passage des *Commentaires* que je viens de citer spécifie qu'en 1602, Jacques Niva n'avait pas encore été reçu dans la Compagnie; le silence du catalogue du 25 janvier 1604

1) Tacchi-Venturi, I, 350.

2) Je garde cette forme, qui est celle qu'emploie le P. Tacchi-Venturi; mais le P. Brucker adopte Valignano, non sans de bonnes raisons lui aussi.

3) Tacchi-Venturi, I, 439.

ent seulement de ce qu'il en était encore de même à cette date-là. Les passages d'une lettre écrite le 15 août 1606 par le P. Ricci, Général des Jésuites, Claude Acquaviva, montrent que le frère Niva, « mezzo giappone » (ce qui paraît supposer que, si son père était chinois, sa mère était japonaise), ne fut reçu comme frère dans la Compagnie qu'après la mort du P. Valignani, survenue le 1<sup>er</sup> janvier 1606<sup>1)</sup>.

Sur les travaux du frère Niva, on peut grouper quelques renseignements.

Dans une lettre de février 1605 au P. Louis MASELLI, Ricci dit: <sup>2)</sup> « L'an passé, à Noël, pour la fête, nous avons placé sur l'autel, au lieu de l'image du Sauveur qui y est toujours, une image nouvelle de la Vierge de saint Luc, avec l'Enfant dans les bras, très bien faite par un jeune homme qui est dans notre maison et qui a été au Japon l'élève de notre P. Jean Nicolò (= Nicolao), et merveilleux fut le contentement que tous eurent de cette [image]... »

Dans sa lettre du 15 août 1606 au P. Acquaviva, Ricci mentionne que le frère Niva est à ce moment à Macao, où il l'a envoyé pour exécuter quelques peintures dans l'église nouvelle.

Mais il devait y avoir de plus amples renseignements dans une lettre perdue de Ricci, car le P. du JARRIC, dans un passage qui semble avoir échappé au P. Tacchi-Venturi, célèbre assez longuement les mérites du frère Niva. Voici le texte <sup>3)</sup>: « En la ville de Pacquin l'année 1605. estoiet le P. Matthieu Ricci, le P. Jacques PANTOJA, un frère Japonois de la mesme Cōpagnie, appelé Jacques, excellent peintre.... & le frère avec sa peinture rauissoit en admiration tout ce grand monde de la Chine, ainsi que parle le P. Ricci en la fin de ses lettres, de façon que tous aduouoient qu'il n'y auoit

1) Tacchi-Venturi, II, 300, 304.

2) Tacchi-Venturi, II, 254.

3) *Troisième partie de l'Histoire des choses plus memorables*, Bordeaux, 1614, in-4°, 1018—1019.

point en la Chine aucune peinture, qui peut estre parangonnée celles, qui venoient de sa main, quoy qu'auparavant ils estimassen qu'il n'y en auoit au monde de telles que les leurs. Toutes-fois traualloit si secrettement, qu'il n'y auoit que deux Chrestiens Chinois & iceux fort fidelles, qui le sceussent: parce que si cela fut venu à la notice du Roy, il n'eut peu estre employé à autre chose qu'à des ouvrages d'iceluy, ou des plus grands Mandarins de la Cour: et le danger d'en offencer plusieurs, ne pouuant satis-faire à tous."

En 1610, le frère Niva fut envoyé à Nan-tch'ang dans le Kiang-pour y peindre les images du Sauveur et de la Vierge dans les deux chapelles qu'y avait la Mission<sup>1)</sup>. C'est sans doute ce qui l'empêcha de se trouver à Pékin le 11 mai 1610, lors de la mort de Ricci. Ricci n'avait jamais voulu se laisser peindre<sup>2)</sup>. Mais les chrétiens indigènes se lamentaient de la mort de celui qu'ils appelaient le Saint, et, ajoute Trigault, "par leurs prières importunes ils obligèrent un des frères, qui entendait un peu à la peinture de peindre le portrait du héros, pour leur commune consolation. Une lettre de de Ursis donne le nom de ce frère qui "entendait

1) Cf. la lettre annuelle de 1610, du P. Trigault, visée dans Tacchi-Venturi, I, 64.

2) Nous connaissons ce détail par la *Vie de Siu Kouang-k'i* qu'écrivit le P. Couplet en 1678 (cf. CORDIER, *L'imprimerie sino-européenne*, n° 234, où cette œuvre est classée par inadvertance au milieu des écrits de Ricci). Siu Kouang-k'i refusa toujours de laisser faire son portrait, voulant imiter par là le P. Ricci. Aussi quand Siu Kouang-k'i fut sur le point de mourir, un de ses petits-fils usa-t-il de subterfuge, en faisant pénétrer comme un prétendu médecin un peintre qui examina longuement le mourant et reproduisit ensuite ses traits de mémoire. A propos de la mort de Siu Kouang-k'i, je ferai remarquer que *Biogr. Diet.* de Giles (n° 779) la place en 1634, date qui a été répétée par M. Courcy à diverses reprises dans son *Catalogue* et par M. VACCA dans son appendice au t. II de P. Tacchi-Venturi. J'ai indiqué 1633 dans *B. E. F. E.-O.*, III, 723, et je crois que c'est la date qui est donnée actuellement par les Jésuites de Changhai. Mais la *Vie de Siu Kouang-k'i* par le P. Couplet dit très formellement que Siu Kouang-k'i mourut, selon le calendrier occidental, en l'an de Notre-Seigneur 1632, et, selon le calendrier chinois, le 10<sup>e</sup> lune de la 5<sup>e</sup> année Tch'ong-tcheng, marquée des signes *jen-chen*; ces données correspondent indubitablement au 18 novembre 1632. La famille de Siu Kouang-k'i existe encore; il devrait être possible d'arriver sur ce point à une solution certaine.

peu à la peinture»: c'est Emmanuel Pereira <sup>1)</sup>. Nul doute qu'on fût adressé à Niva s'il se fût alors trouvé à Pékin.

Par contre, lorsqu'en 1611 l'Empereur eut donné aux Pères, sur le tombeau de Ricci, le temple bouddhique confisqué à l'eunuque  $\frac{1}{7}$  YANG, et qu'il s'agit de substituer aux images et statues du bouddhisme une décoration chrétienne appropriée, c'est le frère Jacques Niva, de retour à Pékin, qui s'acquitta de ce pieux devoir. L'autel... fut abaïu, & les peintures de parois couuertes de chaux. Après on appresta vn lieu sur l'autel neuf, pour y poser l'image Sauueur. L'vn de nos frères l'auoit pendant ce temps tres-proprement peinte en ceste mesme metairie. On y void Jesus-Christ nostre Sauueur & Redēpteur assis en vn throsne magnifique, les anges en haut, les Apostres en bas semblent de chaque costé l'escouter, comme s'il les enseignoit.» <sup>2)</sup>

On a vu que, dans une lettre perdue dont s'inspire le P. du Jarric, Ricci parlait avec enthousiasme de la peinture de Niva, et de l'effet qu'elle produisait sur les Chinois de la Cour. De même, dans ses lettres, il note qu'un très grand nombre de visiteurs viennent à la vision «per curiosità di vedere l'artificio della nostra pintura o compa de libri et imagini o horiuoli artificiosi» <sup>3)</sup>. Une autre fois, Ricci dit que les Chinois «restent stupéfaits des livres d'images qui font penser à des sculptures (*scolpite*), et ils ne peuvent croire que ce soient des peintures» <sup>4)</sup>.

Evidemment, on pourrait se demander si les premiers missionnaires ne se sont pas mépris dans une certaine mesure, et s'ils

<sup>1)</sup> Cf. TRIGAULT, *De christiana expeditione*, Augsbourg, 1615, p. 614; Tacchi-Venturi, I, 7.

<sup>2)</sup> Je reproduis la traduction faite par de RIQUEBOURG-TRIGAULT, neveu du P. Nicolas Trigaault (*Histoire de l'expédition chrestienne au royaume de la Chine*, Lyon, 1616, 1091—); cf. aussi Tacchi-Venturi, I, 645.

<sup>3)</sup> Lettre du 22 août 1608 au P. Claude Acquaviva (dans Tacchi-Venturi, II, 367).

<sup>4)</sup> Lettre du 10 mai 1605 à Jean-Baptiste Ricci (dans Tacchi-Venturi, II, 272).



n'ont pas accepté comme des preuves d'admiration profonde les compliments que la politesse chinoise prodigue volontiers. On sait en effet que, malgré la qualité de peintres officiels qu'eurent au XVIII<sup>e</sup> siècle plusieurs peintres européens, les amateurs chinois dans l'ensemble, n'appréciaient pas autrement cette perspective et ces ombres dont Ricci notait tout de suite l'absence dans la peinture de l'Extrême-Orient. Mais dans l'histoire de cette première mission de Chine, tout est extraordinaire. L'énorme ascendant que Ricci sut prendre à la Cour est indéniable. Sa situation d'étranger entretenu pendant 10 ans, lui et ses compagnons, aux frais de l'Empereur, est sans précédent. Et il n'y a pas non plus d'exemple, avant le sien, d'un tombeau donné par l'Empereur à un « barbare », mort à la capitale et qui n'était pas l'envoyé officiel d'un prince tributaire. Cette Chine de la fin des Ming a été séduite par la science des premiers missionnaires et par la dignité de leur vie. Et il semble bien que, déposant pour un temps leur orgueil et leur exclusivisme, beaucoup de très bons esprits aient alors admis que ces étrangers leur étaient supérieurs un peu en tous domaines. L'insertion de gravures chrétiennes dans le *Tch'eng che mo yuan* en est un exemple. J'en ajouterai un autre. Au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, 姜紹義 KIANG CHAO-CHOU écrivit une *Histoire de la poésie sans paroles* (c'est-à-dire de la peinture), portant sur les peintres de la dynastie des Ming (1368—1644)<sup>1</sup>. Un court article y est consacré à la « peinture d'Occident » (西域畫 *si-yu hwa*); il y est dit:<sup>2</sup>

1) Le titre de l'ouvrage est 無聲詩史 *Wou cheng che che*, en 7 ch.; c'est son sujet *Sseu k'ou ts'üan chou*, ch. 114, f° 21—22. Kiang Chao-chou a aussi laissé un recueil de mélanges, intitulé 韻石齋筆談 *Yun che tchai pi tan*. C'est à ce recueil que Wylie (*Notes on Chinese literature*<sup>1</sup>, 136) fait vivre Kiang Chao-chou au début du XVIII<sup>e</sup> siècle; lui-même se qualifie de sujet des « ex-Ming »; il écrivait donc peu après que les Ming furent tombés en 1644, et en fait la préface du *Yun che tchai pi t'ou* en 1649.

2) Je cite d'après la réédition photolithographique de 1910, ch. 7, f° 23.

« Li Ma-teou (Ricci) apporta avec lui une image du Maître du ciel, [selon les] pays d'Occident; c'est une femme portant dans ses bras un enfant. Les sourcils et les yeux, les plis des vêtements ont comme une image qui serait gardée par un miroir clair et qui brièvement va se mettre en mouvement. [Les figures] sont d'une majesté et d'une élégance dont les peintres chinois ne sauraient approcher. » <sup>1)</sup>

Les propos de Ricci ont ainsi, on le voit, une contrepartie dans les textes chinois. La peinture européenne a vraiment eu son heure de vogue en Chine au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et dans l'histoire des relations artistiques entre l'Europe et l'Extrême-Orient il faut désormais faire une place au P. Jean Nicolao, Napolitain, et à son élève, métis d'un Chinois et d'une Japonaise, le frère Jacques Niva.

#### NOTES ADDITIONNELLES.

P. 1. — Aux peintres « européens » qui ont travaillé en Chine au VIII<sup>e</sup> siècle, il faut joindre Michel ARAÏLZA, Arménien, qui arriva en Chine en 1720; c'était un laïc envoyé par la Propagande; son premier chinois fut Lai (cf. *Rev. d'Extr.-Or.*, II [1887], p. 66).

P. 9. — En rédigeant mon article, je n'avais pas à ma disposition la brochure de sir Ernest Satow, *The Jesuit Mission Press in Japan, 1591—1610*, s. l., 1880, in-4<sup>o</sup>. Le plus ancien livre imprimé par les Jésuites au Japon et qu'on ait connu Satow a été gravé en 1591 à Amakusa, comté de Takaku (province de Hizen); mais Satow note, d'après les « lettres annuelles » pour 1591 et 1592, le collège d'Amakusa a été transporté peu après à Amakusa. Les gravures des planches de ces ouvrages furent exécutées par des élèves des Jésuites. Satow

1) 利瑪竇携來西域天主像乃女人抱一嬰兒。眉目衣紋如明鏡涵影踴躍欲動。其端嚴秀中國畫工無由措手。

ne parle pas du P. Nicolao, mais il cite la *Lettera Annua del Giappone dal Marzo del 1593 sino al Marzo del 94*, Milan, 1597, où il est dit (pp. 59—60): «Certaines de leurs maisons ne font pas moins de progrès dans la peinture ou dans la gravure des plaques de cuivre pour les impressions (*in intagliar lame di rame per stampe*), car huit des leurs travaillent à diverses peintures à la gouache, et d'autres à l'huile, et cinq à graver des plaques... Ceux qui gravent sur cuivre ne font pas moins dans leur service, car ils ont déjà gravé très au naturel les images venant de Rome, dont on a tiré beaucoup au grand plaisir et à la satisfaction des chrétiens». Comme on le voit, l'existence d'une section de gravure au burin dans le «séminaire des peintres» est pleinement confirmée par ce texte, et il n'y a plus à douter que c'est une de ces copies japonaises au burin qui a été reproduite par Tch'eng Ta-yo.

P. 11. — L'église des Jésuites à Macao avait brûlé en 1600 elle fut reconstruite en 1601—1602 avec le concours de chrétiens japonais, et c'est cette église nouvelle, bien connue sous le nom de San Paolo, qui a brûlé à son tour en 1835, mais dont l'imposante façade se dresse encore dans la ville de Macao (cf. Montalto de Jesus *Historic Macao*, p. 49, mais je ne vois pas que le *Ming che* parle de l'église, comme le dit Montalto de Jesus). Telle est sûrement la vérité, mais il y a en apparence une difficulté chronologique. D'après Montalto de Jesus, la «pierre de fondation» de St Paul porte *Virgini Magnae Matri Civitas Macaensis Lubens. Posuit An. 1602*. Or une lettre annuelle du P. Carvalho, datée de Macao le 25 janvier 1602, parle de l'incendie de l'église en 1600 et de sa reconstruction en 1601. Qu'il s'agisse bien de la même église, c'est ce que confirme par surcroît l'accord entre la dédicace à la Vierge de la pierre de fondation et l'indication expresse du P. Carvalho que l'église est dédiée à la Mère de Dieu. La solution me paraît être que l'inscription n'est pas celle d'une véritable «pierre de fondation».

mais marque l'achèvement des travaux. Quoi qu'il en soit, le passage de la lettre du P. Carvalho est important pour le sujet du présent article, et je le reproduis ci-après (*Lettre de la Chine le l'an 1601. écrite par le P. Valentin Caruaglio Recteur du College de Macao au T. R. P. Claudio Acquaviva General de la Compagnie de Iesus*, Paris, Claude Chappelet, 1605, in-12, 53 ff. B. N., O<sup>2</sup>o 104 (2)], f<sup>o</sup> 5): «Au lieu des deux tableaux qui ont esté bruslez, l'on en a fait deux autres, l'un de l'Assomption de la sainte Mere de Dieu, à laquelle l'Eglise est dediee, l'autre des onze mille Vierges martyres. C'a esté un peintre Japonais que nous nommons Dogico que le P. Valignan enuoye à ceux de la Chine, qui le luy ont demandé pour faire quelques tableaux qu'ils veulent donner aux Chinois nouveaux conuertis en eschange des idoles qu'ils leur ostent. Sans doute qu'il a bonne main, & est habile garçon en son mestier, ses peintures paroissent si belles & accomplies, que les Chinois y prendront plaisir.» De ce texte, il paraît en résulter que le P. Valignani n'était pas encore à Macao, puisqu'il «envoie» du Japon le peintre demandé par les Jésuites en Chine; l'arrivée du P. Valignani serait donc du début de 1602. Maintenant qui est ce «Dogico»? On est tout de suite assez tenté de l'identifier au futur frère Jacques Niva, qui aurait ainsi travaillé à l'église de Macao une première fois en 1601 et une seconde en 1606. «Dogico» serait un surnom japonais, peut-être un mot signifiant «novice» ou «élève» et identique au «doyoucou» employé par Pagès. Mais alors il faudrait admettre une légère inexactitude dans les textes qui veulent que Jacques Niva ait été «mené» du Japon par Valignani; Valignani l'aurait envoyé à Macao dès 1601, mais l'aurait ensuite pris avec lui pour aller à Kin au milieu de 1602. Je n'ai pas actuellement le moyen d'arriver à une conclusion ferme sur ce point.



P. 14. — Comme exemple des critiques adressées aux méthodes de la peinture européenne par les critiques d'art chinois du XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. le texte de Tchang Keng (1685—1760) traduit dans Giles, *An Introd. to the study of Chinese pictorial art*<sup>2</sup>, p. 199. Toutefois M. Giles se trompe sûrement en parlant d'un portrait du pape; 教主 *kiao-tchou*, le « maître » de la religion chrétienne, désigne bien ici Dieu lui-même, et c'est ce même tableau qui est ensuite décrit par « une femme portant un petit enfant » (cf. *supra*, p. 15).

---

# LE VOYAGE DE MOU WANG ET L'HYPOTHÈSE D'ED. CHAVANNES

PAR

LÉOPOLD DE SAUSSURE.

Dans le *Journal asiatique* de mars-avril 1919 (p. 289) M. G. Ferrand écrit:

« *K'ouen-louen*, dit M. Pelliot, est un nom fameux de la géographie chinoise: est celui des montagnes d'Asie centrale où, d'après la légende, le prince *Mou* de l'état de *Ts'in* aurait, au X<sup>e</sup> siècle (?) avant notre ère, rendu visite à la mère reine d'Occident » <sup>1</sup>). »

Cette légende ne met pas en cause le prince *Mou* 穆 de *Ts'in* mais bien le Fils du Ciel *Mou wang* 穆王 de la dynastie des *Tcheou*.

Il est vrai qu'Ed. Chavannes (M. H. V, pp. 480—489) a émis l'hypothèse que le voyage en question aurait été accompli, en réalité, non par l'empereur *Mou* (au 10<sup>e</sup> siècle) mais par son homonyme le duc *Mou* de *Ts'in* (au 7<sup>e</sup> siècle). Cette supposition, même si elle est fondée, n'autorise cependant pas à dire que « la légende » se rapporte au prince feudataire puisqu'elle met invariablement en cause l'empereur *Mou*.

L'hypothèse de Chavannes est d'ailleurs très contestable. Déjà,

1) ED. CHAVANNES, *Les Mém. hist. de Se-ma Ts'ien*, t. II, 1897, pp. 7—8. Sur 穆王母 *Si-wang-mou*, cf. le compte rendu de M. Pelliot de *Adversaria sinica* n° 1 H. A. Giles, dont les pages 1—19 sont consacrées à ce personnage mythique [dans *E. F. E.-O.*, t. VI, 1906, pp. 416—421]. (*Note de M. Ferrand.*)

en 1908, dans son *Ancient China simplified*, M. E. H. Parker a fait observer, entre autres arguments, qu'elle ne rend pas compte d'un incident caractéristique du voyage. Le roi *Mou*<sup>1)</sup> s'était amouraché, en cours de route, d'une jeune femme portant le même nom de clan que lui (*Ki* 姬) et qu'il ne pouvait donc pas épouser sans enfreindre les rites:

« About a third of the Travels is taken up with a description of the incestuous intrigue with Lady *Ki* and of her sumptuous funerals. Why should duke *Muh* trouble himself about the rites due to members of the *Ki* family, to which the Emperor belonged but he himself did not? Why should the warlike duke *Muh* (who had just then been recommended to adopt simple Tartar ways...) waste his time in pomp and ritual? Again, when, as the Travels tells us, various vassal rulers from orthodox China arrived to pay their respects to the Emperor as their liege-lord, how is it possible to suppose that these orthodox counts and barons would come to pay court to a semi-barbarian count like duke *Muh* (as he is posthumously called), one of their equals, a man who took no part in the durbar affairs and who, on account of his human sacrifices, was not even thought fit to become an emergency Protector of China? Once more, the place the Emperor started from and came back to, though part of his appanage in 984 B.C. and possessing an ancestral Chou temple, was not part of the Ts'in dominions in 650 B.C., and never possessed a Ts'in temple... »

Chose curieuse, ni Chavannes ni son contradicteur n'ont évoqué le passage du *Tso tchouan* se rapportant à l'an 529 av. J.-C. (120 ans seulement après le prétendu voyage du prince de *Ts'in*), où l'on voit, avec des détails topiques<sup>2)</sup>, un conseiller du vicomte de

1) On sait que les empereurs de la dynastie *Tcheou* portaient le titre de roi 王 *wang*.

2) Il est visible que ce récit provient (plus ou moins directement) d'un témoin oculaire. Le vicomte, soi-disant roi, de *Tch'ou* s'était mis en tête de demander au Fils du Ciel, les trépieds des *Tcheou*, palladium de la dynastie, dont la cession aurait équivalu à une abdication. « The snow was falling and the king went out with a whip in his hand, wearing a fur-cap, the cloak sent to him from *Ts'in* ornamented with king-fishers' feathers, and in shoes of leopard skin. In the evening Tsze-kih waited upon him; when the king saw him he put off his cap and cloak, laid aside his whip, and spoke with him » (LEGG, C. C. V, p. 641). Le roi de *Tch'ou*, dans cet entretien, vise à obtenir l'approbation de son conseiller; celui-ci, n'osant pas le heurter de front, saisit l'occasion d'une allusion indirecte. L'historiographe *Yi-siang* étant venu à passer et le roi ayant loué ses capacités, *Tseu-k*

*Tcheou* rappelant à son maître — pour le prémunir contre un entraînement fâcheux — le souvenir du roi *Mou* qui eut la passion des voyages<sup>1)</sup> mais finit cependant par écouter les remontrances de son ministre *Meou fou* et mourut ainsi de mort naturelle dans son palais de *Tche* 祗. Cette anecdote ne prouve pas que le roi *Mou* soit allé au Turkestan, mais elle montre que c'est bien lui, et non le duc *Mou*, qui jouissait, au VI<sup>e</sup> siècle, de la réputation de grand voyageur.

\*

Le principal argument de Chavannes est que, dans les annales des *Tcheou*, *Sseu-ma Ts'ien* ne mentionne pas le voyage du roi *Mou*, tandis qu'il en parle assez longuement dans les chapitres consacrés aux royaumes semi-turks de *Ts'in* et de *Tchao*: «Je crois — dit-il — pouvoir en conclure que *Se-ma Ts'ien*, qui est un compilateur fort attentif à ne pas altérer ses sources, n'a pas relevé d'allusion au voyage du roi *Mou* dans les textes provenant du pays des *Tcheou*, tandis qu'il a trouvé la tradition de ce voyage très vivace dans les pays de *Ts'in* et de *Tchao*; il nous indique ainsi où nous devons chercher l'origine de ce récit.»

Ces rapprochements sont de nature à faire impression, mais leur valeur se dissipe quand on se reporte aux documents, c'est-à-dire au chef d'œuvre de Chavannes, à sa traduction du *Che ki*. On y constate que les annales de la principauté de *Ts'in* y tiennent plus

partit qu'il ne le trouvait pas si savant; «car, lui ayant parlé de l'ode composée à propos de l'admonestation de *Meou-fou* au roi *Mou*, il a avoué ne pas la connaître». — «Quelle est cette ode — demanda le roi — pouvez vous me la réciter?» Après en avoir entendu vers il ne put manger ni dormir; mais il ne se résigna pas à abandonner son projet s'attira un humiliant refus.

1) 昔穆王欲肆其心、周行天下、將皆必有車轍馬跡焉。 Autrefois le roi *Mou* se laissait aller à sa passion de circuler travers le monde, marquant partout l'empreinte des roues de son char et des sabots de ses chevaux (*Tchao*, 12<sup>e</sup> année).



de place que celles consacrées à la longue dynastie des *Tcheou*; et que ces annales de *Ts'in* ne comportent aucune intercalation de documents étrangers, sauf dix lignes empruntées à *Han Fei-tseu* (t. II, p. 42); tandis que les annales des *Tcheou* sont composées de pièces et de morceaux empruntés au *Chou king*, au *Tcheou chou*, au *Kouo yu* et au *Tso tchouan*. Le règne du roi *Mou*, par exemple, comprend 170 lignes empruntées au *Kouo yu* et seulement 14 lignes d'annales indiquant son accession au trône, la durée de son règne et sa mort<sup>1)</sup>.

La raison d'être de cette différence est facile à comprendre. Peu après le règne du roi *Mou* (10<sup>e</sup> siècle) les *Tcheou* tombèrent en décadence. En l'an 771 ils furent chassés de leur capitale par les barbares *K'iuang Jong*; et c'est en cette même année, en considération du secours apporté, que les *Ts'in* furent mis au rang des seigneurs. A partir de cette date *Ts'in* ne cesse de prospérer et *Tcheou* de s'affaiblir jusqu'au jour où (en 255 av. J.-C.) *Ts'in* s'annexa le peu qui restait de l'ancien domaine impérial et mit fin à la dynastie. Après avoir brisé les dernières résistances et s'être proclamé empereur, *Ts'in che hoang* ordonna la destruction des livres, notamment des livres d'histoire à l'exception des annales de sa maison.

Après toutes ces vicissitudes, et surtout à cause des premiers désastres infligés à la dynastie au 8<sup>e</sup> siècle, il n'est pas surprenant que les problématiques annales des *Tcheou* ne contiennent pas de renseignements sur le voyage du roi *Mou*. Elles ne nous apprennent rien sur l'époque florissante du début de la dynastie, dont la chronologie est incertaine. Les détails circonstanciés que nous possédons sur certains événements de cette période sont dus à d'autres sources.

Ceux qui sont intercalés par *Sseu-ma Ts'ien* dans le règne du

---

1) Encore n'est-il pas certain que ces maigres renseignements proviennent d'une source *Tcheou*.

roi *Mou* proviennent, avons-nous dit, du *Kouo yu*; ce sont: 1<sup>o</sup> le discours de *Meou-fou* duc de *Tchai*<sup>1)</sup>; 2<sup>o</sup> un discours du roi au sujet de la réforme du code pénal. Ce second document n'a rien à voir avec le voyage au Turkestan tandis que le premier est en rapport direct avec lui.

Le personnage qui tient ce discours, *Meou fou*, duc de *Tchai*, est précisément ce conseiller qui, dans l'anecdote du *Tso tchouan*, blâma le roi *Mou* de sa passion des voyages. Et ce personnage, comme le remarque Chavannes en 1895 (t. I, p. 252) est cité dans le *Mou t'ien tseu tchouan*. Comment concilier ce fait avec l'hypothèse émise en 1905, d'après laquelle il semblerait vraiment qu'aucune particularité du récit ne désigne spécialement le roi *Mou* plutôt que le duc *Mou* sauf le titre de Fils du ciel?<sup>2)</sup>

En second lieu la remontrance adressée par *Meou fou* a rapport à une expédition projetée par l'empereur contre les *K'iuian Jong*.

1) Ce discours, dit Chavannes (M. H. t. I, p. 251), a pour but de dissuader le roi de faire une expédition guerrière contre les *K'iuian Jong*. Il est le développement de deux arguments: en premier lieu, les anciens rois de la dynastie des *Tcheou* n'étaient pas des rois guerriers; ils s'occupaient d'instruire et de nourrir le peuple; si le roi *Wou* a combattu la dynastie des *Yin*, ce n'est pas par amour de la guerre, c'est par pitié pour les souffrances du peuple. En second lieu les *K'iuian Jong* ne doivent pas être attaqués; en effet ils sont rangés dans la catégorie des vaisseaux barbares: or, les règlements royaux veulent que lorsque les vassaux barbares manquent à leurs devoirs on leur adresse une proclamation, mais ils ne veulent pas qu'on les combatte; d'ailleurs les *K'iuian Jong* n'ont pas manqué au devoir des vassaux barbares qui est de venir à la cour à chaque avènement. Le roi *Mou* a donc tort de projeter une attaque contre les *K'iuian Jong*.

2) «Le *Mou t'ien tse tchouan* pourrait fort bien être le récit de la tournée triomphale que fit le duc *Mou* dans ses nouvelles possessions occidentales pour recevoir solennellement l'hommage des chefs soumis; ce récit dut être écrit au jour le jour, mais ne put être terminé que lorsque le duc *Mou* fut définitivement rentré dans son pays; or il semble que la mort du duc *Mou*, survenue en 621, ait eu lieu immédiatement après ce retour; c'est ce qui explique pourquoi, dans le titre de la relation, le prince figure avec son nom posthume «*Mou*». En conclusion donc, la rédaction du *Mou t'ien tse tchoan* dut être achevée en 621 av. J.-C. ou fort peu après. Cette date est bien plus vraisemblable que la date qu'il faut admettre si on rapporte la composition du *Mou t'ien tse tchoan* au règne du roi *Mou*; en effet vers l'an 1000 avant notre ère la littérature chinoise était encore trop en enfance pour produire un monument aussi nettement scientifique» (M. H., V, p. 489).

Cette peuplade habitait à l'ouest du domaine royal, par conséquent sur l'itinéraire du Turkestan. Et l'admonestation du ministre montre que le roi *Mou* ne pratiquait pas la politique traditionnelle de non-intervention dans les pays barbares et qu'il prenait part en personne aux expéditions conquérantes. Le récit du *Kouo yu* se borne à constater que le roi *Mou* ne tint pas compte de l'exhortation de *Meou fou*, qu'il entra de suite en campagne... et ne rapporta pour tout butin que quatre loups blancs et quatre cerfs blancs. Mais ce discours du *Kouo yu*, contraire aux indications précises du 竹書紀年 au sujet de *Meou fou* et du roi *Mou*, est d'ordre ritualistique et moral; il exprime l'idéal, d'ailleurs très élevé, (combien différent de celui de l'Assyrie!) de l'Etat chinois et ne s'intéresse nullement aux fantaisies exploratrices, contraires aux devoirs hiératiques du Fils du ciel, auxquelles se livrait le roi *Mou*<sup>1)</sup>.

En résumé, *Sseu-ma Ts'ien*, dans sa compilation relative aux premiers *Tcheou*, n'a produit aucun document, aucun renseignement topique provenant des annales de cette dynastie, les archives ayant été vraisemblablement détruites lors de la prise de la capitale par les barbares au 8<sup>e</sup> siècle. Il ne pouvait par conséquent en trouver concernant le roi *Mou* (10<sup>e</sup> siècle); il y a suppléé par un récit du *Kouo yu* se rapportant à la question qui nous intéresse: directement par l'exhortation de *Meou fou*, indirectement par la mention d'une expédition chez les *K'iu-an Jong*. C'est donc à tort, à mon avis, que Chavannes, dans ses conclusions (p. 489), a cru pouvoir attribuer une valeur probante à la constatation suivante:

« 1<sup>o</sup> Les documents appartenant en propre à la dynastie des *Tcheou* et utilisés par *Se-ma Ts'ien* dans les Annales principales des *Tcheou*, ignorent totalement le voyage du roi *Mou*. »

---

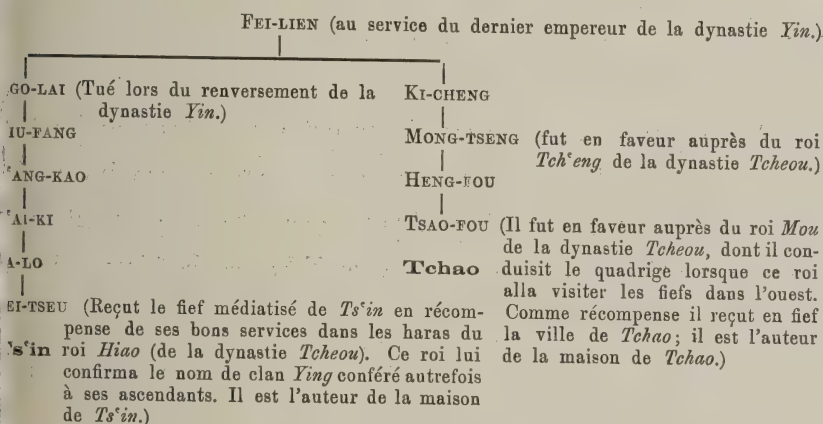
1) D'ailleurs, même les récits favorables au roi *Mou* ne mentionnent son voyage que sous la forme rituelle d'une « inspection des fiefs ».

Il nous reste maintenant à examiner la seconde partie de l'argumentation :

« 2<sup>o</sup> La tradition relative à ce voyage est localisée dans les pays de *Ts'in* et de *Tchao* et porte d'ailleurs en elle-même l'empreinte de la race turque qui habitait ces régions. »

Cette assertion se réfère à ce qui a été dit plus haut des annales de *Ts'in* (t. II, p. 5—9) et de *Tchao* (t. V, p. 8—10). Mais si l'on se reporte aux textes, bien loin de les trouver favorables à la thèse de Chavannes, on constate qu'ils en établissent la réfutation.

Ces textes appartiennent l'un et l'autre au préambule généalogique indiquant les antécédents de ces deux maisons principales collatérales que je résume en un tableau synoptique :



Nous avons vu plus haut que les Annales de *Ts'in*, telles que *seu-ma Ts'ien* les donne, semblent originales et non pas composées empruntées. On peut donc dire « qu'elles appartiennent en propre à la maison de *Ts'in* » en employant l'expression dont Chavannes se sert (à tort, à mon avis) en parlant de celles des premiers *Tcheou*. L'historique, très objectif, des antécédents des *Ts'in*, ne contient pas de légendes merveilleuses; il reconnaît que la maison de *Tchao* est la branche aînée et que la maison de *Ts'in* doit son élévation



aux souverains de la dynastie *Tcheou* et à la faveur dont le cousin *Tsao-fou* avait joui à la cour.

Les Annales de la principauté de *Tchao*, aux pages indiquées, reproduisent les mêmes faits, plus résumés.

Or Chavannes, tout en prétendant que ces Annales confirment son opinion <sup>1)</sup>, vient renverser, de sa propre autorité, cette généalogie, incompatible avec sa thèse puisqu'elle place au 10<sup>e</sup> siècle des faits qu'il veut attribuer au 7<sup>e</sup> siècle:

A la thèse qui voit dans les traditions relatives aux pérégrinations du roi *Mou* le souvenir d'un voyage que ce souverain aurait effectué au 10<sup>e</sup> siècle... j'oppose la thèse suivante: vers 623 av. J.-C., le puissant chef de race turque qui régnait dans le *Chàn-si* actuel réussit à imposer sa domination dans le *Kan-sou* et sur le Turkestan oriental... son char était tiré par des coursiers excellents qui, suivant la coutume turque, sont associés aux exploits du héros...; le cocher, chargé de conduire le merveilleux attelage était un parent du duc *Mou* et fut lui-même l'ancêtre des princes turcs du pays de *Tchao*.

Depuis quinze ans que ces lignes ont été publiées, aucun lecteur ne s'est peut-être rendu compte des conséquences impliquées dans la dernière phrase. Elle signifie que Chavannes refait arbitrairement l'histoire de la maison de *Tchao* en la faisant débiter

1) Il voit sans doute cette confirmation dans le fait que ces passages des Annales de *Ts'in* et de *Tchao* reproduisent ce que le *Mou t'ien tseu tchouan* dit du quadrigé merveilleux (p. 7):

*Tsao-fou*, à cause qu'il excellait à conduire les chevaux, fut en faveur auprès du roi *Mou*, de la dynastie *Tcheou*; il avait le quadrigé de *Ki*, *Tao-li*, *Hoa-Lieou* et *Lou-eu*. (Le roi *Mou*) alla dans l'ouest inspecter les fiefs; il s'y plut et oublia de revenir; le roi *Yen* de *Siu* fit des troubles. *Tsao-fou* était cocher du roi *Mou*; il revint dans (le pays de) *Tcheou* à toute vitesse, parcourant mille *li* par jour, afin de parer aux troubles. Le roi *Mou* donna la ville de *Tchao* en fief à *Tsao-fou*...

(Récit identique dans les annales de *Tchao* avec les additions suivantes; le quadrigé fut assorti par *Tsao-fou* et offert par lui au roi *Mou*. — Le roi *Mou* vit *Si-wang-mou* et se plut en sa compagnie).

Rien d'autre, dans ces textes, n'est dit au sujet du quadrigé. C'est donc dans ces quelques mots que Chavannes a vu «l'empreinte de la race turque qui habitait ces régions» et trouvé un argument suffisant pour considérer comme non avenu le fait que ces Annales de *Ts'in* et des *Tchao* attribuent formellement le voyage à l'empereur *Mou* et à son serviteur, leur ancêtre *Tsao-fou*.

au 7<sup>e</sup> siècle alors que, d'après les annales des *Ts'in* et des *Tchao*, son fondateur est *Tsao-fou*, l'automédon du roi *Mou*, créé seigneur de *Tchao* au 10<sup>e</sup> siècle. D'un trait de plume et sans examiner quelles sont les répercussions de son hypothèse, il transpose du début du 10<sup>e</sup> siècle à la fin du 7<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire en pleine période *Tch'ouen* — *Ts'ieou*, un ensemble de faits complexes et déclare que l'ancêtre des princes (plus tard rois) de *Tchao* est, en l'an 623, le cocher du prince de *Ts'in*.

Or, à cette époque, bien connue non-seulement par les annales des états, mais par le livre de Confucius et ses commentaires, l'ancêtre des princes de *Tchao* était *Tchao Tch'ouei* au service, non pas du prince de *Ts'in*, mais du fameux duc *Wen* de *Tsin* dont il avait été le fidèle compagnon pendant ses 19 ans d'exil et à qui ce *kong tseu*, aux aventures romanesques, devait en partie sa couronne puisque c'est lui, *Tchao Tch'ouei*, qui l'avait arraché à ses amours dans le pays de *Ts'i*. Ce *Tchao Tch'ouei* mourut en 622 et son fils *Tchao Touen* lui succéda. Cette famille a vécu sous le plein jour de l'histoire et l'on sait que, étant devenue très puissante, elle s'entendit avec deux autres grandes familles pour démembrer le marquisat de *Tsin* en trois principautés qui furent *Tchao*, *Han* et *Wei* (en 376).

L'opinion avancée par Chavannes en 1905, et qui se heurte aux annales de *Ts'in*, de *Tchao*, de *Tsin*, au *Tso tchouan*, au *Tchou chou ki nien* et au *Kouo yu*, est insoutenable. Mais avant de l'avoir formulée dans le tome V des *Mémoires historiques*, il l'avait présentée sous une forme différente dans le tome II en 1897. Voyons si cette première version est plus acceptable :

Quel est en effet le noyau de la légende? C'est *Tsao-fou* et son attelage de chevaux merveilleux dont on a conservé les noms étranges. Mais comme *Tsao-fou* passe pour avoir vécu au temps du roi *Mou*, les érudits ont rapproché le voyage dans l'ouest du nom de ce roi. C'est ainsi qu'une légende qui prit naissance dans le *Chàn-si* à une époque où les habitants de l'état de *Ts'in*

étaient encore barbares, a été d'abord rattachée artificiellement à l'histoire du royaume du Milieu en vertu d'une prétendue concordance chronologique entre *Tsao-fou* et le roi *Mou*, puis s'est grossie de toutes les fables qui se sont formées autour du contre-sens commis sur le nom de *Si-wang-mou*.

Cette hypothèse est encore plus inadmissible que l'autre; si Chavannes l'a modifiée, c'est évidemment parce qu'il s'en est rendu compte. Le *Mou t'ien tseu tchouan* ne peut en effet avoir été composé par les érudits d'après la légende d'un peuple encore barbare<sup>1)</sup>. C'est un document très objectif, manifestement rédigé d'après des éphémérides contemporaines des événements. Aussi Chavannes a-t-il précisé, en 1905, que ce récit avait dû être achevé peu après la mort du duc *Mou* survenue en 621.

\*

Chose curieuse, le mobile qui pousse Chavannes à ces suppositions gratuites dont il ne vérifie pas les aboutissants, est visiblement le désir de prouver le caractère turk des coutumes équestres qui se manifestent dans la Relation du voyage. Or personne ne conteste ce caractère turk et, pour l'admettre, il n'est aucunement nécessaire de transplanter l'épisode du domaine des *Tcheou* dans celui des *Ts'in*. Le territoire ancestral des *Tcheou* était au nord puis au sud de la rivière *Wei*, en contact avec les peuplades pastorales turco-tartares des *Jong* et des *Ti*. Et, même après l'accession des *Tcheou* au trône impérial, leurs fonctionnaires étaient en relations matrimoniales avec les barbares *Jong*<sup>2)</sup>. Il est tout naturel que dans ces territoires d'élevage, la technique chevaline et les coutumes

---

1) On peut en dire autant des concordances qui résultent des diverses annales et du *Tso tchouan*, au sujet de la généalogie des *Tchao* et des *Ts'in*, de l'intervention de *Tsao fou* et de *Meou fou*, du nom de clan du roi *Mou*, etc. A quelle époque les «érudits» auraient-ils transformé des événements de l'an 623 et la généalogie des princes de *Tchao* en une légende du 10<sup>e</sup> siècle déjà fixée dans le *Tso tchouan*?

2) C'est même à cause de ces unions mixtes que *Fei-tsen* reçut le fief de *Ts'in* au lieu de celui de *Ta-lo* qui lui était destiné, comme on le voit (t. II, p. 10—11) dans ces annales que Chavannes supprime d'un trait de plume.

questres soient restées turkes, de même que chez nous la terminologie des courses de chevaux et les règles du sport conservent leur caractère anglais.

Un autre argument présenté par Chavannes est (comme nous l'avons vu plus haut) que la littérature chinoise était encore trop dans l'enfance au X<sup>e</sup> siècle pour produire un document aussi nettement scientifique que la Relation du voyage du roi *Mou*. Les documents contemporains montrent cependant que ce ne sont pas les moyens d'expression qui manquent à cette époque: la différence de style entre la littérature du *Chou king* et le *Mou t'ien tseu tchouan* vient surtout, semble-t-il, à la différence des genres<sup>1</sup>).

Reste encore une dernière critique, la seule que Chavannes ait prévue:

L'objection qu'on fera à ma théorie est que le héros du *Mou t'ien tse tchoan* est constamment appelé le Fils du Ciel 天子, épithète qui, en droit, ne peut convenir qu'à un roi de la dynastie *Tcheou*...

1) Je suis d'autant plus sceptique au sujet de cette objection d'ordre philologique que j'ai eu l'occasion de voir et de montrer à quelles erreurs d'appréciation une prévention analogue a conduit en ce qui concerne le texte du *Yao tien*. On pensait qu'à une époque reculée il ne pouvait être question que d'observations astronomiques très grossières et on s'ingéniait à imaginer des procédés primitifs — d'ailleurs inapplicables, inopérants et inexistantes — pour les faire cadrer avec le texte; alors que celui-ci appartient avec évidence à la période de l'astronomie tropique et solsticiale qu'il caractérise avec une netteté admirable; et que les quatre astérismes qu'il met en rapport avec les équinoxes et solstices sont précisément les astérismes centraux *équidistants* des quatre palais sidéraux immuables qui ont traversé quarante siècles d'histoire et correspondent aux saisons de la haute antiquité. Ce qui, corroboré par les trigrammes de *Fou-hi*, par le calendrier originel (dit «des *li*», où les équinoxes et solstices marquent aussi le milieu des saisons) et par l'admirable symétrie diamétrale des étoiles fondamentales, montre que le système chinois, astronomique et dualistique, était constitué dès la haute antiquité. Le texte du *Yao tien* qui, dans sa concision symétrique, en résume les caractères essentiels, est un document proprement scientifique et synthétique, bien supérieur à ce que la Chaldée, ou tout autre foyer de civilisation, a produit à la même époque. (Cf. *Archives des sciences physiques*, Genève 1920).

L'esprit curieux du roi *Mou* l'a entraîné vers un ordre d'idées naturellement incompréhensible, dans la forme et dans le fond, avec celles de son époque et de son milieu rituel. Mais si la relation de son voyage est un document scientifique, le texte du *Yao tien*, antérieur de quatorze siècles, l'est bien davantage.



Cette considération ne serait pas dénuée de valeur s'il n'y en avait vraiment pas d'autres à présenter. Mais elle n'aurait jamais une efficacité probante, car elle est affaire d'appréciation. Il n'est pas vraisemblable que les comtes de *Ts'in*, après s'être arrogé le titre de roi, aient osé prendre le titre — essentiellement unique et impliquant des cérémonies religieuses impériales — de Fils du Ciel<sup>1)</sup>. Mais on ne pourrait pas démontrer l'impossibilité de la chose si un indice faisait naître une telle supposition. Cet indice, je ne le vois pas dans le *Mou t'ien tseu tchouan*, car la thèse de Chavannes attribuant ce document au duc *Mou* ne paraît pas défendable.

### CONCLUSION.

L'hypothèse de Chavannes au sujet d'une substitution du roi *Mou* au duc *Mou* dans le *Mou t'ien tseu tchouan* présente beaucoup d'analogie avec celle qu'il a émise en 1906 pour soutenir que la théorie des cinq éléments n'est pas chinoise mais turque<sup>2)</sup>. Dans l'un et l'autre cas, il est parti d'une supposition basée sur des rapprochements assez vagues, sans prendre le soin de rechercher les textes auxquels elle se heurte et de voir s'il est possible de les récusar. Dans l'un et l'autre cas il semble avoir méconnu l'utilité de son admirable traduction des *Mémoires historiques de Sseu-ma Ts'ien*

---

1) De nos jours les rois d'Annam (depuis Gia-lông tout au moins, voir les *Souvenirs* de Chaigneau) ont usurpé ce titre au grand scandale des Chinois, qui ont attribué leur chute à cet acte d'impiété. Mais dans l'antiquité chinoise la situation était autre; les états feudataires les plus puissants se surveillaient les uns les autres et maintenaient l'égalité par des alliances. On n'imagine guère que l'un des princes ait pu prendre le titre de Fils du Ciel sans causer un scandale dont on trouverait sûrement l'écho dans le *Tch'ouen ts'ien* ou dans ses commentaires.

2) La réfutation que j'en ai faite et que Chavannes a accueillie avec bonne grâce dans le *T'oung pao* (1910), a été complétée en 1911 par A. Forke dans l'appendice de son *Lun Hêng*.

qui constitue un répertoire si commode des textes antiques et où il est si facile d'en trouver à opposer à ces deux hypothèses<sup>1)</sup>.

Il n'y a pas à regretter, cependant, que ce grand sinologue ait formulé, ça et là, des suppositions contestables; car du choc des idées jaillit la lumière et, pour que les questions soient résolues, il faut d'abord qu'elles aient été posées.

1) Je me suis borné ici à réfuter l'hypothèse de Chavannes par des arguments empruntés aux livres d'histoire (*Che ki*, *Tso tchouan*, etc.), parce que je n'avais pas à ma disposition le texte du *Mou t'ien tseu tchouan*, dont il ne me restait qu'un vague souvenir. Mais, depuis lors, ayant eu l'occasion de le relire (dans la traduction d'Eitel, *China Review*, vol. XVII), j'ai été vivement frappé par l'objectivité de cet antique document qui provient manifestement (sauf quelques interpolations évidentes) du journal d'un historiographe du roi *Mou*. Ce texte précieux n'a guère été étudié d'une manière approfondie par les critiques chinois et occidentaux puisqu'aucun d'eux ne s'est aperçu des énormes erreurs calendériques qui y ont été introduites, lors de sa reconstitution, après sa découverte en fragments épars et incomplets, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère. Le lettré chargé du collationnement s'est borné à juxtaposer ces fragments, en numérotant les jours d'après la notation cyclique sans penser qu'un ou plusieurs cycles avaient pu s'écouler entre deux dates (exemple: 907<sup>e</sup> jour, chute de neige en automne; 910<sup>e</sup> jour, grande chaleur d'été). On trouvera dans les prochains numéros du *Journal asiatique* et de la *New China Review* des études détaillées à ce sujet.

En ce qui concerne l'objectif du principal voyage, je n'ai pas d'opinion. Si j'ai mentionné le Turkestan oriental, c'est simplement parce que La Couperie, Chavannes et Parker s'accordaient sur ce point. Mais la découverte des lacunes du texte est probablement de nature à remettre en question cette hypothèse. Les *Annales sur bambou* désignent les monts *K'ouen louen*. Si ce terme ne figure pas dans le texte (sauf en un passage fantastique visiblement interpolé), c'est qu'il y a une lacune de 60 jours, insoupçonnée jusqu'ici, entre la visite à *Si-wang-mou* et le séjour de chasse au *Kouang yuan*, point terminus du voyage.

A propos du passage le mettant en cause, ci-dessus, p. 19, M. P. Pelliot me fait observer qu'il s'agit d'un *lapsus calami*, car en 1897 Chavannes n'avait pas encore émis son hypothèse concernant le duc *Mou* de *Ts'in*. En lui donnant acte de cette rectification, j'ajoute que c'est peut-être ce quiproquo fortuit qui a suggéré à Chavannes l'idée de substituer le duc *Mou* au roi *Mou* lorsqu'il modifia en 1905 sa première version de 1897.

[Nota: — Dans la phrase écrite par moi en 1904 et que M. de Saussure reproduit à la suite de M. Ferrand, la mention du duc *Mou* de *Ts'in* au lieu du roi *Mou* des *Tcheou* est un simple lapsus, comme le montre d'ailleurs la date indiquée du X<sup>e</sup> siècle, qui a surpris M. de Saussure. Ce lapsus est antérieur à l'hypothèse de Chavannes, que pour ma part je n'ai jamais acceptée. Je considère qu'il s'agit bien du roi *Mou* des *Tcheou*, ce qui ne peut pas dire que j'admette l'historicité du récit. — P. Pelliot].

# LE JUIF NGAI, INFORMATEUR DU P. MATHIEU RICCI,

PAR

PAUL PELLIOT.

---

Dès 1615, la version latine publiée par TRIGAULT des *Commentaires* de Mathieu Ricci racontait comment, quelques années après l'établissement des Jésuites à Pékin, un Juif de K'ai-fong-fou était venu trouver le P. Ricci qu'il prenait pour un correligionnaire, et avait ainsi révélé à l'Occident l'existence ancienne de colonies juives en Extrême-Orient.

Il y a quelques années, l'édition du P. Tacchi-Venturi nous a rendu les *Commentaires* de Ricci dans le texte italien original<sup>1)</sup>. Aux pages 468—471, sous une date que le P. TACCHI-VENTURI fixe à 1605, on retrouve le récit traduit par Trigault. Il vient d'être question d'un livre écrit par un Chinois et où il était question des Pères, et Ricci continue ainsi :

« Ce livre vint aux mains d'un Juif de nation et de religion, de la province et de la métropole du Ho-nan, NGAI de son nom

---

1) P. Pietro Tacchi-Venturi S.J., *Opere Storiche del P. Matteo Ricci S.J.*, t. I, I *Commentari della China*, Macerata, 1911, grand in-8°, LXXVIII + 650 pp. + 1 f. s. n.; t. II, *Le lettere della Cina*, *ibid.*, 1913, LXXVII + 570 pp. + 1 f. s. n., avec planches. L'édition est excellente et le commentaire met à profit les précieuses archives de la Compagnie. Un certain nombre de mots chinois sont estropiés. L'index est très incomplet et assez souvent fautif.

le famille, lequel avait déjà atteint le grade de licencié littéraire en Chine et était venu cette même année à Pékin pour les examens de doctorat. . . . Le P. Mathieu le mena de suite à la chapelle où on avait nouvellement placé sur l'autel, vu que c'était la fête de Saint Jean Baptiste, une belle image de la Vierge, qui avait d'un côté l'Enfant Jésus, et de l'autre Saint Jean Baptiste en adoration à genoux. . . . On lui montra la Bible de Plantin en hébreu. . . . Il dit aux pères qu'à K'ai-fong beaucoup savaient l'hébreu, entre autres un sien frère, et que lui, dès son enfance, s'était adonné aux lettres chinoises, et ainsi n'avait pas appris les lettres hébraïques. Et il donna à entendre que, pour avoir suivi les choses des lettrés de la Chine, il avait été chassé de la synagogue par l'archiprêtre qui est à leur tête et était à moitié excommunié, et qu'il aurait facilement abandonné cette loi s'il eût pu obtenir le grade de docteur, comme le font aussi les Musulmans qui, réussissant à obtenir le grade de docteur, n'ont plus peur de leurs *mollah*, et abandonnent la loi<sup>1)</sup>.

Ainsi le licencié Ngai serait venu voir Ricci le jour de la Saint-Jean, c'est-à-dire le 24 juin 1605, à l'occasion d'un voyage que Ngai faisait à Pékin pour se présenter aux examens triennaux de doctorat. On sait en effet que ces examens triennaux ont amené au P. Ricci, tout au moins en 1607 et 1610, un grand concours de visiteurs.

Mais il y a à cette version des *Commentaires* une grosse difficulté. Les dates des examens triennaux de doctorat sont bien connues. Depuis le début des Ming, les noms des lauréats de chaque promotion sont gravés sur des stèles qui existent encore au Kouo-tseu-kien à Pékin, et toutes ces promotions sont éditées dans un recueil

1) Ngai exagère l'opposition que les rabbins auraient faite aux lettres chinoises. Les *criptions juives de K'ai fong fou* traduites par le P. Tobar font connaître les noms de plusieurs bacheliers et même de deux docteurs, Kao Siuan (de promotion inconnue) et Hao Ying-cheng, docteur de 1646, qui conservèrent des attaches étroites avec la synagogue.



facilement accessible, le 題名碑錄 *T'i ming pei lou*. Or il y a eu des examens de doctorat en 1601, en 1604, en 1607; il n'y en a pas eu en 1605.

On ne pourrait d'ailleurs arguer de l'absence de millésime précis dans ce chapitre des *Commentaires* pour reporter à juin 1604 la visite du Juif Ngai. Les examens de doctorat se passaient au printemps, et l'*Histoire des Ming* enregistre régulièrement, dans la troisième lune, la proclamation des résultats; en 1604, c'est le 13 avril que la liste sortit<sup>1)</sup>. Peu après, les candidats malheureux retournaient dans leurs provinces. Il n'y aurait pas grande apparence pour que le Juif Ngai, s'il était venu à Pékin pour les examens de doctorat, s'y fût encore trouvé le 24 juin. D'ailleurs les *Commentaires* disent que, lors de la visite de Ngai, on lui montra la Bible de Plantin en hébreu. Il s'agit là de la Bible tétraglotte dite «*Bible Royale*», imprimée chez Plantin en huit volumes, et qui parvint à Pékin, sauvée d'un naufrage dans une inondation du Pei-ho aux environs de T'ong-tcheou, au plus tôt dans les derniers jours de juillet 1604<sup>2)</sup>: même à cette date, la Saint-Jean était passée depuis un mois. Enfin il y a une raison décisive pour que la visite de Ngai soit bien de 1605; c'est que dans une lettre autographe du 26 juillet 1605, adressée au P. Cl. Acquaviva, le P. Ricci emploie en propres termes, à propos de la visite de Ngai, l'expression de «ces jours passés».

C'est en reprenant cette lettre du 26 juillet 1605 que nous allons

---

1) Cf. *Ming che*, ch. 21, f° 2 v°.

2) Sur la venue de cette Bible, cf. Tacchi-Venturi, I, 453; II, 260, 282—283. Le P. Tacchi-Venturi (I, 452) admet même que le naufrage (dont il est aussi question II, 266) est de l'automne ou de l'hiver de 1604. L'hiver est hors de question, puisque le Pei-ho est alors gelé et ne peut déborder. En outre le P. Ricci (cf. Tacchi-Venturi, I, 452) met ce naufrage et l'inondation du Pei-ho au même temps que les grandes pluies qui causèrent une inondation à Pékin (sur ces pluies, cf. Tacchi-Venturi, I, 452; II, 271, 288). Or, d'après le *Ming che* (ch. 21, f° 3 r°), c'est le 27 juillet que «à la capitale il y eut une grande pluie qui renversa [une partie de] l'enceinte de la ville».

chercher la solution de la difficulté. Le P. Ricci dit qu'il a appris depuis « peu de jours » l'existence d'une ancienne chrétienté à K'ai-fong-fou, et il continue en ces termes (Tacchi-Venturi, II, 290 et suiv.):

« Nous avons su cela par l'intermédiaire d'un Juif de religion, de nationalité et de type, qui ces jours passés est venu me visiter... C'est un homme appelé Ngai, de la province du Ho-nan, habitant de la métropole [de cette province]; son père avait trois fils; lui s'est adonné aux lettres chinoises et a obtenu le grade de licencié; il a déjà une soixantaine d'années; il est venu cette année demander un emploi qui lui a été donné dans une école de la ville de Ianceo (Yang-tcheou). Les deux autres frères se sont appliqués aux lettres hébraïques et sont, paraît-il, rabbins parmi eux <sup>1)</sup>. ... Il vint chez nous dans l'octave de Saint Jean Baptiste. ... »

Cette lettre, écrite au lendemain de la visite de Ngai, doit faire foi. Avec elle, toute difficulté disparaît. Ngai vint en 1605 à Pékin pour demander un emploi, et non pour passer un examen qui n'eut pas lieu cette année-là. Mais quelques années plus tard, en écrivant ses *Commentaires*, Ricci confondit la visite de ce licencié avec celles que lui rendirent tant d'autres licenciés quand ils venaient à Pékin pour les examens triennaux de doctorat. Il est possible d'ailleurs que Ngai ait dit aux Pères, comme le veulent les *Commentaires*, qu'il se fût senti plus libre d'abandonner ses correligionnaires s'il eût pu passer le doctorat <sup>2)</sup>; mais à 60 ans, il avait eu le temps d'échouer à pas mal de sessions, et en 1605 ce n'est pas pour tenter encore de conquérir un grade littéraire qu'il était venu à la capitale, mais pour obtenir un gagne-pain. Enfin la date de cette

1) Deux ou trois ans plus tard, le fils d'un de ces frères rabbins, appelé lui aussi Ngai naturellement, vint à son tour visiter les Jésuites de Pékin.

2) Des propos prêtés à Ngai, il semble résulter que Juifs et Musulmans constituaient en Chine sous les Ming, au point de vue administratif, des « nations » placées sous l'autorité et la responsabilité de leurs chefs religieux.

visite n'est pas le 24 juin, mais un jour indéterminé de la semaine du 25 au 31 juin 1605.

Ce Juif Ngai, il n'est pas impossible de l'identifier.

Il y a peu de noms de famille Ngai; celui auquel on songe immédiatement est celui-là même que prit peu après le P. Aleni, à savoir 艾 Ngai. La *Biographie* chinoise de Ricci écrite par le P. Aleni<sup>1)</sup>, en racontant la visite de 1605, donne bien au Juif le

1) Il n'y a à ma connaissance (si on excepte la portion du ch. 326 du *Ming che* partiellement et parfois inexactement traduite dans Bretschneider, *Medieval Researches*, II, 324—326) qu'une biographie chinoise du P. Ricci, celle due au P. Aleni. Elle est précédée d'un portrait du P. Ricci qui a été reproduit par le P. Tacchi-Venturi (t. II, en face de la p. 172) d'après l'exemplaire imprimé de cette *Biographie*, en 20 ff. plus 1 f° de frontispice, qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Rome. M. Vacca (dans Tacchi-Venturi, II, 548), qui mentionne cet exemplaire imprimé de Rome (sous le n° 21 de sa bibliographie), ne donne aucune date soit pour la rédaction, soit pour l'impression; mais il ajoute qu'il y a également à la Bibliothèque Nationale de Rome un exemplaire imprimé de deux autres « biographies » (qu'il classe sous les n°s 22 et 23 de sa bibliographie), l'une en 10 ff., l'autre en 2 ff. Pour aucune de ces deux autres « biographies », il n'indique de nom d'auteur, ni de date de composition ou d'impression. Mais M. Vacca dit que son n° 21 correspond au n° 28 de Cordier, *L'imprimerie sino-européenne en Chine*, et ses n°s 22 et 23 au n° 29 du même ouvrage de M. Cordier. Vu que, pour le n° 28, M. Cordier indique une postface qu'il date de 1636, je pense que c'est là que le P. Tacchi-Venturi a pris cette même date pour le portrait de Ricci. En réalité, il y a eu dans les divers auteurs toute une série de confusions. Il faut renverser les équivalences données par M. Vacca; c'est le n° 29 de M. Cordier qui répond à son n° 21, et le n° 28 de M. Cordier représente en réalité ses n°s 22 et 23, plus autre chose. Mais les descriptions mêmes de M. Cordier reproduisent à leur tour des indications en partie inexactes du *Catalogue des livres chinois* de M. Courant. Les biographies chinoises du P. Ricci, toutes manuscrites, occupent dans ce *Catalogue* les n°s 1014, 1015, 1016 et 996. Les n°s 1014, 1015 et 1016 contiennent la *Biographie* de Ricci par Aleni. Le n° 1014 en particulier est la reproduction fidèle d'un exemplaire imprimé à l'église de Fou-tcheou, appelée ici 景教堂 King-kiao-t'ang; il est indiqué que l'œuvre a été relue par les PP. Emmanuel Diaz (junior), Ferreira et Semedo, et que l'édition a été autorisée par le P. Emmanuel Diaz (junior), supérieur de la Mission. Il est vraisemblable que c'est là l'édition même qui existe à la Bibliothèque Nationale de Rome, encore qu'il ait dû y avoir aussi au XVII<sup>e</sup> siècle une édition publiée par la mission de Pékin (à en juger d'après les listes de Courant, *Catal.*, n° 7046). Je doute d'ailleurs que, pour l'édition de Pékin, il faille adopter la date de 1620 indiquée par le P. Sommervogel, car il me paraît probable que la révision des PP. Em. Diaz, Ferreira et Semedo et l'autorisation du P. Diaz s'appliquent à la première édition; or le P. Diaz (junior) n'est devenu vice-provincial que vers 1623; d'autre part la révision est forcément antérieure à 1637,

nom de 艾 Ngai, et les inscriptions juives de K'ai-fong-fou nous attestent que ce nom était effectivement porté par des familles de

date à laquelle le P. Semedo quitta la Chine. Enfin, à supposer que l'édition de Fou-tcheou ne soit pas l'édition princeps, elle doit être antérieure à 1645, date à laquelle l'église de Fou-tcheou cessa d'être appelée King-kiao-t'ang. Comme on le voit, il n'y a rien là qui s'oppose à la date de 1636; mais cette date elle-même, jusqu'à de nouvelles trouvailles, ne paraît reposer sur rien. Dans le n° 1015, la biographie de Ricci par Aleni est suivie du rapport de 吳道南 Wou Tao-nan demandant que l'Empereur octroie un terrain pour la sépulture de Ricci (Wou Tao-nan avait été reçu pang-yen, c'est-à-dire second, aux examens de doctorat de 1589). Ce rapport, imprimé, est détaché du 5<sup>e</sup> ch. du 絕徼同文紀 *Tsiue kiao t'ong wen ki*, où il occupait les ff. 10—13. Le *Tsiue kiao t'ong wen ki*, qui semble aujourd'hui perdu, doit avoir été, à en juger par son titre, un ouvrage assez considérable consacré à des documents concernant des étrangers lointains, c'est-à-dire sans doute les missionnaires. J'en ai retrouvé la préface, écrite en 1615 par le mandarin chrétien 楊廷筠 Yang T'ing-yun, au début du très intéressant recueil de documents relatifs aux chrétiens qui se trouve à la Bibliothèque publique de Petrograd sous le titre de 天學集解 *T'ien hio tsi kiai*, en 9 pen formant 9 ch. (n° 829 du catalogue de Dorn). Enfin le n° 996 de M. Courant, d'où la date de 1636 paraît tirée, ne la donne pas. Dans un examen forcément superficiel, M. Courant a indiqué inexactement le contenu du manuscrit. En tête de ce n° 996 est le portrait de Ricci, copié sur celui de l'édition imprimée de la *Vie de Ricci* par Aleni. Puis viennent 10 ff. occupés par le 大西利西泰子傳 *Ta si li si t'ai tseu tchouan* (correspondant manifestement au n° 22 de M. Vacca), lequel se termine par ces mots: «Après avoir salué en se prosternant, le 澹齋居士 Tchan-tchai-kieu-che 張維樞 Tchang Wei-tch'ou, tseu 子環 Tseu-houan, a composé [cet écrit]». Tchang Wei-tch'ou (de Wen-ling ou Tsin-kiang, c'est-à-dire de Ts'üan-tcheou au Fou-kien) était gouverneur du Chàn-si en 1626 (cf. *Chàn si t'ong tche* de 1735, ch. 22, f° 23 r°); il est nommé dans un édit de 1628 qu'on retrouve dans les œuvres du ministre chrétien Thomas 瞿式耜 K'iu Che-sseu (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 499, et les œuvres de K'iu Che-sseu, à la Bibl. Nat., coll. Pelliot, II, 236, ch. 2, f° 24 r°); une poésie écrite en faveur des missionnaires par Tchang Wei-tch'ou antérieurement à 1641 se trouve dans le n° 7066 du *Catalogue* de M. Courant. Le *T'ien hio tsi kiai* de Petrograd contient une dissertation de Tchang Wei-tch'ou sur le *Si hio fan* et le *Wan wou tchen yuan* d'Aleni. Si j'avais actuellement à ma disposition le *Ts'üan tcheou fou tche*, il est probable que je pourrais préciser les étapes de la carrière de ce fonctionnaire lettré. En tout cas, la biographie de Ricci, qui est sans doute antérieure à 1650, n'est qu'un démarquage de celle écrite par Aleni, qu'il invoque formellement. Vient ensuite, dans le manuscrit n° 996, la biographie même écrite par Aleni, avec la même suscription que dans les nos 1014—1016, et occupant là aussi 20 ff. Enfin vient en 2 ff. le 讀利先生傳後 *Tou li sien heng tchouan heou*, c'est-à-dire «Postface à la *Vie de Ricci*», qui est le n° 23 de M. Vacca et se termine par ces mots: 福唐後學李九標薰沐百拜書, Ecrit, après s'être parfumé et lavé et avoir salué cent fois, par le disciple Li Kieou-piao,



la colonie juive du Ho-nan <sup>1)</sup>. Mais ce nom même de 艾 Ngai est assez rare. D'autre part, les monographies locales enregistrent le plus souvent les promotions de licenciés pour les préfectures ou sous-préfectures dont elles s'occupent. Or, dans la *Description de K'ai-fong-fou*, il n'y a, pour les deux sous-préfectures de Siang-fou et de Siuan-wou qui se partagent la ville même de K'ai-fong, qu'un seul licencié de nom de famille Ngai, c'est 艾田 Ngai T'ien, originaire de la sous-préfecture de Siang-fou, qui passa l'examen de

de Fou-t'ang (Fou-tcheou)». Li Kieou-piao et son frère 李九功 Li Kieou-kong sont deux chrétiens connus; Li Kieou-kong, converti en 1628 (voir sa préface à *Courant, Catalogue*, n° 6876), est mort en 1681; sur Li Kieou-piao, on peut consulter les n° 6884 et 7114 du *Catalogue de Courant*, et Havret, *Stèle chrétienne*, II, 95. L'activité littéraire des deux frères paraît porter sur le 2<sup>e</sup> tiers du XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, une dernière ligne porte: «Copié (錄) au 11<sup>e</sup> mois de ping-tseu, 33 feuillets». C'est de ce ping-tseu que M. Courant a tiré la date de 1636, qui a passé dans l'*Imprimerie sino-européenne* de M. Cordier et de là, semble-t-il, dans l'ouvrage du P. Tacchi-Venturi. Mais on voit que ping-tseu ne donne pas la date de la composition d'une quelconque des parties du n° 996, mais seulement de l'exécution matérielle du manuscrit. On n'a même pas là un *terminus ad quem*, car ping-tseu peut à la rigueur correspondre à 1696. Le cachet de 思默 Sseu-mo, qui se trouve au début du manuscrit, ne contredit pas à cette dernière date; il en résulte en effet seulement que le manuscrit a appartenu au Jésuite chinois 陸希言 Lou Hi-yen, tseu Sseu-mo, qui a vécu de 1630 à 1704. Quant au «Rapport sur la vie du P. Ricci» par les PP. Pantoja et de Ursis qu'indique M. Courant (n° 1321), en disant qu'il porte la date de 1586 qui serait sans doute à corriger en 1616 (ces mêmes indications ont passé dans Cordier, *L'imprimerie sino-européenne*, n° 244), le manuscrit donne très correctement et lisiblement la 44<sup>e</sup> année Wan-li, c'est-à-dire 1616 (et non 1586), et ce n'est pas un rapport sur la vie du P. Ricci, mais le mémorial présenté en 1616 par Pantoja et de Ursis pour se défendre contre les accusations de 沈濯 Chen Kio; en d'autres termes, c'est un exemplaire du 辨揭 Pien kie (sur lequel, cf. Cordier, *L'imprimerie sino-européenne*, n° 184; Havret, *Stèle chrétienne*, II, 16—17). Par cet exemple, j'ai voulu seulement montrer que la bibliographie détaillée des œuvres chinoises du christianisme au XVII<sup>e</sup> siècle reste à faire, et que les éléments d'information ne font pas défaut. Mais leur groupement et leur discussion exigera beaucoup de travail et un long temps.

1) Cf. Tobar, *Les inscriptions juives de K'ai-fong-fou*, p. 43, 46, 83—87. L'inscription de 1663 énumère sept «familles», dont la famille Ngai, qui en 1653 fournirent les fonds nécessaires pour reconstruire la synagogue. C'est plus de la moitié des «dix ou douze familles» dont Ngai T'ien avait parlé à Ricci en 1605 (cf. Tacchi-Venturi, I, 469). Il s'agit de «noms de famille» ou de «clans» différents, mais chacun d'eux était porté par un assez grand nombre d'individus.

licence en Wan-li *kouei-yeou*, c'est-à-dire en 1573, et ne dépassa pas les fonctions mandarinales de *tche-hien*, autrement dit de sous-préfet<sup>1)</sup>. Il y a d'autant moins à douter que ce soit là l'informateur du P. Ricci qu'ayant passé la licence en 1573, Ngai T'ien devait bien avoir en 1605, comme le veut la lettre de Ricci, une soixantaine d'années. Par la lettre du P. Ricci, nous apprenons en outre que Ngai T'ien reçut une fonction « dans une école de la ville de Linceo ». Il est pratiquement certain qu'il s'agit de la ville préfectorale de 揚州 Yang-tcheou au Kiang-sou, mais Ngai T'ien eut là une charge assez mince, et la *Description de Yang-tcheou* est muette à son sujet.

J'ai rédigé cette note pour deux raisons. L'une est d'indiquer la voie par où on peut retrouver dans les textes chinois la grande majorité des personnages nommés ou visés par les *Commentaires* de Ricci ou par ses *Lettres*<sup>2)</sup>. Mais il m'a paru également intéressant de montrer, par un exemple concret, que, si le texte original des *Commentaires* permet de rectifier ou de préciser en bien des endroits la version latine de Trigault, ces *Commentaires* n'en sont pas moins rédigés après coup, et qu'il est essentiel, chaque fois qu'on le peut, de les contrôler par les *Lettres*, qui sont, elles, un témoignage vraiment contemporain et d'une incomparable autorité.

1) Cf. *K'ai fong fou tche*, éd. de 1695 (Bibl. Nat., coll. Pelliot, I, 269), ch. 23, f° 3 v°. Les mêmes indications doivent se trouver dans le 祥符縣志 *Siang fou en tche*, mais l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale (coll. Pelliot, II, 741; éd. de 1739) est très défectueux, et le passage en question y manque.

2) M. Vacca (dans Tacchi-Venturi, II, 143—144) a indiqué neuf équivalences (le nom Ignace K'iu Jou-k'ouei, autrement dit de K'iu T'ai-sou, est à écrire 瞿汝嚬 K'iu u-k'ouei; c'est un oncle du ministre Thomas K'iu Che-ssen); il serait aisé de quintupler ce chiffre.

*Note additionnelle*: Le Li Kieou-kong cité p. 38 est le père de 李奕芬 Li Yi-fen, éditeur de *Courant*, *Catal.*, n° 7227. Ce Li Yi-fen doit être le même que Léonce Li, qui fut un des maîtres de chinois de M<sup>gr</sup> Maigrot.

# LE SYSTÈME MUSICAL

PAR

G. MATHIEU.



## 2<sup>e</sup> Partie, C. 1<sup>er</sup>. Notation tonale. <sup>1)</sup>

Pour connaître de la tonalité, il faut d'abord signaler l'opposition qui ont entre eux et les Modes et les Tons. La notation antique le faisait, comme le prouvent les traditions conservées en Grèce et en Chine.

### § 1. EN GRÈCE.

Sur les « Modes Grecs », je citerai M. Croiset. « Aristote (Polit. IV, 3, 4) cite et paraît approuver l'opinion de certains musiciens qui n'admettaient que deux modes fondamentaux, le Dorien et le Phrygien » <sup>2)</sup>. — En Système Musical, ces deux modes ne peuvent être que les modes  $\alpha$  et  $\beta$ .

Or Boëce donne sous le nom de Lydien, les Cordes de  $\alpha$  <sup>3)</sup>. J'en conclus que tous les Modes Grecs ne sont que les différents Tons de  $\alpha$  et de  $\beta$ .

---

1) Le précédent article, au *T'oung Pao*, mars 1918/1919, p. 41. Pour les références P., *La poésie de Pindare*, par A. CROISSET. Paris, Hachette, 1880.  
P. L., *Patrologie latine* de MIGNÉ.

2) P. 80, note 2.

3) P. L. 63. 1251. B; 1254—1270; 1251—1252. BOËCE donne exactement 14 des 16 Cordes à Notes Diatoniques de  $\alpha$ , et 28 signes qui peuvent dénommer les 28 Cordes requises par les 5 Tons de  $\alpha$  en Genre Majeur.

Le bien fondé de cette hypothèse ressortira de la concordance entre les échelles de ces Tons et les données traditionnelles. — Je dois signaler, pour cela, l'ambitus du Ton, selon le diapason moyen, et, — entre parenthèses, — selon le diapason primitif; puis la hauteur acoustique de la finale des mélodies écrites dans le Ton; enfin les Distances des Cordes à notes diatoniques, qui la suivent à l'aigu <sup>4</sup>).

|                            |                                      |   |
|----------------------------|--------------------------------------|---|
| ol) C, F, TTT, e (si)      | (si) E, a, T1T, a' (mi) $\beta$ . 2  |   |
| a) B, C, TT1, d (la)       | (la) D, E, 1TT, g (ré) $\alpha$ . 2  |   |
| ii) A, D, T1T, d (la)      | (la) D, G, TT1, g (ré) $\beta$ . 3   | (ré) G, c, TT1, $\sharp$ ' (fa $\sharp$ ) $\beta$ . 1 |
| 3) $\Gamma$ A 1TT, c (sol) | (sol) C, D, T1T, f (ut) $\alpha$ . 3 | (ut) F, G, T1T, a' (mi) $\alpha$ . 1                  |

Nous devons avoir l'équivalence:

|                         |                       |                |
|-------------------------|-----------------------|----------------|
| $\beta$ . 4. Mixolydien | $\beta$ . 2.          | Hypomixolydien |
| $\alpha$ . 4. Lydier    | $\alpha$ . 2.         | Hypolydien     |
| $\beta$ . 5. Phrygien   | $\beta$ . 3. Ionien,  | Hypophrygien   |
| $\alpha$ . 5. Dorien    | $\alpha$ . 3. Eolien, | Hypodorien     |

Voici les textes. «Le mode Dorien était celui qui dans le genre Diatonique avait son demi-ton au grave, le mode Phrygien l'avait au milieu, et le mode Lydien à l'aigu » <sup>5</sup>).

« Dans le mode Dorien primitif, la note la plus aigüe (dont les Grecs faisaient la tonique) était le La. Ce La forma la note la plus grave de l'un des nouveaux modes, le mode Eolien, qui s'appelait aussi pour cette raison Hypodorien (nous dirions plutôt Hyperdorien). Le mode Phrygien fut complété d'une manière analogue par le mode Hypophrygien ou Ionien, et le mode Lydien par l'Hypolydien » <sup>6</sup>).

La rédaction de ce dernier document appelle quelques réserves. L'échelle constitutive du Ton a deux toniques, qui sont ses terminaisons à l'aigu et au grave; et ces 2 toniques se trouvent, dans

<sup>4</sup>) Au lieu du double a, octave aigüe de a, je noterai a'; et au lieu du double si,  $\sharp$ .

<sup>5</sup>) P. 79.

<sup>6</sup>) P. 80.



le mode, en trois situations différentes. La tonique grave en son état intermédiaire sert de finale aux mélodies, qui rebattent la tonique aigüe en son état inférieur. En Dorien la finale est La (A); la tonique aigüe est, en son état le plus élevé, c, de même dénomination que C, qui est la tonique grave en son état inférieur, au mode Eolien. Ce mode est dit *Hypo*, comme on a dit *Hiá-p'ing*, «écrit le second».

Une dernière tradition nous communique une notation tonale, que Martianus Capella nous transmet exactement <sup>7)</sup>, ce que ne fait pas Boëce. Il s'agit, dans ce document, de  $\alpha$ . l. E. car son échelle donne aux dénominations indiquées leur signification naturelle. Dans l'échelle de  $\alpha$ . l. E., je mets entre parenthèses les notes de seconde espèce.

| Cordes | Claviers       |                |                 | Dénominations   |
|--------|----------------|----------------|-----------------|---|
|        | 4 <sup>e</sup> | 2 <sup>e</sup> | 1 <sup>er</sup> |   |
| a'     | la             |                |                 | ἡ νήτι ὑπερσολαίων τόνων χορδή  |
| b      | (b)            |                |                 | ἡ <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> διὰ τόνου χορδή |
| g      | sol            |                |                 | ἡ τρίτη <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> χορδή     |
| b'     | (b)            |                |                 | νήτι διεzeugμένων   |
| f      | fa             |                |                 | <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> διὰ τόνου         |
| e      |                | mi             |                 | τρίτη <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span>             |
| b      | (b)            | (b)            |                 | παρχμέση  |
| d      | ré             | ré             | ré              | νήτι συνημμένων   |
| b      | (b)            | (b)            | (b)             | <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> διὰ τόνου         |
| c      | ut             | ut             | ut              | τρίτη <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span>             |
| ut b   |                |                | (b)             | μέση  |
| si b   | (b)            | (b)            |                 | <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> διὰ τόνου         |
| a      |                | la             |                 | παρυπάτη <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span>          |
| b      |                | (b)            | b               | ὑπάτη μέσων   |
| G      |                | sol            | sol             | <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span> διὰ τόνου         |
| b      |                |                | (b)             | παρυπάτη <span style="border: 1px solid black; display: inline-block; width: 40px; height: 1em; vertical-align: middle;"></span>          |
| F      |                | (fa)           | fa              | ὑπάτη ὑπάτων  |
| E b    |                |                | (b)             | ἡ προσλαμβανομένου τόνου χορδή  |

7) P. L. 131, 933. — Il est inexact que 18 Cordes soient requises «per singulos quosque ac per omnes tropos».  $\theta$ . l. E en a 19;  $\beta$ . l. E, 17.

Je remarque la distance La—Mi des 2 états élevés de la tonique aigüe, qui a fait diviser en quartes l'échelle. Comme e n'est pas, dans l'échelle, terme d'une quarte, on est descendu à Mi  $\flat$  (e  $\flat$ ), ce qui amenait 2 quartes, et laissait en dehors de la collection, la corde  $\flat$  : — d'où son nom.

Dans  $\alpha.1.$ , la quarte au dessus de la finale est constituée par les intervalles T1T; on a, en conséquence, partagé la quarte se terminant à La : La—Sol, Sol  $\flat$ —Mi.

Comme, après avoir écarté E  $\flat$ , il restait 9 Cordes <sup>8)</sup> à notes de 1<sup>re</sup> espèce, la cinquième fut appelée μέση. — Elle détachait, au grave, deux groupes, Si  $\flat$ —La  $\flat$ , Sol—Fa. A l'aigu on avait une corde de 2<sup>de</sup> espèce; Ut n'ayant point de notes de 2<sup>de</sup> espèce fut rattaché à Ré, et se s'appela παραμέση.

Ces dénominations <sup>9)</sup> prennent, on le voit, leur signification. de l'échelle  $\alpha.1.E.$  Par suite, l'opposition des deux groupes, « Cordes séparées » <sup>10)</sup>, « Cordes rapprochées » est révélatrice des situations relatives de la tonique aigüe en ses trois états, ce qui signale une particularité de  $\alpha.1.$  et fait de cette notation une « Notation Tonale ».

Avec les Cordes, la μελοποιία indiquait les notes, ici, par  $\times 3 = 30$  (avec les sons de voix de tête, 60) des 1620 signes connus des Grecs <sup>11)</sup>.

La tonalité était spécifiée. Pour en pénétrer la science, on compara d'abord entre elles les échelles modales des différents tons de

8) Dont la corde F, à cause du (Fa) du clavier 2<sup>e</sup>.

9) Parmi ces dénominations, ὀπάτη doit être pris dans son sens dérivé de « dernier ». Dans un cortège, le plus élevé en dignité vient le dernier. Les Cordes se dénomment, en commençant de l'aigu.

10) Car la hauteur e est la raison de la dénomination du groupe; ce pour quoi, on appelle cette corde, — d'ailleurs à tort, — νήτη. « Netes igitur diezeugmenon, quae 3072 (notre hauteur e)... » (P. L. 63. 1260. C.)

11) Cfr. Art. 1<sup>er</sup>, p. 384, note 1.

$\alpha$  et de  $\beta$ ; ce qui amena des quarts et des quintes, dont l'importance a été signalée par la tradition.

Relevons l'échelle modale de  $\alpha . 1 . E$ .

Les trois positions de la tonique aigüe sont d, e, a'; celles la tonique grave, F, G, c.

En notant la place de la finale par un point (.), — ici haute G, — la place de la note rebattue (ici d) par ( $^{\circ}$ ), et la place d'autres notes par une virgule (,), on a en distances acoustiques l'échelle modale:

$$T . 4 , T^{\circ} T , 4$$

La constitution de l'échelle modale de  $\alpha 4 .$ , est identique. A reste, voici les échelles de  $\alpha$  et de  $\beta$ .

$$\begin{array}{l} \text{Tons 1 et 4, au Mode } \beta : 4 . T , T^{\circ} 4 , T \\ \alpha \quad T . 4 , T^{\circ} T , 4 \end{array}$$

$$\begin{array}{l} \text{Tons 2, 3, 5, en } \beta \quad 4 . T , 3^{\circ} 4 , T \\ \alpha \quad T . 4 , 3^{\circ} T , 4 \end{array}$$

Le texte de Bernon manifestement s'y rapporte <sup>12)</sup>. « In primo tetrachordum finalium diligentius est intuendum, cui tanta quaedam naturalis sonorum inest virtus, ut ex quatuor chordarum ejus originem omnis modorum seu tonorum potestas videatur procedere ». — « omnis non. — « Prima species diatessaron constat ex tono, semitonio et tono, ...; cui si adjeceris tonum superius, oritur tibi prima species diapente (—  $\alpha 1$ ) — Secunda species ex duobus tonis et semitonio, ...; cui si adjeceris tonum superius, erit secunda species diapente (—  $\alpha 4$ ) — Tertia, ex semitonio et duobus tonis, ...; cui adhibendus est tonus inferius, ut fiat tertia species diapente (—  $\alpha 2$  et  $\alpha 5$ ) — Quarta species diapente constat ex prima species diatessaron, adjecto tono inferius, non quidem per ejusdem nominis chordam, sed aliter, id est

12) P. L. 142, 1102, A; 1103, D.

paranete diezeugmenon incipiens, ac si per tonum, semitonium et aum in meson descendat». — On peut en effet hésiter ici entre  $\beta$  et  $\alpha$ . 1, déjà signalé; mais l'incise « non per ejusdem nominis ordam » rejette  $\alpha$ . 1, dont les cordes G (corde finale) et F sont en même groupe, celui des ὑπάτων; « sed, aliter, .... » <sup>13)</sup>.

Nous pouvons, maintenant, examiner nous-mêmes, comment les modes  $\alpha$  et  $\beta$  se différencient l'un de l'autre par la position de leurs quartes, et, comment les tons 1 et 4 ont après leur quinte tertiale, un ténor (T), et les tons 2, 3, 5, une tierce mineure. Évidemment, dans le même mode, 1 se distingue de 4 par la constitution différente de la quarte qui commence à la finale; et, semblablement, le mode  $\beta$  se distingue de 2 et de 5. Il reste à différencier 2 d'avec 5. C'est le fait, en signalant les hauteurs absolues: ce qui se communiquait aux initiés, dans la science d'une gradation de finales, connue sous le nom des 7 ἀρμονίαι.

Voici. Les finales de  $\alpha$  et de  $\beta$ , en leurs cinq tons, correspondent aux cordes ci dessous indiquées.

Tons 5, 4, 3, 2, 1

Mode  $\beta$  D, F, G, a, c

Mode  $\alpha$  A, C, D, E, G

qui donne, en gradation acoustique,

|                      |     |      |     |     |     |     |     |     |
|----------------------|-----|------|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| Tons de $\beta$      |     |      | 5   |     | 4   | 3   | 2   | 1   |
| Hauteurs acoustiques |     |      | D   |     | F   | G   | a   | c   |
| Hauteurs acoustiques | A   | C    | D   | E   |     | G   |     |     |
| Tons de $\alpha$     | 5   | 4    | 3   | 2   |     | 1   |     |     |
| diapason primitif    | mi, | sol, | la, | si, | ut, | ré, | mi, | sol |

13) « Sed aliter, ... » ne sera bien compris qu'après les 7 ἀρμονίαι. La paranete diezeugmenon est en  $\alpha$  l. E, g. Or, en descendant de G à D, on tombe sur Ré (D); et, dans le diapason primitif, un Ré est le milieu d'un disdiapason Ré — Ré — Ré, à lire en diapason moyen Γ — G — g.



Or on avait remarqué une collection de dix échelles donnant suite des 7 appellations de la gamme. Je les indique, en signalant par des parenthèses les cordes qui ne portent dans le mode, qu'une des notes de 2<sup>de</sup> espèce.

|          | Γ    | A   | B  | H    | C   | D    | E   | F   | G   | a   | c    | d   | e   | f  | g   |     |     |     |     |     |    |      |
|----------|------|-----|----|------|-----|------|-----|-----|-----|-----|------|-----|-----|----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|----|------|
|          | sol, | la, | ♮, | si,  | ut, | ♯,   | ré, | mi, | fa, | ♯,  | sol, | ♯,  | la, | ♮, | si, | ut, | ♯,  | ré, | mi, | fa, | ♯, | sol, |
| 1, ι. C  |      |     |    |      |     |      |     |     |     | (♯) | la   |     | si  | ut | (♯) | ré  | mi  | fa  |     |     |    |      |
| 1, γ. C  |      |     |    |      |     |      |     |     | (♯) | sol | (♯)  | la  |     | si | ut  | (♯) | ré  | mi  | fa  |     |    |      |
| 1, ε. C. |      |     |    |      |     | (mi) | fa  |     | sol | (♯) | la   | ♮   | si  | ut | (♯) | ré  | mi  | fa  |     |     |    |      |
| 3, β. C. |      |     |    |      |     | ré   | mi  | fa  | (♯) | sol |      | la  |     | si | ut  | (♯) | ré  | mi  | fa  | (♯) |    |      |
| 2, α. C. |      |     |    |      |     | ré   | mi  | fa  | ♯   | sol | (♯)  | la  | ♮   | si | ut  | (♯) | ré  | mi  |     |     |    |      |
| 4, ι. C. |      |     |    |      |     | ré   | mi  | fa  | ♯   | sol | (♯)  | la  |     | si | ut  | (♯) | ré  | mi  |     |     |    |      |
| 3, α. C. |      |     |    | ut   |     | ré   | mi  | fa  | ♯   | sol | (♯)  | la  | ♮   | si | ut  | (♯) | ré  |     |     |     |    |      |
| 4, β. C. |      |     |    | (si) | ut  |      | ré  | mi  | fa  | (♯) | sol  |     | la  |    | si  | ut  | (♯) | ré  | mi  |     |    |      |
|          |      |     |    | (si) | ut  | (♯)  | ré  | mi  | fa  | ♯   | sol  | (♯) | la  |    | si  | ut  |     | ré  |     |     |    |      |
|          | sol  | la  | ♮  | si   | ut  | (♯)  | ré  | mi  | fa  | ♯   | sol  | (♯) | la  |    |     |     |     |     |     |     |    |      |

On imagina pourtant d'emboîter semblablement 7 des 10 échelles des deux modes  $\alpha$  et  $\beta$ , pour avoir avec leurs finales, la suite des 7 appellations de la gamme. On y parvenait en lisant selon le diapason primitif les trois tons de  $\alpha$  que leur constitution rapprochait

|               |     |    |     |    |
|---------------|-----|----|-----|----|
| Mode $\beta$  | D   | F  | G   |    |
| Tons          | 5   | 4  | 3   | 2  |
| Mode $\alpha$ | mi, | C, | la, | si |

et on lut, dans un souvenir que la finale la plus grave des d'emboîtements était A, cette apparente gradation,

la, si, C, D, mi, F, G.

On négligeait ainsi, il est vrai, trois modes:  $\alpha$  1,  $\beta$  2,  $\beta$  1 mais leur ambitus débordait à l'aigu, par leurs notes la et si (-

es touches  $c^2$  et  $d^2$  du tableau de A. de Garaudé<sup>14)</sup> — un diapason,  $r-G-g$ , « Mansion<sup>15)</sup> des notes en voix de poitrine ».

Enfin, comme par leur constitution et leur hauteur propres, les mélodies antiques offraient un cachet particulier, on le signala pour une détermination du ton par le goût. On disait: les mélodies du Dorien ( $\alpha$  5) sont « graves et viriles », celles du Phrygien ( $\beta$  5) sont « passionnées » (orgies); en Lydien ( $\alpha$  4), — fréquent dans les Chants anèbres de femmes, — les mélodies sont « molles et efféminées ». L'Eolien ( $\alpha$  3) convient aux Banquets, l'Hypolydien ( $\alpha$  2) pour les oeuvres tragiques.

## § 2. EN CHINE.

On retrouve en Chine, des vestiges de ce que nous ont transmis les Grecs. Comme eux, les Chinois définissent certains tons d'après un cachet particulier: « Le ton Kōung (La) a une modulation grave et profonde, le ton Chāng (Sol) une modulation forte et un caractère âcre, le ton Kiào (Fa) une modulation douce et unie »<sup>16)</sup>; c'est-à-dire le Dorien à la finale A, le Phrygien et le Lydien, aux finales D et C, estimées à tort, comme écrites selon le diapason primitif; — Ré et Ut en diapason primitif se lisent selon le diapason moyen, G et F.

Au Chou-King<sup>17)</sup>, « Je désire entendre l'harmonie des 7 débuts », avec la glose « Les 7 débuts répondent aux 3 pouvoirs et aux 3 saisons », les 3 tons  $\beta$  et les 4 tons  $\alpha$ , dont il a été question.

Ailleurs<sup>18)</sup>, dans une indication au commencement d'un morceau,

14) Op. 40, *Méthode complète de Chant*, 2<sup>e</sup> éd., p. 9.

15) Cfr. Art. 1<sup>er</sup>, pp. 373 et seqq.

16) P. Amiot, au Tome 6 des *Mémoires concernant les Chinois*, p. 166.

17) M. Courant, *Essai historique sur la musique classique des Chinois*, Paris, Delaune, 1912, p. 92.

18) J. A. van Aalst, *Chinese Music*, Schang-hai, 1884, p. 20.

nous avons une détermination de tonalité, comme les Grecs auraient pu en faire: «Kiā-tchoung wei 宮; pei yíng-tchoung (E ♭) k'i tiáo young tch'èu tzeu (G) tiao, tch'ou 工 (La), ī (Mi)». Avec sa finale G et sa note rebattue d, le morceau peut être à quatre modes dont je donnerai ici les échelles, en genre majeur.

ι. 3. E. (♭) E (F) (♭)  $\sharp$  G (♭) a (♭)  $\sharp$  c (♭) d etc.  
 δ. 1. E (♭) F (♭) G (♭) a ♭ (ut ♭) c (♭) d etc.  
 α. 1. E (♭) F (♭) G (♭) a ♭ (ut ♭) c (♭) d etc.  
 x. 1. E (♭) F (♭) G (♭) a ♭ (ut ♭)  $\sharp$  c (♭) d etc.

Les échelles modales sont

|      | E. F. G. a. c. d. e. f. $\sharp$ . g. a'. $\sharp$ '.  |
|------|--|
| ι. 3 | <div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 20px;">E      G   a</div> <div style="border-top: 1px solid black; padding-top: 5px;">d      f      g</div> </div>   |
| δ. 1 | <div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 20px;">F   G</div> <div style="border-top: 1px solid black; padding-top: 5px;">d   e</div> <div style="margin-left: 20px;"><math>\sharp</math>'</div> </div> |
| α. 1 | <div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 20px;">F   G      c</div> <div style="border-top: 1px solid black; padding-top: 5px;">d   e              a'</div> </div>                                     |
| x. 1 | <div style="display: flex; align-items: center;"> <div style="margin-right: 20px;">F   G   a</div> <div style="border-top: 1px solid black; padding-top: 5px;">d   e      <math>\sharp</math></div> </div>                               |

Relisons le texte chinois. «Pei Yíng-tchoung k'i tiáo», l'ambitus commence à E ♭: on est en genre majeur. «Young tch'èu tzeu tiao», G; comme l'examen du morceau l'indique: ce qui laisse en suspens, même en remarquant la note rebattue. Mais «Tch'ou 工» a est écarté des cordes modales: x est exclu, et aussi ι. Est-ce pour faire remarquer que deux tons sont exclus? — le texte ajoute «(Tch'ou) ī» E, qui écarte ι. Le choix n'est plus à faire qu'entre α et δ. L'importance de c, dans le morceau, fait rejeter δ pour prendre α.

Enfin «Kiā-tchoung wei 宮», — c'est-à-dire «宮, dont la hauteur est d, doit être supposé à la hauteur Kiā-tchoung (Si ♭)», — avertit l'exécutant, que le chef d'orchestre veut qu'on baisse de deux ténorines (de deux tons).

*Note.* Malgré ces précisions, la mélodie elle même demeure pour nous un air inconnu. «(Les Chinois) n'indiquent que les tons principaux et suppléent au reste par la mémoire et la routine» <sup>19)</sup>; et, quand ils apprennent d'un autre qui le sait, un air nouveau, — je l'ai constaté, — les Chinois solfient les notes indiquées, en les reliant les unes aux autres par des sons à bouche fermée «Hoa tzeull», que le maître sait fredonner, mais que personne ne peut écrire. On jugera de la différence par cet exemple que j'ai reçu du P. J. Hoeffel. C'est une mélodie que nos chrétiens jouent au commencement de nos Fêtes de Fêtes. J'ai séparé les phrases, sur une première impression, qui devra être examinée plus tard.

## TCH'OU HING KOUNG FOU. (Θ. 1. E.)

(Écrit)

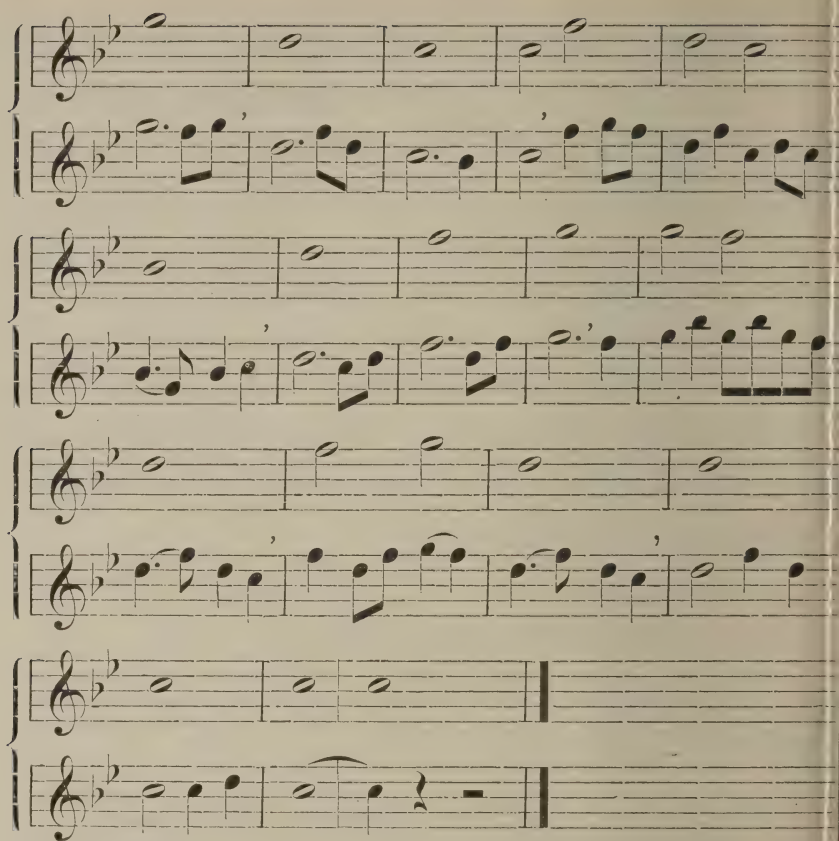
(Lu)

, etc.

, etc. ,

19) M. GÉRARD, *France et Chine*, Tome 2, p. 338. Paris, 1870.





# LE HAI-TAO SOUAN-KING DE LIEOU

PAR

L. VAN HEE, S. J.

---

*Le classique mathématique de l'île maritime* explique l'art de mesurer la distance toute espèce d'objets, de bâtiments, de montagnes.

Comme le premier des neuf problèmes consiste à trouver la hauteur d'une île maritime<sup>1)</sup> par une allusion si chère aux jaunes, le livre porte son titre actuel.

WYLIE, dans ses précieuses *Notes*, p. 92, donne cette notice un peu vague. Le *Hai-tao souan-king* consiste en neuf problèmes sur la trigonométrie pratique<sup>2)</sup>.

Quelle est au juste cette trigonométrie pratique? Les Chinois possédaient-ils donc au III<sup>e</sup> siècle des notions exactes sur cette science plutôt moderne? La traduction complète du traité sera la meilleure réponse.

De l'auteur LIEOU HOUEI<sup>3)</sup>, nous savons fort peu de chose. Il vivait à l'époque la plus mouvementée de l'histoire chinoise, au temps des *Trois Dynasties* (220—280).

Les ANNALES DES TSIN datent de 263 ses commentaires sur les neuf sections de la mathématique. La dernière section, intitulée 句股,

---

1) 今有望海島 « Supposons un observateur qui [veuille mesurer la hauteur] d'une île maritime ».

2) The *Hai tâu suàn king* consists of 9 problems in practical Trigonometry.

3) WYLIE écrit LEW HWUY et MIKAMI transcrit LIU HUI 劉徽.

c'est-à-dire *du triangle rectangle*, donne 24 problèmes sur le théorème de Pythagore. Comme appendice, le commentateur y ajouta ses neuf problèmes à lui, intitulés d'abord 重差.

Que signifie l'expression 重差?

Cette *double différence* insinue-t-elle la double observation faite au moyen de perches ou de grandes équerres?

Je le croirais volontiers.

Des esprits subtils pourront y voir une idée plus profonde. Ils raisonneront comme suit.

L'auteur, il est vrai, effectue toujours avec ses perches, stylets, gnomons, plusieurs opérations différentes, mais ce n'est là que le côté matériel qui prépare les calculs et l'application des formules.

Ces formules n'auraient-elles pas été trouvées grâce à des *proportions répétées*? Je n'oserais nier la probabilité de cette version. C'est toutefois chercher loin et faire d'emblée beaucoup d'honneur au mathématicien chinois.

Ainsi donc, qu'il faille traduire 重差 par *observations répétées* ou par *doubles proportions*, la question épineuse de retrouver par quelle voie les formules compliquées ont été trouvées, reste toujours ouverte. Sont-elles chinoises? Viennent-elles de l'Inde?

Impossible de donner une réponse satisfaisante. L'histoire des mathématiques, ici, n'est pas encore assez avancée.

Sous les T'ANG, un Commentateur ayant expliqué l'œuvre de LIEOU lui donna le titre de *Souan-tao hai-king* qu'il a depuis conservé. Aucun exemplaire complet n'en restait, depuis de longues années, et tout aurait péri irrémédiablement sans les extraits semés dans la *Collection Yong-Lo* du XV<sup>e</sup> siècle.

C'est le mathématicien TAI TCHEN qui vers 1775 rassembla recousut les divers morceaux, épars dans la vaste encyclopédie des Ming. Depuis lors, les éditions se sont multipliées.

Celle dont je me suis servi date de 1884 光緒丙申, et est propriété du 文淵山房.

A la première page, d'après une très louable habitude chinoise, ont donnés les noms de l'auteur et des commentateurs.

LIEOU HOUËI natif du pays de Wei 魏 a composé l'ouvrage comme appendice et explication des Neuf Sections 注.

LI TCH'ŒN-FONG <sup>1)</sup> par ordre impérial l'a éclairci de ses notes 主釋.

Enfin LI HOANG YUN MEN de TCHONG SIANG a révisé le texte 異.

A la dernière page se trouvent encore deux noms propres ceux Lo T'ENG-FONG <sup>2)</sup> et de TCH'EN K'IN-FEI <sup>3)</sup>. Le premier a collationné les textes, l'autre a fait les calculs détaillés 補草.

Les neuf problèmes sont:

- I. Calcul de la hauteur d'une île.
- II. Sur la hauteur d'un conifère.
- III. Ville carrée.
- IV. Vallée.
- V. Tour.
- VI. Gouffre au S.E.
- VII. Gouffre à eaux transparentes.
- VIII. Gué.
- IX. Ville vue d'en haut.

#### I PROBLÈME.

Il y a certaine île à mesurer <sup>4)</sup>. Deux perches sont élevées, l'une également de 30 pieds, mais l'une plus près, l'autre plus loin de l'île à une distance de 1000 pas. La perche la plus éloignée est parfaitement en ligne droite avec la 1<sup>ère</sup> et l'île. Si l'œil appliqué

1) 李淳風. 2) 駱騰鳳. 3) 沈欽裴.



魏

劉

徽

注

唐朝議大夫行太史令上輕車都尉臣李淳風等奉 敕注釋

鍾祥李 漢雲門撰

今有望海島立兩表齊高三丈前後相去千步令後表與前表參相直從前表  
卻行一百二十三步人目着地取望島峯與表末參合從後表卻行一百二十  
七步人目着地取望島峯亦與表末參合間島高及去表各幾何

荅曰島高四里五十五步

去表一百二里一百五十步

術曰以表高乘表間爲實相多爲法除之所得加表高卽得島高  
臣淳風等謹按

terre, on regarde le sommet de la 1<sup>ère</sup> perche, en reculant de 23 pas, l'on voit juste le plus haut point de l'île. Si l'on se met de la même façon à 127 pas en arrière de l'autre perche, l'on perçoit de même le haut de l'île, sur le rayon visuel qui de la terrasse au sommet de la 2<sup>de</sup> perche. Il s'agit de trouver la hauteur de l'île et sa distance des poteaux?.

*Réponse.* Hauteur de l'île 4 lis 55 pas.

Distance de la 1<sup>ère</sup> perche 102 lis 150 pas.

*Solution.* Multiplier la hauteur des perches par l'intervalle qui les sépare et prendre le produit pour dividende; le diviseur sera la différence entre les deux reculs opérés derrière les deux perches; le quotient augmenté de la hauteur des perches donnera la hauteur de l'île.

Pour trouver la distance de l'île à la 1<sup>ère</sup> perche, multiplier le nombre de pas faits en arrière de la 1<sup>er</sup> perche par la distance qui sépare les deux poteaux; prendre pour diviseur la différence entre les deux reculs: le quotient sera la distance cherchée <sup>1)</sup>).

*Commentaire de [Li] HOUANG <sup>2)</sup>.*

Par le mot 島 île, il faut comprendre le sommet de la montagne [qui s'y trouve].

1) La traduction, quoique plus claire que l'original, n'est cependant pas exempte d'obscurités. C'est qu'il s'agit avant tout de donner une idée aussi exacte que possible de l'original. Le commentaire de LI TCH'OUEN-FONG 李淳風 va préciser les opérations effectuées et même expliquer la terminologie.

2) Tous ces commentaires commencent par l'indication 漢按注.

Critique du texte, correction des fautes d'impression, addition des mots qui manquent, indication des termes les plus abstrus, le mathématicien n'omet aucun de ces minutieux détails dans sa glose avant tout littéraire. Ici:

1. 島 doit s'entendre dit-il comme 島山, 島峯.

2. 參相直 indique les 2 perches et le sommet de la montagne.

3. 相多 est la différence entre les deux reculs.

此術意宜云島謂山之頂上兩表謂立表木之端直以人目於木末望島  
 參平人去表一百二十三步爲前表之始後立表末至人目於木末相望  
 去表一百二十七步二表相去爲相多以爲法前後表相去千步爲表間  
 以表高乘之爲實以法除之加表高卽是島高積步得一千二百五十五  
 步以里法三百步除之得四里求前表去島遠近者以前表卻行乘表間  
 除五十五步是島高之步數也

爲實相多爲法除之得島去表里數

臣淳風等謹按此術意宜云前去表  
 乘表間得十二萬三千步以相多四

步爲法除之得三萬七百五十步又以里法三百  
 步除之得一百二里一百五十步是島去表里數

La phrase ou plutôt l'expression

loit être entendue ainsi

C'est-à-dire la différence entre les deux reculs opérés à l'arrière de chaque perche s'appelle 相多 ou *différence des reculs*.

A B est l'île; A en est le sommet; C D est la première perche

l'arrière pour

son sommet;

e l'œil; E C A

uelle n° 1; FG —

I G son recul;

'où l'observa-

leur regarde le

ommet de l'île,

après la ligne HFA. En tirant FCL parallèle à GEDB, l'on  
IG égale à ED etc.<sup>1)</sup>



### 1) Correspondance des lettres:

甲 A, 丙 C, 戊 E, 庚 G, 壬 I, 酉 M.  
乙 B, 丁 D, 巳 F, 辛 H, 辰 L,



潢按注島謂山之頂上

兩表謂立表木之端直

以人目於木末望島參

平當作島峯謂山之頂

上立兩表齊謂立表末

令端直於人目於表末

望島參平 二表相去

爲相多當作二去表相

減爲相多

說曰甲乙爲海島甲爲島峯丙丁爲前表戊丁  
爲前去表戊爲人目戊丙甲爲前表望島峯已  
庚爲後表辛庚爲後去表辛爲人目辛已甲爲  
後表望島峯 與庚戊丁乙平行作已丙辰則  
辰乙與丙丁已庚俱等與丙戊平行作已壬則  
壬庚與戊丁等已庚辛形與甲辰已形同式已  
庚壬形與甲辰丙形同式已庚辛形分已庚壬  
形同已庚句而辛壬爲股較甲辰已形分甲辰  
丙形同甲辰句而已丙爲股較以小股較辛壬  
比小句已庚若大股較已丙比大句甲辰既得  
甲辰加表高辰乙 卽丙 得甲乙爲島高 小股  
較辛壬比分股壬庚若大股較已丙比分股丙  
辰 卽丁 得島去前表之遠

*Détail des opérations.*

Multipliant la distance (d) entre les deux poteaux, 1000 de pas, par les 30 pieds, hauteur des perches, qui réduites en pas, à raison de 6 pieds au pas fait 5, il vient 5000 pas, qui sera notre *dividende*.

Soustrayant de 127 pas, recul fait en arrière de la perche n<sup>o</sup> 2, les 123 pas, recul fait en arrière du n<sup>o</sup> 1, le reste est 4 qui sera notre *diviseur*.

Le quotient sera de 1250 pas. Y ajoutant les 30 pieds ou 5 pas de la perche il vient 1255 pas; mais le *li* valant 300 pas, la réduction en *lis* donne 4 *lis*, 55 pas pour hauteur de l'île: réponse exacte.

Pour trouver la distance qui sépare l'île du poteau n<sup>o</sup> 1, prenons les 1000 pas — entre les 2 perches — multiplions par les 123 pas — recul en arrière de la perche n<sup>o</sup> 1 — nous trouverons 123000 pas, qui donneront le *dividende*; le diviseur 4 — différence entre les 2 reculs — laissera pour quotient 30750 pas qui réduits en *lis* de 300 pas, font 102 *lis* et 150 pas, distance qui sépare le premier poteau de l'île.

La date 263 (p. 51) a été d'abord donnée par YUEN YUEN.

---

草曰置前後表相去一千步以步法六尺約表高三丈爲五步乘之得五千步爲實又置後表卻行一百二十七步以前表卻行一百二十三步減之餘四步爲法除實得一千二百五十步約表高三丈爲五步加之得一千二百五十五步以里法三百步除之得四里五十五步卽島高也合問

求前表去島遠近者置前後表相去一千步以前表卻行一百二十三步乘之得一十二萬三千步爲實以相多四步爲法除之得三萬七千五百步以里法三百步除之得一百二里一百五十步卽島去表也合問

1) 步法 la valeur du pas.

里法 valeur du li.

pas = 6 pieds.

li = 300 pieds.

2) Noter la vieille notation:

一百二 c'est-à-dire 1 cent deux;

le zéro est absent;

on peut conclure qu'il était inconnu.

## BULLETIN CRITIQUE.



Alfred CHAPUIS. *La montre « chinoise »*, Neuchâtel, Attinger frères, s.d. [1919], in-4<sup>o</sup>, XIII + 272 pages, avec 33 pl. hors texte et 245 fig.

L'horlogerie suisse a acquis en Chine au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le commerce des horloges et des montres, une situation prépondérante. C'est ce qui a permis à M. Chapuis, professeur de géographie commerciale à l'Ecole de Neuchâtel, de rassembler sur place les éléments d'une monographie richement illustrée et d'un grand intérêt. Un professionnel, M. Gustave LOUP, l'a assisté de ses connaissances techniques, et M. Léopold de SAUSSURE, avec sa compétence d'astronome et de mathématicien, a écrit une introduction sur *L'Horométrie et le Système cosmologique des Chinois*. Comme un second titre l'indique, l'ouvrage est surtout consacré aux *Relations de l'Horlogerie suisse avec la Chine*, mais, dans un chapitre préliminaire, M. Chapuis a retracé les premières « relations horlogères » de tous les pays avec l'Extrême-Orient. C'est à ce chapitre que je crois pouvoir apporter quelques nouvelles ou deux informations supplémentaires.

On sait que, pendant les 18 ans qu'il tenta vainement de se rendre à Pékin (1583—1601), le P. Mathieu Ricci fabriqua pour les mandarins chinois un grand nombre d'« horloges de pierre », c'est-à-dire de cadrans solaires, qu'il établissait, au grand étonnement



des destinataires, selon les latitudes des divers lieux où il passait <sup>1)</sup>). Mais quand, au début de 1601, il put enfin parvenir à la capitale, il apportait deux horloges, et ces «cloches qui sonnaient d'elles-mêmes» (自鳴鐘 *tseu-ming-tchong*) firent sur l'empereur et sur son entourage une impression dont les *Commentaires* de Ricci nous ont gardé le témoignage <sup>2)</sup>). Ce fut le commencement d'une vogue qui n'a jamais cessé. Dès lors, horloges, montres, carillons, automates vinrent s'entasser au palais impérial et chez les grands.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, il y eut à Pékin un atelier impérial d'horlogerie, et M. Chapuis a rappelé qu'un Suisse, le frère jésuite François-Louis Stadlin (1658—1740), travailla pour l'empereur K'ang-hi. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le P. de Ventavon († 1787) était horloger de l'empereur, et fut remplacé dans cette charge par un Lazariste, le frère Charles Paris. Des laïques commençaient aussi d'apparaître. A côté de la maison anglaise Cox (puis Cox et Beale,

1) Ricci avait en outre traduit en chinois la *Gnomonique* du P. Clavio. Cette traduction n'a pas été retrouvée; on n'en a pas encore établi les rapports éventuels avec la *Gnomonique* traduite en chinois par le P. de Ursis (cf. Cordier, *L'Imprimerie sino-européenne*, n° 315; Courant, *Catalogue*, n° 4903). Sur cette question, cf. Tacchi-Venturi, *Opere storiche del P. Matteo Ricci*, I, 395, 455; II, 363.

2) Cf. Tacchi-Venturi, *ibid.*, I, 347—348 (avec la citation de la lettre de Pantoja en note), 358. Une liste détaillée des présents offerts par Ricci se trouve dans le 熙朝崇正集 *Hi tch'ao tch'ong tcheng tsi* (Courant, *Catalogue*, n° 1322); elle méritera quelque jour une étude. J'emprunte au P. du Jarric (*Troisième partie de l'Histoire des choses plus mémorables...*, Bordeaux, 1614, in-4°, p. 963) la description suivante des deux horloges, inspirée de la lettre de Pantoja: «Les presents qu'ils portoient au Roy, estoient ceux-cy: premierement deux horloges à roües, l'un grand de fer, avec sa quaisse fort belle & artistement elabourée, avec plusieurs fueillages, & force dragōs dorez, qui sont les armoiries du Roy de la Chine (cōme les trois fleurs de lys sont celles de la France) le tout fort gentiment graué sur le fer, avec le burin. L'autre horloge estoit plus petit, n'estant haut que d'une palme: mais tout de cuyure doré, & d'une si belle-façō, qu'on en puisse trouver en Europe; il auoit esté enuoyé de Rome par le R. P. Claude Aquauina Genera de la Compagnie de Iesvs, aux Peres qui demouroiēt en la Chine tout exprez pour en faire present au Roy. Il estoit mis dans vne quaisse dorée, comme l'autre; & en tous les deux, au lieu de nos lettres, qui marquent les heures, celles de la Chine estoient grauées lesquelles vne main qui sortoit dehors monstroient...»

puis Beale), qui centralisait à Canton le commerce de l'horlogerie, les Suisses laïcs vinrent en Chine à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle: Ch. H. Petitpierre-Boy<sup>1)</sup> et Charles de Constant de Rebecque, cousin germain de Benjamin Constant.

Mais, au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut nommer, à côté du frère Stadlin et du P. de Ventavon, un Français, horloger de profession, qui devint prêtre à la Chine, François Guetti<sup>2)</sup>, et deux autres jésuites. L'un de ceux-ci est le frère Jacques Brocard (1661—1718)<sup>3)</sup>. L'autre qui fut à la tête de l'atelier impérial d'horlogerie et dont M. Chapuis n'a pas encore plus parlé, est le P. Valentin Chalier, né à Briançon le 17 déc. 1697, arrivé en Chine en 1728, mort à Pékin le 12 avril 1747. Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale conserve de lui une lettre du 16 octobre 1736 que je crois inédite<sup>4)</sup>, et qui contient, tant sur

1) Ce Petitpierre-Boy fit partie successivement de l'ambassade de lord Macartney en 1793, puis de l'ambassade hollandaise qui vint à Pékin en 1795, et dont le voyage a été raconté par de Guignes fils et par Van Braam Houckgeest. M. Chapuis (p. 47—48) dit n'avoir pas trouvé dans le récit de Van Braam Houckgeest la description annoncée des deux grandes pendules à mécaniques compliquées que l'ambassade offrit à l'empereur, et qu'elle manque également au manuscrit original de Van Braam, déposé depuis 1912 aux archives gouvernementales de La Haye. Mais la description se trouve, dans l'édition de Philadelphie, au t. II, p. 380—383, avec une planche en face de la p. 422; les mécaniques avaient été achetées à Canton chez Beale, et arrivèrent à Pékin endommagées (cf. t. I, p. 154). Van Braam ne nomme pas Petitpierre parmi les personnes composant la suite de l'ambassadeur et sa garde (t. II, p. 384—385), mais parle de lui à diverses reprises dans le cours de son journal (cf. l'index). On sait que le journal de Van Braam a été publié en 1797—1798 à Philadelphie par L. E. Moreau de Saint-Méry; sur cette édition princeps, qui est assez rare, cf. Cordier, *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 2350.

2) Fr. Guetti, des Missions Etrangères, accompagna le cardinal de Tournon à Pékin 1705—1706 et joua alors un rôle contre les Jésuites dans l'affaire des rites (cf. *Lettres inédites*, éd. du «Panthéon Littéraire», III, 176).

3) «L'empereur se sert aussi beaucoup de N. F. Brocard, François, pour les horloges» lettre du P. E. Le Couteux, publiée *Rev. d'Extr.-Or.*, III, 39; la lettre est d'oct. 1709).

4) Cette lettre n'est citée ni dans la *Bibliographie* du P. Sommervogel, ni dans les compléments du P. Rivière. Elle se trouve à la Bibliothèque Nationale, dans le mss. français 17240, f<sup>o</sup> 89, où elle est insérée, sans aucune raison, parmi les premiers feuillets d'une lettre du P. Parrenin du 12 août 1730, que le *Catalogue des manuscrits français* identifie pas, non plus que la *Bibliotheca Sinica*<sup>2</sup> (col. 1086), mais qui n'est autre que la lettre à Dortous de Mairan publiée, avec des modifications, dans le recueil des *Lettres*

son travail d'horloger que sur la manière chinoise de compter les veilles, des renseignements assez intéressants pour que je croie bon de la reproduire ici en entier. Voici le texte :

« De Peking, 16 O<sup>bre</sup> 1736.

« Une pendule de quatre pieds et  $\frac{1}{2}$  de haut, sur trois pieds de large qui marque à l'europeane les heures, les minutes, les secondes, qui sonne les  $\frac{1}{4}$  les heures, et tout cela à repetition, qui outre cela frappe les veilles de la nuit de là façon qu'on les bat dans toute la Chine, qui marque par un cadran particulier la veille qu'il est, qui a un cadran pour marquer le signe du Zodiaque Chinois, qui en a un pour marquer combien de fois on doit annoncer ou repeter chaque veille dans chaque saison differente ou chaque signe du Zodiaque.

« Or pour que vous entendiez tout cela, il faut scavoir que les veilles commencent regulierement deux heures après le Coucher du Soleil et finissent deux heures avant son Lever. Cet intervalle se divise en cinq veilles d'un tems egal chacune, de façon que les veilles augmentent ou diminuent avec la meme proportion que les nuits sont plus longues ou plus courtes. Tout cela quoique difficile ne m'auroit pas tant inquiété, si la manière d'annoncer et de battre et de repeter ces veilles n'etoit pas encore plus irreguliere que leur durée. D'abord pour le commencement des veilles on frappe 108 coups separés de 18 en 18. Les 18 1<sup>ers</sup> pour me servir d'un terme de nos collegues, posés, les 18 2<sup>nds</sup> vites; ainsi 3 fois 18 posés et 3 fois 18 vites alternativement. de meme à la fin des veilles 108

---

*Edifiantes*, où elle est datée du 11 août 1730 (éd. du « Panthéon Littéraire », t. III, p. 645—662; le P. Sommervogel donne aussi pour cette lettre la date du 11 août, mais celle du mss. de la Bibl. Nat. doit, je crois, être préférée). Le feuillet contenant la lettre du P. Chalier est une copie, et non l'autographe de l'auteur. Le mss. français 17240 provient de l'ancien fonds de Saint-Germain, Résidu 215.



coups et frappés de la même façon. Chaque 18 coups sont séparés l'un intervalle de 2' ou environ.

« Les 108 coups frappés pour annoncer les veilles en general, on annonce la 1<sup>e</sup> par 3 coups, chaque coup séparé d'environ 15".

« Viennent ensuite les *Tchuen* ou repetitions des veilles qui sont tantot en plus grand, tantot en plus petit nombre selon la saison ou signe du Zodiaque où est le soleil. pendant tout le tems que le soleil est dans un signe c'est toujours le meme nombre. En été que les veilles sont plus courtes (les plus courtes sont de 59') on répète la veille 10 fois et cela environ 30 jours. le soleil entre-t-il dans un autre signe, onze fois, ensuite 12; 13, 14, 15 et 16 qui est le tems ou les veilles sont les plus Longues, c'est à dire de 2<sup>h</sup> 3' après quoi on revient à 15, 14 &c.

« Ce manège s'observe chaque veille. la 2<sup>e</sup> s'annonce par 6 coups de 2 en 2 chaque 2 coups séparés de 15". La 3<sup>e</sup> par 9 coups de 3 en 3. la 4<sup>e</sup> par 12 coups de 4 en 4; la 5<sup>e</sup> par 15 coups de 5 en 5. Viennent ensuite les *Tchuen*. Dans la 1<sup>e</sup> veille chaque repetition frappe un coup[,] dans la 2<sup>e</sup>, 2, dans la 3<sup>e</sup>, 3 &c. Ces *Tchuen* sont ce qui m'a donné le plus de peine a trouver, par ce que rien n'est si irregulier pour le tems qui les sépare. Dans les plus grands veilles elles sont séparées de 7' 15". dans les plus petites d'environ 5' 50" et lorsqu'elles doivent fraper 11 fois elles ne sont separées que de 5' et quelques secondes.

« Une autre chose que j'ai eu de la peine a trouver, c'est la marche de l'éguille qui montre sur un cadran particulier la veille de la nuit qu'il est. Cette aiguille ne doit marcher que la nuit, et toujours tantot plus vite tantot plus lentement. Cependant c'est le mouvement réglé et uniforme de l'horloge qui la fait marcher comme tout le reste.

« Graces a Dieu, ma machine est finie depuis 4 mois, elle est très juste et va tres bien. L'empereur en a été tres content. il l'a



fait placer dans sa propre chambre. Il n'a rien épargné pour les ornemens. La boîte, les cadrans, tout est magnifique. Avant qu'elle fut finie, il s'étoit souvent fait apporter ce qu'il y en avoit de fait et voyant la multitude des pièces, des roues, reports &c Il avoua qu'il ne croioit pas la chose si difficile quand il me l'ordonna. De qu'elle fut finie il fit venir les princes et les grands, leur montra cette machine comme une chose de son invention[,] la leur expliqua à sa maniere. On lui fit de grands complimens, on lui en attribua l'invention et l'execution, et le beau, c'est qu'il faut que je parle comme les autres.

« Outre deux pendules à veilles, j'en ai fait executer deux autres placés dans des tiroirs de deux tables de vernis, mais de manière que l'empereur a voulu que rien ne parut a l'exterieur pas même le cadran. Tout est caché dans un espace de 2 pouces de hauteur, 7 de profondeur et 6 de largeur. Il ne point sur la table qu'une espece de tambour d'or, et deux especes d'Equeres de meme matiere, instrumens de l'ancienne musique chinoise dont ils font si grands cas mais qui a mon oreille n'est pas agreable. Ce tambour et ces equires tiennent lieu de timbre, le tambour pour fraper les heures, et les Equeres pour frapper les quarts. J'ai sous moi cent ouvriers esclaves qui ne mettent pas un clou que je ne dise quant et comment.

« Ce qui est difficile ici, c'est que l'on ne m'ordonne rien que des choses particulieres pour le gout et le genre [?] chinois dont je ne point [*sic*] de modele ni d'instruction. il faut tout créer et tout inventer. En fait d'horloge d'Europe tout le palais en est plein. Montres, carillons, repetitions, orgues, spheres, mobiles [*sic*] de tous les systemes; de ces especes differentes grosses ou petites il en a plus de 4000 des meilleurs maitres de Paris et de Londres. une grande quantité a déjà passé par mes mains pour être racommodées ou nettoïées. Ainsi pour la theorie je suis au fait autant qu'aucun

horlogeur d'Europe. Car il est difficile qu'aucun en a d'autant vu que moi. Un peu plus de pratique dans la jeunesse me seroit maintenant d'une grande utilité. Je sens tous les jours qu'il faut avoir fait un apprentissage, quand on veut faire un metier.

Chalier Jesuite.»

Toutefois, ce n'est pas uniquement dans les ateliers impériaux que les Chinois s'étaient mis à la construction des montres. Nous avons même un petit traité illustré de la fabrication des horloges et des montres, écrit en 1809 par un homme de Changhai, 徐朝俊 Siu Tch'ao-tsiun, et intitulé 自鳴鐘表圖法 *Tseu ming chong piao t'ou fa*<sup>1)</sup>. Dans sa préface, Siu Tch'ao-tsiun déclare que son ancêtre à la 5<sup>e</sup> génération construisit des instruments «européens»<sup>2)</sup>, et que lui-même, dans les intervalles de ses études littéraires, s'est amusé dès sa jeunesse à fabriquer des montres. Il énumère les diverses sortes d'horloges et de montres, puis en étudie les rouages. La compétence me manque pour parler congrûment de cet opusculé.

Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, les difficultés du commerce de Canton firent faire des essais par la voie de la Sibérie. Le 3/14 décembre 1771, Catherine II écrivait à Voltaire: «Pour ce qui regarde le commerce des montres à la Chine, je crois qu'il ne paraît pas impossible d'y parvenir en s'adressant à quelques comptoirs ici, qui trouvera bien le moyen de les faire parvenir à la frontière de la Chine; car, quoi qu'en disent certains écrivains, la couronne ne fait plus ce commerce». Je signale à M. Chapuis ce texte comme point de départ d'une future note.

1) Cf. Courant, *Catalogue*, n° 4941. L'opusculé est en 22 ff.

2) Vu le nom de famille, le lieu d'origine et cet ancien intérêt pour les choses occidentales, il ne serait pas impossible que Siu Tch'ao-tsiun fût un descendant de l'ancien ministre chrétien Siu Kouang-k'i.

Je ne suivrai pas M. Chapuis dans son étude minutieuse des maisons suisses qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont fait en Chine le commerce de l'horlogerie. La description de leurs produits, l'étude de leurs marques, les illustrations nombreuses et soignées font de son livre un travail documentaire et d'une lecture attachante. Quelques inadvertances seraient à corriger dans une nouvelle édition <sup>1)</sup>).

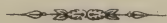
Paul PELLLOT.

---

1) P. IX: La phrase 尺璧非寶寸陰是競 est inspirée de Honai-nan-tseu et signifie: « Un joyau d'un pied [de diamètre], n'est pas aussi précieux qu'un pouce d'ombre [c'est-à-dire que le temps que met l'ombre du gnomon à se déplacer d'un pouce] »; c'est de là qu'est tiré le nom de la salle d'étude où on a pitié [d'un pouce] d'ombre, bien connue par le titre du 惜陰叢軒書 *Si yin huan ts'ong chou*. — P. 22: Au lieu de Marseille, lire Manille. — P. 23: le mémorial du P. Ricci est daté en chinois du 27 et non du 28 janvier 1601. Je doute jusqu'à plus ample informé de l'exactitude du renseignement sur les « cadrans d'ivoire » du P. Pantoja. — P. 24: Le traité de Nertchinsk est de 1689 et non 1688. — P. 45: Les tombeaux de Cha-la-eul ont été détruits par les Boxeurs en 1900. — P. 242: Ecrire *pidgin* et non *pidgean*. — P. 270: Ecrire Cattigara, et non Cettigara. Il n'y a aucune raison de supposer que les vases murrhins étaient en jade.

---

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Le No. 5, Vol. I, October 1919, de la *New China Review* renferme: *Portrait* de Sir E. Trelawny BACKHOUSE; *The Burial Place of Genghis Khan* by E. T. C. WERNER; *Le grand Pèlerinage bouddhique de Lang Chan* (suite) by Henri DORÉ; *Bishop Gregory Lopez* by the Rev. A. C. MOULE; *Chinese Life on the Tibetan Foothills* by the Rev. J. HUTSON; *Hwai-nan Tsz, Philosopher and Prince*, by Prof. E. H. PARKER; *A Chinese «Temple of the Cross»* by Christopher IRVING; *Stone in Ch'ung-shêng Yüan*; *Notes and Queries*; *Recent Literature*.

Le No. 1, Vol. II, February 1920, de la *New China Review* renferme: *Portrait* du Prof. E. H. PARKER; *The Romance of an Emperor* [Chouen Tche] by R. F. JOHNSTON; *A Poet of the 2nd Cent. B.C.* [枚乘, Mei Cheng] by H. A. GILES; *Chinese and Sumerian* by Rev. Hugh W. WHITE; *Le grand Pèlerinage bouddhique de Lang Chan et les Cinq Montagnes de Tong Tcheou* (suite) by Henri DORÉ; *Chinese Life on the Tibetan Foothills* by the Rev. J. HUTSON; *The Japanese-Chinese Question* by Prof. E. H. PARKER; *Notes and Queries*; *Recent Literature*.

Le No. 2, Vol. II, April 1920, de la *New China Review* renferme: *Portrait* du Prof. Henri CORDIER; *Multiple Births among the Chinese* by Berthold LAUFER; *A Note on the Yung lo Ta Tien* by Lionel GILES; *Chinese Life on the Tibetan Foothills* (continued) by



Rev. J. HUTSON; *The Romance of an Emperor* (concluded) by R. F. JOHNSTON; *Comfortable Words in Sickness* by YÜAN CHÊN; *Saint François Xavier et la Chine*, par le Rév. P. J. de la SERVIÈRE, S. J.; *The Fire-proof Warehouses of Lin An*, by C. M.; *Notes and Queries*; *Recent Literature*.

Le No. 3, Vol. II, June 1920, de la *New China Review* renferme: *Portrait de Lionel C. HOPKINS*; *Reform in Chinese Mourning Rites*, by E. T. C. WERNER; *The Earliest Articulate Chinese Philosopher, Kwan-tsz* by Prof. E. H. PARKER; *D'Ollone's Investigations on Chinese Moslems* by the Rev. G. G. WARREN; *Taoist Tales, Part III*, by Major W. Perceval YETTS; *The Chronology of the Bamboo Annals* by Arthur MORLEY; *Notes and Queries*; *Recent Literature*.

La Commission de Codification a publié à Pe King en février 1920, un second projet révisé du *Code pénal de la République de Chine*.

---

## NÉCROLOGIE.

---

### LÉON TOURNADE 梁藩德.

Nous avons le très vif regret d'annoncer la mort du Rév. Père Léon TOURNADE, S. J., Procureur de la Mission du Kiang Nan (Chine), Ancien Aumônier Général de l'Association Catholique de la Jeunesse Française, décédé le 19 avril 1920, en son domicile, à Paris, rue de Sèvres, No. 21, dans sa 60<sup>e</sup> année.

Né le 10 juin 1850, il était entré dans la Compagnie de Jésus, le 20 oct. 1871; il arriva le 9 décembre 1875 à Zi-ka-wei; le mauvais état de sa santé obligea à rentrer en Europe en 1886 et il remplaça comme Procureur de la Mission de Chine le Père Jules TAILHAN, mort le 26 juin 1891. En 1907, il accompagna le P. DANIEL envoyé en Chine comme visiteur. Le P. Tournade fut le dernier des missionnaires que j'ai connus en Chine; il avait été pendant quelque temps, alors qu'il était simple scolastique, assistant du P. PFISTER, chargé de la bibliothèque de Zi-ka-wei. Le P. Albert ROBINET, de la mission du Kiang Nan, le remplace *p. i.* comme Procureur de cette mission. H. C.

### GEORGE ERNEST MORRISON.

M. MORRISON qui pendant un grand nombre d'années avait été le correspondant du *Times* à Pe King est mort le 20 mai 1920, à Devon, Esplanade, Sidmouth, South Devon, âgé de 58 ans. Il était né le 4 février 1862 au Scotch College, Geelong, dont son père était Principal. Après avoir fait ses études à Melbourne et à Edimbourg, il commença ses pérégrinations qui le conduisirent à la Nouvelle Guinée, aux Etats Unis, aux Antilles, au Maroc, en Espagne. En 1882, il traversa l'Australie, depuis Normanton au nord à Victoria en 122 jours (1043 milles); en 1894, il voyagea de Chang Haï à Rangoon. Depuis 1912, il fut Conseiller politique du Gouvernement chinois. Il avait formé à Pe King une bibliothèque considérable qu'il a vendue au mois d'août 1917 au Baron Masaki pour £ 35.000. Il n'a laissé, en dehors de ses correspondances du *Times* et d'un volume de souvenirs de voyages en Chine <sup>1)</sup>. H. C.

1) An Australian in China being the Narrative of a quiet Journey across China to British Burma. London: Horace Cox, MDCCCXCV, in-8, pp. XII—299, carte.

## CHRONIQUE.

---

### FRANCE.

Par décret du 25 juin 1920, M. Louis FINOT, Professeur au Collège de France, est nommé Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient pour une période de six ans à compter de la veille de son embarquement.

Dans sa séance du vendredi 7 mai 1920, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a décerné le Prix Stanislas JULIEN à M. Marcel GRANET, Directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes, pour son ouvrage *Fêtes et Chansons anciennes de la Chine*.

A son Assemblée annuelle du 21 juillet 1920, la **British Academy** a élu M. Henri CORDIER **Corresponding Fellow**.

### ANGLETERRE.

Le Rév. W. E. SOOTHILL, M. A., a été nommé professeur de Chinois à l'Université d'Oxford en remplacement du regretté T. L. BULLOCK le 1<sup>er</sup> juillet 1920; et le Rev. W. Hopkyn REES, D.D., à l'Université de Londres.

---

# QUELQUES TRANSCRIPTIONS APPARENTÉES A ÇAMBHALA DANS LES TEXTES CHINOIS <sup>1)</sup>

PAR

PAUL PELLIOT.

Les textes du bouddhisme tibétain parlent assez souvent du pays de Çambhala <sup>2)</sup>. Un texte tantrique du *Kanjur*, le *Bhagavān-Vajrapāṇiguhyābhideça*, a été traduit sur un exemplaire du «Çambhala dans le Nord» <sup>3)</sup>. C'est au Çambhala que se serait développé le système du *ālacakra*, ou de la «roue du temps», qui aurait passé de là dans l'Inde du centre vers la seconde moitié du X<sup>e</sup> siècle pour revenir ensuite au Tibet par le Cachemire et y provoquer, en 1027, l'introduction du cycle sexagénaire <sup>4)</sup>. Enfin, une série de textes encombrés de légendes d'âges divers sont intitulés *Itinéraires de Çambhala*; l'un d'entre

1) Cette note date de 1914. Je l'ai remaniée tant bien que mal, mais il me manque, pour la mettre réellement au point, divers travaux parus pendant la guerre en Allemagne et en Russie.

2) J'avais suivi dans *J. A.*, 1913, p. 652, l'orthographe *Žambhala* adoptée par M. Grünwedel dans sa *Mythologie des Buddhismus*. Mais M. Laufer a fait justement remarquer (*T'oung Pao*, 1913, p. 589, 596) que cette orthographe ne reposait sur aucune autorité et que d'ailleurs M. Grünwedel lui-même l'avait abandonnée.

3) Cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1913, p. 596; H. Beckh, *Verzeichniss des Kanjur*, 89.

4) Cf. Pelliot, *Le cycle sexagénaire dans la chronologie tibétaine*, dans *J. A.*, 1913, 633—667, et les additions et rectifications de Laufer, *The application of the Tibetan sexagenary cycle*, dans *T'oung Pao*, 1913, p. 569, 596, et 1914, p. 278. Je regrette de n'avoir pas vu encore la traduction par M. Grünwedel de la *Mine des joyaux* de Tāranātha, dont le 1<sup>er</sup> fascicule au moins a dû paraître.



eux est incorporé au *Tanjur*<sup>1)</sup>. On a beaucoup discuté sur la localisation du Çambhala. Certains ont songé au bassin de l'Yaxarte mais il faut remarquer que c'est en tant que dans le Çambhala est placé le fleuve Çitā (Sitā); or il n'y a aucun doute depuis longtemps que la Çitā, la «Froide», n'est pas l'Yaxarte, mais le Tarim<sup>2)</sup>. La part faite de toutes les légendes qui font régner sur ce pays des rois Kulika dont chacun occupe le trône pendant cent ans, c'est donc dans le bassin du Tarim qu'il faudrait chercher le Çambhala, si la Çitā coulait vraiment à travers ce pays<sup>3)</sup>. Comme l'a fait remarquer à plusieurs reprises M. Laufer, l'identification du Çambhala et l'étude détaillée des textes tibétains relatifs au système du *kālacakra* sont d'une grosse importance non seulement pour l'histoire des influences étrangères au Tibet, mais aussi pour celle de l'Asie centrale en général.

1) Cf. Laufer, dans *T'oung Pao*, 1907, p. 403—404; P. Cordier, *Catal. du fonds tibétain*, III, p. 515, où le texte est dit traduit sur un manuscrit du Népal. M. Grünwedel a publié récemment, sous le titre de *Der Weg nach Šambhala* (Munich, 1915, in-4°), le texte et la traduction du *Šambhala'i lam yig* écrit en 1775 par le 3<sup>e</sup> Pan-chen-erdeni-lama. Ce texte n'a pas de rapport avec celui utilisé par M. Laufer et que celui-ci attribue au XIII<sup>e</sup> siècle.

2) M. Laufer (*T'oung Pao*, 1913, p. 596) semble considérer comme possible la localisation du Çambhala dans le bassin de l'Yaxarte. En tant qu'elle est suggérée par la Çitā c'est impossible. Lui-même avait fait remarquer (*T'oung Pao*, 1907, p. 403—404) qu'il fallait plutôt chercher du côté de Khotan, en tout cas à l'Est des Pamir, car la Çitā selon son texte, ne semblait pas être, «comme on l'avait admis jusqu'ici», l'Oxus ou l'Yaxarte, mais le Tarim. Csoma avait en effet admis l'équivalence de la Çitā et du «Siho», c'est-à-dire de l'Yaxarte (cf. *Annales du Musée Guimet*, in-4°, II, 362). Quant à l'Oxus il est forcément hors de cause, puisque la Çitā est citée régulièrement en même temps que l'Oxus dans la liste des grands fleuves qui prennent leur source au lac Anavatapta. Mais il suffit de se reporter aux *Mémoires* de Hiuan-tsang (trad. Julien, t. II, p. 208) pour voir que la Çitā est forcément le Tarim, la rivière de Yarkand étant considérée comme le cours supérieur de ce fleuve. C'est aussi l'opinion développée par Sir Aurel Stein dans *Ancient Khotan*. S. Lévi a étudié (*J. A.*, 1918, I, 151) un texte bouddhique chinois qui nomme quatre affluents de la Çitā.

3) Quelles qu'aient été sur ce point les fantaisies des Tibétains, M. Sarat Chandra Das dans son dictionnaire (*s.v.* Çambhala), doit se méprendre au moins sur la date quand il rapporte qu'au XV<sup>e</sup> siècle les Tibétains auraient identifié le Çambhala «à la capitale de l'Espagne». Les Tibétains du XV<sup>e</sup> siècle ne devaient avoir aucune idée de l'existence même de l'Espagne.

Une édition critique du *Kālacakratantra*, préparée par M. Grünwedel, devait paraître dans la *Bibliotheca Buddhica* et nous vaudrait sans doute de précieuses indications; je ne crois pas qu'elle ait vu le jour. Sans prétendre à étudier ici la question du Çambhala dans son ensemble, je voudrais seulement signaler que des transcriptions voisines de Çambhala se rencontrent dans des textes chinois.

M. S. Lévi a déjà attiré l'attention sur les listes géographiques incorporées à l'*Avatamsaka*<sup>1)</sup> et au *Mahāsaṃnipāta*. Dans l'*Avatamsaka* apporté de Khotan par 支法領 Tche Fa-ling au début du V<sup>e</sup> siècle, et traduit en chinois de 418 à 420 sous la direction de Buddhahadra<sup>2)</sup>, on a une liste des sites qui, dans les divers royaumes, sont le séjour habituel de *bodhisattva*. C'est ainsi que nous apprenons que dans le royaume du 乾陀羅 K'ien-t'o-lo (Gandhāra), il y a le 寂靜窟 Tsi-tsing-k'ou, ou «Grotte de l'apaisement»<sup>3)</sup>. Le nom, à lui seul, ne nous dirait pas grand' chose. *Tsi-tsing* est une expression fréquente du bouddhisme chinois, mais dont je ne puis donner un équivalent sanscrit unique et certain. Toutefois, dans les listes géographiques de la *Mahāmayūri*, quoique assez divergentes entre elles et souvent altérées, on trouve *tsi-tsing* en correspondance avec des transcriptions qui ramènent à des originaux *çiva*, *çilā* (sans

1) Je profite de l'occasion pour rectifier ce que j'ai dit du titre de l'*Avatamsaka* dans A., 1914, II, 121—122; je m'étais aperçu de mon erreur avant l'impression, mais l'article paru pendant la guerre sans que j'en aie eu d'épreuve entre les mains. En réalité, *Avatamsaka* est mentionné dans la *Mahāvīryūtpatti* (LXV, 4), sous le titre de *Buddhāvatamsaka*. Si Teng-kouan parle de *Gaṇḍavyūha* à propos de la *Bhadracarī*, ce doit être parce que la *Bhadracarī* était alors considérée comme une partie de la section *Gaṇḍavyūha*.

2) Cf. S. Lévi dans B.E.F.E.-O., V, 253. Aux textes que cite M. Lévi, il faut ajouter une notice essentielle qui est mise à la fin du 60<sup>e</sup> et dernier chapitre de la traduction de Buddhahadra (cf. aussi le chap. 9 du *Tch'ou san tsang ki tsi*); c'est là qu'on voit que la traduction fut effectuée de 418 à 420; on y trouvera également les noms des collaborateurs Buddhahadra.

3) Cf. S. Lévi, dans B.E.F.E.-O., II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 天, VIII, 46 v°; de Kyoto, VII, iv, 166 v°. C'est par inadvertance que M. Lévi a traduit *tsi-tsing* par «traite pure».

doute lu *çiva* par le traducteur) et *çānti*. La part faite des fautes de texte, on sait en outre que la correspondance régulière de *tsi* employé seul est la racine *çām-*, «être apaisé»; *tsi* seul traduit fréquemment *çānti*.

Une autre traduction de l'*Avataṃsaka*, exécutée en 695—699 par Çikṣānanda, nous montre que, d'une manière quelconque, Buddhahadra a voulu traduire ici un nom qu'il dérivait de la racine *çām*. Dans le passage parallèle à celui que j'ai cité, Çikṣānanda mentionne en effet, dans le royaume du Gandhāra, la «grotte de 苦婆羅 Chan-p'o-lo». M. Lévi a rétabli Jambhala<sup>1)</sup>, mais la prononciation ancienne des mots chinois est \**Śiām-bhuā-lā*<sup>2)</sup>, avec une chuintante initiale sourde<sup>3)</sup>; l'original ne peut être que Çambhala (Çambala) ou Çambara<sup>4)</sup>.

1) *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 天, III, 22 v°; de Kyoto, VII, viii 218 r°.

2) J'ai suivi ici le système de M. Karlgren, bien que certains éléments secondaires en soient encore douteux.

3) Que le dictionnaire de Giles ait ou non raison d'indiquer *tchan* comme prononciation pékinoise moderne au lieu de *chan*, les dictionnaires indigènes ne connaissent historiquement que *chan* (\**śiām*). Au milieu du VIII<sup>e</sup> siècle, Tou Houan emploie 苦 *chan* pour transcrire très exactement Śām, le nom de la Syrie dans la région de Damas (cf. Hirth, *China and the Roman Orient*, p. 56). Ici même d'ailleurs, les gloses des *yin-y* concernant l'*Avataṃsaka* spécifient la prononciation \**śiām* et non \**ziām* ou \**jiām*. Le nom de la ville du pays de Sindh que Stanislas Julien (Houan-tsang, *Mémoires*, II, 170) a rétabli hypothétiquement en \**Vicarapura* doit se transcrire en réalité 毘 苦 婆 補 羅 P'i-chan-p'o-pou-lo, et la restitution théorique en est \**Viçambhapura*. Le *Handbook* d'États donne le caractère 苦 *chan* dans deux noms: «*djambalā*» (lire *jambhīra*), nom du *Citr* *acida*, qui serait transcrit en chinois par 擔 步 羅 *tan-pou-lo* ou 苦 婆 羅 *chan-p'o-lo*, et «*tchāmara*» (*cāmara*), nom d'arbre, qui serait transcrit 苦 末 羅 *chan-mo-lo*. Mais la restitution «*djambalā*» pour *tan-pou-lo* (\**tām-bhuo-lā*) est une faute de Julien dans sa traduction de Houan-tsang (*Vie*, p. 148), fidèlement reproduite par Pelliot (*Life*, p. 109); il faut en réalité lire *tāmbūla*, le bétel. Quant à *chan-p'o-lo* et *chan-mo-lo*, ce sont deux orthographes du nom même de *çambhala* (*çambala*) qui nous occupe ici. La fausse prononciation *tchan* pour 苦 *chan* a trompé jusqu'à Chavannes. Dans ses *Religions éminentes*, p. 18, 20, 202, il est question d'un roi «Tchan-pou», pour lequel, après hésitation, Chavannes a adopté une équivalence Jambhu; mais l'original est 苦 步 *Chan-pou* et la restitution Çambhu ne prête pas au doute.

4) Les transcriptions chinoises ne distinguent pas le plus souvent entre *b* aspiré et



et non Jambhala. Par là-même nous comprenons la traduction de Buddhābhaddra: il a dérivé Çambhala ou Çambara de la racine *çām-*. Mais c'était là une dérivation qui était enseignée dans les écoles bouddhiques, car les Tibétains de leur côté traduisent Çambhala (et Çambhu) par bDe-'byuñ<sup>1</sup>), Çambara par bDe-mčhog, et la racine *çām-* est représentée normalement par *bde* en tibétain.

Une liste parallèle à celle de l'*Avataṃsaka* se retrouve dans le *Sūryagarbha* du *Mahāsaṃnipāta*; la traduction de ce texte a été exécutée entre 589 et 618 par Narendrayaças. On y lit que dans le Gandhāra se trouve la résidence du saint *muni* 大利舍那若摩羅 Ta-li-chō-na-jo-mo-lo. M. S. Lévi a restitué hypothétiquement Darṣaṇajñāmala<sup>2</sup>). En réalité, il est assez difficile de dire quelle est la première partie du nom. Je ne connais, dans les textes anciens, aucun exemple certain où *ta* (\**dhai* et \**dha*), d'ailleurs assez rare en transcription, transcrive en fait seulement *da* et non *dai* ou tout au moins une syllabe où le timbre de l'*a*, même s'il est primitif, n'ait pas été altéré); *ta* peut avoir son sens ordinaire de grand; de plus, le caractère *chō* est peut-être fautif. Mais le parallélisme des deux listes permet d'admettre que 若 *jo* est une simple altération graphique de 苦 *chan*, et qu'ici encore *chan-mo-lo* (\**śāṃ-muā-lā*) doit être restitué en *çambhala*, *çambala* ou *çambara*. Toutefois, cette nouvelle mention ne nous permet pas, elle non plus, de choisir entre ces formes.

Une autre section du *Mahāsaṃnipāta*, le *Candragarbha*, contient, elle aussi, une liste apparentée aux deux précédentes. Le nom qui

on aspiré, ni entre *l* et *r*, à moins de conventions spéciales des transcriptions savantes, sous réserve d'une remarque qu'on trouvera plus loin.

1) C'est la traduction indiquée dans le *Dictionnaire* de Sarat Chandra Das, *s.v.* Śaṃ-ma-la. Mais l'*Itinéraire de Çambhala*, au t. 133, f° 349, du *Tanjur* de Pékin, rend le nom par bDe-čan-jin (cf. P. Cordier, *Cours de tibétain classique*, p. 13); la racine *çām* y est encore traduite par *bde*.

2) *Tripit.* de Tokyo, 玄, III, 52 v°; de Kyoto, VI, VIII, 252 v°; *B.E.F.E.-O.*, IV, 16—547.



nous occupe y est orthographié 睽 婆 梨 Chan-p'o-li (\*Śiām-bhua-lji), que M. Lévi, cette fois, a rétabli en Çambali<sup>1)</sup>.

A côté de ces textes relatifs à un lieu saint du Gandhāra, il faut placer un ou deux autres textes du Canon qui contiennent en transcription un mot analogue à *chan-p'o-lo*.

L'un d'entre eux se trouve, lui aussi, dans l'*Avataṃsaka*, mais dans la première section de la traduction de Çikṣānanda<sup>2)</sup>. Il y est question de divers rois des Asura qui sont nommés d'abord dans un morceau en prose, puis dans un développement correspondant en vers. Or, à un roi des Asura 巧 幻 術 K'iao-houan-chou, «Habile magie», de la partie en prose, correspond dans la partie en vers «le roi 苦 末 羅 Chan-mo-lo (\*Śiām-muāḍ-la)». L'un des noms est donc la traduction de l'autre. Dans ces conditions, l'original qu'a voulu rendre Çikṣānanda ne paraît ici guère douteux. Une nasale initiale du chinois rend soit cette nasale, soit l'explosive non aspirée correspondante. Notre Chan-mo-lo doit donc représenter ici en principe un nom en *-ma-* ou *-ba-*, mais non en *-bha-*; précisément Çambara est le nom d'un Asura et *çāmbarī* signifie «magie»; il doit par suite s'agir d'un roi des Asura appelé Çambara.

Enfin, dans le chap. 9 de l'*Abhidharmakośaśāstra* traduit par Hiuan-tsang, il est question de pratiques usitées au moment des accouchements, et le texte parle à ce propos de 睽 末 梨 汁 *chan-mo-li-che*, «jus de *chan-mo-li* (śiām-muāḍ-lji)»<sup>3)</sup>.

Si j'ai cité ces deux derniers textes, c'est à raison des gloses dont ils sont l'objet et qu'il convient d'étudier en même temps que celles concernant les passages de l'*Avataṃsaka*.

1) *Tripit.* de Tōkyō, 玄, IV, 62 r°; *B.E.F.E.O.*, V, 281—282. Il résulte de ce que j'ai dit plus haut que, selon moi, il n'y a pas à séparer la grotte de Chan-p'o-li et le lieu saint de Ta-chō-li-jo [corr. chan]-mo-lo, comme M. Lévi le fait ici.

2) *Tripit.* de Tōkyō, 天, I, 11 r°; je n'ai pas réussi à retrouver un texte parallèle dans la traduction de Buddhahdra.

3) *Tripit.* de Tōkyō, 收, X, 16 r°.

Le plus ancien des *yin-yi*, ou «sons et sens» du Canon, est celui de Hiuan-ying, qui date du milieu du VII<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>). A propos du «jus de *chan-mo-li*» de l'*Abhidharmakoçāstra*, Hiuan-ying donne la note suivante<sup>2</sup>): «C'est une plante mucilagineuse (滑草 *houa-ts'ao*). On s'en sert pour se laver les mains; elle est très onctueuse 滑澤 *houa-tsō*)». En somme, il s'agit suivant Hiuan-ying, et ceci va bien avec le contexte, d'un suc de plante qui tient lieu de savon.

Dès le premier quart du VIII<sup>e</sup> siècle, 慧苑 Houei-yuan glosait la traduction de l'*Avatasamka* dûe à Çikṣānanda, et consacrait deux de ses notes à Chan-p'o-lo et à Chan-mo-lo. Nous avons des *yin-yi* de Houei-yuan trois états différents, les deux recensions provenant respectivement des éditions de Chine et de Corée, et celle incorporée, dès l'époque des T'ang, au *Yi ts'ie king yin yi* de Houei-lin. En tenant compte des diverses leçons de ces trois textes<sup>3</sup>), nous pouvons restituer à coup sûr sous la forme suivante la glose de Houei-yuan relative au nom de Chan-p'o-lo: «*Chan* se prononce \**śjūm*. *Chan-p'o-lo* est le nom d'un arbre aux fleurs odorantes. Près de cette grotte, il pousse beaucoup de ces arbres; de là on a nommé [la grotte]».

Quant au nom du roi des Asura Chan-mo-lo, Houei-yuan en parle comme suit<sup>4</sup>): «*Chan-mo-lo*: C'est là le nom d'un arbre proche les bords de l'Océan dans les pays d'Occident. Le sens du nom est «couleur jaune mêlée» (黃雜色 *houang-tsa-sō*). Quand «l'oiseau aux ailes d'or» (*garuḍa*) vient, il se pose immédiatement sur [cet arbre].»

1) Nanjiō, *Catalogue*, n° 1605. M. Nanjiō dit que l'œuvre fut compilée «in about A.D. 649»; il résulte en effet de la préface que l'auteur commença son travail «à la fin de la période *tcheng-kouan*», c'est-à-dire vers 649. Mais comme la traduction de l'*Abhidharmakoçāstra* par Hiuan-tsang ne doit être que de 651—654 (cf. Nanjiō, n° 1267) et que Hiuan-ying la glose, il faut bien admettre que son travail s'est poursuivi pendant un certain nombre d'années.

2) *Tripit.* de Tōkyō, 爲, VI, 93 v°.

3) *Ibid.*, VIII, 144 v°; X, 121 r°, 140 v°.

4) *Ibid.*, VIII, 184 v°; X, 110 v°, 131 r°.

Ainsi Houei-yuan, originaire de Kachgar et qui utilisait des manuscrits d'Asie Centrale, distingue deux arbres, l'un *chan-p'o-lo*, l'autre *chan-mo-lo*; mais tel n'est pas l'avis de Teng-kouan.

Le moine 澄觀 Teng-kouan, mort en 838 <sup>1)</sup>, avait consacré de longues années, dans sa retraite du Wou-t'ai-chan, à commenter et à sous-commenter l'*Avatamsaka*. Au chap. 47 du commentaire principal de Teng-kouan, nous lisons <sup>2)</sup>: « Pour ce qui est de Chan-p'o-lo, c'est le nom d'un arbre aux fleurs odorantes; avec le 苦末羅 Chan-mo-lo de la première section (初品 *tch'ou-p'in*), il n'y a que la différence du 輕 *k'ing* et du 重 *tchong* des mots sanscrits (梵言 *fan-yen*). [Ces arbres] naissent en grande abondance auprès de la grotte; c'est pourquoi [on l'a nommée ainsi]. On rapporte que c'est là l'endroit où le Buddha a laissé son ombre, comme il est raconté tout au long dans le *Si yu ki* et dans le *Candragarbha* du *Mahāsamnipāta*, dixième section » <sup>3)</sup>. Dans son immense sous-commentaire, Teng-kouan s'exprime ainsi <sup>4)</sup>: « Sous-commentaire de Chan-p'o-lo: le terme signifie « de couleur jaune mêlée ». Dans la première section [de l'*Avatamsaka*], [il est question] du roi des Asura Habile-magie et du roi Chan-mo-lo; dans la partie en vers et dans la partie en prose, on a ainsi le nom respectivement en chinois et en sanscrit, et l'interprétation [par « Habile-magie »] ne concorde pas avec celle-ci [par « couleur jaune mêlée »]. La partie en vers dit [à propos du roi Chan-mo-lo] « le génie de l'éclat de couleur rouge » (紅色光神 *hong-sō-kouang-chen*) <sup>5)</sup>.

1) Cf. *J. A.*, 1914, II, 120.

2) Cf. S. Lévi, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 歲, IV, 8 v°; de Kyōto, XXXIV, III, 195 v°.

3) Ma ponctuation est confirmée par le sous-commentaire que je cite ci-après; l'édition de Tokyo est mal ponctuée.

4) Cf. S. Lévi, dans *B.E.F.E.-O.*, II, 248; *Tripit.* de Tokyo, 歲, IX, 84 v°; de Kyōto, XXXIV, IX, 760 r° et v°. Le même texte se retrouve dans le *Tripit.* de Kyōto, Suppl. I, X, v, 500 r°—501 r°.

5) Tong-kouan semble indiquer par là que le nom de Chan-mo-lo, traduit par



De plus, à plus de dix *li* au Sud-Est de cette ville, il y a un *stūpa*, dans lequel est une dent du Buddha, longue d'environ un pouce et demi; sa couleur est d'un blanc jaunâtre. Il y a là beaucoup de saints vestiges. C'est pourquoi les saints y demeurent. *Sous-commentaire de: on rapporte que c'est là l'endroit où le Buddha a laissé son ombre: C'est ce qui est dit au chapitre 2 du Si yu ki: Au Sud-Ouest de la capitale du royaume de 那揭羅 Na-kie-lo (Nagarahāra), il y a un saṅghārāma (Suit un long extrait du Si yu ki sur la grotte de l'ombre du Buddha)». Dans une dernière note, Teng-kouan précise ses références au Candragarbha du Mahāsaṃnipāta, et reproduit la liste du Candragarbha où le lieu saint est désigné sous le nom de 睺婆利 Chan-p'o-li.*

Il n'est pas facile d'interpréter correctement toutes ces explications, et de choisir entre leurs données plus ou moins contradictoires.

En ce qui concerne Teng-kouan, sa terminologie est en principe assez claire. Pour lui, Chan-mo-lo et Chan-p'o-lo ne diffèrent que par le *k'ing* et le *tchong* du sanscrit. S'il a pris ces termes avec la valeur ordinaire que leur donnent les phonéticiens chinois, *k'ing*, «léger», indique une explosive non aspirée, et *tchong*, «lourd», une explosive aspirée; cette terminologie s'appuie évidemment sur la différence de la force d'expiration dans les deux cas. Il semblerait donc, si Teng-kouan a bien pris les expressions dans leur sens technique, que son roi fût plutôt Çambara, et que la grotte au contraire fût celle de Çambhala.

Ceci serait bien en accord avec les transcriptions elles-mêmes, puisqu'il y a tout un système, utilisé surtout sous les T'ang, où *m* initial représente *m-* ou *b-* et où *p'*-initial issu de *\*bh-* transcrit *bh*<sup>-1</sup>); Chan-mo-lo serait donc correct pour Çambara (Çambala), et Chan-

«Habile-magie» dans la partie en prose, reparaît ailleurs traduit «génie de l'éclat de couleur rouge» dans les stances; je n'ai pas retrouvé le passage qu'il semble viser ici.

1) Cf. H. Maspero, dans *B.E.F.E.-O.*, XVI, v, 61—62.



p'o-lo pour Çambhala (Çambhara). Mais ici interviennent les explications par «nom d'arbre», qui reparaissent, sous des formes diverses, chez Hiuan-ying, Houei-yuan et Teng-kouan; Çambhala n'est pas connu dans cette acception.

La glose de Houei-yuan suggère une autre solution. Selon lui, Chan-p'o-lo est le nom d'un arbre aux fleurs adorantes; Chan-mo-lo veut au contraire dire «de couleur jaune mêlée» et est le nom de l'arbre où se pose le *garuḍa*. Bien que l'explication par «couleur jaune mêlée» paraisse supposer, comme me le suggère M. S. Lévi, un rapprochement ou une confusion avec *çabara*, «de couleur mêlée», il semble qu'on puisse identifier l'arbre que vise en second lieu Houei-yuan. Dans le *Saddharmasmṛtyupasthānasūtra*, il est question d'un arbre *jambū* qui est situé aux bords orientaux du Jambūdvīpa et qui est la résidence de Garuḍa; dans le passage correspondant du *Rāmāyaṇa*, le *jambū* est remplacé par un *kūṭaṣālmali* ou *çālmali* épineux<sup>1</sup>). L'arbre *jambū* est exclu par la transcription chinoise; mais peut-il s'agir du *çālmali*?

A première vue, les difficultés sont considérables. Houei-yuan parle de l'Océan occidental, au lieu que le *Saddharmasmṛtyupasthāna* met son arbre du *garuḍa* dans l'Océan oriental; de plus il faudrait retrouver une source bouddhique qui mentionnât pour le *garuḍa* le *çālmali* et non le *jambū*. Enfin l'analogie phonétique de *chan-mo-lo* et de *çālmali* est en apparence très peu satisfaisante; mais rien ne prouve qu'on doive partir du sanscrit *çālmali* plutôt que de quelque forme dialectale usitée en Asie Centrale. A ce point de vue, il est intéressant d'étudier sous quelles formes le nom du *çālmali* a été connu en Chine.

Dans les textes bouddhiques, le *çālmali* joue un double rôle; c'est le nom d'un enfer, et comme tel il a passé sans altération en tibétain; puis c'est le nom de l'arbre à coton, *Bombax Malabaricum*.

1) Cf. S. Lévi, dans *J. A.*, 1918, I, 22, 89.

Comme nom d'enfer, je n'ai souvenir de n'avoir rencontré en chinois que des traductions et non des transcriptions du nom. Comme nom d'arbre, il en va autrement. Watters <sup>1)</sup> a signalé que la transcription 娑羅 *so-lo* (\**sā-lā*) représentait en chinois deux originaux différents <sup>2)</sup>, d'abord l'arbre *sāla* ou *çāla* (*Shorea Robusta*), puis l'arbre à coton, dont le nom chinois est 木棉 *mou-mien*; dans ce second cas, *so-lo*, selon Watters, transcrit le nom même du *çālmali*. Il faut noter que, dans ce dernier sens, *so-lo* apparaît dès avant les T'ang non pas dans des textes bouddhiques, mais dans des œuvres de littérature profane, à propos du Yunnan. On pourrait donc admettre que ce mot *so-lo*, s'il représente *çālmali*, est arrivé en Chine par la voie de l'Assam et dans un dialecte où ç- était passé à s-; ce ne seraient pas les traducteurs bouddhiques, non plus que les gens de l'Asie Centrale, qui auraient fait connaître le mot en Chine. Toutefois l'anomalie de cette transcription, où toute une partie du mot a disparu, est de nature à faire hésiter. Récemment, M. Laufer, s'appuyant sur ce que *sa-la* est encore aujourd'hui le nom du coton en lolo, a admis que c'était là un nom indigène <sup>3)</sup> (et non par suite un emprunt à un dialecte hindou). Bien que la plante coton soit différente de l'arbre à coton, il ne serait pas surprenant que des populations du Sud-Ouest de la Chine eussent étendu à la plante le nom indigène qu'ils donnaient à l'arbre, et j'incline à croire que M. Laufer a raison. *So-lo* serait ainsi phonétiquement indépendant de *çālmali*.

Mais les œuvres de botanique chinoise connaissent un autre nom de l'arbre à coton, celui de 睽婆 *chan-p'o*, qu'elles considèrent comme sanscrit <sup>4)</sup>. Il est certain que c'est là simplement une forme

1) *Essays on the Chinese Language*, p. 435; cf. aussi *B.E.F.E.-O.*, iv, 173.

2) Pour une troisième valeur douteuse, cf. Smith et Stuart, *Chinese Materia Medica*, 911; p. 19.

3) *Sino-Iranica*, p. 491.

4) Cf. Watters, *Essays*, p. 435; Smith et Stuart, *Chinese Materia Medica*, p. 198.

altérée de notre 睽婆梨 *chan-p'o-li*, où le dernier caractère est tombé<sup>1)</sup>, et que par suite les botanistes chinois ont recueilli formellement dans quelque œuvre bouddhique l'équivalence de *chan-p'o-li* et de l'arbre à coton; *chan-p'o-li* représente donc une forme dialectale de *çālmali*, et nous sommes amenés, vu le parallélisme des passages de l'*Avatamsaka* et du *Mahāsaṃnīpāta* et les gloses qui les accompagnent, à admettre que le *çālmali* est également à la base des explications de *chan-mo-lo* et de *chan-p'o-lo*.

En fait, ces formes attestées par les textes chinois n'ont rien que de très normal si on se reporte aux formes dialectales connues dans l'Inde. Dès les *Veda*, on trouve une forme *çimbalā* désignant la fleur du *çālmali*; les formes pâlies de *çālmali* sont *simbali* et *simbala*; le prâcrit jaina écrit *sāmalī* et *simbali*; on a *sāmarī* dans les prâcrits non classiques; aujourd'hui l'hindoustanī dit *sāmal* et *sāmbhal*, d'où est né le nom *seemul* (ou *simmul*) donné au cotonnier par les Anglais de l'Inde<sup>2)</sup>. Il n'y a donc qu'à admettre que le nom du *çālmali* avait passé en Asie Centrale, dans les premiers siècles de notre ère, sous des formes dialectales \**çambali*, \**çambhali*, \**çambala*, \**çambhala*.

Il serait évidemment prématuré de prétendre que le nom du pays mythique de Çambhala est directement apparenté à ces formes<sup>3)</sup>.

---

Toutefois ce dernier ouvrage paraît parler ici de la plante coton (*Gossypium herbaceum*) au lieu qu'il s'agit en réalité de l'arbre à coton.

1) Dans la glose de Houei-yuan citée p. 79, deux des éditions ont de même 苦婆 *chan-p'o* au lieu de *chan-p'o-lo*, et la troisième a *p'o-lo*. Vu la confusion constante de 婆 *p'o* et 婆 *so* en chinois, et étant donné d'ailleurs qu'on rencontre parfois *p'o-lo* et non *so-lo* dans le nom du cotonnier (cf. *B.E.F.E.-O.*, IV, 173), on serait tenté de supposer que *so-lo*, nom de l'arbre à coton, au lieu de transcrire \**sāl[mali]* ou de représenter un nom indigène *sa-la*, pourrait être à l'origine une faute pour *p'o-lo*, forme aphérétique de *chan-p'o-lo*, si *so-lo* ne se rencontrait pas d'aussi bonne heure et en dehors des textes bouddhiques.

2) Yule et Burnell, *Hobson-Jobson*<sup>2</sup>, p. 807.

3) Çambhala n'est pas une forme anormale dans la nomenclature géographique de l'Inde. Ptolémée cite, dans l'Inde du Nord, deux villes de Sambalaka, dont l'une paraît répondre à

Si on se rappelle toutefois que la grotte de \*Çambhala est mise près de Nagarahāra<sup>1)</sup>, c'est-à-dire dans la région de prédilection de l'astrologie et de la magie pour les textes se rattachant à l'Asie Centrale, que d'autre part la localisation du Çambhala dans le bassin du Tarim ne nous est pas attestée jusqu'ici avant l'époque mongole ou plus tôt, enfin qu'il y a dans la géographie mythique un Çālnalidvīpa à part du Jambūdvīpa, peut-être une contamination due aux formes dialectales du nom du *çālmali* n'apparaîtra-t-elle pas comme invraisemblable. Il serait désirable de rechercher dans le *Kanjur* les passages tibétains correspondant aux textes chinois cités dans la présente note; peut-être nous vaudraient-ils quelques indications nouvelles.

---

actuel Sambhal du Rohilkhand; ce sont là probablement des formes prâcrites foncièrement identiques à Çambhala.

1) La question de Nagarahāra est assez complexe, mais Watters (*On Yuan Chwang's Travels*, I, 182—198) l'a embrouillée inutilement, car le nom du moins n'est pas douteux.

---



# LES ORIGINES DE L'ASTRONOMIE CHINOISE

PAR

LÉOPOLD DE SAUSSURE.

(Suite) <sup>1)</sup>.



## H. LES ANCIENNES ÉTOILES POLAIRES.

Le P. GAUBIL, au XVIII<sup>e</sup> siècle, a montré que deux petites étoiles, qui furent effectivement polaires au 27<sup>e</sup> et au 23<sup>e</sup> siècles av. J.-C., portent dans l'uranographie chinoise des noms les caractérisant comme polaires. Le fait est d'autant plus intéressant qu'il n'a pu être falsifié; car, même après la découverte de la loi de précession, les Chinois ont ignoré le déplacement du pôle, ayant interprété cette loi comme équatoriale. D'ailleurs le nom de ces étoiles, *T'ien yi* 天一 et *T'ai yi* 太一, figure dans le chapitre 天官 de *Sseu-ma Ts'ien*, bien antérieurement à cette découverte.

La corrélation entre l'étoile polaire, au centre du monde céleste et le Fils du ciel, au centre de l'univers terrestre, forme la base des concepts religieux de la haute antiquité <sup>2)</sup>. L'un et l'autre sou

1) Voir le *T'oung pao* 1909, 1910, 1913; et 1914 p. 645.

2) Cf. *Les origines* (B) *T'oung pao* 1909, pp. 262, 273 et *Le système astronomique des Chinois*, II, dans les ARCHIVES DES SCIENCES PHYSIQUES ET NATURELLES, décembre 1919. Dans cette dernière publication (au chapitre *Rôle fondamental de l'étoile polaire*), j'ai montré que les expressions *Tchoung young* 中庸 et *Kiun tseu* 君子 se rapportent au concept fondamental de l'étoile polaire symbole de la régularité des lois de la nature et du souverain terrestre. L'homme idéal, en Chine, est celui qui, tourné vers le sud, personnifie le centre parfait autour duquel tout évolue régulièrement.

essentiellement *uniques* de même que le centre d'un cercle est nécessairement *unique*. C'est pourquoi l'empereur est appelé 一人 homme Unique et l'étoile polaire 天一 l'Unique du ciel ou 太一 l'Unique suprême<sup>1</sup>).

Le fait que ces deux étoiles ont été choisies comme polaires malgré leur petitesse (5<sup>e</sup> grandeur), quoique l'une et l'autre ne soient pas très éloignées de la belle étoile  $\alpha$  Draconis, est également très remarquable. Il témoigne d'un souci d'exactitude qui s'explique

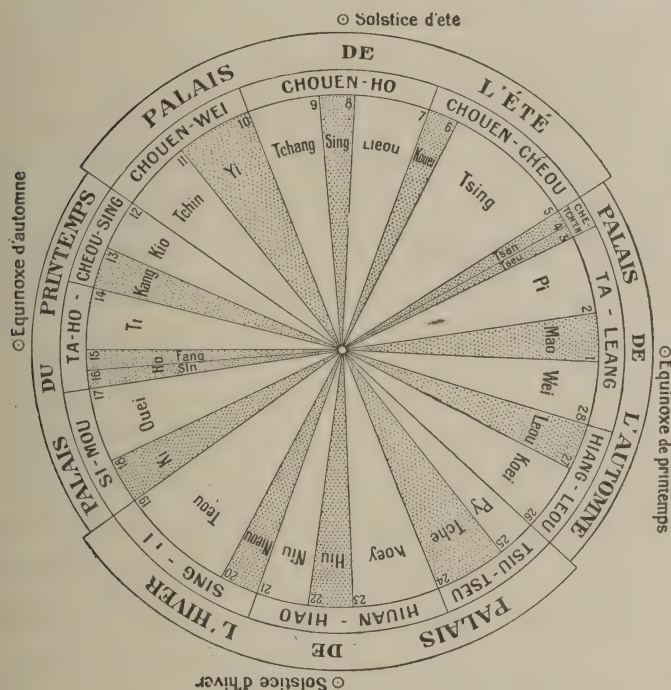


Fig. 27. — Projection des divisions sidérales sur l'équateur du 24<sup>e</sup> siècle.

rt bien depuis que j'ai révélé la symétrie générale des *sieou* (fig. 27) montré que cette symétrie diamétrale des étoiles déterminatrices, perfectionnement du zodiaque lunaire primitif, n'a pu être réalisée par l'observation concomitante du passage au méridien des étoiles

1) Le fondateur de la dynastie *Yin* a pris le nom de 天乙 (= 天一). Et dénomination de 太一 s'est perpétuée jusqu'aux *Han* comme celui de la plus grande unité des cieux (*Les origines*, (B), p. 273).

circumpolaires; ce qui nécessite une orientation précise du plan méridien et par conséquent une exacte détermination du pôle<sup>1)</sup>.

Ce remaniement, par les Chinois, du zodiaque asiatique archaïque porte en lui-même, comme je l'ai montré, la date du 25<sup>e</sup> siècle environ<sup>2)</sup>. Il coïncide donc, comme cela était d'avance probable, avec la création des palais célestes chinois, c'est-à-dire avec la répartition des 28 *sieou* en quatre saisons sidérales qui ont immuablement conservé tout au long de l'histoire chinoise la position des équinoxes et solstices du 25<sup>e</sup> siècle<sup>3)</sup>.

Le nom caractéristique des petites étoiles *T'ien yi* et *T'ai yi* qui furent polaires aux environs du 25<sup>e</sup> siècle, vient confirmer ces données. Il serait donc fort intéressant de pouvoir les identifier avec certitude; malheureusement, les auteurs qui se sont occupés de cette question ne l'ont pas traitée à fond. Ils n'indiquent pas leur documentation et présentent entre eux des divergences. Nous allons donc reprendre l'enquête depuis le commencement.

\*

Le missionnaire Gaubil, S.J. (1689—1759), qui se donna tant de peine pour renseigner les savants européens sur l'astronomie chinoise, était un esprit curieux, modeste, d'une grande probité mais souvent confus et ne s'exprimant pas clairement. Ses manuscrits étaient en outre peu lisibles; et leurs éditeurs les imprimèrent sans prendre le soin d'en faire corriger les épreuves par une personne compétente.

Les renseignements qu'il donne sur les étoiles polaires se trouvent dans trois ouvrages différents:

1) Cf. *Le zodiaque lunaire asiatique* dans les ARCHIVES DES SC. PHYS. ET NAT. (Genève mars 1919. Tirage à part chez Geuthner à Paris.

2) Cf. le *Journal asiatique*, juillet 1919: *La symétrie du zodiaque lunaire*.

3) Cette origine, inscrite dans le système des saisons sidérales chinoises, est en outre confirmée par le texte du *Yao-tien* qui spécifie la corrélation des *sieou* cardinaux (fig. 2) avec les équinoxes et solstices de la haute antiquité (cf. *Le système astronomique des Chinois*, I, ARCH. SC. PH. NAT., mai 1919).

1<sup>o</sup> Dans son *Histoire de l'astronomie chinoise depuis le commencement de la monarchie jusqu'en l'an 206 avant J.-C.*<sup>1)</sup>, où il dit :

[A]. Il est hors de doute que ces Chinois astronomes observaient l'étoile polaire et qu'ils lui donnaient un nom chinois. Dans le *Chou king*, chapitre *Long fan*, l'empereur est désigné sous le caractère du pôle. Cette idée de l'empereur sous le titre du pôle est clairement marquée par Confucius... Les caractères chinois *Tien y* et *Tay y* ont à peu près le même sens et expriment le ciel... Cela supposé, les étoiles *Tay y* et *Tien y*, qu'on voit dans les plus anciens catalogues chinois et qui sont dans la queue du Dragon, paraissent avoir été successivement les étoiles polaires suivant ces catalogues et désignent le Souverain.

L'an 2259 l'étoile *Tay y* fut le plus près du pôle et était l'étoile polaire; et l'an 2667 l'étoile *Tien y* était la polaire. L'étoile  $\alpha$  de la queue du Dragon était avant ce temps là la polaire, l'an 2551 [lisez 2851], mais son caractère chinois ne désigne pas une étoile polaire. Ainsi c'est entre les ans 2259 et 2667 [date intermédiaire entre 2851 et 2667] qu'il faut fixer le commencement des observations chinoises de l'étoile polaire et sans doute d'autres observations.

L'étoile *Tay y* se voit à la vue simple. Je ne la vois pas dans les catalogues européens que nous avons ici.

Par ce qu'on vient de dire, on doit conclure qu'en l'an 2851, temps où l'étoile  $\alpha$  de la queue du Dragon était l'étoile polaire, il n'y avait pas en Chine des astronomes observant les étoiles du pôle; car s'il y en avait eu, on aurait donné un nom convenable à cette étoile comme la polaire<sup>2)</sup>; le nom qu'elle a eu a été donné ensuite<sup>3)</sup>.

Gaubil indique en outre les coordonnées écliptiques des étoiles *T'ai yi*, *T'ien yi* et  $\alpha$  Dragon. Mais, suivant l'usage de son temps, il rapporte les longitudes à l'origine du signe dans lequel l'astre se

1) Ne pas la confondre avec le *Traité* et l'*Histoire abrégée* publiés dans le recueil de Biot (1729 et 1732). Elle a été écrite vers 1750 et imprimée dans les *Lettres édifiantes* tome XXVI (1783), puis réimprimée dans l'édition de Lyon, tome XIV (1819). Quant à la *Chronologie chinoise*, expédiée en France en 1749, elle ne fut tirée de l'oubli qu'en 1814 par Laplace qui la découvrit au bureau des longitudes dans les papiers de Fréret. — Un autre manuscrit de Gaubil, écrit en 1734, *Recherches sur les constellations et les catalogues chinois des étoiles fixes*, se trouve à la bibliothèque de l'Observatoire. (Cf. Biot, *Études*, 1862).

2) Gaubil n'a pas vu le fait, révélé par Schlegel, que si l'étoile  $\alpha$  ne porte pas un nom polaire, elle porte du moins un nom circompolaire: *Gond de droite*; de même que l'étoile  $\iota$  (iota) porte le nom de *Gond de gauche*; ces termes indiquant une proximité immédiate du pivot céleste.

3) *Lettres édifiantes*, tome XIV (1819), p. 328, de l'édition de Lyon.



trouve. Or les éditeurs, prenant les signes de la Vierge  $\mathfrak{M}$  et du Lion  $\mathfrak{O}$  pour un M et un A, ont écrit: Longitude méridionale (!). Longitude australe (!). Biot a signalé cette méprise dans le *Journal des Savants* 1840 (p. 236) et rectifié ainsi le tableau <sup>1)</sup>:

*Coordonnées écliptiques en l'an + 1730.*

|                   |   |                 |
|-------------------|---|-----------------|
| Tay y             | G = 25° 24' 20" $\mathfrak{O}$ = 145° 24' 20" | L = 64° 13' 00" |
| Tien y            | G = 0° 04' 25" $\mathfrak{M}$ = 150° 04' 25"  | L = 65° 21' 38" |
| $\alpha$ Draconis | G = 3° 37' 40" $\mathfrak{M}$ = 153° 37' 40"  | L = 66° 21' 40" |

2° Dans un ouvrage antérieur, la *Chronologie chinoise*, Gaubil dit:

[B]. D'après les catalogues chinois des étoiles, il est probable que deux petites étoiles près de l'antépénultième de la queue du Dragon, allant vers la pénultième, ont été autrefois étoiles polaires, au moins une des deux. La plus proche de l'antépénultième s'appelle *Tien y* (*Coelum unum*). L'autre s'appelle *Tay y* (*Magnum unum*).

3° Dans un mémoire inédit de Gaubil figure une indication citée par Biot dans son article du *Journal des Savants*:

[C]. Fréret, dans sa *Chronologie chinoise* croit que cette étoile (*Tien-y*) était  $\alpha$  du Dragon; mais je pense qu'il a été trompé par une phrase d'un manuscrit de Gaubil dont nous avons la copie à l'Observatoire, et où il est dit que la dénomination d'*Unité du ciel* s'applique «à l'étoile près de l'antépénultième de la queue du Dragon»; puis, à ce dernier mot, on lit en note: « $\alpha$  in Dracone». Fréret aura cru que cette note désignait l'étoile *Tien y*, tandis qu'elle désignait l'antépénultième qui est réellement  $\alpha$  <sup>2)</sup>.

La comparaison des documents A, B, C, établit clairement que *T'ien yi* est l'étoile (de 5<sup>e</sup> grandeur) *i* du Dragon. Mais l'identifi-

1) A mon tour j'ai rectifié le tableau de Biot qui porte 149°, au lieu de 145°, pour la longitude de *Tay y* calculée par Gaubil.

2) Cela ressort, d'ailleurs, avec évidence du texte A qui établit la distinction entre les trois étoiles. L'erreur de Fréret s'est cependant propagée, car Flammarion écrit dans son *Astronomie populaire*: «Vers l'an 2700 l'étoile  $\alpha$  du Dragon devint polaire et fut célèbre sous ce titre en Chine et en Egypte. Les anciens astronomes chinois l'ont inscrite dans leurs annales du temps de l'empereur *Hoang-ti*». Nous ne possédons malheureusement pas d'annales datant du fabuleux *Houang-ti*, et le caractère polaire des anciennes étoiles est attesté seulement par le nom significatif qu'elles ont conservé dans l'uranographie chinoise.

cation de *T'ay yi* est plus difficile. A son sujet, Biot s'exprime ainsi :

J'ai eu moins de secours pour reconnaître l'étoile appelée *Tay y*, l'*Ancienne unité* [?], que je n'en avais eu pour *Tien y*. Gaubil la désigne cependant comme ayant aussi les caractères d'une polaire observée plus anciennement même que *Tien y*<sup>1)</sup>; et il donne aussi ses coordonnées en longitude et latitude pour 1730...

Mais je ne trouve pas d'étoiles du Dragon qui s'accorde avec les coordonnées de Gaubil et celles qui s'en approchent le plus sont deux très petites étoiles de cette constellation désignées par les n<sup>os</sup> 42 et 184 dans le catalogue de Bode. J'ai donc calculé leurs lieux sur le ciel d'*Yao*. Elles étaient toutes deux très près du pôle; et même l'une d'elles, la 42<sup>e</sup>, en était plus près que *Tien y*. Je les ai donc placées toutes deux dans le tableau de comparaison aux places que le calcul leur assigne; mais je n'oserais absolument répondre de leur identité avec celle que Gaubil a voulu indiquer.

Quoique Biot sût fort bien que les ouvrages de Gaubil fourmillent de fautes d'impression, il n'a pas pensé, dans son incertitude, à corroborer les longitudes avec les dates indiquées (A) pour la plus grande proximité de ces étoiles au pôle. Cela est cependant très facile car, à propos d'un autre sujet, Gaubil dit qu'il compte 1 degré de précession pour 72 ans<sup>2)</sup>. Comme, d'autre part, Biot constate que la longitude d' $\alpha$  Dragon indiquée par Gaubil est exacte, nous avons tous les éléments nécessaires pour calculer, au moyen des dates, les longitudes de *T'ien yi* et de *T'ai yi*, en retranchant de la longitude d' $\alpha$  Dragon la précession comptée d'après la formule de Gaubil :

1) Biot, en général clair et précis, commet ici une double inadvertance qui vient compliquer un problème obscurci par tant d'étourderies et de méprises. *T'ai yi* signifie l'*Unique suprême* — ou l'*Unité suprême* si l'on veut adopter cette traduction défectueuse — mais en tous cas pas l'*Ancienne unité*, dénomination née d'un quiproquo dans l'esprit de Biot. Sa méprise se trouve aggravée par le fait que, contrairement aux indications du document A (coordonnées et date de la proximité du pôle), il prétend que Gaubil désigne *Tay y* comme une polaire plus ancienne que *Tien y*.

2) « Je vois que dans nos diverses tables le mouvement des fixes n'est pas le même. Le calcul que j'ai rapporté est dans l'hypothèse de 72 ans pour un degré » (*Op. cit.* p. 339). Cette expression de *mouvement des fixes* semble montrer que Gaubil n'admettait pas le mouvement de la terre. On sait d'ailleurs que la Sorbonne, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, considérait encore le système de Copernic comme « une hypothèse commode mais fausse ».

| Etoiles polaires | Dates  | Intervalles          | Longitudes induites | Longitudes de Gaubil |
|------------------|--------|----------------------|---------------------|----------------------|
| $\alpha$ Dragon  | — 2851 | } 184 ans<br>408 ans |                     | 153° 37' 40"         |
| T'ien yi         | — 2667 |                      | 151° 5'             | 150° 4' 25"          |
| T'ai yi          | — 2259 |                      | 145° 25'            | 145° 24' 20"         |

On voit que les longitudes induites par ce calcul approximatif concordent avec celles de Gaubil, sauf sur un point qui révèle une erreur typographique: 150° au lieu de 151°, ce qui explique pourquoi Biot a trouvé un peu inexacte la longitude assignée par Gaubil à  $i$  du Dragon.

En résumé les coordonnées et les dates indiquées par Gaubil — rectification faite des fautes d'impression — sont concordantes. Elles identifient avec certitude *T'ien yi* à  $i$  du Dragon, mais elles assignent à *T'ai yi* un lieu du firmament où Biot n'a pas trouvé d'étoile visible. Reste à savoir si Biot a cherché à la longitude 145° ou à la longitude 149° qui figure par erreur à son tableau. Pour suivons donc notre enquête.

\*

D'autres auteurs européens se sont occupés du firmament chinois: notamment Schlegel qui publia son *Uranographie chinoise* en 1875.

A la page 506, après avoir rappelé que le pôle passa autrefois près de  $\alpha$  du Dragon <sup>1)</sup>, il dit:

---

1) Sur la fig. 28,  $\alpha$  du Dragon est porté à une distance un peu trop grande du cercle moyen de précession. Cela provient de ce que ce cercle a été tracé sur une carte ordinaire, où les étoiles sont portées d'après leurs coordonnées équatoriales, et n'a, par conséquent, pas pour centre le pôle de l'écliptique; il devrait donc être figuré par une ellipse et non par une circonférence, d'où une déformation qui affecte la proximité et la date. En outre  $i$  du Dragon est portée trop loin de  $\alpha$ ; et la lettre  $\kappa$  est attribuée par erreur à la petite étoile voisine de  $\kappa$ .

D'autre part l'obliquité de l'écliptique subit des fluctuations, de telle sorte que le trajet du pôle n'est pas exactement circulaire. Suivant mes calculs, le pôle a passé, au 27<sup>e</sup> siècle, entre  $\alpha$  et  $i$  du Dragon (fig. 29):



[D]. Cette étoile et celles à l'entour doivent donc porter des noms indiquant qu'elles étaient polaires. En effet, ceci a lieu et nous trouvons dans cet



Fig. 28. — Trajectoire moyenne de la révolution du pôle.

Figure empruntée à l'*Astronomie populaire* de Flammarion.

endroit quatre étoiles dont les noms attestent incontestablement leur qualité compolaire.

| Etoiles et grandeur                | Co-latitude | Obliquité de l'écliptique | Distance polaire | Date approximative | Longitude (+ 1855) |
|------------------------------------|-------------|---------------------------|------------------|--------------------|--------------------|
| Dragon..... 3.5                    | 23° 39'     | 23° 59'                   | — 0° 20'         | — 2824             | 155° 32'           |
| Dragon ( <i>T'ien yi</i> )... 4.8  | 24° 41'     | 23° 58'                   | + 0° 43'         | — 2668             | 152° 52'           |
| ? ( <i>T'ai yi</i> ).....          | [25° 47']   | 23° 55'                   | + 1° 52'         | — 2263             | [147° 14']         |
| <i>T'ai yi</i> supposée (A)... 6.4 | 24° 41'     | 23° 54'                   | + 0° 47'         | — 2171             | 146° 22'           |
| Dragon..... 3.8                    | 23° 15'     | 23° 48'                   | + 4° 27'         | — 1357             | 134° 22'           |
| Petite ourse..... 2.               | 17° 1'      | 23° 47'                   | — 6° 46'         | — 1097             | 131° 15'           |
| Petite ourse..... 2.               | 23° 54'     | 23° 26'                   | + 0° 28'         | + 2105             | 86° 30'            |

La co-latitude est la distance de l'étoile au pôle de l'écliptique; le rayon du cercle de décession est égal à l'obliquité de l'écliptique. En retranchant l'une de l'autre, on obtient la proximité minima de l'étoile au pôle de l'équateur. — L'étoile *T'ai yi* n'ayant pu être identifiée avec certitude, j'ai indiqué également sa position d'après les coordonnées Gaubil.



T'IENT-Y. LA PREMIÈRE DU CIEL. Cette étoile répond à  $\alpha$  du Dragon. Elle est de couleur noire dans la sphère chinoise. [Il ajoute ici en note:] 天元曆理。

T'AI-Y. L'ARCHI-PREMIÈRE. C'est une seule étoile rouge répondant probablement à l'étoile 3067 i, ou à quelqu'autre près de  $\alpha$  du Dragon. Déjà Gaubil soupçonné que ces étoiles ont été polaires: [Schlegel cite ici notre document B]

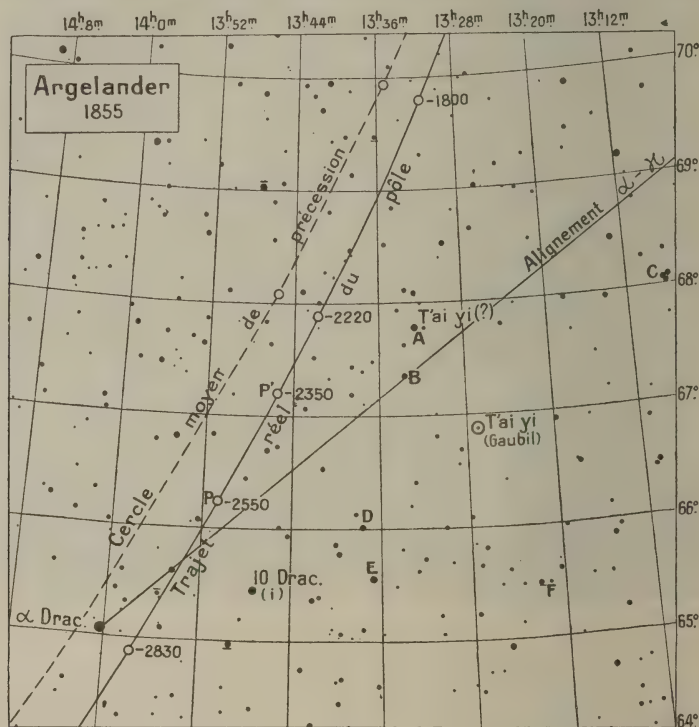


Fig. 29. — Trajectoire vraie du pôle dans la haute antiquité chinoise.

Le point P indique le pôle correspondant aux équinoxes et solstices de la fig. 27.

L'astrologie chinoise confirme cette supposition, car elle dit que T'ien-y est le génie du général céleste; qu'elle préside aux révolutions célestes; qu'elle commande aux douze généraux (les douze signes zodiacaux)...

Selon les astrologues chinois T'ai y est un autre nom pour le Souverain des cieux, le plus vénéré de toutes les divinités célestes. En effet l'étoile polaire autour de laquelle le firmament entier paraît tourner, devait être considérée comme le Souverain des cieux, comme la divinité la plus vénérée.<sup>1)</sup>

1) Schlegel a vu le rapport entre le Souverain polaire et l'Empereur terrestre, mais il n'a guère compris l'importance de ce concept dans l'antiquité, ni discerné les nombreux textes classiques qui s'y rapportent. S'il avait saisi l'analogie entre le nom de l'étoile polaire (*l'Unique du ciel*) et le nom du Souverain terrestre (*l'homme Unique*) il n'aurait pas imaginé la traduction défectueuse: *la Première, l'Archi-première*.

Le fait que ces deux astérismes ont été autrefois polaires est confirmé par la présence de deux autres astérismes voisins qui portent le nom de TSO-TCHOU 左樞. LE PIVOT DE GAUCHE (iota du Dragon)... YEOU-TCHOU 右樞. LE PIVOT DE DROITE (alpha du Dragon)...

Cette interprétation de Schlegel nous plonge dans une nouvelle perplexité: car elle intervertit les positions des deux étoiles polaires *T'ien yi* et *T'ai yi*, plaçant celle-ci le plus près et celle-là le plus loin d' $\alpha$  du Dragon.

Cette interversion concorde avec la phrase de Biot disant que *T'ai yi* est la plus ancienne de ces deux étoiles polaires. Mais on peut croire qu'il y a là, de la part de Schlegel comme de la part de Biot, une de ces inadvertances dont fourmille l'incohérente analyse de l'astronomie chinoise<sup>1)</sup>.

Remarquons d'abord que Schlegel cite, sans faire aucune objection, le passage décisif où Gaubil dit: «La plus proche de l'antépénultième s'appelle *Tien y*. L'autre s'appelle *Tay y*». Et s'il avait eu l'intention de renverser cet ordre, il n'aurait pas manqué d'en avertir le lecteur.

Schlegel écrivit son *Uranographie* à Batavia. Il dit lui-même, dans sa préface, qu'il disposait de peu de documents. En feuilletant son livre on voit que l'identification, en nomenclature européenne, des étoiles chinoises lui est fournie: 1° par le catalogue (incomplet) de Reeves. 2° par les croquis d'astérismes du *T'ien yuan li li* 天元曆理.

Les astérismes chinois se composent parfois d'une seule étoile; le croquis, naturellement, fait alors défaut et le texte chinois ne permet pas de déterminer la position de l'étoile. Or tel est le cas,

1) Dans la discussion du texte du *Yao-tien* on en trouve bien davantage que dans celle des astérismes polaires. Les auteurs n'ont pas pris connaissance des travaux antérieurs ou n'ont pas la double compétence voulue; il en résulte un réseau inextricable de méprises, coq-à-l'âne, non-sens et malentendus. J'ai pu dire sans grande exagération, qu'un vent de folie semble avoir passé sur cette discussion (*T'oung pao* 1907, n° 3).

d'après le *T'ien yuan li li*, pour les astérismes *T'ai yi* et *T'ien yi*. Schlegel ne manque jamais d'indiquer l'origine de son identification. Quant il ne le fait pas, c'est qu'il s'agit d'étoiles notables déterminées par les cartes chinoises. Mais comme, en ce qui concerne les petites étoiles *T'ai yi* et *T'ien yi* il est privé de ce secours; comme, d'autre part, il cite Gaubil sans le contredire, on peut supposer qu'il croit suivre cet auteur en identifiant ces deux petites étoiles à  $i$  et  $\kappa$  du Dragon.

En ce cas il aurait commis une double erreur. 1<sup>o</sup> Il intervertit leur position en appelant *T'ai yi* la plus rapprochée de  $\alpha$ , ce qui est contraire aux indications de Gaubil. 2<sup>o</sup> Il identifie l'étoile la plus éloignée de  $\alpha$  à  $\kappa$  du Dragon, grande étoile (3<sup>o</sup> grandeur) pénultième de la queue du Dragon, contrairement au texte de Gaubil disant:

Deux petites étoiles près de l'antépénultième [ $\alpha$ ] allant vers la pénultième [ $\kappa$ ], d'après lequel non-seulement ces deux petites étoiles ne peuvent être confondues avec  $\kappa$ , mais sont situées plus près d' $\alpha$  que de  $\kappa$ .

L'étoile  $\kappa$  du Dragon ne fut d'ailleurs polaire que beaucoup plus tard, au 12<sup>o</sup> siècle; et non au 23<sup>o</sup> siècle comme le dit Gaubil (p. 328) pour la petite étoile en question.

En outre, un peu plus loin (p. 347), Gaubil, traitant de l'époque du duc de *Tcheou*, note que deux étoiles se trouvaient alors à peu près à la même distance du pôle, une à droite ( $\kappa$  Dragon), l'autre à gauche ( $\beta$  Petite ourse), pouvant toutes deux être considérées comme polaires (malgré leur grand éloignement latitudinal). Et il fait observer que c'est  $\beta$  Petite ourse et non  $\kappa$  Dragon qui fut adoptée comme polaire par les Chinois: car la première porte un nom polaire caractéristique, ce qui n'est pas le cas pour  $\kappa$ :

[E]. Il paraît certain que les Chinois, vers l'an 1111, regardaient la *Lucida Humeri* de la Petite ourse comme la polaire. Cette étoile a le nom de *Ti* (Souverain, empereur). On dit que c'est le siège de la *grande unité*, expressions qui désignent en Chine le pôle ou l'étoile polaire quand il s'agit

es étoiles qui sont ou ont été près du pôle<sup>1</sup>). L'an 1113 av. J.-C. cette étoile  
 ut... dans sa plus grande proximité du pôle. L'étoile  $\kappa$  [lisez  $\kappa$ ] de la queue  
 du Dragon pourrait être regardée comme la polaire de ce temps là; mais le  
 nom chinois de l'étoile  $\kappa$  ne désigne nullement une étoile polaire; ce qu'on dit  
 de cette étoile ne dénote en aucune façon le pôle ou l'étoile du pôle; c'est ce  
 qui me fait juger que la *Lucida humeri* de la Petite ourse était l'étoile polaire  
 que Tcheou-kong observe.

Remarques. 1<sup>o</sup> Entre le temps de Tcheou-kong et celui où on a vu que  
*Tay y* était la polaire chinoise, il n'y a aucune autre étoile qui ait un nom  
 chinois convenant à une étoile polaire; on ne dit rien non plus d'aucune autre  
 étoile qui dénote le pôle ou l'étoile polaire. Il paraît donc que l'étoile *Tay y*  
 fut longtemps la polaire chinoise et qu'après que *Tay y* cessa d'être polaire,  
 la *Lucida humeri* fut la polaire chinoise. — 2<sup>o</sup> Ni dans les fragments ou livres  
 anciens, ni dans les catalogues chinois qui subsistent, on ne voit aucun fonde-  
 ment de croire que l'étoile  $\kappa$  de la Queue du dragon ait eu le nom d'étoile  
 polaire ou que les Chinois ont changé le nom de polaire qu'a pu avoir l'étoile  $\kappa$ .  
 Peut-être dans ces temps anciens l'étoile  $\kappa$  ne se voyait pas bien; ou, étant  
 vue, était regardée comme moins considérable que les étoiles *Tay y* et *Lucida*  
*humeri*.

1) Gaubil entend par là que la tradition astrologique conserve aux étoiles qui ont été  
 jadis les attributs de leur ancienne fonction, quoique aucun Chinois, depuis un temps  
 immémorial, n'ait jamais pu soupçonner que les étoiles furent autrefois polaires.

Ainsi, par exemple, (Ur. pp. 507 et 524), à propos de *T'ien yi*, le 天皇會通  
 dit que cette étoile est le génie du général des cieux 天乙乃天將之神。  
 Qu'elle préside aux révolutions célestes 主承天運化。Qu'elle commande aux  
 12 généraux (les dodécatémoies) 治十二將。A propos de *T'ai yi*, le 史記  
 正義 dit que *T'ai yi* est une appellation de l'Empereur céleste 太乙天帝  
 之別名也。Cela est d'autant plus remarquable que 太乙 est l'étoile polaire  
 du 23<sup>e</sup> siècle et que 天帝 est l'étoile polaire du 12<sup>e</sup> siècle. Le même ouvrage dit en-  
 core que *T'ai yi* est la plus vénérée des divinités célestes 天神之最尊貴者。  
 Voir aussi M. H. III, p. 473). Inversement, à propos de *T'ien ti sing*, l'étoile polaire  
 du 12<sup>e</sup> siècle, il est dit qu'elle est la résidence de *T'ai yi* 即太乙之座。  
 Le même, à propos de l'étoile  $\alpha$  Petite ourse 天極星, qui était déjà polaire depuis  
 l'an des Tcheou, Sseu-ma Ts'ien dit qu'elle est la résidence constante de *T'ai yi*  
 太乙常居。On voit par là que les expressions 太乙、天乙、天帝、  
 天極 sont des appellations interchangeables caractérisant l'étoile polaire.

Le fait que ces dénominations ont été maintenues aux étoiles qui, insensiblement, se  
 sont éloignées du pôle après avoir été polaires, est la plus étonnante manifestation du  
 traditionalisme chinois.



Cette hypothèse est plausible, car, au cours de l'histoire, on a constaté le changement d'éclat d'assez nombreuses étoiles<sup>1)</sup>. Quoi qu'il en soit, Schlegel a sûrement fait erreur en assimilant à  $\alpha$  Dragon une des deux petites étoiles qui furent polaires aux environs du 25<sup>e</sup> siècle. Ajoutons que Schlegel ne s'intéressait que médiocrement à cette question. Son idée fixe, celle qui lui a inspiré son livre, est, en effet, que l'astronomie chinoise n'a pas été créée aux environs du 25<sup>e</sup> siècle, mais bien 13000 ans avant *Yao*, (intervalle d'une demi-révolution du pôle) quand les levers et couchers d'étoiles étaient intervertis<sup>2)</sup>. C'est pour cette raison qu'il ne mentionne jamais la division chinoise du ciel en cinq palais, qui est cependant le système fondamental de l'astronomie chinoise. La date originelle de ce système est inscrite dans les équinoxes et solstices qui marquent le centre des quatre palais équatoriaux; elle est inscrite en outre dans le centre du palais central, c'est-à-dire au pôle. Or le pôle qui correspond aux astérismes cardinaux des saisons, c'est le point P de notre figure 29. Schlegel ne voulait voir là qu'une coïncidence et évitait d'y insister.

\*

L'erreur de Schlegel assimilant *T'ien yi* à  $\alpha$  Dragon s'est répétée dans la traduction du *Che ki* par Ed. Chavannes.

---

1) En comparant les catalogues à partir d'Hipparque, Flammarion a confirmé les changements d'éclat parmi les 2000 étoiles classées. Deux des étoiles polaires mentionnées ci-dessus ont changé d'éclat au cours de l'ère chrétienne:  $\alpha$  du Dragon, de 3<sup>e</sup> grandeur  $\frac{1}{2}$  était de 2<sup>e</sup> grandeur au XVI<sup>e</sup> siècle;  $\alpha$  de la Petite ourse était autrefois inférieure à 6, tandis qu'elle lui est actuellement égale et même plutôt supérieure (*Astr. populaire*, p. 773).

2) Le fait principal qui lança Schlegel dans cette voie paradoxale est que les Chinois nomment *Palais du printemps* le quartier du ciel où le soleil séjourne en automne et réciproquement. Cette interversion provient simplement de ce que les *sieou* dérivent d'un ancien zodiaque lunaire servant à localiser le plein de la lune qui a lieu, comme on sait, à l'opposé du soleil. Cette coutume s'est maintenue dans les palais équinoxiaux après que l'avènement de l'astronomie solaire l'eût fait supprimer dans les palais solsticiaux. Le souvenir traditionnel de ce partage des saisons entre la lune et le soleil se manifeste dans le *Tcheou li*, où il est dit: Aux solstices d'hiver et d'été, le soleil; aux équinoxes de printemps et d'automne, la lune; servent à régler les quatre saisons. (Cf. *Les origines* (1). *T'oung pao* 1910, p. 460 et *Le système astr. des chinois*, op. cit.).

*Sseu-ma Ts'ien*, dans sa description du Palais central, dit:

En ligne droite de la cavité du Boisseau sont trois étoiles qui forment un triangle tourné vers le nord; tantôt elles sont visibles, tantôt non. On les appelle *T'ien yi* (M. H. III, p. 340).

Chavannes, d'après l'indication de Schlegel (voir la note, p. 339) dit que *T'ien yi* est actuellement  $\alpha$  Dragon et émet l'hypothèse que les deux étoiles formant avec elle un cône sont  $\alpha$  et  $\delta$  de la Grande Ourse, c'est-à-dire les deux grandes étoiles marquant l'ouverture de la cavité du Boisseau. Cela est inadmissible. Dans la nomenclature chinoise une même étoile ne fait pas partie à la fois de deux astérismes et les étoiles attribuées à *T'ien yi* ne sont évidemment pas celles du Boisseau. Le texte, en disant que « tantôt elles sont visibles, tantôt non », montre qu'il s'agit de petites étoiles. D'autre part nous avons vu que l'identification de *T'ien yi* avec  $\alpha$  Dragon ne repose sur aucun argument et n'est qu'une méprise de Schlegel. *T'ien yi* n'est autre que  $i$  du Dragon (5<sup>e</sup> grandeur) et les deux étoiles qui lui sont associées<sup>1)</sup> sont deux petites étoiles de la même région, de 5<sup>e</sup> ou 6<sup>e</sup> grandeur sans doute, qu'on ne peut identifier avec certitude.

\*

Un autre auteur a traité incidemment des étoiles polaires chinoises: S. M. Russell, professeur d'astronomie au *T'oung wen kouan* Pékin. Par sa compétence et sa situation, cet auteur était bien placé pour traiter le sujet à fond; malheureusement il lui a consacré seulement quelques lignes dans un mémoire destiné principalement à la discussion des éclipses<sup>2)</sup>. Il se borne à dire que, d'après

1) De même que, par exemple, *Sin*, qui représente essentiellement Antarès, comprend en tant qu'astérisme — deux petites étoiles avoisinantes.

2) *Discussion of astronomical records in ancient Chinese books* dans le *Journal of Peking Oriental Society*, vol. II, n<sup>o</sup> 3. C'est dans ce même article que M. Russell a né, sur le texte du *Yao-tien*, cette singulière interprétation que j'ai réfutée dans le *Yung pao*, 1907, pp. 326 sqq.: interprétation qui restera comme un exemple mémorable.

leur nom, on voit que les étoiles 天一 *T'ien yi* et 帝 *Ti* ont été considérées comme polaires par les anciens Chinois, la première au temps de *Yao*, la seconde au début de la dynastie des *Tcheou*. Il assimile *T'ien yi* à 10 Draconis et *Ti* à  $\beta$  *Ursae minoris* ce qui confirme les indications de Gaubil. L'étoile 10 Draconis (dans la nomenclature de Flamsteed) n'est autre, en effet, que  $\gamma$  Draconis de la nomenclature de Bayer. Quant à l'identification de l'étoile *Ti* à  $\beta$  de la Petite ourse, elle n'est contestée par personne. Russell, malheureusement, ne s'est pas occupé de *T'ai yi*.

\*

Tel est l'état de la question d'après les auteurs européens. Les divergences portent sur les deux petites étoiles polaires *T'ien yi* et *T'ai yi* de la haute antiquité. Gaubil, Schlegel et Russell s'accordent à identifier l'une d'elles à 10 Dragon  $\gamma$ , mais Schlegel l'appelle *T'ai yi*, tandis que Gaubil et Biot l'appellent *T'ien yi*. Quant à l'autre, Gaubil la désigne comme une très petite étoile située à 8 degrés de longitude en deçà de  $\alpha$  Dragon, tandis que Schlegel l'assimile à  $\alpha$  Dragon.

Pour trancher le différend il faut recourir aux documents originaux, c'est-à-dire aux cartes célestes chinoises<sup>1)</sup>. Je n'en ai qu'une à ma disposition, celle qui est reproduite dans le mémoire de Chavannes intitulé *Instruction d'un futur empereur de Chine* et dont j'ai fait agrandir le Palais central (fig. 30).

On remarque, sur cette carte de la calotte circompolaire, à droite et à gauche du pôle, deux lignes brisées qui sont la Haie orientale

---

des méprises auxquelles un astronome professionnel s'expose s'il s'aventure à traiter de l'astronomie primitive sans avoir au préalable réfléchi à cette question et conçu la distinction entre les procédés sidéraux et les procédés tropiques (cf. *Prolégomènes d'astronomie primitive* dans les ARCHIVES DES SC. PH. ET NAT., juin 1907).

1) Dans son article de 1840 (p. 237) Biot dit: «J'ai essayé de retrouver *Tay-y* par les indications des catalogues chinois du *Pou-tien-ko* et de l'encyclopédie japonaise, comme je l'ai fait aussi pour *Tien y*; mais les indications de ces catalogues sont trop vagues ou trop inexactes pour les définir avec sûreté».



東藩 et la Haie occidentale 西藩 des dignitaires de la Cour qui entourent le souverain céleste. Ces deux haies forment l'enceinte 紫微垣 (dont le nom est inscrit dans un cartouche à fond blanc). L'une commence au Pivot de gauche 左樞 (iota Dragon), l'autre au Pivot de droite 右樞 (alpha Dragon). Cette dernière étoile est,



Fig. 30. — Le palais central, d'après une carte chinoise du XIII<sup>e</sup> siècle.

omme nous l'avons vu, celle dont Gaubil se sert pour indiquer la position de *T'ien yi* et de *T'ai yi*:

Deux petites étoiles près de l'antépénultième [ $\alpha$ ] de la queue du Dragon, allant vers la pénultième [ $\alpha$ ]; la plus proche de l'antépénultième s'appelle *T'ien yi*, l'autre s'appelle *T'ai yi*.



La carte chinoise vérifie exactement ces indications. On y voit *T'ien yi* 天一 et *T'ai yi* 太一 placées le long de la haie occidentale entre 右樞 ( $\alpha$  Dragon) et 少尉 ( $\kappa$  Dragon). Il est donc évident: 1<sup>o</sup> que Schlegel s'est trompé en intervertissant l'ordre de ces deux anciennes étoiles polaires; 2<sup>o</sup> qu'il s'est trompé en assimilant l'une d'elles (*T'ien yi*) à  $\kappa$  Dragon.

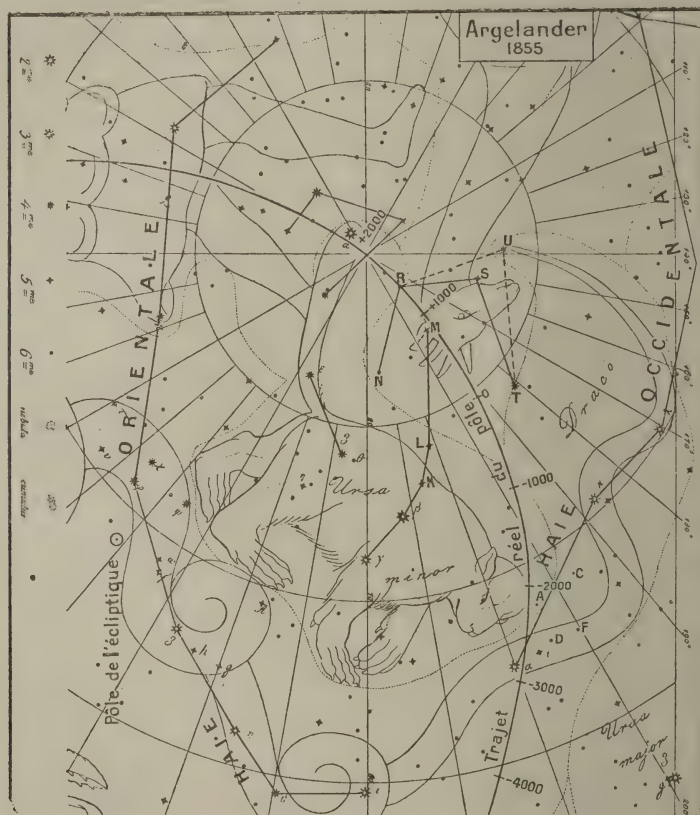


Fig. 31. — L'étoile polaire de la Girafe.

Remarquons maintenant que  $\kappa$  Dragon fait partie de la haie des dignitaires et porte sur la fig. 30 le nom de 少尉. Schlegel ayant baptisé cette étoile 天一, où donc a-t-il placé «Le petit commandant»? Il l'identifie à  $\kappa$  2348 de la Grande ourse (*Ur. p.* 509) située à mi-distance entre  $\epsilon$  Grande ourse et  $\alpha$  Dragon, ce qu

occasionne sur son atlas un brusque crochet dans la haie des dignitaires, crochet n'existant nullement dans la carte chinoise (fig. 30) où la haie file en ligne droite dans l'alignement  $\alpha$ ,  $\kappa$ ,  $\lambda$  (右樞、少尉、上輔) lequel est, en effet, sensiblement rectiligne (fig. 28)<sup>1)</sup>.

\*

En définitive la question des étoiles polaires de la haute antiquité est ainsi tranchée conformément aux indications de Gaubil : *T'ien yi* n'est autre que 10 Dragon *i* et *T'ai yi* est une petite étoile située dans le voisinage du cercle de précession à environ 6 degrés de longitude en deçà. Mais quelle est, au juste, dans notre nomenclature le nom de cette petite étoile ?

Si l'on porte sur la carte (fig. 29) la position indiquée par Gaubil (après avoir transformé les coordonnées écliptiques en coordonnées équatoriales) on constate, comme l'a fait Biot, qu'il n'existe pas d'étoile visible à cet endroit. Il faut donc, ou bien que Gaubil ait fait une erreur d'observation ou de calcul, ou bien que les coordonnées aient été altérées par des fautes d'impression. Cette dernière hypothèse n'est admissible que pour la latitude, car, comme nous l'avons vu, la longitude est corroborée par la date (2259) assignée à la plus grande proximité du pôle. Quoi qu'il en soit de la cause de cette regrettable inexactitude, il est probable que l'étoile en question est la petite étoile de 6<sup>e</sup> grandeur 42 (Bode), qui est l'étoile (visible à l'œil nu) la plus voisine de la position indiquée par Gaubil. Biot, comme nous l'avons vu p. 91, a déjà constaté que les deux étoiles les plus voisines sont celles qui portent les

---

1) Schlegel intitule sa planisphère : « Atlas céleste d'après le *Tien-youen-li-li* ». N'ayant pas cet ouvrage à ma disposition, je ne puis vérifier s'il comporte une figure de la Haie occidentale indiquant ce crochet. J'en doute fort ; mais quand même il en serait ainsi, l'autorité du *T'ien yuan li li* ne pourrait prévaloir contre celle de la carte céleste, antérieure de plusieurs siècles, dressée officiellement *ad usum delphini*.

Ces méprises de Schlegel semblent provenir de ce qu'il a cru s'appuyer sur l'autorité de Gaubil, dont il cite le texte sans le contredire et sans l'avoir lu attentivement.

n<sup>os</sup> 42 et 184 du catalogue de Bode<sup>1)</sup>. Mais il n'a pas remarqué la confirmation apportée aux longitudes de Gaubil par l'indication des dates de proximité. Ces dates (2851, 2667, 2259) calculées par Gaubil à raison d'un degré de précession pour 72 ans, correspondent aux dates 2830, 2631, 2228, calculées avec le coefficient plus exact d'un degré pour 71,57 ans. On peut donc dire, indépendamment des fautes d'impression ou de calcul, que Gaubil a désigné comme étant *T'ai yi* l'étoile, visible à l'œil nu, située à proximité du pôle du 23<sup>e</sup> siècle. La figure 29 montre que cette étoile ne peut être que l'étoile A si Gaubil n'a pas commis une faute de calcul, ou l'étoile triple C, placée à droite de l'alignement  $\alpha-\kappa$ , comme le *T'ai yi* de la carte chinoise, considération donnant à penser qu'il s'est trompé<sup>2)</sup>.

Gaubil a pu se faire montrer cette petite étoile parce qu'à son époque la tradition uranographique existait encore en Chine. Mais il est peu probable qu'il y ait de nos jours un lettré capable de désigner *T'ai yi* dans le firmament. La réforme opérée officiellement par les Jésuites a eu pour effet de tuer l'ancienne astronomie. Comme elle a coïncidé avec le début de la dynastie *Ts'ing* et qu'elle était appuyée, pour des raisons politiques, par le jeune empereur *K'ang hi*<sup>3)</sup>, elle a été considérée, non pas comme une importation d'idées occidentales, mais comme une de ces transformations rituelles instituées à l'occasion d'un changement de dynastie et qui tendent

1) Ces deux étoiles correspondent aux n<sup>os</sup> 2029 et 2034 de Christiania. La première marquée A sur la fig. 29, est de grandeur 6.4; la seconde, qu'on voit un peu au dessous est de grandeur 7,7.

2) On peut remarquer, en outre, que la latitude de l'étoile 42 est précisément d'un degré plus faible que la latitude indiquée par Gaubil, ce qui pourrait s'expliquer par une faute d'impression: 66° au lieu de 65°. —

Je rappelle au lecteur peu familiarisé avec les notions astronomiques que la longitude et la latitude sont des coordonnées écliptiques; la première est donc concentrique au cercle de précession et la seconde lui est perpendiculaire (fig. 28 et 29).

3) *Les origines B, T'oung pao* 1909.

a mettre le nouvel état de choses en harmonie avec l'influx des lois physico-morales de la nature. La réforme de l'astronomie et du calendrier par les Jésuites a été envisagée comme analogue à la réforme cosmologique et calendrique de la dynastie *Tcheou*. Aussi l'astrologie elle-même s'est-elle conformée aux règles nouvelles<sup>1)</sup>. Les astronomes formés à l'école des Jésuites ou de leurs élèves n'ont pas eu la même éducation que leurs prédécesseurs. Et comme l'astronomie est, en Chine, un service officiel, impérial, et non une science d'ordre privé, il est probable que l'interruption de la transmission orale a fait perdre la connaissance traditionnelle de la petite étoile *T'ai yi*, que les livres et les cartes mentionnent sans préciser exactement sa position.

\*

Pour compléter cette étude, il nous reste à dire quelques mots des étoiles polaires de l'ère moderne.

Au début de la dynastie *Tcheou*, c'était, comme nous l'avons vu,  $\beta$  de la Petite ourse 天帝星 qui était considérée comme la polaire; et actuellement c'est  $\alpha$  de la Petite ourse. A quelle époque elle-ci a-t-elle été substituée à celle-là?

Si nous considérons la fig. 28, nous voyons que c'est seulement vers le III<sup>e</sup> siècle de notre ère que  $\alpha$  s'est trouvée plus rapprochée du pôle que  $\beta$ . Or, comme nous l'avons vu,  $\alpha$  était autrefois inférieure en éclat à  $\beta$ . On n'imagine pas comment les Chinois, si conservateurs, auraient été amenés à substituer  $\alpha$  à  $\beta$  à une époque où la première ne possédait comme titre à la qualité de polaire, ni la plus grande proximité ni le plus grand éclat. Il est donc permis d'affirmer que, dans le chapitre *T'ien kouan* du *Che ki*, l'étoile polaire dont il s'agit n'est pas  $\alpha$ , notre étoile polaire actuelle, mais  $\beta$ .

1) J'ai sous les yeux un almanach astrologique de l'année 1831 qui met en rapport l'année astrologique avec l'ordre rétrograde (et réel) des signes: 亥、戌、酉、...



Schlegel, il est vrai, l'assimile à  $\alpha$ , mais sans en donner aucune raison; et Chavannes dans sa traduction s'est conformé à cette identification <sup>1)</sup>.

Mais rien dans le texte de *Sseu-ma Ts'ien* (qui, d'ailleurs, est vraisemblablement la reproduction d'un document de l'époque des *Tcheou*) n'indique la situation de cette étoile par rapport aux autres astérismes.

Le nom qui lui est donné dans le *Che ki* (天極星) ne peut servir à la préciser, car, comme nous l'avons vu, les appellations du pôle sont interchangeables. Si l'on voulait en tirer une indication, elle serait plutôt favorable à  $\beta$  qu'à  $\alpha$ ; car, dans le chapitre *Hong fan* du *Chou king*, le Souverain, image terrestre de l'étoile polaire, est appelé 皇極; dans l'ère moderne le nom uranographique de l'étoile polaire actuelle est 天皇大帝 que n'emploie pas *Sseu-ma Ts'ien*; et le nom uranographique resté à l'ancienne polaire des *Tcheou* est 天帝星.

Sous les *Han*, notre étoile polaire actuelle ( $\alpha$ ) se trouvant plus éloignée du pôle que  $\beta$  et d'éclat inférieur, ne pouvait être considérée comme polaire et ne portait certainement pas son nom impérial actuel. D'autre part  $\beta$  était alors fort éloignée du pôle <sup>2)</sup>

1) M. H. III, p. 339. — Chavannes ne semble pas, d'ailleurs, avoir pensé au problème de la révolution du pôle, car il dit que l'étoile *Faîte du ciel* n'est autre que l'étoile polaire, sans spécifier laquelle.

2) On sait que le *Tcheou pi*, dans sa deuxième partie la moins ancienne, indique la manière d'orienter le méridien d'après les elongations de la polaire et, plus loin, dans la partie la moins ancienne qui date peut-être des *Han* expose un procédé (d'ailleurs illusoire) pour mesurer la distance de l'étoile polaire en mesurant son elongation verticale. Edouard Biot, dans sa traduction de cet ouvrage (*Journal asiatique*), a calculé que les indications très vagues de cette mesure angulaire reporteraient la rédaction de ce chapitre au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, époque qui semble dit-il un peu tardive. Lui non plus ne s'est pas posé le problème du changement de l'étoile polaire et admet implicitement que cette étoile est la même. En appliquant le calcul à  $\beta$  on ne trouverait d'ailleurs pas une époque beaucoup plus récente, car, comme nous l'avons vu, la distance polaire d' $\alpha$  et de  $\beta$  était la même au II<sup>e</sup> siècle.

Mais en dehors de ces deux grandes étoiles  $\alpha$  et  $\beta$  auxquelles fut successivement attribué le nom impérial, les Chinois n'ont-ils pas adopté, depuis deux mille ans, d'autres étoiles polaires, pour marquer plus exactement le pôle? On voit sur la fig. 18 qu'une petite étoile s'est trouvée fort près du pôle au début de notre ère; et qu'une autre petite étoile (4339 de la Girafe) a marqué presque exactement le pôle au temps de Charlemagne. Est-il vraisemblable que les Chinois, dont les astérismes comprennent fréquemment de si petites étoiles, n'aient pas tenu compte de la proximité polaire de ces astres? Pour s'en assurer il faut rechercher si ces deux petites étoiles polaires modernes portent des noms caractéristiques dans l'uranographie chinoise; et, si possible, compulser les plus anciennes cartes célestes pour noter l'étoile qui figure au centre du palais central.

La seule carte chinoise à ma disposition est celle du XIII<sup>e</sup> siècle reproduite par la fig. 30; elle nous renseigne à souhait, car nous voyons que la circonférence du palais central a pour centre 紐星 *l'Étoile-pivot* dont le nom est assez significatif pour se passer de commentaire.

Elle se trouve à l'extrémité d'une ligne coudée formée de cinq étoiles: 太子、帝、底子、○宮、紐星。En outre, elle est elle-même entourée par une ligne brisée de quatre étoiles appelées collectivement 四輔 *Les Quatre supports*. Ces circonstances facilitent son identification.

Le *T'ien yuan li li* donne à plusieurs de ces cinq étoiles des noms un peu différents:

太子、天帝星、庶子、后妃、天樞。

Il appelle donc 天樞 *Gond du ciel* l'étoile polaire que la carte du XIII<sup>e</sup> siècle nomme 紐星. Le nom est équivalent et le *T'ien yuan li li* spécifie le caractère polaire de l'étoile: 此星似不動、

故爲天之樞紐。 Cette étoile semble immobile, c'est pourquoi elle est (considérée comme) le pivot du ciel.

Quant à l'astérisme qui entoure ce pivot du ciel, le *T'ien yuan li li*, comme la carte, le nomme 四輔 *Les quatre supports* sans indiquer de nom particulier à chacune de ses étoiles. Il dit que ces quatre étoiles autour du pôle représentent les ministres qui entourent (le Souverain). 四輔四星黑、在紐星傍、爲近臣象。 Ce trait est caractéristique, car les étoiles qui environnent la polaire symbolisent toujours, dans l'uranographie chinoise, les conseillers intimes de l'empereur (cf. T. P. 1910, p. 343, note).

On voit par là que le *T'ien yuan li li*, tout en employant l'appellation de 天樞 comme nom spécifique de l'étoile appelée 紐星, lui applique également le terme de 紐星 qui signifie l'étoile polaire<sup>1)</sup>.

L'existence d'une étoile polaire de l'ère moderne est ainsi démontrée, à la fois par son nom, par sa position sur la fig. 30 et par les attributs astrologiques de son entourage. Cette constatation

---

1) Les termes 紐 et 樞 sont équivalents et, dans le texte cité plus haut, le *T'ien yuan li li* emploie l'expression 樞紐. Or 含樞紐 — que Schlegel a bien traduit par « Le domicilié du pivot » — est le nom de l'empereur jaune (*Les origines*, T. P. 1910 pp. 263 et 284). L'empereur jaune placé au centre, correspondait au palais central, par conséquent au pôle et au *Chang ti* dont le culte était associé au culte des ancêtres impériaux. Plus tard les cinq empereurs ancestraux devinrent les cinq *Chang ti*; la tradition du *Chang ti* unique (alias *T'ai yi* ou *T'ien ti*) fit placer au dessus d'eux une divinité supérieure, polaire, tandis que les cinq *Chang ti* inférieurs furent assimilés aux cinq éléments. Mais le nom de 含樞紐 montre qu'à l'origine l'empereur du centre était également polaire. Il se trouvait ainsi y avoir deux empereurs centraux et polaires. C'est pourquoi, dans le culte de *T'ai yi* restauré sous les *Han*, on plaça l'empereur jaune au SW, à côté de l'empereur rouge (S). La raison pour laquelle on le plaça au SW est la même qui fait placer le cheval et le mouton dans le ministère du sud dans le *Toheou li* et qui fait placer la cinquième saison au SO dans le *Li-ki*. (*Les origines*, T. P. 1910, pp. 253, 261, 604.)

Chalmers, qui cependant a écrit sur l'astronomie chinoise, a trouvé les noms de 含樞紐 et des autres divinités cosmiques tellement incompréhensibles qu'il les a taxés de « meaningless syllables » et leur attribuait une origine hindoue (T. P. 1910, p. 263).



est importante en ce qu'elle prouve qu'en dehors des grandes étoiles impériales  $\alpha$  et  $\beta$  de la Petite ourse, considérées successivement comme étoiles polaires depuis les temps lointains de la dynastie *Yin*<sup>1)</sup> il a pu y avoir d'autres petites étoiles considérées comme pivot du ciel au point de vue technique. Le cas de l'étoile 紐星 montre que la tendance invétérée des Chinois à assimiler le pivot du ciel à l'Empereur s'est manifestée même sur cette petite étoile polaire technique à laquelle on a accordé un entourage de ministres quoique l'étoile impériale officielle fût déjà probablement  $\alpha$  de la Petite ourse.

Cela n'est cependant point certain. Nous avons vu plus haut qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère  $\alpha$  de la Petite ourse se trouvait à la même distance du pôle que  $\beta$ . Comme elle avait alors un moindre éclat, elle n'a guère pu détrôner  $\beta$  que vers le IV<sup>e</sup> ou V<sup>e</sup> siècle. Or au début de notre ère il y avait une étoile qui marquait le pôle (fig. 28) et dès le V<sup>e</sup> siècle l'étoile 紐星 était la plus proche du pôle. Il est donc fort possible que l'interrègne entre  $\beta$  et  $\alpha$  de la Petite ourse ait été fait par une ou par deux petites étoiles polaires<sup>2)</sup>. Dans ce cas l'avènement de  $\alpha$  n'aurait eu lieu qu'un peu plus tard lorsque la distance polaire de  $\beta$  serait devenue trop grande pour lui conserver la fonction impériale. Cet avènement est, en tous cas, antérieur au XIII<sup>e</sup> siècle puisque  $\alpha$  porte (sur la figure 30) son titre actuel de 天皇大帝. Il est d'ailleurs probable que ce titre lui a été conféré par un décret officiel dont on trouvera peut-être la trace.

Il reste maintenant à identifier notre étoile 紐星 de la fig. 30.

1) La proximité polaire minima de  $\beta$  s'est produite au 12<sup>e</sup> siècle et cette étoile était la plus proche du pôle, parmi celles de grand éclat, depuis plusieurs siècles.

2) Gaubil (*Observations*, tome II) dit qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère un astronome découvrit que l'étoile polaire n'était pas exactement au pôle et tournait autour de lui. Quelle que soit la décadence où l'astronomie tomba à la fin des *Tcheou*, il est inadmissible qu'on ne soit pas sous les *Han* que les grandes étoiles  $\alpha$  et  $\beta$  de la Petite ourse, toutes deux également fort éloignées du pôle, tournaient autour de lui. Il s'agit donc évidemment de la petite étoile voisine du pôle au début de notre ère (fig. 28).



Ni Reeves ni Schlegel ne se sont aperçus de son caractère d'étoile polaire, faute d'avoir marqué sur la carte le trajet du pôle <sup>1)</sup>. Schlegel dit: « L'astérisme *T'ien-tchou* 天樞 (le pivot du ciel) n'a pas été vérifié par M. Reeves, mais doit également répondre à une étoile de la Petite ourse » <sup>2)</sup>. Cette étoile n'a donc été identifiée par aucun de ces deux auteurs. Elle est cependant reconnaissable au fait qu'elle est la 5<sup>e</sup> de l'astérisme coudé commençant à 太子 et 帝 ( $\gamma$  et  $\beta$  de la Petite ourse); en comparant les fig. 28 et 30, et en tenant compte du fait que ni le *T'ien yuan li li*, ni la carte du XIII<sup>e</sup> siècle ne mentionnent d'autres étoiles entre notre Petite ourse et la Haie occidentale, on voit que la ligne coudée commençant à  $\gamma$  (n<sup>o</sup> 1) et  $\beta$  (n<sup>o</sup> 2) de la Petite ourse se continue par les trois étoiles marquées sur la fig. 28, dont la dernière (n<sup>o</sup> 5), très éloignée du n<sup>o</sup> 3, n'est autre que 4339 de la Girafe, qui fut effectivement polaire au VIII<sup>e</sup> siècle de notre ère <sup>3)</sup>.

### CONCLUSION.

Dès les origines de la monarchie chinoise, l'étoile polaire a joué un rôle fondamental, par suite de la division homologue du Ciel et de la Terre en une région centrale, entourée de quatre régions périphériques, conception qui faisait du Fils du ciel, placé au centre de la Terre, l'image du *Chang ti* et de l'étoile polaire trônant au centre du ciel.

1) Schlegel a bien vu que les expressions 紐、樞、輔、臣, indiquent la proximité du pôle, mais il a cru que ces termes faisaient allusion à la relative proximité de ces étoiles à la polaire  $\alpha$ .

2) Nous avons vu que le *T'ien yuan li li*, suivi par Schlegel, nomme 天樞 la 5<sup>e</sup> étoile de l'astérisme (de même nom) qui correspond à l'étoile nommée 紐星 (l'étoile polaire) sur la fig. 30.

3) « Étoile double qui porte les n<sup>os</sup> 4337 et 4342 du catalogue » (Flammarion). Suivant les systèmes de nomenclature, on l'appelle N 2668 et 32 de Hevel; c'est à tort que Schlegel la place parmi les 四輔 en laissant 天樞 indéterminée (*Ur.* p. 525).

A cette considération, d'ordre philosophique et religieux, qui attirait l'attention des anciens Chinois vers le pivot du ciel, s'adjoignait une raison d'ordre technique. Ayant entrepris de perfectionner la symétrie diamétrale du zodiaque luni-solaire asiatique<sup>1)</sup>, il leur fallait connaître exactement la situation du pôle pour choisir, sur le prolongement du cercle horaire des circompolaires, des étoiles diamétralement opposées, dans des régions équatoriales non visibles simultanément.

Précisément à cause de cette importance attachée à la notion du pôle, centre du ciel, l'astronomie chinoise a eu dès le début ce caractère équatorial qu'elle a conservé jusqu'à l'intervention des Jésuites. On ne trouve chez elle aucune trace de la notion du cercle oblique avant les *Han*<sup>2)</sup>. Et même dans l'ère nouvelle les divisions de l'écliptique sont subordonnées à celles de l'équateur. Par suite de cette habitude d'esprit, lorsque les Chinois découvrirent la loi de précession, ils l'interprétèrent comme équatoriale, c'est-à-dire comme si le centre de ce mouvement était au pôle. Ils n'ont donc jamais soupçonné que le pôle, symbole de la rectitude et de l'immuabilité, ait pu varier au cours des âges. Ils ont calculé les solstices et les équinoxes du *Yao-tien*, mais sans se douter que l'équateur de la haute antiquité n'était pas l'équateur actuel et ne correspondait nullement au pôle actuel. Ils n'ont donc jamais su, ni recherché, pourquoi certaines étoiles du palais central, actuellement fort éloignées du pôle, portent un nom caractéristique d'étoile polaire.

C'est Gaubil qui, le premier, a été frappé par la singularité de ces appellations (天一、太一、天帝). Il vit l'analogie entre ces noms et le symbolisme de la littérature antique qui assimile l'Empereur terrestre à l'étoile polaire et réciproquement. Il nota

1) Cf. *Journal asiatique* novembre 1919.

2) Même dans la partie la moins ancienne du *Tcheou pi*, la déclinaison du soleil est attribuée à ce qu'il s'éloigne plus ou moins, dans le plan équatorial, suivant la saison.

que le fondateur de la dynastie *Yin* prit le nom de *T'ien yi* et que, soit dans le *Hong fan*, soit dans la doctrine de Confucius, le Fils du ciel est comparé au pôle. Il constata que les commentaires astrologiques des uranographies chinoises attribuent auxdites étoiles des fonctions impériales et polaires. Faisant alors le calcul de précession, il vérifia qu'en effet le pôle avait passé successivement, dans la haute antiquité, à proximité des petites étoiles *T'ien yi* et *T'ai yi*, ce qui parachevait la démonstration.

En ce qui concerne *T'ai yi*, Gaubil — qui cependant connaissait le chapitre *T'ien kouan* — ne semble pas avoir remarqué ce qu'en dit *Sseu-ma Ts'ien*. L'empereur *Wou*, étant tombé malade, alla consulter une magicienne qui révérait, au dessus de tous les dieux, une divinité nommée *T'ai yi*. Le Fils du ciel ayant guéri, ses conseillers l'engagèrent à rétablir le culte de *T'ai yi*: « Les cinq empereurs, disaient-ils, ne sont que les assistants de *T'ai yi*; il faut instituer le culte de *T'ai yi* et l'empereur doit lui faire en personne le sacrifice *kiao* ». Après avoir hésité, l'empereur *Wou* s'y décida et, le jour du solstice d'hiver, il fit solennellement le sacrifice *kiao* à *T'ai yi*. Ce sacrifice est essentiellement identique à celui qui se faisait de nos jours dans la banlieue de Pékin et à celui qui est mentionné dans les livres antiques.

Le culte même rendu à *T'ai yi* montre que cette divinité est bien l'étoile polaire, puisqu'on la voit entourée des astérismes circumpolaires, la Grande ourse etc. (M. H. III, p. 490) et qu'elle trône au centre, les cinq *Chang ti* au dessous d'elle, entourée des huit orifices (les bouches des huit vents, autrement dit la rose des vents correspondant aux huit trigrammes de *Fou-hi*, aux saisons et demi-saisons)<sup>2)</sup>. D'ailleurs dans maint autre passage du *Che ki*,

1) En réalité cette proximité est encore plus remarquable que ne l'avait cru Gaubil, car il ignorait la variation de l'obliquité de l'écliptique (fig. 29).

2) J'ai montré que la doctrine des cinq *Chang ti* s'est constituée sous les *Tcheou*.

l'identité de *T'ai yi* avec l'étoile polaire est évidente: à la première page du *T'ien kouan chou*, il est dit que «l'étoile polaire est la résidence de *T'ai yi*»; et ailleurs: «Les sacrifices que le Fils du Ciel actuel a institués sont ceux à *T'ai yi* et à la Souveraine Terre» (M. H. III, pp. 339, 495, 517). «On fit des sacrifices à *T'ai yi* et à la Souveraine Terre» (cp. 皇天后土). D'autre part, à propos de la première apparition du terme *Chang ti* dans le *Chou king* (chapitre *Chouen tien*), les commentateurs chinois exposent que, dans la haute antiquité, le *Chang ti* n'était autre que l'étoile polaire<sup>1</sup>). Et *Ma touan-lin* dit que *T'ai yi* est le nom donné au *Chang ti* sous les *Han*. On voit par là que l'équivalence des termes *Chang ti* 上帝, *T'ai yi* 太一, *T'ien* 天, *T'ien ti* 天帝, est établie<sup>2</sup>).

Si, à l'évidence des textes classiques montrant le caractère polaire de *T'ai yi*, on ajoute le fait que cette petite étoile, se trouve effectivement à proximité du cercle de précession et marquait le pôle aux environs du 23<sup>e</sup> siècle, on reconnaîtra, sans contestation possible, que le traditionalisme chinois nous a conservé la désignation de l'étoile qui fut polaire avant l'avènement de la première dynastie (*Hia*).

Comme une conséquence de l'affaiblissement du pouvoir impérial et des prétentions des grands vassaux au titre de roi (T. P. 1910, p. 292). Ces cinq *Chang ti*, correspondant aux cinq éléments, sont placés au dessous de l'ancien *Chang ti* unique. C'est sans doute cet avènement de *Chang ti* inférieurs qui fit abandonner l'usage de ce terme pour désigner la divinité polaire suprême, que Confucius nomme toujours *T'ien*.

1) «Pour ma part, dit Chavannes, je ne vois pas de raisons scientifiques de rejeter cette explication» (M. H. I). Si l'éminent sinologue s'était souvenu de cette appréciation et avait remarqué le caractère astronomique du culte rendu à *T'ai yi*, il n'aurait probablement pas vu dans cette divinité suprême «une création de la raison abstraite» (M. H. I, p. 100).

2) Cette équivalence, toutefois, comporte une nuance. Dans la haute antiquité, comme montrent bien plusieurs chapitres du *Chou king*, le *Chang ti* était anthropomorphique et l'étoile polaire n'était que sa résidence. A cette époque on n'aurait pas dit que «l'étoile polaire est la résidence de *T'ai yi*» mais plutôt que «*T'ai yi* est la résidence du *Chang ti*». Dans les siècles suivants la doctrine se corrompt. Au début de la dynastie *Tcheou* l'étoile polaire est appelée l'Empereur céleste; puis *T'ai yi*, qui est le nom d'une étoile, est adoré comme une divinité. On entremêle ainsi l'élément anthropomorphique et l'élément naturiste. L'étoile devient la divinité et la divinité devient l'étoile.



L'étoile *T'ien yi* se trouve dans le même cas. Son caractère polaire est établi: 1<sup>o</sup> par son nom significatif, l'Unique du ciel; 2<sup>o</sup> par le fait que ce nom fut porté par un empereur de l'antiquité; 3<sup>o</sup> par les attributs polaires que l'uranographie astrologique lui a conservés; 4<sup>o</sup> par le calcul qui montre qu'elle était effectivement l'étoile la plus rapprochée du pôle au 27<sup>e</sup> siècle.

\*

Des cinq palais célestes de la haute antiquité nous connaissons donc les centres.

Le milieu des quatre palais équatoriaux (fig. 27 et 32) correspondant aux quatre saisons nous est indiqué par le système chinois tel qu'il apparaît dans les documents des *Tcheou* et des *Han*; ce système qui conserve immuablement les saisons sidérales de la période créatrice avec leurs milieux (équinoxes et solstices) dans les *sieou* *Mao*, *Sing*, *Fang*, *Hin*; ce que confirme, d'ailleurs, le texte du *Yao tien*.

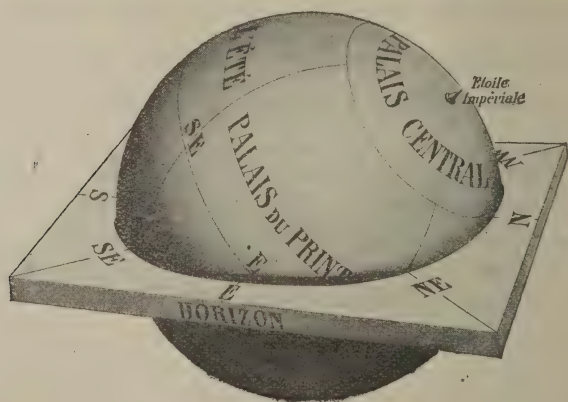


Fig. 32. La sphère céleste chinoise.

Si, sur un globe à pôle mobile, nous plaçons les équinoxes et solstices dans ces quatre *sieou*, le pôle viendra automatiquement se placer entre les points P et P' de la fig. 30, c'est-à-dire entre les étoiles *T'ien yi* et *T'ai yi*, dans la situation occupée par le pôle céleste entre le 27<sup>e</sup> et le 23<sup>e</sup> siècles, précisément à l'époque où la tradition chinoise place le règne des empereurs.

légendaires créateurs de l'astronomie. Les noms de ces deux étoiles et le rôle joué par ces noms dans la littérature classique démontrant qu'elles ont été les étoiles polaires de la haute antiquité, nous connaissons donc documentairement le centre du palais central: à l'époque où les solstices et équinoxes commençaient à se trouver simultanément dans les quatre *sieou* cardinaux, le centre du palais central était en P, près de *T'ien yi*; à l'époque où l'équinoxe commençait à sortir de la division *Ho* (fig. 27) il était en P', près de *T'ai yi*.

A toute position des équinoxes dans le firmament correspond, naturellement, une position déterminée du pôle parmi les étoiles. La concordance entre la position des équinoxes, indiquée par les quatre palais périphériques traditionnels, et la position du pôle, indiquée par les anciennes étoiles polaires du palais central, est extrêmement intéressante.

Cette confirmation de la haute antiquité du système astronomique des Chinois, en dehors de sa portée d'ordre historique et philosophique, possède une valeur chronologique. La position des équinoxes et solstices dans les *sieou* cardinaux indique par elle-même les environs du 25<sup>e</sup> siècle pour l'origine du système. Mais il pouvait toujours subsister un doute au sujet de l'exactitude des observations<sup>1)</sup>. Sous

1) Ces observations, comme je l'ai exposé ailleurs (*Arch. des sc. ph. nat.*, mars, mai, novembre 1919) consistaient en ceci: 1<sup>o</sup> détermination de la date du solstice d'hiver par l'ombre du gnomon, opération très simple mais qui peut être entachée d'un ou deux jours d'erreur, laquelle s'élimine par la moyenne des années; 2<sup>o</sup> observation du lieu sidéral de la pleine lune à une date comptée à partir du solstice d'hiver, par exemple au 38<sup>e</sup> jour dans le *sieou Tche* 室 (n<sup>o</sup> 24, fig. 27); on en déduisait qu'à cette date le soleil était dans le *sieou Yi* diamétralement opposé et qu'un semestre plus tard, au  $(183 + 38 =)$  221<sup>e</sup> jour le soleil serait en *Tche*. Par ce procédé, qui fut la raison d'être des divisions métriques du zodiaque lunaire, on comprend que les anciens Chinois aient vu parfaitement les lieux cardinaux du Contour du ciel correspondant aux dates cardinales de l'année, évaluée alors à 366 jours mais rectifiée par l'observation de la date du solstice.

D'autre part le moment du plein de la lune est facile à préciser puisque, ce jour là, la lune se lève au coucher du soleil, tandis que l'intervalle est de trois quarts d'heure la veille et le lendemain.

ce rapport l'indication fournie par les étoiles polaires est décisive. Car, le choix d'une très petite étoile comme polaire garantit lui-même son exactitude. L'adoption de *T'ien yi*, au détriment de la belle étoile  $\alpha$  Dragon nous certifie que les Chinois du 27<sup>e</sup> ou 26<sup>e</sup> siècle procédaient à des recherches précises, très probablement pour l'élaboration de la symétrie des *sieou*. La période créatrice du système de divisions astronomiques qui s'est perpétué tout au long de l'histoire chinoise, paraît donc avoir commencé au 27<sup>e</sup> ou 26<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

---

# NOTE SUR LA MISSION DES LAZARISTES EN CHINE, SPÉCIALEMENT A PÉKIN <sup>1)</sup>

PAR

**l'abbé RICHENET,**  
de la Congrégation de la Mission.



## I.

### Origine de cette Mission.

Il y avait près de cent ans que les Jésuites Portugais avaient un établissement à Pékin, et c'était le seul établissement européen qu'il y eût, lorsque Louis XIV réussit à y établir des Jésuites Français. Les Portugais admettaient, à la vérité, parmi eux quelques sujets qui n'étaient pas de leur nation, mais ces étrangers étaient toujours soumis aux Portugais, dépendant d'eux. Envoyés de Lisbonne ou de Macao, ils étaient censés Portugais, et ne pouvaient avoir aucun rapport particulier avec leur patrie. Louis XIV, à qui aucune grande œuvre n'échappait, sentit l'importance d'y avoir de ses sujets établis d'une manière indépendante des Portugais, et réussit à y en introduire. Ces Envoyés, quoique Jésuites, furent d'abord un grand sujet de jalousie à leurs confrères portugais. Le zèle dont ils étaient animés, pour correspondre aux vues de leur souverain, les aida à supporter ces désagréments, qui furent encore adoucis par les égards, l'estime particulière que leur témoigna bientôt l'Empereur de Chine,

1) Affaires Etrangères. — ASIE. Mémoires et documents, 21.



le célèbre KAMHI. On sait, par les relations qui ont été rendues publiques, les ouvrages qu'ils entreprirent et exécutèrent par ordre de cet Empereur, ainsi que ce qu'ils ont fait et écrit, pour étendre en France les connaissances au sujet de cet Empire. On sait que cet Empereur, pour leur donner une preuve de sa satisfaction, ne tarda pas à leur accorder, dans l'enceinte même de son palais, une habitation qui a été ensuite augmentée, et forme maintenant une maison assez considérable, avec une Eglise à l'Européenne.

C'est dans les mêmes vues de Louis le Grand que depuis les Rois et le Gouvernement français ont constamment attaché le plus grand intérêt à cet établissement, dans lequel les Lazaristes ont remplacé les Jésuites en 1784 par ordre de Sa Majesté Louis XVI et un Bref du Souverain Pontife. Louis XIV fit des dépenses considérables pour le mettre sur un ton de dignité convenable à la grandeur de la nation qu'il gouvernait; et Louis XVI en y substituant les Lazaristes leur assigna douze mille francs par an, en attendant qu'on pût leur donner une pension plus considérable sur des bénéfices ecclésiastiques.

## II.

### Importance de cette Mission.

Outre les motifs religieux, outre la grande importance de conserver, de propager dans ce vaste empire la Religion chrétienne de procurer le salut éternel à tant d'âmes qui en seraient privées sans les Missionnaires européens, la France, une nation aussi grande aussi éclairée, aussi empressée à étendre les connaissances, pourrait elle regarder comme indifférent de recevoir de temps en temps des renseignements concernant l'Empire de Chine, qui intéresse son tant de rapports, son antiquité, son gouvernement, ses productions son commerce, ses mœurs, son immense population, etc.? Mais ces renseignements, comment les obtenir? Les négociants qui vont

Canton ne peuvent guère être informés de ce qui se passe dans l'intérieur de l'Empire. Comme ils communiquent avec très peu de Chinois, la plupart de classe inférieure, et dont ils ignorent la langue, ils ne peuvent être informés qu'imparfaitement, même de ce qui concerne Canton. Ils ne peuvent entrer dans la ville: ils n'ont l'accès que dans une petite partie d'un faubourg. Il n'en est pas de même des Missionnaires de Pékin, qui, à raison de leur situation et de leurs fonctions, communiquent avec les différentes classes de la société. D'ailleurs, les nouveaux Missionnaires, en vivant un certain temps avec les anciens, qui ont étudié tout ce qui concerne le pays, acquièrent insensiblement l'expérience et les connaissances qu'ils se sont transmises successivement depuis 200 ans. Aussi n'a-t-on appris en Europe concernant la Chine, si ce n'est ce qu'en ont écrit les Missionnaires? On leur a reproché quelques défauts. On s'est plaint qu'il leur était échappé quelques fautes dans les nombreux mémoires qu'ils ont faits. Mais ces accusations sont-elles fondées? Quoiqu'il en soit, ce qu'ils ont envoyé n'est-il pas encore ce qu'il y a de moins imparfait sur la Chine? Qui doute maintenant que ceux qui ont voulu les critiquer en Europe ne soient tombés eux-mêmes dans des fautes grossières, et n'aient dénigré la Chine, à un point qu'elle n'est pas reconnaissable? Outre les traductions, les nombreux mémoires que les Missionnaires ont envoyés, et qui ont été imprimés en France, ils conservent encore à Pékin des manuscrits dont il n'a rien paru en Europe.

Il convient de chercher à détruire les préjugés grossiers dont les Chinois sont remplis contre les Européens. Il peut être important de chercher ainsi à se concilier leurs esprits, et à rapprocher leurs idées des nôtres. C'est un moyen propre, et en quelque sorte indispensable, de préparer les voies à des traités avantageux pour les peuples. Or ce but, qui peut mieux le procurer que des Missionnaires? Il est prouvé par le fait que la régularité de leur vie, la

sévérité de leurs mœurs et les œuvres de charité auxquelles ils s'appliquent les rendent beaucoup plus propres à se concilier l'estime et l'affection des Chinois. Ce qui frappe un Européen, qui passe de Canton à Pékin, est l'idée toute différente que les Chinois se sont formée des Européens, dans ces deux villes. A Pékin les Européens sont estimés, on n'en dit que du bien. Tous les Grands de la Cour leur donnent accès et les traitent honorablement. A Canton, ils sont injuriés, hués par la populace dans le peu de rues du faubourg où on leur permet d'aller. Malgré tout l'argent et les richesses qu'ils apportent, ils n'ont aucun accès auprès des mandarins, des lettrés. Le Chinois, tout avide qu'il est d'argent, accorde néanmoins plus volontiers son estime au Missionnaire qui n'apporte que sa vertu qu'au négociant chargé de tout ce qu'il y a de plus brillant en Europe. Cette impression avantageuse que font les Missionnaires sur l'esprit de ceux qui les voient à Pékin, gagne peu à peu dans les provinces. Ceux qui l'ont reçue, les négociants, les mandarins surtout, qui par leur profession, se répandent de la capitale dans les différentes parties de l'Empire, la portent partout avec eux. Si donc les Chinois ont déposé en partie les préjugés grossiers qu'ils avaient contre les Européens; s'ils ont fait quelques pas vers le but de rapprochement dont on vient de parler, ce ne peut être qu'aux Missionnaires qu'on peut l'attribuer. On ne fait qu'insinuer l'avantage qui peut résulter de là pour le bien public. Il est aisé d'en conclure, ou au moins d'espérer qu'en soutenant efficacement cette mission, la mettant sur un bon pied, il pourra se rencontrer des circonstances favorables dont le Gouvernement Français pourrait tirer le plus grand parti.

Plusieurs nations d'Europe sentent tellement l'importance de cet établissement, qu'elles ne cessent de nous l'envier. Quelques-unes tâchent depuis longtemps de pouvoir au moins avoir un Résident accrédité à Pékin: elles en achèteraient la permission à grand prix.



Plus d'une fois elles ont tenté le patriotisme et la fidélité des Missionnaires français, pour qu'ils aidassent, appuyassent leurs vues.

### III.

#### Fonctions des Missionnaires Lazaristes en Chine.

Ils ne sont admis par le Gouvernement Chinois que pour le service de l'Empereur, par conséquent seulement à Pékin, en qualité d'artistes, peintres, horlogers, machinistes, et surtout mathématiciens, astronomes, pour faire le calendrier lunaire, calculer les éclipses, etc. Ils sont aussi interprètes de la Cour pour la correspondance avec les étrangers, surtout avec les Russes, dont les rapports sont plus fréquents: c'est M<sup>r</sup> Lamiot, français, qui remplit à présent cet office. Il y en a toujours trois qui sont mandarins, membres du Tribunal de mathématique. Actuellement ces trois mandarins sont Portugais; ils sont tous Lazaristes.

Quoique les Chinois prohibent la religion chrétienne, cependant, comme ils savent que les Missionnaires ne se prêteraient point aux services qu'on leur demande, qu'ils ne viendraient et ne voudraient point rester à Pékin sans avoir le libre exercice de leur religion, on ne les gêne nullement à cet égard. Ils peuvent librement chanter la messe, les vêpres, etc. Les Chrétiens Chinois peuvent assez librement fréquenter les églises, assister aux offices, entendre les instructions, et recevoir les sacrements, excepté dans les temps de persécution. Il y a dans le diocèse de Pékin environ quarante mille chrétiens, dont cinq à six mille sont dans la ville.

Comme les Missionnaires Européens ne sont point en nombre suffisant pour administrer les secours spirituels, vu surtout le vaste espace dans lequel les Chrétiens sont dispersés, un de leurs soins principaux est de former des prêtres indigènes pour les aider. A cette fin, ils ont deux collèges ou séminaires à Pékin, un dans la maison française et l'autre dans la maison portugaise. Pour la



même raison et la même fin, ils sont obligés d'avoir un certain nombre de catéchistes laïques, qui précèdent ou accompagnent les prêtres dans les différents districts, où ils vont remplir leurs fonctions. Ils sont aussi obligés d'entretenir à la maison quelques lettrés, pour les affaires délicates, et pour les écrits chinois qu'ils ont à faire; car quoique les Européens apprennent suffisamment la langue chinoise pour l'entendre et la parler, il est rare qu'ils puissent l'écrire assez correctement pour oser le faire sans être aidés en quelques circonstances. Toutes ces circonstances rendent la maison de Pékin nécessairement nombreuse, et exigent beaucoup de dépenses.

Outre l'établissement de Pékin, les Lazaristes français sont chargés d'administrer les secours spirituels aux Chrétiens, dans plusieurs provinces. Ils ont dans la province de *Hou-pé* deux Européens avec quelques prêtres Chinois; leur administration est sur un espace de plus de cent lieues de diamètre. Ils ont un autre district dans la province de Ho-nan, un dans la province de Kiang-nan, un dans la province de Tché-kiang, et un autre dans la province de Kiang-si. Au défaut d'Européens, ces districts ne sont administrés que par des prêtres chinois, formés par les Lazaristes français et dépendant d'eux.

Il y a dans l'Empire de Chine trois Evêchés ordinaires, et trois Vicariats Apostoliques. Les trois Evêchés sont ceux de Pékin, Nankin et Macao. C'est le Roi de Portugal qui présente au Pape les sujets pour ces trois Evêchés, et il ne présente guère que des Portugais. L'évêque de Nankin, qui est un Lazariste portugais, est attaché à la mission de Pékin, et pour cela ne peut pas aller dans son diocèse. Celui de Pékin, qui est aussi un Lazariste portugais, est à Macao depuis plusieurs années; il n'a pu encore obtenir la permission du gouvernement chinois pour se rendre à Pékin. Ces évêques ne sont point connus comme tels par les Chinois. Celui de Pékin n'est admis que comme les autres Missionnaires, en quali-

de mathématicien, etc., et souvent se trouve moins employé, moins élevé en dignité ou en rang que les autres. Celui de Nankin n'est nullement avoué; il ne pourrait visiter son diocèse qu'en secret: il se trouve membre de la Mission de Pékin parcequ'il y avait été admis, comme mathématicien, avant qu'il ne fût évêque. Celui de Macao exerce publiquement ses fonctions pour les Européens de cette ville, mais il ne peut les exercer que secrètement pour les Chinois. Il n'entre jamais dans l'intérieur de l'Empire, et n'a aucun rapport avec le Gouvernement.

Les trois Vicariats Apostoliques sont ceux de Chan-si, Su-tch'uen et Fo-kien. Ce sont des Religieux Italiens, de l'ordre de St François qui sont chargés du premier. — Messieurs du Séminaire des Missions Étrangères, rue du Bac, à Paris, sont chargés du second; — et des Religieux Dominicains espagnols sont chargés du troisième. Tous ces Vicaires Apostoliques sont évêques titulaires, ou *in partibus*, soumis immédiatement à Sa Sainteté et à son tribunal, la Congrégation de la Propagande qui les nomme. Quoique leur juridiction soit déléguée, ils ont chacun en particulier dans leur district respectif, tous les pouvoirs des évêques ordinaires. Ils ont communément un coadjuteur ainsi que les autres évêques. Les Européens de Chine n'ont plus de différends entre eux. Ils sont tous d'accord et en rapport de bons offices mutuels, d'union et de charité.

Il n'y a pas beaucoup plus de deux cent mille chrétiens dans tout l'Empire.

#### IV.

#### Situation critique dans laquelle se trouve l'établissement français de Pékin.

Cette Mission ayant été privée de tout secours d'Europe depuis la Révolution se trouve actuellement dans l'état le plus affligeant, dans un danger imminent de tomber si l'on ne vient promptement

à son secours. De dix Missionnaires qu'il y avait, il n'en reste plus qu'un. S'il venait à mourir avant qu'il lui arrivât quelques confrères pour l'aider et lui succéder, il est très à craindre que l'établissement ne fût perdu pour la France, que l'on ne pût plus y introduire de Français. Les Lazaristes portugais qui sont à Pékin auraient peut-être les moyens et la bonne volonté de conserver cet établissement à leurs confrères français, mais supposé que le Gouvernement chinois s'y prêtât, ce qui n'est pas certain, le Gouvernement portugais n'y mettrait-il pas des obstacles? Ne défendrait-il pas à ses sujets de faire aucune démarche pour les Français? Il y a bien des raisons de le craindre.

## V.

### **Secours, moyens indispensables pour soutenir et conserver cette mission.**

Le besoin le plus urgent est évidemment celui de sujets. On ne peut pas se dissimuler que depuis la persécution commencée en 1801 par le Gouvernement chinois contre les Chrétiens, et qui fut, pendant quelque temps, spécialement contre des Missionnaires, l'admission des Européens à Pékin est devenue beaucoup plus difficile. Quand même nous en aurions maintenant quelques-uns tout prêts, je ne pourrais pas me flatter de les faire entrer promptement. Mais il est important d'en préparer et d'en avoir quelques-uns prêts lorsque le moment favorable de les faire entrer sera arrivé. On sait positivement que, malgré les difficultés que le Gouvernement chinois oppose depuis quelque temps à l'entrée des Missionnaires européens à Pékin, il a à cœur d'y en avoir toujours, parce qu'il en a besoin surtout pour faire le calendrier. Il est sûr que lorsqu'il en manquera quelques-uns de ceux qui sont en place, il sera disposé à en recevoir d'autres. Il est même probable qu'on pourrait en faire entrer plus tôt: il ne faut pour cela qu'un changement dans



Gouvernement, et il peut arriver bientôt. Peut-être même que sans ce changement, une représentation faite à propos, accompagnée de quelques présents, suffirait. Il est de la plus grande importance de saisir le premier moment favorable, puisque, si on le laissait échapper et si le seul Français qui reste à Peking venait à manquer, il n'y a tout lieu de craindre qu'ensuite on ne pût y en introduire aucun, et que cet établissement fût perdu pour la France.

Pour les provinces, il n'y a pas la même difficulté. Comme on les a introduit secrètement et qu'ils y restent de même, on pourrait en envoyer plus tôt.

Il est donc urgent de préparer des sujets pour envoyer tant à Peking que dans les provinces de Chine. On dit *préparer*, car il faut des talents, des qualités particulières pour cette mission. Il faut du temps, des soins pour connaître et former les sujets qui seraient disposés à s'y consacrer. En envoyer qui n'auraient pas ces qualités particulières, eussent-ils d'ailleurs de la vertu et des talents, serait un véritable mal, et exposer l'établissement à de grands inconvénients, peut-être à sa perte.

Pour se former une idée de l'importance de ces qualités particulières, il suffirait de considérer les mœurs, les usages des Chinois, leur différence, ou plutôt leur opposition presque générale avec les nôtres, et que néanmoins il est nécessaire de se faire le plus littéralement possible à ces usages, quoique diamétralement opposés aux habitudes que l'on a contractées, aux idées que l'on s'est formées. Quel renoncement à soi-même, quelle prudence, quelle patience ne faut-il pas pour réussir dans une telle carrière? L'esprit de docilité, la simplicité pour écouter et pour profiter des instructions, des avis des supérieurs, des confrères instruits par l'expérience, ainsi qu'une stricte uniformité de principes et de conduite avec eux est une qualité non moins nécessaire. Un esprit tant soit peu singulier, ou particulier, quoique animé de bonnes vues, gênerait tout. C'est



spécialement à cause de l'importance de cette uniformité de principes et de conduite qu'il est essentiel que les Missionnaires envoyés dans une telle mission, soient des hommes de communauté et d'un même corps.

Il faut aussi considérer soigneusement, pour le Choix des sujets, le tempérament, la constitution physique. Il faut pour cette Mission une certaine force, surtout une certaine souplesse de constitution, c'est-à-dire une facilité, ou au moins une aptitude à supporter les différentes positions par lesquelles on a à passer, sans que la santé en soit sensiblement affectée, verbi gratia la fatigue de voyages (celui d'Europe en Chine, malgré les gênes qu'il occasionne, est bien moins pénible que celui de Canton à Pékin), la différence de climat et de nourriture, l'extrême rigueur du froid et du chaud, ainsi que l'humidité et la sécheresse. Ces degrés extrêmes tiennent communément ceux qui n'y sont pas faits dès l'enfance, dans un état habituel de malaise et de contrainte. Une constitution susceptible, délicate, ne tarderait pas à succomber.

Pour les Missions Etrangères en général, il est grandement important de bien choisir les sujets, parceque, si ensuite on s'aperçoit qu'ils ne conviennent pas, il est très désagréable, très dispendieux de les renvoyer. Mais cette importance est beaucoup plus grande encore pour la Chine, surtout pour Pékin, parcequ'on ne pourrait pas les renvoyer. Dans quelques Missions Etrangères, ainsi qu'en Europe, si un sujet ne convient pas à telle place, à tel endroit, on peut le faire passer dans un autre. A Pékin on n'a pas cette ressource; il n'y a pas d'autre place à lui donner dans l'Empire. Un Missionnaire qui est admis à Pékin ne peut plus le quitter. Il faut pour y aller, être disposé, déterminé et s'attendre à y passer toute sa vie. Il n'y a, comme je l'ai dit, aucune autre place à lui donner dans l'Empire, et il est extrêmement rare qu'on puisse obtenir la permission d'en sortir. On ne peut non plus tenter de

quitter furtivement: ce serait compromettre notablement toute la mission, et peut être occasionner des suites désagréables à tous les Européens qui sont en Chine.

Ce léger aperçu des dispositions et des qualités qui sont nécessaires aux sujets employés dans cette mission fait assez sentir que cet établissement, quoique sous un rapport il soit principalement civil ou politique, ne pourrait guère être soutenu par d'autres que par des Missionnaires. La piété a fondé cet établissement, la piété seule peut le soutenir. Il faut pour une telle mission, ce grand fonds de religion, qui porte à un renoncement total. Tout autre motif agit trop faiblement sur le cœur humain pour commander d'aussi grands sacrifices. Dire adieu à ses parents, à ses amis, renoncer pour toujours aux agréments de sa patrie, et d'une patrie telle que la France; aller se renfermer à Pékin pour se livrer d'abord à une étude aussi longue et aussi sèche que celle de la langue chinoise; vivre avec un peuple dont les mœurs et les habitudes contrastent si étrangement avec les nôtres, et auxquelles cependant il faut se lier totalement, malgré son dégoût et sa répugnance; avoir à considérer que quelques désagréments que l'on puisse rencontrer dans cette terre étrangère, quelques privations que l'on éprouve, il n'y a aucune espérance de pouvoir en sortir. Ces considérations et celles de la restriction (*sic*) continuelle dans laquelle il faut se tenir, ont fait une telle impression sur les artistes qui accompagnaient lord Macartney à Pékin que, quand même le Gouvernement chinois aurait permis que quelques-uns restassent, il aurait été impossible de les y retenir.

### CONCLUSION.

Enfin, pour préparer les sujets nécessaires à Pékin, il faut une maison, et cette maison doit être le chef-lieu des prêtres de la congrégation des Lazaristes, puisque ce sont les prêtres de la

dite Congrégation qui doivent connaître, choisir parmi leurs élèves ceux qui seront propres et les former; et c'est dans le chef-lieu de la Congrégation que les élèves doivent être réunis.

2<sup>o</sup> Il faut des fonds convenables pour entretenir ces élèves, ainsi que les directeurs, et aussi pour payer les maîtres particuliers qui pourront être nécessaires. Aussitôt que le Gouvernement aura jugé à propos d'avoir une maison convenable et les fonds nécessaires, le supérieur des Lazaristes s'empressera d'inviter les jeunes gens de bonne volonté à s'y réunir, tant pour cet objet que pour les autres fins de leur institut.

3<sup>o</sup> Comme les présents sont un article essentiel à Pékin, et que l'on ne peut presque rien y faire sans cela, il serait grandement utile d'avoir une certaine somme pour se procurer et envoyer les objets que l'on sait y être bien accueillis et désirés. Outre les occurrences ou circonstances particulières dans lesquelles ces présents sont de grande utilité, tous les ans à trois époques fixes, les Missionnaires sont obligés d'en offrir à l'Empereur et à quelques principaux de la Cour.

Les Jésuites de Chine, outre les secours qu'ils tiraient de leur Société et des particuliers qui s'intéressaient à cet établissement, avaient vingt-deux-mille livres de revenu fixe en France. Depuis la suppression de leur Société, ces biens cessèrent d'être employés à cet usage; en compensation, on leur accorda des pensions viagères qui ont été éteintes à leur mort. En leur substituant les Lazaristes, on assigna à ceux-ci une somme de douze mille francs par an, en leur faisant espérer qu'on leur en accorderait une plus considérable sur des bénéfices. La Révolution étant survenue, cette promesse n'a pu s'effectuer, ils n'ont même plus rien reçu des douze mille francs qui leur étaient alloués. L'Assemblée Révolutionnaire, en supprimant les Communautés et en s'emparant de leurs biens, accorda des pensions aux individus qui les composaient. Les Missionnaires de

Chine y avaient droit, ce semble, à double titre, et comme membres de la Congrégation des Lazaristes, et comme envoyés par le Gouvernement: ils n'ont néanmoins jamais rien reçu. On conçoit aisément dans quelle gêne ces privations ont dû les réduire. Ils auraient pu tirer d'ailleurs des secours, et peut-être des sujets, en se donnant à une nation quelconque. Mais des hommes qui se sacrifient pour la religion, n'en demeurent que plus fortement attachés à leur patrie. Aussi ont-ils préféré vivre pauvrement, et s'exposer même à manquer absolument, en vendant ou engageant quelques portions de ce qu'ils possédaient à Pékin, afin de pouvoir subsister.

C'est spécialement pour représenter les besoins de cette mission que le soussigné, informé des heureux changements arrivés en France, est revenu de Chine où il a demeuré près de quinze ans.

RICHENET, prêtre de la Congrégation de St Lazare,  
Procureur des Missions de Pékin.

Paris, Rue du Bac N<sup>o</sup> 132.

30 juillet 1817.

Jean-François RICHENET, rentré en France en 1815, a écrit sur la demande du Gouvernement cette note ainsi qu'une deuxième *Sur les moyens ou le mode de rétablir le commerce français en Chine* datée du 3 août 1817 que nous avons reproduite dans le *T'oung Pao*, 903, pp. 290—294. M. Richenet est mort le 9 juillet 1836. — H. C.

---



# CENTRAL-ASIAN RELICS OF CHINA'S ANCIENT SILK TRADE.

BY

Sir AUREL STEIN.



It is a well-known historical fact that the export of China's silk fabrics had played a very important part in that earliest expansion of Chinese trade and political power into Central Asia which commenced under the great emperor Wu-ti, of the Former Han dynasty, towards the close of the second century B.C. These Notes are culled from *Serindia*, my detailed report on the scientific results of my second journey, completed in 1918 and now approaching publication at the Oxford University Press.

The relics deserving first mention consist of two silk strips discovered at a ruined watch-station, T. XV. a, of that ancient Chinese *Limes* in the desert west of Tun-huang (or Sha-chou) which my exploration of 1907 proved to have been constructed during the closing years of the second century B.C. and for a great part of its length to have been garrisoned down to about the middle of the second century A.D. <sup>1)</sup> Both strips marked (T. XV. a. 1. 3

---

1) A fairly detailed account of those explorations has been given in my personal narrative, *Ruins of Desert Cathay* (Macmillan, 1912), II, pp. 125—126. All archaeological, historical and geographical facts bearing on this westernmost portion of the Han border line will be found fully discussed in Chapters XV—XX of my *Serindia*. For a succinct preliminary record of my explorations of 1914 by which I traced this ancient *Limes* eastwards to the Etsin-gol, see *A third journey of exploration in Central Asia*, *Geographical Journal*, 1918, XLVIII, pp. 193 sqq.

originally belonged to the same piece of undyed creamy silk and were found together in one of the extensive refuse-heaps adjoining that post on the *Limes* wall. Among the Chinese records on wood recovered here and elucidated with hundreds of other Chinese documents from the Han *Limes* by my lamented great collaborator M. Chavannes a number bear precise dates, extending from 67 A.D. to A.D. 137, and conclusively proving when that particular refuse-heap, T. XV. a. 1, had accumulated.<sup>1)</sup>

One of those strips<sup>2)</sup> bears the ink impression of a Chinese seal not as yet deciphered, and by the selvages retained at both ends is shown to have come from a piece or roll of silk which had a width of about 19.7 inches or 50 centimetres. The other strip, 12½ inches long and incomplete at one end bears a Chinese inscription read by M. Chavannes: 任城國古父綢一匹 幅廣二尺二寸長四丈重廿五兩直錢六百一十八. He translates it: "A roll of silk from *K'ang-fu* in the kingdom of *Jen-ch'eng*; width 2 feet and 2 inches; length 40 feet; weight 25 ounces; value 618 pieces of money"<sup>3)</sup>. M. CHAVANNES has pointed out that the kingdom of *Jên-ch'êng* was established A.D. 84 and is represented by the present Chi-ning-chou in the province of Shan-tung.

M. Chavannes has already in a general way called attention to the historical importance of this text which furnishes us with

1) Cp. Chavannes, *Documents chinois découverts par Aurel Stein* (Clarendon Press, 1913), p. 116 sqq.

2) These strips are described by M. Chavannes, *Documents chinois*, p. 118, under No. 539 and in part reproduced in Plate XV.

3) In a note written down for me at our last meeting October 3, 1917, M. Chavannes has corrected his previous reading of the record. "Les mots que j'ai lus *kou-fou* ont été corrigés par M. Wang Kono-wei (*Lieou cha to kien*, chap. II, p. 43<sup>b</sup>) en *K'ang-fou*, et cette heureuse rectification permet de donner maintenant une traduction exacte: *K'ang-fou* est le nom d'une sous-préfecture située dans le royaume de *Jen-tch'eng* et qui était à 50 li de la ville actuelle de Tsi-ning tcheou dans le Chan-tong". [亢父 *K'ang-fou*, — P. P.]

precise indications as to the origin, the dimensions, the weight and the price of a piece of silk at the close of the first century or at the beginning of the second century of our era". But there are several special considerations which increase the antiquarian interest of this record.

In the first place it deserves to be noted that this "find" dates precisely from the period to which relates the famous classical record about the direct silk trade of the West with the land of the Seres as learned by Marinus of Tyre from the Agents of Maës the Macedonian and preserved by Ptolemy in a well-known extract<sup>1)</sup> Next we may attach distinct significance to the fact that the *Limes* station T. XV. a, where this inscribed silk was found, is proved by conclusive archaeological evidence to mark just the point where "the new route of the north", opened by the Chinese in A.D. 67 through the desert ranges of the Kuruk-tāgh towards Turfān and the oases along the Tien-shan, passed outside the *Limes* to the north-west<sup>2)</sup>. This makes it very probable that the roll of silk specified in the inscription had found its way there in connection with China's silk export ware as carried to Central Asia and the distant West about the close of the first century A.D.

Finally it may be pointed out that some fortunate "finds" in the course of the same exploration enable us to test and confirm the information contained in that record by independent archaeological evidence. The inscribed strip indicates the measure of 2 feet 2 inches for the width of the silk piece in question. Now the exact value of the (decimal) Chinese inch and foot during the Later Han period is accurately determined by two wooden measures brought

1) Cf. Ptolemy, *Geographia*, ed. C. Müller, I, xi, 6. Regarding the approximate date of Marinus of Tyre's great cartographical work (about 100 A.D.) cf. Herrmann, *Seidenstrassen*, p. 19.

2) See Chavannes, *Les pays d'occident d'après le Wei liu*, T'oung-pao, 1905, pp. 533 ff. *Serindia*, Chap. XIX, section vi.

to light by my excavations along the *Limes* west of Tun-huang<sup>1)</sup>. The measure T. VIII. 4 shows a foot divided into ten inches, each  $\frac{9}{10}$  or 22.9 millimeters long. The other measure, T. XI. 11. 13, a slip of cane, is marked by inch divisions of exactly the same length.

The measures were found at watch-towers which can both be proved, from dated documents recovered there, to have been occupied during the first and second century A.D.<sup>2)</sup> Accepting the value of 22.9 mm. for the inch of the Later Han period, we get 50.38 cm. (or 19.83 inches) as the equivalent of the measurement, 22 Chinese inches, indicated as the proper width in the inscription of T. XV. a. 1. 3. And with this the actual width of 50 cm. practically coincides. This mutual confirmation of the recorded measurement and the wooden measures has its special value in view of the apparent uncertainties besetting early Chinese metrology<sup>3)</sup>.

That the width of 22 Chinese inches or approximately 50 cm. may be considered to have been the standard one for Chinese silk fabrics throughout Han times is proved by another interesting relic of that ancient export trade of China found at the same *Limes* station, T. XV. a. At another of its refuse heaps, marked T. XV. a. 111, which is shown by datable Chinese records on wood to have accumulated in the course of the first century B.C. and the first few years of the first century A.D.<sup>4)</sup>, there were found together two strips of fine silk, undyed. One of the strips, about 13 inches long, is incomplete, having one end hemmed, the other torn off. But the other strip still retains the original selvage at either end and shows that the piece of silk from which it was cut, had a

1) For reproductions see *Ruins of Desert Cathay*, Fig. 173; *Serindia* III, Plate LIV.

2) Cf. Chavannes, *Documents chinois*, pp. 126, 145.

3) Cf. Chavannes, *Les livres chinois avant l'invention du papier*, *Journal Asiatique*, 1905, janvier-février, p. 18, note.

4) The time limits extend from 53 B.C. to the downfall of the Former Han dynasty, D. 9; cf. Chavannes, *Documents chinois*, pp. 99 sq.



width of about  $19\frac{1}{2}$  inches or close on 50 cm. At one end of the strip there appears, written in bold upright Brāhmī characters, a short inscription of eleven *akṣaras* <sup>1)</sup>. At the very time of discovery the writing had struck me as showing the type of the S'aka or early Kuṣāna period in India.

When early in 1917 I was able to turn my attention to this little relic of Indian writing and presumably Indian language from the ancient wall guarding the Far East, the analogy of the inscribed silk strip T. XV. a. 1. 3, with its almost identical breadth, led me to hazard the conjecture that the Brāhmī legend, too, might prove to contain some record descriptive of the silk roll from the edge of which this strip had been cut off. There was some support for it in the word *paṭa* (Sanskrit *paṭṭa* "piece of fabric") which alone seemed then clearly decipherable. Subsequent painstaking scrutiny of the legend by that exceptionally qualified collaborator, M. Boyer, has been rewarded by gratifying results. With the exception of the initial *akṣara* which owing to a hole in the silk remains uncertain, he determined the reading as: [ai] *ṣṭasya paṭa giṭṭi ṣapariś'a*.

M. Boyer interprets the short record in a manner which is philologically very convincing and accords remarkably well with archaeological considerations. Accepting *paṭa* in the obvious sense of "piece of cloth", he takes *ṣapariś'a* as a Prakrit equivalent of Skr. *ṣaṭ-catvāriṃśat* "forty-six" <sup>2)</sup>. This reading of the word as a numeral suggests that the preceding word may designate a measure. No such term is found in Sanskrit, but it is just from such a form that we can most appropriately derive the word *giṭṭh*, *giṭh*, meaning

1) M. Boyer in support of his interpretation refers to the fact that in the Prakrit of my Kharoṣṭhī documents from the Niya Site Skr. *catvāriṃśat* appears as *capariś'a* and that in Pali the same decimal numeral is contracted from *cattālisaṃ* into *tālisaṃ* when compounded with single numerals, e. g. in *cuttālisaṃ*.

2) I owe the reference to Kāśhmīrī *giṭh* to Sir George Grierson who rightly notes in this form the confusion between cerebral and dental typical of Dardic or 'Pis'āca' languages.

"span" which is quoted by M. Boyer from modern Panjābī and is found also in Kāshmīrī *gith*<sup>1)</sup>.

This interpretation of *giṣṭi* appears to me all the more convincing because if the record referred to the roll of silk itself — it is always in this form that silk is carried in Chinese trade nowadays, just as it is shown for antiquity by another "find" to be mentioned presently — there was an obvious reason for its indicating the length of the piece. Other details such as the Chinese inscription of that strip from T. XV. a. i records, as to weight, price, etc., were not essential for the foreign trader carrying his purchased fabrics to distant countries with different measures, money, etc. The width of the silk was always visible to him and its purchasers. But the length he had certainly to note for his own convenience. The troublesome unrolling was to be avoided on each occasion.

In short, while the Chinese inscription is of a kind as would recommend itself to the producer or wholesale exporter, the Brāhmī record in a strange script and language was just a brief memorandum by the trader from the distant west for his own guidance. I well remember having seen similar markings in Persian or Turkī on the fabrics which the caravans of Muhammedan traders in Chinese Turkestan are accustomed to carry, whether silks exported from Ssü-ch'üan or British cotton goods brought from Kashmīr and Arkand.

Accepting then *giṣṭi* > *gitth* to mean a "span" and assuming that the note referred to the complete piece of silk, we may attempt to determine its approximate original length. It is certain that by the modern Indian *gitth* is meant a span measured between the

---

1) Sir George GRIERSON connects the term *giṣṭi* *giṭh* with the Dardic or 'Pis'ūca' language group. Its use in our brief record might then point to the region where these languages or their influence is traceable. But the area thus covered is a very wide one, extending perhaps from Kābul in the west along the Hindukush and K'un-lun as far east as Khotan.

tips of the thumb and the little finger. Such a measure cannot have an exactly fixed value nowadays; still less we know what its accepted value may have been in Central Asia about the time of Christ. So it seems better to base our attempt on the assumption that the standard of *length* had been approximately the same about the beginning of the first century A.D. (T. XV. a. 111. 57) and about its end (T. XV, a. 1. 3). There is distinct support for this in the fact to be noted presently that the width of the silk exported from China had undergone no change between the beginning of the first century A.D. and the third or early fourth century A.D.

If then we suppose the 46 *giṣṭi* or spans of the note in Brāhmī to have been the equivalent of the 40 Chinese feet recorded in the inscription of T. XV. a. 1. 3, we arrive at the equation of  $1 \text{ giṣṭi} = \frac{22.9 \text{ cm.} \times 40}{46} = 19.9 \text{ cm.}$ , or close on 8 inches. The result coincides closely with the average span of the hand in India and the Middle East and thus indirectly offers some support for M. Boyer's interpretation of both *giṣṭi* and *ṣaṇḍis'a*.

Leaving the initial word [ai]ṣṭasya to be discussed in *Serindia* I may content myself here with an observation or two of some historical interest. The Brāhmī record proves that already during the period between 61 B.C. and A.D. 9, roughly comprising the last reigns of the Former Han dynasty, traders accustomed to use an Indian script and language must have made their way across the Chinese *Limes* for the sake of the "silk of the Seres". It would be useless to make guesses as to the origin and race of the particular trader to whose hand we owe this curious relic of the early silk trade across Central Asia. So much seems clear, however, that a Prakrit mixed with Sanskrit words must have been used for purposes of secular record in the region where that ancient trade was born or settled<sup>1</sup>).

1) Cf. *Ruins of Desert Cathay*, I, pp. 296—291; *Serindia*, Chapter XI, section I—



The form in which Chinese silk fabrics found their way into Central Asia and thence to the regions westwards does not appear to have undergone appreciable change in the course of the century following the downfall of the Later Han dynasty, A.D. 221. This is proved by an interesting "find" made by me at the ruined site of "ancient Lou-lan" in the waterless wind-eroded wastes of the Lop desert. The remains I explored there in 1906 and again in 1914 have been fully described elsewhere. They mark the position of an important Chinese military station established on the ancient trade route which the emperor Wu-ti had first opened through the Lop desert and which formed the nearest line of communication between Tun-huang and the great northern oases of the Tārīm Basin. From many dated Chinese documents recovered there it is certain that this station on the early Chinese "route of the centre" continued to be occupied also under the Chin dynasty until it was finally abandoned to the desert in the first half of the fourth century A.D.

On clearing the ground near the foundation walls of a structure A. I. completely destroyed by the eroding force of the wind I found there, flush with the original flooring, a small roll of yellowish silk. Tightly rolled and evidently unused it had become so dry and brittle that when first lifted it broke into two. Its actual width was  $18\frac{3}{4}$  inches, its diameter  $2\frac{1}{2}$  inches. It is useless to speculate how it had come to be left behind when the structure once standing here was abandoned or how it had escaped those who during the immediately succeeding period are likely to have searched the deserted station for any objects of value or practical use.

It is true that on comparing this silk roll from the Lou-lan Site with the inscribed silk strips of the Han *Limes* we find its actual length to be  $18\frac{3}{4}$  inches or about one inch less than the standard width as above determined. But a glance at the reproduction in my *Desert Cathay*, Fig. 197, or the larger one in *Serindia*. Plate XXXVII



shows that both ends of the roll have become frayed through abrasion, and this circumstance, together with the probable shrinkage of the fabric during so many centuries' deposit in dry sand, is amply sufficient to account for the slight difference.

We are thus justified in concluding that the standard width for silk, as established during Han times, remained the same also under the Chin dynasty. The dimension of the Chinese inch, on the other hand, had been altered considerably in this later period, if we may judge from the foot measure found near by at another structure of the same station, L. A. II. vi, which shows decimal divisions of  $1\frac{3}{16}$  or 30.16 mm. each. It is only natural that an important article of foreign export remained unaffected in its trade dimensions by this change in the units of measurement. In any case there can be no doubt that this strangely preserved relic has shown us for the first time the actual form in which that most famous product of the silk-weaving Seres used to travel from China to the distant West.

---

[Notes additionnelles. — 1<sup>o</sup> Le 流沙墜簡 *Lieou cha to kien* a été publié par M. Lo Tchen-yu en 1914; lui-même et M. 王國維 Wang Kouo-wei y ont repris l'étude des documents recueillis par Sir Aurel Stein et édités par M. Chavannes. En dehors de la rectification 亢父 K'ang-fou au lieu de 古父 *kou-fou*, M. Wang Kouo-wei apporte, à propos de la bande de soie où ce nom figure les renseignements nouveaux suivants:

α) Sur l'envers de cette bande de soie, il y a un sceau et une courte inscription, desquels M. Chavannes n'a pas parlé. M. Wang Kouo-wei n'a pas déchiffré le sceau, mais lit 元 *yuan* le dernier mot de la courte inscription qui est à gauche du sceau. Cette lecture est en effet très vraisemblable, mais ne permet aucune interprétation car les sens de *yuan* sont nombreux.

β) La largeur de 2 pieds  $\frac{2}{10}$  et la longueur de 40 pieds étaient si bien établies sous les Han pour les pièces de soie que Pan Kou, dans le *Ts'ien han chou* (ch. 24 卅, f° 1 r°), attribue l'institution de ces mesures au duc de Tcheou (XII<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), et que le *Chouo wen* (début du II<sup>e</sup> siècle de notre ère) définit purement et simplement 匹 *p'i*, «pièce [de soie]», par «quatre *tchang*», autrement dit par «quarante pieds».

γ) Parmi les princes de Jen-tch'eng figure 劉崇 Lieou Tch'ong, qui reçut ce titre à la mort de son père vers 120 et mourut vers 150 A.D. Sa notice biographique (*Heou han chou*, ch. 72, f° 8 r°) lit qu'«au temps de l'empereur Chouen (126—144), les barbares 羌 K'iang (= les tribus tibétaines de la Chine occidentale) se révoltèrent à plusieurs reprises. [Lieou] Tch'ong offrit alors de l'argent 金 *kin*) et des pièces de soie (帛 *po*) pour aider aux dépenses des frontières». Le renseignement est intéressant, mais je ne vois pas qu'il y ait lieu, comme le propose M. Wang Kouo-wei (sous réserves d'ailleurs), de chercher un lien entre ce don et la présence des soieries de Jen-tch'eng au delà de Touen-houang.

2° Le morceau de soie dont il s'agit ici est appelé 縑 *kien*; c'était là une espèce de soie spéciale, distincte du 絹 *kiuan*, ou affetas de soie ordinaire, et plus chère que lui. Les diverses dénominations des soieries anciennes ont été étudiées par 任大椿 Jen Ta-tch'ouen (1738—1789; et non 1737—1789 comme il est dit dans Giles, *Biogr. Diet.*, n° 926), dans un travail spécial en 1 chap., intitulé 釋綰 *Che tseng*, «Explication des soieries», qui se trouve aussi bien dans la collection partielle des œuvres de Jen Ta-tch'ouen que dans la collection bien connue 燕禧堂五種 *Yen hi t'ang wou tchong* que dans le ch. 503 de la collection bien connue *Houang ts'ing king kiai*. Mais toute cette terminologie ne pourrait être traduite sans un long commentaire.

3<sup>o</sup> M. Wang Kouo-wei a écrit vers 1916 un traité en 2 chap., intitulé 釋幣 *Che pi*, «Explication des pièces de soie», qui a été édité presque immédiatement dans le 雪堂叢刻 *Siue t'ang ts'ong k'o* de M. Lo Tchen-yu. M. Wang y étudie les dimensions et le prix des pièces de soie sous les diverses dynasties. D'après M. Wang, les dimensions (en nombre de pieds) usitées sous les Han, et qui sont celles du fragment inscrit retrouvé par Sir Aurel Stein, étaient déjà usitées sous les Tcheou et se sont maintenues en principe pendant plusieurs siècles après les Han, malgré les changements dans la longueur du pied; ceci ne cadre pas avec les observations de Sir Aurel Stein (*supra*, p. 137—138). D'autre part, et bien que le pied eût beaucoup grandi des Han aux T'ang, la pièce de soie valait beaucoup moins cher sous les T'ang que sous les Han.

4<sup>o</sup> Sir Aurel Stein a trouvé 22<sup>cm</sup>.9 pour le pied des Han postérieurs, et 30<sup>cm</sup>.16 pour le pied des Tsin. L'archéologue connu 吳大澂 *Wou Ta-tch'eng*, mort vers 1900, avait laissé en manuscrit un travail sur les anciens poids et mesures, intitulé 權衡度量實驗考 *K'üan heng tou leang che yen k'ao* et qui a été édité en 1915 par M. Lo Tchen-yu. D'après cet ouvrage, les Tcheou auraient eu 3 pieds, de 19<sup>cm</sup>.5, 21<sup>cm</sup>.85 et 18<sup>cm</sup>.9; le pied des Han valait 23<sup>cm</sup>.5; celui des Han du Sseu-tch'ouan (III<sup>e</sup> siècle), 19<sup>cm</sup>.2; celui des Tsin, 22<sup>cm</sup>.5; celui des T'ang du VIII<sup>e</sup> siècle, 24<sup>cm</sup>.75; celui des Song, 27<sup>cm</sup>; celui du ministère des Travaux publics sous les Ts'ing, 30<sup>cm</sup>.80. Ces mesures de Wou Ta-tch'eng ne sont pas autrement convaincantes. Bien que son manuscrit autographe soit reproduit en fac-similé, les dimensions relatives qu'il indique entre les divers pieds ne cadrent pas avec les longueurs de fait données par ses figures. La longueur de 30<sup>cm</sup>.80 pour le pied du ministère des Travaux publics me paraît plus courte de 2 millimètres que la longueur véritable de cette mesure moderne; peut-être toutefo

est-ce un effet de la reproduction en fac-similé ou du retrait du papier. D'autre part, la plupart de ces mesures sont des déductions. En dehors du pied du Ministère des Travaux Publics, les seules mesures qui soient celles de pieds connus directement sont: 1<sup>o</sup> celle du pied des Han, connu par un pied en bronze de 81 A.D. qui est actuellement conservé dans la famille de Confucius à K'iu-feou du Chan-tong (mais le même pied, reproduit en tête du *T'ao tchai ki lin lou* de Touan-fang, y a 23<sup>cm</sup>.1); 2<sup>o</sup> celle du pied des Tsin, connu par un estampage pris sous les Song d'un pied de bronze des Tsin. En réalité, si on tient compte de l'insuffisance des reproductions du pied de 81 A.D., on peut admettre que ce pied des Han était de 23<sup>cm</sup> environ (22<sup>cm</sup>.9 de Sir Aurel Stein). Je doute que le pied des Tcheou ait été plus beaucoup petit. En effet, dès l'aube de la civilisation chinoise, nous trouvons la notion que la taille moyenne de l'homme est de 8 pieds. Or il n'y a aucun indice que la race chinoise ait été autrefois sensiblement plus petite ou plus grande qu'à présent. La taille considérée comme normale devait donc être aux environs de 1<sup>m</sup>.70, et ceci suppose un pied de 21 à 22<sup>cm</sup>. Mais il semble bien que le pied soit en principe allé en augmentant chaque fois qu'il ne restait plus stationnaire, et je ne croirois guère par suite qu'on ait eu d'abord un pied de 21 à 22<sup>cm</sup>, qui serait tombé sous les Tcheou à 19<sup>cm</sup> pour remonter à environ 23<sup>cm</sup> sous les Han. Par ailleurs, il est tout à fait extraordinaire que les Tsin de 300 à 400 de notre ère aient déjà eu un pied de 30<sup>cm</sup>, dimension qui n'a été atteinte, pour autant que nous sachions, qu'à l'époque moderne. D'imaginer l'emploi simultané de divers pieds pour divers usages, comme ce fut le cas sous la dynastie mandchoue, ne nous avancerait guère. Je n'entrevois pas de solution satisfaisante actuellement. — P. Pelliot.]

---



## BULLETIN CRITIQUE.



羅振玉 Lo Tchen-yu, 古鏡圖錄 *Kou king t'ou lou*  
[«Album illustré d'anciens miroirs métalliques»]; 1916,  
1 album in-folio de 1 + 3 + 17 + 34 + 23 + 1 ff.;  
3 chapitres.

富岡謙藏 TOMIOKA KENZŌ, 古鏡の研究 *Kokki  
no kenkyū* [«Recherches sur les anciens miroirs métalli-  
ques»]; Kyōto, 1920, in-8°, 2 pl. + 8 + 4 + 3 + 416  
+ 17 pages + 95 pl. + 1 f. d'errata; en vente à la  
librairie Maruzen, 8 yen.

Les anciens miroirs de bronze ont attiré depuis longtemps l'attention des savants européens, et on en trouve de nombreux spécimens dans nos musées. Rien qu'à Paris, il y en a des séries, en général de type courant, au Louvre, au Musée Guimet et au Musée Cernuschi. L'ouverture de tombeaux anciens nécessitée par les travaux des chemins de fer a d'ailleurs jeté sur le marché, depuis quinze ans, un très grand nombre de ces miroirs. D'abondantes reproductions se trouvaient en outre dans les recueils archéologiques chinois bien connus: *Po kou t'ou lou*, *Si ts'ing kou kien*, *Si ts'ing siu kien*, *Ning cheou kien kou*, *Kin che so*. Toutefois la plupart des notices consacrées aux miroirs anciens par les savants d'Europe concernent le problème des miroirs dits «magiques», c'est-à-dire de ceux qui doivent à l'emploi de deux alliages et au polissage la curieuse propriété de refléter par leur face polie les

contours des reliefs existant sur l'autre face <sup>1)</sup>. M. Hirth est à peu près le seul savant d'Europe qui se soit occupé des miroirs au point de vue de leur histoire et de leur ornementation <sup>2)</sup>. Des données plus ou moins fragmentaires, remontant en partie aux travaux de M. Hirth, ont passé dans les divers manuels concernant l'art chinois <sup>3)</sup>. Mais toute la question est à reprendre à la lumière des riches matériaux qui nous sont fournis par MM. Lo Tchen-yu et Tomioka Kenzō.

L'un des sujets qui ont le plus attiré l'attention de M. Hirth dans ses recherches sur les miroirs chinois est la présence, sur toute une série de miroirs que le *Po kou t'ou lou* et les recueils impériaux du XVIII<sup>e</sup> siècle attribuent aux Han, d'animaux marins et de grappes de raisin. Le raisin a été traditionnellement rapporté en Chine de Bactriane par Tchang K'ien dans la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère, et porte d'ailleurs un nom, *p'ou-t'ao*, qui n'est pas chinois, et où M. Hirth, à la suite de Kingsmill <sup>4)</sup>, croyait retrouver le grec *βότρυς*. M. Hirth émet en outre, sous toutes réserves, l'hypothèse que le nom de l'animal marin, 海馬

1) Voir la bibliographie de cette question aux p. 211—212 de l'article de Hirth, *Chinese metallic mirrors*, dont il est question à la note suivante, et ses notes sur les miroirs magiques aux pages 243—247 du même article. M. Hirth (p. 244) y dit n'avoir pu identifier 吾子行 *Wou Tseu-hing*, à qui est attribuée la première explication du phénomène des « miroirs magiques ». En réalité, c'est là l'appellation littéraire de 吾邱衍 *Wou-k'ieou Yen*, mort en 1311 à l'âge d'environ 40 ans, et qui a laissé plusieurs ouvrages dont un petit traité archéologique intitulé 學古編 *Hio kou pien* cf. Wylie, *Notes on Chinese literature*<sup>1</sup>, 34, 112; *B.E.F.E.-O.*, II, 136; IX, 221). La collection des poésies de Wou-k'ieou Yen est maintenant accessible dans le *Wou lin wang chō yi tchou ts'ien pien*.

2) *Ueber fremde Einflüsse in der chinesischen Kunst*, Munich et Leipzig, 1896, in-8°, VIII + 83 pages, ill.; *Chinese Metallic Mirrors*, dans *Boas Memorial Volume*, New-York, 1906, in-8°, p. 208—256, ill. (le tirage à part comporte en outre une table et un index).

3) Cf. Bushell, *L'art chinois* [trad. franç. de 1910], p. 109—113; O. Münsterberg, *Chinesische Kunstgeschichte*, I, 52—56; II, 159—168.

4) En réalité, cette hypothèse avait déjà été formulée en 1837 par Ritter (cf. F. W. K. Müller, *Toxri und Kusān (Kūsān)*, dans *Sitz. der k. preuss. Ak. der Wiss.*, 1918, p. 572).

*hai-ma*, «cheval marin», résultait d'une sorte de jeu de mots évoquant le nom de la plante sacrée iranienne *haoma*, le *soma* de l'Inde. En tout cas, ces miroirs révélaient selon lui d'une manière saisissante une influence gréco-bactrienne sur l'art chinois aux alentours du début de notre ère <sup>1)</sup>. L'équivalence de *hai-ma* et *haoma*, bien peu vraisemblable, n'a généralement pas rencontré grande faveur <sup>2)</sup>, et on a proposé en outre de reconnaître dans ces miroirs une influence scythique ou «mittelasiatisch» plutôt que spécifiquement gréco-bactrienne <sup>3)</sup>. Par contre, l'équivalence *p'ou-t'ao* = *βότρυς* est passée dans l'usage courant, et les manuels de Bushell et de Münsterberg consacrent l'opinion que les miroirs aux raisins rendent témoignage d'une influence occidentale qui s'est exercée en Chine sous les Han.

En réalité, il n'y a pas grand' chose à retenir de toutes ces hypothèses.

D'abord l'équivalence *p'ou-t'ao* = *βότρυς*, malgré le crédit qu'elle a rencontré, n'est guère satisfaisante. Le vrai nom de la vigne est plutôt *σταφυλή* que *βότρυς*, qui signifie au propre une «grappe» de raisin. En outre, Tchang K'ien a rencontré en Bactriane non pas des Grecs, mais des Iraniens qui avaient subi certaines influences helléniques; il serait bien invraisemblable que ces Iraniens, chez qui la vigne était une culture ancienne, l'eussent appelée d'un nom grec, qui, comme l'a fait remarquer Ed. Huber, aurait dû alors laisser quelque trace en iranien ou en araméen. D'autre part, le mot *p'ou-t'ao*, sous ses diverses orthographes 蒲陶 *p'ou-t'ao*, 葡萄 *p'ou-t'ao*, etc., comporte toujours au début de la deuxième syllabe une ancienne sonore *dh* (*d*), à laquelle le *τ* de *βότρυς* ne répond pas <sup>4)</sup>. Les

1) *Fremde Einflüsse*, p. 28—29.

2) Cf. Chavannes, dans *J. A.*, 1896, II, 534—535.

3) Münsterberg, *Chines. Kunstgesch.*, I, 56.

4) La plus ancienne orthographe est 蒲陶 *p'ou-t'ao*, avec deux anciennes sonores;

vraisemblances me paraissent donc être, pour *p'ou-t'ao*, en faveur de l'étymologie proposée naguère par Ed. Huber mais qui a passé inaperçue, à savoir une forme apparentée au sanscrit *mṛdu*, attesté au sens de raisin dans le *vinaya* des Sarvāstivādin<sup>1</sup>).

Mais surtout, il apparaît aujourd'hui que le *Po kou t'ou lou* et les recueils du XVIII<sup>e</sup> siècle se sont trompés en datant des Han les miroirs «aux raisins». Déjà, paraît-il, l'historien et archéologue 錢坫 Ts'ien Tchan, dans son 鏡銘集錄 *King ming tsi lou* ou *Recueil des inscriptions [gravées] sur les miroirs métalliques*<sup>2</sup>), s'appuyant surtout sur le texte même des inscriptions gravées sur les miroirs, avait conclu que les miroirs «aux raisins» dataient non des Han, mais des T'ang. Les recherches de M. Lo Tchen-yu, de

elle se rencontre déjà dans le 上林賦 *Chang lin fou* de Sseu-ma Siang-jou; or Sseu-ma Siang-jou a dû mourir en 117 av. J.-C.; on voit que le morceau est sensiblement contemporain de Tchang K'ien, qui a dû revenir de Bactriane en 126 av. J.-C. J'avoue d'ailleurs que les conditions du retour de Tchang K'ien ne me paraissent pas favorables au transport de graines ou de plants. Il serait bien important à ce point de vue de déterminer la date exacte de la composition du *Chang lin fou*, ce qui ne paraît pas impossible. Je signalerai en passant que le *Chang lin fou* fournit aussi un exemple du nom chinois du corail, *chan-hou*, plus ancien que tous ceux relevés jusqu'ici.

1) B.E.F.E.-O., XIV, I, 13. Cf. aussi Laufer, *Sino-Iranica*, p. 225—226.

2) Ts'ien Tchan (*tseu* 獻之 Hien-tche, *hao* 十蘭 Che-lan) vécut de 1744 à 1806; c'est lui qui est faussement appelé 錢坫 Ts'ien Tien dans Giles, *Biogr. Dict.*, n<sup>o</sup> 367, avec une indication erronée de 1744 pour sa réception au grade de bachelier. Il était le fils du frère aîné du célèbre érudit Ts'ien Ta-hin. Quatre œuvres de Ts'ien Tchan sur les classiques ont été éditées sous le titre de 錢氏四種 *Ts'ien che sseu tchong* (cf. ch. 1 du *Houei k'o chou mou*). Une liste partielle des œuvres de Ts'ien Tchan est donnée au ch. 24 du *Li tai ming jen tche tou siao tchouan*. Il a laissé un recueil archéologique intitulé 十六長樂堂古器款識 *Che lieou tch'ang lo t'ang kou k'i k'ouan tche*, et c'est à la suite de ce recueil qu'est publié le *King ming tsi lou* ou plus complètement 浣花拜石軒鏡銘集錄 *Houan houa pai che tch'ang lo t'ang kou k'i k'ouan tche*, en 2 chap. Je ne sais quand l'édition a été faite; en 1870, le *Hou mou ta wen* donnait encore le *King ming tsi lou* comme inédit. En 1916, un exemplaire du *Che lieou tch'ang lo t'ang kou k'i k'ouan tche* et du *King ming tsi lou*, comprenant 2 *pen* en tout, était en vente au Bunkyo-dō pour 35 *yen*; nous n'avons pas l'ouvrage à Paris, et je ne l'ai jamais vu. On trouvera en outre le texte de sept inscriptions de miroirs des Han et de trois inscriptions de miroirs des T'ang au ch. 14 du *Siu kou wen* ou *uan* de Souen Sing-yen (éd. du *P'ing tsin kouan ts'ong chou*).



M. 喜田 負吉 Kita Sadakichi et de M. Tomioka (p. 36, 269—270) semblent bien confirmer ces conclusions. On connaît aujourd'hui un assez grand nombre de miroirs datés allant du I<sup>er</sup> au VI<sup>e</sup> siècle; aucun n'est un miroir «aux raisins». M. Tomioka admet toutefois que ces miroirs «aux raisins» commencent peut-être un peu plus tôt que ne pensait Ts'ien Tchan, et date leur apparition non pas du VII<sup>e</sup> siècle, mais de la fin des «six dynasties», c'est-à-dire du VI<sup>e</sup> siècle. L'influence «gréco-bactrienne» ou «mittelasiatisch» du temps des Han ne peut donc être pour rien dans leur décoration.

L'album de M. Lo Tchen-yu donne, aux dimensions originales, un choix de 159 miroirs; les planches sont excellentes; malheureusement elles reproduisent presque toujours des estampages dont l'exécution parfaite rend fort bien les miroirs dont la décoration est toute en méplats, mais ne donne qu'une idée insuffisante de ceux qui sont traités en reliefs arrondis.

Le premier chapitre de M. Lo reproduit des miroirs datés; j'y reviendrai tout à l'heure. Quant aux chapitres 2 et 3, ils sont consacrés à des miroirs de toutes époques, depuis les Han jusqu'aux Yuan et peut-être jusqu'aux Ming. L'un d'eux, reproduit d'après l'exemplaire de la célèbre collection 陳 Tch'en de 濰縣 Wei-hien, est ce même miroir dit de 榮啓奇 Jong K'i-k'i, dont le Suédois F. R. Martin avait recueilli en Sibérie un exemplaire fragmentaire muni d'une inscription runique et dont Devéria avait retrouvé dans le *Kin che so* un dessin fait d'après deux autres exemplaires<sup>1)</sup>; il

---

1) Cf. B. Laufer, *Confucius and his portraits* (extrait de *The Open Court*, mars et avril 1912), p. 10—14. Comme M. Laufer, je n'ai retrouvé l'anecdote visée que dans *Lie tseu*, mais le nom y est écrit 榮啓期 Jong K'i-k'i (c'est à tort que la traduction du P. Wiegner, *Canon taoïste*, II, 75, supprime le troisième caractère du nom). Les auteurs du *Kin che so* disent à propos de cette différence d'orthographe que 古字通用 «dans l'antiquité les caractères se sont employés l'un pour l'autre»; mais c'est là, semble-t-il, une hypothèse toute gratuite; je ne connais aucun cas ancien où 奇 k'i et 期 k'i soient interchangeables. J'entrevois une explication possible. Ce miroir est certainement des

lut en être fondu beaucoup d'exemplaires sous les T'ang, car M. Tomioka le publie également (pl. 58) d'après l'exemplaire du 寶竟齋 Pao-king-tchai (Hōkeisai)<sup>1)</sup>. A la fin du 3<sup>e</sup> chapitre de M. Lo Tchen-yu se trouvent plusieurs miroirs avec inscriptions en caractères étrangers. L'un est en brahmī; c'est un miroir lamaïque qui n'est pas antérieur aux Mongols, et d'un type dont j'ai vu pas

T'ang. Or l'empereur Hiuan-tsong avait pour nom personnel 龍基 Long-ki, et le second caractère fut frappé de tabou à son avènement en 712. Il suffirait que le miroir eût été créé postérieurement à cette date pour qu'on s'expliquât le remplacement de 期 *k'i*, où trait le même élément constitutif que dans 基 *ki*, par l'homophone 奇 *k'i*. J'incline moins que M. Laufer à admettre que ce miroir s'inspire d'un modèle plus ancien et qui pourrait remonter jusqu'aux Han; on ne connaît jusqu'ici aucun miroir de ce motif ou de style qui soit antérieur aux T'ang, et M. Tomioka reproduit sur la même planche un autre miroir des T'ang, représentant le cannellier et le lièvre lunaires, qui est tout à fait du même style que le miroir de Jong K'i-k'i.

1) La collection du Pao-king-tchai est la plus riche à laquelle M. Tomioka emprunte ses illustrations, et il résulte clairement de certains passages de l'ouvrage que c'était là le seul qu'il avait donné à sa propre collection. D'ailleurs l'ouvrage donne comme faisant partie du Pao-king-tchai plusieurs miroirs que M. Lo Tchen-yu indiquait comme étant dans la collection de M. Tomioka. En fait, beaucoup des plus remarquables miroirs chinois anciens ont passé, au cours des dernières années, des collections chinoises dans les collections japonaises et M. Tomioka avait acquis dès avant 1916 plusieurs des meilleurs miroirs de sa collection Tch'en de Wei-hien. Dans le cas présent, la comparaison de la planche de M. Lo Tchen-yu et de celle de M. Tomioka montre toutefois que, pour le miroir de Jong K'i-k'i, il s'agit d'exemplaires différents. Il est d'ailleurs évident qu'il y a eu divers états de ce miroir. Le dessin du *Kin che so* n'est pas d'une fidélité à toute épreuve, mais on remarquera que le bâton de Confucius paraît bien se terminer par une tête de dragon dans l'exemplaire publié par M. Tomioka comme dans l'exemplaire trouvé en Sibérie, mais non pas dans celui reproduit par M. Lo Tchen-yu. D'autre part, ce dernier exemplaire paraît le plus net de tous, et il est regrettable que nous ne le connaissions pas par une photographie exacte, mais seulement par un estampage. La rédaction de l'inscription du miroir est assez bizarre. On a une ligne à gauche portant 孔夫子, puis une ligne centrale portant 曰答, puis une ligne de droite portant 榮啓奇. M. Tomioka (p. 272) reproduit l'inscription entière d'affilée en commençant par la ligne de gauche. Le *Kin che so* se borne à dire que la ligne du centre est 古拙 *kou-tcho*, « d'une simplicité archaïque ». L'inscription, qu'on la prenne par la droite ou par la gauche, n'en est pas moins grammaticalement inexplicable. Je pense que l'auteur a voulu avoir le nom de Confucius à gauche et celui de Jong K'i-k'i à droite pour répondre à la place même des personnages sur le miroir, et qu'il faut lire comme si on avait: 孔夫子問曰。榮啓奇答。[曰]。

mal d'exemplaires en Chine; je crois bien qu'on en fait encore<sup>1)</sup>. Un autre est en *si-hia*. Un troisième porte quatre grands caractères que M. Lo Tchen-yu qualifie de *k'i-tan*; si cette épithète, dont je n'ose actuellement me porter garant, était juste, nous aurions là pour la première fois quelques caractères *k'i-tan* à ajouter aux cinq caractères reproduits dans le *Chou che houei yao*. Un dernier miroir enfin contient 28 ou 29 caractères *joutchen* du type des «grands» caractères *joutchen* de l'inscription de Sa-li-kan; M. Lo Tchen-yu n'indique pas la provenance de ce miroir; il se trouve en réalité au musée de Séoul dont le directeur m'en a envoyé naguère un estampage.

L'album du M. Lo Tchen-yu ne comprend que des fac-similés, sans déchiffrement ni commentaire. L'œuvre de M. Tomioka est d'un tout autre caractère. M. Tomioka Kenzō, de son appellation littéraire 桃華 Tōkwa, est mort en 1919 à l'âge de 46 ans, après avoir consacré une vie malheureusement brève à l'étude de la littérature et de la civilisation chinoises<sup>2)</sup> et s'être spécialisé, dans ses dernières années, dans la question des anciens miroirs métalliques. Sur ce sujet, il avait publié de 1916 à 1919 une série d'articles dans les revues *Geibun*, 史林 *Shirin*, *Kokka*, 考古學雜誌 *Kōkogaku zasshi*, 新京都 *Shin-Kyōto*; la plupart sont restés ignorés des savants européens. Le fils de M. Tomioka et un de ses disciples, M. 梅原末治 Umehara Sueji, ont réuni ces articles les ont complétés, y ont joint plusieurs autres travaux restés en

1) Un exemplaire de ce même miroir est reproduit dans Bushell, *L'Art chinois* (trad. franç.), fig. 61.

2) M. Tomioka avait acquis des documents chinois importants. Il possédait les ch. 2 et 30 d'un manuscrit des T'ang de la collection littéraire de 王勃 Wang Po (648—676?), intitulée 王子安集 *Wang tseu ngan tsi*, ainsi qu'un manuscrit nestorien fragmentaire provenant de Touen-houang, le 一神論 *Yi chen louen*. Le premier de ces manuscrits est absolument inédit. Sur le second, on n'a jusqu'ici qu'une note préliminaire publiée par M. Haneda dans le *Geibun* de 1918, n° 1, p. 141—144 (c'est par un lapsus, dans le *J. A.*, avril-juin 1920, p. 261, j'ai écrit Fukuoka au lieu de Tomioka).



manuscrit, et c'est à ces soins pieux que le présent volume doit son apparition. M. Tomioka, qui connaissait personnellement M. Lo Tchen-yu, cite à maintes reprises le *Kou king t'ou lou*.

Les mémoires que le volume renferme sont les suivants:

1<sup>o</sup> *Origine des miroirs métalliques* (p. 1—8). Avait paru dans le *Geibun* de 1918.

2<sup>o</sup> *Les anciens miroirs chinois exhumés au Japon* (p. 9—38). Avait paru dans le *Shirin* de 1916.

3<sup>o</sup> *Notice illustrée sur les anciens miroirs chinois* (p. 39—107). Avait paru dans la *Kokka* de 1917.

4<sup>o</sup> *A propos des anciens miroirs datés depuis les Han jusqu'à la fin des Six dynasties* (p. 108—147). Avait paru dans le *Kōkōgaku zasshi* de 1917.

5<sup>o</sup> *A propos d'un miroir du temps de Wang Mang et d'anciens miroirs à nien-hao des Han postérieurs* (p. 148—168). Avait paru dans le *Kōkōgaku zasshi* de 1917.

6<sup>o</sup> *A propos d'anciens miroirs chinois datés* (p. 169—174). Travail inachevé, publié dans le *Kōkōgaku zasshi* de 1919.

7<sup>o</sup> *A propos de l'âge d'anciens miroirs trouvés dans la partie Nord de Kyūshū en même temps que des épées de bronze, des fers de lance en bronze et des poteries yayoishiki* (p. 175—207). Avait paru dans le *Kōkōgaku zasshi* de 1918.

8<sup>o</sup> *Examen des miroirs à sujets vivants* (p. 208—225). Travail inachevé; inédit.

9<sup>o</sup> *Examen des miroirs à décor de 蟠螭 p'an-tch'e (« dragons sur corne enroulés »)* (p. 226—236). Travail inachevé; inédit.

10<sup>o</sup> *A propos des anciens miroirs exhumés dans la partie Nord de Kyūshū* (p. 237—255). Travail inachevé; inédit.

11<sup>o</sup> *Propos sur les anciens miroirs* (p. 256—276). Avait paru dans le *Shin-Kyōto* de 1918.



12<sup>o</sup> *Addenda à la « Notice illustrée sur les anciens miroirs chinois »* (p. 277—292). Brouillon.

13<sup>o</sup> *Encore à propos des anciens miroirs chinois exhumés au Japon* (p. 293—342). Brouillon.

14<sup>o</sup> *A propos des anciens miroirs imités au Japon* (p. 343—415). Brouillon.

15<sup>o</sup> Appendice. *A propos des « Recherches sur les anciens miroirs » du maître Tomioka*, par M. Umehara Sueji.

Cette simple table du *Kokei no kenkyū* montre qu'il ne s'agit pas d'un ouvrage didactique général sur les anciens miroirs, et on a parfois l'impression que M. Tomioka, s'il avait vécu, aurait remanié ces articles pour éviter certains doubles emplois. Mais tel quel, cet ensemble de travaux sur les miroirs depuis les Han jusqu'aux T'ang est singulièrement instructif. Un grand effort est fait pour classer chronologiquement les types de miroirs en partant d'un côté de ceux qui sont datés, de l'autre des fouilles faites au Japon et en Corée dans des conditions de contrôle satisfaisantes. Il est évident que c'est là la bonne voie; en Indochine également on a exhumé des miroirs intéressants<sup>1)</sup>, et un jour viendra sans doute où on pourra faire de recherches systématiques fructueuses aux confins de la Mongolie.

Dans le premier des articles ainsi réunis en volume, et qui est consacré à l'origine des miroirs métalliques (p. 1—8), M. Tomioka

1) Cf. les pl. 1 et 8 de *B.E.F.E.-O.*, XVII, 1 (le grand miroir de la pl. 8, très voisin comme type des pl. 38 et 40 de M. Tomioka, paraît être des IV<sup>e</sup>—V<sup>e</sup> siècles). Il y a en outre à l'Ecole française d'Extrême-Orient, depuis plus de quinze ans, une portion d'un superbe petit miroir à vernis noir (*hei-ts'z*), provenant lui aussi d'un ancien tombeau chinois. Le dernier numéro de 1919 du *B.E.F.E.-O.* (XIX, v, 101—102 et pl. 6) reproduit un miroir fort intéressant trouvé en Annam, qui n'est pas sans analogie avec le miroir de 10 A.D. dont il sera question plus loin, et surtout avec le miroir reproduit par M. L. Tchen-yu, ch. 中, f<sup>o</sup> 10 v<sup>o</sup>. On remarquera que l'inscription, généralement de quatre vers, est réduite sur le miroir trouvé en Annam à deux vers, plus une exclamation finale. L'inscription spécifie que le miroir a été fabriqué par l'administration des 尚方 *chang-fang*, c'est-à-dire, théoriquement au moins, par l'administration métropolitaine chargée de la fabrication des objets impériaux sous les Han.

studie les textes de l'ancienne littérature chinoise où il est question des miroirs métalliques. On sait que l'antiquité chinoise nomme surtout les miroirs à propos du « feu pur » à tirer du soleil et de l'« eau pure » à tirer de la lune. Plusieurs travaux européens ont déjà utilisé une partie de ces textes, mais en s'ignorant généralement les uns les autres <sup>1)</sup>, et la moisson même de M. Tomioka, indépendante de celle des savants occidentaux, pourrait être elle-même facilement enrichie. Tous ces textes seront à reprendre en un travail d'ensemble, en y joignant aussi plusieurs passages parallèles du *Louen heng* <sup>2)</sup>, et en tenant compte, dès l'apparition du bouddhisme, des notions analogues apportées de l'Inde <sup>3)</sup>; d'autre part, il faudrait bien tirer au clair les textes qui parlent de « miroirs de jade », de « miroirs de fer ». C'est une étude considérable que je ne puis entreprendre ici. Je rappellerai seulement que le miroir pour tirer le feu du soleil est rond, mais que celui destiné à recueillir l'eau de la lune devait être en principe carré <sup>4)</sup>; il est donc possible que

1) Pfizmaier, *Die Anwendung und die Zufälligkeiten des Feuers im alten China* (Zts. d. phil.-hist. Cl. de l'Acad. de Vienne, t. LXV, p. 767—812); Hirth, *Chinese Metallic Mirrors*, p. 212—234; Chavannes, *Le T'ai chan*, p. 187—191; M. W. de Visser, *Fire and Ignis fatui in China and Japan* (extr. des *Mitteil. des Sem. f. Or. Spr.*).

2) Cf. Forke, *Lun-Héng*, I, 378; II, 132, 351, 412, 496—498. Mais c'est sûrement à tort que M. Forke a vu dans 陽燄 *yang-souei* un « burning-glass »; il s'agit de miroirs métalliques légèrement concaves. Les textes plus tardifs relatifs à l'emploi d'une lentille faite d'un morceau de glace (eau gelée) n'ont pas été étudiés systématiquement. Quant aux lentilles de cristal et de verre, qu'on ignorait au temps du *Louen heng*, elles ont été l'objet d'un fort bon travail de B. Laufer, *Optical Lenses*, dans *T'oung Pao*, 1915, 171—228. La traduction de *yang-souei* par « burning-glass » y est réfutée p. 179—183).

3) Les anciens textes chinois appellent *yang-souei* le miroir avec lequel on tire le feu du soleil et 鑑諸 *kien-tchou* ou 方諸 *fang-tchou* celui dans lequel on recueille l'eau de la lune. Or ces termes ont été employés par les traducteurs des écritures bouddhiques, en particulier dans la version chinoise du *Jurāṅgamaśūtra* (cf. Beal, *A Catena of Buddhist Scriptures*, p. 335, où le terme traduit par « burning glass (or mirror) » est *yang-souei*, et p. 337, où le « moon-speculum » rend *fang-tchou* du texte chinois). Cf. encore Chavannes, *Cinq cents contes*, I, 210, où l'explication de *yang-souei* par lentille de cristal est à rejeter, au moins en ce qui concerne la Chine.

4) Cf. de Visser, *Fire and ignis fatui*, p. 20; Chavannes, *Le T'ai chan*, p. 190; bien qu'on en ait proposé d'autres explications, je pense que, dans *fang-tchou*, le mot *fang* a

les rares miroirs métalliques carrés qu'on trouve en Chine dérivent à l'origine du miroir lunaire.

Il est en outre une indication portée parfois sur les miroirs et dont les vieilles idées cosmogoniques des Chinois rendent compte. Le métal est l'élément de l'Occident, mais il fond par le feu, et le feu est l'élément du Sud. A ce titre, ce sont les caractères cycliques du Sud, soit *ping* et *ting* dans la série des «trones» (*kan*) et *sseu-wou* dans la série des «branches» (*tche*)<sup>1)</sup>, qui sont les jours favorables à la fonte des miroirs, et l'opération, autant que possible, sera faite à l'heure *wou*, c'est-à-dire à midi. Quant à la saison, les alentours du solstice d'été sont naturellement le plus propices, et c'est pourquoi un certain nombre de miroirs, avec ou sans indication de *nien-hao* ou d'année, portent qu'ils ont été fondus le jour *ping-wou* du 5<sup>e</sup> mois; l'indication est conforme aux traditions recueillies dans le *Louen heng*<sup>2)</sup>. Cette même indication se retrouve parfois sur les anciennes agrafes de ceinture<sup>3)</sup>. J'en ai actuellement sous les yeux une qui appartient à M. P. Mallon et qui porte en incrustation d'or l'inscription suivante: 五月十五日丙午所造鉤宜子孫曾 (= 增) 祖益杜 (= 社) «Agrafe fabriquée

---

précisément son sens usuel de «carré». Le texte traduit par Chavannes est très intéressant; mais je ne crois pas juste de traduire 金錫 *kin-si* par «or et étain» dans le texte du *Tcheou li*; il doit s'agir de «cuivre et étain», le «cuivre» étant ici appelé simplement le «métal» par excellence.

1) Cf. de Visser, *loc. laud.*, p. 20.

2) Une théorie analogue se trouve au ch. 13 du *Seou chen ki*, mais l'exposé le plus ancien est dans le *Louen heng* (trad. Forke, I, 378). La traduction de M. Forke est assez inexacte. Le début du texte signifie: «Avec un [miroir] *yang-souei* on prend du ciel le feu [Voici comment:] Le jour *ping-wou* du 5<sup>e</sup> mois, au milieu du jour, on liquéfie cinq minéraux et on en fond un objet, qui est rendu brillant par le frottement. On le tient en l'air dans la direction du soleil, et alors le feu arrive. C'est là la manière correcte de prendre le feu.»

3) Pour ces mentions du jour *ping-wou* sur les anciens miroirs et sur les agrafes de ceinture du temps des Han, cf. l'intéressant passage du ch. 8 du 札樸 *Tcha p'ou* de 桂馥 Kouei Fou reproduit dans l'ouvrage de M. Tomioka, p. 126—127.



le 15<sup>e</sup> jour *ping-wou* du 5<sup>e</sup> mois; puissent grâce à elle fils et petit-fils prolonger les [sacrifices] ancestraux et faire durer les sacrifices au] dieu du sol!»

Le plus ancien miroir daté connu jusqu'ici est un miroir de la 2<sup>e</sup> année *che-kien-kouo* de l'usurpateur Wang Mang, c'est-à-dire de 10 A.D. Il était déjà signalé et déchiffré au 2<sup>e</sup> chapitre de l'appendice du **宋元舊本書經眼錄** *Song yuan kieu pen chou king* *ten lou* de 莫友芝 Mo Yeou-tche (1811—1871), et, après avoir appartenu à 周星詒 Tcheou Sing-yi de 祥符 Siang-fou, qui l'avait acquis à Fou-tcheou, il est aujourd'hui la propriété de M. 冒 Mao à 如皋 Jou-kao dans le Kiang-sou. L'inscription est en bon état, mais écrite avec des formes archaïques dont certaines n'ont pas encore été identifiées d'une manière satisfaisante. Le décor comporte un homme (?) et des animaux très stylisés<sup>1</sup>).

J'ai dit que le premier chapitre de l'ouvrage de M. Lo était consacré aux miroirs portant une date de fabrication; M. Tomioka a ajouté quelques numéros à cette liste (p. 137—138), mais s'arrête à la fin du V<sup>e</sup> siècle. Les miroirs datés connus jusqu'ici sont des dates suivantes: 10 A.D. (cf. ci-dessus); 105 (connu de Ts'ien Tchan; un exemplaire naguère dans la collection de Touan-fang; un exemplaire dans la collection Tch'en de Wei-hien); 167 (collection Tomioka); 174 (chez M. Ts'ien de Siang-yang; mentionné dans le *C'i kou che ki kin wen chou* de Lieou Sin-yuan); 184—189 (période *chong-p'ing*, mais chiffre d'année illisible; publié par M. Lo Tchen-yu); 196 (chez M. Siu Nai-tch'ang); 205 (5 miroirs); 209 (chez M. Naitō Morajirō); 219 (3 miroirs); 227 (2 miroirs)<sup>2</sup>); 229 (coll. Tomioka);

1) Sur ce miroir, cf. l'ouvrage de M. Tomioka, pp. 41, 111, 151—154 (où il reproduit la notice importante de 孫詒讓 Souen Yi-jang) et pl. 27, ainsi que l'album de M. Lo Tchen-yu, ch. 上, f° 7 r°.

2) Le tableau de M. Tomioka (p. 138) indique la 8<sup>e</sup> année *houang-wou* et l'équivalence 19. Mais le miroir est du 9<sup>e</sup> mois et, dès le 4<sup>e</sup> mois de la 8<sup>e</sup> année *houang-wou*, le *en-hao* avait été changé en *houang-long*. Il semble bien qu'il faille lire en réalité 6<sup>e</sup> an-



238 (2 miroirs); 246 (estamp. chez M. Tomioka); 253 (2 miroirs, dont un chez M. Siu Nai-tch'ang); 256 (2 miroirs, dont 1 à la Faculté des Lettres de Tōkyō, l'autre dans coll. Tch'en de Wei-hien); 258 (anc. coll. Touan-fang); 259 (reproduit par M. Lo); 273 (coll. Tomioka et album de M. Lo); 280 (album de M. Lo); 281 (2 miroirs, dont un dans coll. Tch'en de Wei-hien); 291 (reproduit par le *Kin che so*); 337 (coll. du baron Koga); 412 (album de M. Lo); 498 (coll. Tomioka); 1052 (album de M. Lo); 1093 (*ibid.*); 1172 (*ibid.*); 1198 (*ibid.*; 2 miroirs)<sup>1</sup>); 1199 (*ibid.*); 1389 (*ibid.*).

Aucune conclusion formelle ne se peut tirer de ces dates, pour lesquelles le hasard des trouvailles joue naturellement un grand rôle. On est cependant tenté d'admettre qu'il y ait eu des époques, comme le III<sup>e</sup> siècle, où la datation des miroirs était assez usuelle, au lieu qu'on ne connaît jusqu'ici aucun exemple d'un miroir daté pendant les trois siècles que dure la dynastie des T'ang. Ce silence ne peut être entièrement fortuit.

Il ne saurait s'agir ici de suivre en détail l'étude que fait M. Tomioka des divers motifs qui figurent sur les miroirs. Les questions y sont traitées sous l'aspect du style des motifs, de la rédaction des inscriptions, du caractère de la calligraphie. M. Tomioka ne donne que très peu d'indications sur la composition chimique des miroirs<sup>2</sup>). Il y a enfin une question intéressante sur laquelle je

---

née *houang-wou* (227), comme l'avait fait M. Lo et comme M. Tomioka l'a fait dans des articles subséquents (cf. à ce sujet p. 62—63, 116, 170—171 et la pl. 32).

1) Ces deux exemplaires sont reproduits au f<sup>o</sup> 17 r<sup>o</sup> du 1<sup>er</sup> ch. de M. Lo Tchen-yu; j'ai rapporté de Si-ngan-fou un troisième exemplaire que j'ai donné au Musée Guimet.

2) La composition théorique indiquée pour les miroirs par le *Tcheou li*, et qui est de cuivre et d'étain par parties égales (cf. Hirth, *Chinese Metallic Mirrors*, p. 218), n'a jamais, je crois bien, été constatée dans la réalité. On admet généralement que les miroirs des Han ont une composition moyenne de 75 % de cuivre et de 25 % d'étain. Pour des miroirs trouvés dans le Nord de Kyushū, M. Tomioka (p. 202) indique 65 à 68 % de cuivre, et 25 à 30 % d'étain, le reliquat étant du plomb et du zinc. C'est là une composition très différente de celle indiquée dans St. Julien et Paul Champion, *Industries anciennes et modernes de l'empire chinois*, p. 64, qui s'applique sans doute à des miroirs modernes, et où

ne trouve rien dans son beau travail: c'est celle des miroirs doubles. J'ai vu à Pékin, chez un archéologue japonais, deux miroirs doubles, l'un complet, l'autre réduit à un seul de ses éléments. Le second miroir, plus petit et garni à son rebord extérieur de quelques boutons disposés sur la tranche, s'encastre dans le rebord saillant du plus grand. Le type de la décoration était ancien, genre Han ou «Six dynasties». J'ignore la raison de cette disposition. Les boutons saillants, qu'ils soient placés sur la face des miroirs ou sur la tranche, sont appelés 鈴 *ling*, «grelot»; de là le nom de 鈴鏡 *ling-king*, «miroirs à grelots», donnés aux miroirs qui ont ainsi sur la tranche ces boutons saillants, le plus souvent au nombre de 5 ou 6, parfois aussi de 4 et de 7<sup>1)</sup>. Le type de ces «miroirs à grelots» serait-il sorti primitivement des miroirs doubles? D'autre part, nous manquons encore de données sur des miroirs dits 夾鏡 *kia-king*, «miroirs doubles», et qui seraient constitués de deux moitiés appliquées l'une contre l'autre, mais en laissant au centre un certain vide entre elles<sup>2)</sup>. Comme on le voit, même après les recherches

Il y aurait 30 % de zinc contre 50 % de cuivre et 16 % d'étain. On est encore fort mal enseigné sur l'histoire du zinc en Chine (cf. B. Laufer, *Sino-Iranica*, 514—515), et le fait certain est que l'ancienne langue chinoise n'a pas de caractère écrit spécial pour désigner le zinc. Mais la présence du zinc dans les alliages anciens montre qu'on devait utiliser certaines minéraux à base de zinc. Je ne sais sur quoi repose l'affirmation de Stanis. Julien (*Industr. anc. et mod.*, p. 46) que le zinc est désigné en Chine sous le nom de «plomb japonais»; il paraît y avoir là quelque méprise. Je n'ai pas actuellement à ma disposition le *T'ien kong k'ai wou*, qui est à la base des traductions de Julien, mais les noms usuels du zinc en Chine, au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, sont 白鉛 *pai-k'ien*, «plomb blanc», et surtout 亞鉛 *ya-k'ien*, «second plomb» (encore que cette dernière expression manque dans le dictionnaire de Giles); les savants contemporains emploient un caractère nouveau, 鋅 *sin*, qui est une transcription de «zinc».

1) Cf. par ex. le miroir de 1052 reproduit au 1<sup>er</sup> ch., f° 15 r°, de M. Lo Tchen-yu, et les 15 miroirs qui occupent les planches 92 et 93 de M. Tomioka.

2) Le nom de *kia-king* est emprunté au *Po kou t'ou*. Voici ce que dit à ce sujet la préface de M. Lo Tchen-yu: «Quelques années plus tard [après 1898], me trouvant temporairement à Wou-tch'ang dans la résidence officielle de Touan-fang, de son titre posthume Tchong-min, je vis un miroir de [la période] *hi-p'ing* (172—178) qui était conservé par 1. 錢 Ts'ien de Siang-yang. Il était d'une fabrication tout à fait spéciale. Quand on le

chinoises et japonaises dont le livre de M. Tomioka nous donne les résultats, l'étude des anciens miroirs métalliques de l'Extrême-Orient est loin d'être achevée<sup>1)</sup>.

P. PELLLOT.

Professeur PANDURANGA S. S. PISSURLANCAR, *Recherches sur la découverte de l'Amérique par les anciens hommes de l'Inde*, Sanquelim-Goa, 1920, in-8°, pp. 22.

La fantaisie humaine est sans limites, et les légendes ont la vie dure. L'honorable Hindou qui a écrit la présente brochure cite une série de textes indiens où les indianistes verront clair sans nous. Mais il invoque aussi les textes chinois, et là nous devons crier casse-cou. D'après l'auteur (p. 19), il y a un récit chinois «écrit en 502 par un moine bouddhiste de Caboul, appelé Hui Shen» et qui montre qu'«en 499 de l'ère chrétienne un prêtre bouddhiste, natif de Caboul, nommé Hui Shen, est allé de la contrée de Fou-sang à King-chow, situé sur la rivière Yang-tse»; d'après le même «Hui Shen», «en 458 de l'ère vulgaire, y furent [à Fou-sang] de Caboul cinq bhikshous» qui y propagèrent le bouddhisme jusque-là inconnu. Pour l'auteur, le Fou-sang est naturellement l'Amérique.

Faut-il rappeler le caractère légendaire du récit de l'ambassade de Houei-chen? Soi-disant, Houei-chen (qui, entre parenthèse, n'est dit nulle part originaire de «Caboul») est arrivé à King-tcheou en 499, sous les Ts'i du Sud, mais l'*Histoire des Ts'i du Sud* est muette à ce sujet, et l'événement n'est raconté que dans l'*Histoire des Leang*, rédigée au début du VII<sup>e</sup> siècle. Ce récit prêté aux fonctionnaires du Fou-sang un titre non chinois de *touei-lou* qui se retrouve dans

---

cognait du doigt, il rendait un son comme s'il eût été vide à l'intérieur. Je compris alors seulement qu'il existait encore [des miroirs du type] de ceux que le *Po kou t'ou* appelle des *kia-king* ».

1) Aux p. 239—241, M. Tomioka reproduit un article curieux, encore que peu critique, paru dans un journal chinois et consacré à une importante trouvaille archéologique faite en 1916 au Kouang-tong dans une tombe d'un 越王 «roi de Yue».

es notices sur les états coréens. Toute l'histoire est empreinte de traits légendaires, qui ne lui donnent guère de valeur que pour le folk-lore. Quant au Fou-sang, on ne saurait trop regretter l'aberration qui, de DE GUIGNES à VINING, y a fait souvent chercher l'Amérique. La contagion a gagné jusqu'à la Chine. L'un des coryphées de la révolution chinoise, M. 章炳麟 TCHANG PING-LIN, n'a-t-il pas soutenu naguère que le pèlerin Fa-hien, en revenant des Indes, avait fait un crochet par l'Amérique. C'est ce qui expliquait selon lui que bien des noms géographiques américains, en particulier celui de la Cordillère des Andes, soient si évidemment sanscrits»!

P. PELLIOU.

Emile HOVELAQUE, *Les peuples d'Extrême-Orient. La Chine*  
(Biblioth. de philos. scientifique dirigée par le D<sup>r</sup> Gustave  
Le Bon), Paris, E. Flammarion, 1920, in-12<sup>o</sup>, pp. 286.

M. E. HOVELAQUE, aujourd'hui inspecteur général de l'Instruction publique, fut un des premiers universitaires qui bénéficièrent des bourses de voyage «autour du monde» fondées par M. Albert KAHN, c'est ainsi qu'en 1899 il visita l'Extrême-Orient. Il le fit en poète en artiste, et revint plein d'une sympathie et d'un enthousiasme que vingt ans n'ont pas affaiblis. C'est un ami des Extrêmes-Orientaux qu'il a entrepris d'écrire, pour la section d'histoire générale de la Bibliothèque de philosophie scientifique, deux volumes consacrés l'un à la Chine, l'autre au Japon, et dont le premier a paru voilà quelques mois. Un livre signé de ce nom et paraissant dans cette collection à gros tirage — l'exemplaire que j'ai sous les yeux est déjà du 4<sup>e</sup> mille — ne saurait passer inaperçu.

L'ouvrage m'a un peu déçu. Je ne parle pas des noms estropiés des erreurs de dates<sup>1)</sup>; mieux vaudrait sans doute qu'il n'y en

1) Il y a beaucoup des uns et des autres, comme «Hia-Tsung» (p. 184) au lieu de Hui-tsong, «Chao-Tu-mien» (p. 188) qui paraît être pour Tchao Song-nien, «Karatoum»



eût pas; encore importe-t-il assez peu au public à qui le livre s'adresse. Mais si M. Hovelaque avait montré son manuscrit à l'un ou à l'autre de nous, nous lui aurions, je crois, formulé amicalement pas mal d'objections singulièrement plus graves. Dès qu'on veut sortir des pures impressions contemporaines et parler de la vieille Chine, il est dangereux d'avoir pour sources principales des œuvres aussi suspectes que la *Western Origin of the Chinese Civilization* de TERRIEN de LACOUPERIE, *Le peuple chinois* de FARJENEL ou *La cité chinoise* d'Eugène SIMON. Sur la foi de chacun de ces auteurs, on en arrive ainsi à donner une importance indue à des hypothèses qui sont le plus souvent des erreurs.

C'est ainsi que, pour l'origine des Chinois, M. Hovelaque invoque une fois de plus les prétendues tribus «Bak» qui seraient venues d'Elam en Chine, et reproduit (p. 98—102) les rapprochements fantaisistes de Terrien de Lacouperie, y compris celui de Bagdad nom cependant purement iranien d'une ville qui ne fut fondée qu'à l'époque musulmane. La citation des RECLUS sur l'évolution de l'écriture chinoise partie de l'écriture cunéiforme ne repose sur aucun fait réel, sur aucun document connu. M. Hovelaque conclut: «Un fait paraît infiniment vraisemblable, pour ne pas dire certain: c'est celui d'une immigration de colons venus de l'Ouest». Mais rien n'est moins certain, et la thèse n'a même pas jusqu'ici d'indice de vraisemblance. Les caractères somatiques, la langue (car Lacouperie ne parlait pas seulement de l'écriture, mais aussi de la langue) apparentent les anciens Chinois aux autres populations de l'Asie orientale. Nous savons peu de chose sur les influences étrangères qui ont pu s'exercer en Chine dans ces temps très lointains, mais toute l'argumentation de Terrien de Lacouperie s'appuie sur d

---

(p. 195) pour Karakorum, etc. Le traité de Nertchinsk n'est pas de 1769 (p. 199), mais de 1689. Leang K'i-tch'ao (p. 216), Leang Ki-tchéou (p. 242), Leang Ki-chéou (p. 242) ne sont qu'un seul et même personnage.

textes mal contrôlés, mal datés, qu'il a souvent mal compris; leur accumulation fait peut-être impression sur un profane; quand on y regarde de près, le château de cartes s'écroule.

M. Hovelague insiste à bon droit sur le traditionalisme qui a maintenu la civilisation chinoise sensiblement dans les mêmes cadres pendant près de 3000 ans; encore ne faudrait-il pas l'exagérer. Pour M. Hovelague «l'époque capitale est celle où le Tchéouli a été édifié... A coup sûr, aucun livre, pas même la Bible, n'a eu une influence comparable à celle qu'a exercée le Tchéou-li. C'est lui qui a réglé et fixé pour toujours jusqu'aux moindres détails de la vie chinoise: on peut voir avec quelle minutie par les citations que j'en ai données au sujet de l'engrais humain....» (p. 130—131); vingt-cinq dynasties historiques se sont succédé, les invasions, les révoltes ont tout ravagé, sans qu'un iota du culte qui régit la Chine ait été modifié» (p. 127). La comparaison de l'influence du *Tcheou li* avec celle de la Bible est en réalité reprise de M. HIRTH, *The Ancient History of China*, p. 108; mais là où M. Hirth, sinologue, avait mis «probably», M. Hovelague écrit «à coup sûr». Je crois d'ailleurs que, dans l'occasion, M. Hirth allait déjà trop loin. Le *Tcheou li* n'est essentiellement un tableau de l'organisation administrative des Tchou. Sur son autorité avant les Han, nous ne savons autant que rien; la littérature confucéenne est muette à ce sujet. Après les Han, l'éducation traditionnelle des Chinois se fait au moyen des «quatre livres» et des «cinq classiques»; mais dans les «cinq classiques», c'est le *Li ki* qui représente les rituels, et non le *Tcheou li*. En réalité, le sens d'un très grand nombre de rites anciens s'est perdu, et beaucoup de rites nouveaux se sont créés. Le *Tcheou li* est un ouvrage d'un intérêt puissant pour l'étude de l'organisation (au moins de l'organisation théorique) des Tchou; mais il suffit d'ouvrir les ouvrages de M. DE GROOT sur la religion chinoise pour reconnaître que, depuis lors, le culte a beaucoup délaissé et beaucoup

innové. Quant à l'« engrais humain », je doute qu'il doive intervenir ici. M. Hovelaque lui fait jouer une sorte de rôle symbolique, à la suite d'Eugène Simon, « pour qui cet engrais est la base de la civilisation chinoise » (p. 36), et reproduit à son sujet (p. 35—36) toujours d'après Simon, une longue citation « du Tcheou-Li, rites agricoles minutieux formulés 100 ans avant l'ère chrétienne ». Je n'ai pas actuellement sous la main le livre d'Eugène Simon, mais il y a ici quelque confusion; le *Tcheou li* n'est pas un recueil de rites agricoles; il ne date pas de 100 avant l'ère chrétienne; enfin le passage sur l'« engrais humain » ne s'y trouve pas.

Et pour en finir avec les critiques, je crains que la lecture du livre de M. Hovelaque ne laisse pas une impression exacte de ce qu'ont été les rapports entre l'Extrême-Orient et l'Occident. Dans sa sympathie, en soi fort légitime, pour les Orientaux, l'auteur ne voit chez les Européens en Chine — à l'exception des Jésuites français — que sottise, grossièreté et barbarie<sup>1</sup>). Quand il s'agit de flétrir les excès des Occidentaux, il prend de toutes mains: (p. 197) ragots de PINTO, ce « prince des menteurs »; (p. 94) anecdote au moins douteuse de Loti, etc.<sup>2</sup>) Quand les Européens arrivent en Chine au XVI<sup>e</sup> siècle, « leur premier soin fut d'expulser des ports les Arabes qui alors détenaient le commerce »; et « il est à remarquer que ces marchands arabes, pacifiques et policés, n'ont jamais eu de difficultés avec la Chine. . . . La haine de l'étranger est née de l'inqualifiable

---

1) Par contre, M. Hovelaque dit (p. 60) qu'en Extrême-Orient « le moindre coolie sait non seulement lire et écrire, mais peindre et composer des poèmes, jouit d'une œuvre d'art raffinée, a le souci du beau langage et des belles manières ». Pauvre coolie!

2) L'histoire est possible; il y a des goujats partout, et les Chinois ont jeté aussi de crucifix aux latrines. Mais on ne saurait trop se méfier de ce qu'on raconte en Chine au voyageur de passage. Loti est un merveilleux évocateur de sites; pour les faits précis, sa caution est médiocre. Ses *Derniers jours de Pékin* sont essentiellement la réunion d'articles qu'il envoyait alors au *Figaro*; mais il en a supprimé un, celui où, sur la foi d'un télégramme inexact, il décrivait en témoin oculaire l'incendie du Yong-houo-kong qui n'a ja mais brûlé.



conduite des « diables rouges » (p. 197). C'est là oublier le soulèvement des Musulmans de Canton au VIII<sup>e</sup> siècle, et les plaintes é répétées formulées contre les Musulmans aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. L'exposé des rapports entre l'Europe et la Chine, de cette « douloureuse histoire, et honteuse pour l'Europe », de ce « morne récit presque ininterrompu d'agressions sauvages de notre part » (p. 195) commence par l'envoi des missions de Plan Carpin et de Guillaume de Rubrouck; mais l'auteur n'a pas un mot de réprobation pour ces effroyables massacres auxquels se livraient alors les hordes mongoles, et qu'aucune agression occidentale n'avait cependant provoqués. Je suis loin d'approuver l'incendie du Palais d'Été en 1860, mais cela me représente cependant l'indignation des alliés dont les parlementaires avaient été lâchement attirés dans un guet-apens, et dont ils retrouvaient les cadavres mutilés ou les survivants torturés; M. Hovelague, en parlant seulement de « mauvais traitements » infligés aux parlementaires (p. 204), me paraît bien indulgent. Quant au soulèvement des Boxeurs et à la guerre russo-japonaise, les légations européennes d'Extrême-Orient n'ont pas montré la « sereine ignorance » et la « merveilleuse incompréhension » dont M. Hovelague s'accuse (p. 221 et 224). Elles ont averti leurs gouvernements, ils ont dénoncé le péril imminent, les ont adjurés d'agir pendant qu'il était encore temps: les télégrammes de M. PICHON en 1900, ceux de nos agents diplomatiques et militaires de Tōkyō en 1904 (sans compter ceux du ministre russe ROSEN) sont là pour en faire foi. Ce n'est pas la faute de ces agents si les chancelleries européennes ne les ont pas écoutés.

Je suis ainsi en désaccord sur bien des points avec mon ami Hovelague. Mais il est d'autres parties de son livre qui me paraissent d'une vue plus juste, et qui répandront dans le public des idées que je crois saines. Telle cette caractéristique du rôle ancien de la Chine dans l'histoire de l'humanité (p. 114): « Elle se sentait,



et elle était, infiniment supérieure aux pays qui l'entouraient. . . . Son incommensurable orgueil et son immobilité s'expliquent donc encore par là: elle n'a reçu de partout que des confirmations de son génie propre et de sa supériorité; et ce fait est capital. Elle se croyait, et elle était, le centre de son monde, et la plus haute expression de l'humanité de son Asie». De même la personnalité et le rôle de Confucius sont retracés en fort bons termes (p. 132—141). Et l'exposé du taoïsme (p. 141—160), moins neuf cependant que l'auteur ne le suppose, est finement nuancé et joliment exprimé<sup>1)</sup>. Mais c'est surtout dans le chapitre relatif à l'art (p. 166—194) que son sentiment très vif et déjà ancien des choses de l'Extrême-Orient a heureusement servi M. Hovelaque<sup>2)</sup>. Les lecteurs de la *Bibliothèque de philosophie scientifique* trouveront là des notions qu'ils ne pouvaient jusqu'ici acquérir que dans des ouvrages coûteux, presque tous épuisés et le plus souvent rédigés dans des langues étrangères. Je me demande parfois si une certaine révision de ces notions ne s'imposera par la suite. La prédominance du paysage date surtout des Song mais les catalogues anciens nous montrent qu'avant les T'ang et sous les T'ang, la peinture de portraits et de scènes tint une grande place. Le sentiment artistique de la nature universelle au détriment de celui de l'individu est dans une certaine mesure, à mon sens un phénomène relativement tardif.

Les appréciations de M. Hovelaque sur la situation politique actuelle de la Chine me paraissent plus justes que beaucoup de celles qu'il porte sur son passé. Il n'a pas tort quand il qualifie la

---

1) Mais pourquoi diable opposer à Confucius, homme du Nord, Lao-tseu « certainement originaire du Sud » (p. 142)? Les traditions relatives à Lao-tseu sont suspectes, mais toutes s'accordent à le faire naître dans l'extrême Nord du Ngan-houei actuel, bien au Nord du Fleuve Bleu. Il faut ou bien s'y tenir, ou admettre que nous ne savons rien de Lao-tseu. Par ailleurs, les arguments de M. Giles contre l'authenticité du *Tao tö king* ne sont pas tous bons, et sa discussion n'est pas « sans réplique » (p. 142).

2) Je signalerai aussi ce que M. Hovelaque dit (p. 23) de l'influence de la Chine sur la Hollande. L'idée vaudrait d'être poussée et vérifiée.

majorité des révolutionnaires chinois de «babous» (p. 232), et on ne saurait, sauf quelques honorables exceptions individuelles, mieux caractériser le chaos où se débat ce malheureux pays que par cette phrase de la page 259: «En réalité la Chine n'est ni gouvernée, ni représentée, ni renseignée: une poignée d'intellectuels primaires au milieu de l'indifférence et de l'inertie générales se débat contre une poignée de mandarins et de militaires corrompus qui défendent leurs prébendes en dissipant pareillement les ressources de la Chine». Je souscrirais aussi pour ma part à la conclusion, encore qu'elle surprenne peut-être un peu après le reste du livre: «Pour l'Asie, notre civilisation est matérielle, laide, inquiète, inhumaine. Soit. Mais elle vit: et les plus hautes civilisations de l'Orient ne sont guère que de belles mortes». Je ne doute pas d'ailleurs qu'après la période de transition actuelle, la Chine modernisée ne finisse par prendre dans le monde une place éminente, conforme à la valeur de sa race et à l'immensité de sa population.

P. PELLIER.

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

— *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient.*

T. XIX, n<sup>o</sup> 5. — H. MASPERO, *La prière du bain des statues divines chez les Čams* (donne le texte cham et la traduction de la prière chantée dans les sacrifices à la déesse Po Nagar pendant la cérémonie du bain de la déesse). — H. PARMENTIER, *Sculptures čames conservées à Hué* (inventaire des sculptures déposées au Tân Tho'-viên). — N. PÉRI, *A propos du mot sampan* (M. Péri écarte les étymologies malaise et chinoise et songe à une origine américaine du mot; cette note contient des renseignements intéressants, mais la preuve n'est pas faite; p. 16, la relation de Mendez Pinto n'a pas paru en 1540 mais en 1614). — Bibliographie (entre autres, analyses critiques par M. Parmentier des travaux de E. B. HAVELL sur l'art hindou compte rendu important par M. Maspero des *Fêtes et chansons anciennes de la Chine* de M. GRANET). — Chronique (aux p. 127—135 traduction partielle de l'importante leçon d'ouverture du Dr. N. J. KROM, *De Sumatraansche Periode der Javaansche Geschiedenis*). — Documents administratifs.

T. XX, n<sup>o</sup> 1. — N. PÉRI, *Études sur le drame lyrique japonais* nō, V. C'est une suite de l'important et excellent travail dont la publication a commencé dans le *Bulletin* en 1909 et a été poursuivie en 1911, 1912 et 1913. M. Péri traduit ici les nō suivants: 1<sup>o</sup> Nō de Miwa (p. 1—23); 2<sup>o</sup> Nō de Tamura (p. 25—47); 3<sup>o</sup> Nō d'Eguchi

(p. 49—73); 4° Nō du *kinuta* (p. 75—95); 5° Nō de Matsuyama-Kagami (p. 97—110). [Nous signalerons les petites corrections suivantes : P. 75: Le texte ne parle pas du pays de Yen, mais de la région de 燕然 Yen-jan; c'est précisément là que se trouvaient les Hiong-nou, et il n'y a pas à douter que la poésie de l'empereur Yang, tout comme le nō du *kinuta*, vise bien Sou Wou; l'histoire de Sou Wou était très populaire, et il en est question dans plusieurs manuscrits le Touen-houang. — P. 101: Au lieu de Lou-k'ieou, lire 綠珠 Lu-tchou, et au lieu de 超王 Tch'ao-wang, lire 趙王, «le prince le Tchao». Sur Lu-tchou, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1709; *B.E. F.E.O.*, IX, 245, et *J. A.*, mai-juin 1914, p. 517.]

— *La Géographie* de sept.-oct. 1920 contient (p. 209—234) un article intitulé *La Chine au Thibet*, que l'auteur, le Père GORÉ, date de Tatsienlou, 1<sup>er</sup> décembre 1919. Les conditions dans lesquelles l'auteur a dû travailler feront excuser les erreurs de faits, de noms, de dates, qui marquent l'exposé des relations anciennes de la Chine et du Tibet; pour l'époque contemporaine, l'article est plein de données intéressantes.

Vient de paraître (septembre 1920): *Ser Marco Polo Notes and Addenda to Sir Henry Yule's Edition, containing the Results of Recent Research and Discovery by Henri CORDIER... With Frontispiece.* London, John Murray, 1920, in-8, pp. x—161.

Nous avons reçu des **Douanes Maritimes Chinoises**: *Returns of Trade and Trade Reports 1919.* — Part I. — *Report on the Trade of China, and Abstract of Statistics.* [Le revenu total de 1919 était de Hk. Tls. 46.009.160; le change était Haikouan tael = 1 fr. 12 = Mex. dollar 1.68. La population étrangère en Chine était 350.991 dont 171.485 Japonais, 148.170 Russes, 13234 Anglais, 360 Américains, 4409 Français, 2390 Portugais, etc.] — Part II. —



*Port Trade Statistics and Reports.* — Vol. I. — *Northern Ports (Aigun to Kiaochow)*. [Carte: Rectification of Haiho Entrance and Proposed Reclamation of North Flat.]

Part III. — *Analysis of Foreign Trade.* — Vol. I. — *Imports* [1919: Importations nettes, Hk. tls. 646.997.681.] — Vol. II. — *Exports* (with Appendix). [1919: Exportations, Hk. tls. 630.809.411.]

— *List of Lighthouses, Light-Vessels, Buoys, and Beacons on the Coast and Rivers of China*, 1920. (Corrected to 1st December 1919). [On comptait 1474 feux de toute espèce, dont 189 phares.]

Des modifications expliquées dans la circulaire suivante ont été apportées dans la publication des rapports des Douanes chinoises:

### CHINESE MARITIME CUSTOMS.

#### NEW SYSTEM OF PUBLISHING ANNUAL AND QUARTERLY STATISTICS OF TRADE.

In pursuance of instructions received from the Inspector General of Customs a new system of rendering and publishing the trade statistics which are compiled and issued by the Maritime Customs Service has been inaugurated, beginning with the Trade Returns for March quarter 1920.

The more important changes which have been introduced are, as regards the Annual Returns, the elimination of the former Part II, the volume in which the annual statistics of each port have hitherto been brought together; and, as far as the Quarterly Returns are concerned, the discontinuance of publication of the quarterly returns of all the ports in one combined bound volume. Hereafter, the latter will be issued as separate pamphlets only, one for each port, and published separately as soon after the close of each successive quarter as possible. The opportunity has been taken to improve the arrangement of the various tables published in the Returns, and a com-

parative column has been added to the tables of the June, September, and December quarters showing cumulative figures from the 1st January to the end of the quarter concerned for the current and two preceding years. The December quarter pamphlet, moreover, will also include the Annual Trade Report in English and Chinese of the port concerned and certain annual tables. It will thus be seen that the December quarter returns will contain all the information hitherto published in Part II of the annual volume, which will therefore cease to be issued. No modifications are contemplated in the former Part III, which will hereafter become Part II. It is expected that the changes explained above will considerably advance the date of publication of the quarterly and annual trade statistics.

A list of the Customs statistical publications as they will hereafter be issued, and the prices at which they are for sale, follows hereunder:

#### ANNUAL: TRADE OF CHINA.

PART I. — REPORT ON THE TRADE OF CHINA AND ABSTRACT OF STATISTICS. One volume. Price \$ 2.

PART II. — ANALYSIS OF TRADE (formerly Part III). Two volumes. Price \$ 3 per volume.

Vol. I. — IMPORTS.

Vol. II. — EXPORTS. Appendix: Imports and Exports grouped according to the plan adopted by the Brussels International Conference on Commercial Statistics.

#### QUARTERLY: TRADE OF EACH PORT.

Issued in separate port pamphlets containing quarterly tables for I.—Imports, I.—Exports, III.—Re-exports, with figures for the corresponding quarter of the preceding year, and IV.—Special: Tea, Silk, etc.

- |                      |                               |
|----------------------|-------------------------------|
| 1. JANUARY-MARCH.    | } Price \$ 0.10 per pamphlet. |
| 2. APRIL-JUNE.       |                               |
| 3. JULY-SEPTEMBER.   |                               |
| 4. OCTOBER-DECEMBER. | Price \$ 0.50 per pamphlet.   |

The Quarterly Returns mentioned under Nos. 2, 3, and 4 give also the cumulative figures from the 1st January to the end of the quarter concerned for the current and two preceding years. No. 4 contains, in addition, the **Annual Trade Report** in English and Chinese and the following **annual tables**:  
I.—Revenue, II.—Shipping, III.—Values, IV.—Inland Transit, V.—Treasure, VI.—Passenger Traffic, and VII.—Special, with comparative statistics for 10 years.

INSPECTORATE GENERAL OF CUSTOMS,

STATISTICAL DEPARTMENT,

SHANGHAI, 14th May 1920.

Nous avons reçu le *Rapport de l'Administration des Postes chinoises pour l'année 1919*. Nous y relevons le chiffre de la population de la Chine:

|              |             |
|--------------|-------------|
| Pe King      | 4.014.619   |
| Tche Li      | 30.172.092  |
| Chan Si      | 11.080.827  |
| Ho Nan       | 30.831.909  |
| Chen Si      | 9.465.558   |
| Kan Sou      | 5.927.997   |
| Sin Kiang    | 2.519.579   |
| Mandchourie  | 13.701.819  |
| Chan Toung   | 30.803.245  |
| Se Tch'ouan  | 49.782.810  |
| Hou Pe       | 27.167.244  |
| Hou Nan      | 28.443.279  |
| Kiang Si     | 24.466.800  |
| Kiang Sou    | 28.235.864  |
| Chang Haï    | 5.550.200   |
| Ngan Houei   | 19.832.665  |
| Tche Kiang   | 22.043.300  |
| Fou Kien     | 13.157.791  |
| Kouang Toung | 37.167.701  |
| Kouang Si    | 12.258.335  |
| Yun Nan      | 9.839.180   |
| Kouei Tcheou | 11.216.400  |
| Total        | 427.679.214 |

1 *Hien* dans le Mongolie dans le district de Pe King, 3 *Hien* dans le district de Mandchourie et le Tibet ne sont pas compris dans ces chiffres, faute de renseignements.

En tête vue de la poste de Tsi Nan, Chan Toung.

## PUBLICATIONS PÉRIODIQUES.

Le *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society* Vol. LI—1920 renferme: *Proceedings*. — *The Relations of Chinese and Siamese*. By W. Clifton DODD. — *Greek and Chinese Art Ideals*. By Arthur STANLEY. — *Destiny, Fate*. By EVAN MORGAN. — *China's Petrified Sun-Rays*. By Herbert CHATLEY. — *Chinese Ideas of Antiques*. By Rev. J. HUDSON. — *Names and Nicknames of the Shanghai Settlements*. By George LANNING. — *Chinese Poetry and its connotations*. By Florence AYSCOUGH. — *Notes on the Agriculture, Botany and the Zoology of China*. By B. W. SKVORTZOW. — *A Chinese Life of Mohammed*. By Isaac MASON. — *Reviews of Recent Books*. — *Notes and Queries*. — *Additions to the Library*. — *List of Members*.

*Journal asiatique:*

Janvier—mars 1920: P. 5—54: Suite de l'important travail de M. PRZYLUKI sur *Le Parinirvāṇa et les funérailles du Buddha*. L'auteur étudie cette fois l'évolution des traditions des diverses écoles au sujet du rituel des funérailles du Buddha [P. 18, lire *fen* au lieu de *fan* reproduit d'après Nanjiō. — P. 27 et 28: le nom du Makuṭa-andhana semble devoir être interprété au passé: «ont attaché» ; non «attachent». — P. 39, l. 1 et n. 1: La forme donnée en note ne peut répondre phonétiquement à *susthānī*; la restitution théorique serait \**susarjanī*. Il faut remarquer d'ailleurs que la citation du dictionnaire d'Ekō (pourquoi Ekko?) ne paraît pas se rapporter au texte utilisé ici par M. Przyłuski. Pour l'alternance *pilā* et *kapittha* des pp. 38—39, cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 356. Toutes ces transcriptions du *Pan ni yuan king* sont d'ailleurs faites sur des formes prâcrites ou iranisantes et mériteraient une étude spéciale. — P. 39, n. 3: Cette note ne me paraît pas très exacte. Il n'est pas sûr que le titre de *Chan song p'i ni siu* soit à préférer



à celui donné par Nanjiō, n° 1144. D'autre part, Nanjiō, dans App. II, 44, a modifié sa restitution antérieure du titre sanscrit en *Sarvāstivādayanayanidāna*. La traduction n'a pas dû être exécutée «entre 409 et 410», puisqu'elle doit être postérieure à la mort de Kumārajīva, laquelle se place en 413 (cf. *T'oung Pao*, 1912, p. 392); c'est donc entre 413 et 418 que la traduction dut être effectuée par Vimalākṣa (je ne vois pas de raison de garder la forme Vimalākṣas de Nanjiō). Enfin la traduction de Vimalākṣa comprend non seulement un *kṣudraka varga* et un *nidāna*, mais en outre une première partie, la plus considérable, qui est un 法品 *fa-p'in*.]. — P. 55—88: *Le cycle des douze animaux et le symbolisme cosmogonique des Chinois*, par L. de SAUSSURE. L'auteur y reprend, d'une façon plus systématique que dans ses travaux antérieurs, son argumentation en faveur de l'origine chinoise du cycle des douze animaux. [Je n'ai jamais cru pour ma part à l'origine «turque» de ce cycle proposée par Chavannes, et les arguments de M. de Saussure sont impressionnants. On reste parfois un peu inquiet de le voir si bien tout expliquer, mais je crois l'ensemble de son raisonnement solide. Il reste toutefois à rendre compte des similitudes apparentes qui existent entre le cycle des douze animaux et les listes occidentales étudiées par M. Boell. En outre, M. de Saussure est amené (p. 86—87) à accorder à la liste des mois turcs anciens donnée par Al-Bīrūnī une antiquité qui paraît historiquement assez peu vraisemblable. — P. 66, note: «Tcheng tong» est une inadvertance de Biot, *Tcheou li*, p. lx; il faut lire 鄭衆 Tcheng Tchong, comme Biot l'a écrit correctement partout ailleurs, par ex. pp. xv, xx, lxi. — P. 81, 82 et 86: Le *Chouo wen* n'est pas du I<sup>er</sup> siècle, mais du II<sup>e</sup>; il ne faut user qu'avec prudence du *Kia yu* qui, dans son état actuel, est un faux du III<sup>e</sup> siècle.]. — P. 96—100: Note où M. COEDÈS fixe entre 1115 et 1180 la construction d'Angkor-Vat. — P. 107—109:

Traduction d'une note de 1918 de M. A. I. IVANOV sur les textes *si-hia* conservés à Petrograd.

Avril—juin 1920: P. 115—185: *A propos des Comans*, par P. PELLLOT [article écrit en partant du livre de Bang et Marquart, *Osttürkische Dialektstudien*, Berlin, 1914.]. — P. 205—232: *Le proto-chinois, langue flexionnelle*, par B. KARLGREN, [L'auteur étudie l'emploi des pronoms dans les classiques, et conclut qu'ils doivent avoir eu primitivement une forme nominative-génitive et une forme régime. Peut-être le titre de l'article dépasse-t-il toutefois en portée ce qui résulterait à soi seul de cette constatation.] — P. 233—245: *Les origines de la dynastie de Sukhodaya*, par G. COEDÈS. [On n'atteignait jusqu'ici la dynastie de Sukhodaya qu'à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, par l'inscription de Rāma Kambhēng. M. Coedès étudie ici une inscription provenant sans doute de Sukhodaya et qui doit être de la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle; elle donne des renseignements intéressants sur la manière dont Indrāditya, le père de Rāma Kambhēng, se rendit indépendant du Cambodge.]

*Journal of the R. As. Society:*

Janvier 1920: P. 1—19: *To the East of Samatata*, par Prof. PADMANATH BHATTACHARYA. L'auteur y propose de nouvelles identifications, absolument inadmissibles, pour les états que Hiuan-tsang nomme dans la péninsule indochinoise. — P. 31—48: Suite du travail de M. J. KENNEDY sur *The Aryan Invasion of Northern India*.

Avril 1920: P. 185—192: *The Historical Position of Rāmānanda*, par J. N. FARQUHAR. Au lieu des dates 1299—1410 généralement indiquées pour Rāmānanda, l'auteur propose *circa* 1400—1470. — P. 193—219: *The Kharoṣṭhī Alphabet*, par R. D. BANERJI [Est en général en faveur des opinions de Bühler et de Thomas contre celles de Smith. — P. 193: au lieu de «*Fa-wan-shu-lin*», lire en transcription anglaise *Fa-yuan-chu-lin*. — P. 194: la référence de la n. 3 repose

sur une confusion; il faut lire 340 au lieu de 191. — Les planches annoncées p. 219 n'ont pas paru. — A propos des formes «kharoṣṭhi ou kharoṣṭrī» de la p. 193, je voudrais signaler: 1<sup>o</sup> Que la restitution \**kharoṣṭra* de M. S. Lévi (ou plutôt \**kharoṣṭraka*, \**kharoṣṭrag*) est seule en accord avec la forme chinoise *k'ia-lou-chou-ta-lo* de Houei-yuan (cf. *B.E.F.E.-O.*, III, 479—480), ce qui ne veut pas dire que la forme vraisemblablement iranisante indiquée par Houei-yuan doive nécessairement l'emporter sur l'autre; 2<sup>o</sup> que pour expliquer *kharoṣṭrag*, il y a peut-être lieu de se rappeler que, dans la langue de l'Avesta, on a *aoṣtra-* à côté de *aoṣta-* pour «lèvre»; 3<sup>o</sup> que, dans les discussions sur *kharoṣṭhi* ou *kharoṣṭrī*, on a omis, je ne sais pourquoi, de faire intervenir la forme Kharustr de Mekhitar d'Aeriwank que Vasil'ev avait déjà rapprochée de Kharoṣṭha (cf. Schiefner, *Wassiljew's Vorrede zu seiner russ. Uebersetzung von Tāranātha*, p. 30—31; Weber, *Hist. of Indian Literature*<sup>4</sup>, p. 248)]. — P. 223—226: *Invasion of the Panjab by Ardashir Pāpakān (Bābagān), the first Sassanid King of Persia, A.D. 226—41*, par Vincent A. SMITH (à propos d'un passage de Firišta et d'une monnaie kušan dont le revers porterait un motif sassanide frappé après coup). — P. 227—229: *Identification of the «Ka-p'i-li country» of Chinese Authors*, par Vincent A. SMITH [L'auteur accepte comme «presque sûrement correcte» l'explication que lui a proposée le lieutenant-colonel Alban Wilson et selon laquelle «Ka-p'i-li» serait la région de la Kopili River dans l'Assam, et le roi 月愛 Yue-ngai serait un hypothétique roi Khasia U-Ai. Il n'y a rien à retenir de ces équivalences. Le chinois Kia-p'i-li ramène à \*Kaviri ou \*Kavili, et rien ne pousse à le chercher dans l'Assam, bien au contraire; quant à Yue-ngai, c'est sûrement une traduction (Candragupta?) et non une transcription.].

Juillet 1920: P. 319—324: *Taxila Inscription of the year 136*, par RAMAPRASAD CHANDA. Nouvelle étude sur le mot *ayasa* qui a

été l'objet de tant de discussions depuis que Sir John Marshall a publié l'inscription pour la première fois dans le *J.R.A.S.* de 1914. — P. 392—396: Nécrologies de Vincent Arthur SMITH (1848—1920) et de James KENNEDY.

Octobre 1920: P. 447—452: *Hiuan-tsang and the Far East*, par Louis FINOT. Réfutation des hypothèses invraisemblables proposées par M. Padmanath Bhattacharya dans le n° de janvier du *J.R.A.S.* — P. 453—479: *On the Representation of Tones in Oriental Languages*, par Sir George GRIERSON. Cet ingénieux système sera employé avec avantage dans les travaux de linguistique comparative entre les diverses langues polytoniques. — P. 517—533: *The Shahbandar in the Eastern Seas*, par W. H. MORELAND. Intéressante étude sur les différentes valeurs de cet ancien titre; l'auteur montre que l'explication usuelle par «maître de port» n'est qu'une acception entre plusieurs. — P. 591—596: A propos de l'article de M. Farquhar sur Rāmānanda, Sir G. GRIERSON montre que Rāmānanda ne venait pas du Sud de l'Inde, mais dut naître à Allahabad. — P. 667—674: Nécrologies de Sir Charles James LYALL, de Henri Louis JOLY, de ARABAČEK, de ŚATIŚCANDRA VIDYĀBHŪṢANA.

*the Geographical Journal*:

Août 1920, p. 124—128: *A Note on the Topography of the Kun Massif in Ladakh*, par le Major Kenneth MASON [montre, contrairement aux dires de M<sup>rs</sup> Bullock Workman, que le Survey India avait correctement indiqué les hauteurs relatives des trois principaux pics du massif]. — P. 149—150: Bonne nécrologie, par E. Hippisley, du D<sup>r</sup> George Ernest MORRISON [mais il est faux que le colonel Shiba ait été mortellement blessé lors du siège des gations en 1900].

Septembre 1920, p. 183—195: *The valleys of Kham*, par F. Kingdon ARD [l'auteur, s'appuyant sur son voyage dans le Nord-Ouest du



Yunnan, insiste sur l'importance de la chaîne qui sépare le Mékong de la Salouen au point de vue des limites de la flore et de la faune tropicales d'une part, et de celles de la Chine de l'autre. Au point de vue des routes commerciales, l'auteur a raison de dire que le commerce ne s'est pas exercé par le Nord-Ouest du Yunnan vers la Birmanie et l'Assam, mais il paraît ne pas soupçonner l'importance historique des anciennes communications de la Chine et de la Birmanie par le Sud-Ouest du Yunnan].

Novembre 1920, p. 416—418, compte rendu par C. Raymond BEAZLEY du dernier ouvrage où M. H. Vignauld a résumé ses recherches sur Christophe Colomb. M. Beazley admet que M. Vignauld a eu raison de nier que Toscanelli soit pour rien dans les découvertes de Colomb, mais ne rejette pas la possibilité d'un voyage fait par Colomb en 1477 en Islande, où il aurait pu entendre parler des anciens voyages scandinaves, et en tout cas maintient contre M. Vignauld que Colomb, comme il le dit lui-même, a découvert l'Amérique en voulant gagner le Cathay, le Japon et les Indes.

*The New China Review*, t. II:

Février 1920: P. 1—24: *The romance of an Emperor*, 1<sup>er</sup> article par R. F. JOHNSTON. — P. 25—36: *A poet of the 2nd Cent. B.C.* par H. A. GILES. [C'est une nouvelle traduction de poèmes de 梅乘 Mei Cheng; M. Giles l'oppose à celle qui en avait été donnée antérieurement par M. Waley. En réalité, je ne crois pas qu'on puisse traduire utilement ces textes anciens sans un commentaire détaillé. Tantôt la version de M. Waley, et tantôt celle de M. Giles sont en accord avec le commentaire de ces poèmes donné au VII<sup>e</sup> siècle dans le ch. 29 du *Wen siuan*. Bien d'autres travaux ont paru depuis lors. Il y a là des difficultés de détail qu'une simple affirmation de l'un ou de l'autre ne suffit pas à trancher.] — P. 37—43: *Chinese and Sumerian*, par le Rev. Hugh W. WHITE.

La tendance de cet article est de montrer non seulement que l'écriture sumérienne et l'écriture chinoise sont apparentées, comme soutient le Rev. C. J. Ball, mais qu'il faut probablement ramener la même origine commune l'écriture égyptienne et l'écriture hittite. m'entraînerait trop loin de dire ici les raisons de principe qui valent jusqu'ici une telle thèse ruineuse. Parmi les exemples particuliers cités ici, celui de 萬 *wan* est vraiment mauvais; quant à 占, je ne pense pas qu'on doive le considérer comme formé directement de trois éléments, mais seulement de deux, 占 et 乙, [le premier était déjà un signe complexe.] — P. 44—68: Fin du travail du P. H. DORÉ sur *Le grand pèlerinage bouddhique de Tong-tcheou et les cinq montagnes de Tong-tcheou*. [Il s'agit de 通州 Tong-tcheou du Kiang-sou; la description de ce panthéon populaire est curieuse. — P. 49: Le sens primitif de 輪藏 *louen-tsang* ne peut pas être «roue de la Loi», mais «Tripitaka tournant». — P. 52: 伽藍 *k'ie-lan* est en principe *saṅghārāma* et non «Kalanda». — P. 53: 慈航 *ts'eu-hang* est la «barque» et non l'«île» de la miséricorde. — P. 54: Je doute de l'explication de Fa-tsiu-ngan; les trois divinités en question sont en réalité taoïques.] — P. 69—88: Suite du travail du Rev. J. HUTSON, *Chinese Life on the Tibetan foothills*; enseignements intéressants sur les sociétés secrètes au Sseu-tch'ouan; la p. 71, une invraisemblable erreur où les conjurés du «jardin des pêcheurs» (II<sup>e</sup> siècle A.D.) sont représentés comme en lutte avec les T'ang (VII<sup>e</sup> siècle).] — P. 89—98: *The Japanese-Chinese Question*, par E. H. PARKER.

Avril 1920: P. 109—136: Important article de B. LAUFER sur *Multiple births among the Chinese*. M. Laufer y relève les cas de gemmation de trois, quatre, six et même sept jumeaux qu'il a relevés dans les textes chinois. — P. 137—153: *A note on the Yung lo ta tien*, par Lionel GILES [M. Giles y donne un historique de cette immense encyclopédie et décrit 26 volumes qu'il a examinés personnellement.

Son étude est à joindre à celle de M. Aurousseau dans *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 79 — 87. Les volumes du D<sup>r</sup> Morrison dont parle M. Aurousseau doivent être aujourd'hui au Japon, chez le baron Iwasaki; l'un deux est important en ce qu'il contient la section 遭運 *tsao-yun*, ou des « transports par eau », copiée du 經世大典 *King che ia tien* encyclopédie de l'époque mongole aujourd'hui perdue. Les ch. 485 et 486 du *Yong lo ta tien*, contenant un 忠傳 *Tchong tchouan* illustré inconnu jusqu'ici, ont été reproduits en 1916 au 1<sup>er</sup> tsi du 涵芬樓祕笈 *Han fen leou pi ki*. M. Lo Tchen-yu a édité dans son 雪堂叢刻 *Siué t'ang ts'ong k'o* le texte du 熬波圖 *Ngao po t'ou* ou « Traité illustré sur les salines » de 陳椿 *Tch'en Tch'ouen* des Yuan, qui avait été copié dans le *Yong lo ta tien* par la « Cour de peinture » de la dynastie mandchoue; depuis, il a reproduit en fac-similé dans le 1<sup>er</sup> tsi de son 吉石盒叢書 *Ki che ngan ts'ong chou* l'album même établi par la « Cour de peinture », texte et planches. Enfin, dans le 4<sup>e</sup> tsi de ce même *Ki che ngan ts'ong chou*, il a reproduit les ch. 14628 et 14629 du *Yong lo ta tien*, contenant une portion du 吏部條法 *Li pou t'iao fa* des Song, d'après l'exemplaire qui était venu en la possession de M. Tomioka. Bien que le *Yong lo ta tien* n'ait jamais été imprimé entièrement, l'édition en fut peut-être commencée sous les Ming (cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 829). On sait qu'un grand nombre d'ouvrages extraits au XVIII<sup>e</sup> siècle du *Yong lo ta tien* ont été incorporés aux éditions du Wou-ying-tien; mais beaucoup d'autres ainsi extraits à cette époque sont restés alors inédits; on en trouvera la liste au ch. 5 du *Houei k'o chou mou*. Depuis lors, un certain nombre d'autres œuvres ont été extraites du *Yong lo ta tien*, en particulier par l'érudit Siu Song. Les unes ont été publiées, d'autres sont restées inédites comme les chapitres du *King che ta tien* sur les 驛站 (stations postales) dont une copie manuscrite est au Musée Rumyantsev de Moscou, et le 宋會要 *Song houei yao*, dont l'édition, longtemps



différée, a peut-être aujourd'hui paru à Changhai. La meilleure notice indigène que je connaisse sur le *Yong lo ta tien* est celle de M. Miao Ts'iu-an-souen, au ch. 4 de son 藝風堂文續集 *Yi fong tang wen siu tsi*; nul sinologue ne l'a utilisée jusqu'ici. Il y aurait lieu de traduire intégralement la notice du *Catalogue impérial* que M. Giles n'a fait qu'analyser brièvement, et d'utiliser les informations supplémentaires de M. Miao Ts'iu-an-souen. D'après ce dernier, le premier édit de compilation est du 9<sup>e</sup> mois de 1403, au lieu que M. Giles, d'après le *Catalogue Impérial*, indique le 7<sup>e</sup>. Le *Ming che* ne fournit aucune indication à ce sujet, ni dans les « annales principales », ni dans le chapitre sur la littérature; mais on devrait retrouver la trace de l'édit, et peut-être son texte, dans les *che-lou* de Yong-lo, dont un manuscrit se trouve à Cambridge. M. Miao Ts'iu-an-souen termine son article par la liste des 365 ouvrages provenant du *Yong lo ta tien* et qui ont été incorporés au Sseu-tou-ts'iu-an-chou, et des 106 ouvrages qui ont été seulement l'objet d'une notice critique dans la section *ts'ouen-mou* du *Catalogue impérial*.] — P. 154—179: Suite du travail du Rev. J. HUTSON, *Chinese Life on the Tibetan foothills*. [Donne sur les châtiments et l'appareil de la justice des détails dont beaucoup ne se trouvent pas ailleurs.] — P. 180—194: *The romance of an Emperor*, par R. F. JOHNSTON (suite et fin). [Le Rev. Cornaby avait étudié dans la *New China Review*, I, 329—339, la tradition selon laquelle l'empereur Chouen-tche ne serait pas mort en 1661, mais se serait fait moine au Wou-t'ai-chan, d'aucuns disent au T'ien-t'ai-sseu non loin de Pékin; c'est cette tradition qui serait à la base du fameux roman *Yong leou mong*. Le travail de M. Johnston, richement documenté et très sainement mené, montre qu'il n'y a pas à s'arrêter à cette légende. Il s'appuie surtout sur les témoignages chinois, mais indique aussi le silence des missionnaires qui vivaient alors près de Cour. A ce point de vue, il y eût eu intérêt à consulter l'*Histoire*



de la Chine sous la domination des Tartares du P. Greslon (1671) dont le manuscrit autographe, écrit, semble-t-il, en 1668, est à la Bibliothèque Nationale, fonds français, n<sup>o</sup> 14688. On y trouve la mention d'un fait qui a dû jouer un rôle dans l'élaboration de la légende. En 1659, Chouen-tche fit demander par tout l'empire de belles filles pour son gynécée, et son parent Tong Kouo-k'i, alors en fonctions au Tchö-kiang, lui en envoya une dont on disait merveille, mais qui fut trouvée enceinte quand elle arriva au palais. Il est fort possible, malgré la règle à laquelle M. Johnston fait allusion p. 10, que cette femme ait été chinoise. On sait par Kao Che-k'i que K'ang-hi eut une concubine chinoise dont un missionnaire fit le portrait (cf. *B.E.F.E.-O.*, XII, ix, 96—97), et la fameuse 香貴妃 Hiang-kouei-fei de K'ien-long, originaire du Turkestan, n'était pas non plus des «bannières».] — P. 195—196: *Comfortable words in sickness*, poésie de 元稹 Yuan Tchen des T'ang traduite par Sir E. Trelawny BACKHOUSE. — P. 197—206: *Saint François-Xavier et la Chine*, par le Père J. DE LA SERVIÈRE. [Étude très documentée, basée surtout sur les *Monumenta Xaveriana* et sur les biographies du saint publiées en 1900 par le P. Cros et en 1911 par le P. Brou. La mort de saint François-Xavier est fixée ici au 3 décembre 1552 avant l'aube. On sait qu'on avait admis très longtemps pour cette mort la date du 2 décembre, puis qu'un document publié par le P. Cros avait paru ensuite en faveur du 27 novembre.] — P. 207—210: *The fire-proof Warehouses of Lin-an*, par C. M[OULE]. [Il s'agit des 場坊 *t'a-fang*, expression dont le sens précis n'est pas encore bien établi.] — P. 211—214: *Further note on foot-binding* par L. C. ARLINGTON. [M. Arlington avait donné sur le même sujet dans *New China Review*, I, 92—94, une note malheureusement entachée de grosses erreurs, dont quelques unes seulement sont corrigées *ibid.*, p. 320—321; en particulier 漢隸釋 *Han li ch'ieh* n'est pas un nom d'homme, mais le titre d'un ouvrage de 洪适

Hong Koua (1117—1184). En réalité, il ne reste rien des textes sur lesquels s'appuyait M. Arlington pour attribuer le bandage des pieds «au cinquième siècle avant notre ère». Et il n'y a pas non plus à faire état du texte invoqué par M. Giles (*Adversaria Sinica*, I, 281) et auquel renvoie M. Arlington, pour établir que la coutume existait au moins en 150 A.D.; car ce texte est tiré du 雜事秘辛 *Tsa che pi sin*, lequel est connu comme un faux des Ming. Ici encore la meilleure réunion de textes se trouve au ch. 4 du *Yi fong t'ang wen siu tsi* de Miao Ts'iu-an-souen. On y verra que la coutume des petits pieds apparaît à peine au X<sup>e</sup> siècle, et ne se répand vraiment que sous les Song du Sud. Ni les Kin, ni les premiers Yuan ne connaissaient les petits pieds. On ne bandait pas non plus les pieds au palais des premiers empereurs Ming. Les Mandchous proscrivirent le bandage des pieds par un édit de 1638, et on sait que, durant toute leur dynastie, ils ne le tolérèrent pas au palais ou dans les «bannières». Ils essayèrent même de l'interdire pour toute la Chine par des édits de 1645 et de 1662; ce n'est qu'en 1668 que, de guerre lasse, ils laissèrent leurs sujets chinois en faire à leur guise.]

Juin 1920: P. 223—247: *Reform in Chinese mourning rites*, par T. C. WERNER. [Traduction des opinions formulées par un M<sup>r</sup> Kou Che (on ne nous donne par les caractères chinois de son nom) sur la simplification des rites funéraires. Le document est intéressant par son entier détachement de tout ce qui est tradition de pure forme.] — P. 248—266: *The earliest articulate Chinese philosopher, Wan-tsz*, par E. H. PARKER. [Avait déjà paru dans le *Journal of the Manchester Egypt. and Or. Soc.* en 1917—1918.] — P. 267—289: *Pollone's investigations on the Chinese Moslems*, par le Rev. G. G. WARREN. — P. 290—295: Suite des *Taoist Tales* du major W. Perceval ETTS. — P. 298—305: *The chronology of the Bamboo Annals*, par ARTHUR MORLEY. [L'auteur accepte dans l'ensemble les opinions que

Chavannes a exprimées dans sa traduction de Sseu-ma Ts'ien.] — P. 306—311: Notes de M. Arlington sur les termes 黎民 *li-min* et 場坊 *t'a-fang*.

Août 1920: P. 319—341: *A Re-translation*, par H. A. GILES [M. Giles oppose cette nouvelle traduction des *Élégies de Tch'ou* à celle qui a été publiée en 1919 par M. A. Waley. Il en est un peu de ces poèmes comme de ceux de Mei Cheng dont j'ai parlé plus haut: pour se faire une idée de l'œuvre, il y a déjà plusieurs traductions qui suffisent; si on veut pousser plus loin l'étude, il y faut un gros commentaire. C'est ainsi que p. 332, il n'est pas du tout évident que M. Giles ait raison contre M. Waley dans l'interprétation de 鮮卑 *sien-pi*. Si on admet avec MM. Waley et Giles que *sien-pi* est ici l'équivalent du mot étranger qui a aussi été transcrit 師比 *che-pi*, 犀毗 *si-p'i*, etc., et qui désigne les anciennes agrafes de ceinture, la comparaison peut très bien porter sur la forme allongée et gracile de ces agrafes; je ne connais pas, pour ma part, d'ancienne agrafe de ceinture sur laquelle soit figurée, comme le veut M. Giles, une gazelle.] — P. 341—365: *Lu in Confucius' early years*, par A. MORLEY. [L'auteur se montre très familier avec la littérature confucéenne. Serait-il permis de souhaiter que quelqu'un de ceux qui se consacrent à l'étude de cette période nous donnât pour le *Tso tchouan* les index qui manquent à la traduction de Legge comme à celle de Couvreur? La tâche est ingrate, mais le service rendu serait très grand.] — P. 366—397: Suite du travail du Rev. HUTSON, *Chinese life on the Tibetan foothills*. [Curieux renseignements sur les pratiques de divination et de sorcellerie, sur Kouan-yin et ses sœurs (!) Mañjuśrī et Samantabhadra, sur le 土地神 *t'ou-ti-chen* et sur le dieu de la muraille et des fossés.] — P. 398—414: Fin du travail de M. WARREN *D'Ollone's investigations on Chinese Moslems*. [Ce travail est un résumé du t. I des *Documents scientifiques de la mission d'Ollone*.] — P. 415—418: *A note on multiple births on China*, par R. F. JOHNSTON

[Ce sont des renseignements à ajouter à l'article de M. Laufer sur le même sujet paru dans le n<sup>o</sup> d'avril 1920, p. 109—136.] — P. 421—422: Note par M. H. I. HARDING sur le 十字寺 Che-tseu-sseu ou «Temple de la Croix» du 房山 Fang-chan, dont il a été question à diverses reprises dans le t. I de la *New China Review*. [M. Harding s'est aperçu que l'une des croix porte une courte inscription de 2 lignes qu'il reproduit ici et qu'il suppose être du mongol. Il est évident que l'inscription est en écriture syriaque, mais peut-être assez mal gravée; ne lui trouvant pas de sens, je me suis adressé à un spécialiste, qui n'en a rien pu tirer; il serait désirable d'avoir un bon estampage, ou au moins une bonne photographie, de ce monument que son site même rend particulièrement intéressant.]

— Les *Mémoires de la Soc. de Linguistique* de 1920 (t. XXII, p. 43—46) contiennent une note fort curieuse de M. B. LAUFER, *Sanskrit karketana*. On connaît en arménien une pierre *karkehan*, de zircon, dont le nom suppose un prototype iranien \**karkaḍan*. De celui-ci, M. Laufer rapproche à bon droit le sanscrit *karketana*, prâcrit *kakkerāa*, qui a passé en tibétain et en mongol sous la forme *tekeru*. L'arabe connaît *karkand* et *karkahan*.

— M. F. H. ANDREWS a publié dans *The Burlington Magazine* de juillet-septembre 1920, avec introduction de Sir Aurel STEIN, un très important article *Ancient Chinese figured silks excavated by Sir Aurel Stein at ruined sites of Central Asia*, avec 15 figures (tirage part, 20 pages). Ces soieries, qui ont été trouvées dans la région dépendant de l'ancien Leou-lan, paraissent remonter au 1<sup>er</sup> siècle v. J.-C. Plusieurs comportent des caractères chinois tissés dans le décor. Elles se relient comme style d'une part aux sculptures chinoises des Han (dans une certaine mesure), d'autre part aux soieries retrouvées à Antinoë et aux soieries sassanides et byzantines.

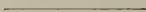


# CHRONIQUE.



## CHINE.

L'Université de Pékin prépare l'ouverture d'une section de phonétique, qui aura pour but l'étude des dialectes chinois, et devra ultérieurement poursuivre des recherches sur l'ancienne phonétique chinoise. Ce nouveau département sera confié à un Américain, M<sup>r</sup> Douglas M. BEACH. D'autre part on nous dit que l'indianiste bien connu baron de STAËL-HOLSTEIN, qui se trouve depuis plusieurs années en Extrême-Orient, a été nommé professeur de sanscrit à l'Université de Pékin.



# LES «CONQUÊTES DE L'EMPEREUR DE LA CHINE»

PAR

PAUL PELLIOU.

Les orientalistes et les artistes connaissent la suite de seize estampes gravée à Paris de 1767 à 1774 sous la direction de Cochin et représentant les «Conquêtes de l'Empereur de la Chine». M. Jean MONVAL en 1905 <sup>1)</sup> et M. H. CORDIER en 1913 <sup>2)</sup> leur ont consacré des études. M. HAENISCH a raconté récemment la campagne chinoise de 1755 dans l'Ili et a commenté à ce propos deux planches qui ont censées en rappeler des épisodes <sup>3)</sup>. Enfin un article de M. 石田 幹之助 ISHIDA Mikinosuke vient de reprendre l'explication des seize estampes à la lumière des textes chinois qui leur ont été joints <sup>4)</sup>. Malgré tous ces travaux, dont aucun n'est négligeable, m'a paru qu'il restait encore beaucoup à tirer des matériaux que j'avais réunis en partie dès 1913 et dont M. Cordier annonçait dès ce moment la prochaine publication.

1) Jean Monval, *Les Conquêtes de la Chine. Une commande de l'Empereur de Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Revue de l'Art ancien et moderne, 1905, t. XVIII, pp. 147—160).

2) H. Cordier, *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine* (Mémoires concernant l'Asie orientale, t. I, 1913, pp. 1—18).

3) Erich Haenisch, *Der chinesische Feldzug in Ili im Jahre 1755* (mit zwei zeitgenössischen französischen Kupferstichen), dans *Ostasiat. Zeitschrift*, 7<sup>e</sup> année, avril-sept. 1918, pp. 57—86.

4) 巴里開雕乾隆年間準回兩部平定得勝圖に就乙 «A propos des planches des victoires lors de la soumission des Dzoungs et des Musulmans, gravées à Paris sous K'ien-long» (extrait du *Tōyōgaku-hō* de septembre 1919, t. IX, n<sup>o</sup> 3, p. 396—448).

Il est bien connu que les dessins d'après lesquels furent gravées les planches avaient été exécutés à Pékin par ordre de l'empereur K'ien-long lui-même, et que quatre des dessins furent expédiés en Europe dès 1765, avant les douze autres. MM. Monval et Cordier ont dit que l'envoi des planches « en France » avait été prescrit par un édit impérial du 13 juillet 1765, mais le texte même de cet édit n'a pas été publié. Il existe cependant, sinon dans le texte chinois original et que je n'ai pu retrouver, du moins dans une version française conservée aux Archives Nationales <sup>1)</sup>, et son contenu est trop intéressant à plus d'un titre pour que je ne reproduise pas ici le document en entier. Le voici :

Décret publié par ordre du Grand Empereur de La Chine Kienlung <sup>2)</sup> Le 26<sup>e</sup> de la 5<sup>e</sup> lune l'an trentième de son Empire c'est-à-dire le 13 juillet 1765.

Je veux que les Seize Estampes des Victoires que j'ay remportées dans la conquête du Royaume de Chumgar et des Pais mahométans voisins que j'ay fait peindre par Lamxinim (françois joseph Castiglione Italien de la Société de Jesus) et par les autres Peintres Européens qui sont à mon service dans la Ville de Pekin-Soient envoyées en europe ou l'on choisira Les meilleurs artistes en Cuivre afin qu'ils puissent rendre parfaitement et dans toutes leurs parties chacune de ces Estampes, sur des Lames de Cuivre. je donne ordre que le Prix de cet ouvrage soit payé sans aucun retardement. je veux que l'on profite des premiers vaisseaux qui partiront pour L'Europe pour y envoyer seulement quatre de ces estampes sçavoir 1<sup>re</sup> celle appelée Nyaizuxi chayen <sup>3)</sup> peinte par Lamxinim ou frere joseph Castiglione Italien S.J. 2<sup>e</sup> Celle apellée Alchor peinte par Vanchichim ou frere Denis attiret françois de la Compagnie de Jesus. 3<sup>e</sup> Celle appellée Ysligin min Theu hiam <sup>4)</sup> par Nyaikimum <sup>5)</sup> ou Pere Ignatien Sichelbarte allemand de la Compagnie de J. 4<sup>e</sup> Enfin celle appellée Curman

---

1) Les documents concernant les seize estampes et leurs gravures sont en majeure partie réunis aux Archives Nationales dans une liasse qui a déjà été utilisée par M. Monval et qui occupe la 2<sup>e</sup> partie du carton 0<sup>1</sup>1924; les pièces portent en outre un numéro d'ordre au crayon; le texte reproduit ici fait partie de la pièce n<sup>o</sup> 1. L'édit en question n'est pas mentionné dans le *Tong houa lou*. Il y a également quelques documents dans les cartons 0<sup>1</sup>1116 et 0<sup>1</sup>1911 à 0<sup>1</sup>1913.

2) Lire « Kienlung ».

3) Lire « Ngaiyuxi chayim ».

4) Lire « Yli gin min theu hiam ».

5) Lire « Ngaikimum ».

te par Nyantey <sup>1)</sup> ou le Pere Jean Damascene Italien augustin déchaussé de la Congrégation de la Propagande.

Je désire que cet ouvrage soit exécuté avec la plus grande célérité possible, qu'après avoir tiré cent exemplaires de ces estampes sur la planche de cuivre, cent exemplaires et les Planches me soient renvoyés.

Quant aux douze autres Estampes, j'ordonne qu'on les envoie en Europe s trois voyes différentes dont quatre par chaque voie. Ce Décret sera exactement observé./.

Cette traduction du décret impérial est suivie, dans la pièce 1 la liasse 0<sup>1</sup>1924 (2), du document suivant:

Lettre du frere Joseph Castiglione écrite de Pekin Le treize Juillet 1765 très illustre Président de l'académie de Peinture. Salut

Quoique Le Decret de L'Empereur qui accompagne ma lettre suivant son tre soit suffisant pour que l'artiste qui sera chargé de graver Les Estampes conforme exactement aux originaux, j'ay crû pour ne rien laisser à désirer L'Empereur, et pour la Célébrité des artistes Européens, devoir vous recommander deux choses.

La première, soit que ces Estampes soient gravées au Burin ou à l'eau te, d'avoir soin qu'elles soient exprimées sur le Cuivre avec la délicatesse la s grande et la plus Gracieuse, que l'artiste y mette la Correction et la teté la plus exacte telle que demande un ouvrage qui doit être de nouveau senté à un si grand Empereur.

2<sup>o</sup> Si après La quantité d'Exemplaires portés dans le mandement de mpereur, les Planches se trouvoient affoiblies ou usées, il faudroit nécessairement Les retoucher et les réparer pour être envoyées en Chine, à fin que nouveaux exemplaires qui en seront tirés dans le Pays puissent avoir les mes beautés que les premieres./.

Ainsi le texte même du décret impérial de 1765 nommait les leurs et indiquait les sujets de chacun des quatre premiers dessins; et là un point important pour la discussion que nous aurons à tituer par la suite. Quant aux quatre artistes Castiglione, Attiret, helbart et Jean Damascène, on sait qu'ils sont aussi les auteurs douze dessins envoyés ultérieurement, ou du moins de tous ceux ces douze dessins dont les auteurs sont connus. Sur ces quatre stes qui travaillaient alors au Palais pour K'ien-long, il est

1) Lire « Ngantey ».



possible de rectifier et de compléter les renseignements qui ont été donnés jusqu'à présent<sup>1)</sup>.

1<sup>o</sup> JOSEPH CASTIGLIONE. Le frère jésuite Joseph Castiglione, dont son nom chinois 郎世寧 Lang Che-ning<sup>2)</sup>, est à bon droit le plus connu des quatre; c'est lui qui avait le plus de talent. Né à Milan en 1688, il arriva à Pékin en 1715 et y travailla jusqu'à sa mort survenue le 16 juillet 1766<sup>3)</sup>. Quoique Italien, il appartenait à la mission des jésuites portugais de Pékin. Sous son nom chinois de Lang Che-ning, il a gardé en Chine jusqu'à nos jours une réelle notoriété. Les Européens de Pékin connaissent son portrait d'une concubine de K'ien-long, la musulmane 香貴妃 Hiang-kouei-fei, représentée casquée et revêtue d'une armure européenne de fantaisie. Je possède la photographie de deux enfants jouant, peints par Castiglione; ce tableau faisait partie de la collection du vice-roi Touan-fang<sup>4)</sup>. Mon ami B. Laufer m'a envoyé

1) Les missionnaires employés aux travaux du Palais passaient la majeure partie de l'année à Hai-tien, dans un bâtiment dépendant du Yuan-ming-yuan, et dont les *Lettres Edifiantes* orthographient le nom tantôt « Jouy-koan », tantôt « Jou-y-koan ». D'après une lettre du P. Benoist (Delaunoy, *Essais*, p. 164), « Jou-y-koan » signifie maison d'amusement. Il semblerait donc que le nom fût 如意館 Jou-yi-kouan; on le retrouvera d'ailleurs sûrement dans les ouvrages chinois.

2) Telle est l'orthographe que j'ai toujours rencontrée dans les textes chinois. L'orthographe 良 Leang donnée par M. Cordier dans *T'oung Pao*, II, III, 305, et *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine*, p. 3, n'est pas exacte.

3) Je n'ai malheureusement à ma disposition ni le *Catalogus Patrum*, ni les *Notices biographiques* autographiées du P. Pfister, et suis par suite mal en mesure de choisir parfois entre des indications contradictoires. M. Cordier (*Les Conquêtes*, p. 3) dit que Castiglione arriva en Chine en août 1715, au lieu que le P. C. de Rochemonteix (*Joseph Amiot*, Paris 1915, in-8°, p. 15) dit qu'en août 1715 il arriva à Pékin. D'autre part, M. Cordier fait mourir Castiglione en 1764 (*Les Conquêtes*, p. 3; *Giuseppe Panzi*, p. 1), au lieu que le P. de Rochemonteix, d'accord avec le P. Sommervogel, indique le 16 juillet 1766. Castiglione ne peut être mort en 1764, puisque la lettre de lui que je publie ici est du 13 juillet 1766. Le P. de Rochemonteix doit donc avoir raison dans le second cas; je pense au contraire que c'est M. Cordier qui a raison dans le premier. Dans les *Mém. conc. les Chinois*, t. VII, p. 283, il est dit que Castiglione mourut en 1768.

4) Cf. *B.E.F.E.-O.*, IX, 574, où je parle de ce tableau.

son côté la photographie d'un vase de fleurs peint par Castiglione. J'ai signalé naguère que la 4<sup>e</sup> livraison du *Tchong kouo ming houa tsi* reproduisait un tigre peint par Castiglione<sup>1</sup>). Depuis lors, la même revue a consacré son 63<sup>e</sup> fascicule hors série à une autre œuvre de Castiglione, un rouleau peint en 1744 et qui représente l'empereur K'ien-long à cheval examinant, au printemps, des chevaux en liberté<sup>2</sup>). Enfin le général Frey a fait récemment don au Musée d'un rouleau peint par Castiglione et qui représente des Tatars Kirghiz offrant des chevaux à K'ien-long. Castiglione est jusqu'ici à peu près le seul des peintres européens ayant travaillé en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle et dont des œuvres exécutées en Chine nous soient connues directement; elles mériteront une étude spéciale<sup>3</sup>).

1) *Ibid.* Cf. aussi Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1909, p. 527.

2) Il y a là un magnifique exemple de cheval au « galop volant ». On sait que Salomon Reinach n'a pas trouvé dans la peinture européenne d'exemple de cheval au galop volant avant les toutes dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle (cf. *La représentation du galop*, dans *Rev. archéologique*, 1900, t. I, p. 31 du tirage à part). Le F. Castiglione est donc le premier peintre européen à avoir représenté le « galop volant », un demi-siècle plus tôt; il l'a certainement emprunté à l'art chinois. Peut-être en définitive l'art chinois a-t-il pour quelque chose dans l'adoption de cette attitude par les peintres d'Europe. Ce rouleau de 1744, peint par Castiglione, n'est pas mentionné dans le *Kouo tch'ao yuan* de Lou.

3) Pour les peintres européens en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle, cf. B. Laufer, *Christian Art in China* (dans les *Mitteil. d. Semin. f. Orient. Sprachen*, 13<sup>e</sup> année, 1910) et *A Chinese Painter* (dans *The Open Court* de 1912), ainsi que mon article *La peinture et la gravure européennes en Chine au temps de Mathieu Ricci* (dans *T'oung Pao*, II, xx [1920—1921], pp. 1—18). Dans ce dernier article, en parlant de la vogue de la peinture européenne en Chine au XVII<sup>e</sup> siècle, j'aurais dû citer un texte à vrai dire un peu postérieur (1703), qui se rattache au même mouvement, et où Kao Che-k'i prête à un portraitiste européen la perfection de Kou K'ai-tche (*B.E.F.E.O.*, XII, ix, 96—97); ce portraitiste doit être soit le frère Belleville, soit plus probablement le modénois Gherardini. J'hésite à dire l'état pour l'instant de la tradition relative à « Lon-li-min » dans J. de la Servière, *Journal de la mission du Kiang-nan*, I, App. II, p. 6, parce que je ne vois pas bien pour quel tant à qui elle s'applique. J'ai dit que Castiglione était jusqu'ici « à peu près le seul » peintre européen du XVIII<sup>e</sup> siècle dont nous connaissions des originaux exécutés en Chine. J'aurais dit « le seul » si je ne croyais pouvoir identifier une peinture originale du peintre Joseph Panzi, arrivé en Chine en 1771, mort, dit-on, en 1812 (cf. sur lui H. Cordier, *Joseph Panzi*, tirage à part des *Mélanges offerts à M. Emile Picot*, Paris, 1913, in-8°, 10 pages; c'est d'après M. Cordier que j'indique l'arrivée de Panzi en Chine en 1771;

Dans son 國朝院畫錄 *Kouo tch'ao yuan houa lou* c.  
*Histoire des peintures du Bureau [de la peinture] sous la dynastie régnante*

mais en tout cas il ne parvint à Pékin que le 12 janvier 1773, d'après les *Lettres édifiées*, éd. du « Panthéon Littéraire », IV, 196; M. Cordier n'avait pas trouvé trace de Panzi avant 1790; mais le P. de Rochemonteix, dans son livre sur *Joseph Amiot*, cite plusieurs lettres inédites de Panzi, dont une de 1795 [p. 430]; et c'est également au P. de Rochemonteix [p. 412] que j'emprunte la date incertaine de 1812 pour sa mort). Panzi avait été envoyé à Bertin en 1789 un portrait du P. Amiot qui fut gravé une première fois par Helman et une seconde fois par un artiste inconnu (cf. Cordier, *Giuseppe Panzi*, p. 14, *T'oung Pao*, 1913, p. 251). Or, dans les papiers de Bertin légués par M. Delessert à la Bibliothèque de l'Institut, il se trouve, à côté des deux gravures du portrait, une peinture non signée (cf. *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 1041) qui me paraît être manifestement l'original de Panzi, deux gravures et serait par suite l'œuvre même de Panzi. Puisque je parle ici de Panzi, je signale que son nom chinois n'était pas 潘若瑟 P'an Jo-chö comme le dit M. Cordier (*Les Conquêtes*, p. 3; *T'oung Pao*, 1916, 283), sans doute d'après le *Catalogue Patrum*, mais « Pan-t'ing-tchang » (= 潘廷璋 P'an T'ing-tchang<sup>2</sup>); cf. *Lettres édifiées*, éd. du « Panthéon Littéraire », IV, 199, 203, 204, 214). Il est enfin un autre groupe d'œuvres qui se trouvent en Europe et sur lesquelles on aimerait à avoir des informations plus précises. Feuillet de Conches (*Les peintres européens en Chine*, extr. de la *Revue contemporaine* de 1856, p. 38) en parle comme suit: « Les plus magnifiques miniatures chinoises que nous ayons vues sont à la bibliothèque du palais Barberini à Rome. Ce sont quinze ou vingt portraits en pied, représentant la famille impériale de la Chine, depuis l'empereur jusqu'au plus jeune de ses enfants. La tradition du palais Barberin est que ce manuscrit a été envoyé au pape Urbain VIII (1623—1644) par l'empereur lui-même, qui veut dire sans doute qu'il a été un hommage des missionnaires européens au souverain pontife. Quoi qu'il en soit, les figures qui, à l'exception d'une seule, sont en couleur, offrent une telle perfection de modelé, de couleur et de composition, une telle énergie d'individualité qu'il y a peu d'œuvres de nos Occidentaux de force à leur être comparées. L'une des dernières, presque entièrement à la mine de plomb, à peine effleurée de quelques teintes de couleur, représente une jeune fille, le corps entouré plusieurs fois d'une étoffe légère qui laisse discrètement transparaître les formes, comme dans les figures égyptiennes. L'enfant tient une fleur à la main. Il n'y a nulle exagération à dire que cette miniature est grande à force de simplicité et de force qui se cache, respire le sentiment des plus délicieuses peintures du Pérugin. » Feuillet de Conches a réimprimé tout ce passage dans *Causeries d'un curieux*, t. II [1862], p. 79, en changeant seulement les derniers mots; la miniature ne respire plus que « le sentiment des bonnes peintures du Pérugin ». Ce texte laisse assez rêveur. Urbain VIII était un Barberini, mais des peintures de la famille impériale qui lui auraient été envoyées devraient représenter encore l'empereur des Ming, Tch'ong-tcheng et sa famille; un tel envoi est surprenant; l'examen des costumes permettrait d'ailleurs de décider sans peine s'il s'agit de Ming ou de Ts'ing. D'autre part, je ne connais pas de dessins chinois anciens à la mine de plomb. Ces miniatures, qui excitaient à un tel point l'enthousiasme de Feuillet de Conches, ne seraient-elles pas en définitive postérieures, et l'œuvre de quelque missionnaire européen ou de ses élèves?



rédigée en 1816<sup>1)</sup>, l'érudit 胡敬 Hou King consacre plusieurs feuillets (ch. 1, ff. 14—18) à décrire les 56 peintures de Lang Che-ning (Castiglione) enregistrées dans les trois séries du *Che k'iu pao ki*, c'est-à-dire du catalogue des peintures profanes des collections impériales<sup>2)</sup>. Hou King considère surtout Castiglione comme un excellent peintre d'animaux et de fleurs, mais il reproduit également divers morceaux où K'ien-long parle de Castiglione et, dans l'un d'eux, l'empereur déclare que, «pour la peinture de portraits, nul n'est au-dessus de Lang Che-ning» (寫真無過其右者). L'une des peintures décrites par Hou King, intitulée «Tableau de l'offrande de chevaux par les Qazaq», en un rouleau, exécutée en 1757, doit être celle-là même que possède le Musée Guimet.

2° DENIS ATTIRET. Le frère jésuite Denis Attiret était né à Dôle en 1702; il arriva en Chine en 1738, fit partie de la mission jésuite française de Pékin, et mourut à Pékin le 8 décembre 1768<sup>3)</sup>.

1) Sur cette œuvre, cf. Pelliot, *A propos du «Keng tche t'ou»*, dans *Mém. concernant l'Asie Orientale*, I, 76.

2) Sur les diverses séries du *Che k'iu pao ki* et de l'inventaire parallèle des peintures religieuses ou *Pi tien tchou lin*, cf. Pelliot, *A propos du «Keng tche t'ou»*, p. 76 (l'orthographe *kin* au lieu de *k'iu* y est une inadvertance). Les indications que j'ai données en 1913 sont à compléter aujourd'hui comme suit: 1° La première série du *Pi tien tchou lin*, 24 ch., a été éditée photolithographiquement il y a quelques années par le Yeou-tcheng-tou-kiu de Changhai. 2° La première série du *Che k'iu pao ki*, en 44 ch., a été éditée photolithographiquement par la Commercial Press de Changhai en 1913. 3° La liste des titres de la troisième série du *Che k'iu pao ki* (mais sans notices) a été éditée en 3 pages petit format par M. Lo Tchen-yu en 1917. Dans la première et la troisième série du *Che k'iu pao ki*, on retrouve, dispersées au cours des divers chapitres, des indications sur le nombre de peintures de Castiglione. Hou King note (ch. 2, f° 29 r°) qu'un portrait peint par Castiglione et qui est l'objet d'un poème inséré dans la 5° série des poésies de K'ien-long, n'est pas porté aux inventaires du *Che k'iu pao ki*; ce n'est sûrement pas la seule omission de cette nature.

3) Sur Attiret, cf. Cordier, *Les Conquêtes*, p. 3—5, et surtout Georges Gazier, *Un artiste Comtois à la Cour de Chine au XVIIIe siècle: le Frère Attiret (1702—1768)*, dans *Mém. de la Soc. d'Emulation du Doubs*, 8° série, t. VI [1911], p. 17—40. Pour la bibliographie d'Attiret, il faut combiner les indications de la *Bibliothèque* du P. Sommergel (s.v. Amiot et Attiret) avec celles de la *Bibliotheca Sinica*<sup>2</sup>, col. 1053, et celles de



Sur la vie d'Attiret et son activité artistique au Palais impérial, le meilleur document est une longue lettre du P. Amiot écrite à Pékin le 1<sup>er</sup> mars 1769 et adressée à un parent du frère Denis, «M. Attiret, sculpteur à Paris»; le destinataire remit cette lettre en 1775 à la Bibliothèque du Roi<sup>1)</sup>.

M. Cordier, conformément aux indications des *Notices biographiques* du P. Pfister et des deux éditions du *Catalogus Patrum*, a dit que le nom chinois d'Attiret était 巴德尼 Pa Tö-ni; c'est là un nom que je n'ai rencontré nulle part. On a vu que le traducteur de l'édit de 1765 disait que le nom de «Vanchichim» mentionné dans cet édit était celui d'Attiret. Un document parallèle de 1765, et dont nous avons le texte chinois (il en sera question tout à l'heure), nous donne la forme chinoise réelle du nom dans l'édit impérial: c'est 王致誠 Wang Tche-tch'eng. Et en effet, alors que Hou King ne nomme aucun peintre appelé Pa Tö-ni, il signale (ch. 2, 1<sup>o</sup> 15 r<sup>o</sup>)

---

M. Gazier; chacune de ces sources donne des indications qu'on ne trouve pas dans les autres; aucune ne fait mention de la lettre d'Attiret publiée dans les *Mém. géogr. phys. et hist. sur l'Asie, l'Afrique et l'Amérique* (Yverdon, 1767), que signale M. Chapuis, *La montre chinoise*, p. 80. Parmi les documents importants qu'indique M. Gazier et que n'ont connus ni Sommervogel ni M. Cordier, il faut signaler surtout les *Lettres inédites du frère Attiret* publiées par Ch. Weiss dans *Le Franc-Comtois* de février-juin 1843.

1) La majeure partie de cette lettre a été publiée dès 1771 dans le *Journal des Savants* (juin 1771, p. 406—420). Une copie exécutée en 1821 d'après le mss. de la Bibliothèque Royale se trouve, selon M. Gazier, à la bibliothèque de Besançon. Le texte entier, conforme au mss. original remis en 1775 à la Bibliothèque du Roi, a été publié par le P. Terwecoren dans ses *Précis historiques*, année 1856, p. 437—453, 461—477, 485—500. Je n'ai pas réussi à retrouver à la Bibliothèque Nationale le manuscrit original d'Amiot. C'est certainement une copie de cet original (ou peut-être l'original lui-même s'il a disparu de la Bibliothèque?) qui était mise en vente dans le catalogue Luzarche de 1868, I, n° 1519 (cf. *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 1053); ce catalogue parle à tort d'«une série de lettres» adressées par Amiot au parent d'Attiret; il n'y a qu'une très longue lettre du 1<sup>er</sup> mars 1769. La nouvelle de la mort d'Attiret parvint assez vite en France, car son frère aîné J. B. Attiret, peintre également et vivant à Dôle, la connaissait déjà, et depuis quelque temps à ce qu'il semble, le 26 octobre 1769 (Arch. Nat., O<sup>1</sup>1911[5], n° 176). L'Attiret de Paris était un cousin, «statuaire à Paris et professeur en l'Académie de S<sup>t</sup> Luc» (lettre d'Attiret l'aîné du 13 mars 1771, O<sup>1</sup>1912[2], n° 17). J'ignore pourquoi, en mourant, le frère Attiret avait donné à Amiot l'adresse de son cousin plutôt que celle de son frère aîné.

un album de dix coursiers peints par Wang Tche-tch'eng et qui est décrit dans la seconde série du *Che k'iu pao ki*. Enfin, s'il restait un doute sur le nom chinois d'Attiret, son inscription funéraire le lèverait. Attiret fut enterré au cimetière «français» des environs de Pékin, bouleversé par les Boxeurs en 1900. Son inscription funéraire n'existe plus, mais elle a été relevée en 1869 par M<sup>gr</sup> Zéphyrin Guillemin, qui s'exprime ainsi: <sup>1)</sup>

«A quelque distance du tombeau du P. Parrenin se trouve celui du Frère Attiret, avec l'inscription latine suivante:

|               |                  |
|---------------|------------------|
| DIONYSIUS     | IN MISSIONE      |
| ATTIRET,      | ANN. XXX         |
| GALLUS,       | OBIIT PEKINI     |
| SOC. JESU.    | DIE VIII DECEMB. |
| VIXIT IN SOC. | ANNO MDCCLVIII   |
| ANNIS XXXIII  | AETATIS LXVI     |

.. Sur le revers de la pierre se lit une autre inscription chinoise, ainsi conçue:

D. O. M.

Monumentum D. Wouong tsi-ching erectum.

*D. Wouong Tsi-ching, Jesuita, Gallus, perfectionis amore, Patres Jesuitas, ad praedicandam fidem secutus est. Qui, cum annis 30 in aula Imperiali laborasset, 66 annos natus vita decessit.*

*Ipsius morte Imperatori annunciata, eodem die Imperator ex erario publico pro eius sepultura misit 200 taëlia argenti, quae eidem accepta sunt.»*

1) La lettre de M<sup>gr</sup> Guillemin, adressée à l'*Union franc-comtoise*, y a paru le 15 mars 1870; elle a été reproduite dans des *Lettres de M<sup>gr</sup> Guillemin* publiées à Rome en 1870 (f. *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 1131). Je n'ai eu accès à aucune de ces éditions. Mais M. l'abbé Lannay, des Missions Etrangères, m'a aimablement communiqué un ouvrage *Hommes et choses d'Extrême-Orient (1<sup>re</sup> Série)*, publié à Macao en 1919, in-8°, par Endore de Colomban (= abbé Gervais), et où la lettre en question est à nouveau reproduite; le passage se trouve à la p. 284.

Il va sans dire que «Wouong Tsi-ching» est Wang Tche-tch'eng, et il est donc bien certain que c'est là le nom sous lequel Attiret fut connu en Chine. Si le nom de Pa Tö-ni se trouve quelque part, il faudrait que ce fût là un premier nom qu'Attiret aurait reçu lors de son arrivée dans la mission de Chine, mais qu'il abandonna par la suite. Mais je ne vois jusqu'ici rien qui vienne à l'appui d'une telle solution.

3<sup>o</sup> IGNACE SICHELBAUT. Le père jésuite Ignace Sichelbart ou Sickelpart était un Tchèque, né en 1708, arrivé en Chine en 1745, mort à Pékin en 1780 <sup>1)</sup>. Son nom chinois était bien, comme l'indique l'édit de 1765, 艾啓蒙 Ngai K'i-mong. D'après Hou King (ch. 2, 1<sup>o</sup> 24), Sichelbart (tout comme Castiglione) excellait surtout dans la peinture des animaux et des plantes. Huit de ses œuvres étaient décrites dans la deuxième série du *Che k'iu pao ki* et une dans la troisième. L'une de ces œuvres représente un cheval «circassien» offert par le prince tourghout Cäbäk-Dorji lors du retour de sa tribu en Chine en 1771. Les autres sont également des peintures d'animaux.

4<sup>o</sup> JEAN DAMASCÈNE. M. Cordier l'appelle le «frère» Jean Damascène et dit qu'il ne faut pas le confondre avec Jean Damascène, sacré le 20 septembre 1778, sans bulles, comme évêque de Pékin et mort en novembre 1781 <sup>2)</sup>. Je crois au contraire qu'il s'agit d'un seul et même personnage.

En premier lieu, il n'y a aucune raison de supposer que le peintre Jean Damascène était seulement «frère» et non «père». Les signatures des estampes mettent devant le nom de Jean Damascène tantôt F., tantôt P. F., tantôt P. J., tantôt même S.; il n'y a rien

1) Cf. Cordier, *Les Conquêtes*, p. 5.

2) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 3, 5.

à en conclure de décisif. On se rappellera toutefois que le titre de «frère» s'employait pour des religieux qui étaient en réalité prêtres, et non «frères» au sens où nous l'entendons, et c'est ce que suggère ici le P. F. <sup>1)</sup> Quand il s'agit des simples frères comme Attiret ou Castiglione, les légendes des estampes ne mettent d'ailleurs aucune initiale devant leurs noms. Enfin et surtout, le traducteur de l'édition de 1765, qui vivait à Pékin même, distingue soigneusement les «frères» Castiglione et Attiret des «pères» Sichelbart et Jean Damascène. Le P. de Rochemonteix parle sans hésitation de notre peintre comme du «P. Damascène» <sup>2)</sup>.

Le Père Jean Damascène qui fut sacré évêque de Pékin en 1778 était un Augustin déchaussé, prêtre romain, de son nom de famille Salusti ou Sallusti, et dont le nom de religion complet était Jean Damascène de la Conception; missionnaire de la Propagande et établi à Pékin depuis de longues années, il savait mal le chinois <sup>3)</sup>. Or les missionnaires de la Propagande, installés à Pékin au Si-t'ang, étaient fort peu nombreux. Longtemps, il n'y eut qu'un missionnaire de la Propagande à Pékin, le P. Sigismond, Augustin réformé; mais il reçut enfin du renfort. «On lui envoya du fond de l'Italie, écrit le P. Amiot en 1774, d'abord un peintre et un horloger, et ensuite un médecin, ou se disant tel. Le premier était Augustin déchaussé, le second petit Carme et le troisième Franciscain. Celui-ci n'ayant pas réussi dans la première cure dont on le chargea, fut mis à quartier presque en arrivant. Les deux autres, après avoir servi environ dix ans, ont été renvoyés du palais parce qu'ils n'avaient

1) Le futur évêque Jean-Damascène est ainsi qualifié de «frater» dans un document romain de 1778 (de Rochemonteix, *Joseph Amiot*, p. 498); et cependant il s'agit bien d'un prêtre.

2) *Joseph Amiot*, p. 151. De même, une lettre du P. Benoist du 4 novembre 1773, qui parle bien des «frères» Panzi, Attiret, Castiglione, nomme à côté d'eux le «père» Damascène, encore peintre au Palais à cette date (*Lettres édifiantes*, éd. du «Panthéon littéraire», IV, 197).

3) *Ibid.*, p. 281, 498—499.



ni les manières, ni le ton propre du lieu. Outre ces trois religieux, il y en a un quatrième, petit Carme encore, mais allemand de nation, et qui est proprement le seul des propagandistes qui ait acquis assez de connaissance et d'habitude de la langue chinoise, pour pouvoir faire avec quelques fruits les fonctions de missionnaire»<sup>1)</sup>. Le carme allemand est le P. Joseph de Sainte-Thérèse, délégué par l'évêque de Nankin pour l'administration du diocèse de Pékin. L'horloger est le P. Archange. On ignore le nom du médecin. Quant au peintre, c'est naturellement le peintre Jean Damascène. On voit par la lettre d'Amiot qu'après avoir travaillé au Palais pendant dix ans, il était à nouveau au Si-t'ang, libre de tout emploi, en 1774; et d'autre part il ne savait autant dire pas le chinois malgré son long séjour à Pékin. Tout cela rendrait déjà bien vraisemblable l'identification du Jean Damascène peintre et de Jean Damascène Sallusti. Mais si on reprend les titres que porte le peintre Jean Damascène dans les légendes des estampes, on voit que le nom complet du peintre est Jean Damascène de la Conception, qu'il était Augustin déchaussé, Romain, missionnaire de la Propagande. Il me paraît clair dès lors qu'il n'y a plus à hésiter: c'est bien l'ancien peintre de K'ien-long qui est devenu M<sup>gr</sup> Sallusti, évêque de Pékin, en 1778. M<sup>gr</sup> Sallusti, qui ne fut pas heureux comme prélat, ne l'avait pas été non plus comme peintre. Quelles qu'aient été les raisons précises qui lui firent quitter le Palais après dix ans d'emploi, il n'avait pas assez de talent pour qu'on l'y pût regretter. Cochin parle du dessin d'une des premières planches «qui, étant du Père Damascène, était des moins bons»<sup>2)</sup>. L'édit de 1765 et le document chinois parallèle auquel j'ai déjà fait allusion nous font connaître pour la première fois le nom chinois du P. Jean Damascène, *alias* M<sup>gr</sup> Sallusti:

---

1) *Ibid.*, p. 150—151.

2) Cf. Monval, *loc. laud.*, p. 154—155.

c'est 安德義 Ngan Tö-yi<sup>1</sup>). Mais aucune peinture de Ngan Tö-yi n'est portée au *Che k'iu pao ki*; Hou King l'ignore entièrement.

\* \* \*

Sur les conditions dans lesquelles les dessins furent envoyés en France, il s'est produit quelques confusions qu'il paraît aisé et utile de dissiper. MM. Monval et Cordier ont dit que l'édit du 13 juillet 1765 prescrivait d'envoyer les dessins «en France». M. Monval écrit: «La Compagnie des Indes d'Angleterre fait tout son possible pour avoir la commande; mais le P. [sic] Attiret, grâce à son ascendant sur l'empereur et à l'autorité incontestable de son talent, procure cet avantage à la France»<sup>2</sup>). En réalité, l'édit du 13 juillet 1765 prescrit d'envoyer les gravures «en Europe», mais ne nomme pas la France. D'autre part, au cours d'une conversation que le P. Michel Benoist eut en 1773 avec l'empereur K'ien-long, le Père dit que c'était le vice-roi de Canton qui avait choisi la France pour l'exécution des gravures; et comme l'empereur lui demandait: «N'est-ce pas vous autres qui d'ici avez indiqué votre royaume et avez écrit pour cela?», le P. Benoist lui répondait: «... Il est vrai que ... les Européens d'ici ont fait des Memoires qui ont été envoyés en même temps que les premiers desseins: mais dans ces Memoires les Européens avertissoient seulement le graveur quel qu'il fut de la conformité totale que V. M<sup>te</sup> souhaitoit qu'eussent les planches avec les desseins envoyés, de la quantité d'Estampes que Votre Majesté souhaitoit qu'on tirât et des autres circonstances

1) En réalité, bien qu'on ignorât les caractères chinois qui l'écrivaient, le nom chinois du P. Damascène était déjà cité dans une lettre du P. Benoist du 4 novembre 1773, où P. Benoist dit que «Ngan-tey (le père Damascène de la S. C.)» est Italien (*Lettres édif.*, éd. du «Panthéon littéraire», IV, 214). Puisque je complète et rectifie ici les noms chinois qu'on indique traditionnellement pour un certain nombre d'anciens missionnaires, j'ajouterai que les lettres du P. Benoist montrent encore (*Lettres édif.*, IV, 219) que le nom chinois du P. Bourgeois n'est pas 晁濟各 Tch'ao Tsi-ko, comme il est dit dans *Young Pao*, 1916, p. 274, à la suite du *Catalogus Patrum*, mais Tch'ao Cheng-sieou.

2) *Ibid.*, p. 149—150.

que V. M<sup>té</sup> avoit elle-même indiquées »<sup>1)</sup>. Il est donc certain que la décision d'envoyer les dessins en France plutôt qu'en tout autre pays d'Europe fut prise à Canton et non à Pékin; ni le frère Attiret ni l'empereur n'y sont pour rien<sup>2)</sup>. La vérité nous est révélée par un mémoire de Bertin qu'a signalé M. Cordier. Les Anglais furent pressentis, mais le P. Louis Joseph Le Febvre, supérieur de la mission jésuite française de Chine et alors établi à Canton, « fit représenter au Vice-Roi par un mandarin de ses amis, protecteur déclaré des Français, que les arts étaient plus cultivés en France que dans aucun autre Etat de l'Europe, et que la gravure surtout, y était portée au plus haut point de perfection »<sup>3)</sup>.

Le P. Le Febvre voyait sans aucun doute dans l'exécution de ces gravures par la France un moyen de développer en Chine l'influence française, et par suite celle des missionnaires français établis à la Cour de Pékin. Mais les représentants de la Compagnie [française] des Indes à Canton montraient moins d'enthousiasme. C'est ce qui résulte d'une lettre du Conseil de la Direction de Canton adressée le 10 janvier 1767 aux Directeurs de la Compagnie à Paris et où on lit ce qui suit: « L'honneur d'avoir été choisis entre les autres nations pour décorer Le Palais de Sa Majesté Impériale est

---

1) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 17.

2) En parlant des efforts de la Compagnie anglaise des Indes pour avoir la commande et de l'intervention du « P. Attiret », M. Monval s'est inspiré d'un des documents qui composent la pièce n° 1 de la liasse O<sup>1</sup>1924 (2). Mais ce document, dont il sera question plus loin, est un *Mémoire* établi dans les bureaux de Bertin à la fin de 1766 et qui rapporte tout cela comme un simple « on dit » de Paris; en outre, il y est question des « missionnaires qui sont à la Cour de Pékin » en général, mais c'est M. Monval qui, de son chef, a nommé Attiret.

3) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 5—6, et surtout *La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1910, in-4°), p. 57—58, où le texte entier est donné. Toutefois ce mémoire de Bertin est sensiblement plus tardif; il fut sans doute écrit après la lettre de Parent du 18 avril 1776 dont il sera question tout à l'heure; et soit information fautive dès l'origine, soit imprécision de souvenirs après dix ans, il contient un certain nombre d'inexactitudes. Bertin se trompe en croyant que l'ordre de K'ien-long, qui est certainement l'édit du 13 juillet 1765, est postérieur à l'intervention du P. Le Febvre auprès du vice-roi de Canton.

assurément très flateur, mais il nous expose à des embarras que nous aurions été plus aise d'éviter. La route étant faite, nous avons été obligés de la suivre. Nous tachons seulement de ne pas nous compromettre en ne déterminant point de terme pour l'exécution où du moins en exigeant un terme si long qu'il ne soit pas possible de manquer à nos engagements » <sup>1)</sup>).

Le Conseil de Direction de la Compagnie à Canton exprimait ses appréhensions en 1767, à propos de l'envoi du second lot comprenant les 12 derniers dessins. Mais les arrangements entre les Chinois et la Compagnie des Indes avaient été conclus dès 1765, au reçu de l'édit impérial. Comme pour toute affaire commerciale avec les Européens, c'étaient les marchands hannistes qui avaient traité. Un heureux hasard nous a conservé le texte chinois de ce traité signé par les 10 marchands hannistes, ayant à leur tête 潘同文 P'an Tong-wen <sup>2)</sup>). Bien que la traduction de ce document préparée par Courant ait déjà été publiée par M. Cordier en 1902 dans un travail sur *Les marchands hanistes de Canton* <sup>3)</sup>, elle est restée ignorée. M. Monval, M. Cordier ne s'est pas trouvé y faire allusion dans son article sur *Les Conquêtes de l'Empereur de la Chine*, et par suite Ishida ne l'a pas non plus utilisée. Je crois donc bon de la reproduire ici, avec de très légères modifications:

P'an T'ong-wen et autres, marchands hannistes au Kouang-tong, en s'engageant publiquement font une commande à 吁知哩 Kan-tche-li et à 武咖喇 Wou-kia-lang <sup>4)</sup>, chefs commerciaux pour le royaume de France.

1) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2), pièce n° 4.

2) Bibl. Nat., nouv. fonds chinois n° 5231. Le document porte une date d'enregistrement du 1<sup>er</sup> mai 1767.

3) *T'oung Pao*, II, III, 304—306.

4) La suite du texte montrera que Kan-tche-li devait repartir en France avec les autres, au lieu que Wou-kia-lang restait à Canton. Des personnes mieux au courant de l'histoire de la Compagnie des Indes pourraient certainement identifier ces personnages. Pour Wou-kia-lang, on serait tenté de songer à Vauquelin, qui fut nommé consul à Canton lors de la création de ce poste; Vauquelin avait fait antérieurement plusieurs voyages en Extrême-Orient, mais j'ignore s'il avait été à un moment à la



Nous avons reçu de LL. EE. le vice-roi et le surintendant des douanes communication d'un ordre impérial prescrivant de transmettre, pour les faire graver sur cuivre, quatre dessins représentant les Victoires obtenues dans les pays des Dzoungars et des tribus musulmanes<sup>1)</sup>. Avec bordereau ont été envoyés un feuillet, dessin original de 郎世寧 Lang Che-ning, ayant pour sujet «Le camp [enlevé] par ruse par Ngai-yu-che»<sup>2)</sup>; un feuillet, dessin original de 王致誠 Wang Tche-tch'eng, ayant pour sujet «[le combat d'] 阿爾楚爾 A-eul-tch'ou-eul»; un feuillet, dessin original de 艾啓蒙 Ngai K'i-mong, ayant pour sujet «Les habitants de l'Ili font leur soumission»<sup>3)</sup>; un feuillet, dessin original de 安德義 Ngan Tö-yi, ayant pour sujet «[le combat de] 庫爾瑪 K'ou-eul-man». En même temps ont été envoyés deux feuillets en caractères barbares du royaume d'Italie et deux feuillets en caractères barbares ayant cours dans tous les pays d'Occident<sup>4)</sup>. Ces diverses pièces sont parvenues à notre comptoir, avec l'ordre transmis par les autorités de traiter [cette affaire].

Maintenant nous remettons aux chefs Kan-tche-li et Wou-kia-lang l'ensemble des quatre dessins originaux et des quatre papiers en caractères barbares pour que le tout soit porté par le vaisseau 白耶 Po-ye<sup>5)</sup> en votre pays et

tête du Conseil de Direction de Canton (cf. Cordier, *La France en Chine au XVIIIe siècle* p. LXIV et *passim*, surtout p. 86; aussi *T'oung Pao*, II, IX, 54). Pour Kan-tche-li, j'incline à penser qu'il s'agit de M. de La Gannerie, qui fut «chef du Conseil» de la Compagnie des Indes à Canton à l'époque indiquée (cf. *T'oung Pao*, 1917, p. 307).

1) 準噶爾回部等處得勝圖. Tel était donc le nom officiellement donné à la série des 16 planches dans l'édit du 13 juillet 1765 que le contrat des hannistes suit sûrement avec fidélité. La traduction de M. Courant («tribus musulmanes de Dzoungarie»), quoique grammaticalement possible, est inexacte.

2) 愛玉史詐營. La traduction de M. Courant («camp de Ngai-yu-chi-tcha») n'est pas juste. Tous les noms d'auteurs et les titres des planches sont empruntés par les hannistes à l'édit du 13 juillet 1765, comme on peut s'en convaincre en se reportant à la traduction française de cet édit reproduite plus haut. Ainsi, à défaut du texte chinois original de l'édit, nous en atteignons ce qui nous manquait le plus, c'est-à-dire la forme véritable des noms propres, grâce au contrat des marchands hannistes.

3) 伊犁人民投降.

4) Comme on pouvait le supposer et comme un document nous le confirmera bientôt, cette seconde formule désigne le latin. Les Chinois ne distinguaient naturellement pas entre une langue et son écriture; les «caractères» italiens sont donc pour eux différents de «caractères» latins.

5) Ce nom, qui ne donne pas de sens en chinois, doit être une transcription du nom du navire de la Compagnie des Indes. Qui connaîtrait la liste des voyages effectués à cette époque en Chine pour la Compagnie restituerait le nom sans peine. Phonétiquement, on pourrait songer au *Bernier*, mais ce navire paraît exclu par le fait qu'il se trouvait déjà nouveau à Canton tout au début de 1767, comme on le verra plus loin.

qu'on prenne la peine de le remettre à la Compagnie (公班壹 *kong-pan-yi*). Celle-ci confiera les pièces aux Ministres d'Etat de votre pays et les chargera de faire graver quatre planches de cuivre avec une exactitude respectueuse, en se conformant aux règles et aux instructions contenues dans les documents en caractères barbares. La gravure étant achevée, pour chaque planche on tirera 200 exemplaires sur bon papier résistant, soit en tout 800 feuilles, qui avec les planches de cuivre, seront divisées [en deux lots] et chargées sur deux vaisseaux pour être rapportées: chaque vaisseau devra porter 2 planches de cuivre et 400 exemplaires de chaque gravure, soit en tout, 400 feuilles. Les quatre lessins originaux envoyés d'ici et les quatre documents en caractères barbares seront joints, et le tout exactement devra arriver au Kouang-tong environ dans la 33<sup>e</sup> année (1768)<sup>1)</sup> pour être remis aux autorités.

Maintenant on verse à l'avance 5.000 taëls d'argent 花邊 *houa-pien*<sup>2)</sup> à titre d'arrhes. Si pour le prix du travail ce n'est pas suffisant, on complètera intégralement le prix lors de l'arrivée des planches de cuivre. S'il y a quelque accident de mer, le prix du travail et le fret seront portés au compte de notre comptoir.

Ce billet d'obligation est dressé en deux exemplaires semblables, l'un est remis au chef Kan-tche-li pour qu'il l'emporte dans son pays et s'y conforme; l'autre est remis au chef Wou-kia-lang résidant à Canton pour qu'il le conserve comme preuve. Des deux parts, il n'y aura pas de négligence.

Ceci est une affaire importante transmise par les autorités pour être traitée; il faut que la gravure soit très fine et conforme au modèle. Aussitôt [le travail] fait, qu'on renvoie le tout dans les délais; le plus tôt sera le mieux.

Ce billet d'obligation est remis à MM. les chefs Kan-tche-li et Wou-kia-lang. La 30<sup>e</sup> année de K'ien-long (1765), ... mois, ... jour.<sup>3)</sup>

[Suivent les signatures des dix marchands hannistes, P'an T'ong-wen et autres.]

Il me paraît clair que le document conservé à la Bibliothèque Nationale est l'exemplaire du contrat apporté en France par «Kan-

1) La date de 1769 indiquée dans la traduction de M. Courant est un *lapsus*.

2) *Houa-pien* signifie mot-à-mot „à bord fleuri”, „à bord orné”; M. Courant a donné la note l'explication du dictionnaire de Wells Williams, où l'expression est rendue par „milled dollar”, „un dollar à cordon”. Le dictionnaire de M. Giles indique (*s. v.* 華) 華邊 *houa-pien*, „flowery border, — a dollar”, et (*s. v.* 邊) 花邊 *houa-pien*, „a flowered border; the milled edge of a coin”. Les dollars actuels n'existaient pas en 1765; mais les Européens tenaient à Canton leurs comptes en piastres. Il semble donc que les hannistes aient versé les 5000 taëls non pas en lingots d'argent, mais en piastres d'argent; il doit s'agir de la piastre espagnole.

3) Le mois et le jour ne sont pas indiqués.

teche-li». Les deux feuillets en italien et les deux feuillets en latin représentaient évidemment l'un le texte italien et latin de la traduction de l'édit du 13 juillet, l'autre le texte latin et italien de la note annexe de Castiglione. La traduction française de ces documents que j'ai reproduite plus haut est sûrement l'œuvre des agents de la Compagnie des Indes. Que la traduction primitive de l'édit soit due à Castiglione ou à son entourage, c'est ce que nous confirment par ailleurs l'orthographe conservée pour les noms propres dans la traduction française: cette orthographe est en effet l'orthographe portugaise, courante chez les Jésuites portugais de Pékin auxquels Castiglione était rattaché, au lieu qu'un traducteur de la mission jésuite française aurait employé l'orthographe française de Gaubil et d'Amiot; Attiret est donc décidément hors de cause. En outre le double emploi de l'italien et du latin par Castiglione montre bien qu'il ne savait à quel pays irait la commande; il voulait seulement, à tout hasard, que l'édit et sa note fussent compris partout. Quant à ce qu'il est advenu de ces notes originales en italien et en latin, une lettre de Parent, écrite en 1776, prouve qu'il les vit lors de l'arrivée des quatre premiers dessins en France<sup>1)</sup>. Si nous ne les retrouvons pas, c'est sans doute que, conformément au contrat avec les hannistes, elles furent renvoyées en Chine avec les gravures.

Expédiés en France (sur le «Po-ye»? ) au début de 1766<sup>2)</sup> les quatre premiers dessins y arrivèrent dans l'automne de 1766. Le contrat avec les hannistes spécifiait que la Compagnie des Indes remettrait les dessins «aux Ministres d'Etat» pour les faire graver; mais rien ne prouve que «Kan-tche-li» ait apporté avec lui une traduction complète du contrat; en tout cas on ne trouve pas trace

1) Cf. Cordier, *Les Conquêtes*, p. 7.

2) En annonçant le second envoi en 1767, le Conseil de Direction de Canton parle du premier comme effectué „l'année dernière”; les vaisseaux n'avaient donc dû quitter Canton qu'au début de 1766.



d'une telle traduction, et il n'est même fait aucune allusion au contrat dans le dossier des Archives Nationales. Que contenaient par ailleurs les rapports écrits de «Wou-kia-lang», ceux écrits ou oraux de «Kan-tche-li»? Nous l'ignorons, car ces rapports n'ont pas été signalés jusqu'ici; on sait que les archives de la Compagnie des Indes ont en majeure partie disparu à la Révolution. Mais le fait certain est que la Compagnie possédait la note de Castiglione, adressée, selon la version française, «au très illustre Président de l'Académie de Peinture», sans que ce titre visât dans l'espèce une académie spéciale d'un pays déterminé<sup>1</sup>). Les directeurs de la Compagnie des Indes ne tinrent d'abord nul compte de cette note et se préoccupèrent de trouver eux-mêmes des graveurs. Mais Parent, premier commis du ministre Bertin de qui dépendait la Compagnie des Indes, se trouva voir chez les Directeurs de la Compagnie la note de Castiglione, et fit alors observer à ces messieurs que l'exécution de la commande ne les concernait pas et que «l'Empereur de la Chine avoit entendu d'en charger le Ministre des Arts, c'est-à-dire le Directeur Général des Bâtiments du Roy». Parent

---

1) M. Monval (*Les Conquêtes de la Chine*, p. 150) et M. Cordier (*La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 55; *Les Conquêtes*, p. 6), disent que la note de Castiglione était adressée au «Directeur des Arts»; je ne trouve cette indication que dans la notice jointe à la suite de Helman (cf. Cordier, *La France en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 16), et elle doit être inexacte. Parent, qui vit la note de Castiglione en «françois, latin et italien», dit qu'elle portait l'adresse de «M. le Président des Beaux-Arts» (Cordier, *Les Conquêtes*, p. 7), et nous ne pouvons y contredire absolument, puisque nous ne connaissons que la version française de la note; mais Parent écrit en 1776, et ses souvenirs, après dix ans, peuvent avoir perdu ici de précision. Le mémoire de Bertin dont il a été déjà question dit (Cordier, *Chine en France*, p. 58) que la lettre d'envoi de Castiglione, en latin, en italien et en français, était adressée au *très illustre Président des Arts* (il n'étoit pas qualifié du titre de Président de l'Académie). Au moins en ce qui concerne la version française de la lettre de Castiglione, seule qui nous soit connue, l'affirmation de Bertin est absolument erronée. Il ne semble pas qu'on doive accorder plus de créance à un mémoire de 1775 émanant des bureaux du comte d'Angiviller (on trouvera ce document plus loin) et où il est dit que la lettre de Castiglione était adressée au «Président de la sculpture en France»; la France n'était même pas nommée dans la lettre de Castiglione.



prévinrent alors son chef Bertin, et celui-ci parla à son tour au Directeur général des Bâtiments du roi et Directeur de l'Académie royale de peinture, le marquis de Marigny, «qui prit les ordres du Roy et retira les desseins» <sup>1)</sup>.

C'est le 17 décembre 1766 que, conformément à l'avis de Parent les directeurs de la Compagnie des Indes se décidèrent à saisir M. de Marigny par la lettre suivante dont une copie se trouve aux Archives Nationales: <sup>2)</sup>

Copie d'une Lettre de M<sup>rs</sup> Les Syndics et Directeurs de la Compagnie des Indes à M. Le Marquis de Marigny du 17 X<sup>bre</sup> 1766.

Monsieur

Le nommé Lankeikoua <sup>3)</sup> marchand Chinois a remis aux préposés de la Compagnie à Canton quatre desseins représentant les victoires de L'Empereur de la Chine Sur les tartares manchoux, il a demandé, au nom des grands mandarins de la Ville, que ces desseins fussent apportés en France pour y être gravés par les meilleurs artistes conformément au Décret de l'empereur, dont il a remis en même [sic] deux traductions L'une en latin et l'autre en Italien. Les traductions de ce décret ainsi que les desseins, avoient été envoyés à Peking par le P. Castiglione, Jésuite, qui avoit reçu les ordres de l'Empereur à cet égard. Ces divers [sic] Pièces sont accompagnées d'une Lettre de ce Père adressée au Président de l'Académie de Peinture, dans laquelle il lui recommande la perfection de L'ouvrage, en même tems qu'il en exprime les Conditions nous avons pensé, Monsieur, que la direction d'un travail dont le succès intéresse l'honneur des artistes français ne pouvoit regarder que vous, nous avons l'honneur de vous adresser en conséquence une traduction tant du Décret de l'Empereur, que de la lettre du P. Castiglione et nous vous observons qu'il seroit

1) Lettre de Parent à Bertin, écrite de Séville, 18 avril 1776 (Cordier, *Les Conquêtes* p. 7).

2) O<sup>1</sup>1924 (2), pièce n<sup>o</sup> 1.

3) Lire „Pankeikoua”, qui donne d'ailleurs le document de 1775 émanant du comte d'Angiviller. C'est là une transcription de 潘 谿 官 P'an K'i-kouan, nom qui est resté jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle celui d'une des maisons hannistes de Canton: c'est T'oung Pao, II, III, 307—310; Cordier, *La France en Chine*, p. 61, 62; H. B. Morse, *The guilds of China*, Londres, 1909, in-8°, p. 69 (dans T'oung Pao, II, III, p. 310, „P'an Kou-kouan” est une transcription inexacte, et on ne voit pas pourquoi le nom est répété deux fois dans la liste). Le „Pankeikoua” ici visé n'est autre que P'an T'ong-wen, le premier signataire du contrat de 1765. Peut-être est-ce le nom de „Pan-kei-koa” qui est altéré en „T'an-an-koa” dans une copie d'un document de 1770 reproduite par Cordier, *La France en Chine*, p. 4.

à souhaiter, pour remplir les intentions de l'empereur, que ce travail fût fini au mois de 9<sup>bre</sup> prochain, afin de profiter des vaisseaux que la compagnie expédiera alors pour la Chine.

La Compagnie payera ce qu'il en pourra coûter pour l'Exécution de cet ouvrage, et nous nous empresserons, Monsieur, de vous remettre les quatre desseins, ainsy que les autres Pièces originales dont nous venons de vous faire le détail, aussitôt que vous aurez bien voulu nous en indiquer le moment.

Nous sommes avec Respect, etc.

*Signé:* Brisson, Du Vandier, Marion, Belin (?), Sancé (?) [,] de Lessart, Le Moyno et De Mery Darcy.

Cette copie de la lettre des directeurs de la Compagnie des Indes est accompagnée de la copie d'un *Mémoire*, évidemment établi dans les bureaux de Bertin, et dont voici le texte:

L'Empereur Kien-long, actuellement regnant en Chine vient de Rendre hommage à l'Industrie françoise, en faisant charger les préposés de la Compagnie des indes à Canton de faire graver en France quatre grands desseins représentant des victoires qu'il a remportées sur des Rebelles attachés à la dernière dinastie chinoise; ces quatre desseins sont actuellement à Paris entre les mains des Sindics et Directeurs de la Compagnie des Indes.

L'Empereur demande que les quatre Planches gravées sur cuivre lui soient envoyées, avec 200. épreuves de chaque Planche; pour fournir à la dépense, il fait delivrer aux préposés de la Compagnie, une somme de Seize mille Taëls (1<sup>re</sup> Le Taël vaut 7<sup>4</sup>/<sub>10</sub> ce qui fait une somme de 112.800<sup>4</sup>). Ce Prince demande encore que les quatre Desseins originaux luy soient renvoyés avec les Planches et les Epreuves. on dit que la Compagnie des Indes d'Angleterre, ou ses employés à la Chine ont fait tout leur possible pour avoir la Préférence de Cette Commission, sentant bien toute l'utilité que l'Angleterre en auroit pû retirer, mais que les missionnaires qui sont à la Cour de Pekin ont procuré cet avantage à la France.

on Croiroit à propos d'exécuter en petit ces quatre desseins sur des grands es de Belle forme de la Manufacture Royale de Séve [*sic*], un tel présent seroit sans doute fort estimé de l'empereur de la Chine, mais ce qui lui feroit plus de plaisir, ce seroit de voir ces mêmes desseins exécutés en tapisseries à la Manufacture Roiale des Gobelins, ou au moins à celle de Beauvais...<sup>1)</sup>

Ce *Mémoire* est lui-même suivi de la copie d'une lettre de Bertin au marquis de Marigny, en date du 27 décembre 1766. Elle est ainsi conçue:

1) La suite du *Mémoire* énumère les avantages commerciaux, politiques et religieux à tirer de l'exécution de la commande.

Le Memoire, Monsieur, que j'ai l'honneur de vous adresser ayant été remis au Roy, S. M. sur le compte qu'elle m'a chargé de luy en rendre, m'a donné ses ordres pour ce qui concerne la manufacture de Sèvres; elle m'a commandé aussi de vous faire part de ce memoire, en vous prévenant de Sa Part qu'elle désire que vous preniez ses ordres sur les demandes que contient ce mémoire relatives à votre administration, après néanmoins que vous vous serez procuré à la Compagnie des Indes tous les éclaircissemens qui peuvent vous être nécessaires pour les objets qui vous regardent, et que présente entr'autres une Lettre qui a dû vous parvenir par la voie de la Compagnie des Indes à votre adresse comme Directeur Général des Bâtimens du Roy et manufactures.

Je vous renouvelle, etc.

Signé: Bertin.

Je ne crois pas que l'idée de faire reproduire les quatre dessins en tapisserie par les manufactures des Gobelins ou de Beauvais ait eu aucune suite. En ce qui concerne la manufacture de Sèvres, la lettre de Bertin semble indiquer que des ordres avaient été au moins donnés. L'administrateur de la manufacture de Sèvres m'a fait savoir, par lettre du 17 novembre 1920, qu'on ne trouve rien à ce sujet dans ses archives, mais ajoute que ces archives «sont assez pauvres de renseignements sur les productions artistiques de la Manufacture au XVIII<sup>e</sup> siècle» <sup>1)</sup>.

Grâce à Bertin, les quatre dessins furent donc remis à M. de Marigny, non pas en tant que Directeur de l'Académie royale de peinture, mais comme Directeur Général des Bâtimens du Roi et Manufactures <sup>2)</sup>; cette remise aurait été effectuée le 31 décembre 1766 par M. de Méry d'Arcy <sup>3)</sup>.

---

1) L'administrateur me fait savoir par ailleurs qu'on possède encore au Musée Céramique de la Manufacture, sous le nom d'„Empereur de la Chine”, la maquette originale par Le Riche (1775) d'une statuette en pied de K'ien-long, et que c'est même un des modèles dont on continue la fabrication. Un exemplaire de cette statuette fut envoyé à la Cour de Pékin, ainsi qu'un portrait de K'ien-long „peint sur porcelaine de France”, d'après une lettre de Bertin à Panzi en date du 16 novembre 1781 (Cordier, *Giuseppe Panzi, p. 4*, *La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 83).

2) C'est ce qui résulte de la fin de la lettre de Bertin du 27 décembre 1766 qui a lue plus haut et des termes employés dans les soumissions des graveurs qui exécutèrent les planches. Et c'est aussi sans doute ce que veut dire Bertin quand, dans son *Mémoire* plus tardif, il déclare que la lettre de Castiglione était adressée au Président des Arts



A cette même date du 31 décembre 1766, Bertin parlait avec enthousiasme des quatre dessins «magnifiques» arrivés de Chine. «Ces dessins lavés à l'encre de la Chine sont, disait-il, de la plus grande beauté; on y distingue entr'autres ceux qui sont de la main du P. [sic] Castiglione et du F. Attiret»<sup>1)</sup>. Il est vrai que Bertin ajoutait en note: «Je ne les ai pas encore vû, mais M. Poivre<sup>2)</sup> et autres personnes les trouvent tels». Mais l'admiration ne semble pas avoir été aussi grande dans le monde des artistes. En particulier, quand il s'agit de graver le dessin du P. Jean Damascène, Cochin estima nécessaire de le retoucher au préalable à tel point que le

ajoute expressément (à tort) qu'il n'y était pas qualifié du titre de „Président de l'Académie”. Il n'y a pas à s'arrêter à l'indication en apparence contraire de la notice de Helman (cf. Cordier, *La France en Chine*, p. 16). Il semble d'ailleurs qu'il se soit produit à la fin de 1766 certaines contestations ou rivalités au sujet de ces dessins, et ce n'est peut-être pas seulement aux premières démarches des Directeurs de la Compagnie des Indes pour choisir eux-mêmes des graveurs que Bertin faisait allusion quand il écrivait au Marquis de Marigny le 18 mai 1771: „Vous vous rappelez, Monsieur, le danger que coururent les dessins des batailles que l'Empereur de la Chine en France il y a quatre ans... lorsque j'en donnai l'aveil afin qu'elles vous fussent remises pour être gravées sous vos ordres...” (Cordier, *La France en Chine*, p. 59; *Les Conquêtes*, p. 16). Cette lettre est citée avec cette date le 18 mai 1771 par M. Cordier d'après la copie qui s'en trouve dans les papiers de Bertin acquis par M. Delessert à l'Institut; mais cette même lettre existe aux Archives Nationales (1924 [2], pièces 54, 55, 56) et y est datée de la „fin may 1771”.

3) Cf. Cordier, *Les Conquêtes*, p. 7. Cette date est vraisemblable, mais elle n'est donc pas à ma connaissance que par Helman, dans la notice jointe à sa rédaction des seize estampes (cf. Cordier, *La France en Chine au XVIIIe siècle*, p. 16); cette notice renferme plusieurs inexactitudes, et ne saurait faire foi à elle seule.

1) *Ibid.*, p. 8.

2) Les dessins doivent être arrivés par Lorient, et Pierre Poivre se trouvait dans ce port, en instance de départ pour l'Île de France (Maurice), le 7 janvier 1767 (cf. *Young Pao*, 1914, p. 309). Mais il semble qu'il ne faisait alors qu'y parvenir, et je crois plus probable qu'il ait vu les dessins à Paris. En tout cas, la correspondance conservée de Poivre avec Bertin ne contient rien sur les dessins qui soit antérieur à la présente notice de Bertin. Quelques jours plus tard, le 12 janvier 1767, et toujours de Lorient, Poivre écrivait à Bertin: „Vos observations au sujet des quatre desseins de Bataille de l'Empereur seront certainement goûtées des Missionnaires de Pékin et je ne doute pas que ces Mrs. ne fassent leurs efforts pour les faire également goûter à l'empereur” (*Young Pao*, 1914, p. 312); mais nous ignorons en quoi consistaient ces „observations” de Bertin.



graveur eut un mois de délai de plus que ses trois confrères pour livrer sa planche<sup>1)</sup>. Et en 1769, le marquis de Marigny, écrivant au frère d'Attiret à propos des dessins exécutés par celui-ci, n'hésitait pas à ajouter « quoiqu'à dire vrai, étant faits dans le goût chinois ils soyent plus remarquables par la singularité de ce qu'ils représentent que par leur beauté »<sup>2)</sup>. Cette appréciation du Directeur Général des Bâtiments du Roi est confirmée par une remarque émanant de Cochin lui-même. Le 3 janvier 1770, un abbé Viguier écrivait de Besançon au marquis de Marigny et offrait de lui vendre pour 25 louis deux recueils envoyés de Pékin par le frère Attiret et contenant l'un, des gravures du Yuan-ming-yuan, l'autre, des planches qu'il croyait représenter les fêtes données en l'honneur du 60<sup>e</sup> anniversaire de la mère de K'ien-long. Le marquis de Marigny lut trop vite la lettre, pensa qu'on lui proposait des œuvres originales d'Attiret lui-même, et mit en note: « A montrer à Mr Cochin pr ce qu'il pense des desseins du f. Attiret ». Cochin répondit le 11 janvier 1770 qu'il s'agissait non de dessins originaux, mais de gravures faites d'après les dessins d'Attiret, qui, ajoutait-il, « d'ailleurs étoit un médiocre dessinateur »<sup>3)</sup>. En réalité, l'importance

1) Arch. Nat., 0<sup>1</sup>1924 (2), n<sup>o</sup> 6—10.

2) Arch. Nat., 0<sup>1</sup>1911 (5), n<sup>o</sup> 177.

3) Cette correspondance se trouve aux Arch. Nat., 0<sup>1</sup>1912 (1), pièces 7, 8 et 9. Les albums dont il est question ici ne sont pas sans intérêt pour l'histoire de la gravure en Chine, et j'aurai occasion d'en reparler plus loin. Je reproduis donc les trois lettres. Voici d'abord celle de l'abbé Viguier, de Besançon, 3 janvier 1770: „J'ai deux recueils envoyés de Pékin par le f. Attiret, premier peintre de l'empereur de la Chine, dont je me déferai en votre faveur pour vingt-cinq louis, s'ils vous conviennent. Le premier est un carton bleu renfermant deux livres chinois de la hauteur de 10 pouces, et de 6 de largeur avec quarante gravures pliées par le milieu. C'est la description d'Yven-ming-yven ou des dernières maisons de plaisance de l'empereur, qui ont été bâties hors des murs de Pékin. L'autre recueil est un carton jaune qui renferme trois volumes dont l'un est chinois et les deux qui suivent contiennent 147 planches, toutes pliées par le milieu, hautes de 11 pouces 8 lignes et larges à proportion. Cette dernière collection est le détail des fêtes données vers l'an 1752 à l'occasion de la 60<sup>e</sup> année de l'impératrice mère. Les décorations commencent à Yven-ming-yven, et se terminent au palais qui est dans le centre de

qu'on accorda en 1766—1767 à la «commande» de l'empereur de Chine ne tenait en rien à la valeur des dessins. Mais on ne doutait pas que de belles gravures françaises ne dussent exciter l'admiration de K'ien-long; elles vaudraient à la France un respect et un crédit qui la distingueraient des Hollandais, des Portugais et surtout des Anglais, et dont elle tirerait des avantages précieux au point de vue du commerce et de la religion.

Pour atteindre ce but, il fallait s'adresser à des artistes d'un talent reconnu; Cochin fut chargé de les choisir. Le 22 avril 1767, Le Bas, Saint-Aubin, Prévot et Aliamet soumissionnaient chacun

Pékin, de la ville tartare. Elles occupoient un espace d'environ quatre lieues. Vous verrez dans les lettres édifiantes des PP. jésuites, quelques détails au sujet des curiosités que je vous propose. Le f. Attiret y donne une description assez exacte d'Yven-ming-yven, et le P. Amyot, celle de la fête célébrée en l'honneur de l'impératrice-mère". La description du F. Attiret dont parle l'abbé Viguier est celle donnée dans la lettre à d'Assaut du 1<sup>er</sup> novembre 1743 (*Lettres édif.*, éd. du Panthéon littéraire, III, 786—795); elle est antérieure à la construction des palais „européens" du Yuan-ming-yuan. Quant à la lettre du P. Amiot, elle est du 20 octobre 1752 (*Lettres édif.*, même éd., III, 832—841). Le 11 janvier 1770, Cochin écrivait à Marigny: „Les Effets qui vous sont proposés ne sont point des desseins du P. Attiret, qui d'ailleurs étoit un médiocre dessinateur, mais des gravures faites d'après ses desseins. Elles auront du moins le mérite de l'Exactitude et les manuscrits qui y sont joints peuvent être curieux. Le Prix que lon en demande ne me paroît point exorbitant, mais cette curiosité sembleroit convenir davantage à la Bibliothèque du Roy qu'au Depost des Bâtimens". Le 4 [lire 14?] janvier 1770, on répondit en conséquence à l'abbé Viguier le s'adresser plutôt „à M. le Comte de St Florentin qui a la Bibliothèque du Roy sous ses ordres ou à M. Bignon qui en est le bibliothécaire". Si Marigny s'étoit trompé en croyant qu'il s'agissait de dessins d'Attiret, Cochin faisoit erreur à son tour en admettant que les gravures étoient faites d'après des dessins d'Attiret. En outre, rien n'indique dans la lettre de Viguier que les albums qu'il proposait fussent en partie des manuscrits, comme l'admet Cochin. Ce seroit cependant possible s'il s'agissait bien des fêtes de 1751 (telle est la date véritable), car elles ne devoient pas encore être gravées en 1770, et on sait qu'on en avoit envoyé en France au moins un exemplaire peint. Mais on ne voit pas pourquoi ce coûteux cadeau seroit allé à l'abbé Viguier, et je montrerai plus loin que le second ouvrage possédé par l'abbé Viguier étoit sûrement l'album gravé représentant les fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ang-hi, en 1713, et non celui des fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'impératrice-mère en 1751. Je ne sais si l'abbé Viguier s'adressa à la Bibliothèque du Roi; s'il le fit, la négociation ne dut pas aboutir, car la Bibliothèque Nationale, ni aux manuscrits, ni aux estampes, ne paraît renfermer aucun album répondant aux indications de la lettre de 1770 et qui soit entré vers cette époque dans les collections.

pour l'exécution d'une planche qu'ils devaient faire « tout leur possible » pour livrer en octobre 1768, sauf Saint-Aubin, qui, chargé de graver le dessin du P. Jean Damascène, avait jusqu'au novembre 1768 <sup>1)</sup>).

Les douze autres dessins arrivèrent en juillet 1767 <sup>2)</sup>); ils étaient accompagnés d'une lettre du Conseil de Direction de la Compagnie des Indes à Canton, en date du 10 janvier 1767, dont on trouve aux Archives Nationales l'extrait suivant; <sup>3)</sup>)

Nous Vous Envoyons, M.M. Douze nouvelles Estampes ou sont représentées Les Victoires de L'Empereur de la Chine, Ces Douze Estampes sont renfermées quatre à quatre dans trois petites Boettes de Calice qui seront réparties sur les 3. V<sup>aux</sup> Le Berryer et Le Penthievre vous en porteront chacun une, Le Duras aura La troisième. Le Conseil de la précédente Expédition vous en Envoya de pareilles, où du moins dans le même genre L'année dernière. Nous Vous prions, M.M. de prendre les précautions les plus sûres pour qu'elles soient faites dans le tems prescrit. L'honneur d'avoir Été choisis entre les autres nations pour décorer Le Palais de Sa Majesté Impériale est assurément très flatteur, mais il nous expose à des Embarras que nous eussions été plus aise d'Eviter. La route étant faite, nous avons Été obligés de la suivre. nous tachons seulement de ne pas nous compromettre en ne déterminant point de terme pour L'Exécution où du moins en exigeant un terme si long qu'il ne Soit pas possible de manquer à nos engagements.

La Priere que nous vous faisons icy est d'autant plus juste et d'autant plus digne de votre attention qu'elle ne nous regarde pas personnellement; ce n'est pas nous qui Souffririons de votre peu d'Exactitude, mais Elle pourroit Entrainer La ruine de vos principaux marchands et par contre-coup rejaillir infailliblement sur La Compagnie./.

Comme on le voit, le grand souci des agents de la Compagnie des Indes était qu'un retard dans la livraison des planches ne

1) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2), n<sup>os</sup> 6—10; ce sont les originaux des soumissions.

2) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 10. Cette date, donnée dans une lettre de Bertin de 1769, est cependant un peu surprenante, car ce n'est que le 20 septembre 1767 que les Directeurs de la Compagnie des Indes avisent le marquis de Marigny de l'arrivée des 12 dessins; ils les lui envoyaient sans doute en même temps que la lettre, car le 21 septembre, Marigny leur accuse réception des 12 dessins placés en trois caisses (on va voir qu'ils avaient été en effet chargés sur trois vaisseaux différents); cf. Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2), n<sup>os</sup> 2 et 15.

3) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2), n<sup>o</sup> 4.



mécontentât l'Empereur et n'attirât aux hannistes des difficultés avec les autorités de Canton. Mais, malgré toutes les recommandations, le retard se produisit et fut de plusieurs années. Déjà lors des soumissions aux quatre premières planches, au lieu de la date de novembre 1767 qui était indiquée par la lettre de la Compagnie des Indes de décembre 1766, on avait dû se borner à demander aux artistes de faire «tout leur possible» pour livrer leur travail en octobre et novembre 1768<sup>1)</sup>. Ce délai même fut insuffisant, et deux planches seulement étaient complètement achevées le 17 décembre 1769. Encore ne furent-elles pas expédiées immédiatement, car une lettre du P. Benoist de la fin de 1773 montre qu'aucune des planches n'était arrivée en Chine avant un premier lot de sept planches qui parvint à Pékin au début de décembre 1772<sup>2)</sup>. Je n'ai retrouvé les soumissions que pour 11 des 12 planches du second envoi; 2 sont du 2 décembre 1767<sup>3)</sup>, 8 du 1<sup>er</sup> février 1768<sup>4)</sup>, 1 du 26 mars 1768<sup>5)</sup>. Le travail se prolongea sept ans; les dernières quittances sont de la fin de 1774<sup>6)</sup>. Je ne sais si des gravures étaient par-

1) Dans sa lettre à Cochin du 19 avril 1767, le marquis de Marigny insistait pour que les graveurs eussent fini fin 1768 alors qu'eux mêmes disaient qu'il leur fallait jusqu'à fin 1769, et le marquis ajoutait qu'„une année de retard peut ôter à la France l'avantage de faire parvenir son ouvrage la première” (cf. Monval, *Les Conquêtes*, p. 151—152). Mais la France seule avait reçu commande, et par suite le sens de cette dernière phrase m'échappe.

2) *Lettres édifiantes*, éd. du „Panthéon Littéraire”, IV, 222; et la lettre parallèle du 16 novembre 1773 à Bertin publiée par M. Cordier (partiellement dans *Les Conquêtes*, p. 16—18; intégralement dans *T'oung Pao*, 1917, 341—349). Un passage de *T'oung Pao*, 1917, p. 343, montre que les trois lettres reproduites l'une après l'autre dans les *Lettres édifiantes*, et dont la première était du 4 novembre 1773, étaient adressées au P. du Gad, ancien supérieur de la mission française de Chine. Les *Lettres édifiantes* ne donnent pas les dates exactes des 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> lettres; elles paraissent être de la fin de cette même année.

3) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2) n<sup>o</sup> 19.

4) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1911 (4) n<sup>os</sup> 18 à 23.

5) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2) n<sup>o</sup> 21.

6) Et non de janvier 1774 comme l'a dit M. Monval (*Les Conquêtes*, p. 154) et comme M. Cordier l'a répété d'après lui (*Les Conquêtes*, p. 11). C'est ce qui résulte d'une lettre de Cochin du 6 décembre 1774, insistant pour le règlement du compte des graveurs. Cette lettre contient en outre le passage suivant: „Les planches de la Chine sont livrées, les estampes imprimées, le dernier envoi se fait dans deux ou trois jours”.



venues en Chine en 1773. En tout cas un nouveau lot de trois caisses parvint à Macao sur le *Superbe* le 29 août 1774<sup>1)</sup>. Les dernières planches et épreuves, expédiées de Paris en décembre 1774, ne purent parvenir en Chine avant le milieu de 1775. Pour faire patienter l'empereur, le P. Benoist lui expliquait que «les premières planches ayant été exécutées, le Ministre jugeant que quelque délicat que fut le burin, l'espèce de gravure qu'on avoit employée ne seroit peut-être pas du gout d'ici, il aima mieux sacrifier ces premières Planches et les faire recommencer dans un goût qu'il désigna lui-même...»<sup>2)</sup> Je ne trouve rien de pareil dans les dossiers des Archives Nationales<sup>3)</sup>.

\*  
\*  
\*

Les acomptes et paiements étaient effectués aux graveurs par le Trésor au moyen de sommes que la Compagnie des Indes mettait à sa disposition. Mais la Compagnie des Indes elle-même ne faisait ces versements, au moins en principe, que pour le compte de l'empereur de Chine, entendez des marchands hannistes de Canton qui eurent sûrement, en dernière analyse, à supporter seuls les frais de la commande impériale<sup>4)</sup>.

On a vu que l'édit du 13 juillet 1765, en prescrivant que la gravure des planches se fit en Europe, ordonnait que «le prix de

1) Cordier, *La France en Chine*, p. 38, 60.

2) *Lettres édifiantes*, IV, 209; Cordier, *Les Conquêtes*, p. 17; *T'oung Pao*, 1917, p. 346. Cette conversation entre K'ien-long et le P. Benoist eut lieu au cours des séances où le frère Panzi peignait le portrait de l'Empereur, c'est-à-dire dans les premiers mois de 1773. Mais alors on comprend mal que le P. Benoist n'y fasse aucune allusion à l'arrivée des sept premières planches qui, d'après le témoignage même de sa lettre, étaient arrivées à Pékin dès le début de décembre 1772.

3) Il faut toutefois se rappeler que le P. Benoist possédait au sujet de l'exécution et du tirage des gravures un mémoire écrit par Cochin en 1769 et qui parvint à Pékin en 1770; or nous ne savons pas tout ce que contenait ce mémoire, sur lequel je reviendrai plus loin.

4) M<sup>sr</sup> Favier, *Péking* (Pékin, 1897, g<sup>d</sup> in-4), p. 215, se trompe absolument en disant que les planches furent gravées „aux frais de Louis XV”.

cet ouvrage soit payé sans aucun retardement», et le contrat des hannistes de 1765 mentionne le versement immédiat de «5.000 taëls à titre d'arrhes», en pièces d'argent. En outre, le *Mémoire* rédigé dans les bureaux de Bertin à la fin de 1766 dit que l'Empereur «a fait delivrer aux préposés de la Compagnie une somme de seize mille taëls (le taël vaut 7<sup>l</sup> 10<sup>s</sup> ce qui fait une somme de 112.800<sup>l</sup>)»<sup>1)</sup>. Les indications utilisées ici par les bureaux de Bertin ont dû parvenir en même temps que les premières planches; il faut donc qu'entre le contrat de 1765 et le départ des vaisseaux au début de 1766, il y ait eu un nouveau versement des hannistes. Mais la question est encore compliquée par une entrée dans les comptes du comptoir de la Compagnie des Indes à Canton, où on lit au compte «passif» du comptoir:<sup>2)</sup>

Piastres

«Pour dépôt fait par le Cong-hang en 1765 et 1766 à la Caisse de ce Comptoir pour l'exécution des gravures représentant les *Victoires de l'Empereur de la Chine* 20000 taëls faisant la piastre à 7<sup>m</sup> 1<sup>c</sup> 8 caches, au Passif 27.855<sup>2/16</sup>.»

Il semblerait donc qu'après le premier versement de 5000 taëls et un second de 11.000, les hannistes eussent encore versé en 1766 une troisième somme de 4000 taëls. Il n'y a pas à douter en tout cas du chiffre total de 20.000 taëls attesté par les comptes du comptoir de Canton. Nous arrivons ainsi, pour les sommes versées par les hannistes, en 1765 et 1766, à un total de 150.000 livres, aussi bien en nous tenant à l'équivalence de «7<sup>l</sup> 10<sup>s</sup>» au taël

1) Ce passage du *Mémoire* a été reproduit sans observation par MM. Monval (*Les Conquêtes*, p. 150) et Cordier (*Les Conquêtes*, p. 6), mais le calcul des commis de Bertin, qui supposerait 200 sols à la livre, est faux dans les termes où il nous parvient. A 7<sup>l</sup> 10<sup>s</sup> e taël, on aurait, pour 16.000 taëls, 120 000 livres. Si le total de 112.800 livres était exact, il faudrait que, dans le texte original du *Mémoire*, il y eût eu non pas „7<sup>l</sup> 10<sup>s</sup>“, mais „7<sup>l</sup> 1<sup>s</sup>“; je montrerai tout à l'heure pourquoi c'est le total que je crois faux; il ne s'agirait donc pas d'une faute de copie, mais d'une erreur originale du *Mémoire*.

2) Cf. Cordier, *La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 14.

qu'indique le *Mémoire* des bureaux de Bertin qu'en partant de la valeur en livres alors admise pour la piastre en Extrême-Orient<sup>1)</sup>.

Mais il y eut encore d'autres versements effectués par les hannistes après cette date. En 1773, la Compagnie réclamait 50.000 livres aux hannistes en remboursement des sommes payées à Paris et qui n'étaient pas couvertes par les versements de 1765—1766; elle obtint 6.000 piastres le 28 décembre 1773 et resta créditrice des hannistes pour 1200 piastres<sup>2)</sup>. C'est là une comptabilité bizarre, puisque  $6000 + 1200$  piastres, soit au total 7200 piastres, font 38.880 livres et non 50.000; ici encore il a dû se glisser quelques erreurs de copie, et le seul chiffre sûr est celui des 6000 piastres reçues en 1773. Lors de l'arrivée des trois caisses du *Superbe* à la fin août 1774, de Robien, contre l'avis du Conseil de Direction, remit aux hannistes les trois caisses contre une reconnaissance de dette de 4000 piastres représentant les 1200 piastres arriérées et les nouvelles dépenses; ces 4000 piastres furent effectivement versées par les hannistes le 12 janvier 1775<sup>3)</sup>. La dernière expédition de gravures, parvenue au milieu de 1775, ne donna pas lieu à une nouvelle note de frais de la Compagnie. Tout était donc réglé quand Vauquelin, nommé en 1776 au poste de consul qu'on créait alors à Canton, s'avisa d'exiger des hannistes et obtint d'eux, «en nautissement des sommes qui pourraient être dues pour solde des gravures représentant les *Victoires de l'Empereur de la Chine*» une

1) L'équivalence de la piastre à 0.71 (et une fraction) du taël est conforme à ce que les comptes anciens nous font connaître. En ce qui concerne la valeur de la piastre en livres, les comptes du comptoir de Canton montrent qu'on calculait alors la piastre à „108 sols”, soit 5 livres 8 sols (cf. Cordier, *La France en Chine*, p. 94—95, 98—99, 106—107). Or 27855 piastres  $\frac{2}{16}$ , à 5 livres 8 sols la piastre, font 150.417 livres 67, et puisque ces 27855 piastres  $\frac{2}{16}$  représentent 20.000 taëls, correspondent à une valeur de 7<sup>l</sup> 10<sup>s</sup> au taël et non de 7<sup>l</sup> 1<sup>s</sup>; dans le *Mémoire* des bureaux de Bertin, il y a donc une erreur de calcul, et on ne doit pas songer à une erreur de copie.

2) Cf. Cordier, *La France en Chine*, p. 31, 32, 61, 105.

3) *Ibid.*, p. 47, 60—62, 105.

soumission de 10.000 piastres, sur laquelle 2000 piastres lui furent versées comptant; cette somme de 2000 piastres, ou 10800 livres, figure à l'état de caisse de Vauquelin daté du 1<sup>er</sup> janvier 1779. Le 20 décembre 1779, Vauquelin se faisait délivrer un nouvel acompte de 3.000 piastres, soit 16.200 livres, qui figure à ses états de caisse du 1<sup>er</sup> janvier 1780 et du 31 décembre 1780; il employa les 5.000 piastres aux besoins du consulat. Vauquelin mourut le 23 septembre 1782, mais dès le 3 février de cette même année, Joly de Fleury, trouvant inique la réclamation de 10.000 piastres formulée par Vauquelin, insistait à Paris pour qu'on reversât le plus vite possible aux hannistes les 5.000 piastres qu'on avait exigées d'eux indûment<sup>1)</sup>. La restitution eut sans doute lieu en 1783<sup>2)</sup>.

Si on ajoute aux 150.000 livres de 1765—1766 les 10.000 piastres, soit 54.000 livres de 1773 et 1775, on voit que les hannistes ont payé pour les gravures 204.000 livres. D'autre part, à Paris, chaque graveur reçut 10.000 livres par gravure, sauf Prevost qui pour la première planche, la plus chargée, de Sichelbart, eut 11.000 livres, et Choffard qui soumissionna à deux gravures pour un prix global de 15.000 livres. Les graveurs reçurent donc 156.000 livres. D'autre part Cochin, «directeur» de l'entreprise, et directeur effectif puisqu'il retoucha fort certaines planches, fut rémunéré de son travail dans des conditions dont le détail nous échappe<sup>3)</sup>. Un état conservé dans la liasse 01924 (2) des Archives Nationales totalise à 168.000 livres environ les dépenses déjà effectuées en janvier 1774. On trouve encore trace de 15.000 à 20.000 livres de dépenses après cette date. Si l'on y joigne les frais d'impression des dernières planches, ceux d'emballage, d'expédition, et on ne sera pas loin, en somme, des

1) *Ibid.*, p. 94, 95 (où 18.800 livres est une faute d'impression pour 10.800), 98, 99, 105, 107, 111, 125—126, 136.

2) *Ibid.*, p. 259.

3) C'est ainsi que Cochin reçut à ce titre 800 livres à la fin de juillet 1774 (Arch. nat., 01912 [5], n° 80 et 82.



204.000 livres que la commande de K'ien-long coûta effectivement aux haunnistes de Canton <sup>1)</sup>).

\*  
\*  
\*

On a dit généralement qu'il ne fut tiré en France que cent exemplaires des planches; c'est en effet ce qu'on lit dans la notice jointe à la série réduite par Helman: «Cet Ouvrage ne fut entièrement terminé qu'en 1774, et les Planches avec cent Exemplaires qu'on en tira, furent envoyés à la Chine; il n'en fut réservé qu'un très-petit nombre pour la Famille Royale et la Bibliothèque du Roi, ce qui a rendu cette suite de la plus grande rareté» <sup>2)</sup>). Mais cette fois encore la notice de Helman doit faire erreur.

D'abord, il faut mettre hors de compte les exemplaires qui restèrent en France. Quel que fût le nombre final du tirage demandé par l'empereur de Chine, il est en effet bien évident qu'il fallait lui envoyer ce nombre d'exemplaires intégralement. Les exemplaires restés en Europe étaient donc sûrement tirés en surnombre <sup>3)</sup>). Il semble qu'au début, l'entourage du marquis de Marigny ait pensé se servir assez largement. Le frère aîné d'Attiret, ayant appris à Dôle qu'on allait graver à Paris des dessins de son frère, s'adressait à Marigny dès le 26 octobre 1769, et le marquis, dans sa réponse du 10 novembre 1769, était loin de le décourager: «Quant à l'envie que vous avez de posséder un exemplaire de la gravure de ces dessins, il n'est pas possible de la remplir sitôt, attendu qu'il est essentiel, pour les intérêts du commerce de la nation, qu'il n'en

---

1) En dehors des gravures elles-mêmes, on avait décidé d'abord de graver à part un encadrement, où une large place aurait été faite aux fleurs de lys; je ne sais par suite de quelles circonstances ce projet fut abandonné. Cf. à ce sujet, Monval, *Les Conquêtes*, p. 151—152, reproduisant la lettre du marquis de Marigny à Cochin du 19 avril 1767; la minute de cette lettre est dans O<sup>1</sup>1924(2); une copie est dans O<sup>1</sup>1116, fol. 233—234 (dans cette copie, l'encadrement est qualifié de „nécessaire”, au lieu que la minute a correctement „accessoire”).

2) Cf. Cordier, *La France en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 16.

3) Je diffère sur ce point de Cordier, *Les Conquêtes*, p. 16.

paroisse aucun en Europe que lorsque l'envoy complet des gravures et des planches aura été fait, ce qui doit encore tarder environ deux ans. Lorsque les vaisseaux chargés de cet envoy seront partis, je verrai volontiers à vous procurer cette satisfaction.» J. B. Attiret revient à la charge en 1770, puis au début de 1771, et, le 6 février 1771, Marigny lui répond encore: «Il sera réservé au surplus quelques exemplaires de ces gravures pour rester en Europe, et je vous en ferai avec plaisir garder un de chacune des planches dont le feu P. Attiret a fait les desseins»<sup>1)</sup>. Mais, en 1772, la note change. A une nouvelle lettre d'Attiret aîné, Marigny répond le 7 décembre 1772 qu'il n'est pas encore sûr que les vaisseaux emportent encore toutes les gravures cette année, et il ajoute: «Je ne puis même vous cacher que par de nouveaux arrangemens avec la Compagnie des Indes, il est fort douteux qu'il en reste en Europe d'autres exemplaires que quelques uns pour le roy et ses ministres [:] il ne m'est pas possible en ce moment de vous marquer rien de plus positif.» Attiret n'en fit pas moins une dernière tentative le 24 juillet 1775. Le comte d'Angiviller, qui avait succédé à Marigny dans la Direction générale des Bâtiments, lui ôta tout espoir par cette lettre du 15 août 1775: <sup>2)</sup>

Lorsque M. de Marigny, Monsieur, vous fit esperer le don des estampes gravées d'apres les dessins du P. Attiret votre frere, il avoit lieu de croire que s'il restoit en Europe quelques unes de ces estampes, elles lui seroient remises pour en faire la distribution. Mais les choses ayant changé sous le ministère de M. l'abbé Terray, il m'est impossible de vous procurer la satisfaction à laquelle vous aspirez depuis tant d'années. Il faudroit vous adresser on à M. le con-

1) Dans cette lettre de 1771, J. B. Attiret demandait en outre à Marigny de lui obtenir de l'empereur de Chine un secours à raison des services rendus à la Cour de Pékin par son frère. Le marquis lui répond qu'il croit la chose possible, mais qu'Attiret doit s'adresser à la Compagnie des Indes qui a seule contact direct avec les autorités chinoises.

2) La correspondance d'Attiret l'aîné avec Marigny et Angiviller se trouve aux Arch. Nat., O<sup>1</sup>1924 (2), n<sup>os</sup> 43 et 44; O<sup>1</sup>1911 (5), n<sup>os</sup> 176 et 177; O<sup>1</sup>1912 (2), n<sup>os</sup> 9, 10, 17, 35; O<sup>1</sup>1912 (3), n<sup>os</sup> 133 et 144; O<sup>1</sup>1913 (2), n<sup>os</sup> 148 et 160. La lettre d'Angiviller a déjà été reproduite, sans indication d'origine, par Roger Portalis et Henri Béraldi, *Les graveurs du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, in-8, t. II [1881], p. 392.

troleur general ou a la compagnie des indes. Mais comme il interesse fort pour cette compagnie qu'aucune de ces estampes ne reste en Europe (car l'empereur de la chine l'a recommandé fortement et il y iroit peut-être pour elle de se voir fermer les ports de cet empire) elle vous repondra surement qu'il n'en a point resté; et cela est fort probable. — je n'en ai point moi meme qui ait [sic] donné les premiers ordres pour l'entreprise, ce qui probablement diminuera votre sensibilité sur cette privation.

Le comte d'Angiviller venait cependant de faire à ce même moment une tentative afin d'obtenir de l'abbé Terray quelques exemplaires des gravures pour lui-même. Nous connaissons cette tentative par un «Mémoire» assez amer à l'adresse de l'abbé Terray et qui avait été établi dans les bureaux d'Angiviller le 24 juillet 1775. En voici le texte:<sup>1)</sup>

En 1767. Les vaisseaux de Chine apportèrent en Europe quatre desseins représentant les Conquêtes, Victoires et Triomphes de l'Empereur de la Chine, *Kien-Lung*, sur une nation Tartare qui s'étoit révoltée; et ils furent suivis peu après de 12 autres pour être gravés. L'adresse de la lettre du P. *Castiglione*, Premier Peintre de l'Empereur, étoit au *Président de la sculpture* en France, pour qu'il ordonnât la gravure de ces desseins par les meilleurs artistes en cuivre, ce dont la ville de Canton devoit faire les frais par les mains du Président du Bureau du Commerce *Pan-kei-koua*.

M. Bertin, sous les ordres de qui étoit à lors la Compagnie des Indes, ne crut pas que cette adresse put regarder autre personne que M. de Marigny et lui renvoya la lettre du P. *Castiglione*, ainsy que les desseins. Ce fut en conséquence M. de Marigny qui, après avoir pris les ordres du Roy, fit le choix des artistes à qui l'exécution de ces gravures seroit confiée; il régla le prix de chacune et chargea M. Cochin de la Direction générale de l'entreprise.

Lorsqu'il y eut un certain nombre de ces Estampes terminées elles furent présentées au Roy. Cette presentation eut du naturellement etre faite par M. de Marigny, l'entreprise s'exécutant sous ses ordres. Mais M. l'abbé Terray, sur le prétexte que la Compagnie des Indes, qui étoit sous ses ordres, faisoit, ou avançoit les fonds de l'Entreprise, s'empara de cette presentation. M. de Marigny ne crut pas devoir s'y opposer ou s'en plaindre par menagement pour un Ministre dont il avoit besoin à chaque moment.

M. le Comte d'Angiviller auroit pu, par les raisons exposées ci-dessus, aspirer à faire la presentation au Roy des dernières estampes, mais elle s'est faite avec tant de précipitation qu'il n'a pas même eu le temps de représenter

1) Arch. Nat., O<sup>1</sup>1913 (2), n<sup>o</sup> 140.

À cet égard ses droits à Monsieur Le Controlleur Général, de l'amitié duquel il a lieu de croire qu'ils eussent été écoutés.

Mais il croit devoir avoir l'honneur de lui observer, que l'Entreprise ayant été achevée sous ses ordres, on ne peut du moins lui refuser quelques exemplaires de la suite de ces gravures, dont certainement la Compagnie des Indes a retenu au moins un petit nombre d'exemplaires, et dont la distribution eut du naturellement le concerner. Il est juste aussi que M. de Marigny qui dans le temps a donné ses soins pour que l'entreprise fut exécutée parfaitement au gré des Chinois, en ait une suite.

Au reste on n'ignore pas que ce petit nombre d'exemplaires réservés en Europe ne peut être distribué qu'avec ménagement, et après un certain temps écoulé, afin que l'on ne sache point en Chine qu'il en a resté dans ce Pays-ci; de qui, selon le Gouvernement paternel de la Chine, pourroit valoir la Bastonade à M. Pan-kei-koua. Mais Monsieur le Controlleur General sera sans doute Tranquille sur l'usage que M. Le Comte d'Angiviller fera de ce don.

En marge de cette copie du mémoire, un secrétaire a écrit: «M. le comte m'a dit que M. le controleur général lui feroit donner quelques exemplaires des gravures de la Chine.» Mais la phrase finale de la lettre écrite trois semaines plus tard à J. B. Attiret donne à penser que le comte d'Angiviller s'était mépris sur les intentions de l'abbé Terray<sup>1</sup>).

D'autres furent-ils plus heureux que le comte d'Angiviller? Nous l'ignorons. Il y eut toutefois quelqu'un qui reçut alors un exemplaire des gravures: c'est Bertin. Bertin s'était adressé à ce sujet à Marigny dès 1771, et nous savons par une note d'un de ses secrétaires, Chompré ou Parent, que, le moment venu, il obtint satisfaction<sup>2</sup>). Les exemplaires conservés en Europe et aujourd'hui connus sont peu nombreux. Brunet indique les prix atteints par quelques exemplaires passés en vente publique au XIX<sup>e</sup> siècle. On connaît aujourd'hui un exemplaire à la Bibliothèque Nationale, un

1) On sait que le privilège de la Compagnie des Indes avait été suspendu en 1769, qu'en 1770 avait commencé une liquidation qui n'était pas encore achevée lors de la révolution. L'abbé Terray, contrôleur général des finances, avait la haute main sur cette liquidation.

2) Cf. Cordier, *La Chine en France*, p. 59; *Les Conquêtes*, p. 12 et 16. La lettre Bertin de mai 1771 est en outre mentionnée dans Arch. Nat., O<sup>1</sup>1912(2), n<sup>o</sup> 35.



autre à la Mazarine; un troisième, donné à Necker par Louis XVI orne les murs du château de Coppet<sup>1)</sup>. Il y a environ 25 ans, un exemplaire vint aux mains de M. Henry Hymans<sup>2)</sup>. Quelques autres se trouvent sûrement encore en circulation<sup>3)</sup>. Voilà pour les exemplaires tirés en surnombre et qui restèrent en Europe au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Abstraction faite de ces exemplaires, combien en fut-il envoyé réellement à l'empereur de Chine?

L'édit du 13 juillet 1765, transmis en traduction par Castiglione est en apparence formel: «Je désire... qu'après avoir tiré cent exemplaires de ces estampes sur la planche de cuivre, ces cent exemplaires et les Planches me soient renvoyés.» Mais le contrat des marchands hannistes, dont nous avons l'original chinois et qui partout ailleurs, est un reflet fidèle de l'édit du 13 juillet, dit de son côté à propos des quatre premières planches, avec une précision qui exclut tout soupçon d'inadvertance dans la rédaction: «La gravure étant achevée, pour chaque planche on tirera 200 exemplaires sur bon papier résistant, soit en tout 800 feuilles, qui, avec les planches de cuivre, seront divisées [en deux lots] et chargées sur deux vaisseaux pour être rapportées; chaque vaisseau devra porter 2 planches de cuivre et 100 exemplaires de chaque gravure, soit en tout, 400 feuilles.» De son côté, le *Mémoire* établi à la fin de 1765 dans les bureaux de Bertin porte: «L'Empereur demande que les quatre Planches gravées sur cuivre lui soient envoyées, avec 20 épreuves de chaque Planche.» Ce *Mémoire*, qui ne s'inspire sûrement pas du décret ni de la note annexe de Castiglione, ne repose pas non plus sur le contrat de 1765 puisqu'il indique un versement

1) Cordier, *La Chine en France*, p. 56.

2) Cf. H. Hymans, *Une phase de l'histoire de l'art en Chine*, dans *Bulletin de l'Académie Royale d'archéol. de Belgique*, 5<sup>e</sup> série, I [1898], p. 55—72.

3) La librairie E. Nourry a vendu en 1919 (Cat. n° 134, n° 542), pour 100 francs un exemplaire des «Victoires et Conquêtes»; mais, malgré l'indication du catalogue, soupçonne qu'il s'agissait de la réduction de Helman.

de 16.000 taëls au lieu des 5.000 mentionnés au dit contrat; le chiffre de 200 exemplaires de chaque gravure était donc vraisemblablement répété dans une autre note du début de 1766, émanant du Conseil de Direction de la Compagnie à Canton, et qui n'a pas été retrouvée.

Tout bien considéré, je crois vraisemblable que les hannistes, d'accord peut-être avec les autorités de Canton, aient ici modifié volontairement le nombre d'exemplaires indiqué dans l'édit du 13 juillet. Il fallait toujours envisager la perte possible d'un navire. Or, avec le contrat des hannistes, même si un navire disparaissait, l'autre apportait les 100 exemplaires exigés par K'ien-long; l'empereur avait satisfaction. Si les deux navires parvenaient à bon port, on en serait quitte pour garder à Canton ou pour détruire les 100 exemplaires en surnombre.

Mais faut-il admettre qu'après coup on s'avisa en France du contenu même de l'édit du 13 juillet, et que, contrairement au contrat conclu avec les hannistes, on ne tira que cent exemplaires comme le dit Helman? En aucune façon, et un document important, dont je ne sais pourquoi, à l'exception de M<sup>gr</sup> Favier et de M. Hymans, on n'a pas fait état jusqu'ici, va nous montrer qu'à la fin de 1770, l'empereur sanctionna précisément le chiffre de 200 épreuves indiqué dès 1765 par le contrat des hannistes.

A la fin de 1769, deux gravures seulement étaient prêtes; encore n'en envoya-t-on alors en Chine ni les planches ni aucun tirage. En leur place, Cochin adressa au P. Benoist, supérieur de la mission de Pékin, un mémoire dont il demandait que le texte fût soumis à l'empereur de Chine. De ce mémoire perdu, les lettres du P. Benoist à Bertin, récemment publiées par M. Cordier, font mention à deux reprises. Dans une lettre du 25 novembre 1770, le P. Benoist explique que les mandarins de la Cour n'acceptent pas en principe de se mêler d'une affaire qui a été confiée par l'Empereur à ceux de Canton; or c'était le cas pour la gravure des seize dessins des

*Conquêtes*, ou, comme il les appelle plus exactement, des *Victoires*. Voici ce que dit à leur propos le P. Benoist: <sup>1)</sup>)

C'est en conséquence de cette manière d'agir qu'observe ici la Cour, que les démarches que je viens actuellement de faire pour les Estampes des *Victoires* ont été inutiles. Par le même ordinaire par lequel sont venues les lettres de V. G. j'ai reçu de Mrs. du Conseil de la Compagnie des Indes à Canton, le mémoire de M. Cochin sur lequel ces Mrs. me témoignaient souhaiter ardemment que je leur communiquasse les intentions de la Cour: quoique je n'ignore pas les usages de la Cour de Pe King: néanmoins comme ce mémoire m'avoit été adressé directement et que en retardant d'en instruire la Cour et en renvoyant l'affaire au douanier de Canton, c'étoit s'exposer à retarder au moins d'une année les planches et les Estampes des *Victoires*, j'ai cru que je pouvois faire ici quelques tentatives. La lettre de Mrs. du Conseil et le Mémoire de M. Cochin étoient arrivés très à propos, deux jours avant le retour de Sa Majesté de son Voyage de Tartarie. Dans l'absence de l'Empereur il n'auroit pas été possible de rien tenter. Mon premier soin a donc été d'employer les deux jours qui me restoit à traduire en chinois les sages réflexions de M. Cochin. J'avois travaillé à une nouvelle édition des cartes de l'empire en cent quatre feuilles, dont l'Empereur a fait graver les planches sur cuivre <sup>2)</sup>). Je me suis encore chargé bien malgré moi et uniquement pour me rendre aux vives sollicitations qu'on m'a faites de veiller à l'impression de ces nouvelles planches. Je dis bien malgré moi parce que ce n'a été qu'après avoir représenté que jamais je ne m'étois occupé de cette espèce de travail, que je n'avois point d'autres secours que ceux que peuvent donner quelques écrits que nous avons sur la manière d'imprimer les Estampes, mais qui ne donnent pas l'exercice et la pratique sans lesquelles il est moralement impossible de réussir. Quoique ces planches soient infiniment plus faciles à imprimer que ne le peuvent être des planches aussi délicates que le seront celles des *Victoires* auxquelles un artiste aussi habile que M. Cochin aura apporté tous ses soins: néanmoins les difficultés de la part du papier, de l'huile, du noir, de l'essuy des planches, soit avec le chiffon, soit avec la paume de la main, et bien d'autres que je suis continuellement témoin qu'éprouvent nos ouvriers du Palais, je les avois exposées dans mon mémoire pour confirmer les observations de M. Cochin. Hier, 24 novembre, je me rendis à deux lieues de Pe King dans la Maison de Plaisance où l'Empereur passe la plus grande partie de l'année et où il devoit se rendre à son retour de Tartarie. Sa M<sup>té</sup> y arriva effectivement vers les onze heures

1) *T'oung Pao*, 1917, 337—340.

2) Je ne parlerai pas ici des travaux cartographiques du P. Benoist. C'est une question que je compte reprendre prochainement dans une étude d'ensemble sur l'œuvre cartographique de l'ancienne mission jésuite en Chine.



du matin. Après avoir consulté avec nos deux Missionnaires peintres qui restent encore des quatre qui ont dessiné les Estampes des Victoires <sup>1)</sup>, afin qu'ils fussent en état de répondre et de m'appuyer en cas de besoin, je vis en présence des Eunuques les deux Mandarins qui ont présidé à l'envoi des Estampes et leur présentai mon mémoire. Ils parurent bien surpris que cette année il ne fut venu aucune planche, pas même aucune épreuve de celles que je leur disois être faites. Après bien des conférences et des explications, ils me dirent que je ne devois pas ignorer que Sa Majesté avoit confié au Chef des Douanes de Canton le soin de faire graver en Europe les 16 desseins des Victoires et par conséquent ils ne pouvoient plus s'en mêler, ni faire à ce sujet aucune démarche sans la participation du Chef des Douanes à qui Sa M. auroit peut-être donné quelques ordres particuliers qu'ils ignoroient; que ce Chef des Douanes de Canton n'auroit pas manqué de s'informer des Européens qui avoient été chargés de faire graver les desseins des Victoires et de sçavoir d'eux en détail où en étoit l'ouvrage et en conséquence auroit averti Sa Majesté; que je devois sçavoir souhaiter que tout alla par les voies ordinaires; qu'ainsi je n'avois qu'à écrire à Messieurs nos François de s'adresser immédiatement au douanier de Canton et de prendre avec lui des arrangements sur tout ce qui regarde les Planches et les Estampes des Victoires, et que personne ne pouvoit s'en mêler ici. Comme j'insistois sur ce que si la chose ne se régloit pas ici et qu'elle fut renvoyée à Canton, les Vaisseaux de France devant partir dans peu, c'étoit s'exposer à retarder au moins d'un an l'envoi des planches et des Estampes; ils m'ont répondu qu'ils faisoient leur devoir et ne pouvoient agir autrement que par conséquent eux et moi devons être tranquilles.

Voilà, Monseigneur, ce qui se passa hier au Palais: aujourd'hui j'en donne avis à Mrs. du Conseil résidant à Canton et les engage de s'adresser promptement au douanier de qui ils ont accepté la commission de faire exécuter les gravures que demande Sa Majesté. Il n'y a que lui seul qui puisse les déterminer sur le party qu'ils ont à prendre, or je doute qu'il consente à ce que chaque planche on en imprime mille exemplaires, surtout si cela doit retarder l'arrivée des planches. Actuellement qu'on imprime le recueil de la Carte de l'Empire en cent quatre feuilles, Sa Majesté n'a ordonné à en tirer que cent exemplaires, après quoi les planches de cuivre seront renfermées....

Dans une autre lettre à Bertin, en date du 16 novembre 1773, le P. Benoist disoit entre autres choses: <sup>2)</sup>

Vous avez sçu, Mr., comment il y a trois ans est parvenue entre les mains de l'Empereur la traduction du mémoire raisonné dans lequel M. Cochin détaille

1) Ces deux survivants étoient les PP. Sichelbart et Jean Damascène.

2) *T'oung Pao*, 1917, p. 347.



les difficultés qu'il doit y avoir ici à imprimer des gravures aussi fines et aussi parfaites que le sont les planches des Victoires. . . .<sup>1)</sup>

De ces lettres du P. Benoist, il résulte que, dans son mémoire de 1769, Cochin, exposant les difficultés qu'on aurait à tirer en Chine de nouvelles épreuves des estampes, proposait qu'il en fût tiré en France 1000 exemplaires. Ces lettres du P. Benoist n'ont été publiées qu'en 1917, mais d'autres détails, et plus précis, se trouvent dans une lettre du P. Benoist au P. du Gad, écrite sans doute à la fin de 1773, et qui a été insérée dès le XVIII<sup>e</sup> siècle dans la collection des *Lettres édifiantes* (t. XXIV, 1781). Voici le passage qui concerne les seize estampes:<sup>2)</sup>

Ce fut tandis qu'on étoit occupé à tirer ces exemplaires [de la carte de Chine en 104 feuilles] que messieurs du conseil françois de Canton m'adressèrent un mémoire dans lequel M. Cochin exposoit les difficultés qu'on auroit à imprimer ici les planches des victoires, tant à cause de la délicatesse de la gravure que pour les autres raisons qu'il détaillait. En conséquence, il proposoit d'en tirer en France un nombre d'exemplaires plus grand que celui que l'empereur avoit demandé; qu'ensuite avec les planches et les estampes qu'on auroit tirées, on enverroit ici du papier d'Europe, les matériaux nécessaires pour la composition du vernis, et un mémoire détaillé de tout ce qui est nécessaire pour réussir dans l'impression de ces gravures. Sur-le-champ je traduisis en chinois ce mémoire et le portai au palais du Yuen-ming-yuen, pour le faire parvenir à Sa Majesté qui étoit arrivée de Tartarie, où, suivant sa coutume, elle avoit été jouir du plaisir de la chasse. Mais, comme je m'y étois attendu, les mandarins et les eunuques ne jugèrent point à propos de présenter le mémoire et le placet que j'y avois joint. Ils me dirent qu'il falloit que j'écrivisse à messieurs de Canton, de s'adresser au tsong-tou ou au Directeur des douanes parce que l'un et l'autre ayant reçu de l'empereur la commission de ces gravures, il n'y avoit qu'eux qui pussent proposer à Sa Majesté les raisons de

---

1) La lettre du 25 novembre 1770 disait que le P. Benoist n'avait pas pu faire remettre à l'empereur la traduction du mémoire de Cochin, parce que ce mémoire lui était parvenu directement. Mais on va voir que le mémoire fut alors expédié de Canton par la voie régulière des autorités provinciales. Toutefois nous n'avons pas de lettre du P. Benoist à Bertin où il soit question de cette seconde phase de l'épisode.

2) Ed. du « Panthéon littéraire », IV, 222—223. Cette lettre est la troisième de celles que j'ai dit plus haut être adressées au P. du Gad. Elle n'est pas datée, mais paraît être de la fin de 1773. Le P. Benoist mourut d'ailleurs le 23 octobre 1774.

M. Cochin. Et, effectivement, les François, sans attendre ma réponse, s'y étoient adressés; c'est ce qui fit que le tribunal des ministres nous appela, le père Amiot et moi, pour traduire les dépêches arrivées de Canton. La réponse de l'empereur fut qu'on imprimât deux cents exemplaires de chacune de ces gravures et qu'à mesure qu'elles seroient imprimées, on les envoyât promptement ici avec les planches; qu'il n'étoit pas besoin d'envoyer d'Europe ni du papier, ni les ingrédients dont est composé le vernis; et ordre à nous de traduire en notre langue ces intentions de l'empereur.

Cette réponse de l'empereur, avec la traduction que nous avons faite, détaillée suivant ce qu'on nous avoit dit dans le tribunal des ministres, partirent aussitôt pour Canton par un courrier extraordinaire qui arriva en douze jours à Canton. Deux ans après, c'est-à-dire au commencement de décembre 1772, arrivèrent ici sept de ces planches, avec le nombre d'estampes demandé par Sa Majesté qui, les ayant vues et en ayant été très satisfaite, ordonna de tirer ici des épreuves de ces sept planches. Sur-le-champ on m'envoya signifier de la part de Sa Majesté de me rendre au palais pour y consulter sur les moyens qu'il convenoit de prendre pour tâcher de réussir dans un ouvrage si délicat et si difficile. L'impression des cartes avoit eu un heureux succès; mais le burin de cet ouvrage étoit bien grossier en comparaison de la délicatesse du burin des sept planches qu'avoit dirigé un artiste aussi habile que M. Cochin. Pour pouvoir espérer de réussir, il falloit prendre bien d'autres précautions que celles qu'on avoit prises pour imprimer les cartes. Je fis là-dessus un mémoire dans lequel j'exposois les difficultés qu'il y avoit d'imprimer des gravures aussi délicates que le sont celles des victoires; les précautions qu'il falloit y apporter; qu'autrement on s'exposeroit à les gâter et à les rendre inutiles; que la rigueur du froid qu'il faisoit empêchoit qu'on pût actuellement mettre la main à l'œuvre, qu'il falloit attendre que les froids fussent radoucis; qu'en attendant on prépareroit la nouvelle presse et les autres choses qui devoient être employées. Dès que ce mémoire fut fini, les mandarins le firent sur-le-champ parvenir à Sa Majesté, qui consentit que tout ce qui y étoit contenu fût exécuté...

Cette lettre du P. Benoist doit faire foi. Puisqu'à la fin de 1770, l'Empereur a demandé qu'on tire 200 exemplaires de chaque planche, et qu'en décembre 1772 on a reçu à Pékin sept planches avec, pour chacune, «le nombre d'estampes demandé par Sa Majesté», il est bien évident qu'on avoit envoyé d'Europe 200 exemplaires de chacune de ces sept planches, et *a priori* on peut être certain qu'il en fut de même pour celles qui suivirent. Helman s'est donc trompé et a induit en erreur ceux qui ont parlé depuis lors de ces estampes

quand il a dit qu'on n'avait tiré en France que cent exemplaires de chacune des planches.

Quant aux nouvelles épreuves des sept planches que l'empereur demandait au P. Benoist de tirer à Péking, elles furent tirées au printemps de 1773. C'est ce qui résulte de la lettre du P. Benoist à Bertin en date du 16 novembre 1773:<sup>1)</sup>

... Sa Majesté a été si contente des estampes des Victoires qu'elle a déjà reçues, que dès que les sept planches des Victoires que nos vaisseaux apportèrent l'année dernière furent arrivées à Pe King, elle ordonna qu'on en tirât des épreuves qui lui ont été présentées au mois de juin avant son départ pour la Tartarie; quoiqu'à la vérité ces épreuves ne puissent pas entrer en ligne de compte avec celles qui ont été tirées en France, néanmoins au jugement de tous les Européans qui les ont vues, elles ont réussi beaucoup au delà de ce qu'on s'y étoit attendu.

Comme le P. Benoist est mort le 23 octobre 1774, il ne put pas voir l'arrivée du dernier lot d'estampes à Pékin et si, comme il est pratiquement certain, l'empereur fit aussi tirer de nouvelles épreuves de celles-ci, ce n'est pas lui qui y procéda.<sup>2)</sup>

1) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 18; *T'oung Pao*, 1917, p. 347.

2) M. Cordier a dit (*La Chine en France au XVIIIe siècle*, p. 56): « Ces belles planches, retouchées à diverses reprises par les Chinois ont fourni à Pe-King des tirages plus curieux qu'artistiques ». Je n'ai connaissance de rien de pareil, et je soupçonne qu'il s'est produit ici une confusion entre les seize estampes gravées en France et les séries gravées en Chine dont il va être question maintenant. Nous sommes mal renseignés sur les conditions dans lesquelles se firent les impressions après la mort du P. Benoist. On a vu que, d'après la lettre au P. du Gad de fin 1773, on avait dû, pendant l'hiver de 1772—1773, préparer « la nouvelle presse » pour l'impression des sept premières planches arrivées à Pékin. En 1773, la Compagnie de Jésus fut supprimée; cette suppression fut notifiée officiellement aux Jésuites de Pékin le 15 novembre 1775. Les Lazaristes français reçurent après quelques années la charge de continuer l'œuvre des jésuites de Pékin; ils arrivèrent à Pékin en avril 1785. Parmi eux se trouvait le frère Joseph Paris, « horloger, mécanicien et tourneur » (de Rochemonteix, *Joseph Amiot*, p. 393—394; ce frère est appelé à tort Charles Paris dans *T'oung Pao*, 1916, p. 598, peut-être à la suite de M<sup>re</sup> Favier, *Péking*, p. 223). Et le 13 novembre 1786, le P. Bourgeois écrivait à Bertin: « L'imprimerie était chez M. Ventavon; il s'est fait un plaisir de la remettre au frère Joseph. Elle est telle qu'elle est venue ici. Les caractères qu'on croyait perdus, se sont trouvés dans des enveloppes de papier. Il ne manque que la presse. Personne ici n'est en état de la faire surtout la vis, mais le frère Joseph l'a entrepris; et comme il a beaucoup de talent,

Aucun document ne nous renseigne jusqu'ici sur le sort des seize dessins originaux. Il est à peu près sûr que, conformément aux ordres de K'ien-long, ils furent renvoyés à Pékin. Mais je n'ai pas retrouvé leur trace dans l'inventaire publié par Hou King des œuvres du «bureau de la peinture» énumérées dans les trois séries du *Che k'iu pao ki*. Ces dessins originaux devaient d'ailleurs revenir en Chine avec de fortes retouches de la main de Cochin.

\* \* \*

K'ien-long avait admiré les gravures exécutées en Europe, mais son orgueil n'admettait guère qu'on ne pût faire aussi bien à sa Cour. Le 12 octobre 1766, le P. Benoist écrivait à propos de K'ien-long: «Je me suis aperçu qu'il goûtoit beaucoup plus les machines et autres ouvrages faits ici sous ses yeux et dirigés par les Européans qu'il ne goûtoit ceux qui lui sont envoyés de Canton, quoique plus magnifiques et mieux exécutés.» <sup>1)</sup> C'est là sans doute le motif, plus ou moins conscient, qui lui avait fait limiter à 200 épreuves le tirage que Cochin offrait de porter à 1000; pour le reste, on y pourvoirait à Pékin. Point n'était même besoin du papier et du vernis que Cochin proposait d'expédier: la Chine saurait bien les fournir. Et c'est aussi cette même conviction de l'habileté chinoise qui fit bientôt ordonner par K'ien-long de reproduire en gravures en taille-douce les bâtiments «européens» du Yuan-ming-yuan.

On sait que le Yuan-ming-yuan, l'ancien Palais d'Été, a été

---

l réussira sûrement, et nous ne doutons pas qu'il ne tire bon parti de cette imprimerie» *T'oung Pao*, 1916, p. 615). Il semblerait qu'il s'agit de la même presse, qui par suite n'aurait pas été montée en 1773. Si le frère Joseph Paris réussit dans son travail, comme il est vraisemblable, il est possible qu'il ait contribué à l'impression de certaines des séries chinoises, jusqu'à sa mort dont j'ignore la date; et je ne sais qui imprima après lui (probablement ses élèves chinois?). Mais les graveurs étaient chinois, et je vois d'autant moins de fondement aux doutes émis à ce sujet par M. Münsterberg (*Chinesische Kunstgeschichte*, I, 370) que je dirai tout à l'heure quelques mots de gravures sur cuivre dont les auteurs ont sûrement chinois.

1) *T'oung Pao*, 1917, p. 314.



incendié par les Européens en 1860 et que la destruction en a été achevée par les pillards chinois. Mais, malgré un intéressant chapitre du livre de M. Combaz sur les *Palais impériaux de la Chine* <sup>1)</sup>, l'histoire de cette résidence et son iconographie sont encore fort mal connues. Qu'il suffise de rappeler ici que le Yuan-ming-yuan ou «Jardin de la clarté parfaite» <sup>2)</sup> avait été donné au futur Yong-tcheng en 1709, du vivant de son père K'ang-hi; c'est Yong-tcheng qui y édifia la plupart des anciens bâtiments. K'ien-long en fit à son tour sa résidence à la mort de Yong-tcheng <sup>3)</sup>. D'après M<sup>sr</sup> Favier, K'ien-long aurait chargé en 1737 le frère Castiglione, «de concert avec Soun-iou, Chen-iuen et d'autres mandarins, de tracer les plans généraux» <sup>4)</sup>; plus tard, «il voulut avoir plusieurs pavillons à l'eupéenne, qui furent exécutés sous la direction du P. Benoist, d'après les dessins du frère Castiglione».

Je n'ai pas retrouvé le texte relatif à 1737 sur lequel s'appuie M<sup>sr</sup> Favier, et ne suis pas en mesure par suite de déterminer sûrement ce qu'entendait M<sup>sr</sup> Favier par «tracer les plans généraux». Mais les noms des personnages associés à Castiglione peuvent nous mettre sur la voie. «Chen-iuen» est sûrement 沈源 Chen Yuan,

1) Gisbert Combaz, *Les palais impériaux de la Chine*, Bruxelles, 1909, in-8°, pp. 103—158. Ce travail est un tirage à part des *Annales de la Soc. d'archéol. de Bruxelles*, t. XXI. Ce que M. Combaz dit p. 137 de la bibliothèque du Yuan-ming-yuan et du *T'ou chon tsi tch'eng* est très inexact.

2) Mot-à-mot «Jardin de la clarté ronde»; le «Jardin de la clarté blonde» de M. Combaz (p. 110) est sans doute une faute d'impression. Mais le nom a joué de malheur. En 1743, le frère Attiret, bien qu'en Chine depuis cinq ans, l'expliquait par «jardin des jardins» (*Lettres édif.*, éd. du Panthéon littéraire, III, 792), confondant ainsi les deux caractères différents, mais homophones, qui entrent dans le nom, et M<sup>sr</sup> Favier (*Péking*, p. 378) traduit non moins à tort Yuan-ming-yuan par «Jardin de la prudence et de la clarté». M. Combaz se trompe également en traduisant 暢春園 Tch'ang-tch'ouen-yuan par «Jardin du palais prolongé»; il faut dire «Jardin du printemps prospère». Le résumé de l'histoire des palais donné par M<sup>sr</sup> Favier (p. 377—378) ou par M. Madrolle (*Chine du Nord*<sup>2</sup>, p. 31) est assez exact; celui de M. Combaz (p. 110) est plein d'erreurs.

3) Cf. les ch. 32 et 33 du *Houang tch'ao t'ong tche*.

4) Favier, *Péking*, p. 378.

un des membres du Bureau de la peinture sous K'ien-long, et qui collabora à plusieurs albums destinés à l'empereur<sup>1)</sup>. «Soun-iou» est non moins sûrement 孫祐 Souen Yeou ou 孫祐 Souen Hou, du Kiang-sou, lui aussi l'un des peintres officiels de K'ien-long<sup>2)</sup>. Et puisqu'il en était de même de Castiglione, on est amené à penser que la besogne de ces trois peintres et des «autres» consista à peindre un certain nombre de vues reproduisant l'ensemble des constructions du Yuan-ming-yuan; c'est en cela qu'ils en auraient «tracé les plans généraux».

Le malheur est que le *Houang tch'ao t'ong tche* (ch. 113) et surtout le *Kouo tch'ao yuan houa lou*, qui nous renseignent abondamment sur de nombreuses séries d'albums, en particulier sur les albums des *Trente-six vues de Jehol*<sup>3)</sup>, du *Soixantième anniversaire de K'ang-hi*<sup>4)</sup>,

1) Cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, I, 6 r°; II, 25 v°—27 v°; *Li tai houa che houei tchouan*, éd. photolith. de Changhai, ch. 50, f° 2 v°.

2) Cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, I, 5 v°; II, 25 v°—27 v°; *Li tai houa che houei tchouan*, ch. 16, f° 5 v°. Le premier de ces ouvrages écrit Souen Hou, le second Souen Yeou.

3) Je parlerai plus loin de ces *Trente-six vues de Jehol*.

4) Cf. *Houang tch'ao t'ong tche*, ch. 113, f° 9 r°, et surtout *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 2, ff. 25 v°—26 r°, où sont indiqués les auteurs des 40 scènes, formant deux rouleaux. C'est en 1713 que K'ang-hi, né le 4 mai 1654, eut 60 ans à la chinoise; mais l'album ne fut peint qu'en 1717; il porte le titre de 萬壽圖 *Wan cheou t'ou*. Le Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale possède (AA 5 Réserve, vol. Nanteuil-Tardieu) une peinture de très grand format, non signée, représentant ce cortège de 1713; elle est suivie d'une notice composée et calligraphiée en 1717 par le Grand Secrétaire 王掞 *Wang Chan* (1645—1728; cf. à son sujet le ch. 11, ff. 24—37, du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng*); cette peinture n'est pas mentionnée dans les catalogues de MM. Courant et Cordier. Les fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ang-hi ont en outre été l'objet d'un ouvrage imprimé considérable, le 萬壽盛典 *Wan cheou cheng tien*, en 120 chapitres (cf. *Ssen k'ou ts'iu'an chou*, ch. 82, f° 20). Je ne connais pas d'exemplaire complet de cet ouvrage, mais les ch. 41 et 42 en sont occupés par des planches, et la Bibliothèque Nationale possède trois exemplaires de ces deux chapitres. Deux de ces exemplaires sont indiqués par le *Catalogue* de M. Courant (nos 2314—2316), et l'un d'eux est aussi l'objet d'une notice dans le *Catalogue des albums chinois* de M. Cordier (*J. A.*, 1909, II, p. 214—215, cote Oe 10 du Département des Estampes). Mais M. Cordier se trompe en parlant de 75 planches imprimées; il y a en réalité dans l'exemplaire le ch. 41, qui contient 73 planches et le ch. 42 qui en contient 75, soit un total de 148 planches. Le troisième exemplaire, qui n'a pas été identifié, est coté Oe 11, et porte sur le dos de la boîte-reliure

un titre fautif « Fête chinoise de 1752 »; au dos est collé un rond de maroquin rouge avec une tour en or. Quelque erreur dans l'ancien numéro d'inventaire fait qu'on ne peut fixer la date d'entrée de l'exemplaire au département des Estampes; mais une note de l'ancien possesseur, collée à l'intérieur, contient un extrait d'une lettre du 12 novembre 1772 où, en réponse à une demande de cet ancien possesseur, le P. Benoist l'avertissait que l'ouvrage ne représentait pas sans doute les fêtes de 1751 (la date de 1752 est fautive) mais celles de 1713; l'ancien possesseur ajoutait à la fin : « C'est bien cela » (cf. Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 215). Et en effet, ce sont là simplement les ch. 41 et 42 du *Wan cheou cheng tien*. Cet ancien possesseur devait être, je suppose, L. F. Delatour (1727—1807), qui était en relations avec les missionnaires de Pékin et dont le cabinet, d'ailleurs déjà très diminué à la Révolution, fut vendu en 1808 et 1810 (cf. Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 210); la « tour » d'or lui aurait servi d'armes parlantes. On sait en effet que Delatour a publié anonymement en 1803, à 36 exemplaires, des *Essais sur l'architecture des Chinois* (cf. *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 59, et *Premier catalogue des Livres, la plupart précieux, du Cabinet de Feu M. L.-F. Delatour*, Paris, Tilliard et Merigot, avril-mai 1808, in-8° [Bibl. Nat.,  $\Delta$  13155 et  $\Delta$  13130], introd., et p. 22). Or on y lit (p. 568) que Delatour possédait « deux volumes, petit in-fol., contenant les gravures, en bois, des *superbes fêtes* données par l'Empereur Kien-Long à la soixantième année de l'Impératrice sa mère... » De même, dans le *Second Catalogue des ouvrages Chinois, Tartares... du cabinet de feu M. L. F. Delatour* (Paris, Tilliard et Merigot, janv. 1810, in-8°; Bibl. Nat.  $\Delta$  13155 et  $\Delta$  13130), figure, sous le n° 352, l'ouvrage suivant : « Collection de 294 planches, en bois bien finement gravées, représentant dans le plus grand détail les deux *superbes fêtes* données par l'Empereur Cang-Hi, avec la plus grande pompe, à la 60<sup>e</sup> et 70<sup>e</sup> années de l'Impératrice sa mère. On y remarque entr'autres l'entrée solennelle de l'Empereur dans la ville de Péking, 2 vol. in-fol. br. Contenus dans une boîte in-folio relié. Avec quelques explications en chinois. » L'ouvrage s'est vendu 170 francs. Malgré l'intervention indue de l'impératrice-mère, qui montre une confusion avec les fêtes de l'impératrice mère de K'ien-long, il doit bien s'agir du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ang-hi lui-même. Les deux volumes et la boîte de reliure concordent avec l'état actuel de Oe 11. Quant au chiffre de 294 planches, il résulte d'une erreur de 147 au lieu de 148 planches, et en comptant pour deux planches chaque planche pliée en deux. D'autre part on a vu que l'abbé Viguier offrait au marquis de Marigny en 1770 trois volumes chinois, dont un de texte et deux représentant en 147 planches « le détail des fêtes données vers l'an 1752 à l'occasion de la 60<sup>e</sup> année de l'impératrice mère ». Mais, en 1770, le recueil des fêtes de 1751 (non 1752), dont je ne connais d'ailleurs aucun exemplaire, n'était pas encore gravé; c'est ce qu'affirme la lettre du P. Benoist du 12 novembre 1772. Il me paraît dès lors évident que l'abbé Viguier a commis la même confusion que l'ancien possesseur de Oe 11. Le nombre même des planches, 147 selon l'abbé Viguier, concorde à une unité près avec les 148 planches des ch. 41 et 42 du *Wan cheou cheng tien*, et est identique aux 294 (=  $147 \times 2$ ) du *Catalogue* de Delatour. Il ne semble pas par ailleurs que l'exemplaire de l'abbé Viguier puisse être Oe 11 lui-même, puisque celui-ci, dès 1772, ne comprenait pas le volume de texte dont parle l'abbé Viguier. Ce volume de texte était sans doute le ch. 40, et à ce titre il n'est pas impossible que l'exemplaire de l'abbé Viguier soit celui qui porte au *Catalogue* de M. Courant les n°s 2314—2315; mais c'est là une solution hypothétique, puisqu'on ne trouve pas trace à la Bibliothèque Nationale de l'autre ouvrage qu'offrait l'abbé Viguier et qui, si l'offre avait été acceptée,



du *Voyage de K'ang-hi dans le Sud*<sup>1)</sup>, ne soufflent mot d'aucun album de vues du Yuan-ming-yuan.

De tels albums ont cependant existé. On trouve assez couramment en Chine un ouvrage en 2 *pen*, assez grand in-8, intitulé 御製圓明園詩 *Yu tche yuan ming yuan che* ou «Poésies sur le Yuan-ming-yuan, composées par l'empereur». Les poésies, qui sont l'œuvre de K'ien-long, accompagnent des vues du Yuan-ming-yuan, et sont elles-mêmes commentées par des lettrés du temps. Le tout est précédé de deux préfaces de K'ien-long tirées

aurait dû entrer à la Bibliothèque en même temps. Les trois exemplaires portent en marge le titre 萬壽盛典初集 ou «Première série du *Wan cheou cheng tien*». À la fin du ch. 42 est une note finale disant que la gravure a été surveillée par 王原祁 Wang Yuan-k'i et 王奕清 Wang Yi-ts'ing. Wang Yuan-k'i (1642—1715) est un peintre célèbre; on voit par la date de sa mort que le *Wan cheou cheng tien* fut gravé avant l'exécution de l'album décrit au *Kouo tch'ao yuan houa lou* et de la peinture AA 5 Réserve, puisque ces deux dernières œuvres sont de 1717. Il y a cependant un lien d'école entre toutes ces œuvres, car 金永熙 Kin Yong-hi, l'un des auteurs de l'album de 1717, était un disciple de Wang Yuan-k'i, et Wang Yi-ts'ing, qui surveilla avec Wang Yuan-k'i la gravure des planches du *Wan cheou cheng tien*, était le fils de Yang Chan, l'auteur de la notice de 1717 jointe à la peinture de AA 5 Réserve. Je pense que c'est encore un exemplaire des mêmes planches qui figure au catalogue d'une vente faite les 2 et 3 mars 1914 par MM. Lair-Dubreuil et André Portier (p. 47, n° 553) sous le titre de „Description des fêtes données à Pékin, à l'occasion du 60<sup>e</sup> anniversaire de l'empereur Kienlong (1736—1796). Edition impériale.” Je ne connais en effet aucun ouvrage imprimé relatif aux fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ien-long, et „K'ien-long” me paraît être, ici encore, une faute pour „K'ang-hi”.

1) Cf. *Houang tch'ao t'ong tche*, ch. 113, f° 9 r°; *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 1, f° 7 v°, 14 v°. Le titre des albums est 南巡圖 *Nan siun t'ou*. Il ne faut pas les confondre avec l'ouvrage connu *Nan siun cheng tien* en 120 ch. qui se rapporte au temps de K'ien-long (cf. *Sseu k'ou ts'uan chou*, ch. 82, ff. 23—24); la préface impériale de ce dernier ouvrage est de 1771, et il y a une réédition photolithographique de 1882 (Bibl. nat., coll. Pelliot, II, 539). En dehors de ce grand ouvrage, le voyage de K'ien-long dans le Sud avait été l'objet d'un album de 46 vues gravées sur bois que le P. Amiot envoya en France en 1765 (Département des Estampes, Oe 12; Courant, *Catalogue*, n° 5541; Courcier, dans *J. A.*, 1909, II, 215—216). Ces vues ont été reproduites par Le Rouge dans ses *Jardins anglo-chinois à la mode* (Bibl. Nat., Estampes, Hd 89 a). En outre, 徐揚 Xu Yang avait retracé ce voyage de K'ien-long en 12 rouleaux intitulés 南巡圖 *Nan siun t'ou* (cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 2, f° 16 r°).



en rouge. Bien que le recueil ne soit pas daté, il ne me paraît pas douteux qu'il soit du premier quart du règne de K'ien-long, c'est-à-dire antérieur à 1750<sup>1)</sup>. Je possède ce recueil, mais ne l'ai pas actuellement à ma disposition, et mes notes n'indiquent pas le nombre des gravures. Toutefois il se confond à peu près sûrement avec un ouvrage illustré en deux chapitres qui se trouve au British Museum et comporte quarante planches<sup>2)</sup>. C'est évidemment là aussi, selon moi, l'ouvrage en deux livres, renfermant quarante vues du Yuan-ming-yuan, que l'abbé Viguiier offrait de céder au marquis de Marigny en 1770.

Dans ses *Essais sur l'architecture des Chinois* (p. 163), Delatour reproduit des extraits d'une lettre du P. Bourgeois écrite de Pékin en octobre 1786<sup>3)</sup>; le P. Bourgeois fait observer à Delatour qu'il y a beaucoup de palais proches les uns des autres, et il ajoute: «Vous verrez donc, M., 1<sup>o</sup> qu'il ne s'agit pas de trois ou quatre palais: car je vous envoie les planches, *gravées en bois*, de cinquante maisons impériales qui sont toutes situées dans le même endroit, dont *Yuen-ming-Yuen* n'occupe qu'une partie. Cependant comme c'est à *Yuen-ming-Yuen* que l'Empereur se plaît le plus, et que c'est là qu'il a fait bâtir des palais où il demeure quand il n'est pas à Pékin, on donne à toute l'enceinte le nom de *Yuen-ming-Yuen*.» Delatour met en note: «J'ai gardé les 50 planches gravées en bois, elles sont de format grand in-4<sup>o</sup>.» Par contre, à la p. 188, Delatour

1) Il y a en outre une réédition lithographique récente jointe à celle des *Trente-six vues de Jehol*; le titre y est donné sous la forme 御製圓明園圖詠 *Yu tche guan ming yuan t'ou yong*.

2) Cf. Douglas, *Catalogue*, p. 270. Le titre y est 御製圓明園四景詩 *Yu tche guan ming yuan sseu che king che*, ce qui ne signifie pas, comme l'a cru Douglas, „Forty Elegant Poems on Yuen-ming-yuen”, mais „Poésies sur quarante sites du Yuan-ming-yuan”. Quant à l'impérial poète, Douglas a cru que c'était Yong-teheung; mes notes indiquent nettement K'ien-long.

3) Ces lettres du P. Bourgeois publiées en partie par Delatour ne sont notées ni dans la *Bibliothèque* de Sommervogel ni dans la *Bibliotheca Sinica*.

note qu'il a les gravures sur bois, grand in-4<sup>o</sup>, de 25 pavillons du Yuan-ming-yuan, sans compter des peintures en couleur de 6 de ces pavillons<sup>1)</sup>. Ainsi, à la p. 188 de ses *Essais*, Delatour ne parle plus que de 25 planches du Yuan-ming-yuan, mais, à la page 566, il revient au nombre de 48 ou 50. Enfin, dans le *Second Catalogue* de sa vente, le n<sup>o</sup> 326 est ainsi libellé: «Vues (47) des jardins et palais d'Yuen-Ming-Yuen, de l'empereur Kien-Long, appelé par les Européens le *Versailles de la Chine*, à trois lieues de Péking, petit in-folio, cart. Ces planches sont gravées au trait sur bois». Malgré toutes ces indications contradictoires de 50, 25, 48 ou 50, 47 planches, je crois qu'ici encore il s'agit de l'album usuel, gravé sur bois, des *Quarante vues du Yuan-ming-yuan*.

La Bibliothèque Nationale n'a pas d'exemplaire imprimé de ces *Quarante vues du Yuan-ming-yuan*, mais elle en possède deux exemplaires manuscrits en couleurs, et il y en a un troisième au Louvre dans la collection Thiers. Ces albums ne sont pas d'ailleurs des copies des gravures, mais constituent des exemplaires qui s'inspirent des gravures dans la reproduction des mêmes sites<sup>2)</sup>.

1) Delatour donne (p. 189—207) une description détaillée de ces six peintures, rédigée pour lui par un M. Morel. Ces six peintures figurent au *Second Catalogue* de sa vente, n<sup>o</sup> 327.

2) Il y aurait même trois exemplaires si l'indication que donne M. Cordier (*J. A.*, 1909, II, 210) pour AA 6 était juste. M. Cordier décrit ce numéro ainsi: „Vues du Palais l'Été. Grand Album, acquis en 1862”. Mais il s'est produit là une confusion de fiche. Le „grand album acquis en 1862”, et qui contient en effet des vues du Palais d'Été, n'est pas AA 6, mais l'album alors sans cote que M. Cordier décrit p. 211 et qui porte aujourd'hui a cote B 9 Réserve; il en sera question tout à l'heure. Quant à AA 6, qui est aussi de la réserve, c'est un album composite, qui, à côté de quelques autres pièces, contient les documents chinois suivants, tous de très grand format: 1<sup>o</sup> Quatre figures marquant les points où on peut pratiquer l'acupuncture d'après les trous du fameux „homme de bronze”; ces figures sont accompagnées d'une note qui paraît être de la main du P. Amiot; 2<sup>o</sup> Un autographe du „sixième prince”; il y en a un autre dans AA 5, vol. Nanteuil-Tardieu; 3<sup>o</sup> Deux peintures de fleurs et une représentant un saurien; 4<sup>o</sup> Une belle peinture intitulée 春萱五子圖 *Tch'ouen huan wou tseu t'ou*, représentant une poule avec cinq poussins, et signée 錢選 *Ts'ien Sian* (ce peintre célèbre vivait aux alentours de l'an

L'un d'entre eux, Oe 21, ne nous arrêtera pas; c'est un album des 40 vues sur papier, d'exécution médiocre, et qui n'est ni daté ni signé<sup>1</sup>). Il ne vaut pas davantage d'insister sur l'album de la collection Thiers<sup>2</sup>). Mais le très grand album acquis en 1862 et qui porte aujourd'hui la cote B 9 Réserve est une véritable œuvre d'art<sup>3</sup>). Cet album était jadis divisé en deux parties, mais les planches de bois d'une des reliures ont été perdues ou détruites, et toutes les peintures sont aujourd'hui réunies entre les planches de bois du premier album. Les 20 peintures de chaque partie sont numérotées 2 à 21, ce qui semblerait indiquer qu'il manque un feuillet préliminaire à chacune d'elles. Sur la couverture est gravé le titre 唐岱沈源合畫圓明園四十景 *T'ang tai chen yuan ho houa yuan ming yuan sseu che king*, « Quarante vues du Yuan-ming-yuan, peintes de concert par T'ang Tai et Chen Yuan ». Une signature placée sur la dernière planche de chaque partie indique que T'ang Tai et Chen Yuan ont peint ces albums pour l'Empereur en 1744<sup>4</sup>). En face de chaque peinture il y a un feuillet de texte calligraphié en 1744 par 汪由敦 *Wang Yeou-touen*. Tous ces personnages sont parfaitement connus. Wang Yeou-touen (1692—1758), célèbre comme calligraphe et comme homme d'Etat, fut ministre sous K'ien-long<sup>5</sup>). Chen Yuan et T'ang Tai étaient

---

1300; cf. *Li tai houa che houei tchouan*, ch. 18, f° 3 r°); 5° un certain nombre de grandes imageries sans intérêt. Une note d'entrée conservée dans les archives du département des Estampes montre que toutes ces pièces ont été confisquées chez „l'émigré Bertin” en 1795. On sait que Bertin est mort à Spa en 1792. D'autre part, dans une note de ses *Essais sur l'architecture des Chinois* (p. 244), Delatour dit que Bertin, ruiné, avait dû se défaire de ses collections dès avant 1791 et passer à l'étranger. La note dont je viens de parler montre que, même après 1791, il devait rester pas mal de choses chez l'ancien ministre.

1) Courant, *Catal.*, n° 5549; Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 219.

2) N° 280; cf. Combaz, *Les palais impériaux de la Chine*, p. 122.

3) Courant, *Catal.*, n° 5540; Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 211—212. M. Combaz a reproduit six de ces peintures (pl. XXI à XXVI de ses *Palais impériaux de la Chine*).

4) La date de 1754 indiquée par M. Combaz, *Les palais impériaux*, p. 122, est inexacte.

5) Cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2255; c'est à tort que M. Courant, qui l'appelle bien Wang Yeou-touen à propos du n° 5540 de son *Catalogue*, le nomme „Wang Yeou”, *tseu „Touen-lin”*, à propos du n° 5538.

tous deux membres du «bureau de la peinture» sous K'ien-long. Nous avons déjà vu Chen Yuan nommé à côté de Castiglione parmi les artistes à qui K'ien-long, selon M<sup>gr</sup> Favier, ordonna en 1737 de «tracer les plans généraux» du Yuan-ming-yuan. Quant à T'ang Tai (ou T'ang-tai?), c'était un Mandchou, de l'école de Wang Yuan-k'i, et qui excellait surtout dans la peinture de paysage; les diverses séries du *Che k'iu pao ki* ont enregistré un grand nombre de ses œuvres<sup>1)</sup>. Le même *Che k'iu pao ki* mentionne en outre un album du 幽風圖 *Pin fong t'ou*, ou «Illustrations des *Airs de Pin*», où le texte de l'ode du «septième mois» de la section *Pin-fong* du *Che king* était calligraphié par 張照 Tchang Tchao (1691—1745), et dont les peintures avaient été exécutées en collaboration par Castiglione, Chen Yuan et T'ang Tai<sup>2)</sup>: Castiglione avait peint les bâtiments; les paysages étaient dûs à T'ang Tai; les hommes et les animaux étaient l'œuvre de Chen Yuan<sup>3)</sup>. Bien qu'il ne semble pas que Castiglione soit intervenu directement dans l'album de 1744, les bâtiments montrent, par leur perspective, que T'ang Tai et Chen Yuan s'étaient imprégnés de ses principes.

Dans les *Quarante vues du Yuan-ming-yuan*, il n'y a pas trace des bâtiments «européens»; que ceux-ci qu'ils n'existaient pas encore en 1737 ou en 1744. Mais, en 1747<sup>4)</sup>, le P. Benoist aménagea au Yuan-ming-yuan les premiers 水法 *chouei-fa*, ou «à garder», et bientôt entreprit sur les mêmes emplacements la construction de toute une série de pavillons «européens». Bien qu'ils aient, comme tout de Palais d'Été, brûlé en 1760, leurs murs en maçonnerie de brique ont mieux résisté que les bâtiments chinois soutenus par des poutres en bois, et leurs ruines sont encore aujourd'hui assez

1) Cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 1, ff. 3—5.

2) Sur les *Pin fong t'ou*, cf. Pelliot, *A propos du „Keng tche t'ou”*, dans *Mém. conc. Asie Orientale*, I [1913], pp. 95, 108—109, 120.

3) Cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 2, f° 27 v°.

4) Cf. *Lettres édifiantes*, éd. du Panthéon littéraire, IV, 120 et 226.



imposantes. Un jour vint que K'ien-long désira avoir des vues de ces bâtiments «européens», et puisqu'aussi bien il avait reçu les estampes sur cuivre des *Conquêtes*, il décida de faire reproduire les nouvelles vues par ce procédé qui était «européen» lui aussi.

Les meilleurs renseignements à ce sujet se trouvent dans une lettre du P. Bourgeois à Delatour, et que celui-ci dit datée de 1786. Voici ce qu'écrivait le P. Bourgeois <sup>1)</sup>:

Il y a trois ans, Monsieur, que l'Empereur voulut avoir le plan de ses maisons européennes bâties à *Yuen-ming-Yuen*, pour les joindre à ceux des palais Chinois qui avoient été levés sur ses ordres. Il appela deux ou trois disciples du frère Castiglione; ils travaillèrent, pour ainsi dire, sous les yeux de ce Prince qui corrigea souvent leurs plans, puis il les fit graver sur le cuivre, et c'est le premier *Essai* du talent chinois pour la gravure en taille douce <sup>2)</sup>.

Par le moyen des deux Peintres élèves de Castiglione, je suis venu à bout d'avoir un exemplaire des planches que je vous envoie. C'est un des deux qui a tracé le plan général, et la situation respective de tous les bâtiments européens à *Yuen-ming-yuen*; l'autre avoit commencé à mettre en couleur la première planche, mais il tomba malade et n'acheva pas. J'ai mis son esquisse, toute imparfaite qu'elle est, dans la caisse.

#### Delatour continue comme suit:

Cet envoi précieux, avec la lettre ci-dessus, m'est parvenu à la fin de 1787, et certain<sup>t</sup> il étoit parti de Pékin dès 1785 <sup>3)</sup>. Les XX planches gravées sur cuivre, comme collection de grandes estampes, sont rares, puisqu'elle présente la première tentative des Chinois dans ce genre de gravures, et du tirage qu'ils ont hasardé. Malgré toutes les imperfections que les artistes françois et les amateurs d'estampes pourront y trouver, il est difficile de s'empêcher d'admirer la facilité de ce peuple patient et laborieux à imiter les modèles qu'on lui met sous les yeux. . . .

1) Delatour, *Essais sur l'architecture des Chinois*, p. 170—172; cf. aussi le passage de la p. 164 (et non 162 comme dit M. Combaz, *Les palais impériaux*, p. 149): „Vous jugerez mieux de ces maisons européennes bâties à *Yuen-ming-yuen*, par les XX grandes planches gravées qui les représentent, que je vous envoie. C'est le premier essai de gravure sur cuivre fait en Chine, sous les yeux et par les ordres de l'Empereur”.

2) Ceci est vrai, comme le dit le P. Bourgeois, de la gravure de dessins en taille douce. Mais antérieurement les Chinois, sous la direction des missionnaires, avaient déjà gravé au trait sur cuivre les cartes de l'empire, tant sous K'ang-hi que sous K'ien-long.

3) Ceci est impossible si la lettre d'envoi du P. Bourgeois est bien, comme le dit Delatour, de 1786.

J'ai donné dans le temps un grand soin à la conservation de ces estampes, tirées sur un papier trop foible, quoique passé à l'alun. En doublant chaque feuille d'une feuille de papier de France mince, je les ai toutes préservées d'un déchirement inévitable de la part de celui qui les toucheroit sans précaution. Il peut exister en France un second exemplaire de la même collection, qui étoit entre les mains de M. Bertin le ministre; mais dans ses malheurs, dans la dispersion de son magnifique cabinet de curiosités chinoises, et le peu d'arrangement et d'ordre qui y étoit, il est possible qu'on n'ait fait aucune distinction de ce rouleau d'estampes et qu'il soit perdu.

Delatour ajoute qu'en 1793, avant sa détention «qui a été si longue», il a consenti à céder cette collection d'estampes des bâtiments «européens», mais qu'il a gardé la description des 20 planches, faite pour lui par son ami «M. Mai (le P. Avril, jésuite)»; il reproduit cette description, qui occupe les pages 173—186 de ses *Essais*.

L'exemplaire des 20 planches que possédait Delatour ne s'est pas retrouvé, non plus que celui qui a appartenu à Bertin <sup>1)</sup>. Enfin, aucun exemplaire de ces gravures sur cuivre des bâtiments «européens» du Yuan-ming-yuan n'a été signalé jusqu'ici <sup>2)</sup>. Une heureuse circonstance permet cependant de se faire une idée assez exacte de ce qu'elles étaient. En 1794—1795, la Compagnie hollandaise des Indes Orientales envoya en ambassade à Pékin Isaac Titsingh, accompagné, comme second, de A. E. Van Braam Houckgeest, chef du comptoir de Canton. Van Braam Houckgeest, qui a écrit le récit de l'ambassade, rassembla une importante collection de dessins et de curiosités chinoises, parmi lesquels le traducteur et adaptateur du *Voyage*, Moreau de Saint-Méry <sup>3)</sup>, note «vingt

1) Sur l'envoi d'un exemplaire à Bertin, on devrait trouver quelques renseignements soit dans les lettres du P. Bourgeois, soit dans celles du P. Amiot. Mais la correspondance du P. Amiot avec Bertin est encore entièrement inédite, et la dernière lettre publiée du P. Bourgeois à Bertin est du 31 juillet 1778 (*T'oung Pao*, 1917, p. 365—379).

2) Je crois avoir entendu dire que M. Casenave, ancien chargé d'affaires de France en Chine, avait acquis à Pékin un exemplaire de ces planches sur cuivre des bâtiments „européens” du Palais d'Été; mais je ne l'ai pas vu. [Cf. *infra* les Addenda.]

3) Cf. *Biblioth. Sinica*<sup>2</sup>, col. 2350—2351.

dessins qui sont autant de vues de différentes parties de l'habitation bâtie à l'européenne dans la vaste enceinte de la maison de plaisance Impériale de *Yuen-ming-yuen* » <sup>1)</sup>. M. Combaz a signalé <sup>2)</sup> qu'une note finale de l'édition du *Voyage* parue à Paris en 1798 annonçait que Van Braam Houckgeest venait d'offrir ses collections au Directoire et que celui-ci les avait acceptées. Je ne sache pas qu'on ait signalé jusqu'ici dans nos collections nationales d'objets provenant de ce Hollandais d'un républicanisme ardent, à l'exception précisément des dessins du *Yuan-ming-yuan* <sup>3)</sup>. Ceux-ci se trouvent au Département des Estampes, Oe 18; il n'y en a que dix-neuf, qui portent chacun un titre en chinois, et, en regard, une traduction française de ce titre. Les dessins sont accompagnés de la note suivante <sup>4)</sup>:

Les dix-neuf dessins qui suivent présentent une série de différentes vues, de l'une des 36 maisons de plaisance de Sa Majesté Impériale à Yuen Ming Yuen. Cette habitation située à 25 lis seulement de Peking, n'a pas moins de 300 lis de circonférence. Elle a été construite entièrement dans le goût européen par le P. Benoît, missionnaire français, il y a environ 40 ans (vers 1750).

Ces dessins ont été copiés par des peintres chinois sur les Peintures originales exécutées par les missionnaires eux-mêmes à la demande et aux frais de Mr Van Braam Houckgeest, chef de la nation hollandaise à Canton en 1794.

La note ci-dessus et celles qui se trouveront en regard de chaque dessin ont été traduites du hollandais d'après le Manuscrit original autographe de M. Van Braam.

1) Ed. de Philadelphie, 1797—1798, t. I, p. xxi. Le journal original de Van Braam Houckgeest, qui est inédit sous cette forme, est conservé depuis 1912 aux Archives de La Haye (cf. A. Chapuis, *La montre chinoise*, Neuchâtel, s. d. [1919], in-4°, p. 47); j'ignore s'il s'y trouve quelques détails sur les collections.

2) *Les palais impériaux*, p. 153.

3) Mais il est fort possible que si on procédait au Département des Estampes à un tri de ce qui vient, comme dessins chinois, de Bertin et de Delatour, on pût retrouver dans le reliquat un certain nombre de pièces que les préliminaires de la traduction de Moreau de Saint-Méry permettraient d'identifier.

4) Cf. Courant, *Catalogue*, n° 5551; Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 218—219; Combaz, *Les palais impériaux*, p. 153. La reproduction de cette note donnée par M. Combaz est inexacte en plusieurs endroits et, par inadvertance, le dernier paragraphe n'est pas indiqué comme une citation.

Il résulte de cette note que, lors de l'envoi des dessins par Van Braam Houckgeest, il n'y en avait plus que 19 sur 20. Quant à l'origine de cette note, je crois qu'il faut la placer aux Etats Unis, où vivait Van Braam, et non en France. Il n'y a pas trace d'un manuscrit hollandais de Van Braam qui aurait pu être joint à l'envoi. D'autre part, les dessins, qui sont certainement ceux exécutés en Chine et non une copie faite aux Etats Unis, ne portent pas un mot de hollandais. On est ainsi amené à supposer que Van Braam avait rapporté de Chine, sur des feuillets à part (dans le manuscrit original de son journal?), l'explication des légendes, et qu'il fit traduire cette explication en français et la fit inscrire au regard des dessins quand il envoya ceux-ci au Directoire.

Cette explication des légendes chinoises est assez développée, et il paraît probable que Van Braam Houckgeest l'ait recueillie à Pékin, où il avait avec lui l'album des vingt dessins. Mais cela ne veut pas dire qu'il ait fait exécuter l'album à Pékin même. La note, de rédaction ambiguë<sup>1)</sup>, doit être interprétée en réalité de la manière suivante: « Ces dessins ont été copiés à Canton, en 1794, par des peintres chinois, à la demande et aux frais de M<sup>r</sup> Van Braam Houckgeest, chef de la nation hollandaise, sur les peintures originales exécutées par les missionnaires eux-mêmes. »

Qu'étaient les « peintures originales exécutées par les missionnaires »? M. Combaz a déjà remarqué qu'il y avait identité absolue entre les dessins provenant de Van Braam Houckgeest et les descriptions des vingt planches du Yuan-ming-yuan rédigées par le jésuite Avril et reproduites par Delatour<sup>2)</sup>. La raison en est bien simple. C'est qu'il y a une double inexactitude dans la note jointe

1) Cette rédaction ambiguë a manifestement trompé M. Cordier; cf. *La Chine en France*, p. 83.

2) Cf. Combaz, *Les palais impériaux*, p. 153—157. M. Combaz donne la liste des 19 dessins provenant de Van Braam Houckgeest et reproduit 3 d'entre eux avec les descriptions correspondantes des *Essais* de Delatour.



aux dessins: ceux-ci ont été copiés non sur des « peintures », mais sur les gravures en taille douce exécutées par ordre de K'ien-long, et on a vu que les auteurs des dessins originaux et des gravures n'étaient pas les missionnaires eux-mêmes, mais des Chinois qui avaient été les élèves des missionnaires. Cette conclusion, que l'examen seul des dessins me paraissait imposer, est confirmée par deux passages du *Voyage* de Van Braam Houckgeest, où on lit, sous la date du 3 février 1795, que Van Braam Houckgeest avait antérieurement « obtenu, à Canton, du marchand *Paonkêqua* <sup>1)</sup>, vingt dessins des vues du *Yuen-ming-yuen* pour les copier », et plus loin, à la date du 15 février 1795: « Les dessins que j'en ai [du *Yuan-ming-yuan*] sont très exacts, ayant été copiés sur des gravures faites par les Missionnaires eux-mêmes, d'après les plans de cet architecte leur confrère [le *P. Benoist*]. » <sup>2)</sup> Comme on le voit, les originaux étaient bien des gravures, mais l'erreur de les attribuer aux missionnaires remonte à Van Braam Houckgeest lui-même.

Les dessins copiés à Canton sur ces gravures pour Van Braam Houckgeest sont finement exécutés, et doivent reproduire fidèlement les originaux. Ils ont presque l'apparence de dessins au trait, et suggéreraient que les graveurs chinois, novices dans l'art de la gravure en taille-douce, avaient évité de surcharger leurs planches. Ces dessins, à défaut des gravures originales, sont précieux pour nous faire connaître l'ancien aspect des bâtiments construits sous la direction du P. Benoist. Ils nous révèlent aussi les noms chinois des divers bâtiments, comme celui du 養雀籠 *Yang-ts'io-long* (la Volière), et surtout du bâtiment principal appelé 海晏堂

1) „Paonkêqua” est le même nom que celui du „Pankeikoua” mêlé aux négociations pour la gravure des estampes des *Conquêtes*. Mais c'était là en réalité le nom d'une maison hanniste, et rien ne montre que le chef de cette maison en 1794 fût encore P'an T'ong-wen comme en 1765.

2) *Voyage*, éd. de Philadelphie, t. I, pages 243 et 269.

Hai-yen-t'ang<sup>1)</sup>. En avant de ce bâtiment principal, les dessins reproduisent les douze animaux cycliques aménagés par le P. Benoist et dont chacun, à tour de rôle, lançait un jet d'eau pendant deux heures. Les ruines actuelles ont encore gardé les lignes générales de ce grand bâtiment.

La lettre du P. Benoît de 1786 nous a fait savoir que les vingt planches des bâtiments européens du Yuan-ming-yuan étaient le premier essai chinois de gravure sur cuivre en creux, et que cet essai était de 1783<sup>2)</sup>. Mais K'ien-long ne s'en tint pas là. J'ai mentionné plus haut incidemment une série de *Trente six vues de Jehol*; le *Che k'iu pao ki* en décrit deux exemplaires peints l'un par 張宗蒼 Tchang Tsong-ts'ang, l'autre par 沈映輝 Chen Ying-houei<sup>3)</sup>. C'est l'empereur K'ang-hi qui avait choisi ces 36 sites, et il avait consacré à chacun d'eux, en 1711, une poésie appropriée en chinois; en 1741, K'ien-long fit lui aussi, pour les mêmes sites, 36 poésies sur les mêmes rimes qu'avait employées son aïeul<sup>4)</sup>.

1) On devrait retrouver ces noms dans les ouvrages chinois qui décrivent le Yuan-ming-yuan; je ne les ai pas actuellement à ma disposition.

2) Ou de 1782, si la lettre du P. Bourgeois était de 1785 comme Delatour paraît l'indiquer en un autre passage.

3) Cf. *Houang tch'ao t'ong tche*, ch. 113, f° 9 r° de l'édition photolith., et surtout *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 2, ff. 9—10 et 14 v°. Tchang Tsong-ts'ang et Chen Ying-houei vivaient sous K'ang-hi; le premier fut un des plus féconds artistes du „bureau de la peinture”. Le titre des albums est 避暑山莊三十六景圖 *Pi chou chan tchouang san che lieou king t'ou*, „Tableaux des 36 vues du Pi-chou-chan-tchouang”. Pi-chou-chan-tchouang, la „Résidence de montagne où on fuit les chaleurs”, était le nom donné par K'ang-hi à la résidence estivale de Jehol.

4) Il y a une réédition lithographique récente publiée au 大同書局 Ta-t'ong-chou-kiu de Changhai, et où on trouve les 36 vues, les poèmes de K'ang-hi de 1711, ceux de K'ien-long de 1741, et les commentaires joints à chaque poème par une commission de lettrés en 1741; elle porte le titre de 御製避暑山莊圖詠 *Yu tche pi chou chan tchouang t'ou yong*; je la possède, mais ne l'ai pas actuellement à ma disposition; je n'ai jamais vu l'édition originale qu'elle reproduit. M. Franke a acquis un exemplaire de cette édition originale de 1741; elle porte le titre de 御製避暑山莊詩

Mais en outre, en 1754, K'ien-long baptisa à son tour 36 sites de Jehol; ce serait mal connaître sa fécondité littéraire que d'admettre qu'il laissa échapper une si belle occasion d'écrire 36 poèmes nouveaux <sup>1)</sup>.

Or il y a au Département des Estampes, Hd 90, un album qui est simplement qualifié «Paysages chinois» <sup>2)</sup>; ce sont en réalité 36 vues de Jehol. En face de chaque vue, il y a un texte manuscrit, mais les vues elles-mêmes sont des gravures sur cuivre en taille-douce. Bien que je n'aie pas actuellement à ma disposition les poèmes de 1711 et de 1741 pour faire la comparaison, il me paraît probable que nous ayons ici les 36 sites nouveaux choisis par K'ien-long en 1754, avec les compositions qu'il ne manqua pas d'écrire à cette occasion. K'ien-long aura voulu que «ses» sites fussent gravés comme l'avaient été ceux de K'ang-hi. Mais il adopta pour cette nouvelle série le procédé récemment importé d'Europe. Et puisque les gravures des bâtiments européens du Yuan-ming-yuan exécutées en 1783 étaient le premier essai de gravure en taille douce en Chine, il faut que l'album Hd 90 ait été gravé postérieurement à cette date <sup>3)</sup>.

---

*Yu tche pi chou chan tchouang che* (cf. Franke, *Beschreibung des Jehol-Gebietes*, p. 61). La bibliothèque de Cambridge possède un exemplaire des poèmes de K'ang-hi avec traduction mandchoue, et aussi un exemplaire de l'édition de 1741; cf. Giles, *Catalogue of the Wade Collection*, p. 86, et *Supplementary Catalogue*, p. 21 (mais les indications données sont insuffisantes; M. Giles ne dit rien ni des planches ni des poèmes de K'ien-long; de plus le titre ne signifie pas „Poems from a summer retreat”, mais „Poèmes sur le Pi-chou-chan-tchouang”). C'est évidemment aussi un exemplaire de l'édition de 1741 que devait posséder Delatour et qui est décrit dans le *Second Catalogue* de sa vente, n° 351, comme „Recueil de 36 vues gravées sur bois” représentant les palais de Jehol; je ne sais ce que cet exemplaire est devenu.

1) M. Franke a donné une liste des 36 sites de K'ang-hi et des 36 sites supplémentaires de K'ien-long (*Beschreibung des Jehol-Gebietes*, p. 91—97).

2) Cf. Cordier, dans *J. A.*, 1909, II, 262. Je ne crois pas que cet album figure dans le *Catalogue* de M. Courant.

3) L'album Hd 90 ne porte aucune indication de possesseur ni d'origine. Néanmoins il est assez vraisemblable qu'il ait été envoyé de Chine à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et peut-être trouvera-t-on quelques renseignements à ce sujet dans la correspondance encore inédite du P. Amiot avec Bertin.



La gravure est en traits assez lourds, et qui dénotent une insuffisante maîtrise du procédé. Néanmoins, pour des bâtiments et des paysages comme c'est le cas ici, les graveurs chinois se sont mieux tirés d'affaire que lorsqu'ils s'essayèrent bientôt à des sujets plus délicats, avec des animaux et des personnages.

Enfin, les campagnes de Dzoungarie et du Turkestan chinois ne furent pas les dernières du règne de K'ien-long. Et puisque les luttes contre les Dzoungars et les Musulmans avaient été si bien illustrées par la gravure sur cuivre européenne, l'empereur ordonna de commémorer par le même procédé ses succès militaires dans d'autres régions. D'assez nombreuses séries de «victoires» en résultèrent. Exécutées par des graveurs indigènes attachés au 造辦處 Tsao-pan-tch'ou<sup>1)</sup>, elles célèbrent les conquêtes de la dynastie mandchoue dans les deux Kin-tch'ouan (aux confins du Tibet)<sup>2)</sup>,

1) C'est ce que j'avais dit à M. Cordier, en ajoutant que certaines des gravures d'exécution chinoise se trouvaient dans la collection Fan de Ning-po; mais son souvenir l'a ensuite trompé, et il a cru (*Les Conquêtes*, p. 18) que je l'avais assuré que les planches vues par Sir John Bowring dans la collection Fan de Ning-po n'étaient pas les gravures originales. M. Ishida s'étonne à bon droit que j'aie commis une erreur qui va contre les données du catalogue bien connu de la collection Fan; les 16 planches sont en effet énumérées avec leurs sujets dans les préliminaires de ce catalogue intitulé 天一閣書目 *T'ien yi ko chou mou*, à côté des 12 planches relatives aux deux Kin-tch'ouan. Sur le Tsao-pan-tch'ou, cf. Paléologue, *L'art chinois*, p. 290—291; E. Hähnisch dans *Ostasiat. Zeitschr.*, VII [1918], p. 57.

2) La plus connue de ces séries d'exécution chinoise est celle qui célèbre les victoires de 阿桂 A-kouei dans les Kin-tch'ouan; on la désigne sous les titres de 平定 兩金川戰圖 *P'ing ting leang kin tch'ouan tchan t'ou* ou simplement de *Kin tch'ouan tchan t'ou*. Elle est mentionnée, avec la série des planches relatives à la soumission des Dzoungars et des Musulmans, au ch. 113 du 皇朝通志 *Houang tch'ao t'ong tche*. L'énumération détaillée de la série des planches des deux Kin-tch'ouan donnée dans les préliminaires du *T'ien yi ko chou mou* comporte 12 planches. Il y en avait un exemplaire dans la bibliothèque impériale de Moukden (cf. Radakov, *Bogdokhanskije dvorcy knigokhranilišča v Mukdeni*, dans *Izv. Vostoč. Instituta*, t. III [1901], p. 29, où 金州 Kin-tcheou est une faute de copie pour Kin-tch'ouan). D'après M. Radakov, l'exemplaire de Moukden était en 16 feuilles; si l'indication est exacte, il faut que la série décrite



à Formose<sup>1)</sup>, au Népal<sup>2)</sup>, en Annam<sup>3)</sup>, au Yunnan<sup>4)</sup>, au Houan<sup>5)</sup>,

dans le *T'ien yi ko chou mou* soit incomplète (d'après une note de M. Ishida, p. 416, la Library of Congress de Washington doit aussi avoir un exemplaire des batailles du Kin-tch'ouan en 16 planches); quant aux morceaux impériaux relatifs à chaque planche, ils sont, pour les planches d'exécution chinoise, gravés dans le champ ou en marge de la planche, au lieu d'avoir été ajoutés sur des feuillets séparés comme les morceaux dont il sera question plus loin et qui se rapportent aux gravures exécutées à Paris. D'après M. Rudakov, qui s'appuie sur le **盛京典制備考** *Cheng king tien tche pei k'ao*, l'envoi à Moukden de la série du Kin-tch'ouan fut fait la 51<sup>e</sup> année de K'ien-long (1786). La campagne même était de 1775. Quelques unes des plaques de cuivre de la série du Kin-tch'ouan ont été acquises vers 1910 par le Museum für Völkerkunde de Berlin (cf. aussi Münsterberg, *Chines. Kunstgeschichte*, II, 370), et un tirage de l'une de ces planches est reproduit dans A. Tafel, *Meine Tibetreise*, t. II [1914], pl. LI; elle ne paraît s'identifier à aucune des 12 planches décrites dans le *T'ien yi ko chou mou*.

1) Un exemplaire de cette série, intitulée **台灣戰圖** *T'ai wan tchan t'ou*, en 13 feuilles (12 planches + 1 feuillet de composition littéraire?), se trouvait à la bibliothèque impériale de Moukden, où il avait été envoyé la 55<sup>e</sup> année de K'ien-long (1790) (l'équivalence 1791 donnée par M. Rudakov, *ibid.*, p. 39, est inexacte); la campagne était de 1786. M. Rudakov paraît faire allusion (p. 39) à une autre série de gravures sur Formose qui aurait été envoyée à Moukden en 1800—1801; je doute qu'il y ait eu vraiment deux séries.

2) Un exemplaire de cette série, qui est intitulée **廓爾喀戰圖** *K'ouo-eul-k'ou tchan t'ou*, „Tableaux des combats [contre] les Gorkha [= Népalais]”, se trouvait à Moukden, où il avait été envoyé, selon M. Rudakov, en 1800—1801; la campagne était de 1792. J'ignore combien cette série comporte de planches. M. Lo Tchen-yu en possède un exemplaire acheté en 1912 au prince Kong (cf. à ce sujet le texte de M. Lo que je cite plus loin). Dans la collection littéraire de **王杰** Wang Kie (1725—1805; la date de 1724 donnée par Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2150, est fautive, de même que celle de 1760 au lieu de 1761 pour l'année où il devint *tchouang-yuan*, et celle de 1785 au lieu de 1786 pour l'année où il devint grand tuteur de l'héritier présomptif), intitulée **葆淳閣集** *Pao tch'ouen ko tsi*, on trouve au ch. 2 un **恭跋御製廓爾喀戰圖**, c'est-à-dire une „Notice [écrite] respectueusement à la suite [des morceaux] composés par l'Empereur pour les Tableaux des combats [contre] les Gorkha”.

3) Cette série est intitulée **安南國戰圖** *Ngan nan kouo tchan t'ou* et comporte 6 planches. Un exemplaire s'en trouvait à Moukden, où il avait été envoyé en 1790 (M. Rudakov, p. 39, indique faussement 1791). M. Lo Tchen-yu en mentionne un exemplaire qu'il vit en 1915 chez un de ses amis. M. Rudakov semble parler d'une autre série sur l'Annam envoyée à Moukden en 1800—1801; je crains qu'il n'y ait là quelque confusion. K'ien-long avait fait six poésies sur ces six planches, et Wang Kie fit à son tour, sur les mêmes rimes que les poésies impériales, six poésies qui se trouvent au ch. 12 du *Pao tch'ouen ko tsi*.

4) Cette série en 4 feuilles fut distribuée la 10<sup>e</sup> année Kia-k'ing (1805; M. Rudakov

et une deuxième fois chez les Musulmans du Turkestan chinois <sup>1)</sup>.

indique faussement 1806); je ne la connais que par M. Rudakov. Il doit s'agir d'opérations de 1795.

5) Cette série en 16 feuilles fut également distribuée en 1805; je ne la connais, elle aussi, que par M. Rudakov. M. Hänisch, qui dit quelques mots de ces séries sans indiquer le nombre des planches (*Ostasiat. Zeitschr.*, VII, 58), parle aussi de planches relatives au Kouei-tcheou; je ne sais si elles sont comprises dans la série des 16 planches du Hou-nan.

1) J'ignore le nombre de planches de cette seconde série du Turkestan chinois, gravée sous Tao-kouang (1821—1850); M. Lo Tchen-yu en possède un exemplaire acheté en 1912 au prince Kong. Je ne crois pas sans intérêt de traduire ici un passage du journal de voyage intitulé **五十日夢痕錄** *Wou che je mong hen lou*, et où M. Lo Tchen-yu, alors réfugié au Japon, raconte un bref voyage qu'il fit en Chine en 1915; ce récit de voyage est reproduit au 4<sup>e</sup> t'ao du **雪堂叢刻** *Sine t'ang ts'ong k'o*; le passage en question est aux ff. 31—32; M. Lo vient d'arriver à K'ai-fong-fou: „Je me rendis chez mon compatriote Mr **郭** Kouo, *tseu* **藎**臣 Tsin-tch'en. Tsin-tch'en me montra deux plaques de cuivre des planches représentant les combats pour la pacification de l'Annam et les combats pour la pacification du Turkestan chinois sous K'ien-long; il les avait récemment obtenues à la capitale. La gravure en est très fine, et les traits sont entièrement en creux comme dans les planches de cuivre qu'on grave au Japon. Les planches des combats ne se rencontrent que très rarement; au temps de leur exécution, il n'y eut que les grands serviteurs proches de l'Empereur à qui il en fut octroyé. Je les ai vues à Changhai, dans la bibliothèque de Zikawei. En 1912, j'avais obtenu du prince

**恭** Kong les planches sur la pacification du petit Kin-tch'ouan et des Gorkha sous K'ien-long et du Turkestan chinois sous Tao-kouang; mais jusqu'ici je n'avais pas vu les planches relatives à la pacification de l'Annam et du Turkestan chinois [sous K'ien-long]. Les plaques originales des planches des combats et celles de la carte de K'ien-long en 13 bandes (**乾隆十三排地圖** *K'ien long che san p'ai ti t'ou*) étaient toutes conservées au Wou-ying-tien. Au début de T'ong-tche (1862—1874), comme on manquait de cuivre, le ministère des travaux publics, considérant que ces plaques étaient gravées en creux et qu'on ne pouvait en tirer d'épreuves, demanda à les fondre; mais un des ministres fit échouer ce projet; c'est ainsi que les plaques ont été conservées jusqu'à nos jours. Je ne sais où se trouvent actuellement les plaques de la carte. Mais je me rappelle que la 1<sup>re</sup> année de Suan-t'ong (1910), comme les livres du grand dépôt du Nei-ko devaient être remis au Ministère de l'Instruction publique, je me rendis au Nei-ko pour les examiner; je vis que les cartes remplissaient deux meubles. Je désirai les regarder, et un des secrétaires me dit: „Ce sont de vieilles cartes qui ne servent à rien et attendent qu'on les jette au feu”. Effrayé, je le priai de surseoir, et en hâte saisis le Ministère; puis j'y transportai les cartes qui furent déposées à la Bibliothèque de la capitale (King-che-t'ou-chou-kouan). De plus, dans la cour du grand dépôt, je vis des textes présentés au trône (**題本** *t'i-pen*) qui, accumulés, couvraient le sol. J'en ramassai un au hasard: c'était un rapport militaire de A-kouei; j'en examinai d'autres, ils étaient de même nature; tant bien que mal, je les rangeai par années et par mois; c'étaient tous des matériaux historiques d'importance. J'informai en hâte le Ministère, et ces documents, transportés dans plusieurs

Les planches, d'exécution grossière, n'ont qu'un intérêt documentaire; on en possède plusieurs tirages plus ou moins complets à Hanoi, à Paris, etc. Il n'est pas à ma connaissance que personne leur ait encore consacré une étude d'ensemble<sup>1)</sup>.

dizaines de charrettes, furent provisoirement placés au Kouo-tseu-kien; je ne sais où ils se trouvent maintenant". Ce texte est intéressant en plus d'un sens. D'abord il montre l'état lamentable de l'organisation des archives en Chine. Il donne également quelques renseignements précieux sur la „carte en 13 bandes" de K'ien-long; je compte reparler prochainement de cette carte et des autres cartes des jésuites en utilisant les travaux de MM. Baddeley et Herrmann. En ce qui concerne les planches des „victoires", on notera que M. Lo paraît distinguer celles vues chez les Jésuites de Zikawei de celles relatives à la conquête du Turkestan chinois sous K'ien-long; je soupçonne là quelque confusion. D'autre part, M. Lo ne paraît pas avoir été frappé par une différence d'exécution entre les planches françaises et les planches chinoises; on serait presque amené à douter qu'il ait connu les planches françaises originales; et en effet je croyais me rappeler n'avoir vu à Zikawei que les réductions de Helman; mais mon souvenir doit être inexact, car M. Cordier dit (*La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 56) qu'il y a une série des estampes originales „dans le réfectoire des Jésuites de Zi-ka-wei". Enfin il est intéressant de constater qu'en 1862, il n'y avait personne à Pékin qui sût tirer les planches soit des estampes, soit de la carte. M. Hänisch (*Der chinesische Feldzug*, p. 57) a fait dire à M. Paléologue (*L'art chinois*, p. 293—294) que le peintre cantonais Lan-koua avait pratiqué à nouveau indépendamment vers 1830 le procédé de gravure introduit en Chine au XVIII<sup>e</sup> siècle par les Jésuites. C'est une erreur, et il n'y a rien de pareil dans le livre de M. Paléologue. Celui-ci ne parle que de dessins et peintures de Lan-koua, et non de gravures. Il n'est pas non plus question de gravures dans la source principale concernant Lan-koua, et qui est le livre de G. T. Downing, *The Fan-qui in China in 1836—1837* (Londres, 1838, t. II, p. 90—114; cf. aussi la trad. de ce chapitre de Downing dans la *Rev. de l'Orient* de 1844, la note de l'*Artiste* de juin 1849, l'article de Delécluze dans la *Revue française* de 1839, p. 272—285, et les notes de Feuillet de Conches, dans *Les peintres européens en Chine*, p. 44 et suiv.).

1) En dehors des séries que je viens d'indiquer, il est possible qu'il y ait eu sous K'ien-long une série intitulée 烏什戰圖 *Wou che tchan t'ou*, „Tableaux des combats d'Uš[-Turfan]". La campagne de Dzoungarie et du Turkestan s'était achevée en 1759. Mais en 1765, les Musulmans d'Uš-Turfan se révoltèrent; ils furent réduits au bout de quelques mois. Cette campagne fut illustrée par un tableau de 張廷彥 *Tchang T'ing-yen*, auquel K'ien-long joignit une poésie en 1768, et par un rouleau peint de 賈全 *Kia Ts'ian*; les deux œuvres étaient intitulées 平定烏什戰圖 *P'ing ting wou che tchan t'ou*, „Tableau des combats pour la pacification d'Uš[-Turfan]" (cf. *Kouo tch'ao guan houa lou*, ch. 1, f<sup>o</sup> 19; ch. 2, f<sup>o</sup> 7 r<sup>o</sup>). Un *Wou che tchan t'ou* est mentionné par le *Houang tch'ao t'ong tche* (ch. 113, f<sup>o</sup> 9 v<sup>o</sup>) entre les victoires sur les Dzoungars et celles du Kin-tch'ouan. Comme ces deux séries ont été gravées, il est possible que le *Wou che tchan t'ou* l'ait été également. Mais cela reste douteux, car le



\* \* \*

Lors de l'envoi en Chine des planches originales gravées sous la direction de Cochin, il n'en était resté en France, on l'a vu plus haut, qu'un très petit nombre d'épreuves. Aussi, pour satisfaire à la curiosité du public entiché des choses de Chine, un élève de Le Bas, Helman, en exécuta-t-il une réduction «qui parut en 1785 en quatre livraisons de quatre planches chacune», selon M. Cordier <sup>1)</sup>.

*Houang tch'ao t'ong tche* (ch. 113, f° 8 v° et 9 r°) mentionne aussi dans le même chapitre une série de 144 tableaux des combats des premiers princes mandchous en Mandchourie au début du XVII<sup>e</sup> siècle, et 8 albums des combats de T'ai-tsou des Ts'ing; or ces œuvres sont sûrement restées manuscrites.

1) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 18. La série de Helman ne porte pas de date de publication, mais un certain nombre de ses seize gravures sont datées, et ces dates vont de 1783 à 1785; M. Hänisch fait donc erreur quand il dit (*Der chinesische Feldzug*, p. 58) que la suite de Helman parut en 1784. D'autre part, Helman joignit bientôt aux 16 estampes réduites des *Conquêtes* quatre autres estampes gravées par lui en 1786 et représentant une la *Cérémonie du labourage faite par l'Empereur de Chine*, les trois autres, qui se font suite, la *Marche ordinaire de l'Empereur de la Chine lorsqu'il passe dans la ville de Péking*. Il est vraisemblable qu'il y ait eu une première table ne comprenant que la nomenclature des 16 estampes des *Conquêtes*; je n'en ai pas vu d'exemplaire, non plus que je n'ai trouvé l'origine du renseignement de M. Cordier sur la publication en 1785 des 16 estampes en 4 fascicules de 4 livraisons chacune. La table de l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale Rés. 0<sup>2</sup>n 624 a été gravée pour l'édition en 20 estampes, qui doit être de 1786, mais cette table a été retouchée en 1788. Cette année-là, Helman ajouta 4 nouvelles estampes (dont un banquet au Palais, auquel assistent plusieurs missionnaires), portant ainsi le nombre total à 24, et ajouta sur la planche de table les sujets de cette nouvelle addition, en même temps que l'annonce des *Faits mémorables* qui allaient commencer à paraître en avril 1788; les quatre planches additionnelles portent elles-mêmes la date de gravure de 1788; tel est l'état de l'exemplaire Rés. 0<sup>2</sup>n 624. La *Biblioth. Sinica*<sup>2</sup>, col. 641—642, ne contient aucune indication sur ces divers états de la publication de Helman, mais cite, après un catalogue Rouquette de 1891, des „Batailles de la Chine, réduites d'après les grandes planches que l'Empereur Kien-long a fait graver. A Paris, chez Hocquart, 1788, 4 grandes pl. ou fig., in-fol., oblong”. Bien que l'exemplaire Rés. 0<sup>2</sup>n 624 ne porte nulle part le nom de Hocquart, il me paraît évident que l'exemplaire que vendait Rouquette était un exemplaire du dernier état du recueil de Helman, c'est-à-dire comprenait les 16 estampes des *Conquêtes*, les 4 estampes de 1786 et les 4 estampes de 1788. Le *Guide de l'amateur de livres à gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle* de Henri Cohen (6<sup>e</sup> éd. revue par Seymour Ricci, Paris, Rouquette, 1912, in-8°) est d'une rare inexactitude en ce qui concerne les estampes des *Conquêtes*; à la p. 1012—1013, il donne comme noms des dessinateurs les P.P. jésuites Attiret, Damascus et Castillion<sup>3)</sup>; et, à la p. 480, il confond les *Faits mémorables* et les *Conquêtes*, le „P. jésuite Attiret” étant en même temps devenu l'unique



Les gravures de Helman sont très inférieures à la série originale. «Toutefois, dit M. Hänisch<sup>1)</sup>, les petites gravures de l'édition réduite ont sur les autres, outre qu'elle ne sont pas d'une si extrême rareté, l'avantage des légendes explicatives. Sur les gravures originales, quiconque n'est pas spécialement versé dans l'histoire de la campagne ne pourra comprendre le sujet de mainte scène.» En effet, les gravures de la série originale, destinées à l'empereur de Chine, comportaient des signatures d'auteurs et de graveurs, mais rien qui indiquât le sujet des planches. L'édition de Helman supplée à cette lacune, et c'est des explications de Helman, acceptées déjà sans réserves par MM. Monval et Cordier, que part à son tour M. Hänisch pour donner un commentaire des deux gravures qu'il reproduit. Tout irait bien si les légendes de Helman étaient justes; c'est la question essentielle qui va maintenant nous occuper.

A l'arrivée des quatre premiers dessins en France dans le courant de 1766, on commit les plus étranges méprises sur ce qu'ils représentaient. Le 17 décembre 1766, la lettre des Directeurs de la Compagnie des Indes au marquis de Marigny disait que les quatre dessins avaient pour sujet «les victoires de l'empereur de la Chine sur les Tartares manchoux», ce qui était vraiment énorme, puisque l'empereur lui-même était mandchou. Le *Mémoire* établi

auteur des dessins de ces dernières. Il y a eu au moins une réédition de la série des seize estampes en Extrême-Orient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle; elle porte un titre anglais extravagant que je reproduis d'après l'article de M. Ishida: *The Ta-Ching Empire's Imperial War Atlas of the Tranquillization (or Pacification) of Hsin-Kiang. This map was originally engraved at Paris, France in the month of the Year of Keng-Yin of Kwang-Hsü, Shaweiti the German reprinted it by a new plan (by photographing it into small pictures and mounted on the stone) and bound it up in one volume with 38 sheets...* Il semble que „Keng-Yin of Kwang-Hsü” soit ici pour „keng-yin of Ch'ien-lung” (1770); ou peut-être est-ce la date de la réédition (1890), avec une rédaction fautive. J'ai vu en 1990, chez M. Véroudart, une réédition grand format des estampes de Paris, et qui avait été faite, je crois, à Chang-hai; peut-être est-ce celle de „Shaweiti”. Je crois en outre avoir vu en 1910 une réédition (différente? plus petite?) à la Légation de Russie à Pékin, mais ne l'y ai pas retrouvée en 1916.

1) *Der chinesische Feldzug*, p. 58.

vers la même date dans les bureaux de Bertin n'était guère plus exact quand il parlait de ces dessins où l'empereur de Chine avait fait représenter «des victoires qu'il a remportées sur des rebelles attachés à la dernière dynastie chinoise». Le 31 décembre 1766, Bertin lui-même écrivait aux pères chinois Ko (= Kao) et Yang, qui, après un long séjour en France, étaient repartis pour Pékin: «On assure que ces desseins seront suivis de douze desseins pareils qui traitent les mêmes sujets..... Il y a apparence que les seize desseins composent la suite des victoires de Tsong-te da ma-van, et de Chun tchi, Chef de la dynastie Tsing actuellement régnante à la Chine depuis la révolution de 1644, peut être aussy comme on l'a assuré que ces desseins représentent les Expéditions et les Combats que l'Empereur régnant a donné contre les rebelles qu'il a réduict, et dont on n'a eu aucune connaissance en Europe; vous me ferés plaisir de me marquer ce que vous en aurés appris des personnes instruites et des Missionnaires avec qui vous aurés eu occasion d'en conférer.»<sup>1)</sup> Ko et Yang répondirent, car, le 27 janvier 1769, Bertin leur écrivait à nouveau: «Je vous remercie de la note historique que vous me donnés des victoires de l'Empereur sur les Eludes [= *Eleuths*] et les Chuncards [= *Dzoungars*] qui sont décrites dans ces desseins. La modération et la clémence forment le caractère particulier de ce Prince qui après sa victoire a comblé de bienfaits son ennemi *Tamacu* [*lire* Tawatsi = Davaci]. Je désirerois savoir de quel côté des frontières de l'Empire ce Royaume des Eludes et des Chuncards est situé; quelle est à peu près son étendue et ses confins, vous me ferés plaisir de me le marquer afin d'en enrichir nos cartes qui sont toujours bien imparfaites sur ces Pays éloignés de nous.»<sup>2)</sup> Un mémoire explicatif fut en outre transmis par la Compagnie des Indes; c'est ce qui résulte d'une note où un commis de Bertin

1) Cordier, *Les Conquêtes*, p. 8.

2) *Ibid.*, p. 10. La note historique dont parle Bertin n'a pas été retrouvée.

proposait de faire mettre au bas de chaque gravure «un cartel dans lequel on pourroit écrire le sujet» «tel qu'il est dans le Mémoire de la Compagnie des Indes» <sup>1)</sup>. Ce mémoire n'a malheureusement pas été retrouvé; il devait être très sensiblement postérieur à la «notice historique» envoyée par les PP. Ko et Yang. Enfin il n'est pas impossible que la «notice historique» des PP. Ko et Yang ou le «Mémoire» de la Compagnie des Indes soient à la base d'une brochure imprimée qu'on n'a pas retrouvée non plus jusqu'ici et qui est intitulée; «*Précis historique de la guerre dont les principaux événements sont représentés dans les 16 estampes gravées à Paris pour l'empereur de la Chine, sur les dessins que ce prince a fait faire à Pékin. Paris, 1791, in-4<sup>o</sup>.*» <sup>2)</sup>

Les légendes des 16 estampes telles qu'elles ont été établies par Helman sont reproduites par M. Cordier d'après la table générale mise en tête de la suite de Helman <sup>3)</sup>. Il me paraît inutile de

1) *Ibid.*, p. 12. M. Cordier ajoute en note: „Un mémoire avait été en effet rédigé par la Compagnie des Indes pour donner l'explication des sujets; je n'ai pu le retrouver”. Cette note donnerait à penser que M. Cordier a rencontré ailleurs que dans la note du commis de Bertin une mention de ce mémoire; ce texte, s'il existe, m'a jusqu'ici échappé.

2) Cette brochure était jointe à un exemplaire de la suite de Helman relié par Busche et qui s'est vendu 23 francs (cf. Cordier, *Bibl. Sinica*<sup>2</sup>, col. 641, citant Brunet, *Manuel*, col. 1178). Je n'indique que sous réserves la „notice historique” ou le „mémoire” comme source de cette brochure, parce qu'entre temps Amiot avait envoyé de Pékin à Bertin, en 1772, sa traduction annotée du monument de la conquête des Eleuths rédigé par K'ien-long, et cette traduction était accessible à tous dans le t. I des *Mémoires concernant les Chinois*, paru en 1776 (p. 325—400); l'auteur de la brochure de 1791 a pu s'en inspirer. Une copie de cette brochure (ou de la „notice historique” des PP. Ko et Yang? ou encore du „mémoire” de la Compagnie des Indes?) constituait sans doute le „volume in-4<sup>o</sup> d'explications manuscrites” qui était joint à l'exemplaire des 16 estampes appartenant à Hûe de Miromesnil et fut vendu avec cet exemplaire en 1797 (cf. Cordier, *Bibl. Sin.*<sup>2</sup>, col. 641). J'ai vainement cherché un exemplaire de la brochure de 1791 dans les divers départements de la Bibliothèque Nationale.

3) Les légendes mises par Helman au bas de chaque estampe diffèrent seulement par des détails orthographiques de celles de sa „table générale” reproduite par M. Cordier (*Les Conquêtes*, p. 13—16). Par contre les signatures données par M. Cordier sont celles de la table préliminaire de Helman, qui prétend copier les signatures des planches originales; il ne le fait pas sans un certain nombre d'erreurs graves. Quant aux signatures des estampes



donner à nouveau ici toute cette énumération qui prendrait plusieurs pages; j'en citerai seulement au fur et à mesure ce qui sera nécessaire à ma discussion <sup>1)</sup>. Quant à l'origine des légendes établies par Helman, M. Cordier a dit que Helman avait reproduit «les titres et les explications tels qu'ils étaient écrits en manuscrit au bas de chaque Estampe, dans les Appartements du Roi». Je n'ai pas retrouvé l'origine de cette indication, non plus que de celle relative à la publication de la série de Helman en «quatre livraisons de quatre planches chacune». On conserve à la Bibliothèque Mazarine une série des 16 estampes originales qui provient de la salle de billard de Louis XVI <sup>2)</sup>, et est dans ses cadres anciens; mais cette série, que j'ai vue, n'a aucune légende; si le renseignement de M. Cordier est exact, et si c'est de cette série qu'il s'agit, il faut que les légendes manuscrites aient été écrites autrefois sur des cartons fixés au mur au-dessous des cadres et qui ont aujourd'hui disparu; il n'y a d'ailleurs rien là d'in vraisemblable <sup>3)</sup>.

Qu'elles soient ou non copiées sur des explications qui se trouvaient au bas des estampes dans les appartements du roi, les légendes de Helman remontent, au moins en partie et plus ou moins directement, à des renseignements du P. Amiot; peut-être est-ce celui-ci qui avait fourni les éléments de la «notice historique» des PP. Ko et Yang et plus probablement du «mémoire» de la Compagnie des Indes. L'intervention du P. Amiot se révèle en effet

---

mêmes de Helman, le „C. N. Cochin filius, Direxit” a naturellement disparu, et les noms des graveurs Masquelier, Aliamet, etc., ont été comme de juste remplacés par celui de Helman.

1) Toutefois, en donnant le tableau définitif des estampes reclassées par sujets, je reproduirai les signatures véritables, qu'il y a lieu de substituer à la liste inexacte de Helman.

2) Cf. Cordier, *La Chine en France*, p. 56.

3) Malgré les légendes de Helman et la correspondance des missionnaires, Abel Rémusat a commis l'erreur bizarre, dans l'article „Khang-hi” de la *Biographie Universelle*, de dire que les 16 estampes ont été gravées en France sous K'ang-hi et „représentent les batailles de Khang-Hi contre Galdan”.



dans les légendes des IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> estampes de Helman, où il y a des fautes de lecture «Hountchés» pour 輝特 Houei-t'ö et «Chonotés» pour 和碩特 Houo-cho-t'ö qui se retrouvent dans la traduction du *Monument de la conquête des Eleuths* due à Amiot <sup>1)</sup>. De plus, le «poème» impérial cité par la légende de la IX<sup>e</sup> estampe de Helman n'est autre que ce *Monument* lui-même; le passage correspond à la p. 375 de la traduction insérée dans les *Mémoires concernant les Chinois*. Mais la citation faite dans la légende de Helman comporte des variantes et additions qui excluent un emprunt direct à la traduction telle qu'elle a été imprimée. Cette citation doit donc remonter à Amiot non par les *Mémoires concernant les Chinois*, mais par le mémoire explicatif de la Compagnie des Indes <sup>2)</sup>.

On aura remarqué que ceux qui, au XVIII<sup>e</sup> siècle, ont parlé du sujet des estampes n'ont tenu aucun compte des titres que l'édit

1) Ces noms sont écrits „Hountéhé” et „Chonoté” dans les *Mémoires concernant les Chinois*, I, 374—375. Il est clair qu'Amiot a lu 輝 fautivement *houen* d'après l'analogie de 渾 *houen*, etc. L'origine de la finale est moins manifeste. Si „Hountéhé” est une erreur de lecture des éditeurs pour „Hountché” qu'aurait écrit Amiot, on peut admettre qu'Amiot a confondu 特 *t'ö* et 持 *tch'e*. Mais alors, pour „Chonoté”, il faudrait supposer qu'il a pris 和 *houo* en valeur sémantique, sans voir que ce mot faisant partie du nom des Khoçhot. Si Amiot a écrit au contraire „Hountéhé”, on devra conclure que „Hounté” = Houei-t'ö, les Khoït, et qu'Amiot a réuni à leur nom la première syllabe *houo*, transcrite ici „hé”, du nom Houo-cho-t'ö des Khoçhot. Enfin l'*n* de „Chonoté” serait fautive pour *u*. Tout cela est assez bizarre. Le fait certain est qu'Amiot a mal lu les noms donnés dans le „Monument” de K'ien-long, et il est invraisemblable que les mêmes erreurs aient été commises identiquement par d'autres; la source de Helman est donc Amiot, directement ou indirectement.

2) La „notice historique” des PP. Ko et Yang est exclue en ce qui concerne cette citation du „poème” ou „monument” de la conquête des Eleuths. En effet Bertin était déjà en possession de cette notice en janvier 1769. Or nous savons par Amiot lui-même (*Mém. conc. les Chinois*, I, 326) que ce n'est qu'en 1771 qu'il se procura le texte du „poème” impérial. En dernière analyse, c'est donc bien le „Mémoire” de la Compagnie des Indes, et non la „notice historique” des PP. Ko et Yang, qui a servi à Helman, soit que Helman ait connu ce mémoire directement, soit qu'il ait copié dans les appartements du roi des légendes établies d'après ce mémoire.

du 13 juillet 1765 et le contrat des hannistes donnaient aux quatre premiers dessins envoyés en France. A vrai dire, ces titres étaient obscurs pour des profanes; d'ailleurs il n'est pas sûr qu'on ait eu une traduction complète du contrat des hannistes, et d'autre part on a vu que ni Bertin ni son entourage ne paraissent avoir lu la traduction de l'édit envoyée par Castiglione. Pour nous au contraire, les indications identiques de ces deux documents sont précieuses, et apparaissent immédiatement inconciliables avec les légendes de Helman.

Nous avons en effet des éléments de détermination suffisants pour identifier ces quatre planches, puisque les soumissions des graveurs et la correspondance de Cochin nous font connaître les noms des graveurs auxquels chacun des dessins fut attribué: Le Bas eut le dessin de Castiglione, Saint-Aubin celui de Jean Damascène, Prevost celui de Sichelbart, Aliamet celui d'Attiret. Or il n'y a que deux dessins de Castiglione qui aient été gravés par Le Bas: ce sont les estampes qui portent chez Helman les n<sup>os</sup> III et V. Mais le n<sup>o</sup> III a été gravé en 1771, et le n<sup>o</sup> V en 1769. Comme il s'agit de la première planche gravée par Le Bas, c'est évidemment la planche V qui reproduit le dessin de Castiglione arrivé en 1766 <sup>1)</sup>. Un seul dessin de Jean Damascène a été gravé par Saint-Aubin; c'est l'estampe VII de Helman, dont la gravure fut achevée en 1770 <sup>2)</sup>. Un seul dessin de Sichelbart a été gravé par Prevost; c'est celui qui porte chez Helman le n<sup>o</sup> VIII, dont

---

1) Il y a aussi une planche gravée par Le Bas d'après un dessin dont l'auteur n'est pas indiqué; mais cette planche (n<sup>o</sup> IX de Helman) fut gravée en 1770; elle ne peut donc, pour les mêmes raisons que celle de 1771, entrer ici en ligne de compte, même si on supposait que l'auteur anonyme de ce dessin était Castiglione. De plus, les noms des auteurs des dessins ont été indiqués par les graveurs chaque fois qu'ils étaient connus; or on connaissait les noms des auteurs des quatre premiers dessins envoyés.

2) L'estampe n<sup>o</sup> IV de Helman, gravée par Saint-Aubin en 1773, est à écarter pour les mêmes raisons qui ont été données à la note précédente à propos de la planche IX de Helman.

la gravure fut achevée en 1769<sup>1)</sup>. Un seul dessin d'Attiret a été gravé par Aliamet; c'est l'estampe XV de Helman, dont la date d'achèvement n'est pas indiquée. Il n'y a donc pas à douter que les quatre dessins arrivés en 1766 correspondent aux estampes V, VII, VIII et XV de Helman, et c'est en effet ce qu'ont déjà dit MM. Monval et Cordier<sup>2)</sup>.

Mais si nous nous reportons maintenant aux titres donnés aux quatre dessins par l'édit du 13 juillet 1765 et par le contrat des hannistes, nous voyons que ces titres ne concordent aucunement avec les légendes attribuées par Helman à ses estampes V, VII, VIII et XV: le n° V de Helman ne représente nullement la surprise d'un camp; le nom de K'ou-eul-man n'apparaît pas dans la légende de son estampe n° VII; la légende de son n° VIII ne parle pas de la soumission des gens de l'Ili; il n'est pas question d'« Altchor » dans la légende de son n° XV. Par contre la légende de la planche XIV de Helman donne pour sujet de cette estampe la « bataille d'Altchour », où le nom est évidemment identique à l'« Alchor » ou A-eul-teh'ou-eul de l'édit du 13 juillet et du contrat des hannistes; or cette planche XIV a bien été, elle aussi, dessinée par Attiret, mais elle a été gravée par Le Bas et non par Aliamet; de plus le dessin est daté de 1766<sup>3)</sup> et la gravure n'en a été achevée qu'en 1774, ce qui exclut doublement que le dessin original de cette planche ait fait partie du premier lot qui se trouvait déjà à Canton en 1765. La conclusion s'impose: les légendes de Helman et leur attribution à telle ou telle estampe sont, au moins en partie, arbitraires.

---

1) Prevost n'a gravé qu'une autre des 16 planches; mais c'est le n° X de Helman, d'auteur inconnu, et dont la gravure ne date que de 1774.

2) Cf. Cordier, *Les Conquêtes*, p. 9.

3) La table préliminaire de Helman, et M. Cordier qui la reproduit (*Les Conquêtes*, p. 15), datent le dessin de cette estampe XIV de 1764; mais c'est là une erreur de Helman; la planche originale de Le Bas a 1766. Ce n'est pas la seule erreur de ce genre chez Helman; il date le dessin de la planche XV de 1763, au lieu que l'estampe originale d'Aliamet a 1765.

Les soumissions des graveurs pour les douze dessins arrivés en 1767 nous indiquent les numéros que portaient onze de ces dessins, ce qui permet de suppléer aussi celui du douzième. Vérification faite, ces numéros, qui ne tiennent pas compte des quatre premiers dessins envoyés, sont de simples numéros d'ordre ajoutés soit à Pékin, soit à Canton, soit même à Paris, mais qui ne répondent à aucun classement véritable; ils ne nous sont donc d'aucune utilité.

Le problème risquerait ainsi de demeurer insoluble si nous étions réduits aux sources occidentales; heureusement nous pouvons nous appuyer maintenant sur des documents chinois.

La Dr G. E. Morrison Library a acquis récemment un exemplaire relié des gravures originales des *Conquêtes*, où chaque planche est accompagnée d'un feuillet de même dimension reproduisant en fac-similé une composition explicative composée et calligraphiée par K'ien-long. La comparaison des planches et des compositions et la reproduction des morceaux littéraires dus à K'ien-long occupent la majeure partie du travail que M. Ishida a immédiatement consacré à l'ouvrage entré ainsi dans la bibliothèque dont il est le conservateur<sup>1)</sup>. La conclusion de M. Ishida, qui n'a d'ailleurs connu ni l'édit du 13 juillet 1765 jusqu'ici inédit, ni le contrat des hannistes publié en 1902 dans le *T'oung Pao*, est que les légendes de Helman sont gravement inexactes, et que l'ordre qu'il a adopté est faux dans 15 cas sur 16. D'après M. Ishida, l'ordre véritable doit être restitué comme suit:

---

1) On sait que la bibliothèque du Dr Morrison a été achetée par le baron Iwasaki, le fils, je crois bien, de celui qui avait acheté antérieurement la riche bibliothèque chinoise de Lou Sin-yuan. Bien que la bibliothèque réunie par le Dr Morrison lui-même ne contienne que des ouvrages en langues européennes, ses acquéreurs lui ont adjoint un fonds en langues d'Extrême-Orient, et plusieurs manuscrits chinois et japonais importants ont déjà été reproduits en fac-similé, avec des notes critiques, aux frais du baron Iwasaki.



| Ordre véritable | n <sup>os</sup> de Helman | Ordre véritable | n <sup>os</sup> de Helman |
|-----------------|---------------------------|-----------------|---------------------------|
| 1               | = VIII                    | 9               | = III                     |
| 2               | = IV                      | 10              | = XII                     |
| 3               | = VII                     | 11              | = XV                      |
| 4               | = XIV                     | 12              | = X                       |
| 5               | = IX                      | 13              | = XI                      |
| 6               | = XIII                    | 14              | = I                       |
| 7               | = II                      | 15              | = VI                      |
| 8               | = V                       | 16              | = XVI                     |

On notera toutefois que l'ordre indiqué par M. Ishida n'est pas nécessairement juste, puisque chaque planche était primitivement indépendante du feuillet de texte qui lui a été adjoint, et que M. Ishida ne fait que suivre ici l'ordre, jugé par lui meilleur, de l'exemplaire relié entré dans la D<sup>r</sup> G. E. Morrison Library. Mais rien ne montre *a priori* que le relieur de l'album ne se soit pas trompé en mettant telle planche à côté de tel feuillet de texte. C'est une question de fait à étudier, et qu'il est impossible de résoudre sans entrer dans des détails au sujet de ces feuillets chinois.

L'existence de ces feuillets chinois ne m'était pas inconnue. Dès 1901, j'avais acquis pour l'Ecole d'Extrême-Orient, des héritiers du fameux Tso Tsong-t'ang, un exemplaire complet des gravures originales et des feuillets de texte; il a malheureusement disparu peu de temps après d'une manière inexpliquée. Mais M. J. Flisch, alors élève-interprète à la Légation de France à Pékin, a rapporté de Chine en 1900 un autre exemplaire presque complet des gravures et des feuillets de texte<sup>1)</sup>; cet exemplaire appartient aujourd'hui à

1) Dans ce bel exemplaire, les gravures et les feuillets de texte ont chacun un numéro à l'encre, allant de 1 à 16. Il manque la gravure n° 15, correspondant à l'estampe VI de Helman, et le feuillet de texte n° 16, à l'absence duquel la publication des 16 feuillets de texte par M. Ishida permet de suppléer. Les gravures sont à moins grande marge que dans l'exemplaire conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale (O° 9), mais le papier en est européen, et il ne me paraît pas douteux que ce soit là un des 200

M. Marcel Bouteron, bibliothécaire de l'Institut. Mon collègue M. Vissière m'a en outre signalé un exemplaire que la Banque Industrielle de Chine a acquis en Extrême-Orient il y a quelques années <sup>1)</sup>.

Les feuillets de textes chinois sont au nombre de 18, à savoir 1 feuillet de préface, dû à K'ien-long, 16 feuillets de compositions impériales se rapportant aux 16 planches, et 1 feuillet de *pa*, ou de «notice finale», rédigé et signé par un certain nombre de grands mandarins.

La préface de K'ien-long, datée du 1<sup>er</sup> mois du printemps (9 février — 10 mars) de 1766, débute ainsi: «L'armée [qui opérait] dans l'Ouest a achevé sa tâche en *ki-mao* (1759) et ce n'est que sept ans après, en *ping-siu* (1766), que les dessins des combats ont été achevés. C'est que pour s'enquérir en détail de l'aspect des camps et des combats et pour en composer des dessins, il a fallu des saisons et des jours. Des officiers et soldats qui sont partis en campagne, cent sont morts pour un qui a survécu. Ils ont donné leur force pour l'Etat, et grâce à eux l'œuvre a été achevée; comment pourrais-je supporter qu'ils disparussent ignorés? C'est pourquoi au 紫光閣 Tseu-kouang-ko on reproduit actuellement les portraits des sujets qui se sont distingués <sup>2)</sup>. Quant à ces [dessins-]ci,

exemplaires tirés en France et expédiés en Chine; peut-être les marges ont-elles été rognées pour être ramenées aux dimensions des feuillets de texte, dont le papier est chinois.

1) Cet exemplaire est complet, mais fort usagé. Les feuillets de gravures et de textes sont tous pliés par le milieu, et reliés ainsi en un album qui porte sur la couverture le titre de 御題西師戰功圖 *Yu t'i si che tchan kong t'ou*, „Tableaux des mérites [acquis] dans les combats par l'armée [opérant dans] l'Ouest, avec notices impériales”. Le tirage est assez médiocre, et le papier est chinois; il s'agit donc d'un des exemplaires tirés en Chine. La mention de Cochinchine a été grattée partout au bas des planches, mais les autres signatures subsistent.

2) Le Tseu-kouang-ko est un bâtiment bien connu, situé dans la partie occidentale des jardins du palais impérial de Pékin; c'est là que se donnaient les audiences des princes tributaires et c'est là aussi que les ministres européens eurent leurs premières audiences (cf. Cordier, *Hist. des relat. de la Chine avec les puissances occidentales*, I, 474; II, 117—118). Après la fin de la campagne de 1759, K'ien-long ordonna d'y peindre les portraits de deux séries de cinquante généraux qui s'y étaient distingués; on trouvera les noms des cinquante

on s'est rendu dans tous les endroits où le sang avait coulé dans les combats, et on a retracé fidèlement les circonstances où on a attaqué des positions fortes, brisé l'ardeur [de l'ennemi], décapité ses généraux, enlevé ses drapeaux, afin de rendre hommage à tant d'efforts et de célébrer tant de courage. Dans tous les cas où, en ouvrant les bulletins de victoire, je leur avais déjà consacré des poèmes, je les ai écrits entre les feuillets [des gravures]. Quant aux [scènes] pour lesquelles je n'avais pas encore pris le pinceau, et qui sont au nombre de six, je leur ai consacré ici spécialement des poèmes supplémentaires... » <sup>1)</sup> Conformément à cette préface, les feuillets de texte comprennent dix morceaux composés par K'ien-long à des dates diverses, au fur et à mesure des événements, et six morceaux additionnels composés par lui en 1766 lors de l'achèvement des dessins.

La notice finale est un développement qui reprend en partie les données de la préface impériale. Le début en est toutefois important:

---

premiers personnages dans le *Kouo tch'ao yuan houa lou* de Hou King, ch. 1, ff. 20—21; l'empereur K'ien-long écrivit les „éloges” de chacun des cinquante premiers et fit composer par de grands mandarins les éloges des cinquante personnages de moindre mérite; tous ces textes occupent le 4<sup>e</sup> chap. préliminaire du *Si yu t'ou tche*. Une note jointe à la liste du *Kouo tch'ao yuan houa lou* montre que K'ien-long fit par la suite l'éloge des portraits de cinquante personnages qui s'étaient distingués au Kin-tch'ouan, de vingt personnages qui s'étaient distingués à Formose, et de quinze personnages qui s'étaient distingués contre les Gorkha (Népal). On a vu que, parallèlement aux séries des portraits du Tseu-kouang-ko, il y eut aussi des séries d'estampes pour toutes ces campagnes. Les lettres du frère Attiret et celle d'Amiot en date du 1<sup>er</sup> mars 1769 adressée au cousin d'Attiret montrent que le frère Attiret, à qui K'ien-long fit peindre quelque 200 portraits de ses officiers employés dans la guerre de Dzoungarie, dut avoir, directement ou indirectement, une large part dans l'exécution des 100 premiers portraits du Tseu-kouang-ko. Cette indication est déjà donnée, en termes plus vagues, par M. Madrolle, *Chine du Nord*<sup>2</sup>, p. 21, mais la date de la campagne y est à lire „1755—1759” au lieu de „1761” et la date de 1776 indiquée pour l'exécution des portraits est trop basse d'au moins 10 ans.

1) La suite de la préface est un développement littéraire sans intérêt historique. Les six poèmes additionnels de 1766 dont il est question ici sont reproduits à la fin du 3<sup>e</sup> chapitre préliminaire du *Si yu t'ou tche*; ils y sont précédés de préfaces explicatives qui se trouvent aussi sans doute dans les éditions sur pierre et sur bois des œuvres de K'ien-long, mais que les feuillets de texte joints à nos planches ne donnent pas.

«Les 16 feuillets de dessins ci-dessus commencent par «la soumission de l'Ili» et se terminent par «la présentation des prisonniers musulmans». Plus loin le texte parle des portraits du Tseu-kouang-ko, et nous fait savoir que K'ien-long, polygraphe et calligraphe impénitent, avait composé sur la campagne de 1755—1759 plus de 220 poèmes; tous avaient été gravés sur des dalles qu'on avait ensuite encastrées dans les parois des couloirs latéraux du 武成殿 Wou-tch'eng-tien <sup>1)</sup>. Cette notice finale est signée de 傅恒 Fou-heng <sup>2)</sup>, de 尹繼善 Yin-ki-chan <sup>3)</sup>, de 劉統勳 Lieou T'ong-hiun <sup>4)</sup>, de 阿里衮 A-li-kouen <sup>5)</sup>, de 舒赫德 Chou-ho-tö <sup>6)</sup> et de 于敏中 Yu Min-tchong <sup>7)</sup>. Elle n'est pas datée, mais

1) On retrouverait tous ces morceaux épars dans les diverses collections littéraires de K'ien-long.

2) Sur Fou-heng, mort en 1770, cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 584. C'est lui le premier des cinquante „sujets méritants” dont les portraits furent peints au Tseu-kouang-ko à la suite de la guerre de Dzoungarie. Il est le père de Fou-k'ang-ngan, le vainqueur du Népal.

3) Telle est bien la leçon du texte; le 伊 Yi-ki-chan de M. Ishida est une inadvertance ou une faute d'impression. Yin-ki-chan vécut de 1696 à 1771; il remplit les plus hautes charges à la métropole et en province (cf. le ch. 21 du *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng* et Giles, *Biogr. Dict.*, n° 2487).

4) Sur Lieou T'ong-hiun (1699—1773), cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1362. Lieou T'ong-hiun est qualifié ici de Grand Secrétaire, poste qu'il occupa de 1761 jusqu'à sa mort. Lieou T'ong-hiun est le père du célèbre calligraphe 劉墉 Lieou Yong (1719—1804; cf. *Biogr. Dict.* de Giles, n° 1381, dit 1720—1805, ce que je crois inexact).

5) A-li-kouen est mort en 1770; il est ici qualifié de Grand Secrétaire adjoint, poste auquel il fut nommé en 1764, et qu'il quitta la capitale en 1768 (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1585, où il est dit à tort fils de 額亦都 Ngo-yi-tou; c'est naturellement impossible puisque Ngo-yi-tou vécut de 1562 à 1621 [et non de 1573 à 1662 comme le dit Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1589]; le père d'A-li-kouen s'appelait 音德 Yin-tö; cf. *Kouo tch'ao ki hien lei tcheng*, ch. 27).

6) Chou-ho-tö vécut de 1710 à 1777. Il est ici qualifié de président de ministère, titre qu'il eut en effet en 1761, et qu'il abandonna en 1768 pour aller au Yunnan (cf. Giles, *Biogr. Dict.*, n° 1737). C'est le „Chou Ta-jen” ou „Excellence Chou”, dont il est souvent question dans les écrits des anciens missionnaires (cf. par exemple *T'oung pao*, 1917, p. 311, 16, et *Mém. conc. les Chinois*, I, 397).

7) Sur Yu Min-tchong, mort en 1779 (ou plus exactement tout au début de 1780), cf. ma note dans les *Mémoires concernant l'Asie Orientale*, t. I [1913], p. 75. C'est là certainement le „Yu Ming-tchong” dont Amiot avait envoyé à Bertin le portrait peint par



les noms et les titres de ses signataires montrent qu'elle ne peut être postérieure à 1768. Comme à ce moment les 16 dessins étaient en France, il est probable que, comme la préface de K'ien-long, la notice finale est du moment où tous les dessins furent achevés, c'est-à-dire du printemps de 1766. Toutefois, même à ce moment, les quatre premiers dessins étaient déjà en route pour l'Europe.

L'ordre des 16 feuillets de textes chinois se rapportant aux 16 estampes peut être considéré comme acquis. Il est en effet le même dans le *T'ien yi ko chou mou*, dans l'exemplaire de la D<sup>r</sup> G. E. Morrison Library, dans celui de M. Bouteron, et, à une exception près, dans celui de la Banque Industrielle<sup>1</sup>).

Voici quel est l'ordre des 16 feuillets de textes chinois :

1<sup>er</sup> poème: 平定伊犁受降, « On reçoit la soumission de l'Ili »

Poème écrit par K'ien-long en 1755<sup>2</sup>).

---

Panzi; Bertin en accusait réception le 16 novembre 1781 (cf. Cordier, *La Chine en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, p. 83; dans Cordier, *Giuseppe Panzi*, p. 9, le nom est imprimé par erreur „Yu Nimg-Tchoung”). Une notice sur Yu Min-tchong, écrite par Amiot le 26 septembre 1780, se trouve dans le tome IX des *Mém. conc. les Chinois*, p. 45—60; il résulte d'un passage de cette notice (p. 51) que, si Yu Min-tchong avait vécu jusqu'en 1791 (l'équivalence de 1796 donnée en note est fausse), il aurait eu alors 82 ans à la chinoise c'est-à-dire 81 ans pour nous; il a donc dû naître en 1714.

1) L'exemplaire de la Banque Industrielle renverse l'ordre des feuillets de texte XI et XV. La seule anomalie apparente de la classification ainsi admise par toutes nos sources est que la notice finale de l'album, rédigée par Fou-heng et autres, dit que la série de 16 estampes s'achève par la présentation des prisonniers, au lieu que dans tous nos exemplaires la dernière planche est le banquet du Tsen-kouang-ko; la présentation des prisonniers est la 14<sup>e</sup> planche dans trois exemplaires, la 15<sup>e</sup> dans celui de la Banque Industrielle. Il faut admettre que la 16<sup>e</sup> planche, et sans doute la 15<sup>e</sup>, qui sont des félicitations à l'armée ont été considérées comme en quelque sorte hors série. L'importance de cette petite divergence est d'ailleurs faible, puisque l'essentiel pour nous est de pouvoir déterminer le sujet de chaque planche; ceci acquis, l'interversion d'un ou deux numéros d'ordre ne tirerait pas en elle-même à conséquence.

2) Il s'agit de la première soumission de l'Ili en 1755, quand Amur-Sana était au service de K'ien-long. Les généraux représentèrent à K'ien-long que la population les avait

2<sup>e</sup> poème: 格登鄂拉斫營, «On force le camp [établi] à Gädän-ōla». Poème de 1755 <sup>1)</sup>.

3<sup>e</sup> poème: 鄂壘扎拉圖之戰, «Le combat d'Oroï-jalatu». Poème additionnel de 1766 <sup>2)</sup>.

4<sup>e</sup> poème: 和落霍漸之捷, «La victoire de Khorgos». Poème de 1758 <sup>3)</sup>.

accueillis à bras ouverts. Cette soumission fut bientôt suivie de la révolte d'Amur-Sana. Les formes turques et mongoles rétablies ici pour les noms que le texte fournit en transcription chinoise sont presque toutes sûres; je dirai d'ailleurs en note les raisons qui m'ont déterminé dans les cas où les noms sont incertains. Beaucoup des formes indiquées par M. Ishida sont à rectifier d'après le tableau que je donne. Dans son article de 1918 sur la campagne de l'Ili en 1755, M. E. Hānisch a rétabli les noms d'après les transcriptions mandchoues qui offrent souvent plus de garanties que les transcriptions chinoises; leur valeur toutefois n'est pas absolue, car il ne manque pas de cas, par exemple dans les recueils des biographies des princes tributaires, où ces transcriptions mandchoues ont été faites elles-mêmes non pas sur les formes turques ou mongoles originales, mais sur les transcriptions chinoises de ces formes. Dans le cas présent, des formes mandchoues Kasigar (Hānisch, p. 71) pour Kachgar et même Bariköl (p. 68) pour Barköl [= très probablement \*Bars-köl] ne doivent avoir aucune autorité. J'ajouterai que le „Yerechim” de Helman, qui a embarrassé M. Hānisch, est Yarkend (p. 59); le Tseng Kouo-fan de la p. 64 est un lapsus pour Tseng Ki-tsü; la rédaction de la p. 65, qui paraît faire écrire par Tchou Hi une histoire où il est question des Ming, n'est pas très heureuse.

3) Sur le Gädän-ōla, ou Mont Gädän, à environ 100 li au Sud-Ouest de Kouldja, cf. Попов, Мень-гу-ю-му-цзи, p. 140, 445, et surtout le texte original beaucoup plus détaillé au ch. 13 du *Mong kou yeou mou ki*; aussi Hānisch, *loc. laud.*, p. 78, 84 (mais je ne sais où M. Hānisch a pris la distance de 500 li au Sud-Ouest de Kouldja); *Si yu t'ou tche*, ch. 22, ff. 8—9. Il s'agit du raid où le Kalmouk 阿玉錫 A-yu-si (Ayusi), passé au service chinois, força en 1755 avec quelques hommes le camp de Davaci, établi sur le Mont Gädän. Le poème de K'ien-long est reproduit dans le *Si yu t'ou tche*, ch. 22, ff. 8—9, sous le titre de „Chant d'Ayusi, composé par l'Empereur”. Castiglione a peint un rouleau qui illustre l'exploit d'Ayusi (cf. *Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 1, fol. 15 v°). Cf. aussi Hānisch, *Der chines. Feldzug*, p. 65, 81.

1) La restitution Oroï-jalatu est celle que fournit le *Si yu t'ou tche*, ch. 1, f° 13. Tchao-houei y surprit de nuit en 1756 Daši-Cārān, mais les Dzungars assiégèrent les Chinois, que des troupes de secours vinrent enfin délivrer; Tchao-houei dut alors reculer jusqu'au Barköl (cf. *Si yu t'ou tche*, 3<sup>e</sup> chap. préliminaire, f° 11 r°).

2) Un Khorgos est porté sur nos cartes au Nord du fleuve Ili, et est en effet connu des géographes chinois (cf. *Si yu t'ou tche*, ch. 13, f° 1 r°). Mais il doit s'agir ici d'un autre Khorgos, qui était à 10 li à l'Ouest de Manas (cf. *Si yu t'ou tche*, ch. 10, f° 1 r°, où le poème de K'ien-long est reproduit). Les partisans d'Amur-Sana y furent défaits au printemps de 1758 par le prince Cäbdän-Jab, à qui ils avaient tendu une embuscade.

5<sup>e</sup> poème: 庫隴癸之戰, «Le combat de Khuruṅgui». Poème de 1758<sup>1)</sup>.

6<sup>e</sup> poème: 烏什酋長獻城降, «Le chef d'Uš[-Turfan] se soumet avec sa ville». Poème de 1758<sup>2)</sup>.

7<sup>e</sup> poème: 黑水圍解, «La levée du siège de la Rivière Noire (Khara-usu)». Poème de 1759<sup>3)</sup>.

8<sup>e</sup> poème: 呼爾滿大捷, «La grande victoire de Qurman». Poème de 1759<sup>4)</sup>.

1) Le mont Khuruṅgui est au Nord du Fleuve Ili. Quand les partisans d'Amur-Sana eurent été défaites à Khorgos, ils voulurent franchir l'Ili, mais l'armée chinoise les pressait; ils allèrent alors au Mont Khuruṅgui où Tchao-houei et ses lieutenants les attaquèrent de plusieurs côtés pendant la nuit. Cf. le ch. 22, f° 8 r°, du *Si yu t'ou tche*.

2) Sur la soumission du *beg* 霍集斯 Houo-tsi-ssu d'Uš-Turfan en 1758, cf. aussi *Si yu t'ou tche*, ch. 17, f° 1, où le poème de K'ien-long est reproduit. Dans ce poème, il est question des moutons qu'on amène à l'armée impériale. La transcription mandchoue du nom de Houo-tsi-ssu est Hojis (cf. Hānisch, *Der chines. Feldzug*, p. 82); quelle que soit la forme originale véritable, il s'agit d'un Musulman, et ce doit être par inadvertance que M. Hānisch (*ibid.*, p. 85) donne le nom comme tibétain.

3) Malgré l'équivalence (mongole) Khara-usu indiquée par le poème de K'ien-long, la scène se passe au Turkestan chinois, et le nom véritable doit donc être ture, par conséquent Qara-su. Khara-usu (Qara-su) était, selon le *Si yu t'ou tche* (ch. 28, ff. 3—4, où le poème de K'ien-long est reproduit), le nom de la branche de la rivière de Yarkend qui coule au Sud et à l'Est de la ville. Au 10<sup>e</sup> mois de 1758, Tchao-houei, ne réussissant pas à réduire Yarkend, amena par l'Est quelques centaines d'hommes qui franchirent le Qara-su, mais durent le repasser vite et furent assiégés à leur tour par les rebelles. Quand, en 1759, Tchao-houei apprit que les troupes venant d'Aksou avaient battu les Musulmans à Qurma, il fit une sortie, brûla les bastions ennemis et se dégagea.

4) Qurma ou Qurman était entre Yarkend et Maralbaši, à 130 li au Sud-Ouest de Barčūq (qui était tout voisin de l'actuel Maralbaši); cf. *Si yu t'ou tche*, ch. 18, ff. 7—8, où le poème de K'ien-long est reproduit. Bien que le nom ne figure plus aujourd'hui sur nos cartes, les documents européens ne l'ignorent pas, car c'est le Horma de Benoît de Goes; cf. Yule et Cordier, *Cathay and the way thither*<sup>2</sup>, IV, 228 (où 1756 est une faute d'impression pour 1759). M. Sven Hedin s'est trompé lui-même en taxant d'erreur le Horma de Benoît de Goes (*Southern Tibet*, I [1917], p. 161; presque toutes ses hypothèses sur cette partie de l'itinéraire de Benoît de Goes sont d'ailleurs malheureuses). Quand Tchao-houei fut assiégé au Qara-su à la fin de 1758, des troupes furent envoyées d'Aksou pour le délivrer. Le 3 février 1759, le général 富德 Fou-tō, qui n'avait avec lui que 600 hommes, se battit à Qurma contre plus de 5000 Musulmans et les défit après un long et dur combat.



9<sup>e</sup> poème: 通古思魯克之戰, «Le combat de Tonguzluq».

Poème additionnel de 1766 <sup>1)</sup>.

10<sup>e</sup> poème: 霍斯庫魯克之戰, «Le combat de Qoş-qulaq».

Poème additionnel de 1766 <sup>2)</sup>.

11<sup>e</sup> poème: 阿爾楚爾之戰, «Le combat d'Arčul». Poème additionnel de 1766 <sup>3)</sup>.

12<sup>e</sup> poème: 伊西洱庫爾淖爾之戰, «Le combat du Yeşil-köl-nör». Poème additionnel de 1766 <sup>4)</sup>.

13<sup>e</sup> poème: 拔達山汗納款, «Le khan du Badakhšan demande à se soumettre». Poème de 1759.

14<sup>e</sup> poème: 平定回部獻俘, «On offre [à l'Empereur] les

1) Tonguzluq signifie „l'endroit où il y a des porcs”; j'en ignore l'emplacement exact. D'après la préface mise en tête de ce poème additionnel dans le *Si yu t'ou tche* (3<sup>e</sup> chap. préliminaire, f° 11 v°), il semblerait qu'il s'agit d'un épisode qui se place à la fin de 1758, quand Tchao-houei essaye pour la première fois de réduire Yarkend.

2) La forme que j'ai rétablie est douteuse; elle s'appuie sur la glose „paire d'oreilles” qui est jointe à la poésie de K'ien-long. Mais le *Si yu t'ou tche*, ch. 17, f° 10 v°, écrit 和什庫珠克 Houo-che-k'ou-tchou-k'o, c'est-à-dire \*Qoş-küčük. Les Khoja, après s'être enfuis de Yarkend, furent défaits en 1759 dans cet endroit par 明瑞 Ming-jouei. C'était un col, à 500 *li* à l'Ouest de Kachgar. Cf. aussi *Si yu t'ou tche*, 3<sup>e</sup> ch. prélimin., f° 12 r°.

3) Le nom est douteux; le *Si yu t'ou tche* (ch. 17, f° 11 r°) écrit 阿喇楚勒 A-la-tch'ou-eul, que le *Si yu t'ong wen tche* (ch. 3, f° 18 r°) interprète par Ara-čöl. Les Khoja, après avoir été battus au col de \*Qoş-küčük, se réfugièrent à \*Arčul, situé à 300 *li* plus à l'Ouest et y furent à nouveau battus. Les *Mém. conc. les Chinois*, I, 393, écrivent „Altchour”. Cf. aussi *Si yu t'ou tche*, 3<sup>e</sup> ch. prélimin., f° 12 r°.

4) Le *Si yu t'ou tche* (ch. 17, f° 12 v°) écrit 葉什勒庫勒 Ye-che-lo-k'ou-lo. La localité ainsi désignée se trouvait à 200 *li* au Sud-Ouest d'\*Arčul, et au Nord du Badakhšan. Elle devait son nom à un lac, d'où le pléonasmisme Yeşil-köl-nör de certains textes, où *köl* et *nör* signifient tous deux „lac”, l'un en turc, l'autre en mongol. C'est là le „Isil-kol” de la légende XV de Helman, que M. Hähnisch a eu tort de rétablir tacitement p. 60) en „Isik kol”. Toute cette nomenclature ancienne de la région des Pamirs devra être reprise en détail. Le nom d'\*Arčul est l'„Alitchour” de Cordier, *Hist. générale de la Chine*, III [1920], 348, qui suit en outre Imbault-Huart dans l'équivalence Yeşil-köl = „Siri-koul”. Cf. aussi *Si yu t'ou tche*, 3<sup>e</sup> ch. prélimin., f° 12 r° et v°. K'ien-long fit par la suite graver là une inscription dont le texte chinois est reproduit au ch. 28 du *Si yu t'ou tche*.



prisonniers [faits lors] de la pacification des tribus musulmanes». Poème de 1760 <sup>1)</sup>.

15<sup>e</sup> poème: 郊勞回部成功諸將士, «[L'Empereur se rend] dans la banlieue pour prendre [personnellement] des nouvelles des officiers et soldats qui se sont distingués dans la campagne contre les tribus musulmanes». Poème de 1760 <sup>2)</sup>.

16<sup>e</sup> poème: 凱宴成功諸將士, «[L'Empereur] offre un banquet de victoire aux officiers et soldats qui se sont distingués». Poème de 1760 <sup>3)</sup>.

Nous connaissons donc désormais, par les poèmes de K'ien-long, les sujets des 16 planches et l'ordre dans lequel ces sujets doivent se succéder; jusqu'ici nous sommes en plein accord avec M. Ishida. Les difficultés commencent quand il s'agit de déterminer la planche qui représente chacun des 16 sujets. Grâce aux noms des auteurs des quatre premiers dessins envoyés en 1765, nous avons déjà pu constater que les légendes de Helman étaient réparties de manière fantaisiste. Maintenant que nous connaissons les sujets des 16 planches, nous pouvons en outre déterminer les numéros des quatre dessins. Appliquons ce critérium au tableau dressé par notre confrère japonais.

Le dessin de Sichelbart, intitulé «Les habitants de l'Ili font leur soumission» et qui fut gravé par Prevost, est évidemment le sujet

---

1) Les prisonniers furent présentés à l'Empereur à 午門 Wou-men, c'est-à-dire à la porte méridionale du palais de Pékin; on offrit aussi à K'ien-long la tête du Khoja Houo-tsi-tchan. C'est là qu'avait eu lieu en 1755 une autre présentation de prisonniers musulmans, sur laquelle K'ien-long fit également un poème (*Sì yu t'ou tche*, 2<sup>e</sup> ch. prél., 1<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>) et qui fut représentée en peinture par 徐揚 Siu Yang (*Kouo tch'ao yuan houa lou*, ch. 2, 1<sup>o</sup> 16 v<sup>o</sup>).

2) Le poème de K'ien-long spécifie que sur une terrasse ronde on avait planté les étendards pris à l'ennemi.

3) Ce banquet fut donné au Tseu-kouang-ko. L'estampe correspondante, et qui pour une fois est d'accord avec l'ordre de Helman (mais non avec sa légende), représente en effet le Tseu-kouang-ko vu par le Sud, avec en arrière à droite le Pont de Marbre que domine dans le lointain le Pai-t'a.

du poème n° 1, intitulé «On reçoit la soumission de l'Ili». D'après M. Ishida, qui s'appuie sur l'ordre de reliure de l'exemplaire qu'il étudie, la planche correspondant à ce poème n° 1 est la planche VIII de Helman. Cette équivalence est sûrement exacte puisque nous avons déjà vu, pour d'autres raisons, que cette planche VIII de Helman était la seule à pouvoir entrer ici en ligne de compte.

Le dessin de Castiglione, intitulé «Le camp [enlevé] par ruse par Ngai-yu-che», a été gravé par Le Bas. Ngai-yu-che est une transcription d'Ayuši, autre forme (et plus correcte) d'Ayusi. Nous avons vu que l'enlèvement du camp de Dawaci par Ayusi est le sujet du poème n° 2. D'après M. Ishida, la planche correspondant à ce poème n° 2 est la planche IV de Helman. Mais la planche IV de Helman est anonyme et a été gravée par Saint-Aubin, et non par Le Bas; elle ne fut d'ailleurs achevée qu'en 1773, et n'est pas de celles arrivées en France en 1766.

Le dessin de Jean Damascène, intitulé «Qurman» et gravé par Saint-Aubin, est le sujet du poème n° 8. D'après M. Ishida, la planche correspondant au poème n° 8 est la planche V de Helman. Mais la planche V de Helman a été dessinée par Castiglione et gravée par Le Bas.

Le dessin d'Attiret, intitulé «\*Arčul» et gravé par Aliamet, est le sujet du poème n° 11. D'après M. Ishida, la planche correspondant au poème n° 11 est la planche XV de Helman. La planche XV de Helman est bien en effet l'œuvre d'Attiret et a été gravée par Aliamet.

Ainsi, l'ordre adopté par M. Ishida d'après l'exemplaire de la Dr G. E. Morrison Library aboutit dans deux cas sur quatre à des solutions impossibles. Il est donc clair que, si cet ordre est

moins défectueux peut-être que celui de Helman, il est encore loin d'être satisfaisant.

Prenons maintenant l'exemplaire de M. Bouteron et celui de la Banque Industrielle. J'ai déjà dit que l'ordre des poèmes y était identique, sauf interversion des poèmes 14 et 15. Mais, comme la même interversion se produit dans le classement des planches correspondant à ces poèmes, la correspondance générale des poèmes et des planches n'en est pas altérée. Les deux exemplaires affectent toujours les mêmes planches aux mêmes poèmes, sauf pour les planches 2 et 3 de l'exemplaire de M. Bouteron, qui sont interverties dans l'exemplaire de la Banque Industrielle. Admettant par provision que l'équivalence générale des poèmes et des planches est bonne dans ces exemplaires, nous devons nous décider ici d'après les scènes représentées. Dans les deux cas, il s'agit d'un combat aux abords d'un camp dans une région montagneuse. Mais la planche 2 de l'exemplaire Bouteron ne montre que des Kalmouks luttant contre des Kalmouks, au lieu que sa planche 3 représente un combat entre Kalmouks et Chinois. Or nous savons que le poème n° 2 se rapporte à l'action des Kalmouks d'Ayusi contre ceux de Dawaci, au lieu que le poème n° 3 concerne la lutte des Chinois de Tchao-houei contre les Kalmouks de Daši-Cärän. Nous admettons donc que c'est le classement de l'exemplaire de M. Bouteron qui, dans cet unique cas de divergence, doit l'emporter sur le classement de l'exemplaire de la Banque Industrielle.

Ceci admis, voici comment s'établit la correspondance des planches de l'exemplaire Bouteron (et de celui de la Banque Industrielle) avec les planches de Helman :

| Ex. Bouteron | n <sup>os</sup> de Helman | Ex. Bouteron | n <sup>os</sup> de Helman |
|--------------|---------------------------|--------------|---------------------------|
| 1            | = VIII                    | 9            | = IV                      |
| 2            | = V                       | 10           | = X                       |
| 3            | = IX                      | 11           | = XV                      |
| 4            | = XIV                     | 12           | = XII                     |
| 5            | = II                      | 13           | = XI                      |
| 6            | = XIII                    | 14           | = I                       |
| 7            | = III                     | 15           | = VI                      |
| 8            | = VII                     | 16           | = XVI                     |

Vérifions ces équivalences par les sujets des dessins envoyés en 1765. On a vu que ces dessins devaient forcément correspondre aux poèmes n<sup>os</sup> 1, 2, 8 et 11, et être respectivement de Sichelbart gravé par Prevost, de Castiglione gravé par Le Bas, de Jean Damascène gravé par Saint-Aubin, d'Attiret gravé par Aliamet. Or la planche VIII de Helman, correspondant à Ex. Bouteron 1, est bien de Sichelbart et Prevost; la planche V de Helman, correspondant à Ex. Bouteron 2, est bien de Castiglione et Le Bas; la planche VII de Helman, correspondant à Ex. Bouteron n<sup>o</sup> 8, est bien de Jean Damascène et Saint-Aubin; la planche XV de Helman, correspondant à Ex. Bouteron n<sup>o</sup> 11, est bien d'Attiret et Aliamet.

L'épreuve est décisive, et il serait aisé de la renforcer encore par la correspondance des scènes et des poèmes. C'est ainsi que sur la planche VI de Helman, qui est la planche 15 de l'exemplaire de M. Bouteron, on voit bien l'empereur gagner à cheval le pavillon rond sur lequel on a fiché les drapeaux ennemis, comme il est dit dans le poème n<sup>o</sup> 15. Sur la planche XIII de Helman qui est la planche 6 de l'exemplaire de M. Bouteron, les Musulmans amènent les moutons dont parle le poème n<sup>o</sup> 6. Ces exemples pourraient être multipliés, mais ils sont vraiment superflus. Pour la première fois, nous pouvons enfin donner les sujets véritables et l'ordre réel



des 16 estampes, dénaturés trop longtemps par les légendes de Helman<sup>1)</sup>. Je ne crois pas inutile de reproduire cet ordre et ces sujets ici, avec l'équivalence aux numéros de Helman, et en publiant les signatures des estampes originales qui n'ont jamais été données avec exactitude jusqu'à présent.

### Ordre véritable et sujets des seize estampes des « Conquêtes ».

1 (= Helman n° VIII): « On reçoit la soumission de l'Ili ».

P. Ionatius [sic] Sichelbarth Soc. JESU delin. 1765. || C. N. Cochin direx. || B. L. Prevost Sculpsit 1769.

2 (= Helman n° V): « On force le camp [établi] à Gädän-ōla ».

Joseph. Castilhoni Soc JESU delin 1765 || C. N. Cochin direx. || J. Ph. Le Bas Scul 1769.

3 (= Helman n° IX): « Le combat d'Oroï-jalatu ».

C. N. Cochin Filius Direx. || Gravé par J. P. Le Bas Graveur du Cabinet du Roi, et de son Académie de Peinture, et Sculpture. 1770.

4 (= Helman n° XIV): « La victoire de Khorgos ».

joān diñ Attiret Soc. jes. fecit Pekini Anno 1766. || C. N. Cochin Filius. Diréxit. || Gravé par J. P. Le Bas. Graveur du Cabinet du Roi en 1774.

5 (= Helman n° II): « Le combat de Khuruñgui ».

J. Joannes Damascenus à SS<sup>ta</sup> Conceptione, Augustinianus exalcatus [sic] et Missionarius Apostolicus Sacre Congregationis delineavit et fecit || C. N. Cochin Filius. Direxit. || J. Aliamet Sculp.

6 (= Helman n° XIII): « Le chef d'Uš[-Turfan] se soumet avec sa ville ».

J. Joannes Damascenus a SS<sup>a</sup> Conceptione Augustinus Excalceatus et Missionarius Apostolicus Sacr. Congregationis de Propaganda Fide Delineavit et Fecit. || C. N. Cochin Filius Direx. || PP. Choffard Sculpsit Parisii 1774.

7 (= Helman n° III): « La levée du siège de la Rivière Noire ».

Joseph. Castilhoni Soc JESU delin 1765. || C. N. Cochin direxit. || J. P. Le Bas Sculp 1771.

---

1) Ces légendes de Helman peuvent parfois faire illusion. Ainsi, la légende de sa planche II dit que le général Pan-ti surprend en 1755 l'ennemi à la faveur d'un brouillard; et sur la planche, on voit en effet un brouillard flottant à fleur de terre. M. Hänisch (*Der chinesische Feldzug*, p. 61) a cru pouvoir préciser tous les éléments de cette scène. Mais Pan-ti est hors de cause; il s'agit du combat de Khuruñgui en 1756, et la légende de Helman est simplement inspirée de la planche elle-même.

## 8 (= Helman n° VII): «La grande victoire de Qurman».

P. F. Joannes Damascenus, Romanus, Augustinus Excalceatus Missionarius Apostolicus delineavit et fecit, Anno 1765. || C. N. Cochîn Direxit. || Augustinus de S<sup>t</sup> Aubin Sculpsit Parisiis Anno 1770.

## 9 (= Helman n° IV): «Le combat de Tonguzluq».

C. N. Cochîn Filius, Direxit. || Augustinus de S<sup>t</sup> Aubin Sculpsit Parisiis, Anno 1773.

## 10 (= Helman n° X): «Le combat de \*Qoš-qulaq».

C. N. Cochîn Filius. Direxit. || B. L. Prevost Sculpsit 1774.

## 11 (= Helman n° XV): «Le combat d'\*Arčul».

J<sup>s</sup> Dio<sup>s</sup> Attiret Soc. Jesu, del. 1765. || C. N. Cochîn filius Dirrex. || J. Aliamet Sculp.

## 12 (= Helman n° XII): «Le combat du Yešil-köl-nör».

P. J. Joēs Damascenus a SS<sup>a</sup> Conceptione Augustinus excalceatus Sacrae Congregationis Missionarius Apostol<sup>s</sup> Delineavit et Fecit. || C. N. Cochîn Filius Direxit. || N De Launay Sculp. 1772.

## 13 (= Helman n° XI): «Le khan du Badakhšan demande à se soumettre».

J. Joannes Damascenus a SS<sup>a</sup> Conceptione Augustinus Excalceatus et Missionarius Apostolicus Sac. Congregationis de Propaganda Fide Delineavit et Fecit. || C. N. Cochîn Filius Direx. || PP. Choffard Sculpsit Parisiis 1772.

## 14 (= Helman n° I): «On offre [à l'Empereur] les prisonniers [faits lors] de la pacification des tribus musulmanes».

Joan. Dionys. Attiret S. JESU. Missionarius Delineavit. || C. N. Cochîn Filius direxit. || L. J. Masquelier Sculpsit.

## 15 (= Helman n° VI): «[L'Empereur se rend] dans la banlieue pour prendre [personnellement] des nouvelles des officiers et soldats qui se sont distingués dans la campagne contre les tribus musulmanes».

F. J<sup>nes</sup> Damascenus a S<sup>ma</sup> Conceptione Aug<sup>us</sup> Excalceatus et Missionarius Aposto<sup>cus</sup> Sacrae Congre<sup>uis</sup> delineavit et fecit. || C. N. Cochîn filius direxit. || Fran<sup>cus</sup> Dion<sup>us</sup> Née Sculpsit Anno 1772.

## 16 (= Helman n° XVI): «[L'Empereur] offre un banquet de victoire aux officiers et soldats qui se sont distingués».

Cochîn Filius Direxit || Gravé par J. P. Le Bas, Graveur du Cabinet du Roi 1770.

\* \* \*

## APPENDICE.

Pendant que le présent travail était en cours d'impression, j'ai rencontré un document important relatif à la commande des gravures des « Conquêtes »; il s'agit d'un post-scriptum ajouté par le P. Augustin de Hallerstein à une lettre qu'il écrivait de Pékin à son frère le P. Weichard de Hallerstein. Le P. A. de Hallerstein (1703—1774), président du « Tribunal des Mathématiques », comptait à la mission portugaise; il était placé pour être renseigné. Ses lettres à son frère ont été publiées en 1781 par le P. Georges Pray comme appendice à ses *Imposturae CCXVIII. in dissertatione R. P. Benedicti Cetto, . . . detectae et convulsae*<sup>1)</sup>. La reproduction des lettres n'est toutefois pas intégrale, car le P. Pray a supprimé ce qui avait un caractère privé, et il semble que ce travail d'éditeur ait amené au moins une confusion, et précisément à propos du texte qui nous intéresse ici. Ce texte est en effet donné comme un post-scriptum à une lettre écrite de Pékin le 12 septembre 1764, et dont le millésime ne paraît pas douteux car elle rappelle un envoi de 1763 comme fait « anno superiore »<sup>2)</sup>. Mais le postscriptum ne peut être en fait que de l'automne de 1765, à raison même de son contenu; il semble par suite qu'il doive appartenir en réalité à la lettre suivante, qui est du 27 octobre 1765. Quoi qu'il en soit, voici le texte:<sup>3)</sup>

1) Sur cet ouvrage extrêmement rare, cf. Cordier, *Bibl. Sin.*<sup>2</sup>, col. 924. L'exemplaire de l'Ecole des Langues Orientales porte le nom « de Murr » et la mention « Donum R. P. Pray »; ce doit donc être l'exemplaire donné par le P. Pray à Christophe Gottlieb von Murr; on va voir que Murr connaissait en effet les *Imposturae*.

2) C'est par erreur que la lettre ici visée, qui occupe (avec le post-scriptum) les pages XL—XLIV des *Imposturae*, est indiquée comme « sans date » dans la *Bibl. Sin.*<sup>2</sup>, col. 924. Elle est d'autre part sautée par inadvertance dans la liste des lettres de Hallerstein publiées par Pray et que donne Sommervogel dans sa *Bibliothèque*, s.v. Hallerstein.

3) Von Murr est, à ma connaissance, seul à avoir cité jusqu'ici ce postscriptum, dans ses *Litterae patentes Imperatoris Sinarum Kang-hi*, Nuremberg, 1802, in-4°, p. 24—25; il admettait sans autre examen que le postscriptum était bien de septembre 1764, comme la lettre à laquelle il est joint dans l'édition de Pray.

Quod in epistola oblitus fui, hic significo. Imperator noster vult sculpi, & imprimi in Europa sexdecim icones, quæ representant operationes belli, quod his elapsis annis gessit contra Tartaros Eluthanos, & horum vicinos, & antea subditos Mahometanos. Nempe finito bello curavit pingi 16. magnas picturas, quibus aulas suas exornavit. Venerunt postea ad illius manus quædam icones Augustanæ sculptoris *Rugendas*, quæ similes actiones exhibebant <sup>1)</sup>; tum vero illas intellexit, eique placuerunt. Jussit ergo Fratrem nostrum *Josephum Castiglione*, est Mediolanensis, habet ætatis 78. Pekini 49. <sup>2)</sup> valet etiamnum oculis, & manibus, P. *Ignatium Sichelbart* Bohemum, Fratrem *Dionysium Attiret* Gallum,

1) Georges Philippe Rugendas, d'Augsbourg (1666—1743); peintre de batailles.

2) J'ai déjà dit que le présent texte ne pouvait être de 1764; la mention de l'envoi des quatre premiers dessins des « Conquêtes » effectué « environ deux mois auparavant », oblige à le dater de l'automne de 1765. Ce qui est dit ici de Castiglione amène à la même conclusion. Castiglione est mort le 16 juillet 1766 (cf. *supra*, p. 186). Or, dans une lettre de Pékin, 24 septembre 1766, Hallerstein s'exprime ainsi (Pray, *Impostura*, p. LI): « Mortuus est hic hoc anno mensis Julii die 16. Frater nostræ Societatis *Josephus Castiglione* Mediolanensis, egregius Pictor, sed multo melior religiosus. Vixit annis 79. si paucos dies demas, quorum 50. Deo in hac statione Pekinensi ejusque obsequio impendit... » Si, le 16 juillet 1766, Castiglione avait, selon Hallerstein, 79 ans moins quelques jours, dont 50 passés à Pékin, il est bien évident que c'est à l'automne de 1765, et non le 12 septembre 1764, que le même Hallerstein pouvait lui en attribuer 78, dont 49 passés à Pékin. Mais quelle est la date de naissance exacte de Castiglione? M. Cordier (*Gius. Panzi*, p. 1) fait naître Castiglione le 16 juillet 1688; le P. de Rochemonteix (*Joseph Amiot*, p. 15) indique le 19 juillet 1688. Il serait bien extraordinaire que Castiglione fût né et mort un 16 juillet. Le 19 juillet est au contraire en accord avec le « si paucos dies demas » de Hallerstein. Reste l'année de la naissance. Pour que Castiglione, mort le 16 juillet 1766, eût alors 79 ans moins quelques jours, il faudrait qu'il fût né le 19 juillet 1687 et non 1688. Si on a des documents formels en faveur de 1688, il faudra admettre que Hallerstein, et sans doute alors tous les jésuites de Pékin, avaient pris à la Cour l'habitude de calculer les années à la chinoise, c'est-à-dire en comptant un an révolu au moment de la naissance. Cela paraît assez étrange, mais n'est pas impossible. Peut-être trouverait-on quelques indications dans les documents relatifs aux fêtes qui marquèrent les 70 ans de Castiglione; je n'en ai pas pour l'instant à ma disposition. Mais une question analogue se pose pour Sichelbart. Il est certain que les 70 ans de Sichelbart furent célébrés le 21 septembre 1777 (cf. *Mém. conc. les Chinois*, VIII, 283, où la correspondance des dates chinoise et européenne est exacte; Cordier, *Giuseppe Panzi*, p. 12); or M. Cordier (*Giuseppe Panzi*, p. 1; *Conquêtes*, p. 5), sur la foi sans doute du *Catalogus Patrum*, fait naître Sichelbart le 8 septembre 1708. Je ne me charge pas d'expliquer le désaccord entre les dates du 8 et du 21 septembre. Mais, en ce qui concerne le millésime, il faut, si Sichelbart est bien né en 1708, que ses 70 ans aient été comptés « à la chinoise » pour tomber en 1777. Peut-être en est-il donc de même pour les 78 et 79 ans que de Hallerstein prête à Castiglione en 1765 et 1766.



& P. Damascenum Romanum, Ord. S. Augustini de propaganda<sup>1)</sup>, ut illas magnas picturas in minorem formam redigerent: redactas primas quatuor ante duos circiter menses expedit Cantone ad Proregem, ut navibus Europæis traderentur in Europam transferendæ. Sequenti anno ibunt aliæ quatuor, & ita porro. Votum F. Castiglione est, ut sculperentur, & imprimerentur in Italia: cum res non sit mei fori, non me immiscui. Vult autem Imperator, ut ex singulis tabulis exprimantur, & imprimantur solummodo centum exemplaria, & una cum tabulis huc remittantur: precium quantumcunque persolvat Prorex Cantonensis. Hoc putabam V. R. gratum fore intelligere, ut, si quis illic de re sermo fiat, sciat, quid rei sit. Quod si R. V. rescierit de loco, & artifice, gratum etiam mihi fuerit, id statim scire<sup>2)</sup>. Ceterum est magna differentia inter has picturas: F. Castiglione est sine dubio optima; hanc sequitur P. Sichelbart, & F. Attiret, sed passibus non æquis, & has longo intervallo Romani, licet Romani. Est adhuc novus.<sup>3)</sup>

Ce texte est intéressant à plus d'un titre. D'abord il confirme la traduction de l'édit du 13 juillet 1765 en ce qui concerne le chiffre primitivement prescrit pour le tirage; ce chiffre primitif était bien de 100 exemplaires, et non de 200; le chiffre de 200 ne fait son apparition qu'avec le contrat des hannistes. En second lieu, le récit de Hallerstein établit que non seulement l'envoi des dessins en France n'avait pas été décidé à Pékin — je l'ai déjà

---

1) On notera que cette lettre de Hallerstein distingue bien, elle aussi, les « frères » Castiglione et Attiret et les « pères » Sichelbart et Damascène; cf. *supra*, p. 192—193. De même, dans sa lettre du 24 septembre 1766, Hallerstein énumère les quatre pères de la Propagande qui se trouvaient alors à Pékin et nomme parmi eux « P. F. Damascenus, nescio a quo, Romanus pictor »; le « nescio a quo » signifie que Hallerstein ne se rappelait plus que Damascène était « a Sanctissima Conceptione ».

2) Il est curieux que le P. Pray, publiant cette lettre en 1781, n'ait rien su de ce qu'il était advenu des dessins, car il ajoute en note: « Quid iis factum sit, an tabulis æneis exscriptæ, an contra, nuspiam reperi ». En fait, la cour de France avait dû faire plus ou moins le silence sur l'exécution des gravures, et je ne vois pas qu'on ait signalé jusqu'ici aucune information relative à la commande de K'ien-long dans les nombreuses publications périodiques du temps.

3) La hiérarchie établie ici par Hallerstein entre les quatre artistes correspond bien à l'importance respective de leur œuvre dans les collections impériales de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et est confirmée par l'avis de Cochin. D'autre part, si le P. Damascène était « encore nouveau » en 1765, il faut qu'il ait quitté le palais très peu avant 1774, puisqu'en 1774 il n'y était plus, mais y avait travaillé « environ dix ans » (cf. *supra*, p. 193).

montré plus haut par d'autres raisons —, mais que Castiglione espérait que la commande irait en Italie; le fait qu'il joignit des versions italiennes aux versions latines de l'édit et de la note explicative vient d'ailleurs à l'appui de l'information de Hallerstein. Enfin Hallerstein est le seul à nous fournir des renseignements sur la genèse de l'entreprise. Aucune source ne nous avait appris jusqu'ici que les seize planches étaient des réductions de peintures plus considérables qui ornaient déjà les parois d'un des bâtiments du palais, et que K'ien-long avait conçu le projet de faire graver ces peintures en voyant des gravures de batailles exécutées d'après des originaux de Rugendas. Sur ces peintures primitives plus considérables et sur leurs auteurs, nous sommes réduits jusqu'ici à des hypothèses. Selon toute vraisemblance, elles avaient été exécutées, comme les portraits des officiers méritants, sous la direction des artistes missionnaires, et j'incline à croire que ce sont là les scènes de bataille qui étaient suspendues dans le Tseu-kouang-ko au-dessus de la longue rangée des portraits<sup>1</sup>). Il est à souhaiter que quelqu'un ayant libre accès au Tseu-kouang-ko nous renseigne d'une manière plus précise sur la décoration de ce bâtiment<sup>2</sup>).

\* \* \*

*Remarques additionnelles.*

P. 187. — Pour Castiglione, cf. aussi Laufer, *Christian art in China*, p. 16, et, pour le «galop volant», p. 18.

P. 190, n. 1. — L'Attiret de Paris doit être Claude-François Attiret (1728—1804). Mais, tandis que les documents que j'ai

1) Dans l'*Opisanie Pekina* du P. Hyacinthe Bičurin, Petrograd, 1829, in-8°, p. 35, il est question des portraits, au-dessus desquels «sont pendus aux murs des tableaux représentant divers épisodes des combats de l'année de l'Onest en 1776». La date de 1776 me paraît être une simple erreur pour 1755—1759; on a vu (p. 256) que M. Madrolle parle aussi de 1776; peut-être est-ce d'après la traduction française du livre du P. Hyacinthe.

2) J'ai visité partiellement le Tseu-kouang-ko deux fois, mais n'ai vu aucune salle où se trouvaient des portraits de généraux ou des tableaux de bataille.

utilisés font de lui un *cousin* du missionnaire, il est indiqué comme son *neveu* aussi bien dans Nagler, *Künstler-Lexicon*, que dans Thieme et Becker, *Allgem. Lexicon der bildenden Künstler*.

P. 205, notes, l. 8. — Lire «que l'Empereur de la Chine envoya en France il y a quatre ans».

P. 207, l. 10. — Lire Prevost.

P. 210, l. 3 et 4. — La Préface du t. I des *Mémoires concernant les Chinois* est donc dans l'erreur quand elle dit (p. xi) en 1776 que les seize planches ont été envoyées en Chine «il y a trois ans»; c'est d'ailleurs une autre inexactitude de cette préface de prétendre que K'ien-long avait voulu que les estampes «fussent gravées en France».

P. 218. — M. Laufer (*Christian Art*, p. 18) parle d'un exemplaire des gravures originales qui est en sa possession, mais ne dit pas s'il s'agit d'un tirage fait à Paris ou en Chine, ni si des textes chinois y sont joints.

P. 227, note 4. — Le *Wang cheou cheng tien* relatif aux fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ang-hi en 1713 a été reproduit par la photolithographie au Tien-che-tchai de Changhai en 1879; mais je ne sais si cette réédition donne l'ouvrage entier ou seulement les chapitres de planches. Cette réédition de 1879 se trouve au British Museum (cf. Douglas, *Supplementary Catalogue*, p. 150; la date de 1721 indiquée par Douglas vient de ce qu'il a confondu l'année de naissance de K'ang-hi et celle de son avènement).

P. 229, note, l. 11-17. — Même s'il n'y a pas eu d'ouvrage imprimé relatif aux fêtes du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ien-long, il ne s'agirait pas ici nécessairement du 60<sup>e</sup> anniversaire de K'ang-hi. Il y a en effet un gros ouvrage en 120 chapitres consacré au 80<sup>e</sup> anniversaire de K'ien-long, et qui est intitulé 八旬萬壽盛典 *Pa siun wan cheou cheng tien*; un exemplaire s'en trouve au British

Museum<sup>1)</sup>. Ce 80<sup>e</sup> anniversaire était tombé en 1790<sup>2)</sup>; l'ouvrage lui-même, d'après Douglas, serait de 1792<sup>3)</sup>.

P. 235. — M. Cordier m'a mis sur la piste d'un exemplaire des gravures originales sur cuivre représentant les bâtiments européens du Palais d'Été. Cet exemplaire, malheureusement incomplet, se trouve dans la bibliothèque de l'École des Beaux-Arts, qui l'a acheté 150 francs aux héritiers de Jametel en 1890. Les gravures de très grand format, tirées sur papier pelure, sont d'une extrême fragilité, comme le disait Delatour. Je ne donnerai pas ici d'indications détaillées sur ces gravures, qui mériteront une étude à part, et me borne à signaler qu'elles sont beaucoup plus chargées et remplies que les copies faites pour Van Braam Houckgeest, avec leur aspect de dessins au trait, ne l'auraient laissé soupçonner.

P. 236. — Le don des collections de Van Braam Houckgeest est relevé dans les «Observations» jointes au *Voyage à Canton* de Charpentier Cossigny, mais sans aucun renseignement nouveau.

P. 240. — L'album Hd 90 doit bien être postérieur à 1783, mais mon hypothèse en ce qui concerne les sites représentés n'est pas juste. Ces 36 sites de Jehol sont bien ceux de K'ang-hi, et non les nouveaux sites de K'ien-long; il suffit pour s'en convaincre de comparer leur liste à cette donnée par M. Franke. Il semble que ce soit un autre exemplaire de ces gravures en taille douce qui se trouve au British Museum et est décrit sommairement par Douglas, *Supplementary Catalogue*, p. 2.

1) Cf. Douglas, *Supplement. Catalogue*, p. 1.

2) K'ien-long était né le 25 septembre 1711, et non en 1710 comme il est dit dans *Biogr. Dict.*, n° 364.

3) Dans l'ouvrage touffu et confus de G. de Vincentiis, *Documenti e titoli sul.... Matteo Ripa*, Naples, 1904, in-4°, part. I, p. 15, il est question d'une poésie écrite par K'ien-long en 1783 au sujet de Castiglione, et qui est insérée «au ch. 1, folio 18» du *siuan wan cheou cheng tien*; je ne retrouve pas actuellement la source à laquelle l'auteur a emprunté ce renseignement.



P. 254, vers le bas. — Lire M. J. Fliche.

P. 255, n. 2. — Pour les portraits de généraux peints par les Jésuites sous K'ien-long, cf. Laufer, *Christian Art*, p. 17, renvoyant à une note de M. F. W. K. Müller dans *Zeitschr. für Ethnologie*, 1903, t. XXXV, p. 483.

---

*Note finale* (cf. p. 187): — Au dernier moment, j'ai accès à la revue d'art et d'archéologie 藝術叢編 *Yi chou ts'ong pien*, qui paraît depuis quelques années à Changhai. Dans le n° du 4<sup>e</sup> mois de 1917 est reproduit un tableau de Castiglione du type usuel, représentant une femme jouant avec deux enfants. Le n° du 8<sup>e</sup> mois de cette même année contient une image de tigre mise sous le nom de Castiglione, encore que le tableau ne soit pas signé de lui et porte seulement la signature (fausse) de 包貴 Pao Kouei des Song; tout ce qu'on peut dire est que c'est là une œuvre sinon de Castiglione lui-même, du moins de l'école «européenne» de la Cour; aussi est-il curieux de voir cette peinture porter une notice autographe de Touan-fang, où ce collectionneur affirme que c'est «sûrement là un chef-d'œuvre des Song».

P. 233, l. 20: Lire: c'est que ceux-ci n'existaient pas encore... — L. 22: Lire: *chouei-fa*, ou «systèmes hydrauliques». — L. 25: Lire: comme tout le Palais d'Eté.

---

# A LIFE OF ODORIC OF PORDENONE

BY

A. C. MOULE.

---

Nothing can be more vague than the chronology of Odoric's life and travels, with the single exception of the date of his death.

The date of his birth has been guessed as 1285 or 1286, Yule adding (in *Cathay* II, p. 8) "judging, however, from the effigies of Odoric on his tomb at Udine, I should have guessed the date of his birth to stand a dozen years earlier than that mentioned", — that is, in 1274. On this point no new evidence seems to have come to light, although Jerome Golubovich O.S.F. (in *Archivum Franc. Histor.*, 1917, p. 22) would place the date of birth in 1265 by an argument which seems to me to have little or no weight.

Of the date and duration of Odoric's travels a little more can be said than about his birth, but after all it is very little and very vague. On his travels "he started sometime between 1316 and 1318 (inclusive), and from them he returned shortly before the spring of 1330" (Yule, l. c. p. 9). Cordier accepts the date of his departure, which some say was from Venice "with the galleys", as April, 1318. Yule (l. c. p. 98) tells us that the galleys for Trebizond did not leave Venice till the middle of July; and the years 1318 or 1316 are vigorously attacked by Golubovich on the following grounds.

The date 1318, he says, has no other foundation whatever than the statement of two late Italian MSS of the type underlying the second or minor Ramusian text. These two MSS are 52 and 53 in the Yule-Cordier list (*Cathay* II, pp. 59, 60), and begin, sure enough, "Ani domini mcccxviii. Jo frate odoricho" and "Anno mcccxviii. io Frate Oderigo" respectively. Unfortunately for Golubovich's reputation for accuracy, No. 51 and 54 in the list also contain the date mcccxviii, though the month, April, seems to be due to the printed editions of Virunio (1513) and Ramusio (1583). The four MSS are dated, in *Cathay*: 51, "xivth or xvth cent."; 52, "xivth cent."; 53, "xvth cent."; and 54, "xivth cent.", whereas Golubovich assigns 52 and 53 (the only ones he mentions) to the xvth century.

But there is another possible way of arriving at the date. According to Golubovich two other Italian MSS and one Latin MS give the duration of Odoric's travels as fourteen or fourteen and a half years and so, counting back from 1330, fix the beginning in 1315 or 1316. These MSS are Yule-Cordier No. 58 (at Lucca — "paesi ne li quali el feze dimora anni xiiij") and 59 (at Pisa — "paesi nelle qualli elli fue personalmente quattordici anni."), both of the xvth century; and 47, of the xivth or xvth century, at Venice, which says (*Cathay* II, p. 279) "Quatuordecim annis cum dimidio . . in hujusmodi partibus sum moratus". Here again a second Latin MS (27) of the xivth century, which mentions fourteen years, must be added to the list.

Golubovich has, no doubt, done good service in pointing out that all this is not very secure evidence for fixing Odoric's departure in 1315, 1316, or 1318; but what are we to say to the reasoning by which he himself makes Odoric sail for the Holy Land in 1296, and again for the Far East in 1314? He writes (l. c. p. 21) that Odoric's "whole oriental missionary career was full 33 years, as we

are assured by the following indubitable testimony of one of his superiors. Here is the interesting document, preserved in a rare codex in the Royal Library at Monaco (cod. lat. 3702), written about 1450, which contains a list of Franciscan Saints, among whom is our Odoric, with the following notice: — ‘Item, in the Province of St Anthony Brother Odoric, who for XXXIII years read the word of life among the infidels, preaching many years in many tongues. He travelled as far as to the Indies where in the court of the great Khan (magni Kay) he represented the glory of the faith for three years. About him brother Conrad of Pigan, Vicar of the North, who himself went about among the Saracens for thirty years, has told (De ipso narravit fr. Conradus de Pigan, Vicarius Aquilonaris, qui et ipse inter Sarracenos XXX annis circuiens, quod) that wherever the said Brother, who knew only Latin, came he found him an interpreter of tongues. In obedience to a command he told the marvels which he saw and heard from trustworthy persons, a certain Brother writing them down A.D. 1330, in the month of May at Padua. He departed to the Lord A.D. 1331 on the 13th day of January...’

Of this it is enough to say that it was written 120 years after Odoric’s death, and that the unknown Conrad (who is no doubt the “one of his superiors” alluded to by Golubovich) is not made to vouch for the traveller’s thirty-three years missionary career.

No room for the preliminary seventeen years of this career is found in the “authoritative life” (as Golubovich constantly calls it) of the Saint of which I proceed to offer a translation, and it seems to me that we practically have as yet no reason to start Odoric on his travels before 1314, and no evidence at all of the date of his birth.

The *Life of Odoric* is contained in the *Chronicles of the General Ministers of the Order of Minor Friars*. This valuable work, which



was already more or less known through the use made of it by Wadding for his *Annales Minorum*, was printed for the first time from an Assisi MS (No. 329) as vol. III of *Analecta Franciscana*, Quaracchi, 1897. The editors give reason for believing that the bulk of the work was written before 1369, and so we may suppose that the Life of Odoric which comes on fol. 150 r<sup>o</sup>—151 v<sup>o</sup> (*Anal. Franc.* III, pp. 499—504) was written within forty years of his death. It is as follows:—

“Under this General (Gerard Odo) there flourished and died before the Chapter at Perpignan the most perfect man Brother Odoric of Friuli, who entered the Order of Minor Brothers when he was quite young, and from the time of his profession always wore hair-cloth<sup>1</sup>) or coat of mail next his skin. He was never willing to be promoted to the official positions of the Order, but to be busy with humble ministries. He always fed sparingly, too, as far as possible on bread and water; and the bread was commonly made of a red grain which is given to donkeys for oats. Also, before he went beyond the sea, he was alone in a certain wood, with the leave of his Minister, leading the solitary life of a hermit. Once also while he was praying in church he saw the devil trying to strangle a burgher for three nights. A certain woman, the wife of a smith, who had a cancer on her jaw, was cured by the divine power alone through Brother Odoric at the prayer of her husband, after the sign of the cross had been impressed on her jaw with the greatest devotion. And with the sign of the cross he healed a girl who had a disease of an incurable nature in the hand. He exacted from her, nevertheless, a faithful promise that she would never tell it as long as he lived.

“Moreover when in his piety he had crossed the sea and passed through many lands towards the south and east, he saw many

1) The *cilicium* still shown at Udine is a kind of chain girdle, *cingulus ferreus*.

wonderful things which he committed to writing and so made a book, which is called *Concerning the wonders of the world*. In the sixteen years for which he was there (In xvi annis quibus ibi fuit) he baptized twenty thousand infidels and subdued them to the catholic faith.

"Once he was there in a place where the order was that no one should receive any Christian under his roof under pain of death and confiscation of his goods. He however was so seriously ill that for a year he could not walk on his feet. He was nevertheless placed by a rustic under a tree which is called *fasciol*, to lie there. And all through that year he ate nothing but the fruits of that tree, which continue all the year round, and drank nothing but the water which flowed from the foot of that tree. He said too that he had borne this patiently without anxiety. Moreover once when, being very hungry, he had eaten a fruit which he had found in a stream, that fruit gave him so great strength that he travelled for nine days without needing or taking food or drink. And he believed that he would never have needed food or drink any more, if he had not eaten other things to oblige some lady.

"Afterwards when he was going to the house of an idolater to convert him, and was taking the man's son with him, when he got up after matins the boy was so sleepy that he could not go on. So Brother Odoric put him up in a tree to sleep because of the wild beasts, and gave himself up meanwhile to prayer. And he saw a multitude of women dressed in green, walking along the road in procession and singing melodiously. And after that he saw another longer procession of women dressed in red, who were followed by others dressed in white silk, and all had wonderful crowns. And last he saw a lady of extreme beauty dressed in garments of cloth of gold, and supported by many knights. And then Brother Odoric was called by his own name by that lady so great, and he answered

in amazement: 'Lady, who are you, and how do you know me?' 'I, says she, am the Mother of God, and go with all these to do honour to a woman who is soon to die, who has always served me in virginhood. The first procession indeed, which you saw, is of holy wives and widows; the second, of martyrs; the third, of those who have kept their virginity pure.' And so as they talked Brother Odoric walked with her nearly half a league. At length the blessed Virgin told him to go back quickly to the boy whom he would find crying, and then to follow her at once, because the said woman could not die until he had ministered the Eucharist to her. As the vision vanished therefore, Brother Odoric found the boy crying and after that the sick woman who, when he had communicated her, departed this life as the Virgin had said.

"He came also to a country, which is called Malescorte<sup>1</sup>), where as well as in great Tartary God has given such grace to the Minor Brothers that with a word alone they drive out devils from bodies possessed as quickly as they would chase a dog from the house. And for this reason demoniacs are brought bound to the Brothers from a distance of ten days journey, and being set free and converted to the faith are baptized by the Brothers. And then the Brothers put their idols which are made of felt in the fire, and if, as sometimes happens, they come out of the fire by the help of the devil, the Brothers sprinkle the fire with holy water and put the devil to flight, and the idols are burnt up at once. And the evil spirit cries out in the air 'See how I am driven out of my house'. And the idolaters hearing this are converted and are baptized by the Brothers.

"When he was going through a valley which is placed above a certain river of delight, he saw many corpses of dead men, and

---

1) Cf. *Cathay* II, pp. 257, 260, 261, where the casting out of devils is not connected with this place (Millestorte, Melensorte, etc.), but only with great Tartary.

heard such a sound of nakers and musical instruments, that he was shaken by a great fear. Moreover that valley is seven or eight miles long, and whoever enters it never comes out, as is known in that land, but dies without delay. Nevertheless Brother Odoric, committing himself to God, went into it. So after he had found innumerable corpses of the dead at the entrance, as he went on he saw in the rock on one side a human face so terrible that he nearly died of fright. Commending himself however to God by saying continually 'The Word was made flesh', he went up to within about seven paces of the face, but being afraid to go nearer he passed on to the head of the valley. And going up a sand hill and looking about from thence, he saw nothing but a quantity of silver on the top of the hill gathered together like fishes' scales. And at first he put some of it into his bosom, but afterwards, having no use for it, he threw it away. He heard moreover all the time the sound of the said nakers and by the protection of God came out unhurt. And when the Saracens saw him they saluted him with the greatest astonishment, and said that he had so escaped because he was baptized and holy. They said also that the said dead men, were evil spirits of hell<sup>1</sup>).

"He came also to the wonderful palace of the most great emperor who is called the great Khan, where the Minor Brothers always have a special place at table, and the emperor receives the blessing from them. When however he had stayed with him for two years, he came back of his own wish this side of the sea, that he might take Brothers there to teach the people. While therefore he was returning for the said reason to his own land, the devil appeared to him on the road in the form of a woman pilgrim. And when she asked him, calling him by his own name, where he was going, Brother Odoric said to her, 'Who and whence art thou?'

---

1) Cf. *Cathay* II, pp. 262—266.



She replied 'I am the devil, come to hinder thee in thy business, lest thou drive us from our possessions. And know that never shalt thou return to these lands'. And he, all disturbed, shouted in answer 'Go, Satan and father of lies, for I believe thee not at all'. Now his companion, who was behind him, wondered that he talked so loudly with himself, and thought that he had gone mad. And when he blamed him for talking so, he answered that he was not talking to the air, but to the devil 'who', says he, 'said so and so to me'.

"When however he wished to go to the lord Pope for his blessing and to beseech him with regard to the troubles of the Order, when he was at Pisa he began constantly to be very ill. And when he was in great pain the blessed Francis appeared to him in a cloud which was bright inside and dark outside and said 'Brother Odoric, thou shalt not go to the Court, for I am going and will set forward the business for which thou wishest to go. But rise and go back to thy nest, and there shalt thou die, for this city is not worthy to hold thee dead.' And he had himself carried at once to Udine, his own country, notwithstanding his very great bodily weakness and the distance of the place. And when he had been generally confessed and the confessor wished to absolve him, he said 'Father, I am glad for thee to absolve me, although I have no need, because I have been absolved from all my sins by God.' And afterwards on Monday about Terce (*die lunae circa tertiam*) he departed this life.

"But when the Brothers wished to bury him after the Office at Vespers, the Gastald, or governor of the city, who was a great friend of Brother Odoric, comes and says 'Brothers, it would not be a good thing that such a man should be buried thus. But wait till the morning, and I and the whole town will do him honour.' And so it was done. And on the following Tuesday morning (*sequenti vero die Martis de mane*), while the Brothers were saying the funeral service and women were coming up according to the

custom to kiss his feet, a certain lady [in the service] of the sister (quaedam matrona sororis) of the lord Patriarch of Aquileia, who had had her whole arm shrunken for seven months, so that she could do nothing for herself, confidently touched her own shrunken arm with the arm of Brother Odoric and instantly called out and showed that she was cured. Then everyone shouted aloud and said 'he is holy, and so must not be buried so quickly'. And then many sick people came and all went away cured by his merits.

"His face was more beautiful than when he was alive, and his limbs were as pliant as those of a living man. But when people had torn off his cassock up to his knees, a woman who tried to cut off one of his fingers with scissors was suddenly paralyzed; and on account of this the Brothers shut up his body in a coffin (uchia). And on Wednesday the Reader of the Preachers preached about his life in the evening. And when they wanted to put him in another coffin (arca) with three locks and then to bury him in a new tomb, and devout people were coming in crowds to kiss his feet and hands, so sweet a swell came from the coffin that all wondered. And the Custos of the church of the Canons, a man of position, and some of the burghers wanted to prove whether the Brothers had put in scent to deceive the people, and one of them uncovered him and, by applying his nose even between his legs, found the same fragrance all over the body, and even swore that for more than a week he perceived that scent on his hands which had touched the sacred corpse.

"When he was buried and people were taking pieces of the first coffin (caxia, = capsä) for relics, one man, wanting to take a piece of the first shirt with a great sword, cut off the whole of his own finger. And after putting some of the said wood on the cut, he wrapped up his finger, hanging as it was by the skin, and so went to the doctor. And when the broken finger was unbound, it was

found so healed that scarcely a trace of the cut could be seen. And the doctor was annoyed thinking that he had been hoaxed, until the man, lost in astonishment, stoutly declared that the cut had really been made and that he had been healed by Brother Odoric.

"On the following sixth-day (Friday) the lord Patriarch of Aquileia came from one of his castles to visit the sacred corpse. And when the doctors said that they doubted whether he had really been dead before he was buried, since his limbs were supple and his face fair and of a good colour and his body sweet, the lord Patriarch caused him to be publicly taken from the grave so as to remove this mistake. And when the Governor of the city and the Consuls and the Warden, who for safer custody were keeping the three keys where the sacred corpse was, met, the coffin was unlocked, and the sacred body taken from the coffin and reverently placed on an altar. And the lord Patriarch seeing his limbs still supple and pliant as those of a living man, and perceiving the greatest sweetness with his nose, could not refrain from tears. And putting a ring on his finger, he knelt down and worshipped him as a Saint; and after him his whole retinue did the same. His face moreover was fair and fresh as if he were alive. And when the Abbess of Aquileia, whose convent was at a distance of six leagues, came to the place, the Governor, Consuls, and Warden aforesaid, who held the keys of the said coffin, came, and the sacred corpse was placed on an altar again with lighted candles, at her request, because she was very noble. And while the Sisters two and two were coming devoutly to kiss his feet, a stone from the building fell on Brother Odoric's leg, making a bruise and wound from which blood flowed. And the governor of the city wiped up the blood with his silk-lined hood <sup>1)</sup> and kept it as a relic.

---

1) *Caputio foltrato de serico*. The printed text has *caputio foderato de serico*, 'a fur-lined hood of silk'.

"Brother Michael of Venice, who had fistulas of an incurable kind in his throat, and the throat itself pierced, for quite seven years, heard in the lands beyond the sea of the miracles of Brother Odoric, and devoted himself to the same holy man. And the said (*sic*) Brother James sent him a letter to this effect: 'Brother Odoric, most loved companion, for the mutual love, friendship, and fellowship which we had together amongst the unbelievers, and by the merit of thy holiness, I beg, pray, and beseech thee to heal our friend and faithful representative from every disease.'<sup>1)</sup> When indeed the said Brother Michael came to his tomb on the vigil of Pentecost after Matins, and had read the aforesaid letter on his knees in the presence of two Brothers, and had put a piece of the holy man's coat on the wound with faith, he found himself after prayer so perfectly healed, that he preached to the people the same day and showed them the place of the wound and published the miracle.

"On the next day a woman was brought from Padua in a carriage, who had broken the spine of her back in hard labour and had become so doubled and bent towards the ground that she could not raise her head more than three palms, though, nevertheless, she was [naturally] tall (*cum tamen esset longa*), and had walked with a stick doubled up like this for ten years. But when she stayed there by the tomb, on the third day she was restored to her former health, walking in the sight of all perfectly upright without a stick.

"With many other miracles did the Lord make his Saint wonderful, to whom is honour and glory for ever."

To this Life, which after all does not tell us much that is new, we add versions of extracts from other works.

"At Udine lies holy Brother Odoric who from zeal for the faith went to the lands of the unbelievers and made much fruit in the conversion of the nations, and visited the greater part of the lands

1) James, one of Odoric's travelling companions, seems to have been an Irishman.



of the unbelievers in person. And though he was very well informed about the circumstances, dwellings, and manners of the aforesaid peoples and could speak with truth, yet he desired to have a three-fold command to write the marvels of the aforesaid peoples; and so, bound by obedience, he published a short work about the marvels of the unbelievers. Coming back at last to his native province of St Anthony he slept in the Lord at Udine, and his death was glorious in the sight of the Lord. After death this saint did and still does many signs, on account of which he was canonized in the patriarchate of Aquileia. This Brother Odoric raised from the dead, at the prayer of his sister, a certain Minor Brother who had lain six days in the tomb. And Brother Henry the Minister General saw him raised up, as Master Matthew Bartoli said." <sup>1)</sup>

And again: "The Custodia of Friuli has a station at Udine, in which lies buried Brother Odoric, canonized for his virtues in the patriarchate of Aquileia, who visited almost the whole world preaching and teaching." <sup>2)</sup>

Next we translate an interesting passage from the Chronicle of John of Viktring, which is quoted in full by Cordier (p. vii), but is little known to English readers, as it is barely mentioned by Yule. John's Chronicle extends from 1211 to 1343, and is therefore the work of a contemporary of Odoric, and although this passage does not come in what seems to be the original form of the Chronicle, the extended form in which this and other additions are found is only carried to the year 1347, so that we may well think that

---

1) Or, according to the Assisi codex, 'as he himself told me Master Bartholomew by word of mouth'. Bartholomew of Pisa, *De Conformitate*, in *Analecta Franc.* IV, p. 274. Bartholomew of Pisa (i.e. Bartholomaeus de Rinonico de Pisis) is not to be confused, as Yule and others confuse him, with his earlier contemporary Bartholomaeus domini Albisi, also of Pisa, who died c. 1360; whereas the author of the *De Conformitate* is first heard of in 1352 and is said to have died in 1401, having finished the book about 1390.

2) Ibid. p. 525.

the notice of Odoric is written by a contemporary. This extended Chronicle was printed from a 15th century MS, under the title of 'Anonymi Leobensis Chronicon' by Hier. Pez in *Scriptores Rerum Austriacarum*, vol. I, 1743, where this passage will be found in col. 919,20. Cordier quotes it, and it is here translated, from the text printed by J. F. Boehmer in *Fontes Rerum Germanicarum*, vol. I, 1843, p. 391. Boehmer, whose text differs a little from that of Pez, presumably copied the additions (which he prints in footnotes) from the same Kloster-Neuburg MS. It is then as follows:

"At this time [i. e. in the days of Pagano, Patriarch of Aquileia] a Brother of the Order of Minors, named Ulric, of the descendants of those whom King Ottakar had once placed at Pordenone as a guard, who had gone into exile for a long time for the propagation of the faith in the lands beyond the sea, came home and told wonderful stories. Amongst the rest, when some of his companions had been burned by the Saracens, he himself, coming to collect their bones, is caught and thrown into the fire, but came out unhurt. And when the gentiles were praising him because of this, he says that the Lord had shown this miracle not for his merits, but for the virtue of the bones of the saints. He related besides that he had seen in a monastery a man, who was keeper of animals of different kinds, sheep, goats, monkeys, dogs, and such like, which at a fixed time he drove up to feed, and placed before them remnants of food; and said that they were (human) souls, but had lived like these animals, and so were changed into their likeness. And when he could make no progress against this belief, although he argued in the catholic way, he shook off the dust from his feet and went away, leaving the error in minds hardened by the wiles of the devil. He died at Udine in Friuli, famous for many miracles. The people had run in crowds to his tomb."

Lastly we give the brief notice of Odoric, derived probably in part from the *Chronica Generalium*, which Marianus of Florence inserted in his *Compendium Chronicarum O. F. M.*, c. 1525, which was first printed in *Archivum Franciscanum Historicum*, 1908–11, and issued separately in 1911. It is as follows:

“Brother Odoric of Friuli, a most holy man and bright with miracles, fell asleep in the Lord on the 14th January A.D. 1331. And the Patriarch of Aquileia inscribed him on the roll of Saints in his own patriarchate. In the sixteen years for which he stayed in the lands of the south and east he saw many wonderful things, and baptized twenty thousand unbelievers and subdued them to the catholic faith. And coming back thence to Italy, he wrote by command a book called *Concerning the wonders of the World*.”<sup>1)</sup>

We have said above that no date in Odoric's career is certain, except the date of his death. Two modifications of this statement should be made. First, it is not open to doubt that his book was dictated and written at Padua in May, 1330. Secondly, there is more divergence than Yule, Cordier, or Golubovich would lead one to suppose with regard to the date of his death. Yule (*Cathay* II, p. 13) says “he died on the 14th January, 1331” and adds in a note: “This is the date given by the postscripts to Odoric's narrative, and all the subsequent accounts.” In the postscripts which he himself prints in Latin (pp. 276, 336) and English (p. 275) it is “*pridie idus Januarii*” or the 12th January! Cordier (p. xxxi) and Golubovich (p. 22) accept the 14th January, 1331, without remark.

From the little extracts from the MSS which are given in the Yule-Cordier Bibliography (*Cathay* II, pp. 39–74), with some help from other pages, it is possible to discover the date given in the postscript in seventeen cases, with the following result.

One MS (14; 14th cent.) has 4 Jan., 1330; two MSS (16, 17;

1) *Compendium etc.*, Quaracchi, 1911, p. 71.

? and 15th cent.) have 14 Jan., 1330; three (13; 14th cent., 47; 14th cent., and another (p. 276)) have 12 Jan., 1331; two MSS (33, 40; 14th cent.) supported by the 15th cent. notice quoted above, have 13 Jan., 1331. All the above are Latin. The date 14 Jan., 1331, is given in four Latin MSS (2, 5, 18, 61) of the 14th cent. and one (37) of the 17th cent., and in one Italian MS (58) of the 14th cent. and two (66, 67) of the 15th or 16th centuries. And finally one French MS (69) of the 15th century gives 14 Jan., 1332. None of these postscripts seem to name the day of the week or the hour; and Wadding's Monday is no doubt derived from the *Life* which is translated above. In 1331, the 14th January fell on Monday, a fact which of course tends to confirm the accepted date. Whether the variation which exists between the third and ninth hour can be in any way due to the correspondence of the "third hour" with "9 o'clock" I do not know.

Such is the meagre story of our traveller. From boyish asceticism and the life of a hermit in the greenwood he turned about the year 1314 or 1315, with one of those sharp changes which sometimes bisect a human life, to spend the rest of his time wandering through the busiest and most crowded haunts of men. Yule is perhaps too quick to deny him the spirit and intention of a missionary. His book asserts that he went out to win souls, and came back to collect a party of fifty missionary recruits for Cathay. In his first seven years spent in Armenia and Persia among members of his own Order who were so busy with daily baptisms and confirmations that they had no time for meals until the stars came out, he probably helped in the work, and several of his later stories allude to preaching or to baptism. He seems to have reached Thana near Bombay in 1321 or 1322 and has left us one of the most detailed stories of the martyrdom there, on their way to China, of four of his Brothers. An old document, the existence and nature of which



have not been verified, asserts that he visited Lin-ch'ing in Shantung and founded a Church there in 1326, on his way to or from his two or three years stay at Peking<sup>1</sup>). And he was home again in Padua in May, 1330. It is not doubted that he saw most of the places he describes; but the sources of his information are perhaps less certain. He has some stock travellers' tales like the *Old Man of the Mountains*. In his notice of Cansai (Hang-chou in China) it can almost be demonstrated that he merely repeats the words of his hosts and guides. Some of his sentences are actual translations from contemporary guide books, still extant, which no doubt contain the sort of stories which would be told to visitors. Conspicuous is the story of the feeding of the beasts which had human faces and souls. It is in the Chinese books and it is still recorded on the rocks; but it was the performance of the "Ape's Father", a particular monk who died eight centuries before Odoric was born. Odoric describes the place, which he quite probably visited, and the way there by water quite correctly, but I doubt if he saw the show. Marignolli, twenty years later, declares that he experimented on the beasts with a cross, but still I have my doubts. The Chinese books, not one but many of them, are resolutely sure that the performance took place once and long ago<sup>2</sup>). But this sort of question only adds to the interest of the narrative.

Born in the quiet country of Friuli, the traveller returned at last from the ends of the earth to die there in peace.

---

1) *Le Missioni Francescane in Palestina* etc. vol. II, fasc. VIII, 31 Agosto, 1892, pp. 475—481. The document is said to be in the archives of the Franciscan Mission at Chi-nan. I owe this reference to Monsieur Pelliot.

2) The curious version of the story given by John of Viktring (p. 287 above) suggests that Odoric may have seen sheep and goats driven up to feed, and at the same time heard the story of the apes, and perhaps unconsciously blended the two into one tale of his own experience.

---

## BULLETIN CRITIQUE.



*Public Debts in China.* By FENG-HUA HUANG, Ph. D.  
New York, Columbia University, 1919, in-8, pp. 105.

Cet ouvrage qui est le No. 2 du Vol. 85 des *Studies in History, Economics and Public Law* publiées par la Faculté des Sciences politiques de Columbia University passe en revue dans sept chapitres les différents emprunts contractés par la Chine: I. Emprunts domestiques; II. Indemnités et Emprunts de guerre; III. Emprunts de chemin de fer; IV—V. Emprunts généraux; VI. Emprunts provinciaux, domestiques et étrangers; VII. Conclusions et suggestions. Dans des appendices, des tableaux récapitulent ces emprunts. Il eut été préférable, je crois, de donner une liste chronologique de ces emprunts dont le premier, dont il ne paraît pas être question, est celui de décembre 1874 au capital nominal de 2.000.000 de tael à 8 % d'intérêt annuel, garanti par les Douanes maritimes, remboursable en dix ans. Je ne parle pas des petites sommes prêtées en 1865—1866.

H. C.

*The Foreign Trade of China.* By CHONG SU-SEE, Ph. D.  
Published under the auspices of the China Society  
of America. New York, Columbia University, 1919,  
in-8, pp. 451.

C'est le No. 199, Vol. 87 des *Studies de Columbia University*.  
L'ouvrage est divisé en deux parties: les Relations commerciales

avant 1861; les Relations commerciales depuis 1861, suivies d'appendices renfermant d'utiles statistiques et se terminant par un index alphabétique.

L'ouvrage est écrit surtout d'après des sources anglaises, ce qui est assez naturel puisque le commerce anglais est le plus important de Chine, mais l'auteur aurait pu glaner dans d'autres livres des renseignements utiles. J'ai consacré de longs travaux aux *Marchands hanistes* et au *Consulat de France à Canton* que M. Chong ne paraît pas avoir connus; il aurait puisé aussi des notes nombreuses dans *Cathay and the Way thither*, seconde édition, qu'il a consultée trop sommairement. Il ne paraît pas connaître le *Commerce du Levant* de W. HEYD. C'est moi et non M. Albert MAYBON (p. 212) qui ai baptisé les «Cent jours» la période des réformes de Kouang-siu. J'aurais désiré aussi plus de sources purement chinoises. Néanmoins, tel qu'il est, ce livre est intéressant et témoigne d'un travail consciencieux. Beaucoup des titres des ouvrages de la bibliographie ont été cités de seconde main: Breden pour Bredon (p. 410); Grossier pour Grosier (p. 412).

H. C.

*Modern China A Political Study* by SIH-GUNG CHENG, M. A.,  
.... Oxford, at the Clarendon Press, 1919, in-8,  
pp. VII—380.

L'intérêt de ce petit volume est de nous présenter au point de vue chinois les problèmes que soulève la situation compliquée de l'heure actuelle. La partie qui sollicitera plus particulièrement l'attention du lecteur est celle qui traite des Nouveaux Problèmes depuis la guerre et spécialement de l'affaire de Kiao Tcheou. A la fin du livre on trouvera un certain nombre de documents officiels des dernières années. L'auteur a raison (pp. 305 seq.) de marquer le réveil du patriotisme chinois dans les dernières années et il rend justice au désintéressement des Etats-Unis, de la Grande

Bretagne et de la France. Il n'a pas tort de manquer de confiance à l'égard du Japon. H. C.

*The Tsokiang; or Water Transport Conditions between Tonkin, Lungchow, and Nanning.* Shanghai, Maritime Customs, 1920, in-4, pp. 23, carte.

Le Tso Kiang 左江 ou Rivière de Gauche est formé du Soung ki kiang 松吉江, appelé aussi Soung ki koung et rivière de Lang So'n et de la rivière de Kao P'ing 高平河, appelé par les Annamites Soung Bang Giang, qui descend de Caobang; au confluent des deux rivières est bâti Loung Tcheou 龍州. Le Soung ki kiang naît près de la frontière du Tong King et du Kouang Toung, près du poste de Baxa; la rivière de Caobang ou en chinois Mumaho (Muma, nom chinois de Caobang) 牧馬河, prend naissance au Yun Nan et pénètre au Tong King près de Bingmang et rentre en Chine à Chouei k'ou (Shui k'ou 水口) pour descendre à Loung Tcheou.

Le Tso Kiang se termine à San kiang k'ou, 三江口, 30 milles au-dessus de Nan Ning, après sa jonction avec le Yeou Kiang 右江 ou rivière de droite; sa longueur de Loung Tcheou à San Kiang K'ou est de 183 milles; la distance par eau entre Loung Tcheou et Nan Ning est de 213 milles. Le principal affluent du Tso Kiang est le Ning Ming Ho 寧明河 ou Ming Kiang 明江; les deux autres affluents sont le Hei chouei ho 黑水河 à gauche et le Houa Ho 花河 à droite.

Cette étude qui forme le No. 33 de la «Special Series» des publications des Douanes maritimes est due à M. Pierre BOÜINAIS, Acting Commissioner à Loung Tcheou. H. C.



Louis FINOT, *La Marche à la Lumière. (Bodhicāryāvatāra)*  
 [Les classiques de l'Orient], Paris, Bossard, 1920, in-8°,  
 166 pages + 1 f. n. ch., ill., 28 fr.

La collection des *Classiques de l'Orient*, entreprise par l'éditeur Bossard sous le patronage de l'Association française des Amis de l'Orient et sous la direction de M. Victor Goloubew, a pour but de mettre entre les mains du public lettré des traductions fidèles, mais facilement lisibles, d'œuvres caractéristiques de l'Orient. Elle a débuté par un épisode fameux du *Rāmāyaṇa*, *La légende de Nala et Damayantī*, traduite par M. S. LÉVI, et doit successivement donner des *Nō* traduits par M. N. PÉRI, *Trois drames tibétains* traduits par M. BACOT, *Les Questions du roi Ménandre* traduites par M. FINOT; l'intérêt des œuvres et les noms des traducteurs font bien augurer de l'avenir de l'entreprise.

Le *Bodhicāryāvatāra* de Çāntideva, qui est sans doute du milieu du VII<sup>e</sup> siècle, méritait de figurer dans cette série. Dès la première publication du texte sanscrit par Minayev en 1890, M. Barth, avec son jugement si sûr des choses de l'Inde, avait proclamé que c'était là « une très belle œuvre, une sorte de pendant bouddhique de *l'Imitation* ». Depuis lors on a eu une traduction française de M. de LA VALLÉE POUSSIN et une traduction anglaise abrégée de M. BARNETT. La nouvelle version française de M. Finot, d'une élégante sobriété et enrichie des gravures sur bois de Mlle H. Tirman, rencontrera certainement le meilleur accueil.

Ce poème, qui n'a pas 1000 vers, a d'ailleurs joui dans le monde bouddhique d'une grande popularité, qui lui a valu d'exister en plusieurs recensions. Bien que nous ne possédions que l'une d'elles en sanscrit, et que la traduction tibétaine, qu'on place dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle, réponde au texte sanscrit que nous avons, la version chinoise de circa 1000 A.D. n'est qu'en 8

sections au lieu de 10, et l'ordre et le contenu des sections sont sensiblement différents <sup>1)</sup>. En fait, l'historien tibétain du bouddhisme, Tāranātha, parle de trois recensions du *Bodhicaryāvatāra*. Une seule est incorporée au *Tanjur*, mais elle y est accompagnée de 12 commentaires, tous traduits du sanscrit en tibétain <sup>2)</sup>. Les Tibétains firent même connaître le *Bodhicaryāvatāra* aux Mongols, et la version mongole, qui date peut-être du début du XIV<sup>e</sup> siècle, a dû encore être revue par des lamas de Pékin au XVIII<sup>e</sup> siècle <sup>3)</sup>.

P. PELLLOT.

*La Chine à travers les Ages hommes et choses — Précis — Index biographique — Index bibliographique.* 1920, in-8, pp. 547. [Imprimerie de Hien Hien].

Ce livre termine la série des grands ouvrages désirés par les T. R. P. L. MARTIN et F. X. WERNZ, Généraux de la Compagnie de Jésus, et demandés au P. L. WIEGER par le P. Emile Becker, Supérieur de la Mission du Tche Li S.E., mort le 28 avril 1918, auquel l'ouvrage est dédié.

La Préface nous indique le but de l'ouvrage. Il résume et complète, dit le P. Wieger, mon Histoire politique de la Chine (Textes historiques), et mon Histoire des Croyances religieuses et des Opinions philosophiques en Chine... Il se compose de trois parties: Un précis. Un index biographique. Un index bibliographique.

1) M. S. Lévi a donné quelques indications à ce sujet dans *B.E.F.E.-O.*, II, 253—55. Il y a en outre entre le chinois et le sanscrit des différences de détail qui semblent indiquer parfois des variantes de texte.

2) Cf. P. Cordier, *Catal. du fonds tibétain*, III, pp. 306—310, 498, 526. M. Finot dit que la traduction tibétaine est de la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle; c'est possible, mais le passage de Bendall auquel il renvoie n'en dit rien.

3) Cf. B. Laufer, *Skizze der mongolischen Literatur* (dans *Keleti Szemle*, t. VIII), p. 217. En outre, s'il y a eu une traduction mongole complète du *Tanjur*, comme je le crois (cf. à ce sujet *J. A.*, 1914, II, 112—113), tous les commentaires du *Bodhicaryāvatāra* déjà traduits du sanscrit en tibétain ont dû être alors retraduits du tibétain en mongol.

«Le Précis expose succinctement la suite des événements arrivés en Chine au cours des âges, depuis le commencement de son histoire jusqu'en 1911, mettant le lecteur à même de situer dans leur cadre les hommes et les choses.

«L'Index biographique contient plus de quatre mille notices.

«L'Index bibliographique contient un millier de fiches».

C'est comme on le voit, tout en complétant les ouvrages du P. Wieger, un immense répertoire qu'on peut consulter isolément. L'index biographique, noms en transcription avec les caractères chinois, me paraît particulièrement précieux. L'index bibliographique sera un supplément aux *Notes on Chinese Literature* de WYLIE.

Nous félicitons le P. Wieger sur l'achèvement de la tâche qu'il s'était imposée, mais nous comptons bien qu'il se remettra au travail après un repos bien gagné.

H. C.

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

S. E. 徐世昌 Siu Che-tch'ang, Président de la République chinoise, vient de publier un ouvrage 歐戰後之中國 *Ngeou tchan heou tche tchong kouo* (« La Chine après la guerre européenne »), 1920, in-8, imprimé au 中華書局 Tchong-houa-chou-kiu, 2 + 4 + 138 pages.

A la librairie Bossard et sous le patronage de l'Association française des Amis de l'Orient, a paru un opusculé *Art et anatomie hindous*, par Abanindra Nath TAGORE, 1921, 55 pages in-16, illustré, traduit de l'anglais par M<sup>lle</sup> Andrée Karpelés, avec préface de Victor Goloubew. C'est une étude sur les règles qui président dans l'art hindou à la représentation du corps humain.

Nous avons reçu des Douanes Maritimes Chinoises: *Returns of Trade and Trade Reports*, 1919. — Part II. — *Port Trade Statistics and Reports*. — Vol. II. — *Yangtze Ports* (Chungking to Chinkiang). — Vol. III. — *Central Ports* (Shanghai to Wenchow). — Vol. IV. — *Southern Coast Ports* (Santuo to Pakhoi). — Vol. V. — *Frontier Ports* (Lungchow to Tengyueh).

La Direction générale des Postes chinoises nous a remis son premier *Rapport sur les Opérations de la Caisse d'Epargne postale pour l'année 1919*.



Deux fascicules ont paru de la *Collection Paul Mallon*; le premier par M. Gabriel MIGEON; le second par MM. Gabriel MIGEON, Alexandre MORET et Maurice PEZARD; les planches sont d'une exécution remarquable.

Nous ne faisons que signaler aujourd'hui chez Paul GEUTHNER — nous y reviendrons plus tard — l'apparition de quatre fascicules des planches que M. Paul PELLIOU a consacrées à la description des fameuses grottes de Touen Houang.

---

# NÉCROLOGIE.

## JULES HARMAND.

François Jules HARMAND qui vient de mourir (janvier 1921) chez sa fille à Poitiers, et était né à Saumur le 23 octobre 1845, avait commencé sa carrière comme médecin militaire; élève du service de santé militaire, 29 oct. 1863; aide-médecin, 20 oct. 1866, médecin auxiliaire de seconde classe, 3 août 1870, il fut un des compagnons de Francis Garnier lors de la mémorable conquête du Delta du Tong King en 1873. Médecin de 2<sup>e</sup> classe, 4 nov. 1874, il fut chargé d'une mission scientifique en Indochine, 1875—1877<sup>1)</sup>. Conservateur-adjoint de l'Exposition des Colonies, il fut nommé consul de seconde classe à Bangkok, le 7 octobre 1881. A la suite de la mort du Commandant RIVIÈRE le 19 mai 1883, Harmand fut nommé Commissaire général du Gouvernement au Tong King, le 7 juin 1883, après la prise des forts de Thuan-an, il imposa au Gouvernement annamite le traité signé à Hué le 25 août 1883 qui reconnaissait notre protectorat. Nommé Consul général, 4 août 1884; à Calcutta, 20 juin 1885; ministre plénipotentiaire de 2<sup>e</sup> classe, hors cadres, chargé du Consulat général, 31 déc. 1887; gérant de la légation de Santiago, 26 juillet 1890—26 déc. 1890, il fut enfin nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Tokyo, le 19 avril 1894. Il était en fonctions lors de la guerre entre la Chine et le Japon, et il eut à conduire avec ses collègues d'Allemagne et de Russie les négociations qui amenèrent la restitution du Leao Toug à la Chine. Il a pris sa retraite en 1906, comme ambassadeur honoraire. Le Dr Harmand a été inhumé à Versailles le 19 janvier 1921. En même temps qu'un savant distingué, il a été un des plus remarquables agents de la France dans l'Extrême-Orient.

H. C.

---

1) Les cinq voyages du Docteur Harmand en Indo-Chine 1875—1877. Par E. Génin. (*Bul. Soc. Géog. de l'Est*, II, 1880, pp. 272—281).

## CHRONIQUE.



### FRANCE.

M. Henri MASPERO a ouvert le mardi 26 janvier 1921 au Collège de France le cours de langue chinoise en faisant l'éloge de son regretté prédécesseur Edouard Chavannes. Le mardi matin, il traitera des *Eléments de la formation primitive de la Chine*; le vendredi matin il fera une *Etude critique de quelques textes historiques de l'époque des Tcheou*.

Dans sa séance du vendredi 28 janvier 1921, l'**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres** a décerné le prix Stanislas Julien à la traduction par Raphaël PETRUCCI de l'Encyclopédie de la Peinture *Kia-tseu-yuan Houa Tchouan*.



# A SMALL CONTRIBUTION TO THE STUDY OF THE BIBLIOGRAPHY OF ODORIC

BY

A. C. MOULE.

---

Through the great kindness of the respective Librarians, Sir Geoffrey BUTLER and the Reverend G. A. SCHNEIDER, I have lately been able to look at the manuscripts of Odoric which are kept in the libraries of Corpus Christi College and Gonville and Caius College at Cambridge. In the YULE-CORDIER bibliography in *Cathay and the Way thither*, vol. II, 1913, the C.C.C. manuscripts are numbered 1. and 2., their library marks being 275 and 407 respectively; and the Caius College manuscript is numbered 3., and has the marks 83:162. All three are mentioned by CORDIER in his great French edition (*Les Voyages en Asie* etc., 1891); and two of them by GOLUBOVICH in *Archivum Franciscanum Hist.*, X, p. 25; and by earlier editors of Odoric<sup>1</sup>).

---

1) Cf. G. Venni, *Elogio storico* &c., 1761, p. 40: "Due altri esemplari... custoditi in Cambridge in Inghilterra nel Collegio di San Benedetto, e nella Libreria del Barone Lumley." and Domenichelli, *Sopra la via* &c., 1881, p. 362: "7. Cambridge — Biblioteca del Collegio del Corpus Christi... Man. num. 407... Porta la data dell' anno 1448 [?]. ... 8. Cambridge — Collegio Gonville e Caius. Numero 162."

Cordier, for some reason, has not repeated in *Cathay* the more detailed information about the date of the C.C.C. MS. 407 which he gave, on the authority of H. Bradshaw and S. S. Lewis, in 1891.



I. No. 407 is described in *Cathay* II, p. 40 as "end of xivth cent." This date, derived I think from Nasmith's Catalogue<sup>1)</sup>, is repeated by CORDIER and GOLUBOVICH, while BEAZLEY says it is "of the earliest XVth century"<sup>2)</sup>. The well known modern catalogue by M. R. JAMES, now Provost of Eton, omits "end of", and remarks that the book formerly belonged to Simon, Prior of Norwich, 1344-1352. This is the case. At the top of the first page is clearly written, *liber fratris symonis Prioris Norwicensis. or A book of brother Symon, Prior of Norwich*. Not only so, but the volume appears in a contemporary list of Symon's books: *Libri fratris Symonis Bozoun. . . . [26.] Liber itinerariorum precij .xl.<sup>d.</sup> 3)*

1) J. Nasmith, *Cat. Libr. Man. quos C.C.C. et B.M.V. in Ac. Cantab. legavit etc.* 1777, pp. 384, 385: CCCCVII. *Codex membranaceus in 8<sup>o</sup>, exeunte seculo xiv scriptus, in quo continentur*, 1. *Itinerarium fratrum Symonis Semeonis et Hugonis illuminatoris, ordinis fratrum minorum professorum ad terram sanctam A.D. 1322*. 2. [William of Rubruquis.] 3. *Itinerarium fratris Odorici ordinis fratrum minorum de mirabilibus orientalium Tartarorum. . . .* The earlier Catalogue by Stanley gives no date or description, but may be quoted: *Cat. Lib. Man. in Bib. Coll. C. C. in Cantab.*, 1722, p. 21: G. VI. 1. *Iter Fratris Symonis Prioris Norwic. ab Hibernia per Angliam, Franciam, Italiam, Ægyptum, Babyloniam, Terram Sanctam, &c.* 2. [William of Rubruquis.] 3. *Itinerarium Fr. Orderici Ordinis Minorum, de mirabilibus orientalium Tartarorum. Ille obiit an. 1331*. This volume is No. 72 in T. James *Ecloga Oxonio-Cantab.*, 1600, p. 76, and No. 1349.72. in *Cat. Lib. MSS. Angliæ*, 1697, p. 134.

For Symon Semeonis, a different man from Symon, Prior of Norwich, with whom Stanley confuses him, see Golubovich, *Itinerarium Fratrum Symonis etc.*, Florence, 1918.

2) C. R. Beazley, *John de Plano Carpini etc.*, 1903, p. xviii: "no. 407 in the Corpus collection. It is of the earliest XVth century, is written in a small, close, and difficult late-medieval hand, abounding in abbreviations." The writing of the first three pieces in the volume is in one hand and of nearly the same date. Mr Beazley's experience of medieval MSS. must have been fortunate, if he calls this writing difficult.

3) *Giraldus Cambrensis* (Rolls ed.) vol. V, Pref. p. xxxix. Referring to the British Museum Royal MS. 14 C. xiii, the editor writes: "On the top margin of f. 14, before the beginning of the *Polychronicon*, is a note stating that this volume belonged to Simon Bozoun, prior of Norwich; and on the opposite page, f. 13b, is a catalogue of his library, consisting of thirty-one volumes, with their prices affixed. . . . Accordingly this volume must have been written somewhere between 1327, when the *Polychronicon* ends, and 1352, when Simon Bozoun ceased to be prior. Had its date not have been thus certainly fixed, I should have placed it as a manuscript of some fifty years later date." This last sentence is interesting in connexion with the later date which has been ascribed to No. 407.

DUGDALE'S *Monasticon*, vol. IV, 1823, p. 7, has this entry: "SIMON BOZOUN, or BOHON, was confirmed prior Aug. 25th, 1344, and installed Aug. 27th. He resigned in April, 1352." The book belonged therefore to a Prior of Norwich before April, 1352, and takes its place among the early MSS. of Odoric, written probably within twenty years of the author's death.

At the end of the notice of Odoric in this No. 407, M. R. JAMES' Catalogue says "Printed *Acta SS.* 1 Jan., p. 986." This might be misleading. The text of 407 is quite unlike that in the *Acta Sanctorum* (1st ed., Jan. I., (14 Jan.) pp. 986b—992; new ed., Jan. II., (14 Jan.) pp. 268b—274), as will be seen by the following example, the date of Odoric's death. No. 407, fol. 90 v<sup>o</sup>, 91 r<sup>o</sup> has: Anno igitur (?) domini .m<sup>o</sup>. CCC<sup>mo</sup>. xxxj<sup>o</sup>. . . . . Cumque esset in Conuentu . . . . . accepta communione ipsoque ad dominum disponente eciam corpore existens incolumis; in domino requieuit. . . . . Anno domini m<sup>o</sup>. ccc<sup>mo</sup>. xxxj<sup>o</sup>. xiiij. die mensis Januarij obiit in xpisto beatus Odoricus ordinis fratrum minorum. The *Acta SS.*, p. 992, has: anno Dominicæ Incarnationis MCCCXXXI postridie Idus Januarij de huius mundi naufragio transiit in gloriam Beatorum. And it seems to be worth while to draw attention to this, as in the case of another MS. a similar remark seems actually to have led editors astray. In the Bibliography in *Cathay* II, p. 53, is a Latin MS. numbered "39—39—5— Saint-Omer, *Library*, No. 737." of which CORDIER writes "This itinerary of Odoric has been published by the Bollandists. v. *Acta Sanctorum*, Januar., t. I, p. 986, col. 2." In his French edition CORDIER says the same, in the form of a quotation from *Cat. des Ms. des Bib. des Dép.* GOLUBOVICH (*op. cit.*, pp. 28, 33)

---

Which of the Prior's 31 books was the volume in which the list occurs is not stated, but I know no reason to doubt the Provost of Eton's identification of *Liber itinerariorum* with No. 407 rather than with the Museum MS. No. 407 has also on fol. 1 r<sup>o</sup> the marks S. xxij. (? 15th century) and G. 6. (? 18th century). For a further account of Royal MS. 14 C. xiii. and its relation to No. 407, see pp. 309—311 below.

repeats the same in Italian (È questo il codice di cui si servirono i BOLLANDISTI), copying probably from CORDIER, and also classifies the Saint-Omer MS. as containing the recension of Henry of Glatz, while both the C.C.C. MSS. (275 and 407) are said to have the William of Solagna text. The *Acta SS.* has in fact the text of Henry of Glatz. But, strangely enough, the beginning and end of the Saint-Omer MS.<sup>1)</sup> are not only verbally but almost literally identical with the beginning and end of 407, and quite unlike the beginning and end of the text in *Acta Sanctorum*. How is it that each of these two MSS. in turn has been said to be the original of the Bollandist text? Most probably the author of the Catalogue of the Saint-Omer MSS. in 1861, and the Provost of Eton more recently, meant nothing more than that *Odoric* would be found printed in the *Acta SS.*, without intending it to be understood that the particular MSS. with which they were respectively dealing had been reproduced there<sup>2)</sup>.

We may conclude then with regard to the Corpus Christi College MS. 407 (1) that it was written between January, 1331, and April, 1352, and (2) that it is not printed in the *Acta Sanctorum*. It is, as will be seen later, a good example of the text printed by Hakluyt. And it seems also to be open to question, until more evidence is available, whether the Saint-Omer MS. 737 really contains the text of Henry of Glatz, or is printed in the *Acta Sanctorum*.

1) *Cat. gén. des MSS. des Bib. publ. des Dép.*, III, 1861, pp. 328, 329: "737. In-folio sur papier. — Incipit Itinerarium fratris Oderici, ordinis fratrum Minorum, de Mirabilibus orientalium Tartarorum. "Licet multa et varia de ritibus et conditionibus, etc." — Desinit: "Innumerabilia et mihi difficilia ad scribendum." — XV<sup>e</sup> SIÈCLE. Abbaye de Saint-Bertin. — Cahier de 18 feuillets en mauvais état, mouillé, écrit en gothique mixte, ... [written by 'ego Michael de Lira scriptor' at Mechlin, 21 Feb., 1448.] Cet Itinéraire d'Oderic a été publié par les Bollandistes. (Voy. *Acta Sanctorum*, Januar. t. I, p. 986, col. 2.)"

Another MS. which, to judge from the extracts given in *Cathay* II, pp. 52, 53, must be very much like 407, is "37—37—3—Paris, *Bib. Nat.*, *Dupuy Collection* No. 686."

2) The Provost assures me that this is the case, as far as he is concerned.



II. No. 275. Here again there is a question of date. CORDIER writes (*Cathay* II, p. 40) of this MS.: "The present MS. is probably one to which Yule refers, p. 30, No. 4, in these words: 'Asquini in his life of Odoric says that the old MS. . . . was sold in his own day to an English gentleman . . . and he understood that it was preserved in St Benet's College [i. e. Corpus Christi College], Cambridge. The MS. in question, however, only dated from 1448 (see *Venni*, p. 38).'" This probability is accepted as fact by GOLUBOVICH, who infers that 275 is the copy made in 1448 by Alberto di Udine from an old codex which he (GOLUBOVICH) assumes to have been the autograph of William of Solagna and believes now to be at Assisi (MS. 343). But both CORDIER and GOLUBOVICH should have reflected that Asquini's Life of Odoric was published in 1737; and that a book written at Udine in 1448 and sold in Italy in Asquini's "own day" could not be 275, which "is No. 21 of the collection of books left to *Corpus Christi College* by Thomas Markaunt, of Cambridge, in 1439." (*Cathay* II, p. 39). The College possesses a precious volume (MS. No. 232) which contains (1) the will of Thomas Markaunt, dated 4 November, 1439; (2) the formal acceptance of the bequest of books by the Master and Fellows, dated 1 August, 1440; (3) a list of the 76 volumes bequeathed, with the contents of each; (4) a second list of the same books, arranged according to their subjects, with the price of each.<sup>1)</sup> The entry relating to 275 is

1) The following are extracts from these four sections:— Fol. 1 r<sup>o</sup>: In dei nomine Amen. Ego Thomas markaunt Clericus de villa Cantabriggie Eliensis Diocesis compos mentis et bone memorie existens. Die quarto mensis Nouembris Anno Domini millesimo CCC<sup>mo</sup>. tricesimo nono; Condo testamentum meum in hunc modum. In primis lego animam meam Deo omnipotenti Beate marie Virgini et omnibus sanctis corpusque meum ecclesiastice sepulture. Item lego omnes libros meos Collegio corporis xpisti et sancte Marie Cantabriggie predictae. sub ista condicione videlicet quod ponentur et custodiantur in quadam cista seu cistis infra dictum Collegio deputata vel deputatis secundum modum et formam cistarum de Gotham & lynk ad vsum dumtaxat sociorum Collegii supradicti. . . . Insuper volo quod socij Collegii corporis xpisti & sancte marie predicti; sub tali modificacione ante dictos libros possideant. quod orent pro anima mea & animabus parentum



on fol. 5 v<sup>o</sup>, 6 r<sup>o</sup> as follows: “¶Liber diuersorum tractatum. De oracione dominica. De officio misse et regula fratrum minorum De vita prothoplasti Epistola Methodij de inicio et progressu mundi et de die iudicij De speculo mundi Purgatorium sancti patricij. Item oracio eiusdem. Itinerarium domini Johannis Maundeuyale militis Tractatus de presbitero Johanne Itinerarium fratris Odorici ordinis fratrum minorum Tractatus francisci petrarche De Waltero Marthione et Grisilda vxore eius. De tribus magis Regibus De secundo philosopho. De vita et passione Sancte Thome. De sarasenis et eorum obseruacionibus De Machameto et eius legibus Cuius secundum folium incipit *in enigmatē*. et penultimum folium incipit *iudicij Machameto*. 21.” In *Ecloga Oxonio-Cantab.*, Liber Secundus, 1600, p. 70, this volume is: 4. 1. Tractatus de oratione dominica. 2.... 11. Itinerarium *Fratris Odorici*, ordinis Fratrum minorum.; and in *Cat. Lib. MSS. Ang.*, 1697, p. 131, it is No. 1280. 4. Stanley, *Catal.*, 1722, p. 2, has: A. IV..... [fol.] 149. Itinerarium Fratris Oderici Minoritæ de Mirabilibus Orientalium Tartarorum.; and Nash-Smith, *Catal.*, 1777, p. 316: CCLXXV. *Codex membranaceus in folio minor. seculo xv scriptus, in quo continentur*, ..... 13. Itinerarium fratris Odorici ordinis fratrum minorum de mirabilibus orientalium

meorum velut orent pro alijs benefactoribus suis... Fol. 3 r<sup>o</sup>: ET nos Iohannes Tyteshale. Magister siue Custos Collegij Corporis xpisti et sancte Marie Cantabriggie Eliensis diocesis. vnanimi consensu... eandem librorum legacionem... admittimus... Datum nostra conclauē primo Die Mensis Augusti Anno Domini Millesimo quadringentesimo quadagesimo. Fol. 5 r<sup>o</sup>: Hic incipit Registrum. magistri. Thome Markaunt de numerositate librorum suorum cum eorum contentis quos contulit ad vtilitatem sociorum Collegii corporis xpisti studencium Each book is numbered in the right hand margin with Arabic numerals in red. The list ends with 76. on fol. 8 v<sup>o</sup>. Fol. 9 r<sup>o</sup>: hic inseruntur omnes libri Magistri T. markaunt cum eorum precijs The books are arranged in groups according to their subjects, and each has its proper number from the first list in red in the left hand margin. Under Libri theologie (fol. 9 v<sup>o</sup>) we find on fol. 10 r<sup>o</sup>: 21. liber diuersorum tractatum. De oracione dominica &c — viij. s̄. See also *Camb. Antiq. Society, Miscellaneous Communications* Pt I, pp. 15—20. William de Gotham was Chancellor in 1366, 1376, and Robert de Lyng in 1345, 1352; and both were benefactors of the University. Cf. *Masters Hist. C.C.C.*, p. 41.

Tartarorum, fol. 149. *Ultimum capitulum deest*. It is thus reasonably certain that this volume has been in the College library from August, 1440, to the present time. Regarded as a copy of the Assisi codex 343, No. 275 might prove to be disconcertingly inaccurate; but as a fact it seems to be an English manuscript of the early 15th century, giving a well written but sometimes careless copy of the same text as is found in 407, and coming to a sudden conclusion after the story of the *Terrible Valley* with the words: *hec de visis certitudinaliter Ego frater Odoricus hic inscripsi. & multa mirabilia omisi ponere quia homines non credidissent nisi vidissent*

Explicit itinerarium fratris Odorici &cetera. The following are short examples of the relation between the two texts, 407 and 275:—

407. Inde transiui per ciuitates multas & veni ad ciuitatem nomine *kaitan* in qua fratres minores habent duo loca ad que portauimus ossibus fratrum nostrorum pro fide xpisti interfectorum

275. Inde transiui ad ciuitates multas & veni ad ciuitatem nomine *kaxtan* In qua fratres minores duo habent loca ad que portauimus ossibus fratrum minorum pro fide xpisti interfectorum

407. nam quilibet ignis soluit vnum balis .i. v. cartas bombicis qui vnum florenum cum dimidio valent & .x. vel .xij. superlectiles facient vnum

275. nam quilibet ignis soluit vnum .i. quinque cauas bombicis qui vnum florenum cum dimidio valent & 10 vel .13. superlectiles faciant vnum

III. The third Cambridge MS. of Odoric is in the library of Gonville and Caius College, in the volume marked 83:162. This is one of the books bequeathed to the College by William Moore in 1659,<sup>1)</sup> but its history before that date does not seem to be

1) J. Venn, *Gonville and Caius College*, vol. I, p. 192. See also U.L.C. MSS. Dd. IV. 36. (a contemporary catalogue of Moore's books) fol. 5. "Class. B. 14, 4 Odoricus de ritibus Orientalium"; and *Cat. Lib. MSS. Ang.*, 1697, p. 122, No. 1110. 46.

known. The volume contains 213 leaves, of which fol. 141 r<sup>o</sup>—213 v<sup>o</sup> are in neat 13th century hands, and fol. 1 r<sup>o</sup>—140 r<sup>o</sup> in an untidy but legible English hand, or hands, of the early 15th or very late 14th century. Odoric (*Trattatus Odorici de Ritibus orientalium Regionum.*) occupies fol. 87 r<sup>o</sup>—105 v<sup>o</sup>. The text, as far as I have examined it, is that of William of Solagna, agreeing very nearly and often exactly with that printed in *Cathay* II, Appendix I, from the Paris MS. lat. 2584 (Yule-Cordier No. 35). It does not call Odoric a Bohemian (*Boemus*), as he is called in the Paris MS., but in some places it seems to me to give perhaps the better text of the two. It begins: Licet multa & varia de ritibus & condicionibus huius seculi enarrentur a multis; tamen sciendum est quod ego frater Odoricus de foroiuli de portu nahonis volens transfretare.... fol. 93 r<sup>o</sup>: in Polumbo ad portum ascendimus aliam nauim nomine conchum vt in Indiam superiorem sicut dictum est iremus ad quandam Ciuitatem nomine Caytan. In qua sunt duo loca nostrorum fratrum.... fol. 99 v<sup>o</sup>: hec ciuitas posita est in aquis lacunarum que manet & stat vt Ciuitas veneret. Ipsa etiam habet plures quam .12. milia poncium.... fol. 105 v<sup>o</sup>: esse demones infernales sit nomen domini benedictum ¶ Ego frater Odoricus de foroiuli de portu nahonis de ordine fratrum minorum testificor & testimonium perhibeo meoque ministro respondeo cum ab eo requisitus fuerim per obedienciam salutarem, quod hec omnia que scripta sunt aut propriis oculis ego vidi aut audiui ab hominibus fidedignis Multa etiam alia dimisi que scribi non feci quia ipsa apud aliquos quasi incredibilia viderentur nisi illa propriis oculis vidissent, Ego autem de diem in diem me preparo ad illas contratas accedere in quibus me mori dispono, & viuere vt illi placeat qui sine fine viuit & regnat.

A·M·E·N — *Explicit Trattatus Odorici de Ritibus Orientalium.*

---



These three appear to be the only MS. copies of Odoric which have been catalogued in Cambridge.<sup>1)</sup> The two at Corpus Christi College represent, one very accurately, the other more carelessly and imperfectly, the Hakluyt text; while the Caius College MS. gives what seems to be a good form of the text translated and printed by YULE in *Cathay*. The transcript made in 1448 from an old codex at Udine can no longer be identified *évidemment* or even *probably* with any one of these Cambridge MSS., which were all, I think, written in England and have been in England at least since 1352, 1439, and 1659, respectively. Incidentally, too, it is curious to think that Simon, Prior of Norwich, possessed two almost identical copies of the Hakluyt text (C.C.C. 407 and Royal MS. 14. C. xiii (Yule's *Mus.*)) within twenty years of Odoric's death, and it may not be out of place to give some further account of these two MSS. (407 and *Mus.*) and of their relation to Hakluyt's printed text.

For obvious reasons I have not been able to place the two MSS. side by side, but my impression is that they were written by the same scribe. The writing, if by two, is at least by two very similar hands, and so are the delicate red and blue initials. Capital letters in the text are much more often touched with blue or red in *Mus.* than they are in 407. As will be seen from the printed Catalogues, 407 is a small book (Nasmith: in 8<sup>vo</sup>) while *Mus.* is a fair-sized Folio. At the beginning of *Mus.* are 14 leaves of parchment not included in the ancient numeration. Of these the first is blank except for a few words and letters scribbled on the *verso*, 2 r<sup>o</sup> has the Arabic numerals 1—20 in their 14th century form, 2 v<sup>o</sup>

---

1) Golubovich (*op. cit.*, p. 26) has "*Cambridge*, un quarto codice segnato 1549 (73) § 3". But this is obviously C.C.C. No. 407 (see note 1, p. 302 above); and one cannot help thinking that others of the *twenty-seven* MSS., which are recorded as having eluded Cordier, may be accounted for perhaps in a similar way, though several of them seem really to be new.



has the contents of the volume in a 14th or 15th century hand, 9 items of which Odoric is the fifth, 3 r<sup>0</sup>—10 v<sup>0</sup> contain the Index (? to the *Polychronicon*), 11 r<sup>0</sup> blank, 11 v<sup>0</sup>—12 v<sup>0</sup> Introduction and Contents of Giraldus Cambrensis (Introitus ad recitationem historiæ Giraldi Cambrensis), 13 blank, but ruled and lettered for use (omitted from the modern pencil numeration), 14 r<sup>0</sup> blank (13 in the modern numeration), 14 v<sup>0</sup>: Libri fratris Symonis Bozoun. and the titles and prices of 31 books. On the 15th leaf, numbered 1 in the contemporary ink numbering, and 14 in modern pencil, the *Polychronicon* begins, and at the top of the page is written ¶ liber fratris Symonis Bozoun Prioris Norwicensis and the library mark P. lxj.

Odoric begins at the top of fol. 205 (216) r<sup>0</sup> and ends on fol. 213 (224) v<sup>0</sup>. The comparison of a few short passages will show (1) that 407 and *Mus.* may have been copied from a common original, or (2) that *Mus.* was copied from 407, (3) that 407 was not copied from *Mus.*, (4) that Hakluyt, as is well known, copied *Mus.*, and, though he mentions other texts, seems sometimes at least, when in difficulty, simply to have emended the text of *Mus.*; and for this purpose I have chosen generally words or phrases where one or both of the MSS. are clearly wrong.

407, fol. 82 v<sup>0</sup> hospitabar; *Mus.* fol. 210 (221) r<sup>0</sup> habitabar; *Hak.* p. 48 habitabā. 407 and *Mus.* ib. de inde vbi sol oritur; *Hak.* de indē vbi sol occidit. 407, ib. portulam; *Mus.* ib. perclusam (?); *Hak.* perclusam. 407, ib. apparuit; *Mus.* ib. aparuit; *Hak.* aparuit. 407 and *Mus.* ib. decenderunt; *Hak.* descenderunt. 407, fol. 83 r<sup>0</sup> per aspidem; *Mus.* ib. per aspidem (*margin* parapsidem); *Hak.* paropsidem. 407, ib. mihi dicens quod; *Mus.* ib. michi quod; *Hak.* mihi quod. 407 and *Mus.* ib. animalis in tota; *Hak.* animalis intrat. 407, fol. 90 v<sup>0</sup> sicut ipse narrabat ita scribebat ad hoc; *Mus.* fol. 213 (224) r<sup>0</sup> and *Hak.* p. 53 sicut ipse narrabat ad hoc. 407, ib.

testatur esse vera; *Mus.* and *Hak.* testatur esse. 407, ib. alia ego dimisi que scribi non feci cum ipsa quasi incredibilia videntur; nisi illa propriis oculis conspexissent; *Mus.* ib. alia ego dimisi nisi illa propriis oculis conspexissent; *Hak.* alia ego dimissem, nisi illa propriis oculis conspexissem. In this last instance *Mus.* has simply dropped out one line, and Hakluyt has emended to make good grammar, and has exactly reversed the sense.

If I have added a little to the stock of accurate knowledge about three of the many manuscripts of Odoric, I have also convinced myself that an extraordinary uncertainty still pervades the subject. YULE in both editions of *Cathay* divides the texts into "four distinct types", viz. (1) The recension of Henry of Glatz, represented by the extracts in the *Acta Sanctorum* and by a MS. at Venice (*Cathay* II, No. 47); (2) The recension of William of Solagna, who originally wrote the narrative down from Odoric's dictation at Padua in May, 1330. YULE thought that this was not the best text, but the text of the best Latin and Italian MSS.; (3) The text printed and translated by Hakluyt. This is represented by three MSS. in the British Museum and two at Cambridge (*Cathay* II, No. 5, 7, 8, 1, 2), and apparently by one at the Bodleian, besides one at least at Paris (*Cathay* II, No. 37) and, possibly, one at Saint-Omer (*Cathay* II, No. 39); (4) The *Minor Ramusian* text, represented by Ramusio's second and shorter printed text and by some Italian MSS.

GOLUBOVICH, the latest contributor to the subject, divides the Latin texts into two recensions, (1) William of Solagna, (2) Henry of Glatz. In (2) he places only three MSS., viz. Saint-Omer 737, Berlin 141, and Munich 903 (*Cathay* II, No. 39, 13, 32); and all the rest, including the known Hakluyt texts, are put in (1). The most elaborate bibliographer of Odoric is CORDIER, both in his French edition, and in the second edition of *Cathay*; and of one

of GOLUBOVICH's second recension — Berlin 141<sup>1)</sup> — he writes "it includes also the text of Odoric's Itinerary published by Hakluyt; ...it is the version of Henry of Glatz." But "the version of Henry of Glatz" is quite different from the "Itinerary published by Hakluyt"!

Very little has been done to determine the relationship of these three or four different forms of the text. YULE regarded the Henry of Glatz text as representing (if we had but a good copy of it) the nearest approach to Odoric's own words, but he gave no reason for this opinion. Unless there is truth in the note added to the lost MS. at Mentz (*Cathay* II, No. 16) that William of Solagna was only one of several writers at Padua, Henry of Glatz must have copied from William's text. Neither YULE, CORDIER, nor GOLUBOVICH tell us wherein Henry really differs from William (except in the little notes they have added to their respective texts: *Hec predicta frater Guillelmus* and *Et ego frater hinricus de Glarz*), nor do they seriously attempt to trace the source of the *Acta Sanctorum* text. Of GOLUBOVICH's three examples of Henry of Glatz, one seems, as we have seen, to be doubtful; but the Munich text, as printed by DOMENICHELLI, and Berlin 141 (*Cathay* II, No. 32 and 13) are certainly of this type. CORDIER has published beautiful facsimiles of the last two and a half pages of the Berlin MS. from which it is clear that the text is very nearly but not exactly that of the *Acta SS.* And the same is true of the Munich text.<sup>2)</sup> The Bollandists themselves tell us that they got their text from an

---

1) Domenichelli and *Cathay*, 131; Cordier (1891) and Golubovich (rightly), 141.

2) For example *Berlin 141* omits *Scripsi autem hec anno Domini trescentesimo quadragesimo* (*Munich*, 1340) in *Pragâ, circa festum omnium Sanctorum, & copiosius ea* (*Munich*, omit *ea*) *audieram in Auenione*. with which *Acta SS.* ends. And *Munich* reads *vno cymbalo* for *Acta SS.* *vno tintinnabulo*; *cum convenissent et comedissent* for *cum comedissent*; *vellet huius ciuitatis magnitudinem* for *velit huius ciuitatis magna*; etc. My knowledge of the Munich text is derived at second, if not at third, hand from Domenichelli.



ancient codex copied for them, or given them, by John Gamans S.J., and that the story of the four martyrs of Thāna was copied by Gamans from a MS. *Passionale* in the Augustinian monastery of St Meinulph at Bodickheim. They assume that the martyrdom had been originally copied from the same old codex of Odoric, and they are careful to note that the two MSS. agreed in such a curious detail as the date 1 April, 1322, for the martyrdom; but unfortunately they do not say where the Odoric codex was kept,<sup>1)</sup> and it does not seem as if many efforts had been made to trace its subsequent history. Three other manuscripts in CORDIER's bibliography (*Cathay* II, No. 19, 23, 36) look as if they might possibly have

---

1) *Acta SS.*, Jan. I, p. 984 col. 1: *In peruetusto Codice MS. quem beneficio Ioannis Gamansij nostri obtinuimus, extat ea historia sub hoc titulo: Descriptio terrarum Fr. Odorici de Foro-Iulij. cum appendice rerum ab eo narratarum Fr. Marchisino de Bayadon Ordinis Minorum. Quae omnia vñ cum breui relatione obitus & miraculorum descripsit in hoc nostro Codice Fr. Henricus de Glats ord. Minorum Pragae an. Ch. 1340. ab obitu B. Odorici 9. Præcipua solùm decerpimus, quæ B. Odorici zelum demonstrent in Christianæ religionis propagatione indefessum.*

April. I., pp. 50, 51: *Hanc peregrinationis ejus historiam, seu librum de Mirabilibus mundi, habuimus in codice valde antiquo, quem Fr. Henricus de Glats Ord. Minorum Pragæ, anno Christi MCCCXL, descripsit. Historia martyrii horum Beatorum Fratrum, inde olim excerpta, extat in Passionali MS. insigni cœnobii Bodecensis Canoniorum Regularium S. Augustini in diœcesi Paderbonensi, quam inde descriptam nobis transmisit Ioannes Gamansius noster, cum hoc titulo: Incipit passio Sanctorum quatuor Fratrum Minorum, quæ est Kalendis Aprilis: qui dies infra num. 6. [p. 54, par. 6] confirmatur his verbis: Compleverunt autem gloriosi viri martyrium suum anno Domini millesimo trecentesimo vigesimo secundo, Kalendis Aprilis, ante Palmas. Ita Odoricus utroque manuscripto.*

For Bodickheim or Bodiken see *Gen. totius sacri ordinis cler. canon. historia* by Gabr. Pennotius, 1630, p. 405: In Bodiken oppido eiusdem diœcesis Paderbornensis monasterium sancti Meynulphi, eiusdem congregationis Windesimensis. ex eodem [sc. congregationis Wind.] Catalogo. This monastery of Augustinian Canons may have succeeded a nunnery which was founded A.D. 804 or 840; for which see Meibom *Rerum Germ.* I, p. 240: Hic Meinulphus... monasterium monialium, seu canonicarum regularium, in villa Bodicken Paderbornensis diœcesis, fundavit & dotavit, quod usque ad tempora nostra [c. 1418] perduravit: nunc verò non hostium incursu forinseco, sed tineæ attenuatum intrinseca, desolationi proximum est. I have been unable to find out anything about the library there.

For much kind help in finding these and other references I am indebted to the staff of the University Library at Cambridge, and especially to Mr A. Rogers and Mr Charles Sayle.



the Henry of Glatz text. The first of these has the date 1340; the second has the *exact* beginning of the *Acta SS.* text; and the third was believed by YULE to be "after Henry of Glatz". This last manuscript has not, I believe, been printed, as seems accidentally to be said in *Cathay* II, p. 52, by the Société de Géographie.

Hakluyt's text, on the other hand, YULE regarded with suspicion as having been "tampered with", but he does not attempt to trace its history. It is manifestly a clearly defined text, early popular, and ultimately derived from Udine with the notary's attestation, — from a copy, that is to say, finished after Odoric's death. It forms then a second distinct type of text current before 1352.

Of the third Latin type, that of Paris Bib. Nat. latin 2584; Assisi 343; or Caius College 162, no example seems to be dated in the bibliographies as early as 1352. Assisi 343 was indeed regarded by SBARALEA<sup>1</sup>) and (more doubtfully) by GOLUBOVICH as the actual

---

1) *Supplementum ad Scriptores O.F.M.*, p. 330: Hujus codex autographus, quem nuperus Illustrator Historie B. Odorici Inquisitor Utinensis pag. 39. ait, nesciri quæ fata subierit, nunc asservatur Asisii in Archivio nostri sac. Conventus ms. pergam. in 4. asseribus ligneis coopertus, & num. 20. signatus.

It is advisable to repeat what Venni (the *nuperus Illustrator*) really says. In his *Elogio storico* etc., 1761, p. 38 we read: [Besides the copy by Henry of Glatz] there was another copy in the convent at Udine, as is shown by the original catalogue of the books kept by him in his library written out at large by the Custos of the Friulan Custodia, Brother John Senior of Udine, in the year 1369 [fol. 11. ter.]: *Item liber B. Fratris Odorici*, and more clearly in another catalogue of 1410 [fol. 14. ter.]: *Item Ystoria B. Odorici cum tabulis, & corio rubeo ad ligaturas*. This *Story* was a volume distinct from that of the miracles which was kept in the Sacristy among the relics: *Item unus quadernus de papyro, in quo sunt miracula Beati Odorici probata*. In the year 1448 Brother Albert of Udine made a copy in one volume of the said *Story* and of the Patriarch's schedule of the miracles, together with the account of the death of the Blessed man, of his funeral, of the beginning of his worship, and of certain miracles which had been left out of the schedule; and authenticated the copy with his signature: *Hic liber scriptus est per manus Fratris Alberti de Utino die VII. Septembris an. 1448*. Worn out by time Albert's copy was renewed in the following century at the expense of a gentleman of Udine Jerome Montaniani, Sindaco of the convent, with the note (*Consumata dal tempo la copia d'Alberto nel secolo susseguente fu rinnovata a spese del....con la memoria*): *Beati Odorici devotus Hieronymus Montenianus D. Utin. Patri. hujus, & Sacri Coenoby Conventualium Francis-*

autograph of William of Solagna written at Padua in May, 1330, but until this most interesting MS. has been more fully examined

*canorum Syndicus Itiner. & Mirac. ejusdem Beati Librum hunc omni ornatu nudatum, & vetustate corruptum in hanc pristinam formam cum omni cultu sua impensa restituit Anno Domini MDCCCII. Die xv. Mens. viibris.* [p. 39] Of the three examples which used to be in the Convent at Udine the third, Montaniani's, is still preserved, the other two are lost; likewise (or just as) there is no trace [to show] what fate may have befallen the original which the Blessed one dictated at Padua in the year 1330 (*conforme non v'è traccia, qual sorte sia toccata all' originale, che il Beato dettò in Padova l'anno MCCCXXX*).

The value of Venni's opinion is probably considerable, since he was presumably very familiar with the library at Udine, and seems to write in a careful and scholarly manner, but at the same time his last paragraph, on p. 39, is not quite easy to understand, and I should have been glad to compare with it Asquini's statement, if the latter's Life of Odoric had been available in the British Museum or at Cambridge. It seems to me that Venni thought that the Convent at Udine had possessed (1) a copy of the Itinerary (which he does not seem to identify with the autograph of 1330), which was entered in the Catalogues of 1369 and 1410; (2) a copy *on paper* of the schedule (*processo*) of Miracles, which was kept in the Sacristy, and appears in the catalogue of 1410; (3) a transcript of (1) and (2) in one volume, with some other miracles, etc. added, made by Albert in 1448, and restored or re-bound by Montaniani in 1542. In his day (1761) (1) and (2) had disappeared, but (3) survived. It will be noticed that Venni gives the words of Albert's subscription (*Hic liber scriptus* etc.) although, according to Golubovich's interpretation of the passage, his transcript had left Udine many years before. Golubovich understood that there had been at Udine (1) the autograph of 1330, which was afterwards at the Holy Convent at Assisi (No. 20) and is now in the Communal Library there (No. 343); (2) a transcript of (1) made by Albert in 1448, which was sold to an Englishman in the 17th or early 18th century; (3) a transcript of (2) made for Montaniani in 1542. That Montaniani did anything more than *repair* Albert's transcript is not stated by Venni; but a new copy made in 1542 is required if we accept Asquini's alleged statement that Albert's transcript had been sold before 1737. Asquini was certainly wrong in saying that that transcript was at St Benet's College, Cambridge (unless it may have been there for a short time between 1722 and 1777), and his whole story may be a mistake. As has been said, very little is known of Assisi 343. Sbaralea says it is written *on parchment*, and this (if it is the whole truth) forbids us to guess that it is Venni's (1) and (2) bound up as one volume. He adds that the book used certainly to be at Udine, because there is a note on the last page which says. *& etiam est hic cingulus ferreus prope reliquias, quem portavit ad carnem.*, and the iron girdle has been and is preserved at Udine. Until more is known of the date and handwriting of this note, it is not necessary to think that it means more than that the book was copied at Udine by a conscientious and not too officiously intelligent scribe, who if his original said "here" did not change it to "at Udine". Assisi 343 is, apparently, the most complete of all the manuscripts of Odoric. It contains the Thāna martyrdom with separate *incipit* and *explicit*, the Itinerary, the attestations of

and described, the early date cannot be regarded as certain. The attestation of William of Solagna (sometimes in the first person, *ego . . . redegi*), which is characteristic of this as well as of the Hakluyt text, makes it of course likely that both these texts were derived in the first instance from the original copy at Padua.

I add the passage chosen as an illustration by YULE himself (*Cathay* II, pp. 28—30), giving the texts of the C.C.C. MS. 407, the Caius MS. 162, Hakluyt, vol. II, 1599, p. 48, and of the *Acta Sanctorum*, l. c. p. 990, col. 2.

407. In illa ciuitate quatuor fratres nostri conuerterant vnum po-  
162. Hic etiam est ciuitas regia in qua Mancij Rex olim morabatur  
Hak. In illa ciuitate 4. fratres nostri conuerterant vnum po-  
A.S. In eâ nostri Fratres quatuor paëdicti ad fidem Christi vnum

407. tentem ad fidem xpisti in cuius hospicio continue hospitabar  
162. & in ea 4<sup>or</sup>. fratres minores ad fidem nostram vnum potentem  
Hak. tentem ad fidē Christi, in cuius hospitio continuè habitabā,  
A.S. potentem hominem conuerterunt, in cuius domo continuè hospi-

407. dum fui ibi qui semel dixit mihi ara .i. pater vis tu venire  
162. hominem conuerterunt in cuius domo continue hospitabantur.  
Hak. dum fui ibi, qui semel dixit mihi, Ara, i. pater, vis tu venire  
A.S. tabar, & ille mihi aliquando dixit: Ara, id est, Pater, vis venire

---

Odoric, and of William of Solagna (in the first person), the death of Odoric, the letter of the Patriarch about the miracles, the schedule of the miracles, etc., etc. If it is the Padua autograph of 1330, it has obviously had large additions, for while the *Martyrdom* and *Itinerary* occupy, I think, 24 leaves, the extra matter, which can only have been written after January, 1331, and at Udine, fills about 33 leaves more. And again if it is, as Sbaralea suggests, the *Ystoria* of the 1410 catalogue, then Venni must be wrong in saying that that *Ystoria* contained only the *Itinerary* and not the *Miracles*. It is to be hoped that before long the full text of Assisi 343 may be published with facsimiles and competent notes.



407. & videre ciuitatem istam & dixi quod sic & ascendimus vnam  
 162. vnde mihi dicebant aliquando. ara .i. pater vis tu venire videre  
 Hak. & videre ciuitatem istã; & dixi quòd sic, & ascendimus vnã  
 A.S. ad perdeductionem conspiciere ciuitatem? Tunc consentiente me,
407. barcham & iuimus ad vnum monasterium maximum de quo  
 162. terram cui respondebam quod sic. vnde ascendimus vnam  
 Hak. barcham, & iuimus ad vnũ monasterium maximũ, de quo  
 A.S. ascendimus simul in vnam barcham, & iuimus ad quoddam
407. vocauit vnum religiosum sibi notum. & dixit sibi de me Jste  
 162. barcam & iuimus ad vnum magnum illorum monasteriorum  
 Hak. vocauit vnũ religiosum sibi notũ, & dixit sibi de me, Iste  
 A.S. magnum monasterium religiosorum, qui sunt illic. Et euocato
407. raban francus. i. religiosus venit de inde<sup>1)</sup> vbi sol oritur &  
 162. que ibi erant, ad quod cum iuissemus, vocauit illorum vnum  
 Hak. Raban Frãcus, i. religiosus venit de indè vbi sol occidit, &  
 A.S. ad se vno ex illis, dixit: Vides hunc Rabi Francum, id est,
407. nunc vadit kambalech vt deprecetur vitam pro magno kane &  
 162. Religiosorum & dixit ei vides hunc Raban ffrancum .i. virum  
 Hak. nunc vadit Cambaleth, vt deprecetur vitã pro magno Cane,  
 A.S. virum religiosum? Iste venit à regionibus vbi sol occidit, &
407. ideo ostendas sibi aliquid quod si reuertatur ad contratas suas  
 162. religiosum. Iste venit inde vbi ponitur & hinc iuit Kambalec  
 Hak. & ideò ostendas sibi aliquid, quòd si reuertatur ad contratas  
 A.S. nunc vadit Cambalech, vt roget pro vitã magni Can. Ideò ali-

1) 275. reads india vbi sol oritur Mus., inde vbi sol oritur.



407. possit referre quod tale quid nouum vidi in Canasia ciuitate  
 162. vt roget vitam pro magno cane· ideoque sibi ostendas aliquid  
 Hak. suas possit referre quòd tale quid nouū vidi in Canasia ciui-  
 A.S. quid sibi ostendas, vt si aliquando reuersus fuerit . . . nouum
407. tunc sumpsit ille religiosus duos mastellos magnos repletos  
 162. vt si reuertatur· ad suas contratas posset dicere tale nouum  
 Hak. tate: tunc sumpsit ille religiosus duos mastellos magnos repletos  
 A.S. & rarum in Chamsana ego vidi. Ille autem respondit se velle
407. reliquijs que supererant de mensa & duxit me ad vnam por-  
 162. quod vidit in Cansaye: Tunc iste dixit quod libenter vellet  
 Hak. reliquijs quæ supererant de mensa, & duxit me ad vnā per-  
 A.S. aliquid libenter demonstrare. Deinde magnas duas sportas
407. tulam paruam quam aperuit cum claue & apparuit viridarium  
 162. ostendere sibi aliquod nouum, & tunc iste duos magnos mastelos  
 Hak. clusam paruam, quam aperuit cum claue, & aparuit viridarium  
 A.S. accepit plenas, quæ mensæ superfuerant fragmentorum, & apertâ
407. graciosum & magnum in quod intrauimus & in illo viridario  
 162. accepit plenos hijs que superfuerunt in mensa & tunc statim  
 Hak. graciosum & magnū in quod intrauimus, & in illo viridario  
 A.S. portâ nos in quoddam viridarium introduxit. Erat autem in eo
407. stat vnus monticulus sicut vnum campanile <sup>1)</sup> repletus amenis  
 162. aperuit cuiusdam viridarij portam per quam intrauimus viri-  
 Hak. stat vnus monticulus sicut vnū campanile, repletus amœnis  
 A.S. monticulus quidam plenus arboribus amœnis: acceptoque vno

---

1) This may be a confused reference to the pagoda which stands at the foot of the *monticulus* and marks the grave of the founder of the monastery. It is very unlikely to be a mere interpolation, to say that the *hill* was "like a bell-tower"

407. herbis & arboribus & dum staremus ibi ipse sumpsit cymbalum  
 162. darium illud, nunc autem in eo est vnus monticulus plenus  
 Hak. herbis & arboribus, & dum staremus ibi, ipse sumpsit cymbalū,  
 A.S. tintinnabulo cœpit pulsare. Ad cuius sonitū mox animalia
407. & incepit percutere ipsum sicut percutitur quando monachi  
 162. arboribus amenis & dum sic in eo essemus ipse cimbalum vnum  
 Hak. & incœpit percutere ipsum sicut percutitur quandò monachi  
 A.S. multa & diuersa de illo monticulo descenderunt, sicut essent
407. intrant refectorium ad cuius sonitum multa animalia diuersa  
 162. accepit, & illud incepit pulsare, ad cuius sonitum multa animalia  
 Hak. intrant refectoriū, ad cuius sonitū multa animalia diuersa  
 A.S. simiæ, cati, . . . & plura alia, & quædam quæ faciem hominis
407. decenderunt de monte illo aliqua vt Symie aliqua vt kati  
 162. diuersa de illo monticulo descenderunt sicut essent simie gatti.  
 Hak. descenderunt de monte illo, aliqua vt simiæ, aliqua vt Cati,  
 A.S. videbantur habere. Et cū videremus de bestiis vsque ad tria
407. maimones & aliqua faciem hominis habencia & dum sic starem  
 162. Maimones similiter & multa alia animalia que facies hominis  
 Hak. Maymones, & aliqua faciem hominis habentia, & dum sic starem  
 A.S. millia circa ipsum ordinatè conuenisse, ille paropsides posuit,
407. congregauerunt se circa ipsum circa .iij<sup>m</sup>. de illis animalibus  
 162. habebant ¶ & dum vidissemus sic illa animalia bene circa tria  
 Hak. congregauerunt se circa ipsum, 4000. de illis animalibus,  
 A.S. & illis sportis secundū naturæ suæ . . . distribuit illis cibum.

407. & se in ordinibus collocauerunt coram quibus posuit par aspi-  
 162. milia circa ipsum se aptauerunt ad se inuicem ordinata, & cum  
 Hak. & se in ordinibus collocauerunt, coram quibus posuit paropsi-  
 A.S. Et cùm comedissent, iterum cymbalum pulsans, animalia ad

407. dem <sup>1)</sup> & dabat eis comedere. & cum comedissent iterum cym-  
 162. circa ipsum sic essent posita & ordinata. ipse parapsides posuit  
 Hak. dem & dabat eis comedere, & cum comedissent iterum cym-  
 A.S. loca propria remeabant. Ego autem multum ridens illi seni

407. balum percussit & omnia ad loca propria redierunt tunc ad-  
 162. ante illa & cum sic competenter comedere sibi dederit ea que  
 Hak. balum percussit, & omnia ad loca propria redierunt. Tunc ad-  
 A.S. dixi: Edissere mihi, quid ista significant. Ait ille: Istæ sunt

407. miratus inquesiui quid essent animalia ista; & respondit mihi  
 162. sic comedissent; ipse cymbalum pulsare cepit & sic cuncta hec  
 Hak. miratus inquesiui quæ essent animalia ista? Et respondit mihi  
 A.S. nobilium virorum animæ, quas nos hic pascimus amore Dei.

407. dicens quod sunt anime nobilium virorum quas nos hic pascimus  
 162. animalia ad loca propria remeabant, Dum autem vidissem ista  
 Hak. quod sunt animæ nobilium virorū, quas nos hîc pascimus  
 A.S. Ad quod ego: Ista animalia non sunt animæ, quæ spirituales

407. amore dei qui regit orbem & sicut vnus homo fuit nobilis;  
 162. multum cepi ridere dicens Tu mihi dicas quid hoc indicare  
 Hak. amore Dei, qui regit orbē, & sicut vnus homo fuit nobilis,  
 A.S. sunt, sed solūm bestiæ corporales. Respondit ille: Non sunt

---

1) 275. reads par apsides and below & respondit michi quod essent anime

407. ita anima eius post mortem in corpus nobilis animalis in tota <sup>1)</sup>  
 162. velit tunc ipse respondit dicens, Hec animalia sunt anime  
 Hak. ita anima eius post mortem in corpus nobilis animalis intrat.  
 A.S. animalia, sed animæ defunctorum. Et adiecit: Sicut hic quilibet
407. Anime vero simplicium & rusticorum. corpora vilium anima-  
 162. nobilium virorum que nos hic pascimus amore dei, ei autem  
 Hak. Animæ verò simplicium & rusticorum, corpora vilium animalium  
 A.S. nobilior fuit, sic anima eius in nobilius animal transformatur:
407. lium intrant Incepi istam abusionem improbare set nichil  
 162. sic respondi dicens, Hec anime non sunt, set solum bestie mihi  
 Hak. intrant. Incœpi istâ abusionē improbare, sed nihil valuit sibi,  
 A.S. animæ verò rusticorum vilibus animalibus se coniungunt. Et
407. valuit sibi non enim poterat credere quod aliqua anima  
 162. autem respondebat dicens, verum non est quod hec animalia sunt,  
 Hak. nō enim poterat credere, quòd aliqua anima posset sine cor-  
 A.S. licet multò sibi dicerem & predicarem, nūquam tamen ipsum
407. posset sine corpore manere. Jude transiui ad quamdam ciui-  
 162. set solum ista sunt anime nobilium virorum, vnde sicut vnum  
 Hak. pore manere. Indè transiui ad quamdam ciuitatem nomine  
 A.S. ab hac perfidiâ potui reuocare. Si quis velit huius ciuitatis
407. tatem nomine chilemso  
 162. illorum fuit nobilis homo; sic eius anima in aliquid istorum  
 Hak. Chilenso  
 A.S. magna & mirabilia, quæ in eâ sunt, scribere, vix vnus quater-

---

1) 275. reads intrat



162. nobilium animalium ipsa intrat, Anime vero Rusticorum in  
A.S. nio possit omnia continere. 18. De hac recedens

162. animalia vilia intrant & inhabitant sic autem hoc modo poteram

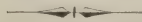
162. sibi dicere multa, set tamen aliud nunquam credere volebat /

162. siquis autem vellet

# NOTE SUR LES T'OU-YU-HOUEN ET LES SOU-P'I

PAR

PAUL PELLIOU.



## I. Les T'ou-yu-houen.

Au début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère, les 吐谷渾 T'ou-yu-houen avaient fondé dans la région du Koukou-nor, au milieu de populations K'iang (tibétaines), un royaume qui ne fut détruit par l'empire tibétain proprement dit qu'en 663; mais les T'ou-yu-houen n'étaient pas eux-mêmes des Tibétains. Tous les textes nous montrent en eux des émigrés de race Sien-pi, venus de la région du fleuve Leao vers 250 d'abord dans le Nord du Kan-sou, puis passés au Sud de la ligne des oasis, et ayant gagné de là, en traversant la rivière 洮 T'ao, jusqu'au Koukou-nor; leur capitale était à 15 *li* à l'Ouest du lac.

Le nom des T'ou-yu-houen, abrégé à la fin des T'ang en 退渾 T'ouei-houen et 吐渾 T'ou-houen, ramène à un original \*Tu'uy-γun (\*Tuyuy-γun) ou \*Tu'uyun (\*Tuyuyun), qui n'a pas été retrouvé jusqu'ici en dehors des sources chinoises. A vrai dire, M. Laufer a invoqué un texte du *rGyal-rabs* tibétain, parallèle à celui des *Histoire des T'ang* et où les T'ou-yu-houen sont appelés en tibétain Thu'lu'hun <sup>1)</sup>. Mais le *rGyal-rabs* n'est que du XIV<sup>e</sup> siècle, et il me paraît évident que le récit tibétain a été ici simplement

---

1) *T'oung Pao*, 1908, pp. 450—451.

interpolé dans la chronique tibétaine d'après les sources chinoises. Nous connaissons en effet le nom tibétain des T'ou-yu-houen, et ce nom n'était pas Thu'lu'hun, mais 'A-ža<sup>1)</sup>.

Or ce nom de 'A-ža, je crois bien le retrouver dans les textes chinois. La notice des T'ou-yu-houen dans le *Song chou* (ch. 96, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup>) commence ainsi: « Les T'ou-yu-houen ou « barbares A-tch'ai »<sup>2)</sup>, ce sont des Sien-pi du Leao-tong » (阿柴虜吐谷渾遼東鮮卑也). Et un peu plus loin, le texte spécifie que le nom de « barbares A-tch'ai » n'est pas celui que les T'ou-yu-houen se donnent à eux-mêmes, mais bien celui par lequel les désignent « les tribus mélangées du Nord-Ouest » (西北諸雜種). A-tch'ai ramène à un ancien \*A-žai ou \*A-žai, et il n'est pas douteux, à mon sens, que ce soit ce nom, donné aux T'ou-yu-houen par leurs voisins des « tribus mélangées du Nord-Ouest », qui a passé en tibétain proprement dit sous la forme 'A-ža.

Ce point acquis, un nouvel aspect du problème reste à examiner. La forme de « barbares A-tch'ai », avec la même orthographe, se trouve dans le *Song chou*, dans le *Pei che* (ch. 96, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>), dans le *Wei chou* (ch. 101, f<sup>o</sup> 3 v<sup>o</sup>); le *Tsin chou* (ch. 97, f<sup>o</sup> 4 r<sup>o</sup>) l'a également, mais ajoute qu'on dit aussi 野虜 Ye-lu (« barbares sauvages » ou « barbares Ye »?). En rencontrant ces noms, j'avais songé immédiatement au texte du *Wei lio* sur les pays d'Occident, où il est question d'anciens esclaves des Hiong-nou qui, dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, étaient établis dans le Nord du Kan-sou et étaient connus sous le nom de 貳虜 Tseu-lu, « barbares Tseu », « tseu » étant (d'après le *Wei lio*) le mot Hiong-nou signifiant « esclave »<sup>3)</sup>. Nous avons souvent des transcriptions chinoises

1) Cf. *J. A.*, 1912, II, 522; 1914, II, 144.

2) Le vrai sens de *lu* est « prisonnier », mais, dès les Han, les textes chinois l'emploient comme une épithète méprisante désignant les « barbares » du Nord et du Nord-Ouest, et, sous les T'ang, le mot est constamment employé à propos des Tibétains.

3) Cf. Chavannes, dans *T'oung Pao*, 1905, p. 525.

où un *a*-initial est supprimé, soit qu'il s'agisse là d'un fait chinois, soit que les transpositeurs chinois reproduisent une forme dialectale sans *a*-initial coexistant avec une forme en *a*-. D'autre part, il y a une ressemblance graphique entre 柴 *tch'ai* et 貲 *tseu*. Le 'A-ža du tibétain nous garantit la leçon A-tch'ai de nos textes; *tseu* pourrait-il être une mauvaise leçon du texte actuel du *Wei lio*? C'est possible, mais en ce cas la faute serait fort ancienne, car le *Nan ts'i chou*, rédigé au début du VI<sup>e</sup> siècle et qui s'inspire évidemment du *Wei lio*, parle également des « barbares Tseu » (ch. 59, f<sup>o</sup> 2 r<sup>o</sup>). Que toutefois un rapprochement se soit imposé à l'esprit des Chinois comme au mien entre les « barbares Tseu » du *Wei lio* et les « barbares A-tch'ai » qui sont les T'ou-yu-houen, c'est ce que montre le *T'ong tien* qui, à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, écrit 阿貲虜 A-tseu-lu (« barbares A-tseu »), au lieu de « barbares A-tch'ai », pour le nom des T'ou-yu-houen (ch. 190, f<sup>o</sup> 6 v<sup>o</sup>), et cette leçon a passé au X<sup>e</sup> siècle, avec tout ce texte du *T'ong tien*, dans le *T'ai p'ing houan yu ki* (ch. 188, f<sup>o</sup> 5 r<sup>o</sup>)<sup>1</sup>). J'incline donc à admettre que 'A-ža, nom tibétain des T'ou-yu-houen, est une appellation remontant au moins au début du III<sup>e</sup> siècle et qui n'est d'origine ni T'ou-yu-houen, ni tibétaine; ce nom devait désigner primitivement des tribus mélangées établies au Nord du Kan-sou et que sans doute les T'ou-yu-houen venus du bassin du Leao rangèrent, en passant, sous leur domination.

Maintenant, quelle langue parlaient ces T'ou-yu-houen venus du bassin du Leao? <sup>2</sup>) M. Parker, Chavannes, M. Franke qualifient les

1) L'orthographe actuelle du *T'ong tien* est bien celle que l'auteur donnait; il l'a en effet précisée par une glose phonétique 卽移反 qui implique la prononciation *tseu*; cette glose a passé également dans le *T'ai p'ing houan yu ki*, mais 卽 *tsi*, au moins dans les éditions modernes, y est altéré en 郡 *kun*.

2) La plupart des histoires dynastiques les font venir du Leao-tong; le *Souei chou* dit par contre « du Leao-si » et la « droite du Leao » indiquée par le *Song chou* (ch. 96, f<sup>o</sup> 1 r<sup>o</sup>) est en faveur du *Souei chou*. M. Parker (*A Thousand years of the Tartars*, p. 151—152) donne pour berceau aux T'ou-yu-houen la région de Jehol; il ne doit pas être loin de la vérité.



T'ou-yu-houen de Tongous; Rockhill et M. Laufer ont pensé au contraire que c'étaient des Mongols <sup>1)</sup>. La question est liée à mon sens à celle de la parenté linguistique des Sien-pi, car, contrairement à ce que M. Laufer paraît supposer, je ne vois pas de raison de révoquer en doute l'histoire très précise de la migration qui a amené les T'ou-yu-houen de la région du Leao dans celle du Koukou-nor. Mais la question même des Sien-pi est fort obscure. Pour ma part, j'incline à considérer les Sien-pi comme des tribus de langue mongole dont le nom survivait à l'époque des T'ang et des Song dans celui des Che-wei, et on sait que parmi les tribus Che-wei de l'époque des T'ang figuraient les Mong-wou, dont le nom doit bien être identique à celui des Moṅγu, Moṅγus, Moṅγul de la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, inséparable lui-même de celui des Mongols de Gengis-khan.

Les quelques mots de la langue des T'ou-yu-houen qui nous ont été conservés me semblent appuyer cette manière de voir.

Lorsque T'ou-yu-houen, le prince éponyme du futur royaume T'ou-yu-houen, se fut séparé de son frère cadet qui, né de la femme légitime, avait succédé à son père dans le commandement de la tribu, ce frère cadet lui envoya un émissaire pour l'exhorter à revenir. T'ou-yu-houen accepte si ses chevaux consentent, et l'émissaire se prosterne joyeux en disant 處可寒 *tch'ou k'o-han*, ce qui veut dire en chinois 爾官家 *eul kouan-kia*. Mais les chevaux refusent de reprendre la route de l'Est, et l'émissaire, vaincu, reconnaît le prodige dans une phrase où il s'adresse à nouveau à T'ou-yu-houen en l'appelant *k'o-han*. Nous avons ainsi, pour une tradition qui se rapporte à 250—260 de notre ère, deux mots T'ou-yu-houen qu'il est intéressant d'examiner.

Le premier, *tch'ou*, traduit en chinois par 爾 *eul*, «toi», est sûrement le pronom de la seconde personne. Il y a une parenté

1) Cf. les références de Laufer, dans *T'oung Pao*, 1908, p. 451.

assez étroite entre les pronoms des deux premières personnes en turc, en mongol et en mandchou. Le pronom de la première personne est en turc *bän* (*män*), génitif *bäniñ* (*mäniñ*), nom. plur. *biz*; en mongol *bi*, gén. *minu*, nom. plur. *bida*, gén. plur. *bidanu*<sup>1)</sup> ou *manu*; en mandchou *bi*, gén. *minu* (juçeu *mini*), nom. plur. *be*, gén. plur. *meni*. Le pronom de la seconde personne est en turc *sän*, gén. *säniñ*, nom. plur. *siz*; en mongol *či*, gén. *činu*, nom. plur. *ta*, gén. plur. *tanu*; en mandchou *si*, gén. *sini*, nom. plur. *suve*, gén. plur. *suveni*<sup>2)</sup>. Comme on le voit, on retrouve en particulier en mongol et en mandchou, pour le pronom de la première personne, l'alternance qui, dans une partie des dialectes turcs, transforme *b-* en *m-* dans les mots comportant une nasale.

A laquelle de ces langues convient-il de rattacher le *tch'ou*, «toi», du T'ou-yu-houen? *Tch'ou* est malheureusement un mot à deux prononciations, *tch'ou* (\**t's'ju*) et *tchou* (\**t's'ju*), et, bien qu'il se rencontre dans la transcription d'un certain nombre de noms turcs, aucun de ceux dans lesquels il entre n'a été, autant que je me rappelle, rétabli de façon certaine jusqu'ici. Mais la restitution normale ne peut être que \**ču* ou \**čü*. Le turc, avec son *sän*, est ici hors de question. Restent le mongol et le mandchou. Les *č-* mongols devant *-i* sont très souvent développés d'anciens *t-*, et l'analogie du pluriel *ta* conduit à supposer que le *či* mongol est issu de \**ti*; les passages de \**ti-* à *či-* en mongol ont continué longtemps; certains sont postérieurs au XIII<sup>e</sup> siècle, mais ils peuvent avoir commencé de très bonne heure; \**ču* (\**čü*) du T'ou-yu-houen peut donc se rattacher à *či* du mongol au moins aussi bien qu'à *si* du mandchou

1) La forme moderne est *bidä*, *bidänü*, mais les transcriptions de l'époque mongole montrent qu'on prononçait anciennement ces formes à la classe forte.

2) Je ne dis rien ici du pronom de la troisième personne, aujourd'hui perdu en mongol comme pronom indépendant; mais il existe encore à plusieurs cas dans les textes des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et se relie régulièrement au pronom *i*, «il», du mandchou.

(nous ignorons malheureusement jusqu'ici la forme jučen du pronom de la seconde personne, et il en est de même pour le khitan).

Le second mot cité par le *Song chou* est 可寒 *k'o-han* (\**k'a-γan*), rendu par *kouan-kia*, mot-à-mot « famille mandarinale », « famille noble », mais qui s'est employé autrefois pour dire « l'empereur ». Il n'est pas douteux que nous ayons ici, et pour un fait qui remonterait au milieu du III<sup>e</sup> siècle, le titre même qui a fait fortune plus tard sous la forme turque de *qayan*; la transcription est rigoureuse<sup>1)</sup>. Mais on sait que, si le titre de *qayan* fut adopté par les Turcs T'ou-kiue au VI<sup>e</sup> siècle, cela ne veut pas dire que le mot ait été nécessairement turc à l'origine. Dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, ce titre aurait été porté par un chef Sien-pi du Kan-sou, appartenant à un autre groupe que les T'ou-yu-houen, et ancêtre éponyme des 乞伏 *K'i-fou* qui, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au début du V<sup>e</sup>, régnèrent dans une partie du Kan-sou sous le nom de 晉 *Tsin* occidentaux<sup>2)</sup>; nous ne sortons pas par là des Sien-pi<sup>3)</sup>. Par la suite, *qayan* est le titre porté au début du V<sup>e</sup> siècle par les souverains Jouan-jouan (Avar), et au début du VII<sup>e</sup> siècle par les princes T'ou-yu-houen. Or il semble que les Avars aient été des Mongols, et c'est d'eux que les T'ou-kiue (Turcs de l'Orkhon) ont hérité le titre de *qayan* avec une bonne partie de leur organisation administrative et de leurs dignités de cour. Par ce titre de *qayan*,

1) C'est à ce passage du *Song chou* que M. Shiratori a déjà fait allusion dans *Keletî Szemle*, II, 15—16.

2) Cf. *Tsin chou*, ch. 125, f° 1 r°, et F. W. K. Müller, dans *Ostasiat. Zeitschr.*, VIII, 313. Ce texte du *Tsin chou* écrit 可汗 *k'o-han* (\**k'a-γan*); c'est l'orthographe qui a généralement prévalu par la suite, et de préférence à celle du *Song chou*. J'admets que le *Tsin chou* actuel, bien qu'il n'ait été rédigé qu'au VII<sup>e</sup> siècle, reproduit exactement l'orthographe des textes plus anciens sur lesquels il a été compilé.

3) Le début du *Wei chou* rattache aussi les Wei aux Sien-pi; il est certain que les Wei n'étaient pas des Tongous, mais ils ne paraissent pas non plus avoir été des Mongols; la liste de mots des Wei conservée par le *Nan ts'i chou* semble bien plutôt les rattacher aux Turcs.



qu'ils auraient connu dès le III<sup>e</sup> siècle, les T'ou-yu-houen semblent donc se rattacher aux Mongols plutôt qu'aux Tongous.

Un autre mot T'ou-yu-houen fourni par presque toutes les notices sur les T'ou-yu-houen est 阿干 *a-kan*, parfois écrit 阿于 *a-yu*, «frère aîné»; l'une des deux formes est altérée graphiquement de l'autre. Le mot turc pour «frère aîné» est anciennement *äči*, *coi*, plus récemment *aqa*, *aya*; le mot mongol est *aqa*; le mot mandchou est *ahun* (jučen *aχun'un*). Il paraît clair qu'il faut adopter pour les T'ou-yu-houen la leçon *a-kan* = *\*aqan*, ce qui, avec l'-*n* final quiescent du mongol, ramène régulièrement *\*aqan* à *aqa* du mongol <sup>1)</sup>.

Les notices sur les T'ou-yu-houen mentionnent encore un mot T'ou-yu-houen 莫賀 *mo-ho* (*\*mwak-γa*), qui signifiait «père», et entraînait dans une titulature. Ce mot se retrouve avec la même transcription chinoise à l'époque des Turcs de l'Orkhon, en particulier dans le titre de *baγa-tarqan*. Le mot *baγa* ne s'explique pas en turc, et M. Bang a proposé jadis d'y voir le mongol *baγa*, «petit» <sup>2)</sup>. Remarquons que, même dans cette hypothèse, le titre serait un emprunt aux Avars, à qui les Turcs de l'Orkhon doivent aussi le pluriel «mongol» *tarqat* de *tarqan*. Mais je pense plutôt que les Avar avaient le même mot *baγa* que les T'ou-yu-houen, et je serais tenté d'y voir une forme aphérétique correspondant au mongol *abaγa*, «oncle paternel». Ni le turc ancien, ni le mandchou n'ont ce mot; les termes pour «père» et «oncle paternel» portent d'ailleurs en turc, en mongol et en mandchou trace de flottements qui tiennent peut-être à l'ancien usage d'épouser ses belles-sœurs.

1) On remarquera que le *q-* de *qayan* est rendu en chinois par *k\**, c'est-à-dire par une aspirée, au lieu que le *-q-* de *\*aqan* est rendu par un *k* non aspiré. De même le turc *saqal* est transcrit en chinois au VI<sup>e</sup> et au VII<sup>e</sup> siècle par 娑葛 *so-ko* (*\*sa-kaδ*), c'est-à-dire sans aspiration. Il est possible que la différence du traitement tienne à une différence de prononciation du *q* en mongol et en turc anciens suivant que ce *q* était initial ou médian.

2) Cf. Marquart, *Die Chronologie der alttürk. Inschriften*, Leipzig, 1898, in-8°, p. 99.



Enfin, les titres complets de deux *qayan* T'ou-yu-houen que nous connaissons au VII<sup>e</sup> siècle se terminent tous deux par 𐰽 *leou* suivi de *qayan*; on est assez tenté d'y voir des épithètes se terminant par le suffixe adjectif *-tu* du mongol, encore que l'ensemble des deux titres ne se laisse pas restituer pour l'instant.

Tout bien pesé, et sans considérer le problème comme tranché définitivement, je crois donc pouvoir conclure que, selon toute vraisemblance, les T'ou-yu-houen installés au Koukou-nor parmi des populations tibétaines étaient eux-mêmes de langue mongole.

## II. Les Sou-p'i.

Au Sud-Ouest des T'ou-yu-houen et au Nord-Est du Tibet proprement dit se trouvait, au VI<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du VII<sup>e</sup>, une principauté tibétaine que les textes chinois appellent généralement 蘇毗 *Sou-p'i*; les Chinois y voyaient un des «royaumes des Femmes», et les notices des T'ang lui ont parfois rapporté des informations qui se rapportent à un autre «royaume des Femmes» situé à l'Ouest du Tibet<sup>1</sup>). *Sou-p'i* suppose un nom indigène \**Su-bi* ou \**Su-vi*, qui ne se retrouve sous cette forme nulle part ailleurs. Mais, parmi les manuscrits que j'ai rapportés de Touen-houang, se trouve une traduction chinoise du *Vyākaraṇa de Khotan*, due à 法成 *Fa-tch'eng*, et qui doit donc remonter à la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>); les *Sou-p'i* y sont nommés. Si on compare la nomenclature de ce texte avec celle fournie par les extraits du texte tibétain qu'a publiés M. Thomas<sup>3</sup>), on est amené à supposer que les *Sou-p'i* ne sont autres que les *Sum-pa* du texte tibétain. Or l'hypothèse devient une certitude si nous nous

1) Cf. Bushell, dans *J. R. A. S.*, 1850, p. 531; Chavannes, *Documents sur les Tounkies occidentaux*, p. 169; et mes remarques dans *T'oung Pao*, 1912, p. 358.

2) Cf. *J. A.*, 1914, II, 144.

3) Dans Stein, *Ancient Khotan*, II, 584.

reportons à la notice sur les Sou-p'i dans la *Nouvelle histoire des T'ang*<sup>1)</sup>; on y lit en effet que les Sou-p'i étaient primitivement un état de K'iang qui fut conquis par les T'ou-fan (Tibétains de Lhasa) et reçut le nom de 孫波 Souen-po (\*Suən-pua). Souen-po ramènerait normalement à \*Sun-pa, mais on sait que le chinois ancien n'avait pas de mot \**sum*; il a donc dû sacrifier la nasale labiale pour rendre le timbre *u* de la voyelle labiale, et Souen-po est sûrement le Sum'pa des Tibétains. En réalité, je ne suis pas sûr que Sou-p'i (\*Su-bi) soit essentiellement différent de Sum'pa. Bien que les K'iang aient été très probablement de langue tibétaine, ils parlaient peut-être un tibétain assez différent de celui des Tibétains qui fondèrent l'empire de Lhasa, et \*Su-bi pourrait être la forme «k'iang» du même nom dont Sum'pa était la forme «t'ou-fan». Le nom de Sum-pa a survécu dans la nomenclature géographique moderne, où il désigne un des districts septentrionaux du Tibet.

---

1) Cf. Chavannes, *Documents*, p. 169.

---

#### Notes additionnelles.

P. 324. — L'alternance T'ou-yu-houen et T'ouei-houen paraît être du même type que celle des doublets *yuyu-* et *yui-*, «demander», *güyü-* et *güi-*, «courir», en mongol.

P. 326. — L'identification du nom des Sien-pi à celui des Che-wei supposerait un original \*Särbi, \*Serbi.

# LA TRAVERSÉE DU DÉSERT PAR HIUAN-TSANG EN 630 AP. J.-C.

PAR

**Sir AUREL STEIN.**



C'est pendant ma seconde expédition en Asie centrale, durant l'automne de 1907, que j'ai traversé le « Gobi » pierreux du Pei-chan, par le chemin qui conduit, à travers le désert, de l'oasis de Ngan-si à Hāmi. Cette voie sert de grand' route pour relier le Kan-sou, situé à l'extrême ouest de la Chine avec la province de Sin-Kiang, « la Nouvelle Possession » ou Turkestan chinois. Je savais alors que je suivais la vieille « route du Nord » qui, dès que les Chinois eurent pris pied solidement à Hāmi, en 73 ap. J.-C., leur servit régulièrement de grande voie de communication avec leurs possessions de l'Asie centrale, toutes les fois qu'ils furent en mesure d'assurer un contrôle politique ou militaire sur ces territoires éloignés. Sur le moment, cette idée m'aida à me résigner au fait que des considérations d'ordre pratique m'imposaient une route déjà suivie par plus d'un voyageur européen depuis Prjevalsky, et dont les vastes étendues de graviers et de rocs en train de se désagréger ne se prêtaient guère à de nouvelles observations tant soit peu intéressantes.

J'ai eu, depuis, à m'occuper de cette région dans *Serindia*, le rapport détaillé des résultats scientifiques de mon deuxième voyage



en Asie centrale (rapport terminé en 1918, et qui, je l'espère, sera publié sous peu par l'Imprimerie de l'Université d'Oxford). C'est seulement alors que j'accordai toute l'attention voulue aux circonstances qui autorisent cette route désolée à réclamer un intérêt spécial et quasi-personnel de la part de quiconque s'occupe de la géographie historique de l'Asie centrale. Elle le doit à un épisode célèbre de la vie du grand pèlerin chinois Hiuan-tsang, à la fois le Pausanias et le Marco Polo des Bouddhistes, dont le voyage aller et retour de la Chine aux Indes à travers l'Asie centrale, accompli dans le deuxième quart du VII<sup>e</sup> siècle de notre ère, nous a fourni des renseignements si nombreux et si importants sur la géographie, l'histoire, les antiquités, etc., des immenses régions qu'il a parcourues. Je veux parler de cette hardie traversée du désert, grâce à laquelle notre pieux voyageur s'échappa, vers le début de l'an 630 ap. J.-C., par-delà ce qui était alors la frontière de l'Empire chinois, si jalousement gardée qu'elle fût, et pénétra dans ces « Régions occidentales » que son ardente poursuite de la sainte Loi Bouddhique le poussait à explorer.

L'histoire de cette grande aventure, où Hiuan-tsang faillit périr de soif dans le désert, n'a pas encore été examinée à la lumière d'une connaissance exacte de la topographie du pays. On n'en trouve d'ailleurs pas le récit dans le *Si Yu Ki*, ou « Relation des Contrées occidentales » écrite par Hiuan-tsang lui-même (puisque celle-ci ne commence qu'au moment où il quitte le Tourfan pour se diriger vers l'ouest), mais seulement dans la « Vie » de Hiuan-tsang, œuvre compilée à l'origine par son disciple Houei-li et éditée plus tard dans des conditions qui devaient fatalement en diminuer la valeur critique <sup>1</sup>). Aussi pouvait-on à bon droit entretenir des doutes sur l'exactitude

---

1) Cf. Stanislas JULIEN, *Histoire de la vie de Hiouen-thsang*, préface p. LXXVI et seq., où sont exposées les conditions dans lesquelles le texte de la biographie, originairement compilée par le moine Hocē-li (Houei-li) fut retrouvé et édité.



des détails contenus dans cette narration, en raison surtout de la nuance de surnaturel que l'histoire, telle qu'elle nous est rapportée par le pieux biographe, prête à certains événements quasi-miraculeux auxquels le grand pèlerin dut son salut, au moment où, perdu dans le désert aride, il était sur le point de mourir de soif et d'épuisement.

Il n'est donc que plus intéressant de voir qu'une soigneuse comparaison révèle un accord étroit entre les détails précis de l'histoire et les données de notre relevé topographique de la route depuis les parages de Ngan-si jusqu'à Hāmi. Cette entière conformité démontre de façon frappante l'exactitude avec laquelle Hiuan-tsang lui-même a dû se rappeler et raconter ce fameux épisode initial de ses courses errantes. Elle contribue à confirmer une fois de plus la fidélité subjective de ses récits; et comme il nous faut à chaque instant nous en servir quand nous avons à traiter de la géographie ancienne de l'Asie centrale ou de l'Inde, les notes qu'on va lire sur l'itinéraire suivi par Hiuan-tsang à travers le désert peuvent à juste titre trouver place ici.

Cependant, avant d'essayer de suivre pas à pas le pieux voyageur, il serait bon d'indiquer rapidement certains faits topographiques particulièrement importants, tant en ce qui concerne son point de départ, l'oasis de Ngan-si, qu'à propos du terrain que traverse la grand' route actuelle entre cette oasis et Hāmi. Dans les chapitres XV et XXVII de ma « *Serindia* », j'ai déjà eu l'occasion de discuter à fond les raisons de géographie générale qui ont obligé les Chinois, depuis le début de l'expansion de leur puissance vers l'ouest, dans le dernier quart du II<sup>ème</sup> siècle av. J.-C., jusqu'à nos jours, à choisir, comme ligne principale de communication avec l'Asie centrale, la route qui longe le pied du versant nord des montagnes neigeuses du Nan-chan. Là seulement se rencontre une série de districts relativement bien arrosés et fertiles, s'étendant de Liang-tcheou à Sou-tcheou en passant par Kan-tcheou, et capable de servir de base

sûre à des expéditions commerciales et militaires à travers les grands déserts qui séparent le Kan-sou du Turkestan chinois. Au-delà de Sou-tcheou, où se termine la Grande Muraille médiévale de l'Empire, cette ligne s'amincit à mesure qu'on s'enfonce vers l'ouest, jusqu'à n'être plus qu'un chapelet de petites oasis, entre autres le Yü-mên-hien actuel, Ngan-si et Touen-houang. Celles-ci sont toutes situées dans la vallée très large, mais pour la plus grande partie absolument stérile, par laquelle le cours inférieur du Sou-lo Ho va se perdre dans le désert, à l'est de l'ancien lit de la Mer de Lop. On retrouvera tous ces traits essentiels clairement marqués sur la carte I, accompagnant mes *Ruins of Desert Cathay*, et publiée d'abord par le *Geographical Journal*, dans le numéro de mars 1911, afin d'illustrer les explorations de mon second voyage.

Aussi longtemps que les entreprises commerciales et militaires des Chinois visant le bassin du Tārīm purent continuer à se diriger ainsi droit à l'ouest et à suivre cette première route, à travers le désert d'argile et de sel laissé par le lit desséché de la Mer de Lop, jusqu'aux établissements ruinés de Lou-lan <sup>1)</sup>, aussi longtemps Touen-houang, la dernière oasis en-deçà de la vieille frontière chinoise du temps des Han, demeura le point de départ et, pour ainsi dire, la tête de pont pour la grande traversée du désert. Mais quand, après le III<sup>ème</sup> siècle de notre ère, Lou-lan fut abandonné au désert et que le manque d'eau ferma au trafic cette route difficile, mais de toutes la plus directe, tout ce qui subsista en fait de rapports avec l'Asie centrale, après la disparition du contrôle politique chinois sur les « Régions occidentales », se détourna forcément, de façon à

---

1) J'ai réussi, au cours de mes explorations du désert de Lop en 1914—15, à relever cette ancienne route de Lou-lan d'un bout à l'autre: pour son tracé, cf. *A third journey of exploration in Central Asia*, 1913—16, dans le *Geographical Journal*, 1916, XLVIII, p. 124—129; voir aussi dans *Serindia*, ch. XIV, une revue des notices historiques chinoises relatives à cette route.

peu près complète, vers les routes qui traversent le «Gobi» du Pei-chan dans la direction de Hāmi.

Parmi ces routes, celle qui partait de l'oasis de Ngan-si et conduisait presque en droite ligne, au nord-ouest, vers la région cultivable de Hāmi, au pied du versant sud du Karlik-tāgh, doit sûrement avoir été de tout temps relativement la plus facile, et par suite la plus fréquentée. C'est en suivant la ligne de son tracé que, pour les voyageurs venant de la Chine proprement dite, ou s'y rendant, la distance à couvrir à travers un terrain absolument désertique est la plus courte. Elle traverse le désert pierreux du Pei-chan en onze marches, dont le total s'élève, comme l'a montré notre relevé, à environ 218 milles. Hāmi, grâce aux facilités d'irrigation que lui assure le voisinage des neiges du Karlik-tāgh, a toujours été, dans les temps historiques, un endroit renommé pour ses produits agricoles, et un emporium naturel pour tout le trafic qui traversait la région désertique du sud-est. Ngan-si, de son côté, ne s'est pas encore relevé de toutes les ruines causées par la grande rébellion des Tounnganes, dans la sixième décade du siècle dernier. Néanmoins, si maigres que soient ses présentes ressources, elles suffisent pour permettre aux caravanes de marchands et aux autres voyageurs de se ravitailler sur place. Dans les temps anciens, comme le prouvent quantité de témoignages historiques, ces ressources étaient beaucoup plus considérables. Quant aux autres routes, qui peuvent encore conduire de Hāmi et de l'extrémité orientale du T'ien-chan vers les districts frontières du Kan-sou et de la Chine même, toutes traversent les étendues stériles du «Gobi» du Pei-chan sur des distances bien plus longues<sup>1)</sup>. Ainsi que l'a démontré, en

---

1) La carte russe, à l'échelle de 40 verstes au ponce, des régions au-delà de la frontière asiatique indique en effet sur les feuilles XXI et XXII, moitié d'après des relevés d'explorateurs russes tels que Groum Grijmailo et Obrouchev, moitié d'après des «renseignements indigènes», des routes qui traversent le Pei-chan à l'est de la ligne Hāmi—Ngan-si. Une route distincte des précédentes et menant de Hāmi au grand coude du Sou-lo Ho a



septembre 1914, mon voyage de Mao-mei au Karlik-tagh<sup>1)</sup>, elles présentent des difficultés analogues, sinon pires, en ce qui concerne le ravitaillement en eau et la nourriture des bêtes de somme.

A la lumière de ces simples faits géographiques, il m'apparaît clairement que la route menant de Ngan-si à Hāmi a toujours dû conserver son importance pendant les périodes durant lesquelles elle fut ouverte aux relations entre la Chine et l'Asie centrale, et qu'au surplus son tracé, selon toute vraisemblance, doit avoir toujours été sensiblement le même qu'à présent. Cette dernière conclusion se justifie d'autant mieux que — comme on peut le voir sur la carte jointe à *Desert Cathay* et, avec plus de détails, sur les feuilles reproduisant notre levé topographique à l'échelle de 4 milles au pouce<sup>2)</sup> — à l'exception d'un petit détour rendu nécessaire par l'approvisionnement d'eau entre la source de Ta-ts'iu'en et celle de Cha-ts'iu'en-tzeu, la route actuelle conduit presque en ligne droite depuis Ngan-si jusqu'au plus proche endroit habité sur la lisière de l'oasis de Hāmi.

été suivie en 1898 par le Prof. FUTTERER, qui l'a très soigneusement décrite dans *Geographische Skizze der Wüste Gobi*, Ergänzungsheft n° 139, *Petermann's Mitteilungen*, 1902. Cet article expose de la façon la plus instructive la géologie et la physiographie générales des chaînes du Pei-chan oriental.

Parmi les différents tracés de route marqués sur la carte russe mentionnée ci-dessus comme traversant le Pei-chan à l'ouest de la ligne Ngan-si—Hāmi, il n'y en a qu'un qui puisse être considéré comme praticable et réellement existant. C'est celui relevé par le capitaine Roborovsky, au cours de son expédition de 1893: il se détache de la grand'route chinoise à Kou-chouei, à quatre étapes de Hāmi, et pique droit au sud sur Touen-houang. La difficulté de s'y approvisionner en eau, etc., fait que cette route n'est que rarement suivie de nos jours. Les voyageurs chinois, partant de l'oasis que je viens de nommer, préfèrent rejoindre la grand'route à Houng-liou-yüan, la seconde étape après Ngan-si. L'existence des autres chemins, étant données les informations recueillies par le capitaine Roborovsky et le professeur Pelliot, semble des plus problématiques.

1) Voir « A third journey of exploration in Central Asia ». *Geographical Journal*, XLVIII, p. 200.

2) Voir les feuilles n° 73, 76, 77, 80 et 81 de l'Atlas préparé par le Service géographique de l'Inde pour être joint à mon volume de *Serindia*. Par ordre du Directeur général de ce même service, des bonnes feuilles de l'atlas ont été envoyées, en 1914, aux principales institutions géographiques d'Europe et d'Amérique.



Ngan-si, l'ancien *Koua-tcheou*, qui fut le point de départ de Hiuan-tsang dans l'épisode de son voyage dont nous avons à nous occuper ici, ne mérite pas de retenir longtemps notre attention. Dans mon *Desert Cathay*, au chap. LXXI, j'ai déjà consigné les observations que j'avais pu faire sur sa condition présente au cours de mes séjours de 1907 <sup>1)</sup>. Le Ngan-si-tcheou actuel, situé à quelque distance de la rive gauche du Sou-lo Ho, n'est guère, en dépit de son nom sonore (« la Cité de [la garnison] qui protège l'ouest »), qu'une rue de maisons clairsemées au milieu d'une vaste enceinte de murailles croulantes. Il doit ce qu'il a d'importance uniquement au fait que c'est la dernière étape sur la route de Hāmi où l'on puisse trouver à s'approvisionner. Au sud de la ville s'étend, entre le lit de la rivière et le pied des collines stériles qui forment l'avant-garde du Nan-chan, une large plaine couverte de brousse, où des bandes de maigres cultures sont coupées par de vastes étendues en friche. Des ruines de villes et de villages entourés de murs abondent dans cette région désolée, attestant son ancienne prospérité. Parmi ces ruines, la plus considérable et la plus centrale porte encore le nom de *Koua-tcheou-tch'êng*, la « ville murée de Koua-tcheou » et la tradition locale en fait le site de l'ancien chef-lieu du district <sup>2)</sup>. Des raisons d'ordre archéologique, que j'ai discutées dans *Serindia*, corroborent l'exactitude de cette tradition; selon toute vraisemblance c'est là qu'il faut situer le centre administratif du district de Koua-tcheou, où la *Vie* fait arriver Hiuan-tsang vers la fin de l'an 629 de notre ère <sup>3)</sup>.

---

1) Cf. *Desert Cathay*, II, p. 235 et suivantes.

2) Se reporter pour la position exacte de ce site ruiné et la topographie du chemin de Ngan-si, au carton à l'échelle de 1 : 1.000.000<sup>e</sup> insérée dans la carte 1 de *Desert Cathay*.

3) Cf. Stan. JULIEN, *Histoire de la vie de Hiouen-tsang* (Paris, 1853), p. 17; ainsi que Beal, *The Life of Hiuen-tsiang*, p. 13. Dans les citations extraites de la *Vie* que nous aurons à faire ci-dessous, nous suivrons le texte du grand sinologue français, sur lequel la traduction anglaise est généralement fondée.

Le savant moine bouddhique avait quitté Tch'ang-ngan, la capitale chinoise, dans le dessein avoué de « voyager vers l'ouest, à la recherche de la Loi dans le royaume des Brahmanes », c'est-à-dire dans l'Inde. Mais bien que le grand empereur T'ang, T'ai Tsoung (627—650 ap. J.-C.), fût déjà engagé dans cette politique d'expansion vers l'occident, qui devait avant longtemps rétablir, après un intervalle de plusieurs siècles, le pouvoir des autorités chinoises sur le bassin du Tārīm et même au-delà, les méthodes traditionnelles tendant à isoler la Chine de l'occident barbare étaient encore en vigueur sur la frontière du Kan-sou : « A cette époque, l'administration du pays était encore nouvelle, et les frontières de l'empire ne s'étendaient pas fort loin. Le peuple était soumis à de sévères défenses, et il n'était permis à personne de sortir pour aller dans les pays étrangers » <sup>1)</sup>.

Aussi Hiuan-tsang avait-il été obligé de quitter Liang-tcheou en secret, et de gagner Koua-tcheou par des marches de nuit. Arrivé là, « le Maître de la Loi » s'étant informé des routes de l'ouest, on lui répondit : « A 50 *li* d'ici, en marchant vers le nord, on rencontre la rivière *Hou-lou*, dont le cours inférieur est large, et le cours supérieur très resserré. Ses eaux tournoient constamment et roulent avec une telle impétuosité qu'on ne peut la passer en bateau. C'est près de la partie la plus large qu'on a établi la barrière *Yü-mén-Kouan*, par laquelle on est obligé de passer, et qui est la clef des frontières de l'ouest. Au nord-ouest, en dehors de cette barrière, il y a cinq tours à signaux, où demeurent les gardiens chargés d'observer. Elles sont éloignées l'une de l'autre de cent *li*. Dans l'intervalle qui les sépare, il n'y a ni eau ni herbages. En dehors de ces cinq tours s'étendent le désert de Mo-ho-yen et les frontières du royaume d'*I-Wou* (Hāmi) ».

La *Vie* raconte de façon touchante comment l'ardent pèlerin en

---

1) Cf. JULIEN, *Vie de H.-t.*, p. 16.

vint à braver l'interdiction officielle et à s'aventurer dans le redoutable désert par-delà la frontière <sup>1)</sup>. En recevant les renseignements que nous venons de rapporter, il s'était d'abord senti très abattu; et, comme en outre il venait de perdre son cheval, il passa un mois dans l'affliction. Là-dessus, le gouverneur local apprit par ses espions les intentions de Hiuan-tsang: mais comme c'était un homme plein de piété, il lui montra en secret leur rapport, et finalement, ému par sa sincère ferveur, décida — *more Sinico* — de fermer les yeux. Néanmoins les ennuis du saint voyageur ne firent que s'accroître, tant à cause de la défection des deux jeunes moines qui devaient l'accompagner, que de la difficulté où il était de se procurer un guide. Mais des songes et des présages favorables lui firent reprendre courage, et un jeune indigène devôt l'aida à se rencontrer en secret avec un «barbare» âgé qui avait fait quinze fois le voyage d'*I-wou*, aller et retour.

Le vieillard lui donna ce grave avertissement: «Les routes de l'ouest sont mauvaises et dangereuses; tantôt on est arrêté par un *fleuve de sable* (des sables mouvants), tantôt par des démons et des vents brûlants. Lorsqu'on les rencontre, il n'est personne qui puisse y échapper. Souvent des caravanes nombreuses s'y égarent et périssent». Mais Hiuan-tsang demeura ferme et déclara que s'il ne finissait pas par atteindre le royaume des Brahmanes, de sa vie il ne retournerait vers l'orient, dans la direction de la Chine: «Quand je devrais mourir au milieu de ma route, je n'éprouverais nul regret». Là-dessus le sage vieillard lui dit: «Maître, puisque vous êtes décidé à partir, il faut que vous montiez mon cheval. Déjà plus de quinze fois, il a fait aller et venir le chemin d'*I-wou* (Hāmi). Il est vigoureux et connaît les routes. Votre cheval, au contraire, est faible et n'y arrivera jamais». Nous verrons un peu plus tard le rôle important que cette brave monture, «maigre et de couleur

1) Voir JULIEN, *Vie de H.-t.*, p. 17—21.



rousse», contre laquelle il échangea la sienne, était destinée à jouer dans cette aventure: c'est enfin de compte, à elle que le pèlerin dut d'échapper à la mort dans le désert<sup>1)</sup>.

Ainsi monté, et accompagné par le jeune habitant du pays qui devait lui servir de guide, Hiuan-tsang partit la nuit de Koua-tcheou: «A la troisième veille, ils arrivèrent à la rivière et aperçurent de loin la barrière Yü-mên-kouan. A dix *li* en amont de l'endroit où était placée cette barrière<sup>2)</sup> les deux rives du cours d'eau n'étaient séparées que par la distance d'un *tchang* (dix pieds)». A cet endroit, ils effectuèrent leur passage sur un pont de fortune improvisé par le jeune «barbare» avec des branches d'arbre coupées, etc. Puis, après s'être reposés sur le bord de la rivière, ils se mirent en route avec les premiers rayons du soleil. Mais au bout de quelques pas, le compagnon de Hiuan-tsang, effrayé par les périls qui les attendaient, refusa de s'aventurer plus loin et laissa le courageux pèlerin continuer seul l'aventure.

Avant de suivre davantage Hiuan-tsang, il serait à propos de résumer les indications que nous pouvons tirer de ce bref récit d'une part, et, d'autre part, des renseignements locaux que nous avons reproduits précédemment, en les comparant ensuite avec la

---

1) La mention de ce cheval et ce qu'on nous dit de sa grande expérience du voyage me paraissent donner une note réaliste à l'histoire telle qu'elle nous est rapportée dans la *Vie*. Ce détail, joint à ceux que nous aurons à indiquer ci-dessous, crée une présomption en faveur de la véracité foncière du récit recueilli et transmis par le biographe de Hiuan-tsang.

En même temps, la façon dont la *Vie* rattache l'heureuse acquisition de cette monture à une prédiction, faite à Hiuan-tsang par un devin avant son départ de Tch'ang-ngan, montre le même mélange de sens réaliste et de crédulité naïve, qui caractérise mon «saint patron» chinois, au même titre que tant de ses compatriotes, anciens ou modernes. Cette même veine se retrouve d'un bout à l'autre de ses «Mémoires». (Cf. *Desert Cathay*, II, p. 169 et sq.).

2) Je suis ici l'interprétation de BEAL (voir: *Life of Hiuen-tsiang*, p. 10). La version de Julien impliquerait que le lieu de la traversée était à la Barrière même. Mais il est évident que tel ne peut être ici le sens, puisque le passage devait s'effectuer en secret. De plus, on nous a dit précédemment que la Barrière de Yü-men se trouvait à l'endroit où la rivière était le plus large, et où par suite il est permis de supposer qu'elle était guéable.



présente topographie de Ngan-si. Si nous prenons comme point de départ la ville de Koua-tcheou, la route d'*I-wou* ou Hāmi se dirigeait d'abord vers le nord sur une distance de cinquante *li* avant d'atteindre la rivière *Hou-lou*. Sur les bords de cette dernière était alors placé le poste de garde *Yü-mén-kouan*, « la Barrière de la Porte de Jade ». A partir de ce point, la route de Hāmi s'infléchissait vers le nord-ouest et conduisait aux cinq postes de guet installés dans le désert pour la surveiller. Le premier soin de Hiuan-tsang devait être d'éviter la « Barrière de la Porte de Jade », où il n'aurait pas manqué d'être arrêté dans son dessein de traverser la frontière sans autorisation. Il quitta donc Koua-tcheou de nuit, et aborda la rivière à un point situé à une dizaine de *li* en amont du poste de garde. Ayant réussi à traverser l'eau sans être aperçu pendant la troisième veille de la nuit, il rejoignit de là le chemin qui menait à la plus proche des tours de guet, et, comme nous allons voir, y arriva après avoir couvert une distance de quatre-vingts *li*.

Il est aisé de démontrer que ces indications s'accordent pleinement avec les données de notre relevé topographique du pays. La rivière *Hou-lou* ne saurait être que le Sou-lo Ho<sup>1)</sup>. La ville en ruines de *Koua-tcheou-tch'êng*, en raison de sa position centrale et de la persistance de la tradition locale, peut être considérée comme marquant approximativement le site du *Koua-tcheou* de l'époque des T'ang. Or, c'est à huit milles presque exactement au nord, en droite ligne, que la présente route de Hāmi traverse le Sou-lo Ho. Si l'on admet que le cours de la rivière, à l'époque de Hiuan-tsang, était situé à environ deux milles plus au nord, à l'endroit où notre plan porte marqué un ancien lit de rivière, la distance est en accord encore plus étroit avec les 50 *li* mentionnés par la *Vie*: car, ainsi

---

1) On doit la première identification correcte de cette rivière avec le Sou-lo Ho, le Bouloungir des Mongols, à V. de Saint-Martin: cf. JULIEN, *Mémoires de Hiouen-thsang*, II, p. 202.

que nous l'a appris une longue expérience de la façon dont Hiuan-tsang calculait les distances le long des routes de l'Asie centrale, l'équation « 5 *li* = un mille » représente en général la moyenne correcte. Que la route de Hāmi, en quittant la rivière, conduise de façon constante dans la direction du nord-ouest, il suffit pour s'en assurer de jeter un coup d'œil sur la carte. Enfin les 80 *li* que Hiuan-tsang, nous dit-on, aurait couverts entre la traversée de la rivière et la première tour de guet correspondent de manière frappante aux 16 milles environ que la carte montre entre l'ancien lit de rivière dont j'ai parlé plus haut, et la première étape, Pei-tantzū, avec sa source, sur la route actuelle des caravanes.

En ce qui concerne le site exact de la barrière de Yü-mên à l'époque du voyage de Hiuan-tsang, je ne suis pas en mesure de le fixer de façon positive: cela ne change d'ailleurs rien à l'itinéraire qui nous intéresse en ce moment. Les découvertes faites en 1907, au cours de mes explorations de l'ancien *Limes* chinois ont apporté une solution au problème de la position originale et des vestiges de cette fameuse place — frontière de la « Porte de Jade », jadis située très loin à l'ouest de *Touen-houang*<sup>1)</sup>; et de bonnes raisons archéologiques nous donnent à penser que, même au temps de Hiuan-tsang, son transfert dans le nord de Koua-tcheou était de date relativement récente<sup>2)</sup>. La stricte surveillance, exercée dans l'antiquité sur tout le trafic traversant la frontière par cette grande

1) Cf. *Desert Cathay*, II, p. 115 et seq.; *Serindia*, chap. XIX, sec. I—III.

2) Un passage des Annales des T'ang, rapportant l'envoi en 610 ap. J.-C., du fameux commissaire chinois P'ei Kiu à Yü-mên-kouan, place clairement cette Barrière de la frontière à la ville de Tchîn-tch'ang; cf. Chavannes, *Documents sur les Turcs occidentaux*, p. 18. Les archéologues chinois et la tradition locale de Ngan-si semblent d'accord pour considérer Chin-ch'ang comme une sous-préfecture dépendant de Koua-tcheou et située à l'est de Ngan-si actuel: mais sa position exacte reste encore à déterminer.

Combien de temps la « Barrière de la Porte de Jade » resta-t-elle près de Koua-tcheou, et quand et comment le *Yü-mên-hien* actuel, entre Sou-tcheou et Ngan-si, hérita-t-il du nom de l'ancienne station frontière du temps des Han? C'est là une autre question qui doit être réservée pour de futures recherches.

porte orientale de la première Grande Muraille, a son pendant exact dans la procédure observée jusqu'à nos jours à la porte de Kia-yü-kouan, à l'ouest de Sou-tcheou, ainsi que j'ai eu déjà plus d'une fois l'occasion de le signaler soit dans *Desert Cathay*, soit dans *Serindia*<sup>1)</sup>.

Pour mieux apprécier les conditions dans lesquelles Hiuan-tsang effectua sa traversée du désert, jetons un rapide regard sur l'aspect général de la route telle qu'elle existe aujourd'hui, et sur les traits topographiques qui distinguent certaines de ses étapes. Aux yeux des Chinois, dont on connaît la partialité marquée pour la vie civilisée, cette route désertique doit avoir été de tout temps un véritable épouvantail, en quelque qualité qu'ils eussent à l'affronter, comme soldats, comme marchands, ou comme voyageurs d'occasion. Nous en avons tout-de-suite eu l'impression en passant, au cours de notre marche, d'une minable petite étape à l'autre. Celles-ci sont toutes établies, avec leurs huttes de terre pleines de fumier et leur petite caserne, en un endroit où quelque vague dépression du terrain fournit chichement un peu d'eau de source ou de puits. Çà-et-là seulement, elles offrent des coins de pâturage, faits de brousse ou de roseaux. Les conditions du trafic, telles qu'il m'a été donné de les observer en traversant ces étendues complètement stériles de gravier, de rocs émiettés ou de sable apporté par le vent, qui séparent ces lamentables haltes, n'ont guère dû changer depuis l'antiquité.

La difficulté de se procurer assez de paille de roseaux et d'eau pour les bêtes de somme, jointe à la disette non moins grande de combustible, doit avoir, de tout temps, sérieusement gêné les déplacements d'ordre commercial ou militaire le long de cette route. Les conditions climatériques du Pei-chan central sont rendues extrêmement pénibles, tant par ses ouragans du nord-est, si redoutés

---

1) Voir *Desert Cathay*, II, p. 148, 154, 282; *Serindia*, ch. XXVII, sec. I, II.



et si fréquents en hiver et au printemps, que par sa brûlante sécheresse et ses orages de poussière pendant l'été: forcément, elles ont toujours impliqué de graves risques pour les voyageurs isolés. Aujourd'hui encore, en l'absence d'un guide, ceux-ci courent, sur certaines portions de la route, le risque de s'égarer: et évidemment, ce danger doit avoir été beaucoup plus grand pendant les périodes où l'isolement politique de la Chine empêchait tout trafic régulier.

Si uniforme qu'il soit dans sa morne stérilité, le terrain traversé par la route se laisse néanmoins diviser en certaines sections distinctes. Sur les cartes détaillées qui accompagnent *Serindia*, nous pouvons aisément les reconnaître, et même la carte de *Desert Cathay* suffit à en marquer les limites. Les cinq premières marches à partir de Ngan-si conduisent à travers une série de chaînes de collines étroites, toutes orientées (ou peu s'en faut) de l'est à l'ouest, et à peine surélevées au-dessus des larges vallées, en façon de plateaux, qui les séparent. On trouve de l'eau de source aux trois premières étapes (Pei-tan-tzeu, Houng-liou-yüan, Ta-ts'iuen) et à Ma-lien-tching-tzeu et Sing-sing-hia, on atteint la nappe souterraine par des puits qui ne dépassent pas 6 à 8 pieds de profondeur. Apparemment, ce n'est pas sans raison que la frontière entre la province de Kan-sou et celle de Sin-kiaug ou Turkestan chinois est à présent fixée tout près de Sing-sing-hia; car, au-delà, le caractère du terrain subit une transformation marquée et qui n'est nullement à son avantage. On rencontre quantité de saillies rocheuses et de détritiques pendant les deux marches suivantes vers Chats'iuen-tzeu et K'ou-chouei, en même temps qu'on descend graduellement d'environ 2000 pieds au-dessous du niveau moyen des étapes précédentes. La plus humble sorte de végétation se fait de plus en plus rare, tandis que l'eau devient nettement saumâtre, comme l'indique à juste titre le nom de *K'ou-chouei*, «l'Eau Amère».

Mais c'est la marche suivante jusqu'à la halte de Yen-toun,



qui est, de toutes, la plus redoutée des voyageurs chinois. Sur une distance d'environ 35 milles, elle descend par des pentes de gravier absolument dénudées dans une sorte de grand bas-fond à 1500 pieds au-dessous du niveau de K'ou-chouei. Totalement dépourvue d'eau ou d'abri d'aucune sorte, cette longue marche ne laisse pas d'être dangereuse, soit en raison de la grande chaleur qui y règne l'été, soit à cause du vent glacé du nord-est qui la balaie en hiver et au printemps. Des carcasses de bêtes de somme jalonnent le chemin à partir de K'ou-chouei, et les pertes de vies humaines ne sont pas un accident sans exemple sur cette partie de la route. Après Yen-toun, une autre marche, mais cette fois beaucoup plus courte, à travers de semblables étendues d'aride gravier, amène le voyageur aux sources de Tchang-liou-chouei<sup>1)</sup>, à la lisière méridionale d'une large ceinture de loess qui reçoit souterrainement l'eau des neiges du Karliktagh, et qui se couvre d'une abondante végétation, brousse et champs de roseaux. A Tchang-liou-chouei on rencontre le premier petit bout de terrain cultivé de Hāmi, et, après deux marches faciles, on atteint la ville de Hāmi ou Koumoul, dans l'oasis centrale.

Telle est la physionomie actuelle de la route; et il est possible de démontrer que les points essentiels de l'histoire du voyage de Hiuan-tsang à travers le désert sont en accord étroit avec ces données topographiques. Cet accord paraît d'autant plus remarquable quand on songe à l'imperfection du texte de la *Vie* par Houei-li et à l'impossibilité où nous sommes de contrôler son exposé à l'aide de la relation écrite par Hiuan-tsang lui-même. Nombre de détails ou de faits personnels contribuent à renforcer l'impression que Houei-li recueillit des lèvres mêmes du maître le pittoresque récit de ses aventures dans le désert, et qu'il l'a fidèlement reproduit. On connaît trop la pieuse ardeur et la naïve crédulité de Hiuan-tsang pour se laisser induire en méfiance par quelques allusions à

1) *Chang-liou-shin* sur la carte à 1:3.000.000<sup>e</sup> est une faute de lecture.

des événements surnaturels: il ne faut y voir que de pures illusions subjectives, telles que des moments de grande tension et de réel péril devaient tout naturellement en provoquer dans un esprit animé d'une dévotion si fervente.

Du récit que nous fait Houei-li, nous dégageons les principaux faits suivants <sup>1)</sup>. Abandonné peu après avoir passé le Sou-lo Ho par le «jeune barbare» qui devait lui servir de guide, le pèlerin poussa seul en avant, se guidant sur les os des animaux morts et le crottin laissé par les chevaux le long de la route. Des visions de troupes armées se mouvant dans le lointain lui causèrent de l'inquiétude: «Mais, en les voyant disparaître au moment où il les croyait près de lui, il reconnut que c'étaient de vaines images créées par les démons». Evidemment, il s'agit de mirages analogues à ceux que j'ai fréquemment observés au cours de mes toutes premières marches au-delà de Ngan-si. Après avoir couvert une distance de 80 *li*, Hiuan-tsang arriva à la première tour de guet. Dans l'espoir de passer inaperçu, il se cacha jusqu'à la nuit tombante. Quand il essaya de remplir sa gourde à la fontaine voisine de la tour, les hommes de garde le reçurent à coups de flèche. Sur sa déclaration qu'il était un moine venu de la capitale, ils le conduisirent devant le commandant du poste.

Celui-ci, un certain Wang-siang, natif de Touen-houang, lui fit subir un interrogatoire très serré. Ayant reconnu en lui l'aspirant pèlerin à la recherche de la Loi, au sujet duquel un rapport lui avait été envoyé de Liang-tcheou, il fut pris de pitié et le traita avec bienveillance. N'ayant pas réussi à le persuader de revenir sur ses pas, il lui recommanda au matin de se diriger droit sur la quatrième tour, commandée par un de ses parents. Quand Hiuan-tsang y parvint dans la nuit du même jour, les incidents de la veille se répétèrent. Il fut arrêté par une flèche que lui lança

1) Cf. JULIEN, *Vie de H.-t.*, p. 23 et sqq.; BEAL, *Life of H.-t.*, p. 18 et seq.

l'homme de garde, puis amené devant le commandant. Au reçu du message de Wang-siang, cet officier l'accueillit de façon hospitalière; mais il l'avertit de ne pas approcher de la cinquième et dernière tour de guet: car elle était occupée par des gens d'un caractère violent. Il lui conseilla, au contraire, de gagner une source éloignée de 100 *li*, et appelée *Ye-ma-ts'iuen*, «la source des chevaux sauvages» <sup>1)</sup>, et d'y renouveler sa provision d'eau.

«A une petite distance de là, il entra dans le désert appelé *Mo-ho-yen*, qui a une longueur de huit cents *li* et que les anciens appelaient *Cha-ho* ou le *Fleuve de sables*. On n'y voit ni oiseaux, ni quadrupèdes, ni eau, ni pâturages». Dans ce désert le pieux voyageur fut à nouveau inquiété par des visions démoniaques, entendez des mirages, contre lesquelles il se protégea par la lecture de son texte sacré favori, le *Prajñā-pāramitā-Sūtra*. Après avoir fait cent *li*, il s'égara et ne réussit pas à découvrir la «Source des chevaux sauvages». Pour comble de malheur, il laissa tomber la grande outre d'eau qu'on lui avait donnée à la quatrième tour et répandit à terre son précieux contenu. «De plus, comme le chemin faisait de longs circuits, il ne savait plus quelle direction suivre. Il eut alors la pensée de retourner du côté de l'est, vers la quatrième tour à signaux». Mais, après avoir fait 10 *li* dans cette direction, il se rappela son serment de ne jamais retourner vers l'est avant d'avoir atteint l'Inde: là-dessus, «priant avec ferveur Kouan-yin (Avalokiteçvara), il se dirigea vers le nord-ouest. Il regarde de tous côtés et découvre des plaines sans bornes où l'on ne voyait aucune trace d'hommes ni de chevaux». Pendant la nuit, il était tourmenté par des lumières qu'allumaient de mauvais esprits, et pendant le jour par de terribles orages de poussière: «Au milieu de ces cruels

1) Le nom de *Ye-ma-ts'iuen* est encore fréquemment employé pour désigner des localités dans le désert au-delà de la frontière du Kan-sou.



assauts, son cœur restait étranger à la crainte»; mais la soif le faisait cruellement souffrir.

Après avoir ainsi voyagé sans eau pendant quatre nuits et cinq jours, il tomba épuisé. Au milieu de la cinquième nuit, après avoir adressé de ferventes prières à Avalokiteçvara, il se sentit ranimé par une brise fraîche et trouva du repos dans un court sommeil. Une vision divine qui lui apparut en rêve l'incita à tenter un nouvel effort. Après avoir fait environ dix *li*, son cheval, qui avait, lui aussi, retrouvé assez de forces pour se remettre sur ses jambes, changea brusquement de direction, et, au bout de quelques *li*, le mena jusqu'à une pièce d'herbage vert. Après qu'il eut laissé brouter son cheval, comme il se préparait à pousser plus loin, il découvrit un étang dont l'eau était claire, et il comprit qu'il était sauvé. Il fit halte tout un jour à cet endroit, puis reprit son voyage avec une provision fraîche d'eau et de fourrage, et après deux jours de plus, il émergea du désert et arriva à I-wou ou Hāmi.

Si nous comparons cette relation abrégée de la traversée du désert par Hiuan-tsang avec la topographie actuelle de la route de Ngan-si à Hāmi, nous ne pouvons manquer de reconnaître, d'une part, leur accord étroit, de l'autre l'existence d'une lacune évidente dans le texte de la *Vie*. D'après celle-ci, le pèlerin se rend en une seule marche de la première tour de guet à la quatrième. Mais cela est clairement en contradiction avec le passage précédemment cité du même texte, où se trouvent rapportés les renseignements recueillis par Hiuan-tsang à Koua-tcheou: «Au nord-ouest, en dehors de cette barrière, il y a cinq tours à signaux. . . . . Elles sont éloignées l'une de l'autre de cent *li*». Nous sommes ainsi obligés d'admettre que Hiuan-tsang eut en réalité quatre marches à faire à partir de la rivière avant d'atteindre la quatrième tour, et que, dans le récit tel qu'il nous est parvenu, deux de ces marches ont été passées sous silence.



Cette lacune n'a malheureusement que de trop fréquents pendants dans la *Vie* et s'explique aisément par l'état présent du texte. Une fois qu'elle est admise, rien n'est plus facile que de suivre les étapes et les incidents du voyage à travers le désert. La position indiquée pour la première tour de guet désigne clairement, ainsi qu'on l'a vu plus haut, la halte actuelle de Pei-tan-tzeu, la première après Ngan-si. Les 480 *li*, comptés depuis le Sou-lo Ho jusqu'à la cinquième tour de guet, coïncident remarquablement avec les 96 milles relevés au cyclomètre au cours de nos marches entre la rivière et Sing-sing-hia, la cinquième halte sur la route actuelle. Au-delà de la cinquième tour de guet s'étend, nous dit-on, le désert redouté de Mo-ho-yen : et, en effet, peu après Sing-sing-hia, le caractère du terrain empire de façon marquée. Et il n'est pas moins aisé de prouver que tous les renseignements d'ordre positif que nous fournit le récit des aventures de Hiuan-tsang dans le désert sont parfaitement compatibles avec les données de la carte.

Nous y lisons que le voyageur, après avoir reçu l'avis d'éviter la cinquième tour de guet, c'est-à-dire Sing-sing-hia, abandonna la grand'route à la hauteur de la quatrième tour pour se diriger vers la « Source des Chevaux sauvages », située à une distance de 100 *li*. Quand il ne réussit pas à trouver cette source et songea à regagner la quatrième tour, il revint pour un moment sur ses pas en marchant « vers l'est ». Cela montre clairement que la source *Ye-ma-ts'iuén*, vers laquelle on l'avait aiguillé, se trouvait quelque part à l'ouest. Or, si l'on jette un regard sur la carte russe des régions au-delà de la frontière, on voit que la route de T'ouen-houang, telle qu'elle a été relevée par l'expédition du capitaine Roborovsky, passe à une distance d'environ 30 milles à l'ouest de Ma-lien-tching-tzeu avant de rejoindre la route Ngan-si — Hāmi à K'ou-chouei, et qu'un de ses points d'étape et d'eau se trouve à peu près à cette distance dans une direction ouest-nord-ouest de

Ma-lien-tching-tzeu. Ainsi l'existence, passée et présente, d'une source approximativement située à l'endroit indiqué pour le Ye-ma-ts'ïuen vainement cherché par Hiuan-tsang devient infiniment probable. Que, faute de guide, le pèlerin ne soit pas parvenu à la découvrir, c'est là une fâcheuse expérience que j'ai eu trop souvent l'occasion de faire moi-même en traversant, pendant le mois de septembre 1914, des parties encore inexplorées du Pei-chan oriental <sup>1)</sup>.

En tout cas, il est certain que si, de nos jours, un voyageur venant de Ngan-si avait quelque raison pour éviter d'être vu à Sing-sing-hia, il ne pourrait mieux faire que de quitter la grand' route à Ma-lien-tching-tzeu et d'obliquer vers l'ouest-nord-ouest. Il aurait à passer, dans cette direction, un prolongement de ce qui paraît être la plus haute des chaînes de collines en voie de dés-agrégation du Pei-chan, celle-là même que la grand'route traverse par des gorges tortueuses, juste au-dessus de Sing-sing-hia. Sur un pareil terrain, il serait évidemment difficile de marcher en droite ligne, et cette circonstance explique à merveille le passage du récit où il est dit: «Comme le chemin faisait de longs circuits, il ne savait plus quelle direction suivre». Après avoir vainement cherché la «Source des chevaux sauvages» et coupé court à sa tentative de regagner la quatrième tour, Hiuan-tsang, nous dit-on, reprit résolument la direction du nord-ouest et poursuivit son voyage sans se laisser abattre par la soif ni par les périls du désert. C'était une décision qui demandait toute la ferveur religieuse et la vaillance du grand pèlerin: mais c'était aussi ce qu'il y avait de plus sage à faire, du moins pour quelqu'un capable de ne pas dévier de la direction choisie. Et que Hiuan-tsang possédât à la perfection cet instinct de l'orientation si répandu parmi les Chinois de toutes conditions sociales, les renseignements topographiques qu'il nous a laissés dans son *Si yu ki* le prouvent abondamment.

---

1) Cf. *Geographical Journal*, XLVIII, p. 200.

Comme le montre la carte, cette marche vers le nord-ouest devait forcément amener le voyageur, à travers le glacis de gravier complètement stérile des environs de K'ou-chouei, au fond de la dépression de Yen-toun, et, par-delà celle-ci, à la lisière sud-est de la ceinture de loess, où le drainage souterrain descendant du Karlik-tagh entretient quelque végétation. On nous dit que durant sa traversée du désert de Mo-ho-yen, le pèlerin resta sans eau pendant quatre jours et cinq nuits, jusqu'à ce qu'enfin, après que le repos de la cinquième nuit leur eût rendu quelques forces, sa vaillante monture le conduisit, quelques milles plus loin, à un pâturage et un étang. Ici encore, nous constatons que l'évaluation approximative des distances, telle qu'elle est consignée dans la *Vie*, présente avec les données de la topographie, un accord aussi étroit qu'on pouvait raisonnablement l'espérer; car nous venons de voir que par la route de caravanes actuelle, cinq marches, formant un total de 106 milles, sont nécessaires pour amener le voyageur de Ma-lien-tching-tzeu, c'est-à-dire de la quatrième tour de guet, jusqu'à Tchang-liou-chouei, le premier endroit où l'on trouve de l'eau de source et de la verdure en approchant de Hāmi.

Il est vraisemblable qu'alors comme aujourd'hui, il y avait des puits sur la route régulière conduisant de la cinquième tour de guet à Hāmi, à des endroits correspondant, ou peu s'en faut, à Chatsiuen-tzeu, K'ou-chouei, Yen-toun. Mais combien il eût été difficile, sinon impossible à Hiuan-tsang de les trouver, une fois en dehors de la route des caravanes, mon expérience personnelle ne me l'a que trop bien appris quand j'ai eu à traverser des terrains désertiques du même genre. De toute évidence, le tracé qu'il a suivi était sensiblement parallèle à cette route. Pourtant, il y avait toutes les chances du monde pour que celle-ci échappât à son observation, alors même qu'il n'en eût été séparé que par quelques milles.

En fin de compte, ce fût soit l'odorat, soit la mémoire topo-



graphique de son cheval qui permit à Hiuan-tsang d'atteindre la source du salut avant de mourir de soif et d'épuisement; ce trait renforce encore ma croyance en l'authenticité du récit qui nous a été transmis par Houei-li. Nous y avons lu comment Hiuan-tsang, au moment où, à Koua-tcheou, il se préparait à son aventureuse expédition, avait eu la sagesse d'échanger son cheval contre celui d'un «vieillard barbare», qui avait fait plus de quinze fois sur son dos le voyage de Hāmi et retour<sup>1)</sup>. La façon remarquable dont, dans le désert, chevaux et chameaux peuvent soit flairer l'eau et l'herbage à des distances considérables, soit localiser correctement les endroits qu'ils se rappellent avoir visités précédemment, est un fait trop connu pour avoir besoin d'être confirmé par mon témoignage personnel. Ce dernier peut toutefois n'être pas superflu en ce qui concerne le fait qu'un cheval, habitué à voyager dans le désert, est fort capable, dans le froid d'un hiver de l'Asie centrale, de se passer d'eau pendant cinq jours. Quand j'ai traversé le Taklamakān pour aller rejoindre l'extrémité de la rivière de Kériya, nos quelques poneys restèrent sans être abreuvés pendant quatre jours pleins<sup>2)</sup>; néanmoins, à en juger par leur condition quand, à la fin, nous atteignîmes la rivière, ils auraient probablement pu tenir une couple de jours de plus. Notons d'ailleurs que la marche sur les pentes et plateaux de gravier du Pei-chan est, vu leur caractère uni, beaucoup moins fatigante pour les chevaux et les gens que la traversée des régions couvertes de dunes du Taklamakān.

L'exactitude du récit qui nous a été conservé par la *Vie* se vérifie jusqu'au bout: car les deux jours de plus qu'elle fait passer en route par Hiuan-tsang avant d'atteindre Hāmi correspondent exactement aux deux marches que l'on compte actuellement pour franchir les 35 milles ou environ, qui séparent Tchang-liou-choueï

---

1) Voir ci-dessus, p. 340.

2) Cf. *Désert Cathay*, II, p. 391 et sq.



de la ville de Hāmi. Nous fermons donc ici le livre sur une assurance bien faite pour nous plaire; même ce chapitre initial des voyages du pèlerin qui, en raison des graves périls et de la quasi-miraculeuse délivrance qu'il rapporte, aurait, plus facilement que tout autre, pu se prêter à l'exagération et à la fiction, est resté dans la narration de Houei-li, à peu près tel qu'il était tombé, selon toute vraisemblance, de la bouche même du Maître de la Loi.

---

# LE SYSTÈME MUSICAL <sup>1)</sup>

PAR

G. MATHIEU.



## C. 2. Les huit Tons du Plain-chant.

« Dans les cérémonies bouddhistes, nous dit Williams, les chants rappellent les Chants Ambrosiens et les premiers Tons Grégoriens » <sup>2)</sup>. L'indication me paraît précieuse, mais demande que nous nous rendions compte de ce qu'est le Plain-chant. J'y distingue une Collection, une Théorie, des Traditions indépendantes de cette théorie, et qui nous font connaître, dans son opposition avec la mélodie, la Psalmodie.

### § 1. LA COLLECTION.

« Aucune œuvre musicale n'offre, nous dit-on, une plus grande variété de mélodies que nos chants liturgiques » <sup>3)</sup>.

Cependant, au lieu des dix finales que peuvent avoir les mélodies <sup>4)</sup>, ne compter plus que les 4 dénominations Ré, Mi, Fa, Sol,

---

1) Le précédent Article (Modes grecs), au *T'oung Pao*, juillet 1914, p. 339; octobre 1915, p. 489; mars et mai 1917, p. 31; mars 1918/1919, p. 41; janvier 1920/1921, p. 40.  
Pour les références:

D., D'ORTIGUE, *Dict. de Plain-chant*, Migne, Paris 1853.

F. C., F. CLÉMENT, *Méthode complète de Plain-chant*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Hachette, 1872.

2) WILLIAMS, *The middle Kingdom*, New-York, Scribners, 1883, Vol. 2, p. 96.

3) F. C., p. x.

4) *T'oung Pao*, Juillet 1914, p. 366 et p. 365.

des Plain-chantistes porte à croire que la collection est fort appauvrie.

Mais il s'agit chez eux, non de finales, mais de pures dénominations, qui, encore, se réfèrent à plusieurs diapasons.

Les finales des mélodies anciennes réclament, pour que la mélodie ait son cachet, leur hauteur acoustique propre. Confondre A avec a, C avec c, pour remarquer 8 dénominations, est dangereux. On s'y est mépris. Réduire ce nombre à 4, oblige au rejet de certains genres de mélodies, si l'écriture est selon un diapason unique.

En Plain-chant il n'en est rien : ses doubles lectures, par exemple l'Ave Regina celorum à la finale F, lue ailleurs Ut<sup>5)</sup>, montrent, qu'avec l'écriture selon le diapason moyen, on a fait usage d'une écriture selon le diapason primitif. Mi et Sol, en ce diapason, désignent les hauteurs acoustiques A et a, C et c; et on peut de même rencontrer un Ré selon le diapason grave, ce serait H; un Mi selon le diapason aigu, qui donnerait la dixième finale Fa<sup>6)</sup>.

La Collection reste donc précieuse dans ses mélodies transmises par tradition orale<sup>7)</sup>; et, comme les Plain-chantistes admettent qu'il est probable « Qu'une foule de nos chants religieux ont été chantés par les Romains dans leurs cérémonies payennes<sup>8)</sup> », on peut s'attendre à rencontrer en Chine, des mélodies religieuses, comme « La grande invocation à Bouddha » qui rappelle le Salve Regina des Trapistes, qui, se retrouvant en Plain-chant, nous livreraient, dans la mélodie commune origine, le chant antique.

5) F. C., p. 168 et p. 166.

6) Ne serait-ce pas la raison de la « Musique feinte » ? Quand on disait « fa mi fa » pour une écriture « la sol la », ou encore « mi ré mi », n'était-ce pas, que les hauteurs « la<sup>b</sup> », « mi<sup>b</sup> », qu'on ne dénommait point, se rencontraient musicalement dans une écriture selon le diapason grave, ou le diapason aigu, dans un « Chant transposé » ? Le procédé aurait été ensuite généralisé sans raison. D., col. 25, « On écrit Fa Sol, Sol Fa Sol; La Ut La; Mi Ré Mi, Ré Ut Ré....., et on disait Mi Fa, Fa Mi Fa; Fa Mi Fa, Fa Mi Fa Fa Mi Fa..... ».

7) *T'oung Pao*, 1920, p. 46.

8) D., 278.

## § 2. LA THÉORIE DES 8 TONS.

Cette Théorie doit être abandonnée. Elle apparaît un essai de synthèse, basé, dans la perte de la science ésotérique des Modes Grecs, sur des traditions mal comprises.

Selon la mentalité antique, dont nous avons encore un vestige dans le « Réglement de 628 pour les Hymnes »<sup>9)</sup>, on a du attribuer au Culte divin le premier Ton du premier Mode rencontré dans le Système musical,  $\alpha.1$  dont la finale est G.

D'autre part, les 7 *aprouai* débutaient à l'aigu par un Ton à même finale G :  $\beta.3$ .

Et il se trouvait qu'à partir de G on avait une Quinte jusqu'à la Dominante de  $\alpha.1$ , une Quarte jusqu'à la diatonique grave de  $\beta.3$ . L'inventeur des 8 Tons du Plain-chant s'y méprit, en croyant y reconnaître la raison de l'opposition de l'Authentique et du Plagal; puis, confondant la diatonique grave avec la corde finale, il prit la suite Ré, Mi, Fa, Sol, écrite selon le diapason primitif<sup>10)</sup>, comme groupant les 8 Modes et il généralisa pour les trois autres finales ce qu'il avait rencontré en G.

La méprise initiale est évidente d'après les définitions que les Plain-chantistes donnent de leurs Tons 8<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup>, comme nous pouvons en juger.

Voici d'abord, sans parler des sons de voix de tête,  $\beta.3.C$  et  $\alpha.1.C$ , avec toutes leurs cordes (celles entre parenthèses ne correspondent, dans le Mode, qu'à des notes de 2<sup>e</sup> espèce), puis dans leurs cordes modales seulement.

|               |       |                  |                |                    |                |
|---------------|-------|------------------|----------------|--------------------|----------------|
| $\beta.3.C.$  | D E   | ( $\sharp$ ) G a | ( $\sharp$ ) c | ( $\sharp$ ) d e f | ( $\sharp$ ) g |
| $\alpha.1.C.$ | (E) F | ( $\sharp$ ) G a | ( $\sharp$ ) c | d e f              | g a'.          |

9) M. COUBANT, *La musique des Chinois*...., Bibliographie, N° 99, 1<sup>er</sup> Hymne: « A l'autel du Ciel on prend.... Hoàng tchoung.... de la Terre.... Linn tchoung.... des Ancêtres.... Taï tsoû ».

10) *T'oung Pao*, 1920, pp. 43, 42, 38.



Les cordes modales, hauteurs successivement occupées par la tonique grave et le tonique aigue dans les 3 bords constitutifs du Mode <sup>11)</sup>, sont pour

|               |          |            |          |            |           |
|---------------|----------|------------|----------|------------|-----------|
| $\beta . 3.$  | <u>D</u> | <u>G a</u> | <u>c</u> | <u>f</u>   | <u>g</u>  |
| $\alpha . 1.$ | <u>F</u> | <u>G</u>   | <u>c</u> | <u>d e</u> | <u>a'</u> |

Or les Tons 8<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> sont définis, comme cordes et binôme (corde finale, corde rebattue),

|                    |              |            |          |                |
|--------------------|--------------|------------|----------|----------------|
|                    |              | Quarte     | Quinte   |                |
| Ton 8 <sup>e</sup> | <u>D E F</u> | <u>G a</u> | <u>c</u> | <u>d</u>       |
| Ton 7 <sup>e</sup> |              | <u>G a</u> | <u>c</u> | <u>d e f g</u> |
|                    |              |            | Quinte   | Quarte         |

binôme; avec finale G: c pour le Ton 8<sup>e</sup>, d pour le Ton 7<sup>e</sup>.

Et ils disent <sup>12)</sup>: «La finale est la dernière note de la cadence finale qui termine la pièce de chant ou le Mode, et sert à le reconnaître. .... La Dominante (est) celle sur qui le chant a davantage son cours, son retour et son soutien, et qui, jointe avec la finale, donnent ensemble la principale forme et la distinction de chaque Mode»; et encore <sup>13)</sup> «La Dominante ... la note ... que l'on rebat».

D'après ces définitions le Ton 8<sup>e</sup> est spécifié comme nous spécifions  $\beta . 3.$  Pour le Ton 7<sup>e</sup> — Jumilhac dit sagement «La principale forme» — comme le binôme G.d, convient à 4 Tons, il demande à être complété pour spécifier le Mode.

|               |              |              |              |
|---------------|--------------|--------------|--------------|
| $\delta . 1.$ | <u>F G</u>   | <u>d e</u>   | <u>a'</u>    |
| $\alpha . 1.$ | <u>F G</u>   | <u>c d e</u> | <u>a'</u>    |
| $x . 1.$      | <u>F G a</u> | <u>d e</u>   | <u>a'</u>    |
| $\iota . 3.$  | <u>E</u>     | <u>G a</u>   | <u>d f g</u> |

11) *T'oung Pao*, Juillet 1914, p. 340, 6<sup>e</sup> Loi.

12) JUMILHAC cité en D., col. 829, «Cordes modales».

13) D., col. 1142.

Pratiquement qu'entendent les Plain-chantistes? Il n'y a qu'à recourir aux chants qu'ils attribuent au Ton 7<sup>e</sup>. Comme le P. Dechevrons cite, «malgré sa date»<sup>14</sup>) la Séquence «Dies iste celebretur» comme «exemple», je la prends comme caractéristique. Les Cordes qu'elle emploie, indiquent dans leur fréquence relative, l'importance de c après d, sans que les valeurs proportionnelles y contredisent: c'est donc  $\alpha$ .

|                  |    |     |     |          |     |     |     |     |   |
|------------------|----|-----|-----|----------|-----|-----|-----|-----|---|
| Cordes touchées, | F  | G   | a   | $\sharp$ | c   | d   | e   | f   | g |
| fréquence,       | 5, | 31, | 29, | 29,      | 44, | 62, | 23, | 13, | 4 |

la mélodie est en  $\alpha.1.C$ ; le Ton 7<sup>e</sup> est bien ce que nous avons avancé.

### § 3. LA PSALMODIE.

Le premier Ton rencontré dans le Système musical,  $\alpha.1$ , invitait à rebattre la tonique aigue en son état grave pour terminer sur la tonique grave en son état moyen. La chute étant ainsi d'une Quinte y conviait. Mais ce repos naturel, définitif, s'accordait mal avec la répétition des courts versets d'un Psaume: on abandonna, pour la psalmodie, la position moyenne de la tonique grave pour sa position aigue, ainsi qu'en témoignent les traditions Plain-chantistes.

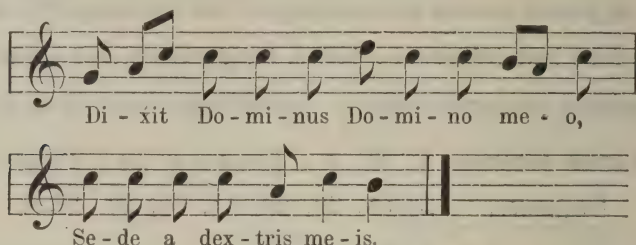
«Dans le chant Gallican, il y avait un genre de Psalmodie, dont la dominante n'était au dessus de la corde finale que d'un ton, ou même d'un demi-ton, et quelquefois cette dominante était la corde finale»<sup>15</sup>). Si, pour la distance d'un ton, on peut hésiter à cause des mélodies en  $\theta.1$ , ou en  $\theta.4$ , le doute n'est plus possible pour les distances plus faibles. Quand la corde finale et la corde rebattue sont: G.G; d.d; E.F; a. $\flat$ ;  $\sharp$ .c; et aussi: d.e, on est en pré-

14) A. DECHEVRENS, *Etudes de science musicale*, 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> Etudes, Paris, 1898, Typographie musicale de M.M.<sup>lles</sup> Blanc, 4 Rue Malebranche, p. 170.

Je relèverai, en passant, dans l'Appendice 4<sup>e</sup>, du même auteur, sur la musique Arabe, que la tradition (p. 29), des «17 intervalles inégaux et difficilement appréciables» donne l'Octave, de  $\Gamma$  à G (exclusivement) de la totalisation des Cordes de voix de poitrine et de voix de tête du Système musical (*T'oung Pao*, juillet 1914, p. 360).

15) D.

sence d'une Psalmodie. Dans les autres cas, jusqu'à la distance triton, le morceau est à examiner. Parmi les «Tons des Psaumes», le 3<sup>e</sup> avec terminaison Si <sup>16</sup>), est une Psalmodie au sens technique du mot:



En Chine, où les aveugles se groupent en différents syndicats qui se distinguent par leur chant, j'ai entendu en Février 1908, traversant le Hien hien, un aveugle «Il entonne, me dit le P. Rivat, Ut<sub>3</sub>, descend au Si<sub>2</sub> pour terminer Fa<sub>2</sub>, et chant non mesuré». — Ut<sub>3</sub>, Fa<sub>2</sub>, notre  $\flat$  (Si  $\flat$ ) et notre E  $\flat$ , sont des hauteurs naturelles à la voix <sup>17</sup>) mais l'arrêt sur Si, la hauteur a, ne s'explique guère et semble réclamer le souvenir d'un chant entendu. Pour moi, celui qui fit choix de cette phrase pour ce groupe, n'a fait que démarquer un chant voisin, rebattant la hauteur  $\flat$  pour conclure sur E, mélodie en  $\varepsilon.3$ , ou en  $\zeta.3$ , ou, — et plus vraisemblablement, — Psalmodie en  $\kappa.3.C$  ou en  $\kappa.3.E$ .

On pourrait donc rencontrer la Psalmodie en Chine.

16) «Cantus diversi, quos tradidit... Dr P. Wagner, Commissionis Vaticanae membrum», Arras, 22, Rue Jeanne d'Arc, 1907, p. 79.

17) *T'oung Pao*, Octobre 1915, p. 492 et p. 493.



## BULLETIN CRITIQUE.

Dr. FRANZ BABINGER. *Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1738), ein Beitrag zur Geschichte der morgenländischen Studien im 18. Jahrhundert.* Leipzig, O. Harrassowitz, 1916, in-8°, 85 pages.

L'histoire de l'orientalisme en général n'est pas écrite; celle des études sinologiques a été amorcée par plusieurs travaux très documentés de M. CORDIER, mais là encore il reste beaucoup à faire. Nous ne pouvons donc qu'applaudir au dessein de M. BABINGER, lequel paraît vouloir consacrer une partie de son activité scientifique à établir des biographies critiques d'un certain nombre d'anciens orientalistes de langue allemande. Gottlieb Siegfried BAYER, né à Königsberg le 6 janvier 1694, mort à Petrograd le 10 février 1738, méritait mieux que les brèves notices qui lui avaient été consacrées jusqu'ici. Ce savant encyclopédique, très au fait des littératures classiques dès ses années d'adolescence, avait acquis en même temps une certaine connaissance de l'hébreu et, dans sa 19<sup>e</sup> année, commença tant bien que mal l'étude du chinois. En partie sous l'influence de LA CROZE, il s'attaqua ensuite à presque toutes les langues orientales; sa réputation fut bientôt suffisante pour qu'au lendemain de la fondation de l'Académie des Sciences de Petrograd en 1724, il ait été invité à accepter une place dans la nouvelle institution de PIERRE LE GRAND. Ce séjour en Russie élargit encore l'horizon de Bayer. Bien que ce polyglotte n'ait pas appris le russe, il fut un des pionniers de l'ancienne histoire russe; en même temps, les relations des tsars avec l'Asie centrale lui permirent de réunir



une documentation alors très neuve sur les Mongols et même les Tibétains. Les travaux publiés par Bayer n'ont souvent plus qu'un intérêt historique; mais il y aurait peut-être à glaner dans les manuscrits qu'il a laissés et qui sont dispersés surtout entre Petrograd, Königsberg et Glasgow. De son abondante correspondance, on ne connaît guère que ses lettres à La Croze éditées en 1742 par J. L. UHL dans le *Thesaurus Epistolicus LaCrozianus*. Il y aurait certainement intérêt, pour l'histoire de l'orientalisme, à ce qu'on publiât, au moins par extraits, les lettres de La Croze lui-même à Bayer, conservées à l'Académie des Sciences de Petrograd, tout comme celles de La Croze à J. Chr. WOLF, qui sont conservées à Hambourg.

Bayer, en dépit de l'extrême dispersion de son effort, a fait en général preuve de bon sens. C'est peut-être pourquoi il ne se décida jamais à publier son travail sur *Le christianisme en Tartarie et en Chine* promis à La Croze à diverses reprises et où Bayer devait établir que le christianisme n'avait pas pénétré dans la Haute Asie avant Gengis-Khan. Par là Bayer devait réfuter l'abbé RENAUDOT, et venir en aide à La Croze qui niait l'authenticité de l'inscription de Si-ngan-fou. Le manuscrit de ce travail inédit de Bayer ne s'est pas retrouvé. Je dois avouer que si l'abstention finale de Bayer est une marque de clairvoyance, sa correspondance avec La Croze à propos de l'inscription de Si-ngan-fou, telle que cette correspondance est publiée par Uhl, me paraît faire moins d'honneur à son caractère. Mais c'est une question sur laquelle je compte revenir ailleurs<sup>1</sup>).

P. PELLIOU.

---

1) Le travail de M. Babinger est très bien informé. Je relève un ou deux points de détail: P. 39: La date de 1666 pour le retour du P. Couplet est une inadvertance; je crois que c'est en 1680 que le P. Couplet s'était embarqué pour rentrer en Europe; la date de 1687 indiquée par Abel-Rémusat, *Nouv. Mém. Asiat.*, I, 259, est par contre trop tardive. — P. 60: Lire «Tso-k'ieu-ming». Le passage d'Abel-Rémusat ne vise que la reproduction de textes chinois originaux, et ne dit pas que Bayer ait été le premier à attirer l'attention sur le *Tch'ouen ts'ieou*.

Casimir SCHNYDER. *Eduard Huber, ein schweizerischer Sprachengelehrter, Sinolog und Indochinaforscher*. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, 1920, in-8°, VIII + 203 pages, avec 40 ill. et 3 cartes. Prix: 20 francs suisses.

Edouard Huber, né à Grosswangen (canton de Lucerne) le 12 août 1879, mort le 6 janvier 1914 à l'hôpital de Vinh-long, fut un des plus prodigieux cerveaux de philologue que le monde ait connus. Avant tout sinologue et indianiste, ses dons exceptionnels lui avaient permis de s'assimiler la plupart des langues anciennes et modernes de l'Asie, arabe, turc et persan compris; comme en se jouant, il avait appris assez d'annamite, de cham, de khmer, de siamois, de mon, de birman, de javanais, de malais, pour pouvoir manier les textes écrits dans toutes ces langues et en extraire les matériaux de ses travaux peu nombreux et peu étendus, mais d'une richesse d'information et d'une originalité de vues qui leur assuraient plus de portée qu'à beaucoup de gros livres. L'Ecole française d'Extrême-Orient, qui accueillit Huber quand il avait 21 ans et à laquelle il appartint jusqu'à sa mort, garde le souvenir très cher du camarade trop tôt disparu, et à qui son directeur, L. Finot, a rendu dans le *Bulletin* de 1914 un hommage légitime. Il était bon que la personnalité exceptionnelle de Huber fût mieux connue dans les pays de langue allemande. Aussi ne peut-on que louer le soin pieux avec lequel M. C. SCHNYDER a traduit, intégralement ou en résumé, les principaux articles de Huber, ainsi que les notices nécrologiques qui lui ont été consacrées. La biographie fait aussi état de lettres de Huber; de celles-ci on ne devra user qu'avec précaution. Huber, d'une exactitude si scrupuleuse dans ses travaux, faisait preuve de beaucoup de fantaisie dans ses propos; nous voyons aujourd'hui que sa correspondance est un peu la mise par écrit de ses propos.

P. PELLIOU.

*English-Chinese Dictionary of the Standard Chinese Spoken Language (官話) and Handbook for Translators, including Scientific, Technical, Modern, and Documentary Terms.* By K. HEMELING, Ph. D., Commissioner of Chinese Maritime Customs. — Based on the Dictionary of the late G. C. Stent, published 1905 by the Maritime Customs. Shanghai: Statistical Department of the Inspectorate general of Customs. — 1916, in-8, pp. vi—1726, à 2 col.

George Carter STENT, mort le 1<sup>er</sup> sept. 1884, avait publié à Chang Haï dès 1871 un vocabulaire chinois et anglais du *Kouan houa* de Pe King; l'ouvrage répondait à un besoin et il eut plusieurs éditions, dont la troisième fut publiée en 1898 par le Rév. Donald MAC GILLIVRAY. En 1905, M. HEMELING reprit le dictionnaire et lui donna un grand développement; une nouvelle revision lui a permis de donner l'œuvre actuelle destinée surtout aux étrangers faisant des traductions en chinois. Ce dictionnaire a été compilé principalement pendant les cinq années que l'auteur a occupé à Pe King le poste de Secrétaire chinois des Douanes. Dix lettrés chinois familiers avec le *Kouan houa* du nord et du sud l'ont aidé dans sa tâche. L'orthographe de Sir Thomas WADE a été adoptée; les tons n'ont pas été marqués. Ce dictionnaire essentiellement pratique répond évidemment aux besoins du grand service auquel il est destiné.

H. C.

*The History of Shanghai* by G. LANNING—S. COULING.  
Part I. Printed and Published for the Shanghai  
Municipal Council by Kelly & Walsh, 1921, in-8,  
pp. II + 1 f. n. ch. + pp. 504—5 + 1 f. n. ch.

En 1906, le «Municipal Council» de Chang Haï a chargé G. LANNING d'entreprendre cette publication pour son compte; lorsque



LANNING mourut en janvier 1920 après avoir accompli la plus grande partie de sa tâche, Mr. S. COULING fut chargé de terminer le volume qui comprend deux parties, l'une consacrée à la Chine en général (Chap. I—VIII), l'autre à Chang Haï même (Chap. IX—LIII); deux nouveaux volumes devront compléter cette seconde partie.

La première partie qui forme une introduction et occupe un trop grand nombre de pages du volume aurait pu être écartée à mon avis car elle est étrangère au sujet même — l'histoire de Chang Haï — qui ne commence en réalité qu'au chapitre XXVIII; cette introduction prétentieuse n'a aucune valeur d'ailleurs.

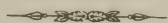
On est tout d'abord surpris que l'auteur ne mentionne pas les travaux de ses devanciers comme C. SHAW, W. H. MEDHURST sen., C. SCHMIDT, J. W. MACLELLAN, MONTALTO de JESUS, etc. Puis, quand on entre dans le détail des chapitres, on est étonné de la pauvreté de la documentation. Lanning ne semble pas connaître à propos du royaume de Wou 吳 l'ouvrage du P. Albert TSCHÉPE pas plus que le *Nankin* du P. GAILLARD; je doute qu'il ait ouvert le *Tsong Ming* du P. HAVRET. Le 上海縣志, ne lui est pas familier. Il ne se doute pas qu'il y a eu un consul de France nommé MONTIGNY qui a joué un rôle important et il n'a pas entendu parler du bombardement de la ville indigène par les Français. Il aurait pu tirer parti pour l'origine des Douanes à Chang Haï des documents diplomatiques inédits que j'ai moi-même publiés. HOLLINGWORTH dans le *Journal of the North China Branch of the Royal Asiatic Society* a traité d'une façon plus sérieuse des noms des différents espèces de thé. Dans son chapitre *Banking* il ne mentionne pas la création du Comptoir d'Escompte à Chang Haï en 1860; il est vrai qu'on peut lire tout le volume sans se douter qu'on dehors des Anglais et des Américains, il y ait eu d'autres étrangers à Chang Haï.



Je pourrais remplir une demi-douzaine de pages d'observations semblables. Je n'ai pas eu l'honneur de connaître Lanning, mais il est évident qu'il n'avait pas les qualités nécessaires pour écrire une Histoire de Chang Haï ou même toute autre histoire; heureusement que quelques planches compensent en partie la pénurie du texte.

H. C.

# BIBLIOGRAPHIE.



## LIVRES NOUVEAUX.

Le vendredi 11 mars 1921, M. Jan Feenstra KUIPER a soutenu à l'Université de Leyde une thèse pour le Doctorat intitulée *Japan en de Buitenwereld in de achttiende eeuw*.

Il a paru à Peking en juillet-octobre 1920 le premier numéro d'une nouvelle revue: *Bulletin Médical franco-chinois*. Parmi les articles, nous notons ceux du R. P. Léon WIEGER, *La Médecine chinoise. — Historique* et du D<sup>r</sup> H. JOUVEAU-DUBREUIL, *le service de la vaccine à l'hôpital de Tchentou (Setchouen)*.

Les Conférences faites au Collège de France par M. Masaharu ANESAKI, Professeur à l'Université Impériale de Tokyo, ont été réunies dans le Tome 43 de la Bibliothèque de Vulgarisation des Annales du Musée Guimet sous le titre de *Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon*.

Vient de paraître le troisième fascicule du *Dictionnaire Cambodgien-Français* par Joseph GUESDON, ancien missionnaire apostolique au Cambodge, chez Plon-Nourrit, Paris.

Nous avons reçu des Maritime Customs la *List of Lighthouses, Light-vessels, Buoy, and Beacons on the Coast and Rivers of China*, 1921, corrigée au 1<sup>er</sup> décembre 1920. Il y avait à cette date un total de 1496 feux dont 197 phares.

Vient de paraître chez BOSSARD (Paris, 1921) *Trois Mystères Tibétains Tchrimekundan—Djroazanmo—Nansal* traduits avec Introduction, Notes et Index par Jacques BACOT. Bois gravés d'après les dessins de V. GOLOUBEV. Ce livre forme le Volume III de *Les Classiques de l'Orient* Collection publiée sous le patronage de l'Association française des Amis de l'Orient et la direction de Victor GOLOUBEV.

A la même librairie ont été publiées des *Fables chinoises du IIIe au VIIIe siècle de notre ère* (d'origine hindoue) traduites par Édouard CHAVANNES versifiées par M<sup>me</sup> Édouard CHAVANNES ornées de 46 dessins par Andrée KARPELÈS.

Nous avons reçu des **Douanes Maritimes Chinoises**: *Foreign Trade of China*, 1920. -- Part I: *Report and Abstract of Statistics*. Le revenu total des douanes en 1920 a été de Hk.tls. 49.819.885; le change était en 1920 de fr. 17.79 contre fr. 10.12 en 1919 et fr. 3.40 en 1911, par Haikouan tael.

Nous avons reçu du Directeur général des Douanes de Bangkok le rapport sur *The Foreign Trade and Navigation of the Port of Bangkok years 2461 (1918—19) and 2462 (1919—20)*.

Nous avons reçu 39 feuilles de la grande carte du *Chinese Turkistan and Kansu* dressée d'après les relevés exécutés durant les explorations de Sir Aurel STEIN au cours de ses trois explorations en 1900—01, 1906—08, 1913—15; la carte entière comprendra 47 feuilles à l'échelle de 1 : 500.000. Elle fait le plus grand honneur à l'auteur et au Survey of India.

Vient de paraître chez Paul GEUTHNER, Paris, le quatrième et dernier volume de l'*Histoire générale de la Chine et de ses relations avec les pays étrangers depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la Dynastie Mandchoue* par Henri CORDIER. Elle comprend:

I. — Depuis les temps les plus anciens jusqu'à la chute de la Dynastie T'ang (907 après J.-C.).

II. — Depuis les Cinq Dynasties (907) jusqu'à la chute des Mongols (1368).

III. — Depuis l'avènement des Ming (1368) jusqu'à la mort de Kia K'ing (1820).

IV. — Depuis l'avènement de Tao Kouang (1821) jusqu'à l'époque actuelle.

Ce dernier volume renferme un index alphabétique de 93 pages.

---



## NOTES AND QUERIES.

### L'étymologie du nom des monts K'ouen louen.

Dans un article récent <sup>1)</sup>, j'ai dit que le nom des monts K'ouen louen <sup>2)</sup> était peut-être la transcription phonétique d'une appellation étrangère. Mais il me paraît plus probable que ce nom — très ancien puisqu'il figure dans le *Tchou chou ki nien* et dans le *Mou t'ien tseu tchouan* — possède une signification proprement chinoise, analogue à celle qui, dans l'antiquité gréco-latine, associa l'Atlas africain aux fondations de l'univers.

K'ouen louen exprime, en effet, la sphéricité de la voûte des cieux, dont les gigantesques montagnes tibétaines semblaient être le prolongement ou le support <sup>3)</sup>. Et, d'autre part, Louen houen signifie le chaos <sup>4)</sup> comme aussi 混淪. Il y a évidemment une entité cachée sans l'analogie des termes 昆侖、混淪、崑崙.

L'expression K'ouen louen — probablement abrégée <sup>5)</sup> de 昆侖

---

1) *La Relation des voyages du roi MOU. Journal asiatique*, avril-juin 1921.

2) 昆侖 *alias* 崑崙.

3) 凡物之圜渾者曰昆侖圜而未剖散者曰渾淪 (Dict. K'ang hî).

4) Notons, à propos de cette dernière expression, que l'identité étymologique de 侖 et de 淪 (comme aussi de 崙, 淪 et 圖) est un autre exemple de cette catégorie de caractères où la prétendue phonétique est simplement le mot primitif, différencié postérieurement par l'adjonction de divers radicaux afin de distinguer les acceptions dérivées (voir à ce sujet ma note sur le caractère 銅 dans le *T'oung Pao*, vol. XIV, p. 808).

5) Indépendamment du sens géographique, le dictionnaire de Wells Williams indique: « 昆侖 The canopy of the sky »; cette signification, dont il ne justifie malheureusement pas l'autorité, s'attacherait donc, par abréviation, au terme K'ouen louen pris isolément.

園邱 — semble donc avoir signifié «les hauteurs du bout du monde» <sup>1)</sup>. Dans l'ère moderne ce nom de *K'ouen louen* a été appliqué successivement à diverses contrées (et à divers peuples) de l'Indochine et de la Mélanésie, ainsi qu'à Madagascar <sup>2)</sup>. Mais cette appellation, quand elle apparaît, désigne toujours des pays situés à la limite du monde alors connu des Chinois, c'est-à-dire à des pays qui sont censés toucher à la voûte des cieux.

L. DE SAUSSURE.

---

1) Le dictionnaire *K'ang hi* place les monts *K'ouen louen* dans le Khotan actuel et leur attribue 500 *li* de longueur. Dans mon susdit article du *J. A.* (p. 279), j'ai cité un rescrit de l'empereur *K'ang hi* plaçant le pays de *Si-wang-mou* aux environs du mont 岡底斯, que M. W. R. Carles assimile au mont Kailas dans un mémoire destiné au *Geographical Journal*. Mais le mont Kailas se trouve en fait dans le Tibet méridional par 31° de latitude et 81° de longitude, ce qui rend cette identification inadmissible. Le terme du voyage du roi *Mou* doit être placé, à mon avis, dans le Tibet septentrional, aux monts *K'ouen louen* proprement dits.

2) Cf. G. FERRAND. *Le K'ouen louen et les navigations interocéaniques*, *J. A.*, 1919. L'auteur explique cette communauté de dénomination par le fait que les Chinois auraient tribué une parenté ethnique à ces divers peuples.

---

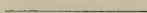
## CHRONIQUE.



### FRANCE.

Dans sa séance du vendredi 4 mars 1921, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a accordé le prix GILES à M. LÉOPOLD de SAUSSURE pour ses travaux sur l'Astronomie chinoise; dans la séance du vendredi 11 mars 1921, elle a décerné le Prix ordinaire à M. Henri MASPERO pour son étude sur *le Dialecte de Tch'ang Ngan sous les T'ang*.

M. Paul PELLLOT, Professeur au Collège de France, a été élu par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres dans la séance du 6 mai 1921 membre ordinaire en remplacement du Comte de LASTEYRIE.



# INDEX ALPHABÉTIQUE.

## A.

|   | Page |
|---|------|
| <b>Andrews</b> , F. H., Ancient Chinese figured silks excavated by Sir Aurel Stein                            | 181  |
| <b>Anesaki</b> , Masaharu, Quelques pages de l'histoire religieuse du Japon, conférences du Collège de France | 367  |

## B.

|   |     |
|---|-----|
| <b>Babinger</b> , Franz, Gottlieb Siegfried Bayer, notice par P. Pelliot            | 361 |
| <b>Bacot</b> , Jacques, Trois Mystères tibétains                                    | 368 |
| <i>Bangkok</i> , The foreign trade and navigation of the Port of, Rapport           | 368 |
| <b>Bayer</b> , Gottlieb Siegfried, par le Dr. Franz Babinger, notice par P. Pelliot | 361 |
| <b>Bouïnais</b> , Pierre, le Tso Kiang, notice par H. Cordier                       | 293 |
| <i>Bulletin Médical franco-chinois</i>  | 367 |
| <i>Burlington Magazine</i>  | 181 |

## C.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Cambhala</i> , Quelques transcriptions apparentées à, par P. Pelliot                                     | 73  |
| <i>Central Asian Relics of China's Ancient Silk trade</i> , by Sir Aurel Stein                              | 130 |
| <b>Chapuis</b> , Alfred, la Montre chinoise, notice par P. Pelliot  | 61  |
| <b>Chavannes</b> , M <sup>me</sup> Edouard, Fables chinoises traduites par Ed. Chavannes et versifiées par, | 368 |
| <i>Chine</i> , la, à travers les âges par L. Wieger, S. J., notice par H. Cordier                           | 295 |
| <i>Chine</i> , la, après la guerre européenne — Ngeou tchan heou tche tchong kouo, par Siu Che-tch'ang      | 297 |
| <b>Chong Su-see</b> , Foreign trade of China, notice par Henri Cordier                                      | 290 |
| <i>Classiques de l'Orient</i>   | 368 |
| <i>Conquêtes de l'Empereur de la Chine</i> , par Paul Pelliot   | 183 |
| <b>Cordier</b> , Henri, Nécrologie: Léon Tournade   | 71  |
| — — George Ernest Morrison  | 71  |
| — — Jules Harmand   | 299 |
| — Notices: sur Public Debts in China by Feng hua Huang  | 290 |
| — — sur Foreign trade of China by Chong Su-see  | 290 |
| — — sur Modern China by Sih Gung cheng  | 292 |
| — — sur le Tso Kiang par Pierre Bouïnais  | 293 |
| — — sur la Chine à travers les âges par L. Wieger, S. J.  | 295 |
| — — sur English-Chinese Dictionary by K. Hemeling   | 364 |
| — — sur History of Shanghai by G. Lanning and S. Couling  | 364 |
| — Ser Marco Polo Notes and Addenda  | 165 |
| — Histoire générale de la Chine, 4 <sup>e</sup> vol.  | 368 |
| — Elu Corresponding Fellow of the British Academy   | 72  |
| <b>Couling</b> , Samuel, History of Shanghai, notice par Henri Cordier                                      | 364 |



## D.

|   | Page     |
|---|----------|
| <i>Douanes maritimes chinoises, Returns of Trade, Reports, etc.</i> | 165, 297 |

## E.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Ecole française d'Extrême-Orient, Bull.</i>                              | 164 |
| <i>English-Chinese Dictionary</i> by K. Hemeling, notice par Henri Cordier. | 364 |
| <i>Etymologie du nom des monts K'ouen louen</i> par Léopold de Saussure.    | 370 |

## F.

|   |     |
|---|-----|
| <b>Feng hua Huang</b> , Public Debts in China, notice par Henri Cordier     | 290 |
| <b>Finot</b> , Louis, nommé Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient | 72  |
| — <i>La Marche à la lumière</i> , notice par Paul Pelliot                   | 294 |
| <i>Foreign Trade of China</i> by Chong Su-see, notice par Henri Cordier     | 290 |

## G.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Geographical Journal.</i>                              | 173 |
| <i>Géographie</i> , la                                    | 165 |
| <b>Granet</b> , Marcel, reçoit le prix Stanislas Julien   | 71  |
| <b>Guesdon</b> , Joseph, Dictionnaire Cambodgien-français | 367 |
| <b>Guimet</b> , <i>Annales du Musée.</i>                  | 367 |

## H.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Hai tao Souan King de Lieou</i> , par L. Van Hée, S. J.                         | 51  |
| <b>Harmand</b> , Jules, nécrologie par Henri Cordier                               | 299 |
| <b>Hemeling</b> , K., <i>English-Chinese Dictionary</i> , notice par Henri Cordier | 364 |
| <i>Hiuan-tsang, traversée du désert par</i> , par Sir Aurel Stein                  | 332 |
| <b>Hovelaque</b> , Emile, Les peuples d'Extrême-Orient, notice par Paul Pelliot    | 157 |
| <b>Huber</b> , <i>Eduard</i> , par Casimir Schnyder, notice par Paul Pelliot       | 363 |

## J.

|  |         |
|--|---------|
| <i>Journal Asiatique</i>   | 169     |
| <i>Journal North-China-Branch of the Royal Asiatic Society.</i>              | 169     |
| <i>Journal Royal Asiatic Society.</i>  | 171     |
| <b>Jouveau-Dubreuil</b> , Dr., Service de la vaccine à l'hôpital de Tchentou | 367     |
| <i>Juif Ngai, le, informateur du Père Mathieu Ricci</i> , par P. Pelliot     | 32      |
| <b>Julien</b> , Stanislas, prix  | 72, 300 |

## K.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Kokei no Kenkyū</i> par Tomioka Kenzō, notice par Paul Pelliot   | 142 |
| <i>Kou king t'ou lou</i> par Lo Tchen-yu, notice par Paul Pelliot   | 142 |
| <b>Kuiper</b> , Jan Feenstra, soutient à l'Université de Leyde, une thèse intitulée:<br>Japan en de Buitenwereld in de achttiende eeuw. | 367 |

## L.

|  |     |
|--|-----|
| <b>Lanning</b> , G., History of Shanghai, notice par Henri Cordier         | 364 |
| <i>Lazaristes, note sur la Mission des, en Chine</i> , par l'abbé Richenet | 117 |
| <b>Lo Tchen-yu</b> , <i>Kou king t'ou lou</i> , notice par Paul Pelliot    | 142 |

## M.

|  | Page     |
|--|----------|
| <b>Mallon</b> , Paul, Collection . . . . .   | 298      |
| <i>Marche à la lumière, la</i> , par Louis Finot, notice par Paul Pelliot . . .    | 294      |
| <i>Maritime Customs, List of Lighthouses, Buoys, etc.</i> . . . . .                | 367, 368 |
| <b>Maspero</b> , Henri, Ouverture du cours de langue chinoise au Collège de France | 300      |
| — Reçoit le Prix ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres        | 372      |
| <b>Mathieu</b> , G., le Système musical . . . . .                                  | 40, 355  |
| <i>Mémoires de la Société de Linguistique</i> . . . . .                            | 181      |
| <i>Modern China</i> , by Sih Gung Cheng, notice par Henri Cordier. . . . .         | 292      |
| <i>Montre chinoise, la</i> , d'Alfred Chapuis, notice par Paul Pelliot. . . . .    | 61       |
| <b>Morrison</b> , George-Ernest, nécrologie par Henri Cordier. . . . .             | 71       |
| <b>Moule</b> , A. C., <i>Life of Odoric of Pordenone</i> . . . . .                 | 275      |
| — <i>Small contribution to the study of the bibliography of Odoric</i> . . .       | 301      |
| <i>Mou Wang, Voyage de</i> , par Léopold de Saussure . . . . .                     | 19       |

## N.

|                                   |             |
|-----------------------------------|-------------|
| <i>New China Review</i> . . . . . | 69, 70, 174 |
|-----------------------------------|-------------|

## O.

|  |     |
|--|-----|
| <i>Odoric of Pordenone, Life of</i> , by A. C. Moule . . . . .                   | 275 |
| <i>Odoric, Small contribution to the study of the bibliography of</i> , by A. C. |     |
| Moule. . . . .   | 301 |
| <i>Origines de l'Astronomie chinoise</i> , par Léopold de Saussure . . . . .     | 86  |

## P.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Peinture et gravure européennes en Chine au temps de Mathieu Ricci</i> ,<br>par Paul Pelliot . . . . . | 1   |
| <i>Pékin, Université de</i> , Ouverture d'une section de Phonétique . . . . .                             | 182 |
| <b>Pelliot</b> , Paul, <i>La peinture et la gravure européennes au temps de Mathieu Ricci</i> . . . . .   | 1   |
| — <i>Le Juif Ngai, informateur du P. Mathieu Ricci</i> . . . . .  | 32  |
| — Quelques transcriptions apparentées à Çambhala dans les textes chinois                                  | 73  |
| — <i>Conquêtes de l'Empereur de la Chine</i> . . . . .  | 183 |
| — <i>Note sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i</i> . . . . .  | 323 |
| — <i>Notices: sur la montre chinoise d'Alfred Chapuis</i> . . . . .                                       | 61  |
| — — sur Kou king t'ou lou, par Lo Tchen-yu. . . . .   | 142 |
| — — sur Kokei no Kenkyū par Tomioka Kenzō . . . . .   | 142 |
| — — sur <i>Recherches sur la découverte de l'Amérique</i> par Panduranga<br>S. S. Pissarlancanar. . . . . | 156 |
| — — sur <i>Peuples d'Extrême-Orient; la Chine</i> , par Emile Hovelacque . .                              | 157 |
| — — sur <i>la Marche à la Lumière</i> de Louis Finot. . . . .   | 294 |
| — — sur <i>Gottlieb Siegfried Bayer</i> , par Franz Babinger. . . . .                                     | 361 |
| — — sur <i>Eduard Huber</i> , par Casimir Schnyder . . . . .  | 363 |
| — <i>Ont paru quatre fascicules des planches des Grottes de Touen houang</i> .                            | 298 |
| — <i>Elu membre ordinaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres</i> .                          | 372 |
| <b>Petrucchi</b> , Raphaël, <i>prix Stanislas Julien</i> . . . . .  | 300 |
| <i>Peuples d'Extrême-Orient, la Chine</i> , par Emile Hovelacque, notice par P. Pelliot                   | 157 |

|   |     |
|---|-----|
| <b>Pissarlancar</b> , Panduranga, S. S., <i>Recherches sur la découverte de l'Amérique</i> ,<br>notice par Paul Pelliot . . . . . | 156 |
| <i>Postes Chinoises</i> , Rapport pour 1919 . . . . .   | 168 |
| — Rapport sur les Opérations de la Caisse d'Epargne postale 1919 . . . . .  | 297 |
| <i>Public Debts in China</i> , by Feng Hua Huang, notice par Henri Cordier . . . . .  | 290 |

## R.

|   |     |
|---|-----|
| <i>Recherches sur la découverte de l'Amérique</i> , par Panduranga S. S. Pissar-<br>lancar, notice par Paul Pelliot . . . . . | 156 |
| <b>Rees</b> , le Rev. W. Hopkins, nommé professeur de chinois à l'Université de<br>Londres . . . . .                          | 72  |
| <b>Richenet</b> , l'abbé, Note sur la Mission des Lazaristes en Chine . . . . .   | 117 |

## S.

|  |         |
|--|---------|
| <b>Saussure</b> , Léopold de, Voyage de Mou Wang et hypothèse d'Edouard<br>Chavannes . . . . . | 19      |
| — Origines de l'Astronomie chinoise . . . . .  | 86      |
| — Etymologie du nom des Monts Kouen louen . . . . .  | 370     |
| — reçoit le prix Herbert Giles de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres . . . . .      | 372     |
| <b>Schnyder</b> , Casimir, Eduard Huber, notice par Paul Pelliot . . . . .                     | 365     |
| <i>Shanghai, History of</i> , by G. Lanning and S. Couling, notice par H. Cordier . . . . .    | 364     |
| <b>Sih Gung Cheng</b> , Modern China, notice par Henri Cordier . . . . .                       | 292     |
| <b>Soothill</b> , le rev. W. E., nommé professeur de Chinois à l'Université d'Oxford . . . . . | 72      |
| <b>Stein</b> , Sir Aurel, Central Asian Relics of China's ancient silk trade . . . . .         | 130     |
| — Traversée du Désert par Hiuan tsang . . . . .  | 332     |
| — Carte du Chinese Turkistan and Kansu . . . . .   | 368     |
| <i>Système musical</i> , par G. Mathieu . . . . .  | 40, 355 |

## T.

|   |     |
|---|-----|
| <b>Tagore</b> , Abanindra Nath, Art et anatomie hindous . . . . .   | 297 |
| <b>Tomioka</b> Kenzō, Kokei no Kenkyū, notice par Paul Pelliot . . . . .                                    | 142 |
| <b>Tournade</b> , Léon, nécrologie par Henri Cordier . . . . .  | 71  |
| <i>T'ou yu houen, note sur les, et les Sou p'i</i> , par Paul Pelliot . . . . .                             | 323 |
| <i>Tso-kiang, or Water transport Conditions</i> , par Pierre Bouinai, notice par<br>Henri Cordier . . . . . | 293 |

## V.

|  |    |
|--|----|
| <b>Van Hee</b> , L., S. J., le Hai-tao Souan-king de Lieou . . . . . | 51 |
|--|----|

## W.

|  |     |
|--|-----|
| <b>Wieger</b> , Léon, S. J., la Chine à travers les âges, notice par Henri Cordier . . . . . | 295 |
| — La Médecine chinoise . . . . .   | 367 |

## T'OUNG PAO

## 通報

OU

## ARCHIVES

CONCERNANT L'HISTOIRE, LES LANGUES,  
LA GÉOGRAPHIE ET L'ETHNOGRAPHIE  
DE  
L'ASIE ORIENTALE

---

Revue dirigée par

**Henri CORDIER**

Membre de l'Institut

Professeur à l'Ecole spéciale des Langues orientales vivantes

ET

**Paul PELLLOT**

Membre de l'Institut

Professeur au Collège de France.

---

VOL. XX.

---

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE

CI-DEVANT

**E. J. BRILL**

LEIDE — 1921.



## SOMMAIRE.

---

|   | Pages |
|---|-------|
| A. C. MOULE, A small contribution to the study of the bibliography of Odoric  | 301   |
| Paul PELLIOU, Note sur les T'ou-yu-houen et les Sou-p'i. . . . .  | 323   |
| Aurel STEIN, La traversée du désert par Hiuan-tsang en 630 ap. J.-C. . . . .  | 332   |
| G. MATHIEU, Le système musical . . . . .  | 355   |
| <i>Bulletin critique</i> : Dr. Franz Babinger. <i>Gottlieb Siegfried Bayer (1694—1738), ein Beitrag zur Geschichte der morgenländischen Studien im 18. Jahrhundert</i> ; — Casimir Schnyder, <i>Eduard Huber, ein schweizerischer Sprachengelehrter, Sinolog und Indochinaforscher</i> , par Paul Pelliot. — <i>English-Chinese Dictionary of the Standard Chinese Spoken Language and Handbook for Translators, including Scientific, Technical, Modern, and Documentary Terms</i> . By K. Hemeling; — <i>The History of Shanghai</i> by G. Lanning —S. Couling, par Henri Cordier . . . . . |       |
| <i>Bibliographie</i> : Livres nouveaux . . . . .  | 367   |
| <i>Notes and Queries</i> : L'étymologie du nom des monts K'ouen louen, par L. de Saussure . . . . .   | 370   |
| <i>Chronique</i> : France. . . . .  | 372   |
| <b>Index alphabétique</b> . . . . .   | 373   |

---

## A V I S.

— Il sera rendu compte de tous les ouvrages dont un exemplaire aura été envoyé au Directeur.

— Le Directeur ne prend pas la responsabilité des opinions émises par les collaborateurs de la Revue.

— Les Auteurs ont droit à un tirage à part à 25 exemplaires de leurs articles. Ils peuvent obtenir des exemplaires supplémentaires au prix de 10 cents par feuille d'impression et par exemplaire pourvu que l'imprimeur soit avisé avec le bon à tirer.

**Librairie et Imprimerie ci-devant E. J. BRILL, Leide (Hollande).**

- Bruin, A. G. de**, Introduction to modern Chinese. 8°. 3 Vol. . . Fl. 14.—
- Fêng-Shên-Yên-I.** — Die Metamorphosen der Goetter. Historisch-mythologischer Roman aus dem Chinesischen. Uebersetzung der Kapittel 1 bis 46, von WILHELM GRUBE, durch eine Inhaltsangabe der Kap. 47 bis 100 ergänzt, eingeleitet und herausgegeben von HERBERT MUELLER. Band I 1er und 2er Halbband. 1912. gr. in-4°. . . . . „ 17.50.
- Groot, J. J. M. de**, The Religious System of China, its ancient forms, evolution, history and present aspect. Manners, customs and social institutions connected therewith. 6 vol. . . . . „ 51.60.
- Book I. **Disposal of the Dead.** Part I, Funeral Rites. Part II, The Ideas of Resurrection. Part III, The Grave.
- Book II. **The Soul and Ancestral Worship.** Part I, The Soul in Philosophy and Folk-Conception. Part II, Demonology. Part III, Sorcery. Part IV, War against Spectrices. Part V, Priesthood of Animism.
- Harlez, C. de**, Vocabulaire Bouddhique Sanscrit-chinois 漢梵集要 Han-Fan Tsih-yao. Précis de doctrine bouddhique. 8°. . . . . „ 1.75.
- Hirth, Fr.**, Scraps from a collector's note book, being notes on some chinese painters of the present Dynasty with appendices on some old masters and art historians. 1905. (IV. 135. With 21 pl.) 8°. . . . . „ 6.—
- Hoffmann, J. J.**, Japanische Sprachlehre. 1877. gr. 8°. . . . . „ 11.—  
*Leinwand* „ 12.—
- A Japanese grammar. 2d edit. 1876. gr. 8°. *cloth.* . . . . . „ 12.—
- Japanische Studien. Erster Nachtrag zur Japanischen Sprachlehre. 1878. gr. 8°. . . . . „ 2.40.
- Lind Jr., A.**, A chapter of the Chinese Penal Code. 8°. . . . . „ 1.75.
- 賣油郎獨占花魁** Mai Yu lang tóu tchen hoa kouei. — Le vendeur d'huile qui seul possède la reine-de-beauté, ou splendeurs et misères des courtisanes Chinoises. Roman Chinois. Trad. sur le texte original par G. SCHLEGEL. 8°. . . . . „ 6.—
- Schlegel, G.**, Problèmes géographiques. Les peuples étrangers chez les historiens Chinois. 1—20. . . . . „ 10.40.
- Schlegel, G.**, La loi du Parallélisme en Style chinois, démontrée par la préface du Si-Yü-Ki (西域記). La traduction de cette préface par feu Stanislas Julien défendue contre la nouvelle traduction du Père A. Gueluy. 8°. „ 6.—
- 通報 T'OUNG PAO**, Archives pour servir à l'Etude de l'Histoire, des Langues, de la Géographie et de l'Ethnographie de l'Asie Orientale (Chine, Japon, Corée, Indo-Chine, Asie centrale et Malaisie). Rédigées par MM. GUST. SCHLEGEL, H. CORDIER, ED. CHAVANNES et PAUL PELLIOU. 1<sup>re</sup> Série. Vol. I—X; 2<sup>me</sup> Série. Vol. I—XV. . . . . L'année „ 12.—
- Depuis le Vol. XIV le prix de souscription annuel est fixé à „ 14.—
- „ „ „ XVIII „ „ „ „ „ „ „ „ „ 16.—
- Vissering, W.**, On Chinese currency. Coin and paper money. gr. 8°. *cloth.* „ 9.—

THE  
**Religious System of China,**  
its ancient forms, evolution, history  
and present aspect.

Manners, Customs and Social Institutions connected therewith.

BY

J. J. M. DE GROOT.

6 Vol. Roy. in-8°. f 51.60

**Book I. Disposal of the Dead.**

Part I. Funeral Rites.

Part II. The Ideas of Resurrection.

Part III. The Grave.

**Book II. On the Soul and Ancestral Worship.**

Part I. The Soul in Philosophy and Folk-Conception.

Part II. Demonology.

Part III. Sorcery.

Part IV. War against Spectres.

Part V. Priesthood of Animism.

---

**Le T'OUNG-PAO paraît cinq fois par an.**

Vu la cherté du papier et l'augmentation des frais de tout genre le prix de l'abonnement est porté à **16 florins** par an, franc de port pour tous les pays appartenant à l'Union postale. Pour les autres pays le port en sus.

S'adresser:

Pour les *abonnements*, à la maison E. J. BRILL, 33a Oude Rijn, Leyde, à laquelle doivent être envoyés les mandats sur la poste ou les chèques.

Pour la *rédaction*, à

M. Henri CORDIER, Professeur à l'Ecole des langues orientales vivantes, 8 Rue de Siam, *Paris* (16<sup>e</sup>). M. CORDIER reçoit tous les dimanches l'après-midi, pendant l'hiver.

M. Paul PELLIOU, Professeur au Collège de France, 52 Boulevard Edgar Quinet, *Paris* (14<sup>e</sup>).



















UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA



3 0112 005595852